

le goût de l'Histoire
de jean-claude zylberstein

PETER HEATHER

Rome et les Barbares

Histoire nouvelle de la chute d'un Empire



LES
BELLES
LETTRES

Le goût de l'Histoire

Collection dirigée

par

Jean-Claude Zylberstein

PETER HEATHER

ROME
ET LES BARBARES

Histoire nouvelle
de la chute d'un empire

Traduit de l'anglais par Jacques Dalarun

PARIS
LES BELLES LETTRES
2024

Titre original :
The Fall of the Roman Empire.
A New History of Rome and the Barbarians

© 2005, MacMillan, an imprint of Pan Macmillan Ltd.
Première publication en 2005 par Macmillan,
une marque de Pan Macmillan,
une division de Macmillan Publishers International Limited.

www.lesbelleslettres.com

Retrouvez Les Belles Lettres sur Facebook et Twitter.

© 2024, pour la présente édition,
Société d'édition Les Belles Lettres
95, bd Raspail, 75006 Paris

ISBN : 978-2-251-92022-1

INTRODUCTION

L'empire romain est le plus vaste État que l'Eurasie occidentale ait jamais connu. Pendant plus de quatre cents ans, il s'étira du mur d'Hadrien aux rives de l'Euphrate, transformant la vie de tous ceux qui vivaient à l'intérieur de ses frontières, dominant contrées et peuples à des centaines de kilomètres à la ronde. Un dispositif de forteresses reliées les unes aux autres, un réseau de voies stratégiques et des armées professionnelles parfaitement entraînées symbolisaient et assuraient tout à la fois cette domination ; et les forces romaines n'hésitaient pas à massacrer tout voisin qui franchirait les limites de l'empire. La scène d'ouverture de la superproduction *Gladiator*, sortie sur les écrans en 2000, s'inspire des victoires de Marc Aurèle sur les Marcomans, une tribu germanique d'Europe centrale, au troisième quart du II^e siècle. Deux cents ans plus tard, les Romains étaient toujours aussi performants. En 357, douze mille hommes de l'empereur Julien mirent en déroute trente mille Alamans à la bataille de Strasbourg.

En l'espace d'une génération, toutefois, l'ordre romain fut ébranlé au plus profond et les armées de l'empire, ainsi que le dit un contemporain, « se dissipèrent comme des ombres ». En 376, un flot de réfugiés goths arriva à la frontière de l'empire sur le Danube, demandant asile. En rupture avec la politique romaine traditionnelle, ils furent autorisés à entrer, sans le moindre contrôle. Ils se révoltèrent. Deux ans plus tard, ils avaient vaincu et tué l'empereur Valens – celui-là même qui les avait reçus – avec les deux tiers de son armée à la bataille d'Andrinople.

1. L'empire romain au IV^e siècle après Jésus-Christ



Le 4 septembre 476, cent ans après que les Goths eurent franchi le Danube, le dernier empereur romain d'Occident, Romulus Augustule, fut déposé. Ironie (ou logique ?) du sort : les descendants de ces réfugiés goths fournirent à l'un des principaux États qui succéda à l'empire, – le royaume wisigoth – l'essentiel de ses forces militaires. Établi dans le Sud-Ouest de la France et en Espagne, ce royaume n'était qu'une des multiples entités politiques qui émergèrent sur les ruines de l'Europe romaine, toutes fondées sur la puissance militaire de peuples venus de l'extérieur. La chute de Rome – et, avec l'*Urbs*, de la part occidentale de l'empire – constitue une des révolutions constitutives de l'histoire européenne. Elle a traditionnellement été prise comme repère pour la fin de l'Antiquité et pour le début du Moyen Âge. Comme la Renaissance, la Réforme et la révolution industrielle, elle a changé la face du monde.

Depuis le récit épique d'Edward Gibbon – *Histoire du déclin et de la chute de l'empire romain* –, publié en de nombreux volumes de 1776 à 1788, il est paru des centaines d'études sur le sujet ou sur certains de ses aspects, jusqu'à présent sans la moindre baisse de régime. Dans les années 1990, la Fondation européenne pour la science a lancé un projet quinquennal de recherches sur « Les transformations du monde romain » qui a entraîné la parution de nombreux volumes.

Comme c'est toujours le cas, les historiens sont loin d'être tous d'accord, que ce soit sur les grands thèmes, ou sur des points de détail où l'on pourrait s'attendre au consensus. Le débat est depuis toujours centré sur la question de savoir ce qui a exactement causé la chute de Rome. Puisqu'ils avaient fourni les forces militaires soutenant les nouveaux royaumes, les guerriers étrangers – les « barbares » – avaient à l'évidence quelque rapport avec l'événement. Mais les historiens, tant avant qu'après Gibbon, ont bien senti qu'une puissance aussi considérable que Rome ne pouvait pas avoir été mise à bas par des illettrés dont la culture – politique, sociale, économique, artistique – n'arrivait pas à la cheville d'une culture romaine qui avait, quant à elle, atteint des niveaux élevés, parfois de manière étonnamment précoce. Les Romains avaient le chauffage central, un système bancaire fondé sur le principe capitaliste, des fabriques d'armes et même des manipulateurs d'opinion, tandis que les barbares étaient de simples paysans, dont le luxe se réduisait à d'aimables fibules¹. Si tant est qu'ils aient eu quelque chose à voir dans cette histoire, ils ne pouvaient certainement pas avoir causé la chute de l'empire. Sans doute ne firent-ils que bénéficier de maux qui minaient plus fondamentalement le monde romain.

En fut-il vraiment ainsi ? Les raisons qui me poussent à me lancer dans l'étude de l'étrange mort de l'empire sont à la fois générales et particulières.

Chacun le sait : la période qui s'étend environ de 300 à 600 après Jésus-Christ, couvrant la chute de l'empire d'Occident et la création des royaumes qui lui succédèrent au haut Moyen Âge, a été l'objet de recherches fort novatrices dans ces quarante dernières années. Traditionnellement, la période était un trou noir, un *no man's land* entre histoire ancienne et histoire médiévale, mal étudiée par les spécialistes de l'avant ou de l'après. Depuis les années 1960, de grandes avancées ont été réalisées pour comprendre de nombreux aspects de ce que l'on a renommé « Antiquité tardive ».

La plupart de ces découvertes se sont maintenant banalisées parmi les spécialistes. Elles doivent cependant être encore diffusées dans le grand public dont les a priori (à en croire, du moins, l'état d'esprit de certains de mes étudiants) restent conditionnés par une historiographie vieillie, héritée de Gibbon. Professeurs et étudiants admettent, pour la première fois, que l'empire romain tardif n'était pas au bord de l'effondrement social, économique et moral, et que le monde au-delà de ses frontières n'était pas recouvert par la chape uniforme de la barbarie. Deux générations de savants, depuis la Seconde Guerre mondiale, ont révolutionné notre intelligence à la fois de l'empire romain et de ce plus vaste

monde que les Romains eux-mêmes désignaient par le terme de *barbaricum* : « Le pays des barbares. » Ce livre est amplement tributaire d'un tel renouvellement.

La « découverte » enthousiaste de l'Antiquité tardive fut aussi la conséquence d'une plus large avancée intellectuelle. Les historiens de toutes périodes se sont rendu compte que l'histoire allait bien au-delà de l'économie, de la haute politique, de la guerre et de la diplomatie, qui avaient traditionnellement constitué son fonds de commerce. L'Antiquité tardive – qui abonde en sources écrites et en vestiges archéologiques, produits notamment par la haute culture littéraire des élites romaines instruites – s'est révélée un fructueux domaine de recherche dans de nombreuses disciplines : histoire du « genre », histoire culturelle, histoire des croyances populaires, par exemple. La période a aussi fourni un riche filon d'études pour ceux qui remettent en cause les préjugés implicites, sous-tendant les « grands récits » de l'histoire traditionnelle. L'image des Romains « civilisés » mais en perpétuel déclin, engagés dans une guerre implacable avec les « barbares » de l'extérieur est un parfait exemple d'un tel ressort narratif. La recherche récente a justement tenté d'échapper à l'emprise d'une telle tradition. Les chercheurs trouvent dans les sources de nombreux cas de coopération ou d'interaction non violente entre barbares et Romains. Lire chaque texte pour y cerner les visions du monde – les idéologies – qui le sous-tendent n'a pas manqué d'avoir un effet décapant. Voici que l'on prend les auteurs anciens non comme de simples informateurs, mais plutôt comme des marchands de voitures d'occasion. On sait qu'il ne faut accorder à ceux-ci qu'une confiance mesurée.

L'impact intellectuel de ces nouvelles approches de l'Antiquité tardive a été décisif. Il a pourtant favorisé une certaine fragmentation de la recherche, en éloignant les historiens de la synthèse et en les orientant vers des études ponctuelles. Cette nouvelle tendance a également découragé les tentatives de reconstruire un « grand récit » de ce qui s'est vraiment passé. Dans les deux dernières décennies, des monographies pionnières sont parues sur nombre de sujets fort intéressants et sur des auteurs individuels, mais nul ne s'est essayé à donner une vision globale de la chute de Rome². Je suis certain que des études approfondies sur les diverses facettes du problème ont été et restent absolument nécessaires³. Mais, revisités dans le détail, ces aspects particuliers de la période peuvent favoriser sa compréhension d'ensemble. Il est temps, selon moi, de rassembler ces nombreux fragments dont nous saisissons mieux le sens et de nous concentrer sur ce qu'ils nous apprennent de la chute de Rome en soi⁴. Les lecteurs jugeront par eux-mêmes du bien-fondé de cette démarche.

Il ne faut absolument pas perdre de vue le récit, même si l'on s'intéresse particulièrement à l'idéologie et aux représentations. Certains historiens mettent en doute la possibilité d'aller au-delà des représentations de la réalité propres à chacun des témoignages : on ne parviendrait jamais aux « événements réels ». Parfois, c'est en effet impossible. Je voudrais toutefois souligner que certains processus intellectuels qui conviennent à la critique littéraire ne fonctionnent pas toujours pour les études historiques. Les outils de l'analyse littéraire sont parfaitement valables quand on les applique à des sources singulières, mais une métaphore judiciaire, à mon sens, correspond mieux à la fabrique globale de l'histoire : toutes nos sources sont des témoins et nombre de ces témoins tentent de défendre, pour des raisons qui leur sont propres, une vue particulière des événements ; mais ce que tous décrivent n'est pas – ou n'est pas tout le temps – le produit de l'imagination des auteurs, au sens où le sont les textes littéraires. L'histoire, comme le système judiciaire, a vraiment des lieux du crime et de réels cadavres sur lesquels enquêter, même si l'intelligence de ces phénomènes doit s'élaborer à partir de sources imprégnées d'idéologie. Certes l'empire romain a connu de nombreuses idéologies, comme on le verra, et il a promu une vision du monde très particulière. Il a aussi employé des administrations, édicté des lois, perçu des impôts et entraîné des armées. Au cours du v^e siècle toutes les structures et procédures maintenues au long des siècles par l'empire ont cessé d'exister dans sa partie occidentale, nous laissant le cadavre qui gît au cœur de ce livre.

Au moyen d'une reconstruction narrative, je m'efforce donc ici de comprendre cette profonde révolution dans l'histoire de l'Europe, en mettant à profit les très nombreuses études approfondies qui ont vu le jour ces dernières années. Ma compétence vaut autant pour la romanité tardive que pour les mondes « barbares ». Mon enseignement et mes publications scientifiques portent à peu près à parité sur les deux côtés de la frontière et se concentrent sur la fin du iv^e siècle et sur le v^e. Même si je m'appuie sur les travaux d'autres historiens, la synthèse personnelle qui anime ce livre est bien mienne, comme sont miennes les principales idées et observations sur lesquelles il se fonde.

J'entends ici reconstruire du mieux possible l'histoire de la chute de Rome et en présenter l'interprétation qui me semble la plus convaincante, mais je poursuis également un objectif plus lointain. Comprendre le passé est toujours une enquête policière. Pour arriver à saisir ce qui s'est réellement produit, le lecteur – filons la métaphore judiciaire – est invité à devenir membre du jury, à s'impliquer dans la procédure d'évaluation et de synthèse des différentes sortes de preuves qui vont lui être présentées. La structure même du livre encourage cette approche. Il ne s'agit

pas seulement d'un récit de la chute de l'empire d'Occident au v^e siècle, mais aussi d'une exploration analytique.

La première partie présente l'état de l'empire et de ses voisins européens à la fin du iv^e siècle. Si l'on ne brossait pas d'abord ce tableau, il serait impossible de comprendre réellement l'écroulement qui s'ensuivit. L'analyse est aussi présente dans les chapitres des deuxième et troisième parties, bien qu'ils soient plus narratifs ; et tout au long du livre, je tente d'impliquer pleinement le lecteur dans l'enquête policière, pas seulement de le réduire au rôle de destinataire de réponses en forme d'oracles. Dans le même esprit, quand des informations font défaut, quand la piste se perd comme il peut arriver, je n'ai pas cherché à m'en cacher. S'il prolonge la fascination pour les ruines que ma mère m'a insufflée durant les nombreuses visites de mon enfance à des villas, des forteresses et des thermes romains, ce travail sur les années centrales du premier millénaire veut surtout répondre au défi intellectuel que lance une telle période. J'adore les énigmes. Or, ici, rien n'est simple. De nombreux éléments soit sont manquants, soit nous arrivent chiffrés dans les codes complexes des genres littéraires romains (et c'est une des raisons pour lesquelles les orientations postmodernes de la critique sont si utiles en ce domaine). Pour certains, c'est une gêne qui nous éloigne de ce qui, sans cela, pourrait être une fort passionnante période. Pour d'autres – et j'en suis –, cette difficulté fait partie du plaisir ; et je peux toujours dire, à partir de leurs réponses instructives sur les lacunes des sources, si mes étudiants appartiennent ou non, par nature, aux amateurs du premier millénaire.

Tout en racontant l'histoire – c'en est vraiment une –, je veux aussi introduire le lecteur aux processus qui permettent de la produire et, par conséquent, lui ouvrir les principaux corpus de sources disponibles. Ne perdant jamais ce but de vue, je raconte autant que possible l'intrigue – au discours direct ou indirect –, avec les mots des témoins de l'époque, ces individus entraînés dans le maelström d'événements qui allaient remodeler l'histoire européenne. Ils sont bien plus nombreux et bien plus divers qu'on ne pourrait l'imaginer. Décodés, leurs écrits font de la chute de l'empire d'Occident un des domaines les plus documentés et les plus hauts en couleur de l'histoire ancienne.

1. *Fibulae* en latin.

2. Les volumes résultant du programme de recherche de l'European Science Foundation ont sans doute valeur de métaphore pour l'état des études : ils comprennent une multiplicité d'essais stimulants, mais aucune perspective générale (ce qui, bien sûr, n'était pas leur objectif).

3. Voilà qui ressort clairement des chapitres consacrés aux iv^e et v^e siècles dans le dernier volume de l'ancienne édition de la *Cambridge Ancient History* et dans le premier volume de l'ancienne édition de la *Cambridge Medieval History*, tous deux publiés dans les années 1910 : ils reflètent la même vulgate sur

l'inexorable déclin de Rome et sa chute tout aussi inévitable. Ils restèrent inchangés sur l'essentiel jusque dans les années 1960.

4. En tenant ces propos, je n'entends pas faire la moindre critique à des projets comme « la transformation du monde romain ». Le but poursuivi en ce cas était de faire progresser la connaissance et la compréhension des participants en leur exposant les travaux spécialisés d'autres historiens, et de leur permettre ainsi de mieux s'acquitter de leur propre travail. C'est ce dont témoignent les volumes issus de l'entreprise et je peux certifier avec gratitude que j'ai énormément appris en cinq ans de participation au programme.

Première partie

PAX ROMANA

ROMAINS

Automne 54 avant Jésus-Christ, en pleine « Guerre des Gaules », pour reprendre les termes de Jules César. Un jour de novembre typique, humide et gris, en Belgique orientale. Un conseil de guerre est en cours dans un camp militaire romain, sur le site qui porte aujourd'hui le nom de Tongres – près du point de jonction entre les actuelles frontières de Belgique, de Hollande et d'Allemagne. Une légion au complet – en principe, dix cohortes de cinq cents hommes chacune – et cinq cohortes supplémentaires avaient été regroupées là pour prendre leurs quartiers d'hiver, juste à l'ouest du Rhin, dans le territoire d'une petite tribu de langue germanique appelée les Éburons. À la fin de chaque campagne, César avait l'habitude de disperser ses légions dans des camps fortifiés. Les légionnaires les construisaient eux-mêmes, suivant un schéma classique : fossé, glacis, rempart et tours défensives à l'extérieur, rangées de baraques à l'intérieur. La longueur des enceintes était déterminée par une ancienne formule : deux cents fois la racine carrée du nombre de cohortes à abriter. Les tribus soumises dans les alentours immédiats étaient responsables de l'approvisionnement des troupes tout au long de l'hiver, jusqu'à ce que l'herbe repousse pour nourrir les bêtes de somme et qu'une nouvelle campagne militaire puisse commencer.

Au départ, tout s'était bien passé. Les troupes romaines avaient été menées à leur cantonnement par les deux rois des Éburons, Ambiorix, le plus jeune, et Catuvolcos, le plus âgé. Le fort fut construit en temps voulu et les Éburons y apportèrent les premières livraisons de vivres. Mais, quelque trois semaines plus tard, la situation commença à se détériorer. Encouragés par les mouvements de révolte qui se levaient à l'entour, aiguillonnés par Indutiomarus, chef de la bien plus nombreuse tribu des Trévires établie à proximité dans la vallée de la Moselle, quelques Éburons tendirent une embuscade à une petite équipe de Romains en quête de fourrage et l'anéantirent. Puis ils se ruèrent sur les remparts du camp, mais battirent bien vite en retraite sous une grêle de projectiles. Le moral dans les troupes romaines se dégradait soudain et ne cessa d'empirer. Ambiorix et Catuvolcos engagèrent des pourparlers, tous deux assurant qu'une bande de têtes brûlées était à

l'origine de l'attaque, alors qu'Ambiorix en particulier aimait à se dépeindre comme un fidèle allié des Romains. Il assura qu'une révolte de plus grande ampleur était en préparation, avec un grand nombre de guerriers germains s'apprêtant à fondre sur la Gaule depuis la rive orientale du Rhin. Ce n'était pas à lui – souligna-t-il – de dicter aux commandants romains ce qu'ils avaient à faire, mais, s'ils voulaient concentrer leurs forces en prévision de l'attaque, il pouvait leur garantir un passage sain et sauf vers l'un ou l'autre des deux camps des légions situés à quelque cinquante milles, l'un au sud-ouest, l'autre au sud-est.

Les choses n'auraient pu mieux se présenter, quand bien même Ambiorix aurait écrit lui-même le scénario. Les troupes romaines étaient commandées par une paire de légats : Quintus Titurius Sabinus et Lucius Aurunculéius Cotta. Leur conseil de guerre fut long et tendu. Certains des principaux adjoints étaient résolus à ne pas bouger. Ils avaient des provisions et le camp était parfaitement protégé par ses défenses ; César allait envoyer des renforts dès qu'il aurait vent de la révolte – et la Gaule était fameuse pour la vitesse à laquelle les rumeurs s'y propageaient. Sabinus, cependant, avançait que les indigènes n'auraient pas osé se révolter si César n'était pas déjà parti pour l'Italie. Seuls les dieux savaient quand les nouvelles de la révolte l'atteindraient. Les légions, dispersées comme elles l'étaient entre leurs différents quartiers d'hiver, risquaient d'être anéanties l'une après l'autre. Pour Sabinus, par conséquent, il fallait accepter l'offre d'un sauf-conduit et il n'y avait pas de temps à perdre. Il s'inquiétait aussi du fait que le fort contenait les moins expérimentées des légions de César, des hommes qui n'avaient été enrôlés qu'au printemps précédent et avaient servi à garder les bagages pendant les principales batailles de la dernière campagne. Le conseil se prolongea, avec les nerfs à vif et des éclats de voix, d'autant que Sabinus lâcha délibérément aux soldats qu'on rejetait un plan qui les aurait rapidement mis en sécurité. Vers minuit, Cotta s'inclina. Le plus important, pour le moral des troupes, était de maintenir un front uni entre les officiers. Les légionnaires se préparèrent en hâte à lever le camp et, à l'aube, ils se mirent en route. Croyant qu'Ambiorix avait parlé en ami, les troupes romaines se disposèrent en ordre de marche, non pas en ordre de bataille : une colonne tout en longueur, charriant l'essentiel de son pesant équipement.

À deux milles au-delà du camp, la route traversait des bois épais et descendait dans une vallée profonde. Alors que l'avant-garde n'avait pas encore eu le temps de gravir le versant opposé et que le gros de la colonne s'étirait dans le fond de la vallée, le piège se referma. Les Éburons jaillissent au-dessus des légionnaires des deux côtés à la fois et les criblent de projectiles. Le combat se prolonge, mais, finalement, la victoire des Éburons est totale. À l'aube du jour suivant, seuls restent

en vie quelques traînards romains qui étaient tombés au sol dans la confusion générale. Dans leur immense majorité, les sept mille hommes et plus qui avaient construit leur camp à peine quelques semaines auparavant étaient morts. Un brutal enchaînement d'événements, d'une soudaineté inattendue. César ne s'était-il pas vanté : « *Veni vidi vici* » ? César n'était donc pas invincible.

L'événement mérite un examen plus approfondi. Alors même que les troupes romaines furent anéanties, les détails du combat montrent sans ambages les étonnantes capacités militaires du légionnaire, sur lesquelles l'empire s'était bâti. Sabinus perdit la tête dès le début de l'embuscade : rien d'étonnant de la part d'un commandant qui dut soudain réaliser qu'il avait conduit ses hommes dans une chausse-trappe. Cotta s'en sortit mieux. Il avait senti venir le piège et avait pris les précautions qu'il pouvait. Quand les projectiles commencèrent à pleuvoir, lui et ses principaux centurions formèrent rapidement la colonne étirée en carré, abandonnant les bagages. Ils purent alors donner des ordres et les cohortes manœuvrèrent comme un seul homme, même si la position tactique leur était entièrement défavorable. Ambiorix, tenant les hauteurs, avait l'avantage du terrain et un contrôle suffisant sur ses hommes pour en tirer profit. Les Éburons évitèrent le corps à corps pendant plusieurs heures, se contentant de jeter des projectiles d'en haut : lances, flèches, pierres. Les pertes romaines s'élevèrent rapidement : chaque fois qu'une cohorte faisait une sortie en bon ordre vers la gauche ou vers la droite pour tenter d'en découdre avec leurs assaillants, les légionnaires s'exposaient à un feu roulant sur leurs arrières. Pris au piège, alors que leurs forces déclinaient, les Romains tinrent bon pendant huit heures, ce qui était un exploit.

À ce point, Sabinus tenta de parlementer avec Ambiorix, mais – grommela Cotta, bien qu'il ait été frappé en pleine face par une pierre – les Romains ne négocient pas avec un ennemi en armes. Sabinus fut abattu alors qu'il parlementait encore et ce fut le signal pour les Éburons : ils dévalèrent pour la mise à mort. De nombreux légionnaires combattirent et moururent avec Cotta dans le fond de la vallée, mais d'autres gardèrent la formation et revinrent vers le camp à deux milles en arrière. Là, les survivants tinrent les Éburons en respect jusqu'à la tombée de la nuit et alors, d'un commun accord, ils se suicidèrent plutôt que de tomber aux mains de l'ennemi. Si les gardes-bagages étaient capables de combattre une journée entière sans le moindre espoir de succès et de commettre un suicide de masse plutôt que de se rendre, les ennemis de Rome avaient réellement du souci à se faire¹.

L'ascension de la Rome impériale

La puissance impériale romaine s'enracinait dans la force de ses légions et la clé de leur incroyable combativité se trouvait à coup sûr dans leur entraînement. Comme pour toutes les formations militaires d'élite, antiques ou modernes, la discipline était sans pitié. Les instructeurs avaient toute liberté de frapper les indociles, à mort s'il le fallait. Et si une cohorte entière désobéissait aux ordres, on la châtiât par décimation : un homme sur dix était fouetté à mort devant ses camarades. Mais on ne peut jamais forger un esprit uniquement sur la peur ; la cohésion de groupe était aussi soudée par des méthodes plus positives. Les recrues s'entraînaient ensemble, combattaient ensemble et jouaient ensemble par groupes de huit : un *contubernium*, littéralement un groupe partageant la même tente. Les légionnaires étaient enrôlés en pleine jeunesse : toutes les armées préfèrent de jeunes hommes bourrés de testostérone. Ils se voyaient aussi refuser des relations sexuelles régulières : femmes et enfants les auraient fait réfléchir à deux fois face aux risques de la bataille. L'entraînement de base était éreintant. Il fallait apprendre à marcher trente-six kilomètres en cinq heures, ployant sous vingt-cinq kilos ou plus d'armure et d'équipement. Et à tout bout de champ, on disait aux légionnaires combien ils étaient exceptionnels, combien leurs amis l'étaient, à quel corps d'élite ils avaient la chance d'appartenir. Tout comme les Marines ou la Légion étrangère, mais en bien pire.

Ce processus produisait des groupes de jeunes hommes en pleine forme, brutalisés bien souvent et, par suite, brutaux eux-mêmes, étroitement soudés les uns aux autres, ignorant tout autre lien affectif et débordant d'orgueil pour l'unité à laquelle ils appartenaient. Tout cela était symbolisé par les serments religieux jurés sur les emblèmes de la légion : les fameuses aigles. Lors de son admission définitive, le légionnaire faisait vœu, sur sa vie et son honneur, de suivre les emblèmes et de ne jamais les abandonner, même dans la mort. La détermination à ne pas laisser les aigles tomber aux mains de l'ennemi était telle qu'un des porte-enseignes de Cotta, Lucius Petrosidius, lança son aigle par-dessus le rempart de Tongres, au moment où il était lui-même fauché, plutôt que de la laisser capturer par l'ennemi. L'honneur de l'unité et le lien avec les camarades s'imposaient comme les plus importants éléments de la vie d'un légionnaire, alimentant une combativité et une volonté d'obéir aux ordres que peu d'adversaires pouvaient égaler.

À ce conditionnement psychologique et physique, l'entraînement romain ajoutait des savoir-faire de première force. Les légionnaires étaient bien armés au regard des normes du temps, mais ils n'avaient pas d'armes secrètes. La plupart des pièces de leur équipement étaient copiées sur celles de leurs voisins : ainsi le bouclier massif – le *scutum* – était-il imité des Celtes. Mais les soldats romains étaient

soigneusement entraînés à en faire le meilleur usage. Individuellement, on apprenait au légionnaire à éviter les grands coups d'épée incontrôlés : il lui fallait les parer à l'aide du bouclier, tandis qu'avec sa courte lame caractéristique – le *gladius* –, il poignardait d'un geste précis le flanc de l'adversaire exposé par son propre mouvement, trop ample. Les Romains étaient aussi protégés par une armure qui, liée à leur science du maniement des armes, leur donnait un net avantage dans les corps-à-corps.

Tout au long des guerres que César mena en Gaule, ses troupes furent donc capables de vaincre des adversaires nettement supérieurs en nombre. Ambiorix fut bien inspiré d'empêcher ses Éburons de se précipiter des hauteurs jusqu'à ce que les Romains, pilonnés de projectiles pendant huit heures, aient vu leurs forces grandement réduites. À plus large échelle, les légions étaient entraînées à manœuvrer comme un seul homme, recevant leurs ordres à coups de trompe et maintenant leur cohésion jusque dans le chaos du combat. De ce fait, chaque commandant romain digne de ce nom pouvait jeter toutes ses forces dans la bataille quand l'opportunité s'en présentait et battre en retraite en bon ordre en cas de nécessité. Une troupe disciplinée, cohérente, avait un énorme avantage sur une multitude d'ennemis féroces agissant en ordre dispersé : s'il n'avait été pris au piège dans une vallée, avec un complet désavantage tactique, Cotta aurait pu pousser ses cohortes à résister avec succès. Sur un terrain moins inégal, en une autre occasion, trois cents légionnaires qui avaient été encerclés furent capables de se défendre pendant des heures contre six mille adversaires, en n'ayant à déplorer que de rares blessés².

Une légion romaine avait d'autres compétences. Apprendre à bâtir et à bâtir vite était un élément de base de l'entraînement : construire des routes, des camps fortifiés et des engins de siège n'était qu'un petit échantillon des tâches dans lesquelles les légionnaires excellaient. Une fois, César jeta un pont flottant sur le Rhin en dix jours seulement et d'infimes contingents de troupes romaines contrôlaient régulièrement de vastes territoires depuis leurs camps fortifiés. L'avis de Cotta – ne pas bouger en ce mois de novembre – aurait pu être couronné de succès. Trois années auparavant, une autre troupe romaine, ne comprenant que huit cohortes, avait été envoyée prendre ses quartiers d'hiver dans une vallée des Alpes, aux sources du Rhône au-dessus du lac de Genève, parce que César comptait sécuriser le col du Saint-Bernard. Confrontés à un ennemi disposant d'une écrasante supériorité numérique, les légionnaires se servirent de leurs fortifications et de leur science tactique pour infliger une telle défaite à leurs assaillants qu'ils purent ensuite effectuer une retraite en bon ordre.

Le talent de bâtisseurs des légionnaires pouvait tout aussi bien être utilisé pour mener un siège : le cas le plus fameux fut celui d'Alésia, le fort perché où se trouvait le quartier général de Vercingétorix. Là, sur une circonférence de quatorze milles, les légions de César creusèrent trois dispositifs concentriques de fossés tournés vers l'intérieur – l'un de vingt pieds en largeur et en profondeur, les deux autres de quinze pieds –, remplis de toutes sortes de chausse-trappes mortelles, adossés au glacis et à la palissade classique de douze pieds de haut, le tout surmonté de remparts et parsemé de tours à quatre-vingts pieds d'intervalle. Quand des renforts gaulois vinrent tenter de lever le siège, un même ensemble de défenses fut ajouté, mais cette fois tourné vers l'extérieur. Les Romains étaient donc capables de parer de nombreuses attaques de la part d'adversaires supérieurs en nombre, que ces derniers tentent d'entrer ou de sortir. Les légionnaires combattaient toujours avec un avantage tactique et les fortifications leur donnaient le temps suffisant pour dépêcher des réserves aux points menacés. Lors d'un autre siège, celui du fort gaulois d'Uxellodunum réputé imprenable, César utilisa une tour de dix étages sur une énorme butte, sans oublier des galeries souterraines, pour interdire aux défenseurs l'accès à la source à flanc de montage qui était leur unique approvisionnement en eau ; et ainsi les força-t-il à se rendre.

Si la légion romaine au combat était une machine à tuer professionnelle, elle était aussi bien plus que cela. Son habileté à construire pouvait transformer une victoire militaire instantanée en une domination de longue durée sur de vastes territoires. C'est cette arme stratégique qui a permis de construire un empire³.

Les campagnes de César en Gaule appartiennent à une phase relativement tardive dans l'ascension de Rome vers la domination impériale. L'*Urbs* avait pris naissance comme une cité-État parmi bien d'autres, luttant d'abord pour sa survie, puis pour une hégémonie locale sur l'Italie centrale et méridionale. Les origines de la cité furent contées sous forme de mythe, voilant le détail de nombre de ses guerres initiales. On a toutefois une certaine connaissance de ces luttes à partir de la fin du VI^e siècle avant Jésus-Christ : elles se prolongèrent régulièrement jusqu'au début du III^e siècle, quand la domination de Rome sur sa sphère immédiate fut sanctionnée par la capitulation des Étrusques en 283 et par la défaite des cités-États grecques d'Italie méridionale en 275.

Sortie victorieuse de la compétition locale, Rome en vint à des affrontements régionaux contre Carthage, l'autre grande puissance du bassin occidental de la Méditerranée. La première des guerres dites « puniques » dura de 264 à 241 avant Jésus-Christ et elle se termina quand les Romains firent de la Sicile leur première province. Il fallut deux autres guerres, s'étendant de 218 à 202 et de 149 à 146, pour

que la puissance carthaginoise soit définitivement écrasée. Mais la victoire finale laissa Rome sans concurrence dans le bassin occidental de la Méditerranée et ajouta l'Afrique du Nord et l'Espagne à ses bases antérieures. À la même époque, la puissance romaine commença aussi à se répandre plus largement vers l'est. La Macédoine fut conquise en 167 avant Jésus-Christ et la domination directe sur la Grèce fut un fait acquis à partir des années 140. Ce fut le signe avant-coureur de l'hégémonie romaine sur tous les riches arrière-pays de la Méditerranée orientale. Vers 100 avant Jésus-Christ, la Cilicie, la Phrygie, la Lydie, la Carie et bien d'autres provinces d'Asie mineure étaient aux mains des Romains. D'autres encore suivirent rapidement. Le cercle de la domination méditerranéenne fut bouclé avec l'annexion de la Syrie séleucide par Pompée en 64 avant Jésus-Christ et de l'Égypte par Octavien en 30.

La Méditerranée et ses côtes furent toujours la principale cible des ambitions impériales de Rome, mais, pour les sécuriser, il s'avéra bientôt nécessaire de déplacer les légions au nord des Alpes, au sein de l'Europe non méditerranéenne. L'affirmation de la domination romaine sur les Celtes d'Italie du Nord fut suivie, à brève échéance, par la création de la province de Gaule narbonnaise en 120 avant Jésus-Christ, soit la majeure partie de la France méditerranéenne. Ce nouveau territoire était indispensable pour la défense de l'Italie du Nord, puisque les chaînes de montagnes, même les plus hautes, ne constituaient pas à elles seules une frontière suffisante, comme l'épisode d'Hannibal l'avait démontré.

Pendant les périodes qui couvrent la fin de la République et le début de l'empire – en gros les cinquante années de part et d'autre de la naissance du Christ –, l'empire s'accrut aussi du seul fait de l'ambition des grands généraux. Les conquêtes outre-mer étaient devenues un chemin obligé pour s'emparer du pouvoir à Rome ; si bien qu'elles se poursuivirent dans des zones qui n'étaient guère rentables, ni vitales du point de vue stratégique. Grâce à Jules César, toute la Gaule tomba sous l'emprise de Rome entre 58 et 50 avant Jésus-Christ. Suivirent de nouvelles conquêtes sous son petit-neveu, fils adoptif et successeur, Octavien, plus connu sous le nom d'Auguste, le premier des empereurs romains. En 15 avant Jésus-Christ, les sandales à clous des légionnaires parcouraient les régions du Danube supérieur et moyen – approximativement la Bavière, l'Autriche et la Hongrie actuelles. Certains de ces territoires avaient dépendu de rois clients de Rome, mais ils étaient maintenant transformés en provinces et placés sous sa domination directe. En 9 avant Jésus-Christ, toute l'étendue qui courait jusqu'au Danube avait été annexée ; un glacis de régions autour des cols alpins menant en Italie avait été ajouté à l'empire. Pendant la trentaine d'années suivantes, la frontière romaine en Europe

du Nord connut reculées et avancées en direction de l'Elbe, avant que la difficulté à conquérir les forêts de Germanie ne mette fin aux ambitions impériales à l'est du Rhin. En 43 après Jésus-Christ, sous l'empereur Claude, la conquête de la Bretagne (entendons la plus grande des îles Britanniques et non l'Armorique) était engagée et, trois ans plus tard, l'ancien royaume thrace (le territoire de l'actuelle Bulgarie et au-delà) était officiellement intégré à l'empire comme province. La frontière du Nord vint finalement s'appuyer sur le tracé de deux grands fleuves – le Rhin et le Danube – et elle y resta à peu près fixée jusqu'à la fin de l'empire⁴.

Le système militaire romain et les conquêtes étaient donc le résultat de siècles de guerre ; la puissance militaire seule, toutefois, n'aurait pas suffi à bâtir un empire. Tout au long de l'histoire romaine, la force a aussi été combinée avec une diplomatie ciblée et, en cas de nécessité, s'est déchaînée avec une brutalité absolue. En diverses occasions, César fit preuve de grande clémence avec ses prisonniers gaulois, les renvoyant chez eux s'il pensait que c'était dans l'intérêt de Rome. De même avait-il soin de ne pas mettre à trop rude épreuve la loyauté des groupes gaulois qui avaient capitulé devant lui, ne leur imposant que des exigences modérées en matière de troupes auxiliaires et d'approvisionnement. Il lui arrivait aussi de déployer ses légions pour protéger de nouveaux alliés contre l'agression d'un tiers. Au vu de cette attitude relativement modérée, de nombreux groupes gaulois se rendirent rapidement compte que la coopération était sans doute plus profitable que le conflit. De telles tactiques avaient été employées de longue date, de sorte que l'entreprise militaire de construction de l'empire romain était fréquemment ponctuée de succès diplomatiques. En 133 avant Jésus-Christ, par exemple, Attale III, le dernier souverain indépendant du royaume hellénistique de Pergame, au nord-ouest de l'actuelle Turquie, légua par testament son État à Rome.

La diplomatie de conciliation n'atteignit toutefois de tels succès que parce qu'elle se détachait, dans des cas choisis, sur un arrière-fond de férocité calculée et sans merci. Après la troisième guerre punique, qui vit pour finir l'humiliation de la puissance de Carthage, le Sénat romain décréta que la cité tout entière devait être rayée de la carte. Le site fut symboliquement labouré etensemencé de sel, pour interdire sa future occupation. Plus à l'est, le pire ennemi de Rome était Mithridate VI Eupator Dionysos, roi du Pont-Euxin qui, à son apogée, domina la plus grande partie de l'actuelle Turquie et le littoral au nord de la mer Noire. Il était responsable des atrocités connues sous le nom de « Vêpres asiatiques » : des milliers de résidents romains et italiens furent alors tués dans les territoires soumis à son pouvoir. La revanche prit un moment, mais, vers 63 avant Jésus-Christ, à l'issue de trois campagnes successives – les guerres mithridatiques –, on vit le roi jadis si

orgueilleux réduit à un dernier bastion en Crimée. Là, il décida de se suicider, mais, comme des années de prévention l'avaient immunisé contre le poison (« la mithridatisation »), il dut demander à un de ses gardes de le transpercer de son épée.

Face à la question gauloise, César pouvait être tout aussi implacable. Les meneurs tenus pour responsables d'avoir fomenté des troubles étaient fouettés à mort : le châtiment fut infligé à Acco, chef des Gaulois Sénons et Carnutes, à la fin de la campagne de 53 avant Jésus-Christ. Des groupes entiers d'adversaires qui ne s'étaient pas rendus quand les légions approchaient pouvaient être vendus en esclavage, voire, à l'occasion, simplement exécutés. En 52 avant Jésus-Christ, César fut retardé un moment par la défense résolue de la cité fortifiée d'Avaricum, à laquelle il avait mis le siège ; une opération menée en représailles du massacre de marchands romains et de leurs familles. Quand les défenses furent finalement brisées, les légions se livrèrent au massacre et au pillage : César prétend que seules huit cents personnes survécurent sur une population totale de quarante mille hommes, femmes et enfants. En ce cas comme en bien d'autres, il n'y a pas moyen de savoir à quel point il exagéra les nombres qu'il donnait, mais il n'y a aucune raison de douter de la dureté avec laquelle les Romains intimidaient leurs adversaires⁵.

Qui plus est, ils ne pardonnaient ou n'oubliaient jamais. Comme il se devait, la mort de Cotta et de ses hommes fut féroce ment vengée. Repéré par la suite alors qu'il menait un siège, Indutiomaros, chef des Trévires, fut isolé par une sortie de cavalerie et abattu. Quant aux Éburons, ils furent forcés de se disperser face à l'attaque massive lancée contre leur territoire au cours de la campagne suivante. Plutôt que de mettre en danger les vies de ses propres soldats en débusquant l'ennemi dans les bois, César lança aux tribus voisines l'invitation à se joindre au pillage. Tous les villages des Éburons furent brûlés et beaucoup d'entre eux moururent dans de nombreuses escarmouches. Leur roi, Catuvolcos, en eut vite assez. Selon le récit de César, « comme il ne pouvait plus supporter le labeur de la guerre ou de la fuite, ayant maudit Ambiorix de toutes les imprécations possibles pour lui avoir suggéré un tel projet, il s'empoisonna avec de l'if, qu'on trouve en abondance en Gaule et en Germanie ». Il est fort probable que, s'il ne s'est pas tué lui-même, quelqu'un l'y a aidé. Quant à Ambiorix, il prit la fuite et survécut plusieurs années en cavale ; son sort final n'est pas signalé dans la *Guerre des Gaules* de César. Nous l'entrevoyons pour la dernière fois en 51 avant Jésus-Christ, quand des troupes romaines pillèrent et incendièrent le territoire des Éburons, dans le but

précis de susciter une telle haine contre Ambiorix que ses propres compatriotes lui fassent son affaire⁶.

Une telle politique, alternant la carotte et le bâton, n'était sans doute pas l'œuvre de génies, mais elle n'avait pas besoin de l'être. Combinée avec la puissance des légions, dans cette phase de l'histoire de l'Eurasie occidentale, elle était un outil suffisant pour construire un empire.

Rome créa donc un vaste État qui, dans sa plus longue diagonale, courait du mur d'Hadrien, sur la frontière entre Angleterre et Écosse, jusqu'à la Mésopotamie, où coulaient le Tigre et l'Euphrate : une distance d'environ quatre mille kilomètres. Sur l'autre diagonale, deux mille kilomètres séparaient les établissements romains sur l'embouchure du Rhin des postes avancés dans les montagnes de l'Atlas en Afrique du Nord.

L'empire romain eut une longue vie. Si l'on excepte, en Dacie, une brève aventure transylvanienne qui dura tout de même cent cinquante ans, Rome domina ce territoire dans sa quasi-intégralité pendant la durée stupéfiante de quatre cent cinquante ans, de l'époque d'Auguste au v^e siècle après Jésus-Christ. Quand on parle d'événements si lointains dans le passé, on peut perdre tout sens du temps réel. Il vaut la peine de s'arrêter un instant et de faire le compte : en remontant de quatre cent cinquante ans par rapport à aujourd'hui, cela nous mène à 1566, peu après qu'Élisabeth I^{re} fut montée sur le trône d'Angleterre (quelques années avant la Saint-Barthélemy en France) tandis que l'Europe se déchirait dans la tourmente des guerres de religion. Durée véritablement exceptionnelle. La puissance militaire des légions romaines a donc créé un État qui, aussi bien par sa taille que par sa longévité, a eu la plus grande réussite que cette partie du globe ait jamais connue. Et c'est bien évidemment l'étendue même de ce succès qui a toujours rendu l'étude de sa chute captivante.

La longévité de l'empire nous entraîne vers un autre point d'une importance capitale. Quand on prend la peine d'y réfléchir, il va aussitôt de soi qu'au long de tant de siècles, l'empire n'a pu rester inchangé. L'Angleterre a été un royaume de manière presque continue depuis l'époque d'Élisabeth I^{re}, mais, entre-temps, le pays a changé au point d'en devenir méconnaissable. Ainsi en fut-il pour l'empire romain : plus de quatre siècles d'histoire ont transformé l'empire tardif du iv^e siècle après Jésus-Christ en un organisme que Jules César aurait difficilement reconnu. Ces deux facteurs ont traditionnellement été liés : d'où une école de pensée qui voit les principales transformations à l'œuvre pendant ces longs siècles impériaux comme les causes déterminantes de la chute finale de l'empire. Au gré des historiens ont été privilégiées différentes mutations. On sait que, pour Edward

Gibbon, la christianisation de l'empire fut un tournant décisif, car l'idéologie pacifiste de la nouvelle religion aurait sapé la combativité de l'armée romaine, et sa théologie aurait propagé une superstition propre à miner le caractère rationnel de la culture classique. Au ^{xx}^e siècle, on eut tendance à se concentrer sur les facteurs économiques : A.H.M. Jones, par exemple, soutint en 1964 que la charge fiscale devint si pesante dans l'empire du ^{iv}^e siècle qu'elle laissait aux paysans trop peu de leur production pour assurer la survie de leurs familles⁷.

Il est indéniable que, pour émettre une opinion sensée sur la chute de Rome, il faut comprendre les changements internes qui rendirent l'empire tardif si différent de l'empire des débuts. Mais ce livre, pour sa part, affirme qu'on ne peut plus soutenir l'idée selon laquelle les propres transformations de Rome l'auraient tant affaibli au ^{iv}^e siècle qu'elle aurait été prête à s'effondrer sous son propre poids au ^v^e. Les causes de l'écroulement du ^v^e siècle doivent être cherchées ailleurs. Pour trouver ce point de départ, il nous faut explorer en profondeur le fonctionnement de l'empire tardif et les changements qui l'ont marqué. Il faut donc partir de Rome elle-même.

« *La meilleure part du genre humain* »

Au ^{iv}^e siècle après Jésus-Christ, l'*Urbs* restait telle qu'elle avait été du temps de César : un ensemble impérial tentaculaire. Les visiteurs venaient, comme ils le font encore maintenant, pour admirer ses monuments : le Forum, le Colisée, le Sénat et un chapelet de palais impériaux et privés. Les dirigeants romains avaient embelli la cité de monuments à leur gloire : par exemple, la colonne sculptée de Marc Aurèle célébrant ses guerres extérieures victorieuses au ⁱⁱ^e siècle et, plus récemment, l'arc de Constantin I^{er}, érigé dans les années 310 pour commémorer ses succès sur les ennemis intérieurs et sa « prise de pouvoir » à Rome. La population de la Ville était aussi, au sens fort, une population impériale, artificiellement gonflée par un flux de revenus provenant de tout le reste de l'empire. Rome comptait peut-être un million d'habitants au ^{iv}^e siècle, alors que seule une poignée d'autres cités dépassaient les cent mille habitants et que la plupart se situaient en dessous des dix mille.

Nourrir cette population était un casse-tête permanent, d'autant qu'un grand nombre d'habitants avaient droit à des dons gratuits quotidiens de pain, d'huile d'olive et de vin, affectés à la cité comme bénéfices de la conquête. La preuve la plus frappante du problème d'approvisionnement qui en résultait est livrée par les vestiges des deux ports qui desservaient la cité : Ostie et son complément, Portus. Un seul ensemble de quais ne réussissait pas à assurer un flux de nourriture en

quantité suffisante, et les Romains en construisirent donc un second. Financées par l'UNESCO, les gigantesques fouilles de Carthage, capitale de l'Afrique du Nord romaine, ont éclairé le problème par l'autre bout en exhumant les énormes installations portuaires construites en ce lieu pour charger les bateaux du grain destiné à alimenter le centre de l'empire⁸.

Au cœur de la cité se dressait le Sénat, creuset politique qui avait produit César lui-même, ainsi que la plupart de ses alliés ou de ses opposants. Du temps de César, le Sénat comptait neuf cents hommes, tous riches propriétaires terriens, anciens magistrats et leurs coteries, provenant des environs immédiats de la cité. Ils représentaient les familles patriciennes qui dominaient la politique, la culture et l'économie de la Rome républicaine⁹. Le Sénat du IV^e siècle comptait peu ou pas de descendants directs de ces vieilles familles. Il y avait à cela une raison simple : le mariage monogame tend à produire un héritier mâle sur trois générations de suite, mais pas plus. Dans des circonstances naturelles, quelque 20 % des couples monogames n'engendreront aucun enfant et 20 % des couples uniquement des filles. Des exceptions peuvent survenir, la plus notable étant la famille royale capétienne qui produisit des héritiers mâles pendant plus de six cents ans, mais en jouant sur les cousinages (Valois et Bourbons). Il y a fort à parier qu'aucune des familles sénatoriales du IV^e siècle ne remontait directement par les mâles aux familles contemporaines de Jules César. Indirectement, toutefois, beaucoup descendaient des grandes figures d'antan, d'autres ne manquaient pas de s'en réclamer, et leurs fortunes portaient encore la marque du passé.

Parmi les sénateurs de l'empire tardif, celui que nous connaissons le mieux, par ses propres écrits se trouve être un certain Quintus Aurelius Symmaque, qui fut actif dans la seconde moitié du IV^e siècle. Son œuvre consiste en sept discours et quelque neuf cents lettres, composées entre 364 et sa mort en 402. Partiellement édités par ses soins, ces écrits furent publiés à titre posthume par son fils et largement copiées par les moines au Moyen Âge, comme exemple de bon style latin.

Les discours ne manquent pas d'intérêt et nous utiliserons certains d'entre eux plus avant dans ce chapitre, mais le recueil épistolaire est extraordinaire, ne serait-ce que par le nombre des correspondants et pour les lumières qu'il jette sur différents aspects du mode de vie des Romains sous l'empire tardif. Symmaque lui-même était immensément riche et parfaitement représentatif de sa classe : il possédait un patrimoine de domaines fonciers disséminés sur l'Italie centrale et méridionale, la Sicile et l'Afrique du Nord ; d'autres de ses pairs détenaient également des domaines en Espagne et en Gaule méridionale¹⁰. Les possessions siciliennes et nord-africaines provenaient des gains réalisés dans ces régions par les

anciennes grandes figures de Rome, à la suite des victoires sur Carthage dans les guerres puniques, et de la redistribution ultérieure de ces terres entre leurs descendants, au long de siècles d'héritages et d'arrangements matrimoniaux. Chaque règne impérial avait vu l'ascension de quelques *homines novi* qui s'étaient mariés dans les rangs du Sénat, mais ce dernier était resté, au fil du temps, le point culminant de la société impériale, le modèle par excellence vers lequel tous les Romains ambitieux avaient été constamment attirés. La répartition géographique des fortunes foncières sénatoriales, même à des siècles de distance, continuaient donc à refléter l'essor initial de Rome vers la grandeur.

Symmaque et ses pairs avaient une conscience aiguë du poids de l'histoire accumulé sur leurs épaules et sur leur institution – ce qui ressort clairement de ses lettres. Dans plusieurs d'entre elles, il se réfère au Sénat de Rome comme à « la meilleure part du genre humain », *pars melior humani generis*¹¹. Par cette expression, il ne voulait pas seulement dire que ses pairs et lui étaient plus riches que quiconque, mais plutôt qu'ils étaient aussi de « meilleurs » êtres humains au sens moral : plus grands en vertu.

Dans le passé, il était très courant d'affirmer que quelqu'un possédait davantage que les autres, parce que son plus grand mérite moral l'y autorisait. Ce n'est que depuis la Seconde Guerre mondiale que le culte de la richesse pour elle-même s'est imposé, au point que nulle autre raison ne semble plus nécessaire pour justifier les privilégiés qui la détiennent. La correspondance de Symmaque nous donne un éclairage unique sur le complexe de supériorité grâce auquel les Romains de Rome justifiaient leurs fortunes. Un quart environ de ses neuf cents lettres sont des recommandations, par lesquelles il introduit des jeunes gens de son milieu auprès de relations plus haut placées. Diverses vertus sont mises en avant : « intégrité », « rectitude », « honnêteté » et « pureté de manières » reviennent toutes à intervalles réguliers. Ce n'est pas une collection aléatoire d'attributs : pour Symmaque et ses pairs, leur possession était explicitement liée à un type particulier d'éducation.

Le socle du système était l'étude intensive d'un petit nombre de textes sous la conduite d'un expert de la langue et de l'interprétation littéraire : le grammairien. Cet apprentissage occupait l'enfant pendant sept ans ou plus à partir de l'âge de huit ans et il ne se concentrait que sur quatre auteurs : Virgile, Cicéron, Salluste et Térence. L'adolescent avait ensuite droit à un rhéteur, avec qui il étudiait un plus large échantillon de textes, mais la méthode restait la même pour l'essentiel : les écrits étaient lus ligne à ligne et chaque tournure de langue était scrupuleusement identifiée et étudiée. Un exercice typique d'école consistait à devoir exprimer des

faits de tous les jours dans le style d'un des auteurs de prédilection : « Course de chars comme elle aurait pu être contée par Virgile : allez ! » On considérait, sur le fond, que ces textes recelaient le canon de la langue « correcte » que les enfants devaient apprendre : à la fois un vocabulaire spécifique et la grammaire complexe dans laquelle l'employer. Une des conséquences de cet enseignement était de confiner le latin dans une sorte de cercle vicieux culturel, en empêchant ou – à tout le moins –, en ralentissant considérablement le processus normal d'évolution linguistique. Un autre effet était de permettre une identification immédiate : à peine un membre de l'élite romaine ouvrait-il la bouche, il était patent qu'il avait appris le latin « correct ». C'est comme si un système moderne d'éducation se concentrait sur les œuvres de Shakespeare ou de Racine dans le but de distinguer les personnes bien élevées par leur capacité à se parler les unes aux autres dans une langue de référence. Au IV^e siècle, l'écrit de l'élite devait être fort différent du parler populaire, car les graffitis trouvés à Pompéi – enfouis sous l'éruption volcanique de 79 après Jésus-Christ – suggèrent que, dans son usage quotidien, le latin se transformait déjà en une langue romane grammaticalement moins rigide.

Faire de beaux discours n'était qu'un aspect de la question. Au-delà de la langue de ces textes, Symmaque et ses amis prétendaient aussi qu'absorber leur contenu façonnait des êtres humains d'un tout autre calibre, que personne d'autre n'égalait. La grammaire latine, arguaient-ils, était un outil pour développer un esprit logique et précis. Si l'on ne maîtrisait pas les modes et les temps, on ne pouvait dire avec exactitude ce que l'on souhaitait dire ou exprimer avec acuité la relation précise entre les choses¹². La grammaire, en d'autres mots, était une introduction à la logique formelle. Ils voyaient aussi leurs textes littéraires comme une sorte de banque de données : grâce aux exemples moraux accumulés en matière de comportement humain, bon aussi bien que mauvais, on pouvait, pourvu qu'on soit bien guidé, apprendre ce qu'il convenait de faire et de ne pas faire.

À un niveau élémentaire, en découvrant le sort d'Alexandre le Grand, on comprenait qu'il ne fallait pas s'enivrer au cours d'un dîner et jeter des lances sur son meilleur ami. Mais il y avait de plus subtiles leçons à tirer de cette littérature, à propos de la fierté, de l'endurance, de l'amour et de leurs conséquences : toutes ces vertus étaient illustrées dans les actions et les destins d'individus singuliers. Encore plus profondément, Symmaque et ses pairs – ils se faisaient ici l'écho d'une philosophie de l'éducation originellement éclosée et développée dans la Grèce classique – prétendaient que c'était seulement en réfléchissant sur un vaste échantillon d'individus se comportant bien ou mal qu'il était possible de développer en soi une gamme complète de pensées et d'émotions, et s'élever ainsi à son plus

haut degré d'accomplissement. La véritable pitié, le véritable amour, la vraie haine et la vraie admiration n'étaient pas des sentiments qui venaient naturellement à des êtres humains sans éducation : l'éveil spirituel et l'humanité authentique devaient être raffinés dans la forge que constituait l'apprentissage du latin. Comme Symmaque l'écrivait dans le cas d'un certain Palladius : son « éloquence touchait son auditoire latin par l'habileté avec laquelle le discours était organisé, par la richesse de son imagination, par la profondeur de ses pensées, par l'éclat de son style. Je vais vous donner ma propre opinion : les talents de son art oratoire sont aussi exemplaires que son caractère¹³ ». Non seulement les Romains de bonne éducation parlaient vraiment une langue supérieure, mais, dans l'esprit de Symmaque et de ses compagnons, ils pouvaient discuter dans cette langue de sujets qui étaient inaccessibles aux gens du commun.

Pour un esprit moderne, tout cela est assez rébarbatif. Même si le grammairien utilisait aussi ses textes pour développer, comme il se devait, des matières historiques, géographiques, scientifiques et autres, le cursus était incroyablement limité. La focalisation sur la langue avait aussi pour effet de transformer le latin écrit en un outil essentiellement formel. Dans ses lettres, Symmaque a tendance à s'adresser à tout le monde – la reine Victoria le déplorait chez Gladstone – comme dans une réunion publique : « Afin que nul ne m'accuse du crime d'interrompre notre correspondance, je vais m'empresse de remplir mes devoirs plutôt que d'attendre votre réponse dans une longue inaction¹⁴. » Voilà l'ouverture de la première lettre du recueil, écrite par Symmaque à son père en 375. Un tel formalisme entre père et fils n'était pas perçu comme déplacé au IV^e siècle. En fait, pour les Anciens, les fruits de leur précieuse éducation étaient censés se manifester d'abord et surtout dans l'art consommé de la prise de parole publique. Symmaque était connu en son temps – et souhaitait être connu – comme « l'Orateur » et il avait l'habitude d'envoyer à ses amis des copies de ses discours¹⁵.

Tous les Romains de l'empire tardif n'étaient pas aussi obsédés que Symmaque par l'importance de l'éducation, mais tous s'accordaient à dire qu'elle ne permettait pas seulement à l'individu de discerner la vertu pour son propre compte, mais qu'elle lui donnait les instruments nécessaires pour convaincre autrui du bien-fondé de son opinion. En d'autres termes, elle consistait à offrir à ses bénéficiaires les moyens de guider le reste de l'espèce humaine.

Comme on pouvait s'y attendre, diverses responsabilités étaient censées découler de la possession de cet avantage très convoité. Qui avait été préparé à la direction devait diriger. Cela pouvait se traduire de diverses manières : contribuer à formuler les lois justes, remplir de hautes fonctions avec une droiture exemplaire ou, moins

officiellement, se contenter d'offrir un exemple public de bonne conduite. La société romaine antique tenait pour sûr qu'on ne pouvait entreprendre de contrôler autrui si on savait se contrôler soi-même. Les personnes bien élevées avaient aussi le devoir d'honorer la tradition littéraire dans laquelle elles avaient été instruites. L'étude des textes anciens, qui se traduisait parfois par de nouvelles éditions ou de nouveaux commentaires, était la tâche de toute une vie, une tâche que Symmaque et ses amis étaient heureux de perpétuer. Les lettres mentionnent son propre ouvrage sur l'*Histoire naturelle* de Pline, tandis qu'un de ses plus proches amis, Vettius Agorius Praetextatus, était versé dans la philosophie d'Aristote. La tradition manuscrite des textes classiques les plus célèbres conserve les commentaires marginaux de différents personnages romains célèbres, recopiés à l'envi au fil des siècles par les scribes médiévaux¹⁶.

Voici peut-être le point le plus important de tous : un membre de l'élite instruite était obligé de maintenir de bonnes relations avec ses pairs. Par bien des aspects, les lettres de Symmaque sont terriblement frustrantes. Il vivait une époque passionnante, il connaissait tous ceux qui comptaient et écrivait à la plupart d'entre eux. Mais ses lettres ne commentent que très rarement les affaires courantes. Ce qui fait que les historiens, exaspérés, les ont souvent rejetées : « Jamais un homme n'a tant écrit pour si peu dire¹⁷. » En fait, Symmaque avait à coup sûr ses opinions – et bien tranchées. Mais là n'est pas vraiment le problème. Le principal intérêt historique de ces lettres réside dans leur dimension collective et dans ce qu'elles nous apprennent des valeurs de l'élite romaine sous l'empire tardif, non dans ce qu'elles disent ou taisent sur des événements particuliers.

Leur message est clair : l'élite romaine partage une culture à part, privilégiée, et a besoin de faire corps envers et contre tout. L'expéditeur et le destinataire appartiennent au même club – et tous deux, selon le mot inimitable de Margaret Thatcher, sont « des nôtres ». Il existait une étiquette bien précise. La première lettre adressée à quelqu'un était comme faire une première visite en chair et en os. Et manquer d'écrire sans un bon motif pouvait éveiller le soupçon ou susciter le rejet. Une fois la communication établie, des raisons valables pour excuser un silence pouvait être une maladie, personnelle ou dans la famille, ou encore le fardeau d'un office. Assez étrangement, une personne habitant à Rome devait écrire la première ; c'est alors seulement que le correspondant pouvait répondre. Quand la relation s'était consolidée, elle pouvait servir bien des objectifs, les plus divers, comme l'attestent les quelque deux cents lettres de recommandation de Symmaque, mais le plus important était la relation en soi¹⁸.

Par bien des aspects, ce monde et ses codes culturels auraient été familiers à Jules César, malgré quatre siècles d'écart. C'était au contact de la Grèce – où les intellectuels avaient élaboré de complexes théories sociales et politiques depuis le milieu du premier millénaire avant Jésus-Christ – que le plus clair de l'idéologie de Symmaque en matière d'éducation avait pénétré la culture romaine. Tout cela était déjà acquis, pour l'essentiel, du temps de la Guerre des Gaules.

César était lui-même un homme de lettres, féru d'art oratoire, vivant dans une société où de telles compétences étaient hautement prisées. Cicéron – le plus grand des orateurs latins et un des auteurs canoniques de la bande des quatre, étudiés avec tant d'enthousiasme par Symmaque et ses amis au IV^e siècle –, était un contemporain de César. Comme on peut l'imaginer, après quatre siècles supplémentaires d'études sur un corpus textuel limité, les règles de composition dans les différents genres de la littérature latine étaient devenues plus compliquées qu'au temps de César, mais l'idée de base était la même. Surtout, l'idée d'une élite se différenciant de l'ordinaire par une éducation exclusive et en charge du destin de guider le genre humain était commune aux deux époques¹⁹.

César aurait aussi reconnu, à grands traits, la foule du vulgaire qui constituait encore la majeure partie de la population de Rome au IV^e siècle. Elle ne figure qu'aux marges des lettres de Symmaque, mais on entrevoit chez elle le même besoin élémentaire de *panem et circenses* : du pain et les jeux du cirque, pour la contenter et prévenir les troubles sociaux. Une fois où la nourriture n'arrivait pas d'Afrique du Nord à l'époque de Symmaque, les plébéiens sans terre se firent mauvais, comme ils l'avaient fait jadis au temps de son père quand il y avait eu une pénurie de vin. Les Romains avaient une recette pour produire du mortier sous-marin qui utilisait du vin, et Symmaque l'aîné supervisait un travail de construction employant cette mixture ; des gens du peuple en eurent vent. Se servir de vin pour faire du mortier quand eux-mêmes en étaient à court : c'était à coup sûr un motif d'émeute²⁰ ! Symmaque père fut forcé de quitter la cité.

Le souci de préserver le bonheur du peuple se perçoit aussi chez Symmaque le jeune, quand il organise les jeux que son fils devait offrir pour célébrer sa propre accession à l'ordre sénatorial. César lui-même avait donné de tels jeux des siècles auparavant. Parmi d'autres attractions, Symmaque obtint sept chiens de chasse écossais – sans doute une sorte de chien pour la chasse au loup – et, grâce à ses contacts sur la frontière, il reçut vingt esclaves pour en faire don, cinq par cinq, aux quatre factions qui s'affrontaient lors des courses de chars dans l'hippodrome. L'ensemble prit des allures de superproduction théâtrale, mais, à lire les lettres, on a

l'impression d'une avalanche de mésaventures, même si certaines ne furent que de petites contrariétés.

Plutôt agacé, Symmaque se plaint dans une lettre d'avoir eu à payer des droits de douane sur les ours qu'il importait d'Afrique du Nord²¹. Plus ennuyeux : une troupe d'acteurs et de gens du cirque recrutés en Sicile se « perdit » sur les plages de la baie de Naples, où ils se livrèrent sans doute à un travail au noir à l'improviste, avant que l'agent de Symmaque ne réussisse à les localiser et à les expédier à Rome²². Les chevaux espagnols avaient fait bel effet dans ses propres jeux consulaires, une décennie auparavant, et Symmaque harcela donc un de ses contacts ibériques pour qu'il en procure un certain nombre à son fils. Malheureusement, seuls onze survécurent au voyage sur les seize, ce qui ruina le projet (il faut quatre équipages de quatre chevaux – un par faction – pour la course de char²³). Notre dernier aperçu de Symmaque en maître du cirque est franchement désespérant. Il y avait eu des retards – nous disent les lettres –, et, comme les rares crocodiles qui avaient survécu refusaient de manger, Symmaque, rongé d'anxiété, faisait pression pour que les jeux se déroulent avant que les pauvres animaux soient morts d'inanition²⁴. Mais la réalité en coulisses de tout spectacle théâtral est toujours un chaos total et il devait certainement en être de même au temps de César.

Si l'on restreint notre regard à la ville de Rome, l'étendue des transformations qui affectèrent l'empire entre l'époque de César et celle de Symmaque ne saute pas aux yeux. Rome était encore, au IV^e siècle, une excroissance disproportionnée de la puissance impériale, dont la population et la splendeur étaient gonflées par les revenus de l'empire. Elle était toujours dominée par une élite égocentrique, fière de son sang noble, persuadée de sa supériorité, qui ne jetait que rarement un coup d'œil derrière elle en direction des masses urbaines. Mais, si grande soit-elle, Rome n'était qu'un morceau de l'empire et, même si sa grandeur ne se démentait pas, l'absence de changement y était plus apparente que réelle.

La couronne impériale

Au début de l'hiver 368-369, Symmaque quitta Rome et fit route vers le nord. Il n'entreprenait pas une excursion touristique. Il dirigeait une ambassade sénatoriale au nord des Alpes, vers la cité de Trèves dans la vallée de la Moselle, là où se rencontrent aujourd'hui les frontières de l'Allemagne, de la France et du Luxembourg. Trèves était au cœur de l'ancien territoire d'Indutiomaros, le chef des Trévires qui avait incité les Éburons à attaquer Sabinus et Cotta, quelque quatre cent vingt et un ans auparavant. De manière significative, aucune des lettres de Symmaque ne donne le moindre détail sur le voyage, sur son itinéraire ou ses

circonstances. Pourtant, en tant que participants à une mission officielle sénatoriale, les membres de l'ambassade étaient en droit d'utiliser le *cursus publicus*, ce réseau de relais entretenus par l'État où les voyageurs pouvaient changer de chevaux ou être hébergés pour la nuit. La principale route du Nord traversait les Alpes au col du Saint-Bernard, se dirigeait vers les sources du Rhône, puis longeait la Saône jusqu'aux sources de la Moselle et descendait la rivière jusqu'à la cité de Trèves. Si le fantôme déifié de César avait fait route avec ces ambassadeurs sénatoriaux, le rassurant sentiment de familiarité que la cité de Rome aurait encore pu produire se serait bien vite dissipé, en observant l'étendue des transformations qui avaient affecté ces territoires, dans les quatre siècles séparant les deux époques.

Un changement évident, mais profond, avait trait à l'objet même de la mission diplomatique. Symmaque et ses amis portaient l'or de la couronne (*aurum coronarium*) à l'empereur régnant : Valentinien I^{er}. L'or de la couronne était un versement en numéraire, volontaire en principe, que les cités de l'empire remettaient aux empereurs lors de leur accession au trône, puis de cinq ans en cinq ans (*quinquennalia*). Valentinien avait été élevé à la pourpre en 364 et l'ambassade de Symmaque marquait donc le cinquième anniversaire de sa prise de pouvoir. Les ambassadeurs étaient un peu en avance, mais ils se donnaient de la marge pour rejoindre Valentinien I^{er} le 26 février, jour précis de l'anniversaire. À l'époque de César, il n'y avait bien sûr pas d'empereur à la tête de l'empire romain, mais une poignée d'oligarques en querelle perpétuelle, dont les rivalités et les tensions engendraient des guerres civiles en cascade. En 45 avant Jésus-Christ, César avait été fait *imperator* (commandant en chef de l'armée) à vie et la couronne lui avait été offerte un an plus tard, juste avant son assassinat. Le titre impérial n'en était pas moins une nouveauté, quand il fut proclamé et défini par le petit-neveu de César, Octavien, qui prit le nom d'Auguste. Depuis lors, la charge avait été transformée de fond en comble.

En premier lieu, toute velléité de républicanisme avait disparu. Auguste avait travaillé dur pour faire croire que les structures du pouvoir qu'il avait créées autour de lui n'impliquaient pas la chute de la vieille République et que, dans une constitution mixte, le Sénat continuait à exercer d'importantes fonctions. Mais, même de son vivant, le vernis était apparu bien superficiel. Au IV^e siècle, personne n'envisageait l'empereur autrement que comme un monarque autocrate. Les conceptions hellénistiques du pouvoir développées dans les royaumes héritiers de l'éphémère empire d'Alexandre le Grand avaient transformé les idéologies et le cérémonial qui façonnaient l'image impériale. Ces idéologies prétendaient que les dirigeants légitimes étaient divinement inspirés et divinement choisis. Le *primus*

inter pares devint un guide sacré, communiant avec la divinité, tandis que les êtres humains du tout-venant lui manifestaient la révérence due.

Au IV^e siècle, le protocole courant incluait la *proskynesis* – la prosternation couchée au sol, quand on était introduit devant la présence sacrée de l'empereur – et, pour une poignée de privilégiés, l'autorisation de baiser la frange de la robe impériale. Des empereurs, bien évidemment, on attendait qu'ils jouent leur rôle dans la pièce. Au IV^e siècle, l'historien Ammien Marcellin décrit une mémorable cérémonie : l'entrée de l'empereur Constantin II à Rome en 357. Bien qu'Ammien Marcellin n'approuve pas inconditionnellement la politique de Constantin II, il ne le voyait pas moins comme l'empereur idéal en matière de cérémonial : « Comme si son cou était pris dans un étau, il gardait le regard fixé droit devant lui et ne tournait jamais son visage à droite ni à gauche ; [...] il restait impassible malgré le soubresaut des roues ; jamais on ne le voyait cracher, se moucher, se gratter le visage, le nez ou bouger ses mains en tous sens. » Quand les circonstances l'exigeaient et dans les grands jours, comme il convenait à un dirigeant divinement choisi, Constantin II pouvait se conduire de manière surhumaine, sans montrer le moindre signe de l'ordinaire fragilité humaine²⁵.

Les empereurs du IV^e siècle ne semblaient pas seulement plus puissants que leurs homologues du I^{er} siècle. À partir d'Auguste, ils avaient bénéficié d'une immense autorité et leurs attributions n'avaient cessé de croître au fil des siècles. Prenons, par exemple, le pouvoir de légiférer. Jusqu'au milieu du III^e siècle, le système législatif romain usait d'une pluralité de canaux. Le Sénat pouvait faire les lois, de même que l'empereur. Toutefois, le groupe responsable au premier chef de l'initiative des lois était constitué de juristes spécialisés, auteurs ou pédagogues appelés « jurisconsultes ». L'empereur les chargeait de résoudre les questions d'interprétation des lois et d'examiner les nouveautés en y appliquant les principes juridiques établis. Du I^{er} siècle à la moitié du III^e, la loi romaine s'était développée en priorité sur la base de leurs sages avis.

Au IV^e siècle cependant, les jurisconsultes avaient été éclipsés par l'empereur ; les points de droit qui faisaient problème lui étaient désormais soumis. Par conséquent, l'empereur dominait entièrement le processus législatif. On pourrait en dire autant dans nombre d'autres domaines, notamment en matière fiscale : au IV^e siècle, les officiers de l'empereur jouaient un rôle bien plus direct dans l'imposition qu'ils ne l'avaient fait auparavant. Les empereurs avaient toujours eu, en principe, la capacité d'étendre la gamme de leurs attributions. Au IV^e siècle, cette potentialité était, pour l'essentiel, devenue réalité, à la fois dans la présentation rituelle et dans le fonctionnement réel²⁶.

De manière tout aussi fondamentale, c'était désormais une coutume bien établie de diviser la charge impériale, puisque plus d'un empereur à la fois détenait le pouvoir. Au IV^e siècle, cette coutume ne fut jamais officialisée en un système comprenant des moitiés, orientale et occidentale, de l'empire, chacune avec son propre empereur ; et à certains moments, un seul homme tenta encore de diriger la totalité de l'État à lui seul. L'empereur Constance II (337-361) gouverna seul une partie de son règne ; ses successeurs immédiats, Julien puis Jovien, firent de même entre 361 et 364 ; Théodose I^{er} de nouveau au début des années 390. Mais aucune de ces tentatives de gouvernement solitaire ne dura très longtemps et, pendant le plus clair du IV^e siècle, la charge de gouverner l'empire fut partagée.

Ce partage du pouvoir fut organisé de diverses manières. Certains empereurs utilisèrent comme collègues de plus jeunes membres de leur famille – des fils s'ils en avaient, sinon des neveux – de rang impérial néanmoins, entourés de leur propre cour. Constantin I^{er} usa de ce modèle des années 310 jusqu'à sa mort en 337 ; Constantin II fit de même avec ses neveux, Galus et Julien, pendant l'essentiel de la décennie 350 et Théodose I^{er} s'achemina vers cette solution avec ses deux fils dans les années 390 : ils avaient été promus au rang d'Auguste, mais ils étaient trop jeunes au moment de la mort de leur père pour exercer une réelle autorité.

D'autres empereurs partagèrent la souveraineté à parité avec d'autres parents, généralement des frères. Les fils de Constantin I^{er} fonctionnèrent de cette façon de 337 à 351, comme le firent Valentinien I^{er} et Valens pendant une dizaine d'années après 364. De surcroît, au tournant des III^e et IV^e siècles, il y eut une longue période où le pouvoir fut partagé de manière globalement paritaire entre des empereurs sans lien de parenté. Dioclétien institua ce qu'on a appelé la Tétrarchie (« le gouvernement à quatre ») dans les années 290, paré du titre d'Auguste et partageant le pouvoir avec un autre Auguste et deux Césars²⁷, chacun des quatre ayant des zones géographiques bien délimitées d'intervention. Différents individus entrèrent dans le système ou en ressortirent, mais le modèle à quatre continua globalement à fonctionner jusqu'au début des années 320. L'empire tardif vit donc de nombreuses modalités de partage du pouvoir, mais, pendant la majeure partie du IV^e siècle, il y eut deux empereurs : l'un ordinairement basé en Occident et l'autre en Orient ; au V^e siècle, cette donne s'était cristallisée en un système pour ainsi dire officiel.

Non seulement il y avait désormais un empereur – et d'ordinaire plus d'un –, mais on perçoit une autre évolution fondamentale, même si elle est implicite, dans le fait que l'ambassade de Symmaque doive faire route vers le nord pour trouver Valentinien I^{er}, en une occasion aussi solennelle que le cinquième anniversaire de son accession sur le trône. C'est un exercice d'école, dans le domaine des études

romaines, de se demander si, au IV^e siècle, un empereur régnant visita Rome à cinq reprises ou seulement à quatre (et peut-être pour moins d'un mois à chaque fois)²⁸. La question est en soi surprenante.

Que la réponse soit quatre ou cinq fois n'est pas de première importance : ce qui compte c'est qu'au IV^e siècle, les empereurs ne séjournèrent presque pas à Rome. Alors que la cité restait la capitale symbolique de l'empire et recevait encore une part disproportionnée des revenus impériaux sous forme de nourriture gratuite et autres subsides, elle n'était plus le centre politique ou administratif de référence. Au tournant des III^e et IV^e siècles en particulier, de nouveaux centres de pouvoir s'étaient développés beaucoup plus près des principales frontières de l'empire. En Italie même, à plusieurs jours de voyage au nord de Rome, Milan s'était imposée comme le principal siège de gouvernement effectif de l'empire. Hors de la Péninsule, à différentes époques, Trèves sur la Moselle, Sirmium au confluent du Danube et de la Save, Nicomédie en Asie mineure et Antioche près de la frontière persique avaient toutes pris de l'importance, surtout sous la Tétrarchie de Dioclétien, quand les quatre empereurs en activité eurent la charge d'aires géographiques distinctes. Au IV^e siècle, le jeu se stabilisa quelque peu : Milan et Trèves, en Occident, Antioche et une nouvelle capitale, Constantinople, en Orient, s'imposèrent comme les principaux centres administratifs et politiques de l'empire.

Dans un discours adressé en 364 à Valens, frère de Valentinien I^{er}, le philosophe et orateur Thémistios glisse une comparaison aux effets dévastateurs entre Constantinople et Rome, qui souligne implicitement les désavantages de cette dernière comme capitale impériale :

Constantinople relie les deux continents [Europe et Asie] ; c'est un mouillage pour les navires, un marché pour le commerce terrestre et maritime, un réel ornement pour le pouvoir romain. Car elle n'a pas été construite, comme quelque enceinte sacrée, loin des axes de communication et n'empêche pas les empereurs de participer aux affaires publiques s'ils y travaillent depuis ce lieu ; mais c'est un endroit par lequel doit passer quiconque arrive d'où que ce soit et se dirige vers où que ce soit, de sorte qu'en gardant les empereurs à tout moment au plus près de chez eux, elle les met au vrai centre de l'empire tout entier²⁹.

Une « enceinte sacrée », pleine de temples dédiés aux dieux qui ont présidé aux victoires du passé, « loin des axes de communication » : voilà qui résume à peu près Rome au IV^e siècle. Comme Thémistios l'a bien compris, une des raisons qu'eurent les empereurs d'abandonner leur siège originel fut une nécessité administrative. Les menaces extérieures pressantes qui requéraient leur attention se trouvaient à l'est

du Rhin, au nord du Danube et sur la frontière persique, entre le Tigre et l'Euphrate. L'axe stratégique de l'empire courait donc sur une diagonale reliant grossièrement la mer du Nord, le Rhin et le Danube jusqu'aux Portes de fer, là où le fleuve franchit les Carpates, puis traversant les Balkans et l'Asie mineure jusqu'à la cité d'Antioche, d'où l'on pouvait surveiller la frontière orientale. Toutes les capitales du IV^e siècle étaient situées sur cette ligne ou à proximité (**cf. carte 1, p. 8**). Rome était simplement trop loin d'elle pour être réellement efficace ; l'information y parvenait trop lentement et les ordres envoyés au loin mettaient trop de temps à être exécutés³⁰.

Cette logique administrative ne suffit pas à expliquer pourquoi Rome pouvait désormais être si complètement ignorée. Le même genre de nécessité logistique et stratégique avait entraîné César au nord des Alpes, à l'ouest vers l'Espagne ou vers la Méditerranée orientale chaque été. Mais il n'en revenait pas moins en Italie la plupart des hivers pour consolider sa position politique, distribuer des cadeaux à ses amis et intimider ses adversaires. Il devait agir ainsi parce qu'à cette époque, le Sénat de Rome offrait l'unique tribune pour les luttes de pouvoir qui consumaient son énergie comme celle des autres oligarques (quand ils n'étaient pas trop occupés à conquérir de nouveaux morceaux du Bassin méditerranéen).

Tous les plus importants soutiens ou adversaires politiques de César étaient membres du Sénat ; la plupart des officiers supérieurs des légions, à coup sûr les généraux, étaient de rang sénatorial, et c'est face au Sénat que se déroulaient les plus importantes empoignades pour le pouvoir. Ce fut aussi sur les marches du Sénat, symboliquement, aux ides de mars 44 avant Jésus-Christ que César fut assassiné. Les empereurs du IV^e siècle, en comparaison, n'avaient nul besoin de perdre leur temps à Rome, puisque, outre les contraintes administratives qui les poussaient hors d'Italie, ils s'adressaient à un auditoire politique différent. Les empereurs n'allaient plus guère dans la vieille capitale, car ils devaient intervenir ailleurs. La cour impériale, où qu'elle réside, était le point de distribution obligé de tout ce que les Romains mus par l'ambition pouvaient désirer. Fortune, dignités, faveurs, promotions : tout découlait de la présence impériale et c'est de là que les revenus fiscaux de l'Eurasie occidentale étaient redistribués.

Les contemporains en étaient bien conscients. En 310, un orateur l'exprime succinctement devant l'empereur Constantin I^{er} : « Quels que soient les lieux que votre divinité honore le plus fréquemment de ses visites, tout s'y accroît : les hommes, les murs et les faveurs ; la terre ne fait pas plus en abondance de fraîches fleurs pour qu'y reposent Jupiter et Junon que les cités et les temples ne poussent sous tes pas³¹. » À l'époque de César, toute cette richesse était redistribuée à

l'intérieur des limites de la cité de Rome, pour conquérir des amis et influencer sur le peuple dans cette arène décisive. Mais suivre une telle stratégie au IV^e siècle aurait été un suicide politique. À quatre cents ans de distance des ides de mars, le patronage devait s'exercer sur une bien plus grande échelle.

Les lieux de pouvoir déterminants, dans l'empire du IV^e siècle, n'étaient plus le Sénat romain, mais deux autres instances. L'une d'entre elles jouait de longue date un rôle essentiel dans le jeu politique impérial : l'armée ou, plutôt, le corps des officiers. On a l'habitude de parler de « l'armée romaine » comme acteur politique, mais, en temps normal, les hommes du rang n'avaient pas d'opinion propre et, quand nous avons des récits plus détaillés, c'est toujours le groupe des officiers supérieurs qui est à la manœuvre pour décider qui doit accéder à la pourpre ou pour organiser des coups d'État. Le fait que l'ordre de bataille dans l'armée ait changé depuis le temps de Jules César avait naturellement des conséquences sur ceux de ses officiers qui pouvaient jouer un rôle politique déterminant.

Au I^{er} siècle avant Jésus-Christ, l'armée se présentait sous forme de légions de plus de cinq mille hommes, chacune constituant en elle-même une formation militaire de première importance. Chacun des commandants de légion (des légats, qui venaient d'ordinaire du milieu sénatorial) avait donc une importance potentielle en lui-même. Au IV^e siècle après Jésus-Christ, les figures clés de la hiérarchie militaire étaient les officiers supérieurs et l'encadrement d'armées de campagne, régionales et mobiles, dont les soldats avaient le titre de *comitatenses*. En règle générale, il y avait toujours une importante force mobile couvrant chacune des trois frontières critiques : une en Occident (regroupée autour de la frontière du Rhin, mais, souvent aussi, en Italie septentrionale), une autre dans les Balkans, couvrant le Danube, et une troisième dans le Nord de la Mésopotamie, couvrant l'Orient³².

Aux derniers siècles de l'empire, l'autre acteur politique de poids était l'administration impériale, composée de fonctionnaires communément appelés *palatini* : un mot formé à partir de *palatium*, le « palais ». Certes, les bureaucrates n'avaient pas la force de frappe dont disposait un général en chef, mais ils contrôlaient à la fois les finances et le processus qui permettait de légiférer et de faire appliquer les lois. Aucun régime impérial ne pouvait fonctionner sans leur participation active. Il y avait toujours eu des fonctionnaires autour de l'empereur et toujours ils avaient été puissants.

Dans le Haut-Empire, les esclaves affranchis de l'empereur étaient particulièrement craints. La nouveauté de l'empire tardif était la taille de la machine bureaucratique centrale. En 249 après Jésus-Christ, il n'y avait encore que deux cent cinquante hauts fonctionnaires dans tout l'empire. Cent cinquante ans plus tard,

vers 400, ils étaient six mille. La plupart d'entre eux étaient en poste dans les principaux centres de commandement de l'empire, d'où l'on surveillait les frontières qui pouvaient poser problème ; pas à Rome, par conséquent ; mais, en fonction des déplacements de l'empereur, à Trèves et/ou à Milan pour contrôler le Rhin, à Sirmium ou, de plus en plus, à Constantinople pour le Danube et à Antioche pour l'Orient. Ce n'était plus le Sénat de Rome, mais les commandants des *comitatenses*, concentrés sur les frontières clés, et les hauts fonctionnaires, regroupés dans les capitales d'où ces frontières étaient administrées, qui décidaient du destin politique de l'empire³³.

Le pouvoir impérial était en général transmis par succession dynastique, mais seulement s'il y avait un candidat qui faisait l'affaire, capable d'imposer un degré acceptable de consensus parmi les généraux et les bureaucrates. L'empereur Jovien par exemple, à sa mort en 364, laissa un fils en bas âge dont on ne tint pas compte ; en 378, ce fut Théodose I^{er}, sans lien de parenté avec Jovien, qui fut élevé à la pourpre : il est vrai que deux fils de Valentinien I^{er} avaient déjà été faits empereurs, mais le second, Valentinien II, était encore trop jeune pour gouverner réellement en Orient.

Il y avait aussi des moments de discontinuité dynastique. En 363-364, la lignée issue de Constantin vint à manquer d'héritiers en mesure de prendre la relève ; une cabale de généraux et de hauts fonctionnaires prit l'initiative d'examiner un échantillon de possibles candidats au trône. En pratique, dans de tels moments, le choix se portait le plus souvent sur des officiers (d'abord Jovien en 363, puis, après sa mort prématurée, Valentinien I^{er} en 364). Mais la haute fonction publique était partie prenante du processus et ses membres n'étaient pas exclus de la compétition. Lors de la promotion de Jovien en 363, un bureaucrate de même nom fut jeté dans un puits, car il représentait une menace potentielle ; et en 371, un plumeur de haut rang, du nom de Théodore, fut exécuté pour avoir comploté contre Valens, frère de Valentinien I^{er}. Le complot consistait en une séance de spiritisme où Théodore et ses amis demandèrent le nom du prochain empereur. La planche de ouija épela « Th-e-o-d- » : à ce moment, les participants s'arrêtèrent pour ouvrir une bouteille de Falerne, un des vins les plus prisés de l'Antiquité. S'ils avaient poursuivi ne serait-ce qu'un instant, ils se seraient épargné à la fois de faux espoirs et des morts cruelles, puisque le successeur de Valens s'appelait Théodose³⁴.

Une puissante combinaison de raisons à la fois logistiques et politiques avait donc opéré un changement fondamental dans la géographie du pouvoir. Par suite, les armées, les empereurs et les fonctionnaires avaient tous émigré hors d'Italie. Cette évolution explique aussi pourquoi, plus que jamais auparavant, l'empire avait

besoin de plus d'un empereur. Administrativement, Antioche ou Constantinople étaient trop loin du Rhin, de Trèves ou de Milan trop loin de l'Orient pour qu'un unique dirigeant puisse exercer un véritable contrôle sur ces trois frontières cruciales à la fois. Politiquement aussi, un seul centre de rétribution des clientèles n'aurait pas été suffisant pour contenter tous les officiers généraux de l'armée et tous les bureaucrates, et prévenir ainsi les coups d'État.

Chacune des trois principales armées exigeait un partage équitable du butin, qui leur était payé en or, par montants annuels relativement modestes, mais beaucoup plus généreux lors des anniversaires impériaux, comme les *quinquennalia* qui conduisaient Symmaque vers le nord. Les officiers de ces armées aimaient aussi les promotions et les distinctions de toutes sortes que la présence de l'empereur faisait couler à flots, sans parler des invitations à dîner. Il en était de même du côté civil. Aucun régime ne pouvait se permettre de concentrer toute sa clientèle dans une seule capitale, sans quoi trop de gros bonnets auraient été laissés à l'écart. Au IV^e siècle, on était généralement conscient de cette nécessité politique et, quand un empereur tentait néanmoins de régner seul pendant une certaine durée, des troubles éclataient le plus souvent. Vers la fin du siècle, Théodose I^{er} était basé à Constantinople et, pour des raisons dynastiques qui lui étaient personnelles (il voulait que chacun de ses deux fils finissent par hériter d'une moitié de l'empire), il refusa de nommer officiellement un homologue en Occident. Par voie de conséquence, il y suscita la grogne et dut aussi affronter de dangereux usurpateurs, qui trouvèrent un complet soutien parmi les fonctionnaires et les officiers craignant de ne pas se voir attribuer une assez grosse tranche du gâteau impérial.

L'éclipse de l'importance de Rome à la fois dans la politique et dans l'administration n'était pas une nouveauté. Dès les I^{er} et II^e siècles après Jésus-Christ, l'empereur était devenu incroyablement mobile, exerçant parfois le pouvoir avec un collègue de même rang – déjà ! – pour l'aider à résoudre les problèmes quand ils surgissaient³⁵. Entre 161 et 169, Lucius Vérus fut Auguste en compagnie de Marc Aurèle. Au IV^e siècle, les jours de gloire de la République des intrigues sénatoriales étaient loin. Pour l'essentiel, le rôle du Sénat au sein de l'empire était désormais cérémoniel, car ses actes et ses membres ne jouaient plus qu'un rôle marginal dans l'accès au pouvoir et dans son exercice.

À titre individuel, les sénateurs restaient riches et pouvaient avoir des carrières politiques importantes³⁶. Mais, même en ce domaine, il y avait une restriction significative : la carrière d'un sénateur romain de l'empire tardif – le *cursus honorum* – était uniquement civile et ne comprenait pas de commandement militaire. Cette lacune jouait contre le sénateur qui aurait voulu franchir les ultimes

degrés vers le pouvoir impérial ; car ce dernier tendait, nous l'avons vu, à être chasse gardée des généraux. Les procès-verbaux des séances du Sénat étaient transmis à l'empereur pour information (il les lisait, bien sûr) ; des dépêches impériales envoyées au Sénat le tenaient au courant des dossiers majeurs (c'était une marque d'honneur d'être choisi pour les lire à haute voix et Symmaque y eut parfois droit). Le Sénat pouvait même faire des représentations par une ambassade à l'empereur, sur des sujets de particulière importance aux yeux de ses membres. Mais l'assemblée n'était guère impliquée dans les réelles décisions politiques et on faisait peu de cas de son opinion, sauf quand il s'agissait de fixer le montant de sa contribution « volontaire » annuelle aux finances impériales. Le Sénat regorgeait d'hommes fortunés qui payaient une quantité d'impôts fort utiles et pouvaient bénéficier de belles carrières, mais ce n'était plus – comme corps constitué – un protagoniste de poids dans les luttes autour du pouvoir et dans son exercice.

Il n'est donc pas étonnant que, peu à peu, ses membres se soient trouvés déclassés. Avant le IV^e siècle, les sénateurs de Rome, ornés du titre de *clarissimi*, « très distingués », ne connaissaient qu'un seul statut. Ils étaient dégagés de l'obligation de servir dans d'autres conseils de la cité et bénéficiaient de divers privilèges financiers et juridiques. Au cours du IV^e siècle, un certain nombre d'évolutions changèrent la donne. D'abord les empereurs, lentement mais sûrement, élevèrent une grande quantité de leurs nouveaux bureaucrates dans l'échelle sociale, jusqu'au statut sénatorial. Au départ, ce fut au compte-gouttes, mais, en 367 après Jésus-Christ, l'empereur Valentinien I^{er} introduisit une grande réforme du système des honneurs, qui englobait et combinait en un unique système toutes les marques possibles de statut social ayant cours dans les secteurs à la fois civil et militaire du service impérial ; un système où le titre de *clarissimus* devint l'objectif de tout un chacun.

De ce moment à la fin du siècle, il y eut une nette inflation et l'on vit un nombre considérable de fonctions administratives obtenir pour leurs titulaires le grade de *clarissimus*. Les six mille hauts fonctionnaires impériaux de 400 après Jésus-Christ - occupaient tous des postes qui allaient de pair avec le statut sénatorial, que ce soit en activité ou à la retraite. Les traditionnelles familles sénatoriales de Rome cessèrent donc d'occuper une niche sociale jusque-là exclusive. Pis : le grand nombre de nouveaux *clarissimi* contraignit les empereurs (pour avoir encore quelques privilèges à accorder) à subdiviser la classe sénatoriale et à créer deux grades plus élevés (*spectabilis* et *illustris*) qui, en règle générale, ne pouvaient être obtenus que par le service public actif et non par la naissance. À peu près à la même époque, entre les années 330 et la fin du siècle, une série d'empereurs fit adopter des

mesures qui créèrent un deuxième Sénat, de même rang, dans la nouvelle capitale de l'Orient, surtout en promouvant des *homines novi*, mais aussi en y affectant de vieux sénateurs résidant déjà dans la partie orientale.

Entre 250 et 400 après Jésus-Christ, les sénateurs romains à sang bleu virent donc leur précieuse position minée par l'émergence d'une vaste classe sénatoriale, ainsi que par le lent mais constant essor d'un Sénat jumeau à Constantinople³⁷.

Toutes ces évolutions engendrèrent un univers politique que Jules César n'aurait pas reconnu. Le *primus inter pares* était devenu un monarque divinement désigné, dirigeant ce que certains historiens ont baptisé l'empire « sens dessus dessous », en raison de la situation géographique de ses réelles capitales ; un empereur exerçant le pouvoir avec au moins un collègue d'égal statut, détenant une autorité élargie sur tous les aspects de la vie. L'administration impériale avait émergé comme nouvelle aristocratie, remplaçant le Sénat de Rome, quant à lui démilitarisé et marginalisé. Bien sûr, ces mutations expliquent aussi pourquoi, quand ils allèrent à la rencontre de l'empereur Valentinien I^{er} pour lui porter l'or, Symmaque et son ambassade durent faire une longue route jusqu'à Trèves. Par leur interaction, ces transformations posèrent un autre problème, encore plus fondamental. Le monde romain à l'époque de César était matériellement aussi vaste, mais il n'y avait alors nul besoin de deux empereurs ou d'une si large distribution de faveurs pour prévenir coups d'État et révoltes. Qu'est-ce donc qui avait changé entre 50 avant Jésus-Christ et 369 après ? Pour répondre à cette question, nous devons regarder de plus près la destination de l'ambassade de Symmaque : la cité de Trèves, centre de commande sur la frontière du Rhin

Rome est là où le cœur est

La cité romaine de Trèves se développa à partir d'une petite installation militaire, située sur un gué stratégique qui traversait la Moselle au cœur du pays des Trévires, peuple hostile à Rome. Toutefois, la cité qui accueillit Symmaque et ses compagnons d'ambassade dans l'hiver 368-369 était devenue un bastion populeux et prospère de la *romanitas* – la « romanité » – dans la zone frontière du Rhin. Si les ambassadeurs ont atteint la cité par l'ouest, ils sont alors entrés par la *Porta nigra* – la Porte noire –, le plus bel exemple de porte d'entrée dans une cité romaine qui ait été conservé de par l'ancien empire. Entourée aujourd'hui de bâtiments modernes, elle impressionne encore. Au IV^e siècle, son impact était bien plus fort. Le voyageur arrivait d'abord devant une massive herse de fer. S'il était admis, il était introduit dans une cour et, de là, à la porte proprement dite. Sur ses deux côtés se dressaient

des tours de quatre étages à arcatures, grouillantes de gardes prêts à jeter des projectiles sur toute troupe ennemie prise au piège entre la herse et la porte. Ce singulier édifice doit sa survie au saint homme qui, au ^x^e siècle, en fit sa cellule. Puis elle finit par devenir une église, alors que le reste des murs et des portes de la cité romaine avaient été depuis longtemps démantelés pour y récupérer des pierres de construction. À l'époque de Symmaque, la porte s'inscrivait dans une enceinte de six kilomètres de long, trois mètres d'épaisseur et six mètres de haut, qui délimitait une aire de deux cent quatre-vingt-cinq hectares. Une autre porte de même ampleur dominait le pont qui enjambait la Moselle et avait depuis longtemps remplacé le gué originel ; il est représenté dans un médaillon d'or du ^{iv}^e siècle frappé à Trèves.

L'intérieur de la cité n'était pas moins impressionnant. Au début du ^{iv}^e siècle, tout le quartier nord-est fut reconstruit comme centre administratif et religieux du pouvoir impérial dans cette région. Depuis les années 310, l'ouvrage avait été lancé par divers membres de la dynastie de Constantin, puis, après la mort de son dernier représentant, il avait été poursuivi par les empereurs issus d'autres dynasties. Le palais, la cathédrale et le cirque ainsi que des thermes – sans doute un complexe privé impérial, les *Kaiserthermen* – dominaient désormais cette partie de la cité. Nombre de cérémonies officielles de l'empire romain tardif se déroulèrent dans le cirque, et des passages souterrains conduisaient du palais à la loge impériale. Le plan de base de la cathédrale – qui, comme l'indiquent des sources littéraires, fut terminée à la fin des années 360 – a été exhumé par des fouilles après la Seconde Guerre mondiale. Au-dessus du sol, on peut encore voir des vestiges des thermes et, presque intacte, la basilique : la grande salle d'audience des empereurs. Comme la *Porta nigra*, elle dut aussi sa survie au fait d'être devenue une église à la période médiévale et elle se dresse maintenant, isolée et nue, au beau milieu d'un réseau de rues à sens unique³⁸.

Au ^{iv}^e siècle, la basilique était flanquée de portiques et des quartiers les plus privés du palais, mais elle devait toutefois se détacher de manière impressionnante : avec ses soixante-sept mètres de long, ses vingt-sept mètres cinquante de large et ses trente mètres du sol au plafond, elle aurait pu abriter deux fois la *Porta nigra*. La basilique nous intéresse particulièrement, car c'est là que Symmaque et son ambassade se présentèrent à l'empereur Valentinien I^{er} avec le don en or qu'ils apportaient de Rome. L'extérieur du bâtiment était au départ recouvert de stuc. Dans son état actuel, l'intérieur est aussi dépouillé que l'extérieur, mais ce n'était pas le cas au ^{iv}^e siècle. Le sol était alors constitué de carreaux noirs et blancs qui formaient des motifs géométriques, un revêtement de marbre s'étendait du sol aux

fenêtres et des niches indiquent encore que les murs étaient décorés de multiples statues.

Les ambassadeurs durent entrer dans ce splendide édifice en franchissant sa porte principale, au sud, et découvrir l'empereur siégeant à l'opposé, dans l'abside qui, au loin, fermait l'autre côté de la basilique. En temps normal, la présence impériale était masquée pour le reste de la salle d'audience par des rideaux, à travers lesquels on pouvait tout juste entrevoir les silhouettes des grands personnages. Toutefois, lors des plus importantes cérémonies comme la présentation de l'or de la couronne, les rideaux étaient ouverts. Les dignitaires civils et militaires de la cour devaient se tenir sur les côtés de la salle, arborant leurs robes somptueuses et disposés en rangs qui reflétaient exactement l'ordre de préséance que Valentinien I^{er} avait si clairement établi, à peine quelques années auparavant. Il se dégageait de tout ce dispositif une impression de splendeur et d'ordonnancement, tandis que le regard était irrésistiblement attiré vers la personne de l'empereur. Puis un bref discours et l'affaire était entendue³⁹. Les ambassadeurs étaient alors libres de repartir.

Mais Symmaque ne s'en alla pas. Il resta à Trèves et dans ses alentours le reste de l'année ; ce qui lui laissa largement le temps de contempler la cité, la campagne environnante et ses habitants. Ce qui dut le frapper immédiatement, c'est que Trèves était romaine jusqu'à la moelle et qu'il en était ainsi depuis longtemps. Les nouveaux édifices impériaux avaient été greffés sur une cité déjà pleinement romanisée. Situés juste à l'intérieur de la porte qui débouchait sur le pont au-dessus de la Moselle, sur le côté oriental de la ville, se dressaient les thermes de Barbara, l'un des deux plus vastes complexes de l'empire occidental en dehors de Rome ; l'autre étant d'ailleurs celui des *Kaiserthermen*, tout juste évoqués. Ce vaste équipement public, comprenant une cour entourée de portiques, des bains froids, tièdes et chauds, un gymnase, avait été construit au deuxième quart du II^e siècle et fonctionnait encore à plein quand Symmaque arriva en ville.

À proximité s'étendaient les édifices municipaux : le forum, les tribunaux et la salle de réunion du conseil gouvernant la cité. Cet ensemble, qui formait le cœur politique de la cité, avait été maintes fois remanié au fil des ans, mais le premier bâtiment public romain avait été érigé dès le I^{er} siècle. Vers la même époque, la cité s'était aussi embellie d'un amphithéâtre : situé à flanc de coteau, côté oriental à l'opposé des thermes, il était plus vaste que les amphithéâtres romains d'Arles et de Nîmes, conservés en France. Juste au sud-ouest de l'amphithéâtre, dans ce que l'on appelle l'*Altbachtal*, une cinquantaine de temples formaient le plus vaste sanctuaire de l'empire d'Occident. En outre, bien qu'il n'ait pas été retrouvé, nous savons qu'il y avait, quelque part dans la cité, un temple dédié à la divinité qui présidait au

destin de Rome : Jupiter *optimus maximus*. Par la suite, Trèves s'enrichit d'un théâtre et, au III^e siècle, d'un meilleur approvisionnement en eau : on construisit un aqueduc de douze kilomètres, provenant de la vallée de la Ruwer, dans les collines derrière la cité, pour alimenter ses fontaines et ses égouts. Depuis le début du II^e siècle après Jésus-Christ, elle s'était affirmée comme un espace typiquement romain et n'avait cessé de se développer.

Cette transformation ne valait pas que pour Trèves. Des villes romaines parsemaient de part en part la Gaule septentrionale. On en trouvait également en Bretagne insulaire, en Espagne, en Afrique du Nord, dans les Balkans, en Asie mineure et dans le Croissant fertile. De nombreuses cités, de fondation grecque, s'élevaient déjà dans l'aire méditerranéenne au temps de la conquête romaine. Ailleurs, certaines furent érigées au I^{er} siècle après Jésus-Christ ; en des lieux plus reculés comme la Bretagne, ce fut plutôt au II^e siècle. Leur nombre variait d'une région à l'autre et, dès qu'on quittait l'arrière-pays méditerranéen, elles allaient comparativement en se raréfiant. La profondeur de cette transformation, toutefois, ne doit pas être sous-estimée. S'il avait fait route aussi loin vers le nord que l'ambassade de Symmaque, le fantôme de César aurait été de nouveau bien surpris. À son époque, l'Europe du Nord était jalonnée de quelques fortifications perchées dues aux populations locales, de nombreux villages ruraux et de rares camps militaires romains. Désormais, à l'époque de Symmaque, le paysage s'était presque entièrement romanisé et les villes y formaient le socle administratif de l'empire. Car une cité romaine était plus qu'un centre urbain : elle possédait et administrait aussi le territoire rural qui dépendait d'elle. Au IV^e siècle, à quelques exceptions près, l'empire, en termes administratifs, consistait en une mosaïque de territoires civiques, chacun relevant d'une cité gouvernée par un conseil (*curia*) de décurions, aussi connus sous le nom de *curiales*⁴⁰.

Durant l'année qu'il passa à la cour de Valentinien I^{er}, Symmaque fut reçu par nombre de hauts personnages. Certains vivaient dans de belles maisons urbaines à la romaine : quelques vestiges de l'une ou l'autre de ces demeures – le plus souvent, de magnifiques pavements de mosaïque – ont été exhumés à l'intérieur de la cité moderne. Beaucoup de ces grands personnages possédaient aussi de luxueuses villas dans la campagne environnante qui, parce qu'elles n'ont pas été recouvertes par une ville moderne, sont nettement mieux connues. La plus grande de ces villas mises au jour, à Konz, était située à quelque huit kilomètres en amont, au confluent de la Moselle et de la Sarre. Elle se dressait en hauteur, sur une rive escarpée, offrant des vues magnifiques ; ses bâtiments s'étiraient sur un rectangle de quelque cent mètres sur trente-cinq : l'ensemble était centré sur une salle d'audience se terminant en

abside. On a de bonnes raisons de penser que ce lieu pouvait être la villégiature impériale d'été de Contoniacum. S'il a eu la chance d'être invité à une réception dans cette villa, Symmaque a dû y être royalement traité.

En fait, Trèves et ses environs avaient vu éclore une floraison de villas, pour la plupart un peu moins grandes que celle de Konz, car elles étaient en général de fondation privée, pas de fondation impériale. Elles s'étiraient en des lieux agréables, sur les rives des cours d'eau. Toutes comprenaient, outre les granges et les entrepôts propres à des établissements agricoles, le classique mélange de salles privées et publiques qu'on jugeait nécessaire pour mener à la campagne une vie civilisée à la romaine : thermes, salle d'audience, mosaïques et chauffage central, cours aux portiques ombragés, jardins élégants et fontaines. Et une fois de plus, il n'était pas exceptionnel qu'on puisse trouver de tels trésors de raffinement romain jusqu'en ces lieux lointains, hors d'Italie. La proximité de Trèves et le pouvoir d'achat de la cour impériale expliquent certainement que les villas du IV^e siècle, dans la région de la Moselle, étaient plus vastes et plus splendides qu'ailleurs. Mais les villas n'étaient pas une nouveauté dans la contrée. Elles avaient commencé à apparaître vers 100 après Jésus-Christ et le phénomène ne s'était plus démenti depuis lors. La seule pratique, courante en Italie, que les villas romaines du Nord ne reproduisaient pas – en raison de la différence des niveaux de précipitations et de températures, était l'installation d'une cour à ciel ouvert au milieu de la maison –, l'*atrium*, pour que les toits qui la bordaient alimentent une citerne d'eau fraîche. Et comme dans les environs de Trèves, des villas parsemaient la campagne tout autour des nouvelles villes romaines, dans les zones qui étaient passées sous contrôle impérial. Il pouvait y avoir des variantes dans leur densité, dans la vitesse à laquelle elles avaient surgi de terre et dans leur taille. En Bretagne insulaire – mis à part le palais de Fishbourne, édifié au milieu du I^{er} siècle –, les villas fleurirent un peu plus tard et se développèrent plus lentement. Au IV^e siècle, après deux cents ans pendant lesquels les figures géométriques en noir et blanc avaient été de norme, les mosaïques tout en couleurs atteignirent finalement les provinces au nord de la Manche. Campagnes et villes avaient pareillement évolué pour se conformer aux modèles romains courants, pendant les quatre siècles séparant César de Symmaque⁴¹.

Les transformations s'étendaient aux personnes autant qu'aux édifices. Symmaque se fit de nombreuses relations et les exploita durant l'année qu'il passa à la cour de Trèves ; la plus importante de ces nouvelles connaissances fut un spécialiste, comme lui, de langue et de littérature latines, Decimius Magnus Ausonius, qui devait avoir une trentaine d'années de plus que lui. Après une brillante carrière

académique, Ausone avait été engagé par l'empereur Valentinien I^{er} comme tuteur de son fils, le futur empereur Gratien.

La première lettre de Symmaque destinée à approcher Ausone, rédigée en termes on ne peut plus flatteurs, a récemment été identifiée parmi les lettres anonymes du recueil⁴². Deux points d'un particulier intérêt en émergent. D'abord, une supériorité reconnue en latin pouvait permettre de surmonter une infériorité sociale. Ausone, bien que compté parmi l'élite romaine instruite, ne venait pas d'un milieu aussi distingué que celui de Symmaque. Ensuite – ce qui est plus important pour notre propos – Ausone s'était fait un nom comme maître de rhétorique latine, travaillant à son compte dans l'orbite de l'université de Bordeaux, près de la côte atlantique de la Gaule. Au IV^e siècle, Bordeaux s'était affirmée comme un des principaux centres d'excellence pour le latin dans l'empire. Voilà qui prouve que la maîtrise de la langue fleurissait bien au-delà des frontières de l'Italie ; mais, de surcroît, Ausone lui-même n'était pas natif de Rome, pas même d'Italie, mais gaulois d'origine⁴³. Pourtant, un Romain à sang bleu, originaire de l'*Urbs*, l'approchait avec déférence et recherchait ses bonnes grâces en matière de littérature latine. En outre, en ouverture de sa lettre, Symmaque n'hésitait pas à se réclamer du fait qu'il avait lui-même appris la rhétorique latine, à Rome, d'un tuteur originaire de Gaule.

Le cas d'Ausone démontre lui aussi à quel point le monde romain avait changé. Comme la cité et les villas de Trèves, notre auteur incarne les grandes lignes de transformation. À l'époque de César, il y avait sans aucun doute des Gaulois qui avaient une bonne connaissance du latin, en particulier dans les villes de la Narbonnaise, la province romaine de la Gaule méditerranéenne. Mais l'idée qu'un fin connaisseur de latin, formé à Rome, de statut sénatorial, puisse aborder un Gaulois en reconnaissant sa supériorité dans la culture latine aurait été une absurdité totale aux yeux du conquérant.

Peu après l'établissement de l'empire, les deux langues impériales – le latin en Occident, complété, dans une certaine mesure, par le grec en Orient – commencèrent à être apprises par les nouveaux sujets de Rome en plus de leurs idiomes d'origine, surtout par les membres des milieux les plus aisés. Le phénomène débuta de manière plutôt ponctuelle, mais, remarquablement vite, les grammairiens latins commencèrent à exercer dans de nombreuses villes de l'empire. Des écoles avaient déjà été créées à Autun (la ville d'origine d'Ausone), dans la France du centre, en 21 après Jésus-Christ. Et une fois que de telles écoles furent opérationnelles, le même type d'apprentissage intensif de la langue et de la littérature fut offert partout dans l'empire. Au IV^e siècle, une bonne éducation latine

auprès d'un grammairien pouvait être reçue n'importe où. La langue des lettres conservées de saint Patrick, issu d'une famille de propriétaires fonciers assez modestes du Nord-Ouest de la Bretagne insulaire, prouve qu'on pouvait encore acquérir une telle éducation en ce point extrême de l'empire jusqu'en 400 après Jésus-Christ ; tandis qu'à l'autre extrémité, l'Afrique du Nord était célèbre pour sa tradition d'enseignement qui avait produit, avec saint Augustin d'Hippone, un des Romains les plus cultivés de l'Antiquité tardive. Virgile l'avait emporté sur tous ses rivaux culturels non latins et préromains.

Ce qui nous conduit à affronter le changement le plus radical de tous, le trait de l'évolution de l'empire qui sous-tend tous les autres : la création de paysages romains, urbains et ruraux, hors d'Italie et l'élargissement de la communauté politique, marginalisant l'*Urbs* et son Sénat. La langue et la littérature latines se répandirent au travers du monde romain parce que les peuples qui avaient été originellement conquis par les légions de César en vinrent à adhérer à l'éthique romaine et à l'adopter comme leur bien propre : voilà ce qui allait nettement plus loin que d'apprendre un peu de latin pour des raisons pratiques, comme de vendre quelques vaches ou quelques cochons au soldat romain conquérant (même si, à coup sûr, ce fut aussi le cas). S'en remettre au grammairien et recevoir le genre d'éducation qu'il offrait impliquait d'accepter la totalité du système de valeurs qui, comme nous l'avons vu, estimait que seul ce type d'éducation pouvait produire des êtres humains convenablement développés et, par conséquent, supérieurs.

C'est le même processus d'adoption des valeurs romaines qui créa les villes et les villas romaines dans les parties de l'empire où de tels phénomènes étaient totalement inconnus avant l'arrivée des légions. Tous les modèles de la vie urbaine à Trèves étaient importés de Méditerranée ; dans nombre de territoires récemment conquis, des colonies de vétérans romains avaient été établies, pour donner aux locaux une vision rapprochée de la vie urbaine romaine telle que la menaient les « vrais » Romains.

La Trèves romaine, toutefois, avait des origines différentes, que révèle le nom officiel de la cité : *Augusta Treverorum*, « l'*Augusta* des Trévires ». Le syntagme indique que la cité avait été officiellement fondée sous l'empereur Auguste, pour les membres de la tribu des Trévires. Ceux qui avaient provoqué la mort de Sabinus et Cotta avaient voulu, depuis lors, leur propre cité romaine. Son abondant corpus d'inscriptions de dédicace le confirme, comme pour tant d'autres fondations romaines de ce genre. La majorité des bâtiments publics de ces villes étaient financés par des donations et des souscriptions locales. L'enthousiasme avec lequel les membres des anciennes tribus (Gaulois, Bretons, Ibériens et ainsi de suite)

voulaient montrer à quel point ils étaient romains était tel qu'ils empruntèrent des sommes énormes à des prêteurs sur gages italiens pour subventionner leurs projets et, à l'occasion, se mirent dans de graves difficultés financières. Le premier établissement romain à Trèves dut être un fort militaire, mais, comme les autres villes de l'empire, la cité y fut construite non pas par des immigrants d'Italie, mais par la population locale. À partir du II^e siècle, il était tout aussi impossible de distinguer une villa construite par un Romain d'Italie d'une villa construite par un provincial.

Les édifices typiques d'une ville romaine (thermes, temples, salle du conseil, amphithéâtre) étaient érigés pour servir de cadre à des fonctions et à des événements spécifiques ; et on n'aurait pas pris la peine de les élever si l'on n'avait eu l'intention de les utiliser à ces fins. Les thermes romains étaient publics ; les cultes religieux incluaient des cérémonies auxquelles prenait part toute la population urbaine ; la salle du conseil et sa cour étaient le lieu où l'on débattait des problèmes locaux : le forum, dans tous les sens du terme, du gouvernement autonome local. Or, dans l'idée que les Romains se faisaient de la civilisation et qui descendait directement de la vision des Grecs anciens, le gouvernement autonome local était vu comme un puissant levier pour produire des êtres humains civilisés. On considérait que le fait de débattre de questions locales devant des pairs avisés développait les facultés rationnelles à un degré qui, sans cela, aurait été impossible à atteindre⁴⁴. La fondation d'une ville romaine ne consistait donc pas seulement à déployer une collection stéréotypée d'édifices, mais aussi à réformer la vie politique locale selon un modèle bien particulier.

La nature exacte de ces réformes a été illustrée par une série de stupéfiantes découvertes en Espagne méridionale, dans l'arrière-pays méditerranéen. Après la conquête de la région, là aussi nombre de communautés locales se reconstituèrent au fil du temps comme villes romaines, mais, pour une quelconque raison, elles choisirent de graver leurs nouvelles constitutions dans des tablettes de bronze. Le plus complet ensemble de ces documents fut découvert au printemps 1981, sur une obscure colline appelée Molino del Postero, dans la province de Séville. La fouille exhuma au départ dix tablettes de bronze de cinquante-huit centimètres environ de haut par quatre-vingt-dix de large, sur lesquelles était inscrite, à raison de trois colonnes par tablette, la *lex Irnitana* : la constitution de la ville romaine d'Irni. En comparant cet ensemble documentaire avec des fragments assez étendus originaires d'autres lieux, on s'est aperçu qu'il y avait une constitution de base, composée à Rome, que toutes ces villes avaient adoptée, changeant au plus quelques détails pour s'adapter aux circonstances locales. Les lois étaient extrêmement

détaillées : le texte composite formé par la combinaison des fragments provenant de diverses colonies couvre dix-huit pages bien remplies dans sa traduction moderne⁴⁵. Parmi d'autres points, les lois stipulaient qui était qualifié pour faire partie du conseil local et comment les magistrats chargés du pouvoir exécutif et appelés ordinairement les *duumviri* (« les deux hommes ») devaient être choisis en son sein ; quelles causes judiciaires pouvaient être jugées localement et comment les affaires financières devaient être gérées et contrôlées. Seuls variaient, d'un lieu à l'autre, des détails comme le nombre de postes de conseillers à pourvoir, en fonction de la taille et des ressources de la communauté. Il en était de même avec cette structure très particulière de demeure rurale : la villa. Ses plans reflétaient la réponse canonique gréco-romaine à la question ; comment mener une vie civilisée hors de la ville⁴⁶ ?

Les valeurs méditerranéennes s'insinuèrent dans la vie des provinces de bien d'autres manières. Les cultes religieux romains insistaient, par exemple, sur la nécessité de séparer les vivants des morts, si bien que les cimetières des nouvelles villes n'étaient jamais établis à l'intérieur des limites urbaines. Cette coutume s'intégra bientôt au nouveau modèle de vie urbaine. Beaucoup plus prosaïquement, l'habitude de transformer les céréales de base en pain plutôt qu'en gruau, avec tous les changements dans l'équipement et les techniques culinaires qu'une telle opération requérait, fut probablement diffusée vers le nord avec l'adoption du mode de vie à la romaine.

La transformation des mœurs dans les provinces conquises conduisit donc partout les provinciaux à remodeler leurs vies selon les modèles et les systèmes de valeur issus de l'*Urbs*. En un siècle ou deux de conquête, la totalité de l'empire était devenue vraiment romaine. Le vieux *Ladybird Book of British History* – un classique du livre d'histoire pour la jeunesse – contenait une image frappante de la fin brutale de la Bretagne romaine au v^e siècle : les légions se retiraient et les noms de lieux romains disparaissaient (une image composite, autant qu'il m'en souviennne, avec des soldats sur le départ et des poteaux indicateurs brisés). Mais c'était une vision erronée de ce qui advint réellement. Pendant l'empire tardif, les Romains de Bretagne n'étaient pas des immigrants d'Italie, mais des locaux qui avaient adopté le style de vie romain et tout ce qui allait de pair avec lui. Une poignée de légionnaires quittant l'île n'aurait pas suffi à provoquer la fin de la romanité. Depuis longtemps, la Bretagne – comme toute contrée entre le mur d'Hadrien et l'Euphrate – n'était plus romaine uniquement par « occupation ».

Symmaque finit par s'en retourner chez lui en 369. Il avait vu de ses propres yeux la romanité florissante de la vallée de la Moselle. La mission sénatoriale avait atteint son objectif et il avait été abondamment reçu par l'empereur et nombre de ses dignitaires. Pour un individu, avoir mené à bien des ambassades pour le compte de sa cité était consigné comme une distinction sur son *curriculum vitae* et ainsi en fut-il pour Symmaque, qui revint aussi à Rome avec un titre de cour : à un certain moment de son séjour, Valentinien I^{er} l'avait fait *comes ordinis tertii*, littéralement « comte de troisième classe ». Les comtes (*comites*) formaient un ordre de compagnons de l'empereur, au départ créé par Constantin I^{er} comme une marque honorifique de faveur personnelle, bien que certaines charges réelles aient également comporté le titre. Dans l'ensemble, c'était bien joué de la part de Symmaque, et ses lettres montrent combien il exploita au mieux, dans les années suivantes, les relations qu'il s'était faites à la cour de Valentinien I^{er}. Connaître tant de grands personnages fit de lui un homme particulièrement recherché par les jeunes gens finissant leur éducation supérieure à Rome et désireux de se procurer des lettres d'introduction. Le sénateur les obligea et il en fit carrière.

Le rhéteur gaulois Ausone n'était pas le moindre des contacts qu'il avait acquis à la cour. Mais, conservée dans leur correspondance par ailleurs amicale, il y a une lettre discordante. Peu après son retour à Rome, Symmaque écrivit à son ami :

Ta *Moselle* vole dans bien des mains [à Rome] et dans les plis de bien des toges, grâce à tes vers divins qui l'immortalisent. Mais elle n'a fait que passer sous mes yeux. Pourquoi, je te le demande, voulais-tu me priver de cet ouvrage ? Tu me regardais ou comme un ignorant qui ne pouvait le juger, ou comme un malveillant qui ne savait pas le louer. Et tu faisais ainsi grandement injure ou à mon esprit ou à mon caractère⁴⁷.

La *Moselle* a été conservée et elle est généralement considérée comme le chef d'œuvre d'Ausone. Le poème suit une tradition littéraire bien établie : un cours d'eau sert de fil directeur pour chanter les louanges d'une région tout entière. Aussi, alors que la rivière elle-même est longuement décrite, n'est-ce pourtant guère un poème sur les charmes de la nature ; il traite plutôt de la profonde beauté que l'interaction de l'homme et de son environnement naturel a créé en ce lieu : vision bien conforme à l'esprit d'une société qui, comme nous l'avons vu, considérait toutes les qualités réellement civilisées comme le produit d'une éducation attentive plutôt que comme la manifestation d'un talent naturel.

Après s'être attardé, dans un passage fameux, sur tous les poissons présents dans la rivière, Ausone dépeint ensuite la vallée comme un tout⁴⁸ :

Car une suite de vignes verdoyantes unit les bords du fleuve aux plus hauts sommets du coteau qui, à partir de la rive, s'élève jusqu'aux dernières cimes. La foule qui travaille, joyeuse, et les cultivateurs empressés se hâtent, tantôt au sommet, tantôt sur les flancs inclinés de la montagne : ils font assaut de grossières clameurs. Ici le voyageur qui suit sa route, en bas, le long de la rivière, le batelier qui glisse sur les eaux chantent des refrains moqueurs aux cultivateurs en retard pour leurs travaux.

Parmi les vestiges romains de Trèves, on conserve la magnifique sculpture d'une barge à vin sur la Moselle, pourvue de ses rameurs et chargée de tonneaux.

Ausone se déplace ensuite vers les élégantes villas qui bordent la rivière :

Ai-je besoin de citer ces édifices qui s'élèvent au milieu de vertes prairies, ces toits soutenus par des colonnes sans nombre ? Que dire de ces bains construits sur la grève du fleuve ? [...] Si un étranger, venant du pays de Cumes, arrivait en ces lieux, il croirait qu'ils ont reçu en miniature les charmes de Baïes l'Eubéenne : telle est leur beauté, tel est leur éclat qui séduit ; et le plaisir qu'on y goûte n'entraîne à aucun faste.

Cumes et Baïes – un site thermal renommé – étaient des villes d'eaux sur la baie de Naples, fréquentées par les Romains riches et célèbres ; toutes deux avaient été fondées comme colonies de l'île grecque d'Eubée, au VIII^e siècle avant Jésus-Christ. Ausone insistait donc sur le fait que la Moselle pouvait rivaliser avec le meilleur de ce que le reste de l'empire avait à offrir comme villégiatures romaines raffinées. Notez aussi qu'à l'en croire, la vie rurale autour de Trèves n'avait pas sombré dans le vice de décadence, typique des Grecs aux yeux des Romains.

Après notre voyage à travers la campagne, nous atteignons la cité de Trèves elle-même :

Je rappellerai les paisibles laboureurs, les jurisconsultes et les avocats habiles, sublime sauvegarde des accusés ; ces hommes que la curie municipale a vus, chefs suprêmes de leurs concitoyens, former leur propre Sénat ; ceux que leur éloquence, célèbre dans les écoles où se réunissent les jeunes gens vêtus de la toge prétexte, a élevés jusqu'à la gloire du vieux Quintilien.

Actif de 35 à 95 après Jésus-Christ environ, Quintilien était un fameux avocat : il avait théorisé nombre des règles de rhétorique qui caractérisaient le latin cultivé de Symmaque et d'Ausone⁴⁹. Ce qu'Ausone nous dit là, c'est bien sûr que Trèves abondait de ces vertus romaines essentielles, dont l'adoption à grande échelle était

au cœur de la révolution que nous venons de survoler : discours et mœurs policés, règne de la loi, gouvernement local autonome entre pairs. En bref, par son agriculture, ses établissements ruraux et sa cité capitale, la région de la Moselle était totalement civilisée à la romaine.

Nous ne savons pas avec certitude pourquoi Ausone n'envoya pas à Symmaque un exemplaire de sa *Moselle*, mais je peux hasarder une hypothèse. Pendant son séjour dans la région frontière du Rhin, Symmaque donna un certain nombre de discours de circonstance devant l'empereur et sa cour ; nous avons conservé des fragments de trois d'entre eux dans un manuscrit endommagé de ses œuvres oratoires. Les fragments présentent une image révélatrice de la manière dont, selon Symmaque, la cité de Rome percevait la frontière du Rhin. Dans le premier discours, il assène : « Si vous vous intéressez aux lettres, dit Cicéron, pour le grec vous allez à Athènes, pas en Libye, et pour le latin vous allez à Rome, pas en Sicile. » Ailleurs, il développe : « Quittant l'Orient pour rejoindre votre frère vaincu [Valens], vous [Valentinien I^{er}] avez bientôt pris le chemin des rives à moitié barbares du Rhin indompté [...] ; vous en revenez au vieux modèle d'un empire créé pour des entreprises militaires. »

Pour Symmaque, Rome était le creuset de la civilisation romaine telle que la recelait la langue latine ; et c'était le rôle des provinces frontières « à moitié barbares » de protéger la Ville à tout prix. On imagine sans peine l'idée que la cour de Valentinien I^{er} se fit de ce jeune sénateur prétentieux, qui était venu faire la leçon aux populations du Nord en leur expliquant quel bon service elles rendaient à la romanité purement romaine. Je subodore donc qu'Ausone n'envoya pas à Symmaque un exemplaire de sa *Moselle*, parce que son poème était la réfutation délibérée de l'attitude que Symmaque avait adoptée pendant son année « au front ». Trèves et ses environs n'étaient pas à moitié barbares, comme l'aurait voulu Symmaque, mais le lieu de la vraie civilisation romaine. De même est-il particulièrement frappant qu'Ausone compare les villas sur les rives de la Moselle avec celles du site de Baïes : les lettres de Symmaque s'étendent volontiers sur l'agrément d'une des maisons qu'il y possède⁵⁰. Il doit avoir rebattu les oreilles des habitants de Trèves avec ses éloges des beautés de Baïes. Si Ausone a vraiment décidé de se divertir aux dépens de Symmaque une fois celui-ci reparti sans encombre pour Rome, alors le passage de la *Moselle* peut aussi être une manière d'accuser de décadence, à la grecque, le sénateur et tous les autres gros bonnets romains dont les noms ont à coup sûr pimenté sa conversation.

Rien d'étonnant donc à ce qu'Ausone n'ait pas adressé son poème à Symmaque. Mais il l'avait bien ferré et tout ce que Symmaque parvint à rétorquer, quand il finit

par en récupérer un exemplaire, fut un petit sarcasme sur le nombre des poissons :

Je ne croirais certainement pas toutes les merveilles que vous dites sur les sources de la Moselle, si je ne savais que vous me mentez jamais, fût-ce en poésie. [...] Et pourtant, bien que je me sois souvent trouvé à votre table et y aie été ébloui par toutes sortes de mets, [...] je n'y ai jamais trouvé autant de poissons que vous en décrivez⁵¹.

Si on laisse de côté la question des poissons, la *Moselle* d'Ausone saisit fort bien l'état d'esprit dominant à Trèves : d'ailleurs, les récompenses ne tardèrent pas. Le comté de Symmaque lui avait conféré, brièvement, une supériorité sur Ausone (15-0 pour Symmaque dans le premier jeu). Mais il faut avouer que le titre de « comte de troisième classe » sonne terriblement mesquin – et n'est pas qu'affaire de traduction littérale⁵². Peu de temps après avoir composé la *Moselle*, Ausone fut promu au rang de *comes et quaestor*, « comte et questeur ». Le questeur était un magistrat impérial et avait rang de comte de première classe (30-15 pour Ausone). Par la suite, à la mort de Valentinien I^{er} en novembre 375, Gratien, ancien élève d'Ausone, devint empereur et la famille du précepteur se lança dans un assaut de népotisme qui défie l'imagination.

Ausone devint préfet du prétoire des Gaules, puis préfet des Gaules, de l'Italie et de l'Afrique, une combinaison tout à fait inhabituelle. Entre-temps, son fils exerçait la charge de vice-premier ministre en Gaule, puis de premier ministre en Italie. Son père, à cette époque âgé de quelque quatre-vingt-dix ans, devint premier ministre de l'Ouest des Balkans, l'Illyrie. Son gendre devint premier ministre adjoint en Macédoine et son neveu chef du trésor impérial (jeu, set et match pour Ausone). Une telle concentration de pouvoir dans les mains de la famille d'Ausone n'aurait pu être prédite en 371, mais l'habile stratégie que représentait la *Moselle* suffit à convaincre Symmaque que tout sarcasme qu'il pouvait être tenté de lâcher méritait d'être tempéré. Sa lettre de reproche se terminait par la louange du poème et elle fut suivie de beaucoup d'autres missives plus amicales ; Ausone était un trop utile et trop important contact à la cour, aux yeux de Symmaque, pour que ce dernier prenne le risque de se brouiller à propos de quelques poissons⁵³.

L'ambassade sénatoriale de Symmaque et l'échange littéraire par lequel elle se prolongea nous révèle donc les transformations qui avaient refaçonné de fond en comble le monde romain, dans les quatre siècles écoulés depuis la mort de Jules César. Certes, ces transformations ne se firent pas du jour au lendemain, mais elles advinrent relativement vite – en l'espace de deux à quatre générations – dans l'histoire d'un empire qui s'étira sur quatre cent cinquante ans. Que les nouveaux

sujets aient adhéré en bloc aux vertus proclamées de la langue latine : voilà qui mérite d'être souligné. Non seulement une poignée des plus fortunés, issus des régions dominées, intégrèrent des institutions d'enseignement à Rome – comme, pour faire un parallèle moderne, des princes indiens allant à Eton ou les élites d'Asie et d'Amérique latine entrant à Harvard ou au Massachusetts Institute of Technology – ; mais de parfaites répliques de ces établissements furent implantées dans les provinces. Finalement, les professeurs y devinrent si savants que, comme dans le cas d'Ausone, les provinciaux furent en mesure d'instruire les métropolitains.

Ces étonnantes mutations changèrent ce que signifiait être romain. Du moment où la même culture politique, le même style de vie et le même système de valeurs s'étaient installés, presque à l'identique, du mur d'Hadrien à l'Euphrate, alors tous les habitants de cet immense espace étaient légitimement romains. « Romain » n'était plus un adjectif géographique : c'était désormais une identité entièrement culturelle, en principe accessible à tous. D'où la conséquence la plus importante du succès de l'empire : ayant acquis la romanité, les nouveaux Romains ne pouvaient faire autrement que d'affirmer leur droit à participer au processus politique pour profiter de la puissance et des bénéfices qu'impliquait l'appartenance à un si vaste État. Dès 69 après Jésus-Christ, une importante révolte éclata en Gaule, en partie motivée par ce sentiment croissant d'une nouvelle identité. La révolte fut écrasée, mais, au IV^e siècle, l'équilibre du pouvoir avait changé. Symmaque, à Trèves, put constater de manière indubitable que la « meilleure part du genre humain » ne comprenait pas que le Sénat de Rome, mais tous les Romains éclairés de par l'empire.

1. César, *Guerre des Gaules*, 6, 1.

2. Id., *ibid.*, 3, 37.

3. Sur le col du Saint-Bernard, *id.*, *ibid.*, 3, 1-6 ; sur Alésia, *ibid.*, 7, 75 sq. ; sur Uxellodunum, *ibid.*, 8, 33 sq. Pour des études plus approfondies sur l'armée romaine et ses méthodes d'entraînement, voir *CAH*, 2^e éd., vol. X, chapitre 11 ; *CAH*, 2^e éd., vol. XI, chapitre 9.

4. Il y eut bien quelques gains supplémentaires. Les aires comprises entre le Rhin supérieur et le Danube supérieur – le massif du Taunus et la région du Neckar – furent annexées avant la fin du I^{er} siècle. Une plus importante expansion se produisit sous Trajan : au début du II^e siècle, il lança une série de campagnes (en 101-102, puis en 105-106) qui finirent par ajouter la totalité de la Dacie transylvanienne à l'empire. Ce territoire fut abandonné par l'empereur Aurélien (avant 275 après Jésus-Christ). On trouvera de bons comptes rendus de l'essor de Rome dans *CAH*, 2^e éd., vol. VII, 2, chapitres 8-10.

5. Sur Acco, voir CÉSAR, *Guerre des Gaules*, 6, 44 ; sur Avaricum, *ibid.*, 7, 27-28.

6. Sur Indutiomaros, voir *ibid.*, 5, 58, 4-6 ; sur Catuvolcos, *ibid.*, 6, 31 ; sur Ambiorix, *ibid.*, 8, 25, 1.

7. GIBBON (1897), p. 160 sq. ; JONES (1964), chapitre. 25. Plusieurs études ont exploré les nombreuses et divergentes interprétations de la fin de l'empire proposées au fil des ans : voir DEMANDT (1984) ; KAGAN (1992).

[8.](#) Sur Rome, voir, parmi bien d'autres, KRAUTHEIMER (1980) avec références bibliographiques. Sur Ostie, voir MEIGGS (1973). Le cas de Carthage est analysé en détail ci-dessous, chapitre 6. On trouvera une excellente introduction à l'empire dans CORNELL et MATTHEWS (1982).

[9.](#) On considère d'ordinaire que la République romaine a duré jusqu'au règne d'Auguste, le premier empereur romain, quoiqu'il ait conservé de nombreux aspects constitutionnels républicains. Même avant son règne, Rome avait déjà acquis des territoires outre-mer par la conquête et doit donc être identifiée comme une puissance impériale.

[10.](#) Sur Symmaque en particulier, voir MATTHEWS (1974) ; pour des annotations détaillées, voir la nouvelle traduction française de ses œuvres par CALLU (1972-2002) et les volumes de commentaires en cours de publication de l'entreprise italienne. On trouvera de bonnes introductions sur les sénateurs romains de l'Antiquité tardive dans MATTHEWS (1975) ; ARNHEIM (1972) ; CHASTAGNOL (1960).

[11.](#) SYMMAQUE, *Lettres*, 1, 52, 1.

[12.](#) Par exemple, A est toujours suivi par B ; ou A sera suivi par B, ou A pourrait, à certaines conditions, être suivi par B.

[13.](#) Sur Palladius, voir SYMMAQUE, *Lettres*, 1, 15. Plus généralement, sur ce type d'éducation, voir l'excellente étude de KASTER (1988).

[14.](#) SYMMAQUE, *Lettres*, 1, 1.

[15.](#) Après sa mort, ses discours eurent moins de notoriété que ses lettres : les sept discours dont nous avons trace sont conservés dans un unique manuscrit détérioré, qui devait originellement en contenir bien davantage.

[16.](#) Parfois, ce qui était originellement un commentaire marginal d'un personnage célèbre s'est finalement retrouvé incorporé par erreur au texte même, laissant à l'occasion aux éditeurs modernes la tâche délicate de démêler le texte de départ de ses commentaires ultérieurs. Après la mort de Symmaque, Macrobe consigna dans les *Saturnales* les idéaux littéraires et philosophiques de Symmaque et de ses amis sous forme de dialogue fictif, dans le but de transmettre une version abrégée de l'héritage classique à son fils. Sur les racines antiques de la tradition érudite continue qui sauva de nombreux textes classiques, voir MATTHEWS (1975), chapitre 1.

[17.](#) HOMES DUDDEN (1935), p. 39. D'après BOISSIER (1891), vol. II, p. 183, elles sont « les plus ennuyeuses épîtres de la littérature latine ».

[18.](#) Sur les excuses, voir SYMMAQUE, *Lettres*, 3, 4. Les codes en vigueur sont inventoriés pour l'essentiel dans MATTHEWS (1974), MATTHEWS (1986) et BRUGGESSER (1993).

[19.](#) Sur César, voir ADCOCK (1956). La bibliographie sur Cicéron est énorme, mais voir par exemple RAWSON (1975) et, plus récemment sur son art oratoire, FANTHAM (2004).

[20.](#) Sur la nourriture, voir AMMIEN MARCELLIN, 27, 3, 8-9. Sur le vin, voir *ibid.*, 27, 3, 4.

[21.](#) SYMMAQUE, *Lettres*, 5, 62.

[22.](#) *Ibid.*, 6, 33 et 6, 42.

[23.](#) *Ibid.*, 4, 58-62 et 5, 56.

[24.](#) *Ibid.*, 6, 43.

[25.](#) Sur l'idéologie, voir DVORNIK (1966). Pour une introduction à la vie cérémoniale de l'empire, voir MATTHEWS (1989), chapitres 11-12 ; MACCORMACK (1981). La citation est d'Ammien MARCELLIN, 16, 10, 10.

[26.](#) Pour en savoir plus sur le droit romain, voir ROBINSON (1997) ; HONORÉ (1994) ; MILLAR (1992), chapitres 7-8. Sur l'imposition, voir MILLAR (1992), chapitre 4 ; JONES (1964), chapitre 13.

[27.](#) Les deux titres impériaux les plus importants de l'Antiquité tardive étaient « Auguste » et « César ». Tous deux provenaient au départ de noms de personnes (Jules César et son petit-neveu Auguste). Au IV^e siècle, Auguste devint le titre porté par les empereurs les plus âgés, tandis que César était réservé à leurs plus jeunes collègues.

[28.](#) Voir MATTHEWS (1989), p. 235 avec références bibliographiques.

[29.](#) THÉMISTIOS, *Orationes*, 6, 83 c-d.

[30.](#) Pour en savoir plus sur la fonction impériale, voir MILLAR (1992), en particulier chapitres 2 et 5 ; MATTHEWS (1989), chapitre 11.

[31.](#) *Pan. lat.*, 6, 22, 6.

- [32.](#) Pour une introduction sur l'armée romaine de l'empire tardif, voir JONES (1964) ; ELTON (1996b) ; WHITBY (2002).
- [33.](#) Sur l'inflation bureaucratique, voir par exemple MATTHEWS (1975), chapitres 2-4 ; HEATHER (1994b).
- [34.](#) L'affaire de Théodore est largement rapportée dans les sources : voir AMMIEN MARCELLIN, 29, 1, avec une liste complète dans *PLRE*, vol. I, p. 898.
- [35.](#) L'histoire approfondie de cette évolution est bien explorée dans *CAH*, 2^e éd., vol. XI, chapitre 4.
- [36.](#) Ainsi un contemporain de Symmaque qui figure dans sa correspondance, Pétronus Probus, fut-il préfet prétorien (en gros, l'équivalent d'un premier ministre) pour l'Italie, l'Afrique et l'Ouest des Balkans pendant un total de huit ans environ, en deux périodes.
- [37.](#) Pour une introduction sur ces évolutions, voir JONES (1964), chapitre 18 ; DAGRON (1974) ; HEATHER (1994b).
- [38.](#) Sur l'essor de Trèves en général, voir WIGHTMAN (1967).
- [39.](#) Les discours pour la présentation de la couronne d'or étaient plus courts que les discours impériaux habituels, sans doute parce qu'il y en avait tant (un par cité de l'empire) que l'empereur aurait pu perdre son maintien impérial s'ils avaient duré trop longtemps.
- [40.](#) La bibliographie sur les villes dans l'empire romain est gigantesque, mais pour une présentation de leur importance matérielle, administrative et politique, voir JONES (1964), chapitre 19.
- [41.](#) Sur Konz et les villas de la Moselle, voir WIGHTMAN (1967), chapitre 4. La bibliographie sur les villas comme phénomène culturel est aussi prolixe que les études sur les villes, mais voir par exemple PERCIVAL (1976).
- [42.](#) SYMMAQUE, *Lettres*, 9, 88 ; la lettre fut identifiée au départ par RODA (1981).
- [43.](#) Sur la latinité d'Ausone, voir GREEN (1991). Le grand-père maternel d'Ausone était un important propriétaire foncier chez les Éduens, en Gaule centrale. Le frère de sa mère était un rhéteur fameux, qui devint tuteur à la cour d'un des membres de la famille de l'empereur Constantin I^{er}. Ausone en livre moins sur ses ascendants côté paternel, ce qui laisse à penser qu'ils n'étaient peut-être pas d'un rang aussi honorable, mais son père n'en était pas moins docteur et possédait une propriété dans le Sud-Ouest de la Gaule ; quant à son oncle paternel, il fit fortune comme marchand.
- [44.](#) Pour Aristote, c'était la seule vie qui vaille et quelqu'un qui vivait isolé sur ses domaines était obligatoirement moins rationnel. Notre vocable « idiot » vient du grec (*idiotes*) pour désigner une personne évitant de participer à ce genre de vie collective locale.
- [45.](#) GONZALEZ (1986).
- [46.](#) Les villas étaient toujours divisées entre la *pars rustica* (la « part rustique », l'exploitation agricole) et la *pars urbana* (la « part urbaine », pour la vie policée). La *pars urbana* incluait de vastes pièces communes pour recevoir les pairs, ainsi que des bains, de sorte que la vie dans une villa était tout sauf « idiote ». Il existe une foule de bonnes études sur les ajustements idéologiques permettant de devenir romain. Voir par exemple WOOLF (1998) ; KEAY et TERRENATO (2001) ; D.J. Mattingly (2002).
- [47.](#) SYMMAQUE, *Lettres*, 1, 14.
- [48.](#) Les trois citations suivantes sont extraites d'Ausone, *Moselle*, vers 161-167, 335-348 et 399-404.
- [49.](#) La contribution de Quintilien à la tradition latine est analysée par exemple dans LEEMAN (1963).
- [50.](#) En me fondant sur la concordance des écrits de Symmaque par LOMANTO (1983), je dénombre dans sa correspondance vingt mentions de Baïes et de ses plaisirs.
- [51.](#) SYMMAQUE, *Lettres*, 1, 14.
- [52.](#) Selon le spécialiste du sujet, JONES (1964), p. 528, vers 370 « la troisième classe de la *comitiva* [la dignité comtale] était encore conférée, mais à des personnes de très bas niveau, des décurions qui avaient rempli leurs obligations envers leurs cités et les patrons des corporations de boulangers et bouchers à Rome ».
- [53.](#) Sur l'extraordinaire ascension d'Ausone, voir MATTHEWS (1975), chapitre 3.

BARBARES

En 15 après Jésus-Christ, l'armée romaine de Germanicus César, neveu de l'empereur régnant Tibère Auguste, s'approchait du *Teutobergiensis saltus*, la forêt de Teutobourg, à trois cents kilomètres au nord-est de Trèves. Six ans auparavant, trois légions romaines entières commandées par P. Quinctilius Varus, comptant avec les troupes auxiliaires qui les accompagnaient quelque vingt mille hommes, avaient été massacrées là, dans une des plus fameuses batailles de l'Antiquité.

Puis l'on pénètre dans ces lieux pleins d'images sinistres et de lugubres souvenirs. Le premier camp de Varus, à sa vaste enceinte, aux dimensions de sa place d'armes, annonçait l'ouvrage de trois légions. Plus loin, un retranchement à demi ruiné, un fossé peu profond indiquaient l'endroit où s'étaient ralliés leurs faibles débris. Au milieu de la plaine, des ossements blanchis, épars ou amoncelés, suivant qu'on avait fui ou combattu, jonchaient la terre pêle-mêle avec des membres de chevaux et des armes brisées. Des têtes humaines pendaient au tronc des arbres et l'on voyait, dans les bois voisins, les autels barbares où furent immolés les tribuns et les principaux centurions. Quelques soldats échappés à ce carnage, ou qui depuis avaient brisé leurs fers, montraient la place où périrent les généraux, où les aigles furent capturées. « Ici Varus reçut une première blessure ; là son bras malheureux, tourné contre lui-même, le délivra de la vie¹. »

Le massacre était l'œuvre d'une coalition de guerriers germains assemblée par un certain Arminius, chef des Chérusques, une petite tribu vivant entre l'Ems et la Weser dans ce qui est aujourd'hui le Nord de l'Allemagne. Les sources romaines contant la défaite furent redécouvertes et se diffusèrent parmi les historiens de l'Antiquité aux ^{xv}^e et ^{xvi}^e siècles ; à partir de ce moment, Arminius, connu en général sous le nom d'Hermann, « le Germain » – la version « délatinisée » de son nom –, devint le symbole de la nation allemande. Entre 1676 et 1910, pas moins de soixante-seize opéras furent composés pour célébrer ses exploits et, au ^{xix}^e siècle, un imposant monument fut érigé en son honneur près de la petite cité de Detmold, au beau milieu de ce que l'on appelle aujourd'hui la forêt de Teutobourg. La

première pierre en fut posée en 1841 et le monument fut finalement inauguré en 1875, quatre ans après que la victoire de Bismarck sur la France eut uni la plupart des germanophones de l'Europe centrale et septentrionale derrière la monarchie prussienne. La statue en cuivre d'Hermann, haute de vingt-huit mètres, se dresse au-dessus d'une base de pierre d'une égale élévation, elle-même située au sommet d'une colline de quatre cents mètres d'altitude. L'édifice avait pour fonction de rappeler que le triomphe de l'unification allemande à la période contemporaine avait eu un précédent à l'époque romaine.

En fait, le monument à la gloire d'Hermann fut érigé au mauvais endroit. L'appellation de « forêt de Teutobourg » fut d'abord attribuée au ^{XVII}^e siècle, quand on se mit à émettre des hypothèses sur le lieu où s'était déroulée la bataille antique, à la zone boisée qui s'étend autour de Detmold. Grâce à d'extraordinaires découvertes, une partie du vrai champ de bataille a maintenant été repérée à quelque soixante-dix kilomètres plus au nord. Juste à la sortie d'Osnabrück, la plaine côtière d'Allemagne septentrionale est bordée de hautes terres connues sous le nom de chaîne des Wiehengebirge. Depuis 1987, un grand nombre de monnaies romaines et de différentes pièces d'équipement militaire ont été retrouvées dans une aire d'environ six kilomètres sur quatre et demi, sur la zone bordant cette chaîne au nord et connue sous le nom de bassin de Kalkriese-Niewedde. Sa limite méridionale est tracée par le mont Kalkriese, une colline de cent mètres d'altitude, qui était densément boisée dans l'Antiquité. Au pied de son versant septentrional courait une bande de sol sablonneux, dont une portion était si étroite que seuls quatre hommes pouvaient y marcher de front. De l'autre côté s'étendait une vaste tourbière.

En 9 après Jésus-Christ, l'armée romaine se déplaçait d'est en ouest en suivant l'étroite bande de sable, menée par des guides locaux qu'Arminius lui avait fournis, car il avait convaincu Varus qu'il avait à cœur les intérêts de Rome. Soudain, les légionnaires tombèrent dans une embuscade entre les pentes boisées au sud et la tourbière au nord. Comme le rapporte notre source la plus sûre, une bataille de quatre jours d'affilée s'ensuivit. Dans une première phase, malgré des pertes substantielles, les Romains maintinrent la formation et continuèrent à avancer pour se mettre en sécurité. Le quatrième jour toutefois, il était devenu clair que l'armée était acculée et condamnée. À ce moment, après avoir donné aux troupes survivantes la permission de faire ce qui leur semblerait le mieux en de telles circonstances, Varus se suicida plutôt que de tomber aux mains de ses assaillants. Il y eut peu de rescapés pour conter l'événement².

La catastrophe apparaît comme une version à plus grande échelle de ce que subirent Cotta et ses hommes, attirés par trahison sur un terrain tout aussi défavorable soixante-trois ans plus tôt. Mais l'issue à long terme fut différente. Tandis que les Éburons et les Trévires furent finalement vaincus et en vinrent à apprendre le latin, à porter des toges et à construire des cités gouvernées par elles-mêmes, les Chérusques d'Arminius restèrent insoumis. Pendant l'empire tardif, la région qui s'étend entre Rhin et Elbe resta toujours en dehors des frontières impériales et sa culture matérielle ne comportait aucun des traits caractéristiques de la civilisation romaine.

Cette ancienne ligne de démarcation sur le sol européen est encore sensible dans la partition moderne entre les langues romanes, descendant du latin, et les langues germaniques. À première vue, voilà qui pourrait expliquer pourquoi l'empire romain d'Occident allait laisser place, au ^v^e siècle, à une série de royaumes avec, à leur tête, des groupes de guerriers germanophones. La Germanie à l'est du Rhin ne fut pas absorbée par les légions romaines dans la période de la conquête, parce que ses habitants les combattirent bec et ongles et finirent par avoir leur revanche complète près de cinq siècles plus tard avec la destruction de l'empire. Tel était, bien sûr, l'explication donnée par les nationalistes allemands au ^{xix}^e siècle ; avancée dans divers cercles savants, elle fut aussi diffusée auprès d'une bien plus large audience. Felix Dahn, dont le grand ouvrage sur la monarchie allemande reste un classique, écrivit aussi un roman célèbre, *Ein Kampf um Rom* (*Un combat contre Rome*), qui connut de multiples éditions entre la fin du ^{xix}^e siècle et le début du ^{xx}^e³.

Pourtant, ce qui est étrange dans cette affaire, c'est que, si l'on avait demandé à un Romain du ^{iv}^e siècle d'où venait la principale menace contre la sécurité de l'empire, il aurait répondu sans hésiter qu'elle venait de Perse, en Orient. Réponse parfaitement sensée au demeurant, car, vers 300 après Jésus-Christ, la Perse représentait un péril contre l'ordre romain incomparablement plus élevé que la Germanie, alors qu'aucune autre frontière, quelle qu'elle soit, n'offrait de réel danger⁴. Une lecture plus attentive des sources, surtout à la lumière des témoignages archéologiques qui n'étaient pas accessibles à Dahn, suggère une autre raison – quelque peu différente des trémolos du nationalisme allemand – pour expliquer l'arrêt des légions sur le Rhin et le Danube au début du ⁱ^{er} siècle. Elle permet aussi de comprendre pourquoi les Romains de l'empire tardif étaient nettement plus pré-occupés par la Perse que par les tribus germaniques.

La Germanie et les limites de l'expansion romaine

Au 1^{er} siècle après Jésus-Christ, des groupes germanophones dominaient la majeure partie de l'Europe centrale et septentrionale, par-delà les frontières fluviales de Rome. Les *Germani*, comme les Romains les appelaient, peuplaient tout l'espace entre le Rhin à l'ouest (qui, avant la conquête romaine, avait marqué la limite approximative entre les peuples européens parlant le german et le celte) jusqu'au-delà de la Vistule à l'est et du Danube au sud jusqu'à la mer Baltique au nord. Excepté quelques nomades sarmates iranophones qui parcouraient la grande plaine hongroise et des groupes parlant le dace dans l'arc des Carpates et ses alentours, les voisins immédiats de Rome étaient tous de langue germanique : des Chérusques d'Arminius et de leurs alliés de l'embouchure du Rhin jusqu'aux Bastarnes qui dominaient d'importantes étendues de territoire sur les bouches du Danube (**cf. carte 2, p. 88**). La Germanie du 1^{er} siècle était donc bien plus vaste que l'Allemagne moderne.

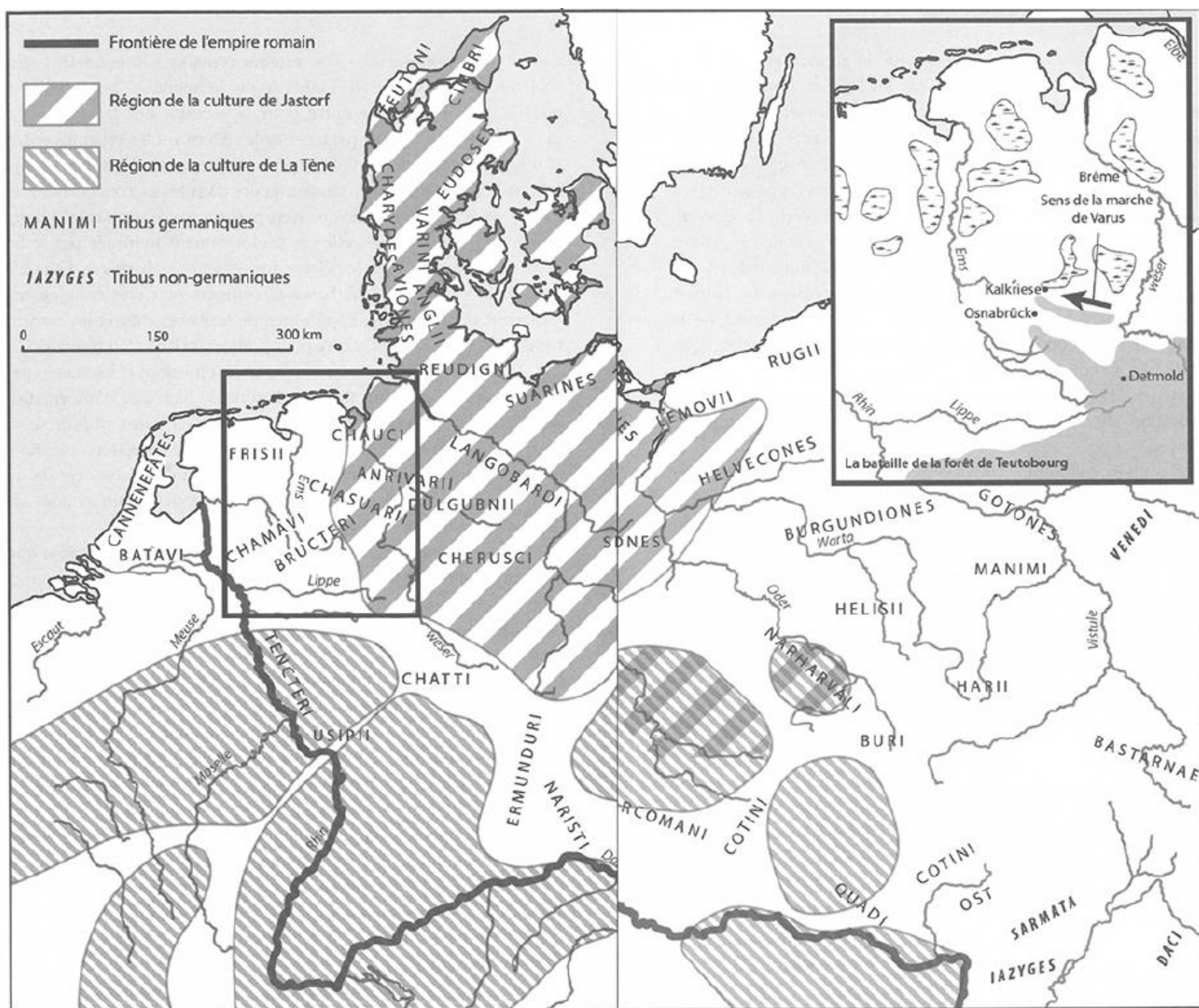
Tenter de reconstituer le mode de vie et les institutions sociales d'un si grand territoire – sans même parler des structures politiques et idéologiques – n'est certes pas tâche facile. Le principal problème vient du fait que les sociétés de l'Europe germanique, à la période romaine, ignoraient pour l'essentiel l'écriture. Certes, on peut glaner auprès des auteurs grecs et latins bon nombre de données de différentes sortes, mais avec deux inconvénients majeurs. En premier lieu, les auteurs romains s'intéressaient surtout aux sociétés germaniques en fonction de la menace, - potentielle ou réelle, qu'elles pouvaient représenter pour la sécurité des frontières. On trouve donc le plus souvent des passages isolés décrivant les relations entre l'empire et un ou plusieurs de ses voisins germaniques immédiats. Les groupes vivant loin de la frontière n'apparaissent guère dans les sources, et le fonctionnement interne de la société germanique n'est jamais exploré. En second lieu, quelque information qui émerge, elle est profondément marquée par le fait qu'aux yeux des Romains, tous les Germains étaient des barbares. Le public romain s'attendait à ce que les barbares se comportent d'une certaine manière et incarnent un agencement spécifique de traits négatifs, et les commentateurs romains se mettaient en quatre pour prouver qu'il en était bien ainsi.

Pour corriger les incompréhensions, les omissions et les fausses perspectives de nos auteurs romains, nous disposons de bien peu d'informations issues du monde germanique. Il est vrai que les Germains utilisèrent des runes pour la divination pendant la majeure partie de la période romaine et il y a quelques autres exceptions à la règle générale d'absence de recours à l'écriture. Mais nul témoignage détaillé de première main ne nous est parvenu de l'intérieur du monde germanique sur sa vie propre.

Aussi y a-t-il beaucoup de choses que nous ne savons pas et que nous ne pourrions jamais savoir. Pour la plupart des secteurs d'activité, nous devons nous rabattre sur les informations livrées par les sources romaines ou nous contenter de conjectures plus ou moins documentées. Le mieux que l'on puisse souvent faire, quand on tente par exemple de reconstituer les institutions sociales, est de consulter les sources écrites – surtout les sources juridiques – provenant des royaumes dominés par les Germains après la chute de Rome, aux ^v^e et ^{vi}^e siècles, puis de tenter d'extrapoler ce qui a pu être valable pour les périodes antérieures. S'étirant du Rhin à la Crimée, la Germanie comprenait de nombreuses configurations géographiques et économiques, différentes les unes des autres, et il est toujours nécessaire de se demander si ce qui a valu pour un groupe donné a aussi pu être vrai pour un autre. Les sources écrites nous laissent donc le choix – pas vraiment satisfaisant – entre le témoignage biaisé des sources romaines et une documentation plus tardive. Les premières comme la seconde peuvent être révélatrices, mais elles doivent être maniées avec prudence et en pleine conscience de leurs limites intrinsèques.

Dans une certaine mesure, le manque de sources germaniques contemporaines de première main a été compensé par les fouilles archéologiques. Elles ont l'incalculable avantage de nous mettre face à des objets et des situations d'époque authentiquement germaniques. Mais cette archéologie a un passé complexe. Comme discipline scientifique, elle a émergé à la fin du ^{xix}^e siècle, quand le monument d'Hermann était en cours de construction et quand le nationalisme se diffusait à travers l'Europe. À cette époque, on tenait généralement pour acquis que la « nation » ou le « peuple » étaient l'unité de base dans laquelle de larges groupes d'êtres humains avaient évolué dans le passé lointain et devaient fonctionner à présent. La plupart des nationalismes étaient aussi alimentés par le puissant sentiment de la supériorité innée de leur propre nation. Sans doute la nation germanique avait-elle été divisée au cours du temps en une mosaïque de petites entités politiques, mais les efforts de Bismarck et consorts tendaient désormais, grâce à l'unification allemande, à restaurer avec succès l'ordre naturel et ancien des choses.

2. La Germanie à l'époque classique romaine



Dans un tel contexte culturel, l'archéologie germanique ne pouvait avoir qu'un unique objectif : rechercher les origines historiques et la patrie du peuple germanique. Le premier grand promoteur de ce type d'études, Gustav Kossinna, observa que les objets alors mis au jour en quantité croissante dans les fouilles de cimetières pouvaient être regroupés en fonction de la similitude de leurs formes et des coutumes d'inhumation. Il fonda sa célébrité sur l'idée que la diffusion géographique d'ensembles spécifiques d'objets et de coutumes correspondait aux territoires de peuples antiques distincts⁵.

Si grande était alors la ferveur quasi religieuse entourant l'idée de nation que les politiciens étaient prêts à utiliser comme preuve les reconstitutions de la répartition des « peuples » dans le passé pour soutenir les revendications du présent. À Versailles, en 1919, Kossinna et l'un de ses disciples polonais, un certain Vladimir Kostreuski, rivalisèrent d'arguments pour fixer la nouvelle frontière germano-polonaise sur la base d'identifications contradictoires des mêmes ensembles de

vestiges. La situation empira avec la période nazie, quand les arguties sur l'antique Germanie devinrent le socle et la justification des revendications territoriales en Pologne et en Ukraine ; un sentiment conjoint de la supériorité raciale des anciens Germains mena tout droit à l'épouvantable traitement infligé aux prisonniers de guerre slaves. Dans les deux dernières générations cependant, l'archéologie germanique s'est refondée avec succès et en ont découlé de profondes avancées dans notre compréhension du développement social et économique des Germains sur la longue durée. Maintenant que sont éradiquées les prétentions nationalistes découlant de l'interprétation des sources écrites, l'histoire de l'Europe germanophone à la période romaine peut être revisitée de manière neuve et passionnante.

Un premier acquis découle directement des nouvelles interprétations offertes pour rendre compte des traits communs aux vestiges archéologiques – ces traits communs dont Kossinna avait la certitude qu'ils permettaient d'identifier les territoires des « peuples » antiques. Alors que l'espace de l'ancienne Germanie était indiscutablement dominé, au sens politique, par des groupes germanophones, il est apparu que la population de ce vaste territoire était loin d'être entièrement germanique. À la grande époque du nationalisme, tout lieu d'où sortaient des vestiges susceptibles d'être germaniques était revendiqué comme une partie de l'antique et plus vaste patrie des Germains. L'analyse des noms de rivières a toutefois montré qu'entre les Celtes et les Germains, il y eut jadis, en Europe septentrionale, un troisième groupe ethnique avec sa propre langue indo-européenne. Ce peuple était sous la domination des deux autres bien longtemps avant que les annalistes romains n'atteignent cette zone, et nous ne savons donc rien à son sujet.

Une grande partie de l'ancienne Germanie était aussi le résultat d'une expansion périodique, vers l'ouest, le sud et l'est, à partir d'un premier foyer germanique qu'on peut localiser sur les rives de la mer Baltique. À haute époque, certains épisodes de conquête territoriale firent suffisamment de bruit pour être consignés dans les sources grecques antiques, tandis que d'autres se produisirent après l'essor de Rome et sont donc mieux connus. Mais ce type d'expansion n'anéantit pas pour autant la population indigène non germanique des aires concernées : il est donc essentiel d'entendre par Germanie l'Europe *sous domination germanique*. Plus on se déplaçait à travers ce territoire vers le sud et l'est pendant la période romaine, plus forte était la probabilité que les germanophones y aient constitué une force politiquement dominante dans des sociétés par ailleurs très mêlées.

L'autre trait saillant de la Germanie à la période romaine était son manque complet d'unité politique. Comme le montre clairement la carte 2 (*cf.* p. [88](#)), fondée sur les indications géographiques de Tacite, c'était un monde profondément fragmenté, comprenant plus de cinquante petites entités sociopolitiques. Il y avait une variété de situations à la faveur desquelles, pour de brèves périodes, certaines d'entre elles pouvaient se regrouper à des fins spécifiques. Comme nous l'avons vu, en 9 après Jésus-Christ, Arminius mobilisa une armée provenant de diverses tribus pour venir à bout de Varus. Un demi-siècle plus tôt, Jules César avait eu affaire à un autre chef germain disposant d'un pouvoir extraordinaire pour une durée légèrement supérieure : Arioviste, roi des Suèves qui, vers 71 avant Jésus-Christ, avait établi les bases de sa puissance sur la bordure orientale de la Gaule et qui, pour un temps, fut même reconnu comme « ami » par les Romains. César finit par provoquer le conflit avec lui en 58 avant Jésus-Christ, en faisant marcher son armée sur l'Alsace. Une sévère défaite suffit à briser la coalition.

À l'époque d'Arminius, il y avait un autre chef germain de grande envergure, Marbod, qui dirigea une coalition de divers groupes basée en Bohême. Tacite rapporte aussi que certaines tribus germaniques appartenaient à des ligues religieuses et précise qu'à un moment donné, une certaine prophétesse du nom de Velléda acquit une grande influence. Mais ni les ligues religieuses, ni les prophétesses, ni les chefs temporairement dominants n'ont représenté de vraies avancées vers l'unification des Germains⁶.

Quand la puissance romaine déborda à l'est du Rhin, les différents groupes germaniques pouvaient aussi bien se combattre les uns les autres que combattre les Romains, et l'issue de ces luttes intestines promettait d'être aussi brutale que l'anéantissement des légions dans la forêt de Teutobourg. On discerne peu de différence culturelle entre ces groupes : c'étaient surtout des différences d'identité politique qui les divisaient, entraînant des luttes pour le contrôle des meilleures terres et autres avantages économiques. À la fin du 1^{er} siècle par exemple, les Bructères durent affronter une coalition de leurs voisins, qui invitèrent des observateurs romains à assister au massacre de soixante mille hommes, à ce que l'on rapporte. Les *Annales* de Tacite rappellent aussi un combat à mort entre les Hermendures et les Chattes, ainsi que la destruction finale des Ampsivariens, un peuple sans terre et, de ce fait, semant le trouble : « Après des courses longues et vagabondes, les exilés furent traités en hôtes, puis en mendiants, puis en ennemis ; leurs guerriers furent exterminés, tandis que jeunes et vieux furent partagés comme un butin⁷. »

Il est désormais évident que les visions d'une antique nation germanique, chères au XIX^e siècle, étaient à côté de la plaque. Des alliances temporaires et des rois plus forts qu'à l'ordinaire pouvaient agréger pour un temps quelques-unes des nombreuses petites tribus de Germanie, mais ses habitants du I^{er} siècle n'avaient pas la capacité d'élaborer et de mettre en œuvre un programme politique d'unification sur la longue durée.

Pourquoi l'expansion romaine échoua-t-elle à absorber tout entier ce monde profondément divisé, alors qu'elle y était parvenue pour l'Europe celtique ? L'arrêt de l'avancée des légions au travers de l'Europe septentrionale a souvent été attribué à la grande victoire d'Arminius. Mais, tout comme la destruction de la légion commandée par Sabinus et Cotta en 54 avant Jésus-Christ, le massacre des troupes de Varus fut un événement ponctuel dont les Romains, comme il se devait, tirèrent vengeance. La visite de Germanicus à la forêt de Teutobourg en 15 après Jésus-Christ s'inscrivait dans une autre grande campagne contre les Chérusques d'Arminius. Au cours de celle-ci, une deuxième armée romaine tomba dans une embuscade tendue par les guerriers du chef german, mais, cette-fois, l'issue fut bien différente. Bien qu'ils aient été un temps en difficulté, les Romains finirent par attirer leurs adversaires dans un piège dont l'issue ne faisait pas de doute : « Les *Germani* s'effondrèrent, aussi incapables de se défendre dans la défaite que le succès les avait rendus impétueux. Arminius s'échappa sain et sauf, [mais] le massacre de la piétaille se prolongea aussi longtemps que durèrent la furie et la lumière du jour⁸. »

Les Romains étaient épaulés par Ségeste, un autre chef des Chérusques qui, comme de nombreux chefs celtes des Gaules à l'époque de Jules César, voyait de considérables avantages à l'idée que son territoire intègre l'empire romain. Pas même les Chérusques – sans parler des Germains dans leur ensemble – n'étaient unis dans leur résistance à Rome, et l'avancée des légions ne s'arrêta pas sur les sentiers de la forêt de Teutobourg. D'autres victoires romaines suivirent en 16 après Jésus-Christ et, trois ans plus tard environ, Arminius fut assassiné par une faction de membres de sa propre tribu. Son fils fut élevé à Ravenne. Par un coup de chance exceptionnel, Arminius avait remporté une grande victoire, mais les raisons profondes de l'arrêt des légions sur la bordure de la Germanie du I^{er} siècle n'avaient rien à voir avec cet accident.

Sans doute des raisons logistiques suffisaient-elles à expliquer que les frontières européennes de l'empire romain se soient souvent fixées sur des cours d'eau. Les rivières facilitaient l'approvisionnement des troupes stationnées sur la frontière. Une légion romaine du Haut-Empire, environ cinq mille hommes, requérait

quelque sept mille cinq cents kilos de grain et quatre cent cinquante kilos de fourrage par jour, soit respectivement deux cent vingt-cinq tonnes et treize tonnes et demi par mois⁹. La plupart des troupes romaines, à cette époque, étaient cantonnées sur les frontières ou à proximité ; or, dans la majorité des régions frontalières avant que le développement économique n'y ait démarré, les conditions étaient telles qu'il était impossible de satisfaire aux besoins des légions à partir des ressources purement locales. Fixer la frontière de la part occidentale de l'empire sur le Rhin plutôt que sur un quelconque des autres fleuves d'Europe occidentale ou centrale – ils sont nombreux, à commencer par l'Elbe – avait un autre avantage. En remontant le Rhône puis, après un bref portage, en descendant la Moselle, les approvisionnements pouvaient être transportés directement de la Méditerranée au Rhin par voie d'eau, sans avoir à affronter des flots autrement plus sauvages.

La vraie raison qui finit par imposer le Rhin comme frontière est plus complexe : elle résulte de l'interaction entre les mobiles sous-tendant l'expansion romaine et les niveaux relatifs de développement social et économique au sein de l'Europe préromaine. L'expansion romaine était suscitée par les luttes de pouvoir internes opposant les oligarques de la République, comme Jules César, puis par la soif de gloire des empereurs. La conquête comme moyen d'accès au pouvoir politique s'est emballée à un moment où il y avait de nombreuses communautés prospères autour de la Méditerranée qui n'avaient pas encore été soumises, mais qui n'attendaient qu'à l'être. Une fois annexées, elles devenaient une nouvelle source de tributs affluant vers Rome, tout en rendant célèbre le général qui avait organisé leur conquête. Au fil du temps toutefois, Rome s'était assuré les plus riches prises jusqu'à ce que, pendant le Haut-Empire, l'expansion en arrive à aspirer des territoires qui ne produisaient pas vraiment de revenus suffisants pour justifier les coûts de la conquête. La Bretagne insulaire en particulier – les sources antiques le soulignent parfaitement – ne fut soumise que parce que l'empereur Claude voulait s'auréoler de gloire¹⁰. Sous cet angle, l'arrêt de la progression de Rome vers le nord s'explique quand on la met en relation avec les niveaux de développement économique dans l'Europe non romaine.

L'expansion finit par marquer le pas dans une zone intermédiaire entre deux grandes cultures matérielles ; la culture dite de La Tène et celle de Jastorf (**cf. carte 2, p. 88**). Quelques différences essentielles de mode de vie les distinguaient l'une de l'autre. Avant la conquête romaine, l'Europe de La Tène avait donné naissance non seulement à des villages, mais aussi à de plus vastes centres de peuplement, parfois assimilés à des villes (en latin, des *oppida* ; d'où l'autre nom courant de ce niveau de développement : la « culture des *oppida* »). Dans quelques zones de La Tène,

on connaissait l'usage de la monnaie et certaines de ses populations pratiquaient l'écriture. Dans la *Guerre des Gaules*, César décrit les complexes institutions politiques et religieuses qui prévalaient parmi les groupes de La Tène qu'il avait soumis – chez certains d'entre eux, du moins, en particulier les Éduens dans le Sud-Ouest de la Gaule. Tout ce système reposait sur une économie qui pouvait produire des surplus alimentaires suffisants pour nourrir les classes des guerriers, des prêtres et des artisans : tous ceux qui ne se consacraient pas à la production agricole de base.

L'Europe de Jastorf, en comparaison, connaissait un niveau de subsistance beaucoup plus modeste, avec une agriculture pastorale dominante et nettement moins de surplus alimentaire. Sa population ignorait la monnaie et l'écriture et, au moment de la naissance du Christ, elle n'avait engendré aucun centre de peuplement d'une quelconque importance, pas même de villages. D'ailleurs, ses vestiges n'ont livré presque aucun témoignage d'activité économique spécialisée de quelque sorte que ce soit.

À l'époque où les théories de Kossinna faisaient autorité et où les zones culturelles étaient associées à des « peuples », il était de tradition d'identifier les cultures de La Tène et de Jastorf respectivement aux Celtes et aux Germains, mais une telle équation, simpliste, ne fonctionne pas. Des zones présentant des similitudes archéologiques reflètent les caractéristiques communes d'une culture matérielle. Or la culture matérielle peut s'acquérir : les gens ne se contentent pas de naître avec une réserve d'armes, de poteries et d'ornements qu'ils conservent contre vents et marées.

Il est vrai que les traits distinctifs de la culture de La Tène apparurent originellement chez des celtophones d'Europe et ceux de Jastorf chez certains groupes germaniques ; mais il n'y a aucune règle d'or qui interdise à des groupes germaniques d'adopter des éléments de la culture matérielle de La Tène. Et à l'époque où la puissance romaine progressait au nord des Alpes, certains groupes germaniques sur les franges du monde celtique, en particulier ceux qui se déployaient autour de l'embouchure du Rhin, avaient développé une culture qui avait beaucoup plus à voir avec les normes de La Tène qu'avec celles de Jastorf.

La conquête romaine ne s'arrêta donc pas sur une frontière ethnique, mais sur une importante ligne de fracture dans la structuration socio-économique de l'Europe. Le résultat, c'est que la majeure partie de la culture de La Tène, plus avancée, fut intégrée à l'empire, tandis que la majeure partie de la culture de Jastorf en fut exclue.

Ce qui correspond à un schéma plus général. Comme on l'a aussi observé dans le cas de la Chine, il y a une tendance lourde, pour les frontières d'un empire fondé sur une agriculture céréalière, à se stabiliser dans une zone intermédiaire, moitié arable moitié pastorale, où la capacité de production de l'économie locale n'est pas en elle-même suffisante pour alimenter les armées impériales. Les idéologies expansionnistes et la soif de gloire personnelle de certains dirigeants vont entraîner ces armées quelque peu au-delà de la ligne du profit ; mais, pour finir, les difficultés qu'implique l'intégration d'un nouveau morceau de territoire, combinées avec le faible gain en proportion qu'on en peut extraire, ôtent tout attrait à la poursuite de la conquête.

Une Europe à deux vitesses n'est pas un phénomène neuf et les Romains en tirèrent les conclusions qui s'imposaient. Le successeur d'Auguste, Tibère, comprit que la Germanie ne valait simplement pas la peine d'être conquise. Les populations plus largement dispersées dans ces coins perdus d'Europe, encore densément boisés, pouvaient être vaincues dans des combats ponctuels, mais les régions relevant de la culture de Jastorf se révélaient bien plus difficiles à contrôler stratégiquement que les populations concentrées et ordonnées qui occupaient les villes de la zone de La Tène. Ce furent la pertinence logistique de l'axe Rhin-Moselle et la balance coûts-bénéfices appliquée à l'économie peu développée de l'Europe de Jastorf qui, conjointes, contribuèrent à donner un coup d'arrêt à la progression des légions. La Germanie était aussi une entité bien trop désunie politiquement pour faire peser une réelle menace sur les plus riches terres déjà conquises. Il était donc tout à fait logique que les nationalistes allemands du XIX^e siècle aient placé le monument à la gloire d'Hermann au mauvais endroit, puisqu'ils s'étaient aussi mépris sur la véritable signification de sa victoire : ce n'était pas les prouesses militaires des Germains qui les avaient laissés hors de l'empire, mais leur pauvreté¹¹.

La frontière romaine militairement défendue en vint donc à s'établir, vers le milieu du I^{er} siècle, le long d'une ligne tracée par deux fleuves : le Rhin et le Danube. À part quelques ajustements de détail, elle était toujours fixée là trois siècles plus tard. Les conséquences de cette situation furent profondes. À l'ouest et au sud de ces frontières fluviales, les populations européennes, qu'elles soient de culture La Tène ou Jastorf, se trouvèrent entraînées dans une évolution vers le latin, les toges, les villes et, pour finir, le christianisme. Au nord et à l'est de cette même ligne, l'Europe sous domination germanique pouvait voir comment les populations avoisinantes, de l'autre côté de la barrière, étaient transformées par la romanisation, mais elle ne devint jamais partie prenante du monde romain. Pour le dire avec les

mots des Romains, la Germanie resta le domaine de barbares attardés. La même étiquette était attribuée aux Perses en Orient. Toutefois, cet autre grand groupe de barbares représentait un niveau de menace nettement différent.

La Perse et la crise du III^e siècle

À Nasqh-e Rostam, à sept kilomètres au nord de Persépolis, se dressent les tombes des fameux rois perses achéménides de l'Antiquité, Darius et son fils Xerxès, dont les Athéniens et leurs alliés repoussèrent les attentions inopportunes aux batailles de Marathon et de Salamine, en 490 et 480 avant Jésus-Christ. À Nasqh-e Rostam furent aussi découvertes en 1936, inscrites en trois langues sur le flanc d'un temple zoroastrien en l'honneur du feu, les orgueilleuses prétentions d'un roi perse bien plus récent :

Je suis le divin Shapur, fidèle de Mazda, roi des rois [...] de la race des dieux, fils du divin Ardashir, fidèle de Mazda, roi des rois. [...] Quand je venais d'établir ma domination sur les nations, César Gordien [empereur de 238 à 244] leva une armée venue de tout l'empire romain et marcha [...] contre nous. Une grande bataille se déroula de part et d'autre de la frontière d'Assyrie, à Misiche. César Gordien fut vaincu et l'armée romaine fut anéantie. Les Romains proclamèrent Philippe empereur. Et César Philippe vint implorer la paix et, pour les vies [des prisonniers], il paya une rançon de cinq cent mille deniers et s'engagea à nous verser tribut. [...] Et l'empereur mentit encore et fut injuste envers l'Arménie. Nous marchâmes contre l'empire romain et anéantîmes une armée de soixante mille hommes à Barbalissos. La nation de Syrie, ainsi que toutes nations et toutes les plaines qui étaient sous sa domination, nous les livrâmes au feu, les dévastâmes et les laissâmes ravagées. Et pendant la campagne, [nous prîmes] [...] trente-sept cités avec leurs territoires environnants. Dans le troisième conflit, [...] César Valérien fondit sur nous. Il avait une armée de soixante-dix mille hommes. [...] Une grande bataille se déroula au-delà de Carrhes et d'Édesse entre nous et César Valérien ; et nous le fîmes prisonnier de nos propres mains, ainsi que tous les autres commandants de l'armée. [...] Durant cette campagne, nous conquîmes aussi [...] trente-six cités avec leurs territoires environnants.

Il s'agit d'un extrait des *Res gestae divi Saporis* (les *Hauts faits du divin Shapur*) : il résume une révolution stratégique qui débuta au III^e siècle après Jésus-Christ et qui transforma l'empire romain¹².

Jusqu'à cette époque en Orient, la résistance à Rome avait été menée par la dynastie parthe des Arsacides, fondée vers 250 après Jésus-Christ. Les Arsacides régnaient sur un monde qui n'aurait pas pu être plus différent des demeures sylvestres des Germains d'Europe septentrionale. La dynastie prit naissance en Parthie et commença à étendre son pouvoir plus largement sur le Proche-Orient au III^e siècle après Jésus-Christ, assurant rapidement son emprise sur l'espace qui va de l'Euphrate à l'Indus. Cette zone d'influence comprenait toute une variété de populations et de types d'habitat, mais le cœur de la dynastie se fixa bientôt en Mésopotamie. À la différence – une fois de plus –, de la Germanie, l'histoire de cette région avait été ponctuée par l'essor et la chute de grands empires, dont l'empire achéménide de Cyrus, Darius et Xerxès n'avait pas été le moindre. Ces rois avaient régné non seulement sur le Proche-Orient, mais aussi sur l'Égypte, la Turquie occidentale et le Croissant fertile ; ils avaient même été à une bouchée d'avaler la Grèce !

Les Arsacides parthes avaient remporté quelques victoires sur Rome, à haute époque, quand la puissance romaine avait pour la première fois pénétré si loin en Orient : la plus fameuse de ces victoires fut la destruction de l'armée des Crassus père et fils, en 53 avant Jésus-Christ. Mais, au II^e siècle, la capacité de la dynastie à organiser une sérieuse résistance face à Rome s'était amoindrie et une série d'empereurs romains remportèrent d'importantes victoires sur le front perse. La dernière advint dans les années 190, quand Septime Sévère créa deux nouvelles provinces, l'Osroène et la Mésopotamie, faisant de ce fait progresser la frontière au sud et à l'est. Les victoires de Septime Sévère mirent en crise le monde dominé par les Parthes. Divers membres de la dynastie entrèrent en lutte pour le contrôle du pouvoir et certaines régions périphériques échappèrent à leur souveraineté.

Dès 205-206, une rébellion éclata dans la province de Fars, près de l'océan Indien. Elle était menée par Sassan, le plus important des potentats régionaux, et fut continuée après sa mort par le père de Shapur, Ardashir I^{er} qui régna de 224 à 240 après Jésus-Christ, le réel fondateur de la dynastie sassanide. En 224 et 225, il vint à bout de deux rivaux arsacides et établit son contrôle sur les autres potentats locaux qui avaient aussi rompu avec la domination arsacide, avant d'être lui-même couronné roi des rois à Persépolis, en septembre 226¹³.

Comme les *Hauts faits du divin Shapur* le mettent en évidence, la montée en puissance de la dynastie sassanide n'était pas seulement un important épisode dans l'histoire interne des contrées qui correspondent actuellement à l'Irak et à l'Iran. Au II^e siècle, les défaites répétées face à une succession d'empereurs romains furent une des raisons fondamentales de l'écroulement de l'hégémonie arsacide, mais les

Sassanides furent bientôt capables d'inverser pour de bon l'équilibre des forces. Ardashir I^{er} amorça le mouvement. Envahissant la Mésopotamie romaine pour la première fois entre 237 et 240, il s'empara des principales cités de Carrhes, Nisibis et Hatra (**cf. carte 3, p. 106**). Rome répondit à ce défi en déclenchant trois grandes contre-attaques dans les vingt premières années du règne du fils d'Ardashir, Shahpur I^{er}, qui régna de 240 à 272. Le résultat fut celui que célèbre l'inscription de Shapur. Les Romains subirent trois sévères défaites, deux empereurs furent tués et un troisième, Valérien, fut capturé. Shahpur se mit à traîner Valérien à sa suite, enchaîné, comme le symbole de sa propre grandeur : l'image en fut conservée pour la postérité dans un des bas-reliefs de Bishapour. Après sa mort, Shahpur conserva la peau tannée de Valérien comme un trophée perpétuel. Plus tard dans le siècle, un deuxième empereur romain, Numérien, fut aussi capturé, mais il fut immédiatement tué : « On l'écorcha et on mit sa peau dans un sac. On la conditionna avec de la myrrhe [pour la conserver] et on la garda comme un objet d'une exceptionnelle splendeur¹⁴. » Tel fut aussi le sort de Valérien ; à moins que sa peau n'ait été conservée au sol ou sur un mur, les sources ne le disent pas.

Rien ne saurait mieux symboliser le nouvel ordre du monde. L'essor des Sassanides ruina une hégémonie romaine en Orient qui avait alors duré une centaine d'années. La situation stratégique globale de Rome s'était soudain détériorée et de manière décisive, car la superpuissance sassanide – cette nouvelle dynastie perse –, en dépit des efforts de Rome qui culminèrent au milieu du III^e siècle, n'allait pas disparaître de sitôt. Les Sassanides exploitèrent les ressources de la Mésopotamie et du plateau iranien de manière bien plus efficace que leurs prédécesseurs arsacides ne l'avaient fait. Les principautés périphériques furent plus solidement soudées dans une structure politique unique, tandis que les travaux forcés des prisonniers romains servirent à des projets d'irrigation à grande échelle qui devaient finir par générer une augmentation de 50 % dans le peuplement et la mise en culture des terres entre Tigre et Euphrate.

Ce phénomène commença certainement sous Shapur, si ce n'est sous son père ; l'accroissement des revenus fiscaux qui s'ensuivit fut géré par une administration embryonnaire et fut consacré à l'entretien d'une armée au moins en partie professionnelle. Ce n'est pas pour rien si Shahpur reprit à son compte, dans son positionnement diplomatique à l'égard des Romains, la revendication de reconstituer le vieil empire achéménide dans son intégralité : il voulait non seulement l'Iran et l'Irak, mais également l'Égypte, le Croissant fertile et l'ouest de la Turquie¹⁵.

Auparavant, Rome avait opéré sur toutes ses zones frontières dans une position dominante. Des adversaires remportaient éventuellement des succès locaux, mais les défaites pouvaient facilement être surmontées en mobilisant les ressources existantes de l'empire. Désormais, la montée d'une superpuissance rivale constituait un gros choc stratégique. Cet état de fait avait évidemment des répercussions sur les régions frontalières orientales, comme le rappelle le récit de Shahpur : les mises à sac et les captures retentissaient sur l'empire dans son ensemble. Non seulement Rome devait affronter un ennemi bien plus puissant sur sa frontière orientale, mais la défense de toutes les autres frontières n'en devait pas moins être maintenue. Pour qu'un tel défi puisse être relevé, il fallut un essor considérable de la force militaire romaine. Au IV^e siècle, cette exigence avait eu pour conséquence des armées plus nombreuses et profondément réorganisées.

Comme nous l'avons vu au chapitre 1, l'armée romaine du Haut-Empire était divisée en légions, chacune formant un petit corps expéditionnaire de cinq mille hommes ou plus, exclusivement recrutés parmi ceux qui étaient déjà citoyens romains, avec des unités auxiliaires (des *cohortes* d'infanterie et des *alae* de cavalerie) recrutées parmi les non-citoyens. Au IV^e siècle, les légions avaient été subdivisées pour produire un plus grand déploiement de plus petites unités. D'une certaine manière, c'était l'officialisation d'une pratique romaine éprouvée, car des cohortes de cinq cents hommes avaient souvent opéré isolément du gros des troupes de leur légion. De surcroît, les différents types d'unités avaient été reclassés. Au lieu de légions et d'auxiliaires, l'armée romaine de l'empire tardif était composée de troupes de garnison aux frontières (*limitanei*) et de forces mobiles de bataille (*comitatenses*) massées derrière les trois principales frontières : le Rhin, le Danube et la limite orientale de l'empire.

Les corps de bataille étaient plus lourdement armés et un peu mieux payés que les autres, mais les troupes de garnison étaient également redoutables : ces hommes n'étaient certes pas des paysans-soldats à mi-temps, comme ils ont parfois été caricaturés. Pour des campagnes données, ils étaient souvent mobilisés aux côtés des corps de bataille. On avait aussi introduit plus de spécialisation au niveau de l'unité : des régiments d'archers à cheval (*sagittarii*), des artilleurs (*ballistarii*) et une cavalerie cuirassée (*clibanarii*, les « hommes-chaudières ») étaient mis en ligne. Surtout, alors que César s'était presque exclusivement appuyé sur les fantassins, l'accent était désormais mis davantage sur la cavalerie. Certaines des unités de cavalerie lourde furent développées à l'imitation directe de leurs homologues perses, qui avaient joué un rôle décisif dans les défaites de Gordien, Philippe et Valérien. Néanmoins, du point de vue numérique, l'armée romaine de l'empire

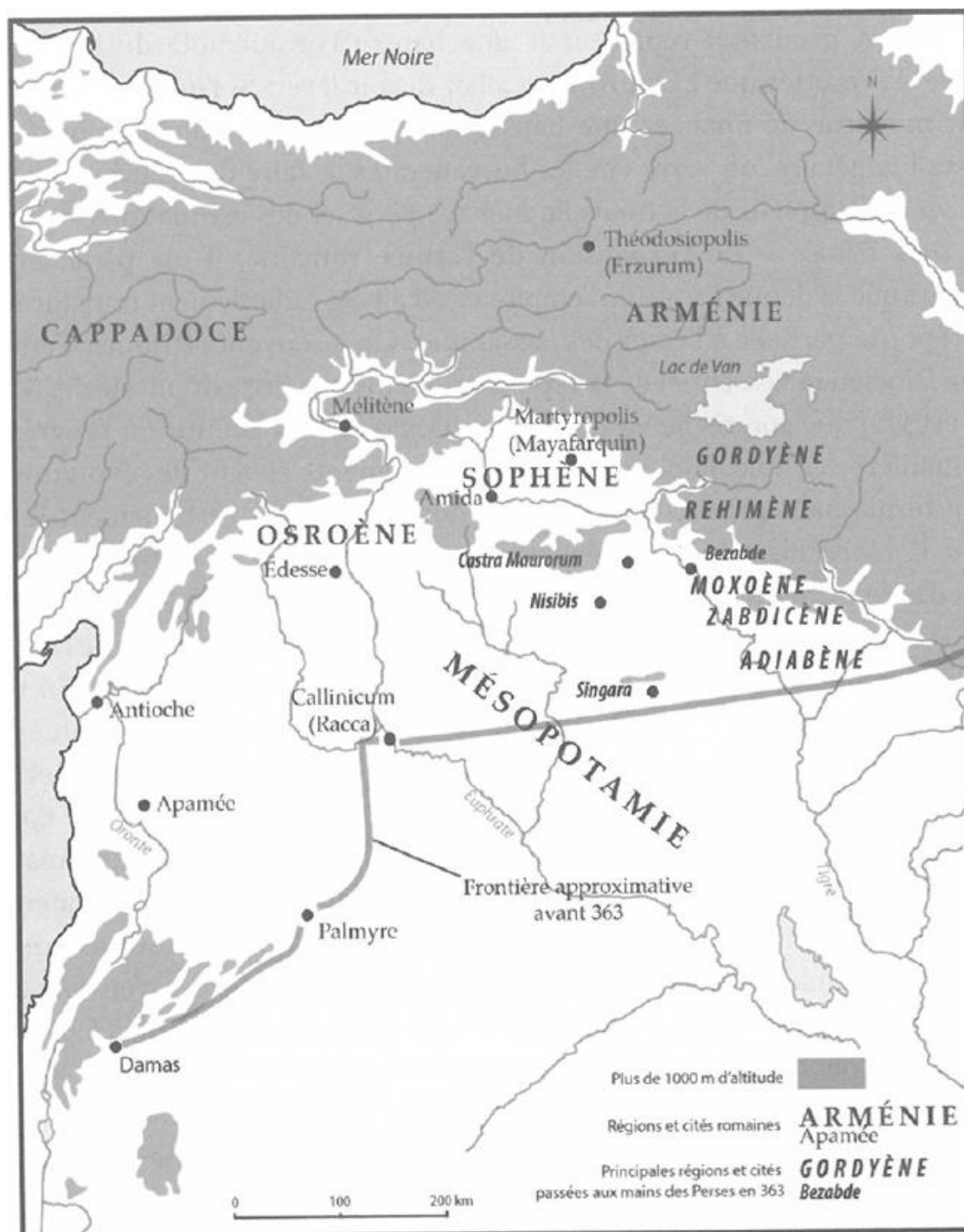
tardif continuait à être dominée par l'infanterie, en particulier dans les corps de bataille. Les fantassins, ne dépendant pas de la disponibilité du fourrage pour les animaux et capables de parcourir de longues distances tout en combattant efficacement, étaient en réalité plus mobiles en termes stratégiques.

La taille de l'armée romaine de l'empire tardif reste un sujet très controversé. Nous avons une assez bonne idée de sa force sur le papier sous les empereurs Sévère au début du III^e siècle, immédiatement avant la montée en puissance des Sassanides. Elle consistait en trente légions d'au moins cinq mille hommes chacune et d'un nombre égal d'auxiliaires, pour un effectif total de quelque trois cent mille soldats. Mais les tentatives pour calculer la taille totale de l'armée de l'empire tardif sur de semblables bases – même si nous avons une liste à peu près complète de ses unités datant d'environ 400 après Jésus-Christ dans une source appelée la *Notitia dignitatum* (le *Registre des dignitaires*, nous en reparlerons) – se heurtent au fait que l'effectif théorique des divers types d'unités créées par la réorganisation militaire varie nettement d'un type d'unité à l'autre et que nous ne sommes pas sûrs de la taille de certaines d'entre elles. La discussion a donc tourné autour de deux chiffres globaux qui nous sont livrés : l'un de six cent quarante-cinq mille hommes ; l'autre, spécifiquement cité en référence à l'époque de l'empereur d'Orient Dioclétien (qui régna de 284 à 302 après Jésus-Christ), de trois cent quatre-vingt-neuf mille sept cent quatre hommes, plus quarante-cinq mille cinq cent soixante-deux dans la marine, soit un total de quatre cent trente-cinq mille deux cent soixante-six hommes.

Les deux chiffrages sont problématiques. Le premier est donné par l'historien Agathias, qui écrivait au début de la décennie 570, dans un passage où il oppose ces six cent quarante-cinq mille hommes aux cent cinquante mille de l'armée à son époque, comme un moyen de critiquer par comparaison les empereurs contemporains : c'était tout à fait son intérêt d'exagérer le chiffre du passé. Celui de quatre cent trente-cinq mille deux cent soixante-six hommes mérite, a priori, plus de crédit, à la fois en raison de sa précision et du fait que le contexte où il apparaît n'est pas polémique. Mais lui aussi est livré par un auteur du VI^e siècle et non du IV^e, dans un texte composé à plus deux cents ans de la mort de Dioclétien, ce qui n'est pas l'idéal. Nous savons aussi qu'une restructuration militaire d'importance s'opéra après le règne de Dioclétien et que la distinction entre *comitatenses* et *limitanei* s'officialisa définitivement sous Constantin I^{er}. Même si nous admettons que le chiffre est exact, il y a alors toute raison de croire que l'armée continua à s'accroître par la suite : les estimations des historiens ont donc oscillé entre quatre cent et six cent mille. Même une estimation plus basse laisserait à penser qu'entre le début

du III^e siècle et le milieu du IV^e, l'armée romaine forte de trois cent mille hommes s'accrut en nombre d'au moins un tiers ; sans doute la réalité fut-elle nettement plus élevée¹⁶.

3. Frontière orientale de Rome et gains des Perses en 363



Il est indéniable, à mon avis, qu'il y eut une telle augmentation non seulement en raison de l'évolution de la situation stratégique – à savoir que Rome devait désormais faire face à une superpuissance rivale en Orient –, mais aussi du fait que la fin du III^e siècle et le début du IV^e connurent une profonde restructuration des finances impériales. Le principal poste de dépense avait toujours été l'armée : même une augmentation d'un tiers des troupes (une estimation prudente) représentait une hausse considérable de la somme totale de recettes que l'État romain allait

devoir lever. Si l'on demande à un État moderne de financer une hausse de 33 % ou plus dans son principal poste budgétaire, on verra vite les bureaucrates se faire des cheveux blancs. Au vu de l'ampleur de la nouvelle menace perse et des estimations – même les plus basses – de l'expansion de l'armée romaine, il est parfaitement logique que la donne fiscale de l'empire tardif ait été radicalement transformée, en réponse partielle à l'essor des Sassanides. On a souvent attribué à l'empereur Dioclétien l'essentiel de la réponse romaine à la crise du III^e siècle. Mais, s'il est vrai que son règne vit de nombreuses réformes aboutir ou progresser de manière sensible, la plupart de ces changements étaient des évolutions à long terme plus que l'œuvre d'un seul homme. Tel fut certainement le cas pour la réorganisation et le développement de l'armée ; et ce fut également vrai des réformes fiscales nécessaires à leur financement.

La première réponse fiscale des empereurs du III^e siècle au début de crise fut de capter à leur profit toutes les sources de revenus déjà existantes. En tout premier lieu, dans le cours des décennies 240-260, des revenus institués de longue date au profit des cités – le produit des donations, des péages et des taxes locales – furent confisqués par l'État. Les magistrats des cités continuèrent à devoir collecter les sommes dues et à administrer les fonds, mais la recette ne pouvait plus être dépensée au niveau local. Ce changement a souvent été reproché à Dioclétien, mais aucune de nos sources sur son règne, dont bon nombre étaient hostiles à ses réformes financières, n'en fait état. C'était une des réponses possibles à la crise financière, une des plus faciles et, par conséquent, une des premières probablement à avoir vu le jour. Ces nouvelles sources de profit n'étaient pas négligeables et, au IV^e siècle, une partie en fut parfois rétrocédée aux cités par les empereurs qui souhaitaient se concilier les faveurs locales¹⁷.

Cette source de revenus, toutefois, ne suffit pas à couvrir la totalité du coût de la nouvelle armée et, à la fin du III^e siècle, les empereurs mirent en œuvre deux nouvelles mesures. D'abord, ils dévaluèrent la monnaie, réduisant le montant d'argent des *denarii* avec lesquels l'armée était traditionnellement payée. Par exemple, les deniers de Gallien, qui régna de 253 à 268, étaient essentiellement des pièces de cuivre, contenant moins de 5 % d'argent. Cette stratégie produisit plus de monnaie, mais le résultat fut inévitablement une inflation massive des prix.

En 301 après Jésus-Christ, l'édit des prix de Dioclétien (« l'Édit du maximum ») fixa le prix d'une mesure de froment – qui, au II^e siècle, aurait coûté environ un demi-*denarius* – à pas plus de cent nouveaux *denarii* dévalués. Des études comparatives prouvent qu'il s'écoule environ un mois avant que les marchands ne réalisent que les nouvelles pièces sont encore pires que les anciennes et montent les

prix ; ce qui fait que chaque dévaluation laissait un bref répit aux empereurs sous pression. La dévaluation et le blocage des prix n'étaient pas une solution à long terme, puisqu'il suffisait aux marchands de retirer les produits des étals et de les vendre au marché noir. À plus long terme, le seul remède était de prélever par imposition une plus grande proportion de la richesse de l'empire – son « produit impérial brut ». Cette politique aussi fut tentée au plus profond de la crise du III^e siècle, quand, dans un moment de tension extrême, les empereurs voulurent collecter un impôt extraordinaire sous forme de denrées alimentaires. Une telle mesure contournait le problème de la monnaie, mais, du fait de son caractère imprévisible, elle fut particulièrement impopulaire. Finalement, sous Dioclétien, un nouvel impôt régulier sur la production économique, l'*annona militaris*, fut institué de manière systématique¹⁸.

La brutale apparition de la superpuissance perse en Orient, au III^e siècle, engendra donc une profonde restructuration de l'empire romain. Les effets des mesures qu'il fallut mettre en œuvre pour contrer la menace ne furent pas instantanés, mais cette restructuration finit par atteindre les objectifs désirés. À la fin du III^e siècle, Rome contrôlait globalement la situation du point de vue stratégique : des troupes supplémentaires, en nombre suffisant, avaient été payées pour stabiliser le front oriental. En 298 après Jésus-Christ, Galère, coempereur de Dioclétien, remporta une grande victoire sur les Perses et, à partir de ce moment, il fut paré au danger de la puissance perse de manière relativement efficace. Au siècle suivant, il y eut de nouveaux revers romains, parfois dramatiques, mais aussi des victoires ; de manière générale, le nouveau dispositif militaire fonctionna bien. Le conflit entre Rome et la Perse se focalisa désormais, par intermittence, sur des sièges de fortifications massivement défendues, plutôt que sur une guerre de mouvement causant de graves dommages, comme l'avait fait l'invasion de la Syrie par Shapur. Des forteresses pouvaient tomber à l'occasion, comme Amida en 359, mais ce type de défaite n'avait rien à voir en ampleur avec les désastres du III^e siècle. L'horloge stratégique ne pouvait pas faire marche arrière, mais les structures à la fois militaires et fiscales s'étaient dilatées à bon escient pour gérer la grande menace perse¹⁹.

On ne saurait toutefois sous-estimer l'effort considérable que les Romains durent produire pour atteindre cet état de fait. Confisquer les revenus des cités et réformer l'ensemble de la fiscalité n'étaient pas des opérations faciles. Il fallut plus de cinquante ans à Rome, après l'apparition de la menace que représentait l'agressive dynastie sassanide, pour mettre en ordre son système fiscal et monétaire – et tout cela eut pour conséquence une expansion massive de l'administration centrale de

l'empire pour contrôler le processus. Comme nous l'avons vu au chapitre 1, à partir de 250 après Jésus-Christ, il y eut un accroissement considérable du nombre des hauts fonctionnaires impériaux. La restructuration militaire et financière eut donc de profondes répercussions politiques. Le glissement du pouvoir hors d'Italie et hors de Rome, déjà sensible à un degré embryonnaire au II^e siècle, fut grandement accéléré par les réponses de l'empire à l'essor de la Perse. Et si le règne simultané de plusieurs empereurs n'était pas inconnu au II^e siècle, au III^e ce fut la nécessité tant politique qu'administrative de ces empereurs multiples qui consolida le phénomène et en fit un trait caractéristique de la vie publique romaine sous l'empire tardif.

Comme, à partir des années 230, il fallut une série d'empereurs sur le flanc oriental pour faire face aux Perses, l'Occident – et en particulier la région frontière du Rhin – se trouva privé d'une présence impériale officielle. Par suite, de trop nombreux soldats et officiers furent évincés de la redistribution clientéliste, ce qui provoqua, sur la longue durée, de graves troubles politiques au sommet de l'État. Durant ce qu'on a parfois appelé l'« anarchie militaire » – le demi-siècle qui suivit le meurtre de l'empereur Alexandre Sévère en 235 après Jésus-Christ –, on vit les rênes du pouvoir romain passer entre les mains de pas moins de vingt empereurs légitimes et d'une foule d'usurpateurs, dont chacun, en moyenne, ne resta pas plus de deux ans et demi en fonction. Une telle avalanche est l'indice révélateur d'un problème structurel sous-jacent. À chaque fois que des empereurs, à cette époque, se concentrèrent sur une seule partie de l'empire, cette situation engendra ailleurs des généraux et des hauts fonctionnaires suffisamment mécontents pour que leur viennent des idées de coup d'État.

À cet égard, ce que l'on a appelé « l'empire gaulois » est un cas particulièrement intéressant. Quand Valérien fut capturé par les Perses en 259, les fonctionnaires civils et les commandants militaires sur la frontière du Rhin inventèrent leur propre régime, sous la direction d'une série de généraux qui gouvernèrent la Gaule pendant presque trois décennies. Ce n'était absolument pas un régime séparatiste, c'était un régime tout à fait romain : simplement une manière, pour ces militaires, de s'assurer qu'une tranche convenable du gâteau impérial était bien distribuée dans leur coin de l'empire²⁰.

* * *

Chacun à sa façon, les deux voisins les plus dangereux de l'empire ont donc profondément influé sur son développement. Le niveau relativement faible de réussite économique prévalant parmi les Germains, batailleurs mais politiquement fragmentés, imposa à l'expansion impériale une barrière au-delà de laquelle il n'était

plus profitable de prolonger son élan. De ce fait, les frontières européennes de Rome finirent par s'arrêter, en gros, sur les lignes du Rhin et du Danube. Le Proche-Orient, qui abritait une population tout aussi guerrière, avait une plus profonde histoire de coopération politique et une économie capable de supporter un peuplement plus important, avec une population se livrant à une plus ample variété d'activités. Le catalyseur offert par la dynastie sassanide fit de la région une superpuissance rivale, dont l'arrivée en scène força l'État romain à revoir son dispositif. Armée, imposition, administration et politique : tout dut s'adapter de manière à relever le défi perse. Pour autant, la vision idéologique du monde propre à l'empire ne changea pas, entre autres la position qu'elle assignait à tous ces « barbares ».

Les barbares et l'ordre romain

À l'été 379 après Jésus-Christ, un groupe de pillards saxons descendit l'Elbe en bateau jusqu'à la mer, puis fit voile à l'ouest le long de la côte septentrionale du continent européen. Évitant les défenses de la frontière romaine, ils débarquèrent finalement dans le Nord de la France, sans doute quelque part à l'ouest de la Seine. Les Romains levèrent rapidement assez de troupes pour les contraindre à négocier. Comme le rapporte Ammien Marcellin, notre meilleur historien romain du IV^e siècle²¹ :

Après une longue et complexe négociation, puisque tel semblait être l'intérêt de l'État, une trêve fut conclue et, en accord avec les conditions proposées, les Saxons donnèrent en otages de nombreux jeunes hommes aptes au service armé, puis ils furent autorisés à partir et à s'en retourner sans entrave là d'où ils étaient venus.

Mais ce n'était qu'un faux-semblant. Pendant qu'ils négociaient, les Romains postèrent secrètement de la cavalerie lourde avec un détachement d'infanterie entre les Saxons et leurs bateaux :

Les Romains, avec un courage renforcé, pressèrent les Saxons de toutes parts, les encerclèrent et, ayant tiré l'épée, les tuèrent. Aucun d'eux ne put retourner dans sa patrie et pas un seul ne fut autorisé à survivre au massacre de ses camarades.

Ammien Marcellin poursuit :

Bien qu'un juge impartial puisse condamner cet acte comme une odieuse trahison, pourtant, tout bien considéré, il n'estimera pas absurde qu'une bande de brigands pillards ait été détruite quand enfin l'opportunité s'en présenta.

Du point de vue d'Ammien Marcellin, quand il s'agissait de liquider des barbares, le double discours n'était pas un problème.

Tuer des barbares était d'ailleurs fort bien vu du public romain moyen. Les amphithéâtres de l'empire furent bien évidemment le cadre de toutes sortes d'actes de violence, du combat de gladiateurs à des formes particulièrement inventives d'exécution judiciaire. On a calculé le chiffre faramineux de deux cent mille personnes ayant trouvé une mort violente dans le seul Colisée ; or il y avait des arènes de même espèce, plus petites il est vrai, dans chaque cité importante de l'empire. Le spectacle de barbares en train de mourir était un classique du genre. En 306, pour célébrer sa pacification de la frontière du Rhin, l'empereur Constantin I^{er} avait deux rois germaniques francs faits prisonniers, Ascaris et Mérogaïse, qui furent livrés en pâture aux bêtes fauves dans l'arène de Trèves. Il s'assura aussi qu'une plus large audience, de par l'empire, avait connaissance de son triomphe²². S'il n'y avait pas de rois barbares à disposition, il y avait toujours des solutions de remplacement. En 383, notre vieil ami Symmaque, alors préfet urbain de Rome, écrivit à l'empereur Valentinien II pour lui dire combien le public romain avait aimé se remplir les yeux du spectacle de fantassins iranophones sarmates massacrés par des gladiateurs. Le plus frappant, c'est le commentaire de Symmaque :

La rumeur ne tait pas la splendide issue de vos guerres, mais on prête davantage foi à une victoire si elle est confirmée par la vue. [...] Nous avons maintenant vu les choses qui nous avaient surpris quand on nous les avait lues : une colonne de prisonniers enchaînés [...] menée en procession et des faces jadis si féroces désormais empreintes d'une pâleur pitoyable. Un nom qui autrefois nous terrifiait [fait] à présent nos délices et des mains entraînées à manier des armes étranges ont peur de rencontrer l'équipement des gladiateurs. Puissiez-vous goûter les lauriers de la victoire souvent et aisément. [...] Laissez nos braves soldats capturer [les barbares] et l'arène dans la cité finira le travail²³.

Pour lui, ces mises à mort étaient le signe que l'ordre romain civilisé continuerait à prévaloir sur les forces barbares du chaos.

Ainsi exprimée sans retenue dans l'arène, l'hostilité envers les barbares relevait, pour les Romains lettrés, d'un sentiment bien plus profond que la haine. Presque au même moment où les Saxons étaient piégés sur la frontière romaine du Nord-Ouest, l'orateur et philosophe Thémistios, qui servait d'émissaire à l'empereur Valens, affrontait le Sénat de Constantinople pour justifier la politique de son patron. Son discours contient une remarque particulièrement révélatrice : « Il y a en chacun de nous une tribu barbare terriblement dominatrice et intraitable ;

j'entends cette colère et cet insatiable désir qui s'opposent à la rationalité, comme les Scythes et les Germains s'opposent aux Romains²⁴. »

Dans l'univers romain tel qu'il était fondé sur une vision spécifique du cosmos, les barbares avaient une place bien à eux. Les êtres humains – postulaient les Romains –, sont constitués de deux éléments : un esprit doué d'intelligence et de raison, un corps physique. Au-dessus du genre humain, il existe dans le cosmos d'autres êtres qui, bien que dotés de plus ou moins grands pouvoirs, partagent tous la caractéristique d'être de purs esprits. En dessous du genre humain, les animaux se situent exclusivement dans la dimension physique. L'humanité est unique en ce qu'elle combine à la fois esprit et corps – et de là découle l'idée romaine de rationalité. Chez des individus totalement rationnels – comme l'était l'élite des Romains, bien sûr –, l'esprit rationnel contrôlait le corps physique. Mais, chez des êtres humains de moindre niveau – les barbares –, le corps gouvernait l'esprit. Les barbares, en bref, étaient l'image inversée de Romains, aimant l'alcool, le sexe et les richesses de ce monde.

L'irrationalité barbare se révélait aussi d'autre manière. Pour un Romain, il était facile de reconnaître un barbare à ses réactions face aux caprices du destin. Qu'il bénéficie d'un coup de chance et il croira qu'il a conquis le monde. Mais, à l'inverse, le moindre revers le plongera dans un désespoir sans fond et il se lamentera sur son sort. Là où le Romain calculerait des probabilités, formerait des plans sensés et s'y tiendrait envers et contre tout, le barbare malchanceux se laissera emporter par le souffle du destin comme un fétu de paille. La société barbare était également inférieure au niveau collectif : un monde où la force valait autant que le droit et où triomphaient ceux qui avaient les plus gros biceps.

Les barbares offraient donc la projection de « l'autre », indispensable à l'image que les Romains se faisaient d'eux-mêmes : ils incarnaient la société inférieure dont les défauts mettaient en relief et légitimaient les supériorités du pouvoir impérial dominant. De fait, l'État romain se voyait non pas comme un peu mieux que ceux qui se tenaient au-delà de ses frontières, mais comme massivement et absolument supérieur, parce que son ordre social était dicté par la volonté divine. Cette idéologie ne permettait pas seulement aux Romains de la classe supérieure d'être contents d'eux, mais elle était constitutive du bon fonctionnement de l'empire. Au IV^e siècle, des rappels réguliers de la menace barbare rendaient la population globalement consentante au paiement de l'impôt, en dépit des hausses spécifiques provoquées par la crise du III^e siècle²⁵.

Bien que cette stratégie ait assez bien marché, le fait de rejeter les voisins au-delà des frontières comme l'antithèse de l'ordre romain, tout en les utilisant comme

aiguillon pour justifier l'imposition, n'était pas sans inconvénient. L'image négative du barbare faisait percevoir toute personne extérieure à l'empire comme une menace et aussi, par définition, comme un être humain inférieur, appartenant à une société plongée dans l'ignorance. Les graves conséquences de cette attitude étaient, d'abord, que le conflit devait être l'état normal des relations entre Romains et non-Romains ; ensuite, que l'empire romain devait être victorieux dans tout ce qu'il entreprenait. À quoi bon bénéficier de la faveur divine, si elle ne protégeait pas d'une défaite infligée par ceux-là mêmes à qui elle faisait défaut ? La suprême vertu impériale était la victoire : d'ailleurs, elle était souvent représentée sur les monnaies comme une divinité décernant une couronne de laurier. Et tout échec pour remporter la victoire pouvait être interprété comme le signe que l'actuel détenteur de la pourpre n'était pas l'homme fait pour cette charge²⁶.

Les propagandistes impériaux se devaient donc d'orienter le récit des événements qui se déroulaient sur la frontière, de telle sorte qu'ils préservent l'image de l'invincibilité de l'empire. Au début de l'année 363, par exemple, l'empereur Julien se lança dans une entreprise militaire à haut risque, menant son armée à cinq cents kilomètres à l'intérieur du territoire perse, jusqu'aux portes de la capitale Ctésiphon. Le roi des rois perse, Shapur, l'avait laissé avancer pour mieux refermer le piège. Les Romains furent forcés de battre en retraite et durent guerroyer tout au long du chemin de retour vers l'empire. À la fin juin, quand Julien fut tué dans une escarmouche, la situation était désespérée. L'armée romaine avait encore deux cent cinquante kilomètres à parcourir ; elle était presque à court d'approvisionnement et n'arrivait à se retirer que de cinq kilomètres par jour, à cause du harcèlement des Perses. Jovien, le successeur de Julien élu au cours de la campagne, n'eut pas d'autre choix que de négocier une paix humiliante. L'armée romaine fut autorisée à se retirer, mais dut abandonner aux Perses deux importantes cités, Nisibis et Singara, une série de places fortes et cinq provinces limitrophes (**cf. carte 3, p. 106**). Mais l'attente de la victoire était si pressante – surtout en début de règne, quand le sceau de l'approbation divine devait être particulièrement manifeste – que Jovien ne pouvait se permettre de reconnaître une défaite. Sa frappe monétaire présenta la paix perse comme une victoire romaine et Thémistios dut multiplier les explications pour renforcer ce point de vue.

L'embarras du propagandiste n'est que trop évident. Voici le mieux qu'il put inventer : « Les Perses montrèrent qu'ils votaient tout autant que les Romains pour [Jovien comme empereur] en jetant leurs armes dès qu'ils eurent vent de sa proclamation et, peu après, ils se méfiaient de ce même homme dont ils n'avaient pas eu peur auparavant. » Il enchaînait avec le raconter – tiré d'une fameuse

anecdote sur l'élection du roi des rois achéménide Darius, en 522 avant Jésus-Christ –, selon lequel les Perses, évidemment irrationnels, choisissaient leurs chefs en fonction du hennissement des chevaux.

Sans doute était-ce bien tenté, mais plus personne n'achetait ces salades. En janvier 364, Jovien avait déjà dû faire face aux protestations venues de cités d'Orient qui lui reprochaient sa capitulation ; et on rapporte que, dans un discours devant le Sénat qui dura au moins trois quarts d'heure, Thémistios ne consacra qu'une minute environ à la question perse, avant d'en venir habilement à des sujets plus favorables²⁷. Dans un cas comme celui-là, la réalité politique ne réussit pas à satisfaire les attentes de victoire. Peu de temps après, Thémistios était sur un terrain plus ferme quand il put le reconnaître. Jovien mourut en effet en février 364 et à la fin de l'année, dans un premier discours pour son successeur Valens, Thémistios interpréta la mort précoce de Jovien, après seulement huit mois de règne, comme le signe infaillible que son pouvoir n'avait pas été divinement approuvé. Vue sous cet angle, on pouvait expliquer la défaite face aux Perses de manière convaincante et effacer une vilaine tache sur l'image que les Romains se faisaient d'eux-mêmes²⁸.

Mais, comme nous l'avons vu, de tels désastres étaient rares désormais, même face aux Perses, et Rome détenait globalement un avantage militaire sur ses frontières européennes. Il suffisait de quelques pieux mensonges pour que les espérances de victoire puissent d'ordinaire être comblées et qu'une réalité gênante ne vienne pas brouiller le message essentiel : les barbares qui se tenaient de l'autre côté de la frontière n'avaient pas place dans l'ordre romain et devaient, à bon droit, être régulièrement détruits. De fait, la confrontation violente était un élément important de la politique étrangère de Rome sur toutes ses frontières, mais la réalité – aussi bien sur le Rhin et sur le Danube qu'en Orient – était nettement plus compliquée que ne laissait supposer la vision simpliste opposant « eux et nous ».

Pour explorer cette réalité plus en détail, nous pouvons resserrer l'objectif sur un coin de la frontière européenne de l'empire : le cours inférieur du Danube ; il séparait le diocèse romain de Thrace (un groupement de provinces sous la responsabilité d'un vicaire, [*cf. carte 1, p. 8*]) des Goths germanophones qui, au IV^e siècle, dominaient les terres s'étendant entre les Carpates et la mer Noire.

La Thrace : la dernière frontière

En 369, la même année où l'ambassade de Symmaque se présenta devant l'empereur Valentinien I^{er} avec l'or de la couronne (**voir p. 45**), une rencontre au

sommet eut lieu au milieu du Danube, près de la forteresse de Noviodunum. Le frère de Valentinien, l'empereur Valens qui régnait sur l'empire oriental, s'embarqua depuis la rive sud sur une magnifique barge impériale. De la rive nord, il fut rejoint par Athanaric, chef des Tervinges, des Goths germaniques établis au plus près de la frontière.

Athanaric avait été en guerre avec Valens pendant la majeure partie des trois années à peine écoulées. Pour une fois, nous avons le récit de l'événement par un témoin visuel : Thémistios, qui rédigea un rapport pour le Sénat de Constantinople. Il avait participé à la rencontre comme chef de l'ambassade sénatoriale envoyée vers l'empereur. Selon le récit de Thémistios, Valens réussit à complètement déconcerter son adversaire²⁹ :

Valens était tellement plus intelligent que l'homme qui parlait au nom des barbares qu'il sapa leur confiance en lui et rendit leur conflit verbal [sur le bateau] encore plus dangereux que le conflit armé [des trois dernières années]. Ayant jeté son adversaire à terre, il le remit tout de même sur ses pieds une fois de plus, dans sa confusion tira la main de l'homme vers lui et scella leur amitié devant témoins. [...] Ainsi [Athanaric] s'en retourna-t-il parfaitement satisfait, en proie à des émotions contraires : il était à la fois confiant et apeuré, méprisant et défiant envers ses sujets, moralement abattu par les clauses du traité sur lesquelles il avait perdu la partie, mais se réjouissant de celles où il avait eu gain de cause.

Les partisans d'Athanaric n'étaient pas en meilleur état :

[Ils] étaient dispersés par groupes le long de la rive, d'humeur docile et soumise, en une horde défiant le dénombrement. [...] Regardant les deux berges de la rivière, [je vis] que [la rive romaine] scintillait de soldats qui, en bon ordre, observaient avec une tranquille fierté ce qui se passait, tandis que l'autre rive grouillait d'une foule en désordre de suppliants qui se jetaient au sol.

Athanaric et ses Goths avaient donc parfaitement joué leur rôle, selon le scénario romain classique. Les détails de l'accord de paix mentionné par Thémistios ne firent que confirmer la domination de Valens. L'empereur cessait désormais les dons annuels que les Goths étaient accoutumés à recevoir, restreignait le commerce frontalier à deux seuls lieux déterminés et lançait un programme de fortification pour s'assurer que les pillards goths n'aient plus la possibilité de causer de troubles à l'avenir. Les attentes d'une démonstration de la supériorité romaine sur des barbares d'une infériorité pathétique avaient été magnifiquement comblées.

Mais, à y regarder de plus près, l'histoire telle que Thémistios la raconte ne tient guère debout. Les hostilités n'avaient pas été ouvertes par Valens, mais par Athanaric. En 364-365, les rapports des espions romains indiquaient déjà que les Goths commençaient à s'agiter, et Valens avait envoyé des renforts sur la frontière du Danube. Quand, en 365, ces renforts furent soudoyés par Procope – l'oncle de l'ancien empereur Julien –, pour déclencher son coup d'État, Athanaric envoya à l'aspirant usurpateur un contingent de trois mille hommes.

Si les Goths avaient été heureux d'être payés pour rester en paix, comme le prétend Thémistios, pourquoi Athanaric se comporta-t-il de manière si agressive ? En réalité, Valens ne réussit pas non plus, malgré trois ans de campagne militaire, à vaincre les Goths sur le champ de bataille. En 367 et 369, ses armées pénétrèrent dans les territoires gothiques et y circulèrent à leur gré, pillant au fur et à mesure de leur progression. Elles ne furent stoppées qu'en 368, par une fonte des neiges précoce dans les Alpes et les Carpates. La crue du Danube empêcha les Romains d'arrimer le pont de barges sur lequel ils transbordaient d'ordinaire leur équipement lourd par-delà la rivière. Grâce à une manœuvre stratégique – la fuite –, Athanaric réussit à éviter d'être acculé.

Quand la paix fut faite, les Goths étaient indéniablement en mauvaise posture et souffraient d'une grande pénurie de vivres, mais ils ne furent jamais contraints à une totale soumission, comme ils l'avaient été quelque trente ans plus tôt du temps de l'empereur Constantin I^{er}, qui avait obtenu de force leur reddition sans conditions. Puisque les Romains ne les avaient pas aussi clairement vaincus que Thémistios aurait voulu nous le faire accroire, il semble étrange que le traité de 369 ait imposé aux Goths des conditions plus dures que celle du traité de 332.

Dans son discours, Thémistios « omit » toutefois de mentionner un détail crucial. Au beau milieu de la campagne de Valens contre les Goths, l'enfer s'était déchaîné sur un secteur du front perse. Après avoir obtenu des gains importants en Mésopotamie grâce au traité avec Jovien, le roi des rois perse Shahpur avait désormais des vues sur le Caucase. En 367-368, il évinça les dirigeants d'Arménie et de Géorgie orientale, qui avaient été les alliés des Romains, et les remplaça par ses propres candidats. Sécuriser la frontière perse était, pour Valens, beaucoup plus important que de réduire les Goths à une complète soumission, si bien que cette nouvelle menace le pressait vivement d'extraire ses troupes des Balkans et de les rediriger vers l'Orient. Mais Valens avait déjà mobilisé ses troupes sur le Danube et ses contribuables attendaient une victoire. Il lui fallait aussi venger le soutien que les Goths avaient accordé à Procope. Il laissa donc la guerre se dérouler jusqu'en

369, mais, quand la victoire totale se révéla une fois de plus hors d'atteinte, il lui fallut trouver une paix de compromis.

Que la rencontre entre Valens et Athanaric ait débouché sur un compromis, voilà qui est évident. Thémistios note que le Goth se réjouit des aspects du traité « où il avait eu gain de cause ». De manière révélatrice, la localisation de la rencontre au sommet va dans le même sens. Les empereurs romains, d'ordinaire, déployaient de manière triomphale leurs étendards sur le sol barbare et, là, ils forçaient les rois barbares à se soumettre à eux. Une seule autre rencontre sur une frontière fluviale est mentionnée dans les sources du IV^e siècle, cette fois sur le Rhin : dans ce cas encore, un empereur romain, Valentinien I^{er}, se devait de sécuriser une frontière pour régler un problème après l'autre : cette paix-là aussi était un compromis³⁰.

La tâche qui attendait réellement Thémistios pour tenter de « vendre » au Sénat la paix avec les Goths apparaît maintenant en toute lumière. Il présenta la cessation des dons annuels aux Goths comme un grand avantage pour l'État romain. En fait, le gain était plutôt minime. L'État s'était servi de cadeaux pendant des siècles pour renforcer la position de rois qui étaient ses clients. Nous appellerions ces dons de l'« aide internationale ». La grande perte pour les Romains que Thémistios ne mentionne pas était le droit, désormais supprimé, de réclamer l'assistance militaire des Goths contre la Perse. Ce qui émerge de manière particulièrement nette, c'est la rouerie de Thémistios. Il brossa, pour son audience, une scène frappante de soumission des Goths, avec un Valens tout-puissant en artisan de paix. La manœuvre de l'orateur semble avoir bien marché, puisque deux sources contemporaines décrivent la paix comme une fin raisonnable mise à la guerre. Valens avait réussi à sauver la face³¹.

Pour notre propos toutefois, il y a un point difficilement discernable, mais bien plus important, caché derrière l'écran de fumée du récit de Thémistios. Il est impossible de savoir tout ce qu'Athanaric avait en tête, puisque ses objectifs exacts ne sont pas consignés dans nos sources romaines, mais il n'était certainement pas le pur modèle du barbare selon l'idéologie romaine de « l'autre ». Avec ses compagnons tervinges, il avait été le destinataire pendant trente ans de cadeaux envoyés par les Romains, mais il était prêt à risquer de les perdre pour éviter d'avoir à combattre pour l'empire. Il en allait de même pour les privilèges commerciaux liés à la frontière ouverte, qu'avaient fixés les traités antérieurs des Goths avec Constantin I^{er}. Que ces privilèges aient été bien réels et appréciés des Goths, voilà qui est visible dans la documentation archéologique. Les sites gothiques du IV^e siècle sont jonchés de tessons de poterie provenant d'amphores romaines, la plupart étant des débris de récipients pour le vin (au VI^e siècle, *biberunt*

ut Gothi – « ils ont bu comme des Goths » – était devenu une expression proverbiale). Malgré cela, Athanaric était résolu à libérer les Tervinges des contraintes les plus insupportables de la domination romaine. Il fut en mesure de rallier des partisans de son point de vue parmi ses Goths, puis d'utiliser de subtiles stratégies pour parvenir à ses fins. Au départ, il avait été prêt à une confrontation ouverte, mais, quand les projets de coup d'État de Procope lui offrirent l'opportunité d'intriguer plutôt au sein des affaires politiques romaines, il choisit cette voie, espérant sans doute que Procope, en cas de succès, accorderait de bon gré aux Goths ce qu'il leur faudrait, sans cela, arracher de force à Valens.

Ici, la réalité contredit l'idéologie romaine de manière flagrante. Le coup d'État de Procope fut l'occasion de voir un Romain s'allier avec un barbare contre un autre Romain, même s'il est vrai qu'Athanaric n'était qu'un allié de second rang. Ce n'était pas non plus un barbare écervelé, prêt à se précipiter sur le premier butin venu. Il avait, au contraire, usé d'une variété de moyens pour renégocier les obligations et les privilèges que Constantin I^{er} avait imposés aux Tervinges après sa grande victoire des années 330. Par une manœuvre classique de la diplomatie romaine, Constantin, lui aussi, avait essayé d'imprimer dans l'esprit de la famille régnante des Tervinges le goût des avantages de la civilisation romaine. Un des otages envoyés à Constantinople aux termes du traité était le fils du chef goth de l'époque. Ce genre d'otage pouvait être – et était réellement – exécuté si les clauses du traité étaient bafouées. Mais, en règle générale, il servait à convaincre la génération suivante des meneurs barbares que l'hostilité contre Rome était vaine et qu'il y avait tout intérêt à se soumettre. Parfois, la stratégie fonctionnait ; cette fois-ci, tel ne fut pas le cas. Le prince des Tervinges envoyé à Constantinople était le père d'Athanaric et, même si on lui avait érigé une statue derrière le bâtiment du Sénat, il ne s'était pas rallié (peut-être les Romains auraient-ils dû mettre la statue devant la curie). Quand, le moment venu, il transmit le pouvoir à son fils, il lui interdit de jamais mettre le pied sur le sol romain et Athanaric n'eut de cesse de pousser à la séparation autant qu'il le put³². Le choix d'un bateau comme cadre de la rencontre au sommet avec Valens était la reconnaissance implicite de la souveraineté des Goths sur les terres au-delà du Danube et, au lendemain du nouvel accord, Athanaric s'estima libre de persécuter les Goths chrétiens. La christianisation parmi les Goths avait été encouragée par les empereurs précédents, comme nous allons bientôt le voir, et la persécution des chrétiens était donc un autre rejet délibéré des idéologies romaines. Loin d'être un barbare de bas étage, Athanaric était un roi client et il poursuivait le plan cohérent de renégocier sa relation avec l'empire romain.

Louveteau

Si la réelle personnalité d'Athanaric peut être en partie reconstituée au miroir déformant du discours de Thémistios, deux étonnants manuscrits nous donnent un accès bien plus direct au monde gothique du IV^e siècle. Le premier est un des plus grands trésors qui survivent de l'Antiquité : le *Codex argenteus*. Aujourd'hui conservé dans la bibliothèque de l'université d'Uppsala en Suède, c'est un luxueux exemplaire de la traduction des quatre Évangiles en langue gotique. Copié en Italie au VI^e siècle, le volume comprenait originellement trois cent trente-six feuillets. Seuls cent quatre-vingt-sept furent sauvegardés à Uppsala, mais la découverte d'un feuillet supplémentaire en 1970, au cœur de la cathédrale de Spire en Allemagne du Sud-Ouest, dans une cache pour reliques longtemps oubliée, suscita une grande effervescence. Le texte est écrit à l'encre d'or et d'argent sur du parchemin teinté de pourpre d'une exceptionnelle finesse : il s'agit de vélin, fait avec la peau de veaux nouveau-nés voire mort-nés. L'encre, la teinture, le parchemin : tout dénote un livre d'un coût colossal, commandé par un individu du plus haut rang, très probablement Théodoric le Grand (ou l'Amale), roi ostrogoth d'Italie au VI^e siècle.

Le deuxième manuscrit est plus modeste, mais, à sa manière, tout aussi extraordinaire : ce volume du V^e siècle, en apparence plus banal et assez détérioré, est communément connu comme le *Parisinus latinus* 8907. Sa majeure partie est dédiée à un compte rendu du concile d'Aquilée en 381 – où l'évêque Ambroise de Milan, tenant de ce qui allait devenir l'orthodoxie chrétienne, vint à bout de ses opposants – et aux deux premiers livres du plus fameux ouvrage d'Ambroise : le *De fide* (*De la foi*). Dans les marges du *De fide*, un autre texte est transcrit, qui n'est connu que par ce manuscrit usagé : un commentaire sur le concile d'Aquilée par l'évêque Pallade de Ratiaria, un des adversaires d'Ambroise durant la rencontre. Le commentaire inclut une lettre écrite par l'évêque arien Auxence de Durostorum qui, de conserve avec le *Codex argenteus*, éclaire les hauts faits d'un des plus humbles sujets d'Athanaric : Wulfila, le « Louveteau » des Goths³³.

Né à l'aube du IV^e siècle, Wulfila était le descendant de captifs romains vivant parmi les Tervinges. Ils appartenaient à une importante communauté de prisonniers capturés par les Goths vers la fin du III^e siècle. À cette époque, des bandes de Goths lançaient des attaques au travers de la mer Noire, du Sud de la Russie vers l'Asie mineure romaine. La famille de Wulfila fut prise dans un petit village appelé Sadagolthina, près de la cité de Parnasse en Cappadoce, située sur les rives septentrionales de ce qui est aujourd'hui le lac Tuz en Turquie centrale. Le nom de Wulfila – qui veut dire « petit loup », « louveteau » – est indiscutablement

gotique, ce qui prouve que les prisonniers s'adaptaient linguistiquement à leur nouvelle situation ; mais ils continuaient à utiliser aussi leur propre langue. En plus du gotique, Wulfila fut instruit à la fois en latin et en grec ; et le grec était probablement sa langue préférée. Qu'il ait réussi à développer ces talents en dit long sur les conditions de vie des captifs. Sans doute formaient-ils un groupe largement autonome de fermiers, contraints de remettre une part importante de leur production à leurs maîtres goths, mais, en dehors de cela, laissés relativement libres de vivre à leur gré. Un bon nombre d'entre eux étaient des chrétiens convaincus.

Wulfila, nous l'avons dit, grandit et mûrit sa foi dans ce contexte résolument polyglotte ; il devint clerc mineur avec le rang de lecteur dans l'Église des exilés. On sait que ce genre de communautés sujettes a existé dans d'autres royaumes barbares pendant l'Antiquité tardive, et certaines d'entre elles furent en mesure de préserver leur sentiment de différence durant plusieurs générations. Dans le cas de Wulfila, la vie passablement obscure d'un immigrant involontaire de la deuxième génération allait prendre un singulier éclat, du fait que les Tervinges se trouvaient être le groupe de Goths établi au plus près de la frontière romaine au moment où l'empire se convertissait au christianisme.

Au début des années 340, l'empereur Constance II décida de durcir la situation des otages, parmi lesquels se trouvait alors le père d'Athanaric. Faire une telle démonstration de force politique n'était possible, évidemment, qu'en raison de la domination militaire que le père de Constance, Constantin I^{er}, avait établie sur les Tervinges dans les années 330. Parmi ses diverses initiatives destinées à montrer sa piété chrétienne, Constance tenta d'améliorer le sort de ses coreligionnaires vivant sous un pouvoir non chrétien. Il fit donc en sorte que Wulfila, personnalité déjà éminente au sein de la communauté des captifs, soit ordonné évêque « pour les chrétiens en Gothie », le faisant venir dans ce but à Constantinople comme membre d'une ambassade. Wulfila retourna ensuite au nord du Danube et, pendant les sept années suivantes, veilla tranquillement sur son troupeau. Mais la situation se dégrada : durant l'hiver 347-348, il se trouva au centre d'une crise diplomatique dans les relations entre Goths et Romains, et il fut expulsé de Gothie par ses maîtres tervinges, en compagnie d'un grand nombre de ses coreligionnaires goths. Certains historiens ont supposé qu'il avait pu diffuser son message chrétien au-delà de la communauté des captifs jusqu'aux autres Goths. Mais il y avait aussi une plus large conjoncture. En 348, Constance voulut lever un nouveau contingent militaire parmi les Tervinges pour le tout dernier épisode de la guerre entre Romains et Perses : accepter de mettre fin à ses initiatives en faveur de la christianisation était peut-être le prix qu'il avait à payer pour ce faire.

Néanmoins, Constance vint sur le Danube et accueillit Wulfila « comme s'il avait été Moïse en personne³⁴ ».

Telle aurait pu être la fin de l'histoire, mais ce n'en était que le début. Wulfila et ses disciples furent installés aux environs de la cité de Nicopolis ad Istrum, près de la frontière du Danube, et restèrent en contact avec les nombreux chrétiens qui devaient encore rester dans le territoire des Goths. C'est à ce moment que Wulfila produisit la traduction de la Bible en gotique dont nous conservons la copie dans le *Codex argenteus*. Sa méthode était simple : il donna une restitution mot à mot du texte biblique tel qu'il circulait communément en grec au IV^e siècle ; sa traduction ressortit plus à la syntaxe et à la grammaire du grec que du gotique. C'était un exploit prodigieux. Selon la tradition, Wulfila traduisit toute la Bible sauf le Livre des Rois dans l'Ancien Testament, car – pensait-il – il n'aurait fait qu'encourager les Goths à devenir encore plus belliqueux. Un sujet de basse condition des Goths tervinges avait donc produit la première œuvre littéraire en une langue germanique dans l'absolu³⁵.

Ce n'est là qu'une partie de l'histoire de Wulfila. Le reste est conté dans la lettre d'Auxence, uniquement conservée dans la *Parisinus latinus* 8907. La conversion de Constantin I^{er} entraîna d'extraordinaires transformations au sein du christianisme. Parmi d'autres nouveautés, il devint impératif pour les chrétiens – qui ne vivaient plus pour l'essentiel en communautés isolées les unes des autres, en butte à l'hostilité de l'État romain – de définir un corpus de doctrines. Le processus se mit en route au concile de Nicée en 325, où la relation de Dieu le Fils à Dieu le Père fut définie comme *homousios* : « De la même substance (ou essence). » Mais ce n'était que le début de la dispute. La définition de la foi chrétienne selon le concile de Nicée ne fut pleinement acceptée, après de violentes querelles, qu'à la suite du concile de Constantinople en 381. Pendant le plus clair des cinquante-six années intermédiaires, le christianisme romain officiel s'en tint à une position plus traditionnelle, qui définissait le Christ comme « semblable (*homoios*) » ou « semblable en substance (ou en essence) (*homousios*) » à Dieu le Père.

Dans l'intervalle des deux conciles, il y eut de grandes manœuvres pour former des coalitions entre divers ecclésiastiques, dont la plupart, jusque-là, avaient simplement supposé qu'ils partageaient les mêmes croyances. Ils étaient désormais forcés de choisir, parmi un éventail de positions théologiques, celle qui exprimait le mieux leur intelligence de la foi. C'est dans cette arène, quelque temps après 348, que se lança Wulfila. La lettre d'Auxence contient la profession de foi que Wulfila laissa comme sa dernière volonté et son testament ; de surcroît, la missive explique succinctement le raisonnement qui sous-tend sa position.

Wulfila se classait parmi les chrétiens traditionalistes : il trouvait la définition du concile de Nicée inacceptable, parce qu'elle était en contradiction avec le témoignage de l'Écriture et laissait trop peu d'espace pour distinguer Dieu le Père de Dieu le Fils. Auxence explique :

En accord avec la tradition et l'autorité des divines Écritures, [Wulfila] ne dissimula jamais que ce Dieu [le Fils] vient en second rang, qu'il est le créateur de toutes choses par la puissance du Père, après le Père, au nom du Père et pour la gloire du Père [...] et qu'il tient pour plus grand [que lui] Dieu son propre Père [Jean, XIV, 28] : voilà ce qu'il déclara toujours en accord avec le saint Évangile.

Qui plus est, les gens l'écoutaient. De nouveau, voici les termes mêmes d'Auxence :

Fleurissant glorieusement pendant quarante ans dans son épiscopat, [Wulfila] prêcha sans relâche avec la grâce apostolique en grec, en latin et en langue gotique, [...] portant témoignage qu'il n'y a qu'un troupeau du Christ, notre Seigneur et notre Dieu. [...] Et tout ce qu'il disait et tout ce que j'ai mis par écrit est tiré de la divine Écriture : « Que celui qui lit fasse attention [Matthieu, XXIV, 15]. » À sa mort, il laissa divers traités et de nombreux commentaires dans ces trois langues pour le profit de tous ceux qui le veulent, comme son propre mémorial et sa propre récompense pour l'éternité.

Malheureusement, les traités et les commentaires n'ont pas survécu. Dans le débat doctrinal, Wulfila se retrouva du côté des perdants et ses ouvrages, comme ceux de tant de clercs de son courant, ne furent pas conservés. Mais nous savons à coup sûr, par Auxence et d'autres sources, qu'il fut courtisé avec insistance non seulement par Constance, mais aussi par l'empereur d'Orient Valens, et qu'il adhéra finalement aux positions doctrinales qu'ils avancèrent, respectivement, en 359 et 370. Il fédéra aussi autour de lui un groupe influent d'évêques des Balkans non alignés sur les positions du concile de Nicée, qui constituèrent une force importante au sein de l'Église. Auxence était l'un d'eux, ainsi que Pallade de Ratiaria.

La dernière image que nous avons de Wulfila est celle d'un homme se lançant à nouveau dans la bataille doctrinale à soixante-dix ans, au concile de Constantinople en 381. Ce fut son dernier coup d'éclat et les décisions du concile se contentent de les enregistrer, lui et ses disciples, dans les notes de bas de page de l'histoire. Mais cela ne reflète pas le rôle qu'il joua de son temps. Ce sujet des Goths d'humble origine fut un acteur essentiel dans les débats doctrinaux du milieu du IV^e siècle³⁶.

Une fois de plus, la réalité vient brouiller l'idée reçue. Vus au prisme de l'idéologie romaine, les barbares étaient totalement incapables de pensée rationnelle ou d'organisation : sensuels, ils manquaient de motivation, si ce n'est le désir irrésistible de la prochaine prise. Mais nos deux barbares du IV^e siècle n'étaient ni stupides ni irrationnels. Au sommet de la société gothique, Athanaric et ses conseillers étaient confrontés à la brutale nécessité d'échafauder des plans pour composer avec l'écrasante puissance romaine. Ils ne pouvaient espérer ni la vaincre dans un conflit ouvert ni lui échapper. Ils pouvaient toutefois concevoir et mettre en œuvre des plans destinés à influencer sur leurs relations avec l'empire dans le sens qui leur convenait le mieux, tout en réduisant les aspects de la domination romaine qui leur paraissaient les plus pesants. Ils pouvaient aussi devenir des alliés recherchés en temps de conflit externe ou de guerre civile et, parfois, profiter d'une telle situation à leur propre avantage. Plus bas dans l'échelle sociale, il y avait des communautés alphabétisées en grec et en latin qui transmettaient assez de culture chrétienne courante pour produire un homme comme Wulfila.

La réalité des relations entre Romains et Goths n'était donc pas le conflit acharné, tel que l'idéologie romaine l'aurait voulu, entre un supérieur absolument supérieur et un inférieur absolument inférieur. Les Romains gardaient encore une position à part, dominante, mais les Goths pouvaient leur être utiles. Les conflits périodiques entre les deux parties participaient d'un ballet diplomatique qui vit chacune d'entre elles s'efforcer de pousser son avantage. Les barbares n'étaient plus ce qu'ils avaient été. Même s'ils étaient strictement cantonnés dans les seconds rôles, les Goths faisaient partie du monde romain.

Royaumes clients

Cela ne valait pas uniquement pour les Goths sur le Danube, même si la plupart des sociétés germaniques du IV^e siècle n'étaient pas aussi bien documentées que les Tervinges. Des incursions à petite échelle dans le territoire de l'empire se produisaient de manière endémique. Peut-être le raid saxon de 370 était-il plus sérieux que d'autres, mais ce n'était pas pure manipulation, de la part de Thémistios, s'il terminait son récit de la guerre gothique de 367-369 par un portrait de Valens fortifiant ces portions de la frontière du cours inférieur du Danube que les autres empereurs n'avaient pas atteintes. Valens et son frère s'activèrent tant pour construire des fortifications que pour fournir des garnisons. Mais, au IV^e siècle, les principaux conflits sur les frontières européennes de l'empire romain ne survinrent, en moyenne, qu'à raison d'un par génération. Un des premiers actes de l'empereur Constantin I^{er}, dans les années 310, fut d'entreprendre une

pacification d'envergure sur la frontière du Rhin, dans les territoires des Francs et des Alamans (**cf. carte 4, p. 134**). Par la suite, nous ne connaissons pas de grave conflit dans cette région jusqu'au début de la décennie 350. Les troubles qui éclatèrent de nouveau en 364 avaient à voir avec un changement de politique romaine (une coupe unilatérale dans le budget d'« aide internationale ») ; sinon, rien de notable ne survint dans cette région avant la fin des années 370.

Plus à l'est, la frontière du cours moyen du Danube qui faisait face aux Sarmates, aux Quades et aux Marcomans vit une importante intervention militaire romaine sous l'empereur Constantin I^{er}, mais bien plus avant dans son règne, au cours de la décennie 330. L'explosion de violence suivante se produisit dans cette zone en 357 et une autre en 374-375. Sur le cours inférieur du Danube, dans le territoire des Goths, l'accord des années 330 – comme nous l'avons vu – ouvrit une période de quelque trente ans de paix.

Dans chacune de ces campagnes, les Romains – avec plus ou moins de difficulté – imposèrent leur domination militaire, tantôt se contentant de piller de manière assez répétée pour forcer l'ennemi à se soumettre, tantôt par victoire dans une bataille rangée. En 357 par exemple, l'empereur Julien mena au combat une armée romaine de treize mille hommes près de la cité de Strasbourg, sur la rive romaine du Rhin, contre une coalition des rois alamans. Il remporta une victoire éclatante. Sur les trente-cinq mille adversaires conduits par leur roi principal, Chnodomar, quelque six mille furent laissés morts sur le champ de bataille et d'autres, innombrables, se noyèrent en essayant de fuir par le fleuve, tandis que les Romains perdirent au total deux cent quarante-trois soldats et quatre officiers de haut rang³⁷. Cette bataille est un excellent exemple de la durable efficacité de l'armée romaine restructurée, à l'époque de l'empire tardif. Du massacre des pillards saxons dans le Nord de la France à la soumission des Tervinges par Constantin I^{er}, ce genre de prédominance militaire était de règle à tous les niveaux sur les frontières européennes de l'empire.

D'un certain point de vue, de telles victoires étaient des buts en elles-mêmes. Elles châtiaient et intimidaient ; l'historien Ammien Marcellin considérait sans ambages qu'il était nécessaire de frapper régulièrement les barbares pour les contraindre à rester en paix. À un autre égard toutefois, la victoire militaire était le premier acte permettant d'édifier de plus larges accords diplomatiques.

4. Confédérations germaniques et dominées par les Germains au IV^e siècle



Après Strasbourg, Julien passa les deux années suivantes sur l'autre rive du Rhin à signer des traités de paix séparés avec divers rois alamans, tout comme s'employaient son coempereur Constance II avec d'autres groupes sur le cours moyen du Danube.

Comme nous l'avons vu, ces traités étaient tous présentés au public romain comme suivant, pour l'essentiel, le même schéma : les barbares faisaient complète reddition (ce qu'on appelait en latin un acte de *deditio*), puis ils se voyaient gracieusement proposer des clauses dans un traité (*foedus* en latin) qui faisait d'eux des sujets de l'empire. Dans la réalité toutefois, les détails variaient de manière radicale, que ce soit dans le degré de sujétion qui était imposé ou dans les dispositions pratiques.

Quand les Romains avaient pleinement le contrôle de la situation, comme Constance sur le cours moyen du Danube en 357, ils pouvaient interférer dans les structures politiques de leurs adversaires, démantelant les confédérations qui paraissaient par trop dangereuses et promouvant d'accommodants roitelets en autorités indépendantes, selon ce qui semblait le mieux convenir aux intérêts à long terme de l'empire. Comme clause de nombreux accords, les Romains soutiraient

également des recrues pour leur armée, parfois en stipulant que de larges contingents d'hommes devraient être fournis pour des campagnes spécifiques. En 357-358, l'empereur Julien obligea aussi les Alamans à payer des réparations pour les dommages qu'ils avaient causés. Ces contre-parties prenaient souvent la forme d'approvisionnements en grain, comme dans ce cas précis, mais, quand c'était possible, des corvées, du bois de construction et du charriage étaient également exigés. Donner des otages, comme il advint avec le père d'Athanaric, était aussi une clause classique, qui pouvait s'avérer plus payante. Un prince alaman fut si impressionné par les religions méditerranéennes qu'il avait découvertes sur le sol romain qu'à son retour, il renomma son fils Sérapion en honneur du dieu égyptien Sérapis. Quand les Romains contrôlaient moins bien la situation, ils pouvaient exiger des corvées, des matières premières et de la main-d'œuvre et donner leur approbation à des structures politiques qui avaient évolué de manière indépendante. Dans tous les cas de figure, au-delà de la frontière elle-même et de ses défenses s'étendait une ceinture de royaumes clients, en général germaniques, qui faisaient pleinement partie du monde romain³⁸.

Cela ne veut pas dire que ces États étaient entièrement sous contrôle de l'empire, ou nécessairement heureux d'être les seconds couteaux de l'ordre du monde à la romaine, comme nous l'avons vu dans le cas d'Athanaric. Si d'autres priorités interféraient, alors des barbares pouvaient relever la tête, tantôt de manière temporaire, tantôt de manière plus permanente. Le début des années 350, par exemple, vit une avalanche de coups d'État dans la part occidentale de l'empire, à commencer par le meurtre de Constant, frère de Constance, alors empereur d'Orient. Constance fit de l'élimination des usurpateurs sa priorité et c'est ce qui permit à Chnodomar de mettre sur pied l'armée alémanique qui allait affronter Julien à Strasbourg. Cependant, une fois les putschistes écrasés, les Romains continrent puis défirent totalement les Alamans en deux ans de campagne. Chnodomar avait été trop agressif, s'emparant même de portions de territoire sur la rive gauche du Rhin, pour que les Romains envisagent de négocier.

Une décennie plus tard environ, un nouveau chef suprême des Alamans fit son apparition : Macrien. Valentinien I^{er}, frère de Valens, mit quelque cinq ans à juguler la puissance de Macrien, multipliant les enlèvements et les tentatives d'assassinat. Mais, à la différence de Chnodomar, Macrien ne laissa jamais ses ambitions déborder sur le territoire romain, si bien que, quand les troubles menacèrent sur le cours moyen du Danube, Valentinien I^{er} put l'inviter, sans trop perdre la face, à un sommet à bord d'un navire sur le Rhin, du même genre que celui auquel Valence avait convié Athanaric sur le Danube. Là, Valentinien donna l'aval de Rome à la

prééminence de Macrien et ce dernier s'avéra être un allié fiable des Romains aussi longtemps qu'il vécut. Ces royaumes clients avaient aussi leurs objectifs politiques qui ne concernaient pas l'empire. La vie politique parmi les Alamans avait sa propre configuration : les rois s'invitaient régulièrement les uns les autres à des fêtes. Nous savons aussi qu'il y eut des guerres entre Alamans et Francs, entre Alamans et Burgondes, mais nous ne savons rien de leurs causes et de leurs conséquences³⁹.

Dans l'ensemble, les relations de Rome avec ses clients, sur la frontière européenne de l'empire au IV^e siècle, ne correspondaient pas exactement avec les barrières idéologiques érigées par l'image traditionnelle du barbare. Les deux parties tiraient alors profit de relations réciproques à tout niveau, même si elles restaient déséquilibrées. Les royaumes clients commerçaient avec l'empire, fournissaient de la main-d'œuvre pour ses armées et étaient régulièrement soumis tant à ses interventions diplomatiques qu'à son influence culturelle. En retour, ils recevaient d'ordinaire de l'aide chaque année ; il leur arrivait même d'avoir droit à un certain degré de respect. Il est frappant de constater que les traités étaient régulièrement formalisés selon les normes du royaume client aussi bien que selon les normes de l'État romain. Les Germains avaient fait un long chemin par rapport au fantasme romain de l'« autre », même si l'élite politique de l'empire devait feindre, aux yeux des contribuables, de n'en rien croire. Ce que l'historiographie récente a mis en évidence, c'est que cette nouvelle donne dans les relations diplomatiques entre Romains et Germains était fondée sur une série de profondes transformations au sein de la société germanique.

Les transformations de l'Europe germanique

La documentation écrite contient en effet quelques importants indices du fait que des changements fondamentaux étaient intervenus dans les trois siècles et demi séparant Arminius d'Athanaric. Au milieu du III^e siècle, les noms de tribus germaniques de l'Ouest rendus fameux par Tacite disparaissent soudain de nos sources. Les Chérusques, les Chattes et consorts sont remplacés par quatre nouvelles tribus : Francs et Alamans sur la frontière rhénane, Saxons et Burgondes plus à l'est (**cf. carte 4, p. 134**). L'Europe orientale, au nord de la mer Noire, connut aussi des changements politiques majeurs. Au IV^e siècle, une large bande de territoire courant de la frontière de l'empire sur le Danube au Don était dominée par des groupes gothiques et d'autres groupes germanophones, si bien que la Germanie de l'empire tardif était même plus vaste que celle du I^{er} siècle.

La nouvelle situation au-delà de la mer Noire résultait de la migration de groupes germaniques depuis le Nord-Ouest, en gros depuis ce qui est à présent la Pologne centrale et septentrionale. De 180 à 320 approximativement, par une série d'initiatives indépendantes les unes des autres, ils avaient peu à peu progressé sur le pourtour des Carpates. Au nord de la mer Noire, les groupes migratoires étaient en concurrence les uns avec les autres, mais aussi avec des populations indigènes comme les Carpes, qui parlaient le dace, avec les Sarmates iranophones et avec les garnisons romaines. La situation était explosive, ce qui n'a rien de surprenant.

L'empire décida d'abandonner la province de Dacie, au nord du Danube, en 275 et un grand nombre de Carpes finirent par être réinstallés sur le sol romain aux alentours de 300. La violence débordait sur le territoire de l'empire en incursions fréquentes et c'est lors d'un de ces raids que les parents de Wulfila furent capturés. D'où une série d'entités politiques globalement dominées par les Goths, dont celle des Tervinges d'Atharic qui était la plus proche du Danube. Au-delà, au nord et à l'est, il y avait un nombre indéterminé de groupements du même genre⁴⁰.

Nous n'avons pas idée des pourcentages ethniques, mais les populations de ces entités politiques étaient certainement mélangées, avec un grand nombre de Daces et de Sarmates – pour ne pas mentionner les prisonniers romains – vivant sous l'égide politique d'immigrants goths et autres Germains. Toutefois, la prédominance des immigrants germaniques est évidente, que ce soit d'après les sources narratives romaines ou le témoignage linguistique de la Bible de Wulfila⁴¹.

La signification des changements de nom de peuples sur la frontière du Rhin et dans l'arrière-pays a été l'objet de débats passionnés. Une fois de plus, selon toutes probabilités, l'immigration a joué son rôle. Les Burgondes apparaissent déjà dans la description de la Germanie au I^{er} siècle par Tacite, mais, de manière révélatrice, au nord-est de la région habitée par leurs homonymes du IV^e siècle. Il est fort probable qu'une quelconque migration explique ce changement de lieu, mais, comme à l'est, sans doute ne se manifesta-t-elle pas par une substitution totale de la population existante⁴². D'ailleurs, nous savons que, sous couvert des nouveaux noms, certains des vieux groupes continuaient à exister. Bructères, Chattes, Ampsiviens et Chérusques sont tous cités dans une unique source comme appartenant à la confédération de tribus franques ; une documentation détaillée de l'époque montre que, parmi les Alamans, plusieurs rois régnaient toujours simultanément, chacun jouissant d'une large autonomie dans son propre domaine. À la bataille de Strasbourg par exemple, Julien dut affronter sept rois et dix princes⁴³.

Il n'empêche qu'à cette époque, la société alémane produisait inmanquablement un roi dominant : un individu, dans chaque génération, qui exerçait plus de pouvoir

que ses pairs. Chnodomar, vaincu par Julien à Strasbourg en 357, fut l'un d'eux, comme le fut Vadomar, dont le pouvoir montant devint ensuite la cible de la politique romaine, et Macrien, que Valentinien I^{er} fut finalement contraint de reconnaître en 374. Cette position n'était pas une charge héréditaire et on ignore comment surgissait le roi dominant ou quel profit il tirait de sa suprématie. Nos sources romaines n'étaient pas assez intéressées à ces questions pour nous le dire. Mais il est probable que cette prééminence impliquait de recevoir, à la demande, un soutien financier et militaire ; c'était là une évolution non négligeable et elle suggère que les changements de nom au III^e siècle avaient une véritable signification politique. Dans les territoires des Alamans, une nouvelle superstructure avait recouvert le monde des petites entités politiques indépendantes caractéristique du I^{er} siècle. Bien qu'il n'y ait aucune preuve de cette hypothèse, il est parfaitement possible que Francs et Saxons, à même époque que les Alamans, aient pareillement développé des institutions et des coutumes allant dans le sens de l'unification. Plus à l'est, sur le Danube, les Goths tervinges l'avaient fait à coup sûr. Athanaric dirigeait une confédération qui comprenait un nombre indéterminé d'autres rois et princes.

Mais ce n'était pas seulement par sa structure politique que la Germanie du IV^e siècle différait de la Germanie du I^{er} siècle. Une série de découvertes archéologiques ont jeté une nouvelle lumière sur les transformations sociales et économiques plus profondes qui ont donné naissance au monde d'Athanaric. L'histoire commence dans la boue des champs, juste à l'est du secteur septentrional de la frontière rhénane de l'empire. Dans les années 1960, deux petits sites ruraux –

Wijster aux Pays-Bas et Feddersen Wierde en Allemagne – furent fouillés. Les trouvailles furent révolutionnaires. Les deux sites se révélèrent être des établissements agricoles, tous deux remontant au I^{er} siècle après Jésus-Christ, dont les habitants pratiquaient à la fois culture et élevage. L'aspect révolutionnaire, c'était que, pendant le plus clair de leur histoire, les deux sites avaient abrité des communautés villageoises avec un grand nombre de maisons habitées simultanément : plus de cinquante dans le cas de Wijster, trente à Feddersen Wierde. En outre, ces centres de peuplement furent occupés jusqu'au V^e siècle. Ils mettent au jour beaucoup d'aspects jusque-là inconnus de la pratique agricole.

Dans les quelques siècles qui précédèrent directement l'ère chrétienne, un type de culture extensive (plutôt qu'intensive) avait prévalu au travers de l'Europe germanique. S'y alternaient de courtes périodes d'exploitation avec de longues périodes de jachère ; le système requérait des surfaces relativement vastes pour nourrir une population donnée. Ces peuples du début de l'âge de fer manquaient de techniques pour maintenir la fertilité de leurs terres arables et en permettre une

mise en valeur de longue durée ; ils ne pouvaient les utiliser que quelques années avant de devoir se déplacer. Les labours consistaient généralement à égratigner superficiellement le sol, en croisillons, plutôt que de tracer un vrai sillon, qui retourne la terre de sorte que les éléments nutritifs des végétaux se retrouvent à pourrir dans le sol. La cendre était le principal engrais.

C'est en cela que diffèrent les établissements de Feddersen Wierde et de Wijster. Tôt dans la période romaine, les Germains de l'Ouest développèrent des techniques absolument neuves, utilisant le fumier de leurs animaux comme engrais, probablement associé à un plus complexe système de rotation à deux cultures, à la fois pour augmenter la production et pour permettre au sol de produire au-delà du court terme. Pour la première fois en Europe septentrionale, il devint donc possible, pour des êtres humains, de vivre ensemble dans des habitats groupés (ou « nucléaires ») relativement permanents. Plus loin au nord ou à l'est, l'usage du fumier mit plus longtemps à se répandre. Dans ce qui est maintenant la Pologne – les territoires des cultures Wielbark et Przeworsk –, aux deux premiers siècles après Jésus-Christ, les établissements germaniques restèrent de petite taille, d'une faible durée de vie et extrêmement dispersés. Au IV^e siècle toutefois, les nouvelles techniques s'étaient solidement implantées. Les établissements au nord de la mer Noire, dans des zones dominées par les Goths, pouvaient être de grande taille ; le plus vaste, Budesty, couvrait une aire de trente-cinq hectares. Et on a trouvé assez de pièces de charrue pour prouver que les populations sous contrôle des Goths utilisaient désormais des coutres de fer et des socs pour retourner vraiment la terre, même si ce n'était pas à une très grande profondeur. Un ouvrage récent a montré que des villages avaient aussi surgi en Scandinavie. Des cultures plus intensives se développaient et la palynologie confirme qu'entre la naissance du Christ et le V^e siècle, les pollens de céréales ont atteint un niveau sans précédent au travers de larges aires de ce qui est maintenant la Pologne, la République tchèque et l'Allemagne, aux dépens de l'herbe et des pollens d'arbre. De vastes étendues de nouvelles terres furent mises en culture et travaillées avec une intensité accrue⁴⁴.

Principal résultat de tout ce processus : la population d'Europe sous domination germanique augmenta massivement au long de la période impériale romaine. La contrainte de base qui limite la taille de toute population est la disponibilité de nourriture. La révolution agricole germanique accrut considérablement la quantité disponible et l'accroissement démographique est décelable dans les vestiges cimétériels. Les cimetières qui furent en usage continu durant la période romaine montrent tous un spectaculaire essor en nombre de sépultures sous l'empire tardif.

D'autres secteurs de l'économie se transformèrent également. Il est impossible de projeter quelque vue d'ensemble que ce soit, mais la production de fer sur le territoire de l'actuelle Allemagne s'accrut massivement. En Pologne, la production dans les deux centres principaux (dans les montagnes Swietokrzyskie et dans la Mazovie méridionale) s'éleva à la période romaine à huit ou neuf mille tonnes de fer brut par an. C'était beaucoup plus que n'auraient pu consommer les populations locales de culture Przeworsk, d'autant qu'une foule de plus petits sites d'extraction et de fonderie ont aussi été retrouvés, comme la quinzaine de forges du IV^e siècle regroupées au bord d'une rivière à Sinicy, dans l'Ukraine sous domination gothique.

Même chose avec la céramique : au début de la période romaine, les Germains faisaient toutes leurs poteries sans tour et en majeure partie, semble-t-il, sur des bases locales et ponctuelles. Au IV^e siècle, ce type de production fut remplacée par des poteries faites au tour, cuites à de bien plus hautes températures et, de ce fait, plus résistantes et plus élaborées. C'était l'œuvre d'artisans hautement qualifiés. On ne sait si les potiers germains pouvaient vivre du seul produit de leurs ventes, mais la diversification économique était certainement en marche. Le changement fut le plus net dans les zones où la production était destinée à la consommation d'une élite. Le contenu des tombes prouve que le verre était un bien précieux chez les populations germaniques aux premiers siècles après Jésus-Christ. Jusqu'à l'an 300 - environ, tout le verre trouvé dans un environnement germanique était importé de l'empire romain. Sans doute est-ce pourquoi ce produit avait une telle valeur, un peu comme les sacs à main italiens aujourd'hui. Dans les années 1960 toutefois, à Komarov sur le rebord extérieur des Carpates, des pelleteuses ont déterré une fonderie de verre du IV^e siècle. La qualité de ses produits, largement distribués de la Norvège à la Crimée, était telle qu'on croyait jusque-là qu'il s'agissait d'importations romaines. La fabrique de verre exhumée, contenant encore ses moules, ne laisse aucun doute sur le fait que la production était bel et bien originaire de Germanie.

On peut faire le même constat pour les métaux précieux. Jusqu'à la naissance du Christ, très peu d'objets de ferronnerie fine d'origine locale ont été identifiés dans des sites germaniques ; aux deux premiers siècles après Jésus-Christ, la grande majorité d'objets décoratifs étaient encore produits uniquement en bronze. Au IV^e siècle, des fibules d'argent ornées, d'une grande diversité typologique, étaient devenues des accessoires communs dans l'habillement germanique. Quelques exemples sont conservés d'ouvrages de plus grandes dimensions, en particulier un des plats d'argent du fameux trésor exhumé à Pietroasa en Roumanie à la fin du XIX^e siècle. La manière dont au moins certains de ces biens furent produits est

documentée grâce au village de Birlad-Valea Seaca (dans l'actuelle Roumanie), qui faisait probablement partie du territoire gouverné par Athanaric, chef des Tervinges.

Un des objets funéraires caractéristiques des zones gothiques au nord de la mer Noire est un peigne composite fait en bois de cerf. Les peignes avaient une grande importance culturelle. Les types de coiffures étaient utilisés par certains groupes germaniques pour exprimer soit l'appartenance au groupe en question (comme le fameux chignon suève), soit le statut social de l'individu (la longue chevelure des chefs mérovingiens parmi les Francs). À Birlad-Valea Seaca, les pelleteuses ont déterré près de vingt huttes contenant des peignes et leurs composants à diverses étapes de la production. À l'évidence, le village entier se dédiait à la fabrication de ce produit⁴⁵.

Nous voudrions en savoir beaucoup plus. Ces peignes étaient-ils fabriqués pour le commerce et échangés, ou ce village était-il une sorte de communauté sujette qui devait fournir annuellement de nombreux peignes en tribut ? Quelle que soit la réponse, on ne saurait sous-estimer l'étendue et l'importance de la révolution économique qui avait transformé l'Europe germanique au IV^e siècle. De nouvelles compétences s'étaient développées, des objets circulaient désormais sur de bien plus vastes espaces. Peut-être une partie de cette production n'était-elle pas à but commercial : des biens destinés à servir de cadeaux d'un chef à l'autre, par exemple. Mais nous savons que les Tervinges commerçaient largement avec le monde romain, comme d'autres peuples sur la frontière rhénane. Et si aucune monnaie n'était frappée en Germanie même, les pièces romaines circulaient en abondance et pouvaient facilement servir de vecteur d'échange (déjà, au I^{er} siècle, Tacite nous dit que les *Germani* de la région rhénane utilisaient à cette fin des pièces d'argent romaines de bonne qualité).

L'expansion économique s'accompagna d'une révolution sociale. Il n'y avait pas toujours eu d'élites sociales dominantes dans l'Europe germanique ; du moins leur présence n'est-elle pas visible dans les cimetières, qui sont notre principale source d'information. Pendant la majeure partie du premier millénaire avant Jésus-Christ, l'Europe centrale et septentrionale était marquée par le choix presque systématique de la crémation comme principal rite funéraire, et les objets contenus dans les tombes étaient le plus souvent les mêmes : quelques poteries sans tour usagées et de quelconques fibules ornées. Ce n'est qu'au III^e siècle avant Jésus-Christ que de plus riches sépultures (les plus grandes parmi elles sont souvent désignées par leur nom allemand *Fürstengraber*, « les tombes princières ») commencèrent à apparaître, encore en petit nombre et de manière éparse. Une fois de plus, ce fut dans la

période impériale romaine qu'on se mit à enterrer pour la première fois des quantités de biens incroyablement variés avec divers membres des mêmes communautés germaniques.

En Occident, ces riches tombes se distribuent, chronologiquement, entre un groupe de la fin du I^{er} siècle après Jésus-Christ et un autre de la fin du II^e siècle. Mais il est fort peu probable que ces « princes » n'aient existé, ponctuellement, qu'à ces deux époques. Plus à l'est, le nombre des objets funéraires s'accrut de la même manière au long de la période romaine, mais, au II^e siècle, les Germains commencèrent à utiliser d'autres moyens pour indiquer un statut à part, comme de grands tumulus de pierres. Les sépultures exceptionnellement riches ou vastes en disent beaucoup sur les prétentions et les revendications de ceux qui les ont édifiées, et on a suggéré que des tombes opulentes marquent des moments d'intense compétition sociale plus que de particulière prospérité⁴⁶.

Fort heureusement, nous avons quelques sources moins ambiguës, dont certaines écrites, pour nous aider à interpréter la signification de ces sépultures sur le long terme. Alors qu'il n'y a pas grand signe, au I^{er} siècle, d'une transmission héréditaire de la prééminence sociale et que le gouvernement, même au sein de petits groupes, fut plus souvent collectif qu'individuel, au IV^e siècle en revanche, le pouvoir parmi les Tervinges se transmet sur trois générations de la même famille : à rebours, Athanaric, son père l'otage et le chef des Tervinges qui négocia avec Constantin I^{er}. Les mieux informées de nos sources grecques et latines donnent invariablement à ces chefs le titre de « juges », mais nous ne savons pas ce que ce terme traduisait. Il y a toutes raisons de supposer qu'au-dessous de ces chefs suprêmes, le pouvoir de la deuxième strate de rois et princes était lui aussi héréditaire. Un tel modèle prévalait chez les Alamans. Comme nous l'avons déjà relevé, la position de roi dominant n'y était pas héréditaire, en particulier parce que les Romains avaient tendance à éliminer ceux qui atteignaient ce rang ; mais, clairement, le statut des roitelets alamans l'était. Méderic, l'otage de haut rang alaman qui changea le nom de son fils en Sérapion en l'honneur de la divinité égyptienne, était le frère du Chnodomar qui conduisit les Alamans à la défaite à Strasbourg, en 357. Sérapion aussi gouverna comme roi et il commanda l'aile droite de l'armée dans la bataille – signe, peut-être, qu'il n'était pas trop entiché de son nom à l'exotisme méditerranéen. Sans doute la succession n'est-elle pas passée en ligne directe du père au fils, mais Chnodomar, Méderic et Sérapion appartenaient à un clan royal qui avait la capacité de transmettre son pouvoir au travers des générations. Sans doute en était-il de même pour les autres rois alamans. Quand les Romains éliminèrent le roi dominant Vadomar, estimant qu'il représentait une trop grande menace, ils éliminèrent aussi

son fils Vithicab, ce qui suggère que le pouvoir du père était, au moins potentiellement, transmissible⁴⁷.

Les fouilles ont aussi jeté une grande lumière sur l'élite germanique du IV^e siècle. Les archéologues ont réussi à identifier, dispersés au travers de la Germanie, certains des centres de peuplement et des demeures d'où était exercé le pouvoir. Aux marges de la vallée du Rhin, dans le pays d'origine des Alamans, des fouilles sur la colline connue comme la Runderberg, près de la ville d'Urach, ont révélé un énorme rempart de bois du IV^e siècle, entourant une aire ovale de soixante-dix mètres sur cinquante. Plusieurs édifices s'élevaient à l'intérieur, dont une vaste halle de bois, tandis que de plus petits bâtiments s'étagaient en dessous, à flanc de colline. La halle est typiquement le genre d'endroit où des chefs alamans ont pu se recevoir les uns les autres, et nul doute que leurs fidèles aient aussi été de la fête. Les plus petites demeures étaient-elles occupées par ces compagnons, par des artisans ou par des Alamans du commun ? Voilà qui reste obscur (les fouilles n'ont pas été intégralement publiées). Plus à l'est, dans les territoires dominés par les Goths, quelques centres fortifiés ont été repérés et partiellement explorés, comme Alexandrovka. Sur la plupart des sites au nord de la mer Noire, les tessons de céramique romaine représentent 15 à 40 % du matériel total. À Alexandrovka, les débris d'amphores romaines, surtout à vin, montent à 72 % de l'ensemble ; il est clair que de nombreuses ripailles ont dû se dérouler en ce lieu.

On a retrouvé à Kamenka-Antechrak ce qui pourrait bien être la villa d'un autre chef goth. Formé de quatre édifices de pierre avec des annexes et une cour, l'établissement couvrait une superficie de trois mille huit cents mètres carrés. Ses larges capacités de stockage et la quantité de céramique romaine supérieure à la moyenne (plus de 50 %, cette fois-ci comprenant à la fois des débris d'amphores à vin et de la vaisselle fine) indiquent que c'était aussi un important centre de consommation. À Pietroasa en Roumanie, le matériel céramique et les capacités de stockage prouvent qu'un chef goth du IV^e siècle réoccupait un vieux fort romain pour le même type d'usages. Ce genre de demeures distinctes des élites était jusque-là un phénomène inédit⁴⁸.

Il est donc certain que les fruits de la prospérité engendrée par la révolution économique germanique ne se retrouvèrent pas équitablement distribués, mais qu'ils furent captés par des groupes particuliers. Chaque nouveau flux de richesses – comme celui qu'à une époque plus récente, produisirent la Révolution industrielle ou la mondialisation – déclenche toujours une intense compétition pour son contrôle. Et si la quantité de biens ainsi générés est assez élevée, ceux qui la contrôlent créent des structures de pouvoir entièrement neuves. En Europe

occidentale par exemple, la Révolution industrielle finit par détruire la domination sociale et politique de la classe des propriétaires fonciers qui était aux affaires depuis le Moyen Âge, car l'importance des nouvelles fortunes industrielles rendit soudain dérisoires les sommes d'argent qu'on pouvait retirer de l'exploitation foncière, même sur de grandes surfaces. Il n'est donc guère surprenant que la révolution économique de la Germanie ait déclenché une révolution sociale et politique. D'autres découvertes archéologiques ont éclairé certains des processus mis en œuvre.

Dans l'Antiquité, la majeure partie de la péninsule du Jutland était parsemée d'étangs et de vastes tourbières, à présent asséchés – pour la plupart – par les programmes de bonification des terres. Des fouilles récentes ont montré qu'en raison de leur capacité à absorber des objets même de grande taille, ces zones littorales de la mer du Nord et d'autres semblables ont longtemps été utilisées par les populations locales comme dépôts pour leurs offrandes sacrificielles. Ainsi divers objets – des chariots aux plats d'or – datables de diverses périodes ont-ils été exhumés.

À la période romaine, de la fin du II^e siècle après Jésus-Christ au IV^e, des séries d'armes furent offertes en sacrifice, dont beaucoup ont émergé des marécages et des étangs dans cette zone : Vimose, Thorsberg, Nydam près d'Øster Sottrup et Ejsbøl Mose. Nombre de ces dépôts comprenaient les armes et l'équipement d'escortes nombreuses – parfois même des armées entières – qui étaient rituellement mutilées dans le cadre de l'acte sacrificiel. La plus étonnante découverte d'un ensemble du III^e siècle, à Ejsbøl Mose dans le Jutland méridional, nous donne le profil de la troupe à laquelle les armes appartenaient originellement. Sur ce chantier, les archéologues ont trouvé l'armement d'une petite armée de deux cents hommes, comprenant piques, lances et boucliers (au moins soixante d'entre eux portaient aussi des épées et des dagues), un nombre inconnu d'archers (six cent soixante-quinze pointes de flèche ont été exhumées) et douze à quinze hommes, dont neuf à cheval, avec un équipement plus sophistiqué. Il s'agissait là d'une troupe parfaitement organisée, avec une nette hiérarchie et un degré impressionnant de spécialisation militaire : un chef et son escorte, pas une bande de paysans soldats⁴⁹.

Sur ces bases, nous commençons à entrevoir comment les chefs purent s'élever au-dessus de leurs pairs au point de rendre leur pouvoir héréditaire. Dans le monde germanique du I^{er} siècle, la puissance déclinait et croissait rapidement. Mais, si une seule génération au sein d'une famille pouvait utiliser sa nouvelle richesse pour recruter et organiser une troupe du genre de celle trouvée à Ejsbøl Mose et transmettre à la fois ses biens et ses fidèles, ses chances de conserver le pouvoir sur

plusieurs générations s'en trouvaient considérablement accrues. Les troupes organisées fournissaient le levier grâce auquel les prétentions exhibées dans les riches tombes étaient mises en pratique. Au IV^e siècle, les escortes étaient un attribut essentiel des puissants. Chnodomar, le chef alaman vaincu par Julien à Strasbourg, avait une escorte personnelle de deux cents guerriers⁵⁰, comparable à celle du dépôt d'Ejsbøl Mose.

D'autres sources démontrent que de telles escortes avaient toutes sortes d'usages hors de la bataille. La persécution des chrétiens que le Goth Athanaric déclencha, après avoir en partie soustrait les Tervinges à la domination romaine en 369, produisit un document d'un éclat particulier : la *Passion de saint Saba*. Elle conte l'histoire de la persécution et de la mort du martyr goth qui portait ce nom. Saba était tervingue d'origine, pas le descendant de prisonniers romains. La *Passion* fut écrite sur le territoire romain, où le corps du saint fut trouvé après sa mort. Parmi la foule de précieux détails qui nous sont livrés, nous apprenons que les chefs de niveau intermédiaire, chez les Tervinges, avaient leurs propres escortes et s'en servaient pour imposer leur volonté. Ce fut une paire de brutes envoyées par un certain Atharid qui provoqua finalement la mort de Saba par noyade⁵¹.

Les escortes permettent aussi de comprendre la nature des lieux de pouvoir au IV^e siècle. Ils étaient construits et fonctionnaient, nous l'avons vu, comme centres de consommation (ainsi le Runderberg ou Pietroasa en Roumanie). Grâce aux textes du haut Moyen Âge, nous savons qu'offrir d'abondants festins était la principale vertu requise des chefs germaniques en échange d'un loyal service, et il n'y a pas de raison de supposer qu'il se soit agi d'une nouveauté. Cette activité nécessitait non seulement de vastes salles, mais aussi un flux régulier de nourriture et les moyens d'acheter des biens tels que le vin romain, qui n'étaient pas produits par l'économie locale. Comme l'existence d'artisans spécialisés le prouve également, l'économie germanique avait suffisamment dépassé ses vieilles normes Jastorf pour supporter un nombre bien plus élevé de producteurs non agricoles.

Les dépôts des marécages permettent d'établir un autre point capital. Les sacrifices aux divinités étaient probablement des offrandes en actions de grâces pour la victoire : le dépôt d'Ejsbøl Mose célèbre la destruction de deux cents hommes dont les armes ont été livrées aux profondeurs du marais. On ne sait exactement qui ils étaient. Était-ce l'armée d'un seul petit groupe germanique, vaincue par l'armée d'un autre clan ? Tacite livre un commentaire révélateur sur quelques Chattes et ceux qui les vainquirent, un groupe d'Hermendures, en lutte pour un entrepôt de sel : « Les deux parties, en cas de victoire, avaient voué leurs ennemis à Mars et à Mercure. Ce vœu impliquait le sacrifice de la totalité de la partie perdante, avec ses

chevaux et toutes ses possessions⁵². » Le sacrifice rituel d'ennemis vaincus n'était évidemment pas une nouveauté. Un seul de ces petits groupes tribaux du I^{er} siècle aurait pu aligner plus de deux cents hommes sur le champ de bataille, si bien que le dépôt d'Ejsbøl Mose peut commémorer la destruction d'une bande de guerriers errants en maraude – peut-être vaincus alors qu'ils menaient une incursion au sud du Jutland pour se livrer au pillage, ou dans le but d'imposer une domination qui leur aurait permis d'extorquer plus régulièrement un tribut et de la nourriture. Quoi qu'il en soit, la trouvaille montre que, si les nouveaux flux de richesse finissaient d'ordinaire par se distribuer de manière inéquitable, il n'en allait jamais sans conflit.

Un autre trait marquant de la majeure partie de la Germanie pendant la période romaine fut un net accroissement du nombre des dépôts funéraires d'armes. Les escortes militaires n'étaient pas seulement le résultat d'une révolution sociopolitique, mais aussi le vecteur qui l'avait provoquée, et sans doute la violence interne à large échelle fut-elle un caractère distinctif du monde germanique du II^e au IV^e siècle. Les dynastes héréditaires qui dominaient les nouvelles confédérations alémaniques, franques et saxonnes imposèrent probablement leur pouvoir au travers d'une compétition belliqueuse. Il en était de même, dans un contexte légèrement différent, du monde gothique plus à l'est. Là, l'élément migratoire joua un rôle plus important, mais, pour créer des confédérations comme les Tervinges d'Athanaric, il fallait que les populations indigènes aient été soumises et que de nouvelles hiérarchies aient été établies à titre héréditaire. Tant à l'orient qu'à l'occident, la richesse croissante de la région provoqua une lutte féroce pour son contrôle et favorisa l'émergence d'armées de spécialistes comme moyen de l'emporter. L'issue de ces processus fut la constitution, au IV^e siècle, d'une plus vaste confédération politique de Germanie.

Les débuts du féodalisme ?

Certains historiens en sont arrivés à la conclusion que, déjà dans la société germanique du IV^e siècle, seule comptait une petite classe aristocratique, entourée de fidèles armés. En dehors des plus riches, il y a toutefois nombre de tombes des III^e et IV^e siècles qui contiennent quelques objets funéraires : des sépultures d'hommes avec des armes ; des sépultures de femmes avec un étalage assez recherché de bijoux personnels. Ces tombes sont bien trop nombreuses pour n'appartenir qu'à des rois et à la noblesse féodale. La documentation écrite donne de solides indices sur les personnes qu'elles ont pu abriter par la suite. À la fin du V^e siècle et au début du VI^e, les États germaniques qui succédèrent à l'empire romain

d'Occident produisirent une grande quantité de textes juridiques. Ils dépeignent systématiquement les sociétés germaniques (et les sociétés sous domination germanique) à cette période plus tardive comme formées pour l'essentiel de trois castes : les hommes libres, les affranchis et les esclaves. À la différence du monde romain où les descendants d'affranchis entraient sans réserve dans la catégorie des hommes libres, le statut d'affranchi était héréditaire dans la sphère germanique. Les mariages entre ces trois castes étaient prohibés et une complexe cérémonie publique était requise pour un individu voulant sauter le fossé séparant un statut de l'autre. Ce mode de classement en catégories juridiques était largement répandu : parmi les Goths, les Lombards, les Francs et les Anglo-Saxons, par exemple. On voit également une classe d'hommes libres relativement nombreuse – non pas une petite noblesse féodale – jouer un rôle politique et militaire important dans le royaume ostrogoth d'Italie ; le même rôle politique et militaire plus l'accès à la propriété foncière chez les Francs et les Lombards. Sans doute les hommes libres étaient-ils aussi les bénéficiaires de dépôts d'armes funéraires dans l'Angleterre anglo-saxonne des ^v^e et ^{vi}^e siècles ; une pratique qui était clairement utilisée pour proclamer un statut social plus que pour simplement signaler que le défunt avait été un guerrier⁵³.

Puisque la richesse a coulé de manière bien plus abondante dans la société germanique entre les ^{iv}^e et ^{vi}^e siècles, je ne crois pas que la participation politique puisse avoir été moindre au ^{iv}^e siècle qu'au ^{vi}^e. Elle devait plutôt être plus large. Si donc une classe relativement nombreuse d'hommes libres existait encore au ^{vi}^e siècle, tel était sûrement le cas deux cents ans auparavant. En d'autres termes, une aristocratie guerrière de type féodal ne dominait pas encore la Germanie à la fin de la période romaine. Et les sources romaines, malgré leur manque d'intérêt pour le fonctionnement interne des sociétés germaniques, fournissent assez de preuves qui viennent confirmer cette assertion. Les rois goths du ^{iv}^e siècle, par exemple, ne pouvaient se contenter de lancer des ordres : il leur fallait faire accepter leur politique à une audience relativement large. Quant aux armées gothiques vers 400 après Jésus-Christ, elles contenaient grand nombre de combattants d'élite – des hommes libres, autrement dit – et non pas seulement un petit contingent de guerriers aristocrates. Ces combattants d'élite avaient leur propre entourage armé ; les codes de lois plus tardifs établissent que les affranchis (mais pas les esclaves) prenaient part au combat, probablement aux côtés des hommes libres dont ils étaient les dépendants⁵⁴. Ce n'est pas pour dire que tous les hommes libres étaient égaux : certains étaient plus riches que d'autres, en particulier s'ils bénéficiaient de

la faveur royale. Mais la puissance sociale n'était pas encore restreinte à une petite noblesse.

Comment rois et nobles, entourés de leurs escortes, interagissaient-ils avec le reste de la société des hommes libres ? Ce n'est guère une question que l'archéologie puisse aider à résoudre. Les sources romaines ne sont pas non plus d'un grand secours. Mais, pour être capable de nourrir et récompenser ses fidèles, tout personnage disposant d'une escorte armée d'une certaine importance – tous les rois alamans, les « juges » et rois des Tervinges – avait dû s'arroger le droit de réclamer un soutien économique de la part des hommes libres et de leurs descendants. Dans la Germanie du IV^e siècle, il n'y a aucune trace de la documentation administrative qu'aurait nécessitée une imposition à large échelle, mais la production agricole a dû être l'objet d'exactions régulières.

Une fois de plus, la situation avait donc nettement évolué depuis le I^{er} siècle, où des contributions n'étaient qu'occasionnellement adressées à des chefs éminents sur la base du volontariat (comme Tacite le rapporte dans sa *Germanie*). À l'évidence, les rois du IV^e siècle avaient la charge de représenter leurs sujets dans certaines négociations avec des puissances extérieures – comme la rencontre au sommet entre Athanaric et Valens – et pour définir une « politique étrangère ». Ils ont également dû avoir le droit d'exiger un service militaire de leurs sujets, car la politique étrangère implique souvent un peu plus que de décider à qui faire la guerre. Le profil de poste incluait encore certaines fonctions judiciaires. À tout le moins, les rois ont dû juger les querelles entre leurs principaux sujets. Quant à savoir s'ils eurent la faculté de faire des lois à valeur générale – et non de simples décisions sur des cas particuliers – c'est moins sûr. Le pouvoir de légiférer dans les royaumes germaniques de l'Occident post-romain semble avoir été une fonction nouvelle et, même alors, elle était exercée dans un esprit consensuel. Quand un code législatif était adopté, c'était dans les assemblées des grands, et les lois étaient alors édictées au nom de tous⁵⁵.

Les sources romaines du IV^e siècle n'éclairent guère la manière précise dont les rois et leurs escortes interagissaient avec la catégorie des hommes libres, mais la *Passion de saint Saba* nous en dit un peu plus. Chez les Tervinges, la persécution des chrétiens fut une décision politique de toute la caste dirigeante, aussi bien des roitelets que d'Athanaric lui-même. Son application, toutefois, dépendait largement des communautés villageoises, même si des émissaires, ignorants des circonstances locales, durent être de temps en temps envoyés à la ronde pour contrôler le bon déroulement des opérations. Dans le cas du village de Saba, cette situation donna aux gens l'opportunité de faire échouer une politique à laquelle ils étaient

franchement hostiles. Mis en demeure de persécuter les chrétiens, ils jurèrent par de faux serments qu'il n'y en avait aucun parmi eux. Ce village, au moins, voulut clairement protéger ses chrétiens de la persécution d'Athanasios et les fidèles du roi n'en purent mais ils n'avaient aucune idée de qui pouvait être ou ne pas être chrétien ; c'est parce que Saba ne voulut pas prendre part à la supercherie qu'il fut martyrisé⁵⁶.

La société germanique restait alors une oligarchie à large base, avec de grands pouvoirs entre les mains d'une élite d'hommes libres encore nombreux. Il y avait du chemin à parcourir avant d'atteindre l'état féodal de l'ère carolingienne.

Rome, la Perse et les Germains

Notre exploration des changements qui transformèrent le monde germanique entre le I^{er} et le IV^e siècle montre sans ambages pourquoi l'attention des Romains resta si fortement fixée sur la Perse à la période de l'empire tardif. L'accession de cet État au rang de superpuissance avait provoqué la grave crise du III^e siècle, et la Perse resta la menace de loin la plus sérieuse, même après que le front oriental eut été stabilisé. La Germanie par comparaison, y compris au IV^e siècle, était bien loin d'avoir engendré une identité commune parmi ses peuples ou d'avoir unifié ses structures politiques. Des alliances purement contingentes avaient donné naissance à des groupes plus forts ou à des confédérations ; ces dernières représentaient un changement de poids par rapport au kaléidoscope du monde germanique au I^{er} siècle, avec ses loyautés changeantes. Bien que le statut royal puisse désormais être héréditaire, aucun des chefs germains, même parmi ceux qui avaient remporté les plus grands succès, ne pouvait se vanter d'égaler la réussite d'Artaban dans son unification du Proche-Orient contre la puissance romaine. À en juger par les dépôts d'armes et par nos sources écrites, les Germains du IV^e siècle continuaient autant à se combattre entre eux qu'à combattre l'État romain.

Cela dit, l'augmentation massive de la population, le développement économique et la restructuration politique des trois premiers siècles après Jésus-Christ n'avaient pas manqué de faire de la Germanie du IV^e siècle une menace potentielle bien plus forte contre la domination stratégique romaine en Europe que ne l'avait été la Germanie du I^{er} siècle. Il convient aussi de rappeler que la société germanique n'avait pas encore trouvé son équilibre. La ceinture de royaumes clients ne s'étendait que sur une largeur de cent kilomètres environ au-delà des frontières du Rhin et du Danube : ce qui laissait une grande partie de la Germanie hors d'atteinte des campagnes militaires de routine qui permettaient de garder les régions frontalières à peu près soumises. Pour menacer l'équilibre du pouvoir sur la

frontière, il aurait donc fallu un péril bien plus grave que les ambitions intermittentes de rois clients. La Perse sassanide avait produit un puissant choc exogène au siècle précédent. Le monde germanique, au-delà de la ceinture strictement contrôlée des royaumes clients, représentait-il une semblable menace ?

Tout au long de la durée de l'empire romain, les États clients germaniques établis s'étaient périodiquement retrouvés la cible de groupes prédateurs basés loin de la frontière romaine. L'explication de ce phénomène est on ne peut plus simple. Si l'ensemble de la Germanie avait entrepris une révolution économique, les régions frontalières en bénéficiaient toutefois de manière disproportionnée, car leurs économies étaient notamment stimulées par la proche présence de milliers de soldats aux poches pleines. Les États clients avaient donc tendance à devenir plus riches que la Germanie hors de l'orbite romaine : donc une cible pour les agresseurs. Le premier cas connu survint au milieu du I^{er} siècle après Jésus-Christ, quand une armée hétéroclite venue du Nord envahit le royaume client d'un certain Vannius des Marcomans, pour mettre la main sur les grands biens qu'il avait accumulés pendant ses trente ans de règne⁵⁷. Et ce furent aussi des groupes venus des marges septentrionales à la recherche des richesses d'un État client qui déclenchèrent la convulsion du II^e siècle généralement connue sous l'appellation de guerres marcomanes. C'est la même raison qui explique l'arrivée des Goths près de la mer Noire. Avant le milieu du III^e siècle, ces terres étaient dominées par des groupes sarmates iranophones, profitant largement des étroites relations qu'ils entretenaient avec l'État romain (leur prospérité se manifeste par une série de sépultures magnifiquement meublées, datant du I^{er} au III^e siècle). Les Goths et les autres groupes germaniques pénétrèrent dans la région pour s'emparer d'une part de ces richesses.

Toutefois, le danger que représentait le monde germanique en développement n'était encore qu'embryonnaire, en raison de son manque global d'unité. En pratique, le chapelet de vastes royaumes et de confédérations germaniques – qui s'étirait désormais de l'embouchure du Rhin au rivage septentrional de la mer Noire – fournissait toute une gamme de partenaires mineurs au sein du système dominant de l'empire tardif romain, plutôt qu'une réelle menace pour la puissance impériale. L'empire n'obtenait pas toujours ce qu'il voulait dans ses relations, et le simple fait de maintenir le système provoquait, à peu près une fois par génération, une grave confrontation entre le partenaire principal et les partenaires secondaires. Néanmoins, de manière générale, les barbares savaient quelle était leur place : et nul ne le savait mieux que Zizaïs, le chef qui vint devant l'empereur Constance pour lui demander son aide en 357 :

Voyant l'empereur, il jeta ses armes à terre et se prosterna face contre terre comme s'il gisait sans vie. Et puisque, par peur, l'usage de la voix lui fit défaut au moment précis où il aurait dû faire sa requête, il suscita une plus grande compassion ; mais, après plusieurs tentatives, interrompu par les sanglots, il ne fut en mesure d'exprimer qu'un petit peu de ce qu'il essayait de demander⁵⁸.

D'abord l'incapacité de parler, puis des sanglots silencieux et, pour finir, le bredouillis de quelques requêtes firent l'affaire : Constance fit de Zizaïs un roi client de Rome et lui accorda, ainsi qu'à son peuple, la protection impériale. Malheur aux barbares qui oubliaient ce scénario.

L'empire romain tardif se débrouillait plutôt bien pour contenir les barbares. Il avait dû puiser dans ses réserves pour relever le défi perse, mais, dans l'ensemble, il avait encore le contrôle de ses frontières européennes. Pourtant, il a longtemps été de mise d'affirmer que le financement nécessaire à ce contrôle mettait le système sous une pression excessive ; que l'effort mis en œuvre n'était pas tenable ; que la stabilité revint bien sur les frontières orientales et européennes de Rome au IV^e siècle, mais à un prix trop élevé qui entraîna la chute l'empire. Ainsi le veut la thèse traditionnelle. Avant d'explorer la fin du IV^e et le V^e siècle, il importe d'examiner l'empire au milieu du IV^e siècle de plus près. Sa structure était-elle vraiment destinée à s'écrouler ?

1. TACITE, *Annales*, 1, 61, 1-6.

2. WELLS (2003), en particulier chapitres 2-3 et appendices, offre une bonne introduction au mythe d'Hermann et aux récentes découvertes archéologiques. En revanche, son récit de la bataille est pour le moins étrange : il imagine un massacre expédié en une heure et ne dit mot du fait que notre meilleure source d'information décrit une lutte qui dura quatre jours et se déroula sur une distance considérable, DION CASSIUS, 56, 19-22, qu'aucune autre source ne contredit.

3. DAHN (1861-1909) et (1877).

4. Une excellente vue d'ensemble, mettant en évidence les différences stratégiques entre les diverses frontières, dans WHITTAKER (1994).

5. Comme KOSSINNA le déclare dans la version de 1926 de *The Origin of the Germani*, « clairement définis, nettement distinctes, les provinces délimitées par l'archéologie correspondent incontestablement aux territoires de tribus et de peuples particuliers ». Les idées de Kossinna se diffusèrent dans le monde anglophone surtout grâce aux travaux de V. Gordon CHILDE (1926) et (1927). Pour une introduction aux récentes réinterprétations des aires culturelles archéologiques, voir RENFREW et BAHN (1991).

6. Sur Arioviste, voir CÉSAR, *Guerre des Gaules*, 1, 31-53 ; sur Velléda, voir TACITE, *Histoires*, 4, 61 et 65 ; 5, 22 et 24. On trouvera d'utiles introductions à la société germanique à haute époque dans TODD (1975) et (1992) ; HACHMANN (1971).

7. Sur les Bructères, voir TACITE, *Germanie*, 33 ; sur les Ampsivariens, *id.*, *Annales*, 13, 56.

8. *Ibid.*, 1, 68.

9. ELTON (1996b), p. 66-69.

10. STRABO, 4, 5, 3.

[11.](#) Sur l'expansion chinoise voir par exemple LATTIMORE (1940). Pour une introduction à la culture *Oppida*, voir CUNLIFFE et ROWLEY (1976) ; CUNLIFFE (1997). Sur la culture de Jastorf, voir SCHUTZ (1983), chapitre 6. Pour l'adoption par les Germains des formes de la culture de La Tène, voir HACHMANN *et al.* (1962.) La bibliographie sur la dynamique de l'expansion impériale romaine est abondante, mais, pour une introduction, voir CAH, 2^e éd., vol. IX, en particulier chapitre 8a ; CAH, 2^e éd., vol. X, en particulier chapitres 4 et 15 ; ISAAC (1992), en particulier chapitre 9 ; WHITTAKER (1994), chapitres 2-3. Des études récentes ont montré que le processus était beaucoup plus anarchique que ne l'aurait voulu la conception traditionnelle d'une conquête planifiée.

[12.](#) Traduction DODGEON et LIEU (1991), p. 43-46, 50 et 57.

[13.](#) Pour une introduction à l'histoire du Proche-Orient dans la période du Haut-Empire romain, voir MILLAR (1993).

[14.](#) Chronicon paschale, 510.

[15.](#) Sur la révolution sassanide, voir CHRISTENSEN (1944) ; HOWARD JOHNSON (1995) ; McADAMS (1965) ; DODGEON et LIEU (1991).

[16.](#) Pour des chiffres globaux, AGATHIAS, *Histoire*, 5, 13 ; JEAN LE LYDIEN, *Sur les mois (De mensibus)*, 1, 27. Pour les débats généraux, JONES (1964), p. 679-686 (qui est enclin à admettre une augmentation jusqu'à six cent mille hommes après Dioclétien) ; HOFFMANN (1969) ; ELTON (1996a) ; WHITBY (2002). Les arguments largement diffusés de MACMULLEN (1963) sur l'inefficacité militaire des *limitanei* ont été infirmés depuis lors.

[17.](#) Sur la confiscation des finances des cités, voir CRAWFORD (1975), qui reste controversé. Constantius restitua un quart de leurs finances aux cités d'Afrique, Valentinien I^{er} et Valens un tiers à toutes les cités ; voir JONES (1964), chapitre 19.

[18.](#) Sur ces mesures, voir JONES (1964), en particulier chapitre 13 et p. 623-630.

[19.](#) L'unique exception – une lourde défaite romaine en 363 – fut causée par l'ambition démesurée de l'empereur Julien, sur laquelle nous allons revenir plus avant. Pour les relations entre Rome et la Perse au IV^e siècle, voir par exemple DODGEON et LIEU (1991) ; MATTHEWS (1989), chapitres 4 et 7.

[20.](#) Pour une introduction à ces événements du III^e siècle, voir JONES (1964), chapitre 1 ; DRINKWATER (1987).

[21.](#) La citation est d'Ammien MARCELLIN, 28, 5, 4 ; pour la suivante, *ibid.*, 28, 5, 7.

[22.](#) Le fait est mentionné par deux propagandistes contemporains (*Pan. lat.*, 7, 10 *sq.* ; 10, 16, 5-6) et intégré à une des principales histoires du IV^e siècle, EUTROPE, 10, 3, 2.

[23.](#) SYMMAQUE, *Relatio*, 47.

[24.](#) THÉMISTIOS, *Orationes*, 10, 131b-c. Sur Thémistios et sa carrière, voir HEATHER et MONCUR (2001), en particulier chapitre 1.

[25.](#) Les constructions idéologiques romaines sur les barbares dérivait directement de celles des Grecs. Voir par exemple DAUGE (1981) ; FERRIS (2002).

[26.](#) Parmi bien d'autres, CALO LEVI (1952) et McCORMICK (1986) soulignent l'importance de cette victoire.

[27.](#) THÉMISTIOS, *Orationes*, 5, 66a-c, avec MATTHEWS (1989), chapitre 7, et SMITH (1999) sur la campagne.

[28.](#) THÉMISTIOS, *Orationes*, 6, 73c-75a.

[29.](#) Les deux citations sont de THÉMISTIOS, *Orationes*, 10, 205a-b et 10, 202d-203a.

[30.](#) Pour une analyse complète des différences de circonstances entre la paix de Constantin I^{er} avec les Goths en 332 et la paix de Valens en 369, voir HEATHER (1991), chapitre 3, avec toutes les références bibliographiques. THÉMISTIOS, *Orationes*, 8, 116, prononcée en mars 368, mentionne l'arrivée du prince ibérien Bacurius au quartier général de Valens et date le début des manœuvres de Chosroé du milieu de la guerre gothique. L'histoire de l'autre sommet du IV^e siècle sur un fleuve est rapportée par AMMIEN MARCELLIN, 30, 3.

[31.](#) Le traité de 369 est présenté comme une issue raisonnable à la guerre par AMMIEN MARCELLIN, 27, 5, 9 ; ZOSIME, 4, 11. Même après avoir vaincu les Alamans dans les années 350, l'empereur Julien intégra encore des dons annuels aux traités de paix qu'il négocia avec leurs divers rois : HEATHER (2001) ; voir KLÖSE (1934) pour bien d'autres exemples antérieurs. Une armée gothique de quelque trois mille hommes (ce qui n'est pas un chiffre négligeable quand les corps expéditionnaires comptaient environ vingt à trente mille hommes) avait été

fournie en quatre occasions après la victoire de Constantin I^{er} sur les Goths en 332 : en 348 (LIBANIUS, *Orationes*, 59, 89), en 360 (AMMIEN MARCELLIN, 20, 8, 1), en 363 (*ibid.*, 23, 2, 7) et en 365 (*ibid.*, 26, 10, 3).

[32.](#) Sur la statue, voir THÉMISTIOS, *Orationes*, 15, 191a. Sur le serment, voir AMMIEN MARCELLIN, 27, 5, 9. Sur l'utilisation des otages, voir BRAUND (1984). L'influence culturelle n'eut pas toujours l'effet escompté. Arminius, trois siècles et demi auparavant, avait servi comme officier romain dans les troupes auxiliaires avant de comploter la destruction de Varus.

[33.](#) Sur ces deux manuscrits, voir respectivement TJÄDER (1972) ; GRYSON (1980).

[34.](#) Les deux sources principales pour Wulfila – la lettre d'Auxence et le fragment 2, 5 de l'histoire de l'Église de Philostorge – posent un problème quant aux dates de son ordination et de la période passée en Gothie. Voir HEATHER et MATTHEWS (1991), chapitre 5, avec références bibliographiques et traduction pour le raisonnement sous-tendant la solution qui a mes préférences. Pour une semblable communauté de prisonniers romains parmi les Avars au VII^e siècle, voir *Miracles de saint Démétrius*, p. 285-286.

[35.](#) Le texte évangélique du *Codex argenteus* conserve le travail de Wulfila presque intact, alors que d'autres intervenants travaillèrent après sa mort au texte des Épîtres : FRIEDRICHSEN (1926) et (1939). Avant Wulfila, les Goths se servaient de runes pour la divination et autres objectifs limités, mais, comme il a été mentionné par ailleurs, le gotique n'avait pas d'existence comme langue écrite. Wulfila a dû commencer par inventer un alphabet, ce qu'il fit en s'inspirant largement du grec avec quelques additions pour des sons particuliers au gotique, puis il traduisit la Bible dans cette langue dont il avait créé la version écrite.

[36.](#) Pour une introduction à ces débats et à ces manœuvres théologiques, voir HANSON (1988) ; KOPECEK (1979).

[37.](#) AMMIEN MARCELLIN, 16, 12, 26 et 63 pour les chiffres ; *ibid.*, 16, 12 plus généralement pour la bataille.

[38.](#) Pour la théorie et la pratique de ces traités, voir HEATHER (2001).

[39.](#) Sur Chnodomar, voir AMMIEN MARCELLIN, 16, 12. Sur Macrien, voir *ibid.*, 29, 4, 2. Sur les guerres avec les Alamans, les Burgondes et les Francs, voir *ibid.*, 28, 5, 9-10 et 30, 3, 7.

[40.](#) Il est de tradition de ne prendre en compte que deux peuples, les Wisigoths et les Ostrogoths, mais c'est un anachronisme. Comme nous le verrons au chapitre 5, l'équation classique entre les Tervinges et les Wisigoths ne fonctionne pas ; ces derniers naquirent sur le sol romain pendant le règne d'Alaric dans les années 390.

[41.](#) Les preuves croisent sources écrites et archéologiques ; voir HEATHER (1996), chapitre 3.

[42.](#) Il n'y a que de faibles indices archéologiques, mais les preuves linguistiques sont bien plus fortes. La langue burgonde des ve et vie siècles est clairement une langue germanique de l'Est plus que de l'Ouest, en dépit du fait que les burgondes vivaient alors à l'ouest.

[43.](#) Sur les sous-groupes francs, voir GRÉGOIRE DE TOURS, *Histoires*, 2, 9. Sur Strasbourg, voir AMMIEN MARCELLIN, 16, 12. Sur Chnodomar et Macrien, voir ci-dessus note 35. Sur Vadomar, voir AMMIEN MARCELLIN, 21, 3-4. Une source désigne Athanaric comme « le juge des rois » (AMBROISE DE MILAN, *Sur le saint Esprit*, prologue, 17) et la confédération des Tervinges comprenait un certain nombre de « rois » subalternes (les termes grec et latin traduisent probablement le germanique *reiks*, qui peut avoir signifié « noble » plutôt que « monarque »).

[44.](#) Sur Wijster et Feddersen Wierde, voir VAN ES (1967) ; HAARNAGEL (1979). Pour un plus grand nombre de témoignages avec les références, voir HEATHER (1996), chapitre 3.

[45.](#) Sur la Pologne, voir URBANCZYK (1997), p. 40. Sur la poterie et les peignes gothiques, voir HEATHER et MATTHEWS (1991), chapitre 3, avec références bibliographiques. Sur le verre, voir RAU (1972) ; voir HEDEAGER (1987) et HEATHER (1996), chapitre 3, pour un exposé approfondi.

[46.](#) HEATHER (1996), p. 65-67, avec références bibliographiques.

[47.](#) Sur les Tervinges, voir WOLFRAM (1988), p. 62 *sq.*

[48.](#) HEATHER (1996), p. 66 et 70-72, avec références complètes.

[49.](#) ØRSNES (1968) ; voir HEDEAGER (1987), avec références bibliographiques.

[50.](#) Ammien MARCELLIN, 16, 12, 60.

[51.](#) *Passion de saint Saba*, 4, 4 ; 7, 1-5.

[52.](#) TACITE, *Annales*, 13, 57.

[53.](#) Pour des témoignages continentaux, voir HEATHER (2000) ; WICKHAM (1992). Sur les Anglo-Saxons, voir HÄRKE (1990) ; un certain nombre des défunts enterrés avec des armes n'auraient probablement pas pu combattre, y compris un individu avec une *spina bifida* qui n'aurait même pas pu marcher.

[54.](#) Des affranchis en armes apparaissent parmi les Germains dans les codes de lois des Wisigoths et des Francs aux VI^e et VII^e siècles, ainsi que dans les témoignages littéraires des V^e et VI^e siècles ; voir HEATHER (1996), appendice 2 ; HEATHER (2000).

[55.](#) WORMALD (1999), chapitre 2.

[56.](#) *Passion de saint Saba, passim.*

[57.](#) TACITE, *Annales*, 12, 25.

[58.](#) Ammien MARCELLIN, 17, 12, 9.

LES LIMITES DE L'EMPIRE

Vers 373 après Jésus-Christ, le commandant des armées romaines en Afrique du Nord (en latin, le *comes Africae*), un dénommé Romain, fut démis de ses fonctions pour avoir incité certaines des tribus berbères installées sur les franges de la province à se rebeller. Théodose, le maître de la milice (*magister militum*) envoyé pour faire face à cette situation d'urgence, trouva dans les papiers de Romain un document accablant. Il s'agissait d'une lettre d'une tierce personne au commandant ; elle comportait le salut d'un certain Pallade, jusqu'à une date récente haut fonctionnaire impérial, qui était ainsi libellé : « Pallade te salue et te fait dire qu'il a été renvoyé de son office, pour la simple raison que ce qu'il a affirmé aux oreilles sacrées [de l'empereur Valentinien I^{er}] à propos des gens de Tripoli n'était pas vrai¹. » En vertu de quoi Pallade fut arraché à sa retraite dans ses maisons de campagne et amené de force à Trèves. Mentir à l'empereur était une trahison. Plutôt que d'affronter l'interrogatoire, qui en de tels cas impliquait systématiquement la torture, Pallade se suicida en route. Peu à peu, l'histoire complète se fit jour.

L'affaire remontait à 363, quand Romain avait été nommé à son poste. La campagne autour de Leptis Magna, dans la province de Tripolitaine, venait d'être pillée par des tribus berbères de l'arrière-pays désertique et les habitants de la cité voulaient que Romain riposte. Il réunit son armée à Leptis comme il se devait, mais il exigea un soutien logistique à hauteur de quatre mille chameaux que les citoyens refusèrent de lui fournir. Du coup, Romain démobilisa ses soldats et aucune expédition ne fut entreprise. Outrés, les citoyens profitèrent de la suivante assemblée annuelle de la province, probablement celle de 364, pour envoyer une ambassade chargée de transmettre leur plainte à l'empereur Valentinien I^{er}. Romain tenta de leur couper l'herbe sous le pied en donnant sa version des faits à Valentinien, d'abord par l'intermédiaire d'un parent nommé Remi qui était à ce moment *magister officiorum* (le « maître des offices », une sorte de chef de l'administration, un des plus hauts fonctionnaires de l'empire d'Occident). Valentinien refusa de croire quelque version que ce soit sans plus de preuve et

mandata une commission d'enquête. Mais elle fut lente à se mettre en route et, entre-temps, de nouvelles incursions berbères poussèrent les citadins de Leptis Magna à envoyer une deuxième ambassade pour déplorer l'inactivité prolongée de Romain. Apprenant ces nouvelles attaques, Valentinien s'emporta et c'est là où Pallade entre en scène. Il fut choisi pour conduire une mission d'enquête et lui fut aussi confiée la tâche d'emporter des cadeaux en argent liquide pour les troupes d'Afrique².

Suivant les ordres de l'empereur, Pallade se rendit à Leptis Magna et découvrit pour son compte la vérité sur ce que Romain avait été capable – ou plutôt incapable – de faire. Mais, dans le même temps, Pallade négociait avec les commandants et les trésoriers des unités africaines : ils lui permirent de garder pour lui une partie de l'argent impérial qui lui avait été confié. Tout se prêtait à un accord mutuel. Pallade menaça Romain d'une inculpation accablante pour son inactivité, tandis que Romain levait le lièvre du détournement d'argent opéré par Pallade. Ils firent un pacte avec le diable : Pallade garda l'argent et, de retour à Trèves, dit à Valentinien I^{er} que les habitants de Leptis Magna n'avaient aucune raison de se plaindre. L'empereur, croyant qu'on lui avait fait perdre son temps, déclencha tout le dispositif judiciaire sur les plaignants de Leptis Magna. Pallade fut de nouveau envoyé en Afrique pour présider les procès. L'enjeu était tel pour le juge qu'il ne pouvait y avoir qu'une issue pour les inculpés. On soudoya donc quelques témoins qui assurèrent qu'il n'y avait jamais eu la moindre incursion. L'affaire fut soigneusement bouclée, probablement en 368 : un gouverneur et trois ambassadeurs furent exécutés pour avoir fait des déclarations mensongères à l'empereur. L'histoire en resta là, jusqu'à ce que la lettre de Pallade à Romain remonte à la surface six ans plus tard. Deux ambassadeurs survivants, qui avaient eu la bonne idée de se cacher quand ils avaient été condamnés à avoir la langue coupée, sortirent de l'ombre pour dire leur mot. L'affaire fit ses dernières victimes : Pallade, bien sûr, et Romain, sans oublier le *magister officiorum* Remi et les faux témoins.

À première vue, on pourrait penser que rien ici ne sort de l'ordinaire : incurie, détournement et une tentative particulièrement sordide pour étouffer l'affaire. Que pouvait-on attendre d'autre d'un système impérial entraîné dans une trajectoire déclinante qui devait le mener à sa perte ? Depuis Gibbon, la corruption de la vie publique fait partie intégrante de l'histoire de l'écroulement de l'empire romain. Mais, même si l'empire du IV^e siècle avait évidemment sa part de turpitudes, il convient de ne pas en tirer de conclusions hâtives. Dans les sources de l'époque, on peut facilement trouver des exemples de tous les genres imaginables de

malversations : des commandants militaires qui gonflaient le nombre de leurs hommes sur le papier et se mettaient dans la poche la solde en surplus, tout en laissant leurs unités en sous-effectif, aussi bien que des fonctionnaires déplaçant l'argent entre divers comptes jusqu'à ce qu'on en perde toute trace écrite et qu'ils puissent le détourner à leur profit³. Mais qu'un quelconque de ces comportements ait joué un rôle déterminant dans la chute de l'empire d'Occident, voilà qui est beaucoup moins sûr.

Si gênante que cette idée puisse être, le pouvoir, tout au long de l'histoire, a eu une longue relation privilégiée avec le lucre, que ce soit dans des États de grande ou de petite dimension, qu'ils soient en apparence prospères ou à bout de souffle. D'ailleurs, dans la plupart des sociétés passées et dans bon nombre de sociétés présentes, le lien entre pouvoir et profit n'était pas et n'est pas le moins du monde problématique : le profit pour soi et ses amis est considéré comme la raison par excellence, parfaitement légitime, qui justifie l'effort d'atteindre le pouvoir au sommet.

Quand, au début des années 350, notre vieil ami le philosophe Thémistios commença à attirer l'attention de l'empereur Constance, Libanius, un de ses amis qui enseignait la rhétorique et avait une grande foi dans les valeurs morales véhiculées par une éducation classique, lui écrivit : « Votre présence à la table [de l'empereur] dénote une très grande intimité [...]. Toute personne que vous mentionnez s'en trouve immédiatement plus riche et [...] son plaisir à vous accorder de telles faveurs excède celui que vous ressentez à les recevoir. » Pour Libanius, l'influence fraîchement acquise de Thémistios n'était nullement un problème : bien au contraire. En fait, le système tout entier de nomination aux postes de l'administration impériale fonctionnait sur la base de la recommandation personnelle. Comme il n'y avait pas de concours, le patronage et les relations jouaient un rôle décisif. Dans plusieurs discours adressés à divers empereurs, Thémistios revint avec insistance sur le sujet des « amis » : un cercle rapproché autour du souverain qui avait la responsabilité d'attirer son attention sur les noms de candidats qui convenaient à tel ou tel emploi. À n'en point douter, Thémistios voulait que ces amis aient une capacité de discernement, de sorte qu'ils fassent les meilleures recommandations possibles ; mais il n'avait pas le moindre désir de changer les choses du point de vue structurel. Le népotisme faisait partie du système, une charge était généralement acceptée comme une opportunité de s'en mettre plein les poches et, pourvu qu'elle reste à un degré raisonnable, la prévarication était de règle⁴.

Rien de neuf à tout cela. Le Haut-Empire romain, même durant sa vigoureuse phase de conquête, était tout aussi marqué que les périodes suivantes par la présence de fonctionnaires, amis de plus hauts fonctionnaires, abusant du pouvoir (ou peut-être faudrait-il simplement dire : usant du pouvoir) pour s'enrichir et enrichir leurs associés. Selon l'historien Salluste, qui écrivait au milieu du I^{er} siècle avant Jésus-Christ, la vie publique romaine avait perdu sa fibre morale avec la destruction de Carthage, dernière grande rivale de Rome, en 146 avant Jésus-Christ. Mais, en fait, les grands personnages aux affaires avaient toujours été préoccupés de leur avancement et le Haut-Empire n'avait marqué aucune différence en la matière. Une grande partie de ce que nous pourrions qualifier de « corruption » dans le système romain ne faisait que refléter la relation normale entre pouvoir et profit.

Certains empereurs, comme Valentinien I^{er}, reconstituaient périodiquement leur crédit politique en sévissant contre la « corruption », mais Valentinien lui-même ne faisait aucun effort pour changer le système⁵. À mon sens, il faut être réaliste sur la manière dont les êtres humains usent du pouvoir politique et ne pas attacher trop d'importance aux cas particuliers de corruption. Puisque la collusion entre pouvoir et profit n'avait pas empêché l'ascension de l'empire au faîte de la puissance, il n'y a aucune raison de supposer qu'elle ait pu contribuer de manière déterminante à sa ruine. Dans le cas de Leptis Magna, Romain, Pallade et Remi avaient certes franchi les bornes. Mais, à y regarder de plus près, l'affaire de Leptis Magna nous révèle bien plus que la tentative d'étouffer un scandale.

Les limites du gouvernement

En théorie, l'empereur était l'autorité suprême quand il s'agissait de légiférer au niveau général ; dans des cas particuliers, il avait le droit de modifier la loi ou de l'enfreindre, à son gré. D'un mot, il pouvait condamner à mort ou pardonner. Selon toutes les apparences, c'était un monarque absolu. Mais les apparences peuvent être trompeuses.

Valentinien I^{er}, qui fut longtemps soldat avant d'accéder au trône, avait une expérience de première main du contrôle de la frontière rhénane. Basé à Trèves, il en était suffisamment proche pour enquêter rapidement sur tout incident - malencontreux. Mais un problème qui surgissait en Afrique, c'était une autre histoire. Valentinien découvrit l'épisode de Leptis Magna par deux récits diamétralement opposés qui arrivèrent soudain à sa cour : l'un provenait de la première ambassade de l'assemblée provinciale ; l'autre de Romain par

l'intermédiaire du *magister officiorum* Remi. À Trèves, Valentinien se trouvait à quelque deux mille kilomètres du lieu de l'action. Comme il était hors de question qu'il quitte la frontière du Rhin pour enquêter sur un incident relativement mineur survenu dans un coin perdu d'Afrique du Nord, tout ce qu'il put faire fut d'envoyer un représentant pour démêler la vérité et lui permettre d'y voir clair. Si cet émissaire lui fournissait de fausses informations – comme ce fut effectivement le cas – et s'assurait qu'aucun compte rendu contradictoire ne risquait d'atteindre les oreilles impériales, l'empereur allait forcément agir en conséquence. Le point essentiel qui émerge de l'affaire de Leptis Magna, c'est que, si grand qu'ait été le pouvoir de l'empereur, en théorie comme en pratique, le gouvernement central romain ne pouvait prendre de décisions valables que s'il recevait du terrain une information exacte. Le régime de Valentinien I^{er} aimait à se mettre en scène comme le protecteur du contribuable contre les demandes excessives du militaire. Mais, grâce au faux rapport de Pallade, l'action de l'empereur dans le cas de Leptis Magna eut l'effet exactement inverse.

Il faut faire un effort d'imagination pour comprendre la difficulté qu'il y avait à collecter des informations précises dans le monde romain. Dirigeant une seule moitié de cet ensemble, Valentinien I^{er} n'en contrôlait pas moins une aire nettement plus vaste que l'actuelle Communauté européenne. Une action centralisée efficace est assez difficile, aujourd'hui encore, à une telle échelle géographique. Mais les problèmes de communication qu'avait à affronter Valentinien I^{er} lui rendaient la tâche incroyablement plus difficile qu'elle ne l'est pour les responsables de la Commission de Bruxelles. Le problème était double : entraient en jeu d'une part la lenteur des communications antiques, d'autre part la rareté des sources d'information. L'affaire de Leptis Magna fut aggravée non seulement par la vitesse d'escargot des communications de cette époque, mais aussi par la pure et simple rareté des informateurs : deux en première instance (les ambassadeurs d'un côté, Remi de l'autre, représentant le point de vue de Romain), complété par un troisième quand Valentinien envoya sa mission d'enquête en la personne de Pallade. Une fois que ce dernier eut confirmé l'avis de Romain, c'était du deux contre un et Valentinien n'eut plus la moindre information supplémentaire. Dans un monde équipé du téléphone, du fax et d'internet, la vérité est beaucoup plus difficile à cacher. Hors du voisinage immédiat de sa base sur la frontière rhénane, les contacts de Valentinien avec les communautés civiques qui constituaient son empire étaient rares et clairsemés.

On perçoit mieux le problème grâce à un autre extraordinaire vestige de l'empire tardif romain : les papyrus conservés au travers des siècles grâce à la chaleur sèche du désert égyptien. Le sort a voulu qu'un grand nombre de ces documents d'archives finissent dans la bibliothèque John Rylands de Manchester, cité fameuse pour sa pluviométrie. Ces papyrus de Manchester en particulier, achetées en 1896 par le grand collectionneur de l'époque victorienne A.S. Hunt, viennent d'Hermopolis sur la rive occidentale du Nil, à la limite entre Haute et Basse-Égypte. Une lettre essentielle se trouva séparée du reste et échoua à Strasbourg. Quand elle fut identifiée comme une pièce du même ensemble, on comprit qu'il s'agissait des documents d'un certain Théophane, propriétaire foncier originaire d'Hermopolis et fonctionnaire romain assez haut placé dans la hiérarchie au début du IV^e siècle. À la fin des années 310, il fut le conseiller juridique de Vital qui, en tant que *rationalis Aegypti*, était le haut fonctionnaire des finances en charge des fabriques d'armes et d'autres activités de l'État romain dans la province. Le plus gros de ces archives a trait à un voyage que Théophane entreprit pour une raison professionnelle et qui, entre 317 et 323, le mena d'Égypte à Antioche, capitale régionale de l'Orient romain (la moderne Antakya dans le Sud de la Turquie, près de la frontière syrienne). Les documents ne fournissent pas le récit du voyage – nous pouvons simplement deviner quel devait être le but de la mission –, mais ils offrent des informations qui, à leur façon, sont plus précieuses : listes de bagages, comptes financiers et itinéraires datés qui, combinés, redonnent vie de manière saisissante à ce voyage romain⁶.

Étant en déplacement officiel, Théophane avait le droit d'utiliser le même système de transports publics qui avait permis à Symmaque d'atteindre Trèves : le *cursus publicus*, qui comprenait des relais d'étape parfaitement espacés, pourvus d'étables – où les hauts fonctionnaires en voyage pouvaient obtenir des chevaux de rechange – et, parfois, d'un hébergement. Les documents les plus frappants sont ceux qui ont trait à l'itinéraire de Théophane, avec la liste des distances qu'il arrivait à couvrir chaque jour. Ayant commencé son voyage pour Antioche le 6 avril dans la ville de Nikiu, en Haute-Égypte, il atteignit finalement son but trois semaines et demie plus tard, le 2 mai. Sa moyenne quotidienne avait été d'environ quarante kilomètres : dans la première partie du voyage, traversant le désert du Sinaï, il ne fit que du vingt-quatre kilomètres par jour, mais il accéléra jusqu'à quelque soixante-cinq kilomètres dès qu'il rejoignit le Croissant fertile. Le dernier jour, sentant la ligne d'arrivée et fonçant à toute allure vers Antioche, son équipage dépassa les cent kilomètres. Le voyage de retour prit un temps sensiblement égal. Si l'on se souvient que le statut officiel de Théophane lui permettait de changer de chevaux aussi

souvent que nécessaire – il n’avait donc pas besoin d’économiser l’énergie des montures –, cet exemple nous donne un point de référence pour les activités administratives de l’empire romain. Nous savons qu’en cas d’urgence, des messagers au galop multipliant les relais de chevaux pouvaient abattre jusqu’à deux cent cinquante kilomètres par jour. Mais la moyenne de Théophane, pour ce voyage de trois semaines et demie, était dans la norme : en d’autres termes, quarante kilomètres par jour environ, soit la vitesse d’un char à bœufs. Le chiffre valait pour les opérations militaires aussi bien que pour les opérations civiles, puisque tout l’équipement lourd et les bagages de l’armée étaient transportés de cette manière.

L’autre trait frappant du périple de Théophane, c’est sa complexité. Comme on s’y attendrait au vu de ces vitesses, seuls les plus hauts fonctionnaires de l’administration romaine pouvaient se permettre de voyager en dehors de leur propre province – d’où le fait que les fonctionnaires au bas de l’échelle ne connaissaient pas leurs collègues hors de la province, même pas ceux des régions voisines. Dans la plupart des domaines, l’Égypte se gouvernait par elle-même, ce qui fait que, d’ordinaire, Théophane n’avait pas besoin de connaître les gens à Antioche, pas plus que, pour la même raison, il ne connaissait qui que ce soit sur son trajet. Vital, par conséquent, l’avait pourvu de lettres d’introduction pour toute personne qui comptait sur son chemin ; Théophane n’utilisa pas certaines d’entre elles (et c’est pourquoi elles ont pu survivre dans les archives). Au vu des règles protocolaires du temps, il fallait y penser à l’avance et prendre avec soi un éventail de cadeaux adaptés : la courtoisie exigeait en effet qu’un échange de présents, parfois de valeur, inaugure toute nouvelle relation. Les comptes détaillent les objets destinés à cet usage, comme du *lungurion* (du musc de lynx solidifié), un ingrédient pour confectionner de coûteux parfums⁷. On devait aussi se munir de grosses sommes d’argent. Elles étaient probablement complétées, dans le cas de Théophane, par des lettres d’autorisation lui permettant, comme haut fonctionnaire en déplacement, de retirer des fonds auprès d’institutions publiques. Ce qui fait que de tels voyageurs avaient souvent besoin de protection et qu’il leur fallait, pour traverser certains endroits, recruter des escortes armées. Les comptes de Théophane font mention de nourriture et de boisson achetées pour les soldats qui l’accompagnaient sur les portions de désert lors de son voyage en Égypte.

Les listes de bagages sont aussi d’une lecture très instructive. Théophane se devait de disposer d’une grande diversité de tenues : vêtements plus légers ou plus chauds pour s’adapter aux variations climatiques et aux circonstances, son uniforme officiel pour remplir ses fonctions et une robe pour les bains. À l’évidence, l’hébergement fourni par les relais du *cursus publicus* était rudimentaire. Le voyageur devait

apporter sa propre literie – pas seulement les draps, mais même le matelas – et un matériel de cuisine complet pour pourvoir à son alimentation. De ce fait, Théophane ne pouvait voyager seul. Nous ne savons pas combien de personnes firent route avec lui, mais il était clairement accompagné d'une équipe d'esclaves qui s'occupaient de toutes les tâches ménagères. En général, il dépensait pour leur subsistance quotidienne un peu moins de la moitié de ce qu'il dépensait pour la sienne. Le paquet de papyrus usagés conservé à Manchester fourmille de pépites de ce genre. Juste avant de quitter le monde civilisé pour retraverser le désert, la compagnie acheta cent soixante litres de vin pour le voyage de retour. Il en coûta moins que pour les deux litres d'un bien plus grand cru que Théophane but le même jour à son déjeuner. À un autre moment, les comptes enregistrent l'achat de neige, utilisée pour rafraîchir le vin du dîner. Ce qui ressort de manière saisissante de toute cette documentation, c'est le caractère complexe et fastidieux d'un voyage officiel.

En réalité, les lieux étaient beaucoup plus distants les uns des autres au IV^e siècle qu'ils ne le sont à présent. Au moment où j'écris ces lignes, quatre mille kilomètres environ séparent le mur d'Hadrien de l'Euphrate, et il en était ainsi au temps de Théophane. Mais, à son rythme – même en lui accordant une moyenne plus élevée de cinquante kilomètres par jour et sans tenir compte des jours passés à traverser le désert –, ce voyage par voie de terre, qui prendrait aujourd'hui un maximum de deux semaines, aurait duré pas loin de trois mois au IV^e siècle. En regardant la carte avec des yeux modernes, nous percevons l'empire romain comme un ensemble impressionnant ; vu avec les yeux du IV^e siècle, il était sidérant. En fait, si on le mesure à l'aune du temps qu'il fallait réellement à un être humain pour couvrir les distances en jeu, on pourrait avancer qu'il était cinq fois plus vaste qu'il n'apparaît sur la carte. Pour le dire d'une autre manière, gouverner l'empire romain avec les moyens de communication alors disponibles était comme gouverner, aujourd'hui, une entité qui serait de cinq à dix fois plus grande que l'Union européenne. Avec des lieux à de telles distances les uns des autres et si éloignés de sa capitale, il n'est guère surprenant qu'un empereur aient eu peu de contacts avec la plupart des localités qui constituaient son empire.

Qui plus est, en admettant même que ses agents aient tant bien que mal maintenu un flux constant d'informations de chaque ville de l'empire vers la capitale, l'empereur n'aurait pas pu en faire grand-chose. Tous ces renseignements hypothétiques auraient dû rester sur des bouts de papyrus et le quartier général aurait bientôt été enfoui sous une montagne de paperasse. Mettre la main sur chaque bribe d'information au moment voulu aurait été virtuellement impossible,

surtout quand on sait que les archivistes romains semblent n'avoir classé leurs dossiers que par année⁸. Un réseau de communication primitif combiné avec une absence de moyens élaborés pour traiter l'information : voilà qui explique les limites de l'administration à l'intérieur desquelles les empereurs romains de toutes périodes eurent à prendre et à faire appliquer leurs décisions.

En raison de l'éloignement parfois extrême des points de l'empire – et des délais qu'il fallait pour les relier –, l'État était incapable d'intervenir systématiquement dans le fonctionnement quotidien des communautés qui le constituaient. Sans surprise, la gamme des affaires traitées par le gouvernement romain n'était qu'une infime fraction de ce que gère un État moderne. Même s'il y eut des idéologies pour l'encourager en ce sens, le gouvernement romain n'avait pas la capacité administrative d'assurer des programmes sociaux de grande envergure, comme un service de santé ou un financement de la sécurité sociale. L'action engagée à l'initiative du gouvernement était obligatoirement réduite à une bien plus modeste palette d'opérations : entretenir une armée efficace et gérer le système fiscal. Mais, même en matière d'imposition, le rôle de l'administration publique se limitait à répartir les sommes globales à collecter entre les cités de l'empire et à veiller au transfert des fonds. Les tâches les plus difficiles – fixer le montant individuel de l'impôt à payer et percevoir matériellement l'argent – étaient traitées au niveau local. Et même sur ce point, tant que les recettes prévues affluaient des cités vers les coffres de l'administration centrale, les communautés de terrain pouvaient rester autonomes et étaient largement autogouvernées, comme le prévoyaient les lois municipales que nous avons évoquées au chapitre 1⁹. Pourvu que le gouvernement central romain soit content, la vie pouvait souvent suivre son cours comme les locaux l'entendaient.

C'est là une clé pour comprendre une grande partie de l'histoire intérieure de l'empire romain. L'affaire de Leptis Magna n'est pas seulement un accroc anecdotique de l'empire tardif ; elle illustre les limites fondamentales qui affectaient le pouvoir central romain, toutes périodes confondues. Pour comprendre pleinement l'action gouvernementale, il faut mettre en balance, d'une part, l'impossibilité logistique d'une intervention au jour le jour provenant du cœur du système et, de l'autre, le pouvoir législatif absolu et la domination idéologique incontestée du centre impérial. C'est l'interaction de ces deux phénomènes qui créait la dynamique singulière propre au fonctionnement interne de l'empire romain. Puisqu'il était administrativement impossible, pour le gouvernement central, de contrôler tout ce qui arrivait, chaque acte auquel il imprimait vraiment le sceau de son autorité était porteur d'une légitimité écrasante. Ce qui se passait

donc, c'était que les individus et les communautés avaient tendance à invoquer l'autorité au sommet pour arriver à leurs propres fins. À première vue, on pourrait en déduire que le pouvoir impérial ne cessait de s'embourber dans une foule de problèmes locaux, mais l'impression est trompeuse. En dehors de la perception des impôts, les empereurs n'interféraient dans les affaires locales que quand les locaux – à tout le moins une fraction de l'opinion locale – avaient intérêt à mettre en branle l'autorité impériale.

Nous avons déjà vu un tel cas de figure au Haut-Empire. Comme le prouvent les inscriptions espagnoles ([p. 70](#)), des villes sur le modèle romain existaient d'un bout à l'autre de l'empire, les communautés locales adoptant les lois municipales édictées au sommet. Les plus riches propriétaires fonciers locaux, en particulier, avaient vite compris que garantir une constitution conforme au droit latin était un pas vers la citoyenneté romaine qui, à son tour, leur aurait permis de prendre part aux structures hautement lucratives de l'empire. L'intrigue avait évidemment ses zones d'ombre. La reconnaissance d'un statut italique était d'une telle valeur pour les chefs d'une communauté donnée qu'ils étaient prêts à tout faire, quoi qu'il en coûte, pour obtenir ce privilège, souvent en courtisant des patrons au sommet qui glisseraient un mot en leur faveur à l'empereur du moment. Ce type de relation entre centre et périphérie était le socle sur lequel reposait l'empire¹⁰.

Cette relation valait aussi pour les individus qui usaient du système du « rescrit ». Les rescrits permettaient de consulter l'empereur – en pratique, ses conseillers juridiques – sur un point de droit particulier. Se servant de la moitié supérieure d'une feuille de papyrus, chacun pouvait écrire à l'empereur à propos d'un problème sur lequel il souhaitait obtenir une décision. L'empereur devait ensuite répondre sur la moitié basse. On ne pouvait pas se servir du système pour demander au monarque de régler la totalité d'un cas, mais on s'attendait à ce qu'il éclaire un point juridique qui, techniquement, pouvait en dicter l'issue. Une fois de plus, nous sommes dépendants d'un unique papyrus conservé pour saisir comment le système fonctionnait globalement. Au printemps de l'an 200 après Jésus-Christ, les empereurs Sévère et Caracalla s'étaient établis dans la cité d'Alexandrie en Égypte. Un papyrus, à présent conservé à l'université de Columbia, indique que les empereurs répondirent à cinq rescrits le 14 mars (les réponses étaient affichées publiquement), quatre le 15 mars et quatre autres le 20¹¹. Même si nous accordons aux empereurs un bon nombre de jours de congés annuels, au moins un millier de personnes par an pouvaient donc se prévaloir d'un avis impérial pour régler leurs querelles juridiques privées.

Autre point important : une fois que le rescrit avait été retourné vers les provinces, l'empereur perdait tout contrôle sur le document, si bien qu'une pièce de papyrus portant son nom et se réclamant de son autorité se promenait en liberté. Il n'est guère surprenant que ces réponses impériales aient été utilisées dans toutes sortes de situations qui n'avaient plus rien à voir avec l'intention originelle. Le *Code théodosien*, au v^e siècle (**voir ci-dessous, p. [198-199](#)**), cite un grand nombre d'escroqueries : des cas où la réponse impériale avait été matériellement détachée de la question d'origine, puis utilisée pour répondre à une autre ; des cas aussi où les lettres obtenues pour une affaire avaient été appliquées à une affaire différente ; des cas encore où les lettres avaient été obtenues sous de faux prétextes¹². Les avocats romains étaient aussi inventifs que leurs homologues modernes et soumis à bien moins de contrôles. Non seulement le système du rescrit nous donne le spectacle d'une autorité impériale essentiellement réactive, mais les abus dont il était l'objet prouvent aussi que l'éloignement permettait au plaideur de détourner l'arme puissante que représentait un avis juridique émanant de l'empereur.

En plus du système du rescrit, les empereurs étaient également inondés de requêtes de portée plus générale, auxquelles ils pouvaient répondre positivement ou négativement. Ils avaient le choix entre déclencher leur propre enquête, inévitablement lente, ou accepter la version des faits, inévitablement biaisée, que présentait le demandeur. Cela revenait, d'ordinaire, à mettre en branle le pouvoir impérial pour un effet plus ou moins aléatoire : l'empereur choisissait de croire ou de ne pas croire le demandeur et agissait en conséquence. L'impact de sa décision sur les affaires quotidiennes dépendait des efforts que les citoyens des communautés locales allaient déployer pour exploiter ce pouvoir.

Toute description du gouvernement romain doit donc intégrer l'idée qu'en ce qui concerne leur pouvoir juridique et idéologique, les empereurs disposaient d'un contrôle limité. Néanmoins, le monopole de leur autorité était tel que leur approbation était constamment sollicitée par les citoyens. Aussi le centre impérial était-il à la fois puissant et strictement contraint.

Au milieu du III^e siècle, cette machine gouvernementale, avec ses limites intrinsèques, fut soudain forcée d'affronter une série de problèmes entièrement neufs, tous liés à l'essor de la Perse sassanide. Comme nous l'avons vu, le problème immédiat fut résolu par la restructuration militaire, fiscale et politique de l'empire. Mais il a longtemps été de règle d'expliquer que, tout en sauvant l'empire de ces périls, les changements que déclencha la restructuration le condamnèrent au déclin et, à plus long terme, à la chute. Après Dioclétien, dans cette optique, l'économie

agricole romaine fut massivement surtaxée. Les paysans furent forcés de céder une telle part de leur production que certains d'entre eux moururent de faim. Les nouveaux niveaux d'imposition, explique-t-on, ruinèrent aussi la classe des propriétaires fonciers, qui avaient construit et gouverné les villes de l'empire depuis sa création. En fait, tout l'édifice impérial en vint à être dominé par la contrainte plutôt que par le consentement. Symbole de cette évolution : une machine bureaucratique répressive, peuplée – comme le veut une des versions les plus répandues – par de nombreux parasites, qui constituait un fardeau de plus pour le contribuable. Sur le versant militaire, sans doute l'armée renforcée remplit-elle son rôle sur le court terme ; mais le manque de main-d'œuvre à l'intérieur de l'empire contraignit les empereurs du IV^e siècle à faire de plus en plus appel à des recrues « barbares », provenant de l'autre côté de la frontière. Par suite, l'armée romaine déclina à la fois en loyauté et en efficacité. Somme toute, poursuivent les tenants de cette ligne d'interprétation, même si la crise perse originelle fut surmontée, elle avait exigé un tel effort que la puissance financière, politique, voire militaire de l'empire en fut sensiblement amoindrie¹³.

Cette vision des choses reste profondément enracinée. Pourtant, l'actuelle génération d'historiens a démontré de manière convaincante qu'une telle position sous-estime grandement la vitalité économique, politique et idéologique du monde romain tardif.

Le prix de la survie

L'agriculture antique a souffert de deux contraintes. En premier lieu, avant l'invention du tracteur, la productivité de chaque parcelle de terre était largement dépendante de la quantité de main-d'œuvre disponible pour la travailler. En second lieu, les paysans de l'Antiquité, tout en employant leurs propres techniques, relativement élaborées, pour préserver la fertilité du sol, étaient parfaitement incapables d'accroître leur production de denrées alimentaires à un degré comparable à celui que permet l'emploi des engrais chimiques à l'époque moderne. Ce facteur agissait en retour comme un frein sur les densités de population, que limite la quantité de nourriture disponible. En outre, le transport était fort coûteux ; l'Édit du maximum de Dioclétien (**voir ci-dessus, p. 109**) constatait que le prix d'un chariot de blé doublait à chaque fois qu'il parcourait cinquante milles. Pour ces raisons de fond, l'économie romaine fut, en toute période de son histoire, bloquée à des niveaux qui ne dépassaient guère le seuil de subsistance. Jusqu'à une date très récente, les savants ont été convaincus que l'augmentation du

prélèvement fiscal propre à l'État romain tardif avait aggravé ces conditions, au point qu'il était devenu impossible à la population rurale de l'empire de se maintenir ne serait-ce qu'aux faibles niveaux antérieurs.

Les témoignages viennent surtout des sources écrites. Pour commencer, le volume annuel des inscriptions connues en provenance de l'Antiquité romaine déclina subitement au milieu du III^e siècle, pour tomber à environ un cinquième des quantités antérieures. Alors que les probabilités de préservation restaient à peu près constantes, cette chute massive fut naturellement interprétée comme l'indice du fait que les propriétaires fonciers – le groupe social massivement responsable des commandes de ces inscriptions à caractère privé pour la plupart – s'étaient soudain trouvés à court d'argent. Une étude de la chronologie a aussi mené à considérer la charge fiscale accrue exigée par l'État romain tardif comme la cause première du tarissement épigraphique, puisque ce déclin coïncida avec les augmentations d'impôts liées à la nécessité de repousser la menace perse grandissante.

Ce point de vue fut renforcé par d'autres sources documentant un autre phénomène bien connu du IV^e siècle, couramment désigné comme la « fuite des décurions ». Les *curiales* (ou décurions) étaient les propriétaires fonciers d'une aisance suffisante pour être admis à siéger dans leurs conseils municipaux (les *curiae* en latin). Ils étaient les descendants des hommes qui avaient bâti les villes romaines, ayant reçu une instruction en latin, adhérant à l'idéologie classique en faveur de l'autogouvernement, bénéficiant généralement des droits latins et de la citoyenneté romaine pendant le Haut-Empire. Au IV^e siècle, les descendants renâclèrent de plus en plus à participer aux conseils municipaux que leurs ancêtres avaient fondés. Certaines de nos sources ont conservé des plaintes sur les coûts qu'impliquait la charge de conseiller, d'autres sur la pesanteur administrative imposée aux décurions par l'État romain. Pendant longtemps, voilà donc un point qui a fait partie de la vulgate sur la chute de Rome : la vieille classe des propriétaires fonciers fut accablée au point de tomber aux oubliettes¹⁴.

D'autres textes juridiques du IV^e siècle mentionnent un phénomène auparavant inconnu : les « terres désertées » (*agri deserti*). La plupart de ces textes sont très généraux et ne donnent pas d'indication sur les surfaces qui ont pu être touchées par ce phénomène ; mais une loi, datée de 422 après Jésus-Christ et relative à l'Afrique du Nord, donne une indication stupéfiante : cette seule région comptait plus de 4 000 km² de terres désertées. Une nouvelle disposition de la législation romaine tardive s'efforça aussi de lier certaines catégories de fermiers (les *coloni*) aux terres qu'ils cultivaient alors, pour les empêcher d'en bouger. Il était tentant –

et la tentation fut, en fait, irrésistible – d’imbriquer ces phénomènes distincts dans une explication de cause à effet : le régime fiscal oppressif de l’empire tardif aurait fait en sorte qu’il n’était plus rentable de cultiver toutes les terres qui l’avaient été précédemment. S’en seraient suivis, selon cette interprétation, à la fois un abandon des sols à grande échelle – d’où les *agri deserti* – et une intervention gouvernementale pour tenter de prévenir cette désertion des terres que le poids accru des impôts avait privées d’intérêt économique. Amputés d’une large part de leurs revenus, les paysans ne pouvaient plus rester en aussi grand nombre au fil des générations, ce qui ne fit que diminuer davantage les récoltes¹⁵.

Vers la fin des années 1950, une grosse bombe fit voler en éclats cet heureux consensus, lancée par un archéologue français du nom de Georges Tchalenko. Comme souvent dans les moments révolutionnaires, les spectateurs mirent longtemps à comprendre qu’ils avaient été témoins d’un événement stupéfiant, mais cette bombe déclencha des explosions en chaîne. Tchalenko avait passé une grande partie des décennies 1940 et 1950 à vagabonder au travers de collines calcaires, dans ce qui est maintenant un coin assez obscur du Proche-Orient. Dans l’Antiquité, ces collines appartenaient à l’arrière-pays d’une des grandes capitales impériales, Antioche. Dans ses explorations, Tchalenko traversa les vestiges d’une nébuleuse de villages, solidement construits en blocs calcaires, puis abandonnés entre le VIII^e et le IX^e siècle après la conquête de la région par les Arabes.

Les villages prouvaient que ces collines avaient été jadis le siège d’une florissante population rurale, qui pouvait se permettre non seulement de construire d’excellentes maisons, mais aussi de doter leurs communautés d’importants édifices publics. Cette population antique était beaucoup plus dense que tout ce que la région a pu connaître depuis lors et elle tirait clairement sa subsistance de l’agriculture : Tchalenko pensait qu’elle produisait de l’huile d’olive pour la commercialisation. Le point vraiment révolutionnaire, c’est que Tchalenko découvrit que la prospérité atteignit la région à la fin du III^e siècle et au début du IV^e siècle, et qu’elle continua durant les V^e, VI^e et VII^e siècles sans le moindre signe de déclin. Au moment précis où le modèle interprétatif généralement admis suggérait que l’État romain tardif saignait à blanc ses fermiers par l’imposition, voici que surgissait la preuve irréfutable de l’existence d’une région de fermiers en pleine prospérité¹⁶.

La recherche archéologique ultérieure, utilisant l’enquête de terrain (ce qu’on appelle aussi l’archéologie « extensive », par opposition aux fouilles approfondies) a permis d’explorer des niveaux de peuplement rural et d’activité agricole au travers d’un large échantillon géographique et à différents moments de la période romaine.

En gros, ces enquêtes ont confirmé que les villages syriens de Tchalenko étaient un exemple de prospérité rurale romaine loin d'être isolé sous l'empire tardif. Les provinces centrales de l'Afrique du Nord romaine (en particulier la Numidie, la Byzacène et la Proconsulaire) connurent une semblable intensification du peuplement rural et de la production à même époque. Ce point a été mis en lumière par des investigations distinctes en Tunisie et au sud de la Libye où, jusqu'au ^v^e siècle, la prospérité n'avait même pas commencé à fléchir. Des enquêtes en Grèce ont offert le même tableau. Et ailleurs au Proche-Orient, les ^{iv}^e et ^v^e siècles se sont révélés être une période d'apogée du développement rural – et non pas de régression, comme la vulgate voulait nous le laisser croire. Des investigations dans la région du désert du Néguev (dans l'actuel État d'Israël) ont montré que l'agriculture fleurissait aussi au sein de cet environnement extrême dans l'empire du ^{iv}^e siècle. Le tableau est globalement le même en Espagne et au sud de la Gaule, alors que de récentes réévaluations du peuplement rural de la Bretagne romaine ont suggéré que sa population au ^{iv}^e siècle atteignait des niveaux qui ne se retrouvèrent par la suite qu'au ^{xiv}^e siècle. La discussion se poursuit sur le chiffrage de cet apogée, mais que la Bretagne romaine de l'empire tardif ait été très densément peuplée au regard des critères antiques et médiévaux, c'est maintenant un fait établi¹⁷.

De toute la période romaine, les seules zones, en réalité, où la prospérité n'était pas à son maximum ou proche de son maximum au ^{iv}^e siècle étaient l'Italie et certaines provinces de l'Europe septentrionale, en particulier la Gaule belgique et la Germanie inférieure sur la frontière rhénane. Même là pourtant, les estimations de densité de population ont été révisées nettement à la hausse ces dernières années.

Quant à la pauvreté de ces deux provinces du Nord, l'explication réside probablement dans les troubles du ⁱⁱⁱ^e siècle. La zone de la frontière rhénane fut lourdement pillée à cette époque, alors que tant d'énergie était employée à résoudre la question perse, et il se peut que la prospérité antérieure des campagnes n'ait jamais été retrouvée dans certaines parties de la région. Un problème méthodologique peut aussi, au moins en partie, expliquer ce constat. Pour identifier et dater les centres de peuplement de la période romaine, les enquêtes de terrain reposent sur la mise au jour de tessons de céramique de facture commerciale. Si une population donnée a cessé d'importer ces poteries pour en revenir à des productions céramiques locales impossibles à dater, surtout si, dans le même temps, les villages ont été construits davantage en bois que dans les traditionnels matériaux romains que sont la pierre, la brique et la tuile – des matériaux que le temps ne détruit pas –, les communautés peuvent alors devenir archéologiquement

invisibles. C'est ce qu'il advint dans plusieurs zones de l'Europe du Nord, au moins au milieu du v^e siècle. Il est donc tout à fait possible que l'apparent manque d'habitants qui semble caractériser, au iv^e siècle, certains secteurs au nord, sur la frontière rhénane, ait été causé non pas par un déclin substantiel de la population, mais par la première apparition de ces nouvelles coutumes. Le jury hésite encore à trancher.

Le cas de l'Italie est relativement différent. Comme il est naturel pour le cœur d'un État conquérant, l'Italie était florissante au début de la période impériale. Non seulement le butin de la conquête irriguait ses territoires, mais ses producteurs de poteries, de vin et d'autres biens de consommation les vendaient dans toutes les provinces occidentales et dominaient le marché. De plus, la production agricole italienne n'était pas imposée. Mais, quand les économies des provinces conquises se développèrent, cette domination précoce fut concurrencée par l'essor d'entreprises rivales, plus proches des centres de consommation et bénéficiant donc de coûts de transport moins élevés. Au iv^e siècle, le phénomène avait suivi son cours et, à partir de Dioclétien, l'agriculture italienne devait payer les mêmes taxes que le reste de l'empire. Ce qui fait que l'économie de la péninsule avait forcément subi un déclin relatif au iv^e siècle et il n'est donc pas surprenant d'y trouver plus de terres à faible rendement qui avaient cessé d'être exploitées. Mais, comme nous l'avons vu, le relatif déclin de l'Italie – peut-être aussi du Nord-Est de la Gaule – était plus ou moins compensé par les réussites économiques d'autres régions. En dépit d'un poids fiscal accru, la campagne romaine de l'empire tardif était généralement en pleine expansion¹⁸. La nature révolutionnaire de ces découvertes ne saurait être sous-évaluée.

Vue sous cet angle, la documentation écrite est loin d'être incompatible avec les enseignements de l'archéologie. Les lois forçant les paysans à rester sur place, par exemple, n'auraient été exécutoires que là où la densité de la population rurale était relativement haute. Sans quoi, la demande générale de main-d'œuvre aurait poussé les propriétaires fonciers à rivaliser entre eux pour attirer des paysans ; ils auraient aussi tenté d'accueillir les fuyards des autres domaines et de les protéger de la loi. Le syntagme de « terres désertées » (*agri deserti*) fut forgé au iv^e siècle pour désigner, plus généralement, des terrains sur lesquels aucun impôt n'était prélevé. Rien n'indique que les surfaces ainsi étiquetées aient jamais été cultivées auparavant : il est certain, par exemple, que la large bande de territoire de l'Afrique du Nord mentionnée par la loi de 422 consistait surtout en un arrière-pays désertique et semi-désertique, où une agriculture normale avait toujours été impossible.

Un régime fiscal réclamant plus d'impôts sous l'empire tardif n'a rien d'incompatible avec une économie agricole en plein essor. Dans une économie vivrière, les fermiers tendent à ne produire que ce dont ils ont besoin : assez pour se nourrir eux-mêmes, nourrir leurs dépendants et payer les autres dépenses obligatoires, comme le loyer de la terre. Dans un tel contexte, il y a souvent un certain volant de manœuvre économique : les fermiers pourraient produire des denrées alimentaires, mais choisissent de ne pas le faire, soit parce qu'ils ne pourraient pas les stocker, soit parce qu'ils ne pourraient pas les vendre à cause du coût élevé des transports. Dans ce genre de monde, l'imposition – si elle n'est pas à un niveau trop élevé – peut en réalité accroître la production : les taxes exigées par l'État sont un autre type de dépenses obligatoires et les fermiers abattent alors le travail supplémentaire leur permettant de produire une recette supplémentaire. Quand l'impôt est fixé si haut que les paysans souffrent de la faim ou que la fertilité de leur terre à long terme s'en trouve réduite, alors et alors seulement de telles dépenses obligées ont un effet économique dommageable.

Ce qui ne saurait signifier, en aucun cas, qu'être paysan romain sous l'empire tardif était une partie de plaisir. L'État lui imposait de plus lourdes exigences qu'il n'en avait demandé à ses ancêtres ; la loi l'empêchait de se déplacer à la recherche des meilleures conditions de fermage. Mais il n'y a rien dans la documentation archéologique ou écrite qui vienne infirmer le tableau général d'une campagne romaine de l'empire tardif à ses plus hauts niveaux ou proche de ses plus hauts niveaux de population, de production et de rendement¹⁹.

Il est pourtant certain que la plupart des cités de l'empire semblent avoir souffert sur un point : la baisse des inscriptions, sensible à partir du milieu du III^e siècle, reflète une chute du nombre des commandes pour de nouveaux édifices publics. Les seules cités qui continuèrent à bénéficier de telles constructions à grande échelle furent les capitales centrales et régionales de l'État romain. Et même là, au lieu de notables locaux dotant leurs villes de nouvelles toilettes publiques (ou de tout autre établissement de ce genre) érigées à leur propre mémoire, les nouveaux édifices furent bâtis par des fonctionnaires utilisant des fonds d'État²⁰. La fondation privée de bâtiments publics dans sa ville natale est un phénomène qui appartient au tout début de la période impériale, quand un tel geste constituait le meilleur moyen d'autopromotion. Ériger les bâtiments publics à bon escient, c'était un des moyens de persuader un haut fonctionnaire qu'il recommande à l'empereur d'accorder à la ville natale du donateur une constitution romaine. Une fois qu'une ville avait obtenu les droits latins, financer des bâtiments devenait alors une stratégie pour y gagner pouvoir et influence. Les cités de l'empire constituèrent rapidement

des fondations de terrains devenus propriété publique (souvent à partir de legs testamentaires) et elles acquirent aussi le droit de prélever des impôts locaux et des péages – une recette annuelle substantielle dont la dépense était contrôlée par le conseil municipal, en particulier par les magistrats qui le dirigeaient. Ces magistrats étaient élus à leur charge par les citoyens libres de la ville. Dans un tel contexte, la compétition en matière de construction locale avait pour unique but de gagner les élections et, par suite, de gérer l'usage des fonds locaux²¹.

Au III^e siècle, la confiscation par l'État des fondations et des taxes locales enleva presque tout attrait au gouvernement civique. Au IV^e siècle, on n'avait guère intérêt à dépenser sans compter pour s'emparer du pouvoir dans sa ville natale, si tout ce que l'on obtenait en échange était de jouer le petit commissionnaire du gouvernement central. À cette époque, les retraités de la classe en pleine expansion des fonctionnaires impériaux (les *honorati*) se voyaient confier toutes les missions rentables et prestigieuses dans le gouvernement local, y compris fixer le détail de la répartition de la charge fiscale dans leurs villes. Pour un individu, si l'on savait que, le moment venu, il allait avoir la tâche d'établir les nouveaux avis d'imposition, c'était le plus sûr moyen de recevoir invitations à dîner et autres petites marques d'attention. Les *honorati* avaient aussi le droit de siéger avec le gouverneur provincial quand il présidait les procès et de l'aider à formuler les verdicts. Comme le prouvent les nombreuses lettres adressées aux *honorati* qui ont été conservées, c'était une autre circonstance dans laquelle on pouvait exercer une grande influence ; et de nouveau, voilà qui rendait l'*honoratus* fort populaire dans la société locale. Ce qui se produisit sous l'empire tardif, en d'autres termes, ce fut un changement majeur dans la politique locale : le pouvoir passa des conseils municipaux aux fonctionnaires impériaux. C'en fut fini des démonstrations locales de générosité, commémorées dans les inscriptions du Haut-Empire.

L'image convenue de l'administration de l'empire tardif doit aussi être révisée. Quand on la décrit comme une armée étrangère et oppressive de parasites aspirant les forces vives des sociétés locales, la plupart de ces clichés remontent en fait à un discours du rhéteur Libanius, où il faisait l'inventaire des origines sociales douteuses de certains hauts fonctionnaires et sénateurs de Constantinople au milieu du IV^e siècle. À l'en croire, les pères de trois préfets du prétoire (les chefs de l'administration civile) de la décennie 350 et du début des années 360 – Domitien, Helpidius et Taurus – étaient des travailleurs manuels ; le père d'un quatrième, Philippe, était fabricant de saucisses et le gouverneur de la province d'Asie, Dulcitius, était le fils d'un foulon²².

L'image fictive d'une bureaucratie dominée par des *homines novi* venus de nulle part est très solidement ancrée, mais, dans ce discours, Libanius exhale avant tout ses rancœurs personnelles. Le Sénat de Constantinople venait tout juste de refuser d'accueillir en son sein l'un des protégés du rhéteur, un certain Thalassios, au prétexte que le père de ce dernier était un « commerçant » (il avait possédé une fabrique d'armes). Pourtant, comme une série d'autres témoignages le prouvent (y compris les innombrables lettres de recommandation écrites par Libanius lui-même), la grande majorité des nouveaux fonctionnaires et sénateurs dans l'empire du IV^e siècle étaient en réalité issus de la classe curiale et ne provenaient pas des degrés inférieurs de l'échelle sociale. La langue de cette administration était le latin et le grec « corrects », acquis par le traditionnel parcours scolaire ; ce qui nous indique immédiatement que ses membres avaient bénéficié d'une éducation privée, longue et coûteuse. L'administration de l'Antiquité romaine tardive n'était donc pas constituée de fils du peuple ou de parvenus, mais de fils de conseillers municipaux qui avaient su renégocier leur position dans les structures mouvantes de l'empire. Seule une petite élite obstinée de même origine – des hommes désignés comme *principales* en latin – se maintenait dans les conseils pour monopoliser les rares postes intéressants qui y restaient attachés.

Les places dans l'administration étaient si attractives que les empereurs étaient inondés de demandes de recrutement. Beaucoup d'entre elles étaient exaucées. Les empereurs se plaisaient toujours à faire grimper leur indice de popularité en paraissant généreux et chacun des cadeaux de ce genre, pris isolément, semblait sans grande conséquence. Vers 400 après Jésus-Christ, malgré les lois qui s'efforçaient de réguler l'inflation bureaucratique en renvoyant de force d'anciens conseillers municipaux vers leurs cités, un grand nombre de propriétaires fonciers fortunés faisaient de l'accession à l'administration centrale impériale l'objectif principal de leurs carrières. À cette date, le service financier d'Orient (les *largitionales*) avaient un encadrement de deux cent vingt-quatre hauts fonctionnaires et une liste d'attente de six cent dix personnes, prêtes à prendre les places des précédents quand ils auraient fait leur temps. En raison du délai nécessaire pour obtenir un poste dans de telles conditions, les parents faisaient inscrire les noms de leurs enfants sur ces listes d'attente dès leur naissance. Loin de prouver la puissance d'un État central devenu oppressif, l'essor de l'administration impériale démontre donc la continuation du même genre de relations politiques entre centre et périphérie que nous avons déjà observé. Une fois de plus dans ce cas, comme dans le système du rescrit et dans tout le processus de romanisation lui-même, l'État lança certainement la machine en édictant, en

quelque sorte, une nouvelle règle du jeu. Mais le phénomène fut pris en main par les locaux, réagissant aux changements de règle et les adaptant à leurs propres intérêts.

Envisager l'expansion bureaucratique sous cet angle interdit de considérer la « fuite des décurions » comme un phénomène fondamentalement économique ou, du moins, comme le reflet du déclin des fortunes privées au sein de la classe des propriétaires fonciers. Voilà qui atténue aussi beaucoup l'argument selon lequel l'administration aurait été remplie de parasites. Rien ne permet de supposer que les ancêtres de ces fonctionnaires, en tant que propriétaires fonciers siégeant dans les conseils municipaux, aient été moins gourmands – si l'on veut voir les choses de cette manière. Ils ont toujours constitué, pour l'essentiel, une classe de rentiers, supervisant le travail de leurs paysans plutôt que de s'impliquer en première ligne dans la production agricole. Mais, alors qu'auparavant ils « se gointraient » dans leurs conseils municipaux, maintenant ils faisaient de même dans les bureaux de l'État central romain. Leurs salaires, payés par l'État, étaient aussi très bas. L'expansion bureaucratique avait besoin d'une imposition supplémentaire pour se financer²³. Ce qui rendait ces emplois attractifs, comme nous l'avons vu, c'était le statut qui les accompagnait et la possibilité, pour le fonctionnaire, de taxer ceux qui avaient besoin de ses services.

Même si ces changements dans les profils de carrière de la classe supérieure avaient certainement des effets économiques, rien ne suggère que la vie de cette classe sociale ait profondément changé. Les sources écrites aussi bien que les fouilles archéologiques confirment que l'élite des propriétaires fonciers de l'empire tardif romain, comme leurs ancêtres, vivaient alternativement dans leurs demeures urbaines et dans leurs villégiatures à la campagne. Antioche au IV^e siècle, par exemple, s'enorgueillissait de sa banlieue résidentielle de Daphné, et des investigations de grande envergure dans la cité de Sardis, en Turquie moderne, ont permis d'exhumer de nombreuses et fastueuses demeures privées des IV^e et V^e siècles. Il n'y a donc aucune raison de supposer que les commerces de luxe urbains – qui dépendaient des propriétaires fonciers venant de temps en temps « en ville » dépenser leurs richesses – aient beaucoup souffert de la situation. Conséquence possible de la réorientation des conseils municipaux vers - l'administration impériale : peut-être les propriétaires les plus fortunés ont-ils préféré entretenir des résidences dans les capitales régionales et provinciales de l'empire plutôt que dans leurs villes natales ; ce qui aurait eu pour effet d'accroître la tendance des capitales – déjà observée dans la répartition des dépenses publiques – à prospérer au détriment des villes plus modestes²⁴.

Ce que la nouvelle documentation et la réinterprétation de la documentation ancienne qui s'en est suivie ont donc démontré, c'est que, quand bien même l'État accaparait désormais une plus grande part de la production agricole par le prélèvement fiscal et avait confisqué les finances des cités locales pour relever le défi stratégique lancé par la Perse, l'agriculture en elle-même, principal moteur de l'économie, n'était pas en crise ; par conséquent, le sort de la classe des propriétaires fonciers n'était pas aussi sombre que l'historiographie traditionnelle le supposait. La « fuite des décurions » n'était qu'un ajustement – de taille, mais un ajustement – dans la géographie du pouvoir politique. Les vieux arguments voulant que la chute politique du v^e siècle ait été le résultat de la crise économique du iv^e siècle ne peuvent plus être soutenus.

Il y a aussi de bonnes raisons de reconsidérer les assertions selon lesquelles, à partir du milieu du iii^e siècle, l'armée aurait été tellement à court de recrues romaines qu'elle aurait compromis son efficacité en faisant appel de manière toujours croissante aux « barbares ». Il est certain que l'armée romaine restructurée enrôlait ce type d'hommes ; et ce de deux manières principales. En premier lieu, des contingents autonomes étaient recrutés à court terme pour des campagnes spécifiques et retournaient chez eux quand ces expéditions étaient terminées. En second lieu, de nombreux hommes, traversant la frontière, entraient dans l'armée romaine à titre individuel et se faisaient soldats de carrière, servant toute leur vie active dans les unités régulières de l'empire. Aucun de ces phénomènes n'était neuf. Les troupes auxiliaires de l'armée du Haut-Empire, tant la cavalerie que l'infanterie (*alae* et *cohortes*), avaient toujours été composées de non-citoyens et représentaient quelque chose comme 50 % des forces militaires. On ne sait pas grand-chose sur la composition des hommes du rang, mais, quant aux corps des officiers de l'empire tardif, rien ne laisse à penser que le nombre des barbares se soit globalement accru dans l'armée. La principale différence entre les armées du Haut-Empire et de l'empire tardif ne réside pas dans le nombre des barbares, mais dans le fait que, désormais, les recrues barbares servaient parfois dans les mêmes unités que les citoyens, au lieu d'être cantonnées dans les troupes auxiliaires. L'entraînement au iv^e siècle restait en gros aussi violent que par le passé, produisant des groupes soudés, prêts à obéir aux ordres. Dans le tableau de l'armée en action brossé par Ammien Marcellin, on ne trouve aucune preuve que les exigences en matière de discipline aient fléchi en quoi que ce soit ou que, dans les rangs, les barbares aient été moins enclins à obéir aux ordres ou davantage tentés, désormais, de faire cause commune avec l'ennemi. Ammien Marcellin relate un seul incident où un barbare récemment démobilisé avait laissé filtrer un renseignement important sur des

dispositifs de l'armée romaine, mais aucun d'entre eux ne se montra déloyal au combat. En bref, il n'y a aucun signe que la restructuration de l'empire ait eu d'importantes répercussions dans le domaine militaire²⁵. Toutefois, il est parfaitement possible que les coûts supplémentaires supportés par l'empire au cours du IV^e siècle aient émoussé la loyauté des populations provinciales, elles qui avaient investi dans les valeurs de la romanité avec une telle vigueur durant le Haut-Empire.

Christianisme et consentement

Avec la conversion de l'empereur Constantin I^{er} au christianisme en 312, les vieilles structures idéologiques du monde romain commencèrent aussi à se démanteler et, pour Edward Gibbon, ce fut là un tournant décisif dans l'histoire de la décadence romaine :

Le clergé prêchait avec succès la doctrine de la patience et de la pusillanimité. Les forces actives de la société étaient découragées et les derniers débris de l'esprit militaire s'ensevelissaient dans les cloîtres. On consacrait sans scrupule une grande partie des richesses publiques et privées aux spécieuses exigences de la charité ou de la dévotion ; et la paye des soldats était prodiguée à une multitude oisive des deux sexes, qui n'avait d'autres vertus que l'abstinence et la chasteté. La foi, le zèle, la curiosité et les passions plus mondaines de l'ambition et de l'envie enflammaient les discordes théologiques. L'Église et même l'État furent déchirés par des factions religieuses dont les querelles étaient parfois sanglantes et toujours implacables. L'attention des empereurs abandonna les camps au profit des synodes ; une nouvelle espèce de tyrannie opprima le monde romain et les sectes persécutées devinrent en secret ennemies de leur patrie²⁶.

Tous les historiens n'ont pas été si véhéments. Mais l'idée que le christianisme ait brisé une unité idéologique et entravé la capacité effective de l'État à s'assurer des soutiens fut en effet reprise par d'autres auteurs après Gibbon ; de même que fut repris le soupçon voulant que l'Église ait détourné d'objectifs matériels vitaux des ressources financières et humaines. Le problème de l'imposition et celui de l'essor du christianisme posent donc tous deux une question plus générale : l'autorité impériale restructurée eut-elle à lutter contre un front de mécontentement local pour sauvegarder sa légitimité ?

Les sources du IV^e siècle contiennent à l'occasion des plaintes sur le niveau d'imposition. Il y eut même une importante émeute contre les taxes. À Antioche, en

387, la foule se massa pour protester contre la mise en place d'un nouvel impôt. L'affaire tourna mal et les statues impériales furent renversées. Les images impériales, comme toute autre réalité ayant trait aux empereurs, étaient sacrées, et les attaques contre elles étaient tenues pour un acte de trahison. La communauté locale fut terrifiée à l'idée que des unités de l'armée pourraient être lâchées sur la cité en représailles, mais l'empereur régnant, Théodose I^{er}, préféra la voie de la conciliation pour résoudre la crise. C'est là un assez bon indicateur d'un climat général²⁷. La perception des impôts se passe plus paisiblement et leurs barèmes peuvent être augmentés plus facilement si les contribuables comprennent et acceptent globalement les raisons pour lesquelles ils sont taxés. Les empereurs du IV^e siècle connaissaient parfaitement le principe du consentement et ils ne perdirent jamais une occasion de souligner que l'impôt était avant tout destiné aux dépenses militaires – ce qui était la vérité – et que l'armée était nécessaire pour défendre la société romaine des menaces extérieures. La plupart des cérémonies du calendrier impérial annuel comprenaient un discours d'ouverture d'environ une heure dont le but était de célébrer les récents succès du régime. Presque aucun des exemples que nous en avons conservés pour l'empire tardif ne manque de faire référence à l'armée et à sa fonction de protectrice du monde romain.

Chacun des empereurs présenta sa politique aux frontières à sa manière, mais il n'y avait aucune divergence entre eux sur le fait que tel était le but fondamental de l'imposition. C'est un point qui était quotidiennement rappelé à la population sur sa monnaie : un des motifs les plus communs représentait un ennemi rampant aux pieds de l'empereur. L'inconvénient, c'est que les échecs militaires pouvaient être dénoncés comme un gâchis de l'argent des contribuables. Dans un fameux épisode, Ursulus, ministre des Finances en chef de l'empereur Constance II, se lamenta en public, avec force sarcasmes, des exploits de l'armée lors d'une visite aux ruines d'Amida, peu après que les Perses eurent saccagé la cité en 359 : « Voyez le courage avec lequel les cités sont défendues par nos soldats, pour les hauts salaires desquels la richesse de l'empire est désormais à peine suffisante. » Les généraux n'oublièrent pas l'incident. À la mort de Constance II, une partie du prix que son successeur dut payer pour leur soutien, au cours des procès politiques qui marquèrent le changement de régime, fut la condamnation d'Ursulus à la peine capitale. Globalement toutefois, le système marchait plutôt bien ; l'émeute contre l'impôt à Antioche est un cas isolé qui fut provoqué, notons-le, non pas par les taxes habituelles, mais par une taxe supplémentaire. De nombreux propriétaires fonciers cherchèrent bien évidemment à réduire le montant de leur imposition (les lois et les recueils épistolaires fourmillent, à ce sujet, d'arnaques éventées et de demandes

de remises) ; mais les empereurs du IV^e siècle n'en réussirent pas moins à convaincre réellement leur population que la notion d'imposition était essentielle à une vie civilisée et ils collectèrent généralement les fonds sans mettre leur société à feu et à sang²⁸.

Sur le front religieux, la conversion de Constantin I^{er} au christianisme déclencha à coup sûr une révolution culturelle. Matériellement, le paysage urbain fut transformé puisque prit fin la pratique, traditionnelle dans le paganisme gréco-romain, de laisser les morts séparés des vivants et que les cimetières se mirent à pousser à l'intérieur des murailles des cités. Les églises remplacèrent les temples ; ce qui fit qu'à partir des années 390, il y avait tant de marbre d'occasion disponible à bas prix que le marché du marbre neuf s'écroula ! L'Église, comme Gibbon l'affirmait, attira de généreuses donations provenant à la fois de l'État et des personnes privées. Constantin I^{er} lui-même inaugura le processus et le *Liber pontificalis* (le livre contant l'histoire des papes) rappelle avec gratitude ses dons de terre aux églises de Rome. Au fil du temps, dans tout l'empire, les églises acquirent de confortables patrimoines. De plus, le christianisme était, d'une certaine manière, une force favorisant la démocratie et l'égalité. Sa doctrine insistait sur le fait que chacun, quel que soit son niveau économique ou son statut social, avait une âme et le même rôle que les autres dans le drame cosmique du salut. Certaines paraboles de l'Évangile laissaient même entendre que la richesse mondaine était un obstacle au salut. Tout cela allait à l'encontre des valeurs aristocratiques de la culture gréco-romaine, proclamant que la véritable civilisation ne pouvait être atteinte que par l'homme ayant assez de fortune et de loisir pour s'offrir de nombreuses années d'éducation privée et de participation active aux affaires municipales. Prenons par exemple l'usage traditionnel du voile chez les grammairiens. Dans l'Antiquité, un voile marquait l'entrée de lieux éminents, comme dans les monumentales salles d'audience où la présence impériale était normalement voilée à la plus grande partie de la cour. Dans ses *Confessions*, saint Augustin rejetait avec mépris l'usage de voiles, de la part des grammairiens, pour couvrir l'entrée de leurs écoles. Pour lui et d'autres chrétiens de l'empire tardif, la pratique devait être abandonnée comme une fausse profession de sagesse.

Au lieu de quoi, les intellectuels chrétiens du IV^e siècle introduisirent dans leurs écrits un anti-héros, délibérément contraire aux valeurs classiques : le saint homme chrétien sans instruction qui, bien qu'il ne soit pas passé par les mains des grammairiens et qu'il ait symboliquement abandonné la ville pour le désert, atteignait des sommets de sagesse et de vertu, qui allaient bien au-delà de tout ce

que l'on pouvait apprendre chez Homère ou Virgile, ou même en participant à un gouvernement autonome. Le saint homme était le meilleur des produits possibles du monastère et, comme Gibbon l'avait relevé, le monachisme chrétien attira à cette époque un important nombre de recrues. Le style de vie monastique était extraordinairement apprécié de certains chrétiens de haute culture, qui voyaient en ses contraintes un degré de dévotion égalant celui des martyrs chrétiens de la période antérieure. Et il n'est pas besoin de chercher beaucoup dans les sources pour trouver des exemples de chrétiens de rang élevé qui rejetaient la participation aux pratiques normales de la classe supérieure romaine. En Italie, au tournant des IV^e et V^e siècles, à quelques années l'un de l'autre, un homme d'une certaine aisance, Paulin de Nole, et l'héritière d'une prodigieuse fortune sénatoriale, Mélanie la Jeune, liquidèrent tous deux leurs biens et embrassèrent une vie de dévotion chrétienne. Paulin devint évêque, se vouant au culte du martyr Félix, tandis que Mélanie s'embarquait pour la Terre sainte. Le christianisme posait donc des questions embarrassantes et imposait quelques révisions de fond sur nombre d'attitudes et de pratiques que les Romains avaient longtemps appréciées²⁹.

Mais, alors que l'essor du christianisme fut sans aucun doute une révolution culturelle, Gibbon et d'autres sont nettement moins convaincants quand ils prétendent que la nouvelle religion eut un effet gravement délétère sur le fonctionnement de l'empire. D'un côté, les institutions chrétiennes – comme l'affirme Gibbon – reçurent vraiment de grandes donations financières. De l'autre, les institutions religieuses non chrétiennes qu'elles remplacèrent avaient jadis été tout aussi bien dotées et leurs richesses furent peu à peu confisquées au moment de la forte croissance du christianisme. On ne sait si les dons en faveur du christianisme entraînèrent un transfert global de patrimoine, des coffres séculiers vers les coffres religieux. De même une partie de la main-d'œuvre alla-t-elle certainement se perdre dans les cloîtres, mais ce n'était guère que quelques milliers d'individus au plus, un chiffre sans grande importance dans un monde qui voyait sa masse démographique se maintenir et même s'accroître. Pareillement, le nombre des individus de la classe supérieure qui renoncèrent à leurs richesses et à leur mode de vie pour une existence de dévotion chrétienne est insignifiant à côté des quelque six mille personnes qui, vers 400 après Jésus-Christ, participaient activement à la marche de l'État comme hauts fonctionnaires. Aux termes d'une loi adoptée dans les années 390, tous ces gens étaient contraints d'être chrétiens. Pour chaque Paulin de Nole, il y avait bien plus de propriétaires fonciers romains nouvellement christianisés qui étaient heureux de détenir un important office public. On aurait cherché en vain chez eux la trace d'une quelconque crise de conscience.

Il n'y avait pas non plus de raison contraignante pour que le christianisme ait engendré une telle crise, puisque la religion et l'empire en arrivèrent bientôt à un rapprochement idéologique. L'impérialisme romain avait proclamé, dès l'époque d'Auguste, que les divinités présidant à la marche du monde avaient destiné Rome à le conquérir et à le civiliser. Les dieux avaient soutenu l'empire dans la mission de porter la totalité du genre humain à l'état le plus accompli et ils étaient intervenus directement pour choisir les empereurs romains et les inspirer. Après que Constantin I^{er} eut officiellement adopté le christianisme, les professions de longue date sur la relation entre l'État et la divinité furent rapidement réélaborées, et ce avec une facilité déconcertante. La divinité suprême fut remodelée en tant que Dieu chrétien et on déclara que l'état le plus élevé possible pour le genre humain était la conversion au christianisme et le salut chrétien. L'apprentissage des lettres et l'insistance sur l'autogouvernement passèrent pour un temps au second rang, mais ces valeurs ne furent nullement rejetées. Et c'est là tout ce qui fut requis en matière d'ajustement. L'affirmation que l'empire était l'instrument de Dieu, mettant en œuvre sa volonté dans le monde, ne changea guère : seul le casting se modifia. De même, si les empereurs ne pouvaient plus être déifiés, leur statut divin fut néanmoins préservé dans le portrait de Dieu promu par la propagande romano-chrétienne : un Dieu choisissant soigneusement les empereurs pour qu'ils règnent avec lui et en partie à sa place sur la sphère humaine de son cosmos. Par conséquent, l'empereur et tout ce qui le concernait, de sa chambre à coucher à son trésor, pouvaient continuer à être considérés comme « sacrés³⁰ ».

Ces proclamations n'étaient seulement le fait de quelques loyalistes au sein de la cour impériale et dans son voisinage. Le jour de Noël 438, un nouveau recueil du droit romain récent, le *Code théodosien* (*Codex theodosianus*), fut présenté aux sénateurs assemblés dans la vieille capitale de l'empire. Toutes les séances du Sénat étaient intégralement retranscrites et les procès-verbaux étaient transmis à l'empereur. Il n'est pas étonnant que ces enregistrements n'aient pas survécu : ces tonnes de verbiage n'auraient pas constitué de bien excitantes lectures pour les copistes médiévaux ni même pour ceux de l'empire tardif. Mais les minutes de la séance sur le *Code théodosien* furent intégrées à la préface de ses copies officielles exécutées après 443. Un unique manuscrit du XI^e siècle, dérivant d'une de ces copies officielles, est conservé à la Bibliothèque ambrosienne de Milan. Tel est le fil ténu grâce auquel ce texte exceptionnel a survécu³¹. Le préfet du prétoire d'Italie, Glabrio Faustus, qui présidait l'assemblée et dans le palais privé duquel les sénateurs s'étaient réunis, ouvrit la séance en présentant officiellement le texte devant l'assemblée. Après avoir rappelé comment il avait reçu l'édit initial qui avait institué

la commission des lois, il présenta le *Code* aux sénateurs. En réponse, ces derniers lancèrent à pleine voix :

Augustes des Augustes, les plus grands des Augustes³², [*invocation répétée huit fois*]

Dieu vous a donnés à nous, que Dieu vous sauve pour nous ! [*vingt-sept fois*]

Comme empereurs romains, pieux et bienheureux, puissiez-vous régner pour de longues années ! [*vingt-deux fois*]

Pour le bien du genre humain, pour le bien du Sénat, pour le bien de l'État, pour le bien de tous. [*vingt-quatre fois*]

Notre espoir est en vous, vous êtes notre salut. [*vingt-six fois*]

Fasse le ciel que nos Augustes vivent à tout jamais ! [*vingt-deux fois*]

Puissiez-vous pacifier le monde et y triompher en personne. [*vingt-quatre fois*]

La répétition de ces acclamations nous semble invraisemblable, mais le message que transmet cette cérémonie mérite d'être considéré avec grande attention.

Son mot d'ordre le plus évident est unité. Les grands personnages du monde romain parlaient d'une seule voix pour louer leurs empereurs, dans la cité même qui était encore la capitale symbolique de l'empire. Le deuxième message est à peine moins évident quand on prend la peine d'y réfléchir : c'est la foi des sénateurs en la perfection de l'ordre social dont eux et les empereurs étaient intimement partie prenante. On ne peut atteindre une complète unité sans avoir également le plein sens de la perfection. La condition normale des êtres humains est la désunion. Les seuls points sur lesquels les gens peuvent concorder sont ceux qui sont à l'évidence les meilleurs. Et comme les acclamations d'ouverture le manifestent, la source de cette perfection était clairement le Dieu chrétien. En 438, tout le Sénat de Rome partageait cette religion. Au sommet de la société romaine, l'adoption du christianisme ne changea donc rien à la très ancienne conviction qui voulait que l'empire soit, dans le monde, l'instrument de la divinité – une divinité qui, jusqu'à Constantin I^{er}, était Jupiter Optimus Maximus, le Très Bon Très Grand.

Le même message était proclamé en de tels moments solennels d'une extrémité à l'autre de l'échelle sociale, même à l'intérieur des cercles ecclésiastiques. Les séances des conseils municipaux s'ouvraient toujours par ce type d'acclamations, comme les assemblées officielles du peuple de toute une ville, massé pour accueillir un empereur, un fonctionnaire impérial, voire une nouvelle image de l'empereur (quand un nouvel empereur était élu, des images le représentant étaient distribuées aux cités de l'empire). En toutes ces circonstances – et il y en avait une kyrielle dans

le calendrier annuel –, la même idée directrice prédominait³³. De nombreux évêques chrétiens aussi bien que de nombreux auteurs séculiers étaient heureux de réaffirmer, sous sa nouvelle livrée, la vieille profession de foi de l'impérialisme romain. Dès le règne de Constantin I^{er}, l'évêque Eusèbe de Césarée affirmait déjà que ce n'était pas par hasard si le Christ s'était incarné à l'époque d'Auguste, le premier empereur romain. Malgré les persécutions passées – continuait à argumenter Eusèbe –, cette coïncidence prouvait que le christianisme et l'empire étaient faits l'un pour l'autre : Dieu rendrait Rome toute-puissante si bien que, par son intercession, toute l'espèce humaine finirait par être sauvée.

Cette vision idéologique impliquait évidemment que l'empereur, comme représentant choisi de Dieu sur terre, doive exercer une grande autorité religieuse au sein du christianisme. Dès les années 310, au moment même où Constantin I^{er} déclara sa nouvelle allégeance au christianisme, les évêques d'Afrique du Nord firent appel à lui pour régler une dispute qui faisait rage parmi eux. L'épisode fixa le modèle pour le reste du siècle : les empereurs étaient désormais personnellement engagés à la fois dans le règlement des querelles ecclésiales et dans la gestion beaucoup plus prosaïque des affaires de la nouvelle religion. Pour résoudre les disputes, les empereurs convoquèrent des conciles, accordant aux évêques le droit de se servir du système des relais officiels – le *cursus publicus* – pour pouvoir être présents. De manière plus discrète, les empereurs contribuaient à déterminer les ordres du jour, leurs fonctionnaires orchestraient le déroulement des manifestations et la machine d'État était mise à contribution pour faire exécuter les décisions prises. Plus généralement, les empereurs fixèrent le droit religieux pour l'Église – le livre XVI du *Code théodosien* est entièrement consacré à ce sujet – et ils pesaient sur les nominations aux charges ecclésiastiques.

La hiérarchie de l'Église chrétienne en vint aussi à refléter les structures administratives et sociales de l'empire. Les diocèses des évêques respectaient les limites des territoires des cités (certains les conservent encore à ce jour, bien longtemps après qu'elles eurent perdu toute autre signification). Au sommet de l'échelle, les évêques des capitales provinciales étaient promus au rang d'archevêques métropolitains, dotés d'un droit d'intervention dans les affaires des nouveaux sièges qui leur étaient subordonnés. Sous les successeurs chrétiens de Constantin I^{er}, l'évêque jusque-là obscur de Constantinople fut élevé au titre de patriarche, à parité avec l'évêque de Rome, puisque Constantinople était la « nouvelle Rome ». Bien vite aussi, les communautés locales perdirent le pouvoir d'élire leurs propres évêques. À partir des années 370, les prélats furent de plus en plus choisis parmi la classe des propriétaires fonciers et ils contrôlèrent les

successions épiscopales en se mettant d'accord entre eux. L'Église devint à ce point partie prenante de l'État que les évêques s'y virent même dotés de fonctions administratives, comme de présider des tribunaux d'instance. De ce fait, devenir un évêque chrétien n'était nullement se retirer de la vie publique : c'était s'y ménager une véritable avenue. Si la christianisation de la société romaine est un sujet d'une extrême importance, tout aussi essentielle est l'étude – pourtant moins fréquente – de la romanisation du christianisme. L'adoption de la nouvelle religion n'était pas un phénomène à sens unique, mais un processus d'adaptation mutuelle qui renforça les prétentions idéologiques de l'empereur et de l'État³⁴.

Tout cela ne veut pas dire, bien entendu, que la christianisation de l'empire s'accomplit sans conflit, ni que le christianisme et l'empire étaient parfaitement faits l'un pour l'autre. Comme Paulin de Nole et Mélanie, certains évêques et d'autres intellectuels chrétiens – sans parler des saints hommes – rejetèrent explicitement ou implicitement l'affirmation qui voulait que l'empire représente une civilisation parfaite bénéficiant du soutien divin. Mais le rejet de l'empire fut un courant mineur parmi les penseurs chrétiens du IV^e siècle. Ce moment fut aussi crucial pour la formation de la doctrine chrétienne, un processus qui engendra de nombreux conflits internes au christianisme dans lesquels une série d'empereurs se trouvèrent tiraillés d'un côté ou de l'autre. Les querelles doctrinales furent toutefois cantonnées, pour l'essentiel, au cercle des évêques. Il y eut quelques moments où elles débordèrent en émeutes à grande échelle, mais le phénomène ne fut jamais suffisamment diffusé ou soutenu pour qu'on puisse dire que les désaccords entre chrétiens aient causé de sérieux dommages au bon fonctionnement de l'empire³⁵.

Ce que l'essor du christianisme démontre vraiment, à l'instar de l'inflation bureaucratique, c'est que le centre impérial n'avait rien perdu de sa capacité à mettre au pas les élites. Comme de récents ouvrages sur la christianisation l'ont souligné, la révolution religieuse fut accomplie plus par un effet du haut vers le bas que par une confrontation directe entre christianisme et paganisme. Jusqu'à la fin du IV^e siècle, soixante-dix ans après que Constantin I^{er} eut déclaré son allégeance à la nouvelle religion, l'idée que les empereurs pouvaient favoriser les chrétiens dans les promotions aux offices fut le levier qui diffusa le christianisme dans les classes supérieures romaines. Tous les empereurs chrétiens furent soumis à un intense lobbying de la part des évêques et tous tinrent, de temps en temps, d'édifiants propos chrétiens. Très tôt, ils bannirent aussi les sacrifices de sang qui étaient particulièrement odieux aux chrétiens. D'autres pratiques cultuelles païennes furent pourtant permises et il n'y eut aucun effort systématique de l'empire pour renforcer le christianisme au niveau local. Ce qui veut dire que, comme dans tous les

domaines à l'exception des impôts, ce sont les citoyens qui, par leurs préférences, décidèrent de ce qui advint vraiment sur le terrain. Là où l'opinion était majoritairement chrétienne ou le devenait, les temples païens furent fermés et parfois démantelés. Là où elle restait fidèle aux cultes antiques, la vie religieuse continua tout comme avant et les empereurs chrétiens se contentèrent de permettre la diversité de choix. C'est seulement vers la fin du siècle, quand une masse critique de décideurs locaux importants était désormais devenue chrétienne, après trois générations de parrainage impérial, que les empereurs purent sans encombre promulguer des mesures plus incisives en faveur de la christianisation³⁶.

Pendant une série presque ininterrompue d'empereurs chrétiens sur trois ou quatre générations, le centre impérial conserva donc suffisamment de force idéologique et de pouvoir effectif de patronage pour amener massivement les opinions locales à rallier la nouvelle idéologie (Julien l'Apostat gouverna l'empire entier en païen pendant moins de deux ans). À mon sens jouait ici la même dynamique qui avait auparavant opéré dans le processus de romanisation. L'État s'interdisait d'imposer de force son idéologie aux élites locales, mais, s'il faisait avec constance de la conformité à son idéologie une condition pour l'avancement des carrières, alors les propriétaires fonciers s'orientaient en ce sens. Plus le IV^e siècle avançait, plus l'équation « chrétien et romain » – davantage que la combinaison « demeure en ville et à la campagne » – devenait la condition nécessaire du succès ; et les personnalités dynamiques de la société romaine, à la fois au niveau local et au niveau central, s'adaptèrent graduellement à la nouvelle réalité. Comme pour l'expansion de l'administration, le centre impérial avait réussi à déployer de nouveaux mécanismes pour maintenir les énergies et les attentions de la classe des propriétaires fonciers braquées sur lui.

Les impôts étaient payés, les élites participaient à la vie publique et la nouvelle religion était assez efficacement intégrée dans les structures de l'empire tardif. Loin d'être les signes avant-coureurs du désastre, la christianisation et la bureaucratisation prouvent toutes deux que le centre impérial était encore en mesure d'exercer une puissante attraction sur les allégeances et les coutumes des provinces. Cette attraction se devait de jouer de la persuasion plutôt que de la coercition, mais il en avait toujours été ainsi. Sur des bases renégociées, les mêmes genres de liens continuaient à tenir soudés centre et périphérie.

La politique romaine

La première impression que donnent les cérémonies publiques romaines – comme celle qui se déroula pour présenter le *Code théodosien* devant le Sénat

romain – est une impression de puissance écrasante. Un appareil d'État qui pouvait faire en sorte qu'un agrégat de ses plus riches propriétaires fonciers se livre à un tel spectacle d'acclamations synchronisées ne peut pas être pris à la légère. Mais il est d'autres aspects de la cérémonie de présentation du *Code théodosien*, ainsi que de la réception du recueil juridique, qui nous donnent un aperçu nettement différent – éclairant cette fois les limitations politiques qui, malgré sa puissance continue, gisaient au cœur du système impérial romain.

Après leur vibrante introduction, les sénateurs romains assemblés passent aux choses sérieuses :

Nous vous rendons grâces pour votre législation. [*répété vingt-trois fois*]

Vous avez dissipé les ambiguïtés des constitutions impériales³⁷. [*vingt-trois fois*]

Pieux empereurs, prévoyez donc avec sagesse ! [*vingt-six fois*]

Vous prenez de sages dispositions pour la justice, vous veillez à la paix publique. [*vingt-cinq fois*]

Faites en sorte que de nombreuses copies du *Code* soit faites pour être conservées dans les offices gouvernementaux ! [*dix fois*]

Faites en sorte qu'elles soient gardées scellées dans les bureaux publics ! [*vingt fois*]

Afin que les lois établies ne puissent pas être falsifiées, faites-en faire de nombreuses copies ! [*vingt-cinq fois*]

Afin que les lois établies ne puissent pas être falsifiées, faites que toutes les copies soient transcrites en toutes lettres³⁸ ! [*dix-huit fois*]

À la copie qui sera exécutée par les juristes, faites en sorte qu'aucune annotation sur la loi ne soit ajoutée ! [*douze fois*]

Nous demandons que les copies destinées à être gardées dans les bureaux impériaux soient faites aux frais de l'État. [*seize fois*]

Nous demandons qu'aucune loi ne soit promulguée en réponse aux suppliques. [*vingt et une fois*]

Tous les droits des propriétaires fonciers tombent dans la confusion à cause de telles actions subreptices. [*dix-sept fois*]

Une cérémonie présentant un nouveau recueil de lois était un moment de grande importance pour l'État romain. Nous avons déjà vu le rôle que jouaient l'éducation et l'autogouvernement dans l'image traditionnelle que les Romains se faisaient d'eux-mêmes. Pour la société romaine dans son ensemble, la loi écrite était pareillement chargée de sens. Dans la vision du monde propre aux Romains,

l'existence de la loi écrite faisait de la société romaine, une fois de plus, la meilleure manière possible d'ordonner l'humanité. Surtout, cette loi écrite libérait les hommes de la crainte de l'action arbitraire de la part des puissants (le mot latin pour la liberté – *libertas* – était porteur du sens technique de « liberté sous la protection de la loi »). Les conflits juridiques étaient traités en fonction de leur contenu ; les puissants ne pouvaient pas l'emporter sur les autres. Et la christianisation ne fit que renforcer l'importance idéologique accordée à la loi écrite. Car, alors que les intellectuels chrétiens pouvaient dénoncer comme élitiste l'éducation morale offerte par le grammairien et ériger le saint homme illettré venu du désert en une figure alternative de vertu, la loi ne donnait pas prise à ce genre de critique. Elle protégeait tout le monde, quelle que soit la position sociale de chacun. C'était aussi un facteur d'unification des cultures, puisque la loi de Dieu – que ce soit sous la forme mosaïque des Dix commandements ou avec le Christ comme nouvelle loi régénératrice – était centrale dans la tradition judéo-chrétienne. En termes idéologiques, il devint donc facile de dépeindre la loi écrite romaine à vocation universelle – par opposition à la culture d'une élite lettrée – comme le levier pour réaliser l'ambition de l'empire nouvellement christianisé à promouvoir un ordre social voulu par Dieu³⁹.

Pourtant, en lisant entre les lignes, le *Code théodosien* – que ce soit par sa cérémonie de présentation ou par son contenu – peut aussi nous faire pénétrer au cœur des limites politiques inhérentes au système romain tardif. Une telle restriction est implicite dans le texte original latin des acclamations, mais elle n'apparaît pas immédiatement dans la traduction française, puisque le français ne permet pas de distinguer entre le « vous » de politesse et le « vous » pluriel. Les acclamations étaient toutes adressées aux deux empereurs : Théodose II, qui régnait sur l'Orient, et son jeune cousin germain Valentinien III, qui régnait sur l'Occident. Tous deux étaient membres de la dynastie théodosienne et la publication du *Code* en Orient fut minutieusement programmée, en 437, pour coïncider avec un mariage qui alliait les deux branches de la famille : Valentinien III épousa la fille de Théodose II, Eudoxia. Combinés, le mariage et le code juridique soulignaient l'unité du monde romain, avec un empereur d'Orient et un empereur d'Occident fonctionnant en parfaite harmonie. Comme son appellation le laisse entendre, tout le travail de fond sous-tendant le *Code théodosien* avait en réalité été fait à Constantinople, par des juristes appointés par Théodose II⁴⁰. Et le fait que Théodose II ait été le partenaire dominant met ici en évidence un problème fondamental dans la structure du pouvoir sous l'empire tardif. Pour les raisons administratives et politiques qui ont été étudiées au chapitre 1, la fonction

impériale devait être partagée. L'harmonie entre les coempereurs n'était possible que si l'un était tellement dominant qu'il en devenait incontestable. La relation entre Théodose II et Valentinien III fonctionna assez heureusement sur cette base, comme avait fonctionné la relation entre Constantin I^{er} et plusieurs de ses fils entre les années 310 et les années 330. Mais en même temps, pour voguer correctement, le navire impérial réclamait des timoniers de niveau sensiblement équivalent. Une infériorité prolongée risquait d'entraîner une distribution inégale des avantages financiers et militaires et, si l'un des empereurs était trop manifestement soumis à l'autre, les principales factions politiques de sa partie de l'empire allaient certainement l'encourager à redresser la balance – ou pire, allaient susciter un usurpateur. Ce cas de figure avait, par exemple, entaché la tentative de Constance II pour partager le pouvoir avec Galus et Julien dans les années 350.

Des empereurs à parité de puissance fonctionnant en bonne harmonie : l'objectif était extrêmement difficile à atteindre et le cas ne se produisit que rarement. Pendant la décennie qui suivit l'an 364, les frères Valentinien I^{er} et Valens y arrivèrent ; de même Dioclétien, d'abord avec un autre empereur de 286 à 293, puis avec trois associés de 293 à 305 (ce que l'on a appelé la Tétrarchie de Dioclétien). Mais d'aucun de ces partenariats ne résulta une stabilité durable et même le partage du pouvoir entre frères n'était pas une garantie de succès. Quand ils lui succédèrent sur le trône, les fils de Constantin I^{er} ne cessèrent de se combattre, au point que Constantin II mourut en envahissant le territoire de son frère cadet Constant. De même la Tétrarchie de Dioclétien fonctionna-t-elle assez bien pendant qu'il était au pouvoir, mais elle s'effondra après son abdication en 305 et déboucha sur près de vingt ans de conflit et de guerre civile, auxquels ne mirent fin que la défaite de Licinius face à Constantin I^{er} en 324.

En fait, l'organisation du pouvoir central posait un insoluble dilemme durant l'empire romain tardif. Diviser ce pouvoir était une nécessité administrative et politique : si ce n'était pas le cas, coups d'État et souvent guerre civile s'ensuivaient. Diviser le pouvoir en sorte de ne pas susciter de conflit entre rivaux était toutefois une opération extrêmement difficile. Et même si le problème était résolu pendant une génération, il était quasiment impossible de transférer cette harmonie aux héritiers : risquaient en effet de leur faire défaut les habitudes de confiance et de respect qui imprégnaient l'arrangement initial. Par suite, à chaque génération, la division du pouvoir était à réinventer, même quand le trône avait été transmis par succession dynastique. Il n'y avait pas de recette durable et, que le pouvoir soit divisé ou non, une guerre civile périodique était inévitable. Cette situation – il faut

le souligner – ne résultait pas seulement d'échecs personnels d'empereurs en particulier, même si la paranoïa de Constance II, par exemple, contribua certainement à faire monter la pression. Sur le fond, ces divisions reflétaient le fait qu'au sein du bien plus vaste empire tardif, il y avait tant d'intérêts politiques à prendre en compte, un si vaste éventail de propriétaires fonciers impliqués dans l'appareil bureaucratique que la stabilité était beaucoup plus difficile à atteindre que dans le vieil État romain conquérant, quand seul le Sénat de Rome jouait un rôle politique dans l'empire.

Par bien des aspects, le conflit périodique au sommet était donc le prix à payer pour que l'empire réussisse à intégrer les élites au travers de son vaste espace. Il faut cependant y voir plus un défaut contingent qu'un vice congénital : l'empire n'était pas fondamentalement sapé par ce phénomène. C'était une réalité inhérente au système, qui conférait une sorte de rythme à la politique impériale. Des périodes de stabilité politique risquaient fort d'être ponctuées par des moments de conflit, avant qu'un nouveau régime, recombinaient efficacement un réseau suffisamment ample d'intérêts, n'arrive à se mettre en place. Parfois, le conflit était bref, parfois de plus longue durée, comme au lendemain de la Tétrarchie, quand il fallut deux décennies pour resserrer la succession sur la lignée de Constantin. Mais les guerres civiles du IV^e siècle ne rendirent pas pour autant l'empire vulnérable, par exemple, à la conquête perse. En fait, la tendance de cette époque à scinder l'autorité impériale donnait de meilleurs résultats que le refus de procéder ainsi au milieu du III^e siècle, quand vingt empereurs légitimes et une foule d'usurpateurs ne régnèrent en moyenne que deux ans chacun.

Une deuxième limitation politique majeure propre au monde romain se révèle à un examen plus approfondi de la cérémonie où le Sénat reçut le *Code théodosien*. Même si le caractère irrégulier du nombre des répétitions laisse à penser que les sénateurs ont parfois pu se laisser emporter par l'enthousiasme, la précision des commentaires sur le *Code* lui-même indique que chacune des acclamations était soigneusement rédigée. L'analogie la plus proche qu'on puisse trouver dans le monde moderne, pour une telle normativité dans un cérémonial public, est offerte par le déroulement des anciens congrès annuels du parti communiste de l'Union soviétique, dans la période antérieure à 1989. Parmi d'autres rites, ces congrès incluaient des applaudissements de congratulation mutuelle, orchestrés à la fin du discours du secrétaire du parti. L'assistance proclamait son approbation et l'orateur se levait alors pour applaudir en retour : il félicitait probablement l'auditoire pour avoir le bon sens de reconnaître la valeur exceptionnelle de ce qu'il venait à peine de dire. Avec la présentation du *Code théodosien*, le Sénat romain

visait un scénario plus ambitieux, mais le message sous-jacent était le même. Dans les deux cas, il s'agissait de célébrer très officiellement une unité idéologique proclamée, reflétant une prétention à la perfection fondée sur les structures de l'État – en l'occurrence, ses structures juridiques.

On comprend bien mieux la vie publique dans l'empire romain, à mon avis, si l'on admet qu'elle fonctionnait comme celle d'un État à parti unique, où la loyauté à l'égard du système était instillée en chacun dès la naissance et régulièrement renforcée par des occasions de la démontrer. Il vaut toutefois la peine de souligner quelques différences essentielles. À la différence de l'État soviétique – qui ne dura qu'environ soixante-dix ans et eut à affronter une forte concurrence idéologique, totalitaire et non totalitaire –, l'État romain dura pendant un demi-millénaire et fonctionna le plus clair du temps sans le moindre rival. Le rayonnement de la supériorité romaine saturait chaque facette de la vie publique tout au long de l'existence d'un individu.

Toutefois, comme dans tout régime à parti unique, le système romain avait aussi ses limites. La liberté de parole, par exemple, était restreinte au-delà d'un certain degré. Puisque tout le monde était pleinement acquis à l'idéologie de l'unité dans la perfection, le désaccord ne pouvait être permis qu'au niveau des personnalités, plutôt qu'au niveau politique⁴¹. Le monopole idéologique incontesté de l'empire lui permettait, avec un succès évident, d'obtenir la conformité de ses sujets, mais ce n'était pas vraiment un processus dans lequel on s'engageait par conviction. La diffusion de la culture romaine et l'adoption de la citoyenneté romaine dans les territoires conquis découlaient du fait que l'empire était la seule voie qui s'offrait aux ambitions personnelles. Il fallait respecter ses règles et acquérir sa citoyenneté si l'on voulait réussir dans la vie.

L'analogie avec les États à parti unique met en relief deux autres inconvénients du système. D'abord, la participation politique active avait une base très étroite. Pour prendre part aux affaires de l'empire romain, il fallait appartenir aux strates les plus aisées des propriétaires fonciers. Il est impossible de chiffrer ce groupe avec précision, mais ses traits distinctifs sont assez clairs. Dans l'empire tardif, il fallait atteindre le cens qui permettait d'être membre du conseil municipal, en possédant assez de terre sur le territoire de la cité et en ayant les moyens de faire éduquer ses enfants par un grammairien. Le tout réclamait un revenu confortable. Avant de devenir saint, Augustin appartenait à une famille de petits propriétaires fonciers dans la bourgade de Thagaste, en Afrique du Nord. Sa famille n'eut pas de problème pour s'offrir les services d'un grammairien, mais il dut attendre pendant un an que son père réunisse assez d'argent pour pouvoir parachever son éducation supérieure

avec un rhéteur de Carthage, si bien que le niveau de fortune de sa famille nous fournit un bon indicateur du seuil d'appartenance à la classe supérieure⁴².

Sous l'empire tardif, la participation politique et civique pouvait s'exprimer de manière plus diversifiée qu'à la période précédente. Quelques propriétaires fonciers locaux accaparaient encore les rares positions rentables dans leurs conseils municipaux ; d'autres, en bien plus grand nombre, intégraient l'administration impériale centrale et d'autres encore – les plus modestes de la classe supérieure – se contentaient de servir dans ses bureaux de province. Ces derniers étaient appelés *cohortales* et certains d'entre eux, à en croire les inscriptions de la cité d'Aphrodisias, étaient assez à leur aise pour se poser en bienfaiteurs de leur cité. L'empire tardif disposait aussi d'un système juridique plus développé. Depuis le début du III^e siècle, le droit romain s'appliquait à tout habitant de l'empire et, pour les hommes de loi qualifiés, il y avait d'ordinaire toutes sortes d'opportunités. Ces juristes venaient encore de la vieille classe curiale et les jeunes ambitieux passaient de la grammaire aux études de droit qui constituaient leur éducation supérieure.

Au troisième quart du IV^e siècle, alors que le christianisme se diffusait et s'attirait le patronage impérial, la classe des propriétaires fonciers – comme nous l'avons vu – commença elle aussi à infiltrer l'Église et en arriva bientôt à accaparer l'épiscopat. Les premiers évêques avec une formation rhétorique dont nous ayons trace, comme Ambroise en Occident et les Pères cappadociens en Orient (Basile de Césarée, Grégoire de Naziance et Grégoire de Nysse), furent tous ordonnés autour de 370⁴³. Cette ouverture à une plus vaste gamme de professions n'entraîna aucun changement significatif dans le niveau de fortune requis : toutes réclamaient encore d'acquérir les connaissances de base avec un grammairien.

La classe des propriétaires terriens actifs dans la vie politique représentait probablement moins de 5 % de la population. Nous pourrions y ajouter un autre pourcentage pour une catégorie professionnelle à moitié instruite, qui se trouvait surtout dans les villes. Dans les capitales impériales en particulier, un groupe un peu plus large était en mesure de faire entendre sa voix grâce à son appartenance aux factions du cirque et à sa participation aux bruyantes démonstrations dans l'enceinte du théâtre – un moyen d'exprimer son mécontentement envers certains hauts fonctionnaires en particulier. Ces hommes pouvaient aussi, à l'occasion, exercer un pouvoir de veto en suscitant des émeutes s'ils étaient réellement furieux, mais ce genre d'action n'était qu'une arme, un peu émoussée de surcroît, contre des individus ou des mesures politiques spécifiques⁴⁴.

Qu'elle soit libre, affranchie ou esclave, la vaste majorité de la population travaillait la terre et était plus ou moins exclue de la vie politique. Pour ces

catégories, l'État existait avant tout sous la forme du percepteur exerçant des prélèvements importuns sur leurs ressources limitées. Une fois de plus, les estimations précises sont impossibles, mais la paysannerie ne peut pas avoir rassemblé moins de 85 % de la population. Nous avons donc affaire à un monde où plus des quatre cinquièmes de la population avait peu ou pas de prise sur les systèmes politiques qui les gouvernaient. L'indifférence a dû être la principale attitude des paysans envers l'institution impériale. D'un côté, dans la plupart des régions de l'empire, les niveaux de peuplement – nous l'avons relevé – n'ont cessé de croître au fil du temps et il est difficile de ne pas y voir une conséquence de la *Pax romana*, des meilleures conditions de paix et de stabilité engendrées par l'empire. D'un autre côté, une résistance paysanne ponctuelle et sporadique, souvent provoquée par des questions d'impôt, a certainement existé, mais elle s'est simplement traduite sous la forme d'un banditisme endémique certes, mais à un faible niveau. Certaines zones ont parfois connu des poussées de fièvre plus soutenues. Isauria, la région des hautes terres de Cilicie dans ce qui est désormais le Sud-Ouest de la Turquie, était fameuse pour ses bandits et un groupe d'entre eux – les Maratacupreni – acquit une certaine célébrité dans le Nord de la Syrie : ils pillèrent la région en se faisant passer pour des percepteurs impériaux et en puisant dans les biens de la population. Que leur subterfuge ait pu marcher donne une idée de ce que l'on ressentait quand on était taxé par l'État romain, mais ils finirent par trop attirer l'attention officielle et furent éliminés jusqu'au dernier, hommes, femmes et enfants. L'exclusion des bénéfices du système romain – ou une participation très réduite à ces avantages – était le lot de la majorité de la population : c'était une des limites fondamentales du système, mais il n'y avait rien de neuf à cela. L'empire avait systématiquement été gouverné au bénéfice d'une élite. Cette donne a toujours produit une paysannerie exploitée, d'où un certain degré de mécontentement, le plus souvent diffus, il est vrai. Mais il n'y a aucun signe que la situation ait empiré au IV^e siècle⁴⁵.

Le deuxième inconvénient, sans doute moins évident, était pourtant plus important potentiellement, au vu de l'incapacité structurelle de la paysannerie à organiser sa résistance. Pour saisir l'enjeu, il nous faut considérer un instant le mode de vie des riches Romains. Comme nous l'avons vu, ils consacraient une partie de leur temps à s'occuper des affaires publiques, que ce soit comme conseillers locaux collectant les impôts, comme hauts fonctionnaires d'une certaine importance (*cohortales* ou *palatini*) ou comme bureaucrates impériaux en semi-retraite. Mais ces activités n'occupaient qu'une part limitée de leur vie. Vers l'an 400, la durée moyenne de service dans nombre de bureaux centraux de l'État s'était

réduite à dix ans au plus : on était loin de la durée complète d'une carrière, même en tenant compte du fait que l'espérance de vie était nettement plus brève qu'aujourd'hui. Ce que les riches Romains faisaient le reste du temps et qui - constituait leur centre d'intérêt essentiel, c'est ce qui ressort, une fois de plus, de la correspondance de Symmaque. Il est vrai qu'il appartenait à la catégorie des très riches, si bien que son train de vie dans ses activités autres que le service public n'est pas représentative. Mais la nature de ces activités est en soi parfaitement caractéristique d'une plus large classe fortunée.

Outre la propriété foncière, il y avait d'autres manières de s'enrichir dans le monde romain : l'argent pouvait provenir du commerce ou de la manufacture, du droit, du trafic d'influence et ainsi de suite. Mais la propriété de la terre était le comble de la richesse et, comme dans l'Europe préindustrielle, ceux qui amassaient de l'argent par d'autres moyens s'empressaient de l'investir dans des domaines – car, fondamentalement, la terre était la seule forme de richesse honorable pour un homme de bien. Cette idée ressortissait à la fois au snobisme et à la réalité. La terre était un investissement extrêmement sûr et, en retour de la mise de fonds initiale, les domaines offraient un revenu régulier sous forme de production agricole annuelle. En l'absence de marché boursier et parce que le commerce ou la manufacture offraient des occasions d'investir plus rares et plus précaires, la terre était, par excellence, le placement de tout repos dans le monde antique, comme à peu près dans toutes les sociétés avant la Révolution industrielle. Cette réalité dictait la plupart des intérêts dans la vie de la classe supérieure romaine.

D'abord et surtout, les propriétaires fonciers devaient maintenir la production de leurs domaines à un niveau élevé. Une pièce de terre n'était en soi qu'une source potentielle de profit ; il convenait de la travailler et de la travailler avec efficacité pour en tirer un bon revenu annuel. Pour commencer, il fallait développer les bonnes cultures. Ensuite, un investissement en temps, en travail et en capital offrait toujours la possibilité de ce qu'on appelait des « bonifications » dans l'Europe préindustrielle, qui se traduisaient par un accroissement spectaculaire de la production. Les propriétaires fonciers romains occupaient une grande partie de leur temps à contrôler la gestion de leurs domaines, que ce soit directement ou par des agents. Les cinq premières lettres du recueil de Symmaque furent écrites, par exemple, alors qu'il se livrait à une longue tournée dans ses possessions d'Italie centrale et méridionale en 375, dans le but d'améliorer ses revenus. Comme il écrivait à son père, « nos domaines, qui sont en désordre, requièrent d'être inspectés en détail. [...] En fait, il est désormais devenu normal de pourvoir aux besoins de la campagne, alors qu'elle était d'ordinaire un fournisseur ». Les lettres

suivantes continuent de faire périodiquement état de questions de profit et, dans le cas d'une personne aussi riche que Symmaque, la distance entre ses possessions ne faisait que susciter des problèmes supplémentaires. Les domaines en Sicile et en Afrique du Nord étaient toujours sources de plus de soucis que ceux qui se trouvaient plus près de Rome⁴⁶. De même était-il plus efficace de travailler une grande surface plutôt que deux petites, si bien que le propriétaire astucieux passait son temps à guetter les bonnes affaires, que ce soit pour acheter des terres qui venaient accroître un domaine, ou pour combiner des échanges avantageux pour les deux parties. Une fois de plus, les lettres de Symmaque en particulier, mais les sources romaines tardives en général montrent que beaucoup de temps et d'efforts étaient consacrés à acheter et vendre des terrains bien placés⁴⁷.

Il y avait aussi une avalanche de problèmes juridiques. Comme dans l'Angleterre de Dickens ou la France de Balzac, les testaments étaient souvent contestés. Sachant que la terre, à la différence d'autres formes de richesse, n'était pas aisément divisible en portions qui restent rentables, les parents devaient souvent affronter le dilemme soit de léguer des parts dans le revenu d'un domaine laissé indivis, soit de favoriser un des héritiers par rapport aux autres en lui transmettant le domaine intégral. Dans tous les cas, l'affaire pouvait mal tourner ou se compliquer, surtout quand les héritiers détenant des parts devaient à leur tour ordonner la manière de disposer de leurs biens après leur mort. Il fallait travailler à fond testaments et codicilles pour déterminer la solution exacte que souhaitait le testateur et pour être sûr qu'elle ne puisse pas être contestée.

Il n'est pas surprenant que Symmaque ait suivi de très près les changements en droit successoral et qu'il ait souvent mentionné des testaments dans ses lettres⁴⁸. Les propriétaires fonciers romains jouaient de toutes les ficelles habituelles. Le père de Symmaque, par exemple, lui transmet de son vivant les droits sur un domaine proche du Tibre, pour éviter les créanciers qui auraient pu s'accumuler après sa mort⁴⁹. Le mariage, dans un tel contexte, était plus que l'union romantique de deux individus épris l'un de l'autre. Il impliquait la fondation d'un nouveau foyer requérant sa propre assise économique. Il fallait trouver des partenaires assortis et passer un contrat qui prévoyait, d'ordinaire, une contribution des deux parties au bien-être financier du jeune couple. Une lettre fait allusion à un certain Fulvius, « depuis longtemps en âge de se marier », qui avait eu la chance de mettre la main sur la sœur d'un certain Pompéianus : « Elle n'est pas d'une moins bonne famille que lui et elle a peut-être une plus grande fortune⁵⁰. »

Les contrats de mariage offraient également aux hommes de loi l'opportunité de récolter de gros honoraires. Le mariage de Symmaque lui apporta une propriété

provenant du patrimoine de son beau-père qui, grâce à ce transfert, ne fut pas confisquée par l'État quand ce dernier fut poursuivi pour fraude⁵¹. D'autres problèmes juridiques étaient engendrés par l'imposition. Une des faveurs pour lesquelles les patrons étaient souvent sollicités était la réduction de la facture fiscale. On ne connaît aucun exemple de propriétaires fonciers, même dotés d'un excellent réseau de relations, qui aient été entièrement exemptés de taxes, mais beaucoup d'entre eux obtenaient des ristournes. Toutes ces faveurs, cependant, étaient précaires, car, si le patron perdait le pouvoir, alors les avantages dont son client lui était redevable risquaient aussi de se perdre. Les propriétaires fonciers avaient donc de nombreuses occasions de se quereller avec les services du préfet du prétoire, pour savoir quelles réductions d'impôts pouvaient leur être appliquées, pour combien de temps et quel montant avait déjà été acquitté. Et en dépit de tout le soin dont on entourait testaments et contrats de mariage, la chute du patron pouvait entraîner des contestations sur les droits de propriété. La correspondance de Symmaque – en particulier ses lettres officielles comme préfet urbain de Rome – offrent une foule d'exemples de ce genre de disputes⁵².

Mais, si le statut de propriétaire foncier impliquait toutes sortes de responsabilités, il avait aussi ses bons côtés. Posséder des demeures en grand nombre pouvait être une charge administrative. Mais, tant qu'on en avait les moyens, on saisissait la moindre occasion pour les restructurer et en renouveler la décoration. Une lettre de Symmaque à son père s'étend à loisir sur les nouveaux revêtements de marbre ornant sa maison, si ingénieusement assemblés qu'on les aurait crus d'une seule pièce. De même était-il très fier de certaines colonnes qui semblaient aussi chères que du marbre de Bithynie, mais lui avaient coûté trois fois rien. Et tout à l'avenant. Une nouvelle salle de bains pour son domaine de Sicile est évoquée dans de nombreuses lettres et bien d'autres missives mentionnent quelques menus travaux faits ici ou là au cours de sa vie. Une lettre se plaint des maçons qui font traîner le chantier dans sa maison sur le Tibre⁵³. Il y a des choses qui ne changent jamais.

Quand la maison ou les maisons avaient atteint un parfait confort et avaient été décorées à la dernière mode (surtout, au IV^e siècle, en ce qui concerne l'installation de mosaïques de couleurs), il restait au propriétaire le plaisir d'y vivre pour de bon. Symmaque aimait particulièrement sa villa à Baïes, sur la baie de Naples, et il exalte dans nombre de ses lettres les beautés du paysage et les délices de la nourriture, tout spécialement à l'automne. En 396, il passa quelques mois particulièrement agréables, d'avril à décembre, en faisant le tour de ses propriétés : Formia, Cumes, Pouzzoles, Baïes, Naples et Capri. Certains de ces lieux sont encore les villégiatures

favorites des célébrités. Symmaque et sa femme avaient aussi une maison sur le Tibre, juste en aval de Rome, où ils résidaient quand Symmaque avait besoin d'être en ville pour ses affaires. Comme pour tant de leurs semblables en tant de lieux au cours de l'histoire, un des passe-temps préférés des propriétaires fonciers romains était la chasse ; pour s'y livrer, une petite maison nichée à flanc de colline ou près d'une forêt était exactement ce qui convenait⁵⁴. Des propriétés situées en des points stratégiques pouvaient donc offrir au propriétaire foncier tous les agréments liés aux différentes saisons⁵⁵.

La maison ou les maisons de campagne fournissaient aussi le décor pour les autres délices de la vie propre à la classe supérieure. Symmaque loue souvent le plaisir de travailler sur d'antiques textes latins dans la solitude de l'une ou l'autre de ses retraites. Dans une de ses lettres, il déclare qu'il a été bien trop occupé par ses études pour écrire⁵⁶. Et parfois, il demande aussi à des amis de lui fournir des copies d'œuvres qu'il n'a pu trouver, tout en précisant ce qu'il a fait jusque-là. Parfois, nous le découvrons avec de bons amis qui résident dans leurs propres villégiatures à l'entour, moins souvent avec des amis qui demeurent avec lui : ces situations permettaient de fréquents échanges de congratulations épistolaires, sans parler des pique-niques et des dîners fins⁵⁷. La santé des amis et des parents était un inépuisable sujet de conversation : une maladie bénigne exigeait de multiples missives en l'espace de vingt-quatre heures, pour s'assurer de l'état de santé du patient. À sa fille, qui était visiblement de constitution fragile, Symmaque réclama à un moment donné des bulletins de santé quotidiens, lui recommandant en retour divers régimes diététiques⁵⁸.

Le mode de vie de Symmaque et de ses amis offre le modèle qui valut pour la noblesse et la bourgeoisie européennes pendant le plus clair des mille six cents ans suivants. Tous oisifs, cultivés et pourvus de terres : certains extrêmement riches, d'autres avec juste assez pour tenir leur rang selon les codes convenus et chacun sachant parfaitement qui était qui. Tous entraînés dans une danse complexe et élégante, virevoltant autour de l'espoir et des attentes de la grande fortune qu'un contrat de mariage ou un héritage pourraient leur apporter. Peut-être Symmaque et ses amis ont-ils préféré éditer des textes latins plutôt que de peindre des aquarelles et d'apprendre l'italien ; peut-être leurs idées sur des sujets comme l'enfance ou le genre auraient-ils été quelque peu différents, mais il y a un zeste de Jane Austen en toge dans la haute société de l'empire tardif romain.

Une autre limitation imposée par le système impérial romain découlait précisément de ce mode de vie élégant et oisif, réservé aux privilégiés. Il reposait sur une distribution profondément inégale de la propriété foncière : comme nous

l'avons vu, moins de 5 % de la population possédait plus de 80 % des terres, peut-être nettement plus. Et au cœur du régime inégal se dressait l'État romain lui-même, car ses lois tout à la fois fixaient et protégeaient les droits de propriété de la classe des possédants, cette classe aux échelons supérieurs de laquelle appartenait Symmaque. Les modalités publiques d'enregistrement des terres arbitraient en dernière instance qui était le propriétaire d'un terrain – et qui donc ne l'était pas –, tandis que la législation criminelle défendait vigoureusement les possédants contre les intentions hostiles des laissés-pour-compte du système économique⁵⁹. L'historien du v^e siècle Priscus rapporte une conversation souvent citée avec un marchand romain qui avait combattu pour le compte des barbares Huns. La conversation roula sur les bons et les mauvais côtés des sociétés romaine et hunnique, jusqu'à ce que Priscus enfonce le clou :

Chez les Romains, il y a de nombreuses manières de donner la liberté. Non seulement le vif, mais aussi le mort l'accordent généreusement, quand ils disposent de leurs biens selon leur désir ; et à la mort d'un homme, c'est une obligation juridique de respecter son testament, quoi qu'il y ait décidé pour ses biens. Ma connaissance [le Romain passé aux Huns] pleura et dit que les lois romaines étaient justes et que le régime politique romain était bon...

Les deux parties finirent par s'accorder sur deux points : d'abord, le droit romain avait engendré une société supérieure ; ensuite, son principal effet bénéfique était de garantir les droits des possédants à disposer de leurs biens comme bon leur semblait⁶⁰. Cette opinion n'était pas isolée. Rappelez-vous les acclamations du Sénat romain : les sénateurs aussi exprimaient sans ambages que le principal apport du *Code théodosien* avait été de protéger « les droits des propriétaires ».

Un nombre impressionnant de lois romaines traitaient justement de la propriété : la propriété en soi, ses modes d'exploitation (vente, fermage pour des durées plus ou moins longues, simple location et métayage) et sa transmission de génération en génération par le biais des contrats de mariage, des héritages et des legs spécifiques. De même le droit pénal romain protégeait-il férocelement la propriété : la mort était le principal châtiment pour punir le vol – à coup sûr pour tout ce qui allait au-delà du simple chapardage. Là encore, nous pouvons voir des points communs avec les sociétés « raffinées » des époques suivantes, fondées elles aussi sur une inégale répartition de la richesse foncière dans une économie massivement agricole. À l'époque où Jane Austen écrivait ses élégantes histoires d'amour, de mariage et de transferts de propriété, on pouvait être fouetté (pour un vol évalué en dessous de dix pence), marqué au fer (pour un vol en dessous de quatre shillings et dix pence)

ou pendu (pour un vol au-delà de cinq shillings). À Londres au XVIII^e siècle, une vingtaine de personnes en moyenne étaient pendues chaque année⁶¹.

L'État romain se devait de promouvoir et de protéger les intérêts de ses classes possédantes, car elles étaient, dans une large mesure, celles-là mêmes qui participaient à ses structures politiques. Cela n'excluait pas, à l'occasion, des conflits opposant l'État et certains propriétaires à titre individuel, voire des groupes entiers d'entre eux. Les familles possédantes perdaient parfois leurs biens par confiscation si, par exemple, elles se retrouvaient du mauvais côté d'un conflit politique (ce qui n'implique pas nécessairement qu'elles étaient ruinées à tout jamais : comme dans le monde médiéval, redonner des terres confisquées était un excellent moyen, pour le dirigeant suivant, de s'attirer la loyauté d'une famille⁶²). Toutefois, comme nous l'avons vu, l'État s'appuyait sur l'engagement des classes possédantes provinciales à tous les niveaux administratifs de l'appareil gouvernemental, en particulier pour percevoir ses impôts – une collecte dont le résultat dépendait de la bonne volonté de ces mêmes propriétaires fonciers à acquitter leur dû.

Cet équilibre délicat se manifestait de deux manières.

En premier lieu et de manière la plus évidente, les impôts sur la production agricole ne pouvaient pas grimper trop haut, de peur que les propriétaires fonciers n'échappent en masse au système public et n'essaient d'entraver son fonctionnement. Nous l'avons vu et les preuves en abondent : les empereurs étaient conscients que, pour s'attirer les faveurs des possédants, il fallait les taxer avec modération. Au milieu des années 360, les empereurs Valentinien I^{er} et Valens débutèrent leur règne conjoint par une opération de charme dans le domaine fiscal. Les impôts restèrent stables pendant trois ans, puis furent réduits la quatrième année, car, comme le porte-parole impérial le déclara, « taxer d'une main légère est une aubaine partagée par tous ceux qui sont nourris par la terre ». Dans une envolée (très moderne au demeurant), les empereurs promirent aussi que, « si les recettes donnaient les résultats attendus », ils diminueraient encore la charge fiscale la cinquième année⁶³.

En second lieu, le statut et le style de vie de l'élite des propriétaires fonciers reposait sur une répartition de la terre si inégale que les non-possédants avaient un avantage numérique considérable ; situation qui aurait dû conduire, à coup sûr, à une redistribution des richesses si un autre protagoniste ne l'avait empêché. Au IV^e siècle, comme il en avait été pendant des siècles, cet autre protagoniste était l'État romain. Les propriétaires pouvaient d'ordinaire compter sur son habileté pour contrebalancer leur faiblesse numérique en renforçant les lois en leur faveur. Si l'État n'avait plus été en mesure de procéder de la sorte – si, par exemple, il s'était

mis à perdre le pouvoir d'imposer de force son droit foncier –, alors les propriétaires n'auraient eu d'autre choix que de chercher un autre agent capable de remplir le même rôle à sa place.

On pourrait donc résumer la participation des propriétaires fonciers au système romain sous forme d'un bilan coûts-bénéfices. Ce qui leur coûtait, c'était l'argent qu'ils versaient annuellement dans les coffres de l'État. Ce qu'ils obtenaient en retour, c'était la protection des biens sur lesquels était fondé leur statut social. Au IV^e siècle, les bénéfices l'emportaient largement sur les coûts. Mais, comme nous allons le voir, si les percepteurs devenaient trop gourmands ou si l'État se révélait incapable d'assurer sa protection, alors la loyauté de la classe possédante pouvait exiger une renégociation.

Le bilan

Au terme de cette longue exploration, l'évolution de l'empire romain vers 300 après Jésus-Christ commence à se préciser. D'un côté, nous avons affaire à un phénomène historique d'une puissance extraordinaire. Originellement bâti sur la force militaire, l'empire déployait, au travers d'une immensité s'étendant du mur d'Hadrien à l'Euphrate, une idéologie de totale supériorité. Au IV^e siècle, les peuples soumis avaient si bien intériorisé le mode de vie à la romaine que l'État conquérant de départ s'était transformé en une fédération de communautés provinciales - absolument romaines.

Mais cet État extraordinaire présentait aussi de grands inconvénients. Les distances, des moyens de communication primitifs et une capacité limitée de traiter les données paralysaient le fonctionnement du système. En dehors du domaine fiscal, l'État était fondamentalement réactif, manœuvré en général par des groupes cherchant à profiter de la puissance publique. Son économie assurait une production qui ne s'élevait guère au-dessus de la subsistance. Et d'un point de vue politique, le nombre de personnes bénéficiant sans ambages de l'existence de l'empire était faible (nous n'avons fait qu'entrevoir les vies extraordinairement privilégiées que menaient une petite classe de propriétaires fonciers romains).

Pour toutes ces raisons, il n'y a aucun signe précurseur, au IV^e siècle, d'un proche écroulement de l'empire. Les ajustements nécessaires après cinquante ans de bouleversements causés par l'essor de la Perse sassanide ne furent ni simples à élaborer, ni faciles à mettre en œuvre, mais une transformation militaire, fiscale, politique et administrative avait fini, de manière plus ou moins spontanée, par produire un appareil d'État renforcé, capable tout à la fois de faire face au péril perse et d'absorber trois cents ans d'évolution interne. Bien sûr, tout cela avait un

prix. L'État confisqua les finances locales, désintégrant ainsi le vieux système d'autogouvernement des villes. Il s'avéra aussi nécessaire de diviser le pouvoir suprême entre deux individus ou plus, même si cela ne pouvait qu'engendrer des tensions fréquentes et des guerres civiles périodiques.

Et pourtant, l'histoire de l'empire tardif est pour l'essentiel l'histoire d'une réussite. L'économie rurale était globalement florissante et un nombre sans précédent de propriétaires fonciers se bousculaient pour peupler les services de l'État. Comme la réponse aux Perses le montra, la structure impériale romaine était intrinsèquement rigide, avec une capacité administrative, économique et politique à mobiliser les ressources qui était à la fois limitée et lente à se mettre en route face à une nouvelle menace. Mais le défi perse avait été relevé avec succès et l'impression écrasante que donnait l'État romain était celle d'une puissance perpétuelle et inégalable. Il n'était pas dit pour autant qu'il pouvait dormir sur ses lauriers. Alors qu'au IV^e siècle, les Romains continuaient à regarder en direction de la Perse, une deuxième révolution stratégique de grande envergure était sur le point de se produire au nord.

1. Ammien MARCELLIN, 28, 6, 26.

2. Probablement les cadeaux dus à la suite de l'accession de Valentinien I^{er} au trône en 364. Les offrandes de la couronne d'or, comme celles portées par Symmaque à Valentinien I^{er} en 369 (chapitre 1), servaient à de tels paiements.

3. Sur les détournements à l'armée, voir JONES (1964), chapitre 19. Sur les pertes financières, voir SYMMAQUE, *Relationes*, 23. MACMULLEN (1988) inventorie patiemment nombre des arnaques attestées.

4. LIBANIUS, *Lettres*, 66, 2, traduite dans NORMAN (1992) comme *Lettre* 52. Sur les amis d'un empereur, voir par exemple THÉMISTIOS, *Orationes*, 1, 10c sq. Sur le contexte, voir MATTHEWS (1975), en particulier chapitre 1-2.

5. La création de l'empire romain avait eu pour moteur le lien entre revenus d'outre-mer et influence politique (**voir chapitre 2**). Il en allait de même pour l'empire britannique : voir FERGUSON (2001). Sur Valentinien I^{er} et la corruption, voir AMMIEN MARCELLIN, 30, 9.

6. Les archives de Théophane sont éditées et analysées dans ROBERTS et TURNER (1952), p. 104-156.

7. Y compris Chanel n° 5, me dit-on de source sûre.

8. De nombreux recueils épistolaires, y compris celui de Symmaque, présentent des indices laissant à penser qu'ils ont été constitués à partir des lettres originales conservées de cette façon. Les archives de la papauté à haute époque (qu'on considère habituellement comme reflétant les pratiques gouvernementales romaines) fonctionnaient certainement de cette manière : voir NOBLE (1990) ; MARKUS (1997), Appendice. Pour trouver une information, vous devez d'abord savoir à quelle année elle appartient. Il n'y a aucune trace d'une quelconque tentative de croiser les références par sujets ou par lieux. KELLY (1994) explore ce que l'on sait des archives impériales à Constantinople.

9. Pour fixer l'imposition d'une cité, les ressources foncières de chaque *civitas* étaient divisées en unités appelées *iugera* (au singulier, *iugum*). Le *iugum* était une unité de valeur, pas de surface, si bien qu'un *iugum* de bonne terre pouvait être plus petit qu'un *iugum* de basse qualité. À chaque *iugum* étaient attribués la même quotité de revenu annuel et le même montant d'impôt à prélever. Fixer le nombre total de *iugera* pour chaque cité relevait du gouvernement central et exigeait une enquête complète sur les biens fonciers (pléthore de propriétaires se plaignent dans nos sources). Mais cette tâche n'était pas exécutée uniformément au travers de l'empire. En Syrie, les experts distinguaient trois qualités de terre arable et deux types d'oliveraies. Ailleurs, on pratiquait une distinction plus sommaire entre terres arables et pacages ; en Égypte et en Afrique du Nord, les

mesures foncières existantes correspondaient approximativement aux nouvelles unités fiscales, et aucune révision ne se fit, sans doute parce qu'à la fois la tâche était trop ardue et que l'opération aurait provoqué des résistances. De même l'impôt personnel n'était-il pas partout appliqué de la même manière au travers de l'empire : tantôt il pesait sur les plébéiens des villes et des campagnes, tantôt uniquement sur ces derniers. Sur les détails de la fiscalité romaine, voir JONES (1964), chapitre 13.

[10.](#) On sait que les communautés locales s'étaient endettées en voulant, par exemple, édifier le genre de bâtiments qui devaient assurer la nécessaire reconnaissance de leur constitution. Dans un tel contexte, le cas d'Irni en Espagne est particulièrement intéressant. Les archéologues ont jusqu'à présent échoué à identifier son site, car les vestiges dans les environs n'ont rien d'impressionnant ; si bien qu'en dépit de sa magnifique constitution, on ne peut s'empêcher de se demander si cette ville a jamais eu plus qu'une existence théorique ou juridique.

[11.](#) *Papyrus Columbia* 123 ; voir MILLAR (1992), p. 245 ; HONORÉ (1994).

[12.](#) *Codex theodosianus*, 1, 2.

[13.](#) JONES (1964), chapitre 25, offre l'état le plus largement admis et le plus cohérent de ce type d'analyse. L'interprétation classique est exprimée en termes plus péremptoirs dans l'historiographie antérieure : ROSTOVITZ (1957) ; *CAH*, 1re éd., vol. XII, en particulier chapitre 7 ; *CMH*, 1re éd., vol. I, en particulier chapitre 19.

[14.](#) Pour une vision classique de la « fuite des décurions », voir JONES (1964), p. 737-763, commentant surtout le flot de lois recueillies dans le *Codex theodosianus*, 12, 1.

[15.](#) Sur les *agri deserti*, voir JONES (1964), p. 812-823. Sur le lien des paysans à leurs terres, voir JONES (1964), p. 795-812.

[16.](#) Ses découvertes furent le plus complètement publiées dans TCHALENKO (1953-1958). Des travaux plus récents ont suggéré de réviser certaines de ses conclusions sur les raisons de la prospérité de ces villages, sans pour autant remettre en cause le fait brut : par exemple TATE (1989).

[17.](#) On voit circuler des chiffres variant de cinq à huit millions d'habitants.

[18.](#) On trouvera de récentes analyses et synthèses sur le dossier dans LEWITT (1991) ; WHITTAKER et GARNSEY (1998) ; WARD PERKINS (2000) ; DUNCAN JONES (2003).

[19.](#) Dans l'Angleterre médiévale jusqu'en 1300 environ, les liens du servage se resserrèrent avec l'augmentation de la population et le besoin accru de terre chez les paysans, mais ils se relâchèrent après la Peste noire, quand les propriétaires fonciers eurent besoin de plus de main-d'œuvre que de terres. Pour une révision de la question des *agri deserti*, voir WHITTAKER (1976). Sur l'impôt et l'agriculture de subsistance, voir HOPKINS (1980).

[20.](#) Dans les capitales impériales comme Trèves, Antioche et Constantinople au plus haut niveau et dans des capitales régionales de moindre importance, comme Aphrodisias en Asie mineure du Sud-Ouest. Sur cette évolution, voir par exemple JONES (1964), chapitre 19 ; ROUECHÉ (1989).

[21.](#) Certains historiens anciens utilisent le terme dérivé du grec « évergétisme » (« bonnes œuvres ») pour décrire le déploiement de compétition locale dans la période du Haut-Empire, attestée par des milliers d'inscriptions conservées des I^{er} et II^e siècle après Jésus-Christ. L'expression est, au moins en partie, un euphémisme.

[22.](#) LIBANIUS, *Orationes*, 42, 24-25.

[23.](#) Sur les listes d'attente, voir *Codex theodosianus*, 6, 30, 16 ; LIBANIUS, *Lettres*, 358-359, 365-366, 362 et 875-876. Pour un état général de la question, voir HEATHER (1994b) avec références exhaustives.

[24.](#) Les principaux perdants dans cette évolution furent, entre autres, les constructeurs et les graveurs d'inscriptions des petites villes de l'empire.

[25.](#) Sur l'efficacité de l'armée, voir ELTON (1996a) ; WHITBY (2002). Les Goths tervinges furent parmi les principaux groupes d'étrangers à fournir des contingents pour les campagnes militaires ; voir chapitre 2. La véritable détérioration survint après 382, quand de nombreux contingents furent recrutés parmi des groupes barbares qui s'étaient établis sur le sol romain et commençaient à œuvrer comme forces politiques centrifuges (**voir chapitres 4 et 5**). Le débat traditionnel s'est focalisé sur le comportement et la loyauté des généraux-

politiciens d'origine non romaine qui atteignirent des positions de grande influence. Bien que désignés comme « barbares », nombre d'entre eux, comme Stilicon, étaient des immigrants de deuxième génération et donc parfaitement romains ; qui plus est, l'attitude de ces hommes ne laisse pas apparaître le moindre signe de déloyauté. Sur Stilicon en particulier, voir plus en détail p. 216 sq.

[26.](#) GIBBON (1897), vol. IV, p. 162-163 (dans *General Observations on the Fall of the Roman Empire in the West*).

[27.](#) LIEBESCHUETZ (1972), p. 37-38 et 104-105.

[28.](#) Sur la frappe monétaire, voir CALO LEVI (1952). Sur Ursulus, voir AMMIEN MARCELLIN, 20, 11, 5 et 22, 3, 7-8. Sur les réductions fiscales, voir JONES (1964), p. 462 sq., qui de mon point de vue, a tendance à faire trop de cas de ce qui n'est jamais qu'un comportement humain banal.

[29.](#) Sur les grammairiens, voir AUGUSTIN D'HIPPONE, *Confessions*, en particulier livres 2-4, *passim*. Cette révolution culturelle – au travers des cas de Mélanie et Paulin de Nole en particulier – a été fort bien explorée dans ces dernières années. Pour une introduction, voir les nombreux ouvrages de P.R.L. Brown, en particulier (1981) et (1995) ; MARKUS (1990) ; TROUT (1999).

[30.](#) La loi du *Codex theodosianus*, 16, 5, 42, datée de 408, excluait les païens du service impérial. Sur les idéologies de l'empire chrétien, voir DVORNIK (1966).

[31.](#) L'histoire de ce remarquable manuscrit est contée en MATTHEWS (2000), chapitre 3.

[32.](#) À cette époque, il y avait deux empereurs en exercice : Valentinien III en Occident et Théodose II en Orient.

[33.](#) Les papyrus égyptiens conservent de jolis témoignages d'acclamation : voir JONES (1964), p. 722 sq.

[34.](#) Les études se sont concentrées sur la christianisation de l'empire, si bien que l'histoire complète de l'autre face de la médaille n'a pas encore été écrite. Pour une introduction, voir JONES (1964), chapitre 22 ; MARKUS (1990).

[35.](#) L'interprétation de Gibbon fonctionne mieux si on l'applique à la mainmise des Arabes sur la moitié orientale de l'empire au VII^e siècle, un phénomène où l'hostilité entre orthodoxes grecs et syriaques (ces derniers étant souvent désignés, de manière erronée, comme « monophysites ») joua un rôle indéniable. À l'inverse, les désaccords religieux ne jouèrent aucun rôle notable dans la mainmise des Germains sur l'Occident au V^e siècle.

[36.](#) Sur cette manière qu'eurent les empereurs du IV^e siècle de christianiser leurs classes supérieures en douceur, voir, parmi les titres récents, BROWN (1995) ; BRADBURY (1994) ; BARNES (1995) ; HEATHER et MONCUR (2001), en particulier chapitre 1.

[37.](#) Une « constitution » est le terme consacré pour un édit impérial officiel.

[38.](#) Plutôt qu'en abrégé. L'administration romaine tardive avait de nombreuses manières d'accélérer le laborieux processus de transcription, mais une version abrégée comportait le risque qu'un mot puisse être lu de travers.

[39.](#) DVORNIK (1966) ; BARNISH (1992), introduction ; HEATHER (1993).

[40.](#) L'histoire est racontée en détail dans MATTHEWS (2000), en particulier chapitres 4-5.

[41.](#) MATTHEWS (1986) est une enquête passionnante sur la manière dont Symmaque trouva le moyen d'exprimer des critiques face aux contraintes massives imposées par l'étiquette de la vie publique romaine et de s'y opposer.

[42.](#) Sur l'éducation d'Augustin, voir BROWN (1967), en particulier chapitres 3-4.

[43.](#) Sur les *cohortales* d'Aphrodisias et d'Égypte, voir ROUECHÉ (1989), p. 73-75. Sur les professions juridiques, voir JONES (1964), chapitre 14. MCLYNN (1994) et VAN DAM (2003) étudient la première génération d'évêques issus de la classe supérieure ; voir BROWN (1967), en particulier chapitres 17-19, sur l'émoi provoqué par la présence d'Augustin, d'une éducation de haut niveau, parmi les évêques des coins perdus d'Afrique du Nord.

[44.](#) Dans les grandes cités, les courses de chars étaient disputées par quatre équipes : les verts, les bleus, les rouges et les blancs. Les factions qui les soutenaient étaient puissamment organisées et pouvaient, à l'occasion, être mobilisées pour exercer une pression politique ou pour remplir des fonctions civiques, comme elles pouvaient se mobiliser pour prendre part aux émeutes.

[45.](#) Sur les Maratacupreni, voir AMMIEN MARCELLIN, 28, 2.

[46.](#) SYMMAQUE, *Lettres*, 1, 1-5 (la citation est extraite de 1, 5, 2). Pour d'autres lettres traitant de la gestion des domaines, voir *ibid.*, 2, 30-311 ; 5, 81 ; 6, 66 ; 6, 81 ; 7, 126. On trouvera un autre bon exemple de bonification dans l'empire romain tardif en PAULIN DE PELLA, *Eucharisticon*, 187-197.

[47.](#) Par exemple SYMMAQUE, *Lettres*, 2, 87 ; 6, 11.

[48.](#) *Ibid.*, 2, 13 (qui se réfère à la loi de 389 dans le *Codex theodosianus*, 4, 4, 2) ; voir plus généralement *ibid.*, 6, 2, 11 et 27 ; 7, 12.

[49.](#) *Ibid.*, 1, 6.

[50.](#) *Ibid.*, 6, 3 ; pour d'autres références au mariage, voir *ibid.*, 4, 14 ; 4, 55 ; 9, 83, 106 et 107.

[51.](#) Sur l'affaire Orfitus, voir *id.*, *Relationes*, 34.

[52.](#) Pour des lettres « normales », voir *id.*, *Lettres*, 1, 74 ; 3, 4 ; 4, 68 ; 5, 18 ; 6, 9 et la paire 5, 54 et 66. Pour des lettres officielles, voir *id.*, *Relationes*, 16, 19, 28, 33, 38, 39 et 41.

[53.](#) *Id.*, *Lettres*, 1, 12 (à son père). Sur les bains en Sicile, voir *ibid.*, 1, 10 ; 2, 26 ; 2, 60 ; 5, 93 ; 6, 70 ; 7, 7 ; 7, 18 ; 8, 42. Sur les bâtisseurs, voir *ibid.*, 6, 70. Plus généralement, voir *ibid.*, 1, 10 ; 2, 2 ; 6, 11 ; 6, 49 ; 7, 32.

[54.](#) Sur Baïes en automne, voir *ibid.*, 1, 7 (également 1, 3). Sur le tour de 396, voir *ibid.*, 5, 21 et 93 ; 7, 24, 31 et 69 ; 8, 2, 23, 27 et 61 ; 9, 111 et 125. Pour d'autres références aux domaines, voir *ibid.*, 1, 5 ; 2, 59 ; 3, 23 ; 3, 50 ; 7, 35 ; 7, 59 ; 9, 83.

[55.](#) Même si Symmaque peut parler avec dédain de la chasse comme d'un passe-temps immature ; voir *ibid.*, 4, 18.

[56.](#) Sur le fait qu'il est trop occupé, voir *ibid.*, 1, 35. Voir *ibid.*, 1, 24 (une lettre accompagnant le cadeau de l'Histoire naturelle de Pline) ; 3, 11 (sur une traduction latine des *Constitutions* d'Aristote) ; 4, 20 (sur le fait d'apprendre le grec avec son fils).

[57.](#) *Ibid.*, 2, 47 et 48 ; 3, 4 ; 3, 23.

[58.](#) Pour des bulletins de santé quotidiens, voir *ibid.*, 6, 32, ainsi que 6, 4 et 6, 29 sur la diète. Plus généralement, voir *ibid.*, 1, 48 ; 2, 22 ; 2, 55 ; 5, 25 ; 6, 20.

[59.](#) *Papyrus d'Italie*, 10-11 est une parfaite illustration des complexités du transfert de propriété en droit romain : on y constate que la transaction n'était juridiquement complète que lorsque le nouveau propriétaire était inscrit comme tel dans le registre de la ville concernée.

[60.](#) PRISCUS, fragment 11, 2, p. 267-273.

[61.](#) Les têtes de chapitre du *Codex theodosianus* – par exemple « Achats », « Contrats », « Dots », « Héritages » – sont profondément révélatrices, comme le sont les cursus permettant d'enseigner le droit romain : voir HONORÉ (1978), chapitre 6, à la fois sur le nouveau cursus introduit au VI^e siècle par Justinien et sur l'ancien. Sur le XVIII^e siècle anglais, voir LINEBAUGH (1991), en particulier chapitre 3.

[62.](#) La propagande de l'empereur Théodose I^{er}, par exemple, fit grand cas du fait qu'il avait restauré la position d'une famille sénatoriale qui avait été ruinée par son prédécesseur Valens ; voir THÉMISTIOS, *Orationes*, 16, 212d ; 34, 18.

[63.](#) *Ibid.*, 8, 114d.

Deuxième partie

CRISE

GUERRE SUR LE DANUBE

Dans l'hiver 375-376, la rumeur atteignit la frontière romaine sur le Danube : un grave conflit avait éclaté en Germanie orientale, au nord de la mer Noire. Ammien Marcellin relate¹ : « Au début, les nouvelles furent considérées avec mépris par notre peuple, car les guerres dans ces régions ne venaient d'ordinaire aux oreilles de ceux qui en vivaient à distance qu'au moment soit où elles étaient terminées, soit où elles s'étaient au moins calmées pour un moment. » On ne pouvait donc guère blâmer les autorités impériales de ne pas avoir pris le sujet trop au sérieux. Au milieu du III^e siècle, la migration des Goths et autres Germains s'était traduite par une reconfiguration politique qui avait permis une centaine d'années de relative stabilité dans la région. En outre, les troubles étaient alors venus du Nord-Ouest (l'actuelle Pologne et l'actuelle Biélorussie), pas du Nord-Est (l'actuelle Ukraine). La dernière fois où le nord-est avait posé problème remontait au moment où, trois siècles plus tôt, les Sarmates avaient tout balayé devant eux, dans les cinquante années de part et d'autre de la naissance du Christ. Mais les Romains comprirent bien vite leur erreur.

À l'été 376, une multitude de personnes – hommes, femmes et enfants – apparut soudain sur la rive nord du Danube, demandant asile en territoire romain. Une source – pas la meilleure de celles dont nous disposons – rapporte que deux cent mille réfugiés surgirent près du fleuve ; Ammien Marcellin, pour sa part, dit qu'ils étaient trop nombreux pour en faire le compte. Ils vinrent avec d'innombrables chariots et leurs animaux de trait – probablement leurs bœufs de labour –, formant ce genre de longues processions que la guerre a régulièrement engendrées au cours de l'histoire. Il y avait certainement de nombreux réfugiés isolés et de petits groupes familiaux, mais la grande majorité des migrants étaient des Goths, organisés en deux masses compactes avec des dirigeants politiques bien distincts. Mon intuition est que chaque groupe était composé de quelque dix mille guerriers. Un de ces groupes, les Greuthunges, avait déjà parcouru une belle distance depuis les terres à l'est du Dniestr, dans l'actuelle Ukraine, à des centaines de kilomètres du Danube. L'autre groupe comprenait la plupart des Tervinges d'Athanasius, désormais guidés

par Alavivus et Fritigern, qui s'étaient soustraits à la domination de leur ancien chef pour venir jusqu'au fleuve².

Si le problème immédiat de sécurité sur la frontière romaine était déjà très préoccupant par sa taille, l'identité des réfugiés était encore de plus mauvais augure. Bien que les premiers rapports aient fait état de combats situés fort loin de la zone frontalière, les deux principaux groupes de Goths candidats à l'immigration qui campaient près du fleuve provenaient de zones nettement plus proches. Les Tervinges, en particulier, avaient occupé des terres immédiatement au nord du Danube (dans ce qui est maintenant la Valachie et la Moldavie) au moins depuis les années 310. Ce qui se produisait à ce moment dans le lointain Nord-Est n'avait rien d'une escarmouche locale ; quelle que soit la nature du phénomène, ses effets se faisaient sentir dans toute la région au nord de la mer Noire.

Les Romains apprirent bien vite ce qui se cachait derrière cette grande pagaille. Citons encore Ammien Marcellin : « Le berceau et l'origine de toutes ces destructions et des diverses calamités infligées par la colère de Mars, qui fit rage en tous lieux avec une extraordinaire furie, je les discerne en ceci : le peuple des Huns. »

Ammien Marcellin écrivait près de vingt ans après les faits, à un moment où les Romains comprenaient mieux ce qui avait poussé les Goths vers le Danube. Pourtant, même dans les années 390, le plein effet de l'arrivée des Huns était loin d'être évident. L'apparition des Goths à proximité du fleuve, à l'été 376, était le premier maillon d'une chaîne événementielle qui allait directement mener de l'essor de la puissance hunnique sur les marges de l'Europe à la déposition du dernier empereur d'Occident, Romulus Augustule, presque exactement un siècle plus tard. Rien de tout cela n'était concevable, même vaguement, en 376 et il allait y avoir de nombreux rebondissements en cours de route. L'arrivée des Goths sur le Danube marqua le début d'une complète redistribution de l'équilibre des forces dans l'ensemble de l'Europe, et c'est à cette histoire que le reste de notre ouvrage va être consacré. Comme Ammien Marcellin, il nous faut commencer par les Huns.

Venus de l'« Océan pris par les glaces »

Les origines des Huns sont mystérieuses et controversées. Ce que nous savons avec certitude, c'est qu'ils étaient des nomades de la grande steppe eurasienn³. La steppe d'Eurasie est une vaste étendue qui s'étire sur cinq mille cinq cents kilomètres environ, des franges de l'Europe jusqu'à l'ouest de la Chine, avec quelque trois mille kilomètres de plus au nord et à l'est. La largeur de la steppe du nord au sud varie de quelque cinq cents kilomètres seulement, à l'ouest, à près de trois mille

kilomètres, dans les plaines largement ouvertes de Mongolie. La géographie et le climat dictent le mode de vie nomade. La prairie naturelle de la steppe est le produit de sols pauvres et de précipitations limitées, ce qui, en règle générale, empêche les arbres et une végétation plus luxuriante de pousser. Le manque de pluie exclut également toute culture un tant soit peu durable, si bien que les nomades tirent la majeure partie de leur subsistance de l'activité pastorale, élevant les espèces animales adaptées aux pâturages disponibles. Les bovins peuvent survivre sur de moins bonnes pâtures que les chevaux, les moutons sur de moins bonnes pâtures que les bovins et les chèvres sur de moins bonnes pâtures que les moutons. Les chameaux mangent tout ce qui reste.

Le nomadisme est essentiellement l'art d'assembler diverses zones de pacage qui, combinées, permettent d'organiser une rotation annuelle de l'alimentation animale. Les nomades modernes vont typiquement se déplacer entre des pâturages d'été en altitude (où il n'y a pas d'herbe en hiver à cause de la neige et du froid) et des pâturages d'hiver en plaine (où le manque de pluie en été entraîne du même coup un manque d'herbe). Dans un tel monde, les droits de pâture sont aussi importants, en termes de capital économique, que les troupeaux et ils sont donc aussi jalousement gardés. La distance entre les pacages d'été et d'hiver doit être minimale, car tout déplacement est une épreuve à la fois pour les animaux et pour les membres les plus faibles de la communauté humaine.

Avant que Staline ne les sédentarise, les nomades du Kazakhstan se déplaçaient en moyenne de quelque soixante-quinze kilomètres dans chaque sens entre leurs pâtures. Les sociétés nomades entretiennent aussi d'étroits liens économiques avec les cultivateurs sédentaires de leur région, car ils obtiennent d'eux une grande partie du grain dont ils ont besoin, en plus du peu qu'ils produisent par eux-mêmes. Tandis qu'une partie de la population nomade fait paître les troupeaux dans les herbages d'été, les autres s'activent en effet dans d'autres types de production alimentaire. Mais toutes les communautés nomades que les historiens ont pu observer ont toujours besoin de compléter leur production de céréales en échangeant avec les populations de cultivateurs le surplus généré par leurs troupeaux (peaux, fromages et yaourts, animaux eux-mêmes et ainsi de suite). Souvent, cet échange est déséquilibré, car la population sédentaire n'attend rien d'autre en retour que d'être à l'abri du pillage ; mais, parfois, l'échange est réellement réciproque.

Le nomadisme ou le semi-nomadisme n'a jamais été le monopole d'un groupe spécifique, que ce soit du point de vue linguistique ou culturel. Au travers de la grande steppe eurasiennne, à diverses époques, de nombreux peuples ont adopté des

modes de vie nomade. Dans les trois premiers siècles après Jésus-Christ, la bordure occidentale de la steppe – de la mer Caspienne au Danube – fut dominée par des nomades sarmates et alains iranophones. Ces peuples avaient eux-mêmes évincés des nomades scythes, également iranophones, dans les deux ou trois derniers siècles avant Jésus-Christ. Au ^{vi}^e siècle de l'ère chrétienne au plus tard, des nomades turcophones étaient dominants du Danube à la Chine, et une horde nomade parlant mongol allait causer d'énormes dévastations au cours du haut Moyen Âge. D'autres groupes de population se mirent aussi au nomadisme. Les Magyars, qui arrivèrent en Europe centrale à la fin du ^{ix}^e siècle, parlaient une langue finno-ougrienne – comme c'est encore le cas de leurs descendants aujourd'hui –, ce qui laisse à penser qu'ils pouvaient venir de la zone forestière du Nord-Est de l'Europe, la seule autre région où soient parlés de tels idiomes.

Comment les Huns s'inséraient-ils dans cette mosaïque culturelle ? La réponse n'est pas claire. Ammien Marcellin en savait plus sur eux que nos autres informateurs romains, mais c'est encore bien peu. Son renseignement le plus précieux est qu'ils venaient d'au-delà de la mer Noire, « près de l'Océan pris par les glaces ». Ils ne pratiquaient pas l'écriture et ne nous ont donc laissé aucune trace de leur cru pour en savoir plus ; même leur rattachement linguistique reste mystérieux. En l'absence de tout autre élément, les spécialistes peuvent d'ordinaire déduire les filiations linguistiques des noms de personnes, mais cette piste même ne donne rien pour les Huns. Ils adoptèrent bien vite l'habitude d'utiliser des noms germaniques (à moins que nos sources ne conservent des versions germanisées de leurs propres noms ou des sobriquets que leur auraient donnés leurs voisins et sujets germains), si bien que le stock de noms de personnes réellement hunniques est beaucoup trop réduit pour en tirer aucune conclusion probante. Sans doute n'étaient-ils pas iranophones ; de là à savoir s'ils auraient été les premiers nomades turcophones à faire une entrée fracassante sur la scène européenne comme d'aucuns l'ont avancé, voilà qui reste obscur⁴. Avec des sources d'information aussi dérisoires, les origines des Huns ne peuvent que demeurer un mystère, mais une fameuse controverse y a ajouté un peu de piment : les Huns auraient-ils en fait été les nomades Xiongnu, que nous connaissons bien grâce aux sources impériales chinoises ?

Aux siècles qui s'étendent de part et d'autre de la naissance du Christ, les Xiongnu – sous la conduite de leurs *shanyu*⁵ – harcelèrent les frontières du Nord-Ouest de la Chine alors sous la domination de la dynastie Han, lui extorquant d'énormes tributs en soie, en métaux précieux et en céréales. Ils lui disputèrent aussi le contrôle de certains de ses principaux territoires occidentaux, en particulier le

bassin du Tarim, où la route de la soie (qui commença à fonctionner au dernier siècle avant Jésus-Christ) rejoint la Chine. En 48 après Jésus-Christ, sous la pression des armées Han, les Xiongnu se scindèrent entre une branche septentrionale et une branche méridionale. Par la suite, les Xiongnu du Sud furent aspirés dans l'orbite chinoise et devinrent une force importante au sein du système impérial. Ceux du Nord restèrent à l'extérieur de l'empire Han, indépendants et auteurs de troubles jusqu'en 93 après Jésus-Christ ; à cette date, le gouvernement chinois stipendia un autre groupe nomade, les Xianbei, pour lancer une attaque dévastatrice contre les terres des Xiongnu du Nord. Nombre d'entre eux (cent mille foyers, nous dit-on) furent absorbés dans la confédération victorieuse des Xianbei, mais d'autres s'enfuirent « vers l'ouest ». C'est la dernière fois qu'il est question de la branche septentrionale des Xiongnu dans les sources chinoises.

Les Huns auxquels nous nous intéressons apparaissent brutalement dans la documentation romaine au troisième quart du IV^e siècle. Identifier ce peuple avec les Xiongnu est tentant a priori ; mais avec un problème de taille : il faudrait expliquer un hiatus entre les sources chinoises et les sources romaines de presque trois cents ans (de 93 après Jésus-Christ à 370 environ) et une distance dans l'espace de quelque trois mille cinq cents kilomètres. En outre, les Huns connus des Romains avaient une forme d'organisation politique complètement différente des Xiongnu. Après 48 de l'ère chrétienne, les deux branches de ces derniers avaient chacune leur propre *shanyu*, tandis que les Huns arrivèrent en Europe avec une multitude de rois de même rang, sans aucun signe d'une figure dominante.

Les descriptions ethnographiques qui nous sont parvenues – pour ce qu'elles valent – soulèvent aussi de nombreuses objections. Les Xiongnu portaient traditionnellement leurs cheveux noués en une longue queue de cheval ; ce qui n'était pas le cas des Huns. Les deux groupes utilisaient un armement comparable et on trouve habituellement des marmites de bronze dans les vestiges archéologiques de l'un comme de l'autre. Au vu de ces indices, il pourrait y avoir quelque connexion entre eux, mais c'est à l'évidence trop peu pour affirmer que les Xiongnu auraient commencé à foncer vers l'ouest en 93 après Jésus-Christ et auraient continué sur leur élan jusqu'à ce qu'ils atteignent l'Europe en tant que Huns ! Certes, la grande steppe eurasiennne est un vaste espace, mais, même à cette époque, il ne fallait pas trois cents ans pour la traverser. En outre, comme la plupart des empires nomades, celui des Xiongnu était une confédération, comprenant un noyau limité de Xiongnu et un grand nombre d'autres groupes sujets. Les ancêtres de nos Huns peuvent donc fort bien avoir fait partie de la confédération, sans avoir été réellement des Xiongnu. Même si nous pouvions établir quelques connexions

entre les Huns du IV^e siècle et les Xiongnu du I^{er}, il était passé beaucoup d'eau sous les ponts pendant trois cents ans de silence historique⁶.

Les sources romaines ne nous donnent qu'une vague idée de ce qui poussa les Huns aux marges de l'Europe. Ammien Marcellin se contente de signaler qu'ils excédaient « toute mesure de sauvagerie » et « étaient enflammés du désir inhumain de piller les biens d'autrui ». L'histoire la plus communément répétée dans les sources romaines présentait leur arrivée aux portes de l'Europe comme en partie accidentelle. Un jour, à la fin d'une partie de chasse, des Huns suivirent à la trace une biche au travers d'un marais, jusqu'à de nouvelles terres dont ils ignoraient auparavant l'existence. Ce genre de conte a déteint sur les historiens du début du XX^e siècle qui ont eu tendance à supposer que les Huns, pendant des siècles, s'étaient livrés à des errances nomades en différentes zones de la steppe eurasienne jusqu'à ce qu'une année, ils en viennent à vagabonder sur les franges de l'Europe⁷. Mais c'était avant que les anthropologues comprennent de manière tout à fait claire que les nomades ne déambulent pas au hasard, mais se déplacent de manière cyclique entre des pâturages sélectionnés avec soin. Comme les droits de pâture étaient un élément capital, jalousement gardé, pour la subsistance des nomades, passer d'une zone de pacage à une autre ne pouvait jamais être un accident.

Nous ne pouvons malheureusement que deviner les motivations à l'œuvre derrière la décision que prirent les Huns de déplacer leur centre d'opérations vers l'ouest. L'histoire de la biche se conclut par le récit des chasseurs, décrivant aux autres Huns les merveilles de la nouvelle terre qu'ils avaient découverte ; Ammien Marcellin aussi met en avant l'appât du gain économique. L'idée que ce fut la richesse des rives septentrionales de la mer Noire qui attira l'attention des Huns est parfaitement plausible. Même s'ils sont moins étendus, les herbages de la steppe occidentale sont riches et ils attirèrent de nombreux groupes nomades au fil des ans. L'aire au nord de la mer Noire était occupée par des groupes clients de l'empire romain, qui bénéficiaient d'un faisceau de relations économiques avec le monde méditerranéen ; et il n'y a aucune raison de douter que les Huns aussi ressentirent l'attrait de ce dernier.

Conjointement, dans le cas de certains groupes nomades plus tardifs sur lesquels nous avons plus d'informations, un déplacement vers la bordure occidentale de la steppe était souvent associé au désir d'échapper à une confédération nomade plus puissante opérant du côté de la Chine. Quand ils apparurent au nord de la mer Noire, les Avars – qui allaient avoir le même type d'impact en Europe que les Huns, mais deux siècles plus tard – étaient à la recherche d'un refuge sûr hors d'atteinte

des Turcs de l'Ouest. De même, à la fin du IX^e siècle, les nomades magyars allaient-ils se déplacer vers la Hongrie parce qu'un autre groupe nomade, les Petchenègues, leur rendait la vie impossible plus à l'est. Dans le cas des Huns, nous n'avons aucun indice sûr qu'une motivation à la fois négative et positive ait été en jeu, mais nous ne pouvons l'exclure. Plus à l'est, à la fin du IV^e siècle, les Guptas furent poussés vers la route de la soie depuis l'Inde septentrionale et, dans la première moitié du V^e siècle, les Huns hephthalites faisaient la loi quelque part entre la mer Caspienne et la mer d'Aral. Dès les années 350, cette reconfiguration dans l'équilibre des forces se répercuta plus à l'est sur la steppe, incitant les Chionites à se déplacer vers les marges de l'empire perse, à l'est de la mer Caspienne⁸ ; ce qui peut aussi avoir joué un rôle dans la décision que prirent les Huns de chercher de nouvelles zones de pâturage à l'ouest.

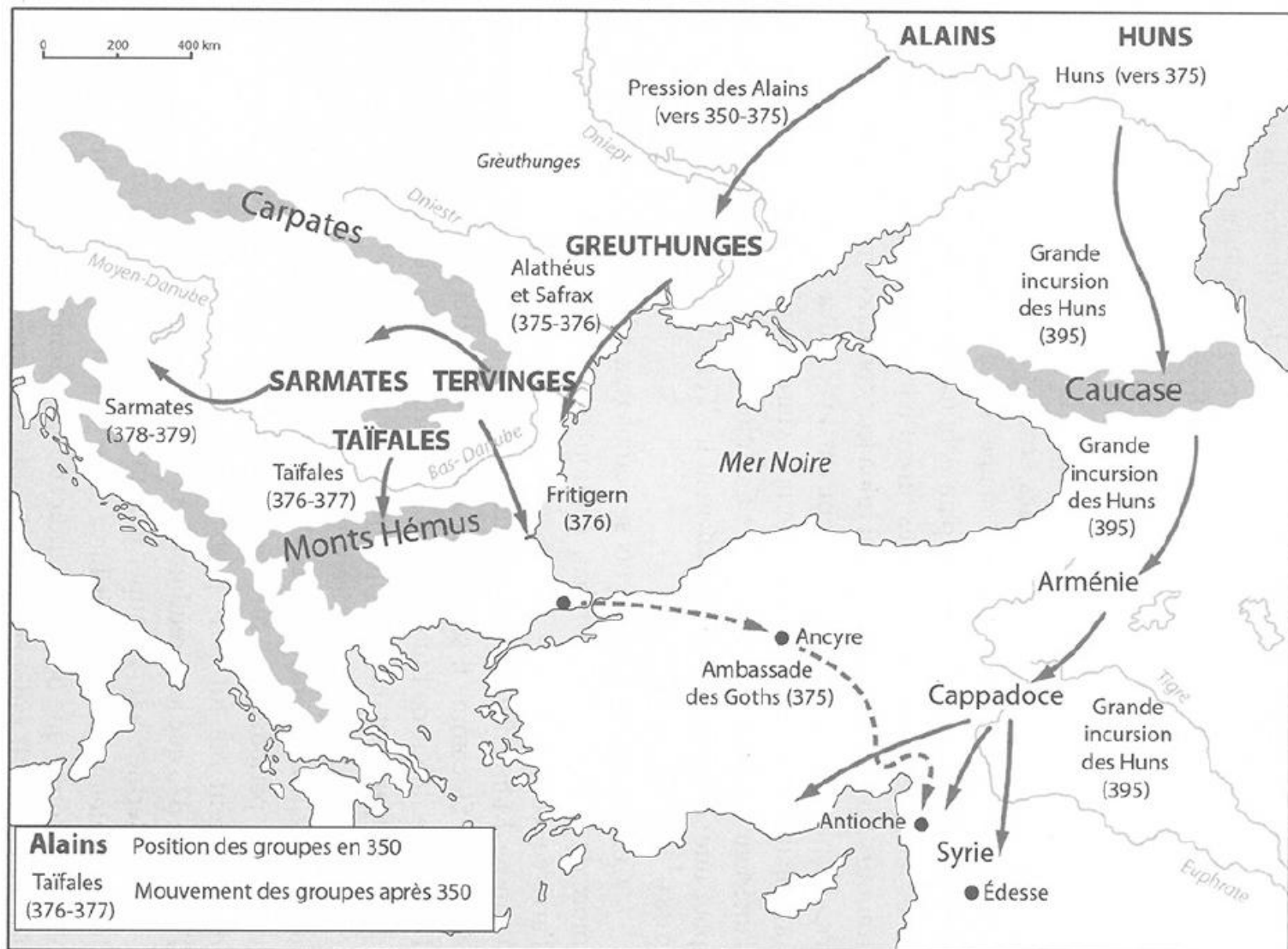
Si mystérieuses que puissent rester les origines des Huns et leurs motivations, il n'y a en revanche aucun doute sur le fait qu'ils furent responsables de la révolution stratégique qui porta les Goths sur le Danube à l'été 376. On suppose d'ordinaire qu'à cette époque, les Goths fuyaient les Huns qui avaient soudain surgi en masse sur le littoral septentrional de la mer Noire. On suppose en outre que ces Huns étaient pratiquement sur les talons des Goths quand ces derniers se ruèrent sur le Danube dans l'espoir de trouver un asile sûr au sein de l'empire, et qu'à peine les Goths eurent-ils atteint le territoire romain, les Huns devinrent immédiatement la puissance dominante dans les terres jouxtant le fleuve. Tel est le récit qu'on trouve plus ou moins explicitement dans les ouvrages les plus récents : les Huns arrivent brusquement (375-376) ; les Goths fuient en panique vers l'empire (376) ; les Huns deviennent dominants de l'autre côté du Danube (à partir de 376).

Ce scénario est fondé sur le récit d'Ammien Marcellin, qui livre une peinture parfaitement convaincante de la panique des Goths : « La nouvelle se répandit largement parmi les autres peuples gothiques qu'une espèce d'hommes jusque-là inconnue avait désormais surgi d'un recoin caché de la terre, comme une tempête de neige depuis les hautes montagnes, et qu'elle pillait ou détruisait tout sur son chemin. » Il nous faut toutefois aller au-delà de la rhétorique et tenter de comprendre ce qu'Ammien Marcellin nous dit vraiment. Après avoir soumis les Alains à leur joug dans un premier temps, les Huns s'en prirent ensuite aux Goths greuthunges. La résistance des Greuthunges était menée par Ermanaric, qui finit par renoncer au combat, et semble s'être laissé sacrifier rituellement pour la sauvegarde de son peuple⁹. La formulation d'Ammien Marcellin est un peu vague, mais le réflexe, documenté chez différents groupes dans l'Antiquité, de tenir leur chef politique pour responsable du sort de la communauté, est une piste

intéressante. Quand les temps se faisaient durs, on y voyait un signe des dieux indiquant que le vieux chef les avait offensés et qu'il devait être sacrifié en expiation pour sa faute. À Ermanaric succéda Vithimer, qui continua le combat, mais finit par être tué sur le champ de bataille.

À ce moment, le pouvoir chez les Greuthunges passa à deux chefs militaires, Alathéus et Safrax, qui gouvernèrent au nom de Vithéric, fils de Vithimer. Ayant décidé de battre en retraite jusqu'aux rives du Dniestr, ils y furent rejoints par une armée de Tervinges sous les ordres d'Athanasius. Mais Athanasius était maintenant attaqué sur ses arrières par des Huns, qui avaient trouvé un autre gué sur le fleuve et il battit en retraite vers le cœur de ses terres, plus près des Carpates. Là, il tenta de contenir la marée hunnique en construisant une ligne de fortification contre les envahisseurs. À mon avis, sans doute s'agissait-il des vieilles murailles romaines sur la rivière Olt, ce que l'on appelait le *limes transalutanus*¹⁰. Mais le plan échoua. Alors qu'ils travaillaient à fortifier leurs défenses, les Tervinges furent harcelés par des attaques des Huns toujours plus nombreuses, ce qui ruina leur confiance en la direction d'Athanasius. La plupart des Tervinges rompirent avec lui à ce moment et, sous de nouveaux chefs, Alavivus et Fritigern, ils vinrent sur le Danube demander asile à l'intérieur de l'empire romain. Les Greuthunges d'Alathéus et Safrax optèrent pour une semblable stratégie et suivirent les Tervinges jusqu'au fleuve (cf. carte 5, p. 242)¹¹.

5. La région de la mer Noire et l'impact des Huns (vers 350-380)



Certains de ces événements se déroulèrent très rapidement. À partir de la mort de Vithimer au combat, l'action est presque ininterrompue jusqu'à l'arrivée conjointe des Tervinges et des Greuthunges sur les rives du Danube. Même dans son intégralité, cette séquence n'a pas nécessité un long laps de temps. Si, comme il semble probable, les Goths arrivèrent vers la fin de l'été ou le début de l'automne 376, la mort de Vithimer doit être située moins d'un an auparavant. En principe, quelques mois ont même pu suffire pour les événements qui se produisirent entre ces deux moments, ce qui placerait la mort de Vithimer entre milieu 375 et début 376. Sachant que, pour les agriculteurs, la période qui suit la moisson est un moment favorable au déplacement, ce fut plus probablement à la fin de l'été ou au début de l'automne 375 que les Greuthunges se mirent en route¹².

Ce dernier acte, à couper le souffle, suivait toutefois un drame de plus longue haleine. Il est impossible à dater précisément, car Ammien Marcellin ne nous donne que de vagues indications de temps ; mais ce qu'il dit est déjà fort suggestif. Il rapporte, tout d'abord, qu'Ermanaric résista « longtemps » (*diu*) à la tempête déclenchée par les Huns. Nous apprenons aussi que le successeur d'Ermanaric,

Vithimer, connu de « nombreuses défaites » (*multas... clades*) contre les Huns avant de mourir au combat. Il n'y a évidemment aucun moyen de savoir avec certitude combien de temps dura cette résistance, mais le rapide dénouement qui suivit la mort de Vithimer vint clairement mettre fin à un plus long conflit, et ce fut la décision prise par les Greuthunges de se déplacer qui précipita la crise finale. À combien de temps remontait le conflit précédent, c'est affaire d'appréciation, mais la nature des opérations menées par les Huns a certainement un rapport avec cette question.

Pour assurer leur entrée dans l'empire, les Goths envoyèrent tout d'abord des ambassades depuis les rives du Danube en quête de l'empereur Valens pour lui soumettre leur cas. Valens, toutefois, était à Antioche – ce qui implique un aller-retour de mille kilomètres qui ne suffit pas pour autant à décourager les ambassadeurs. Une fois que les Goths eurent atteint Antioche, les deux parties durent conférer et il fallut prendre des décisions et les communiquer aux commandants romains sur le Danube. Tout cela dut bien occuper plus d'un mois, un délai pendant lequel la masse des Goths continua à stationner plus ou moins patiemment le long du fleuve, attendant le feu vert pour traverser. Il n'y a aucune mention d'attaque des Huns contre les Goths pendant cette période. En outre, les Huns qui s'en prirent à Athanaric vinrent par petits groupes, croulant parfois sous le butin¹³ : des pillards donc, plutôt que des conquérants. À cette époque, l'organisation politique des Huns ne comprenait pas de roi suprême, mais une série de roitelets de rang égal avec une totale autonomie d'action. Quand, par exemple, Vithimer tenta de venir à bout des problèmes militaires que les Huns posaient aux Greuthunges, il fut en mesure de recruter d'autres Huns pour combattre à ses côtés¹⁴. En 375-376, il ne faut pas imaginer une énorme horde de Huns traquant avec acharnement des Goths en fuite, mais plutôt des bandes indépendantes de guerriers Huns poursuivant une pluralité de stratégies contre une diversité d'adversaires.

Ce qui se produisit, ce ne fut donc pas qu'une armée hunnique *vainquit* les Goths au sens qu'on prête d'ordinaire à ce verbe, mais que des Goths décidèrent de fuir un monde qui devenait toujours plus dangereux. Encore en 395, quelque vingt ans plus tard, la masse des Huns restait plus à l'est, beaucoup plus proche, en fait, du versant nord du Caucase que de l'embouchure du Danube¹⁵. Et ce fut en réalité un autre groupe de Goths, non pas les Tervinges ou les Greuthunges que nous connaissons, qui fut le principal adversaire de Rome sur la frontière du bas Danube pendant une décennie ou plus après 376. Les Romains durent affronter une lourde attaque sur le même front, déclenchée par une deuxième armée de Greuthunges sous la coupe

d'un certain Odothéus en 386 ; et exactement à même époque, un plus grand nombre encore de Goths – peut-être les Tervinges abandonnés à leur sort qui n'avaient pas suivi Alavivus et Fritigern vers le Danube – opéraient quelque part dans la zone des Carpates.

L'arc d'or

Rien de tout cela ne rend pour autant l'arrivée des Huns moins révolutionnaire. S'il est vrai que des troubles à petite échelle étaient endémiques sur la frontière du Danube comme partout ailleurs, une révolution stratégique était rare. L'histoire de l'empire romain n'avait connu que deux moments de même nature sur la rive nord de la mer Noire. Un climat et une écologie diversifiés sont une des principales particularités de cette région. Entre les Carpates et le Don, l'eau coule en quantité suffisante, surtout dans les vallées fluviales, pour permettre les cultures ; mais, à l'est du Don, les céréales ne peuvent pousser sans irrigation. En même temps, la partie sud de cette zone entre Carpates et Don, juste en deçà de la bande côtière de la mer Noire, est assez sèche pour créer des conditions favorables à la steppe. Dans cette frange de l'Europe, des aires limitrophes sont donc écologiquement adaptées soit aux nomades, soit aux agriculteurs ; dans l'Antiquité, la région fut dominée d'abord par le premier genre de population, puis par le second. À côté de nomades scythes, des cultivateurs germanophones – Bastarnes et autres – ont prospéré dans les quelques derniers siècles avant Jésus-Christ. Leur domination s'écroula vers la naissance du Christ, avec l'arrivée des Sarmates, nomades iranophones. Deux cents ans plus tard, les cultivateurs goths progressèrent au sud et à l'est des Carpates, étendant leur domaine à l'est jusqu'au Don et assujettissant ceux des Sarmates qui étaient restés sur place. Qu'est-ce donc qui permit aux Huns, à la fin du IV^e siècle, de redresser l'équilibre des forces en faveur du monde nomade ?

Les Romains comprirent rapidement d'où provenait la puissance militaire des Huns. Ammien Marcellin ne conte en détail aucune bataille où ils aient été engagés, mais il nous laisse cette description générale qui va droit au but :

[Les Huns] entrent dans la bataille en masses disposées en forme de coin [...]. Et comme ils sont équipés légèrement pour des déplacements rapides et qu'ils sont imprévisibles dans le feu de l'action, soudain ils se divisent à dessein en bandes éparses et attaquent, se précipitant çà et là en désordre et semant un effroyable massacre [...]. Ils combattent à distance avec des projectiles pourvus d'os acérés, au lieu des pointes ordinaires, liés à la hampe avec une merveilleuse habileté ; puis

ils galopent dans l'espace qui les sépare de l'ennemi et combattent corps à corps à l'épée.

Zosime, un écrivain du VI^e siècle continuant le récit de l'historien du IV^e siècle Eunape, donne une description aussi frappante : « [Les Huns] étaient totalement incapables de conduire une bataille d'infanterie et ils en ignoraient les règles, mais en tournoyant, chargeant, se retirant en temps voulu et en tirant depuis leurs chevaux, ils provoquaient un immense carnage¹⁶. » Des commentateurs romains ne laissent aucune place au doute. Les Huns étaient des cavaliers et surtout des archers à cheval, capables d'engager le combat à une bonne distance de sécurité, jusqu'à ce que leurs adversaires rompent leur formation et perdent leur cohésion. À ce moment, les Huns pouvaient lancer la curée, à l'arc ou au sabre. Leurs principaux atouts au total étaient la maîtrise de l'arc et du cheval, la capacité d'agir ensemble en petits groupes et un courage farouche. Comme beaucoup l'ont dit et comme il a souvent été démontré dans l'Antiquité et au Moyen Âge, la vie des pasteurs eurasiens était une rude existence et le genre de savoir-faire dont un nomade avait besoin dans sa vie de tous les jours – sans parler des magnifiques chevaux – le rendait aussi particulièrement apte à la guerre.

Mais ce trait était vrai pour tous les nomades eurasiens et il n'explique pas vraiment pourquoi les Huns eurent plus de réussite que les autres. De même qu'ils venaient à bout des Goths germaniques, de même étaient-ils capables de vaincre des compagnons en nomadisme, comme les Alains iranophones. Qu'est-ce qui leur donnait l'avantage ? Les Huns comme les Alains étaient d'excellents cavaliers, mais ils ne combattaient pas de la même manière. Tandis que les Huns, archers à cheval assez légèrement équipés, comptaient beaucoup sur la mobilité, les Alains, comme les Sarmates en général, étaient des tenants de la cavalerie lourde, des « cataphractaires » comme les appelaient les Romains. Cavalier et cheval étaient tous deux protégés ; l'arme de poing du cavalier était la lance, complétée par un long sabre de cavalerie, et les lanciers opéraient en masse compacte. Voilà qui resserre la question. Car les Scythes, que les Sarmates avaient remplacés comme puissance dominante au nord de la mer Noire au début de la période impériale, avaient été des archers à cheval, exactement comme les Huns, et ils avaient employé des techniques très proches ; mais, à ce moment, la lance l'avait emporté sur l'arc. Pourquoi, trois siècles plus tard, l'avantage avait-il à nouveau penché en faveur de l'arc ?

La réponse ne vient pas du procédé de fabrication de l'arc qu'utilisaient les Huns. Aussi bien les Huns que les Scythes se servaient de la fameuse « arme miracle de la

steppe ». Quand nous pensons à un arc en Occident, nous avons d'ordinaire à l'esprit les arcs produits sur place, faits d'une seule pièce de bois et prenant une forme concave simple quand ils sont mis sous tension. Les arcs de la steppe étaient complètement différents. Pour commencer, ils étaient composites. Plusieurs lames de bois offraient la structure de base aux autres composants : des tendons sur la face externe qui pouvaient s'étirer et des lamelles d'os sur la face interne qui se comprimaient quand l'arc était tendu. Privés de leur corde, ces arcs s'incurvaient aussi en sens contraire ; d'où l'autre nom de cette arme : l'arc recourbé. Le bois, les tendons et les os étaient collés ensemble par la colle la plus puissante qu'on pouvait concocter à partir d'arêtes de poisson et de peau animale. Quand la colle avait bien séché, la puissance de tir de l'arc était terrifiante. Des vestiges de tels arcs (le plus souvent les lamelles d'os) ont été découverts dans des tombes de la région du lac Balkhach, remontant au troisième millénaire avant Jésus-Christ. Au IV^e siècle après Jésus-Christ, ce n'était donc pas vraiment une arme nouvelle.

Le secret du succès des Huns semble résider dans un détail en particulier dont la portée n'a pas été pleinement reconnue. Aussi bien les Huns que les Scythes utilisaient donc l'arc composite, mais, alors que les arcs scythes mesuraient environ quatre-vingts centimètres, les rares arcs hunniques trouvés dans des tombes sont bien plus longs, entre cent trente et cent soixante centimètres. L'enjeu ici, c'est que de la taille dépend évidemment la puissance. Mais la taille maximale de l'arc dont un cavalier peut commodément user n'est que de cent centimètres. L'arc était tendu à la verticale, juste devant le cavalier, si bien qu'un arc plus long aurait heurté l'encolure du cheval ou se serait emmêlé dans les rênes. Mais – et voici la réponse à notre question – les arcs hunniques étaient asymétriques. La moitié en dessous de la poignée était plus courte que la moitié supérieure et c'est cette particularité qui permettait d'utiliser un arc plus long tout en chevauchant. Bien sûr, la formule avait aussi ses inconvénients. L'arc plus long était d'un maniement moins aisé et son asymétrie réclamait, pour bien viser, des ajustements de la part de l'archer. Mais, avec ses cent trente centimètres, l'arc asymétrique des Huns avait une puissance de tir bien plus considérable que son homologue scythe, symétrique et long de quatre-vingts centimètres : à la différence de ce dernier, l'arc hunnique pouvait pénétrer l'armure des Sarmates, tout en laissant à l'archer une distance de sécurité et sans le gêner dans le maniement de son cheval.

On peut avoir une idée de l'usage de l'arc recourbé – ou « arc réflexe » – à partir d'essais sur les arcs composites « turcs » aux Temps modernes. En général, ils mesuraient environ cent dix centimètres de long, mais ils étaient symétriques, car ils étaient destinés à l'infanterie plutôt qu'à la cavalerie. Évidemment, ils résultaient

aussi d'un millénaire supplémentaire de développement, surclassant de plus grands arcs chinois et asiatiques conçus sur la même structure. Leurs performances stupéfièrent à coup sûr les Européens, habitués à leurs arcs locaux. En 1753 – meilleur tir réalisé avant l'époque contemporaine –, Hassan Aga propulsa une flèche à une distance de quelque cinq cent trente-quatre mètres. C'était un champion renommé, mais des distances de plus de quatre cents mètres étaient monnaie courante. La puissance de cet arc est tout aussi impressionnante. À un peu plus de cent mètres de distance, un arc turc peut faire pénétrer une flèche à plus de cinq centimètres au travers d'une pièce de bois de douze millimètres cinq d'épaisseur. En raison de l'asymétrie des arcs hunniques et du fait qu'à la différence des cavaliers, des archers à pied peuvent se camper fermement sur leurs pieds, il faut revoir ces performances à la baisse pour en tirer des leçons sur la réalité du IV^e siècle. Les Huns n'avaient pas d'étriers, mais ils utilisaient de lourdes selles de bois qui permettaient au cavalier de s'agripper avec les muscles des jambes et de créer, par conséquent, une solide plate-forme de tir. Compte tenu de tous ces éléments, sans doute les archers Huns à cheval étaient-ils efficaces contre des adversaires sans armure comme les Goths à des distances de cent cinquante à deux cents mètres et contre des Alains bien protégés à des distances de soixante-quinze à cent mètres. Un tel éloignement suffisait amplement à donner aux Huns un net avantage tactique et, à ce qu'en disent les sources romaines, ils l'exploitèrent à fond¹⁷.

L'arc n'était pas la seule arme des Huns. Après avoir brisé à distance la cohésion de la formation ennemie, leurs cavaliers s'approchaient alors pour combattre à l'épée et souvent ils se servaient aussi de lassos pour neutraliser individuellement leurs adversaires. Nous avons également des témoignages selon lesquels les Huns de haut statut portaient des cottes de mailles. Mais l'arc recourbé était leur pièce de choix. Au milieu du IV^e siècle, soigneusement adapté, il était en mesure de relever le défi des « cataphractes » (armures) sarmates. Comme on pouvait s'y attendre, les Huns étaient parfaitement conscients du caractère exceptionnel de leurs arcs : des sources un peu plus tardives, datant du V^e siècle, en témoignent.

L'historien Olympiodore de Thèbes raconte que, vers 410, les rois Huns s'enorgueillissaient du talent de leurs archers¹⁸, et il n'y a aucune raison de penser que tel n'ait pas déjà été le cas en 375. La nuit où mourut Attila, le plus grand de tous les Huns, l'empereur romain Marcien rêva qu'« une figure divine se dressa devant lui et lui montra l'arc d'Attila, brisé cette nuit-là¹⁹ ». De même la documentation archéologique confirme-t-elle que l'arc hunnique était un symbole d'autorité suprême. Dans quatre sites funéraires, on a trouvé des restes d'arcs

entièrement ou partiellement recouverts de feuilles d'or ciselées. L'un d'eux était uniquement symbolique : long seulement de quatre-vingts centimètres, il était couvert de tant d'or qu'il n'aurait jamais pu être bandé. Les trois autres étaient d'une longueur normale et il est possible qu'il se soit agi de vraies armes avec un revêtement d'or²⁰. Ainsi embelli, l'instrument de la domination militaire des Huns devint donc un fort symbole de puissance politique. C'est aussi l'arc qui leur permit de dominer la frange occidentale de la grande steppe d'Eurasie.

Ammien Marcellin avait vu juste. C'étaient bien les Huns qui étaient à l'origine de la révolution militaire qui avait poussé les Tervinges et les Greuthunges vers le Danube, à un moment de la fin de l'été ou du début de l'automne 376. À partir de cette date, l'essor de la puissance hunnique ne fut plus un problème pour les seuls peuples du littoral nord de la mer Noire. Cette nouvelle donna place à l'empereur d'Orient Valens face à un grave dilemme. Voilà que des dizaines de milliers de Goths déplacés avaient surgi sur ses frontières et demandaient asile.

Demandeurs d'asile

Avec un rare ensemble, la grande majorité de nos sources indiquent que cet afflux soudain de Goths aspirant à l'immigration ne fut nullement vu comme un problème. Au contraire, Valens les accueillit volontiers, car, dans ce flot de personnes déplacées, il voyait une excellente opportunité. Pour citer une fois de plus Ammien Marcellin (mais la plupart des autres sources rendent le même son de cloche) :

L'affaire causa plus de joie que de peur et les courtisans lettrés louèrent sans retenue la bonne fortune du prince qui, depuis les extrémités de la terre, lui apportait à l'improviste des jeunes recrues en si grand nombre que, par l'union de ses propres forces et de ces forces étrangères, il aurait une armée invincible. De surplus, au lieu de la conscription de soldats, à laquelle contribuait annuellement chaque province, il affluerait vers le trésor une énorme quantité d'or.

Des soldats et de l'or en même temps, alors que d'ordinaire on obtenait soit l'un soit l'autre : on comprend que Valens se soit réjoui.

La plupart des sources nous donnent aussi un récit sensiblement identique de la suite : à savoir comment la situation dégénéra après que les Goths eurent traversé le Danube, probablement à la hauteur de la forteresse de Durostorum ou dans les environs (**cf. carte 6, p. 273**). Ce qui survint alors est généralement imputé à la malhonnêteté des officiers romains sur le terrain. Car, quand les immigrants

commencèrent à se trouver à court de vivres, ces officiers exploitèrent leur désarroi croissant pour organiser un marché noir hautement profitable, prélevant parmi eux des esclaves en échange de nourriture. Rien d'étonnant si ces pratiques ont engendré un profond ressentiment que les militaires romains, en particulier un certain Lupicin, commandant des armées de campagne en Thrace (*comes Thraciae*), ne fit qu'exacerber. Après avoir profité du marché noir, il fit déplacer les Goths vers un deuxième camp à l'extérieur de son quartier général de Marcianople (**cf. carte 6, p. 273**) ; puis, au cours d'un banquet prétendument donné en leur honneur, il lança une attaque contre les chefs goths et manqua son coup. Il n'en fallut pas plus pour pousser les Goths du ressentiment à la révolte²¹. Ainsi les sources content-elles l'histoire, répétée à l'envi par les historiens. Blâmer Valens pour sa stupide décision d'avoir accepté d'accueillir les Goths, blâmer le commandement militaire local pour sa cupidité, blâmer – à peine – les Goths pour avoir eu recours à la violence : autant d'ingrédients pour une explication parfaitement cohérente. Mais, à bien y regarder, elle ne rend pas compte de toute la réalité.

Pour commencer, prenons la politique habituelle des Romains à l'égard des demandeurs d'asile. En 376, l'immigration était loin d'être un phénomène inédit pour l'empire romain. Au cours de son histoire, bon gré mal gré il avait assimilé bien des étrangers : un flot constant d'individus cherchant à faire fortune (en - particulier, comme nous l'avons vu, dans l'armée romaine), renforcé à l'occasion par des migrations à plus grande échelle. Il existait même un terme technique pour ces dernières : la *receptio*. Une inscription du I^{er} siècle après Jésus-Christ rappelle qu'un gouverneur de Néron fit passer cent mille personnes « depuis l'autre rive [nord] du Danube » (*transdanuviani*) jusqu'en Thrace. Sans remonter plus loin qu'en 300 après Jésus-Christ, les empereurs de la Tétrarchie avaient installé des dizaines de milliers de Daces carpes à l'intérieur de l'empire, les dispersant en communautés le long du Danube, de la Hongrie à la mer Noire. Entre-temps, il y avait eu de nombreux afflux du même genre et, bien qu'il n'ait pas existé de règle unique sur la manière de traiter les immigrants, on voit émerger de grandes lignes communes.

Si les relations entre l'empire et les candidats à l'asile étaient bonnes, si l'immigration résultait d'un consentement mutuel, alors certains des jeunes adultes mâles étaient enrôlés dans l'armée romaine, parfois pour former une unique unité nouvelle, et les autres étaient distribués équitablement au travers de l'empire comme cultivateurs libres qui allaient donc payer des impôts. Tel fut, par exemple, le genre d'accord conclu entre l'empereur Constance II et des Sarmates limigantes en 359²². Si les relations entre l'empire et les migrants n'étaient pas au beau fixe et,

en particulier, s'ils avaient été capturés au cours d'opérations militaires, le traitement était nettement plus rude. Certains pouvaient encore être versés dans l'armée, mais en se voyant souvent imposer de plus sévères clauses de sauvegarde. Un édit impérial concernant une armée de Skires capturée par les Romains en 409 prévoit, par exemple, qu'il faudrait laisser passer vingt-cinq ans – une génération, autrement dit – avant qu'aucun d'entre eux ne puisse être recruté. Les autres étaient aussi admis comme paysans, mais dans des conditions moins favorables. Bien des Skires de 409 furent vendus comme esclaves et le reste dispersé comme paysans non libres (*coloni*), avec une clause stipulant qu'ils devaient être envoyés en des lieux extérieurs aux Balkans, où ils avaient été capturés. Tous les immigrants devenaient donc soldats ou paysans, mais il y avait des manières plus ou moins plaisantes d'y arriver²³.

Il est cependant un autre dénominateur commun à tous les cas documentés d'immigration autorisée au sein de l'empire. Les empereurs n'admettaient *jamais* des immigrants les yeux fermés. Ils s'assuraient *toujours* qu'ils maîtrisaient militairement les événements, soit qu'ils aient vaincu auparavant ces postulants à l'immigration, soit qu'ils disposent de forces suffisantes à portée de main pour venir à bout de quelque trouble que ce soit. Constance et les Limigantes offrent un bon exemple de ce cas de figure. En 359, la situation tourna vraiment mal. Comme on pouvait s'y attendre, Ammien Marcellin attribue le litige à la mauvaise foi des Sarmates, mais sans doute les causes furent-elles plus complexes. Quoi qu'il en soit, l'enfer se déclencha à un moment crucial :

Quand l'empereur apparut sur la tribune et alors qu'il s'apprêtait à délivrer un discours des plus doux, entendant s'adresser aux [Sarmates] comme à de futurs sujets obéissants, l'un d'entre eux, frappé d'une folie furieuse, jeta sa chaussure vers la tribune en criant « Marha, marha » – ce qui est leur cri de guerre – et la foule grossière, à sa suite, brandit soudain une bannière barbare et, avec des hurlements sauvages, se rua sur l'empereur en personne.

Ce qui advint alors est très révélateur :

Bien que l'attaque ait été si soudaine que [les soldats romains] n'étaient que partiellement armées, avec un sonore cri de guerre ils plongèrent dans les hordes de sauvages. [...] Ils massacrèrent tout sur leur chemin, foulant aux pieds sans merci les vivants aussi bien que les mourants ou les morts. [...] Les rebelles furent complètement balayés, les uns tués, les autres fuyant terrorisés dans toutes les

directions ; certains d'entre eux, qui espéraient sauver leurs vies par de vaines prières, furent abattus par des coups répétés.

L'accueil des Limigantes sur le sol romain avait été soigneusement négocié avant que Constance ne se montre, si bien que tout aurait dû se dérouler pour le mieux. Mais, quand il apparut que tel n'était pas le cas, il y avait à portée de main des troupes romaines en grand nombre et ce sont les Limigantes qui furent anéantis²⁴.

Ce dernier exemple révèle l'élément déterminant qui sonne faux dans le récit généralement admis de ce qui se produisit en 376. Valens, nous l'avons dit, se réjouit fort à l'arrivée des Goths sur le Danube. Mais, en 376, l'armée romaine ne maîtrisait manifestement pas la situation et, quand les choses commencèrent à mal tourner après la traversée du Danube, l'ordre ne put être rétabli. Quelle qu'ait pu être la responsabilité personnelle de Lupicin dans la révolte des Goths, il n'avait simplement pas assez de troupes sous la main. Après le banquet, il jeta immédiatement les forces dont il disposait dans la bataille contre les Goths rebelles, mais il fut battu à plate couture²⁵. En l'absence d'une supériorité militaire absolue, condition impérative pour les *receptiones* romaines à l'ordinaire, on ne peut croire que Valens se soit réjoui de l'arrivée des Goths sur le Danube autant que les sources le prétendent.

La pénurie de troupes romaines dans les Balkans avait une cause toute simple. À l'été 376, Valens était profondément embourbé sur son front oriental et cette situation durait depuis un bon moment. Comme nous l'avons vu au chapitre 3, en 369, il avait mis fin à sa guerre contre Athanaric par un accord, car sa présence était nécessaire à l'est pour faire face aux ambitions perses en Arménie et en Ibérie. Après 371, profitant des difficultés que rencontraient les Perses sur leurs propres territoires orientaux, Valens avait marqué des points importants, réussissant à mettre en place des candidats romains pour contrôler ces régions du Caucase. En 375 toutefois, Shapur, le roi des rois perse, était de retour. Décidé à tenir bon, Valens envoya, durant l'été 376, trois ambassades belliqueuses à Shahpur : qu'il se retire ou qu'il s'attende au combat. Une telle posture diplomatique requérait des préparatifs militaires en conséquence : non seulement Valens avait fait diligence pour rallier Antioche – le quartier général pour les campagnes perses –, mais le plus gros de sa force de frappe mobile était aussi en Orient. Quand donc les Goths arrivèrent sur le Danube, Valens était déjà engagé à fond dans une politique agressive en Orient, et il lui aurait fallu au moins un an pour retirer diplomatiquement ses troupes ou même pour se contenter de les redéployer logistiquement²⁶.

Pendant un temps, sans doute Valens espéra-t-il encore que la crise du Danube allait se résoudre, de manière à lui permettre de poursuivre ses ambitions dans le Caucase – peut-être même avec l’apport d’une main-d’œuvre militaire supplémentaire fournie par les Goths, comme les sources le rapportent. Mais, sachant à quel point les événements sur le Danube déjouèrent le dispositif romain habituel pour contrôler la situation, nous pouvons aussi supposer que l’empereur marchait sur des œufs, conscient des problèmes potentiels. Or les témoignages disponibles nous prouvent que tel fut bien le cas. Comme nous l’avons déjà noté, un point est clair : des deux groupes de Goths qui arrivèrent sur le Danube, seuls furent admis les Tervinges²⁷. Les Greuthunges se virent refuser la permission d’entrer dans l’empire : toutes les troupes et toutes les embarcations disponibles dans les Balkans furent postées face à eux pour les contenir au nord du fleuve. Valens ne s’empressa donc pas d’accueillir tous les Goths qu’il put trouver, même pour renforcer son armée et remplir les coffres du trésor²⁸.

Regardons de plus près ses relations avec les Tervinges. Aucune source ne décrit en détail les termes de l’accord passé avec ce groupe et, en raison de la rébellion qui suivit, jamais ces clauses ne furent complètement mises en œuvre. La relation nouvellement définie fut certainement présentée au public romain comme une capitulation gothique – une *deditio* –, ce qui en soi ne nous apprend pas grand-chose ; les traités antérieurs de Constantin I^{er}, comme de Valens avec les Tervinges étaient tous décrits comme des redditions, alors qu’ils recouvraient en fait des rapports assez différents (**voir ci-dessus, p. 119-125**). Tout suggère que l’accord de 376 incluait certaines clauses exceptionnelles, hautement favorables aux Goths. Pour commencer, ils exercèrent un degré de contrôle inhabituel sur leurs lieux d’installation.

Dans des circonstances normales, l’empereur décidait où placer les immigrants et il avait tendance à les disperser. En 376, l’accord stipula que les Tervinges ne s’installeraient qu’en Thrace – et c’était un choix de leur part. Les détails sur la manière dont l’implantation devait s’organiser ne sont pas clairs ; reste en particulier dans l’ombre la question cruciale de savoir s’ils pouvaient s’établir en groupes suffisamment nombreux pour préserver leur identité politique et culturelle. Une telle clause aurait encore été tout à fait extraordinaire, mais, puisqu’ils purent choisir leur propre aire d’implantation, cette condition supplémentaire a fort bien pu faire partie de l’accord. Pour le reste, nous savons seulement que les Romains prirent des otages, qu’ils prélevèrent immédiatement un contingent de jeunes hommes pour l’armée régulière et que le traité prévoyait que les Goths pourraient servir en masse comme auxiliaires au cours de campagnes

spécifiques, tout comme ils l'avaient fait entre 332 et 369. Il y avait aussi quelques mesures pour rétablir la confiance entre les deux parties. En particulier, le chef des Tervinges déclara son désir de se convertir au christianisme.

Que l'accord ait été présenté à l'opinion romaine comme une reddition ne doit pas masquer le problème. Dans ses détails militaires comme diplomatiques, le dispositif s'écarterait des normes romaines. Les Tervinges arrachèrent des termes bien plus favorables que ceux ordinairement accordés aux immigrants, même à ceux qui étaient traités en amis. Faute d'une force de frappe suffisante sur le Danube, Valens fut forcé de s'écarter des méthodes romaines connues et éprouvées. Nous devons donc supposer qu'il n'admit les Tervinges eux-mêmes qu'avec méfiance ; il y a en effet de forts indices en ce sens²⁹.

Comme nous l'avons vu, la principale cause de la révolte des Tervinges fut le manque de nourriture et la pratique du marché noir à proximité du Danube. Les Goths, semble-t-il, passèrent l'automne et une partie de l'hiver 376-377 sur les rives du fleuve et ils ne se déplacèrent vers Marcianople qu'à la fin de l'hiver ou au début du printemps. Même quand la révolte éclata, ils eurent encore du mal à trouver des vivres, parce que « tous les produits nécessaires à la vie avaient été emportés dans les cités fortifiées ; mais les ennemis ne tentèrent pas alors d'en assiéger une seule, en raison de leur complète ignorance de la manière de mener une telle opération et d'autres du même genre ».

L'information se rapporte à l'été 377, mais nettement avant que les moissons de l'année ne soient arrivées à maturité. Les Romains, semble-t-il, avaient délibérément transporté la récolte de 376 vers des places fortes dont les Goths étaient incapables de s'emparer, faute de maîtriser la technologie militaire du siège. Nourrir les Tervinges affamés était, de toute façon, une tâche exorbitante pour l'État romain au regard de ses contraintes bureaucratiques. Ravitailler ses propres troupes engagées dans les principales campagnes militaires : voilà qui requérait déjà d'être programmé avec soin. Les Goths n'avaient évidemment aucun moyen de produire leur propre nourriture à ce moment-là, puisque l'accord n'en était pas encore arrivé à la phase d'attribution des terres. Une fois leurs réserves consommées, Valens devait assurer tout leur ravitaillement, ce qui lui donnait sur eux un levier de contrôle.

L'empereur fut également prompt à négocier une assistance militaire de la part de son collègue occidental, l'empereur Gratien, fils de son frère Valentinien I^{er}. En 377 probablement, notre vieil ami Thémistios, orateur, philosophe, sénateur de Constantinople et proche confident de Valens, se rendit à Rome. Il y délivra sa treizième harangue. Aussi dépourvu d'originalité que d'inspiration, ce discours –

peut-être prononcé pour le dixième anniversaire de l'accession de l'empereur au pouvoir, qui tombait en 377 – célébrait Gratien comme l'idéal platonicien du gouvernant. Ce qui est beaucoup plus intéressant que ce morceau oratoire, c'est que Thémistios était présent en Occident à un moment si décisif. Et comme il le dit explicitement, son voyage depuis la Syrie s'était fait à une vitesse d'enfer :

[...] ma course fut presque égale à la course du soleil, du Tigre à l'Océan [à l'Atlantique, donc à l'ouest] ; ce fut un voyage fait dans l'urgence, un vol au-dessus de la surface de la terre, juste comme toi [Socrate] tu dis qu'Éros se pressa jadis, avec des jours sans sommeil succédant aux nuits. Je vécus ma vie sur la route et à tous vents, dormant à même le sol et à la belle étoile, sans lit pour reposer et sans chaussures aux pieds [...]³⁰.

L'allure que Thémistios décrit ici est bien plus rapide que le contenu banal du discours ne l'aurait exigé, ce qui laisse à penser que son ambassade avait un autre but, autrement plus urgent. La présence de troupes occidentales, déjà mises à disposition de l'Orient pour faire campagne dans les Balkans pendant l'été 377, a valeur d'indice. Une telle expédition avait dû requérir une négociation préalable, à un moment donné de l'hiver 376-377, peut-être même avant que la révolte des Tervinges n'ait éclaté. C'est cette urgence qui avait poussé sans relâche Thémistios et ses compagnons à traverser terres et mers. Les ambassadeurs étaient chargés de négocier une réponse impériale conjointe au problème gothique qui s'était brutalement posé sur la frontière de Valens.

Que l'empereur d'Orient ait fait preuve de prudence, c'est ce que suggère le plus mystérieux de tous les événements qui se déroulèrent à cette époque le long du Danube. Alors que les réserves de nourriture s'épuisaient et que croissait l'hostilité des Goths, Lupicin – comme nous l'avons signalé – déplaça les Tervinges vers son quartier général à Marcianople. Mais, pour surveiller l'opération, il fut obligé d'avoir recours aux troupes qui, jusque-là, avaient tenu les Greuthunges à distance. Finalement, les Tervinges se déplacèrent en effet, mais le redéploiement des forces romaines permit aux Greuthunges de traverser le fleuve et de prendre pied sur le territoire de l'empire. En tant que commandant, Lupicin dut se désespérer : à l'évidence, la situation lui échappait de plus en plus. Ammien Marcellin rapporte que, pour couronner le tout, les Tervinges ne se déplacèrent que lentement vers Marcianople, afin de permettre aux Greuthunges de les rattraper – ces derniers durent traverser le Danube un peu plus à l'est que les premiers, à Sucidava ou à Axiopolis (cf. **carte 6**, p. [273](#)). Quand les Tervinges furent à quelque quinze

kilomètres de leur destination, Lupicin invita leurs chefs à dîner. Ammien Marcellin décrit la soirée :

Après avoir invité Alavivus et Fritigern à un banquet, Lupicin posta des soldats face au gros des troupes barbares et les tint à distance des murailles de la ville. [...] Une grande querelle éclata entre les habitants et ceux qui étaient bloqués dehors ; elle atteint finalement un tel point que le combat devint inévitable. Sur quoi les barbares [...] tuèrent et dépouillèrent un grand nombre de soldats. Quand Lupicin apprit par un message secret ce qui était arrivé, [...] il fit mettre à mort les escortes des deux chefs qui, comme gardes d'honneur et pour assurer leur sécurité, les attendaient devant les quartiers du général. Quand [les Goths] qui assiégeaient les murailles entendirent ces nouvelles, dans leur ressentiment ils accrurent progressivement leur nombre pour venger leurs rois qui, à ce qu'ils pensaient, avaient été détenus de force. [...] Et comme Fritigern avait l'esprit vif et qu'il craignait d'être pris avec les autres en otage, il s'écria que [les Romains] devraient combattre avec de lourdes pertes, à moins qu'il ne soit autorisé à partir avec ses compagnons pour apaiser son peuple. [...] Quand cette requête fut exaucée, tous s'en allèrent³¹.

Il est difficile de savoir avec précision ce qui arriva. En apparence, l'échec de l'attaque romaine résulta de l'incompréhension et de la panique, mais, en réalité, le banquet servant de piège était un instrument classique dans la gestion des frontières romaines.

Éliminer des chefs effectivement ou potentiellement dangereux était un excellent moyen de semer la confusion chez l'ennemi. Dans un arc de temps d'à peine vingt-quatre ans, Ammien Marcellin décrit quatre autres occasions où des commandants romains utilisèrent des invitations à dîner pour organiser des captures. Un de ces quatre cas relevait de l'initiative incontrôlée d'un commandant local, mais les trois autres procédaient d'ordres directs de l'empereur. Dans une de ces circonstances, un commandant sur le Rhin se vit remettre une lettre scellée, qu'il n'avait le droit d'ouvrir que s'il voyait le chef alaman aborder la rive romaine du fleuve. Quand tel fut le cas et qu'il ouvrit la lettre, il lui était enjoint d'expédier le barbare en Espagne...

Je soupçonne que Lupicin avait reçu des ordres soumis au même genre de conditions. Valens, encore à Antioche, ne pouvait être consulté à tout bout de champ (si ses commandants sur le Danube avaient sollicité ses ordres, ils auraient mis des semaines à leur parvenir). Les instructions reçues par Lupicin au sujet des Tervinges devaient donc lui laisser une grande latitude d'initiative personnelle ; il

n'empêche, je ne crois pas qu'il aurait été abandonné à lui-même sur la question gothique sans indications précises sur ce qu'il convenait de faire face à une variété de scénarios prévisibles. L'arrivée d'un grand nombre de Goths insoumis en territoire romain au moment où la principale armée de l'empire était mobilisée ailleurs, voilà une situation beaucoup trop dangereuse pour qu'on n'ait pas pris la peine de bien y réfléchir.

On avait dû dire à Lupicin, à mon avis, que, si la situation semblait devenir incontrôlable, alors il devait faire tout son possible pour jeter le trouble parmi les Goths – et s'emparer des chefs ennemis, comme nous l'avons dit, était un réflexe normal pour un Romain. Mais la décision dépendait de Lupicin. En l'occurrence, il opta pour la pire des solutions : il agit à hue et à dia, sans suivre aucun stratagème jusqu'au bout avec résolution. Au lieu d'une paix fragile certes, mais sauvegardée, ou d'un adversaire privé de ses chefs, il dut affronter une révolte organisée sous la direction d'un chef reconnu³².

Tant le bon sens – qui se réjouirait de voir le chaos fondre sur un second front quand il est lourdement engagé sur un premier front ? – qu'une comparaison avec les autres cas de migration autorisée à l'intérieur de l'empire romain suggèrent que Valens n'a pas été vraiment aussi heureux de voir un grand nombre de Goths arriver sur le Danube que nos sources, unanimement pourtant, le rapportent. Comme nous l'avons vu, l'idéologie impériale exigeait que tous les barbares soient dépeints comme des subalternes et, quelque affolement qui ait régné en coulisses en 376, la politique de l'empereur devait être présentée à ses contribuables comme une stratégie librement choisie qui allait profiter à l'empire.

Ammien Marcellin nous donne ici un important indice. Son récit fait mention de l'intervention de « courtisans lettrés » (*eruditibus adulatoribus*) dans la politique gothique de Valens³³. Le syntagme évoque immédiatement Thémistios, qui fit un si bon travail au service de Valens pour la paix de 369. Il se trouvait en Syrie avec l'empereur à l'été 376, avant sa soudaine course folle vers l'ouest, et je soupçonne qu'un discours semblable à celui de 369 fut un des moyens par lesquels il convainquit la cour romaine d'Orient que, contrairement à toutes les apparences, laisser entrer une horde de Goths insoumis était vraiment une excellente idée. L'unanimité de nos sources reflète donc la propagande que l'empereur utilisa pour justifier sa politique, non pas le vrai raisonnement qui la sous-tendait.

Les Huns avaient projeté l'empire romain et un grand nombre de Goths dans une nouvelle relation, d'une étroitesse sans précédent. L'empereur ne désirait certainement pas une telle promiscuité – du moins pas dans la forme qu'elle prit. Les Goths éprouvèrent leurs propres doutes, leurs propres hésitations. Leur

décision de chercher asile au sein de l'empire ne fut pas prise à la légère. Quand la majorité des Tervinges rompit avec Athanaric, ce fut dans le cadre d'une vaste assemblée où les questions furent longuement débattues³⁴. Leur flottement se comprend. Pénétrer sur le territoire d'un si puissant voisin n'était pas décision facile. Étant donné l'efficacité du « télégraphe » transfrontalier, ils savaient probablement que Valens, à ce moment-là, était en passe d'être débordé sur le Danube à cause du conflit avec la Perse. L'empereur pouvait être désireux, pour l'instant, de faire des concessions, mais sans garantie qu'il ne durcisse son attitude par la suite. Il n'est donc guère surprenant que les Goths aient essayé d'anticiper : se préparer à négocier avec la puissance impériale dans un futur à plus long terme autant que dans l'instant.

Bien que les Romains les aient traités de manière assez différente, les Tervinges et les Greuthunges restèrent en étroit contact. Ce qui fait que, comme nous l'avons vu, quand les Tervinges furent forcés par les troupes de Lupicin de faire route vers Marcianople, ils savaient déjà que les Greuthunges avaient traversé le fleuve et ralentirent donc l'allure³⁵. Les Tervinges se jetaient dans la gueule du loup et, bien qu'ils aient reçu en apparence un traitement plus favorable que les Greuthunges, ils avaient tout intérêt à former un front uni avec le plus grand nombre possible de Goths contre la supériorité écrasante de l'empire en ressources à la fois humaines et matérielles. Ce faisant bien sûr, ils rompirent – au moins dans l'esprit – leur accord de 376 avec Valens. Mais, si l'empereur était en droit de réécrire le pacte de 376 sur le plus long terme, les Goths l'étaient tout autant³⁶.

Selon moi, tel est le déroulement des faits. Les Goths et les Romains avaient été conjointement précipités par les Huns dans une relation nouvelle, plus intense. Aucune des deux parties ne faisait confiance à l'autre et aucune des deux n'était totalement attachée à l'accord négocié en 376, quand les deux camps avaient dû agir sous la contrainte. Que cet accord initial n'ait pas réussi à tenir ne peut réellement surprendre personne. La voie était maintenant ouverte pour une épreuve de force militaire, dont l'issue déterminerait la nature d'une plus durable entente entre les immigrants goths et l'État romain.

La bataille d'Andrinople

Les hostilités débutèrent dès le matin qui suivit le fatal banquet de Lupicin. Le retour de Fritigern et les violences de la nuit précédente provoquèrent, de la part des Goths, une première virée de pillage dans les environs immédiats de Marcianople. Lupicin, en réponse, rassembla les hommes qu'il put trouver et fit route sur le camp gothique, à quelque quinze kilomètres à l'extérieur de la cité. Sa

troupe fut rapidement écrasée et peu d'hommes, au nombre desquels Lupicin lui-même, réussirent à s'échapper. Vers la fin de l'hiver ou le printemps 377, la guerre commença pour de bon et elle allait durer pas moins de six saisons de campagne avant que la paix soit rétablie, le 3 octobre 382³⁷. Les événements des deux premières années, jusqu'à la bataille d'Andrinople, peuvent être suivis dans leur moindre détail grâce au récit d'Ammien Marcellin (ce qui ne veut pas dire qu'il nous dévoile tout ce que nous voudrions savoir). Après la bataille, les sources se raréfient. Ce qui est parfaitement clair cependant, c'est que l'ensemble des hostilités – au cours des six saisons – se cantonna aux provinces balkaniques de l'empire romain. C'est une région qui, à de nombreuses reprises dans l'histoire, fut le théâtre de combats, et sa géographie très singulière a toujours dicté les grandes lignes de l'intrigue.

La partie septentrionale de la péninsule est grossièrement rectangulaire, plus large au nord qu'au sud et vers l'ouest que vers l'est (*cf. carte 6, p. 273*) ; son relief est surtout montagneux. Vers l'est, la Stara Planina (ou monts Hémus) s'élève en sommets arrondis d'une altitude moyenne de sept cent cinquante mètres ; le point culminant atteint deux mille trois cent soixante-seize mètres, tandis que les Rhodopes, plus escarpés, sont aussi légèrement plus hauts avec de nombreux pics au-dessus de deux mille mètres. Plus à l'ouest, courant du nord au sud, se dressent les Alpes dinariques. Au fil du temps, leur calcaire s'est érodé en escarpements rocheux comme en collines criblées de dépressions et souvent couvertes de vilaines broussailles épineuses : le paysage karstique caractéristique de l'Ouest des Balkans. Le long des montagnes s'étendent trois vastes plaines : la plaine du Danube au nord, la plaine thrace au sud-est et la plaine macédonienne entre les Rhodopes et les Alpes dinariques. Un autre trait caractéristique de la péninsule est la présence de nombreux bassins alluviaux en altitude, là où l'érosion due à l'eau de pluie et à la fonte des neiges a produit des couches de sol fertile, formant des poches entre les sommets montagneux.

La géographie physique de cette région a modelé son histoire. De manière la plus évidente, les plaines et les bassins perchés délimitent des sections compartimentées de terres cultivables, où le peuplement va certainement se concentrer. Nombre de montagnes sont extrêmement accidentées, ce qui, combiné de surcroît à la rudesse des hivers dans la région, limite les communications à longue distance aux deux seules routes principales. Du nord au sud, le principal axe de pénétration court le long des vallées fluviales de la Morava et du Vardar, reliant le Danube – *via* la ville moderne de Skopje (la colonie romaine de Scupi) – à la mer Égée au niveau de Thessalonique. Du nord-ouest au sud-ouest, un deuxième axe important

commence encore avec la vallée de la Morava, mais tourne à gauche à Niš (la ville romaine de Naissus) et poursuit au travers des fertiles bassins perchés au-delà de la capitale de Bulgarie, Sofia (la Serdica romaine), puis, en franchissant le col de Succi, rejoint la riche plaine en altitude de la Sredna Gora et file vers la plaine de Thrace. À la période romaine, c'était une importante route militaire. Le relief dicte aussi les communications plus locales. Les Rhodopes, par exemple, sont extrêmement difficiles à traverser du nord-est au sud-ouest et les déplacements du nord au sud au travers des monts Hémus doivent franchir pas moins de cinq cols principaux : les gorges de l'Iskar à l'ouest, les cols de Troïan et de Chipka au centre, les passes de Kotel et de Riski plus à l'est.

Quand les Goths franchirent le Danube en 376 après Jésus-Christ, ils pénétrèrent dans un monde romain qui s'était surimposé à ce paysage depuis plus de trois cents ans au nord et depuis près de cinq cents ans au sud, puisque la Macédoine avait été conquise en 146 avant Jésus-Christ et était alors devenue province romaine. Le plus souvent, les Romains opéraient avec le relief plus que contre lui, mais à une principale exception près.

En plus des deux axes naturels de communication au long cours, ils tracèrent deux routes supplémentaires est-ouest au travers des Balkans. Au sud, la fameuse via Egnatia, construite dès 130 avant Jésus-Christ, suivait la côte égéenne de Constantinople à Thessalonique – un parcours assez facile jusque-là –, mais ensuite elle s'enfonçait résolument au travers des pics et des dépressions des Alpes dinariques pour rejoindre la côte adriatique à Durrës (la romaine Dyrrhachium). Plus au nord, à la fin du 1^{er} siècle après Jésus-Christ, les ingénieurs romains du génie militaire creusèrent une route dans la roche abrupte des Portes de fer, là où le Danube entaille le prolongement méridional des Carpates pour connecter les régions du bas et du moyen-Danube. Les Balkans assuraient la jonction entre l'Orient et l'Occident ; et l'empire ne lésinait pas sur les voies romaines. Même en 376, la première fonction des Balkans, du point de vue du centre impérial, était encore de former un pont entre les deux moitiés de l'empire. D'importantes ressources étaient donc consacrées à entretenir les routes, ainsi que les villes et les relais sur leur parcours. Ces étapes offraient à la fois aux voyageurs une protection et le support logistique qui permettait les communications à grande vitesse dont les papiers de Théophane ont gardé trace (**voir ci-dessus, p. [167-172](#)**).

Les intérêts de l'empire requéraient aussi que des financements venus du sommet soient dépensés dans deux autres aires des Balkans. La plaine du Danube, au nord des monts Hémus, était frontière impériale depuis trois siècles à l'époque où les Huns semèrent la pagaille au nord de la mer Noire. Rapidement, d'importantes

bases légionnaires avaient été établies à Oescus et à Novae. Au IV^e siècle, le quartier général de Marcianople, dont les murailles entouraient une superficie de soixante-dix hectares, supervisait au niveau régional les opérations sur la zone frontalière, tandis qu'une série de forteresses de plus ou moins grandes dimensions se dressaient sur la ligne du fleuve et parsemaient l'arrière-pays. À cette époque, un grand nombre des plus vastes implantations civiles étaient aussi pourvues de murailles et avaient des fonctions militaires subsidiaires. Plus au sud, ce sont des raisons politiques plus que militaires qui dictaient les dépenses.

Au sud-est de la péninsule, l'empereur Constantin I^{er} refonda l'antique *polis* grecque – une cité-État – de Byzance sous le nom de Constantinople ; au troisième quart du IV^e siècle, elle était devenue à tous égards une nouvelle capitale impériale. Dotée de puissantes murailles et de magnifiques édifices publics, la cité avait aussi bénéficié d'investissements massifs pour ses infrastructures : des installations portuaires et des greniers qui pouvaient absorber le grain venu d'Égypte par bateaux, des aqueducs qui drainaient l'eau des collines à cent kilomètres à la ronde pour desservir la population bourgeonnante dans un site naturellement plutôt aride. C'était un épiscentre de la demande économique et, en plus de tous les fonds impériaux déversés sur la cité, nombre de ses habitants avaient de l'argent à dilapider. Les riches avaient besoin à la fois de demeures à l'intérieur de la cité et de plus fraîches villégiatures dans la campagne, sans compter les services de toutes sortes. Au IV^e siècle, le Sud-Est des Balkans connaissait un essor inédit et l'argent de Constantinople débordait sur les proches communautés de la plaine de Thrace.

Les Balkans abritaient aussi d'autres communautés dont la romanité était le produit d'un développement à plus long terme, plus organique. Certaines cités romaines reposaient sur d'antiques fondations. Nombre de communautés de la côte adriatique avaient un long passé préromain et c'était encore plus vrai pour la Macédoine et le littoral de la mer Noire, où des cités comme Thessalonique, Philippopolis, Anchialos et Odessos avaient des racines grecques classiques. Ces régions s'enorgueillissaient à la fois de cités proprement romaines, pourvues de la palette typique des édifices publics, et d'une campagne florissante, soigneusement exploitée à bon escient par une classe de propriétaires fonciers vivant dans de luxueuses villas. Un mode de vie proprement romain pouvait encore se rencontrer dans d'autres parties de la péninsule.

Au IV^e siècle, la plaine danubienne aussi était parsemée de villes et de villas romaines. À certains égards, on peut voir dans ces communautés une retombée des dépenses militaires de l'empire. Bien des conseils municipaux de la région étaient peuplés des descendants de vétérans légionnaires et nombreuses étaient les villas

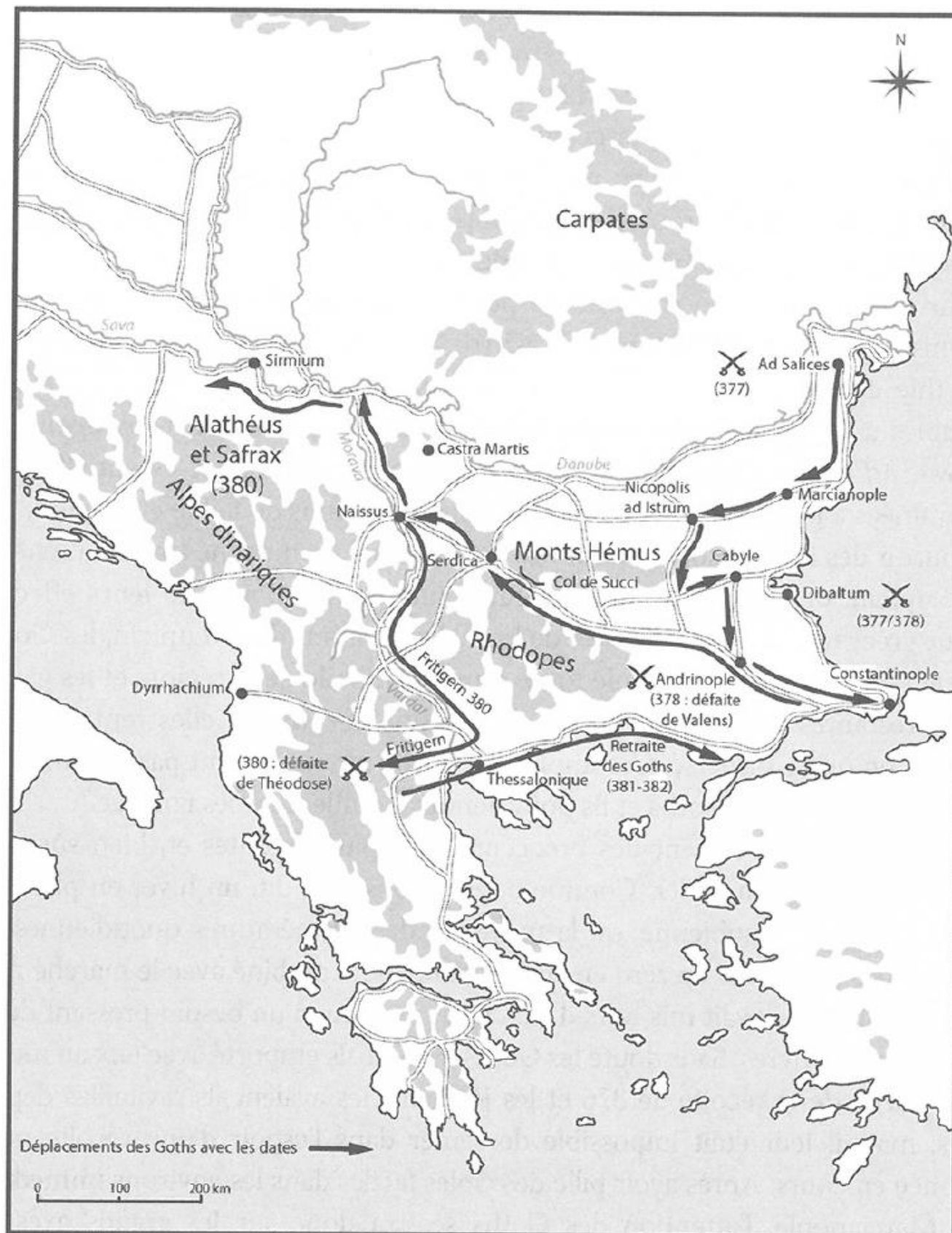
qui avaient pour origine les dons de terres que l'État faisait habituellement à ses soldats retraités ; nombreuses les fortunes qui s'étaient faites en commerçant avec les soldats. Mais le mode de vie romain avait généré dans la région son propre élan, et ses monuments sont en trop grande abondance pour n'être expliqués que par la dépense publique. Il en était de même dans le couloir central de Philippopolis à la vallée de la Morava en passant par la Sredna Gora et Serdica. Là aussi, l'investissement initial de l'État avait certainement lancé le processus, mais la *Pax romana* avait permis à une authentique vie à la romaine de se développer, ce qui valait aussi pour la plupart des bassins perchés. Les obstacles conjugués du relief et du climat – qui avaient eu pour conséquences des cités nettement moins nombreuses et un pourcentage plus faible de cultures intensives – n'avaient pas empêché les Balkans de se transformer en un monde proprement romain³⁸.

Tel était le tableau qui s'offrait aux Goths quand la guerre éclata. Tout suggère que les Greuthunges prirent immédiatement part aux hostilités³⁹. Établis à ce moment à proximité de Marcianople, ils se trouvèrent au beau milieu de la ceinture de positions militaires romaines qui gardaient la frontière du Danube. Certaines strates archéologiques trouvées dans les vestiges des plus petits forts portent des traces de destruction qui sont datables des années de guerre. Mais aussi bien la documentation écrite que les fouilles confirment qu'Ammien Marcellin avait raison d'indiquer que le chef goth Fritigern « laissa les murs en paix⁴⁰ ». Pour les Goths, il eût été suicidaire de s'attaquer à ces forts frontaliers romains, dont un grand nombre avaient été rééquipés au début du IV^e siècle avec de vastes bastions en forme de U, conçus pour porter l'artillerie romaine de position, d'une redoutable efficacité. Les garnisons étaient assez nombreuses : trente-trois unités dans la province de Scythie et trente-sept en Mésie inférieure, avec des concentrations remarquables à Noviodunum, Axiopolis, Troesmis, Transmarisca, Durostorum et Novae (**cf. carte 6, p. 273**). Ces troupes fixes, toutefois, étaient essentiellement entraînées à patrouiller et à faire face à des incursions de faible envergure, pas à fournir des forces mobiles pour des opérations de campagne à grande échelle ; et Lupicin, de toute façon, avait drainé une grande partie de leurs effectifs pour créer une armée de bric et de broc. En écrasant donc Lupicin, les Goths avaient déjà neutralisé la seule force romaine mobile de la région, et les garnisons restantes s'exposaient à une destruction certaine si elles tentaient des sorties en ordre dispersé. Ces implantations ne représentaient pas une menace immédiate pour les Goths et ils pouvaient tranquillement les ignorer⁴¹.

En outre, ils avaient des préoccupations plus urgentes et, bien sûr, une foule de comptes à régler. Comme nous l'avons déjà dit, un hiver en plein air dans la plaine

danubienne, où la moyenne des températures quotidiennes ne monte pas au-dessus de zéro en janvier et février, combiné avec le marché noir des Romains, les avait mis hors d'eux. Ils avaient aussi un besoin pressant de se procurer des vivres. Sans doute les Goths avaient-ils emporté avec eux au moins une partie de la récolte de 376 et les Romains les avaient-ils ravitaillés depuis lors, mais il leur était impossible de semer dans l'espoir d'une récolte pour l'année en cours. Après avoir pillé des cibles faciles dans les environs immédiats de Marcianople, l'attention des Goths se fixa donc sur les grands axes de communication du Danube vers le Sud-Est des Balkans romains, une région en plein essor économique qui abritait une splendide métropole.

6. *La Guerre gothique, d'Ad Salices (377) à la paix de 382*



Les Goths apparurent ensuite à proximité d'Andrinople, donc au sud des monts Hémus et à quelque deux cents kilomètres au sud de Marcianople. La déroute qu'y avait subie Lupicin avait alors ôté aux Romains toute chance de maintenir la barrière des monts Hémus entre eux et les barbares. Une bien plus petite troupe de Goths stationnait à Andrinople. Sous la conduite de Suéridas et Colias, elle avait longtemps fait partie de l'armée romaine. Quand les nouvelles de la révolte qui avait éclaté plus au nord atteignirent la cité, des troubles éclatèrent entre les citoyens et ces Goths, qui firent cause commune avec Fritigern. Ce fut à ce moment, rappelle Ammien Marcellin, que Fritigern « leur conseilla d'attaquer et de

dévaster les parties riches et prospères de la région, qui étaient encore sans protection et pouvaient être pillées sans le moindre danger ». Du point de vue romain, le résultat fut effrayant :

Avançant prudemment, [les Goths] se répandirent aux quatre coins de la Thrace, tandis que leurs prisonniers ou ceux qui s'étaient rendus à eux leur signalaient les riches villages, ceux en particulier dans lesquels on disait que devaient se trouver d'abondantes réserves de nourriture. [...] Avec de tels guides, rien de ce qui était accessible sur leur chemin ne fut épargné. Car tous les lieux furent livrés aux flammes, avec des massacres sans distinction d'âge ou de sexe et de grands incendies ; les enfants furent arrachés au giron même de leurs mères et massacrés ; des matrones et des veuves dont les maris avaient auparavant été tués sous leurs yeux furent enlevées ; des garçons, jeunes ou adultes, furent arrachés de force aux cadavres de leurs parents. Nombre d'hommes plus âgés, qui se lamentaient d'avoir vécu trop longtemps après avoir perdu leurs possessions et leurs belles femmes, furent menés en exil les bras attachés dans le dos, pleurant sur les cendres rougeoyantes de leurs demeures ancestrales⁴².

Les Goths étaient affamés et avaient de la rancœur à revendre ; les habitants de la plaine thrace se trouvèrent soudain en première ligne et payèrent le prix fort pour tout ce qui s'était passé durant cet hiver sur le Danube. Mais on aura aussi noté l'empressement d'aucuns, parmi la population romaine, à seconder les Goths dans leur pillage. Peut-être certains les ont-ils aidés sous l'emprise de la peur, mais il y avait aussi un grand nombre de paysans opprimés qui avaient leurs propres comptes à régler. La *Pax romana* ne bénéficiait pas équitablement à tous les Romains.

La réplique romaine à ces désastres se traduisit par un premier envoi de troupes depuis l'Orient. Valens mandata un de ses principaux conseillers, le général Victor, pour engager des pourparlers de paix avec la Perse sur les bases qu'il pourrait obtenir, quelles qu'elles soient. Entre-temps, il détacha des troupes d'Arménie sous le commandement des généraux Trajan et Profuturus, qui atteignirent les Balkans à l'été 377. Leur impact fut sensible. Les Goths se retirèrent bien vite au nord des monts Hémus.

Au même moment, la diplomatie précipitée de Valens porta ses premiers fruits. Une modeste troupe venue de l'empire d'Occident, sous le commandement de Richomer, se hâta de franchir le col du Succi pour rejoindre Trajan et Profuturus. Avec ces renforts, les Romains se portèrent au nord de la chaîne des monts Hémus jusqu'aux chariots des Goths disposés en cercle qui, nous apprend Ammien

Marcellin, se trouvaient en un endroit appelé *Ad Salices*, « la ville aux saules » (**cf. carte 6, p. 273**)⁴³. Les Romains décidèrent d'engager la bataille ; et les Goths, après le retour de leur dernière équipe en quête de fourrage, étaient prêts au combat. Seul Ammien Marcellin décrit la rencontre et son récit est loin d'être précis. Près de la moitié en est dédiée à une description rhétorique des morts et des mourants, alors qu'il ne nous dit rien du nombre des combattants ou des formations adoptées par les deux camps. En d'autres termes, la bataille fut avant tout un bain de sang. À un moment, l'aile gauche romaine céda, mais les troupes de réserve vinrent à la rescousse et le combat finit à la nuit tombée. Les Romains avaient subi de lourdes pertes, mais les Goths aussi ; après quoi, ils restèrent derrière le cercle de leurs chariots une semaine entière. L'été, à ce moment, faisait place à l'automne : aussi ces événements se situent-ils probablement en septembre 377⁴⁴.

Les Romains firent un excellent usage de cet instant de répit. La bataille leur avait coûté cher, mais ils avaient repris l'initiative et c'était la première fois depuis la défaite de Lupicin. Au vu de leur nette infériorité numérique, les troupes disponibles n'avaient aucune chance de vaincre les Goths. Au lieu de cela, prompts à exploiter un des traits du relief des Balkans, ils fortifièrent les cols qui traversaient les monts Hémus. La ville de Marcianople commandait elle-même le rebord oriental de la chaîne, et on peut donc supposer qu'une garnison substantielle y fut laissée. Le reste des troupes fut dispersé pour bloquer les cinq principales routes vers le sud. Le plan était simple, comme l'explique Ammien Marcellin : « Sans aucun doute, ils espéraient que la dangereuse masse des ennemis qui s'amoncelait entre l'Hister [le Danube] et les lieux dévastés, ne trouvant aucune issue, allait périr par manque de nourriture. » C'était bien vu. Certaines des passes au travers des monts Hémus sont assez larges, mais toutes sont en altitude.

Exactement mille cinq cents ans plus tard, dans la guerre de 1877 entre la Russie et la Turquie, les Russes envoyèrent une colonne au sud depuis le Danube pour s'emparer du col de Chipka qui, au travers des monts Hémus, mène à Andrinople et vers la grande route en direction de Constantinople/Istanbul. Ils réussirent à en prendre le contrôle, mais ne reçurent pas de renfort ; et pendant cinq jours, du 21 au 25 août, quatre mille quatre cents Russes durent faire face à l'assaut de trente à quarante mille Turcs sous la direction de Suleiman Pacha. À la fin de la bataille, il y avait trois mille cinq cents morts parmi les Russes, mais ils avaient tenu la passe et plus de dix mille Turcs jonchaient la pente. Deux mois après le combat à « la ville aux saules », les Romains avaient remporté un succès comparable à celui qu'allaient connaître les Russes :

Puisque tout ce qui pouvait servir de nourriture au travers des terres de Scythie et de Mésie [les deux provinces romaines au nord des monts Hémus] avait été utilisé, les barbares, poussés autant par la férocité que par la faim, luttèrent de toutes leurs forces pour s'échapper. [...] Après de nombreuses tentatives, ils furent surpassés par la vigueur de nos hommes qui s'opposèrent durement à eux au milieu des sommets escarpés.

Les Romains essayaient éperdument de gagner du temps, espérant que l'arrivée de l'hiver aurait mis fin à la campagne et donné à Valens et à Gratien le temps d'amener des renforts dans les Balkans au printemps suivant.

Mais leurs espoirs furent déçus. « Juste comme l'automne allait laisser place à l'hiver⁴⁵ », des rapports arrivèrent, informant que les Goths avaient trouvé de nouveaux alliés. Une armée de Huns et d'Alains s'était ralliée à la cause des Goths, alléchée par des promesses de butin. Quand il entendit la nouvelle, le commandant romain décida que les cols ne pouvaient plus être tenus. Sitôt qu'une passe aurait été franchie, les soldats gardant les autres seraient pris à revers et n'auraient guère de chances contre des Goths en supériorité numérique. Il retira ses troupes sans perdre de temps. Le repli se passa bien dans l'ensemble, mais un détachement romain fut surpris en terrain découvert à un des principaux carrefours près de Dibaltum, au sud des monts Hémus, et il semble avoir été exterminé⁴⁶. Les Goths, désormais en compagnie de leurs alliés hunns et alains (qui n'avaient pas besoin d'être en grand nombre pour faire pencher le fragile équilibre des forces en faveur des Goths), étaient à nouveau libres de tout dévaster au sud des monts Hémus. C'est ce qu'ils firent avec grande efficacité, en groupes dispersés, tout au long de l'hiver 377-378, « remplissant [nous dit Ammien Marcellin] tout le pays, jusqu'à [la province] de Rhodope et au détroit qui sépare les deux grandes mers [l'Hellespont], du plus épouvantable chaos de vols, meurtres, carnages, incendies et honteux outrages sur les corps des hommes libres ».

Cette fois-ci, l'incursion s'étendit plus largement et dura plus longtemps, mais les Goths avaient de quoi s'occuper dans la riche plaine de Thrace et les dommages ne s'étendirent pas plus loin à l'ouest que les pentes orientales des Rhodopes.

Ammien Marcellin nous offre à nouveau un interminable récit des malheurs subis par les Romains plutôt que de nous donner des détails précis, mais d'autres sources rapportent que les Goths vinrent près des murailles de Constantinople, où ils furent finalement chassés par les troupes auxiliaires arabes au service des Romains. La coutume arabe de boire le sang sur les cadavres égorgés de leurs adversaires découragea les Goths de poursuivre l'aventure, mais il n'y avait pas assez de troupes

romaines ou alliées disponibles pour prendre des contre-mesures plus structurelles. Jusqu'à ce que les renforts commencent à arriver d'Orient, les Goths eurent tout le temps nécessaire pour se livrer à un fructueux pillage. Certaines des déprédations sont visibles dans le matériel archéologique. Les principales villas romaines de l'empire tardif fouillées dans ce secteur, au nord et au sud des monts Hémus, furent abandonnées à cette époque et la plupart d'entre elles comportent une importante strate de destruction⁴⁷.

Au début de l'année 378, le gros des troupes de campagne de Valens commença à arriver d'Orient. Comme ses unités provenaient de Mésopotamie et du Caucase, l'armée se regroupa lentement à proximité de Constantinople. Sans doute serait-ce une erreur d'imaginer que cette concentration se produisit très tôt dans l'année, car une armée romaine de campagne, comme ses homologues en tous lieux jusqu'à une époque récente, ne pouvait pas commencer les opérations militaires avant que l'herbe ait suffisamment poussé pour nourrir les animaux transportant ses bagages et son équipement lourd.

Valens lui-même n'arriva pas à Constantinople avant le 30 mai et sans doute fut-ce plus ou moins à ce moment que des opérations de plus grande envergure devinrent possibles. L'empereur fut fraîchement reçu par les habitants de la capitale et il y eut même quelques émeutes. Constantinople avait été un foyer de résistance contre Valens lors d'une tentative de coup d'État au début de son règne et il y avait aussi des questions religieuses en jeu. De surcroît, il est évident que nombre des plus riches citoyens avaient récemment dû subir des pertes, financières et autres, pendant l'incursion gothique. Une fois assemblée au terme de sa longue marche depuis l'Orient, son armée se reposa en perspective de la bataille. Valens était un empereur qui devait encore faire ses preuves.

Les plans romains pour l'année 378 étaient bien conçus. En leur accordant d'importantes concessions dans le Caucase, Valens avait acheté la paix avec les Perses et pouvait déplacer la majorité de ses troupes mobiles en direction des Balkans. Les négociations avaient continué avec Gratien : l'empereur d'Occident avait promis de venir en personne en Thrace, emmenant avec lui son armée de campagne. Les meilleures troupes des deux moitiés de l'empire allaient donc se réunir pour remettre les Goths à leur place. Aucune source ne précise le but exact de la campagne conjointe, mais il est assez facile à deviner. Les empereurs assembleaient assez de troupes pour remporter une victoire retentissante ; ensuite, ce serait la routine. L'invincibilité impériale aurait été restaurée au vu de tous ; parmi les Goths qui resteraient sur le territoire romain, les uns mourraient dans les

amphithéâtres de l'empire ; d'autres seraient enrôlés dans l'armée et la majorité serait amplement répartie comme main-d'œuvre non libre.

Mais au IV^e siècle comme à toute autre époque, « aucun plan ne survit au premier contact avec l'ennemi ». L'ennemi, en l'occurrence, prit une forme inattendue. Comme Gratien réunissait son corps expéditionnaire en Occident, il devint évident, vu de l'autre côté de la frontière, que des brèches se creusaient dans la ligne de défense romaine sur le cours supérieur du Rhin et sur le cours supérieur du Danube. La nouvelle fut confirmée par un soldat romain d'origine germanique qui rentra chez lui dans le peuple des Lentiens, une branche des Alamans qui habitaient les contreforts des Alpes sur les frontières de la Rhétie romaine (la Suisse actuelle).

En février 378, alors que Gratien avait déjà envoyé de nombreuses troupes à l'est vers la Pannonie, dans la région du moyen-Danube, pour la campagne imminente, les Lentiens traversèrent le cours supérieur du Rhin pris par les glaces. Le premier assaut fut repoussé, mais Gratien fut informé que ce n'était qu'une entrée en matière et qu'étaient prévues des attaques bien plus importantes, avec des milliers d'Alamans. L'empereur et ses conseillers décidèrent que les Goths allaient devoir attendre. Une partie du corps expéditionnaire fut renvoyée vers l'ouest depuis la Pannonie et des troupes supplémentaires furent levées en Gaule, assez pour permettre à Gratien de lancer une violente attaque préventive. Il était résolu à assurer ses arrières avant de se diriger vers l'est et il poussa l'offensive jusqu'à un long siège contre le groupe dirigeant des suspects, qui s'était réfugié au sommet d'une montagne. Lentement mais sûrement, la campagne se prolongea jusqu'à ce que les Lentiens se rendent et que l'ancien soldat romain soit châtié⁴⁸.

Rien que de parfaitement logique du point de vue de Gratien, mais Valens se retrouvait dans une situation impossible. Il était arrivé à Constantinople le 30 mai et avait laissé la cité douze jours plus tard. Il s'avança jusqu'à une villa impériale située à Mélanthias, à cinquante kilomètres plus à l'intérieur de la Thrace, où ses forces s'étaient concentrées. La solde et les vivres furent distribués ; on s'efforça de remonter le moral des troupes en préparation de la campagne. Mais Gratien n'apparaissait toujours pas. Et tandis que Valens attendait, les Goths ne restaient pas inactifs. Leurs équipes en quête de fourrage continuèrent à opérer, et l'essentiel de leurs forces fut distribué entre Nicopolis et Beroéa, contrôlant donc les deux extrémités du col stratégique de Chipka. Les Goths, semblerait-il, se laissaient le choix ouvert : ils pouvaient se déplacer soit vers le nord, soit vers le sud à travers les monts Hémus. À ce moment, les généraux de Valens eurent vent d'un parti isolé de pillards goths à proximité d'Andrinople et ils dépêchèrent une colonne dans cette direction pour lui tendre une embuscade. L'attaque de nuit fut un succès et

poussa les Goths à prendre des contre-mesures. Fritigern rappela tous ses groupes maraudeurs et déplaça l'armée entière, chariots et tout le reste compris, au sud des monts Hémus vers Cabyle, puis encore plus au sud jusqu'à la plaine de Thrace à proprement parler, pour éviter le danger d'autres embuscades. Le dénouement se précipitait. La masse des Goths était désormais au nord d'Andrinople, sur la route principale venant de Cabyle. Valens était au sud d'Andrinople, avec son armée assemblée et dispose. Gratien, toutefois, n'était pas encore en vue et l'été traînait en longueur.

Valens avait rejoint son armée à l'extérieur de Constantinople le 12 juin. Mais juillet vint puis s'acheva : toujours pas de nouvelles de Gratien. Depuis deux mois, l'armée orientale était restée désœuvrée le plus clair du temps et rien n'était arrivé, à part l'embuscade tendue au parti de pillards goths. Les troupes commençaient à devenir nerveuses et le moral déclinait. Alors, au lieu de l'armée de Gratien, c'est une missive qui arriva : elle détaillait minutieusement les victoires que l'empereur d'Occident avait remportées sur les Alamans. Il allait venir pourtant, il le promettait ; mais c'était déjà le mois d'août, la saison était avancée et les succès de Gratien touchaient un point sensible. La patience de Valens était à bout.

C'est à ce moment qu'arrivèrent les nouvelles de l'avance des Goths au sud en direction d'Andrinople. Les informateurs romains affirmèrent que le nombre des Goths ne s'élevait qu'à dix mille hommes, beaucoup moins que Valens ne s'y attendait. Ce chiffre, à mon sens, était fondé sur un malentendu : seuls les Tervinges de Fritigern se seraient alors approchés d'Andrinople et non pas les Tervinges flanqués des Greuthunges. Jaloux des succès de Gratien, Valens était en proie à la tentation : n'était-ce pas pour lui l'opportunité de remporter une victoire sur un grand nombre d'ennemis, une victoire propre à remonter le moral de ses troupes et à redorer son blason ? Parmi ses généraux, les avis divergeaient. Certains poussaient à l'audace ; d'autres conseillaient d'attendre l'arrivée de Gratien. Pour un temps, les faucons l'emportèrent. Les trompettes sonnèrent le départ et l'armée de Valens se déplaça en ordre de bataille jusqu'à Andrinople, puis construisit un camp fortifié provisoire, pourvu de remparts de terre, à l'extérieur de la cité.

Arrivèrent alors de nouvelles lettres de Gratien. Il était en route et son avant-garde gardait ouvert le col de Succi, passage vital entre les monts Hémus et les Rhodopes, si bien qu'il pouvait filer tout droit et descendre la grande route militaire vers Andrinople. Certains des généraux de Valens continuèrent donc à plaider pour l'attente, mais, comme le rapporte Ammien Marcellin, « la fatale insistance de l'empereur prévalut, soutenue par les flatteries de certains de ses courtisans, qui le

pressaient d'agir en hâte de sorte que Gratien ne puisse pas prendre part à une victoire qui, lui affirmaient-ils, était déjà presque remportée ».

Dans la nuit du 8 au 9 août, alors que les deux adversaires étaient désormais tout proches l'un de l'autre, Fritigern envoya à Valens un prêtre chrétien comme messenger de paix, mais l'empereur ne voulut rien entendre. À l'aube, l'armée romaine se hâta vers le nord d'Andrinople, laissant ses bagages sous bonne garde dans le camp provisoire ; le trésor impérial et d'autres biens de valeur furent mis à l'abri des murs de la cité. Toute la matinée, les Romains marchèrent vers le nord jusqu'à ce que, vers deux heures de l'après-midi, ils arrivent en vue du cercle des chariots gothiques (« comme s'il avait été façonné au tour », affirme Ammien Marcellin). Comme l'armée romaine se déployait, deux nouvelles ambassades de paix furent envoyées par les Goths. Valens hésita. Il était en train de mettre au point un échange d'otages quand deux régiments sur l'aile droite romaine, sans en avoir reçu l'ordre, se lancèrent à l'attaque. Après des mois d'attente, la bataille avait finalement commencé pour de bon⁴⁹.

Les récits de batailles de l'Antiquité ne disent jamais exactement ce que l'on voudrait savoir. Les auditoires de cette époque étaient friands de hauts faits, de bravoure, pas de science militaire. Dans le cas d'Andrinople, Ammien Marcellin nous offre pourtant une de ses meilleures tentatives de description de bataille. Les Goths avaient formé leurs chariots en cercle pour renforcer leur ligne de bataille ; les Romains déployèrent une combinaison de cavalerie et d'infanterie sur chaque aile, tandis que le gros de l'infanterie lourde occupait le centre. Bien que l'aile gauche n'ait pas été complètement formée au début de la bataille, elle sembla d'abord avoir le plus de succès. Elle repoussa contre leur cercle de chariots les Goths qui venaient en sens inverse et était même sur le point de le prendre d'assaut quand le désastre éclata. Comme l'aile gauche romaine s'élançait, la cavalerie gothique sous les ordres d'Alathéus et Safrax, renforcée de quelques Alains (probablement ceux avec qui les Goths avaient fait alliance l'automne précédent), « fondit comme le fait l'éclair près des hautes montagnes, jeta dans la confusion tous ceux qu'elle put trouver sur la trajectoire de sa charge soudaine et les massacra rapidement ». Devant faire face à la fois aux Tervinges et aux Greuthunges sur le champ de bataille, Valens se trouvait maintenant aux prises avec une force adverse bien supérieure à ce qu'il avait imaginé. Il avait livré bataille sur la base de renseignements mal compris et les Goths avaient réussi à créer une complète surprise tactique.

Ammien Marcellin n'est pas parfaitement clair sur ce qui arriva ensuite, mais la cavalerie gothique semble avoir frappé de plein fouet l'aile gauche romaine. C'est

certainement de l'aile gauche que survint le désastre. D'abord, sa cavalerie fut dispersée, puis le gros de ses troupes fut écrasé, peut-être pris entre les défenseurs du cercle des chariots et le déferlement de la cavalerie gothique. La destruction de l'aile gauche exposa à son tour le centre de l'armée romaine à une attaque massive sur son flanc. Comme les Romains étaient dans leur formation habituelle resserrée (au IV^e siècle, ils opéraient souvent en tortue à l'abri de leurs boucliers), l'effet fut catastrophique :

Les fantassins se trouvèrent alors sans protection et leurs compagnies étaient si denses qu'à peine si chacun pouvait tirer son épée ou ramener son bras. [...] Les flèches, portant la mort en tourbillon de toutes parts, trouvaient toujours leurs cibles avec un effet fatal, puisqu'elles ne pouvaient être vues à l'avance et qu'on ne pouvait s'en garder. [...] ; la presse des rangs était telle qu'il était impossible de trouver le moindre espace pour la retraite ; la densité accrue ne laissa en effet aucune chance de repli.

Les régiments romains d'infanterie lourde au centre étaient si entassés qu'ils n'avaient pas la moindre chance de manœuvrer pour utiliser à plein leur pesant armement. Leur avantage tactique habituel en armes, en armures et en entraînement était réduit à néant.

Les troupes étaient aussi sur le point d'atteindre la limite de l'épuisement. Valens les avait jetées dans la bataille sans repos ni nourriture, après huit heures de marche sous le soleil d'août ; dans la plaine de Thrace, la moyenne des températures à cette époque de l'année avoisine les trente degrés à midi. Les Goths avaient même fait encore monter la température : profitant d'un vent favorable, ils avaient allumé de grands feux qui déversaient désormais fumée et chaleur sur leurs adversaires. Au terme d'un combat acharné, la principale ligne de bataille romaine finit par céder et se débander. Comme toujours en de telles circonstances, un massacre s'ensuivit. L'armée et l'empereur périrent de conserve. Ce qu'il advint exactement de Valens, personne ne le sut avec certitude. Son corps ne fut jamais retrouvé. D'aucuns prétendirent que, blessé, il fut acculé dans une ferme que les Goths encerclèrent et réduisirent en cendres après avoir reçu des flèches tirées d'une fenêtre en hauteur ; un de ses serviteurs se serait échappé et aurait raconté l'histoire. Ammien Marcellin ne semble pas avoir prêté foi à ce récit, même s'il le rapporte tout au long. Peut-être l'empereur se trouva-t-il simplement pris au piège et fauché de manière anonyme en un quelconque endroit de la bataille.

Le pari de Valens avait échoué. L'empereur lui-même était mort et les Goths, contre toute attente, avaient remporté une victoire éclatante, détruisant au passage

la meilleure armée de l'empire romain d'Orient. Combien de soldats romains trouvèrent la mort ce jour-là ? La question est âprement discutée. Ammien Marcellin nous dit que moururent trente-cinq officiers de rang tribunitien (l'équivalent approximatif d'un colonel à la tête d'un régiment), en compagnie des deux tiers des hommes de troupe. Grâce à une liste complète de l'armée d'Orient datant de 395 environ, soit une vingtaine d'années après l'événement, nous savons aussi que seize régiments d'élite subirent des pertes si sévères qu'ils ne furent jamais reconstitués. Mais rien de tout cela ne nous donne un chiffre global, puisque nous ne connaissons pas la taille de l'armée à l'origine et qu'un certain nombre des tribuns tués peuvent avoir été des officiers d'état-major plutôt que des commandants d'unités. Certains historiens pensent que Valens menait une armée de plus de trente mille hommes, ce qui impliquerait donc vingt mille morts à Andrinople. Mais, en dépit du traité de paix avec la Perse, l'empereur ne pouvait se permettre de dégarnir l'Orient de toutes ses troupes et il faut se rappeler qu'il attendait des renforts de Gratien. Mon opinion personnelle est que Valens entraîna plutôt une armée de quelque quinze mille hommes vers les Balkans en 378 et qu'il espérait recevoir de Gratien un appui à même hauteur. À elles deux, ces armées auraient bénéficié d'un avantage sur les Goths d'un et demi à deux contre un, ce qui aurait été plus qu'assez. Mais je croirais volontiers que, par suite d'un rapport erroné, Valens livra bataille à Andrinople avec un léger désavantage numérique sur les Goths et non, comme il le pensait, avec un avantage d'un et demi contre un sur les seuls Tervinges. Ses troupes furent défaites par la supériorité numérique des Goths, mais surtout par la grosse surprise tactique qu'ils réussirent à créer. Les pertes romaines le 9 août – si je ne m'abuse – auront plutôt avoisiné les dix mille hommes⁵⁰.

Cette querelle de chiffres est purement académique. Le point capital, c'est que la jalousie de Valens à l'égard de Gratien et son impatience à l'emporter avaient mené l'empire à la défaite. À en croire Ammien Marcellin, les Romains n'avaient jamais essuyé un tel revers depuis la bataille de Cannes en 216 avant Jésus-Christ, quand Hannibal avait anéanti l'armée des consuls Varron et Paul Émile au complet. La victoire remportée par les Goths les laissa maîtres non seulement du champ de bataille, mais des Balkans tout entiers. L'invincibilité militaire romaine avait été démentie en un seul après-midi et, depuis l'autre versant du col du Succi, à quelque trois cents kilomètres de distance, Gratien ne put qu'assister impuissant au saccage des Balkans méridionaux par les Goths triomphants. Contre toute attente et en dépit de la supériorité de leurs adversaires en équipement et en entraînement, les Goths l'avaient emporté et le chemin de Constantinople leur était ouvert. Comme

Ammien Marcellin le rapporte, « depuis Andrinople, ils s'avancèrent à marche forcée vers Constantinople, avides de mettre la main sur ses immenses trésors amassés, progressant en formation en carré de peur des embuscades et résolus à de puissants efforts pour détruire la fameuse cité ».

Valens était mort, son armée détruite ; l'empire romain d'Orient était à portée de main.

« *La paix à notre époque* »

Je n'ai jamais su franchement que penser de la vignette sur laquelle Ammien Marcellin, dans la dernière page ou presque de son histoire, prend congé de la guerre gothique. Après avoir montré les Goths victorieux se préparant à assiéger Constantinople, il nous offre ensuite cette image :

Le courage [des Goths] se brisa quand ils contemplèrent le circuit oblong des murailles, les pâtés de maisons couvrant un vaste espace, les beautés de la cité hors de leur portée, la vaste population qui y habitait et le détroit à proximité qui séparait la mer Noire de la mer Égée. Ils détruisirent donc les réserves d'équipement militaire qu'ils avaient préparées [...] et se répandirent en tous lieux au travers des provinces septentrionales⁵¹.

C'est presque trop beau pour être vrai : une parfaite métaphore de la guerre tout entière. Et il faut se rappeler que, quand il écrivait au début des années 390, Ammien Marcellin connaissait l'issue du conflit, même s'il choisit de terminer son récit en 378. La victoire sur Valens à Andrinople permit tout juste aux Goths d'entrevoir le prix que représentait Constantinople ; mais c'est précisément ce qui suffit à les convaincre qu'ils n'avaient pas la moindre chance de s'en emparer.

Les Goths pâtissaient de trois désavantages écrasants, qui leur interdirent de venir à bout de l'empire romain. D'abord, même si nous admettons, sur la base des estimations les plus hautes, qu'ils étaient deux cent mille en tout, avec la capacité de lever une armée de quarante à cinquante mille hommes – et je pense ce chiffre trop élevé –, ils auraient encore fait piètre figure comparés à la somme gigantesque des ressources de l'empire. L'armée romaine totalisait, comme nous l'avons vu, de trois cent à six cent mille hommes et la population de l'empire excédait les soixante-dix millions d'habitants (estimation minimale). Dans une lutte à mort, il ne pouvait y avoir qu'un vainqueur et les plus malins des Goths – certains parmi les Tervinges avaient traversé l'Asie mineure romaine de part en part pour prendre part aux guerres persiques – en étaient parfaitement conscients. Les ouvertures de paix

faites par Fritigern à Valens avant la bataille d'Andrinople montrent qu'il n'avait jamais, quant à lui, perdu le sens de la mesure. Il dit à Valens que, si l'armée impériale se livrait à une démonstration de force suffisante, il serait capable de persuader ses hommes d'en rabattre sur leur ardeur guerrière et de proposer un accord de paix⁵². La contrepartie que Fritigern avait en tête, assez curieusement, était que Valens le reconnaisse comme roi de l'ensemble des nouveaux alliés goths, en éliminant donc Alathéus et Safrax, sans parler de tous ses autres rivaux potentiels parmi les Tervinges. Il s'avéra que l'armée impériale échoua à remplir sa part du contrat et que ses soldats périrent presque jusqu'au dernier. Mais, un peu comme pour Pearl Harbour, quand il y a un déséquilibre fondamental de ressources et de potentiel entre deux adversaires, une victoire par surprise en début de conflit ne peut en changer le cours sur le long terme.

À cette donnée de base, nous pouvons ajouter deux autres faiblesses. En premier lieu, il n'y a aucune trace que les Goths se soient emparés de quelque place forte impériale majeure durant les six ans de guerre. Il est certain que les conditions devinrent périlleuses pour les communautés romaines sur le Danube, qui restèrent coupées du centre pendant de longues périodes ; nous ne savons pas, par exemple, si et quand elles furent en mesure de cultiver et de faire des récoltes. Mais aucune cité ne tomba jamais à la suite d'un siège⁵³ ; ce qui veut dire que les Goths étaient incapables de mettre la main sur les réserves d'armes et de vivres, ou de s'installer dans une place forte à eux.

Le deuxième problème découle du premier. Les forces gothiques dispersées dans la nature au sud du Danube de 377 à 382 n'étaient pas qu'une armée, mais un groupe de population au complet : hommes, femmes et enfants, se transportant et transportant leurs biens à l'entour dans un long train de chariots. Privés de terres où ils auraient été en sécurité pour assurer leur production alimentaire, incapables de s'introduire dans les entrepôts bien gardés, les Goths étaient obligés de se livrer au pillage pour manger et ils avaient besoin de tant de nourriture qu'il leur était extrêmement difficile de rester à la même place. Déjà à l'automne 377, il ne restait plus rien au nord des monts Hémus et, dans les années de guerre qui suivirent, autant que nous puissions le savoir, ils ne cessèrent de se déplacer d'un côté des Balkans à l'autre. Parfois, c'était l'armée romaine qui les y forçait, mais ce mouvement permanent était largement dû à leur manque d'approvisionnement garanti.

La victoire d'Andrinople permit aux Goths d'errer en Thrace à leur gré pendant le reste de l'année 378. L'année suivante toutefois, même si l'empire n'était en mesure de mener qu'une petite guerre d'escarmouche à l'est des Balkans, ils déplacèrent leur

centre d'opérations plus à l'ouest, en Illyrie : les forces gothiques réunies s'avancèrent au nord-ouest en franchissant le col du Succi jusqu'en Dacie et en Mésie supérieure (*cf. carte 6, p. 273*). Puis, en 380, Tervinges et Greuthunges se divisèrent, peut-être à cause de la difficulté qu'ils avaient à alimenter leurs effectifs cumulés. Alathéus et Safrax se déplacèrent plus au nord, en Pannonie, où ils furent vaincus, semble-t-il, par les troupes de l'empereur d'Occident Gratien. Les Tervinges, menés par Fritigern, poussèrent au sud et à l'est en suivant l'axe Morava-Vardar, en direction de Thessalonique et des provinces de Macédoine et de Thessalie. Ils semblent avoir tiré les enseignements de leur précédente expérience, car, plutôt que de saccager les cités et de poursuivre leur chemin, ils se contentèrent d'exiger d'elles, à de multiples reprises, un tribut modéré en échange de leur tranquillité. Nous ne saurons jamais si la situation aurait pu se prolonger, car, en 381, les forces de l'empire d'Occident ramenèrent les Goths en Thrace, peut-être en suivant cette fois-ci la via Egnatia plutôt qu'en traversant le cœur des Balkans. Et c'est encore en Thrace qu'en 382, la paix finit par se faire⁵⁴.

L'empire romain toutefois, après six ans de guerre, ne put prétendre avoir remporté une victoire totale, même si la cérémonie officielle qui inaugura le traité de paix du 3 octobre 382 prit certainement la forme d'une reddition des Goths. Thémistios fut encore témoin de l'événement et il ne laisse aucun doute à ce sujet :

Nous avons vu leurs chefs non pas se livrer au spectacle classique et éculé de la capitulation, mais remettant les armes et les épées avec lesquelles ils avaient détenu le pouvoir jusqu'à ce jour et enlaçant les genoux du roi [l'empereur Théodose] – plus étroitement que Thétis, à en croire Homère, n'enlaça les genoux de Zeus quand elle l'implora au nom de son fils – jusqu'à ce qu'ils obtiennent un signe de tête bienveillant et une parole qui n'appelait pas à la guerre, mais était pleine de gentillesse, pleine de paix, pleine de bienveillance et leur accordait le pardon de leurs fautes⁵⁵.

Pourtant, le lexique de Thémistios signale immédiatement que ce n'était pas le type de traité de paix qui suivait normalement les victoires romaines sur des prétendants menaçants à l'immigration. Les termes de « gentillesse », de « bienveillance » et de « pardon » rendent un son nouveau et la différence avec le discours ancien n'est pas seulement rhétorique. Car la reddition n'engendra ni bain de sang spectaculaire, ni vente massive de Goths en esclavage, ni répartition à grande échelle de captifs barbares avec le statut de paysans non libres. Quand, en 383, un empereur voulut convaincre la population de Rome que l'empire était à nouveau en sécurité, ce furent des Sarmates qui furent massacrés dans le Colisée,

pas des Goths. Pourtant, les Goths avaient tué un empereur romain, détruit une armée romaine et dévasté par le feu et le pillage de larges secteurs des Balkans sous domination romaine. Dans un monde où un empereur romain se considérait parfaitement en droit de piquer une colère si des ambassadeurs barbares ne rampaient pas devant lui avec assez de conviction, l'absence de vengeance, de châtement et de condamnation pour l'exemple, dans l'accord de paix de 382, est proprement extraordinaire.

Une fois de plus, nous ne savons pas tout ce que nous voudrions savoir sur les termes du traité. Il innova à coup sûr sur des points importants, mais, bien qu'il ait été remarquablement généreux envers les Goths, ils n'obtinrent pourtant pas tout ce qu'ils auraient souhaité. Avant Andrinople, leurs offres de paix tendaient à ce que la Thrace devienne un royaume gothique indépendant. Fritigern, comme nous l'avons vu, cherchait aussi à obtenir que Valens le reconnaisse comme le nouveau chef suprême de tous les immigrants goths. Rien de tout cela n'arriva. Ni Fritigern, ni Alathéus ou Safrax ne survécurent assez longtemps pour participer aux tractations de paix. Peut-être sont-ils morts dans quelque bataille, mais, si tel ne fut pas le cas, je ne serais pas surpris que leur chute ait été une part du prix que les Goths eurent à payer pour obtenir la paix. L'empire avait besoin de gages de victoire pour les exhiber à ses contribuables et la survie – voire le succès – des vainqueurs d'Andrinople aurait été totalement inacceptable pour l'opinion publique.

Bien évidemment, pendant la décennie qui suivit, reproduisant à l'intérieur de leurs frontières la politique communément suivie à l'égard des Alamans au-delà du Rhin (**voir le [chapitre 3](#)**), les Romains refusèrent de reconnaître quelque chef suprême des Goths que ce soit, espérant sans nul doute les maintenir politiquement divisés. Pas plus que les Goths, en tant que tels, n'obtinrent la Thrace en fief indépendant. L'intégrité du diocèse de Thrace comme unité de l'empire romain régie de manière centralisée fut réaffirmée avec vigueur. Les fortifications sur la frontière furent reconstruites et renforcées en garnisons là où il en était besoin ; le droit romain et la perception des impôts rentrèrent en vigueur. En ce sens, les ambitions gothiques avaient été réduites à néant.

En même temps, les Goths se virent concéder des terres, sans devoir les exploiter au profit d'autrui comme tenanciers non libres. Nous ne savons pas exactement où ces lots étaient situés. Certains se trouvaient au nord des monts Hémus, en basse Mésie et en Scythie près du Danube, là où les Carpes avaient vécu au tournant des III^e et IV^e siècles, mais il dut aussi y avoir quelques implantations en Macédoine⁵⁶. Bien plus important, où que les Goths aient été répartis, il est clair qu'ils furent

constitués en communautés suffisamment larges pour que la vie politique et culturelle qui leur était propre se maintienne. Ce point est explicitement mentionné dans les sources romaines de la fin des années 390 et il est implicitement sensible dans le récit des événements qui avaient eu lieu entre-temps.

Un des avantages obtenus par l'empire dans le traité de paix fut une alliance militaire. Non seulement elle inclut l'enrôlement classique de recrues d'origine gothique dans l'armée régulière, mais les Goths acceptèrent aussi de fournir des troupes plus nombreuses, servant sous leurs propres chefs, pour certaines campagnes en particulier. Ces périodes de service spécial impliquaient que l'empereur négocie avec les dirigeants goths en tant que groupe. Dans un des cas sur lesquels nous avons suffisamment de détails, nous apprenons que l'empereur Théodose I^{er} organisa une grande fête en leur honneur⁵⁷. Si, en 382, les trois meneurs de la révolte furent sacrifiés comme une des clauses de l'accord de paix, il est clair toutefois qu'un grand nombre de leurs pairs survécut et maintint un certain sentiment de communauté gothique. En temps de paix, bien qu'ayant perdu le droit d'opérer de façon indépendante sous un chef de leur choix, les Goths continuèrent à jouir de la liberté de négocier et d'agir en tant que tels, avec ou contre l'État romain comme nous le verrons dans le chapitre suivant⁵⁸. La rupture avec la manière habituelle de traiter les immigrants ne pouvait être plus nette.

Selon Thémistios, s'adressant au Sénat de Constantinople en janvier 383, ce changement dans la politique impériale était la conséquence d'une prise de décision divinement inspirée à Théodose I^{er}, successeur de Valens⁵⁹.

Il fut le premier à oser soutenir l'idée que la puissance des Romains ne résidait plus dans leurs armes ni dans leurs armures pectorales, leurs lances ou leurs innombrables effectifs, mais qu'il était besoin d'un autre genre de pouvoir et de ressources ; un pouvoir qui, à ceux qui gouvernent en conformité à la volonté de Dieu, vient silencieusement de cette source qui soumet toutes les nations et transforme la sauvagerie en douceur : la seule puissance face à laquelle cèdent les armes, les arcs, la cavalerie, l'intransigeance des Scythes, la hardiesse des Alains et la folie des Massagètes.

Prenant son inspiration de Dieu – et c'était vraiment à lui qu'il devait sa désignation comme empereur d'Orient –, Théodose I^{er} comprit que la victoire pouvait être remportée par le pardon plus que par les armes et qu'elle n'en serait que plus belle, plus grande. En conséquence, son négociateur en chef « mena [vers l'empereur] des Goths dociles et serviables, pour ainsi dire en leur tordant le bras derrière le dos, si bien qu'on ne pouvait savoir s'il avait vaincu ces hommes à la

guerre ou gagné leur amitié ». Et l'issue finale, pour les Romains comme pour les Goths, n'en fut que meilleure :

Que les Goths n'aient pas été complètement anéantis, voilà ce dont on ne saurait se plaindre. [...] Était-ce donc mieux de remplir la Thrace de cadavres ou de fermiers ? De la peupler de tombes ou d'hommes en vie ? [...] J'ai entendu dire de la bouche de ceux qui revenaient de là que les Goths fondaient désormais le métal de leurs épées et de leurs armures pectorales pour en faire des houes ou des serpes et que, tout en manifestant un respect distant à Arès [le dieu de la guerre], ils offraient leurs prières à Déméter [la déesse des récoltes et de la fertilité] et à Dionysos [le dieu du vin].

Les Goths, déclara Thémistios au Sénat, avaient échangé le combat pour les cultures et tout le monde y était gagnant. Théodose I^{er}, le nouveau patron de Thémistios, avait trouvé une brillante solution : le pardon accordé aux Goths et un accord de paix propre à les soumettre plus complètement que la guerre ne l'aurait jamais pu, tout en profitant considérablement à l'empire. Une fois de plus, il faut se rappeler quelle était la tyrannie de l'idéologie impériale et tenir compte du fait que Thémistios était un propagandiste remarquablement doué (sur une période de trente ans, il réussit à faire son trou avec pas moins de quatre employeurs impériaux). Comme d'habitude, il ne dit pas toute la vérité, car, avant d'imaginer son traité de paix, Théodose n'avait pas été loin de remporter la guerre contre les Goths par des moyens plus conventionnels.

La mort de Valens avait ouvert une vacance du pouvoir qui dura jusqu'à ce que Gratien désigne Théodose I^{er} comme son homologue pour l'Orient en janvier 379. Le nouvel empereur avait clairement été promu pour venger Andrinople. Il venait d'une famille militaire de premier plan : son père avait été général en chef sous l'empereur Valentinien I^{er} et il avait lui-même un beau dossier militaire. Lui fut aussitôt attribué le pouvoir temporaire sur une partie de la préfecture d'Illyrie (les diocèses de Dacie et de Macédoine, qui relevaient normalement de l'empire - d'Occident) pour qu'il puisse exercer un contrôle unifié sur l'ensemble de la zone menacée par la fureur des Goths. Il passa sa première année de règne à reconstruire l'armée de campagne d'Orient : rappelant des vétérans, recrutant de nouvelles unités et y affectant davantage de troupes venues d'Égypte et d'autres régions orientales. Le premier discours de Thémistios pour le nouvel empereur, au printemps 379, confirme la ligne directrice de toute cette activité : l'autoreprésentation initiale de l'empereur était la figure de « l'homme capable de remporter la guerre gothique » :

C'est grâce à [...] vous [Théodose] que nous avons repris nos positions [...] et que nous croyons que vous allez maintenant refréner l'élan conquérant des Scythes [les Goths] et éteindre l'incendie qui dévore toutes choses. [...] L'esprit guerrier revient à la cavalerie et il revient à l'infanterie. De simples fermiers, vous avez déjà fait un objet de terreur pour les barbares. [...] Si, avant même d'être entré dans le champ de bataille contre les coupables [les Goths], vous avez contré leur obstination uniquement en dressant votre camp à proximité et en leur imposant le blocus, que devons-nous imaginer que ces maudits scélérats éprouveront quand ils vous verront préparant votre lance, brandissant votre bouclier, quand ils verront l'éclair fulgurant de votre casque étinceler à portée de main⁶⁰ ?

Malheureusement, les choses ne marchèrent pas comme prévu. L'armée nouveau modèle de Théodose I^{er} s'effondra quand elle tenta de défier les Goths face à face en Macédoine et en Thessalie à l'été 380. Les circonstances sont mystérieuses – les sources font allusion à une trahison et à une perfidie. Ce ne fut pas un autre bain de sang comme à Andrinople, mais il est certain que Théodose échoua et que les Goths vinrent à bout d'une deuxième armée romaine. À l'automne, Théodose dut remettre la conduite de la guerre aux généraux de Gratien et ce furent eux qui, finalement, repoussèrent les Goths de Thessalie à l'été 381, tandis que l'empereur d'Orient courait se mettre à l'abri à Constantinople pour y consolider sa position politique au lendemain de la défaite militaire⁶¹.

Sans doute Théodose I^{er} a-t-il donc bien inventé un nouveau plan, mais non sans avoir d'abord essayé les moyens traditionnels. Il finit par s'en remettre à l'innovation diplomatique en 382 uniquement parce que l'impuissance militaire – la défaite de deux armées romaines ! – le requérait. Et ce fut la seule fois qu'il eut recours à ce genre de tractation. S'il avait gagné la guerre, je n'ai pas le moindre doute que les clauses habituelles auraient été imposées à tous les Goths vaincus demeurant à l'intérieur de l'empire. Quand, quatre ans après 382, un autre groupe de Goths tenta de forcer le passage au travers du Danube, ils furent massacrés en grand nombre. Certains des survivants furent enrôlés dans l'armée, les autres distribués comme tenanciers non libres, et les deux groupes furent envoyés au loin, vers l'Asie mineure⁶².

Sans doute les Goths, réduits à la soumission par la faim, furent-ils chassés de riches régions comme la Thessalie, ravagées par les coups de boutoir constants de leurs incursions pillardes. Mais, après l'été 380, les Romains ne prirent plus le risque d'une bataille rangée.

Puisqu'il était impossible, comme nous l'avons vu, d'admettre qu'un empereur désigné par Dieu ait jamais pu être entravé dans le cours de son action par des barbares ou ne serait-ce que par des circonstances échappant à son contrôle, Thémistios fut vraiment sur le point, en janvier 383, de dire la vérité ; il ne se donna guère la peine, en effet, de minimiser la gravité de la désorganisation de l'empire au moment de la désignation de Théodose :

[...] après l'indescriptible Iliade de malheurs survenus sur l'Ister [le Danube] et l'éclatement du monstrueux incendie [de la guerre], quand il n'y avait pas encore un roi veillant aux intérêts des Romains, avec la Thrace dévastée, avec l'Illyrie ravagée, quand toutes les armées s'étaient complètement évanouies comme des ombres, quand ni les montagnes ou les rivières infranchissables, ni les étendues sauvages ne faisaient plus obstacle, mais quand finalement la presque totalité de la terre et de la mer avait été unie sous le joug des barbares [...].

Thémistios ne chercha pas non plus à faire croire que Théodose I^{er} aurait pu, sans problème, choisir de précipiter la guerre pour atteindre une issue pleinement victorieuse :

[...] supposez juste que cette destruction soit une affaire facile et que nous possédions les moyens de l'accomplir sans en subir aucune conséquence – bien qu'au regard de l'expérience passée, un tel résultat n'était ni couru d'avance ni même probable –, supposez juste néanmoins, comme je l'ai dit, que cette solution soit en notre pouvoir [...].

L'homme qui s'était cru obligé de proclamer, en 364, que la perte des provinces, des cités et des forteresses au profit de la Perse était en fait une victoire romaine n'était cette fois-ci pas loin d'admettre que Théodose I^{er} n'avait pas eu d'autre choix que d'opter pour un accord de paix avec les Goths.

« Ce n'est pas encore la fin »

L'intégrité traditionnelle de l'État romain s'était bel et bien fissurée, mais il ne faut pas se laisser emporter : nous sommes encore loin de la chute de Rome. La guerre sur le Danube n'avait affecté que les provinces balkaniques de l'empire, une zone frontière relativement pauvre et isolée ; et même là, une certaine forme de romanité survivait. Dans les fouilles récentes de la cité romaine de Nicopolis ad Istrum, les strates de la fin du IV^e siècle et du début du V^e siècle témoignent du nombre frappant de riches maisons – 45 % de l'aire urbaine – qui apparaissent

soudain à l'intérieur des murs de la cité⁶³. On a l'impression que, comme leurs villas à la campagne étaient désormais trop vulnérables, les riches avaient transplanté leurs villégiatures à l'abri de l'enceinte urbaine. À la fin de la guerre de surcroît, les empereurs d'Orient comme d'Occident restèrent fermement installés sur leurs trônes, avec leurs grands centres producteurs de revenus – comme l'Asie mineure, la Syrie, l'Égypte et l'Afrique du Nord – absolument intacts. Et la plupart des régions de l'empire n'avaient pas vu l'ombre d'un Goth.

À la fin de son boniment sur le traité de paix, Thémistios tenta de convaincre les contribuables romains que les Goths allaient même perdre leur semi-autonomie en temps voulu. À titre d'exemple, il prit le cas de barbares celtophones, les Galates, qui avaient traversé l'Hellespont en 278 avant Jésus-Christ et s'étaient implantés dans le territoire de Galatie en Asie mineure, mais qui, au fil des siècles suivants, s'étaient pleinement assimilés à la culture gréco-romaine⁶⁴. Étant donné la grande disparité de ressources entre l'empire romain et les Goths, il semblait absolument hors de doute que leur actuel statut allait finir par se renverser, soit par une assimilation à long terme du type qu'évoquait habilement Thémistios, soit, beaucoup plus probablement, par un nouveau conflit une fois l'armée romaine correctement remise sur pied.

Au vu des événements qui s'ensuivirent, la confiance de Thémistios était mal placée. Non seulement les descendants des Tervinges et des Greuthunges devaient se perpétuer en tant que Goths, mais ils allaient finir par se tailler sur le sol romain ce royaume totalement indépendant dont ils avaient originellement rêvé. Écrivant peu de temps après la défaite d'Andrinople, l'évêque Ambroise de Milan résumait la crise prédominante avec une admirable économie : « Les Huns tombèrent sur les Alains, les Alains sur les Goths et les Taïfales, les Goths et les Taïfales sur les Romains et ce n'est pas encore la fin⁶⁵ ! » L'évêque n'avait à l'esprit que la guerre en cours avec les Goths, mais ses paroles étaient prophétiques. L'empire n'eut jamais la possibilité de reposer la question gothique à sa manière. Pour autant, Andrinople n'était pas la fin et l'empire allait avoir encore bien des défis à relever avant que la révolution hunnique fasse pleinement sentir ses effets.

¹. Sous réserve d'indication contraire, les citations de ce chapitre sont extraites d'Ammien MARCELLIN, livre 31, ici *ibid.*, 31, 4, 3.

². Le chiffre de deux cent mille réfugiés provient d'Eunape, fragment 42 ; voir LENSKI (2002), p. 354-355. Dans les années 470, une armée de quelque dix mille guerriers goths, entraînant avec eux leurs familles et leurs biens, formait un convoi d'au moins deux mille chariots (MALCHUS, fragment 20). Mes estimations sont fondées sur le fait que, quand Valens attaqua les Goths à Andrinople, il pensait n'affronter que dix mille hommes environ (AMMIEN MARCELLIN, 31, 12, 3), à un moment où il semble avoir cru qu'il n'avait affaire qu'aux Tervinges. Le rapport entre combattants et non-combattants est d'ordinaire estimé à un pour quatre ou un

pour cinq, ce qui porterait le nombre total des Tervinges à cinquante mille. La documentation laisse à penser que les Greuthunges étaient en nombre comparable aux Tervinges.

[3.](#) Ammien MARCELLIN, 31, 2.

[4.](#) Voir MAENCHEN-HELFEN (1973), chapitres 8-9.

[5.](#) Un titre plutôt qu'un nom de personne (contrairement à ce que semblent croire les productions Disney).

[6.](#) De nombreuses études ont affronté cette épineuse question, mais, pour une introduction, voir MAENCHEN-HELFEN (1945) et TWITCHETT et LOEWE (1986), en particulier p. 383-405.

[7.](#) JORDANÈS, *Getica*, 24, 123-126 ; sur ce conte, voir VASILIEV (1936). Pour un commentaire au XX^e siècle, voir BURY (1928).

[8.](#) Pour une introduction sur les Chionites et les Guptas, voir dans *Encyclopaedia iranica*, YARSHATER (1985-2004).

[9.](#) AMMIEN MARCELLIN, 31, 3, 2 : « Il soulagea ses peurs en prenant sa propre vie. »

[10.](#) *Ibid.*, 31, 3, 7 décrit ces murs comme s'étendant « de la rivière Gérasus [l'actuel Prut] jusqu'au Danube et longeant les terres des Taïfales [l'Olténie] ». Je défends mon point de vue dans HEATHER (1996), p. 100, avec références aux solutions alternatives.

[11.](#) Ammien MARCELLIN, 31, 4, 12.

[12.](#) Telle est la chronologie traditionnelle. WANKE (1990) a suggéré le printemps 376, mais sur des bases peu sûres et LENSKI (2002), p. 182 sq. et 325 sq., a proposé la fin de l'été en arguant du fait que ce fut l'arrivée des Goths qui poussa Valens à s'en prendre aux Perses à l'été 376. Mais il me semble inconcevable qu'un empereur qui avait pris le soin de conclure le conflit sur le front des Balkans avant de s'attaquer à la Perse à la fin des années 360 (**voir chapitre 2**) ait pu délibérément attiser les tensions en Arménie au moment où il apprenait que la région du Danube était à nouveau en plein bouleversement ; ce qui, de mon point de vue, confirme donc que les Goths n'arrivèrent sur le Danube qu'après le départ de Valens vers l'est, par conséquent à la fin de l'été 376 au plus tôt.

[13.](#) Ammien MARCELLIN, 31, 3, 8.

[14.](#) *Ibid.*, 31, 3, 3.

[15.](#) Comme il ressort d'une grande attaque des Huns cette même année, qui se fit au travers du Caucase plutôt qu'en franchissant le Danube (**voir ci-dessous, p. 265 sq.**).

[16.](#) AMMIEN MARCELLIN, 31, 2, 8-9. ZOSIME, 4, 20, 4-5.

[17.](#) La documentation archéologique sur l'arc des Huns est recueillie et analysée dans HARMATTA (1951) ; LASZLO (1951) ; BONA (1991), p. 167-174. L'histoire de l'arc recourbé et les informations sur les meilleurs tirs se trouvent dans KLOPSTEG (1927). Les tentatives de Klopsteg pour reproduire la puissance de tir des arcs ont été surpassées par les travaux de Kooi, fondés sur une approche mathématique. Pour une introduction, voir KOOI (1991) et (1994). Ces études et d'autres sont accessibles en ligne sur le site internet de l'auteur www.bio.vu.nl/thb/users/kooi. Les variables qui interfèrent sur la performance d'un arc sont la longueur de ses branches, la forme de sa section transversale, les propriétés élastiques du matériau utilisé, la longueur de l'ensemble, le poids des flèches, le poids et les qualités élastiques de la corde.

[18.](#) OLYMPIODORE, fragment 19.

[19.](#) JORDANÈS, *Getica*, 49, 254 : information attribuée à Priscus.

[20.](#) LASZLO (1951) ; HARMATTA (1951).

[21.](#) Les sources sont AMMIEN MARCELLIN, 31, 4, 4 ; EUNAPE, fragment 42 ; SOCRATE, *Historia ecclesiastica*, 4, 34 ; SOZOMÈNE, *Historia ecclesiastica*, 6, 37. La plupart des auteurs content à peu près la même histoire, mais Ammien Marcellin est beaucoup plus détaillé et Eunape insiste davantage sur la trahison des Goths.

[22.](#) AMMIEN MARCELLIN, 19, 11, 7, fait état d'une justification pour l'admission des Limigantes qui rappelle fortement celle qui fut donnée à propos des Goths en 376 : en acceptant les Limigantes, « Constantius aurait acquis plus de sujets produisant des enfants et capables de mobiliser une puissante armée de recrues ».

[23.](#) ST CROIX (1981), Appendice III, donne la liste exhaustive des phases connues d'immigration. L'histoire des Skires est rapportée dans SOZOMÈNE, *Historia ecclesiastica*, 9, 3 et *Codex theodosianus*, 5, 6, 3. Pour une analyse approfondie de la politique et de la littérature romaines, voir HEATHER (1991), p. 123-130.

- [24.](#) Les citations sont extraites d'Ammien MARCELLIN, 10, 11, 10-15.
- [25.](#) *Ibid.*, 31, 5, 9.
- [26.](#) L'offensive de Valens contre les Perses à l'été 376 est bien reconstituée dans LENSKI (2002), p. 180-185. Voir ci-dessus, note 12 ; de mon point de vue (pas du point de vue de Lenski), tous ces éléments situent l'arrivée des Goths sur le Danube après l'attaque de Valens, à savoir à la fin de l'été 376 au plus tôt.
- [27.](#) S'il faut en croire SOZOMÈNE, *Historia ecclesiastica*, 6, 37, 6, Wulfila aurait pris part à la tractation diplomatique ; voir HEATHER et MATTHEWS (1991), p. 104-106.
- [28.](#) Ammien MARCELLIN, 31, 4, 12.
- [29.](#) Pour une analyse détaillée des termes du traité, voir HEATHER (1991), p. 122-128. Il y a deux points en débat. Sur la base de SOCRATE, *Historia ecclesiastica*, 4, 33, certains historiens datent la conversion des Tervinges d'avant 376 ; voir LENSKI (1995) ; ce qui, toutefois, va à l'encontre du récit détaillé, que donne Ammien Marcellin contemporain des événements. Il est fort improbable que Socrate, qui écrit plus tard et est nettement moins bien informé, puisse avoir raison. Je m'en tiens donc à la conclusion déjà atteinte dans HEATHER (1986). L'autre point de controverse se concentre sur le récit d'Eunape, fragment 42, selon lequel les Goths étaient censés déposer leurs armes pour entrer dans l'empire, mais ne le firent pas. La même source prétend aussi que les Goths prêtèrent en secret le serment de ne jamais cesser de combattre avant d'avoir détruit l'empire. Mais ni le serment secret, ni l'entrée clandestine d'armes ne sont rapportés par ailleurs : ils font en particulier défaut chez Ammien Marcellin, tandis qu'ils sont clairement utilisés par Eunape comme un expédient pour expliquer la future victoire des Goths à Andrinople. Aucun des deux points n'est convaincant, à mon sens, car Valens espérait utiliser les auxiliaires goths en appui de ses troupes régulières et les Goths – comme nous allons le voir dans un moment – se méfiaient beaucoup trop de l'empire pour pénétrer désarmés. La plupart des historiens qui acceptent l'histoire du désarmement rejettent le détail du serment secret – par exemple LENSKI (2002), p. 343 *sq.* –, une solution qui me semble arbitraire.
- [30.](#) THÉMISTIOS, *Orationes*, 13, 163c, après SOCRATE, *Symposium*, 203d.
- [31.](#) Ammien MARCELLIN, 31, 5, 5-8.
- [32.](#) Sur des enlèvements commis par les Romains, voir AMMIEN MARCELLIN, 21, 4, 1-5 ; 27, 10, 3 ; 29, 4, 2 *sq.* ; 29, 6, 5 ; 30, 1, 18-21. Beaucoup d'autres historiens voient une manœuvre préméditée dans le banquet de Lupicin – par exemple LENSKI (2002), p. 328 – sans en tirer de conclusions sur ce que cela indique des ordres qu'il avait reçus de Valens.
- [33.](#) Ammien MARCELLIN, 31, 4.
- [34.](#) *Diuque deliberans* : AMMIEN MARCELLIN, 31, 3, 8.
- [35.](#) Ammien MARCELLIN, 31, 5.
- [36.](#) Il n'est pas absurde de supposer que les Goths étaient au courant de la situation sur le front perse. Les barbares observaient attentivement les mouvements de troupes de l'autre côté de la frontière (AMMIEN MARCELLIN, 31, 10, 3-5) et les contacts entre eux étaient assez étroits pour que l'information circule. Le contact continu entre les Tervinges et les Greuthunges est la preuve irréfutable des soupçons des Goths.
- [37.](#) Valens pouvait encore espérer recruter des auxiliaires goths pour sa guerre contre les Perses à un moment de l'hiver 376-377 (AMMIEN MARCELLIN, 30, 2, 6) qui a dû se situer avant le déclenchement de la guerre.
- [38.](#) La bibliographie est immense sur l'histoire des diverses parties des Balkans romains, mais il n'existe pas de vision globale sur le sujet. Les paragraphes précédents offrent une synthèse fondée sur les principales études, comme celles de MOCSY (1974) ; LENGYEL et RADAN (1980) ; WILKES (1960) ; HODDINOTT (1975), ainsi que sur des monographies comme celles de POULTER (1995) et MANGO (1985) consacrées à Constantinople.
- [39.](#) Dans l'historiographie de langue allemande, il est de mise, depuis VÁRADY (1969), de postuler que les Greuthunges d'Alathéus et Safrax étaient composés de trois contingents ethniques de même importance : les Goths, les Alains et les Huns (le groupe appelé *Drei Völker*). Cette fantaisie historiographique repose en partie sur l'idée que le témoignage d'Ammien Marcellin, signalant que les Huns et les Alains rallièrent la rébellion à l'automne 377 (**voir ci-dessous**), décrit le moment où Alathéus et Safrax rejoignirent les Tervinges révoltés. C'est absurde. À l'automne 377, les Huns et les Alains (Ammien Marcellin ne mentionne pas de Goths) étaient totalement séparés d'Alathéus et de Safrax, qui étaient déjà au sud du Danube et rejoignirent probablement la

révolte juste après le traquenard de Lupicin. Pour des références exhaustives et une analyse approfondie, voir HEATHER (1991), Appendice B ; LENSKI (2002), p. 330-331.

[40.](#) Ammien MARCELLIN, 31, 6, 4.

[41.](#) Sur les forts, voir SCORPAN (1980) ; PETROVIC (1996) ; leurs garnisons sont inventoriées dans *Notitia dignitatum* (Orient), 39.

[42.](#) Ammien MARCELLIN, 31, 6, 5-8.

[43.](#) Selon les itinéraires romains, une halte appelée *Ad Salices* (« près des saules ») était située à l'extrême nord de la Dobroudja, mais Ammien Marcellin dit que la confrontation prit place à côté de Marcianople, à cent cinquante kilomètres plus au sud. Au début de la révolte proprement dite, le convoi des chariots gothiques s'était déjà avancé à quinze kilomètres au-delà de Marcianople, et il est difficile d'imaginer que les Goths auraient fait retraite si loin au nord. Si bien que l'oppidum *Salices* ne doit pas être identifié avec la halte *Ad Salices*.

[44.](#) Sur la période de l'été à l'automne, voir AMMIEN MARCELLIN, 31, 8, 2. La campagne de 377 est racontée dans AMMIEN MARCELLIN, 31, 7.

[45.](#) AMMIEN MARCELLIN, 31, 10, 1 : peut-être donc début novembre.

[46.](#) Sur la nouvelle alliance et l'échec du blocus, voir AMMIEN MARCELLIN, 31, 8, 4. Voir ci-dessus, note 39 : certains historiens affirment que ce fut le moment où Alathéus et Safrax rejoignirent Fritigern en révolte. Notons cependant qu'Ammien Marcellin ne fait aucune mention des Greuthunges dans un tel contexte.

[47.](#) Sur les Arabes, voir LENSKI (2002), p. 335 *sq.*, avec références bibliographiques. Sur la destruction des villas, voir POULTER (1999).

[48.](#) Ammien MARCELLIN, 31, 11.

[49.](#) L'histoire de ces mois est contée dans AMMIEN MARCELLIN, 31, 10-11.

[50.](#) Le récit de la bataille figure dans AMMIEN MARCELLIN, 31, 12. Pour les estimations les plus lourdes des pertes gothiques, voir HOFFMANN (1969), p. 444, note 138, p. 450-458 ; par exemple LENSKI (2002), p. 339, avec références bibliographiques. Mais, si Valens avait réellement disposé de plus de trente mille hommes pour les déployer contre les Goths, je doute qu'il aurait eu besoin d'attendre Gratien, ni de se demander si tous les Goths étaient là ou non, car je ne crois pas que les forces des Goths, même combinées, aient pu dépasser de beaucoup les vingt mille hommes (**voir ci-dessus, note 2**).

[51.](#) Ammien MARCELLIN, 31, 16, 7.

[52.](#) Ammien MARCELLIN, 31, 12.

[53.](#) EUNAPE, fragments 47-48, est la partie conservée de ce qui, à l'origine, était vraisemblablement un plus long récit des tribulations de ces cités.

[54.](#) Cette reconstitution repose sur la conviction que ZOSIME, 4. 24-33, s'appuyant sur le témoignage d'Eunape, a réellement donné un récit cohérent des événements entre 378 et 382, qui n'a été déformé que quand notre compilateur (ZOSIME, 4. 34) a introduit dans sa source un deuxième récit de la guerre. La plupart des historiens pensent que les Greuthunges firent une paix séparée avec Gratien et furent installés en Pannonie en 380, mais je reste dubitatif : voir HEATHER (1991), p. 147 *sq.* et Appendice B, pour une étude approfondie et les références bibliographiques.

[55.](#) THÉMISTIOS, *Orationes*, 16, 210b-c.

[56.](#) Il y a une lacune matérielle à ce moment crucial dans le manuscrit de THÉMISTIOS, *Orationes*, 34, 24, ce qui fait que l'on n'arrive pas à savoir s'il se réfère aux Goths au lendemain de leur installation en Macédoine après 382, ou seulement à leur attaque sur la province après l'accord de paix.

[57.](#) Ces chefs sont probablement ceux qui avaient bénéficié d'un statut de *reiks* semi-autonomes sous l'autorité du *iudex* Athanaric (le « juge ») dans les temps anciens où la confédération des Tervinges se tenait au nord du Danube (chapitre 2) ; un groupe dont Fritigern, Alathéus et Safrax avaient émergé en 376.

[58.](#) L'importance de ce traité a été reconnue depuis longtemps : voir par exemple MOMMSEN (1910) ; STALLKNECHT (1969). Pour une analyse plus détaillée et des références complètes, voir HEATHER (1991), p. 158 *sq.*

[59.](#) Jusqu'à la fin de ce chapitre, sous réserve d'indications contraires, les citations sont extraites de THÉMISTIOS, *Orationes*, 16.

[60.](#) THÉMISTIOS, *Orationes*, 14, 181b-c.

[61.](#) ZOSIME, 4, 32-3, de même qu'Heather (1991), p. 152-155 ; HEATHER et MONCUR (2001), chapitre 4 ; voir ci-dessus note 54.

[62.](#) Ces Goths étaient plutôt des Greuthunges menés par un certain Odothéus : ZOSIME, 4, 35 ; 1, 38-9 ; CLAUDIEN, *Sur le quatrième consulat de l'empereur Honorius*, p. 626 sq.

[63.](#) POULTER (1995) et (1999).

[64.](#) « Ces hommes traversèrent l'Asie sous la loi de la guerre et, ayant dépeuplé [de vastes étendues ...], ils s'installèrent sur le territoire où ils habitent à présent. Ni Pompée ni Lucullus ne les détruisirent, alors que c'était parfaitement possible, ni Auguste, ni les empereurs après lui ; ils préférèrent leur pardonner leurs péchés et les intégrer à l'empire, si bien que personne désormais ne considère ces Galates comme des barbares, mais on les tient pour absolument Romains. Car, si leur nom ancestral a perduré, leur mode de vie est maintenant le même que le nôtre. Ils paient les impôts comme nous, ils s'enrôlent dans les mêmes rangs que nous, ils acceptent les gouverneurs de la même manière que les autres et respectent les mêmes lois. Aussi verrons-nous sous peu les Scythes [les Goths] faire de même » (THÉMISTIOS, *Orationes*, 16, 211c-d).

[65.](#) AMBROISE DE MILAN, *Commentaire sur l'Évangile selon saint Luc*, X, 10.

LA CITÉ DE DIEU

Un beau jour d'août 410, l'impensable se produisit. Une puissante armée de Goths entra dans Rome par la porte Salaria et, pendant trois jours, les barbares firent main basse sur les richesses de la cité. Les sources, sans être plus précises, parlent clairement de viols et de pillages. Il y avait dans Rome, bien évidemment, de quoi constituer un énorme butin et les Goths s'en donnèrent à cœur joie. Quand ils s'en furent, ils avaient mis à sac nombre de riches demeures sénatoriales et de temples ; ils s'étaient aussi emparés des antiques trésors juifs conservés à Rome depuis la destruction du temple de Salomon à Jérusalem, plus de trois siècles auparavant. Ils s'en furent avec un trésor d'un autre genre : Galla Placidia, la sœur de l'empereur régnant d'Occident, Honorius. L'incendie avait aussi été au programme : l'aire qui s'étendait autour de la porte Salaria et le vieil édifice du Sénat, entre autres, en avaient fait les frais.

La puissance romaine fut ébranlée dans ses fondations. Après avoir régné sur le monde connu pendant des siècles, la grande capitale impériale avait subi un braquage de proportions inédites. Saint Jérôme, émigré de Rome en Terre sainte, l'exprima en peu de mots : « En une cité, c'est le monde entier qui a péri. » Les réactions des païens se firent plus acerbes : « Si Rome n'a pas été sauvée par ses divinités protectrices, c'est parce qu'elles n'y sont plus. Aussi longtemps qu'elles furent présentes, elles préservèrent la cité¹. » En d'autres termes, l'adoption du christianisme avait conduit à cette dévastation. Mais la réaction émotionnelle immédiate à tout grand événement est rarement le meilleur indice de sa réelle importance. Reconstituer les causes du sac de Rome et évaluer ses vraies proportions, c'est une enquête policière d'une grande complexité. Il va nous falloir remonter dans le temps et parcourir une bonne partie des deux décennies en amont de ce fatal dimanche d'août, puis une autre décennie en aval. Géographiquement, l'histoire nous entraîne du Caucase en Orient jusqu'à la péninsule Ibérique en Occident. Ce qui en ressort, c'est que, si le sac de Rome a pu sembler à l'époque un signe fatidique, il n'a pas, en lui-même, fondamentalement entamé la capacité de l'empire à se défendre.

Chaos complet sur le front de l'Ouest

Il n'est aucune source qui, à elle seule, nous expose clairement l'enchaînement complet des faits menant à cet énorme événement, encore moins qui explore ses causes profondes. C'est là, pour une part, une preuve de sa complexité. Le sac de Rome fut le produit final d'une interaction entre de multiples protagonistes qu'aucun historien de l'époque – aucun, en tout cas, dont l'œuvre ait survécu – ne fut capable de saisir dans sa globalité. Il y a aussi une raison plus spécifique qui explique que l'événement se présente à nous de manière si complexe.

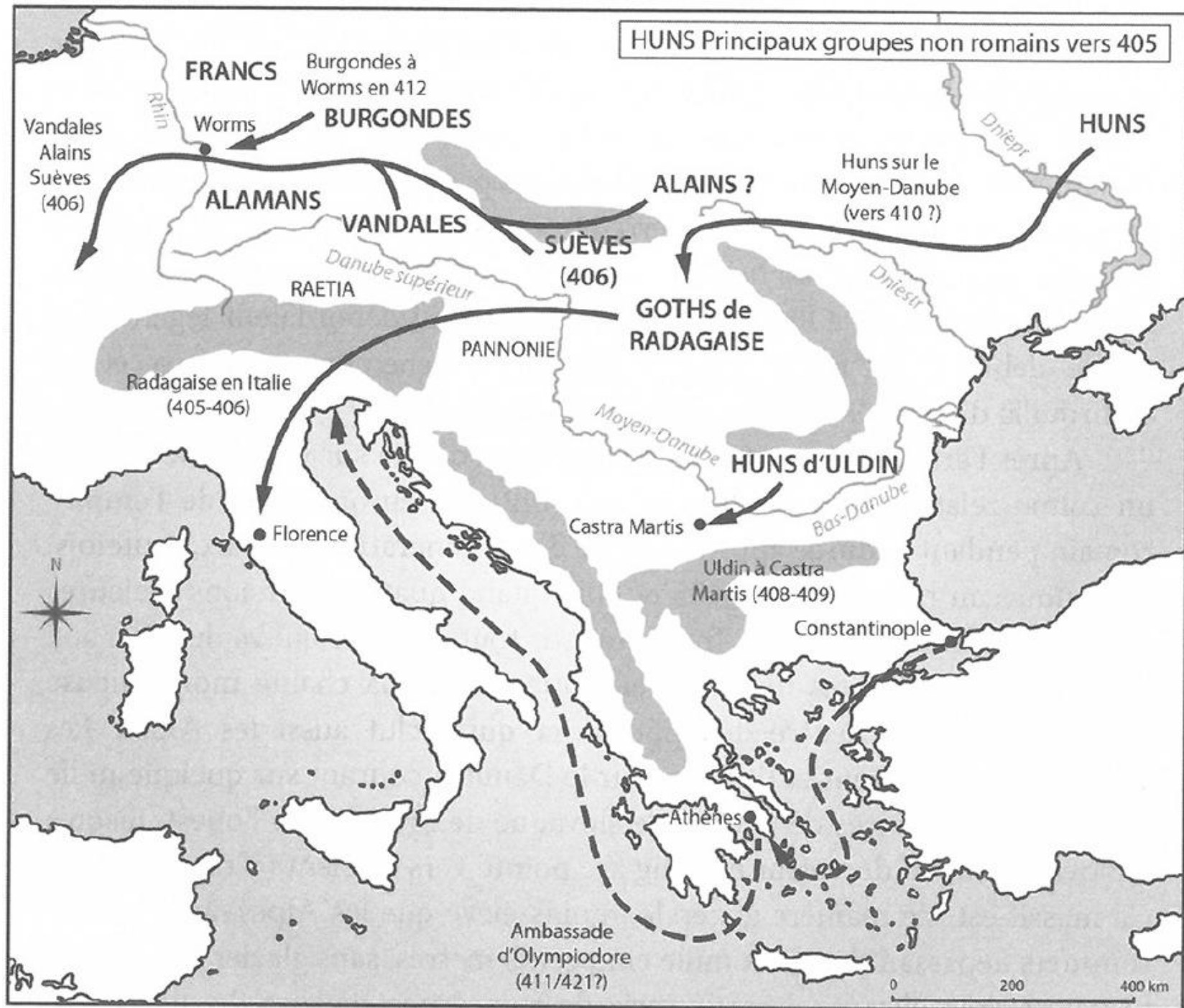
Une grande partie de l'histoire de la période qui va de 407 à 425 après Jésus-Christ a été enregistrée dans un très long ouvrage par un auteur contemporain fort bien informé, Olympiodore de Thèbes, dans les écrits duquel nous avons déjà puisé en passant. Originaire d'Égypte, d'une impeccable éducation classique, il trouva un emploi aux Affaires étrangères de l'empire d'Orient, menant une série de missions diplomatiques, en particulier auprès des Huns, accompagné pendant plus de vingt ans par son perroquet apprivoisé qui pouvait « danser, chanter, dire le nom de son propriétaire et faire bien d'autres tours ». Olympiodore écrivait en grec, pas en latin, et son style était moins rhétorique et emphatique que le style en vogue à l'époque – une faute dont il prie ses lecteurs de l'excuser. C'est bien sûr un avantage pour le lecteur moderne : son histoire est moins ampoulée et délivre plus directement l'information que, par exemple, le récit de la guerre gothique dans les Balkans par Ammien Marcellin. Mais, malheureusement, l'histoire d'Olympiodore n'a pas été intégralement conservée. Quelque quatre cents ans plus tard, un certain Photius, bibliophile byzantin qui fut brièvement patriarche de Constantinople, produisit un gros ouvrage – la *Bibliotheca* – qui résume le contenu de sa bibliothèque ; et fort heureusement pour nous, l'histoire d'Olympiodore était sur ses rayonnages. D'après la brève description donnée par Photius, nous pouvons aussi savoir que, bien plus près de l'époque de sa rédaction, l'ouvrage d'Olympiodore fut massivement utilisé par deux autres auteurs : l'historien de l'Église Sozomène au milieu du v^e siècle et l'historien païen Zosime au début du vi^e siècle. Tous deux s'intéressèrent au sac de Rome et transcrivirent de larges extraits, plus ou moins littéraux, de la première partie de l'histoire d'Olympiodore, jusqu'à l'année 410. Pour notre propos, c'est évidemment une bonne nouvelle. Mais tous deux abrégèrent et remanièrent le texte en fonction de leurs propres objectifs et, ce faisant, ne manquèrent pas d'introduire des erreurs. Zosime en particulier, essayant de concilier de manière aussi harmonieuse que possible les apports de ses deux sources principales – Olympiodore et Eunape, qui débordaient

légèrement sur le début du v^e siècle –, omit quelques événements cruciaux et en embrouilla d'autres².

Après l'arrivée de nos Goths demandeurs d'asile sur le Danube en 376, un calme relatif s'était rétabli sur les frontières européennes de l'empire romain pendant la durée approximative d'une génération. La paix, toutefois, fut à nouveau rompue entre 405 et 408, quand quatre incursions majeures se jouèrent de la sécurité des frontières sur toute la ligne qui va du Rhin aux Carpates. Les Carpates forment l'aile orientale de la chaîne montagneuse qui se déploie au centre de l'Europe et qui inclut aussi les Alpes. Les Carpates commencent et finissent sur le Danube, courant sur quelque mille trois cents kilomètres de la capitale slovaque de Bratislava à l'ouest, jusqu'à Orșova à l'est, en décrivant un long arc pointé vers l'Orient (*cf. carte 7, p. 305*). Ce massif est, de manière générale, moins élevé que les Alpes, avec peu de sommets dépassant les deux mille cinq cents mètres, sans glacier permanent ni neiges éternelles. Sa largeur varie de façon spectaculaire de dix à trois cent cinquante kilomètres et son extrémité occidentale, la plus étroite, est pénétrée par beaucoup plus de passes que le versant oriental qui regarde vers la grande steppe d'Eurasie.

Les Carpates ont toujours joué le rôle d'une ligne de démarcation dans la géographie européenne séparant, d'une part, l'Europe orientale de l'Europe centrale, d'autre part, le nord du sud. Ils ont aussi joué un rôle historique : l'organisation de l'empire romain tardif en témoigne. La région du Danube à l'est d'Orșova, le bas-Danube, relevait de la Thrace et était administrée depuis l'Orient, tandis que le moyen-Danube qui, à l'ouest et au sud de la chaîne, protégeait les passes menant vers l'Italie, fit toujours partie de l'Occident. Pour comprendre les diverses invasions du début du v^e siècle, nous devons situer l'action sur cette toile de fond des Carpates.

7. La crise de 405-408



En 405-406, un roi goth païen du nom de Radagaise entraîna une troupe nombreuse au travers des Alpes jusqu'en Italie. À cause de la confusion introduite par Zosime dans l'histoire d'Olympiodore, notre connaissance de cette attaque est - fragmentaire. Pour ne prendre que les exemples les plus évidents, Zosime relate que Radagaise fut vaincu à l'extérieur de la frontière de l'empire, alors qu'il fut en réalité capturé à Fiesole et exécuté devant Florence. Zosime dit aussi, sans donner la moindre date, que Radagaise rassembla sous ses ordres une quantité de peuples celtiques et germaniques venus d'au-delà du Rhin et du Danube – ce qui laisserait à penser qu'il conduisait une armée multiethnique issue de ce que recouvrent actuellement l'Allemagne méridionale, l'Autriche et la Bohême³. Or toutes les autres sources insistent au contraire sur le fait que Radagaise était essentiellement à la tête de Goths. Comme le remaniement de Zosime ne mentionne nulle part la traversée du Rhin qui se produisit légèrement plus tard, en

406 – une expédition qui, quant à elle, comme nous allons le voir, était vraiment multiethnique –, il semble qu'en combinant Eunape et Olympiodore, notre auteur ait mélangé l'invasion de Radagaise en Italie en 405-406 avec le passage du Rhin en 406⁴.

Un point capital n'en saute pas moins aux yeux. Si l'on remonte en 376, les Goths tervinges et greuthunges avaient alors traversé le bas-Danube, de l'Est des Carpates vers la Thrace. Trente ans plus tard, l'action s'était déplacée un cran plus à l'ouest. Le fait que l'incursion de Radagaise ait directement frappé l'Italie sans passer au travers des Balkans indique qu'il envahit l'empire depuis un point situé quelque part dans la grande plaine hongroise, à l'ouest des Carpates (**cf. carte 7, p. 305**). À en juger d'après les découvertes de trésors monétaires, sa route d'invasion passa au travers du Sud-Est du Norique et de l'Ouest de la Pannonie ; son avancée provoqua aussi un flot de réfugiés pris de panique qui le précédèrent au-delà des Alpes⁵.

La mort de Radagaise survint le 23 août 406. Quatre mois plus tard, le 31 décembre, une troupe mêlée traversa le Rhin vers la Gaule. Les trois plus importantes composantes de ce nouveau groupe étaient des Vandales, des Alains et des Suèves – les Vandales eux-mêmes divisés en deux unités politiques distinctes : les Hasdings et les Sillings. Comme dans le cas de Radagaise, ce deuxième assaut contre l'empire prit aussi naissance à l'ouest des Carpates. Dans l'hiver 401-402, les Vandales avaient pillé la province romaine de Rhétie, ce qui les situe, juste avant leur traversée du Rhin, quelque part dans la région du moyen ou du haut-Danube (**cf. carte 7, p. 305**). Pendant le plus clair du IV^e siècle, ils avaient vécu plus loin de la frontière romaine, plus au nord-est, déjà à l'ouest des Carpates pourtant, dans ce qui est aujourd'hui la Slovaquie et la Pologne méridionale⁶.

L'identité des Suèves est plus problématique. Le terme est souvent utilisé pour désigner une vieille confédération germanique dans la période du Haut-Empire, mais on ne le trouve plus dans les sources romaines entre 150 environ après Jésus-Christ et la traversée du Rhin qui nous occupe. Sans doute sa réapparition indique-t-elle que prirent part à l'attaque certains des Marcomans et des Quades (éventuellement des Alamans) qui avaient fait partie de cette confédération suève au Haut-Empire et s'étaient depuis lors installés près du cours du moyen-Danube. Les Quades, en tout cas, sont spécifiquement mentionnés dans une source comme ayant pris part à la traversée de 406. Au V^e siècle, *Suevi* revint en usage comme un terme générique pour désigner un peuple germanique qui continua à vivre entre le coude du Danube et les rebords de la grande plaine hongroise – sans doute des descendants d'autres Marcomans et d'autres Quades qui n'avaient pas pris part à la traversée du Rhin⁷. Les Vandales aussi bien que les Suèves provenaient donc de

l'Ouest des Carpates, comme d'autres plus petits groupes, uniquement mentionnés par saint Jérôme : en particulier des Sarmates et d'« hostiles Pannoniens » (*hostes Pannonii*)⁸. Comme lors des événements de 377-382, des éléments mécontents au sein de la population romaine jouèrent un rôle dans l'affaire (**voir ci-dessus, p. 274**).

L'histoire des Alains, nomades iranophones exploitant les zones de steppe aride à l'est du Don, est plus compliquée. Jusque vers 370, ils avaient vécu à plus de trois mille cinq cents kilomètres de distance de Rhin. Ils furent le premier groupe de population à subir la pression de la puissance croissante des Huns, et certains d'entre eux tombèrent rapidement sous la domination hunnique. Mais les Alains étaient organisés en de nombreux sous-groupes autonomes, dont plusieurs restèrent indépendants des Huns après 376 ; une grande partie d'entre eux, soit de leur propre élan, soit en compagnie des Huns, parcoururent de longues distances vers l'ouest dans la génération qui suivit la première traversée du Danube par les Tervinges et les Greuthunges. En 377 déjà, une troupe mêlée de Huns et d'Alains rallièrent les Goths au sud du Danube et ce fut leur arrivée qui força les Romains à renoncer à la défense des monts Hémus.

En 378, l'empereur Gratien avait rencontré « à l'improviste » des Alains en plus grand nombre à Castra Martis en Dacie ripuaire, à l'ouest des Carpates, qui retardèrent encore sa marche pour rejoindre Valens. Au début des années 380, selon Zosime, le même empereur Gratien recruta un contingent particulièrement important d'Alains dans l'armée romaine d'Occident⁹. Alors que les Alains étaient originaires de l'Est du Don, beaucoup d'entre eux se déplacèrent donc en hâte à l'ouest des Carpates sous la poussée de la puissance hunnique. Même si elles empruntèrent ensuite des directions différentes, l'attaque de Radagaise en 405-406 et la traversée du Rhin en 406 prirent toutes deux naissance dans la même région, largement entendue, de l'Europe germanique.

La troisième grande invasion de la décennie mit en scène un chef hun du nom d'Uldin et elle se produisit plus à l'est. Uldin avait d'abord été un allié des Romains, mais il changea d'allégeance en 408. Traversant le Danube avec une troupe de Huns et de Skires, il s'empara de Castra Martis et, s'adressant à des envoyés romains visiblement déconcertés, il fit cette extravagante proclamation : « [Pointant] le soleil, il [déclara] qu'il lui serait facile, s'il le désirait, de soumettre toute région de la terre qui est éclairée par ce luminaire. » Où faut-il situer précisément Uldin avant cette incursion, ce n'est pas clair. En 400, il avait vaincu un rebelle romain qui s'était ensuite enfui au nord du Danube en traversant la Thrace, ce qui pourrait situer le chef hun au nord du bas-Danube (**cf. carte 7, p. 305**). En 406 en tout cas,

il avait fourni une aide militaire aux Romains en Italie, puis, deux ans plus tard, il avait mis la main sur une importante base romaine en Dacie ripuaire, à l'ouest d'Orșova. Ces dernières bribes d'information suggèrent qu'il faut en réalité le situer juste à l'ouest des Carpates, peut-être dans le Banat ou l'Olténie. L'arrogance des déclarations d'Uldin a incité certains historiens à voir en lui le chef d'une énorme armée. Mais, au vu de ce qui arriva ensuite, tel n'était pas le cas. Nombre de ses partisans se détachèrent de son allégeance à la faveur des interventions diplomatiques de l'empire d'Orient ; par la suite, l'armée romaine en tua ou en captura bien d'autres alors qu'ils refluaient au triple galop vers le Danube. On n'entendit plus jamais parler d'Uldin, et sa déclaration sonne plus comme une fanfaronnade que comme l'arrogance d'un grand seigneur de la guerre. Sa tentative de s'emparer de Castra Martis se retourna à l'évidence contre lui et entraîna directement la destruction de la base de sa puissance¹⁰.

Les Burgondes, quatrième groupe à requérir notre attention à cette époque, sont passés à l'histoire pour leur grande taille, leurs goûts alimentaires et leur chevelure, grâce à un poète et propriétaire foncier gallo-romain du v^e siècle qui dut pour un temps partager sa demeure avec eux :

Pourquoi [...] me proposes-tu [un obscur sénateur du nom de Catullinus] de composer un chant dédié à Vénus, [...] placé comme je suis au milieu de hordes aux cheveux longs, devant endurer les discours germaniques, louant souvent avec un sourire en coin la chanson d'un Burgonde glouton qui oint sa chevelure de beurre rance ? [...] Tu n'as pas une puanteur d'ail et d'oignons fétides, émanant de dix déjeuners, qui se répand sur toi dès le matin et tu n'es pas envahi avant même que l'aube se lève [...] par une foule de géants¹¹.

Au iv^e siècle, le domaine des Burgondes s'étendait à l'est de celui des Alamans, nettement à l'extérieur du territoire romain, entre le haut-Rhin et le haut-Danube, juste de l'autre côté de la vieille ligne frontalière romaine abandonnée au iii^e siècle (**cf. carte 7, p. 305**). En 411, les Burgondes s'étaient déplacés d'environ deux cent cinquante kilomètres au nord-ouest et ils se tenaient désormais de part et d'autre du Rhin dans la région de Mayence et Coblenche, un pied à l'intérieur et un pied à l'extérieur de la province romaine de Basse-Germanie. Le transfert de leur centre d'opérations n'a guère à voir avec les incursions en masse dans le territoire romain décrites ci-dessus, mais les Burgondes doivent néanmoins être étudiés parallèlement à leurs plus aventureux voisins. Quelque chose était en marche à cette époque en Germanie, à l'ouest des Carpates¹². Après deux décennies sans histoire, les barbares étaient de nouveau en mouvement.

Pour saisir l'importance de ce phénomène, il nous faut avoir une idée du nombre des personnes en jeu. Les sources pour cette période étant ce qu'elles sont, nous n'avons pas de chiffres fiables et certains historiens affirmeront qu'il ne vaut même pas la peine de soulever la question. De mon point de vue toutefois, il existe quelques indicateurs, directs ou indirects, qui, combinés, permettent au moins de proposer un ordre de grandeur.

Point de départ important : l'attaque de Radagaise et l'invasion par le Rhin furent toutes deux le fait de groupes de population composites. S'y trouvent des femmes, des enfants et d'autres non-combattants, au même titre que des guerriers. Les éléments constitutifs de ces groupes migrants ne sont pas un aspect sur lequel nos sources romaines étaient enclines à s'attarder : leur intérêt était toujours centré fermement sur les hommes, puisqu'ils représentaient la menace militaire ou politique qu'une armée migrante pouvait constituer pour l'État romain. Les femmes et les enfants sont tout de même mentionnés, juste ce qu'il faut pour confirmer leur présence dans les deux groupes. Les épouses et les enfants de certains partisans de Radagaise qui, pour finir, se retrouvèrent enrôlés dans l'armée romaine furent, nous dit Zosime, dispersées comme otages dans un grand nombre de cités italiennes¹³.

Pour les Vandales, les Alains et les Suèves, nous n'avons aucun témoignage contemporain de leurs premiers passages du Rhin, mais les Alains d'un autre groupe, opérant en Gaule avec quelques Goths au début des années 410, étaient certainement suivis de leurs familles¹⁴. Et quand la principale troupe de Vandales et d'Alains se transborda en Afrique du Nord dans les années 420 (**voir [chapitre 6](#)**), ils se déplacèrent certainement en de vastes agrégats mixtes d'hommes, de femmes et d'enfants. On peut toujours objecter que les épouses avaient été capturées en route, mais je ne vois aucune bonne raison de douter qu'elles aient été présentes dès 406. Comme en 376, des communautés entières étaient en marche.

Pour ce qui est des chiffres réels, sans doute la troupe d'Uldin – à en juger par le fait qu'elle ne s'empara que d'une seule ville et fut ensuite aisément dispersée – n'était-elle pas très nombreuse. Néanmoins, répartir tous les Skires capturés lors de sa défaite fut un vrai casse-tête pour les autorités de Constantinople, si bien qu'il nous faut supposer un effectif de plusieurs milliers d'individus¹⁵. L'armée de Radagaise – composée, on l'a vu, de Goths et de Vandales, d'Alains et de Suèves –, disposait de forces militaires bien plus importantes. Pour vaincre Radagaise en 406, l'empire d'Occident fut obligé de mobiliser trente *numeri* (régiments) – au moins quinze mille hommes sur le papier¹⁶ – et, qui plus est, de faire appel à des alliés tels que les auxiliaires alains sous les ordres de Sarus et les Huns d'Uldin (qui firent ainsi

leur ultime apparition sous les couleurs romaines avant de s'emparer de Castra Martis en 408). Lors de la défaite de Radagaise, douze mille de ses guerriers furent versés dans l'armée romaine, mais, quand les prisonniers restants furent vendus, cet arrivage suffit à faire s'écrouler le marché des esclaves. Tout cela laisse à penser que l'armée de Radagaise comptait à l'origine plus de vingt mille guerriers. La proportion de combattants par rapport aux non-combattants est généralement estimée à quelque chose comme un contre quatre à cinq, si bien que le nombre total de son groupe a pu avoisiner les cent mille têtes¹⁷.

Pour les Vandales, les Alains et les Suèves qui traversèrent le Rhin, la meilleure indication vient quelque deux décennies plus tard, quand on nous rapporte que les Vandales et les Alains réunis comptaient un maximum de quatre-vingt mille individus – ce qui implique qu'ils pouvaient déployer un effectif militaire de quinze à vingt mille hommes¹⁸. L'information vient après de très lourdes pertes, infligées en particulier aux Vandales sillings et aux Alains, mais elle ne tient aucun compte des Suèves, si bien que l'armée qui traversa le Rhin à l'origine avoisinait plus probablement les trente mille guerriers – ce qui suppose, une fois encore, un groupe d'environ cent mille personnes au total. Pour les Burgondes, deux de nos informateurs – Jérôme et Orose – avancent le chiffre de quatre-vingt mille, mais Jérôme pensait qu'il s'agissait d'un total pour le groupe tout entier (l'armée aurait donc pu être de quelque quinze mille hommes), alors que le chroniqueur espagnol Orose affirmait que le chiffre de quatre-vingt mille correspondait à la taille de leur armée¹⁹. Comme pour beaucoup de données chiffrées concernant les groupes à l'œuvre dans les invasions, rien de tout cela n'est très convaincant ; mais, dans tous les cas de figure, on en revient à des effectifs militaires d'au moins vingt mille hommes et à des populations totales avoisinant les cent mille. Un tel ordre de grandeur suffit largement à expliquer pourquoi les immigrants furent capables, pour commencer, de forcer le passage à travers la frontière romaine. La restructuration militaire de l'empire tardif reposait sur un nombre substantiel de troupes de garnison cantonnées dans un réseau de tours de guet et dans de plus vastes établissements tout au long de la frontière : dans le cas du Danube et du Rhin, soit directement sur le fleuve, soit à proximité. Mais ces troupes n'étaient destinées qu'à contrer des incursions endémiques de petite envergure ; de plus grandes invasions, même pour quelques milliers de guerriers, relevaient des *comitatenses* stationnés en retrait de la frontière. Des dizaines de milliers de barbares, même si nombre d'entre eux n'étaient pas des combattants, formaient une masse qui excédait les capacités des troupes frontalières.

Ces grands déplacements de population sont aussi repérables dans les fouilles archéologiques. Deux types de culture matérielle d'une certaine extension spatiale dominaient les régions méridionales de l'Europe centrale et orientale aux III^e et IV^e siècles après Jésus-Christ : la culture de Tcherniakhov et la culture de Przeworsk (**cf. carte 7, p. [305](#)**). Cette dernière était une des anciennes cultures germaniques ou sous domination germanique d'Europe centrale, avec un continuum de développement qui, vers 400 après Jésus-Christ, s'étirait déjà sur nettement plus d'un demi-millénaire. Au IV^e siècle, elle couvrait ce qui correspond maintenant à la Pologne centrale et méridionale, à des parties de la Slovaquie et à la Tchéquie.

La culture de Tcherniakhov était un phénomène bien plus récent, remontant au III^e siècle après Jésus-Christ. À la fin du IV^e siècle, elle s'était répandue sur tout ce qui est désormais la Valachie, la Moldavie et le Sud de l'Ukraine, des Carpates au Don. L'archéologie à l'ancienne avait l'habitude d'identifier ces types de culture avec des « peuples » spécifiques, mais on les comprend beaucoup mieux comme des systèmes incorporant de nombreux groupes de populations et de nombreuses entités politiques différentes. Ce qui fixa les bornes de ces aires culturelles, ce ne furent pas les frontières politiques d'un peuple en particulier, mais les limites géographiques à l'intérieur desquelles des groupes de population interagissaient de manière suffisamment étroite pour faire en sorte qu'une partie ou la totalité des vestiges de leur culture matérielle – poterie, métallurgie, mode de construction, mobilier funéraire, etc. – ait même apparence. La culture de Tcherniakhov était dominée par la puissance militaire des Goths, mais elle incluait d'autres Germains ayant migré au nord de la mer Noire, ainsi que des Daces indigènes de la région des Carpates et des Sarmates iranophones. L'aire que recouvrait ce système était subdivisée en un grand nombre de royaumes distincts (**voir [chapitre 3](#)**).

En raison de sa bien plus longue histoire, l'aire de Przeworsk devait être culturellement plus unifiée, avec un plus haut pourcentage de germanophones, mais ce n'était pas plus une entité politique que ne l'étaient les aires de Tcherniakhov. Les Vandales se trouvaient à l'intérieur des confins de la culture de Przeworsk, mais nombre d'autres groupes dont les populations étaient en lien avec la culture de Tcherniakhov leur étaient aussi très proches par de nombreux aspects de leurs pratiques matérielles, notamment l'usage du verre. La principale différence perceptible entre les deux systèmes résidait dans le fait que les populations de la culture de Tcherniakhov enterraient rarement des armes avec leurs morts, tandis que les populations de la culture de Przeworsk le faisaient régulièrement.

Ces deux systèmes disparurent pendant l'empire romain tardif. La date d'écroulement de la culture de Tcherniakhov est l'objet d'un certain nombre de

controverses, mais tous les spécialistes de la question s'accordent à dire qu'elle avait disparu aux environs de 450. De même, bien qu'elle ait duré plus longtemps dans le Nord, la culture de Przeworsk s'était effacée de Pologne méridionale vers 420²⁰. De l'Ukraine à l'est à la Hongrie à l'ouest, les caractéristiques des vestiges matériels – fixées de longue date dans le cas de la culture de Przeworsk – s'évanouirent donc entre 375 et 430 environ.

Tant que les cultures étaient identifiées à des peuples, il était naturel de considérer l'« effondrement culturel » – pour reprendre l'expression par laquelle on désigne ce phénomène – comme la conséquence d'une migration de masse : une culture donnée disparaissait d'une aire géographique avec le peuple qui l'avait engendrée. Et puisque les Vandales et les Goths, traditionnellement identifiés avec les cultures de Przeworsk et de Tcherniakhov, se manifestèrent comme immigrants dans le monde romain au moment même où les deux cultures s'éteignaient, tout semblait logique. Mais, étant donné que les cultures reflètent en fait l'interaction de populations mêlées, l'effondrement culturel ne peut plus s'expliquer si facilement.

Les cultures germaniques de l'Âge du fer, comme celles de Przeworsk et de Tcherniakhov, se caractérisent par la production continue, au fil du temps, d'articles particuliers : surtout des types de poterie – notamment la vaisselle de table – et des objets métalliques à usages divers, comme des armes ou des ornements personnels. Quand nous disons qu'une culture s'est terminée, nous entendons par là qu'on ne trouve plus trace, pour ces objets typiques, d'une continuité de production attestée dans la documentation archéologique. La disparition de ces artefacts signifie-t-elle pour autant que la population d'une aire entière avait disparu ? Voilà qui est discutable. Récemment, d'aucuns ont avancé que les articles caractéristiques utilisés pour identifier les cultures de Przeworsk et de Tcherniakhov étaient tous très coûteux et n'étaient produits que pour une élite militaire relativement réduite. Leur disparition, en principe, signifierait simplement que ces consommateurs s'étaient déplacés, laissant derrière eux une importante population paysanne. Puisque cette paysannerie présumée se serait servie d'un genre de poterie rudimentaire, impossible à dater, et n'aurait pas porté d'ornements de métal, sa persistance serait donc archéologiquement invisible. Cette hypothèse s'accorde à d'autres conjectures qui tendent à affirmer qu'en dépit des témoignages écrits et archéologiques, les migrations à destination de l'empire romain, au tournant des IV^e et V^e siècles, ont constitué un phénomène d'envergure relativement modeste.

Même en acceptant l'idée que l'effondrement culturel ne signifie pas la totale disparition de la population concernée, je n'arrive pas à trouver cette conclusion convaincante. Quand on met en connexion chronologique et géographique

Radagaise, la traversée du Rhin, Uldin et les Burgondes, il devient clair que les années 405-410 virent un vaste déplacement de population à partir des territoires germaniques situés à l'ouest des Carpates. Nous ne sommes pas en mesure – et nous ne le serons sûrement jamais – de mettre un chiffre absolu sur ces mouvements combinés ou d'estimer le pourcentage que représentèrent les migrants sur la population totale des aires concernées. Mais, à tout le moins, l'effondrement culturel prouve que ces mouvements de population furent suffisamment importants pour transformer la culture matérielle de l'Europe centrale dont ils étaient issus.

Les sources écrites, même si elles sont loin d'être exhaustives, confirment aussi que ces migrations ne furent pas seulement le fait d'une étroite élite sociale – comme ce sera le cas, par exemple, de la conquête normande de l'Angleterre quand, après 1066, quelque deux mille familles immigrantes mirent la main sur tous les domaines fonciers du royaume anglo-saxon. Si nous prenons l'armée de Radagaise, elle incluait, selon Olympiodore, deux catégories de combattants et pas seulement ses guerriers d'élite. Ce témoignage coïncide parfaitement avec les informations plus générales selon lesquelles les groupes gothiques de la période étaient toujours composés de deux degrés de combattants : les « meilleurs » (les hommes libres) et le reste (les affranchis)²¹. De plus, comme nous l'avons vu au chapitre 3, la société germanique du IV^e siècle, alors qu'elle était certainement hiérarchique, n'était pas encore couronnée par le genre d'élite féodale très réduite qui allait dominer la société postcarolingienne.

Quelque trente ans après que les Tervinges et les Greuthunges eurent traversé le bas-Danube, une deuxième crise éclata donc. La sécurité de la frontière romaine, cette fois à l'ouest et non plus à l'est des Carpates, fut mise en échec à pas moins de trois reprises en un bref laps de temps. Les quatre principales invasions – celle de Radagaise, les traversées du Rhin, l'incursion d'Uldin et celle des Burgondes – frappèrent la frontière romaine en différents points. Radagaise fit route vers le sud et l'ouest jusqu'en Italie ; les Vandales, les Alains et les Suèves ainsi que les Burgondes percutèrent la frontière rhénane à l'ouest et la franchirent, tandis qu'Uldin se dirigea au sud. Ces mouvements, originaires de la même région largement entendue, étaient le signe d'une convulsion massive le long des frontières européennes de l'empire romain. Des dizaines de milliers de guerriers – ce qui veut dire bien plus de cent mille personnes en tout, éventuellement plusieurs centaines de milliers – étaient en mouvement.

Vient l'heure, vient le Hun

Si l'ampleur et la localisation de la crise de 405-408 ne peuvent être aisément déduites des sources antiques, ses causes sont encore plus difficiles à reconstituer. Au mieux fragmentaires, les sources écrites sont pratiquement muettes sur ce point. L'une, écrite plus d'une centaine d'années après les faits, affirme que ce fut la pénurie de nourriture qui entraîna les Vandales hors d'Europe centrale, mais ce n'est guère convaincant. Les Vandales avaient vécu au même endroit pendant des centaines d'années et la période qui s'étend autour de 400 après Jésus-Christ est un des pics climatiques européens, avec des étés chauds et ensoleillés. La vantardise d'Uldin, que nous venons d'évoquer, pourrait indiquer que sa motivation n'était que la conquête pure et simple ; mais, là encore, la facilité avec laquelle il fut écrasé laisse à penser qu'il était loin d'être assez puissant pour devenir un vrai conquérant.

À mon avis, la crise de 405-408 doit être comprise comme une répétition de celle de 376, avec de lointains mouvements de Huns nomades comme déclencheur. L'hypothèse a souvent été émise auparavant, mais, faute de confirmation explicite, elle n'a jamais fait l'unanimité²². Sur ce point précis, il faut se rappeler qu'en 376, ce ne sont pas des masses innombrables de Huns qui avaient été directement à la manœuvre²³. Encore en 395, vingt ans après que les Goths eurent traversé le Danube, la plupart des Huns étaient toujours nettement à l'est. La même année 395, ils lancèrent bien une incursion massive à l'intérieur du territoire romain, mais au travers du Caucase, pas en franchissant le Danube (*cf. carte 7, p. 305*). Cette attaque a parfois été interprétée comme l'élément d'un plan astucieux, élaboré par les groupes hunniques basés sur le Danube, pour contourner les défenses romaines ; mais hommes et bêtes auraient été épuisés par une chevauchée de deux mille kilomètres le long de la côte septentrionale de la mer Noire avant même qu'ils puissent lancer leur assaut. La direction de l'attaque prouve clairement qu'en 395, les Huns étaient encore centrés beaucoup plus à l'est, peut-être dans la steppe de la Volga ; et – confirmation au moins partielle sur ce point – pendant une décennie au moins après 376, les Goths continuèrent de constituer le principal adversaire de Rome au nord du bas-Danube, comme nous l'avons vu au chapitre 4²⁴.

Mais, dans la décennie 420, un grand nombre de Huns étaient établis en Europe centrale, occupant la grande plaine hongroise à l'ouest des Carpates. Le point est bien documenté. En 427 par exemple, les Romains les expulsèrent de Pannonie, la plus riche province romaine au sud du moyen-Danube (*cf. carte 7, p. 305*)²⁵. En 432, quand un général romain eut besoin de leur aide, il fit route « au travers de la Pannonie » pour les rejoindre : son parcours prouve qu'ils étaient restés à l'ouest des Carpates même après leur expulsion²⁶. De même, au début des années 440, des tombes royales hunniques devaient-elles se trouver sur la rive opposée du Danube à

hauteur de la cité de Margus – une fois de plus, nettement à l’ouest des Carpates, là où fut située la base principale d’Attila dans les années 440²⁷. À un moment donné entre 395 et 425, le gros de la troupe des Huns fit donc un trajet de mille sept cents kilomètres en direction de l’ouest, depuis le Nord du Caucase jusqu’à la grande plaine hongroise.

Il n’est pas certain que les Huns firent ce déplacement exactement durant les années 405-408, mais nous avons quelques indices tentants en ce sens. En 412-413 par exemple, Olympiodore et son perroquet leur rendirent visite à l’occasion d’une ambassade. Une partie du voyage consista en une épouvantable traversée maritime, pendant laquelle leur bateau passa par Athènes. Puisque Olympiodore travaillait pour le compte de l’empire d’Orient, il avait dû commencer son périple à Constantinople. Et puisque sa route pour se rendre chez les Huns passait par Athènes, on peut supposer qu’il avait prévu de faire voile au travers de la mer Égée et de remonter l’Adriatique, probablement en direction du nord jusqu’à Aquilée ; ce qui nous oriente en direction de la plaine du moyen-Danube comme lieu de résidence des Huns d’Olympiodore, au début des années 410, car le port d’Aquilée desservait depuis longtemps cette région (*cf. carte 7, p. 305*)²⁸.

La confirmation que quelque chose de grave se préparait en Europe centrale dans les années 410 est offerte par une autre source, plus indirecte. À cette époque, les autorités impériales d’Orient à Constantinople perçurent une nette aggravation de la menace pesant sur leurs territoires des Balkans. En janvier 412, un programme fut mis en œuvre pour renforcer la flotte sur le Danube²⁹. Un an plus tard, Constantinople, vulnérable à une attaque venant du nord au travers des Balkans, fut pourvue de nouvelles défenses. C’est à ce moment que la cité se dota de ses fameuses murailles terrestres : la formidable triple enceinte dont la plus grande partie subsiste dans la moderne Istanbul³⁰. Ces murs furent assez puissants pour conserver la cité saine et sauve pendant un millénaire, et aucun assaillant n’arriva à la prendre côté terre jusqu’en 1453, mille quarante années après leur construction, quand un canon turc y perça une brèche près de l’actuelle gare routière de Topkapi. Ces deux mesures défensives ont parfois été interprétées comme une réponse aux attaques d’Uldin de 408-409, mais, en ce cas, elles seraient arrivées étrangement tard, puisque Uldin avait déjà subi une cuisante défaite entre-temps. Je trouve très tentant de les associer à l’imminence de la menace principale : celle des Huns.

Les preuves ne sont pas aussi évidentes que nous le voudrions. Mais, comme nous l’avons déjà noté, il est certain qu’en 420 au plus tard et très probablement dès 410, les Huns avaient quitté le Caucase, où ils étaient établis aux alentours de 395, pour gagner la grande plaine hongroise. Puisque leur arrivée sur les marges extérieures

de l'Europe, en 376, avait déclenché l'apparition des Goths sur les rives du Danube, il est inévitable qu'une deuxième avancée hunnique au cœur du continent ait eu des répercussions aussi spectaculaires³¹. S'ajoute le fait que nous n'avons pas de scénario alternatif sérieux sur lequel nous rabattre.

La politique globale de l'empire envers les immigrants n'avait pas changé. Tous les groupes migrants de 405 à 408 rencontrèrent une résistance romaine : aucun d'entre eux ne fut autorisé à pénétrer sur le territoire impérial. De plus, la sécurité des frontières avait été renforcée avec succès depuis 376 (et nombre des immigrants de 405-408, comme nous allons le voir, allaient être massacrés). La traversée du Rhin en décembre 406 se produisit suffisamment de temps après la cuisante défaite de Radagaise – il avait été exécuté au mois d'août de cette année-là – pour que nous puissions supposer que la nouvelle avait filtré à l'extérieur de la frontière ; ce qui n'empêcha pas la vague suivante d'immigrants de déferler. Une fois de plus, tout cela laisse à penser que les événements de 405-408 trouvèrent leur origine du côté barbare de la frontière et qu'ils n'étaient nullement dépendants d'un changement - d'orientation dans la politique impériale ou d'un affaiblissement de la puissance romaine.

L'histoire doit être reconstituée morceau par morceau, mais, au total, les pièces s'ajustent bien. Les points essentiels sont les suivants. L'intrusion des Huns en Europe fut un processus en deux étapes : acte premier (l'occupation de territoires au nord de la mer Noire) déclenchant la crise de 376 ; acte deux (l'occupation de la grande plaine hongroise) entraînant par avance les déplacements de Radagaise, des Vandales, des Alains et des Suèves, d'Uldin et des Burgondes, quittant cette plaine pour pénétrer dans le monde romain. Tous ces groupes venaient de la région qui allait s'affirmer comme l'épicentre de la puissance hunnique pendant les cinquante ans suivants, juste avant que les Huns n'y soient attestés en grand nombre. Ce ne peut être une coïncidence. Comme les Goths en 376, nombre d'habitants de la Germanie à l'ouest des Carpates votèrent avec leurs pieds entre 405 et 408 : les dangers liés à la tentative de commencer une nouvelle vie sur le sol romain étaient moins effrayants que l'idée de vivre sous domination hunnique. Alors que la crise de 376 reflétait le surgissement des Huns sur les franges orientales de l'Europe, au-delà des Carpates, la crise de 405-408 fut causée par leur transfert au cœur même du continent.

Aussi lointaine qu'elle puisse paraître, la première étape sur la route qui mène au sac de Rome en 410 se déroula sur le littoral septentrional de la mer Noire. Les avancées des Huns qui suivirent plongèrent la Germanie à l'ouest des Carpates dans une crise profonde, et la principale répercussion qu'en perçurent les Romains fut

une immigration armée de grande envergure à l'intérieur de leur territoire. Dans l'empire d'Orient, la nouvelle proximité des Huns suscita une anxiété accrue qui se traduisit par des mesures défensives d'une ampleur inédite. Mais ce fut l'empire d'Occident qui fut le plus profondément touché, à la fois dans l'immédiat et à longue échéance. Le choc entre les envahisseurs d'un côté, les autorités centrales et les élites locales romaines de l'autre allait avoir des répercussions capitales.

Pillage et usurpation

Les effets immédiats de ces déplacements de population furent exactement ce à quoi l'on pouvait s'attendre : aucun des réfugiés n'entra dans l'empire avec son accord ; tous se comportèrent en ennemis et furent traités comme tels. Les Goths de Radagaise rencontrèrent peu de résistance au départ, mais, quand ils atteignirent Florence, l'affaire se corsa. Ils avaient assiégé la cité et l'avaient pratiquement réduite à la capitulation, quand une nombreuse armée romaine de secours commandée par Stilicon, généralissime de l'empire d'Occident, arriva juste à temps pour la sauver.

À cette époque, Stilicon gouvernait l'Occident au nom de l'empereur Honorius, fils en bas âge de Théodose I^{er}. Pour sa contre-attaque, le généralissime avait mobilisé une énorme puissance : trente régiments de l'armée de campagne d'Italie, flanqués d'un contingent probablement venu de la frontière rhénane³², renforcé par des auxiliaires alains et hunns³³. Le délai nécessaire pour mobiliser tant d'hommes explique pourquoi Radagaise avait eu les mains libres au nord de l'Italie pendant six mois ou plus. Mais, quand vint finalement la réplique romaine, elle fut amplement couronnée de succès. Radagaise fut contraint de battre en retraite avec son armée jusqu'aux hauteurs de Fiesole, où il fut assiégé. En définitive, le roi goth abandonna les lieux et tenta de s'enfuir, mais il fut capturé et exécuté. Certains de ses partisans furent dispersés – une bonne part d'entre eux fut vendue en esclavage, comme nous l'avons déjà dit³⁴ –, tandis qu'à un moment donné de l'intrigue, ses guerriers de statut plus élevé furent intégrés par Stilicon dans l'armée romaine. Nous ne connaissons cette information que par une bribe de l'histoire d'Olympiodore telle qu'elle est préservée par Photius, et il est difficile de dire quand le fait se produisit. Il peut s'agir d'un des aspects de l'opération de nettoyage a posteriori, mais, plus probablement, ce doit être un coup de maître diplomatique antérieur au dénouement, qui priva drastiquement Radagaise de soutien et ruina ses chances de résister à l'armée de Stilicon. En tout cas, Stilicon avait relevé le premier des défis lancés par la crise de 405-408.

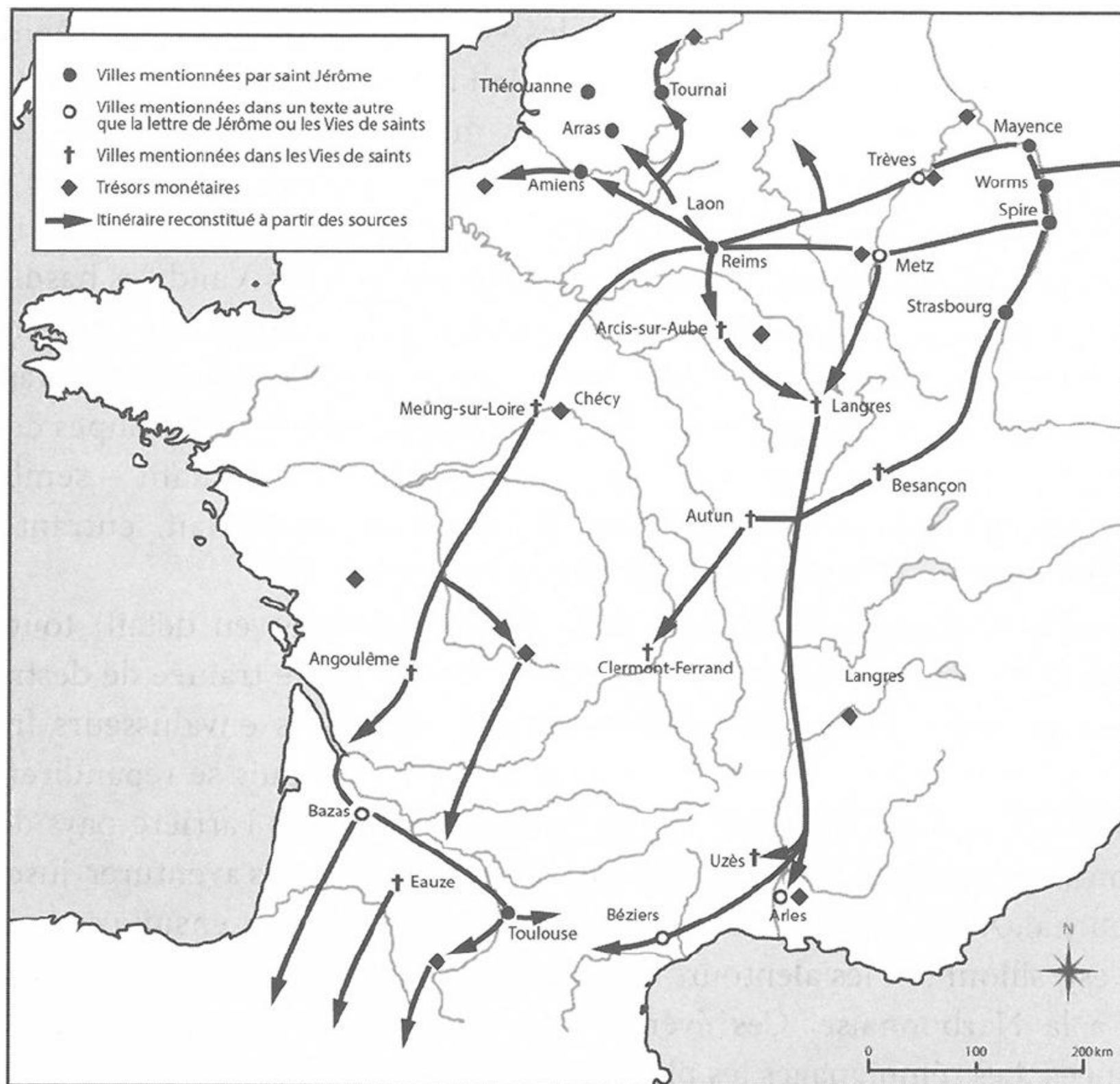
Face aux Vandales, aux Alains et aux Suèves, il fut beaucoup moins efficace. S'il avait effectivement transféré une partie de l'armée de Gaule en Italie pour contribuer à vaincre Radagaise, voilà qui pourrait expliquer pourquoi l'attaque contre la Gaule fut, d'un point de vue non romain, un bien plus grand succès. Comme nous le savons, des troubles fermentaient dès avant décembre 406 dans les territoires qui s'étendaient entre le Rhin supérieur et le Danube supérieur. Des fragments d'une chronique écrite à l'époque même par un certain Rénatus Profuturus Frigéridus, enchâssés parmi d'autres textes dans l'*Histoire* de Grégoire de Tours – quant à elle rédigée au ^{vi} siècle –, indiquent que les Vandales avaient semé la pagaille sur les frontières de la province de Rhétie dès l'hiver 401-402. Mais, si tant est que cette agitation se traduisit par une tentative de pénétrer dans l'empire, l'attaque fut certainement repoussée.

Les Vandales furent les suivants sur la liste, testant une autre tactique. À l'été ou à l'automne 406, les Vandales hasdings s'étaient mis en mouvement quelque deux cent cinquante kilomètres plus au nord, tentant leur chance contre les Francs du cours moyen du Rhin. Selon les fragments de Frigéridus, ils subirent une terrible défaite, jusqu'à ce que des renforts alains leur sauvent la mise. Ce combat n'est pas daté, mais il se situa vraisemblablement juste avant que la coalition des Vandales hasdings et sillings avec les Alains et les Suèves force le passage sur le Rhin le 31 décembre 406. Le fait qu'ils aient traversé près de Mayence (**cf. carte 8, p. 327**) confirme qu'après avoir tenté leur chance au sud, ces groupes décalèrent ensuite leur point d'attaque vers le nord, contournant – semble-t-il – les principaux territoires des Alamans et, de ce fait, entrant en conflit avec les Francs.

L'invasion par le Rhin ne peut être reconstituée en détail : tout ce dont nous disposons, à grands traits, est la trace d'une traînée de destructions (**cf. carte 8, p. 327**). Elles commencèrent, quand les envahisseurs franchirent la frontière, avec la mise à sac de Mayence, puis se répandirent à l'ouest et au nord, vers des centres urbains situés dans l'arrière-pays de la frontière rhénane comme Trèves et Reims, avant de s'aventurer jusqu'à Tournai, Arras et Amiens. Les envahisseurs se dirigèrent ensuite au sud et à l'est, sillonnant les alentours de Paris, Orléans et Tours jusqu'à Bordeaux et à la Narbonnaise. Ces événements se déroulèrent sur près de deux années. Les témoignages les plus éloquents nous sont offerts par les poètes gaulois chrétiens qui tirèrent toutes sortes de leçons morales du désastre et, ce faisant, nous livrent une assez bonne idée de l'action. Le plus fameux d'entre eux, Orientus, forgea une excellente expression, citée dans toutes les bonnes histoires : « La Gaule entière fut remplie de la fumée d'un seul bûcher funéraire³⁵. » Un autre

poète, Prosper d'Aquitaine, écrivant à son épouse, médita sur l'idée qu'ils assistaient à l'écroulement du « cadre d'un monde fragile » (si laborieux que soit le passage, il suivait néanmoins les règles du genre en citant une par une les catégories conventionnelles de la société romaine) :

8. Les envahisseurs rhénans en Gaule



Lui qui jadis labourait le sol avec une centaine de charrues, il peine maintenant pour avoir tout juste une paire de bœufs. L'homme qui souvent traversait de splendides cités à la tête de ses attelages, maintenant malade et épuisé, voyage à pied dans une campagne désertée. Le marchand qui, d'ordinaire, fendait

les mers avec dix navires imposants embarque désormais sur un frêle esquif et est son propre timonier. Pas une contrée ni une cité qui soit ce qu'elle était ; tout se précipite tête baissée vers sa fin.

Puis, avec encore plus de fougue :

Par l'épée, les fléaux, la famine, les chaînes, le froid et le chaud, une seule mort, de mille manières, saisit le misérable genre humain³⁶.

Après avoir saccagé la Gaule romaine, cette bande de Vandales, d'Alains et de Suèves força, en 409, le passage au travers des Pyrénées jusqu'en Espagne, où elle causa même de plus grands dommages. Leur domination sur la péninsule était telle en 411, nous dit le chroniqueur espagnol Hydace, qu'ils

s'attribuèrent par tirage au sort des aires des provinces pour s'établir : les Vandales [hasdings] prirent possession de la Galice et les Suèves de cette partie de la Galice qui [est] située sur l'extrême rebord à l'ouest face à l'Océan. Aux Alains échurent les provinces de Lusitanie et de Carthaginoise ; aux Vandales sillings la Bétique (*cf. carte 9, p. 332*). Dans les cités et les forts, les Espagnols qui avaient survécu aux désastres se placèrent eux-mêmes en servitude sous le joug des barbares, qui étendaient leur emprise au travers des provinces³⁷.

Enfin, la traînée de destructions s'arrêta. Elle se conclut par la mainmise des barbares sur une des zones les plus prospères de l'empire d'Occident, qu'ils se partagèrent entre eux. Sur la base du récit d'un auteur byzantin du milieu du VI^e siècle, l'historien Procope, on a parfois cru que l'installation des intrus avait été organisée par les autorités romaines centrales d'Italie³⁸. Mais Procope écrivait bien loin de ces événements à la fois dans l'espace et dans le temps, tandis que l'Espagnol Orose, qui rédigeait sa chronique à cinq ans des faits environ, déclare explicitement que l'implantation fut totalement sauvage³⁹. C'est son récit qu'il faut préférer. En 411, après quatre ans de vie au jour le jour, les envahisseurs du Rhin en avaient assez de leur existence vagabonde. Plutôt que de continuer perpétuellement leur pillage au travers de l'Europe romaine, ils avaient besoin de trouver et d'occuper des territoires productifs qui puissent les sustenter sur le plus long terme. Hydace – qui était aussi évêque d'une petite ville située juste à l'intérieur de ce qui est aujourd'hui la Galice, au nord-ouest de l'Espagne – n'est pas très explicite sur ce qui arriva exactement, mais on devine sans mal que les Vandales, les Alains et les Suèves détournèrent les impôts des provinces qu'ils s'étaient allouées : au lieu d'aller comme d'habitude à l'État romain, l'argent finit dans leurs coffres⁴⁰. Le feu, le viol et le pillage en Gaule furent donc suivis par l'annexion forcée de l'Espagne, mais ce

n'était que le début de l'avalanche de désastres que causa l'effondrement de la sécurité des frontières dans l'empire d'Occident.

Tandis que les Vandales, les Alains et les Suèves saccageaient la Gaule et l'Espagne sur leur passage, l'instabilité de la *Pars occidentalis* fut aggravée par un nouveau problème. Juste avant le septième consulat de l'empereur Honorius en 407,

les troupes en Bretagne [insulaire] se mutinèrent et couronnèrent Marc, à qui elles obéirent en cette région comme empereur. Mais, quand il ne consentit pas à accéder à leurs demandes, elles le tuèrent et poussèrent en avant Gratien, à qui elles donnèrent une robe pourpre, une couronne et une escorte, tout comme à un empereur. Déçues par lui aussi, après quatre mois elles le déposèrent et le tuèrent, puis firent de Constantin son successeur. Après avoir nommé Justinien et Nébiogaste généraux en Gaule, Constantin quitta la Bretagne et traversa la mer en direction du continent. Arrivé à Boulogne, [...] il y resta quelques jours et, ayant rallié toutes les troupes de Gaule et d'Aquitaine à sa cause, il devint maître de l'ensemble de la Gaule jusqu'aux Alpes⁴¹.

De toutes les provinces romaines, la Bretagne – comme nous l'avons vu au chapitre 3 – fut la plus encline aux révoltes durant l'empire tardif. Non pas que ses habitants aient eu une particulière tendance séparatiste, mais les autorités civiles et militaires s'y sentaient souvent laissées pour compte dans la distribution des faveurs et des patronages : elles se rebellaient à l'occasion, en quête d'un meilleur traitement. Il n'y a donc pas nécessairement à chercher une motivation spécifique pour cette dernière série de révoltes, qui semblent avoir commencé à l'automne 406, un peu *avant* que Vandales, Alains et Suèves ne traversent le Rhin. Néanmoins, les deux phénomènes se produisirent dans une proximité chronologique troublante et je soupçonne qu'il y eut un lien entre eux, voire plusieurs.

En premier lieu, d'ordinaire des rébellions comme celles qui avaient éclaté en Bretagne ne duraient guère et il était bien rare qu'elles se répandent au-delà de la Manche, au point de toucher les institutions politiques et militaires sur la frontière rhénane. Le profil des deux premiers usurpateurs britanniques, en 406-407, était relativement banal : des personnages insignifiants dont les ambitions s'écroulèrent au premier obstacle. Le troisième homme – habituellement connu sous le titre de Constantin III – était d'une autre trempe. Non seulement il réussit à éviter d'être mis en pièces vingt minutes après son intronisation, mais il étendit rapidement son emprise sur la Gaule jusqu'aux Alpes, ralliant l'armée du Rhin à sa cause. Le temps qu'il déplace son centre de commandement à Boulogne, Vandales, Alains et Suèves avaient déjà franchi la frontière ; quant aux autorités centrales romaines en Italie – Stilicon en l'occurrence, qui gouvernait au nom d'Honorius –, elles n'avaient pas encore été en mesure de réagir.

Nous observons là un autre exemple d'un trait caractéristique du système romain. Totalement italocentrique, le régime de Stilicon ne réussit pas à se porter assez vite au secours de la Gaule au moment où elle en avait besoin, tandis que Constantin III, qui transféra ses enseignes en Gaule au printemps 407, offrait une chance de réplique efficace au désastre imminent. Une fois que Constantin se fut établi au sud de la Manche, des troupes sous son commandement livrèrent une série de rudes combats contre les Vandales et leurs acolytes⁴². C'est sans doute ce qui explique l'itinéraire des envahisseurs. Comme la réaction romaine à leurs incursions au nord, dans la région rhénane, se faisait plus structurée, les envahisseurs s'orientèrent vers le sud, en direction de l'Aquitaine et des Pyrénées.

Orose nous dit que Constantin III passa des traités avec les plus stables des clients germains de la région frontalière du Rhin – les Alamans, les Francs et les Burgondes –, à la fois pour sauvegarder sa position personnelle et pour s'assurer que les provinces gauloises ne seraient pas troublées par de nouvelles invasions⁴³. Il se gagna donc des soutiens en Gaule en se présentant comme le foyer de la résistance romaine contre les envahisseurs barbares, un rôle que les autorités centrales d'Italie n'arrivaient visiblement pas à incarner. Peut-être est-ce même le besoin d'une telle parade qui déclencha les coups d'État en Bretagne. Bien que la première révolte se soit produite un peu avant que les Vandales et leurs compères ne traversent le Rhin, les troubles fermentaient depuis un certain temps, nous l'avons vu. Même si le coup de tonnerre n'éclata que le 31 décembre 406, nul ne doutait, dans les cercles militaires sur le Rhin, qu'une crise majeure était en gestation. C'est – je présume – ce qui engendra l'agitation contre le gouvernement de Stilicon, dont Constantin III allait être bénéficiaire au premier chef.

9. La division de l'Espagne (411)



Les Goths d'Alaric

Les deux tiers de notre distribution sont maintenant réunis. À ce mélange déjà explosif, il nous faut ajouter un troisième élément : les Goths d'Alaric, entre les mains desquels Rome allait finir par tomber. Pour comprendre ces Goths et leur rôle dans l'intrigue, nous devons revenir sur la vingtaine d'années écoulées depuis que l'empereur Théodose I^{er} avait fini par restaurer la paix dans les Balkans, quatre ans après la bataille d'Andrinople.

Les Goths d'Alaric étaient les descendants directs des Tervinges et des Greuthunges qui avaient négocié le traité de paix de 382 avec Théodose I^{er}⁴⁴. Leurs relations avec l'État romain, comme on pouvait s'y attendre après ce mariage forcé (**voir [chapitre 4](#)**), étaient sujettes à des tensions périodiques. Les cas de révolte partielle ou totale reflétaient l'absolu manque de confiance entre les deux parties. Les autorités impériales faisaient pourtant ce qu'elles pouvaient – jusqu'à un certain

point – pour créer cette confiance. Quand un soldat goth fut mis en pièces par la populace à Constantinople, des sanctions financières substantielles s'abattirent sur la cité. De même, quand une garnison romaine stationnée à Tomi, sur la frontière du bas-Danube, s'en prit à un contingent militaire gothique cantonné à ses côtés, l'officier romain responsable fut démis. Théodose I^{er} était à l'évidence soucieux d'empêcher que des moments de friction ne déclenchent une révolte de plus grande ampleur, et nous savons aussi qu'il conviait de temps en temps les chefs goths à des banquets somptueux.

Les Goths – au moins certains d'entre eux – n'en suspectaient pas moins l'État romain de toujours chercher à démanteler la semi-autonomie qui leur avait été reconnue après qu'ils l'eurent arrachée par la force des armes entre 376 et 382. Le traité de paix de 382, en particulier, stipulait que d'importants contingents gothiques devaient être assujettis au service militaire quand l'empire jugeait bon de les mobiliser. Théodose I^{er} eut deux fois recours à cette clause, quand il eut à affronter des usurpateurs en Occident : d'abord Magnus Maximus en 387-388, puis Eugène en 392-393. En chacune de ces occasions, certains Goths préférèrent se révolter – ou désertre, à tout le moins – plutôt que de combattre dans une guerre civile romaine. La raison en était simple. L'État romain ne tolérait la semi-autonomie des Goths que parce que la balance des forces militaires pesait en ce sens. La politique traditionnelle à l'égard des immigrants avait été mise entre parenthèses, mais seulement dans le cas particulier de ces immigrants-là et uniquement en raison de leurs victoires sur Valens et Théodose I^{er}. Combattre dans une guerre civile romaine aurait nécessairement causé des pertes aux Goths et, si leurs effectifs militaires se trouvaient par trop érodés, rien n'empêcherait plus l'État romain de remettre en vigueur sa politique habituelle à l'égard des demandeurs d'asile. En faisant adopter le traité de paix au Sénat de Constantinople en janvier 383, comme nous l'avons vu, Thémistios espérait déjà de toutes ses forces que les Goths perdraient leur statut de semi-indépendance.

La deuxième de ces campagnes, contre l'usurpateur Eugène, jeta de l'huile sur le feu et renforça les soupçons des Goths. Théodose I^{er} avait tenté de gouverner l'empire tout entier depuis Constantinople, avec un résultat prévisible : en Occident, des éléments mécontents propulsèrent leur propre candidat au pouvoir. À la bataille décisive du Frigidus (la Rivière froide), sur les marches d'Italie, les Goths se trouvèrent en première ligne durant le premier jour de bataille, qui resta indécis, et subirent de lourdes pertes. Une relation, nettement exagérée, prétend que périrent dix mille Goths. Son auteur, le chrétien Orose, dit même que

l'affrontement produisit deux victoires romaines : l'une sur Eugène et l'autre sur les Goths, justement parce qu'ils avaient perdu tant d'hommes⁴⁵.

Quand l'empereur Théodose I^{er} mourut au début de l'année 395, les Goths étaient donc mûrs pour la révolte, résolus à réécrire les termes de l'accord de 382 pour s'assurer d'un meilleur degré de protection. En brandissant la bannière de la rébellion, ils se désignèrent un chef suprême, pour la première fois depuis la disparition de Fritigern, Alathéus et Safrax – et ce en parfaite contravention avec le traité. Leur choix tomba sur Alaric, qui s'était fait un nom dans une révolte antérieure, plus modeste, après la campagne contre Magnus Maximus. Quant à savoir comment les Goths entendaient précisément renégocier l'accord de paix, nos sources romaines, hostiles à leur cause, ne sont guère d'un grand secours. Une des exigences des Goths dans toute nouvelle négociation, c'était que les Romains reconnaissent leur droit à avoir leur propre chef, en lui conférant le statut officiel de général romain à part entière (*magister militum*). Qu'il y ait eu d'autres conditions à la clé – en particulier que l'office de général s'accompagne de soldes plein tarif pour ses hommes –, le point n'est pas clair, mais parfaitement possible⁴⁶. Les Goths en avaient assez de leur autonomie politique bancale au sein de l'État romain, si novatrice qu'elle ait été au moment où elle avait été instituée, un quart de siècle plus tôt.

Un autre point essentiel à propos des Goths d'Alaric. En 376, les Goths étaient arrivés sur le Danube en deux groupes distincts, les Tervinges et les Greuthunges, chacun avec ses propres chefs. Ils avaient plutôt bien coopéré dans la guerre qui s'était ensuivie, ce qui n'empêcha pas certaines rivalités de se faire jour. À la veille d'Andrinople, Fritigern tenta de se présenter à Valens comme l'unique chef reconnu de tous les Goths. Puis, deux ans plus tard, les deux groupes se séparèrent à nouveau, chacun partant dans sa direction. Ce qui advint ensuite est l'objet d'un débat. D'aucuns avancent que les Tervinges et les Greuthunges signèrent des traités séparés avec Rome. Mon point de vue personnel est que le traité de 382 valait pour les deux groupes. Quelque option que l'on préfère, elle ne change rien au point le plus important, à savoir qu'au cours du règne d'Alaric, la vieille distinction entre Tervinges et Greuthunges disparut à jamais et que leurs deux armées n'en firent plus qu'une⁴⁷. Le processus que nous avons vu à l'œuvre en Germanie, au-delà de la frontière romaine, entre le I^{er} et le IV^e siècle – la montée en puissance de groupements politiques plus vastes et plus homogènes – avait maintenant fait tache d'huile sur le territoire romain : il en résultait une force avec laquelle il fallait désormais compter. Les raisons qui présidèrent à l'unification des Goths étaient fort simples et elles expliquent pourquoi les deux groupes de départ avaient déjà

coopéré durant la guerre de 376-382. En agissant comme une bien plus vaste entité, ils renforçaient leur sécurité grâce à des effectifs plus nombreux et accroissaient leurs chances de négocier un accord plus favorable, s'ouvrant donc la perspective d'un meilleur avenir dans un monde romain qui était loin d'accepter leur présence de gaieté de cœur.

La révolte des Goths d'Alaric, au début de l'année 395, fut donc un événement historique considérable. Une nouvelle force était en marche, cherchant à venger ses pertes de la bataille du Frigidus et à renégocier un traité de paix vieux de treize ans. Pour les Romains, le problème s'avéra difficile à résoudre. Unis, les Goths étaient trop puissants pour être rapidement éliminés. En 395 et de nouveau en 397, ils eurent affaire à une armée romaine nombreuse, mais, en réalité, le combat fut limité, sans doute parce que les adversaires étaient de force trop égale pour que l'un des deux prenne le risque de se lancer dans la bataille⁴⁸. En même temps, les vieilles habitudes avaient la vie dure, et aucun homme politique romain n'était particulièrement pressé de concéder aux Goths de nouvelles garanties. Frustré dans son désir de trouver un accord politique, Alaric lâche la bride à ses hommes. Une fois de plus, ce fut la population des provinces balkaniques qui en fit les frais. La révolte éclata d'abord en Thrace, au nord-est, mais, entre 395 et 397, les Goths firent route vers le sud, jusqu'à Athènes, puis vers l'ouest et le nord en direction de la côte adriatique, jusqu'à l'Épire, se livrant allègrement au pillage au fil de leur progression, sans jamais cesser de tâter le terrain pour trouver un nouvel accord politique.

À Constantinople, dans ces années-là, les intrigues de cour allaient bon train. Le fils aîné de Théodose I^{er} – l'empereur d'Orient Arcadius, qui était pourtant âgé de vingt ans en 397 – ne gouverna jamais réellement, mais fut toujours entouré par un essaim de politiciens ambitieux, cherchant à s'emparer du pouvoir en obtenant ses faveurs. En 397, le plus puissant des courtisans de l'époque, l'eunuque et grand chambellan Eutrope, était disposé à négocier. Il fit d'Alaric un général romain ; il concéda aux Goths les meilleures conditions possibles et les garanties supplémentaires qu'ils réclamaient ; il leur permit de s'installer en Dacie et en Macédoine ; et sans doute prit-il des mesures pour que la production locale, prélevée comme impôt en nature, soit détournée à leur profit et consacrée à leur subsistance. Le sort d'Eutrope est hautement instructif. Les eunuques étaient des figures généralement tournées en dérision dans le monde romain ; on les dépeignait comme immoraux et cupides : tout à fait le genre à prendre des gants avec des barbares exigeant de l'argent à grand renfort de menaces. À la fois comme eunuque et comme conciliateur envers les Goths, Eutrope était dans une position

vulnérable, ce qui fut exploité à fond par ses adversaires. Il fut logiquement renversé à l'été 399⁴⁹. Ses successeurs déchirèrent l'accord avec Alaric et refusèrent de négocier plus avant.

Au cours des deux années suivantes, Constantinople connut de fréquents changements de régime, mais aucun homme politique d'Orient n'était disposé à engager les tractations avec Alaric : concéder aux Goths le genre de conditions qu'ils espéraient aurait été un suicide politique. En 400, un coup d'État fut organisé contre Gainas, un général romain d'origine gothique qui était un des multiples prétendants au pouvoir après la chute d'Eutrope. Le rôle de premier plan de Gainas – et d'autres généraux comme lui d'origine non romaine – découlait de la réorganisation de l'armée à l'époque romaine tardive. À la différence de la période du Haut-Empire où seuls les citoyens romains étaient recrutés dans les légions, tout le monde pouvait servir dans les armées de campagne (*comitatenses*) de l'empire tardif, politiquement influentes. Rien n'empêchait des individus compétents d'origine non romaine de s'élever dans les rangs des *comitatenses* et d'acquérir un réel poids politique. Par suite, à partir de la première moitié du IV^e siècle, une série de généraux d'origine barbare figure dans les archives des cours impériales. À l'occasion, de tels hommes eurent – ou furent soupçonnés d'avoir – des vues sur la pourpre elle-même. Sylvain, d'origine franque, en est une bonne illustration : un de nos historiens, Ammien Marcellin, prit part à une tentative d'assassinat pour l'éliminer. Mais, bien plus souvent, les généraux « barbares » jouèrent des coudes avec des politiciens civils pour exercer une influence dans les coulisses du pouvoir. Toutefois, quoi que des sources hostiles aient pu en dire, il n'y a aucune – preuve d'aucune sorte que ces généraux n'aient pas été d'une totale loyauté envers l'empire. Certains de ces hommes étiquetés « barbares » étaient des immigrants de deuxième génération qui avaient reçu une éducation classique, aussi pleinement romains, autrement dit, que n'importe qui d'autre.

Figure dominante à Constantinople à l'automne 399, Gainas fut évincé par certains de ses anciens alliés l'année suivante. Il était, à ce qu'il semble, un immigrant goth de première génération et constituait par conséquent une cible facile pour la propagande anti-barbare, tout particulièrement à l'époque où les Goths d'Alaric pillaient les Balkans en tous sens. Il n'y a pas le moindre indice, cependant, qu'il ait eu l'intention de faire cause commune avec eux. Lors du violent coup d'État qui lui fit perdre le pouvoir, Gainas réussit à quitter Constantinople vivant, mais plusieurs milliers de Goths, qui habitaient dans la cité comme membres de l'armée d'Orient, furent massacrés avec femmes et enfants en grand nombre.

Par la suite, les Goths d'Alaric n'eurent à affronter aucune menace militaire directe de la part de l'empire romain d'Orient, mais ils furent désormais exclus des affaires politiques à Constantinople et ils perdirent bientôt tout espoir d'obtenir un nouvel accord. Pour tenter de sortir de l'impasse, Alaric entraîna ses compagnons en Italie à l'automne 401 et, au long des douze mois suivants, il chercha à obtenir une ouverture du côté de Stilicon, qui gouvernait de fait l'empire d'Occident. De nouveau, Alaric joua de l'intimidation, mais Stilicon ne fut pas plus conciliant que les successeurs d'Eutrope ne l'avaient été en Orient. Coupés des sources habituelles de ravitaillement dont ils disposaient dans les Balkans, les Goths ne pouvaient prolonger indéfiniment leur aventure italienne⁵⁰. Entre l'automne et l'hiver 402-403, après deux batailles dont nul n'était sorti vainqueur, ils firent retraite par-delà les Alpes dinariques dans leurs vieux repaires de Dacie et de Macédoine.

Alaric n'avait pas eu le choix. Et il lui fallait à nouveau songer à la manière d'amener une moitié de l'empire ou l'autre à la table des négociations. Les Goths se réinstallèrent dans les mêmes zones des Balkans qu'ils avaient occupés entre 397 et 401, réactivant – peut-on supposer – les sources d'approvisionnement qui leur avaient alors permis de se nourrir. Ils y restèrent pendant plus de trois ans. Coincés dans un terrain vague – politiquement parlant –, ils se trouvèrent pris, au sens propre et au sens figuré, entre les moitiés orientale et occidentale de l'empire, attendant que quelqu'un leur fasse signe.

À la fin de l'année 406, une manœuvre d'approche vint finalement de Stilicon en Italie – à la grande surprise d'Alaric, j'imagine. Quatre ans plus tôt, le régent d'Occident avait remué ciel et terre pour tenir Alaric et ses Goths à distance. Maintenant, voici qu'il les courtisait en vue d'une alliance. Plus étrange encore : Stilicon fit cette ouverture à Alaric après la défaite de Radagaise, à un moment où – comme nous l'avons vu – on pouvait déjà percevoir, sur la frontière du Rhin, les signes avant-coureurs de la tourmente qui allait déferler sur le territoire romain ; mais ce que Stilicon proposait, c'était une alliance dans laquelle lui et Alaric auraient tous deux combattu Constantinople et non pas réglé les problèmes sur le Rhin. Pour saisir l'attitude de Stilicon, si bizarre en apparence, et pour comprendre comment ses conséquences inattendues menèrent au sac de Rome, il nous faut regarder de plus près du côté du généralissime d'Occident et préciser sa position dans le tableau d'ensemble.

Stilicon et Alaric

Flavius Stilicon est une figure sur laquelle les opinions – des anciens comme des modernes – sont profondément divisées. Il incarnait, avec une singulière réussite,

le profil de carrière sous l'empire tardif qui permit à des non-Romains, comme Gainas, d'accéder à la notoriété politique par la notoriété militaire. Fils d'un officier romain de cavalerie, vandale d'origine, et d'une mère romaine, il connut une brillante carrière politique à la cour de Théodose I^{er} à Constantinople, occupant une série de positions prestigieuses dans l'état-major au cours des années 380 et au début de la décennie 390. En 393, il accompagna l'empereur en Occident dans une campagne contre l'usurpateur Eugène et, à la suite, il fut nommé général en chef (*comes et magister utriusque militiae praesentalis*) à la tête des forces armées de l'empire d'Occident. Au début de l'année 395, Théodose I^{er} mourut à l'improviste à Milan à l'âge de quarante-neuf ans, après avoir nommé Stilicon – semble-t-il – tuteur de son plus jeune fils Honorius qui avait aussi fait le voyage en Occident. Du moins est-ce ce que Stilicon rapporta, se prévalant d'une conversation qu'il aurait eue avec l'empereur sur son lit de mort, et il n'y eut personne pour le démentir. Au fils aîné de Théodose I^{er}, Arcadius, il échut de gouverner l'Orient depuis Constantinople. Né en septembre 384, Honorius était âgé de moins de dix ans au moment de la mort de son père, et les rênes du pouvoir tombèrent donc naturellement aux mains de Stilicon.

Jusque-là, la carrière du général avait donc été entièrement centrée sur l'Orient, mais voici qu'il se trouvait maintenant le gouverneur indiscuté de l'Occident. On perçoit son besoin de créer des liens avec tout détenteur de pouvoir et d'influence dans la manière dont il courtisa assidûment le vieux Sénat romain. En mai 395, il fit passer une loi réhabilitant tous ceux qui avaient exercé un office sous la coupe de l'usurpateur Eugène ; un beau geste en leur faveur⁵¹. Peu après 395, notre vieil ami Symmaque – profitant d'un retour en grâce, à en juger d'après sa correspondance – se trouva soudain parmi les personnages courtisés par Stilicon⁵². Peut-être deux sur trois des lettres conservées de Symmaque furent-elles écrites entre 395 et sa mort en 402 ; or ces lettres tardives le montrent sous les traits d'un homme d'une influence considérable. D'abord, il fut en mesure de sauver son gendre Nicomaque Flavien, alors qu'il avait servi comme préfet urbain sous Eugène. Il lui assura une réhabilitation politique qui culmina dans sa nomination, de nouveau, au poste de préfet urbain en 399-400 sous Honorius et Stilicon – et sans atteinte à son patrimoine foncier⁵³. Alors qu'il ne détenait pas de fonctions officielles, Symmaque intervint aussi dans la sphère publique, jouant un rôle décisif en 397 – comme nous allons le voir – en réussissant à convaincre le Sénat de déclarer ennemi public Gildon, commandant en Afrique du Nord qui voulait se révolter contre Stilicon en faveur de Constantinople.

Pendant plus d'une décennie, grâce à son habileté politique, Stilicon tint fermement le pouvoir, ce qui n'était pas une mince affaire au vu des vicissitudes que la fortune mit sur son chemin. Il s'attira certaines d'entre elles. La vérité sur les dernières volontés de Théodose I^{er} ne sera jamais connue. Mais, peu de temps après la mort de l'empereur, Stilicon prétendit que le défunt avait ordonné qu'il devienne le tuteur de ses *deux* fils. Comme le poète Claudien, propagandiste de Stilicon à Rome, le déclara devant le Sénat : « Alors la puissance de Rome fut confiée à tes soins, Stilicon ; dans tes mains fut placée la gouvernance du monde. La majesté jumelle des deux frères et les armées des deux cours royales furent remises à ta charge⁵⁴. » Tout suggère – du moins en ce qui concerne Arcadius – que c'était un mensonge, autorisant comme par hasard Stilicon à prétendre au pouvoir dans son Orient natal, en plus du pouvoir qu'il détenait déjà en Occident où il n'était installé que depuis peu. Il continua à agir conformément à ses prétentions.

Le véritable but de ses deux interventions sur le territoire oriental, en 395 et en 397 contre la révolte des Goths d'Alaric, était d'être reconnu comme le sauveur – et par conséquent, le dirigeant naturel – de l'Orient. Ces ambitions furent fermement contrées par ses pairs à Constantinople. Comme nous l'avons dit, ils étaient fort occupés à se combattre entre eux pour avoir barre sur le passif Arcadius et le dernier de leurs souhaits aurait été de voir Stilicon chevauchant à leur secours. Sans surprise, ils le gardaient maintenant à distance en lui mettant tous les bâtons possibles dans les roues.

Le plus dangereux de ces mauvais coups fut porté à l'automne 397, quand le commandant militaire en Afrique déjà cité, Gildon, fut amené à changer d'allégeance en faveur de Constantinople. La menace pour Stilicon était de taille, car le blé africain servait à nourrir la cité de Rome. Toute interruption dans l'approvisionnement pouvait rapidement saper sa position politique. En l'occurrence, il se tira brillamment d'affaire, envoyant en Afrique du Nord le frère de Gildon, Mascezel. Gildon avait causé la mort du fils de Mascezel, si bien que ce dernier avait de la rancune à revendre. La révolte prit fin en juillet 398, et l'Afrique en était revenue à son allégeance traditionnelle en faveur de l'Occident avant que la récolte de l'année n'ait été engrangée.

Stilicon vint aussi à bout de l'invasion d'Alaric en Italie en 401-402 – une invasion que les autorités de Constantinople n'autorisèrent sans doute pas, contrairement à ce que l'on a parfois supputé, mais qu'elles ne firent sûrement rien pour décourager. Puis, exactement trois ans plus tard, surgirent Radagaise et sa horde de Goths. Une fois de plus, Stilicon s'en sortit, assez facilement au bout du compte. Tout au long de ces événements, il ne manqua pas de soutiens : les forces militaires centrales et

régionales, le Sénat de Rome et l'administration impériale, pour n'en citer que trois. Mais le point crucial était sa relation avec Honorius, le fils de Théodose I^{er}. Pour bien tenir l'empereur en main, quand il atteignit l'adolescence, Stilicon le maria avec sa fille Marie en 398. Cette alliance ajouta une garantie de plus à la position du général, mais les relations avec Honorius ne pouvaient que s'avérer quelque peu délicates quand le jeune empereur deviendrait adulte.

Jusqu'en août 406, Stilicon s'acquitta plutôt bien de cet exercice périlleux. Il avait échoué à unifier l'Orient et l'Occident, mais Honorius restait sans ambages sous sa coupe. L'Afrique en était revenue à son allégeance à l'Occident et deux attaques gothiques sur l'Italie avaient été repoussées avec succès. C'est alors, au lendemain de la défaite de Radagaise, que se produisit le plus mystérieux épisode de la carrière de Stilicon. À ce moment, la situation se dégradait au nord. Le premier des coups d'État avait éclaté en Bretagne ; il y avait des combats à l'est du Rhin et tout indiquait que les troubles allaient déborder sur le territoire romain (même s'ils n'avaient rien à voir, ni par le nombre ni par la forme, avec le passage du Rhin encore à venir). Toutefois, comme nous l'avons vu, au lieu de faire route vers le nord avec tous les soldats aguerris qu'il pouvait rassembler, Stilicon choisit de repartir au combat contre ses homologues de Constantinople. Son objectif, lorsqu'il rouvrit les hostilités à la toute fin de 406, était bien plus limité qu'en 395-396. Il exigeait le retour des diocèses de Dacie et de Macédoine (la partie orientale de la préfecture d'Illyrie, qui avait été transférée sous le contrôle administratif de Constantinople pendant le règne de Théodose I^{er}). Puis, menaçant de déclencher la guerre au cas où l'Orient résisterait, il rechercha une alliance militaire avec les Goths d'Alaric.

Il est toujours possible que Stilicon ait simplement commis une catastrophique erreur de jugement, obsédé qu'il était, d'un côté, par ses ambitions orientales et sous-estimant, de l'autre, la crise au nord. Mais, même s'il ne réussit vraisemblablement pas à saisir la vitesse à laquelle la crise virait au désastre, je ne crois pas qu'il ait complètement perdu la tête. Et je ne suis pas seul de cette opinion. Le point capital, c'est que Stilicon ne tentait plus de s'emparer du pouvoir à Constantinople. Son objectif bien plus limité – reprendre la Dacie et la Macédoine en Illyrie orientale – laisse à penser qu'il y avait là, pour lui, un enjeu précis et non pas une question de pure gloriole. Les montagnes et les plaines perchées à l'est de l'Illyrie étaient un traditionnel bassin de recrutement pour les armées romaines (un peu comme les Highlands d'Écosse pour l'armée britannique). On a donc émis l'hypothèse que cette ambition, étrange en apparence, de s'emparer de l'Illyrie à la fin de l'année 406 était liée à la crise qui enflait sur le Rhin. Stilicon avait un besoin

éperdu de main-d'œuvre militaire : aussi récupérer l'Illyrie orientale aurait-il pu être un plan astucieux pour s'assurer d'une aire vitale de recrutement. Mais transformer des recrues en soldats est une opération qui prend du temps et le temps, à l'évidence, faisait cruellement défaut à Stilicon. Il y avait cependant, en Illyrie orientale, une force militaire disponible, déjà parfaitement entraînée, expérimentée et aguerrie : les Goths d'Alaric.

Pour comprendre en quoi disputer l'Illyrie orientale à Constantinople pouvait avoir un rapport avec le fait de s'assurer le soutien d'Alaric contre la plus grave menace qui planait au nord, il nous faut aussi prendre en compte les objectifs des Goths. Comme Alaric l'avait régulièrement démontré depuis 395, il était tout à fait désireux de sceller une alliance militaire avec l'État romain, mais ce devait être au juste prix et les défauts perceptibles dans le traité de 382 devaient être profondément rectifiés. Comme nous le savons, cette refonte impliquait, pour les Goths, la pleine reconnaissance de leur chef suprême et le choix d'un territoire productif officiellement affecté à leur subsistance (c'est ce qu'ils avaient obtenu d'Eutrope en 397, et ils devaient continuer à maintenir ces revendications à la fin de la décennie 400). Le seul problème, pour Stilicon et Alaric, était de décider précisément où les Goths devaient s'établir. En 406, mis à part leur brève incursion en Italie, ils occupaient la Dacie et la Macédoine depuis 397. Mais l'Illyrie orientale, contrairement à la tradition établie, était à ce moment rattachée à l'empire d'Orient.

Stilicon était confronté à un dilemme. Il pouvait transférer les Goths des territoires qu'ils avaient occupés pendant le plus clair de la décennie passée vers des terres qu'il contrôlait lui-même ; ce qui lui aurait donné le droit de leur concéder en toute légalité l'implantation qu'ils réclamaient. Mais ce scénario aurait nécessairement créé une forte perturbation à la fois pour les Goths et – ce qui était peut-être plus important du point de vue de Stilicon – pour les propriétaires fonciers romains du territoire d'Occident, quel qu'il soit, vers lequel les Goths auraient migré. L'alternative pour lui, c'était de légitimer leur domination sur les territoires qu'ils contrôlaient *déjà*, ce qui impliquait alors de faire violence à Constantinople en remettant la main sur l'Illyrie orientale. Stilicon pencha finalement pour ce dernier choix et c'était, à la réflexion, le plus simple moyen d'attirer les Goths de son côté. Vue sous cet angle, la stratégie de Stilicon semble déjà nettement moins absurde.

Une alliance avec le vaste groupe d'Alaric lui aurait donné la main-d'œuvre militaire dont il avait besoin pour contrer le bouleversement qui se profilait au nord, avec peu de perturbation pour les territoires occidentaux. Et si cela devait déclencher une prise de bec avec Constantinople, qu'il en soit ainsi⁵⁵.

La chute de Stilicon et ses suites

Dans l'accord entre Stilicon et Alaric, il était prévu que, pour l'attaque contre l'empire d'Orient, les Goths seraient renforcés par un solide contingent provenant de l'armée romaine en Italie. Le général supposait, à mon avis, que le déploiement de ses ressources militaires aurait suffi à contraindre l'Orient à restituer les diocèses disputés, sans aller jusqu'à un assaut en règle contre Constantinople. À cette fin, Alaric déplaça ses troupes vers l'Épire (l'Albanie d'aujourd'hui), à l'intérieur de ce qui était encore officiellement l'Illyrie de l'Ouest, un territoire romain relevant de l'empire d'Occident, et il attendit les renforts de Stilicon qui devaient arriver en traversant l'Adriatique. Dans la mesure où il était impossible de mener en hiver des campagnes de grande envergure dans les Balkans, l'attaque était vraisemblablement programmée pour l'été suivant, en 407. Quoi qu'il en soit, tous les plans furent ruinés par la vitesse à laquelle les événements se précipitèrent en Bretagne et en Gaule. En mai-juin 407, alors qu'une grande campagne dans les Balkans était encore envisageable, les Vandales, les Alains et les Suèves avaient franchi le Rhin et se répandaient au travers de la Gaule. Pis, Constantin III avait déjà passé la Manche et rallié à sa bannière la plus grande partie du dispositif militaire en Gaule. En de telles circonstances, il devenait impossible de transborder une grande part de l'armée d'Italie de l'autre côté de l'Adriatique. Plutôt que d'épauler Alaric en Épire, Stilicon se contenta, en 407, d'envoyer en Gaule un de ses généraux – un Goth du nom de Sarus – pour essayer de contrer l'usurpation de Constantin III avant qu'elle ne gagne du terrain. La tentative échoua.

Au début de l'année 408, la position de Stilicon était précaire. Constantin et les barbares manœuvraient en diverses parties de la Gaule et l'ensemble des provinces gauloises, tout comme la Bretagne, échappait désormais au pouvoir central. L'Afrique du Nord et l'Espagne étaient encore acquises à Stilicon, mais Alaric s'impatiait en Épire. Ses Goths étaient désormais bloqués là depuis un an, attendant l'arrivée des légions, et la situation en Gaule était encore beaucoup trop critique pour qu'un dénouement soit proche. Il y avait un autre facteur en jeu. L'emprise d'Alaric sur ses propres hommes n'était pas du tout assurée et il lui fallait maintenir le moral des troupes. Stilicon allait-il vraiment tenir ses promesses ?

Au printemps 408, Alaric était inquiet au point d'exiger des garanties. Rappelant à Stilicon, non sans raison, que ses troupes n'avaient pour l'instant reçu aucun soutien financier, sans même parler d'un soutien militaire, il réclama quatre mille livres d'or. Agitant la menace de guerre s'ils n'étaient pas payés, les Goths avançaient désormais au nord et à l'ouest vers la province romaine de Norique (l'actuelle Autriche) sur les contreforts alpins, bien placés pour une incursion en

Italie si le besoin s'en faisait sentir. De la part d'un soi-disant allié, ce n'était pas la réaction la plus compatissante aux malheurs de Stilicon, mais Alaric devait donner des gages à ses propres troupes – et Stilicon, souvenons-nous, n'avait pas versé une larme quand il avait expulsé les Goths de force hors d'Italie en 401-402. L'empereur et la majorité du Sénat – nous dit-on – étaient favorables à la guerre avec les Goths. Mais voilà qui aurait ajouté aux envahisseurs du Rhin et à Constantin III un troisième ennemi, redoutable, si bien que Stilicon était d'avis contraire. Le Sénat se réunit à Rome pour un débat savamment orchestré où Stilicon défendit son point de vue. Il eut gain de cause et le Sénat approuva le versement en or. L'opposition, toutefois, ne fut pas en reste et un certain Lampadius entra dans l'histoire pour ce jugement : « Ce n'est pas la paix, mais un pacte de servitude » (*non est ista pax, sed pactio servitutis*). À ce stade, Stilicon avait épuisé presque tout ce qui lui restait de crédit politique, mais le destin n'en avait pas encore fini avec lui.

Le 1^{er} mai 408 mourut l'empereur d'Orient Arcadius, frère aîné de l'empereur d'Occident Honorius. Il laissait comme héritier un fils âgé de sept ans, Théodose II. Une fois de plus, Honorius et Stilicon se trouvèrent en désaccord. Le général voulait se rendre à Constantinople pour dire son mot dans les affaires d'Orient, mais l'empereur aussi voulait s'y rendre en personne. Quant au versement aux Goths, Stilicon l'emporta et en profita pour suggérer qu'Alaric soit envoyé en Gaule entre-temps. Mais le désaccord entre l'empereur et le général n'était que trop apparent, et un fonctionnaire de haut rang à la cour, Olympios, à l'origine protégé de Stilicon, œuvra à l'aggraver.

La volonté de Stilicon l'avait emporté sur tous les points, mais l'empire d'Occident était toujours dans un état épouvantable. Constantin III s'était maintenant établi en Arles, en Gaule méridionale et contrôlait les cols vers l'Italie. Il y avait des barbares dans toute la Gaule et Alaric, après avoir reçu son or, était toujours bloqué en Norique, l'œil rivé sur les passes des Alpes orientales. Rien d'étonnant, comme les sources le relatent, que Stilicon ait passé l'été 408 à élaborer des plans, mais sans les mettre à exécution ; tout l'édifice impérial était en passe de s'écrouler autour de lui. À ce moment – relate Zosime – Olympios joua son va-tout⁵⁶ : « Stilicon, dit notre informateur, préparait le voyage vers l'Orient dans le but de fomenter la chute du jeune Théodose II et le transfert en Orient de son propre fils Eucher. »

Ce message fut répété à l'envi et soigneusement diffusé parmi les troupes romaines de l'armée d'Italie, regroupées dans leur quartier général de Pavie (Ticinum). Quand Honorius vint pour les passer en revue avant de les envoyer combattre Constantin III, le 13 août, les troupes se mutinèrent et tuèrent de

nombreux partisans de Stilicon dans les échelons supérieurs de l'administration. En entendant ces nouvelles, le général

réunit les chefs de toutes les troupes barbares alliées qu'il avait avec lui, pour tenir conseil sur ce qu'il fallait faire. Tous convinrent que, si l'empereur avait été tué, ce qui était encore incertain, tous les alliés barbares devraient s'abattre d'un coup sur les soldats romains et donner à tous les autres une bonne leçon ; mais que, si l'empereur était sain et sauf, même si les hauts fonctionnaires avaient été tués, seuls les instigateurs de la mutinerie devraient être punis. [...] Cependant, quand ils découvrirent que l'empereur n'avait subi aucune offense, Stilicon décida de renoncer à punir les soldats et de retourner à Ravenne.

Ces troupes barbares étaient principalement constituées des quelque douze mille hommes du roi goth Radagaise, que Stilicon avait enrôlés après la défaite de leur chef et qui formaient une entité distincte au cœur de l'armée d'Italie. Rien ne suggère qu'il y ait eu quelque division que ce soit entre Romains et barbares dans les autres régiments, les réguliers ; et après la chute de Stilicon, beaucoup de non-Romains, recrutés à titre individuel au fil des ans, continuèrent à servir dans ces unités. À Ravenne, Stilicon chercha d'abord refuge dans une église ; mais ensuite il se rendit, se sachant destiné à une mort certaine, et ne permit pas à ses serviteurs de s'interposer. Il fut décapité le 22 août.

Ainsi périt le généralissime d'Occident, après treize années de pouvoir. Nombre de ses lieutenants avaient été tués au cours de la mutinerie à Pavie et les autres furent alors pourchassés et éliminés. Son fils Eucher fut arrêté et exécuté, tandis qu'Honorius divorçait de la fille de Stilicon. Le changement de régime à la romaine était cruel, à l'instar de nombreux politiciens ; il était brutal et complet. Le dernier trait d'Olympios contre son ancien protecteur se traduisit par une série de lois promulguées entre septembre et novembre 408 : elles ordonnaient la confiscation de toutes les propriétés de Stilicon et punissaient quiconque tenterait de s'accrocher à quoi que ce soit qui ait jadis appartenu à ce « brigand public⁵⁷ ». À mon sens, comme dans le cas de Macbeth, « rien dans sa vie ne l'honore plus que la façon dont il l'a quittée ». Stilicon préféra mourir tranquillement, plutôt que de dévaster ce qui restait de l'empire romain dans une guerre civile de plus. Il nous a laissé l'image d'un loyal serviteur de l'État, d'une stature hors du commun ; notre meilleur informateur, Olympiodore, avait par exemple une nette sympathie pour lui. Bien qu'un historien grec anti-barbare, Eunape, l'accuse de collusion avec Alaric à partir des années 390, il n'y a pas le moindre indice du fait qu'avoir un père Vandale l'ait induit à se comporter autrement que comme un loyal officier romain. Stilicon eut juste la malchance d'être aux commandes au moment où les Huns bouleversèrent l'équilibre des forces sur lequel l'empire s'était traditionnellement reposé. Il n'y a pas tant d'individus, au cours de l'histoire, qui auraient été capables de se tirer d'affaire

avec un empereur rétif, des Vandales, des Alains et des Suèves, un coup d'État à grande échelle et un énorme groupe de Goths – en ayant, de surcroît, à affronter tous ces problèmes à la fois⁵⁸.

La sagesse qui présida aux choix politiques de Stilicon se manifeste dans les événements qui suivirent sa mort. Le nouveau régime dirigé par Olympios, qui s'autoproclama maître des offices (*magister officium*) – une position de haut fonctionnaire avec des responsabilités de grande envergure, une sorte de chef de l'administration civile –, inversa complètement la stratégie de Stilicon. La guerre avec les Goths fut dès lors à l'ordre du jour – et non plus la paix –, tandis que l'offre que fit Alaric d'échanger des otages, en contrepartie d'un versement et du retrait des marges d'Italie, fut fermement rejetée.

Les Goths étaient maintenant dans un désert politique, plus mal lotis, par certains côtés, qu'avant 406. À cette époque, ils avaient au moins une base bien établie. Désormais, ils se trouvaient dans un territoire qui ne leur était pas familier, sans liens avec une population locale en mesure de leur procurer leur nourriture. Mais, sur un point essentiel, les Goths d'Alaric étaient en passe de connaître une meilleure situation qu'auparavant. Peu de temps après l'exécution de Stilicon, les éléments de souche romaine dans l'armée d'Italie déclenchèrent une série de meurtres et de dévastations contre les familles et les biens des soldats barbares que le généralissime avait recrutés et qui, pour nombre d'entre eux, étaient d'anciens partisans de Radagaise. Leurs familles, qui avaient été dispersées en diverses cités d'Italie, furent massacrées. Indignés, les hommes rallièrent Alaric, accroissant sans doute le nombre de ses combattants aux environs de trente mille hommes. Ce renfort n'était que le premier d'une série. Plus tard, quand les Goths campaient à l'extérieur de Rome en 409, ils furent rejoints par une masse d'esclaves qui fit monter l'effectif d'Alaric à un total de quarante mille guerriers. Là aussi, je suppose que la plupart de ces esclaves étaient les moins chanceux des partisans de Radagaise plutôt que d'anciens mitrons romains. Trois ans exactement après que des hordes de Goths eurent été vendues en esclavage, Alaric leur offrit l'occasion d'en finir avec leur servitude sous le joug des Romains⁵⁹.

À l'automne 408, désormais aux commandes d'une multitude de Goths plus imposante qu'elle n'avait jamais été, Alaric tenta un coup d'audace. Assemblant tous ses hommes, y compris ceux qui stationnaient en Pannonie avec son beau-frère Athaulf, il franchit les Alpes et s'avança en Italie, semant la destruction en tous lieux tandis qu'il fondait sur Rome. Il arriva sous les murs de la cité en novembre et bien vite l'assiégea, empêchant donc l'entrée de toute nourriture. Toutefois, il s'avéra bientôt qu'Alaric n'avait pas la moindre intention de s'emparer de la Ville. Ce qu'il

voulait – et ce qu’il obtint effectivement à la fin de l’année – c’était bien évidemment un butin. Le Sénat romain accepta de lui payer une rançon de cinq mille livres d’or et de trente mille livres d’argent, avec une grande quantité de soieries, de peaux et d’épices – particulièrement bienvenus à un moment où il devait cultiver la loyauté d’une armée qu’il venait de recruter. Mais, comme il l’avait fait depuis 395, le chef goth multiplia aussi les efforts pour trouver un *modus vivendi* avec l’État romain ; et il désirait l’aide du Sénat en ce sens, pour atteindre le principal objectif de toute sa carrière politique. Une ambassade sénatoriale approcha Honorius pour une médiation, prônant l’idée d’un échange d’otages et d’une alliance militaire. L’empereur fit courir la rumeur qu’il accepterait l’offre, si bien que les Goths levèrent le siège et se retirèrent au nord, à l’intérieur de la Toscane.

Mais soit Honorius jouait la montre, soit il hésitait sur le parti à prendre. L’influence d’Olympios était encore assez forte pour empêcher la ratification de l’accord et Alaric, particulièrement furieux après l’embuscade tendue à une partie de ses troupes près de Pise, s’en revint à Rome pour marteler son message. Sous la pression gothique, une autre ambassade de sénateurs, cette fois-ci avec une escorte de Goths, fila au nord vers Ravenne – désormais cœur politique de l’empire – où Honorius résidait. Il était grand temps d’ouvrir les discussions, déclarèrent-ils. Cela suffit à ruiner le crédit d’Olympios auprès de l’empereur. Il n’était simplement pas possible de mobiliser l’armée romaine en Italie et d’attaquer les Goths : les deux parties en présence étaient de force égale, si bien que la victoire aurait été incertaine ; et de surcroît, un affrontement entre Romains et Goths aurait permis à Constantin III, encore en Arles, de franchir des Alpes. La seule solution était de négocier.

En avril 409, l’homme qui avait le plus d’influence sur l’empereur était un ancien partisan de Stilicon, Jovius, préfet prétorien d’Italie ; il avait auparavant été envoyé pour prendre contact avec les Goths, quand ils attendaient en Épire l’arrivée de Stilicon pour lancer la campagne conjointe qu’ils avaient programmée contre l’empire d’Orient. Les tractations s’ouvrirent entre Alaric et Jovius à Rimini et les chances de paix semblèrent favorables, précisément parce que le parti impérial n’avait guère de solution de rechange. Constantin III était occupé à promouvoir ses fils à la pourpre, ce qui constituait à coup sûr une menace directe, s’il en fut, de changement imminent de dynastie. Honorius, en fait, était maintenant si terrorisé par Constantin qu’à un moment donné de l’année 409, en geste de reconnaissance officielle, il lui envoya une toge pourpre. Une tentative d’infiltration d’une garnison de six mille hommes à l’intérieur de Rome, ourdie par certains officiers d’Honorius,

tourna aussi à la catastrophe, avec à peine une centaine de survivants. Entre-temps, les troupes stationnées à Ravenne devenaient nerveuses. Pour Honorius, aller au combat était donc hors de question. Alaric le savait, comme ses premières exigences le révélèrent. Zosime témoigne⁶⁰ : « Alaric exigea qu'un montant déterminé d'or et de grain lui soit fourni chaque année et que lui et ses hommes puissent vivre dans les deux Vénétie, en Norique et en Dalmatie. » Jovius acquiesça et requit aussi qu'Honorius nomme officiellement Alaric général en chef (*magister utriusque militiae*). L'accord aurait comblé les Goths de richesses et aurait fait de leur chef un personnage de grande influence à la cour ; il était aussi prévu de positionner une armée gothique sur les principaux cols alpins à l'est, ouvrant l'accès à l'Italie, et près de Ravenne.

Mais il y avait une pierre d'achoppement. Honorius était prêt à accepter les demandes de grain et d'or, pas le généralat. Il répondit par une lettre insultante qui fut lue au cours des négociations. Alaric claqua la porte, mais ensuite, curieusement, il changea d'avis. Cette fois-ci, il fit appel à des évêques romains pour lui servir d'ambassadeurs. Le message qu'ils délivrèrent était ainsi conçu :

Alaric ne voulait pas à présent office ou honneur, pas plus qu'il ne désirait dorénavant s'installer dans les provinces précédemment spécifiées, mais il voulait seulement les deux Norique, qui se situent dans les lointaines contrées du Danube, sujettes à de perpétuelles invasions, et paient peu d'impôts au trésor. De surcroît, il se contenterait d'autant de grain chaque année que l'empereur le jugerait suffisant et il oublierait l'or. [...] Quand Alaric fit ces propositions justes et raisonnables, chacun s'émerveilla de la modération de cet homme.

Il n'était plus question de l'hypothétique protectorat gothique ; plus question non plus de versements en or ; les Goths vivraient tranquillement dans une province frontalière, bien loin de Ravenne. La modération d'Alaric peut étonner, mais elle révèle sa vision du panorama d'ensemble. À ce moment, il avait la puissance militaire pour s'emparer d'à peu près tout ce qu'il voulait, mais il préférait négocier un accord de paix durable avec l'État romain. Il devait avoir un sens aigu de la force latente que l'empire pouvait réactiver à un moment voulu, ce qui l'incitait à jouer la sécurité avant tout.

Mais l'agitation régnait encore à la cour d'Honorius. L'historien Olympiodore trouvait les clauses revues par Alaric extrêmement raisonnables, mais, là encore, elles n'en furent pas moins rejetées. Aussi Alaric retourna-t-il à Rome pour la troisième fois, organisa son deuxième siège et décida de faire monter les enchères. Fin 409, il persuada le Sénat d'élire son propre empereur, Priscus Attale, si bien

que, pour un temps, l'Occident eut un troisième Auguste aux côtés d'Honorius et de Constantin III.

Issu d'une influente famille sénatoriale, Attale avait eu une place éminente dans la vie publique pendant plus d'une décennie. Des ambassades furent alors envoyées à Honorius par le Sénat, le menaçant de mutilation et d'exil ; Alaric en personne, nommé général en chef d'Attale, s'appliqua à soumettre la plupart des cités d'Italie du Nord et mit le siège à Ravenne ; d'autres troupes furent expédiées vers l'Afrique du Nord, qui était restée fidèle à Honorius. À un moment donné, Honorius fut sur le point de s'enfuir, mais quatre mille hommes arrivèrent d'Orient juste à temps pour sauver Ravenne, et de l'argent fut envoyé d'Afrique du Nord en quantité suffisante pour s'assurer de la loyauté de l'armée d'Italie. Attale tenta à deux reprises, sans grande conviction, de s'emparer de l'Afrique du Nord, mais il refusa d'employer le moindre guerrier d'Alaric. Le chef goth en eut plus qu'assez. Peut-être son idée, au départ, avait-elle été d'introniser un empereur à sa botte, ou peut-être la promotion d'Attale avait-elle été dès l'origine une monnaie d'échange. Toujours est-il qu'en juillet 410, il déposa Attale et rouvrit les négociations avec Honorius qui, grâce à l'arrivée de troupes d'Orient et de fonds d'Afrique, avait repris confiance. Une rencontre fut arrangée et Alaric s'approcha à une distance de soixante stades (douze kilomètres environ) de Ravenne. Pendant ce temps, des éléments sans scrupules dans l'entourage militaire d'Honorius demeuraient hostiles à toute négociation. Comme Alaric attendait Honorius, il fut attaqué par une petite troupe romaine menée par Sarus. Par la suite, vers le milieu des années 410, le frère de Sarus, Sigéric, fut assez influent parmi les Goths d'Alaric pour prétendre prendre leur tête ; ce qui, en lien avec l'hostilité documentée de Sarus contre Alaric et son beau-frère Athaulf, me laisse à penser que Sarus était un rival sur lequel Alaric l'avait emporté pour prendre la tête des Goths dans les années 390⁶¹.

Alaric se sentit outragé, à la fois par l'attaque et – si je vois juste – par l'identité de son agresseur. Renonçant à leur idée de négocier avec Ravenne, les Goths tournèrent les talons et repartirent pour Rome une quatrième fois. Ils y mirent en place leur troisième siège. Nul doute que, cette fois, les matrones des environs de Rome attendaient les barbares et leur avaient préparé leurs chambres. Ils firent une brève halte à l'extérieur des murs, puis la porte Salaria s'ouvrit⁶².

Le sac de Rome

D'après l'opinion générale, voici l'une des plus policées des mises à sac d'une cité jamais attestée. Les Goths d'Alaric étaient chrétiens et traitèrent de nombreux lieux saints de Rome avec grand respect. Les deux principales basiliques, Saint-Pierre et

Saint-Paul, furent désignées comme lieu d'asile. Ceux qui s'enfuyaient là étaient laissés en paix et, par la suite, des Romains réfugiés en Afrique rapportèrent avec étonnement que les Goths y avaient même conduit certaines saintes femmes – en particulier une nommée Marcella – avant de piller méthodiquement leurs demeures. Non que tous – pas même toutes les nonnes de la cité – se soient aussi bien sortis d'affaire, mais les Goths chrétiens ne perdirent pas de vue leur affiliation religieuse. Un grand ciboire d'argent – don de l'empereur Constantin I^{er} pesant plus de neuf cents kilos – fut emporté du palais du Latran, mais la vaisselle liturgique de la basilique Saint-Pierre fut laissée *in situ*. Les dommages sur les infrastructures furent pour l'essentiel limités à la zone de la porte Salaria et à l'ancien siège du Sénat. Somme toute, après trois jours d'activité des Goths, la grande majorité des monuments et des édifices de la cité restaient intacts, même quand ils avaient été délestés de leurs biens meubles.

L'effet de contraste avec le sac précédent de la cité – par des tribus celtiques en 390 avant Jésus-Christ – ne pouvait pas être plus net. À cette époque, comme le rapporte Tite Live, les principales troupes romaines se trouvaient occupées par le siège de la cité étrusque de Véies (l'actuelle Isola Farnese), si bien qu'une bande de guerriers celtiques fut en mesure de marcher sur Rome et d'y pénétrer. Les rares hommes en âge de combattre laissés sur place défendirent le Capitole, avec l'aide de quelques oies qui avertirent à temps d'une attaque surprise, mais ils abandonnèrent le reste de la ville à son sort. De vieux patriciens refusèrent de partir et s'assirent devant leurs demeures en grand habit de cérémonie. Dans un premier temps, les Celtes approchèrent avec révérence « des êtres qui [...], par la majesté de leur contenance et la gravité de leur expression, semblaient davantage comme des dieux ». Puis,

un Celte tira la barbe de l'un d'entre eux, Marcus Papirius, qu'il portait longue comme tous le faisaient à l'époque ; à ce moment, le Romain le frappa sur la tête avec sa masse d'ivoire et, déchaînant sa colère, il fut le premier à être tué. Après quoi, les autres furent massacrés là où ils étaient assis et [...] il n'y eut plus la moindre pitié pour quiconque. Les maisons furent saccagées puis, une fois vidées, elles furent livrées aux flammes.

En 390 avant Jésus-Christ, seule la forteresse du Capitole survécut à l'incendie de la cité. En 410 après Jésus-Christ, seul le siège du Sénat fut livré aux flammes⁶³.

Que Rome ait été être le cadre d'un saccage « civilisé », menés par des Goths chrétiens qui respectaient le droit d'asile de la basilique Saint-Pierre : quelle terrible déception pour ceux qui s'attendraient à voir des barbares assoiffés de sang, gambadant en liberté dans la grande capitale impériale ! Il serait tellement plus

excitant d'imaginer le sac de Rome comme l'apothéose des rêves germaniques de revanche contre l'impérialisme romain, inspirés du massacre des légions de Varus en 9 après Jésus-Christ. Mais l'inéluctable conclusion qu'il convient de tirer, après un examen attentif de l'enchaînement des événements entre 408 et 410, c'est qu'Alaric ne souhaitait pas que le sac se produise. Ses Goths s'étaient trouvés par intermittence aux portes de la cité depuis la fin de l'automne 408 et, s'ils avaient voulu, ils auraient pu s'en emparer à tout moment durant les vingt mois qui s'étaient écoulés depuis leur arrivée.

Sans doute Alaric se souciait-il comme d'une guigne de faire les gros titres des manuels d'histoire en s'emparant de quelques douzaines de chariots de butin. Ses préoccupations étaient d'une tout autre nature. Depuis 395, il avait combattu pour contraindre l'État romain à redéfinir sa relation avec les Goths, telle qu'elle avait été fixée dans le traité de 382. Son véritable objectif, nous le savons, c'était de se voir reconnaître un statut par un régime romain légitime. Une fois qu'il eut renoncé à Constantinople en 400-401, il ne pouvait plus s'agir que du régime d'Honorius à Ravenne. Faire le siège de Rome n'était qu'un moyen de faire pression sur Honorius et ses conseillers pour qu'ils acceptent de négocier. Mais le stratagème ne fonctionna jamais. Fondamentalement, Alaric surestima l'importance de la cité dans l'esprit de l'autorité impériale basée à Ravenne. Certes Rome était un puissant symbole de l'empire, mais ce n'était plus le centre politique du monde romain. En dernier ressort, Honorius pouvait donc se désintéresser du sort de la ville sans que l'empire en subisse un trop lourd dommage. De la part d'Alaric, y lâcher la bride à ses troupes pendant trois jours, c'était admettre que toute sa ligne politique, depuis son entrée en Italie à l'automne 408, avait été une erreur. Elle n'avait pas débouché sur le type d'accord avec l'État romain que le chef goth appelait de ses vœux. Le sac de Rome n'était pas tant un coup symbolique porté à l'empire romain que la reconnaissance de l'échec des Goths.

Mais, si Rome n'avait nullement l'importance immédiate qu'on aurait pu croire, Honorius et ses conseillers n'avaient pas pour autant abandonné la Ville aux Goths à la légère, et sa mise à sac était un maillon dans un long enchaînement d'événements de bien plus haute portée historique. Les vicissitudes de la fin août 410 découlaient, à l'origine, de la lointaine percée des Huns au cœur de l'Europe, puis de la combinaison détonante d'invasions et d'usurpations qui, par contrecoup, avait bouleversé l'empire d'Occident. Car, quand bien même le sac de Rome serait - historiquement négligeable, la séquence événementielle dans laquelle il s'insérait était d'une importance décisive pour la stabilité de l'Europe romaine, tandis que ses ondes de choc se propageaient à l'entour du monde romain. Depuis la Terre sainte,

comme nous l'avons vu, Jérôme déplorait la chute d'une cité qui, pour lui, symbolisait tout ce qui existait de bon et d'utile. Ailleurs, la réaction se fit moins ardente. Les non-chrétiens lettrés, par exemple, prétendirent qu'il ne pouvait y avoir de signe plus clair de l'illégitimité de la nouvelle religion impériale : Rome avait été mise à sac parce que ses dieux tutélaires, désormais rejetés, avaient cessé d'exercer leur protection. En Afrique du Nord, cette interprétation était en particulier soutenue par certains réfugiés des classes supérieures qui avaient fui là depuis l'Italie. C'est le défi que saint Augustin releva de toute la puissance de son intelligence.

Nombre de ses sermons peuvent être assez précisément datés et ceux des derniers mois de l'année 410 le montrent aux prises avec une série de problèmes liés au sac de Rome. Il remploya ensuite certaines de ses idées principales et les inséra – entre bien d'autres choses – dans ce qui devint son grand œuvre : *La Cité de Dieu*. Il en résulta un ouvrage de vingt-deux livres qui ne fut achevé qu'en 425. Mais les trois premiers livres furent publiés en 413 ; or ils contiennent les réponses immédiates d'Augustin aux questions que le sac de Rome avait suscitées chez ses fidèles, nombre d'entre elles en réaction aux sarcasmes des païens détracteurs du christianisme.

La réponse épidermique d'Augustin était sans fioritures. Cette bande de païens excités n'avait simplement pas lu l'histoire romaine. L'empire avait subi nombre de désastres bien avant la venue du Christ sur terre, sans que la faute en ait été rejetée sur les puissances divines⁶⁴ :

Où étaient [les dieux] quand le consul Valérius fut massacré en défendant le Capitole, qui avait été livré aux flammes par les exilés et les esclaves ? [...] Où étaient-ils quand Spurius Maélius, parce qu'il distribuait gratuitement du blé au peuple affamé alors que la disette s'aggravait, fut accusé d'aspirer à la monarchie et fut tué ? [...] Où étaient-ils quand une terrifiante épidémie de peste éclata ? [...] Où étaient-ils quand, pendant dix ans de suite, l'armée romaine combattit en vain à Véies ? [...] Où étaient-ils quand les Gaulois s'emparèrent de Rome, mirent la ville à sac, la brûlèrent et la jonchèrent des cadavres des victimes ?

Une rapide relecture de l'*Histoire de Rome* de Tite Live avait fourni à Augustin suffisamment de munitions pour lancer une solide riposte aux attaques des païens. Mais, doué comme il l'était d'un des plus fins esprits de l'Antiquité, il ne pouvait se contenter d'une simple réaction à chaud. Au cours de ses quinze ans de gestation, *La Cité de Dieu* allait affronter une multitude de questions et de thèmes, mais ses trois premiers livres en exposent déjà l'idée centrale : une mise en perspective de

l'histoire romaine entièrement différente de celle que perpétuait l'idéologie impériale, typique d'un État à parti unique.

Les chrétiens étaient depuis longtemps familiers de la notion des « deux cités ». Elle provenait d'une vision propre à l'Apocalypse : celle d'une nouvelle Jérusalem érigée en demeure éternelle des justes, après le Jugement dernier à la fin des temps. C'est à cette Jérusalem céleste que le chrétien appartenait vraiment, quelle que soit la cité qui puisse revendiquer son allégeance en ce monde. Dans les premiers livres de *La Cité de Dieu*, Augustin reprit ce concept chrétien solidement établi et le développa avec une inflexible rigueur intellectuelle, jusqu'à atteindre des conclusions dérangeantes. Par-dessus tout, quelque avantage que la cité puisse présenter et malgré sa nouvelle affiliation chrétienne, Rome n'avait rien de différent de toute autre cité terrestre. Ce n'est pas parce que la domination romaine était si étendue et durait depuis tant de siècles qu'il fallait pour autant la confondre avec la Jérusalem céleste.

Pour nourrir son argumentaire, Augustin puisa encore dans la réserve des historiens romains, avec des résultats convaincants. Il avança en particulier que, quand on l'étudie de près, rien dans l'histoire de Rome ne permet de prétendre que la réussite inégalée de l'empire soit due à une morale qui lui serait spécifique et qui fonderait sa légitimité. S'inspirant de Salluste, un des auteurs clés du *curriculum* latin, Augustin n'hésita pas à affirmer que toute la moralité réellement présente dans l'ancien État romain était le fruit des contraintes extérieures que lui avait imposées la guerre avec Carthage et que, quand la victoire élimina ce contre-pouvoir, la corruption s'installa⁶⁵. L'empire tout entier n'était construit sur rien d'autre que le désir de dominer : « Cette "pulsion de domination"⁶⁶ implique de grands maux, susceptibles de contrarier et de détruire la totalité de la race humaine. Rome fut contaminée par cette pulsion quand [elle] triompha d'Albe [la première victoire romaine] et, aux acclamations populaires saluant son crime, elle donna le nom de gloire. »

Augustin n'alla pas jusqu'à affirmer que tout l'édifice impérial était mauvais ou que la paix terrestre était un mal en soi. Mais il pressa ses lecteurs de comprendre que la *Pax romana* n'était rien d'autre, pour les chrétiens, que l'occasion de venir à Dieu et de prendre conscience que leur vraie loyauté était due au royaume céleste : « La Cité céleste éclipse Rome sans comparaison possible. Là règne non pas la victoire, mais la vérité ; non pas le rang social, mais la sainteté ; non pas la paix, mais la félicité ; non pas la vie, mais l'éternité. » En ce monde, les citoyens de la Cité céleste appartenaient à des régimes politiques différents, si bien que, même parmi les Goths saccageant Rome, il pouvait y avoir de vrais amis, alors que certains

concitoyens romains pouvaient être des ennemis⁶⁷. Les citoyens de la Cité céleste ne sont tenus qu'à une loyauté éphémère à l'égard de quelque entité terrestre que ce soit ; ils seront unis dans le monde à venir :

Le Christ dénonce et condamne de son autorité divine les offenses des hommes et leurs désirs pervers ; il soustrait peu à peu sa famille de toutes les régions d'un monde en faillite et en déclin à cause de ces maux, afin de pouvoir établir une cité à qui les qualificatifs d'« éternelle » et de « glorieuse » ne seront pas donnés par vaine flatterie, mais par le jugement de vérité.

Dans le sac de Rome, Augustin discernait l'illégitimité fondamentale de toutes les cités terrestres et il lançait un cri de ralliement aux citoyens de la Jérusalem céleste pour qu'ils se tournent vers la vie future⁶⁸.

À mille six cents ans de distance, on risque de ne plus percevoir la nature révolutionnaire de la vision augustinienne. Certes, les prétentions de l'empire romain à durer à tout jamais – l'image de la *Roma aeterna* – se sont révélées vaines ; l'idée que son succès ait pu être fondé sur un droit exclusif à la faveur divine nous semble dérisoire. Mais, en lisant *La Cité de Dieu*, nous devons oublier tout ce que nous savons rétrospectivement. Quand Augustin travaillait à son ouvrage, l'empire avait déjà duré pendant des siècles et n'avait pas de rival sérieux. Aussi loin qu'on pouvait se souvenir, sa propagande l'avait dépeint comme l'instrument des dieux, désormais de Dieu – la transition du paganisme au christianisme s'était étonnamment déroulée en douceur – pour civiliser l'humanité. Des évêques chrétiens s'étaient fait un plaisir de propager l'idée selon laquelle ce n'était pas un accident si le Christ et Auguste avait vécu exactement à la même période. Quel meilleur indice du fait que l'empire romain était destiné à conquérir le monde et à conduire la totalité du genre humain au christianisme ? De la chambre à coucher de l'empereur à son trésor, tout était sacré et le cérémonial d'État, savamment orchestré, tendait à démontrer que Dieu gouvernait l'humanité au moyen d'un empereur divinement inspiré.

La réponse d'Augustin au sac de Rome battit en brèche toutes ces idées reçues, rassurantes. L'empire n'était qu'un État parmi bien d'autres dans le cours de l'histoire mondiale ; il n'était ni exceptionnellement vertueux, ni particulièrement destiné à durer.

La succession des événements entourant le sac de Rome et la réaction que suscita la chute de la Ville nous offrent donc deux interprétations opposées du sens de ces trois jours d'août 410. D'un côté, Jérôme et Augustin, conjointement et chacun à sa manière, nous livrent le convaincant témoignage d'un monde sens dessus dessous.

D'un autre côté, nous voyons bien que la cité fut mise à sac pour la très prosaïque raison qu'Alaric devait récompenser ses partisans de leur loyauté, après que ses plans plus ambitieux de puissance gothique eurent été contrariés. Augustin était trop astucieux pour s'engager, dans *La Cité de Dieu*, sur le point de savoir si le sac de Rome signifiait la fin de l'empire, après les vacances romaines des Goths. Sa prudence nous incite à ne pas tirer de conclusions hâtives avant d'avoir regardé de plus près la position stratégique de l'empire.

Retour au foyer

En octobre et en novembre 417, Rutilius Claudius Namatianus faisait lentement route vers la Gaule. Originaire de Toulouse, il avait passé plusieurs années en Italie : en 412, il était maître des offices à la cour d'Honorius – la même position qui avait permis à Olympios de saper l'autorité de Stilicon –, puis il fut brièvement préfet urbain de Rome à l'été 414. À l'occasion de son retour en Gaule, il composa un poème épique, *De reditu suo* (*Sur son retour*), décrivant son voyage. Le premier livre comprenait six cent quarante-quatre vers, mais les manuscrits s'interrompent après les soixante-huit premiers vers du second livre, à un moment où Rutilius n'était encore qu'au large des côtes du Nord-Ouest de l'Italie. Bien qu'un autre feuillet – portant une quarantaine de vers supplémentaires – soit revenu à la surface à la fin des années 1960 (il avait servi à rafistoler un volume dans le monastère de Bobbio au ^{xvi}^e siècle), nous ne savons toujours pas avec certitude quand le voyage en Gaule prit exactement fin⁶⁹. Le trajet se fit par mer :

Car, depuis que les champs de Tuscie et la via Aurélia
Ont souffert des incursions gothiques par le fer et le feu,
Depuis que les bois ont perdu leurs maisons et les torrents leurs ponts,
Il vaut mieux confier ses voiles à la mer incertaine.

Le système de relais avec étables et chambres sur la via Aurélia – le principal axe de circulation sur la côte occidentale d'Italie – qui avait facilité les allées et venues de voyageurs officiels comme Théophane (**voir [chapitre 2](#)**) n'avait pas été rétabli après que les Goths eurent occupé la région dans les années 408-410. Mais il en fallait plus à Rutilius pour se décourager. Le poème s'ouvre sur l'évocation des attraits de la vie à Rome, nullement diminués par la mise à sac de la cité :

Quel ennui peut-il y avoir pour les hommes qui consacrent
À Rome toutes les années de leur vie mortelle ?
Rien de ce qui plaît sans fin n'est fastidieux.

Oh, que de fois heureux – au-delà de toute estimation –
Ceux qui ont mérité de naître
Sur ce sol propice ; ceux qui, nobles fils
De chefs Romains, couronnent leur haute naissance
Par le fier nom de citoyens de Rome.

Du reste, le sac ne suscitait pas, dans l'esprit de Rutilius, le moindre doute sur le destin de l'empire, à savoir sa mission de civiliser le genre humain :

Tes dons, tu les dispenses aussi largement que les rayons du soleil,
Aussi loin que se meut l'océan qui encercle la terre.
Phébus⁷⁰, qui embrasse toutes choses, roule pour toi ;
Ses coursiers se lèvent et se couchent dans tes domaines [...].
Aussi loin que s'étend la nature habitable
Même jusqu'aux pôles, ta valeur se fraie un chemin.
Tu as offert aux royaumes étrangers une seule patrie ;
Les peuples sans loi trouvent leur profit sous tes armes :
Partageant tes lois avec eux que tu as soumis,
Tu as fait une cité de ce qui était jadis le monde sauvage.

Ici se concentrent toutes les vieilles idées que nous avons découvertes au faîte de la grandeur impériale.

Le poème est extraordinaire. Voici donc Rutilius de retour en Gaule une décennie après que les Vandales, les Alains et les Suèves eurent fait de la contrée « un unique bûcher funéraire » ; le voici s'attardant sur les splendeurs de Rome à sept ans à peine de sa mise à sac. Mais, pour avoir exercé de hautes fonctions à la cour d'Honorius, empereur assiégé, il savait mieux que quiconque le poids de la tâche qui l'attendait. Il revenait en Gaule prêt à retrousser ses manches :

[...] Les champs gaulois réclament encore
Leurs paysans. Ces champs ont été trop marqués
Par d'interminables guerres ; mais, moins ils sont beaux,
Plus ils sont dignes de pitié. Petite faute
Que de mépriser ses compatriotes aux heures prospères ;
Les calamités publiques réclament la loyauté de chacun.

La foi de Rutilius dans l'idéal romain reposait sur sa détermination à reconstruire ce que les barbares avaient dévasté, pas sur l'illusion que l'histoire de la décennie passée ne se serait pas produite :

Que ta terrible infortune [celle de Rome] soit effacée et oubliée ;
Que ton mépris pour la souffrance guérissent tes blessures [...].
Ce qui refuse de sombrer se relève encore plus fort
Et rebondit plus haut depuis les plus basses profondeurs.
Et de même qu'une torche inclinée reprend de nouvelles forces,
De même montes-tu aux cieux plus brillante de ta chute.

Rome avait pris des coups bien plus rudes de la part de Carthage et des Celtes. Elle allait renaître comme le phénix, renforcée et renouvelée par la souffrance.

Rutilius n'était pas le seul Gallo-Romain débordant de confiance en 417. Sa vision de l'histoire et du destin était typiquement païenne, mais elle dépassait les clivages religieux. La même année, dans son *Carmen de providentia Dei* (*Chant sur la providence de Dieu*), un poète gaulois chrétien méditait sur les désastres qui avaient affligé la Gaule dans la décennie précédente. Cet auteur anonyme se situe dans la même tradition que les poètes gaulois que nous avons rencontrés auparavant et il reprend nombre des mêmes thèmes. Les quelques années écoulées lui avaient toutefois donné un point de vue légèrement différent :

Vous qui pleurez sur les champs envahis par les mauvaises herbes, les cours désertées et les terrasses en ruines de votre villa incendiée, ne devriez-vous pas verser plutôt des larmes sur vos propres pertes, quand vous regardez les replis désolés de votre cœur, la beauté recouverte de couches de crasse et l'ennemi en révolte dans la citadelle de votre cœur emprisonné ? Si cette citadelle n'avait pas été assiégée, [...] ces beautés créées par la main de l'homme continueraient à porter témoignage de la vertu d'un saint peuple.

Le message est ici beaucoup plus proche de l'Ancien Testament : le peuple de Dieu a été frappé par la destruction parce qu'il s'est écarté du droit chemin. Mais le message est à double tranchant : « S'il reste encore un peu d'énergie mentale, secouons le joug servile du péché, brisons les chaînes et revenons à la liberté et à la gloire de notre pays natal. » Il conclut par un appel aux armes : « N'ayons pas peur, car, si nous avons failli dans un premier combat, c'est pour reprendre position et nous engager dans une seconde bataille. »

Le poète entendait que son message soit pris au sens spirituel, mais il était aussi conscient de sa dimension politique. Le renouveau spirituel apporterait la victoire et la prospérité sur terre comme au ciel. Le désastre subi en ce monde n'était pas un rappel de la division fondamentale qui doit exister entre la Cité céleste et l'État terrestre, mais un appel à la réforme morale. Nul rejet, ici, de l'empire et de sa

mission civilisatrice. Les barbares avaient commis le pire, mais ce n'était que le premier acte ; le deuxième acte verrait le triomphe de l'empire⁷¹. De ce point de vue, les Gallo-Romains païens et chrétiens partageaient le même état d'esprit. Le message ne pouvait être plus contraire à celui d'Augustin.

Flavius Constantius

Cette confiance renouvelée s'expliquait par un extraordinaire renversement de tendance au profit de l'empire d'Occident, dans les dix années qui avaient suivi le sac de Rome. Quand nous avons laissé l'histoire en suspens à la fin du mois d'août 410, le tableau aurait difficilement pu paraître plus sombre. L'armée romaine en Italie était incapable d'aller au-devant des Goths d'Alaric, de peur de laisser la voie ouverte à Constantin III, qui cherchait toujours à renverser Honorius. Les Vandales, les Alains et les Suèves avaient détourné leur attention vers l'Espagne et étaient sur le point de se partager la péninsule. Constantin contrôlait non seulement les provinces britanniques, mais aussi les forces militaires de Gaule, et il poussait ses pions en Espagne et en Italie. Le pouvoir au sein de l'État d'Occident s'était donc fragmenté ; il était tombé aux mains de deux bandes de barbares et d'un usurpateur au succès inhabituel. Sept ans plus tard, bien des pièces de la machine impériale avaient désormais été remises en place et l'avenir semblait à nouveau radieux.

L'architecte en chef de toute cette reconstruction était un commandant militaire d'expérience, du nom de Flavius Constantius⁷². Illyrien originaire de Naissus (l'actuelle Niš) dans les Balkans, le cœur d'un des bassins de recrutement des forces militaires romaines, il avait au départ intégré l'armée d'Orient et servi dans de nombreuses campagnes de Théodose I^{er}. Comme Stilicon, il était vraisemblablement venu en Occident à l'occasion de la campagne contre l'usurpateur Eugène, alors qu'il devait atteindre le milieu de la trentaine ; et – encore comme Stilicon – il y était resté par la suite. Comme nous le verrons, il y a de bonnes raisons de croire qu'il avait été un partisan du vieux généralissime, même s'il n'était pas assez haut placé pour qu'on trouve mention de lui dans les sources lorsque Stilicon était encore en vie.

Dans les processions publiques, Constantius était abattu et maussade, un homme aux yeux globuleux, avec un long cou et une tête large, qui dégringolait toujours par-dessus l'encolure du cheval qu'il montait, jetant des fuyants regards de-ci de-là. [...] Mais, lors des banquets et des réceptions, il était si gai et si affable qu'il rivalisait même avec les bouffons qui jouaient volontiers devant sa table⁷³.

Rien donc d'un héros charismatique. Mais, comme nous l'apprend Olympiodore, l'affabilité de Constantius dans des circonstances plus privées était un réel atout et il n'y a pas à douter de l'énergie qu'il déploya pour reconstruire l'empire d'Occident.

Flavius Constantius hérita la position de Stilicon comme généralissime d'Occident (*magister militum*) en 410-411. La proximité des deux hommes est d'autant plus plausible que Constantius joua un rôle décisif dans le châtement qui s'abattit sur le principal instigateur du complot contre Stilicon. Vers cette époque, Olympios eut une fin atroce : il fut battu à mort. Puisque à la cour les affaires s'étaient réglées à son avantage, Flavius Constantius en vint rapidement à des problèmes plus importants. Ayant mis l'armée d'Italie sur le pied de guerre, sa première cible fut Constantin III.

À cette époque, la Gaule avait connu un retournement de situation qui favorisa notre homme dans ses entreprises. Constantin s'était fâché avec un de ses généraux, Gérontius, qui n'avait pas hésité à susciter son propre prétendant à la pourpre, Maximus⁷⁴, et à marcher sur le quartier général de Constantin III en Arles. Quand l'armée italienne de Constantius atteignit cette cité, elle dut commencer par venir à bout des troupes de Gérontius ; ce qui fut fait. Il n'en fallut pas plus pour que les soldats survivants de Gérontius se retournent contre lui : il se suicida. Le défi suivant vint d'une armée de secours levée par un autre général de Constantin, Édobich, qui avait recruté des auxiliaires chez les Francs et les Alamans pour combattre aux côtés des troupes de l'armée romaine de Gaule restées sous ses ordres. Une fois de plus, Constantius l'emporta. Pour inciter Constantin III à se rendre, on lui promit la vie sauve, mais la promesse ne fut pas tenue. Sur le chemin de retour vers Honorius, il fut assassiné et, le 18 septembre 411, seule sa tête arriva à Ravenne, au bout d'une perche. Une saison de campagne militaire avait suffi pour se débarrasser d'un usurpateur qui, seulement deux ans plus tôt, avait fait trembler Honorius pour sa vie.

Ce n'était pas pour autant la fin du problème des usurpateurs. Dans la vie politique romaine, un coup d'État avait tendance à en engendrer un autre, surtout quand le précédent avait commencé à battre de l'aile. Un mélange d'ambition et de peur de la sanction poussait les individus qui avaient pris part à une première révolte à s'impliquer dans la seconde. En 411, ce ne fut pas seulement Gérontius qui sentit que Constantin III était sur la fin ; un aristocrate gaulois du nom de Jovin sentit aussi le vent tourner. Sa base opérationnelle était plus au nord. Peut-être fut-il proclamé empereur à Mayence, dans la province de Germanie supérieure. Sa puissance militaire lui venait encore d'éléments dissidents au sein de l'armée gallo-romaine, épaulés par des Burgondes et des Alains⁷⁵. Il reçut aussi l'appui

déterminant des Goths d'Alaric, qui étaient maintenant en Gaule sous les ordres de son beau-frère Athaulf. Il s'agissait donc d'une puissante coalition, mais c'était une entente artificielle et Constantius prit le temps de la réflexion. Au lieu de se précipiter au combat, il usa de ses talents diplomatiques pour creuser des fissures dans l'improbable alliance de Jovin et, en 413, il en fut dûment récompensé. Les Goths changèrent de camp et – claire démonstration de la puissance que représentait le grand regroupement d'Alaric – cette défection laissa l'usurpateur sans autre choix que de se rendre. Exécuté alors qu'il faisait route vers Honorius, il connut donc le même sort que Constantin III. Comme on pouvait s'y attendre, sa tête arriva à Ravenne au bout d'une perche, le 30 août de la même année.

Se concentrer si résolument sur la défaite des usurpateurs avant de s'en prendre aux barbares pourrait paraître un mauvais ordre de priorité, et des historiens n'ont pas manqué de critiquer cette stratégie. Mais, pour combattre les graves menaces qui planaient à ce moment sur l'empire, tout dirigeant devait être en mesure de déployer la gamme complète des ressources impériales ; en particulier sur le front militaire. À l'été 413, la victoire de Constantius sur les usurpateurs réunit enfin, pour la première fois depuis l'automne 406, les principales armées de l'empire d'Occident, dont les différents éléments britanniques, gaulois et espagnols s'étaient auparavant ralliés à Constantin III, Gérontius et Jovin. Ayant remis en ordre le camp romain et uni sous son commandement les factions jadis disparates de l'armée, Constantius était prêt désormais à affronter les autres problèmes. Très judicieusement, avant de lâcher ses troupes sur les divers groupes barbares errant dans l'empire d'Occident, il leur promit une augmentation de salaire, alors qu'hier encore, elles avaient combattu pour ses ennemis⁷⁶. Parmi les différents régiments de l'armée de Constantius, il y avait beaucoup de barbares recrutés à titre individuel qui étaient plutôt heureux de combattre sous les couleurs romaines. Ce type de barbares isolés, c'était une chose ; des masses de Goths, de Vandales, d'Alains et de Suèves indépendants, c'était une autre affaire. La première tâche de l'armée enfin réunie fut de mettre au pas les Goths.

Les Goths d'Athaulf

Aussitôt après le sac de Rome, les Goths firent route vers le sud. Maintenant que sa tentative d'officialiser leur position au sein de l'empire avait échoué, Alaric avait en tête un changement complet de stratégie : il comptait désormais se transplanter avec armes et bagages en Afrique du Nord. Mais une tempête vint à point nommé couler la flotte qu'il était en train de réunir et il mourut peu de temps après. Au

cours de l'année 411, son beau-frère Athaulf mena les Goths en Gaule, où nous l'avons vu d'abord soutenir, puis abandonner l'usurpateur Jovin.

Il fallait encore fixer un cadre aux relations entre Goths et Romains, acceptable par les deux parties. Nous savons qu'il y eut des combats entre les Goths et les troupes de Constantius autour de Marseille à la fin de l'année 413 et que les Goths s'établirent ensuite à Narbonne. Ici comme si souvent dans cette affaire, la perte de l'histoire d'Olympiodore est un handicap considérable, mais tout suggère qu'Athaulf continuait à exiger, pour un accord, un prix bien plus élevé que celui que Constantius était disposé à payer. L'historien Orose rapporte avoir surpris quelqu'un dire à saint Jérôme qu'

il avait lui-même été un très proche ami d'Athaulf à Narbonne et [...] il avait souvent entendu ce que ce dernier, quand il était en bonne forme et de bonne humeur [autrement dit, après quelques verres], avait coutume de répondre aux questions qu'on lui adressait. Il semble qu'au départ, il désirait ardemment effacer le nom de Rome et transformer tout le territoire romain en empire gothique de fait comme de nom, si bien que, pour reprendre l'expression populaire, la Gothie aurait pris la place de la Romanie et lui, Athaulf, serait devenu tout ce que César Auguste avait jadis été. Mais, ayant compris de longue date que les Goths, à cause de leur irrépressible barbarie, étaient totalement incapables d'obéir aux lois, croyant toutefois que l'État ne doit pas être privé de lois sans quoi un État n'est pas un État, [Athaulf] choisit de rechercher, au moins pour lui-même, la gloire de restaurer et d'accroître la renommée des Romains par la puissance des Goths, souhaitant être considéré par la postérité comme le restaurateur de l'empire romain⁷⁷.

Ce qu'Athaulf entendait précisément par là, c'est ce qui ressort de ses actions. Dans la masse de butin dont les Goths s'emparèrent à Rome, il y avait deux prises humaines : Priscus Attale, qu'Alaric avait persuadé le Sénat romain d'élever à la pourpre et qui avait ensuite été démis en 409-410 ; et la sœur de l'empereur Honorius, Galla Placidia. En 414, après la chute de Jovin, Athaulf continua à faire un usage stratégique de ses deux otages. D'abord lâché sans cérémonie par Alaric, comme une des conditions d'un hypothétique accord avec Honorius, Attale fut ensuite restauré dans la pourpre. Ce fut alors au tour de Galla Placidia d'être utilisée dans une autre tentative de chantage de la part d'Athaulf. En janvier 414, nous dit Olympiodore, les deux furent mariés

avec l'accord et les encouragements de Candidianus [...] dans la maison d'Ingénuus, un des citoyens les plus influents de [Narbonne]. Là Placidia, ayant revêtu une tenue royale, s'assit dans une salle décorée à la manière romaine ; à ses côtés s'assit Athaulf, portant l'uniforme de général romain et d'autres habits romains. [...] En plus de divers cadeaux de mariage, Athaulf donna à Placidia cinquante beaux jeunes gens vêtus de soie, chacun brandissant deux larges plats, l'un plein d'or et l'autre plein de [...] pierres précieuses, dont s'étaient emparés les Goths lors du sac de Rome. Puis furent chantés des hymnes nuptiaux, d'abord par Attale, puis par Rustique et Phébade⁷⁸.

À l'évidence, Athaulf poursuivait ici le plus ambitieux des deux plans de paix d'Alaric : celui qui incluait, pour lui-même, une brillante carrière à la cour impériale. Galla Placidia se trouva enceinte comme il se devait et donna naissance à un fils que ses parents nommèrent fièrement Théodose. Choix, bien sûr, d'un nom aux résonances historiques : le jeune Théodose était le petit-fils de l'empereur romain de même nom, Théodose I^{er}, et cousin germain d'un autre homonyme, l'empereur d'Orient Théodose II, fils d'Arcadius, le frère défunt d'Honorius. Quand on se souvient qu'Honorius n'avait pas d'enfant à cette époque et qu'en fait, il n'en eut jamais, cette naissance ouvrait bien des horizons. Un roi des Goths avait engendré un enfant qui avait de très bons titres à l'héritage de l'empire d'Occident.

En réalité, Athaulf avait visé trop haut. Constantius et Honorius voulaient récupérer Galla Placidia, mais sans son Goth de mari. Ils refusèrent d'agréer aux propositions d'Athaulf. Les Goths, de toute façon, avaient une grave faiblesse stratégique. Depuis qu'ils étaient arrivés en Italie en 408, ils avaient mené leurs opérations sans source sûre d'approvisionnement. Pendant les années glorieuses qui avaient culminé par le sac de Rome, ils s'étaient emparés de butin à pleines mains. Mais, désormais, Constantius avait identifié leur talon d'Achille avec une parfaite précision. Plutôt que de risquer son armée dans une bataille, il organisa le blocus des Goths à la fois par mer et par terre. Début 415, la nourriture était venue à manquer dans Narbonne et les Goths durent faire retraite en Espagne en quête de nourriture. La stratégie de Constantius reçut aussi le soutien d'un de ces accidents imprévus de l'histoire : le jeune Théodose mourut peu après sa naissance et fut enterré par ses parents affligés dans un cercueil d'argent à l'intérieur d'une église de Barcelone. Athaulf perdait ainsi l'une de ses cartes maîtresses. Constantius maintint la pression et, en temps voulu, les Goths craquèrent – au moins une partie d'entre eux. Ce qui faisait réellement obstacle à un accord – qui, à l'évidence, était dans l'air depuis qu'Athaulf avait abandonné Jovin en 413 –, c'était le désir du chef goth de devenir un grand personnage au sein de l'empire.

À l'été 415, les Goths avaient accumulé assez de ressentiment contre la politique de leur chef, sachant ce qu'il leur en avait coûté, pour déclencher un coup d'État interne, au cours duquel Athaulf fut mortellement blessé. Après sa mort (annoncée à Constantinople le 24 septembre), son frère et les enfants de son premier mariage furent tous massacrés par Sergéric, l'un de ses proches. Ce dernier était issu d'une noble maison gothique qui avait jadis concouru pour prendre la tête des Goths, après qu'ils eurent été unifiés par Alaric. Mais, sept jours plus tard, Sergéric aussi fut évincé et les commandes passèrent à un certain Vallia. Aucun de ces successeurs n'avait de lien de parenté avec Alaric et Athaulf. Vallia céda aux pressions romaines

et renvoya Galla Placidia, désormais veuve et sans enfant. En échange, Constantius céda aux Goths six cent mille muids de blé. Les deux premiers pas vers un autre plan de paix avaient été franchis – un plan qui prévoyait, pour les chefs goths, un rôle politique très amoindri dans l'empire⁷⁹.

Renaissance du phénix

Le troisième pas allait sceller la paix avec les Goths, mais il allait aussi entraîner vers un sujet brûlant : l'Espagne. Depuis une demi-décennie désormais, les Vandales, les Alains et les Suèves profitaient des revenus des provinces romaines de la péninsule Ibérique qu'ils s'étaient réparties entre eux en 411. Mais une nouvelle alliance militaire entre Goths et Romains se préparait maintenant à les attaquer. Les opérations débutèrent en 416. Hydace, dans sa *Chronique*, nous raconte ce qui arriva :

Tous les Vandales sillings en Bétique furent chassés par le roi Vallia. Les Alains, qui gouvernaient les Vandales et les Suèves, subirent de si lourdes pertes de la main des Goths qu'après la mort de leur roi Addax, les rares survivants, sans plus songer à leur propre royaume, se placèrent sous la protection de Gondéric, roi des Vandales [hasdings] qui s'était établi en Galice⁸⁰.

Bref résumé de trois ans de conflit (416-418) dont l'importance saute aux yeux. Après avoir éliminé les usurpateurs et soumis les Goths, Constantius se servait maintenant de ces mêmes hommes pour s'attaquer à son autre grand problème : l'Espagne. Combien la campagne fut efficace ! Les Sillings disparurent à tout jamais et les Alains – qui, selon Hydace, avaient été auparavant la force dominante parmi les envahisseurs rhénans (une opinion qui s'accorde au fait qu'à l'automne 406, ils avaient secouru les Vandales contre les Francs) – subirent de si lourdes pertes que les survivants se soumirent à la monarchie des Hasdings.

À ce moment-là, Constantius fit revenir les Goths d'Espagne et, en 418, il œuvra à les installer en Aquitaine, leur allouant des terres dans la vallée de la Garonne, au sud-ouest de la Gaule entre Toulouse et Bordeaux. Le but et la forme de cette -implantation ont fait couler beaucoup d'encre. La seule information solide dont nous disposons et qui dérive d'Olympiodore⁸¹, c'est que les Goths reçurent « des terres à cultiver ». C'est une précision que j'accueille avec plaisir. Il n'y a assurément aucun signe que l'État romain, dans les années suivantes, ait directement soutenu les Goths par ses recettes fiscales ; et en fait, la décennie précédente avait bien montré à quel point ils étaient vulnérables, du point de vue stratégique, sans leur

propres sources d'approvisionnement. Les hautes ambitions d'Athaulf avaient été revues à la baisse, précisément parce que Constantius avait été capable d'affamer les Goths et de les pousser ainsi à l'insurrection contre leur propre roi. Leur attribuer des terres productives – tout comme il était prévu dans l'accord de paix en 382 – devait être une option fort séduisante pour les deux parties.

Quant à savoir ce qui se passa sur le terrain, nous ne pouvons qu'avancer des hypothèses. On a fait grand cas du fait que nous n'avons aucun écho de plaintes provenant de propriétaires fonciers romains dépossédés. Ce silence pourrait s'expliquer en supposant que furent mises à disposition des Goths des terres publiques – domaines impériaux ou terres impériales, appartenant à des corporations publiques comme les fondations civiques –, sans qu'il ait été besoin par conséquent d'exproprier qui que ce soit. Comme nous le verrons dans le chapitre suivant, c'est la manière dont l'État romain résolut un problème analogue en Afrique du Nord. Il est aussi fort probable que, dans bien des cas, les paysans furent laissés en place et que les Goths se substituèrent aux précédents détenteurs des terres comme bénéficiaires des revenus fonciers. Quant à savoir si ce transfert accorda aux arrivants goths des pleins droits de propriété – le droit de vendre ou de transmettre une pièce de terre allouée – ou seulement l'usufruit – le droit de bénéficier de ses revenus pendant la durée d'une vie –, c'est une question à laquelle nous ne saurions répondre⁸².

Pourquoi le choix tomba-t-il sur l'Aquitaine ? De nombreux avis ont été exprimés sur la question : tous partent de l'idée que les Goths pouvaient servir à contrer les incursions des pirates saxons en se chargeant des séparatistes de la Gaule du Nord-Ouest⁸³. De mon point de vue, l'Aquitaine était logiquement à l'intersection de deux impératifs. D'abord, les Goths avaient besoin d'être placés quelque part, et le point crucial était la distance qui allait séparer leur aire d'installation du centre politique de l'empire d'Occident. Comme nous l'avons vu, au faîte de sa puissance, Alaric avait envisagé de s'installer à Ravenne et dans ses alentours, et de part et d'autre des cols alpins. Les Goths auraient été en position d'intervenir sans cesse à la cour impériale. Dans sa période plus réaliste, il avait été prêt à échanger ce rêve – totalement inacceptable pour les Romains – contre quelques terres « proches de la frontière ». La vallée de la Garonne, ouverte sur l'océan Atlantique et à mille kilomètres de Ravenne, remplissait parfaitement cette condition. Elle présentait aussi un second avantage : celui de placer les Goths près des routes qui traversaient les Pyrénées en direction de l'Espagne. Or la tâche en Espagne avait été bien commencée, mais elle n'était qu'à moitié accomplie. Certains survivants de l'invasion sur le Rhin restaient insoumis et, au début des années 420, les Goths

étaient de retour dans la péninsule, opérant à nouveau contre les Vandales hasdings, de conserve avec une armée romaine. À mon sens, l'implantation dans la vallée de la Garonne n'était conçue que comme la première étape d'un processus de longue durée, qui devait se poursuivre avec le retour des Goths en Espagne pour en finir avec les Vandales, les Alains et les Suèves.

La prouesse de Constantius est d'une ampleur à couper le souffle. En 410, alors même que les Goths saccageaient l'Italie en tous sens, que Constantin III était en Arles, menaçant d'une totale mainmise sur l'Occident, et que les envahisseurs du Rhin se partageaient l'Espagne entre eux, les principaux leviers de pouvoir étaient restés intacts en assez grand nombre pour qu'un chef de l'habileté de Constantius puisse remettre la maison en ordre. Les armées de Gaule et surtout d'Italie – les troupes avec lesquelles Stilicon avait vaincu Radagaise – formaient encore une formidable machine de guerre, tandis que la grande réserve productrice de revenus que constituait l'Afrique du Nord était indemne. Entre 408 et 410, les dirigeants successifs de l'empire avaient été incapables d'utiliser l'armée italienne tant contre les Goths que contre Constantin III, car elle ne pouvait pas affronter deux ennemis à la fois ; et en combattre un des deux n'aurait fait que laisser la porte ouverte à l'autre. Mais le dilemme s'était résolu à la suite du retrait des Goths hors d'Italie, sous les ordres d'Athaulf. Les autorités centrales de Ravenne avaient patienté juste le temps qu'il fallait pour que les Goths soient affamés au point de lever le camp, ce qui avait redonné une marge de manœuvre à Constantius. Une ou deux soutiens externes renforcèrent aussi sa position. D'abord, l'empire d'Orient envoya une aide considérable à Honorius lorsque Alaric ravageait l'Italie en 410 ; d'autres aides morales et financières suivirent certainement, même si les sources sont trop fragmentaires pour en faire mention⁸⁴.

Paradoxalement, puisqu'ils étaient à l'origine de tout ce chaos, peut-être Constantius a-t-il aussi obtenu un soutien de la part des Huns. En 409, Honorius rassembla dix mille auxiliaires huns en renfort. Comme ils n'arrivèrent pas à temps pour éviter le sac de Rome, certains historiens modernes en ont conclu qu'ils n'avaient jamais existé⁸⁵. Néanmoins, qu'ils aient ou non existé, nous avons constaté que, pendant la campagne de 411, Constantius sortit soudain de sa paralysie militaire et marcha avec assurance sur la Gaule pour mater les usurpateurs. Pour une part, cette relance résultait de sa capacité, tout juste retrouvée, de déployer la puissante armée d'Italie, mais un facteur supplémentaire pourrait avoir été l'arrivée tardive des Huns. Avoir débarrassé le sol italien des Goths et avoir reçu un coup de main d'amis de plus ou moins longue date : voilà qui aurait suffi à inverser l'équilibre des forces en faveur de Constantius. Rien

d'étonnant à ce qu'en 417, Rutilius et son homologue chrétien anonyme aient regardé le futur avec confiance.

Il faut toutefois examiner de plus près le travail de reconstruction mené par Constantius. En dépit de ses nombreux succès, l'empire d'Occident n'en était pas exactement revenu à sa situation antérieure.

L'heure des comptes

À l'évidence, la reconstruction n'était pas terminée en 418 et, d'ailleurs, Constantius lui-même n'aurait pas prétendu le contraire. Les Sillings et les Alains avaient été taillés en pièces, mais les Suèves et les Vandales hasdings, renforcés désormais par ce qui restait des Alains, étaient encore dans la nature. Mis à part le danger militaire que ces groupes faisaient planer, leur présence stable en Espagne signifiait aussi que les régions de la péninsule qu'ils occupaient restaient hors du contrôle direct de l'empire et que, par conséquent, elles ne contribuaient plus aux recettes de l'État. En fait, la période 405-418 avait connu une série de pertes fiscales que Constantius n'avait pas encore été capable d'enrayer. On peine à croire, par exemple, que la vallée de la Garonne ait produit de grosses rentrées d'impôts après que les Goths s'y furent installés en 418⁸⁶.

Il est extrêmement difficile de reconstituer les événements survenus en Bretagne romaine dans les années 410, et même l'état général de l'île reste mal connu, mais ce qui est clair, c'est qu'elle était sortie de l'orbite impériale. Comme nous l'avons vu, les coups d'État de 406-407 commencèrent en Bretagne et les provinces britanniques fournirent à Constantin III l'assise originelle de sa puissance. Puis, du moment où il passa sur le continent – escorté, pour ce qu'il en restait, de la plupart des troupes romaines de l'île, comme on en a fait depuis longtemps l'hypothèse –, la Bretagne disparaît de nos sources, mis à part deux brèves mentions chez Zosime. La première rappelle que les Britanniques s'émancipèrent du pouvoir romain après le coup d'État de Constantin III, mais avant le sac de Rome, « expulsant les magistrats romains et établissant le gouvernement qu'ils voulaient⁸⁷ ». La deuxième mention signale qu'Honorius, toujours avant le mois d'août 410, écrivit aux cités de Bretagne, « les pressant de se débrouiller toutes seules ». On s'est beaucoup interrogé sur le sens de cette expression. Zosime voit cette nouvelle révolte britannique comme un abandon de la romanité et un retour aux coutumes locales. J'ai le sentiment qu'il s'agit là d'une des erreurs d'interprétation qu'il commet en écrivant depuis le VI^e siècle. Je crois plutôt qu'en fait, les Romains de Bretagne, mécontents que Constantin III concentre ses forces sur la Gaule et soit, par conséquent, hors d'état de les défendre, avaient pris leurs affaires en main. Sinon,

on voit mal pourquoi Honorius leur aurait écrit en 410 pour reconnaître que l'État ne pouvait assurer leur défense.

Il fallait pourtant se défendre contre les attaques venues de la mer, en particulier celles dues aux pirates saxons. Cette menace dura pendant plus d'un siècle et elle conduisit l'empire romain à édifier un réseau de fortifications, dont certaines subsistent encore aujourd'hui. La portée des incursions saxonnes entre 410 et 420 est une autre question ardemment débattue. Tout suggère que le vrai cataclysme vint un peu plus tard, mais, pour notre propos, la date n'a guère d'importance. Que ce soit sous les coups des Saxons ou du fait de forces locales d'autodéfense, la Bretagne disparut des écrans radar des Romains à partir de 410 environ et elle ne fournit plus de recettes à Ravenne⁸⁸.

Au même moment, semblable scénario se déroulait en Armorique, au nord-ouest de la Gaule. L'enchaînement des événements est ici plus difficile à reconstituer, mais Rutilius nous dit qu'en 417, comme il faisait route pour rentrer chez lui, son parent Exupérantius s'employait à restaurer l'ordre⁸⁹. Il semblerait donc que le régime de Constantius s'empressait de rétablir le pouvoir impérial et la fiscalité impériale en Armorique, à défaut de la Bretagne. Tel fut certainement le cas en Gaule centrale et méridionale, dont la plus grande partie avait probablement payé ses impôts à Constantin III tant que dura son usurpation. Nous n'avons aucune information sûre à propos de la frontière du Rhin. La cité de Trèves perdit son rôle de centre administratif pour l'ensemble de la Gaule à ce moment, quand le gouvernement préféra se déplacer au sud, en Arles. Mais il n'y eut aucune rupture profonde dans l'emprise romaine sur la région de Trèves, si bien qu'elle continua vraisemblablement à payer au moins quelque impôt à Ravenne⁹⁰.

Au-delà des territoires purement et simplement perdus pour le système romain, le revenu fiscal était globalement en baisse dans les bien plus vastes zones d'Occident qui avaient été affectées par la guerre ou le pillage au long de la décennie écoulée. Une grande partie de l'Italie avait été saccagée par les Goths, l'Espagne par les survivants de l'invasion du Rhin et la Gaule par les deux groupes à la fois. Il est difficile de dire quelle proportion de ces territoires avait été dévastée ; les cultures, bien sûr, purent reprendre, mais il y a toutes chances que la guerre ait causé de sérieux dégâts à moyen terme. En 412, une loi de l'empereur Honorius ordonna au préfet prétorien d'Italie de réduire à un cinquième de leur montant normal, pendant cinq ans, les impôts de la Campanie, de la Tuscie, du Picénum, du Samnium, de l'Apulie, de la Calabre, du Bruttium et de la Lucanie. L'État romain estimait que ces provinces avaient droit à une telle réduction, car c'était sur leurs terres que les Goths s'étaient principalement nourris quand ils campaient autour de

Rome entre 408 et 410. Une deuxième loi, promulguée en 418, réduisit la contribution de la Campanie à un neuvième de son niveau précédent et celle des autres provinces à un septième. Peu d'autres régions avaient dû subir d'aussi profonds dégâts, conséquence d'une occupation de deux ans environ. Les Vandales, les Alains et les Suèves semblent avoir trouvé un arrangement plus ordonné avec les Hispano-Romains locaux. Néanmoins, entre la perte totale de certaines rentrées fiscales et la détérioration des recettes subsistantes, le revenu annuel de l'empire d'Occident dut être gravement amputé entre 405 et 418⁹¹.

Nous pouvons aussi déceler les dommages considérables que subirent deux autres piliers de l'État. Pour le premier d'entre eux, les indices proviennent d'une de ces sources extraordinaires qu'a laissées l'Antiquité tardive, la *Notitia dignitatum*, déjà citée. Il s'agit de l'inventaire de tous les dignitaires civils et militaires de l'empire romain tardif, répartis entre sa moitié orientale et sa moitié occidentale. Le document était entre les mains d'un haut fonctionnaire, le *primicerius notariorum* (notaire en chef), dont le travail consistait, entre autres, à émettre des arrêts de nomination. La liste était mise à jour au fil des changements de l'appareil administratif et militaire de l'empire. La moitié orientale de l'inventaire décrit l'empire d'Orient comme il se présentait vers 395, aux alentours de la mort de Théodose I^{er}. La moitié occidentale, de son côté, fut régulièrement mise à jour jusqu'en 408, puis partiellement complétée jusqu'au début des années 420. La *Notitia* comporte en particulier – et c'est en quoi elle nous intéresse ici – deux listes des unités de l'armée mobile de campagne (les *comitatenses*) de l'empire d'Occident. La première nomme les régiments (*numeri*) en référence à leurs commandants en chef, les maîtres de l'infanterie et de la cavalerie ; la seconde (*distributio numerorum*) livre leur répartition par régions⁹². Des analyses détaillées prouvent que cette seconde liste nous donne un instantané des armées de campagne d'Occident telles qu'elles se présentaient à la fin de la deuxième décennie du v^e siècle⁹³.

Un examen attentif de ces listes et la comparaison avec les listes de l'armée d'Orient en 395 sont fort instructives. D'abord et sans surprise, il est évident que l'armée d'Occident a subi de lourdes pertes au cours des guerres du début du v^e siècle. Le nombre total de régiments pour l'armée de campagne d'Orient était de cent cinquante-sept en 395. Vers 420, l'armée d'Occident en comptait cent quatre-vingt-un, mais quatre-vingt-dix-sept d'entre eux avaient été créés depuis 395 et seuls quatre-vingt-quatre subsistaient de la période antérieure. Pendant le iv^e siècle, les unités de l'armée de campagne s'étaient divisées entre différents empereurs à de nombreuses reprises, mais tout suggère qu'elles étaient en gros du même ordre de grandeur dans chacune des deux moitiés de l'empire. Si donc, comme en Orient,

l'armée de campagne d'Occident avait compté quelque cent soixante régiments en 395, cela signifierait que pas moins de soixante-seize d'entre eux (47,5 %) auraient été détruits dans les trente-cinq ans qui s'écoulèrent entre l'accession d'Honorius sur le trône et 420. C'est un énorme taux de réduction, correspondant à des pertes de plus de trente mille hommes²⁴. L'armée romaine du Rhin subit le plus gros choc. En 420, elle s'élevait à cinquante-huit régiments ; mais seuls vingt et un d'entre eux étaient antérieurs à 395, tandis que les trente-sept autres (soit 64 %) avaient été créés pendant le règne d'Honorius. C'est parfaitement logique. L'armée de Gaule avait dû encaisser le premier passage du Rhin ; puis, sous la coupe de Constantin III, elle avait continué le combat contre les envahisseurs jusqu'aux Pyrénées et au-delà. Du coup, elle s'était aussi retrouvée du mauvais côté lors de la contre-offensive de Constantius. Rien d'étonnant à ce qu'elle ait fini en miettes, avec nombre de ses anciennes unités délabrées et dissoutes²⁵.

Ce que la *Notitia* nous apprend sur la manière dont les pertes furent réparées est tout aussi intéressant. Vers 420, le nombre des unités occidentales de *comitatenses* avait globalement été recouvré, grâce aux quatre-vingt-dix-sept régiments créés depuis 395. En fait, si nous sommes dans le vrai en supposant que les armées de campagne d'Orient et d'Occident étaient à peu près égales en taille en 395, l'effectif total de l'armée d'Occident s'était même accru de quelque vingt unités (12,5 %). Sur les quatre-vingt-dix-sept nouveaux régiments toutefois, soixante-deux (64 %) étaient d'anciens régiments de garnison aux frontières, requalifiés pour compléter l'effectif de l'armée de campagne. Nombre de ces unités sont encore enregistrées en fonction de leurs lieux de garnison dans les parties de la *Notitia* qui n'ont pas été mises à jour : il est donc facile de les repérer.

Les vingt-huit régiments de *legiones pseudocomitatenses* sont tous constitués de troupes de garnison réaffectées, comme quatorze autres des *legiones comitatenses* – pourtant supposées être davantage des corps d'élite –, et de même en est-il pour vingt autres unités de cavalerie en Afrique du Nord et en Maurétanie Tingitane. Outre l'armée d'Afrique du Nord, l'armée de Gaule est celle qui laisse apparaître le plus de perturbations. Vingt et un des cinquante-huit régiments de l'armée de campagne de Gaule étaient constitués en 420 de troupes de garnison réaffectées. La plupart des vides causés dans l'armée de campagne d'Occident par une guerre ininterrompue depuis 405 environ avaient donc été comblés non pas en recrutant de nouvelles forces de haut niveau, mais en reclassant de vieilles troupes, celles de plus bas niveau. Et sur les trente-cinq nouvelles unités d'élite, un tiers environ portaient des noms de régiments (Attacottes, Marcomans, Brisigaves et autres) qui

dérivaient des noms de groupements tribaux non romains, ce qui laisse à supposer qu'à l'origine au moins, elles étaient composées de recrues non romaines⁹⁶.

De la *Notitia dignitatum*, document aride en apparence, c'est un fascinant tableau qui émerge. D'un certain point de vue, l'armée de campagne d'Occident était une force militaire plus importante qu'elle ne l'était vingt-cinq ans auparavant. Son accroissement en taille, toutefois, masquait des problèmes fondamentaux dont le suivant n'était pas le moindre : la moitié de ses anciens régiments avaient été mis en pièces pendant la guerre survenue entre-temps. Aussi, alors que l'armée de campagne était plus nombreuse, le dispositif militaire dans son ensemble était-il réduit, car il n'y a aucune raison d'imaginer que les troupes de garnison requalifiées aient été remplacées par de nouvelles unités sur la frontière. Constantius accomplit des prouesses avec cette armée entre 411 et 420, mais il nous faut pourtant conclure que, comparée à ce qu'elle était avant 395, elle n'était plus que le reflet d'elle-même. Le succès d'une armée réside dans sa continuité, et des pertes à cette échelle durent considérablement affaiblir l'efficacité du système militaire d'Occident dans son ensemble, en particulier dans sa branche gauloise. Si l'on met de côté les troupes de garnison requalifiées, le nombre des vraies *comitatenses* a diminué d'environ 25 % entre 395 et 420 (de cent soixante unités environ à cent vingt). Et c'est là, me semble-t-il, que les pertes financières de la période commencèrent réellement à se faire sentir. En 420, Constantius eut à affronter des problèmes militaires plus nombreux et plus urgents que Stilicon en 395. Dans l'idéal, il aurait dû disposer d'une plus grande armée, mais les contraintes financières qu'imposaient des recettes en baisse ne le lui permettaient pas.

Derrière la façade des indéniables succès de Constantius, les effets à long terme de la crise qui avait fait tomber Stilicon étaient clairement perceptibles. Et comme si une force militaire globalement réduite n'était pas en soi un problème assez grave, une nouvelle difficulté avait commencé à se faire jour. Nous en avons un premier indice lors du siège de Rome par Alaric, quand il fut en mesure d'obtenir, de la part du Sénat, un certain soutien dans ses projets – un titre de général pour lui-même, de l'or pour ses hommes, une plus grande influence politique pour les Goths dans leur ensemble –, alors même que ces projets allaient à l'encontre des vœux directs d'Honorius et des autorités centrales. Attale fut bien aise d'avoir été fait empereur par les Goths, même s'il se fixa comme limite de ne pas laisser à des troupes gothiques le soin de gagner l'Afrique à sa cause – ce qui aurait vraiment signé la fin d'un empire d'Occident indépendant. Le même phénomène se vérifia en Gaule après 414. Quand Athaulf, cette fois-ci, restaura Attale dans la pourpre impériale, une partie de l'aristocratie foncière gauloise fut sur le point de se rallier à sa cause.

Le récit du mariage d'Athaulf en dit long, non seulement en raison du lieu où il fut célébré – Narbonne –, mais aussi au vu du nombre d'aristocrates gaulois qui voulurent y chanter et collaborer avec le régime soutenu par les Goths. Paulin de Pella, qui accepta l'office de comte des largesses sacrées sous le règne d'Attale, déclara par la suite qu'il l'avait fait non pas parce qu'il croyait si peu que ce soit en la légitimité ou la viabilité du régime, mais parce que cette option politique lui semblait le meilleur chemin vers la paix⁹⁷. Telle fut probablement la motivation de nombreux sénateurs qui avaient coopéré avec Alaric, mais cette collaboration n'en comportait pas moins ses dangers.

Ce que nous observons ici est un exemple précoce de la manière dont des forces militaires externes purent élargir des failles préexistantes au sein du système politique romain. Dans la campagne d'Andrinople contre les Goths et de nouveau dans la traversée du Rhin à la fin de l'année 406, les plus basses classes sociales de l'empire s'étaient révélées prêtes à aider ou même à rallier les envahisseurs barbares. Ce n'est pas si surprenant, quand on sait à quel point ces classes s'étaient désinvesties d'un système gouverné par et pour les classes de propriétaires fonciers, comme nous l'avons vu au chapitre 4.

L'empressement de l'élite dirigeante à collaborer avec les barbares était un phénomène résolument différent – et bien plus dangereux pour l'empire –, mais il trouvait aussi son origine dans la nature du système. En raison de sa grande taille et d'une capacité administrative limitée, l'empire romain ne pouvait être qu'un monde de localités autogérées, maintenues agrégées à la fois par la force et par le pacte politique postulant que payer l'impôt au centre de l'empire garantissait, de sa part, la protection des élites foncières locales. L'apparition de forces armées étrangères au cœur du monde romain mit ce contrat à rude épreuve. L'empressement avec lequel certains propriétaires s'offrirent pour soutenir des régimes sous domination barbare n'est pas tant, comme certains l'ont prétendu, le signe d'un manque de fibre morale parmi les Romains de l'empire tardif, mais bien plus le trait caractéristique d'une richesse fondée sur la détention de terres. Dans les analyses historiques, comme dans les testaments de l'Antiquité, les biens fonciers sont généralement définis en opposition aux biens meubles et c'est là le fond du problème. En cas de bouleversements dans une région donnée, on ne peut pas simplement récupérer ses biens fonciers et s'en aller, comme on le ferait pour un sac d'or ou de diamants. Si l'on part, on laisse derrière soi sa richesse et son statut même d'élite. Les propriétaires de terres n'ont donc guère d'autre choix que d'essayer de s'adapter aux nouvelles circonstances : c'est ce qui commença à se produire autour de Rome en 408-410 et en Gaule méridionale en 414-415. En réalité, le mouvement centrifuge

n'alla pas plus loin, parce que Constantius réaffirma assez rapidement l'autorité centrale. Il semble aussi avoir été conscient des problèmes politiques et avoir agi avec diligence pour les résoudre.

En 418, pour couronner ses autres efforts de restauration, Constantius recréa un conseil annuel des provinces gauloises, qui devait se réunir en Arles. Non seulement les provinces, mais aussi des cités situées dans les régions proches d'Arles devaient envoyer des délégués choisis parmi leurs classes dominantes pour discuter des affaires de ressort public et privé, en particulier celles qui avaient trait aux intérêts des propriétaires (les *possessores* en latin). De manière révélatrice, la chronologie de cette renaissance coïncide avec l'installation des Goths dans la vallée de la Garonne, et il y a fort à parier que ce fut le principal sujet à l'ordre du jour pour l'assemblée de la première année. Le conseil était clairement défini – et il fonctionna de fait – comme un forum dans lequel les riches propriétaires fonciers locaux, qui devaient également avoir l'oreille des propriétaires de leur voisinage, pouvaient parler régulièrement aux officiers impériaux. L'initiative témoignait d'un effort conscient pour raccommoder les déchirures ou peut-être les simples égratignures qui étaient désormais perceptibles dans les relations entre les aristocrates gaulois et le centre impérial, autour de la décennie 405-415.

Le surgissement des barbares avait ouvert un fossé entre les intérêts des propriétaires et ceux de l'administration centrale ; et c'était le rôle du conseil de le combler. Il y avait une autre coïncidence : l'arrivée en Arles de Rutilius Namatianus (**voir ci-dessus, p. 365**) dont le lent voyage de retour, durant l'automne et l'hiver 417-418, était parfaitement calculé pour le conduire en Gaule au moment de la première réunion du conseil. Suffisamment lié à la cour d'Honorius pour savoir dans quel sens soufflait le vent, Rutilius était exactement le genre d'ancien haut fonctionnaire dont la présence était nécessaire au conseil. Peut-être les notables rassemblés eurent-ils droit, au cours d'un dîner, à la vibrante récitation, par ce partisan loyaliste d'Honorius, de son poème célébrant par anticipation Rome et la Gaule renaissant de leurs cendres. De tels sentiments étaient parfaitement de mise : avec un Occident débarrassé des usurpateurs, des Goths apaisés, les propriétaires fonciers de Gaule ramenés dans l'orbite impériale et la moitié des survivants de l'invasion du Rhin anéantie, tout était au beau fixe et chacun allait recevoir sa juste récompense.

1. JÉRÔME, *Commentaire sur Ézéchiël*, Préface au livre 1. Sur l'attitude des païens, AUGUSTIN, *Sermon* 296 ; pour une exploration complète des réactions, voir COURCELLE (1964), p. 58 sq.

2. Sur Olympiodore et son perroquet, comme sur les usages ultérieurs du texte, voir MATTHEWS (1970) ; ZOSIME, 5, 26, 1, fait le lien entre Eunape et Olympiodore.

3. ZOSIME, 5, 26, 3-5.
4. Sur Radagaise en tant que Goth, voir sources en *PLRE*, vol. II, p. 934.
5. Ces réfugiés comprenaient des habitants de Scarbantia, qui emportèrent avec eux le corps de saint Quirinus. Le *Codex theodosianus*, 10, 10, 25 et 5, 7, 2 les mentionne également : voir ALFÖLDY (1974), p. 213 sq.
6. CLAUDIEN *Guerre gotique*, vers 363 sq. (**voir vers 550-551**) ; voir COURTOIS (1955), p. 38 sq.
7. Alamans et Quades sont mentionnés par JÉRÔME, *Lettres*, 123, 15, comme participant à la traversée du Rhin. WOLFRAM (1988), p. 387, note 55, adopte un semblable point de vue ; THOMPSON (1982b), p. 152-153, est d'un avis différent. Sur les Suèves au v^e siècle, voir POHL (1980), p. 274-276.
8. JÉRÔME, *Lettres*, 123, 15. Sur les Sarmates au iv^e siècle, voir AMMIEN MARCELLIN, 17, 12-13. Les Sarmates qui ne participèrent pas à la traversée de 406 continuèrent à vivre sur le Danube : voir POHL (1980), p. 276-277.
9. Sur la marche pour rejoindre Valens, voir AMMIEN MARCELLIN, 31, 11, 6. Sur l'armée romaine d'Occident, voir ZOSIME, 4, 35, 2.
10. SOZOMÈNE, *Historia ecclesiastica*, 9, 25, 1-7 ; voir *Codex theodosianus*, 5, 6, 2. THOMPSON (1996), p. 63-64, montre clairement qu'Uldin était une figure relativement mineure. Pour une vision différente, à mon avis erronée, voir MAENCHEN-HELFEN (1973), p. 59-72, en particulier p. 71.
11. Sidoine APOLLINAIRE, *Poèmes*, 12.
12. Sur les Burgondes au iv^e siècle, voir par exemple MATTHEWS (1989), p. 306 sq. ; sur leurs mouvements ultérieurs, voir par exemple DEMOUGEOT (1979), p. 432 et 491-493.
13. ZOSIME, 5, 35, 5-6.
14. PAULIN DE PELLA, *Eucharisticon*, 377-398.
15. *Codex theodosianus*, 5, 6, 2.
16. Peut-être plus, car nous ne sommes pas entièrement sûrs de la taille des unités sous l'empire romain tardif.
17. Sur les guerriers de Radagaise, voir OLYMPIODORE, fragment 9 : l'abrégé de Photius parle de douze mille nobles, mais c'est une information qui est d'ordinaire prise pour un chiffre global erroné : voir par exemple WOLFRAM (1988), p. 169-170 ; HEATHER (1991), p. 213-214. Selon AUGUSTIN, *Cité de Dieu*, 5, 23, Radagaise avait « plus de » cent mille partisans ; selon OROSE, 7, 33, 4, deux cent mille hommes ; et selon ZOSIME, 5, 26, quatre cent mille. Aucun de ces témoignages n'inspire grande confiance.
18. PROCOPE, *Guerres*, 3, 5, 18-19 dit que le nombre des guerriers s'élevait à quatre-vingt mille, mais VICTOR DE VITA (*Histoire de la persécution*, 1, 2), plus proche des faits et mieux informé, considère qu'il s'agit d'un chiffre total et affirme que le roi divisa ses sujets en quatre-vingts groupes théoriquement de mille têtes chacun, alors que leur taille réelle était plus modeste. Quatre-vingt mille guerriers est un chiffre invraisemblable, puisqu'il ferait du nouveau groupe une force militaire deux fois plus puissante que l'estimation la plus haute pour les Goths d'Alaric. Victor vécut parmi les Vandales et il y a de bonnes chances qu'il ait su, en général, de quoi il parlait, même si son ouvrage est hautement polémique. GOFFART (1980), p. 231-234, n'accorde guère de crédit au témoignage de Victor (lequel note, incidemment, que d'autres, de son temps même, ont confondu le nombre total et le nombre des guerriers), mais *ibid.*, p. 33, il se contente de supposer, sur la base d'un *a priori*, que les troupes des Vandales et des Alains durent s'élever à des dizaines de milliers.
19. JÉRÔME, *Chronique*, 2389 ; OROSE, 7, 32, 11.
20. Certains voudraient situer cette disparition beaucoup plus près de l'année 400 ou même avant ; voir HEATHER (1996), p. 117 sq., pour un résumé avec références bibliographiques.
21. Pour Radagaise, OLYMPIODORE, fragment 9, distingue les *optimatoi* (« les meilleurs ») des autres ; voir plus généralement HEATHER (1996), Appendice 1.
22. Pour cette hypothèse : par exemple LOT (1939), p. 78-79 ; COURTOIS (1955), p. 39-40 ; MUSSET (1965), p. 103-104 ; DEMOUGEOT (1979), p. 415. Contre cette hypothèse : GOFFART (1980), p. 2 sq., en particulier p. 16-17 ; voir MAENCHEN-HELFEN (1973), p. 60-61 et 71-72.
23. Certaines bandes de pillards huns s'aventurèrent jusqu'au Danube en 376 (chapitre 4), mais ils opéraient depuis une base nettement plus à l'est.
24. CLAUDIEN, *Contre Rufin*, 2, 26 sq. rappelle que deux périls s'abattirent sur l'empire d'Orient en 395 : l'un au travers du Caucase, l'autre sur le Danube ; *ibid.*, 2, 36 sq., il identifie clairement les Goths d'Alaric avec la menace

sur le Danube et non, comme on l'a parfois supposé, avec un deuxième groupe de Huns établis plus à l'ouest.

[25.](#) Marcellinus Comes sous l'année 427 ; voir JORDANÈS, *Getica*, 32, 166.

[26.](#) Le général en question était Aétius, dont nous aurons beaucoup à parler dans les deux prochains chapitres ; les auxiliaires huns qu'il avait recrutés sept ans plus tôt venaient probablement de la même région (références dans *PLRE*, vol. II, p. 22-24).

[27.](#) Sur les tombes royales, voir PRISCUS, fragment 6, 1. Sur le camp d'Attila, voir BROWNING (1953), p. 143-145.

[28.](#) Sur les missions d'Olympiodore, voir MATTHEWS (1970). Sur le voyage par mer, voir OLYMPIODORE, fragments 19 et 28, qui tous deux se réfèrent certainement à la même traversée ; voir CROKE (1977), p. 353. D'autres ont supposé qu'Olympiodore visita le Pont-Euxin – par exemple DEMOUGEOT (1970), p. 391-392 –, mais nous savons aussi qu'en 409, Honorius attendait l'arrivée imminente de dix mille Huns (ZOSIME, 5, 50, 1). Le fait se situe après la défaite d'Uldin, ce qui implique que des contacts avaient été pris entre-temps avec d'autres Huns. Il est tentant d'associer cette nouvelle alliance à la période où le général Aétius était retenu en otage parmi les Huns aux environs des années 410 (références dans *PLRE*, vol. II, p. 22).

[29.](#) *Codex theodosianus*, 7, 17, 1, en date du 28 janvier 412 : « Nous décrétons que quatre-vingt-dix patrouilleurs de construction récente seront assignés à la frontière de Mésie et que deux autres leur seront ajoutés grâce à la réparation de vieilles unités ; et sur la frontière scythe, qui est étendue, on affectera cent dix nouvelles embarcations, avec quinze de plus dues à la réparation des anciennes. [...] Elles devront être équipées de toutes les armes et fournitures nécessaires, à la demande du duc, et elles seront construites sous la responsabilité de son équipe. »

[30.](#) MANGO (1985), p. 46 sq.

[31.](#) Il n'importe guère, pour notre propos, de savoir si la masse des Huns arriva à l'ouest des Carpates pendant la crise de 405-408 ou au cours de la décennie suivante. Après 376, quand les Tervinges et les Greuthunges abandonnèrent leurs demeures au nord de la mer Noire, les Huns mirent quelques années pour atteindre la frontière du bas-Danube. Comme leur arrivée au nord de la mer Noire avait été précédée d'une profonde convulsion démographique à l'est des Carpates, l'intrusion des Huns sur la plaine hongroise en 410-420 avait certainement été marquée par un semblable bouleversement à l'ouest.

[32.](#) Pour faire face à l'attaque sur l'Italie en 401-402, Stilicon avait soustrait des forces à la Gaule et à la Bretagne ; il y a toutes raisons de supposer qu'il fit de même cette fois-ci.

[33.](#) Les Alains furent peut-être recrutés au nord de la province de Rhétie (CLAUDIEN, *Guerre gotique*, p. 400-403) ; les Huns étaient envoyés par Uldin, à ce moment encore soumis.

[34.](#) OROSE, 7, 37, 37 sq.

[35.](#) *Commonitorium*, 2, 184.

[36.](#) Les deux dernières citations sont de PROSPER D'AQUITAINE, *Epigramma*, 17-22 et 25-26. Pour une bonne introduction à ces poèmes, voir ROBERTS (1992) ; voir aussi COURCELLE (1964), p. 79 sq.

[37.](#) HYDACE, *Chronique*, 49.

[38.](#) PROCOPE, *Guerres*, 3, 33.

[39.](#) OROSE, 7, 43, 14.

[40.](#) Les Goths de Fritigern firent exactement de même en Macédoine vers 380, après trois ans de pillage (**voir chapitre 4**).

[41.](#) ZOSIME, 6, 1, 2 proche d'Olympiodore, fragment 13, sur l'original duquel Zosime se fonda. Le fragment d'Olympiodore établit clairement que les coups d'État en Bretagne commencèrent avant le 1er janvier 407 (l'année du septième consulat d'Honorius), alors que Zosime, comprenant mal sa source, dit qu'ils débutèrent pendant le septième consulat.

[42.](#) C'est ce qui ressort, en dépit de quelque déformation, de ZOSIME, 6, 3.

[43.](#) OROSE, 7, 40, 4.

[44.](#) Ce point de vue qui fait consensus a été critiqué par LIEBESCHUETZ (1990), p. 48-85, mais je m'en tiens aux objections soulevées dans HEATHER (1991), p. 193-199.

[45.](#) OROSE, 7, 35, 19.

[46.](#) Ce fut par la suite le cas avec Attila, qui fut théoriquement promu général de l'empire : il s'agissait de faire passer le faux-semblant selon lequel l'argent qui lui était versé était le salaire de ses troupes plutôt qu'un tribut. Je subodore que la combine fut d'abord mise au point dans le cas d'Alaric, quelque cinquante ans plus tôt. Sur l'arrière-fond de la révolte d'Alaric, voir plus en détail HEATHER (1991), p. 181-192, 199 *sq.*

[47.](#) À mon avis, la fusion se produisit dès 395, quand la révolte éclata. D'autres historiens affirment qu'elle n'arriva pas avant 408-409, quand le beau-frère d'Alaric, Athaulf, le rejoignit en Italie avec une troupe de Huns et de Goths venus de Pannonie. La date, de toute façon, est vraiment un détail. Le point fondamental est que les vieilles distinctions devinrent caduques. La disparition des anciens chefs des deux groupes (Fritigern, Alathéus et Safrax, aux termes du traité de 382) facilita certainement cette évolution, tandis qu'eux auraient eu intérêt à préserver la partition. Pour plus de précisions, avec des références à des points de vue divergents, voir HEATHER (1991), p. 213-214, Appendice B.

[48.](#) CAMERON (1970), p. 159 *sq.* ; voir *ibid.*, p. 474 *sq.* pour démêler de manière convaincante les confusions des sources au sujet des deux campagnes.

[49.](#) Sur la chute d'Eutrope, voir CAMERON (1970), chapitre 6 ; HEATHER (1988).

[50.](#) Sur Gainas et la politique de Constantinople, voir CAMERON et LONG (1993), chapitres 5-6 et 8. Sur l'épisode de Sylvain, voir AMMIEN MARCELLIN, 15, 5. La littérature sur la première équipée italienne d'Alaric est énorme, mais, pour une introduction, voir HEATHER (1991), p. 207 *sq.*

[51.](#) Codex *theodosianus*, 15, 14, 11.

[52.](#) Il avait tenu son dernier office en 383 et avait pris une quantité de mauvaises décisions pendant cette période, y compris de soutenir l'usurpateur Maximus ; voir MATTHEWS (1974).

[53.](#) SYMMAQUE, *Lettres*, 5, 51 ; 6, 2 et 27.

[54.](#) CLAUDIEN, *Contre Rufin*, 2, 4-6.

[55.](#) Sur Stilicon en général, voir CAMERON (1970), en particulier chapitres 2-3, et MATTHEWS (1975), chapitre 10. Cette hypothèse sur les manœuvres de Stilicon avec Alaric est défendue plus en détail avec références complètes dans HEATHER (1991), p. 211-213.

[56.](#) Les deux citations suivantes sont extraites de ZOSIME, 5, 32, 1 ; 5, 33, 1-2.

[57.](#) Codex *theodosianus*, 9, 42, 20-2.

[58.](#) Sur la chute de Stilicon et d'Olympiodore, voir MATTHEWS (1970) et (1975), p. 270-283.

[59.](#) À en croire Zosime, trente mille combattants rejoignirent Alaric après les massacres, mais le nombre est trop élevé pour être vrai. Je soupçonne qu'une fois de plus, Zosime a compris de travers Olympiodore, qui était certainement sa source sur ce point : il a cru que trente mille était le nombre des recrues, alors que c'était en fait le total des troupes dont disposait Alaric, recrues comprises. Mon hypothèse serait de trente mille pour la taille approximative de l'armée d'Alaric après l'arrivée des renforts : soit dix mille Greuthunges et autant de Tervinges de 376, combinés avec les plus de dix mille anciens partisans de Radagaise que Stilicon avait recrutés dans l'armée romaine.

[60.](#) Les deux citations suivantes sont dues à ZOSIME, 5, 48, 3 et 5, 50, 3-51, 1.

[61.](#) Sarus et Alaric se querellèrent à un moment donné avant que le dernier ne vienne en Italie (ZOSIME, 6, 13, 2). Sarus reçut la mort des mains d'Athaulf (OLYMPIODORE, fragment 18) et Sigéric profita de l'assassinat d'Athaulf et de sa famille (OLYMPIODORE, fragment 26, 1).

[62.](#) Pour un récit plus détaillé des événements menant au sac, voir par exemple, avec toutes références utiles, MATTHEWS (1975), chapitre 11 ; HEATHER (1991), p. 213-218.

[63.](#) TITE LIVE, 5, 41, 8-9. Les sources sur le sac d'Alaric sont réunies dans COURCELLE (1964), p. 45-55.

[64.](#) Les citations dans le reste de ce passage, sous réserve d'indications contraires, proviennent d'Augustin, *Cité de Dieu*, ici 3, 17.

[65.](#) *Ibid.*, 2, 19-20.

[66.](#) La « pulsion de domination » est un emprunt à SALLUSTE, *La Conjuration de Catilina*, 2, 2 ; la citation est extraite d'Augustin, *Cité de Dieu*, 3, 14.

[67.](#) La citation vient d'Augustin, *Cité de Dieu*, 2, 29. Augustin poursuit : « Parmi ces vrais ennemis sont cachés les futurs citoyens [de la Cité céleste] ; et quand elle est confrontée avec eux, elle ne doit pas penser que

supporter leur hostilité jusqu'à ce qu'elle les voie confesser leur foi est une tâche inutile. De la même manière, tant que la cité de Dieu est en pèlerinage en ce monde, elle abrite en son sein certains qui sont unis à elle par la participation aux sacrements, mais ne le rejoindront pas pour autant dans la gloire éternelle des saints » (*ibid.*, 2, 34-35).

[68.](#) La citation vient d'Augustin, *Cité de Dieu*, 2, 18. Pour une introduction à la *Cité de Dieu* et pour la série complète des réponses au sac, voir COURCELLE (1964), p. 67-77 ; BROWN (1967), chapitres 25-27.

[69.](#) Les cinq citations suivantes sont extraites de RUTILIUS, *De reditu suo*. Sur le voyage et ses circonstances, voir CAMERON (1967) ; MATTHEWS (1975), p. 325-328.

[70.](#) Le dieu soleil, qui traverse le ciel dans son char tiré par des chevaux.

[71.](#) Le *Carmen de providentia Dei* est analysé en profondeur dans ROBERTS (1992).

[72.](#) D'ordinaire connu par son nom complet – alors que « Flavius » devrait normalement sauter – pour éviter une possible confusion avec l'usurpateur Constantin III. On trouvera toutes les références aux sources documentant sa carrière dans *PLRE*, vol. II, p. 321-325. La meilleure reconstitution de son parcours est dans MATTHEWS (1975), chapitres 12-14.

[73.](#) OLYMPIODORE, fragment 23.

[74.](#) Cet usurpateur n'est pas le Magnus Maximus vaincu par Théodose I^{er} en 387, mais un prétendant bien plus obscur portant le même nom.

[75.](#) MATTHEWS (1975), p. 313-315 (il y a un petit point d'interrogation sur la géographie).

[76.](#) Sur l'augmentation de salaire, voir SIVAN (1985) qui date le fait de 416 ; mais il est bien plus probable qu'il s'agit d'une mesure antérieure destinée à stimuler la loyauté parmi les troupes qui avaient suivi les usurpateurs et devaient maintenant combattre les barbares.

[77.](#) OROSE, 7, 43, 2-3.

[78.](#) OLYMPIODORE, fragment 24.

[79.](#) Sur Sigéric, voir ci-dessus note 61. Pour une étude plus détaillée de Constantius et des Goths, avec toutes références utiles, voir HEATHER (1991), p. 219-224. Un muid (*modius*) vaut approximativement un quart de boisseau.

[80.](#) HYDACE, *Chronique*, 24.

[81.](#) De manière indirecte, au travers d'un abrégé de Photius produit au IX^e siècle par l'historien de l'Église Philostorge, qui utilisa lui-même les ouvrages d'Olympiodore. Le passage clé se trouve dans PHILOSTORGE, *Historia ecclesiastica*, 12, 4-5, ou dans OLYMPIODORE, fragment 26, 2.

[82.](#) Sur l'Afrique du Nord dans les années 440, voir ci-dessous p. 335. Pour le plus vaste débat historiographique portant sur les formes économiques de l'installation des barbares à l'intérieur de l'empire, voir p. 336-338 sq. avec références.

[83.](#) Deux remarquables historiens d'une génération antérieure, les professeurs THOMPSON (1956) (sur les révoltes paysannes) et WALLACE-HADRILL (1961) (sur les pirates saxons) sont presque parvenus à éclaircir cette affaire. Je recommande particulièrement aux lecteurs l'appendice de THOMPSON (1982c), dont la profonde analyse commence ainsi : « Malheureusement, en 1961, l'examen de la question a été embrouillé par quelques pages peu judicieuses de J.M. Wallace-Hadrill... »

[84.](#) Les autorités de Constantinople ont parfois été critiquées pour ne pas avoir fait plus, mais le reproche n'est pas réaliste : voir DEMOUGEOT (1951), en particulier partie III, qui situe bien trop tôt la scission complète entre Orient et Occident. Plus équilibrés sont les avis de KAEGI (1968), chapitre 1, et de THOMPSON (1950). Pour une plus ample analyse des relations entre Constantinople et l'Occident, voir chapitre 9.

[85.](#) MAENCHEN-HELFEN (1973), p. 69, doute que ces Huns soient jamais arrivés, bien que la plupart des historiens pensent que les auxiliaires finirent par faire leur apparition. Un des points de cet accord stipulait qu'un jeune homme du nom d'Aétius, dont nous allons reparler dans les chapitres suivants, devrait faire un séjour comme otage parmi les Huns, ce qui laisse à penser que la tractation eut vraiment un effet réel.

[86.](#) Il faut imaginer que le surplus agricole de l'empire était divisé entre la classe des propriétaires fonciers (qui recevaient leur part sous forme de rente) et les autorités impériales (qui percevaient la leur sous forme d'impôts). En donnant satisfaction aux Goths à l'intérieur d'une aire plutôt limitée, Constantius voulait peut-être

renoncer à la part de l'empire sur le surplus de la Garonne, de sorte que les recettes fiscales de la zone – tout comme les rentes sur les terres publiques – puissent être dédiées à l'entretien des Goths. Une fois de plus, c'est un phénomène relativement comparable qui se produit en Afrique du Nord.

[87](#). Cette citation et la suivante proviennent de ZOSIME, 6, 5, 2-3 ; 6, 10, 2.

[88](#). Sur les défenses littorales contre les Saxons, voir PEARSON (2002). Pour se faire une idée de la variété d'opinions suscitées par le phénomène (et pour quelques autres références), voir par exemple CAMPBELL (1982), chapitre 1 ; HIGHAM (1992), en particulier chapitres 3-4 ; SALWAY (1981), chapitre 15.

[89](#). Rutilius, *De reditu suo*, 1, 208-213.

[90](#). Pour adopter une vision un peu plus optimiste que MATTHEWS (1975), p. 336-338, sur la base de la même documentation. Cologne et Trèves ne tombèrent pas entre les mains des Francs avant 457 (*Livre de l'Histoire des Francs*, 8).

[91](#). Codex *theodosianus*, 11, 28, 7 et 12.

[92](#). *Notitia dignitatum* (Occident), 5 et 6 ; 7.

[93](#). On peut déduire cette date du fait qu'à l'intérieur de chaque type d'unité, les régiments sont disposés dans l'ordre chronologique de leur création ; or il n'y en a qu'une poignée qui soient de création postérieure à Valentinien III, le fils de Constantius et Galla Placidia né en juillet 419. Sur tous ces points et sur ce qui suit, voir surtout JONES (1964), Appendice II.

[94](#). L'incertitude sur les unités de mesure sous l'empire tardif (**voir ci-dessus, p. 101**) empêche une plus grande précision, mais cinq cents hommes par régiment est le chiffre minimal.

[95](#). Comme pour les pertes qui suivirent Andrinople, nous ne savons pas quel pourcentage d'une unité devait avoir disparu avant qu'on prenne la décision de ne pas la maintenir (**voir ci-dessus, p. 277**).

[96](#). Sur la *Notitia* et l'armée d'Occident, voir JONES (1964), Appendice III, et les différents articles contenus dans BARTHOLOMEW (1976).

[97](#). PAULIN DE PELLA, *Eucharisticon*, 302-310.

HORS D'AFRIQUE

Au vainqueur les lauriers : les prouesses de Constantius ne restèrent pas sans récompenses. À partir de 411, il fut commandant en chef de l'armée d'Occident. D'autres honneurs suivirent rapidement, alors que ses succès se multipliaient. Le 1^{er} janvier 414, il reçut le titre officiel suprême dans le monde romain, puisque lui fut décerné un premier consulat. Dans l'ancienne République, les deux consuls, élus pour un an, exerçaient un pouvoir réel. Mais le consulat avait depuis longtemps cessé de correspondre à la moindre fonction. Toutefois, comme tous les documents officiels étaient datés en référence aux noms des consuls, le titre portait en lui une promesse d'immortalité et il conservait tout son prestige dans la mesure où, souvent, l'un des deux consuls était aussi empereur. L'année suivante, le terme de *patricius* (« patricien ») fut ajouté à la liste des qualificatifs de Constantius – ce qui, en pratique, n'avait aucune incidence, mais témoignait de l'empressement qu'on mettait à lui décerner des titres marquant sa singulière prééminence.

Le 1^{er} janvier 417, il devint consul pour la deuxième fois et – autrement plus important – il reçut la main de Galla Placidia, la sœur de l'empereur Honorius que Constantius avait contraint les Goths à renvoyer à la cour. Leur premier enfant, la princesse Iusta Grata Honoria, dotée d'un fort caractère, naquit environ un an plus tard. Peu de temps après, Galla Placidia se retrouva enceinte, cette fois-ci d'un fils, Valentinien, qui naquit en juillet 419. L'empereur Honorius était encore sans enfant et tout le monde était persuadé, à cette date, qu'il en serait définitivement ainsi.

Constantius, Galla Placidia et leurs enfants étaient la première famille de l'empire d'Occident. Constantius, pourtant, n'en avait pas encore fini. Le 1^{er} janvier 421, il devint consul pour la troisième fois. Alors, le 8 février 421, une inexorable logique politique le conduisit à l'ultime récompense. Marié à la sœur de l'empereur, père de l'héritier présomptif et, depuis une dizaine d'années, réel dirigeant de l'empire, il fut finalement proclamé co-Auguste par Honorius. Un nouvel âge d'or semblait s'ouvrir. Mais le destin ne l'entendait pas de cette oreille. Le 2 septembre, moins de sept mois après son couronnement, Constantius mourut.

Vie et mort au sommet

Pour comprendre les effets désastreux de la soudaine disparition de Constantius, il nous faut tenir compte de la manière dont les cours politiques fonctionnaient sous l'empire romain tardif. Sa façade publique, c'était le faste cérémonial qui convenait à un dirigeant choisi par Dieu pour gouverner un empire destiné, par la même volonté divine, à porter la civilisation chrétienne au monde entier. Toutes les manifestations publiques étaient soigneusement orchestrées pour exprimer l'unanimité des participants, communiant dans la croyance qu'ils participaient au meilleur système social qui puisse être, divinement ordonné.

On attendait des empereurs qu'ils se conduisent conformément à une telle croyance. Le païen Ammien Marcellin critiqua l'empereur païen Julien – qui, à tous autres égards, était son héros – pour ne pas avoir respecté ces normes :

Un jour, alors que [Julien] rendait la justice, [...] on lui annonça que le philosophe Maxime était arrivé d'Asie ; il se leva d'une manière qui manquait de dignité, s'oubliant au point de courir à toutes jambes [...] et [...] d'embrasser le philosophe. [...] Cette ostentation inconvenante le fit apparaître comme un homme qui recherchait éperdument la vaine gloire et avait oublié le mot magnifique de Cicéron, qui critique de tels comportements en disant : « Ce sont précisément les mêmes philosophes qui inscrivent leurs noms sur les livres qu'ils écrivent sur le mépris de la gloire, si bien qu'y compris quand ils expriment leur dédain des honneurs et de la gloire, ils souhaitent encore qu'on les loue¹. »

Se libérer des codes, dans l'esprit d'Ammien Marcellin, n'était qu'affectation délibérée. Mais Julien n'était pas le seul à trouver pesantes les exigences de l'étiquette impériale, comme le rappelle Olympiodore : « Constantius [...] regretta son élévation, parce qu'il n'avait plus la liberté d'aller et venir là où il voulait, de la manière qu'il voulait et parce qu'il ne pouvait plus, étant empereur, prendre le plaisir de se livrer aux passe-temps dont il avait l'habitude². » Olympiodore devait, à coup sûr, penser aux plaisanteries échangées avec les bouffons au cours des dîners, comme Constantius aimait à le faire auparavant. Être empereur n'était pas seulement donner des ordres ; la charge impliquait aussi de répondre à des attentes précises.

Mais, si la façade de la vie de cour était un cérémonial qui semblait glisser sans effort, comme un cygne sur les eaux troubles des affaires du monde, à l'intérieur, c'était un foyer de rivalités. Comme l'empire était beaucoup trop vaste pour qu'un homme seul le contrôle sans aide, il fallait des subordonnés pour veiller à sa marche concrète. À l'apogée de leur domination sur Honorius, Stilicon d'abord,

Constantius ensuite contrôlaient les nominations aux plus hauts postes civils et militaires. Lorsqu'on procédait aux promotions, il fallait équilibrer pragmatisme et ligne politique. Une distribution de faveurs bien dosée allait générer une masse de partisans reconnaissants dont le rôle serait de protéger l'homme au sommet de ses rivaux potentiels. Non que les rivaux soient toujours faciles à repérer. Comme nous l'avons vu, ce fut Stilicon qui suggéra la promotion de l'ennemi qui allait l'abattre : Olympios.

L'arène institutionnelle où se déroulait cette lutte pour le pouvoir et l'influence était le conseil central de l'empire : le consistoire impérial. L'empereur, ses chefs militaires et ses plus hauts fonctionnaires s'y réunissaient en séances régulières et c'était parfois le lieu de réels affrontements politiques. Ammien Marcellin rappelle l'histoire d'un général nommé Marcellus, qui dénonça les prétentions du César Julien à s'attribuer le titre d'Auguste, conférant la pourpre et la couronne dans leur plénitude ; ou celle d'un brave *quaestor* nommé Eupraxé, accusant Valentinien I^{er} – qui niait avoir délivré un ordre autorisant l'usage judiciaire de la torture contre des sénateurs accusés de magie –, de l'avoir bel et bien fait³. Mais le travail du consistoire suivait d'ordinaire une routine très formelle. C'était là que tous les dignitaires de la cour s'alignaient par ordre de préséance, en habit de cérémonie, pour recevoir les ambassadeurs étrangers. C'était là aussi que se déroulait habituellement la cérémonie d'*adoratio*, qui consistait à baiser la robe impériale. Le consistoire plénier était un lieu où les décisions étaient plus souvent annoncées que débattues⁴.

Une grande part du réel travail de tractations et de prises de décisions politiques s'effectuait en un lieu plus discret, loin des regards : à des sessions du conseil où n'étaient présents qu'un petit nombre de collaborateurs de confiance, ou dans des pièces privées hors de la vue du tout-venant. Ainsi la décision d'admettre les Goths dans l'empire en 376 ne fut-elle prise qu'après un débat houleux entre Valens et ses plus proches conseillers, mais, quand la décision fut annoncée en consistoire, elle prit les allures d'un consensus enthousiaste. De même Priscus nous dit-il que, quand un officier de l'empire d'Orient voulut suborner un ambassadeur hun pour qu'il assassine son chef, il l'invita dans ses appartements privés après la fin des cérémonies officielles en consistoire⁵. La cour impériale se devait de montrer une parfaite unanimité en public, mais les couteaux n'en demeuraient pas moins aiguisés en privé, et on déversait un flot de rumeurs pour pousser ses amis ou détruire ses adversaires. Vaincre et exercer son influence en coulisse : voilà comment chacun jouait son jeu dans l'arène politique.

Le prix obtenu en cas de succès était considérable : un fabuleux enrichissement personnel et un train de vie luxueux allaient de pair avec la puissance sociale et politique pour l'homme qui gérait les affaires courantes, tandis que ceux qui étaient en dessous de lui recherchaient ses faveurs. Mais le prix à payer en cas d'échec s'élevait en proportion ; la politique romaine était un système de vases communicants, un jeu à somme nulle. Celui qui faisait une carrière politique au sommet se créait bien trop d'ennemis pour pouvoir relâcher la pression ne serait-ce qu'un moment. On n'a guère de trace d'individus qui aient pris leur retraite après avoir été au plus haut du système politique de l'empire romain tardif. La seule issue pour Stilicon, comme nous l'avons vu, fut un sarcophage de marbre, et il en fut de même pour bien d'autres figures dirigeantes. Un changement de régime, surtout la mort d'un empereur, était le moment où, classiquement, les poignards sortaient du fourreau. Ce fut une telle circonstance – la brutale disparition de Valentinien I^{er} – qui coûta la vie au comte Théodose, père de l'empereur Théodose I^{er} ; après quoi la faction responsable de la mort du comte fut anéantie. Avec un peu de chance, l'homme fort déchu était le seul à trépasser, mais il arrivait que des familles entières soient éliminées et leurs biens confisqués : la femme de Stilicon et son fils furent tués peu de temps après lui. Même si une disgrâce se traduisait par un retrait de la vie politique, on n'était pas à l'abri pour autant. Comme pour Palladius dans l'affaire de Leptis Magna (**voir ci-dessus, p. [161-164](#)**), une soudaine exclusion du cercle rapproché du pouvoir était le moment qu'attendaient les ennemis d'un haut personnage pour accumuler contre lui preuves et ragots, si bien qu'il ne savait jamais quand un officier muni d'un mandat allait frapper à sa porte.

Le faite de la vie politique romaine sous l'empire tardif était réservé aux joueurs de haut vol : celui qui n'arrivait pas à se maintenir au sommet du mât de cocagne avait toutes chances que sa tête finisse au sommet d'une perche. Au cours de l'année 414, les chefs de pas moins de six usurpateurs se retrouvèrent exposés à l'extérieur de la cité de Carthage : deux anciens usurpateurs (Maximus et Eugène, de l'époque de Théodose I^{er}) et quatre plus récents (Constantin III et son fils, en compagnie de Jovin et du sien)⁶.

Ammien Marcellin nous donne un portrait brillant et acéré d'un de ces hauts personnages de l'empire tardif, Pétronus Probus, très en vue sous Valentinien I^{er} (364-375) et dans les années suivantes ; un portrait qui restitue magnifiquement la splendeur et la précarité de la vie au sommet :

[Probus était] généreux et prêt à pousser ses amis, mais c'était parfois un terrible intrigant, dont le ressentiment mortel faisait des dégâts. Et quoiqu'il ait eu un

grand pouvoir aussi longtemps qu'il vécut, en raison des sommes qu'il distribua et du fait qu'il obtenait sans cesse de nouveaux offices, il lui arrivait pourtant d'être apeuré quand on avait l'audace de l'affronter, alors qu'il était arrogant avec ceux qui le craignaient. [...] Et comme un poisson, quand il est retiré de son élément, ne respire guère longtemps sur la terre ferme, ainsi dépérissait-il quand il ne détenait pas de préfectures ; il était poussé à les solliciter à cause de certaines familles qui ne respectaient jamais la loi ; du fait de leur avarice sans fond, elles étaient toujours impliquées dans des fraudes et, pour réaliser la multitude de leurs mauvais desseins en toute impunité, elles compromettaient leur patron dans les affaires publiques. [...] Mais il était soupçonneux [...] et, parfois, avait recours à la flatterie pour nuire. [...] Au pinacle de la richesse et des honneurs, il était préoccupé et anxieux, ce qui fait qu'il était toujours affecté par quelque petite maladie⁷.

Arrogant bien que flagorneur, puissant bien que ravagé par l'anxiété et l'hypocondrie : tous ces symptômes semblent une réaction on ne peut plus logique à une carrière politique normale sous l'empire tardif. L'autre élément qu'Ammien Marcellin met ici parfaitement en relief, c'est à quel point les détenteurs de hautes fonctions étaient sujets aux pressions venues d'en bas. Ces grands personnages étaient, par-dessus tout, des facilitateurs sociaux. Leur pouvoir venait du fait qu'on les voyait rendre une myriade de petits services et qu'on savait qu'une telle influence faisait partie de leurs prérogatives. Les patrons étaient donc harcelés constamment par des quémandeurs, prêts à aller frapper à une autre porte si la faveur escomptée ne se matérialisait pas⁸. Une fois qu'on avait mis le doigt dans l'engrenage, il était difficile de s'arrêter.

Tel est l'arrière-fond de la mort inattendue de Flavius Constantius, coempereur et dirigeant effectif de l'Occident, en septembre 421. On pourrait penser que sa promotion était due à la vitesse et à l'efficacité avec lesquelles, depuis l'an 410 environ, il avait remis en ordre l'empire d'Occident. C'était en partie vrai. Sans ces victoires, jamais il ne lui aurait échu d'épouser Galla Placidia et d'être promu empereur en février 421. Mais le succès militaire ne suffisait pas par lui-même. Constantius l'utilisa aussi pour consolider sa position à la cour. Comme son prestige allait croissant, il put se débarrasser de ses rivaux et transformer une position d'importance moyenne à la cour en une consécration hors d'atteinte.

Constantius ne devait être qu'un deuxième couteau de Stilicon à l'époque de la mort du vieux généralissime, puisqu'il survécut au bain de sang. Les premiers pas de sa propre ascension ne furent pas moins violents. La chute de Stilicon fut suivie

par plusieurs changements rapides de personnel, selon qu'un politicien ou un autre s'élevait puis retombait dans la faveur d'Honorius. L'étoile montante d'Olympios, organisateur du coup d'État contre Stilicon, pâlit quand sa stratégie de résistance à Alaric n'aboutit à rien. Il fut suivi par Jovius, qui changea d'allégeance au profit d'Alaric et d'Attale quand Honorius torpilla l'accord diplomatique qu'il tentait de négocier. À Jovius succéda, en position prééminente, un eunuque fonctionnaire de la maison impériale, le *praepositus sacri cubiculi* Eusèbe ; mais il fut bientôt éliminé par le général Allobich qui, en compagnie de deux autres officiers généraux, massacra Eusèbe, battu à mort en présence de l'empereur².

C'est à ce moment que Constantius fit irruption sur scène : il bénéficia amplement de toutes ces effusions de sang, qui avaient libéré de l'espace au sommet pour quelqu'un d'assez audacieux pour s'en saisir. Sur la base d'une prétendue collusion entre Allobich et Constantin III, Constantius put discréditer le premier et le faire assassiner. On a parfois pensé qu'Allobich était à la solde de Constantin, mais il se peut bien qu'il ait simplement été favorable à une paix négociée, ce qui allait à l'encontre de l'affrontement violent voulu par Constantius. Ce dernier put ensuite se servir du crédit politique que lui avaient valu ses précédents succès sur Constantin III et Gérontius pour déferer Olympios, l'ennemi juré de Stilicon, devant la « justice » : on lui coupa les oreilles et, comme Eusèbe, il fut battu à mort devant l'empereur.

L'ascension au pouvoir de Constantius se fonda donc en partie sur d'adroites manœuvres politiques. À la fin de l'année 411, grâce à ses succès militaires contre les usurpateurs et à l'exécution d'Allobich, Constantius avait stabilisé la situation politique à son propre avantage. Mais il lui restait un rival de poids : Héraclien, commandant militaire en Afrique du Nord. Héraclien avait loyalement soutenu l'empereur Honorius dans ses heures les plus sombres, en 409-410, quand il lui fit passer suffisamment de fonds depuis l'Afrique pour conserver la fidélité de l'armée d'Italie. En 412, Héraclien fut dûment récompensé, puisqu'il fut désigné comme consul pour l'année suivante : la suprême distinction, proche de la pourpre impériale. Mais Héraclien était un vieil allié d'Olympios – on disait même qu'il avait personnellement exécuté Stilicon. Voilà qui a pu être le premier sujet de discorde entre les deux étoiles subsistant au firmament militaire d'Occident, même si le succès de Constantius fut certainement d'un autre ordre.

Le fait qu'Héraclien ait obtenu le consulat avant Constantius, qui avait pourtant accompli tellement plus d'exploits, laisse à penser que l'empereur tentait de rassurer le premier, de le persuader que sa situation était solide. Mais le commandant africain n'était nullement apaisé et, au printemps 413, alors que Constantius

s'affairait à organiser la chute de l'usurpateur Jovin, Héraclien mena son armée en Italie. Les sources l'accusent d'avoir voulu s'attribuer la pourpre, mais il peut simplement avoir voulu ruiner l'influence de Constantius sur Honorius. Quoi qu'il en soit, il échoua. Son armée fut vaincue par un des lieutenants de Constantius, et il fut lui-même assassiné par deux agents de son rival lors de son retour à Carthage¹⁰.

La prééminence de Constantius était donc fondée sur un mélange de victoires incontestables et de coups de poignard dans le dos, avec un zeste d'assassinat par bastonnade. Après la défaite d'Héraclien, il avait désormais éliminé tous ses principaux rivaux. Même ainsi, les étapes suivantes de son ascension furent loin d'être sans heurt. Photius nous a conservé ce récit du mariage de Constantius avec Galla Placidia.

Alors qu'Honorius célébrait son onzième consulat et Constantius son second [en 417 après Jésus-Christ], ils annoncèrent publiquement le mariage de Placidia. Son rejet répété de Constantius avait rendu ce dernier furieux contre elle. Finalement, l'empereur Honorius, son frère, un jour où il débutait son consulat [un 1^{er} janvier], la prit par la main et, en dépit de ses protestations, il la donna à Constantius ; le mariage fut célébré de la plus éblouissante façon¹¹.

Certains ont supposé qu'elle aimait toujours Athaulf, son défunt mari goth, mais Galla Placidia n'appréciait visiblement pas d'être utilisée comme un pion dans une stratégie imitant de près celle qui avait permis à Stilicon de marier coup sur coup ses deux filles avec Honorius. Alors que l'empereur était plutôt heureux d'offrir à Constantius le genre de pouvoir dont Stilicon avait bénéficié, sa sœur était nettement moins enchantée de l'affaire¹².

L'ascension au sommet de Constantius n'eut donc rien d'une promenade de santé. Il dut combattre pour chaque pouce de terrain. Même sa promotion à la pourpre fut contestée par Constantinople, et l'appareil politique d'Occident se soumit de mauvais gré à son pouvoir. Le mariage avec Galla Placidia aurait pu placer Constantius hors de portée de quelque rival que ce soit, mais son pouvoir s'était érigé sur un monceau de cadavres. À sa mort en 421, toute personne occupant de hautes fonctions avait été recrutée par Constantius et tous le plaçaient au centre de leurs calculs politiques (y compris ceux qui fomentaient des plans pour l'éliminer). Comme dans la plupart des États à parti unique, il n'y avait aucun successeur en vue : Constantius y avait veillé. Honorius était incapable de manœuvrer politiquement, aussi revint-il aux principaux collaborateurs que Constantius avait laissés derrière lui de bricoler entre eux une nouvelle hiérarchie ; ce qui eut pour

conséquence plus d'une décennie de chaos politique, jusqu'à ce qu'un semblant d'ordre finisse par resurgir au milieu des années 430.

Après Constantius : la lutte pour le pouvoir

Le premier acte du conflit fut assez court, puisqu'il ne dura que deux ans, de la mort de Constantius à la mort d'Honorius le 15 août 423. L'enjeu, pendant cette période, était toujours d'acquiescer et de conserver la confiance de l'empereur. La première à entrer en action fut sa sœur, qui avait l'avantage d'avoir été élevée à la pourpre et d'avoir reçu le rang d'Augusta quand son mari était devenu Auguste. Autant que de veiller à ses propres intérêts, elle se devait de sauvegarder ceux du fils qu'elle avait eu avec Constantius, Valentinien, héritier potentiel du trône. Mais il n'y avait rien d'automatique, rappelons-le, dans l'accession à la pourpre. Les successions, comme nous l'avons vu au chapitre 3, se faisaient ordinairement sur une base dynastique, mais si et seulement s'il y avait un héritier acceptable, qui puisse bénéficier du consentement général. Varronien, enfant en bas âge de l'empereur Jovien, par exemple, disparut sans laisser de trace après la mort de son père, car nul n'avait intérêt à soutenir ses droits. Galla Placidia se rapprocha donc de son frère – pour ce qu'Olympiodore en rapporte, avec un parfum de scandale dans l'air :

L'affection d'Honorius pour sa sœur crut à tel point après la mort de son mari Constantius que le plaisir immodéré qu'ils prenaient l'un avec l'autre et leurs constants baisers sur la bouche incitèrent beaucoup de gens à entretenir de honteux soupçons à leur sujet. Mais, en raison des efforts de Spadusa et de la nourrice de Placidia, Elpidia, avec la coopération de Léonce, son intendant, à cette affection se substitua un tel degré de haine que les combats éclatèrent souvent dans Ravenne et que des coups furent portés des deux côtés. Car Placidia était entourée par une horde de barbares à cause de ses mariages avec Athaulf et Constantius. Finalement, en raison de cette explosion d'hostilité et de haine aussi fortes que leur amour antérieur, quand Honorius s'avéra le plus fort, Placidia fut exilée à Byzance avec ses enfants¹³.

Malheureusement, nous sommes ici dépendants du bref résumé du récit d'Olympiodore livré par Photius, si bien qu'il n'est pas évident de savoir qui était du côté de qui. « Spadusa » peut être une erreur pour « Padusia », la femme d'un officier nommé Félix¹⁴. Nous savons aussi qu'un autre officier supérieur, Castinus, fut impliqué dans l'affaire. Le fragment se poursuit et nous dit qu'un troisième

officier, Boniface, successeur d'Héraclien en Afrique, resta loyal envers Galla Placidia tout au long de ses tribulations. Au moins les grandes lignes de l'intrigue sont-elles claires : Placidia tenta de défendre la position de sa famille en monopolisant l'affection de son frère et en s'attirant un certain soutien parmi les militaires ; mais d'autres groupes d'intérêts l'emportèrent, en réussissant à séparer le frère et la sœur. Le résultat fut que Galla Placidia dut s'exiler à Constantinople à la fin de l'année 422.

Les manœuvres continuèrent en son absence, mais elles marquèrent le pas avec la mort d'Honorius, à quelques jours de son trente-neuvième anniversaire. Tout était à refaire et l'acte deux de la lutte pour le pouvoir en Occident allait commencer.

Après le départ de Galla Placidia et de Valentinien pour l'Orient, il n'y avait plus d'héritier qui s'imposait pour le trône. Les nombreux subordonnés parfaitement compétents que Constantius avait promus essayaient de se pousser du col. Après quelques mois, le pouvoir tomba finalement aux mains du notaire en chef, Jean. Comme il avait réuni les soutiens nécessaires dans les hautes sphères militaires et administratives, il fut déclaré Auguste le 20 novembre. En Afrique, Boniface gardait ses distances. Le plus important appui de Jean était le général Castinus, que nous avons vu à l'œuvre dans une intrigue de palais avant la mort d'Honorius. Le régime avait un autre soutien militaire de poids en la personne d'Aétius, qui détenait à la cour le poste prédominant de la *cura palatii* (l'intendant du palais). Aétius avait pris de l'importance alors qu'il était encore adolescent, quand il fut envoyé à deux reprises, avant puis après 410, comme otage à des alliés barbares. Il passa trois ans avec les Goths d'Alaric (405-408), suivis par une période chez les Huns (peut-être de 411 à 414). Ce dernier séjour devait avoir d'importantes répercussions, comme nous allons le voir.

Face à la division de l'encadrement militaire d'Occident, l'attitude de la cour orientale de Théodose II ne pouvait qu'être déterminante. Jean envoya rapidement une ambassade pour demander à être reconnu comme empereur d'Occident, mais les ambassadeurs furent grossièrement reçus et envoyés en exil sur les rives de la mer Noire. Nous ne savons pas si débat il y eut, mais Théodose II et ses conseillers, sans doute encouragés par le fait que Boniface avait refusé de lancer l'Afrique du Nord dans la bataille aux côtés de Jean, décidèrent finalement d'envoyer un corps - expéditionnaire à Ravenne pour faire respecter le principe dynastique et soutenir les droits du cousin germain de l'empereur d'Orient, Valentinien. Galla Placidia et son fils furent donc dépêchés à Thessalonique, où Valentinien fut proclamé César le 23 octobre 424 par un représentant de Théodose II, le maître des offices Hélios. Une paire de généraux – Ardaburius, récemment victorieux des Perses, et son fils

Aspar – fut expédiée avec une armée, en compagnie d'un troisième général du nom de Candidianus. Au départ, tout marcha comme prévu. Gagnant la côte dalmate sur l'Adriatique, ils s'emparèrent des deux importants ports de Salone et d'Aquilée. Puis survint le désastre. Une tempête fit dévier Ardaburius de sa course. Il fut capturé et emmené à Ravenne, où Jean essaya de l'utiliser comme otage. Mais le plan se retourna contre ses instigateurs, car Ardaburius sut semer la zizanie parmi les partisans de Jean, sans doute en insistant sur la taille du corps expéditionnaire en route depuis Constantinople. Ainsi l'histoire d'Olympiodore rapporte-t-elle :

Aspar arriva bientôt avec la cavalerie et, après un bref combat, Jean fut capturé à cause de la trahison de ses propres officiers ; il fut envoyé vers Placidia et Valentinien à Aquilée. On lui coupa d'abord la main en châtiment, puis il fut décapité, car il avait usurpé le pouvoir pendant un an et demi¹⁵.

Théodose II envoya ensuite Valentinien à Rome où, le 23 octobre 425, Hélios le proclama Auguste – Valentinien III – et unique empereur d'Occident.

Tout l'épisode était la réaffirmation triomphante de l'unité politique des deux moitiés de l'empire. Un corps expéditionnaire venu d'Orient avait rétabli un rejeton légitime de la maison de Théodose I^{er} sur le trône d'Occident et l'alliance fut scellée par les fiançailles du jeune Valentinien III avec Licinia Eudoxia, fille de Théodose II. Olympiodore choisit ce moment pour mettre un terme à son ouvrage, puisque son histoire des désastres subis par l'Occident puis de sa reconstruction culminait avec le plus éclatant des triomphes¹⁶. Mais restait un problème. Loin de marquer la fin de l'instabilité politique, l'installation de Valentinien III ne fit que la relancer. Un garçon de six ans ne peut gouverner un empire, même sous la conduite d'une mère aussi compétente et expérimentée que Galla Placidia. La course était désormais lancée entre les grands de la cour d'Occident, en particulier entre les militaires, pour déterminer qui saurait s'assurer une influence prédominante sur l'empereur enfant.

Sa mère fut un acteur essentiel du conflit qui s'ensuivit. Les témoignages fragmentaires dont nous disposons indiquent qu'elle visa à maintenir un équilibre des forces, de sorte qu'aucune figure, au sein de l'élite militaire ou administrative, ne devienne par trop dominante. Les principaux concurrents dans la course au pouvoir et à l'influence, dans les années qui suivirent 425, furent les chefs des trois principales armées d'Occident : Félix, Aétius et Boniface. En Italie, l'homme fort était Félix, dont la femme Padusia pourrait avoir joué un rôle en semant la discorde entre Honorius et Galla Placidia. Félix était général en chef de l'armée de campagne

(*magister militum praesentalis*). En Gaule, Aétius avait remplacé Castinus, qui y avait été général en chef sous le régime de Jean. L'histoire de la survie d'Aétius dans la nouvelle configuration politique est hautement instructive. Quand Jean s'était retrouvé face à la puissance écrasante du corps expéditionnaire envoyé d'Orient par Théodose II, il avait envoyé Aétius chez les Huns, en raison de ses anciens contacts comme otage, pour monnayer le soutien de mercenaires. Aétius ne réussit pas à arriver à temps pour sauver son maître, mais finit par revenir aux portes de l'Italie en compagnie d'une grande armée de Huns : soixante mille, selon une source¹⁷. Un accord fut trouvé. Pour un prix raisonnable, Aétius persuada les Huns de rentrer chez eux, en échange de quoi le nouveau régime s'assura de ses services et l'envoya en Gaule comme commandant militaire. Boniface, le troisième concurrent pour le pouvoir, parfaitement loyal envers Galla Placidia, resta commandant en chef de l'Afrique du Nord.

Pendant un temps, la stratégie de Galla Placidia fut sur le point de marcher. Elle parvint à éviter la prédominance d'un personnage ou de l'autre, même si ce ne fut pas toujours sans problème. Mais, progressivement, la situation échappa au contrôle de l'Augusta. Félix ouvrit les hostilités. En 427, il accusa Boniface de trahison et lui ordonna de retourner en Italie. Comme Boniface refusait, Félix envoya une armée en Afrique du Nord, mais elle fut défaite. Ce fut alors au tour d'Aétius d'entrer en lice. Sur la lancée de quelques succès militaires en Gaule contre les Goths en 426 et les Francs en 428 – nous allons y revenir –, il se sentit assez fort pour s'attaquer à Félix. Peut-être les succès d'Aétius lui avaient-ils valu un regain de faveur de la part de Galla Placidia, ou peut-être la disparition de Félix était-elle le prix à payer pour son échec contre Boniface ; toujours est-il qu'en 429, Aétius fut transféré en Italie pour y prendre le poste de général en chef adjoint de l'armée de campagne. Les sources ne nous permettent pas de savoir avec certitude ce qui se passa exactement, mais, en mai 430, Aétius arrêta Félix et sa femme pour complot à son encontre. Ils furent exécutés à Ravenne. De trois prétendants, on était passé à deux et Boniface s'approchait rapidement du zénith.

Aétius semble avoir perdu un peu de terrain à la cour après s'être débarrassé de Félix. Peut-être, une fois de plus, Galla Placidia était-elle inquiète de la prédominance d'un général en chef incontesté. Boniface fut donc rappelé en Italie, en l'absence d'Aétius – semble-t-il – qui était encore en Gaule ; et Boniface à son tour fut promu au poste de général en chef de l'armée de campagne. Aétius marcha immédiatement sur l'Italie avec une armée et livra bataille à Boniface près de Rimini. Ce dernier fut victorieux, mais il fut aussi mortellement blessé et mourut peu de temps après. Son gendre Sébastien reprit immédiatement à son compte la

position politique de son beau-père et la rivalité qu'il entretenait avec Aétius. Au lendemain de sa défaite, Aétius se retira d'abord dans ses domaines à la campagne, mais, après avoir essuyé une tentative d'assassinat, il retourna chez les Huns, comme il l'avait déjà fait en 425. En 433, il revint en Italie avec des renforts hunniques en assez grand nombre pour rendre intenable la position de Sébastien. Ce dernier s'enfuit à Constantinople, où il allait rester pendant plus d'une décennie. Aétius s'assura alors du poste de général en chef de l'armée de campagne : sa puissance était désormais incontestée. Le 5 septembre 435, il adopta le titre de patricien pour exprimer la prééminence qu'il avait fini par conquérir de haute lutte¹⁸.

En route pour le Maroc

Douze ans de conflit politique, y compris deux lourdes guerres et une de moindre envergure, avaient fini par accoucher d'un vainqueur. Grâce à un mélange d'assassinats, de bataille à la loyale et de bonne fortune, Aétius s'était imposé à la fin de l'année 433 comme le dirigeant de fait de l'empire d'Occident. Rien de neuf dans ce genre d'intrigue de cour. C'était – nous l'avons vu – une des limites structurelles du monde romain : chaque fois qu'un homme fort mordait la poussière, qu'il s'agisse de l'empereur ou de l'homme d'influence qui se tenait derrière le trône, il y avait toujours une lutte interminable pour sa succession. Parfois les retombées étaient bien pires que celles dont nous avons trace pour la période qui s'étendit de 421 à 433. Le partage de pouvoir propre à la Tétrarchie de Dioclétien avait apporté la paix intérieure à l'empire de 285 à 305, mais le prix à payer fut épouvantable : guerres civiles multiples, à grande échelle, pendant les dix-neuf ans qui suivirent, jusqu'à ce que Constantin I^{er} finisse par éclipser le dernier de ses rivaux. Ce fut une époque de désordre bien plus longue et bien plus sanglante que celle qui s'installa en Italie et à l'alentour entre la mort de Constantius et l'ascension d'Aétius.

Il n'y avait donc rien que de normal dans la lutte pour le pouvoir qui se déroula pendant les années 420. D'ordinaire, tandis qu'un nouvel ordre émergeait péniblement au sommet, le reste du monde romain se contentait de vivre à la romaine. Les élites terriennes continuaient à administrer leurs domaines et à s'échanger lettres et poèmes ; leurs enfants s'appliquaient à maîtriser le subjonctif et les paysans s'occupaient à labourer et moissonner. Mais, dans la deuxième et la troisième décennie du v^e siècle, on vit des armées étrangères insoumises vagabonder en liberté sur le sol romain et, pendant les douze années qui suivirent la mort de Constantius, le principal problème n'était pas de vivre à la romaine. De ce fait, si les événements de 421-433 n'étaient en eux-mêmes que la simple redite

d'une très classique intrigue impériale, il n'en alla pas de même pour leurs conséquences. La paralysie politique à Ravenne laissa aux armées étrangères toute latitude pour poursuivre leurs propres plans sans entraves, et l'effet global fut largement préjudiciable à l'État romain. D'abord, le grand regroupement gothique récemment installé en Aquitaine devint encore plus arrogant, aspirant à jouer dans les affaires de l'empire un rôle plus important que ne leur reconnaissait la paix de 418. Sur la frontière rhénane, l'inquiétude régnait chez certains peuples traditionnellement agressifs, comme les Alamans et les Francs¹⁹. Et surtout les envahisseurs de 406 – les Vandales, Alains et Suèves –, étaient une fois de plus en mouvement.

Au départ, comme nous l'avons vu, ceux-ci formaient un mélange plutôt hétéroclite. Les Alains, nomades iranophones, parcouraient encore la steppe à l'est du Don et au nord de la mer Caspienne jusqu'en 370 après Jésus-Christ. Ce n'est que sous l'impact de l'attaque des Huns que certains d'entre eux, séparés en de multiples sous-groupes, avaient commencé à se déplacer vers l'ouest, tandis que d'autres, vaincus, étaient tombés sous le joug hunnique. Les deux groupes de Vandales – les Hasdings et les Sillings, chacun d'eux sous le commandement de ses propres chefs, comme les Goths tervinges et greuthunges de 376 – étaient des agriculteurs germanophones qui, au IV^e siècle, vivaient en Pologne centro-méridionale et sur les rebords septentrionaux des Carpates. Les Suèves étaient composés de plusieurs petits groupes venus des hautes terres qui bordaient la grande plaine hongroise. Cet étrange assortiment de peuples put faire cause commune en 406, mais ils n'étaient nullement des alliés naturels les uns pour les autres. D'abord, si les Hasdings, les Sillings et les Suèves pouvaient certainement se comprendre entre eux, même s'ils pratiquaient des dialectes germaniques légèrement différents, les Alains parlaient une tout autre langue. Ensuite, pour autant que nous puissions en juger, les deux groupes de Vandales et les Suèves devaient sans doute partager la structure oligarchique tripartite commune à l'Europe germanique du IV^e siècle : une classe dominante de libres, minoritaire mais assez nombreuse, ayant le pas sur des affranchis et des esclaves.

Liée à une économie pastorale nomade, la structure sociale des Alains était résolument différente. L'unique annotation d'une certaine consistance que nous ayons à leur propos vient d'Ammien Marcellin, qui signale que l'esclavage était inconnu chez eux et que tous partageaient le même statut « noble²⁰ ». Quels que soient les termes spécifiques utilisés pour la décrire, une organisation sociale plus égalitaire est naturelle dans les économies nomades, où la richesse, mesurée au

nombre de têtes de bétail, a une base moins stable que dans une économie fondée sur la possession des terres²¹.

Ces groupes étaient donc étrangement assortis, mais, sous la pression des événements, ils durent apprendre à fonctionner ensemble, ce qui se fit progressivement. Grégoire de Tours nous dit dans ses *Histoires* qu'avant même de traverser le Rhin, les Alains, sous la conduite de leur roi Respendial, vinrent à la rescousse des Hasdings, alors que ces derniers allaient se faire massacrer par les Francs²². Nous n'avons aucune idée de la manière plus ou moins étroite dont les groupes coopérèrent en Gaule aussitôt après la traversée du Rhin, mais, en 409, face aux contre-attaques organisées par Constantin III, ils se déplacèrent en bloc vers l'Espagne. En 411, alors que la menace d'une réelle réaction romaine avait disparu, chacun des groupes reprit une fois de plus son autonomie et ils se distribuèrent entre eux les provinces d'Espagne. Comme nous l'avons vu, les Hasdings et les Suèves se partagèrent la Galice, les Alains prirent la Lusitanie et la région de Carthagène, les Vandales sillings la Bétique (**cf. carte 8, p. 327**). Le fait que les Alains s'emparèrent de deux provinces indique qu'à ce moment, ils étaient la force dominante dans la coalition, comme peut aussi le suggérer leur rôle crucial dans les événements de 406 et comme le confirme d'ailleurs le chroniqueur espagnol Hydace²³. Ces arrangements durèrent pendant la première moitié de la décennie 410, tant que les partenaires de la coalition furent laissés en paix : somme toute, d'heureux immigrants venus du nord, se gorgeant de soleil et de vin d'Espagne.

Ce ne fut pourtant qu'une bien brève idylle. Constantius s'attaquait aux problèmes de l'empire d'Occident l'un après l'autre. Une fois réglé le sort des usurpateurs et des Wisigoths en Gaule, les survivants de l'invasion du Rhin étaient les suivants sur sa liste. Entre 416 et 418, rappelons-nous, les Sillings furent anéantis en Bétique (une partie de l'actuelle Andalousie) en tant que force indépendante et leur roi Frédibald finit ses jours à Ravenne. Selon Hydace, les Alains subirent de telles pertes qu'« après la mort de leur roi Addax, les rares survivants, sans plus rêver d'un royaume indépendant, se placèrent sous la protection de Gondéric, roi des Vandales [Hasdings]²⁴ ». Non seulement ces contre-offensives remirent trois provinces hispaniques – la Lusitanie, la Carthagène et la Bétique – sous la coupe du pouvoir romain central, mais elles renversèrent aussi l'équilibre des forces au sein de la coalition des Vandales, des Alains et des Suèves. Les Alains, qui dominaient auparavant, furent si sévèrement frappés qu'ils rétrogradèrent au rang de partenaires de seconde zone et, pour trois des quatre groupes, une relation politique plus étroite s'imposa. Les Vandales hasdings, les Sillings et les Alains

opérèrent tous, désormais, sous la conduite de la monarchie hasding. En 418, face au grand danger et à la grande chance que représentait, tout à la fois, le fait de pénétrer sur le territoire romain, la vaste alliance de 406, à l'instar du regroupement gothique d'Alaric, s'était transformée en une étroite union politique. Un deuxième grand groupe barbare était né.

Comment fut résolue la difficulté consistant à intégrer des Alains iranophones à des Vandales germanophones ? Sur ce point, nous sommes réduits aux conjectures et les différences de structures sociales ont également dû poser problème. J'imagine que le titre officiel adopté à partir de ce moment par les monarques hasdings – *reges Vandalorum et Alanorum*, « rois des Vandales et des Alains » – était plus qu'une aimable concession faite à l'opinion publique : c'était plus probablement une manière condensée d'exprimer la réalité d'une intégration qui gardait ses limites. La panique que Constantius déclencha dans ces groupes produisit une coalition de quelque soixante-dix ou quatre-vingt mille personnes, capable de mettre sur le pied de guerre une armée de quinze à vingt mille hommes²⁵.

Après ses succès initiaux contre les Sillings et les Alains en Espagne, Constantius avait marqué une pause dans son action, le temps d'installer les Wisigoths en Aquitaine²⁶. Ce fut, pour les anciens envahisseurs du Rhin, un répit que Gondéric, chef du nouveau grand groupe constitué des Vandales et des Alains, semble avoir mis à profit en 419 pour tenter de placer aussi les Suèves et leur roi Herméric sous sa coupe. Le relief montagneux du Nord de la Galice permit aux Suèves de résister, mais ils furent soumis à un blocus. Puis la contre-attaque impériale reprit en 420 : un officier romain du nom d'Astérius brisa alors le blocus, sans doute pour empêcher Gondéric d'accroître encore le nombre de ses partisans. C'est à ce moment que Constantius mourut. En 422 débuta une autre campagne conjointe des Romains et des Wisigoths contre les Vandales et les Alains, qui s'étaient désormais retirés en Bétique. Quand on sait le temps que l'empire mettait à organiser la moindre initiative, les dispositions ont fort bien pu être prises par Constantius avant sa mort.

Deux contingents militaires romains de bonne taille – l'un sous les ordres de Castinus, provenant probablement de l'armée de campagne de Gaule, l'autre sous les ordres de Boniface, venant peut-être d'Afrique du Nord – se regroupaient maintenant avec une nombreuse armée wisigothique pour attaquer les Vandales. Mais, si l'incertitude politique à la cour n'avait pas empêché la campagne de débuter, elle ruina certainement le déroulement des opérations. Boniface rompit avec Castinus, sans doute à propos de l'exil de Galla Placidia, et se retira en Afrique. La campagne continua : Castinus, au premier abord, sembla sur le point de

remporter une autre victoire en menant avec succès le blocus de ses adversaires ; un blocus qui, selon Hydace, les avait pratiquement réduits à se rendre. Mais, toujours selon Hydace, Castinus s'engagea alors « imprudemment » dans une bataille rangée qu'il perdit à cause de la « trahison » des Wisigoths. Hydace, toutefois, ne donne aucun détail sur cette trahison. Ajoutons que, pour des raisons qui lui étaient propres, il détestait les Wisigoths – si bien que je ne suis pas sûr de la fiabilité de son témoignage²⁷. Le départ du contingent de Boniface ne dut pas arranger les choses, mais il est beaucoup plus probable que la défaite de Castinus fut en réalité la conséquence globale de l'unification des Vandales et des Alains. Alors que, quatre ans plus tôt, une armée réunissant Romains et Wisigoths avait été en mesure de vaincre les deux groupes l'un après l'autre, ces deux mêmes groupes, à présent unis, étaient capables d'opposer bien plus de résistance. Après sa défaite, Castinus fit retraite au nord vers Tarragone, le temps de se reprendre. Mais, avant qu'une nouvelle campagne ne puisse démarrer ou qu'une nouvelle stratégie ne soit mise au point, Honorius mourut et Castinus rentra en Italie, comme nous l'avons indiqué, pour y devenir général en chef sous la bannière de l'usurpateur Jean. Le chaos politique au sommet avait ruiné tous les plans pour anéantir les survivants de l'invasion du Rhin.

Depuis 422, depuis que les divisions se multipliaient en Italie, les Vandales et les Alains étaient à nouveau laissés en paix. Sans surprise, les événements en Espagne n'attirèrent guère l'attention des chroniqueurs, en raison des conflits qui opposaient à la cour des personnages de premier plan, et nous n'avons aucune information sur les Vandales ou les Alains entre 422 et 425. Après cette date cependant, nous savons qu'ils furent actifs pendant trois ans dans de riches régions de l'Espagne méridionale : leurs mainmises sur les cités de Carthagène et de Séville sont les deux hauts faits mentionnés par Hydace. Mais, grâce à l'expérience qu'ils avaient acquise durant la montée au pouvoir de Constantius à la fin de la décennie 410, les Vandales et les Alains savaient fort bien que, quand un nouvel homme fort finirait par émerger à la cour, ils redeviendraient l'ennemi à abattre. Ils occupaient l'Espagne par la force et n'avaient jamais négocié le moindre traité avec les autorités centrales de l'empire. Aussi, tout en profitant vraisemblablement de ce long interrègne, savaient-ils qu'ils devaient faire des plans à plus long terme pour leur avenir.

En 428, à la mort de Gondéric, le pouvoir chez les Vandales et les Alains passa à son demi-frère Genséric. L'historien du VI^e siècle Jordanès, dans son *Histoire des Goths* connue sous le titre de *Getica*, nous donne un portrait acéré du nouveau roi, qui allait s'imposer dans les cercles romains comme l'archétype du fourbe

barbare²⁸ : « Genséric [...] était un homme de taille moyenne, qui boitait à la suite d'une chute de cheval. Il était homme de réflexion, avare de ses paroles, tenant le luxe en dédain, entrant dans des colères furieuses, avide au gain, rusé pour l'emporter sur les autres barbares et habile à semer la graine de la discorde pour exciter les inimitiés. » La nouvelle ligne politique était-elle entièrement sienne ou avait-elle lentement mûri dans la deuxième moitié de la décennie 420 ? Le point reste obscur, mais toujours est-il que Genséric avait désormais des vues sur l'Afrique. Ce transfert était la solution logique aux problèmes des Vandales et des Alains. Ils avaient avant tout besoin d'une aire stratégiquement sûre ; et ce le plus loin possible de toute intervention militaire des Romains alliés aux Goths. L'Afrique remplissait toutes ces conditions : elle n'était qu'à un pas du Sud de l'Espagne, mais offrait plus de garanties. Les opérations par voie de mer posent toujours bien plus de difficultés que les opérations terrestres, et d'autres avant Genséric avaient déjà compris cet avantage. À la fin de l'année 410, après le sac de Rome, Alaric avait mené ses troupes au sud jusqu'à Messine, dans l'idée d'un transfert en masse vers l'Afrique du Nord. Son successeur, Vallia, envisagea la même destination depuis Barcelone, en 415. Dans les deux cas, des tempêtes avaient coulé tous les navires que les Wisigoths avaient réussi à réunir, et les projets avaient été abandonnés. Les Vandales, toutefois, avaient eu bien plus de temps pour mettre leurs plans au point. Tandis qu'ils stationnaient en Espagne méridionale, ils s'étaient mis en relation sur place avec des propriétaires de bateaux, ce qui leur avait permis, entre autres, de faire une incursion sur les îles Baléares. De telles opérations n'étaient qu'un échauffement pour le grand jour, permettant aux Vandales de s'orienter, d'élaborer un plan et de disposer de la flotte nécessaire. En mai 429, Genséric concentra ses forces dans le port de Tarifa, près de l'actuel site de Gibraltar, et l'expédition d'Afrique débuta.

Nous avons une masse de sources écrites rédigées à chaud durant le conflit qui s'ensuivit, mais, malheureusement, elles dénoncent les activités du grand regroupement des Vandales et des Alains plus qu'elles ne les décrivent. Parmi d'autres, nous avons quelques lettres de saint Augustin qui se trouva pris dans le conflit et, finalement, mourut pendant que les Vandales assiégeaient son siège épiscopal d'Hippo Régius ; nous avons aussi une série de sermons contemporains des événements, composés pour une audience à Carthage. Genséric avait depuis peu fait allégeance à la forme de christianisme qu'on disait « arienne » – celle-là même que professait Wulfila (**voir [chapitre 3](#)**) et qui avait pu se diffuser des Wisigoths aux Vandales au début des années 410. Les Vandales ne commettaient pas seulement tous les dommages qu'une armée d'invasion commet d'ordinaire ; ils

s'en prenaient aussi aux institutions chrétiennes catholiques et expulsèrent des évêques catholiques de leurs évêchés. Ce que les sources transmettent, par conséquent, ce n'est pas tant une information détaillée que l'indignation des bons catholiques face à leurs persécuteurs hérétiques.

La grande question restée sans réponse est la suivante : comment Genséric s'y prit-il exactement pour faire traverser la mer à son armée ? On a coutume d'avancer, par exemple, que les Vandales et les Alains firent par mer un long trajet vers l'est depuis Tarifa, pour aborder près de Carthage. Si tel fut le cas, où était alors l'armée romaine d'Afrique du Nord ? Selon les listes de la *Notitia dignitatum* qui décrit l'état de l'armée romaine de campagne aux alentours de l'année 420, Boniface, le comte d'Afrique, disposait de trente et un régiments de campagne (un minimum de quinze mille hommes), ainsi que de vingt-deux autres unités de troupes de garnison (au moins dix mille hommes) répartis de la Tripolitaine à la Maurétanie²⁹. On estime normalement que, pour réussir un débarquement, une force venue par mer a besoin de cinq ou six fois plus de troupes que les défenseurs basés sur la terre ferme. Si donc, comme nous le pensons, les Vandales et les Alains réunis pouvaient au mieux disposer de quelque vingt mille guerriers, ils n'auraient pas dû avoir l'ombre d'une chance, d'autant qu'ils entraînaient aussi avec eux des non-combattants en grand nombre.

L'historien constantinopolitain du milieu du VI^e siècle, Procope, tenta d'expliquer cette énigme : il imagina que le commandant en chef des troupes romaines en Afrique, le comte Boniface, craignant d'être anéanti dans la lutte triangulaire pour le contrôle du jeune empereur Valentinien III, aurait invité les Vandales et les Alains à venir sur ses terres – Procope suppose toutefois que, par la suite, Boniface se repentit de son geste³⁰. Mais il n'y a pas la moindre trace d'une telle trahison de la part du comte d'Afrique dans les sources contemporaines occidentales (y compris après qu'il eut été vaincu par Aétius) et, si l'on y songe, une telle invitation aurait été absurde : en 429, Boniface avait fait la paix avec la cour impériale et il n'aurait donc eu aucune raison d'inciter les barbares à pénétrer en Afrique à ce moment précis³¹.

La véritable explication du succès de Genséric est double. D'abord, du simple point de vue logistique, il est presque impensable qu'il ait pu réunir assez de navires pour transborder en masse ses partisans d'une rive à l'autre. Les bateaux romains n'étaient pas vraiment spacieux. Nous savons par exemple que, lors d'une invasion de l'Afrique du Nord qui eut lieu par la suite, un corps expéditionnaire de l'empire romain d'Orient embarqua en moyenne soixante-dix hommes (plus les chevaux et l'approvisionnement) par navire. Si les troupes de Genséric comptaient au total

près de quatre-vingt mille hommes, il aurait eu besoin de plus de mille vaisseaux pour transporter tous les siens d'un seul coup. Mais, dans les années 460, l'empire d'Occident dans son ensemble ne pouvait pas réunir plus de trois cents bâtiments, et il aurait fallu combiner les ressources des deux moitiés de l'empire pour arriver à un total de mille unités. En 429, Genséric n'avait certainement pas un tel bassin de ressources à sa disposition, puisqu'il ne contrôlait que la province côtière de Bétique. Il est donc plus que probable qu'il n'eut pas assez de navires pour transporter tous les siens en un seul voyage.

Déplacer par petits bouts une armée ennemie au cœur d'une Afrique du Nord romaine solidement défendue aurait été suicidaire : le premier contingent aurait été offert sur un plateau aux Romains, pendant que les bateaux retournaient chercher le deuxième. Aussi, plutôt que de tenter de transporter son armée par mer sur une longue distance, Genséric fit-il simplement le saut le plus court au travers de la Méditerranée, de l'actuelle Tarifa à Tanger à travers le détroit de Gibraltar (*cf. carte 10, p. 423*) : un trajet qui ne faisait que soixante-deux kilomètres, si bien qu'un navire romain pouvait normalement faire l'aller-retour en vingt-quatre heures. À partir de mai 429 et pour une durée d'un mois environ, le détroit de Gibraltar dut donc voir un assemblage hétéroclite d'embarcations transbordant des Vandales et des Alains d'une rive à l'autre de la Méditerranée. L'itinéraire est confirmé par la chronologie de la campagne suivante. Ce ne fut qu'en juin 430, plus de douze mois plus tard, que les Vandales et les Alains apparurent enfin sous les murs de la ville d'Augustin, Hippo Régius, à quelque deux mille kilomètres de Tanger ; ils avaient dû s'avancer jusque-là en suivant les principales voies romaines (*cf. carte 10, p. 423*). Comme les Alliés s'en rendirent compte entre fin 1942 et début 1943, une grande partie de cette aire est trop rude et trop sauvage pour qu'on puisse s'écarter des sentiers battus, et les Vandales, de surcroît, devaient sans doute traîner un convoi de chariots. Des historiens français se sont appliqués à calculer que l'armée, après s'être assemblée à l'été 429, se déplaça vers l'est jusqu'à Hippo Régius à la moyenne confortable de cinq kilomètres et sept cent cinquante mètres par jour³².

Voilà qui explique aussi pourquoi le débarquement fut un succès. En choisissant Tanger, Genséric ne fit pas exactement accoster ses hommes au cœur du système. Tanger était la capitale de la possession la plus occidentale de Rome en Afrique du Nord : la province de Maurétanie Tingitane (l'actuel Maroc). À plus de deux mille kilomètres à l'ouest de Carthage, isolée par la barrière montagneuse du Rif, elle était en réalité si éloignée du cœur de l'Afrique du Nord romaine

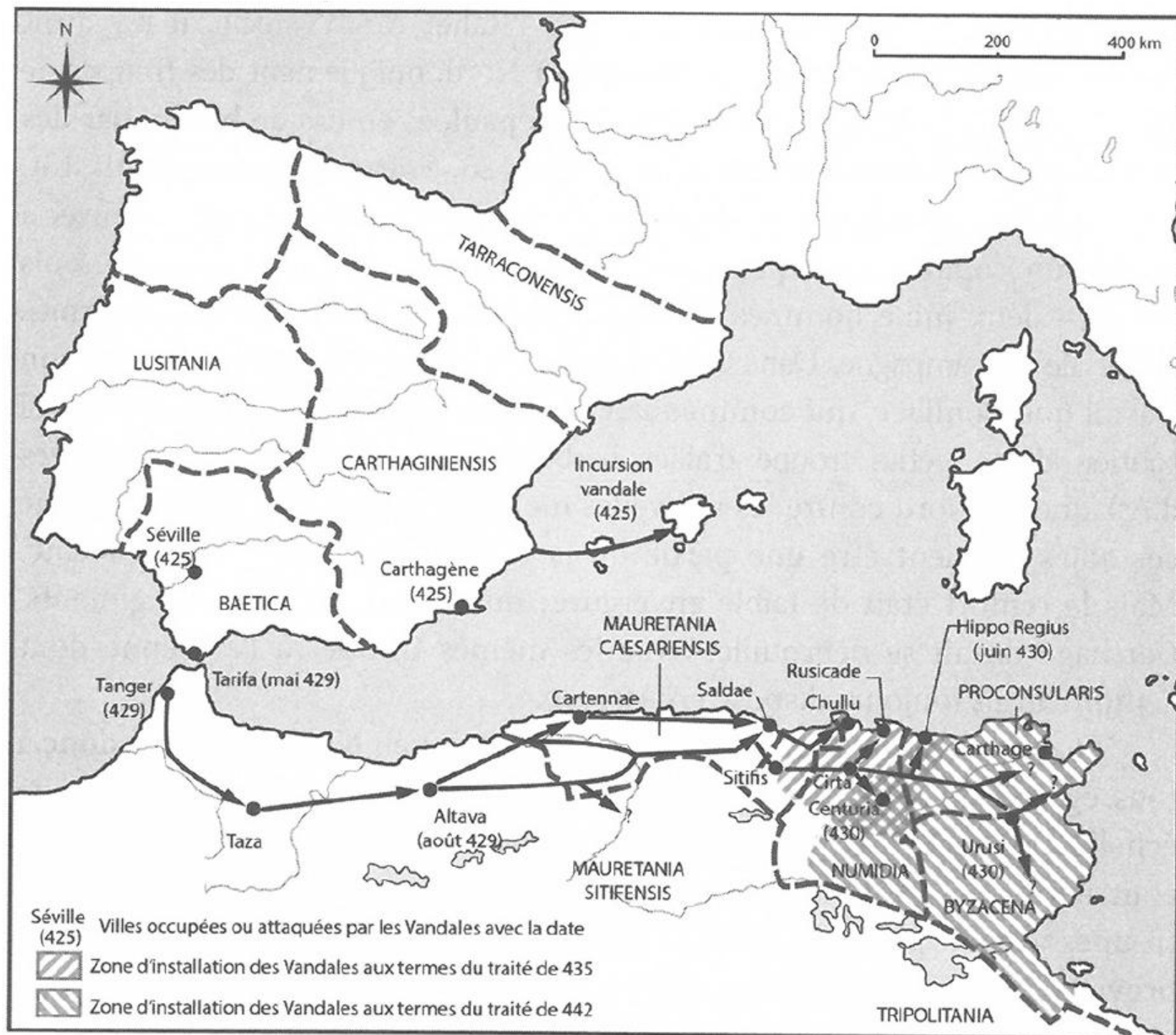
qu'administrativement, elle faisait partie de l'Espagne (*cf. carte 1, p. 8*). Sa défense, par conséquent, ne dépendait pas du comte d'Afrique, mais du comte de Tingitane. Il avait sous son commandement cinq régiments d'armée de campagne, qui pouvaient être renforcés par huit autres régiments de garnison, pour atteindre un total de treize unités, soit de cinq à sept mille hommes. Cependant, la tâche principale des troupes de garnison avait toujours été de contrôler les allées et venues des nomades, et il y a fort peu de chances qu'elles aient vraiment été en état de se mesurer en bataille rangée avec l'armée aguerrie de Genséric. Celle-ci s'était frayé son chemin du Rhin à l'Espagne les armes à la main et, au moins depuis l'unification de 418, elle s'était montrée capable de tenir tête aux principales armées de campagne romaines. La partie était encore plus inégale qu'il n'apparaissait au premier regard. Comme nous l'avons vu au chapitre 5, Constantius répondit aux lourdes pertes subies par les armées de campagne d'Occident en promouvant des troupes de garnison comme unités mobiles d'armées de campagne. Sur les forces dont disposait le comte de Tingitane, seuls deux régiments étaient de réelles unités de campagne ; les trois autres étaient des troupes de garnison requalifiées³³. Si bien qu'il avait peut-être mille, au mieux mille cinq cents hommes en mesure de contrecarrer les desseins de Genséric. Voilà qui remet les idées en place sur ce conflit et dissipe un certain mystère sur la capacité de la coalition barbare à opérer un débarquement.

Une fois sur le sol d'Afrique, la coalition se dirigea lentement vers l'est. Nous disposons d'un possible recoupement sur leur progression : une inscription d'Altava, datée d'août 429, qui relate qu'un des notables du lieu avait été blessé par un « barbare », mais sans que nous puissions savoir s'il s'agissait d'un Berbère, d'un Vandale ou d'un Alain. Une fois passée Altava, à sept cents kilomètres de Tanger, il ne restait plus que quelque mille kilomètres à faire pour que l'armée d'invasion atteigne les plus riches provinces d'Afrique du Nord : la Numidie, la Proconsulaire et la Byzacène. Les sources ne nous donnent aucun détail sur la marche, mais elles livrent un flot de vibrante rhétorique :

Trouvant une province qui était en paix, jouissait de sa tranquillité et dont toute la terre magnifique fleurissait de toutes parts, ils y laissèrent libre cours à leurs troupes malfaisantes, la livrant à la dévastation et mettant tout en ruine par le feu et les meurtres. Ils n'épargnèrent même pas les vergers d'arbres fruitiers, au cas où les gens qui s'étaient cachés dans les cavernes des montagnes [...] auraient pu manger la nourriture produite par ces arbres après leur passage. Si bien qu'aucun

lieu ne resta indemne de leur contamination, car ils firent rage avec une grande cruauté, toujours égale à elle-même et sans pitié.

10. Les Vandales et l'Afrique du Nord



Le passage est assez émouvant à sa manière et restitue sans doute bien la couleur du temps, mais il n'est pas de grande aide pour reconstituer les faits historiques. Finalement, à la lisière de la Numidie, la horde en marche affronta Boniface et son armée. Boniface fut vaincu et battit en retraite dans la cité d'Hippo Régius où, en juin 430, commença un siège qui allait durer quatorze mois. Tandis que le gros des troupes de Genséric s'affairait à cette opération, certains de ses francs-tireurs, ne rencontrant aucune opposition réelle, se répandirent dans la campagne alentour. Ne laissant que dévastation dans leur sillage, pillant les riches demeures et torturant

quelques évêques catholiques, ils avancèrent plus à l'ouest en direction de Carthage et de la province environnante de Proconsulaire³⁴.

L'incapacité de Boniface à tenir ses positions découlait des mêmes contraintes financières qui avaient entravé Constantius dans sa reconstruction de l'empire, en tout autre lieu que l'Italie. Au IV^e siècle, il n'y avait aucune armée de campagne en Afrique du Nord, uniquement des troupes de garnison sous les ordres d'un *dux* (un duc), épaulées en cas de besoin par des corps expéditionnaires venus d'Italie. En 420, voire sans doute plus tôt, l'Afrique avait acquis une solide armée de campagne (**voir ci-dessus, p. 418**) avec à sa tête un comte plutôt qu'un duc. Sur les trente et un régiments, seuls quatre – deux mille hommes peut-être – étaient des unités d'élites de l'armée impériale de campagne. Dans une lettre de 417, Augustin témoigne du bon travail que Boniface, qui commandait un régiment, avait accompli avec le seul soutien d'une petite troupe d'alliés barbares pour protéger les provinces d'Afrique du Nord contre les nouvelles menaces³⁵. Je crois comprendre que ces alliés devaient être une partie ou la totalité des quatre unités d'élite. Mais le renfort était de faible envergure : mis à part ces quatre régiments, Carthage devait se débrouiller avec les mêmes troupes à l'ancienne dont l'empire avait toujours disposé en Afrique.

Quand Genséric finit par pénétrer lentement en Numidie, ce fut donc à tous égards l'histoire de la Tingitane qui recommença, mais à plus grande échelle. Boniface fit ce qu'il put, mais la coalition des Vandales et des Alains était nettement plus impressionnante que les nomades berbères dont ses troupes avaient généralement été entraînées à parer les incursions. Sur les provinces d'Afrique du Nord, vitales, pesait désormais une menace directe et c'est l'avenir de l'empire d'Occident qui était en jeu. Car, tandis que la province de Maurétanie Tingitane, à l'extrême ouest, n'était nullement au cœur de l'empire, il en allait tout autrement de la Numidie et des provinces voisines à l'est, Proconsulaire et Byzacène, regroupées autour de leur capitale administrative, Carthage. Ces régions jouaient un rôle si crucial dans la politique économique de l'empire qu'il n'est pas exagéré de dire que, du moment où commença le siège d'Hippo Régius, les troupes de Genséric tenaient l'empire d'Occident à la gorge.

Le joyau de la couronne

Deux représentations graphiques de l'Afrique du Nord romaine ont été conservées grâce à des copies médiévales des originaux romains de l'empire tardif. À elles deux, elles nous dévoilent le rôle essentiel de la région dans l'empire

d'Occident. La première est la Table de Peutinger, une copie d'une carte du monde romain datant du IV^e siècle, exécutée vers 1200 à Colmar dans la vallée du Rhin. Elle montre la terre habitée, s'étirant de l'Espagne et de la Bretagne (sauf certains fragments qui font défaut) au travers du bassin méditerranéen jusqu'à l'Inde. Le rouleau fait 6,823 mètres de long, mais seulement 34 cm de haut : le monde comme on ne l'avait jamais vu auparavant ! Les proportions de la carte, distendue en longueur, trahissent son lieu de fabrication : cinq sixièmes environ du dessin total sont consacrés à la Méditerranée et un tiers à peu près à la seule Italie. L'Afrique du Nord apparaît comme une ligne en bas du dessin, se déployant en dessous de la côte occidentale de l'Italie. Immédiatement sous une figuration élaborée de Rome, on trouve la représentation à peine moins impressionnante de ses grands ports : Ostie et Portus. C'est par Portus que passaient les marchandises provenant de l'empire et convergeant vers la capitale. De Portus, on distingue clairement le phare, le môle, les quais et les entrepôts. Juste en dessous, on voit une figuration bien plus modeste de Carthage, capitale de l'Afrique du Nord romaine, simplement symbolisée par deux tours jumelées. Mais, en dépit de sa bizarrerie cartographique, la Table attire notre attention sur une relation triangulaire d'une importance capitale dans l'empire d'Occident : Rome-Portus-Carthage.

La nature de cette relation ressort clairement de l'autre image de l'Afrique du Nord sous l'empire romain tardif : elle provient de la *Notitia dignitatum* qui, en plus de ses listes militaires, donne aussi l'inventaire illustré des détenteurs des principaux offices civils de l'empire, en compagnie de leur personnel. La moitié supérieure de la miniature accompagnant le poste de gouverneur proconsulaire de l'Afrique montre, entre un encrier et un bureau (sur lequel est figurée la lettre officielle de nomination), une représentation féminine de la province tendant des gerbes de blé³⁶. Dans la moitié basse, des navires chargés de sacs de grain cinglent sur la mer. Au IV^e siècle, Carthage était le port d'où les cargaisons de céréales d'Afrique du Nord se déversaient vers Portus ; là, elles étaient déchargées sur des charrettes et de plus petites embarcations pour remonter le Tibre vers l'intérieur des terres jusqu'à Rome. Carthage et son arrière-pays agricole avaient la charge de nourrir la capitale hypertrophiée de l'empire. Mais cette fonction nourricière n'était qu'une des manifestations d'une réalité de portée bien plus générale : au IV^e siècle après Jésus-Christ, l'Afrique du Nord était devenue le centre du pouvoir économique de l'Occident romain.

Au vu du passé de la région, une telle position ne manquait pas d'ironie. La cité de Carthage avait été fondée en 814 avant Jésus-Christ ou à une date proche, comme colonie phénicienne. Une fois qu'elle eut réussi à dominer son arrière-pays, elle

passa une bonne partie des sept siècles suivants à rivaliser – souvent de manière violente – avec Rome pour la maîtrise de la Méditerranée occidentale. En 146 avant Jésus-Christ, quand Carthage tomba après les trois ans de siège qui mirent fin à la troisième guerre punique, la cité fut totalement détruite et son site fut symboliquement labouré et semé de sel pour empêcher toute résurrection de cette grande ennemie de Rome. Vu d'aujourd'hui, il peut paraître étrange que l'Afrique du Nord, désormais très périphérique par rapport à l'économie de l'Europe occidentale, ait été en ce temps-là un tel centre de richesse. Quand les puissances coloniales européennes pénétrèrent la région au XIX^e siècle, elles furent sidérées par la splendeur des vestiges romains – comme le sont souvent les touristes aujourd'hui – surtout à cause du contraste qui éclate entre ces restes et leurs alentours, arides et désertés³⁷.

La plus grande partie du continent africain au nord du quinzième parallèle est actuellement constituée de dix millions deux cent cinquante mille kilomètres carrés de désert. Sous le sol aride gît une nappe d'eau qui, alimentée par de très faibles précipitations, de l'ordre de cent millimètres de pluie par an, suffit à maintenir un réseau dispersé d'oasis. En un temps très reculé, la zone était nettement plus humide et la nappe d'eau plus haute : les Européens du XIX^e siècle supposèrent au départ que la prospérité de l'Afrique du Nord romaine pouvait en partie s'expliquer du fait que les conditions agricoles étaient alors bien meilleures. Mais la terre s'était asséchée très longtemps avant l'essor de Rome, certainement vers 2000 avant Jésus-Christ. La seule trace, à l'époque romaine, de cette ère écologique disparue était la présence résiduelle près de la Méditerranée de lions, d'éléphants, de girafes et d'autres espèces animales qui ne subsistent plus aujourd'hui que dans l'Afrique subsaharienne³⁸. Les contreforts nord-africains devaient aussi être boisés, mais, en dehors de cela, les conditions à la période romaine étaient les mêmes qu'aujourd'hui.

Il y a des exceptions au modèle d'une Afrique aride au nord du quinzième parallèle : l'Égypte, par exemple, est arrosée par le Nil. Le Maghreb, cœur de l'Afrique du Nord romaine, reçoit des précipitations venues des hautes terres voisines³⁹. Dans le monde actuel, le Maghreb comprend la Tunisie, l'Algérie et le Maroc, un vaste territoire pris entre les montagnes de l'Atlas et la Méditerranée, d'une largeur qui varie de trois cents à cinq cents kilomètres du sud au nord sur une longueur de deux mille deux cents kilomètres de l'Atlantique au golfe de Gabès. Les capacités agricoles de la région, alternant collines et zones de désert, sont strictement dépendantes de la répartition des pluies. Là où la moyenne est supérieure ou égale à quatre cents millimètres par an, le blé peut pousser sans

problème. Les amples vallées fluviales de Tunisie et les grandes plaines au nord de l'Algérie, ainsi que des zones à l'ouest du Maroc, ressortissent à cette catégorie. Là où les précipitations tombent entre deux cents et quatre cents millimètres, l'irrigation est nécessaire sous une forme ou sous une autre, même si le dry-farming méditerranéen peut encore y être pratiqué. Quand les pluies sont comprises entre cent et deux cents millimètres, les oliviers peuvent pousser, car ils requièrent moins d'eau que d'autres arbres, y compris les palmiers. Le climat d'Afrique du Nord, à cette époque comme aujourd'hui, est resté une constante et il se prête à une grande variété de productions.

Dans une première étape après la destruction de Carthage en 146 avant Jésus-Christ, l'Afrique romaine, directement régie par Rome, ne comprenait qu'une faible part du Maghreb : quelque treize mille kilomètres carrés au nord et au centre de l'actuelle Tunisie, entourés par la *Fossa regia* (« le fossé royal ») qui s'étirait de Thabraca (l'actuelle Tabarka) jusqu'à Hadrumetum (la Sousse moderne). Ce territoire était divisé en blocs de sept cents mètres carrés. En dehors des alentours de six petites villes qui avaient soutenu Rome dans sa guerre contre Carthage, la plupart de ces blocs étaient restés de propriété publique, loués à des colons par des baux à long terme, tandis que d'autres avaient été vendus à de riches Romains qui avaient de l'argent à investir. On attribue à cette vente à grande échelle le fait qu'au IV^e siècle après Jésus-Christ, nombre de vieilles familles sénatoriales (comme celle de Symmaque) possédaient encore de vastes domaines sur ce territoire – des terres qui s'étaient transmises et avaient tourné au long des âges par héritage et par mariage. Le reste du Maghreb était encore aux mains de dynastes locaux, mais, au cours du I^{er} siècle avant Jésus-Christ, ces personnages furent progressivement absorbés dans l'orbite romaine, tandis que les colons romains commençaient à se déplacer au-delà du Fossé royal. Comme dans tant d'autres coins du Bassin méditerranéen, ces évolutions préparèrent la voie à l'extension d'un gouvernement romain direct : d'abord en Numidie (l'actuelle Algérie orientale) au temps de Jules César (46 avant Jésus-Christ), sous le prétexte que le dernier des rois locaux avait soutenu Pompée, son grand rival ; ensuite sous l'empereur Claude, quand deux provinces furent créées en Maurétanie (actuellement, l'ouest de l'Algérie et le Maroc). À partir de ce moment, la totalité du Maghreb était romaine, bien que, pour des raisons géographiques, elle se soit trouvée administrée en deux parts : la Maurétanie Tingitane, à l'ouest, était gérée depuis l'Espagne ; la Maurétanie Sitifienne, la Numidie, la Proconsulaire et la Byzacène étaient gouvernées depuis Carthage.

Très tôt, les autorités romaines saisirent le potentiel que représentaient ces terres côtières bien arrosées pour fournir du grain à Rome. La province africaine de César, élargie – on l'appelait la « nouvelle Afrique » (*Africa nova*) –, déversait sur la capitale cinquante mille tonnes de grain par an. Une centaine d'années plus tard, après le passage au gouvernement direct, le chiffre était de cinq cent mille tonnes et l'Afrique du Nord avait remplacé l'Égypte comme grenier à blé de Rome, pourvoyant aux deux tiers de ses besoins. Il avait fallu des progrès substantiels pour garantir la production de ce flux de grain et veiller à son acheminement⁴⁰.

La première priorité était la sécurité. Dans une vision lourdement influencée par leur expérience des XIX^e et XX^e siècles, les archéologues français – certains étaient des militaires – étaient persuadés que la vie romaine « civilisée » dans la région avait dû se développer sous la menace constante des Berbères indigènes, qui continuaient à mener un mode de vie plus pastoral. Des survols aériens, dans les années 1930, révélèrent deux lignes de défense et une série de fortins et d'entrepôts à la lisière du désert, qui furent interprétés comme une preuve de confrontation régulière. Comme sur toutes les frontières romaines, des incursions à petite échelle constituaient, sans aucun doute, une réalité omniprésente, irritante et qui pouvait aussi entraîner des troubles plus graves. L'affaire de Leptis Magna (**voir ci-dessus, p. 161-164**) commença – on s'en souvient – quand un chef tribal du voisinage fut brûlé vif dans la cité pour des crimes non spécifiés ; puis ce fut l'escalade jusqu'à ce qu'éclate un plus sérieux conflit. Mais ce genre de situation ne se produisait que rarement, et même les affrontements à plus grande échelle n'étaient pas d'une extrême gravité. Pendant les trois premiers siècles de son existence, l'Afrique romaine ne réclama pas plus d'une légion et d'une série de troupes auxiliaires (un maximum de vingt-cinq mille hommes) pour garantir la paix et la sécurité dans cet immense territoire. La Bretagne, en comparaison, exigeait quatre légions.

De récentes réévaluations des fortifications romaines en Afrique du Nord ont montré, au vu de la répartition des hommes et des installations, que leur principale mission était en fait de gérer les nomades, pas de les combattre. L'hiver, les nomades d'Afrique du Nord descendent au sud sur les franges du désert, quand il y a là assez d'eau pour assurer du fourrage à leur bétail ; l'été, quand la zone semi-désertique s'assèche, ils remontent au nord dans les régions plus cultivées. Les soldats et les forts romains étaient placés là pour s'assurer que les troupeaux ne divaguaient pas dans les champs d'autrui. Les Romains semblent en fait s'être assez bien entendus avec les nomades : ils se contentaient d'acheter leurs produits, leur offrant même de substantielles réductions d'impôts sur les ventes, ce qui ne colle

pas vraiment avec l'hypothèse d'une lutte incessante⁴¹. Même au IV^e siècle, la principale force militaire romaine d'Afrique était constituée de garnisons de cavalerie, bien plus adaptées pour patrouiller et pourchasser d'éventuels pillards qu'à s'engager dans de lourds combats⁴².

Une fois résolues les questions de sécurité, les infrastructures de la région pouvaient être développées. Les légionnaires romains construisirent au total plus de dix-neuf mille kilomètres de routes dans le Maghreb, à la fois pour poursuivre leurs propres objectifs militaires et pour faciliter la circulation des biens, comme le grain qui arrivait par chariot à Carthage et en d'autres ports. La cité carthaginoise elle-même conciliait beauté et fonctionnalité. Elle était en fait dotée d'un port double que les Romains avaient hérité des fondateurs phéniciens. Un canal conduisait de la mer dans le port externe, rectangulaire à l'origine. De là, un autre canal menait dans le port intérieur, circulaire, avec « l'île de l'amirauté » au beau milieu ; les bateaux pouvaient s'amarrer à la fois le long des quais extérieurs comme le long de l'île. Partant de cette base, les Romains accrurent la taille du port extérieur, le rectangulaire, et au début du II^e siècle après Jésus-Christ, sous Trajan ou sous Hadrien, ils le transformèrent en hexagone. L'autre port hexagonal qu'on connaisse sous l'Antiquité, de manière fort significative, n'était autre que Portus, construit par Trajan.

À la fin du II^e siècle ou au commencement du III^e, le port circulaire fut remis en service, un temple classique fut érigé au milieu de l'île et une grande avenue bordée de colonnades fut construite pour mener de là vers le centre-ville. Vers 200 après Jésus-Christ, la cité fut équipée pour faire face à une activité maritime intense. Or Carthage n'était qu'un port parmi tout un chapelet le long de la côte nord-africaine : Utique, par exemple, pouvait accueillir six cents navires⁴³. Les installations portuaires de Leptis Magna en Tripolitaine furent aussi réaménagées au début du III^e siècle.

Comme nous l'avons vu au chapitre 3, en toutes périodes, la capacité de l'État romain à gouverner fut limitée par sa bureaucratie primitive. L'État avait donc tendance à sous-traiter, s'adressant à des partenaires privés pour remplir des fonctions vitales à sa place. La taxe sur le blé africain, l'*annona*, était l'exemple classique d'une telle situation. Plutôt que de recruter et de surveiller les milliers de cultivateurs qui auraient été nécessaires à la mise en valeur des vastes domaines publics tombés sous sa coupe en Afrique du Nord, l'État louait ces terres à des privés, en échange d'une part de leur production. Comme il voulait louer le plus de terres possible, les termes des baux étaient des plus attractifs. Un bail emphytéotique concédait aux tenanciers, quasiment à perpétuité, une terre

transmissible à titre héréditaire, plus la possibilité de vendre leurs contrats à un tiers.

Les problèmes de navigation se résolurent de même manière. Au IV^e siècle, l'empire avait créé une puissante guilde d'armateurs, les *navicularii*, qui devaient remplir certaines obligations envers l'État (il est vrai que tous les armateurs n'étaient pas membres de la guilde en question). Les codes de lois mettent en évidence les principes sur lesquels était établie la relation entre État et armateurs. La priorité était de fournir des services maritimes – et cela valait non seulement au départ d'Afrique, mais aussi dans d'autres régions de l'empire, en particulier en Égypte. Avec sa subtilité coutumière, l'autorité impériale fit donc de l'appartenance à la guilde une obligation héréditaire, légiféra contre toute tentative d'échapper à cette contrainte et décréta que tout terrain qui avait été une fois enregistré comme appartenant à un armateur devait toujours être détenu par un membre de la guilde, même s'il était vendu, de telle sorte que l'assise financière de la compagnie ne puisse jamais s'éroder. En retour, l'État continuait à soutenir les armateurs par des exemptions fiscales et autres privilèges. Ils ne pouvaient être soumis à aucune taxe additionnelle ou aucune obligation de service public et ils étaient protégés contre toute revendication sur leurs propriétés de la part de parents. Enfin, les membres de la guilde se virent accorder le rang équestre (l'équivalent du statut d'un fonctionnaire civil de niveau moyen) ; ils bénéficiaient de réductions d'impôts sur leurs propres transactions et avaient deux ans pour s'acquitter d'une commande publique. Parfois, ils recevaient aussi une aide de l'État pour radoubier leurs navires⁴⁴. L'État avait donc créé une puissante coterie de riches armateurs, pourvus de privilèges financiers et juridiques étendus.

Bien évidemment, l'État avait mis tout cela au point pour poursuivre ses propres desseins. Mais ce type de commerce à large échelle stimulait aussi l'économie locale. Si, dans le premier siècle et demi de l'histoire de l'Afrique romaine (jusque vers 100 après Jésus-Christ), l'accent était mis sur la production céréalière, durant le siècle suivant l'huile d'olive et le vin furent au centre du système. Comme la vigne et les oliviers requéraient moins d'eau que le grain, les cultivateurs pouvaient ainsi exploiter plus largement la gamme des ressources naturelles propres à cette région méditerranéenne. De 150 à 400 environ, avec des transports subventionnés par l'État et des terres disponibles à d'excellentes conditions, l'Afrique du Nord était en pleine croissance.

Les preuves en abondent. On sait depuis longtemps que les édifices et les inscriptions d'Afrique du Nord attestent la floraison en cette région – alors que le déclin s'était amorcé ailleurs dans l'empire – d'une culture politique typique de la

période du Haut-Empire, où les individus rivalisaient pour le pouvoir dans les conseils municipaux⁴⁵. De récentes enquêtes sur le terrain ont confirmé que cette prospérité locale était fondée sur un remarquable essor agricole, avec des établissements ruraux croissant de manière spectaculaire à la fois en prospérité et en nombre, puisque des cultivateurs poussaient du nord vers le sud, vers les marges plus arides où seuls les oliviers pouvaient se développer. Au IV^e siècle, on trouvait des plantations d'oliviers à l'intérieur des terres, à cent cinquante kilomètres au sud de la côte de Tripolitaine, dans des endroits aujourd'hui désertés. Tout cela est confirmé par un témoignage plus anecdotique, mais non moins suggestif : une inscription célébrant un octogénaire qui avait consacré toute sa vie de travail à planter quatre mille oliviers⁴⁶.

Tout aussi saisissante est la multitude de témoignages démontrant la propension des produits africains à pénétrer les marchés tout autour de la Méditerranée. Nous le savons grâce à la faculté qu'ont depuis peu les archéologues d'identifier les amphores fabriquées en Afrique du Nord, utilisées pour conserver l'huile d'olive et le vin. La céramique nord-africaine fut aussi largement diffusée : ainsi la vaisselle, en particulier celle en terre cuite sigillée. Sachant que le coût des transports était d'ordinaire prohibitif pour tout ce qui n'était pas produit de luxe, une question se pose : comment a-t-il pu être rentable d'exporter d'Afrique des produits de base, comme le vin ou l'huile d'olive, qu'on trouvait partout autour de la Méditerranée, ou des objets relativement bon marché, comme des services de table ? La réponse vient du système de transports subventionné par l'État. Il permettait en effet de réduire les coûts de navigation grâce à une petite astuce comptable : on expédiait d'autres biens en profitant des cargaisons publiques et les produits africains pouvaient ainsi être compétitifs tout autour de la Méditerranée. L'État organisait une infrastructure économique à son propre usage, mais les locaux en profitaient également, si bien qu'une entreprise privée pouvait opérer dans le cadre étatique d'une économie planifiée.

Et ce n'étaient pas seulement les colons venus d'Italie qui prospéraient. Les divers systèmes d'irrigation utilisés sous l'empire romain tardif en Afrique du Nord étaient en réalité anciens et d'origine locale : que ce soient les coteaux en terrasse – aménagés pour retenir l'eau et prévenir l'érosion des sols –, les citernes, les puits, les barrages, les plans généralisés et soigneusement négociés de partage de l'eau, comme ceux qu'on trouve commémorés sur une inscription de Lamasba (l'actuelle Marouana⁴⁷). Ces moyens traditionnels de sauvegarder l'eau furent simplement mis en œuvre de manière plus systématique. Puisque les agriculteurs avaient désormais la possibilité de vendre leurs surplus, il devenait intéressant pour eux de faire le

meilleur usage de chaque goutte d'eau disponible et d'accroître ainsi la production. C'est ce qui se produisit, non seulement dans les communautés de colons, mais en tous lieux, y compris dans de vieux centres tribaux comme Volubilis, Iol Caésaréa et Utique. La demande révolutionna la campagne africaine. Les nomades eux-mêmes ne furent pas exclus du processus : d'une part, ils fournissaient une main-d'œuvre supplémentaire décisive au moment de la moisson, travaillant dans les fermes en équipes mobiles ; d'autre part, leurs produits bénéficiaient d'un traitement fiscal de faveur. Les résultats pouvaient être spectaculaires. Il existe une inscription rappelant le succès d'un ouvrier agricole sans terre qui, devenu chef d'une équipe de moissonneurs, gagna assez d'argent pour acheter un lot de terres et une place d'honneur dans le conseil de sa ville natale, Maktar⁴⁸.

Au fil du temps, les florissantes provinces de l'Afrique du Nord romaine se dotèrent d'une capitale plutôt impressionnante. Bien que minimisée par le dessin dans la Table de Peutinger, la Carthage du IV^e siècle – ou, pour lui donner son nom romain complet, Colonia Iulia Concordia Carthago – était une métropole romaine grouillante. Nous le savons à la fois grâce aux textes, en particulier les écrits d'Augustin, et grâce aux fouilles récemment menées sur le site. Abandonnée peu après la conquête de l'Afrique du Nord par les musulmans à la fin du VII^e siècle, elle gisait là comme un fossile pendant tous les siècles suivants, dans l'attente d'être redécouverte. Si bien que nous pouvons compléter avec une extraordinaire précision la description de Carthage contenue dans un traité du IV^e siècle, l'*Expositio totius mundi* (*La description du monde entier*) :

Son plan est absolument digne d'éloge ; en fait, la régularité de ses rues est comme une plantation. Elle a un odéon [...] et un port qui est vraiment curieux en apparence : il semble offrir, autant qu'on puisse en juger, un mouillage calme sans rien à craindre pour les navires. On trouve là d'exceptionnels équipements publics, la rue des orfèvres (*vicus argentariorum*). Quant aux divertissements, les habitants ne sont enthousiastes que d'un spectacle : les jeux du cirque⁴⁹.

Ce ne sont pas exactement les informations qu'on s'attendrait à trouver dans un guide touristique moderne, mais la vie urbaine antique consistait essentiellement à imposer un ordre rationnel, civilisé, à la sauvagerie barbare (**voir [chapitre 1](#)**) et rien ne symbolisait mieux cet ordonnancement qu'un beau réseau régulier de rues. Comme l'*Expositio* le laisse entendre, la cité avait aussi un ensemble d'édifices publics au-dessus de la moyenne. Outre l'odéon (spécialisé dans la musique) et l'amphithéâtre, elle pouvait s'enorgueillir d'un théâtre et, depuis le début du III^e siècle, d'un cirque de soixante-dix mille places pour les courses de chars. En

contrebas, sur le front de mer se trouvait le vaste complexe des thermes d'Antonin, datant du II^e siècle : et au centre de la cité, autour de la colline de Byrsa, se dressaient les tribunaux, les bâtiments municipaux et le palais du gouverneur. C'est là aussi que s'élevait le dôme de la basilique où Boniface fut assassiné.

Autour des bâtiments publics se massait une multitude d'habitations privées. Parmi les plus grandes, certaines ont été fouillées et plusieurs ont livré des niveaux de base étendus, comprenant des mosaïques richement colorées ; notamment la « Maison des auriges » et celle poétiquement nommée « Villa avec bain privé ». Mais la plus grande partie de la cité – là où la majorité de la population a probablement vécu – n'a pas encore été fouillée, et nous ne connaissons que relativement peu de demeures « ordinaires ». Pourtant, tout laisse à penser que Carthage abritait environ cent mille personnes, un chiffre qu'au IV^e siècle, seules Rome et Constantinople dépassaient ; mais, dans ces deux derniers cas, le nombre d'habitants était artificiellement gonflé par l'attrait d'un approvisionnement subventionné par l'État.

Les édifices publics accueillaienent un vaste éventail d'activités culturelles⁵⁰. Toutes sortes de religions étaient pratiquées, du christianisme dans ses diverses déclinaisons aux cultes païens traditionnels, en passant par les genres les plus variés de religions orientales à mystères. Au milieu de tout ce mélange fleurissait aussi la culture classique. Augustin, par exemple, était un latiniste de première force qui avait complété son éducation à Carthage. Il y séjourna un moment pour poursuivre sa carrière d'enseignant et remporta un concours de poésie latine. Le prix lui fut remis par le proconsul d'Afrique en personne, Vindicianus, un homme d'une érudition prodigieuse : il s'inscrivait dans une succession de Romains doués d'excellents réseaux de relations qui passèrent de courtes périodes – d'une durée d'un an en général – comme gouverneurs de la cité (ainsi notre vieil ami Symmaque occupa-t-il le poste en 373). Des événements culturels comme les concours de poésie offraient à de jeunes Romano-Africains ambitieux l'occasion d'attirer l'attention du gouverneur et d'utiliser leur instruction comme moyen de promotion sociale. Quand Augustin quitta Carthage, il fit route vers Rome et, de là, se rendit à la cour de Valentinien II à Milan, brûlant les étapes grâce aux recommandations fournies par une série de contacts comme Vindicianus et Symmaque⁵¹.

Au IV^e siècle, Carthage était donc un pilier culturel et surtout économique de l'empire d'Occident. Vaste et animée, c'était une cité où les maisons exigües de dizaines de milliers de citoyens ordinaires offraient un contraste saisissant avec les nobles édifices publics et les demeures des riches. Par-dessus tout, alliant une haute

productivité et un faible coût d'entretien, l'Afrique du Nord contribuait massivement à renflouer les coffres de l'empire d'Occident.

Le dernier vrai Romain d'Occident

L'excédent de revenus dégagé par l'Afrique du Nord était indispensable pour équilibrer les comptes impériaux. Sans lui, l'Occident n'aurait jamais pu se permettre d'armer des troupes assez nombreuses pour défendre ses autres territoires, plus exposés. Non seulement en Afrique, mais partout dans l'Occident romain, des immigrants prédateurs avaient eu toute liberté de poursuivre leurs propres desseins depuis la mort de Constantius en 421. Le long de la frontière du Rhin, Francs, Burgondes et Alamans – en particulier les Juthunges, dans les contreforts méridionaux des Alpes – avaient mené des incursions sur le sol romain et risquaient de causer de nouveaux troubles. Dans le midi de la France, les Wisigoths s'étaient révoltés et menaçaient la principale capitale administrative de la région : Arles. En Espagne, les Suèves avaient les mains libres au nord-ouest et saccageaient la péninsule en tous sens. Avec l'arrivée du Vandale Genséric sur les marges de la Numidie au cours de l'année 430, tout l'empire d'Occident était en péril.

C'est dans cette brèche que s'engouffra le dernier grand héros romain d'Occident au v^e siècle : Flavius Aétius. Comme nous l'avons vu, il s'imposa en 433 comme le vainqueur final des féroces querelles qui suivirent l'accession de Valentinien III sur le trône. Nous savons aussi que, dans sa jeunesse, il avait séjourné comme otage à la fois auprès d'Alaric, à l'approche du siège de Rome, et chez les Huns, dans les années 410 – une relation qui lui permit, par la suite, d'obtenir leur soutien après l'échec du coup d'État de Jean, puis pour venir à bout de son rival Sébastien.

Évidemment, il n'aurait jamais été choisi comme otage s'il n'avait pas eu de hautes relations politiques. Son père Gaudentius, comme Flavius Constantius, était issu d'une famille militaire romaine originaire des Balkans, en l'occurrence de la province de Scythie mineure, dans la Dobroudja (l'actuelle Roumanie). En début de carrière, attaché à la cour d'Orient, Gaudentius occupa une série de fonctions au sein de l'état-major. Mais en 399, au temps de la prééminence de Stilicon, nous le retrouvons commandant des troupes en Afrique. Toujours comme Constantius, sans doute fut-il un militaire éminent de l'empire d'Orient qui rallia la cause de Stilicon à la mort de Théodose I^{er}. Gaudentius épousa ensuite l'héritière d'une famille sénatoriale italienne à la tête d'une immense fortune, et le point culminant de sa carrière fut sa nomination, à la fin des années 410, comme commandant de

l'armée de campagne en Gaule (*magister militum per Gallias*). Il y fut tué au cours d'une révolte, peut-être en lien avec le coup d'État de Jean dans les années 420.

La propre carrière d'Aétius suivit aussi un cursus militaire, mais il atteignit de plus hautes positions que son père. Bien qu'il n'ait jamais été empereur lui-même, Aétius fut l'Octavien de son temps. Une fois au pouvoir, il se révéla être un homme d'État et le restaurateur de la prospérité romaine. Dans un extrait conservé grâce à Grégoire de Tours à la fin du VI^e siècle, un des contemporains d'Aétius, un certain Rénatus Frigidéus, brosse ainsi son portrait :

Aétius était de stature moyenne, d'allure virile et bien proportionné. Il n'avait aucune infirmité physique et était sec de corps. Il était doté d'une vive intelligence, plein d'énergie, excellent cavalier, fin tireur à l'arc et infatigable une lance à la main. Il était d'une extrême compétence comme soldat et doué dans l'art de faire la paix. Il n'y avait en lui nulle avarice, encore moins de cupidité. Il était magnanime dans son comportement et ne se laissa jamais influencer dans son jugement par les avis de conseillers indignes. Il supportait l'adversité avec grande patience et était prêt pour toute entreprise exigeante ; il méprisait le danger et était capable d'endurer la faim, la soif et le manque de sommeil⁵².

Son habileté à cheval et à l'arc était peut-être un autre legs du temps qu'il avait passé chez les Huns, et il fit certainement appel à ces deux compétences, comme aux autres qualités décrites ci-dessus, pour s'attaquer au grand projet qui fut l'œuvre de sa vie : tenter de maintenir l'unité de l'empire d'Octavien pendant une génération de plus.

Quand Aétius prit finalement le contrôle de l'empire d'Occident en 433, on pouvait constater, d'un bout à l'autre de ses territoires, les conséquences de presque une décennie de paralysie au sommet. Chacun des groupes immigrants insoumis qui s'étaient introduits à l'intérieur des frontières de l'empire d'Occident avait profité de la situation pour améliorer sa position – et ceux qui étaient restés à l'extérieur en avaient fait tout autant. Aussi, comme le cas s'était produit aux lendemains de la traversée du Rhin, les troubles créés par ces immigrants avaient-ils déclenché l'usurpation du pouvoir impérial par des locaux. Dans le Nord de la Gaule, en particulier en Armorique (l'actuelle Bretagne) et aux alentours, les troubles provenaient de ce que l'on a appelé les bagaudes. Zosime mentionne d'autres groupes portant ce même nom de bagaudes sur les contreforts des Alpes occidentales en 407-408 et Hydace nous dit, dans sa *Chronique*, qu'elles étaient apparues en Espagne au début des années 440⁵³.

Qui étaient ces gens ? Le sujet fut longtemps l'occasion de débats passionnés parmi les historiens. Le terme apparut au III^e siècle, quand les membres des bagaudes étaient désignés comme « des gens des campagnes et des bandits ». Les historiens d'inspiration marxiste n'ont pu que les voir comme des révolutionnaires qui, de temps en temps, lançaient une vague de protestations contre les inégalités de la société romaine, refaisant surface dès que le pouvoir central fléchissait. Il est sûr que les bagaudes apparaissaient systématiquement là où le pouvoir central était mis à mal par les agressions des barbares, mais ce que nous entrevoyons de leur composition sociale n'évoque pas systématiquement des révolutionnaires. Le succès du terme même en fit un fourre-tout pour qualifier les fauteurs d'activités dissidentes quelles qu'elles soient. Parfois, l'appellation de bagaude désignait des bandits. Les membres des bagaudes des Alpes, par exemple, menacèrent un général romain en fuite pour lui extorquer de l'argent. Mais des groupes d'autodéfense, cherchant à préserver l'ordre social dans leurs propres localités quand l'État ne pouvait plus les protéger, semblent aussi avoir été désignés comme « bagaudes ». Dans les années 410, l'Armorique avait déjà affirmé son indépendance pour tenter de réprimer les désordres ; par la suite, le même genre de situation se vérifia en Espagne⁵⁴.

En tout état de cause, les bagaudes s'ajoutant aux barbares, c'étaient des troubles assurés. À l'été 432, la menace était diffuse et imminente : au nord-ouest de la Gaule, il y avait les bagaudes ; au sud-ouest, les Wisigoths ; sur la frontière du Rhin et les contreforts des Alpes, les Francs, les Burgondes et les Alamans ; au nord-ouest de l'Espagne, les Suèves ; et en Afrique du Nord, les Vandales et les Alains. En réalité, une grande partie de l'Espagne avait échappé au pouvoir central depuis la décennie 410. Sachant que la Bretagne, de son côté, était déjà sortie de l'orbite de l'empire d'Occident, les seules régions en état de marche, du point de vue impérial, étaient l'Italie, la Sicile et le Sud-Est de la Gaule.

Pour jeter quelques lueurs sur l'incroyable réussite d'Aétius face au chaos des années 430, nous ne disposons que de rares mentions dans des chroniques qui, en règle générale, ne consacrent pas plus de deux ou trois lignes aux événements d'une année entière. Mais nous avons aussi un manuscrit extraordinaire : le *Codex sangallensis* 908, un volume en assez mauvais état de conservation provenant de l'antique monastère de Saint-Gall en Suisse, juste au sud du lac de Constance. Datant de 800 environ après Jésus-Christ, il contient une longue liste de vocabulaire latin : exactement le type d'instrument qu'on s'attend à trouver dans un bon monastère carolingien, où les moines recevaient une instruction en latin classique. Mais une partie de la liste avait été écrite sur des feuilles déjà utilisées ; et

un examen approfondi, en 1823, révéla qu'un des textes palimpsestes, sur huit feuillets, provenait d'un manuscrit latin du v^e ou du vi^e siècle, portant l'ouvrage d'un rhéteur latin du nom de Mérobaude. Né en Espagne méridionale, il descendait d'un général impérial d'origine franque qui portait le même nom dans les années 380. Mis à part un court poème religieux, son œuvre ne survécut nulle part ailleurs, et nous devons donc remercier le moine carolingien qui, en effaçant ce texte, permit néanmoins à un des écrits de Mérobaude de ne pas totalement disparaître. Malheureusement, pour adapter ces quelques feuillets au nouveau volume qu'ils devaient intégrer, les moines réduisirent leurs dimensions originelles de deux cent soixante sur cent soixante millimètres à deux cents sur cent trente-cinq. Tout ce que les savants ont réussi à extraire du palimpseste, ce sont quatre courts poèmes et les fragments de deux longs panégyriques : une centaine de vers de l'un et quelque deux cents de l'autre, alors que des textes de même genre et de même époque comptent dans les six cents vers.

Comme le prouve la virtuosité de ses écrits⁵⁵, notre Mérobaude reçut une parfaite éducation latine, puis il fit son chemin à la cour de l'empire d'Occident à Ravenne. Un autre vestige nous permet de suivre sa piste. Il ne fut pas seulement un savant, mais aussi, comme son ancêtre homonyme, un soldat ; il devint partisan dévoué d'Aétius, opérant d'abord sous ses ordres durant ses guerres, puis chantant ses louanges dans des discours publics. Pour tous ces services rendus, il fut honoré, le 30 juillet 435, par l'érection d'une statue de bronze à Rome, dans le forum de Trajan qui plus est⁵⁶. Cette même année, il fut nommé sénateur en récompense d'un premier panégyrique d'Aétius – qui n'a pas été conservé – et il combattit honorablement dans les Alpes. Il reçut ensuite le titre de « patricien » et devint finalement général en chef (*magister militum*), commandant de l'armée de campagne romaine en Espagne. Non seulement le cas de Mérobaude démontre que la *romanitas*, l'idée de romanité, pouvait encore convertir des individus d'origine barbare aux splendeurs des lettres latines, mais sa proximité avec Aétius nous donne un aperçu exceptionnel de la manière dont ce dernier souhaitait que ses prouesses soient perçues⁵⁷.

La plus ancienne des œuvres conservées de Mérobaude – la centaine de vers du premier panégyrique de Saint-Gall – date probablement de l'été 439. Il ne reste pas assez de texte pour vraiment reconstituer l'argument de fond, mais la présentation qui est faite d'Aétius parle d'elle-même⁵⁸ :

Ton lit est la roche nue ou une mince couche sur le sol : tu passes tes nuits sur tes gardes, tes jours à la peine. En outre, tu supportes volontiers les épreuves ; ton

armure pectorale n'est pas tant une protection qu'un habit, [...] pas un luxe ostentatoire, mais un mode de vie. [...] Puis, si la guerre te laisse le moindre répit, tu inspectes les sites des villes, les cols des montagnes, la vaste étendue des champs, les passages des rivières, ou les distances sur les routes et tu cherches à y découvrir quel emplacement est le plus adapté pour l'infanterie ou la cavalerie, le plus adapté pour une attaque, le plus sûr pour une retraite et le plus riche en ressources pour un bivouac. Ce qui fait que l'interruption même de la guerre t'est un profit pour la guerre.

L'image de l'armure comme mode de vie est remarquablement bien vue, comme celle d'Aétius profitant du moindre répit dans la guerre pour approfondir sa connaissance stratégique et tactique d'éventuels champs de bataille. Ce n'étaient pas que des mots en l'air : c'était la réalité. Les années 430 virent Aétius mener une campagne après l'autre, le plus souvent avec succès et toutes destinées à remettre l'empire d'Occident en ordre de marche, exactement comme Constantius l'avait fait deux décennies auparavant.

Nombre de ces campagnes ont droit à une brève mention dans les chroniques, et le deuxième panégyrique conservé de Mérobaude, écrit en 443 pour célébrer le deuxième consulat d'Aétius, les cite dans l'ordre. De l'ascension d'Aétius au pouvoir en 432 à la fin de la décennie 430, la liste est impressionnante. En fait, la série des victoires avait commencé bien avant l'élimination de Félix et Boniface ; et ce fut un facteur déterminant du succès d'Aétius dans la lutte pour le pouvoir. En Gaule, de 425 à 429, il fut général commandant de l'armée de campagne romaine ; il y mena des opérations victorieuses contre les Wisigoths en 425 ou 426, les repoussant à distance d'Arles, et regagna un peu de terrain sur les Francs près du Rhin, en 427. En 430 et 431, ayant succédé à Félix comme commandant en Italie, il défit les Alamans juthunges et étouffa un début de rébellion en Norique⁵⁹, puis chassa une bande de Wisigoths pillards près d'Arles. En 432, il vainquit à nouveau les Francs.

À partir de 433, du moment où sa domination politique se trouva assurée, Aétius fut en mesure de mener des actions plus globales pour stabiliser l'empire. La simple logique lui soufflait que, si les armées de l'empire romain d'Occident étaient encore puissantes, elles ne l'étaient plus au point de faire face à tous les problèmes à la fois. Il devait surtout affronter des conflits simultanés sur deux théâtres d'opération différents : d'un côté, contre les diverses factions à l'intérieur de la Gaule ou sur ses frontières ; de l'autre, contre Genséric et la coalition des Vandales et des Alains en Afrique du Nord. Plutôt que de diviser ses forces – un choix toujours dangereux et qui offrait peu de chances de succès –, il réussit à obtenir l'aide de Constantinople.

Le soutien vint en la personne du général Aspar, un des chefs de l'armée d'Orient qui avait mis Valentinien III sur le trône d'Occident en 425, à la tête de troupes en bon nombre. Aétius avait tiré les leçons de l'unique erreur de Constantius. Plutôt que de vouloir s'emparer de la pourpre et d'encourir ainsi le courroux de l'empereur d'Orient Théodose II, attaché à la succession dynastique, il se contenta d'exercer le pouvoir de fait, mais pas de nom, conservant ainsi la faveur et l'aide de Constantinople. Sur ce qui suivit, nous n'avons pratiquement aucune information. Nous savons simplement qu'après avoir établi sa base à Carthage, Aspar lança une opération d'endiguement contre les Vandales et les Alains, qui fut suffisamment couronnée de succès pour contraindre Genséric à négocier. Un traité fut rendu public le 11 février 435 : les Vandales et les Alains reçurent des parties de la Maurétanie et de la Numidie, y compris les cités de Calama et Sitifis (**cf. carte 9, p. 332**) ; mais Aspar avait fait en sorte de sauvegarder la plus grande partie de la Numidie aux termes du traité, ainsi que les deux plus riches provinces d'Afrique du Nord : la Proconsulaire et la Byzacène⁶⁰.

Avec son flanc africain couvert par Aspar, Aétius avait les mains libres pour s'attaquer aux problèmes de la Gaule. Ils étaient d'une telle gravité qu'il eut à nouveau besoin de soutien. Constantius s'était appuyé sur les Wisigoths pour reprendre la barre sur les autres envahisseurs. Mais les ambitions des Wisigoths perdaient toute mesure et, de toute façon, ils faisaient partie du problème général : trop de groupes étrangers en armes sur le sol romain. Ce dont Aétius avait besoin, c'était d'une aide militaire venue de l'extérieur, au moins jusqu'à ce que les Wisigoths soient remis au pas. Elle ne pouvait venir de Constantinople, puisque l'empire d'Orient était déjà engagé en Afrique du Nord. Son seul recours était les Huns, une force que Constantius lui-même avait peut-être utilisée en son temps. Les Huns avaient déjà joué un rôle crucial dans la carrière d'Aétius. S'assurer de leur départ d'Italie en 425 l'avait sauvé de la mort certaine qu'il encourait pour avoir soutenu l'usurpateur Jean ; et une armée hunnique l'avait aidé à reprendre le pouvoir en 432, après avoir été vaincu par Boniface. Aussi son premier mouvement, comme nous l'apprennent les vers d'ouverture du fragment survivant du deuxième panégyrique conservé de Mérobaude, fut de passer un nouvel accord avec eux : Aétius « a rendu la paix au Danube et arraché le Tanaïs [le Don] à la folie ; il ordonne aux terres, qui rougeoient brûlantes sous un ciel obscurci, de se libérer de leur guerre endémique. Le Caucase a accordé à l'épée le repos et ses rois sauvages renoncent au combat ».

Les pouvoirs d'Aétius, bien évidemment, n'étaient pas aussi étendus que les paroles de Mérobaude pourraient le laisser entendre. Ce que le poète tentait ici

d'exprimer, c'est qu'Aétius avait rétabli l'ordre à l'intérieur du territoire de Scythie, au nord du Danube et à l'est de la Germanie. Cette aire, comme nous l'avons vu au chapitre 5, étaient sous domination des Huns au moins depuis 420. Mais ce que Mérobaude ne nous dit pas, c'est qu'ils forcèrent Aétius à payer le prix fort pour leur soutien. Auparavant, ils avaient servi dans les armées romaines pour de l'argent. Cette fois, il se peut que l'Occident ait été à court de liquidités : tant de guerres coûteuses avaient été menées, alors qu'une si grande portion de son territoire traditionnel ne produisait plus de revenus ! Ou peut-être les Huns voulaient-ils maintenant un autre genre de contrepartie. Quelle qu'en ait été la raison, Aétius fut contraint de céder au pouvoir hunnique le territoire romain qui s'étendait le long de la Save en Pannonie. Mérobaude ne fait jamais allusion à cette clause, alors que ses auditeurs devaient fort bien savoir ce qui s'était passé. La meilleure stratégie pour se libérer de certaines situations gênantes est souvent de ne pas en souffler mot. En tout cas, en échange du territoire cédé, Aétius obtint le durable soutien militaire des Huns, ce qui lui permit de résoudre bien des problèmes en Gaule⁶¹.

Comme nous l'apprend Mérobaude, les menaces sur les régions frontalières de la Gaule furent dûment levées : « Le Rhin a passé des accords faisant du monde hivernal le serviteur de Rome et, heureux d'être guidé par les rênes de l'Occident, il se réjouit que le domaine du Tibre s'élargisse sur ses deux rives. »

Sur un point en particulier, Aétius agit de manière implacable. Lassé des incursions des Burgondes à l'intérieur de la Belgique en 436, il négocia à nouveau l'aide des Huns. L'année suivante, le royaume burgonde subit une série d'attaques dévastatrices (une de nos sources, Hydace, fait état de vingt mille morts) et Aétius installa les survivants, devenus alliés assagis des Romains, dans les environs du lac de Genève. Une fois la frontière sécurisée, il concentra son attention sur l'intérieur de la Gaule. L'armée romaine, cette fois-ci avec ses alliés alains, mena le même genre d'opération contre les bagaudes d'Armorique, qui s'étaient révoltées sous la conduite d'un certain Tibatto en 435. En 437, le pouvoir romain avait été intégralement restauré dans tout le Nord-Ouest de la Gaule. Comme Mérobaude s'en expliquait : « Un habitant local, désormais adouci, traverse les étendues désolées de l'Armorique. Le pays, qui avait l'habitude de cacher dans ses forêts le butin obtenu par des crimes sauvages, a renoncé à ses anciennes manières et apprend à semer le grain dans ses champs jusqu'à présent vierges. » Aétius prit aussi des mesures pour assurer une stabilité à long terme dans la région, y établissant les Alains sur une ligne qui allait d'Orléans au bassin de la Seine.

Les conditions étaient réunies pour rappeler les Wisigoths à la raison. Pendant qu'Aétius s'occupait des Burgondes en 436, une deuxième rébellion wisigothique avait éclaté, plus dangereuse que leurs précédentes percées en direction d'Arles au milieu de la décennie 420. Ils s'avancèrent de nouveau vers le sud, mais cette fois pour assiéger Narbonne. Comme toujours, Aétius releva le défi. Recrutant de nouveaux auxiliaires huns, il lança une contre-attaque massive qui repoussa les Wisigoths jusqu'à Bordeaux. Le conflit s'arrêta en 439 : les Romains avaient subi de lourdes pertes, mais les termes du traité de 418 furent confirmés. La section qui devait évoquer ce sujet dans le deuxième panégyrique conservé – celui de 443 – est manquante, mais la défaite des Wisigoths était à l'évidence un événement récent quand Mérobaude composa son premier panégyrique conservé en 439. Le fragment survivant détaille la défaite des Wisigoths face à Aétius à Mons Colubrarius (« que les anciens, comme par prémonition, appelèrent le mont du serpent, car ici les poisons de l'État ont maintenant été détruits ») et la « soudaine horreur » de leur roi quand il vit « les cadavres piétinés » de ses partisans⁶². Ce peuple barbare n'avait pas été anéanti, mais il avait été mis sous contrôle et, avec un coup de pouce de la part de ses amis huns, Aétius avait fait merveille pour stabiliser la région après plus d'une décennie de conflit.

De semblables événements se déroulaient en Espagne. La situation y avait été grandement améliorée par le départ des Vandales et des Alains, ce qui ne laissait que les Suèves dans la nature, au nord-ouest de la péninsule. Là où auparavant, nous dit Mérobaude, « il n'y avait plus rien sous notre loi, [...] le guerrier vengeur [Aétius] a ouvert la route qui était bloquée ; il a repoussé les pillards » – en fait, ils partirent pour l'Afrique de leur plein gré – « et a libéré les axes obstrués ; il a permis au peuple de regagner ses cités jadis abandonnées ». Certains des locaux, notamment l'évêque et chroniqueur Hydace, auraient voulu qu'Aétius passe les Pyrénées avec une armée, mais son soutien semble s'être principalement manifesté par une pression diplomatique. Un accord politique suivit bientôt entre les Suèves et les Galiciens d'origine, tandis que les provinces abandonnées par Genséric étaient à peu près remises en ordre.

Au total, le succès d'Aétius durant les années 430 fut prodigieux. Les Francs et les Alamans avaient été repoussés dans leurs positions au-delà du Rhin, les Burgondes et les membres des bagaudes avaient été entièrement soumis, les prétentions des Wisigoths avaient été contenues et la majeure partie de l'Espagne était repassée sous contrôle de l'empire. Ce n'est pas pour rien si l'opinion publique, à Constantinople, considérait Aétius comme le dernier vrai romain d'Occident⁶³.

Mais, au moment même où Mérobaude mettait une touche finale à sa dernière œuvre en l'honneur d'Aétius, au moment même où celui-ci pouvait envisager de remiser sa fidèle armure pectorale au râtelier, une nouvelle tempête monta à l'horizon. En octobre 439, après quatre ans et demi de paix, les troupes de Genséric firent irruption hors de leur cantonnement de Maurétanie et fondirent sur les plus riches des provinces d'Afrique du Nord. Mais ce ne fut pas pour eux une promenade de santé. Il leur fallut se frayer la voie jusqu'à Carthage, comme un sermon prononcé juste après les faits le rapporte :

Où est l'Afrique, qui était pour le monde entier comme un jardin des délices ? [...] Notre cité [Carthage] n'a-t-elle pas été cruellement punie parce qu'elle n'avait pas voulu tirer les leçons de la correction infligée aux autres provinces ? [...] Il n'y a personne pour enterrer les cadavres, mais l'horrible mort a souillé toutes les rues et tous les bâtiments, toute la cité en fait. Et songez aux démons dont nous parlons ! Des mères de famille entraînées en captivité, des femmes enceintes massacrées, [...] des bambins arrachés aux bras de leurs nourrices et jetés à la mort dans les rues. [...] Le pouvoir impie des barbares a toujours exigé que ces femmes qui étaient jadis maîtresses de nombreux serviteurs deviennent soudain les viles servantes de barbares. [...] Chaque jour viennent à nos oreilles les cris de celles qui ont perdu dans cet assaut un mari ou un père⁶⁴.

Même s'il ressortit plus à la rhétorique moralisatrice qu'au récit dépouillé, ce passage confirme le tableau des dévastations brossé par diverses sources romaines. Aucune autre atteinte n'aurait pu, à elle seule, porter un tel dommage à l'empire. D'un seul coup, Genséric avait soustrait au pouvoir d'Aétius les plus riches provinces de l'empire romain d'Occident, avec la menace d'une crise financière à l'horizon. Comment un tel désastre avait-il pu se produire ? Vraisemblablement, après quatre ans et demi de paix relative, pensant que Genséric allait s'en tenir au traité de février 435, les Romains relâchèrent-ils leur vigilance. J'imagine qu'il y avait simplement trop d'instabilité dans les autres régions de l'empire pour que des troupes aient été laissées à Carthage sur la base d'une menace hypothétique. La guerre wisigothique en particulier, conclue juste avant que Genséric ne passe à l'action, avait probablement exigé la présence de tout homme disponible. Aussi, face à la garnison de Carthage en effectif minimum, l'astucieux Vandale avait-il pleinement pris l'avantage.

Mais, à l'automne 439, le temps n'était pas aux récriminations, encore moins aux commissions d'enquête. Ce qu'il fallait, c'était agir de manière décisive pour remettre Carthage et ses provinces dans le giron de l'empire. Vers cette époque,

dans un court poème destiné à célébrer le premier anniversaire de Gaudentius, fils d'Aétius, Mérobaude expliquait que le « farouche chef [de Rome] [...] avait droit à prendre sa retraite » et aurait un jour à passer le relais à Gaudentius⁶⁵. Mais ce n'était vraiment pas le moment et Aétius ne pouvait pas encore se dérober au devoir. Les pesanteurs logistiques caractéristiques de l'empire romain ne permettaient pas d'envisager une contre-attaque instantanée et, pour l'heure, l'avantage penchait en faveur de Genséric. Une série de lois promulguées au nom de Valentinien III au printemps 440 témoignent d'un sentiment de crise imminent. Le 3 mars, une autorisation spéciale fut accordée aux commerçants de l'empire d'Orient dans le but de garantir l'approvisionnement en nourriture de la cité de Rome : l'interruption des arrivages de pain africain à la capitale n'était pas le moindre des soucis d'Aétius. La même loi mit aussi en place des mesures pour corriger les faiblesses des défenses de Rome et s'assurer que chacun savait exactement quoi faire pour protéger la cité. Le 20 mars, une autre loi lançait une nouvelle vague de recrutement militaire, en même temps qu'elle menaçait des pires sanctions quiconque donnerait refuge à des déserteurs⁶⁶. Une troisième loi, en date du 24 juin, autorisait le peuple à porter à nouveau des armes, « car on ne sait sur quel rivage les navires des ennemis peuvent aborder au gré de la navigation estivale ».

Mais ce n'étaient là que des réponses partielles et purement défensives à l'incursion attendue des Vandales, qui survint en effet quand débuta la saison de navigation. Genséric lança en particulier une série d'attaques sur la Sicile, y compris le siège de la principale base navale de l'île, à Panormus, qui dura la majeure partie de l'été. Aétius, cependant, envisageait déjà la situation à plus long terme et on devine en partie ses plans pour rétablir la situation dans la loi du 24 juin : en dépit du problème immédiat, il y était annoncé avec confiance que « l'armée du très invincible empereur [oriental] Théodose, notre père, est en train d'approcher et [...] nous sommes certain que le très excellent patricien Aétius sera bientôt ici avec une grande armée⁶⁷ ». Aétius était allé hors d'Italie rassembler toutes les troupes qu'il pouvait trouver, mais la clé du succès, au vu de la diminution des ressources de l'empire d'Occident depuis 406, était d'obtenir de l'aide en provenance de Constantinople. Une fois de plus, on comprend combien Aétius fut sage de ne pas prétendre à la pourpre.

À la fin de l'année 440, alors que le début du mauvais temps avait forcé les Vandales à revenir à Carthage, une armée impériale conjointe commença à se regrouper en Sicile : onze cents navires pour transporter les hommes, les chevaux et les vivres. La « grande armée » d'Aétius avait fait la traversée jusqu'à l'île et y

avait été rejointe par un important corps expéditionnaire venu d'Orient. Aucune source ne cite de chiffre pour l'armée romaine ainsi réunie, mais la flotte permettait de transporter plusieurs dizaines de milliers d'hommes. Nous avons aussi un indice sur la taille de l'armée romaine venue d'Orient : son commandement était partagé entre cinq hommes : Aréobindus, Ansilas, Inobindus, Arinthéus et Germanus. Pentadius, le haut fonctionnaire constantinopolitain en charge de la logistique, eut ensuite la chance d'être promu, en récompense du rôle qu'il avait joué pour résoudre le cauchemar administratif qu'avait représenté l'envoi de l'expédition⁶⁸. Tout était prêt pour la contre-offensive qui allait ramener Carthage dans la coupe de Rome. À la fin mars, quand la navigation avec l'Afrique du Nord put reprendre après l'habituelle pause hivernale, le plus grand des triomphes d'Aétius était à portée de main. Mais l'armada ne prit jamais la mer ; les troupes d'Orient comme d'Occident retournèrent vers leurs bases et tant d'efforts administratifs partirent en fumée.

Cause et conséquence

Pourquoi l'expédition conjointe ne prit-elle jamais la mer ? Quelques fragments du panégyrique composé par Mérobaude à l'occasion du deuxième consulat d'Aétius, en 443, nous donnent un indice. Après avoir énuméré les victoires passées de son héros dans les années 430, puis avoir commenté ses qualités comme dirigeant en temps de paix, Mérobaude change soudain de ton. Il donne la parole à une image de Bellone, la déesse de la guerre, qui se lamente sur l'ère de paix et d'abondance ouverte par Aétius :

On me méprise ! Tout respect pour mon royaume a donc péri, puisqu'un désastre a suivi l'autre [les victoires d'Aétius et la paix avec les Vandales]. Je suis poussée loin des flots et ne peux régner sur terre⁶⁹.

Mais, en déesse de la guerre qui se respecte, elle n'est pas prête à accepter cette situation sans combattre. Elle va trouver Ényo, son alliée de longue date :

Assise sous une falaise en surplomb, la cruelle Ényo avait dissimulé sa folie, contrainte à s'effacer sous une paix de longue durée. Elle était en détresse, car le monde était sans détresse. Elle grogne de tristesse dans les réjouissances. Sa face hideuse est couverte de crasse infecte et du sang séché tache encore ses habits. Son chariot est dételé et son harnais accroché pend, tandis que s'affaisse la crête de son casque.

Bellone incite alors Ényo à restaurer la « folie » de la guerre et le panégyrique se conclut quand tout le monde appelle Aétius à reprendre sa position habituelle à la tête des armées romaines :

Qu'il [Aétius] ne délègue pas la conduite de la guerre, mais la fasse et que son destin renoue avec les triomphes du passé ; que le butin ne soit pas son maître et que le désir fou pour l'or ne le pousse pas à abandonner son esprit à une incessante avidité ; au contraire, qu'un louable amour des armes l'anime et que l'épée, exempte du sang du Latium, mais dégoulinant du sang s'écoulant de la gorge de l'ennemi, le montre invincible mais magnanime.

Le message est sans ambiguïté. Une nouvelle menace, bien au-delà de tout ce que les Vandales pouvaient représenter, s'était levée et il fallait qu'Aétius reprenne le harnais pour sauver une fois de plus le monde romain. C'est cette menace qui avait contraint les troupes rassemblées en Sicile à faire machine arrière, laissant donc Carthage aux mains des Vandales. Et l'empire d'Occident allait devoir faire face du mieux qu'il pourrait aux conséquences du succès de Genséric.

En 442, un second traité fut donc passé avec les Vandales : il reconnaissait, cette fois-ci, le pouvoir de Genséric sur la Proconsulaire et la Byzacène, ainsi – semble-t-il – que sur une partie de la Numidie. L'empire d'Occident reprit le contrôle des territoires concédés à Genséric en 435 ; des documents juridiques confirment que Rome, par la suite, administrait bien les deux Maurétanie (la Sitifienne et la Césarienne) de même que le reste de la Numidie⁷⁰.

En échange de la paix, maintenant qu'il avait obtenu ce qu'il désirait, Genséric voulut se montrer généreux. Un tribut en blé d'une certaine importance – qu'il faut toutefois imaginer plutôt réduit – continua à être acheminé vers Rome depuis les provinces vandales et le fils aîné de Genséric, Hunéric, fut envoyé à la cour impériale comme otage. Il n'y a donc pas à douter de l'étendue du succès de Genséric. Alors qu'il était traité comme « ennemi de notre empire » dans la loi du 24 juin 440, il fut officiellement reconnu, après 442, comme roi client de ce même empire, bénéficiant du titre de *rex socius et amicus* (« roi allié et ami »). De plus, en totale contradiction avec le traitement traditionnel des otages, Hunéric fut fiancé à Eudocie, fille de l'empereur Valentinien III. Quelque trente ans plus tôt, comme nous l'avons vu, le beau-frère d'Alaric, le roi wisigoth Athaulf, avait épousé la mère de Valentinien, Galla Placidia, sœur de l'empereur régnant Honorius. Mais cette union-là n'avait nullement été autorisée par les autorités romaines. Maintenant, pour la première fois, un mariage légitime était envisagé entre la monarchie

barbare et la famille impériale. Il faut croire qu'assurer à Rome un approvisionnement ininterrompu en nourriture valait bien une telle humiliation⁷¹.

Les fragments des écrits de Mérobaude contiennent deux pièces composées après la conclusion de cette paix. Le panégyrique de 443 explique :

L'occupant de la Libye [Genséric] avait osé abattre par des armes on ne peut plus funestes le siège du royaume de Didon [Carthage] et il avait peuplé les citadelles carthagoises de hordes nordiques. De ce moment, il avait ôté le costume d'ennemi et avait ardemment désiré bien vite sceller la parole de Rome par un accord plus personnel, compter les Romains parmi ses parents et joindre sa descendance à la leur par une alliance matrimoniale. Alors que le chef [Aétius] mérite à nouveau les pacifiques récompenses de la toge et qu'il ordonne au siège consulaire, désormais en paix, d'abandonner les trompettes de la guerre, ces guerres elles-mêmes ont partout suscité l'admiration pour ses atours triomphaux⁷².

Mérobaude laisse entendre qu'on ne pouvait rien faire contre la mainmise des Vandales sur l'Afrique du Nord, tout en soulignant qu'Aétius avait fait pour le mieux dans une situation difficile, puisqu'il avait amené en douceur un Genséric suppliant à une alliance pacifique avec l'empire. Un court poème à propos d'une mosaïque continue à marteler la propagande :

L'empereur lui-même, en pleine gloire, occupe avec sa femme le centre du plafond [d'une salle à manger impériale], comme s'ils étaient les étoiles brillant au firmament de la voûte céleste ; il est le salut de la terre et digne de vénération. En présence de notre protecteur, un nouvel exilé pleure soudain sur son pouvoir perdu. La victoire a redonné le monde à celui qui l'avait reçu de la nature et une cour illustre a fourni une épouse venue de loin⁷³.

L'« exilé » est Hunéric, dont la présence à la cour est le signe de la soumission de son peuple à Rome, mais dont la dignité sera en partie restaurée par la prestigieuse alliance matrimoniale sur le point de se nouer. Tout comme la reddition par Jovien de cités et de provinces aux Perses en 363, la chute de Carthage aux mains des Vandales et des Alains en 442 était présentée comme une victoire romaine – et pour les mêmes raisons. Un empire protégé de Dieu ne pouvait simplement pas admettre la défaite : l'image du pouvoir devait être sauvegardée, quoi qu'il arrive.

Rien de tout cela n'empêcha, bien sûr, que les conséquences du nouveau traité de paix furent désastreuses. En Afrique, Genséric continua à pratiquer le genre de paiement en nature que ses partisans attendaient de lui et qui était essentiel à sa

propre survie politique. Pour se procurer les ressources nécessaires, il confisqua des domaines sénatoriaux en Proconsulaire, tels ceux qui appartenaient aux descendants de Symmaque, et les redistribua à ses hommes. Ces domaines furent appelés *sortes Vandalarum* (« lots des Vandales »)⁷⁴. Selon une interprétation largement répandue, ce sont des parts du revenu fiscal des terres publiques qui auraient été allouées aux Vandales, plutôt que la pleine propriété de réelles parcelles de vrais domaines. Mais – preuve irréfutable du contraire – Victor de Vita mentionne en 484 qu’Hunéric déclencha une persécution des chrétiens catholiques sur ces « lots⁷⁵ » : ils étaient donc bel et bien constitués de morceaux de terrain. Beaucoup plus près des années 440, nous avons une autre preuve qui va dans le même sens. Des textes juridiques mentionnent qu’un nombre substantiel de sénateurs s’exilèrent d’Afrique du Nord à cette époque et on trouve, dans d’autres sources, des exemples personnels d’une telle situation. Dans la correspondance d’un évêque syrien, on trouve un dossier qui compte pas moins de huit lettres de recommandation en faveur d’un propriétaire terrien expulsé d’Afrique du Nord, Célestiacus ; et on découvre aussi le cas d’une femme appelée Marie qui, après avoir passé un moment en Orient, rejoignit finalement son père en Occident⁷⁶. Les terres confisquées à ces exilés fournirent les ressources pour financer l’installation des Vandales.

Il faut aussi envisager la politique d’implantation du point de vue des nouveaux venus. Voilà un groupe d’immigrants qui, pendant trente-trois ans, avait suivi ses chefs de l’Europe centrale jusqu’à l’Afrique du Nord en passant par la Gaule et l’Espagne. Ils avaient peiné pendant des milliers de kilomètres et pris part à des batailles sans nombre contre les troupes romaines. Beaucoup de ces campagnes avaient été couronnées de succès, mais ces Vandales et ces Alains avaient aussi subi de lourdes pertes, en particulier en Espagne entre 416 et 418, sous les coups de l’armée de Constantius réunissant Wisigoths et Romains. Et maintenant, depuis le traité de paix de 442 au moins, ils étaient tranquillement en possession des plus riches provinces de l’Occident romain. Il n’est donc guère surprenant qu’ils aient impatiemment attendu une énorme récompense pour tout ce qu’ils avaient enduré et pour la loyauté dont ils avaient fait preuve depuis 406. Si Genséric n’avait pas répondu à ces attentes, sa tête aurait sans doute pu rejoindre celles des usurpateurs romains pourrissant encore sur des perches à la périphérie de Carthage. Je n’arrive pas à croire qu’en de telles circonstances, les Vandales et les Alains auraient pu se contenter de revenus fiscaux plutôt que de pleine propriété des terres. Mais je ne crois pas pour autant qu’ils aient eu en tête de s’adonner à l’agriculture. Et après tout, c’étaient des propriétaires romains, pas des tenanciers romains, qui avaient été

expulsés ; aussi peut-on parier que c'étaient les mêmes sempiternels paysans qui continuaient à cultiver les mêmes sempiternelles pièces de terre. La différence, c'était simplement que le fermage était désormais versé aux nouveaux propriétaires⁷⁷.

Voilà ce qui arriva en Proconsulaire. Mais le reste de l'Afrique du Nord sous la coupe de Genséric – la Byzacène et une partie de la Numidie – ne vit pas d'autres confiscations de terres. Pour les Vandales, la Proconsulaire était le meilleur choix d'installation, pour deux raisons. D'abord, à cause de son histoire spécifique, nombre de ses propriétaires terriens étaient des sénateurs romains non résidents, comme la famille de Symmaque ; aussi était-ce la province où la saisie des terres devait causer le moins de grabuge. Ensuite, cette province avait l'avantage stratégique de se situer face à la Sicile et à l'Italie, d'où risquait de surgir toute menace militaire romaine.

À l'évidence, pour de nombreux propriétaires romains en Afrique, l'arrivée des Vandales et le traité de paix de 442 qui s'était ensuivi représentèrent un désastre financier et personnel. L'État fit ce qu'il put pour soulager leur situation. Le jour du quatrième anniversaire de la prise de Carthage par Genséric, le 19 octobre 443, Valentinien III suspendit le fonctionnement normal des lois fiscales dans le cas des Romains d'Afrique « qui étaient dépouillés, dans le besoin et exilés de leur pays ». Ils ne pouvaient pas être poursuivis en justice par des prêteurs sur gages pour des sommes d'argent empruntées depuis leur exil « jusqu'à ce qu'ils aient recouvré leur propriété », à moins qu'ils n'aient « des biens en un autre lieu et du répondant financièrement parlant ». De même ne devaient-ils pas être poursuivis pour des affaires financières remontant à la période qui avait précédé leur exil, et nul ne pouvait leur réclamer d'intérêts sur leurs emprunts. Il se peut qu'une bonne part de ces emprunts aient été contractés au moment même de l'arrivée de ces exilés en Italie, en 439-440, puisque, à cette période, la reconquête de Carthage était attendue avec confiance. Une fois l'accord de paix passé en 442, ces espoirs s'évanouirent et Valentinien III agit donc pour protéger les exilés des conséquences de créances irrécouvrables. Quelque sept ans plus tard, sans doute après une bonne campagne de lobbying, l'État se montra encore plus généreux. Le 13 juillet 451, Valentinien publia une autre loi :

Je décrète qu'[...]une sage disposition doit être prise en faveur des dignitaires et propriétaires fonciers africains qui ont été dépouillés par les ravages de l'ennemi : en l'occurrence, tant que faire se peut, la générosité auguste de l'empire devra compenser ce que la violence du sort leur a retiré.

En Numidie, dont une partie avait été aux mains des Vandales pendant les sept ans séparant les deux traités de paix, l'empereur accorda une remise fiscale de cinq années sur treize mille pièces de terres, dans l'espoir que cette décision leur permettrait de rentrer dans le circuit de production. Il offrit aussi des subventions en liquide. Dans les deux provinces de Maurétanie – la Sifitienne et la Césarienne –, ceux qui avaient perdu leurs terres en Proconsulaire ou en Byzacène furent prioritaires pour louer des terres publiques⁷⁸, tandis que d'autres tenanciers, moins frappés par le sort, furent expulsés de leurs tenures antérieures. Douze ans après la prise de Carthage par les Vandales, certains des propriétaires spoliés de la Proconsulaire pouvaient espérer au moins une reconstitution partielle de leur patrimoine en acquérant de nouvelles terres en Maurétanie : une fois de plus, nous voyons l'État romain protéger ses classes possédantes.

Les dommages subis par l'État lui-même ne pouvaient être si facilement réparés. Après 442, le plus gros du revenu de l'Afrique du Nord – ce précieux contribuable au budget de l'empire d'Occident – fut perdu corps et biens, et le reste réduit des sept huitièmes. Aux termes du traité, comme nous l'avons vu, la Byzacène et la Proconsulaire sortirent de l'orbite impériale et, même si quelques cargaisons de grains continuèrent à être envoyées vers Rome, la majeure partie du revenu de ces provinces fut également perdue ; les autres provinces de l'Afrique du Nord soit restèrent sous le contrôle de l'empire, soit y revinrent. Le 21 juin 445, Valentinien III promulgua un édit fiscal valant pour ces dernières provinces, qui révèle que la Numidie et la Maurétanie sitifiennne ne produisaient plus qu'un huitième de leurs recettes antérieures en matière de taxes foncières⁷⁹. En outre, d'autres impôts étaient traditionnellement prélevés sur ces provinces sous forme de contributions pour l'approvisionnement des soldats et, à ce titre aussi, les Africains bénéficièrent de réductions. Ces contributions étaient officiellement estimées en quantité de nourriture et de fourrage, mais elles étaient souvent converties en paiement en or ; les Africains se virent donc concéder un taux de conversion préférentiel de quatre *solidi* (des pièces d'or) par unité d'approvisionnement, au lieu du taux ordinaire de cinq pour une, soit une réduction de 20 %.

La perte de ses meilleures provinces d'Afrique du Nord, combinée à une réduction massive de sept huitièmes des recettes provenant des autres provinces africaines : tel fut le désastre fiscal subi par l'État romain. Dans les années 440, une série d'ajustements montre sans conteste les difficultés financières qui résultèrent de cette situation. En 440 et 441, l'empire avait fait au départ des efforts pour maximiser ses recettes à partir des sources de revenu encore disponibles. Une loi du 24 janvier 440 supprima toutes les exemptions ou réductions fiscales

précédemment accordées par l'État⁸⁰. Dans la même veine, une loi du 4 juin de cette même année tenta de revoir à la baisse la pratique des fonctionnaires impériaux – les palatins – qui prélevaient un pourcentage supplémentaire à leur profit quand ils collectaient les taxes⁸¹. Le 14 mars 441, nouveau tour de vis : les terres qui avaient été annuellement louées au domaine impérial, avec les privilèges fiscaux afférents, furent désormais imposées à leur taux normal, de même que toutes les terres de l'Église. En outre, le législateur mit son nez dans toute une série de plus petites charges dont les terres des plus hauts dignitaires avaient jusque-là été dispensées : « La construction et l'entretien des routes militaires, la manufacture des armes, la restauration des murailles, la fourniture de l'*annona* et le reste des travaux publics par lesquels nous assurons la splendeur de la défense publique. » Désormais, pour la première fois, nul n'en était plus exempté et telle fut la justification avancée :

Dans l'opulence d'une époque prospère, les empereurs d'antan [...] accordèrent de tels privilèges à des personnes de rang illustre, avec des dommages limités pour les autres propriétaires fonciers. [...] Quoi qu'il en soit, dans les difficultés du temps présent, cette pratique est à l'évidence non seulement inéquitable, mais aussi [...] impossible⁸².

Au début des années 440, l'empire romain d'Occident, régi par et pour ses propriétaires fonciers, fut contraint de réduire de manière significative le magnifique dispositif d'avantages fiscaux qu'il avait offert pendant si longtemps à ses administrés les plus choyés. Comme la perte d'assise fiscale commençait à se faire sentir, les hauts personnages de la cour se virent forcés de tailler dans les privilèges et les gratifications qu'ils s'étaient, pour l'essentiel, offerts à eux-mêmes. Rien ne saurait mieux illustrer le niveau atteint par la crise fiscale.

Les spécialistes d'histoire romaine ont tendance à considérer que l'empire tardif dépensait environ les deux tiers de ses revenus pour l'armée, et ce chiffre ne doit pas être loin de la vérité. Par force, l'armée était donc le principal perdant quand les recettes impériales déclinaient drastiquement. Il n'y avait pas d'autre poste de dépense de cette ampleur à sabrer. Et comme on pouvait s'y attendre, les mesures partielles de 440-441 furent insuffisantes pour compenser la perte globale des recettes africaines. Dans le cours du dernier trimestre 444, une nouvelle loi impériale dut l'admettre :

Nous sommes sûrs qu'il tombe sous le sens de chacun que, face à la [...] situation détériorée que connaît l'État, rien n'est aussi nécessaire que d'équiper une armée

nombreuse et puissante. Mais, en raison de multiples sources de dépenses, nous n'avons pas été capables de prendre les dispositions [...] sur lesquelles on doit fonder une pleine sécurité pour tous [...] : ni pour ceux qui sont liés par de nouveaux serments de service militaire, ni même pour l'armée des vétérans, le ravitaillement qui a été livré avec les plus grandes difficultés par des contribuables épuisés n'a l'air de suffire ; et il semble que les approvisionnements qui sont nécessaires à la nourriture et au vêtement ne peuvent être fournis de ce côté.

Prendre les contribuables dans le sens du poil en reconnaissant leur « épuisement » n'était qu'une concession rhétorique : la principale disposition de la loi consistait à créer une taxe sur les ventes de 4 % environ, à partager équitablement entre acheteur et vendeur. Il n'empêche : la loi en était venue à reconnaître, sans fard, que l'empire ne pouvait se permettre, sur ses recettes fiscales courantes, d'entretenir une armée de la taille que les circonstances requéraient. Il n'y a aucune raison de douter que telle était la réalité.

Quelle fut l'importance du manque à gagner fiscal que la perte de l'Afrique du Nord provoqua dans le budget de l'empire d'Occident ? On ne saurait le dire, mais on peut calculer la réduction des forces armées que causa la seule perte des recettes provenant de Numidie et de Maurétanie sitifiennes. À partir des chiffres donnés dans la loi de 445, on peut en effet estimer que la perte fiscale totale qu'avaient entraînée les nouvelles remises dans ces provinces se montait à cent six mille deux cents *solidi* par an⁸³. Un fantassin normal de l'armée de campagne coûtait à peu près six *solidi* par an et un cavalier dix et demi⁸⁴ ; ce qui veut dire que la seule diminution des impôts ponctionnés en Numidie et Maurétanie avait causé une coupe dans les effectifs militaires d'environ dix-huit mille fantassins ou dix mille cavaliers. Cette évaluation ne tient pas compte, bien évidemment, de la privation globale de revenus en provenance des plus riches provinces de Proconsulaire et de Byzacène ; si bien que le total des pertes fiscales en Afrique du Nord dut provoquer une chute des effectifs militaires de quelque quarante mille fantassins ou de plus de vingt mille cavaliers. Et ces pertes, ne l'oublions pas, vinrent s'ajouter aux précédentes, datant de la période postérieure à 405. En 420, comme nous l'avons vu au chapitre 5, de lourdes réductions dans les troupes de l'armée de campagne avaient déjà été camouflées par la requalification de troupes de garnison, plutôt que par le recrutement de vraies troupes de campagne. Nous n'avons pas, dans la *Notitia dignitatum*, une version des listes des officiers (la *distributio numerorum*) mise à jour pour le début des années 440 ; mais, si nous l'avions, elle nous montrerait certainement une nouvelle détérioration depuis 420. Seule une nouvelle menace

massive avait donc pu obliger Aétius à annuler l'expédition conjointe des armées d'Orient et d'Occident, et à en accepter les conséquences désastreuses.

D'où venait le péril ? Mérobaude – en tout cas dans les fragments conservés du panégyrique de 443 – est plus allusif qu'explicite. Bellone, déesse de la guerre, déclare⁸⁵ : « Je vais convoquer les nations situées au loin dans le Nord et l'étranger Phasien nagera dans le Tibre apeuré. Je vais mélanger les peuples, je vais rompre les traités liant les royaumes et la noble cour sera plongée dans la confusion du fait de mes tempêtes. » Puis elle donne ses ordres à Ényo : « Lance de force des foules sauvages dans la guerre et laisse le Tanaïs [le Don], bouillonnant dans ses régions inconnues, engendrer les carquois des Scythes. »

Des hordes d'archers venus de Scythie ? Au milieu du v^e siècle, cette image ne pouvait désigner qu'une réalité : les Huns. Et les Huns étaient en effet le nouveau problème. C'est à cause d'eux que l'expédition vers l'Afrique du Nord ne fit jamais voile depuis la Sicile. Au moment même où elle en était aux derniers préparatifs du départ, les Huns lancèrent une attaque au travers du Danube et pénétrèrent dans la partie est des Balkans romains. Le contingent venu de Constantinople pour se diriger sur Carthage, entièrement prélevé sur le front du Danube, dut être immédiatement rappelé, mettant un terme à tout espoir de détruire Genséric. Pourtant, tout au long des décennies 420 et 430, comme nous l'avons vu, les Huns avaient été un allié décisif pour les Romains, permettant à Aétius de se maintenir au pouvoir, d'écraser les Burgondes et de juguler les Wisigoths. Derrière ce changement d'attitude se profilait un autre personnage, central dans l'histoire de la chute de Rome. Il est temps de faire connaissance avec Attila le Hun.

1. Ammien MARCELLIN, 22, 7, 3-4.

2. OLYMPIODORE, fragment 33.

3. Ammien MARCELLIN, 28, 1, 24-5.

4. Sur le cérémonial impérial en général et sur les écarts de Julien, voir MATTHEWS (1989), chapitres 11-12 ; MACCORMACK (1981). Sur la procédure de nomination, une bonne introduction dans MATTHEWS (1975), *passim*, avec nombre des articles recueillis dans MATTHEWS (1985), en particulier MATTHEWS (1971) et (1974).

5. PRISCUS, fragment 11, 1.

6. Pour une introduction aux changements de régime à la romaine, voir MATTHEWS (1975), par exemple p. 64 *sq.* au lendemain de la mort de Valentinien I^{er}.

7. Ammien MARCELLIN, 27, 22, 2-6.

8. Maintes lettres de Libanius, par exemple, sont étonnamment agressives contre les patrons potentiels, exigeant qu'ils montrent de quoi ils sont capables : voir par exemple BRADBURY (2004), *Lettres*, 2, 5, 8, 9, etc.

9. Les deux généraux furent d'abord condamnés à l'exil, mais exécutés pendant le voyage.

10. Les *Annales de Ravenne* datent l'assassinat du 7 mars 413, ce qui semble trop tôt dans l'année. Les navires ne faisaient normalement pas la traversée entre Carthage et l'Italie de novembre à mars, et il fallut qu'Héraclien ait le temps de débarquer, d'être vaincu et de revenir en Afrique. Peut-être aborda-t-il en Italie le 7 mars. Voir en général OROSE, 7, 42, 12-14 ; d'autres sources dans *PLRE*, vol. II, p. 540.

- [11.](#) OLYMPIODORE, fragment 33, 1.
- [12.](#) Sur Galla Placidia, voir OOST (1968).
- [13.](#) OLYMPIODORE, fragment 38.
- [14.](#) *PLRE*, vol. II, p. 1024.
- [15.](#) OLYMPIODORE, fragment 43, 2.
- [16.](#) Voir MATTHEWS (1970) sur Olympiodore et MATTHEWS (1975), chapitre 15, sur son histoire.
- [17.](#) Prosper Tiro sous l'année 425 ; *Chronica gallica* de 452, n° 102 ; le chiffre de soixante mille hommes est anormalement élevé.
- [18.](#) Pour Aétius, Félix et Boniface, voir références dans *PLRE*, vol. II, p. 23-24, 238-240 et 463-464. Les principales reconstitutions dont je me suis inspiré pour cette analyse des activités d'Aétius et pour les analyses suivantes sont MOMMSEN (1901) ; STEIN (1959), chapitre 9 ; ZECCHINI (1983) ; STICKLER (2002).
- [19.](#) Références dans *PLRE*, vol. II, p. 22-23.
- [20.](#) Ammien MARCELLIN, 31, 2, 25.
- [21.](#) Nous n'avons conservé aucun code de lois du royaume vandale, mais, dans son récit de la conquête byzantine, Procope note en passant le modèle en vigueur parmi les autres groupes germaniques de cette période : deux castes militaires distinctes, que je crois être celles des « libres » et des « affranchis » (**voir chapitre 2**). Les vestiges de la culture Przeworsk dont dérivent les Vandales ne suggèrent pas non plus de différences évidentes avec les autres Germains, mieux documentés. Pour une introduction aux structures fragiles et relativement égalitaires des nomades, voir CRIBB (1991) avec références complètes.
- [22.](#) GRÉGOIRE DE TOURS, *Histoires*, 2, 9.
- [23.](#) HYDACE, *Chronique*, 42, 49, 67-8, en particulier 68 : *Alani qui Vandalis et Suevis potentabantur* (« les Alains qui régnaient sur les Vandales et les Suèves »).
- [24.](#) HYDACE, *Chronique*, 68.
- [25.](#) En fonction de la plus ou moins grande exagération des chiffres donnés par Victor de Vita ; voir ci-dessus p. 229-230. Sur la titulature officielle des rois, voir WOLFRAM (1967).
- [26.](#) Tous les récits sur la présence des Vandales et des Alains en Espagne sont largement fondés sur la *Chronique* d'Hydace. La datation dépend de la controverse sur le nombre de versions longues du texte qui devraient être éditées ; voir par exemple BURGESS (1993), p. 27 *sq.*, pour une introduction au débat en question. Mes notes suivent ici le système de références utilisé dans MOMMSEN (1894) ; pour notre propos, ces discussions, par chance, n'affectent que des détails, pas la vision d'ensemble.
- [27.](#) Hydace écrivait au moment où les Wisigoths pillaient allègrement l'Espagne, et il est donc toujours critique à leur égard. Sachant qu'ils ont volontiers participé à la défaite des Vandales et des Alains à la fin des années 410, on comprend mal pourquoi ils auraient opéré un tel revirement en 422.
- [28.](#) JORDANÈS, *Getica*, 33, 168.
- [29.](#) *Notitia dignitatum* (Occident), 25.
- [30.](#) PROCOPE, *Guerres*, 3, 3, 22 *sq.*
- [31.](#) La paix fut négociée par le sénateur Darius, avec qui Augustin échangeait des plaisanteries (AUGUSTIN, *Lettres*, 229-231).
- [32.](#) La reconstitution historique proposée dans le reste de cette section dépend de COURTOIS (1955), p. 155 *sq.*, avec références utiles.
- [33.](#) *Notitia dignitatum* (Occident), 26.
- [34.](#) La citation ci-dessus est due à VICTOR DE VITA, 1, 3. Parmi les évêques torturés, Victor nomme Pampinianus de Vita et Mansuétus d'Uruc.
- [35.](#) AUGUSTIN, *Lettre* 220. OLYMPIODORE, fragment 42.
- [36.](#) L'enlumineur d'une des copies tardives du manuscrit se trompe et prend les gerbes pour des canards la tête à l'envers, sans doute déjà marqués par la *rigor mortis* : l'Afrique les tient par le cou et les corps des volatiles pendent dans le vide.
- [37.](#) Comme le disait à la fin de l'année 1941 un sergent de la huitième armée britannique, politiquement incorrect et fâché avec la chronologie, après une conférence du directeur de l'instruction militaire à Tripoli

s'enthousiasmant sur les merveilles de l'Afrique du Nord romaine : « Nous savons maintenant tout sur cette région ; c'était plein des ruines de bâtiments construits par des Ritals avant la guerre, mais, pour autant que je puisse voir, maintenant c'est seulement plein de chameaux et de métèques » ; cité dans MANTON (1988), p. 139.

[38](#). Ces espèces elles-mêmes avaient tendance au nanisme : indice certain qu'elles étaient isolées de leur milieu naturel depuis un certain temps.

[39](#). La Tripolitaine était elle aussi administrée depuis Carthage à la période romaine.

[40](#). Au ^{XIX}^e siècle et au début du ^{XX}^e, les historiens de l'Afrique romaine supposaient que l'immigration de masse venue d'Italie avait été un facteur important du développement de ces provinces. Qu'il y ait eu des immigrants, c'est une certitude : par exemple, quand Carthage fut refondée en 29 avant Jésus-Christ, trente mille colons italiens traversèrent la Méditerranée. De même la troisième légion était-elle stationnée en Afrique du Nord depuis 23 avant Jésus-Christ, générant un flux régulier de vétérans devenus colons qui achetèrent des fermes et fondèrent des cités comme Diana Veteranorum, Timgad, Thurburbo Maius et Djémila. Mais, au ^{III}^e siècle après Jésus-Christ, l'immense majorité des six cents villes romaines d'Afrique du Nord étaient peuplées d'indigènes romano-africains, si bien que le rôle des immigrants ne doit pas être surestimé.

[41](#). Une fameuse inscription d'Ain Zraia (anciennement Zarai) en Algérie rappelle que, si la plupart des biens étaient taxés à 2 % ou 2,5 %, les animaux et leurs produits dérivés (textiles, peaux, etc.) n'étaient imposés qu'à 0,20 % ou 0,33 %.

[42](#). On trouvera la vision « coloniale » de l'Afrique du Nord dans BARADEZ (1949). Voir aussi les révisions ultérieures de WHITTAKER (1994), p. 145-151, et les articles recueillis dans SHAW (1995a), n° 1, 3, 5, 6, et SHAW (1995b), n° 7. On trouvera des histoires facilement accessibles de l'Afrique du Nord romaine dans RAVEN (1993) ; MANTON (1988).

[43](#). Sur Carthage, voir ENNABLI (1992), p. 76-86. Sur Utique, voir PROCOPE, *Guerres*, 3, 11, 13-15.

[44](#). Le *Codex theodosianus*, 13, 5 et 6 contient une longue série d'importantes dispositions impériales.

[45](#). LEPELLEY (1979-1981). Même ailleurs, comme nous l'avons vu au chapitre 3, ce changement avait plus à voir avec la restructuration des finances des cités face à la crise du ^{III}^e siècle et avec ses répercussions politiques qu'avec un réel déclin économique.

[46](#). *ILT*, 243.

[47](#). *CIL*, 8, 18587. Là aussi, la vision coloniale française voudrait que les colons européens aient apporté avec eux les nouvelles technologies de l'eau pour irriguer l'Afrique du Nord – comme un aqueduc de cinquante kilomètres qui desservait Carthage dans l'Antiquité tardive. Mais cette construction massive apportait l'eau à la cité pour des raisons d'agrément (en particulier pour alimenter les bains d'Antonin), pas pour des raisons agricoles.

[48](#). Sur l'inscription de Maktar, sur les oliviers et l'expansion agricole, voir RAVEN (1993), p. 84-86 et 92-96. On trouvera une bonne synthèse des découvertes liées à l'enquête de terrain dans MATTINGLY et HITCHNER (1995).

[49](#). *Expositio totius mundi*, 61.

[50](#). Les divertissements du cirque incluaient tout et le reste, de la chasse aux bêtes sauvages – où deux chasseurs pouvaient être opposés à neuf ours dans une lutte à mort – à des représentations osées des amours de Jupiter ou à de nouvelles attractions comme du théâtre sur corde raide. On pouvait également y assister à des courses de chars, toujours populaires, mais le jeune Augustin, quant à lui, aimait particulièrement le théâtre. À l'âge de seize ans, il était venu à Carthage, où « un flot d'amours illicites bouillonnaient » autour de lui ; et ainsi réagissait-il au théâtre : « Dans mon malheur, j'aimais me sentir triste et je cherchais ce qui pouvait m'attrister ; et dans le malheur des autres – bien qu'il ait été fictif et n'ait existé que sur les planches –, plus je pleurais, plus je prenais plaisir au drame et plus il me tenait puissamment » (AUGUSTIN, *Confessions*, 3, 2).

[51](#). Pour une introduction aux découvertes liées aux fouilles de l'UNESCO, voir ENNABLI (1992).

[52](#). GRÉGOIRE DE TOURS, 2, 8, d'après Rénatus Frigidéus. Sur la formation d'Aétius, voir plus récemment STICKLER (2002), p. 20-25, avec références.

[53](#). ZOSIME, 6, 2, 4-5 ; HYDACE, *Chronique*, 125, 128.

[54](#). Pour une vision revisitée des bagaudes, voir DRINKWATER (1993) ; HALSALL (1993) ; allant à l'encontre du vieux courant d'interprétation marxiste, voir par exemple THOMPSON (1956).

[55](#). Ils vont, formellement, de la prose latine aux hexamètres, en passant par les distiques élégiaques et les hendécasyllabes phaléciens.

[56](#). La base de la statue et l'inscription commémorative sont encore conservées (*CIL*, 6, 1724).

[57](#). Sur Mérobaude, voir de manière générale CLOVER (1971), qui analyse le manuscrit, édite et traduit les poèmes ; une analyse approfondie dans *PLRE*, vol. II, p. 756-758.

[58](#). Les citations dans les pages qui suivent, sous réserve d'indications contraires, proviennent de MÉROBAUDE, *Panegyriques*, 1 et 2.

[59](#). Les insurgés sont appelés *Nori*, mais cette tribu antérieure à la conquête romaine n'avait certainement pas survécu pendant des siècles, si bien qu'il devait s'agir d'un autre groupe proche des bagaudes.

[60](#). Sources dans *PLRE*, vol. II, p. 166 ; voir COURTOIS (1955), p. 155-171 ; STICKLER (2002), p. 232-247.

[61](#). PRISCUS, fragment 11, 1, p. 243 ; la date et l'étendue de cette concession ont suscité de nombreux débats : pour une introduction, voir MAENCHEN-HELFEN (1973), p. 87 *sq.*

[62](#). MÉROBAUDE, *Panegyrique* 1, fragment IIB.

[63](#). Références dans *PLRE*, vol. II, p. 24-25 ; des commentaires plus récents avec références complètes dans STICKLER (2002), p. 48 *sq.* PROCOPE, *Guerres*, 3, 3, 15 cite Aétius (en compagnie de Boniface) comme le dernier des Romains.

[64](#). QUODVULTDEUS, *En des temps barbares*, 2, 5.

[65](#). MÉROBAUDE, *Carmen* IV.

[66](#). *Nov. Val.*, 5, 1 ; 6, 1.

[67](#). *Nov. Val.*, 9.

[68](#). Sur l'armée venue d'Orient, voir THÉOPHANE, AM, 5941, avec *Codex iustinianus*, 12, 8, 2 sur Pentadius. Pour la littérature secondaire, voir COURTOIS (1955), p. 171-175.

[69](#). Mérobaude, *Panegyrique*, 2, 51-53. Les deux citations suivantes proviennent d'*ibid.*, 2, 61-67 ; 2, 98-104.

[70](#). *Nov. Val.*, 34 : 13 juillet 451.

[71](#). Pour les clauses de base du traité de 442, voir PROCOPE, *Guerres*, 3, 14, 13, ainsi que CLOVER (1971).

[72](#). Mérobaude, *Panegyrique*, 2, 25-33.

[73](#). *Id.*, *Carmen*, 1, 5-10.

[74](#). L'idée de « lotissements » peut évoquer l'image de Vandales et d'Alains à la périphérie de Carthage, prenant soin de leurs potagers, construisant des cabanes de jardin et comparant la taille de leurs courges. Et après tout, cette idée n'est pas totalement fausse ; voir note suivante.

[75](#). VICTOR DE VITA, 2. 39. Je dois cet argument à Yves MODÉLAN (étude en cours de publication) ; son analyse rend vaine l'hypothèse de GOFFART (1980), p. 67-68, notes, pour qui l'installation des Vandales après 439 aurait simplement consisté à réaffecter à leur profit les recettes fiscales de la province. L'hypothèse de Goffart était fondée sur un raisonnement par analogie plus que sur un examen approfondi de la documentation d'Afrique du Nord. Sur cette question historiographique, voir ci-dessous p. 423-424 *sq.*

[76](#). Sur Célestiacus, voir THÉODORET DE CYR, *Lettres*, 29-36 ; sur Maria, *ibid.*, 70.

[77](#). C'est là où l'image des lotissements cesse de fonctionner et, de toute façon, le résidu de savoir-faire agricole acquis par les Vandales en Europe centro-septentrionale n'aurait pas eu d'intérêt sur le littoral méditerranéen.

[78](#). Ce n'était pas un statut aussi favorable que la propriété pure et simple, mais les nouveaux tenanciers se voyaient concéder des baux emphytéotiques avec plein droit d'héritage, si bien qu'ils jouissaient d'une certaine sécurité (*Nov. Val.*, 34).

[79](#). *Nov. Val.*, 13. Ce taux de remise fiscale est comparable à celui accordé aux zones autour de Rome qui avaient été ravagées par les Wisigoths d'Alaric entre 408 et 410 (**voir p. [371-372](#)**).

[80](#). Ces exemptions ou réductions étaient le genre de faveurs que les empereurs accordaient volontiers car, quand l'assiette fiscale était large, elles pouvaient facilement être absorbées ; tandis que désormais, comme la loi

le dit : « le poids du tribut dont sont individuellement exemptées certaines personnes retombe sur les épaules des autres » (*Nov. Val.*, 4).

[81.](#) *Nov. Val.*, 7, 1 ; légèrement modifié *ibid.*, 7, 2 en date du 27 septembre 442.

[82.](#) *Nov. Val.*, 10.

[83.](#) La Numidie devait désormais payer quatre mille deux cents *solidi* (un huitième de la somme antérieure) au titre de l'impôt général, plus les indemnités pour la subsistance de douze cents militaires et deux cents unités de fourrage. La Maurétanie sitifiennne était redevable de cinq mille *solidi* (là aussi, un huitième de la somme antérieure) et cinquante unités de fourrage. Chaque indemnité pour la subsistance des soldats et chaque unité de fourrage avaient aussi été réduites d'un *solidus* (*Nov. Val.*, 13).

[84.](#) Selon les calculs d'Elton (1996a), p. 120-125, qui doivent être à peu près corrects, même si l'on peut discuter sur des points de détail.

[85.](#) Les deux citations suivantes sont extraites de MÉROBAUDE, *Panegyrique*, 2, 55-58 et 75-6.

ATTILA LE HUN

Pendant plus d'une décennie, de 441 à 453, l'histoire de l'Europe fut secouée par des opérations militaires d'une ampleur sans précédent : ce fut l'œuvre d'Attila, « le fléau de Dieu ». Les opinions des historiens à son sujet vont d'un extrême à l'autre. Après Gibbon, on a eu tendance à le considérer comme un génie militaire et diplomatique. Edward Thompson, qui écrivait dans les années 1940, chercha à remettre les choses au point en le peignant comme un incapable. Pour les chrétiens de l'époque, les armées d'Attila furent perçues comme un fouet aux mains du Tout-Puissant. Ses hordes païennes déambulèrent au travers de l'Europe, balayant sur leur passage les armées d'empereurs romains élus de Dieu. L'idéologie impériale romaine excellait à expliquer la victoire, mais elle peinait à justifier la défaite, surtout quand elle était infligée par des non-chrétiens. Pourquoi Dieu permettait-il aux mécréants de détruire son peuple ? Dans les années 440, semant la dévastation de Constantinople aux portes de Paris, Attila le Hun posa cette question comme jamais elle ne s'était posée auparavant. Selon le mot d'un de ses contemporains, « Attila réduisit la quasi-totalité de l'Europe en poussière¹ ».

La perte de l'Afrique

Attila surgit sur la scène de l'histoire comme chef des Huns en compagnie de son frère Bléda. Tous deux avaient hérité le pouvoir de leur oncle Ruga, qui était encore en vie en 435². La première ambassade envoyée par l'empire romain d'Orient à Attila et à Bléda dont on ait gardé trace est postérieure au 15 février 438, et il est probable que les deux frères n'accédèrent au pouvoir qu'à la fin des années 430, voire pas avant 440. Comme c'est souvent le cas avec les nouveaux régimes, leur arrivée entraîna des changements de ligne politique. Leurs premiers contacts avec Constantinople amenèrent à renégocier les relations entre les deux parties. Les émissaires se rencontrèrent sur le Danube, à l'extérieur de la cité de Margus en basse Mésie (**cf. carte 11, p. 487**). L'historien du v^e siècle Priscus nous révèle ce détail³ : les Huns « ne considèrent pas qu'il soit convenable de conférer autrement qu'à cheval, si bien que les Romains, pénétrés de leur propre dignité, choisirent de

se présenter à la rencontre de la même façon, pour éviter qu'une des deux délégations parle du haut de ses chevaux et l'autre à pied ».

Le point déterminant du nouvel accord fut l'augmentation du subside annuel versé aux Huns, qui passa de trois cent cinquante livres d'or à sept cents. Le traité établit aussi les conditions dans lesquelles les prisonniers romains pouvaient être restitués, quand et comment les marchés allaient être organisés ; il précisait encore que les Romains ne recevraient aucun transfuge en provenance de l'empire hunnique. Mais, en dépit des versements accrus, les nouvelles clauses ne satisfirent pas les nouveaux dirigeants des Huns. Peu de temps après, sur un marché, probablement dans l'hiver 440-441, des « commerçants » huns sortirent soudain leurs armes et s'emparèrent du fort romain où le marché se tenait, tuant les gardes ainsi que des marchands romains. Selon Priscus, quand un ambassadeur romain vint se plaindre aux Huns, ces derniers rétorquèrent que « l'évêque de Margus avait traversé leur terre et, après avoir cherché leurs tombes royales, avait volé les biens qui y étaient conservés ». Mais cet évêque aux allures d'Indiana Jones n'était qu'un prétexte. Saisissant l'occasion pour poser une fois de plus la question des transfuges, Attila et Bléda agitèrent la menace de guerre si les réfugiés huns que les Romains détenaient à ce moment – et l'évêque de surcroît – ne leur étaient pas immédiatement livrés. Comme les Romains ne s'exécutaient pas, les Huns attendirent la saison des campagnes militaires, puis franchirent le Danube de force et s'emparèrent de forts et de cités le long de la frontière, y compris l'importante base militaire romaine de Viminacium.

À ce point, l'évêque de Margus commença à paniquer. Il proposa aux Huns de leur livrer sa cité s'ils voulaient bien abandonner leurs accusations à son encontre. Attila et son frère sautèrent sur l'occasion : ils s'assurèrent ainsi d'un autre lieu stratégique et ne manquèrent pas d'exploiter les possibilités qu'offrait son contrôle. Margus était en effet la clé qui ouvrait la grande voie militaire romaine au travers des Balkans, et les Huns ne tardèrent pas à assiéger le nœud stratégique suivant : la cité de Naissus (l'actuelle ville de Niš). À la hauteur de Naissus, la route se divise : une branche mène presque plein sud vers Thessalonique tandis que l'autre file au sud-est vers Constantinople en passant par Serdica (Sofia). Un tel carrefour valait la peine qu'on s'en empare et pour une fois, grâce à Priscus, nous avons un très long récit du siège qui s'ensuivit :

Quand [...] un grand nombre d'engins [de siège hunniques] eurent été apportés jusqu'à la muraille, [...] les défenseurs postés sur les remparts cédèrent sous les nuées de projectiles et évacuèrent leurs positions ; les pièces qu'on appelle béliers

furent aussi apportées. C'est une très grosse machine. Une poutre est suspendue par des chaînes un peu lâches à des madriers qui s'inclinent en cadence ; elle est pourvue d'une pointe de métal acérée et le tout est protégé par des boucliers [...] pour la sécurité de ceux qui sont à la manœuvre. Avec de courtes cordes attachées à l'arrière de la poutre, des hommes la tirent de toutes leurs forces loin de la cible à frapper, puis la relâchent. [...] Depuis les murailles, les défenseurs balançaient des blocs de roche de la taille d'un chariot. [...] Ils écrasaient certains [des béliers] avec les hommes qui les manipulaient, mais ils ne pouvaient tenir contre le grand nombre de machines. Puis les ennemis apportèrent des échelles d'assaut. [...] Les barbares entrèrent par la partie de l'enceinte qui avait été rompue sous le choc des béliers ainsi qu'en utilisant les échelles d'assaut [...] et la cité fut prise.

Dans le passé, cette relation suscita une forte suspicion. Elle contient en effet des références évidentes au plus fameux de tous les récits de siège antique : la description par Thucydide du siège de Platée en 431 avant Jésus-Christ, au début de la guerre du Péloponnèse. Traditionnellement, de tels parallèles ont valeur d'indice : toute l'histoire n'aurait-elle pas été fabriquée ? En réalité, on s'attendait à ce que les auteurs antiques fassent montre de leur érudition et le public se faisait toujours une joie de détecter leurs allusions. Il n'y a pas de raison de rejeter tout le récit du siège comme une fantaisie, sous prétexte que Priscus emprunta quelques phrases à un auteur de renom⁴. Nous savons, de toute façon, que Naissus fut effectivement prise par les Huns en 442.

Lors de cette première campagne contre l'empire romain d'Orient, Attila et Bléda avaient démontré qu'ils avaient la capacité militaire de s'emparer de forteresses romaines de première importance et parfaitement défendues. Sans doute avaient-ils pu mettre la main sur Margus grâce à un stratagème, mais Viminacium et Naissus étaient toutes deux de grandes cités, bien fortifiées, et ils n'en avaient pas moins été capables d'y pénétrer de force. Voilà qui constituait, sur le théâtre européen de la guerre, un profond changement dans l'équilibre des forces militaires entre le monde romain et les non-Romains. Comme nous l'avons vu, la dernière attaque sérieuse sur les Balkans avait été menée par les Goths entre 376 et 382 ; et à cette époque, bien qu'ils aient été en mesure de s'emparer de petits postes fortifiés ou de contraindre les Romains à les évacuer, les grandes cités protégées par leurs murailles étaient restées hors de leur atteinte. Ce qui fait que, même si elles avaient parfois souffert de la faim, les cités romaines des Balkans avaient survécu à la guerre et en étaient sorties à peu près indemnes. Il en était de même en Germanie occidentale. Quand les troupes romaines étaient absorbées par les guerres civiles,

les groupes peuplant la région de la frontière rhénane avaient à l'occasion envahi de vastes secteurs du territoire impérial : à preuve, les Alamans au lendemain de la guerre civile entre Magnence et Constance II au début des années 350. Et pourtant, tout ce qu'ils avaient fait alors était d'occuper les périphéries des cités et de détruire de petites tours de guet. Ils ne tentèrent pas de s'en prendre aux principaux centres fortifiés comme Cologne, Strasbourg, Spire, Worms ou Mayence, qui tous demeurèrent quasi intacts⁵. Maintenant, voici que les Huns étaient capables d'assiéger avec succès le même genre de places fortes.

Aucune source n'éclaire l'origine de cette compétence. Les Huns l'apportèrent-ils avec eux au travers de la steppe ou était-ce une acquisition récente ? Les techniques de siège n'étaient guère nécessaires contre les Goths et autres groupes au nord de la mer Noire (les récits des luttes menées par les Huns à partir des années 370 insistent sur leur habileté comme archers à cheval dans les combats ouverts). Mais, si nos Huns avaient appartenu à la vieille confédération Xiongnu (**voir ci-dessus, p. 236-237**), cette dernière avait certainement eu besoin d'assiéger des cités quand elle guerroyait contre l'empire chinois. Dans l'Antiquité tardive, qui plus est, même les plus obscurs des groupes de la steppe devaient être en mesure de s'emparer des riches cités fortifiées situées le long de la route de la soie, ou au moins de faire pression sur elles. La capacité de mener à bien un siège pouvait donc avoir eu son importance dans un tel contexte⁶. Par ailleurs, dans les années 440, les Huns avaient à coup sûr été au service d'Aétius et vraisemblablement de Constantius avant lui, si bien qu'une observation rapprochée de l'armée romaine en action pourrait facilement expliquer l'origine du savoir-faire hunnique (en d'autres domaines, les techniques et l'armement romains avaient rapidement été adoptés par des non-Romains).

Pas plus tard qu'en 439, des auxiliaires huns avaient fait partie de l'armée romaine d'Occident qui avait bloqué les Goths dans Toulouse et ils avaient été aux premières loges pour assister à un siège. Pourtant, tout bien pesé, je pense qu'il est plus probable que la prise de Viminacium et Naissus reflète une compétence plus fraîchement acquise. Mais, pour mener à bien une guerre de siège, la disponibilité d'une main-d'œuvre abondante était tout aussi essentielle : il fallait des hommes pour fabriquer et actionner les machines, pour creuser les tranchées et pour lancer l'assaut final. Comme nous le verrons plus avant dans ce chapitre, même si les plans des engins de siège révélaient un savoir-faire de longue date, de si nombreux effectifs n'étaient à disposition des Huns que depuis peu de temps.

Quelles qu'aient été ses origines, la capacité des barbares à s'emparer de centres fortifiés importants fut un gros choc stratégique pour l'empire romain. Posséder

des places fortes imprenables : le point était crucial pour la maîtrise de l'empire sur ses territoires. Mais, si grave que soient les prises de Viminacium et de Naissus, ce qui comptait le plus à ce stade, c'était que les Huns avaient ouvert leur premier conflit avec Constantinople au moment précis où le corps expéditionnaire conjoint d'Orient et d'Occident se regroupait en Sicile pour tenter de reprendre Carthage aux Vandales. Comme nous l'avons déjà noté, une grande partie du contingent oriental envoyé pour cette expédition avait été prélevée sur les armées de campagne des Balkans, et de cette donnée aussi, sans l'ombre doute, les Huns étaient informés. Les rumeurs circulaient trop librement au travers de la frontière romaine pour qu'il ait été possible de cacher le départ de troupes en grand nombre de leurs cantonnements habituels⁷. Je soupçonne qu'en montant si volontiers leur tribut annuel à sept cents livres d'or au début du règne d'Attila et Bléda, les autorités de Constantinople avaient tenté de s'offrir le temps de souffler : le temps suffisant pour que l'expédition d'Afrique soit lancée.

Si tel était le cas, leur échec fut retentissant. Au lieu de se laisser acheter, les Huns décidèrent d'exploiter plus encore la faiblesse temporaire des Romains ; et ainsi lancèrent-ils leurs armées au travers du Danube, des rêves de dévastation en tête. Les autorités de Constantinople n'avaient donc pas d'autre choix que de retirer leurs troupes de Sicile ; et après la perte sans précédent de trois bases importantes – Viminacium, Margus et Naissus (bien que cette dernière ne soit probablement pas encore tombée aux mains des Huns quand l'ordre de retraite fut donné) –, on aurait mauvaise grâce de les en blâmer. L'armée hunnique était maintenant prête à chevaucher sur la grand-route militaire qui traversait les Balkans et filait droit sur Constantinople. Sans s'approcher le moins du monde de l'Afrique du Nord, la première campagne d'Attila avait forcé les deux moitiés de l'empire à abandonner un projet d'une urgence absolue. Les Huns avaient porté un coup stratégique au monde romain ; un coup dont les conséquences étaient d'aussi grande portée que celui porté par les Perses deux siècles plus tôt. Mais l'histoire d'Attila le Hun ne se termine pas là, bien sûr. Il avait un plan de longue haleine et, au cours de la décennie suivante, les deux moitiés de l'empire romain allaient éprouver sa force.

Porphyrogénète

L'impact stratégique immédiat qu'eut sur l'Occident le crescendo de l'offensive hunnique dans les années 440 est évident, mais d'autres aspects du règne d'Attila restent plus obscurs. Quand ils atteignirent pour la première fois les portes de l'Europe dans les années 370, les Huns étaient illettrés et ils le restèrent pendant les soixante-dix ans qui suivirent : il n'y a donc aucun récit provenant d'eux, même sur

le plus grand de leurs chefs. Les sources romaines, comme à l'ordinaire, sont beaucoup plus enclines à mesurer la répercussion politique et militaire, sur l'empire, de l'arrivée de groupes étrangers qu'à livrer la chronique de leurs hauts faits, si bien qu'il y a toujours des points du plus haut intérêt, en particulier dans l'histoire interne de ces groupes, sur lesquels nous n'avons pas ou peu d'information. Comme dans le cas d'Olympiodore pour les deux premières décennies du v^e siècle, nous ne pouvons que déplorer la perte de l'histoire rédigée par Priscus, l'historien que nous avons déjà rencontré à plusieurs reprises – originaire de Panium en Thrace. Et pourtant, nous avons de la chance, car, une fois de plus, des extraits substantiels de son histoire ont été préservés dans les ouvrages d'un empereur byzantin désœuvré du x^e siècle, répondant au nom de Constantin VII Porphyrogénète.

Porphyrogénète : ce terme grec, qui veut dire « né dans la pourpre », nous donne un indice de la fâcheuse situation dans laquelle se trouvait notre empereur médiéval. Il naquit en 905, fils de l'empereur Léon VI « le Sage », qui mourut quand Constantin n'était âgé que de sept ans. Le x^e siècle fut une période d'expansion impériale, car l'unité politique du monde islamique volait alors en éclats, ce qui permit aux armées byzantines de réaliser quelques coups de main faciles sur ses frontières, en Asie mineure et au Proche-Orient. Les succès militaires entraînèrent des distributions régulières de butin et de domaines, qui engendrèrent à leur tour, à Constantinople, une classe d'officiers pleins d'assurance et d'ambition qui se disputèrent le pouvoir politique. Constantin, cependant, avait la qualité non négligeable d'être réellement né dans la pourpre. Sa naissance faisait de lui un excellent levier pour conférer la légitimité au général qui l'emporterait pour finir, soit en nouant avec lui une alliance matrimoniale, soit en l'élevant à la position de coempereur. Mais ce fut bien là son problème. Ses protégés devinrent si puissants que, nominalement, Constantin VII Porphyrogénète ne détint seul le pouvoir impérial que dans les quatorze dernières années de sa vie, entre 945 et 959 ; et même à ce moment, il n'était guère plus qu'une marionnette⁸. Dans ses longues périodes d'inaction politique, ponctuées de rares événements mémorables, son règne ressembla fort à celui de l'empereur Honorius, dont les vicissitudes nous ont occupés aux chapitres 5 et 6. Mais, tandis qu'Honorius – pour ce que nous en savons – ne fit pas grand-chose de son temps libre, si ce n'est de s'inquiéter du coup d'État suivant, Constantin VII se consacra à la culture de haute volée. Il était en particulier travaillé par l'idée que Byzance avait perdu le lien avec son héritage classique.

Il conçut donc un projet délirant pour préserver le patrimoine classique en rassemblant des extraits de toutes les grandes œuvres de l'Antiquité : « Étant donné la masse de ces écrits – qui épuise rien que d'y penser et semble en général aussi écrasante qu'indigeste –, [je] pense que c'est une bonne idée de la fractionner et de la structurer de manière à rendre plus largement accessible tout ce qu'elle contient d'utile », nous dit-il dans la préface d'un de ses volumes. Il projeta un nombre total de cinquante-trois recueils, traitant de sujets aussi disparates qu'*Extraits sur les victoires*, ou *Extraits sur les nations*. Nous connaissons les titres de vingt-trois de ces volumes, mais n'en survécurent que quatre, pour tout ou partie². À eux seuls, ils suffirent à remplir six gros tomes dans leur meilleure édition moderne, et on a estimé qu'ils ne représentaient qu'un trente-cinquième du projet initial de Constantin VII. Le seul recueil à avoir survécu dans son intégralité depuis le Moyen Âge, transmis par un unique manuscrit, porte le numéro vingt-sept et s'intitule *Extraits sur les ambassades*. Il est divisé entre *Ambassades des Romains auprès des étrangers* et *Ambassades des étrangers auprès des Romains*. Même ce volume n'a dû sa survie qu'à un fil. Le manuscrit original fut détruit dans un incendie de la bibliothèque du palais de l'Escorial à Madrid en 1671, mais, par chance, pas avant d'avoir été copié¹⁰. Les deux moitiés du volume vingt-sept contiennent de larges extraits du récit de Priscus, ce qui nous laisse une dette éternelle à l'égard de Constantin VII Porphyrogénète. Sans lui, notre connaissance d'Attila serait réduite à presque rien.

Il faut faire une observation supplémentaire. À défaut d'être lapidaires, les titres des volumes de Constantin étaient très précis ; ainsi le volume intitulé *Extraits sur les ambassades* traite-t-il exactement du sujet annoncé. Des informations militaires ou autres peuvent y être incidemment mentionnées, mais le centre d'intérêt des extraits est vraiment la diplomatie. Par conséquent, alors que nous sommes très bien renseignés sur les négociations entre Attila et Constantinople – dans lesquelles, comme nous allons le voir bientôt, Priscus lui-même joua un rôle - important –, nous savons très peu de choses sur les opérations de la machine de guerre hunnique ou sur les enjeux politiques internes du monde dont elle procédait. Bon nombre de ces sujets – vraisemblablement pour certains, à coup sûr pour d'autres – étaient bien couverts dans les parties perdues de l'œuvre de Priscus. Mais ce dont nous aurions besoin et que nous n'avons pas, ce sont les *Extraits sur les grandes batailles entre Romains et étrangers* compilés par Constantin VII, mais aujourd'hui perdus, si tant est qu'il ait vraiment écrit ce volume. Un autre des recueils perdus s'intitulait *Extraits sur les victoires*, mais, comme les Huns ne cessèrent de vaincre et les Romains d'être vaincus, sans doute ne contenait-il pas

beaucoup de passages extraits de l'œuvre de Priscus. Alors que nous avons donc une grande partie de son extraordinaire témoignage sur les échanges diplomatiques entre Romains et Huns, nous devons picorer alentour, dans des textes de moindre intérêt, des détails sur les campagnes d'Attila et sur d'autres aspects de son règne.

Comment tombent les puissants

La logistique antique étant ce qu'elle était, le contingent romain d'Orient qui avait rejoint le corps expéditionnaire à destination de l'Afrique du Nord en 441 eut beau repartir de Sicile l'année même, il ne fut pas de retour à temps dans les Balkans pour épargner à Constantinople l'humiliation de devoir faire la paix, après la chute de Naissus en 442. Nous ne connaissons pas les termes exacts de l'accord, car les scribes de Constantin VII ne retinrent aucun fragment traitant de ce sujet dans l'histoire de Priscus, mais nous pouvons clairement percevoir ses grandes lignes grâce aux références qui y furent faites lors des négociations ultérieures. Comme on pouvait s'y attendre, le tribut annuel augmenta encore : une estimation plausible tourne autour de mille quatre cents livres d'or par an (en 447, il monta jusqu'à deux mille cent, ce qui fait que mille quatre cents serait à mi-chemin entre le montant de 447 et celui précédant les attaques de 441-442, qui s'élevait à sept cents livres). Le chiffre devait aussi être assez haut pour que les arriérés, comme nous le verrons plus loin, aient atteint six mille livres en 447. Par ailleurs, les chefs huns continuaient à insister sur les transfuges et les prisonniers romains, des questions qui furent sans aucun doute réglées à leur avantage¹¹.

La méthode de travail de Constantin VII eut pour effet que les lignes directrices du récit de Priscus sur les années 440 ont été irrémédiablement perdues, si bien que la chronologie des fragments subsistants de son histoire diplomatique ne peut être établie qu'à l'aide d'autres sources. En l'occurrence, la reconstruction dépend du degré de crédibilité qu'on peut accorder au chroniqueur byzantin Théophane, qui écrivait au IX^e siècle. Si l'on accepte globalement sa structure narrative et si l'on admet que les fragments de Priscus sont disposés en accord avec elle, on en vient à la conclusion qu'après les attaques de 441-442, Attila lança deux offensives supplémentaires contre les forces militaires romaines dans les Balkans : l'une en 443, quand une armée romaine fut défaite dans le Chersonèse ; une autre en 447, quand les Huns menacèrent les murs de Constantinople. La fiabilité de Théophane, toutefois, a été mise en doute de manière convaincante par Otto J. Maenchen-Helfen¹². En 1929, cet extraordinaire historien des Huns, qui jonglait avec le grec et le latin, le russe, le persan et le chinois, partagea de nombreux mois la vie de nomades turcophones dans le Nord-Ouest de la Mongolie. Ajoutons à cela un don

pour l'observation détaillée et un esprit logique. Maenchen-Helfen n'était pas le premier à s'en prendre à la crédibilité de Théophane, mais il lui porta le coup de grâce. Il put démontrer que notre chroniqueur rédigea une notice fourre-tout sur les Huns à l'époque d'Attila, situant tout ce qui se produisit sous l'unique année 449-450, même s'il s'agissait en réalité d'événements s'étendant sur toute la décennie 440. En réexaminant le témoignage de Théophane à la lumière des avancées de Maenchen-Helfen et en le comparant avec tout ce que l'on sait par ailleurs, il devient évident qu'il n'y eut pas deux guerres de plus entre Attila et l'empire romain d'Orient après 442, mais une seule, en 447 (*cf. carte 11, p. 487*)¹³.

L'enchaînement menant au conflit peut être aisément reconstitué. Les Romains d'Orient n'avaient concédé le traité de 442-443, avec l'augmentation du versement annuel en or, que dans un moment de faiblesse, quand la majeure partie de leur armée des Balkans avait été envoyée au loin, en Sicile. Dès que les troupes revinrent, l'attitude se durcit. Au cours de l'année 443 ou peu après, les autorités romaines cessèrent de payer le tribut. D'où les arriérés qui s'élevaient à six mille livres d'or en 447. Si donc les versements commencèrent en 442, au moment où la paix venait d'être négociée, et que la somme était en effet de mille quatre cents livres par an, les Romains d'Orient n'auraient payé qu'une part de leur dû de deux ans avant de demander un moratoire¹⁴. D'autres contre-mesures suivirent. Le 12 septembre 443, une nouvelle loi fut mise en vigueur pour consolider le dispositif militaire : « Nous commandons que chaque duc [*dux*, le commandant des garnisons de *limitanei*] [...] veille à restaurer l'ancien effectif des soldats [...] et se consacre en personne à leur entraînement quotidien. De plus, nous confions aussi auxdits ducs le soin de contrôler et réparer les camps fortifiés et les bateaux patrouilleurs sur le fleuve¹⁵. » Les armées de campagne d'Orient furent aussi renforcées par le recrutement d'un bon nombre d'Isauriens : des bandits traditionnellement, venus des hautes terres de Cilicie dans le Sud-Ouest de l'Asie mineure¹⁶. Tout était maintenant en place et les Romains d'Orient se crurent capables de mettre à bas la domination des Huns.

Il est possible qu'ils aient été encouragés dans cette idée par un grave conflit au sommet de la hiérarchie hunnique. En 444 ou 445, Bléda, le frère d'Attila, fut assassiné et Attila s'assura un pouvoir incontesté sur son peuple. Dans le récit de Priscus, ce meurtre n'a laissé aucune trace, si bien que tout ce que nous avons est une date, ni le comment ni le pourquoi de l'événement. Mais cette date coïncide avec les contre-mesures des Romains d'Orient visant à revenir sur l'accord de paix de 442-443. Il est certain que Constantinople saisit l'occasion pour suspendre les versements annuels sans craindre une rétorsion immédiate, puisque le chef des

Huns, seul désormais, était bien trop occupé à consolider son autorité pour se lancer dans une campagne d'envergure. Mais les deux camps se préparaient à une épreuve de force et c'est ce qui advint en 447.

Attila ouvrit les pourparlers, envoyant une ambassade à Constantinople pour se plaindre des arriérés et du fait que les transfuges ne lui avaient pas été livrés. Les Romains d'Orient répliquèrent qu'ils étaient sans doute disposés à parler, mais à rien d'autre. Aussi Attila lâcha-t-il ses armées, qui franchirent le Danube et détruisirent les forts frontaliers sur leur route. C'était beaucoup pour les pauvres vieilles troupes de garnison romaines, qui étaient censées avoir été regonflées par la loi de 443. La première grosse forteresse qu'Attila rencontra sur son chemin fut Ratiaria, une importante base proche du fleuve dans la province de Dacie. Elle tomba sans tarder. La horde hunnique progressa ensuite à l'ouest, le long du Danube, en direction du versant septentrional des monts Hémus. C'est là qu'elle eut sa première confrontation avec l'armée romaine. Arnégiscle, commandant des troupes de campagne impériales dans l'est des Balkans (*magister militum per Thraciam*), s'avança au nord-est depuis son quartier général situé dans la cité de Marcianople, avec tous les hommes disponibles, et livra bataille sur la rivière Utus. Les Romains, nous dit-on, combattirent bravement, mais furent écrasés et Arnégiscle lui-même tomba, bien qu'il ait continué à en découdre après que son cheval eut été tué sous lui. La victoire ouvrit les passes des montagnes aux Huns, qui déferlèrent alors sur la plaine de Thrace au sud. L'étape suivante d'Attila était la capitale impériale d'Orient.

Le 27 janvier 447, dans la deuxième heure de l'après-midi, un tremblement de terre avait frappé Constantinople. Tout le secteur autour de la Porte d'or était en ruine et bien pis, côté terre, une portion de la grande muraille de la cité s'était écroulée. Indépendamment du cataclysme, Attila était résolu à donner l'assaut, mais les nouvelles du tremblement de terre ont pu changer son plan d'attaque. Le temps qu'il arrive, la crise était surmontée. Le préfet prétorien d'Orient, Constantin, avait mobilisé les factions du cirque pour dégager les fossés des décombres et avait fait reconstruire portes et tours. Fin mars, les dégâts étaient réparés et, comme le déclare une inscription commémorative, « même Athènes n'aurait pu avoir construit plus vite et mieux¹⁷ ». Bien avant que les troupes d'Attila se soient approchées de la cité, l'occasion de s'en emparer s'était envolée et l'avancée des Huns ne déboucha pas sur un siège, mais sur la deuxième grande confrontation de l'année. Même si l'armée de campagne de Thrace avait été défaite et dispersée, les Romains d'Orient avaient encore des troupes au centre, stationnées autour de la capitale sur les deux rives du Bosphore. Cette deuxième armée fut mobilisée

dans le Chersonèse, où eut lieu une deuxième bataille d'envergure, qui se solda par une deuxième défaite retentissante des Romains.

Attila avait échoué à pénétrer de force dans Constantinople, mais, ayant atteint les côtes de la mer Noire puis des Dardanelles (**cf. carte 11, p. 487**), à Sestus et à Callipolis (aujourd'hui Gallipoli), il contrôlait les Balkans sur tous les autres fronts. Il continua à y exercer sa domination, au grand dam des communautés provinciales romaines. Au lendemain de leur victoire, les troupes hunniques se séparèrent, descendant au sud jusqu'au défilé des Thermopyles, le site de l'héroïque défense de la Grèce contre les Perses par Léonidas, près d'un millier d'années auparavant. Les récits de la dévastation abondent ; ainsi celui qui figure dans la *Vie* d'un saint de Thrace de même époque, Hypace :

Le peuple barbare des Huns [...] devint si fort qu'il s'empara de plus de cent cités et faillit mettre Constantinople en danger, au point que beaucoup d'hommes s'enfuirent de la ville. Même les moines voulaient abandonner Jérusalem. [...] Il dévasta la Thrace tant et si bien qu'elle ne s'en releva pas et ne retrouva jamais son état antérieur¹⁸.

« Cent » est un chiffre rond qui laisse sceptique, mais il ne fait aucun doute que de nombreuses places fortes furent prises et détruites. Théophane dit que tous lieux tombèrent aux mains des Huns, à l'exception d'Andrinople et Héraclée, tandis que d'autres sources nous donnent le nom de certaines des cités victimes : Ratiaria, où tout avait commencé, Marcianople, Philippopolis (l'actuelle Plovdiv), Arcadiopolis et Constantia. La liste inclut la plupart des principales villes romaines des Balkans, mais sans doute faut-il y ajouter la destruction de bien d'autres places de moindre importance.

Nous avons aussi des témoignages ciblés sur ce que subissait une cité tombée aux mains des Huns. Comme nous l'avons déjà signalé, le seul des principaux sites urbains du Nord des Balkans à avoir été fouillé de manière presque exhaustive est Nicopolis ad Istrum, sur les contreforts septentrionaux des monts Hémus. À l'instar de Carthage, ce site fut abandonné durant le Moyen Âge et nulle ville moderne ne le recouvrit, si bien qu'il a été possible, dans des fouilles de longue durée, d'avoir une bonne vision d'une grande partie de la cité.

Lors de la guerre gothique qui se déroula de 376 à 382, toutes les opulentes villas dans la campagne à l'entour de Nicopolis avaient été détruites et mises à sac, vraisemblablement par des pillards goths. Ces villas ne furent jamais reconstruites, mais, à partir de la fin des années 380, un grand nombre de riches demeures furent édifiées dans le centre urbain : à la première moitié du ^v^e siècle, elles en occupaient

plus de 49 %. Une hypothèse plausible voudrait que les propriétaires fonciers romains aient réagi à l'insécurité croissante, dans la période qui suivit 376, en établissant leur demeure à l'intérieur des murailles, tandis qu'ils continuaient à exploiter leurs domaines comme propriétaires non résidents. La fouille a révélé que ces maisons urbaines, comme tout le centre-ville, sont recouvertes d'une épaisse strate de destruction que les plus récents spécimens d'une série monétaire relativement continue permettent de dater sans ambages de la deuxième moitié de la décennie 440.

Il est donc probable que la totale destruction de la cité antique résulta de sa mise à sac par les Huns d'Attila en 447. À une date légèrement postérieure, une partie du site fut reconstruite, mais la nouvelle ville recouvrit une bien plus petite superficie et l'endroit était devenu méconnaissable. Toutes les opulentes demeures avaient disparu ; à leur place, les archéologues ne trouvèrent qu'un complexe épiscopal, quelques pauvres habitations et de rares bâtiments administratifs. Le développement urbain imprimé par les Romains au nord des monts Hémus – un phénomène qui durait depuis quelque trois cents ans, depuis la romanisation des Balkans aux I^{er} et II^e siècles après Jésus-Christ – fut brutalement interrompu par les Huns et ne redémarra jamais. Rien à voir avec une gentille petite mise à sac comme celle de Rome en 410, quand les Goths se servirent au passage et rentrèrent chez eux. Ce que nous observons à Nicopolis, ce sont les traces d'une destruction à grande échelle¹⁹.

En alla-t-il de même partout où les Huns déferlèrent ? Nous ne saurions le dire. Parmi les lieux qui réussirent à survivre, le plus fameux est la ville d'Asémus, perchée sur une éminence imprenable. Non seulement ses citoyens, armés et organisés, résistèrent à la tourmente déchaînée par Attila, mais ils sortirent de l'opération avec des prisonniers huns. Leur cité allait survivre à d'autres tribulations dans les siècles suivants²⁰. Mais il est hors de doute que les campagnes militaires de 447 furent un désastre sans précédent pour la vie des Romains dans les Balkans : deux importantes armées de campagne furent défaites, une multitude de bastions solidement défendus furent pris et détruits pour certains. Il n'est donc guère surprenant qu'au lendemain de leur seconde défaite dans le Chersonèse, les Romains d'Orient aient été forcés de négocier pour obtenir la paix. Un extrait de l'histoire de Priscus nous donne les termes de l'accord :

[Tous les] transfuges devront être livrés aux Huns et six mille livres d'or seront payées pour compléter les acomptes impayés du tribut ; ce tribut sera dorénavant fixé à deux mille cent livres d'or par an ; pour chaque prisonnier de guerre romain

[détenu chez les Huns] qui s'est échappé et a rejoint sa patrie sans s'acquitter d'une rançon, douze *solidi* [un sixième d'une livre d'or] devront être payés [...] et [...] les Romains ne devront accueillir aucun barbare qui se soit enfui chez eux.

Comme Priscus commentait ensuite avec ironie :

Les Romains prétendaient qu'ils avaient passé ces arrangements volontairement, mais, à cause de la peur paralysante qui s'était emparée de leurs commandants, ils furent obligés d'accepter chaque exigence [des Huns] et le firent volontiers, si dure soit-elle, dans leur désir éperdu de paix.

Il est certain que la machine de propagande s'échina à expliquer les tenants et les aboutissants de cette dernière en date des « victoires » romaines, mais, quand le percepteur présenta la note, nul ne put plus douter de sa véritable nature. Priscus en vient à expliquer combien il fut difficile de trouver l'argent frais pour payer les arriérés : « Même les membres du Sénat contribuèrent par un montant d'or fixé en fonction de leur rang. » Comme pour l'Occident après la perte de Carthage, les clauses de l'accord de paix de 447 étaient suffisamment rudes pour que les privilèges fiscaux soient au moins en partie abrogés. Que le régime ait dû ponctionner son personnel politique dirigeant, c'était là un signe infailible du désespoir auquel les campagnes d'Attila avaient réduit les autorités de Constantinople.

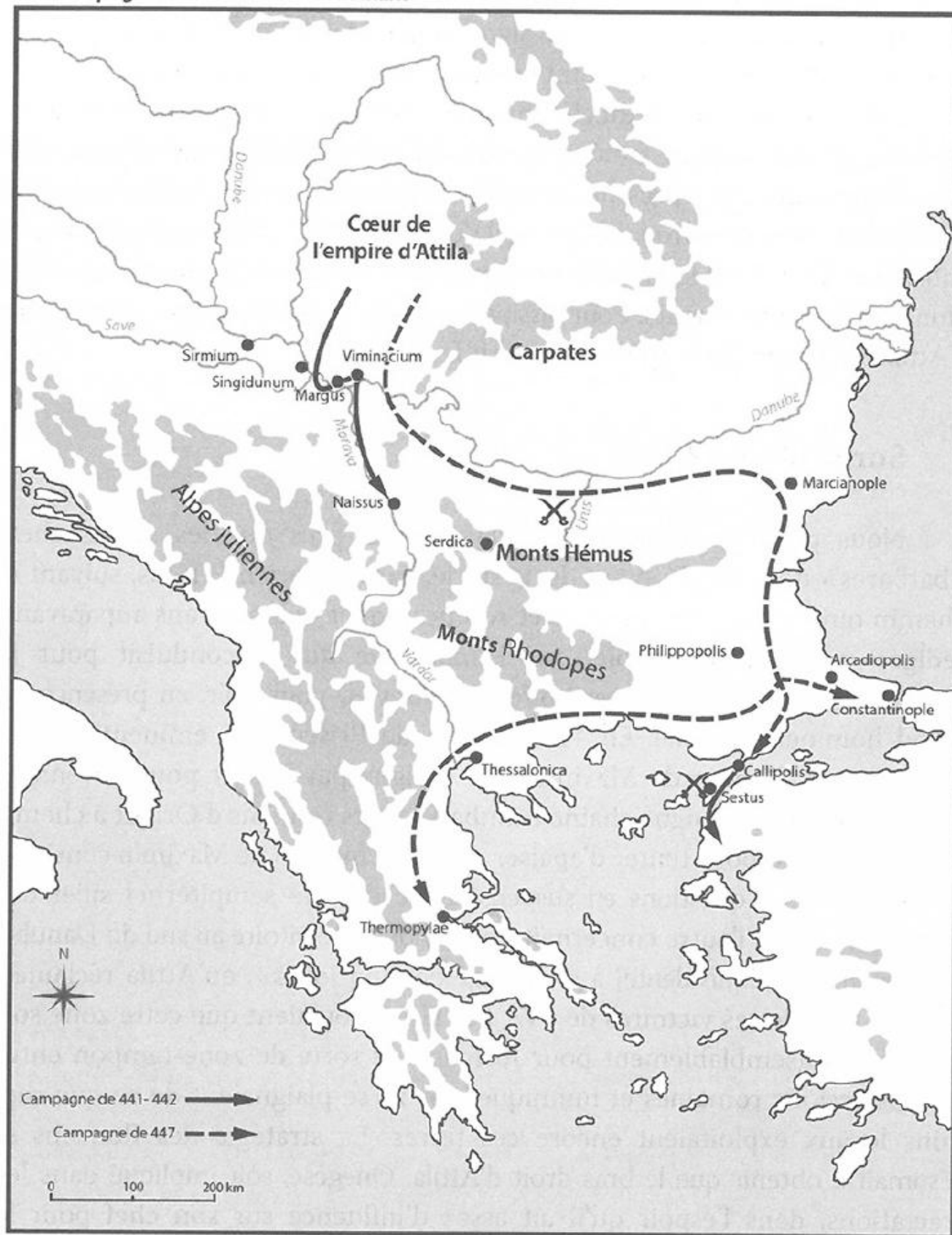
L'étendue des succès du chef hun dans les années 440 est donc patente, même dans les sources tronquées qui ont survécu. Mais ce que nous ne sommes toujours pas près de comprendre, c'est comment il put connaître une telle réussite et pourquoi, alors qu'il s'était jusque-là contenté d'un modeste subside annuel, il sut si radicalement modifier la dynamique de la relation des Huns avec l'empire romain. Pour dissiper en partie ce mystère, il nous faut partir d'Attila en personne, l'homme qui ouvrit le règne de la terreur.

Sur la piste d'Attila

Nous pouvons approcher Attila de plus près que les autres chefs « barbares » de la fin du IV^e et du V^e siècle, car l'historien Priscus, suivant le chemin ouvert par Olympiodore et son perroquet quarante ans auparavant, rédigea un rapport complet sur l'ambassade qui le conduisit pour la première fois au cœur du territoire des Huns et, pour finir, en présence du grand homme lui-même. En 449, un ami de Priscus, un éminent officier d'état-major du nom de Maximin, fut désigné par le sort pour devenir le tout dernier d'une longue chaîne d'ambassadeurs romains d'Orient à cheminer vers le nord pour tenter d'apaiser Attila. La mission de

Maximin consistait à affronter deux questions en suspens : l'une était le sempiternel sujet des transfuges hunns ; l'autre concernait une bande de territoire au sud du Danube, « d'une largeur [équivalente] à un voyage de cinq jours », qu'Attila réclamait comme prix de ses victoires de 447. Les Huns voulaient que cette zone soit évacuée, vraisemblablement pour former une sorte de zone-tampon entre les possessions romaines et hunniques : or ils se plaignaient de ce que certains locaux exploitaient encore ces terres. La stratégie des Romains se résumait à obtenir que le bras droit d'Attila, Onégèse, soit impliqué dans les tractations, dans l'espoir qu'il ait assez d'influence sur son chef pour le persuader d'en venir à un arrangement. Ils n'en étaient pas moins conscients du fait que ces deux questions pouvaient encore fournir à Attila, si l'humeur l'en prenait, le prétexte à une nouvelle guerre.

11. Campagnes d'Attila dans les Balkans



Il y avait de nombreux préparatifs avant que l'ambassade ne puisse partir. Nous avons vu au chapitre 3, grâce à l'exemple de Théophane, combien il pouvait être fastidieux pour un officiel romain de circuler ne serait-ce qu'à l'intérieur de l'empire, malgré le support logistique offert par le système de transports publics, le *cursus publicus*. Se déplacer à l'extérieur des frontières était encore plus pénible. Théophane avait dû prendre avec lui non seulement tous les ustensiles ménagers imaginables et une équipe d'esclaves pour s'en servir, mais aussi des lettres d'introduction et des cadeaux pour toute personne d'influence qu'il était susceptible de rencontrer. Partir en mission diplomatique – surtout une mission si sensible

auprès d'un ennemi potentiel dont Maximin et Priscus redoutaient d'affronter l'hostilité – requérait une abondante réserve de présents chers et précieux. Je dénombre pas moins de cinq occasions distinctes où Priscus signale qu'il fallut faire des cadeaux, et il dut y en avoir bien d'autres. Des soieries et des perles furent offertes aux ambassadeurs huns en compagnie desquels nos deux héros firent route. La femme de Bléda, qui donna l'hospitalité aux Romains, reçut des « cadeaux » non détaillés, comme Attila lui-même quand les ambassadeurs furent enfin introduits auprès de lui. Pour s'attirer les bons offices d'Onégèse, on lui donna de l'or, et il y eut encore plus de présents pour la femme d'Attila, Érëkan. Soieries, perles, peut-être aussi de l'argent et des pierres précieuses : tout cela faisait partie du bagage de l'ambassadeur lambda. Aux côtés des esclaves que Priscus ne mentionne pas explicitement, sans doute une escorte armée fit-elle aussi partie de la délégation.

Les ambassadeurs devaient aussi être avertis de diverses subtilités diplomatiques. Certaines gaffes potentielles tombaient sous le sens. Si l'on voyageait sur la même route qu'Attila, il fallait s'assurer qu'on se tenait derrière lui, jamais devant. Quand on bivouaquait près de lui, il fallait absolument éviter de planter sa tente à un emplacement plus élevé que le sien (ces conseils étaient essentiels, puisque nos ambassadeurs étaient censés se diriger vers le camp d'Attila). À un moment, Maximin et Priscus commirent l'erreur d'établir leur campement au-dessus de celui d'Attila et durent se déplacer²¹. Mais il importait aussi, pour un ambassadeur romain, de conserver sa dignité. Il ne pouvait pas s'exhiber en train de faire le pied de grue devant le quartier général du chef hun, tentant d'attirer le regard des grands personnages de sa cour. C'était la tâche de Priscus et la raison pour laquelle il était du voyage. Les rôles respectifs des deux Romains sont joliment croqués par Priscus lui-même, après le premier échange de l'ambassade avec Onégèse :

Ayant été informé que c'est moi qui devais discuter avec lui sur les questions que nous souhaitions lui poser – car rendre des visites continuelles ne seyait pas à Maximin, un homme occupant une position officielle –, [Onégèse] s'en alla²².

Priscus, en bref, était le commissionnaire de Maximin et son rôle consistait à conférer dignité et grandeur à la présence de l'ambassadeur romain ; mais il était aussi un acteur essentiel de l'intrigue et devait être instruit en conséquence. Autant d'éléments qui le mettaient en excellente position pour prendre des notes et alimenter ainsi son prochain ouvrage.

Nous ne savons pas combien de Romains prirent la route. Le récit de Priscus ne se concentre que sur trois d'entre eux : lui-même, Maximin et leur interprète Vigilas, qui avait déjà participé à la délégation chargée de négocier un accord de paix après

la débâcle de 447²³. Voyageaient aussi en leur compagnie les deux ambassadeurs huns, Édécon et Oreste ; ce dernier était un Romain originaire de Pannonie, qui avait fini par se retrouver au service d'Attila après qu'Aétius eut livré la province aux Huns. Plus tôt dans l'année 449, ces deux émissaires et leur entourage pléthorique étaient venus à Constantinople pour poser les questions auxquelles Maximin avait désormais la tâche de répondre. C'est ainsi que marchait la navette diplomatique dans l'Antiquité.

Quittant Constantinople et se mettant en route de conserve en direction du nord-ouest, les deux parties suivirent la principale route militaire au travers des Balkans. Après treize jours de voyage à bride abattue, ils atteignirent la cité de Serdica, à cinq cents kilomètres de la capitale romaine d'Orient. Arrivés là, les Romains décidèrent de briser la glace en donnant un banquet et ils achetèrent, pour ce faire, moutons et autres bestiaux aux producteurs locaux. Tout se déroula sans accroc jusqu'au moment des toasts : « Alors que nous buvions, les barbares firent une libation en l'honneur d'Attila et nous de Théodose [l'empereur romain d'Orient]. Mais Vigilas dit qu'il n'était pas convenable de comparer un dieu et un homme, entendant par là qu'Attila était un homme et Théodose un dieu. La remarque déplut aux Huns, qui furent graduellement en proie à la haine et à la colère. »

Un peu d'esprit d'à-propos sauva la mise : « Nous orientâmes la conversation vers d'autres sujets et, par nos manières amicales, nous calmâmes leur courroux ; au moment de nous quitter à la fin du dîner, Maximin amadoua Édécon et Oreste avec des cadeaux, des parements de soie et des perles. »

Tout redevint sucre et miel, mais il se produisit un incident plutôt bizarre – du moins est-ce ce qui sembla sur le coup. Comme les Huns s'apprêtaient à retourner vers leurs tentes, Oreste fit observer qu'il se réjouissait que Maximin et Priscus n'aient pas commis le même faux pas que les autorités de Constantinople : elles avaient invité Édécon à dîner, mais pas lui. Ni Priscus ni Maximin ne comprirent bien où Oreste voulait en venir, mais le sens de sa remarque allait s'éclaircir plus tard²⁴.

Dans les jours qui suivirent, la caravane fit lentement route en direction du nord-ouest au travers des Balkans, franchissant le col du Succi, et parvint à Naissus. Là, les traces de la prise de la ville par les Huns en 441-442 sautaient aux yeux. Longtemps, les deux parties durent prospecter le long de la rivière, à l'extérieur des murs de la cité, avant de trouver un emplacement pour bivouaquer qui ne soit pas encore jonché des os des morts. Le jour suivant, le groupe s'accrut du fait de l'arrivée de cinq des dix-sept transfuges huns qui avaient été l'objet des plaintes d'Attila à Constantinople. Ils furent livrés à Maximin par Agintheus, le général

commandant l'armée de campagne romaine en Illyrie. Chacun comprit que ces hommes ne retournaient chez eux que pour être livrés à la mort et le moment dut donc être chargé d'émotion. Priscus note qu'Aginthéus les traita avec une grande courtoisie. À Naissus, la route obliquait au nord. La caravane avança lentement au milieu des bois et des landes jusqu'aux rives du Danube. Ils n'y trouvèrent aucun des fiers esquifs de la marine romaine dont la loi de septembre 443 avait si récemment commandé le déploiement, mais uniquement des « passeurs barbares ». Ces derniers transbordèrent l'ambassade sur l'autre rive dans des canots dont chacun était fait d'un seul tronc d'arbre évidé. Ils en arrivaient maintenant à la dernière étape de leur périple. Encore soixante-dix stades (quatorze kilomètres environ), plus une autre demi-journée de route et ils parvinrent enfin au camp d'Attila.

Là, un deuxième étrange incident se produisit, plus gênant cette fois-ci. Au terme de près d'un mois de voyage, les ambassadeurs avaient fini par atteindre leur destination et se disposaient à remplir leur tâche. Ils avaient à peine monté leurs tentes quand un groupe de Huns s'avança : il comprenait Édécon et Oreste, ainsi que Scottas, qui appartenait lui aussi au cercle rapproché d'Attila. Onégèse, a priori plus respectueux des voies diplomatiques, n'était pas présent, car il était parti au loin avec un des fils d'Attila. C'était déjà un contretemps regrettable, mais la situation s'envenima encore. Les messagers demandèrent ce que voulaient les ambassadeurs. Quand les Romains répliquèrent que leur message ne devait être délivré qu'à Attila en personne, les messagers tournèrent bride pour consulter leur chef. Puis ils revinrent et cette fois – nous rapporte Priscus – les émissaires huns « nous dirent tout ce pour quoi nous étions venus en ambassade et nous enjoignirent de partir en toute hâte si nous n'avions rien à ajouter ».

Les Romains étaient abasourdis. D'abord, ils avaient été accueillis avec une hostilité inattendue ; ensuite, les Huns savaient déjà tout ce pour quoi ils étaient venus. Les ambassadeurs ne trouvèrent rien à dire. Vigilas d'ailleurs, l'interprète, reprocha par la suite à Maximin de ne pas avoir inventé sur-le-champ un sujet pour faire durer les pourparlers : il aurait mieux valu mettre n'importe quel prétexte en avant pour justifier leur mission plutôt que de se contenter de rentrer chez eux, même si le mensonge devait être découvert par la suite. Des mois de préparatifs et de voyage semblaient être tombés à l'eau. Alors, au moment où les esclaves chargeaient les animaux de bât et où l'ambassade était sur le point de s'en aller, bien que la nuit soit tombée, un autre messenger arriva de la part d'Attila. Il leur apporta un veau et du poisson et leur transmit les instructions du chef hun : en raison de l'heure tardive, qu'ils prennent le temps de dîner et passent la nuit sur place. Aussi mangèrent-ils leur repas comme il leur était prescrit et allèrent-ils se coucher de

meilleure humeur, certains qu'Attila devait avoir décidé de se montrer plus conciliant.

Quand ils se réveillèrent, leur optimisme s'évanouit. Le nouveau message d'Attila était sans équivoque : à moins qu'ils n'aient quelque chose à ajouter, ils devaient partir sur-le-champ. Découragés, ils s'apprêtèrent de nouveau à lever le camp. Maximin, en particulier, était au fond du désespoir.

Priscus intervint alors pour la première fois, avec succès. Allant trouver Scottas, un des messagers de la nuit précédente, il joua son va-tout pour éviter le naufrage de l'ambassade. Habilement, il promit à Scottas une récompense s'il pouvait introduire les Romains en présence d'Attila, tout en présentant sa proposition comme un défi : si Scottas était aussi important qu'il le prétendait, alors il pourrait certainement obtenir cette rencontre. Scottas mordit à l'hameçon et les Romains eurent droit à leur première audience. Mais, après avoir présenté lettres et cadeaux, ils durent bientôt affronter un autre obstacle : Attila refusa de laisser s'engager la discussion dans le sens que les Romains désiraient ; en revanche, il s'en prit brutalement à leur interprète : Vigilas savait fort bien qu'il ne devait plus y avoir d'ambassades romaines jusqu'à ce que tous les transfuges aient été livrés, dit-il. Quand Vigilas répondit qu'ils avaient bien été livrés, Attila « devint encore plus furieux et maltraita violemment [Vigilas], hurlant qu'il l'aurait volontiers fait empaler et livré en pâture aux oiseaux, s'il n'avait pas pensé que le punir [...] pour [...] son impudence et son effronterie enfreignait les droits des ambassadeurs ».

Attila ordonna alors à Maximin de rester présent le temps qu'il réponde aux lettres de l'empereur, mais il dit à Vigilas de se dépêcher de rentrer pour transmettre sa demande sur les transfuges. Et l'audience s'acheva.

Les nerfs à vif, les Romains retournèrent à leurs tentes, se demandant ce qui avait pu mettre Attila dans une telle colère. Vigilas était particulièrement décontenancé, car Attila avait été extrêmement amical à son endroit lors de la précédente ambassade. Alors Édécon vint parler à Vigilas en tête à tête, insistant sur le fait qu'Attila ferait vraiment la guerre – du moins est-ce ce que l'interprète déclara après coup – si les transfuges n'étaient pas restitués. Ni Maximin, ni Priscus ne savaient s'il fallait croire le récit de ce qui s'était passé entre les deux hommes, mais, avant qu'ils ne puissent en avoir le cœur net, d'autres messagers huns arrivèrent. Les Romains ne devaient pas faire d'achats coûteux ni payer la rançon de quelque prisonnier que ce soit ; tant que les querelles entre les deux camps n'étaient pas réglées, ils ne pouvaient acheter que de la nourriture. Qu'est-ce que les Romains devaient penser de tout cela ? Avant qu'ils n'aient eu le temps d'y songer, Vigilas était parti.

La semaine suivante, les Romains en furent réduits à se mettre à la traîne d'Attila qui faisait route vers les régions septentrionales de son royaume. Ce ne fut pas un voyage d'agrément. À un moment, ils furent pris sous un déluge ; ils ne furent secourus que par l'intervention d'une des femmes de Bléda, qui gouvernait encore son propre fief. Son hospitalité alla jusqu'à fournir de charmantes femmes pour la nuit, mais, après avoir pris soin de les traiter avec la plus grande courtoisie, les Romains les renvoyèrent.

Enfin, ils atteignirent leur destination : un des complexes palatiaux permanents d'Attila. Les contacts diplomatiques reprirent, cette fois-ci sur une base plus amicale, et Priscus eut le loisir d'observer le dirigeant hun et son monde. De ces observations, même si elles nous arrivent au travers du prisme déformant des préjugés romains, il ressort un portrait frappant d'Attila, de la cour sur laquelle il régnait et des moyens par lesquels il exerçait le pouvoir.

Aux yeux de Priscus, l'établissement, composé d'une série d'enclos fortifiés, ne semblait guère plus qu'un « très gros village ». La demeure d'Attila était la plus grande et la plus raffinée, la seule à être embellie de tours. Des personnages dirigeants, comme Onégèse, y avaient aussi leurs habitations et chacune, entourée d'un mur d'enceinte « fait de poutres », était construite avec un souci d'« élégance » et non de « sécurité », souligne Priscus²⁵ :

À l'intérieur de la muraille, il y avait un large agrégat de bâtiments, dont certains étaient faits de planches taillées et assemblées de manière à obtenir un effet ornemental, d'autres avec des troncs simplement écorcés et équarris. Ils reposaient sur des piliers circulaires en pierre, qui partaient du sol et s'élevaient à une hauteur moyenne.

Quand les ambassadeurs romains furent invités à dîner, Priscus réussit enfin à entrer dans les appartements privés d'Attila.

Tous les sièges étaient rangés le long des murs de la salle. [...] En plein milieu de la pièce, Attila était assis sur un divan. Derrière lui, il y avait un autre divan et, encore derrière, des marches menaient au lit d'Attila qui était protégé de fins tissus et de tentures ornementales multicolores, comme ceux que les Grecs et les Romains apprêtent pour les mariages.

La femme d'Attila, Érèkan, mère de son fils aîné, avait sa propre demeure ; bien qu'elle n'ait pas été aménagée pour des réceptions publiques, elle semble avoir été pareillement meublée :

Je [...] la trouvais allongée sur un divan moelleux. Le sol était couvert de tapis de laine sur lesquels on marchait. Une escorte de serviteurs l'entourait et des servantes étaient assises face à elle, travaillant à des broderies colorées sur de fins tissus de lin, destinées à servir d'ornements sur les vêtements barbares.

L'endroit n'était guère différent d'un campement nomade, même s'il était construit en matériaux plus pérennes. Priscus laisse entendre qu'Attila avait plusieurs complexes palatiaux de ce genre dispersés au travers de son royaume, mais il n'en précise pas le nombre.

L'historien nous donne aussi un aperçu de la vie publique qui s'y déroulait. À son arrivée, il est témoin du cérémonial célébrant le retour d'Attila :

Comme Attila entra, des jeunes filles vinrent à sa rencontre et se placèrent en rangs devant lui sous de fins tissus de lin blanc que des femmes soutenaient à bout de bras de chaque côté. Ces tissus s'étiraient sur une telle longueur que sept filles ou plus marchaient sous chacun d'eux. Il y avait nombre de rangées de femmes sous les tissus et elles chantaient des chants scythes.

Au dîner, note Priscus, l'attribution des places où s'asseoir était prévue avec soin. Attila siégeait au milieu d'un ensemble de divans disposés en fer à cheval, où il était plus honorable d'être assis sur le côté droit que sur le côté gauche. Puis commencèrent les libations. Un échanson apporta une coupe à Attila, avec laquelle il salua la première personne à sa droite. Cette personne se leva et but la coupe à son tour, à petites gorgées ou d'un coup sec, puis elle se rassit. De même tous les autres invités burent-ils en honneur du premier à avoir été salué. Attila procéda de cette manière en suivant la partie droite du fer à cheval, puis la gauche, saluant tous ses hôtes tour à tour. Rien ne saurait mieux illustrer le lien officiel censé exister entre toutes les personnes réunies à la table d'Attila, tout en clarifiant leurs positions respectives dans l'ordre hiérarchique²⁶.

Priscus nous présente aussi Attila en personne. Sa description de l'apparence du chef hun n'a pas été conservée de première main dans les fragments recueillis par Constantin VII Porphyrogénète, mais elle a été transmise par l'intermédiaire de l'historien du VI^e siècle Jordanès, que nous avons déjà mentionné²⁷ :

[Attila] avait une allure hautaine et il lançait ses regards de-ci de-là, si bien que la puissance de son orgueil se reflétait dans les mouvements de son corps. Même s'il était amateur de guerre, il n'était pas enclin à la violence. Il était un très sage conseiller, capable de pitié pour qui la sollicitait et loyal envers ceux qu'il avait acceptés comme amis. Il était de petite taille, avec une large poitrine et une grosse

tête. Ses yeux étaient étroits, sa barbe parsemée et mêlée de gris, son nez plat et il était sombre de teint.

S'agit-il là d'une traduction directe de ce qu'avait écrit Priscus (il écrivait en grec et Jordanès en latin) ou d'une paraphrase ? Le point n'est pas clair, mais, en tout cas, c'est un étonnant portrait du grand conquérant qui émerge de ce texte. Nous nous attendions à ce qu'Attila ne recule pas devant le conflit, mais imaginions-nous le voir décrit comme sage et miséricordieux ? Les deux facettes de son caractère affleurent partout dans le récit de Priscus. D'une part, nous dit-on, il construisit un culte de la personnalité fondé sur sa prédestination divine à la conquête ; d'autre part, il était sans prétention. Priscus conte l'histoire d'un berger qui suivit la trace de sang laissée par une génisse blessée, jusqu'à une épée enfouie sur laquelle elle avait marché :

Il la déterra et la porta directement à Attila. Ce dernier se réjouit de ce cadeau et, comme c'était un homme ambitieux, il conclut qu'il avait été désigné pour diriger le monde entier et que, grâce à l'épée de Mars, lui avait été conférée l'invincibilité à la guerre.

Je suis sûr que la découverte de l'épée, si l'anecdote est authentique, ne fit que confirmer une idéologie de conquête qu'Attila portait déjà en lui. En même temps, sa manière d'être n'était pas ce à quoi l'on aurait pu s'attendre. Priscus relate un dîner chez le chef hun :

Alors que, pour les autres barbares et pour nous, il y avait des mets somptueusement préparés et servis sur des plats d'argent, pour Attila, il n'y avait que de la viande dans une écuelle de bois. [...] Des gobelets d'or et d'argent étaient à disposition des hommes présents à la fête, alors que sa coupe était de bois. Ses habits étaient simples et ne différaient nullement de ceux des autres, sauf qu'ils étaient propres. Ni l'épée qui pendait à son côté, ni les attaches de ses bottes barbares ni la bride de son cheval n'étaient ornées d'or ou de pierres précieuses, comme l'étaient celles des autres Scythes.

Les découvertes archéologiques, comme nous allons le voir plus avant dans ce chapitre, ont démontré que Priscus n'exagérait pas la richesse des ustensiles dont se servaient les élites de l'empire hunnique. Mais, pour le conquérant désigné par Dieu, la simplicité était de bon ton.

Tout ce que ces informations nous apprennent du « vrai » Attila doit être soumis à la critique. Nous ne disposons, pour tout dire, que d'une vision extérieure du

personnage et rien de son fonctionnement interne. Mais, même ainsi, il y a assez d'éléments pour comprendre que nous avons affaire à un homme intelligent, d'une certaine complexité, qui prit un soin extrême de son image publique. Totalement confiant en sa propre destinée, il n'avait aucun besoin des signes extérieurs du pouvoir. Rejeter les riches atours et les mets recherchés, c'était démontrer que des préoccupations aussi futiles étaient indignes d'un homme destiné à la grandeur. Tel était un des secrets du pouvoir d'Attila le Hun. Nous pouvons en percevoir un ou deux autres, grâce à l'histoire de Priscus et à quelques sources complémentaires. Comme on pouvait s'y attendre, il était impitoyable quand il traitait avec des ennemis potentiels. Priscus ne nous dit jamais ce qui arriva aux cinq transfuges hunns que l'ambassade avait ramassés au passage à Naissus ; mais deux autres qui avaient auparavant été restitués à Attila, Mama et Atakam, présentés comme « des enfants de la maison royale », furent empalés²⁸. Le pal semble avoir été la principale méthode pour résoudre la plupart des problèmes dans le monde hunnique. Priscus témoigna par la suite de l'empalement d'un espion qui avait été capturé et de la pendaison de deux esclaves qui avaient tué leurs maîtres hunns au beau milieu d'une bataille²⁹. Et bien qu'elles ne nous donnent aucun détail, nos sources sont unanimes à dire que, d'une manière ou d'une autre, Attila fut responsable de la mort de son frère Bléda.

En même temps, sa violence était tempérée, tant que faire se pouvait. Bien que Bléda lui-même ait été éliminé, une de ses femmes conserva son fief où – rappelons-le – elle reçut Maximin et Priscus avec un grand sens de l'hospitalité quand ils furent pris sous une pluie battante. Que la famille entière de son frère n'ait pas été anéantie semble un bon point en faveur d'Attila et tranche sur le traitement infligé aux épouses de Stilicon et Félix après leur défaite politique.

La raison de l'attitude d'Attila s'explique par sa stratégie en matière de mariage. Il prit de nombreuses épouses, dans certains cas au moins pour des raisons politiques, utilisant les alliances matrimoniales pour s'attirer le soutien de chefs de second rang parmi les Hunns. Bléda avait probablement fait de même, si bien que les épouses des rois devaient avoir d'importantes relations qu'il était raisonnable de ne pas s'aliéner, quand bien même l'un de ces rois était déchu. Il ressort aussi du récit de Priscus qu'Attila avait soin d'honorer ses principaux soutiens. Les libations rituelles avec lesquelles il ouvrait ses dîners officiels non seulement fixaient les hiérarchies, mais elles rendaient à chacun son dû.

Priscus témoigne d'une scène révélatrice quand, au cours de l'ambassade, il arriva dans le complexe palatial. L'épouse d'Onégèse, bras droit d'Attila, sortit pour le saluer et, « portant de la nourriture et [...] du vin (c'est la marque d'un très grand

honneur parmi les Scythes), elle lui souhaita la bienvenue et lui demanda de prendre une part de ce qu'elle avait apporté par amitié. Pour plaire à la femme d'un ami proche, il mangea encore assis sur son cheval ». Entretenir de bonnes relations avec ses principaux soutiens : voilà qui, à n'en point douter, requérait souvent ce type de délicatesse dans le comportement. (Attila pouvait aussi se conduire de manière apparemment déraisonnable, mais c'était surtout le cas quand, de toute façon, il avait décidé de faire éclater un conflit.) Plus concrètement, maintenir de bonnes relations exigeait aussi le partage régulier du butin de guerre³⁰.

Rien de tout cela ne nous fait pénétrer bien loin dans la tête d'Attila, mais nous entrevoyons la recette qui explique son succès : une totale confiance en soi et un charisme qui souvent émanait de lui ; de la cruauté quand il le fallait, mais aussi une capacité de modération, alliée à une réelle perspicacité ; enfin le respect de ses subordonnés, dont la loyauté lui était absolument vitale. Le genre d'emprise qu'Attila avait sur son cercle rapproché est bien illustré par le dénouement de l'ambassade de Priscus. À un premier degré, elle se termina en queue de poisson. L'historien nous donne une merveilleuse description de la manière dont il suivit Attila à la trace tout au long de la plaine du moyen-Danube, une quantité d'aperçus sur la manière dont son empire fonctionnait et il relate même la bagarre qu'il dut mener pour être admis à la cour hunnique. Pour satisfaire aux lois du genre, il aurait alors fallu une confrontation verbale dans laquelle Maximin et Priscus auraient réussi, d'une manière ou d'une autre, à l'emporter sur Attila et à rentrer chez eux en héros. La réalité fut plus prosaïque. Ayant décroché une audience avec tant de difficultés, Maximin et Priscus n'eurent ensuite qu'à ronger leur frein en attendant qu'Attila réponde aux lettres de l'empereur ; leur unique triomphe fut de libérer une noble matrone romaine, du nom de Sylla, en payant une rançon de cinq cents *solidi*, et ils obtinrent ses enfants par-dessus le marché, en gage de bonne volonté. Ils repartirent en compagnie d'un autre proche d'Attila, Bérich, qui commença par se comporter de manière plutôt amicale, mais inexplicablement, une fois de plus, devint hostile en cours de route, reprenant un cheval qu'il avait donné aux Romains et refusant de chevaucher ou de manger avec eux. L'ambassade ne produisit donc ni paix ni guerre, et tout ce que Priscus et Maximin avaient peut-être fait pour améliorer les relations entre Romains et Huns fit long feu.

Mais l'ambassade eut en réalité un autre temps fort, plus dramatique, auquel Priscus ne prit pas directement part. Sur le chemin du retour, traversant les Balkans en compagnie de leur Hun grincheux, Maximin et Priscus croisèrent Vigilas, leur interprète, qui faisait route vers le nord et était censé porter la réponse de l'empereur sur la question des transfuges. Mais, à peine Vigilas eut-il atteint la cour

d'Attila, il fut assailli par des hommes du chef hun qui trouvèrent dans ses bagages la forte somme de cinquante livres d'or. Vigilas commença par se rebiffer, prétendant que l'argent était destiné à payer les rançons de prisonniers et à acheter de meilleures bêtes de somme ; mais – on s'en souvient – Attila avait ordonné que les ambassadeurs romains n'achètent rien, à part de la nourriture, jusqu'à ce qu'une paix totale soit négociée ; et avec cinquante livres d'or, il y avait de quoi acheter du pain pour nourrir une petite armée. Quand Attila menaça de tuer le fils de Vigilas qui l'accompagnait dans son périple, l'interprète avoua. Voici ce qui s'était produit. À Constantinople, tandis que se préparait l'ambassade de Maximin et Priscus, l'éminence grise du moment, l'eunuque Chrysaphios, avait comploté avec l'ambassadeur Édécon pour qu'il assassine Attila, et l'argent trouvé sur Vigilas était le prix à payer à Édécon. Le vrai rôle de Priscus et Maximin, à leur insu, avait été de fournir une façade diplomatique derrière laquelle les hommes de main pouvaient faire leur sale besogne.

Comme si un tel plan n'avait pas été assez dangereux, la situation réelle était encore plus complexe. Dès qu'il avait été au nord du Danube lors de ce premier voyage, Édécon avait tout avoué à Attila. Rédigeant son récit avec du recul, Priscus pouvait comprendre que le complot expliquait tous les étranges incidents que Maximin et lui avaient notés au long de leur trajet. C'était la raison pour laquelle Oreste, l'autre ambassadeur hun, n'avait pas été invité à dîner avec Édécon lors de leur séjour à Constantinople : c'était la soirée où la conspiration commença à se nouer. Et voilà qui expliquait aussi pourquoi les Huns savaient tout de l'objectif prétendu de l'ambassade : Édécon avait été informé de cela aussi et il avait transmis tous les détails à Attila. D'où, également, la conversation privée entre Vigilas et Édécon ; un aparté que ce dernier avait tenté d'expliquer d'une manière qui n'avait pas convaincu Priscus à l'époque même. D'où l'hostilité d'Attila à l'encontre de Vigilas et, surtout, l'étrange interdiction faite aux Romains d'acheter quoi que ce soit d'autre que de la nourriture : c'était en fait un piège pour Vigilas, qui resta sans excuse quand il revint avec l'or. Le complot de Chrysaphios était soigneusement mis au point, mais il n'en était pas moins voué à l'échec dès le départ. L'emprise d'Attila sur Édécon, certainement faite d'un mélange de peur et d'admiration, était bien trop forte pour qu'il se risque à agir contre son maître.

Quand on sait la gravité de l'intrigue, le récit de Priscus est étonnamment détaché. Attila aurait pu faire empaler les ambassadeurs romains à tout moment, puisqu'ils avaient eux-mêmes rompu toutes les règles habituelles qui protègent les diplomates dans leurs déplacements. Une chance pour eux qu'Attila ait été si calculateur ! Plutôt que de pendre à tout-va, il vit dans le complot une occasion de plus pour

renforcer son ascendant psychologique sur les Romains d'Orient. Vigilas obtint la libération de son fils en payant une rançon de cinquante livres d'or supplémentaires ; et deux ambassadeurs hunns, Oreste à nouveau et Eslas, furent envoyés à Constantinople :

[Attila] ordonna à Oreste de se présenter devant l'empereur [Théodose II] en portant autour de son cou le sac dans lequel Vigilas avait mis l'or destiné à Édécon. Il devait lui montrer le sac, ainsi qu'à l'eunuque [Chrysaphios], et leur demander s'ils le reconnaissaient. Eslas devait dire sans détour que Théodose était le fils d'un noble père et qu'Attila aussi était de noble lignage. [...] Mais, alors qu'Attila avait respecté ses nobles origines, Théodose était déchu des siennes et était l'esclave d'Attila, assujetti au paiement d'un tribut. Par conséquent, en l'attaquant par trahison comme un vil esclave, il avait mal agi contre un homme meilleur que lui, dont le destin avait fait son maître³¹.

Quel moment ce dut être ! Imaginons la cour impériale au complet – avec les courtisans drapés dans leurs robes magnifiques, scrupuleusement rangés selon l'ordre de préséance, représentation vivante de la faveur divine qui fondait la suprématie de l'empire romain – à l'instant où s'avancèrent les deux ambassadeurs barbares pour exécuter leur saynète !

Un empire de toutes les couleurs

Pour expliquer la terreur qu'Attila fit régner sur l'Europe, on peut invoquer bien d'autres facteurs que son charisme personnel et ses démonstrations de force subtilement mises en scène. De telles manifestations étaient l'effet autant que la cause de deux phénomènes qui, en l'espace d'une seule génération, avaient transformé les Huns d'utiles alliés de Constantius et d'Aétius en conquérants du monde. Première nouveauté : il existait une centralisation politique au sein de l'empire des Huns. Deuxième nouveauté : étaient incorporés à cet empire des peuples autres que les Huns. Le récit de Priscus nous désigne implicitement les causes de ces changements, sans lesquels Attila n'aurait pu s'imposer et mener sa carrière de conquérant.

Comme nous l'avons vu, Priscus n'était pas le premier diplomate et historien de l'empire romain d'Orient à rendre visite aux Huns. En 411-412, Olympiodore avait pris la mer avec son perroquet, bravant de terribles tempêtes au large de Constantinople, puis dépassant Athènes et remontant l'Adriatique jusqu'à Aquilée,

sur sa côte septentrionale. Malheureusement, il ne subsiste qu'un bref résumé de cette ambassade, mais du moins ce résumé comprend-il une information cruciale :

Olympiodore traite de Donat, des Huns et du naturel talent de leurs rois pour le maniement de l'arc. L'historien décrit l'ambassade à l'occasion de laquelle il se rendit chez eux et chez Donat et [...] il raconte comment Donat fut trompé par un serment et cruellement occis ; comment Charaton, le premier des rois, fut pris de rage à la nouvelle de ce meurtre et comment il fut calmé et apaisé par des cadeaux royaux³².

L'extrait n'est pas exempt d'obscurités ; en particulier pour ce qu'il en est de l'identité de ce Donat, manifestement important – les opinions diffèrent sur le fait de savoir s'il était hun ou pas. Et l'on n'a pas de précisions sur ses meurtriers. Certains ont supposé que l'arrivée de l'ambassade d'Olympiodore ne coïncida pas exactement avec la mort de Donat, mais que son assassinat fut l'aboutissement – plus précoce et plus réussi – du genre de complot auquel notre ami Priscus se trouva mêlé par la suite³³. Mais le point capital est qu'en 411-412, les Huns étaient dirigés par une série de rois (leur nombre exact n'est pas spécifié) et que ces rois intervenaient selon un ordre dans lequel, clairement, le dénommé Charaton (« le premier des rois ») occupait la meilleure place.

Le trait rappelle beaucoup le système hiérarchique d'un autre groupe de nomades, les Agathyrses, dont le sort attira l'attention de Priscus durant sa propre ambassade. Quand les Romains arrivèrent au camp des Huns, Onégèse était parti avec le fils aîné d'Attila pour obtenir la soumission de ce groupe. La situation des Agathyrses en 445 permet d'imaginer ce que fut celle des Huns une génération plus tôt. Comme Priscus en témoigne, une telle ingérence avait été rendue possible par un incident révélateur :

Les [Agathyrses] ont de nombreux dirigeants, en fonction de leurs tribus et de leurs clans ; l'empereur Théodose leur envoya des cadeaux afin qu'ils renoncent unanimement à leur alliance avec Attila et recherchent la paix avec les Romains. L'émissaire qui convoyait les cadeaux ne les distribua pas à chacun des rois selon leur rang, ce qui eut pour effet que Kouridach, le plus élevé dans la fonction, reçut ses dons en second. Ayant donc été humilié et privé des honneurs qui lui étaient dus, il en appela à Attila contre les autres rois, ses compagnons.

En dehors du plaisir d'imaginer le rapport de l'ambassadeur romain qui avait réussi à transformer sa mission en un tel désastre³⁴, le passage nous donne une

certaine idée du genre de système politique qui était en vigueur parmi les Huns au début des années 410³⁵.

Le contraste avec l'époque d'Attila, à peu près une génération plus tard, ne saurait être plus marqué. Priscus passa une longue période à la cour hunnique et consacra de copieux chapitres à décrire sa structure et son mode de fonctionnement. Comme nous l'avons vu, il y avait alors un noyau interne d'hommes d'influence – Onégèse en premier lieu, puis d'autres comme Édécon, Scottas et Bérich – qu'Attila traitait avec grand respect ; mais aucun d'entre eux ne bénéficiait pour autant d'un quelconque degré de dignité royale.

Dans toutes les informations dont nous disposons, il n'y a pas le moindre signe que les Huns aient eu plus d'un seul chef : Attila en personne. La multiplicité des rois se partageant le pouvoir en 411 avait laissé place à un monarque au sens littéral du terme. Du processus qui déboucha sur la concentration du pouvoir aux mains d'un seul homme, il ne reste aucune trace. Mais, comme on pouvait s'y attendre, tous les indices suggèrent que l'évolution ne se fit pas de manière pacifique.

Le dernier acte du drame fut le meurtre par Attila de son frère Bléda. À ce stade, la détention du pouvoir s'était déjà restreinte à deux seuls membres d'une même famille, ce qui laisse à penser que Ruga, l'oncle auquel les frères succédèrent, devait avoir joué un rôle décisif dans la réduction du nombre des lignages royaux chez les Huns.

Sans doute la cruauté du meurtre de Bléda est-elle révélatrice de la manière dont les roitelets supplétifs avaient été éliminés. Les premières tractations entre Constantinople, Attila et Bléda – avant que les Huns n'attaquent Viminacium en 441 – se traduisirent par le retour, comme nous l'avons vu, de deux transfuges huns de sang royal, Mama et Atakam, qui furent aussitôt empalés.

Il pouvait s'agir de cousins d'Attila et de Bléda, car l'oncle Ruga avait eu au moins deux frères ; mais ils pouvaient aussi descendre de lignées royales éradiquées plus tôt par Ruga. Toute la question des transfuges, qui a tellement empoisonné les relations diplomatiques entre Huns et Romains dans les années 440, concernait à l'évidence des membres ou ex-membres de familles royales. Maximin et Priscus durent écouter les noms de dix-sept transfuges lus à haute voix : un très petit nombre, en réalité, ce qui veut dire qu'il s'agit ici d'individus qui représentaient une menace au plus haut niveau. Il est aussi possible que certains des roitelets aient accepté de perdre leur rang royal plutôt que d'être éliminés.

Comparée à ce que nous savons de l'anthropologie des peuples nomades, la centralisation politique – la première des deux transformations qui nous intéressent ici – doit aussi être mise en relation avec une plus profonde mutation chez les

Huns. Des structures de pouvoir décentralisées sont naturellement de règle dans les groupes nomades, puisqu'ils ne peuvent se permettre de regrouper de trop vastes troupeaux, par crainte de surpâturage. Dans le monde nomade, le principal objectif de toute structure politique plus englobante est simplement d'offrir un forum temporaire où négocier les droits de pacage et, en cas de besoin, constituer une armée commune pour protéger ces droits contre les étrangers. Cela étant, la centralisation permanente du pouvoir politique chez les Huns est la preuve irréfutable qu'ils n'étaient plus dans la dépendance économique exclusive du produit de leurs troupeaux.

Priscus fournit un certain nombre d'indices sur la nature de ces ajustements structurels. Comme nous l'avons vu au chapitre 4, les nomades ont toujours besoin d'entretenir des relations économiques avec des producteurs agricoles sédentaires. Tel était clairement le cas des Huns, et des liens commerciaux de ce type étaient encore de mise dans les années 440³⁶. Mais, à l'époque d'Attila, la principale forme d'échanges entre Huns nomades et agriculteurs romains n'était plus des céréales contre des produits d'origine animale, mais de l'argent frais en échange d'aide militaire sous une forme ou sous une autre. Ce type de transactions était apparu dans les générations précédentes, quand les Huns avaient servi comme mercenaires pour le compte de l'État romain. Uldin et ses hommes furent les premiers dont nous savons qu'ils remplirent ce rôle au début des années 400 ; peut-être des troupes hunniques en plus grand nombre avaient-elles aidé Constantius dans la décennie suivante, et elles avaient à coup sûr soutenu Aétius dans les années 420 et 430.

Peu de temps après, le service militaire stipendié se transforma en extorsion de fonds. Quand la ligne fut-elle précisément franchie ? C'est impossible à dire, mais l'oncle d'Attila, Ruga, déclencha certainement une attaque massive contre l'empire romain d'Orient dans l'idée de lui soutirer de l'argent, même s'il offrit aussi ses services comme mercenaire à l'empire d'Occident. Sous le règne d'Attila, les subventions accordées au titre de l'« aide internationale » étaient devenues un tribut ; et du récit de Priscus sur les échanges diplomatiques entre Huns et Romains, il ressort clairement que, de ces tractations et de leurs incursions périodiques au travers de la frontière, les Huns voulaient par-dessus tout obtenir de l'argent, encore de l'argent, toujours de l'argent. Comme nous l'avons déjà vu, le premier traité entre Attila et Bléda d'un côté, les Romains d'Orient de l'autre fixa le montant du tribut annuel à sept cents livres d'or ; à partir de là, les revendications ne pouvaient plus être revues qu'à la hausse. La guerre menée par les Huns contre

les Romains entraînait dans son sillage d'autres échanges à sens unique : le butin, les esclaves et les rançons, comme celle que négocièrent Priscus et Maximin³⁷.

Dans les années 440, la prédation guerrière aux dépens de l'empire romain était donc devenue la source d'un flux de biens toujours plus important en direction du monde hunnique. Pour se débarrasser d'un système de rois plus ou moins à égalité, mais bénéficiant chacun d'un rang propre, celui qui visait la prééminence devait convaincre les partisans des autres rois de lui transférer leur loyauté. Accaparer le flot de profits prélevés sur l'empire romain : tel était le moyen idéal pour qu'un seul homme dispose de capacités de patronage en abondance et pour rendre ainsi les vieilles structures politiques obsolètes. Ce n'était qu'en maîtrisant le nouveau flux de biens qu'un roi en particulier pouvait faire monter les enchères et distancer ses rivaux dans la lutte pour s'attirer des soutiens.

Déjà dans la deuxième moitié du IV^e siècle, les Huns avaient vraisemblablement pillé et intimidé à la fois d'autres nomades et des agriculteurs germains au nord de la mer Noire ; mais la réelle centralisation du pouvoir hunnique ne devint possible que lorsque le gros de la troupe des Huns opéra à proximité du monde romain. Piller et intimider les Goths était un moyen de se procurer des esclaves, un peu d'argent et quelques produits agricoles, mais c'était à peu près tout : trop peu pour lancer une révolution politique à grande échelle. En revanche, faire de même au détriment de l'empire romain, c'était amorcer la pompe à or, d'abord par centaines de livres à l'année, puis par milliers : assez pour transformer à la fois le système économique et le système politique.

Même si l'hypothèse ne saurait être prouvée, on peut interpréter ces transformations comme une évolution éloignant progressivement les Huns du nomadisme, plus que comme une complète rupture avec le passé. Dans des circonstances habituelles – comme nous l'avons déjà mentionné –, les nomades élèvent toute une gamme d'animaux pour exploiter à fond les diverses qualités de pâturage disponibles. Le cheval apparaît en principe comme un animal coûteux, presque un produit de luxe, dont on se sert pour le pillage, la guerre, les transports et le commerce ; sa viande et son lait ne procurent qu'un très faible retour en termes de protéines, comparé à la qualité et à la quantité d'herbage requises. Ce qui fait qu'en général, les nomades n'entretiennent qu'un nombre relativement limité de chevaux. Mais, si la guerre devient une option financièrement attractive, comme ce fut le cas quand les Huns arrivèrent à portée de l'empire romain, alors les nomades peuvent fort bien se mettre à élever un nombre croissant de chevaux pour la guerre ; et au gré du processus, ils vont évoluer en un type particulier de groupe nomade, constitué de guerriers prédateurs. Cette stratégie n'aurait jamais pu

fonctionner comme moyen de subsistance dans la steppe, où les profits potentiels de la guerre étaient nettement moindres.

Il est impossible de prouver que c'est bien ce scénario qui se réalisa, mais il y a un facteur qui fait réfléchir : la taille du territoire hunnique au v^e siècle. Si la plaine hongroise offre des herbages de bonne qualité, elle est nettement plus petite que les plaines de la grande steppe eurasiennne que les Huns avaient laissées derrière eux. Ses quarante-deux mille quatre cents kilomètres carrés représentent moins de 4 % des pâtures disponibles dans la seule République de Mongolie-Extérieure, par exemple. Et sachant que les pacages des Huns étaient désormais si limités, certains historiens se sont demandé si, au v^e siècle, nos nomades n'évoluaient pas vers une existence totalement sédentaire. L'hypothèse est plausible, mais pas nécessaire. La plaine hongroise fournit en principe de quoi nourrir trois cent vingt mille chevaux, mais le chiffre doit être réduit si l'on tient compte des autres animaux, de la forêt, etc. Il serait donc raisonnable de supposer qu'elle peut supporter quelque cent cinquante mille chevaux. Sachant que chaque guerrier nomade a besoin d'une réserve de dix montures pour pouvoir les utiliser à tour de rôle et ne pas les épuiser, la plaine hongroise offrirait donc un espace suffisant pour nourrir le nombre de chevaux nécessaires à quelque quinze mille guerriers. Je doute qu'il y ait jamais eu plus de Huns que cela au total, si bien que, jusqu'au règne d'Attila, rien n'empêche en fait d'imaginer que les Huns avaient en partie conservé leur caractère nomade³⁸. Quoi qu'il en soit, le point important est que, du moment où ils se trouvèrent à portée de main de l'empire romain, les Huns découvrirent une nouvelle manière de gagner leur vie, plus rentable que l'ancienne, fondée sur la prédation guerrière de l'économie relativement riche du monde méditerranéen.

Le témoignage de Priscus illustre aussi, implicitement, l'autre changement fondamental qui rendit possible l'existence de l'empire d'Attila. À sa cour, Maximin et Priscus eurent affaire, dans un premier temps, à un noyau interne de personnages de second rang plus qu'à Attila en personne. Identifier par les noms de ces personnages le groupe linguistique auquel ils ont pu appartenir est périlleux, mais leurs anthroponymes n'en sont pas moins extrêmement intéressants. Il n'y a aucun doute sur le fait qu'Onégèse et Édécon portaient des noms germaniques ou germanisés ; ce n'est qu'une probabilité dans le cas de Bérich et Scottas. Attila (« petit père ») et Bléda sont aussi des anthroponymes germaniques. Ce qui ne veut pas dire que ces individus aient nécessairement été d'origine germanique (même s'ils ont pu l'être) plutôt que hunnique ; car nous savons qu'au milieu du v^e siècle, le « gotique » – un terme collectif pour désigner vraisemblablement une pluralité de dialectes germaniques parlés au travers de l'Europe centrale et orientale,

mutuellement compréhensibles par l'ensemble de leurs locuteurs – était une des langues principales de l'empire hunnique, parlé à la cour d'Attila. En addition à leurs noms hunniques originels (encore faudrait-il savoir quel type de langue les Huns parlaient à l'origine !), d'importants personnages de l'empire hunnique semblent donc avoir porté aussi des noms germaniques ou germanisés³⁹. Pourquoi les langues germaniques jouèrent-elles un rôle essentiel dans l'empire des Huns ?

L'explication réside dans l'évolution de l'empire d'Attila sur une plus longue durée. Dès les années 370, quand ils attaquaient les Goths au-delà de la mer Noire, les Huns forçaient d'autres peuples déjà soumis à combattre à leurs côtés. Quand, pour commencer, ils s'en prirent aux Greuthunges, amorçant ainsi la réaction en chaîne qui allait mener à la bataille d'Andrinople (**voir ci-dessus, p. 265**), ils opéraient alors en collaboration avec des nomades alains iranophones. Et où que nous les rencontrions par la suite, nous constatons que les armées hunniques combattaient toujours en compagnie d'alliés non hunns. Bien qu'Uldin, comme nous l'avons vu au chapitre 5, n'ait pas été un conquérant de l'envergure d'Attila, une fois que les Romains d'Orient eurent désagrégé le groupe de ses partisans, la plupart des hommes qu'ils eurent à réinstaller se révélèrent être des Skires germanophones⁴⁰. De même, au début des années 420, les troupes romaines d'Orient qui intervinrent pour contrer la puissance hunnique à l'ouest des Carpates se retrouvèrent-elles aux prises avec un grand nombre de Goths germanains⁴¹.

Au cours des années qui précédèrent l'ascension d'Attila, le phénomène d'incorporation s'accéléra. Dans la décennie 440, une quantité sans précédent de groupes germaniques se trouvaient graviter dans l'orbite de la formidable puissance du Hun. Son empire, par exemple, comprenait au moins trois sous-ensembles distincts de Goths. L'un d'eux, dominé par la famille des Amales et leurs rivaux, allait jouer par la suite un rôle essentiel dans la création d'un deuxième grand regroupement gothique : les Ostrogoths. Un deuxième sous-ensemble gothique était dirigé, au milieu des années 460, par un homme du nom de Bigélis, tandis qu'un troisième resta sous l'étroit contrôle des fils d'Attila jusqu'à la fin de la même décennie. De surcroît, des Gépides, des Ruges, des Suèves (ceux qui n'étaient pas partis en 406), des Skires et des Hérules, tous germanophones, étaient à ce moment sous la coupe directe des Huns ; de manière plus souple, ces derniers exerçaient aussi leur domination sur les Lombards et les Thuringes, ainsi que sur quelques sous-groupes d'Alamans et de Francs⁴².

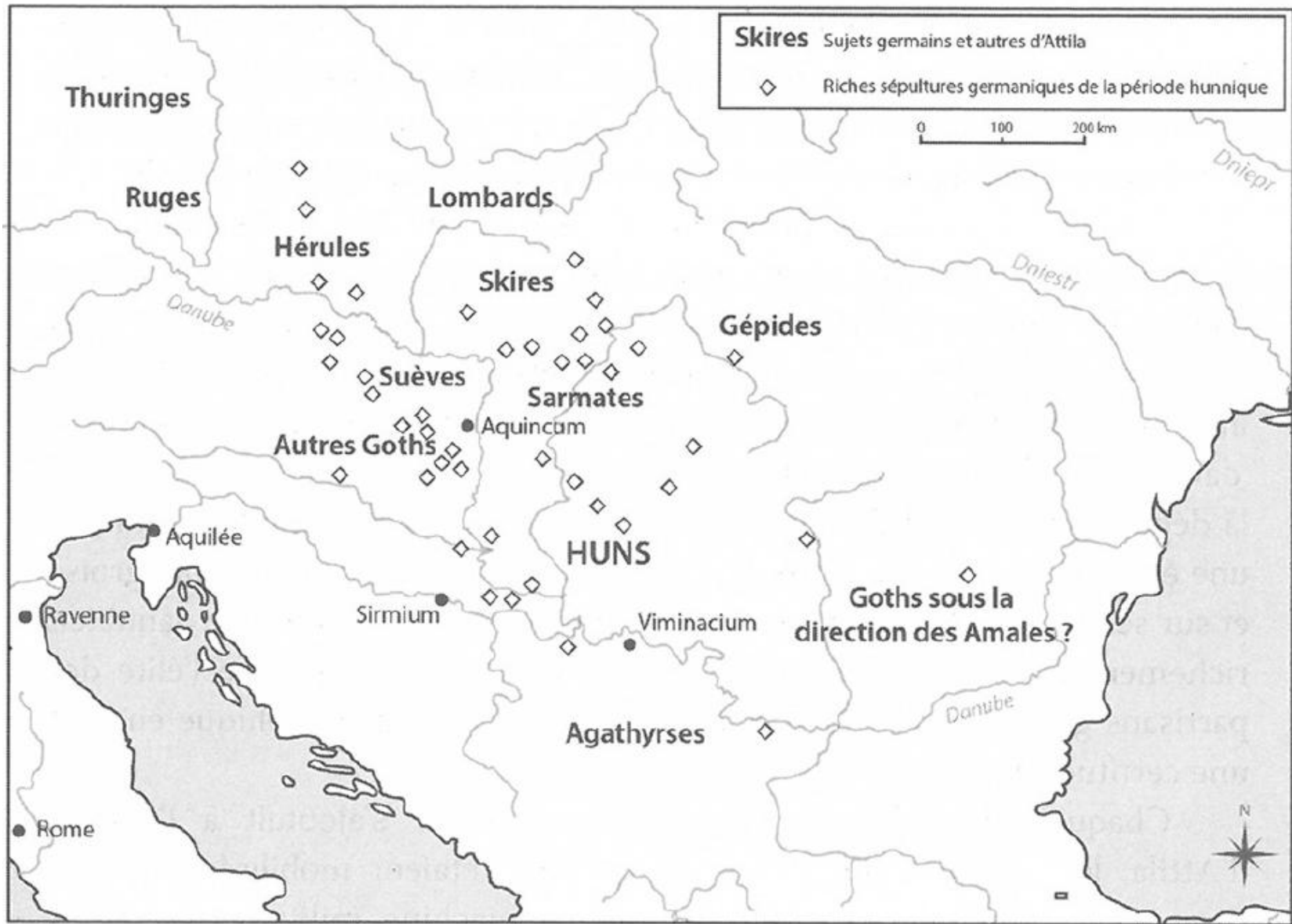
Nous ne pouvons pas chiffrer ce vaste ensemble de populations germanophones, mais les seuls Goths sous la conduite des Amales pouvaient mettre sur pied plus de dix mille combattants, ce qui implique une population totale de l'ordre de cinquante

mille individus. Et il n'y a aucune raison de penser que les autres groupes aient été nettement plus petits, si tant est qu'ils n'aient pas été plus grands. Des dizaines et des dizaines de milliers, voire plusieurs centaines de milliers de germanophones étaient donc intégrés dans l'empire hunnique à l'époque d'Attila. En fait, aux alentours des années 440, il comprenait probablement bien plus de germanophones que de Huns, ce qui explique pourquoi le « gotique » s'était imposé comme *lingua franca* de cet autre empire. Les Germains ne représentaient pas pour autant à eux seuls la totalité des sujets non huns d'Attila. Les groupes d'Alains et de Sarmates iranophones, comme nous l'avons déjà vu, étaient de longue date alliés aux Huns, et Attila continua de saisir les opportunités de s'adjoindre d'autres peuples.

Comme ce catalogue le prouve, l'empire hunnique fonctionnait exclusivement en incorporant des personnes, pas des territoires : d'où le manque d'intérêt latent d'Attila pour annexer de grosses fractions de l'empire romain. Il s'empara de deux provinces sur le moyen-Danube, prélevées sur l'empire d'Occident comme prix de son alliance avec Aétius, ainsi que nous l'avons vu au chapitre 6 ; mais, en dehors de ce cas, il ne se préoccupa que d'établir un cordon sanitaire entre lui et l'empire d'Orient. Bien que, dans les chroniques brèves, il y ait de nombreuses références aux forces militaires d'Attila sous le vocable de « Huns » – ou, si les chroniqueurs affectaient l'archaïsme, sous le nom de « Scythes » –, dans toutes les sources plus détaillées en revanche, il est clair que ses armées, comme celles de ses prédécesseurs moins puissants, étaient toujours composites, formées à la fois de Huns et de contingents provenant des nombreux autres peuples intégrés à l'empire hunnique⁴³.

C'est un point que confirme la documentation archéologique (**cf. carte 12, p. 515**). Depuis 1945, quantité de matériaux ont été exhumés à l'occasion de fouilles cimétériales conduites dans la grande plaine hongroise et sa périphérie, sur des sites datant de la période de domination hunnique dans cette zone (des trésors enfouis ont été découverts, mais personne n'a jamais repéré un des camps d'Attila, puisque seuls devaient subsister des trous de poteaux). Dans tout ce matériel, il s'est avéré extrêmement difficile de trouver de « vrais » Huns. Au total – et ce bilan inclut la steppe de la Volga au nord de la mer Noire aussi bien que la plaine hongroise –, les archéologues ont identifié tout au plus deux cents sépultures qui aient de bonnes chances d'être hunniques. Elles se distinguent par la présence d'arcs, de chaudrons hunniques, de vêtements d'un genre non classiquement européen⁴⁴ et de crânes déformés (certains Huns enserraient les têtes des nouveau-nés, ce qui leur valait un crâne de forme allongée tout à fait caractéristique).

12. Campagnes d'Empire d'Attila



Soit on peut en déduire que les Huns disposaient généralement de leurs morts selon des modalités qui ne laissaient pas de trace, soit il faut trouver une autre explication à la rareté du matériel hunnique⁴⁵. En revanche, ces cimetières du moyen-Danube, datant du ^v^e siècle, ont produit en grande quantité des traces – ou ce qui semble être des traces – des sujets germanains des Huns (malheureusement, il n'est pas possible de les distinguer les uns des autres sur la seule base des découvertes archéologiques)⁴⁶. Ces vestiges offrent de proches analogies avec des vestiges remontant au ^{iv}^e siècle, exhumés dans des zones dominées par les Goths ou d'autres Germains, à l'est et au nord des Carpates. Ceux qui nous intéressent ici – les restes du ^v^e siècle – marquent l'émergence de ce qui a été baptisé « style danubien » dans les sépultures germaniques⁴⁷.

Le style danubien est caractérisé par l'inhumation plutôt que la crémation⁴⁸, avec une grande quantité d'objets déposés dans un nombre relativement limité de riches sépultures (beaucoup d'autres individus étaient enterrés avec peu ou pas de mobilier funéraire). Ces objets caractéristiques incluent des ornements personnels :

en particulier de larges broches semi-circulaires, des boucles de ceinture, des boucles d'oreille avec des pendants polyédriques et des colliers d'or. On trouve aussi fréquemment des armes et des pièces d'équipement militaire : des selles avec des incrustations de métal, de longues épées droites utilisables à cheval et des flèches. Les vestiges dévoilent encore quelques étranges pratiques rituelles : il était devenu assez habituel, par exemple, d'enterrer des miroirs métalliques brisés avec les morts. Le genre d'objets trouvés dans les tombes, les modalités selon lesquelles les gens étaient enterrés et, plus que tout sans doute, la manière dont les femmes en particulier portaient leurs habits – fixés avec une épingle, une *fibula*, sur chaque épaule tandis qu'une autre fermait le vêtement extérieur sur le devant : tous ces éléments coïncident avec ce que l'on peut observer dans des restes à coup sûr germaniques du IV^e siècle. Ces coutumes et ces objets furent ensuite adoptés et diffusés parmi les nombreux sujets d'Attila massés dans la grande plaine hongroise au V^e siècle.

Une des réponses au problème du manque de sépultures hunniques pourrait donc être, tout simplement, que les Huns se mirent à s'habiller comme les peuples germaniques tombés sous leur coupe, exactement de la même manière qu'ils apprirent la langue gotique. Si tel fut le cas, il serait impossible de distinguer un Hun d'un Goth – ou de toute autre personne – dans la documentation cimétériale. Mais, même si nos « vrais Huns » gisent là déguisés pour ainsi dire, il n'empêche qu'il y eut, à la période hunnique, une énorme quantité de Germains enterrés dans la grande plaine hongroise et sur ses franges. Ce que nous voyons dans les sépultures de style danubien richement meublées, ce sont les vestiges en grand nombre de l'élite des partisans germaniques d'Attila. Les dates et la situation géographique en font une certitude absolue⁴⁹.

Chaque fois qu'un nouveau groupe barbare s'ajoutait à l'empire d'Attila, les guerriers du groupe en question étaient mobilisés pour les campagnes hunniques. Ce qui fait que la machine militaire des Huns s'accrut – et s'accrut très vite – en incorporant des contingents toujours plus nombreux de Germains de l'Europe centrale et orientale. À court terme, le phénomène a bénéficié à l'Occident romain assiégé. Comme nombre d'historiens l'ont remarqué, la raison pour laquelle le flot d'immigration germanique vers l'empire romain cessa après la crise de 405-408 (**voir [chapitre 5](#)**), c'est que les Germains qui n'avaient pas franchi la frontière vers 410 se trouvèrent en réalité intégrés dans l'empire hunnique ; et il y a donc une relation inversement proportionnelle entre le flux migratoire en direction de l'empire romain et l'ascension de la puissance hunnique⁵⁰.

Sur le plus long terme toutefois le répit n'était qu'illusoire, et une série de chefs hunns jouèrent un rôle qui n'était pas sans analogie avec celui que les Sassanides avaient joué au Proche-Orient. Pour la première fois dans l'histoire de l'empire romain, les Huns réussirent à unir un grand nombre de voisins européens de Rome dans une nébuleuse qui ressemblait à une superpuissance impériale rivale.

« *Tout le Nord dans la Gaule* »

C'est l'empire d'Orient qui, dans un premier temps, éprouva la force sauvage de cette nouvelle machine de guerre, proprement extra-ordinaire : les communautés romaines des Balkans souffrirent gravement en 441-442, puis encore en 447. Après les deux défaites subies pendant la campagne de 447, les Romains d'Orient n'avaient plus aucune force à jeter dans la lutte contre Attila. Voilà pourquoi, en 449, ils eurent recours à cette tentative d'assassinat dans laquelle Maximin et Priscus se trouvèrent involontairement impliqués. Mais Attila ne laissa pas encore Constantinople en paix. Après avoir refusé d'enterrer la question des transfuges et avoir martelé ses exigences pour l'établissement d'un cordon sanitaire à l'intérieur de la frontière danubienne, il ajouta une autre revendication : il voulait maintenant que les Romains d'Orient fournissent une épouse de noble naissance (avec une dot à la hauteur) pour son secrétaire d'origine romaine. Au cas où ces demandes n'auraient pas été satisfaites, c'étaient autant de prétextes possibles pour la guerre et, d'ailleurs, la constante agitation d'Attila prouve qu'il envisageait sérieusement une autre attaque massive sur les Balkans.

En 450, le climat diplomatique changea brusquement. Une nouvelle ambassade romaine suivit ce même chemin vers le nord que Priscus et Maximin avaient emprunté l'année précédente. L'expédition comprenait cette fois-ci Anatole, un des deux commandants militaires les plus haut placés de la cour d'Orient (*magister militum praesentalis*) et Nomus, le maître des offices (*magister officiorum*). Anatole était bien connu d'Attila, puisqu'il avait négocié avec lui l'accord de paix provisoire qui avait suivi les victoires hunniques de 447. Il est difficile d'imaginer plus prestigieux binôme d'ambassadeurs : Attila avait certainement stipulé qu'il ne voulait traiter qu'avec le gratin.

Priscus nous livre la vision romaine de la tractation qui s'ensuivit : « Au départ, Attila négocia avec arrogance, mais il fut submergé par la quantité de leurs cadeaux et adouci par leurs mots d'apaisement. » Finalement :

Attila jura qu'il respecterait la paix dans les mêmes termes, qu'il se retirerait du territoire romain bordant le Danube et qu'il cesserait d'agiter la question des

transfuges, [...] pourvu que les Romains n'accueillent pas d'autres personnes fuyant loin de lui. Il libéra aussi Vigilas [...] et] un grand nombre de prisonniers sans rançon, offrant à Anatole et Nomus [...] des chevaux et des fourrures d'animaux sauvages⁵¹.

Il est rare qu'un sommet international ait une si heureuse issue ! Radieux, les ambassadeurs s'en revinrent à Constantinople, accompagnés du secrétaire d'Attila à qui il fallait trouver une épouse convenable.

Toutefois, il apparut bientôt qu'Attila s'était mis d'accord avec Constantinople non pas pour avoir été bluffé – comme le voudrait le stéréotype du barbare – par la sagesse de ses interlocuteurs romains, mais parce qu'il voulait sécuriser sa frontière orientale. Il avait décidé de lancer une invasion massive sur l'empire romain d'Occident.

En déclenchant cette nouvelle attaque – comme Priscus en témoigne –, Attila était poussé par sa soif dévorante de nouvelles conquêtes, accomplissant ainsi le destin que les dieux lui avaient assigné et qu'avait jadis révélé sa découverte de l'épée de Mars : conquérir le monde entier. Lors de son ambassade auprès des Huns au cours de l'été 449, Priscus avait été témoin de la manière – déraisonnable selon lui – dont Attila s'était comporté envers des ambassadeurs de l'empire romain d'Occident. Après quoi, Priscus en revient naturellement au caractère d'Attila ; il cite, en l'approuvant, ce qu'un des ambassadeurs eut à dire sur le sujet :

La bonne fortune [d'Attila] et la puissance qui lui avait été donnée l'avaient rendu si arrogant qu'il n'aurait pas accepté de justes propositions s'il n'avait pas pensé qu'elles étaient à son avantage. Aucun dirigeant antérieur de Scythie [...] n'avait jamais accompli tant d'exploits en si peu de temps. Il gouverna les îles de l'Océan [l'Atlantique, ce qui est à l'ouest] et il força les Romains, en plus de la totalité de la Scythie, à lui payer un tribut ; [...] dans le but d'accroître encore son empire, il voulait maintenant attaquer les Perses⁵².

Quelqu'un demanda alors comment Attila prévoyait d'atteindre la Perse depuis l'Europe centrale ; les Huns – lui répondit-on – se rappelaient qu'en suivant la côte nord de la mer Noire jusqu'au bout, ils pourraient arriver en Perse sans avoir à traverser le territoire romain. C'était vrai, bien sûr, mais passer par le Caucase aurait constitué un très long périple et, la dernière fois que les Huns l'avaient fait – en 395-396, pour ce que nous en savons –, ils vivaient alors au nord de la mer Noire, non pas dans la grande plaine hongroise, bien plus loin à l'ouest. D'ambitieux plans de conquête auraient été élaborés sur la base de lointains

souvenirs géographiques : rien d'autre que le désir effréné de conquérir et d'engloutir tout le monde connu.

Mais, comme nous le savons, Attila préféra marcher sur l'Ouest. Les sources se font l'écho d'une pluralité de raisons pour expliquer son choix. Selon un savoureux potin de cour, il pénétra avec ses armées dans l'empire romain d'Occident parce que la sœur de l'empereur Valentinien III, une dame pleine d'entrain et de vigueur répondant au nom de Iusta Grata Honoria, lui offrit sa main avec la moitié de l'empire d'Occident en dot. Elle était censée lui avoir envoyé une broche ornée de son portrait, accompagnée d'une lettre, ce qui aurait suffi à le faire succomber. Honoria était la fille de la grande Galla Placidia, qui avait elle-même de l'affection pour les barbares, comme nous l'avons vu au chapitre 6, puisque, dans les années 410, elle avait été mariée au beau-frère d'Alaric, Athaulf, et avait eu de lui un fils. Jusqu'à ce qu'Aétius s'assure du pouvoir, Placidia, avec sa garde gothique, avait eu tout ce qu'il fallait pour jouer un rôle politique majeur.

Sa fille Honoria se retrouva enceinte. Elle s'était compromise dans une liaison illégitime avec son chargé d'affaires, un certain Eugène. Il fut exécuté et Honoria, écartée de la vie publique, fut promise à un quelconque sénateur du nom d'Herculien. C'est du fond de sa détresse et de son amertume qu'elle avait écrit au seigneur des Huns pour lui demander qu'il vienne à sa rescousse. Mais l'histoire laisse songeur. Même après qu'on eut découvert qu'elle avait écrit à Attila, elle échappa à la mort et fut confiée à la garde de sa mère. Avant de s'interrompre malencontreusement au beau milieu d'une phrase, le fragment de Priscus qui conte cette affaire laisse entendre que d'autres frasques suivirent. Les incartades d'Honoria sont trop bien documentées pour qu'il n'y ait pas là un soupçon de vérité⁵³. Mais je ne crois pas qu'Attila préféra finalement s'en prendre à l'empire romain d'Occident plutôt qu'à la Perse pour les beaux yeux d'Honoria. Tenons simplement compte de la géographie. Comme nous allons le voir dans un moment, après avoir décidé d'attaquer l'empire d'Occident, Attila ne se précipita pas vers l'Italie, où Honoria était confinée, mais il commença par attaquer la Gaule. Sans l'ombre d'un doute, Attila avait une connaissance de la géographie européenne assez précise pour savoir de quel côté des Alpes il avait le plus de chances de trouver son hypothétique épouse. Nous ignorons ce qu'il advint d'Honoria pour finir. Faisant route à l'ouest depuis la Hongrie, les Huns tournèrent à droite vers la Gaule plutôt qu'à gauche vers l'Italie, ce qui suffit à reléguer Honoria à une note de bas de page de l'histoire.

Comme l'indiquent les sources, voler au secours d'Honoria n'était d'ailleurs qu'une des multiples raisons avancées pour expliquer l'invasion de l'Occident par Attila.

Une autre de ces raisons était liée à l'affaire qui avait déclenché sa colère, avant la conversation de l'été 449 au cours de laquelle avaient été évoquées ses éventuelles ambitions sur la Perse. Une ambassade avait donc été envoyée chez les Huns par l'empire d'Occident, spécifiquement pour répondre de l'accusation selon laquelle un banquier romain du nom de Silvanus aurait été en possession de plats d'or appartenant à Attila par droit de conquête. Si triviale qu'ait été la question, Attila n'en menaçait pas moins de faire la guerre si elle n'était pas réglée à son avantage. Il y a aussi des indices, vagues mais assez convaincants, d'une sorte de contact à cette époque entre Attila et Genséric, roi des Vandales : on dit qu'il aurait soudoyé Attila pour qu'il lance ses armées sur l'Occident. Autre possible raison : vers la fin de l'année 450, Attila appuya un candidat au trône, vacant depuis peu, du royaume des Francs ripuaires ; un candidat qui n'était pas celui qu'Aétius avait choisi de soutenir. Et encore : le roi Hun avait récemment accordé l'asile à l'un des chefs de la rébellion dans le Nord-Ouest de la Gaule, qui avait été écrasée par Aétius en 448. On imagine qu'Attila avait à l'esprit l'idée de se servir de lui pour semer la zizanie et faciliter la progression d'une armée hunnique opérant en Occident. Tout à fait dans la même veine, une fois que ses troupes furent en mouvement, le Hun envoya à différents destinataires des lettres contradictoires : certaines prétendaient que l'objectif de sa campagne était d'attaquer non pas l'empire d'Occident, mais les Wisigoths du Sud-Ouest de la Gaule ; d'autres pressaient les mêmes Wisigoths de se joindre à lui pour attaquer l'empire⁵⁴.

Ce qui ressort de tout cela, c'est qu'Attila jouait simultanément de divers prétextes possibles pour assaillir l'empire d'Occident dans les années 449 et 450, alors même qu'il se préparait à lancer l'opération. Envisagea-t-il jamais sérieusement de s'en prendre à la Perse ? J'en doute. Mais, en 449, il n'avait pas encore décidé s'il devait diriger sa prochaine attaque contre la partie orientale ou contre la partie occidentale de l'empire. Et il ne semait pas seulement la discorde dans l'empire d'Occident ; il refusait aussi de régler les problèmes en suspens avec Constantinople. Le généreux traité qu'il finit par accorder à Constantinople eut valeur de signal : à ce moment, il était décidé à solder tout compte avec l'Orient parce qu'il avait jeté son dévolu sur l'Occident.

Au printemps 451, l'imposante armée d'Attila déferla vers l'ouest depuis le moyen-Danube, en suivant probablement la route prise par les envahisseurs du Rhin de 406. « On dit que l'armée était composée du nombre hallucinant d'un demi-million d'hommes », relata Jordanès⁵⁵, révélant par le choix même de ses mots que, pour une fois, il ne croyait pas en un tel chiffre. Mais il n'y a pas à douter qu'il s'agissait d'une armée de grande taille et qu'Attila avait mobilisé la totalité de la

machine de guerre hunnique. Comme le dit Sidoine Apollinaire, un poète gaulois contemporain :

Soudain, le monde barbare, secoué d'une puissante convulsion, déversa tout le Nord dans la Gaule. Derrière le belliqueux Ruge vient le féroce Gépide, avec le Gélon sur ses pas ; le Burgonde excite le Skire ; en avant se précipitent le Hun, le Bellonote, le Neurien, le Bastarne, le Thuringe, le Bructère et le Franc⁵⁶.

Sidoine Apollinaire composait une poésie métrique et avait besoin de noms d'une certaine longueur, accentués d'une manière précise, pour que ses vers fonctionnent. Ce qu'il nous livre ici est un intéressant mélange d'anciens groupes qui n'avaient rien à faire avec l'empire hunnique (Gélons, Bellonotes, Neuriens, Bastarnes, Bructères) et de réels sujets d'Attila (Ruges, Gépides, Burgondes, Skires, Thuringes et Francs), sans oublier bien évidemment les Huns eux-mêmes. Mais, sur le fond, Sidoine Apollinaire avait bien saisi la situation. Et nous savons par d'autres sources qu'un grand nombre de Goths étaient aussi présents⁵⁷.

Aucune des sources conservées ne décrit la campagne en détail, mais nous savons ce qui se passa dans les grandes lignes. Après avoir suivi le Danube supérieur en direction du nord-ouest depuis la plaine hongroise, la horde franchit le Rhin dans la région de Coblenche et continua vers l'ouest (**cf. carte 13, p. 527**). Selon certaines sources – relativement peu fiables, il est vrai –, la cité de Metz tomba le 7 avril, suivie de peu par la vieille capitale impériale de Trèves. L'armée s'enfonça ensuite au cœur de la Gaule romaine. En juin, elle était devant la cité d'Orléans, où une troupe considérable d'Alains au service de Rome avaient leur quartier général. La cité fut soumise à un siège sévère ; à en croire certains indices, Attila espérait attirer de son côté Sangibanus, roi d'une partie des Alains basés dans la cité⁵⁸. Au même moment, selon une autre source elle aussi peu crédible, des éléments de l'armée auraient également atteint les portes de Paris, où ils auraient été repoussés par l'intervention miraculeuse de la patronne de la cité, sainte Geneviève. On a l'impression que les forces hunniques déferlèrent largement et profondément sur la Gaule romaine, pillant et saccageant tout sur leur chemin.

Aétius était encore général en chef de l'empire d'Occident et, comme nous le savons par le deuxième panégyrique conservé de Mérobaude, il avait prévu l'éventualité d'une attaque des Huns sur cette moitié de l'empire au moins depuis 443. Quand, près d'une dizaine d'années plus tard, le péril finit par se concrétiser, il passa à l'action. Face à cette énorme menace, il s'évertua à mettre sur pied une coalition qui ait quelque chance de succès. Le début de l'été 451 le vit s'avancer au travers de la Gaule en direction du nord, avec des contingents des armées romaines

d'Italie et de Gaule, plus des troupes provenant de nombreux groupes alliés comme les Burgondes et les Wisigoths d'Aquitaine sous la conduite de leur roi Théodoric. Le 14 juin, l'approche de cette force hétéroclite contraignit Attila à se retirer des abords d'Orléans. Plus tard dans le même mois, les hommes d'Aétius rattrapèrent la horde qui battait en retraite quelque part à proximité de Troyes, à environ cent cinquante kilomètres plus à l'est.

Le choc eut lieu sur une plaine que diverses sources appellent les Champs catalauniques ou *campus Mauriacus*, mais qui n'a jamais été identifiée de manière concluante :

Le champ de bataille était une plaine s'élevant en pente abrupte jusqu'à une crête dont les deux armées cherchèrent à s'emparer. [...] Les Huns et leurs troupes saisirent le côté droit, les Romains, les Wisigoths et leurs alliés le côté gauche. [...] La ligne de bataille des Huns était disposée de sorte qu'Attila et les plus vaillants de ses guerriers étaient au centre. [...] Innombrables, les hommes de diverses tribus qu'il avait soumises à sa coupe formaient les ailes.

Les Romains et les Wisigoths atteignirent la crête les premiers et repoussèrent toutes les tentatives des Huns pour les en déloger ; c'est ce que nous dit notre source principale, mais elle sombre ensuite dans la rhétorique (pas mauvaise, au demeurant) :

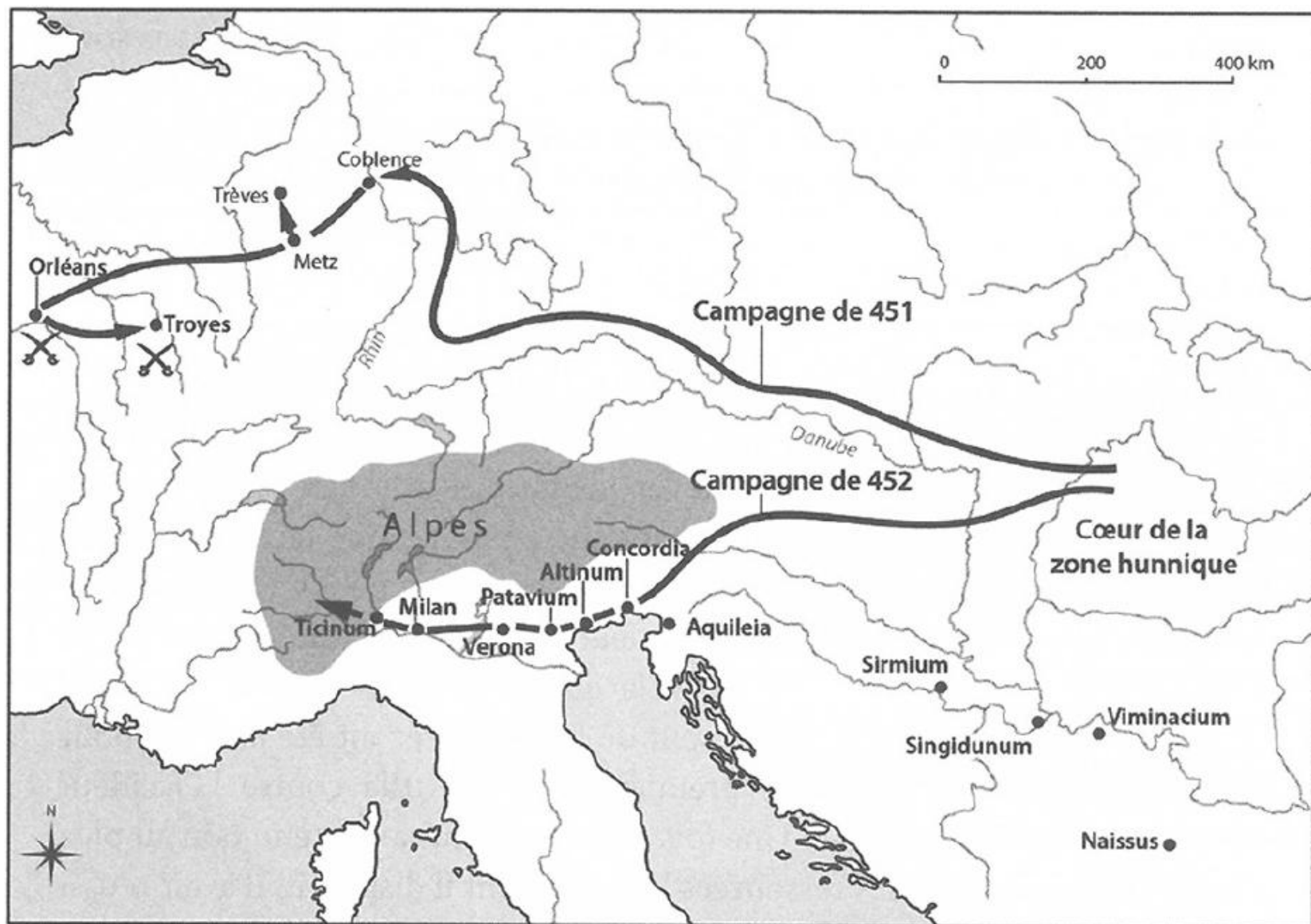
Le combat fit rage, confus, monstrueux, opiniâtre – un combat tel qu'aucun temps ancien n'en avait jamais connu. [...] Un ruisseau coulant entre deux rives basses [...] se gonfla d'un étrange courant et se transforma en un torrent dû au flux de sang. Ceux que leurs blessures poussaient à étancher leur soif insatiable buvaient l'eau mêlée de sang.

Théodoric fut tué dans la bataille, soit frappé par une lance, soit mortellement blessé quand il tomba sous son cheval ; les récits de son trépas sont confus. En suivant encore notre principale source, un total de cent soixante-cinq mille hommes moururent, mais ce chiffre est absurde. À la fin de la journée de combat, Attila était aux abois. Retranchée derrière un cercle défensif de chariots, son armée avait, pour la première fois, subi une lourde défaite. Sa réaction initiale fut d'entasser des selles pour ériger son propre bûcher funéraire⁵⁹. Mais ses lieutenants le persuadèrent que la bataille n'était qu'un incident tactique et il céda. La situation était bloquée, avec les deux armées qui se faisaient face, jusqu'à ce que les Huns commencent lentement à faire retraite. Aétius ne les pressa pas trop fort et préféra dissoudre sa coalition de troupes aussi vite que possible ; une tâche qui lui fut

facilitée par le fait que les Wisigoths avaient hâte de s'en retourner à Toulouse pour régler la succession de leur défunt roi. Attila consentit à la retraite progressive de son armée et, la queue entre les jambes, les Huns revinrent en Hongrie. Bien que le coût de leur avancée ait été énorme pour les communautés romaines, le premier assaut d'Attila contre l'Occident avait bel et bien été repoussé. Une fois de plus, Aétius avait tenu bon au plus fort de la crise. Malgré les ressources limitées dont il disposait, il avait réussi à former une coalition qui avait sauvé la Gaule.

Le Hun passa l'hiver 451-452 dans sa rage recuite, rêvant de nouvelles violences. Cette fois-ci, le sort tomba sur l'Italie. Au printemps 452, son armée franchit les cols des Alpes. Le premier obstacle sur leur chemin fut Aquilée. Ils y furent retardés par les impressionnantes défenses de la cité – Attila envisagea même d'annuler toute la campagne. Sur le point de mettre fin à leur long et vain siège, il vit une cigogne envoyant ses petits hors du nid qu'elle avait construit sur une des tours de la cité et portant un par un ceux qui ne pouvaient pas encore voler. À la vue de ce spectacle, nous dit Priscus, « il ordonna à son armée de rester encore au même endroit, déclarant que l'oiseau ne serait jamais parti [...] s'il n'avait pas eu le présage qu'un désastre imminent allait s'abattre sur la place⁶⁰ ». La cigogne, bien sûr (pour ne rien dire d'Attila), avait raison. La compétence à s'emparer de places fortes que les Huns avaient développée auparavant fit la différence et Aquilée tomba en très peu de temps entre leurs mains. Sa prise leur ouvrait la principale route vers le nord-est de l'Italie.

13. Les campagnes d'Attila en Occident



La horde suivit ensuite les antiques voies romaines en direction de l'ouest et remonta la plaine du Pô. Cette riche région agricole constituait un des centres politiques de l'empire d'Occident et les cités prospères y fleurissaient. Or voici que, comme dans les Balkans, ces cités tombaient les unes après les autres aux mains des Huns ; en peu de temps, ils s'emparèrent successivement de Padoue, Mantoue, Vicence, Vérone, Brescia et Bergame (*cf. carte 13, p. 527*). Attila était désormais aux portes de Milan, qui avait longtemps été capitale impériale. Le siège traîna en longueur, mais Attila l'emporta une fois de plus et un autre centre de l'empire fut donc pillé et mis à sac. Un fragment de l'histoire de Priscus nous a conservé une jolie scène :

Quand [Attila] vit [à Milan], dans une peinture, les empereurs romains assis sur des trônes d'or et les Scythes gisant morts sous leurs pieds, il chercha un peintre et lui ordonna de peindre Attila sur un trône et les empereurs romains portant des sacs sur leurs épaules et déversant l'or à ses pieds.

Mais, comme en Gaule l'année précédente, la campagne d'Attila en Italie ne se passa pas exactement selon ses plans. Les sources pontificales et les scénaristes

d'Hollywood aiment à se concentrer sur un événement frappant : après la prise de Milan, le pape Léon, au sein d'une ambassade de paix qui incluait le préfet Trygétius et l'ancien consul Aviénius, rencontra Attila pour le persuader de ne pas attaquer la cité de Rome. Pour finir, les Huns tournèrent effectivement bride et se retirèrent une fois de plus en Hongrie.

Dans certains cercles, l'épisode fut interprété comme un triomphe personnel du pape dans une négociation diplomatique directe. La réalité était plus prosaïque. Outre un Léon divinement inspiré, d'autres forces étaient à l'œuvre. La campagne italienne d'Attila – pour l'essentiel une série de sièges – manquait d'un réel support logistique ; et avec des hommes souvent entassés les uns sur les autres, l'armée hunnique était vulnérable à bien des égards. Le chroniqueur Hydace le dit en peu de mots : « Les Huns, qui avaient pillé l'Italie et dévasté grand nombre de cités, furent victimes du châtimement divin, car ils furent frappés par des fléaux venus du ciel : la famine et une sorte de maladie. » À l'époque où Milan fut prise, la maladie en effet faisait rage et les vivres s'épuisaient dangereusement. En outre, Constantinople avait un nouveau dirigeant, l'empereur Marcien, et ses troupes, en compagnie des forces qu'Aétius avait pu assembler, étaient loin de rester inactives : « [Les Huns] étaient aussi massacrés par les auxiliaires envoyés par l'empereur Marcien et conduits par Aétius ; ils étaient accablés dans leurs campements à la fois par les fléaux envoyés du ciel et par l'armée de Marcien⁶¹. » On a l'impression qu'au moment même où l'armée hunnique en Italie était harcelée par Aétius à la tête de forces conjointes d'Orient et d'Occident, d'autres troupes de l'empire d'Orient lançaient une incursion au nord du Danube, au cœur du territoire d'Attila. La combinaison était fatale et, comme l'année précédente, le Hun n'eut d'autre choix que de battre en retraite. Profitant d'une sorte de paix ou de trêve dans les opérations, son armée retourna en Europe centrale⁶².

Peut-être la déroute de 451 n'était-elle rien d'autre qu'un incident tactique. Mais deux défaites majeures en deux ans, voilà qui portait un mauvais coup à la réputation du grand conquérant. Ces campagnes en Occident, en fait, étaient bien plus difficiles à mettre au point que ses aventures balkaniques dans la - décennie précédente. L'empire hunnique n'était pas doté de l'appareil administratif de son adversaire romain, si pesant qu'il puisse être. Pour autant que nous le sachions, il se résumait à un unique secrétaire fourni par les Romains et à un prisonnier nommé Rustique, que les Huns avaient gardé pour sa faculté d'écrire des lettres en grec et en latin. Rien n'indique donc que les Huns aient eu l'équivalent de la capacité des Romains à prévoir et déployer le nécessaire support logistique en matière de vivres ou de fourrage pour des campagnes d'envergure. Très

certainement, quand l'ordre de mobilisation était lancé, chaque guerrier était censé apporter une certaine quantité de nourriture avec lui, mais, si la campagne traînait en longueur, l'armée hunnique était forcée de vivre principalement sur le pays. Ce qui veut dire que, dans des opérations sur de plus longues distances, la difficulté qu'il y avait à maintenir l'efficacité de l'armée comme force combattante s'accroissait de manière exponentielle. La fatigue, le risque de pénurie alimentaire et de maladie augmentaient avec l'éloignement. Il y avait aussi toutes chances que l'armée se disperse si largement sur une contrée inconnue en quête de nourriture qu'il devienne difficile de la regrouper pour la bataille. En 447, quand les armées d'Attila étaient allées au plus loin dans la campagne des Balkans, elles avaient marché à l'est le long du versant septentrional des monts Hémus, les avaient franchis, s'étaient ensuite dirigées vers Constantinople pour livrer leur première grande bataille, puis au sud en direction du Chersonèse pour la seconde : un parcours total de quelque cinq cents kilomètres. En 451, l'armée dut couvrir la distance de la Hongrie à Orléans, soit mille deux cents kilomètres environ ; et en 452, de la Hongrie à Milan, dans les huit cents kilomètres, mais, cette fois-ci, ils mirent le siège à la cité en arrivant, ce qui les rendait plus vulnérables aux maladies⁶³. Comme beaucoup d'historiens l'ont observé, dans des campagnes couvrant de si grandes distances à l'intérieur de l'empire d'Occident, Attila et ses troupes étaient presque inévitablement exposés à subir de graves revers.

Mais le chef hun n'entendit pas la leçon. Dès le début de l'année 453, il était encore sur le point de lancer une nouvelle campagne destructrice au travers de l'Europe quand, finalement, le fléau de Dieu en vint à rejoindre son patron. Il avait à peine pris une autre femme (nous ne savons pas combien il en eut au total). La nuit de ses noces, il but beaucoup trop, au point de se faire éclater un vaisseau sanguin, et il mourut. Son épouse était trop effrayée pour donner l'alarme et, au matin, on la trouva à côté du cadavre. Les funérailles furent un déchaînement de deuil et de louanges, comme le raconte Jordanès :

Son corps fut exposé [...] publiquement dans une tente de soie. [...] Les meilleurs cavaliers de toute la tribu des Huns chevauchèrent en cercles autour de lui [...] et contèrent ses hauts faits : « Le chef des Huns, le roi Attila, né de son père Moundzouk, seigneur des plus braves tribus, seul maître des royaumes scythe et germanique, doté de pouvoirs jusque-là inconnus, prit des cités et terrifia les deux empires du monde romain ; sur leurs instances, il accepta de faire la paix, préleva un tribut annuel et, en échange, épargna le reste du carnage. Quand il eut accompli tout cela, [...] il ne tomba pas sous les coups de l'ennemi, ni

par la trahison des siens, mais au beau milieu de sa nation en paix, heureux et sans souffrir ».

Et quand la veillée fut terminée :

Dans le secret de la nuit, ils mirent son corps en terre. Ils le déposèrent dans un triple cercueil, le premier d'or, le deuxième d'argent et le troisième de fer ; [...] le fer parce qu'il soumit les nations, l'or et l'argent parce qu'il reçut les honneurs des deux empires. Ils ajoutèrent aussi les armes d'ennemis gagnées au combat, des attributs de grande valeur, chatoyant de diverses pierres précieuses, et des ornements de toutes sortes. [...] Ensuite [...] ils tuèrent ceux qui avaient été commis à la tâche⁶⁴.

Les Huns et Rome

Le plein effet de l'essor de l'empire hunnique sur le monde romain peut être décomposé en trois phases. La première, comme nous l'avons vu aux chapitres 4 et 5, engendra deux grands moments de crise sur la frontière de l'empire, dans les périodes 376-380 et 405-408, qui obligèrent les Romains à accepter sur leur sol la création d'enclaves aux mains de barbares insoumis. Comme nous l'avons vu, l'existence de ces enclaves créa à son tour l'émergence de nouvelles forces centrifuges, profondément néfastes, à l'intérieur du corps politique de l'empire. Dans une deuxième phase, à la génération précédant celle d'Attila, les Huns se transformèrent, en Europe centrale, d'envahisseurs en constructeurs d'empire, et le flux des réfugiés vers le territoire romain se tarit. Les Huns voulaient mettre des sujets sous leur coupe pour les exploiter et ils firent de leur mieux en ce sens. Dans cette période, Constantius et Aétius furent aussi en mesure d'utiliser la puissance hunnique pour contrôler les groupes d'immigrants qui avaient auparavant franchi la frontière de l'empire dans le but d'échapper à ces mêmes Huns. Toutefois, comme aucun de ces groupes ne fut réellement anéanti, les effets palliatifs propres à la deuxième phase de l'impact hunnique sur le monde romain ne compensèrent nullement les dommages subis dans la première.

Les campagnes militaires massives d'Attila dans les années 440 et au début des années 450 marquent la troisième phase des relations entre Huns et Romains. Leurs effets, comme on pouvait s'y attendre, furent considérables. Les provinces balkaniques orientales de l'empire romain furent dévastées, avec des milliers de morts, tandis que tombait une place forte après l'autre. Comme les vestiges de Nicopolis ad Istrum le montrent nettement, l'administration romaine put être

restaurée, mais ce ne fut pas le cas de la classe possédante, pratiquant le grec et le latin, qui avait prospéré pendant les quatre siècles précédents. La campagne gauloise de 451 et, plus encore, l'attaque sur l'Italie en 452 infligèrent d'énormes dommages à ceux qui eurent le malheur de se trouver sur le chemin des Huns.

Mais, si nous prenons du recul par rapport au drame immédiat et considérons l'État romain de manière plus globale, les campagnes d'Attila, si graves soient-elles, ne menacèrent pas la survie de l'empire. Sa moitié orientale dépendait de l'impôt collecté dans un riche éventail de provinces s'étirant de l'Asie mineure à l'Égypte : autant de territoires hors d'atteinte des Huns. Par rapport au niveau de technologie du siège qu'ils maîtrisaient, la triple muraille ceignant Constantinople rendait la capitale orientale imprenable ; et les Huns n'avaient pas de marine pour s'en emparer en traversant les détroits resserrés qui séparaient les Balkans des riches provinces d'Asie. Une semblable situation prévalait à l'ouest. Du temps d'Attila, l'empire d'Occident subissait déjà une forte pression fiscale, comme nous l'avons vu, mais, en raison des contraintes logistiques propres à l'appareil militaire hunnique, Attila ne fut jamais en mesure de le conquérir. En fait, de bien plus graves dommages avaient été indirectement infligés aux structures de l'empire par l'afflux d'immigrants armés entre 376 et 408. Et c'étaient encore les effets indirects de la pression hunnique qui, à l'époque d'Attila, représentaient la réelle menace pour l'intégrité de l'État romain d'Occident. Parce qu'il devait se concentrer sur le cas d'Attila, Aétius avait moins de temps et moins de ressources pour affronter les autres menaces planant sur l'Occident romain dans la décennie 440. Et ces autres menaces coûtaient bien plus cher à l'empire d'Occident que les invasions hunniques de 451 et 452. L'échec le plus évident et le plus grave était l'abandon forcé de la reconquête de l'Afrique du Nord sur les Vandales.

En de telles circonstances, très malencontreusement, Aétius ne pouvait donner qu'une aide limitée à la péninsule Ibérique. Le départ des Vandales en 429 y avait entraîné un semblant de restauration de l'ordre romain et avait permis de récupérer une part des revenus perdus dans les années 410. Les provinces hispaniques étaient riches et bien développées ; si elles ne supportaient pas la comparaison avec l'opulence de l'Afrique du Nord, elles n'en apportaient pas moins une contribution appréciable aux finances de l'empire d'Occident. Dans les années 410, la plus grande partie de la péninsule, à part la Tarraconaise au nord-est, était hors du contrôle direct de Rome, puisque les Vandales, les Alains et les Suèves se partageaient tout le reste. Après 429, seuls les Suèves restaient en grand nombre, confinés dans une des zones les moins prospères : celle des hautes terres du Nord-Ouest de la Galice. Aétius, comme ses prédécesseurs, se contentait de les laisser là, ne voyant pas la

nécessité de risquer des troupes de valeur pour reconquérir la région⁶⁵. En revanche, jusqu'à ce qu'il soit accaparé par la chute de Carthage dans les mains de Genséric, il concentra ses efforts sur la restauration de l'ordre dans les plus riches provinces abandonnées par les Vandales et les Alains, et veilla à maintenir le flux financier qui en provenait.

Sous leur nouveau roi Réchila, qui succéda à son père en 438, les Suèves profitèrent des soucis d'Aétius avec l'Afrique du Nord pour étendre leur domination. En 439, ils sortirent de la Galice et s'emparèrent de Mérida, la principale cité de la province voisine de Lusitanie. En 440, ils capturèrent le commandant militaire et principal représentant d'Aétius dans la péninsule, le *comes* (le comte) Censorius. En 441, ils prirent Séville et étendirent leur contrôle sur l'ensemble de la Bétique et de la Carthaginoise. Le manque de réponse cohérente de la part d'Aétius, qui à ce moment rassemblait fébrilement ses troupes en Sicile, donna à des groupes locaux d'autodéfense, les *bagaudes*, l'opportunité de saper le pouvoir central en divers endroits de la Tarraconaise, dernière province encore aux mains de l'empire. Comme cela avait été le cas en Gaule, ces soulèvements traduisaient probablement l'affirmation d'un pouvoir local, au moment où l'on sentait l'emprise impériale se relâcher. Au moins une de ces révoltes, menée par un certain Basile in Tyriasso (Tirasona) en 449, semble avoir favorisé une prise de contrôle par les Suèves, peut-être parce que telle semblait la meilleure manière de garantir la paix, tout comme les propriétaires fonciers de Gaule avaient soutenu Athaulf le Wisigoth au début des années 410.

La situation en Espagne se détériora encore plus entre 439 et 441, et le flux de recettes fiscales se tarit. Même après avoir fait la paix avec les Vandales, Aétius ne pouvait plus grand-chose. Une intervention d'envergure était hors de question. Une série de commandants furent envoyés en Espagne : Asturius en 442, Mérobaude en personne en 443 et Vitus en 446. Asturius et Mérobaude concentrèrent leurs efforts sur l'éradication des *bagaudes*, sans doute dans l'idée de tenir ainsi au moins la Tarraconaise. Le plan de Vitus était plus ambitieux. Répétant la stratégie des années 410, il mena une armée associant Romains et Wisigoths en Carthaginoise et en Bétique. Notre principal informateur, l'évêque et chroniqueur Hydace, se plaint des « pillages » commis par ces troupes, mais son attitude était peut-être influencée par l'issue de l'expédition. Quand l'armée de Vitus affronta les Suèves en bataille, elle fut mise en déroute. Aétius avait pourtant réussi à rassembler pour Vitus ce qu'Hydace appelle un ensemble de troupes « pas négligeable » ; les circonstances étant ce qu'elles étaient, c'était un beau témoignage de l'importance qu'il accordait au fait de récupérer les revenus hispaniques. Mais ce

qu'il ne pouvait évidemment pas faire, c'était jeter contre les Suèves tout le poids de ce qu'il restait des armées de campagne d'Occident, car il lui fallait les garder en réserve pour défendre l'empire contre Attila. La défaite de Vitus confirma la mainmise des Suèves sur la majeure partie de la péninsule ; et une fois de plus, l'essentiel des recettes hispaniques était perdu⁶⁶.

La Bretagne romaine était aussi à l'agonie. Comme le prouve la lettre envoyée par Honorius en 410 « exhortant [les Bretons] à se défendre par eux-mêmes » (**voir ci-dessus, p. 381**), l'empire n'avait nulle prétention à exercer un contrôle direct sur l'île ; mais la vie à la romaine n'en avait pas moins survécu dans certaines parties de la province, et il y avait bon nombre de contacts informels entre les Britto-Romains et leurs homologues sur le continent. En 429, puis de nouveau au début des années 440, l'évêque Germain d'Auxerre se rendit à plusieurs reprises dans l'île pour aider les chrétiens locaux à combattre l'influence des hérétiques pélagiens⁶⁷. L'hérésie, toutefois, n'était pas le seul problème qu'avait à affronter cette dernière génération de Britto-Romains : des incursions venues d'Irlande (les Scots) et d'Écosse (les Pictes) jetaient le trouble sur les franges occidentales et septentrionales de la province, tandis que les Saxons, franchissant la mer du Nord, profitaient aussi de l'isolement des Britto-Romains pour commencer à faire main basse sur leurs richesses. Ces attaques saxonnes posaient problème au moins depuis le III^e siècle et elles avaient justifié la construction de fortifications massives le long des côtes orientales et méridionales de l'île. Certaines d'entre elles existent encore aujourd'hui, en particulier les forts de Portchester et Caerleon. Nous ne savons pas qui exerçait l'autorité dans le monde perturbé de la Bretagne sub-romaine, mais, pour une génération environ, les cités continuèrent à fonctionner, produisant encore quelques recettes fiscales, au moins en nature⁶⁸.

Un auteur du VI^e siècle, le moine Gildas, dans son traité justement nommé *Sur les ruines de la Bretagne*, rapporte que le pouvoir finit par tomber aux mains d'un tyran qu'il ne nomme pas et que Bède appelle Vortigern. Lui et un « conseil » (peut-être des représentants issus de ce qui subsistait des conseils municipaux) décidèrent qu'employer des mercenaires saxons était la solution aux problèmes des Britto-Romains, si souvent en danger et si souvent pillés. Ce qui se passa ensuite est conté dans ses grandes lignes par Gildas qui, certes, écrivait un conte moral à destination de sa propre époque, mais dont le récit, autant qu'on puisse en juger, est relativement fiable⁶⁹ :

Les [Saxons ...] demandèrent qu'on leur donne des vivres, se présentant eux-mêmes, faussement, comme des soldats prêts à encourir d'extrêmes dangers pour

leurs excellents hôtes. Les vivres leur furent accordés et, pour un bon moment, ils « fermèrent la gueule du chien ». Puis ils se plaignirent encore que leur subvention mensuelle était insuffisante [...] et jurèrent qu'ils rompraient leur accord et pilleraient l'île entière si de plus généreux émoluments ne s'amoncelaient pas sur eux. Il n'y eut aucun délai : ils mirent immédiatement leurs menaces à exécution.

D'où le résultat :

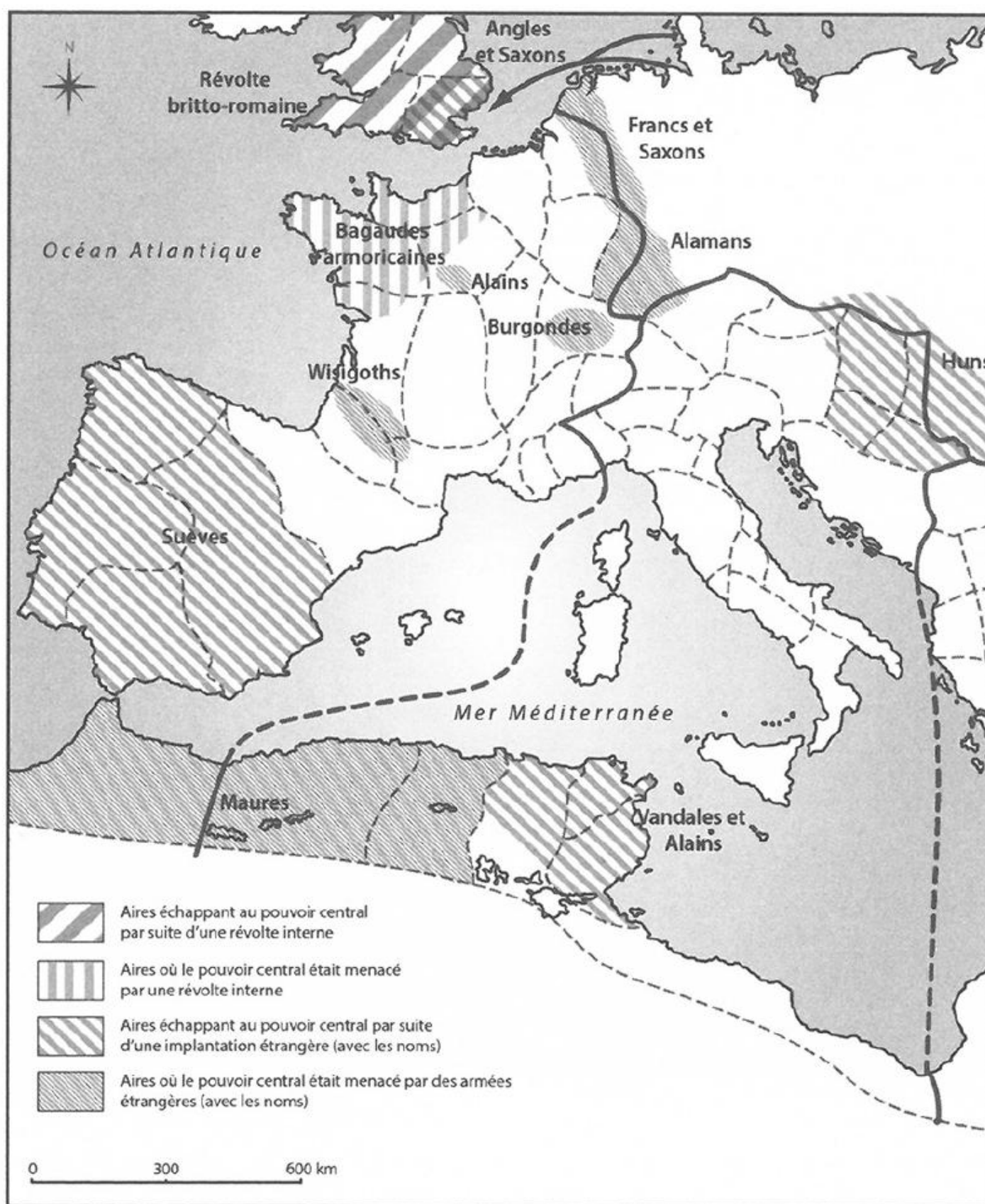
Toutes les principales villes furent anéanties sous les coups répétés des béliers ennemis ; anéantis aussi tous les habitants – indifféremment prélats de l'Église, prêtres et peuple – tandis que les épées étincelaient de toutes parts et que crépitaient les flammes. [...] Au milieu des places, les pierres de fondation des hauts murs et des tours qui avaient été arrachées à leurs bases imposantes, de saints autels, des lambeaux de cadavres couverts d'une croûte pourpre de sang coagulé semblaient avoir été mélangés dans quelque épouvantable pressoir.

Gildas ne date pas la révolte ; en réalité, il ne date explicitement aucun fait. Mais deux chroniques rédigées en Gaule notent que les conditions se détériorèrent gravement dans ce qui restait de la Bretagne romaine aux alentours de l'an 440 ; au passage, la connaissance des événements survenus en Bretagne dans ces deux sources démontre que les relations n'étaient pas rompues entre les rivages de la Manche, ce qui ressort également de la *Vie de saint Germain*. Confrontés à une situation qui allait de mal en pis, les Britto-Romains lancèrent un dernier appel pour être à nouveau pris sous l'aile de l'empire, en écrivant officiellement à Aétius. La date de la lettre est sujette à controverse, mais Gildas se réfère à Aétius comme ayant déjà été « trois fois consul ». Or Aétius devint consul pour la troisième fois en 446 : si la formulation de Gildas est exacte, l'appel arriva donc au moment précis où il scrutait anxieusement le Danube pour y discerner les signes avant-coureurs de la tempête hunnique en gestation. Mais, même si Gildas s'est trompé sur un détail, l'essentiel reste vrai : Aétius faisait face ailleurs à trop de périls pour être en mesure de répondre à l'ultime appel désespéré des Britto-Romains⁷⁰.

Le tableau était sombre. En 452, l'empire d'Occident avait perdu une proportion considérable de ses provinces (**cf. carte 14, p. 540**) : la totalité de la Bretagne, la majorité de l'Espagne, les plus riches provinces d'Afrique du Nord, les parties de la Gaule du Sud-Ouest cédées aux Wisigoths, plus la Gaule du Sud-Est cédée aux Burgondes. En outre, une grande partie des provinces restantes avait aussi connu de graves combats dans la dernière dizaine d'années, et les recettes provenant de ces

aires devaient, elles aussi, avoir été substantiellement réduites⁷¹. Le problème de la diminution des ressources était de plus en plus écrasant. Le rôle indirect des Huns dans ce processus d'érosion, pour avoir originellement poussé nombre des Goths armés à franchir la frontière, avait fait beaucoup plus de mal que tout autre dommage directement causé par Attila.

14. Pertes et menaces affectant l'empire d'Occident vers 445



¹. Pour des points de vue sur Attila, voir THOMPSON (1996), p. 226-231 ; MAENCHEN-HELFEN (1973), p. 94 sq. La citation est extraite de MARCELLINUS COMES, *Chronique*, sous l'année 447, 2. Il y a quelques années, on m'a

demandé de réviser le vieil article sur Attila dans le *Oxford Dictionary of the Christian Church*. On m'a donné pour consigne : changez ce que vous voulez, mais gardez « le fléau de Dieu ».

[2](#). Une source date la mort de Ruga de 434, mais c'est, à l'évidence, une date erronée ; voir MAENCHEN-HELFEN (1973), p. 91-94.

[3](#). Les trois citations suivantes proviennent de PRISCUS, fragments 2, 6, 1 et 6, 2.

[4](#). On peut comparer les approches de THOMPSON (1945) et BLOCKLEY (1972).

[5](#). JULIEN, *Lettre aux Athéniens*, 279A-B ; AMMIEN MARCELLIN, 16, 2 *sq.* : voir MATTHEWS (1989), chapitre 6.

[6](#). Pour une introduction sur le développement des villes jalonnant la route de la soie, voir BOULNOIS (1963).

[7](#). AMMIEN MARCELLIN, 31, 10, 3-5 offre un excellent exemple d'informations circulant au travers de la frontière à partir de l'hiver 377-378. Les Alamans furent mis au courant des mouvements de troupes romaines par un soldat à la retraite, mais aussi par leurs propres observations.

[8](#). Sur le contexte de sa vie, voir TOYNBEE (1973) ; RUNCIMAN (1929).

[9](#). Ce que nous avons conservé du volume 50 laisse à penser que la plupart des autres volumes ont effectivement existé ; la citation provient de la Préface aux *Extraits sur les vertus et les vices* de Constantin VII Porphyrogénète.

[10](#). Pour une introduction à l'entreprise de Constantin VII Porphyrogénète, voir LEMERLE (1971), p. 280-288.

[11](#). Je m'appuie ici largement sur MAENCHEN-HELFEN (1973), p. 116-117.

[12](#). Travailler sur son livre, c'est un peu comme travailler sur Priscus ! Comme l'introduction de son éditeur l'explique, Otto J. Maenchen-Helfen consigna un texte « magnifiquement dactylographié » aux services de la California University Press au début du mois de janvier 1969, mais il mourut peu de jours après. Il s'avéra que le tapuscrit ne contenait pas un ouvrage complet, mais seulement quelques chapitres et, en dépit d'un gros travail d'édition, le livre finalement publié reste hautement lacunaire, car il y manque un grand nombre de passages. Mais, à nouveau comme dans le cas de Priscus, cela n'enlève rien à la qualité de ce dont nous disposons.

[13](#). MAENCHEN-HELFEN (1973), p. 86-103, commentant THÉOPHANE, AM, 5942.

[14](#). Puisqu'il s'écoule six ans de 442 à 447, huit mille quatre cents livres auraient dû être payées dans cette période, mais le fait que les arriérés aient été d'un montant de six mille livres laisse à penser que seules deux mille quatre cents livres avaient été versées.

[15](#). Nov. *Theod.*, 24.

[16](#). Sur le recrutement des Isauriens, voir THOMPSON (1946).

[17](#). Citée dans MAENCHEN-HELFEN (1973), p. 121.

[18](#). Vie d'*Hypace*, 104.

[19](#). POULTER (1995) et (1999).

[20](#). PRISCUS, fragment 9, 3, p. 238 ; pour sa survie après l'attaque des Avars cent cinquante ans plus tard, voir THÉOPHYLACTE SIMOCATTA, *Histoire*, 7, 3. Les deux citations suivantes sont de PRISCUS, fragment 9, 3.

[21](#). Sur la route, voir *id.*, fragment 11, 2, p. 263. Sur les tentes, voir *ibid.*, 2, p. 251.

[22](#). *Ibid.*, 2, p. 275.

[23](#). Nous avons pratiquement la totalité du récit de Priscus, transmis par une quantité de fragments différents. Ces fragments sont classés par ordre chronologique et traduits dans GORDON (1960), chapitre 3 (avec commentaire) et BLOCKLEY (1983), fragments, lignes 1-15, 2. Sous réserve d'indications contraires, les citations dans le reste de ce chapitre sont extraites de Priscus.

[24](#). PRISCUS, fragment 11, 2, p. 247-249.

[25](#). Sur les murs d'enceinte, voir PRISCUS, fragment 11, 2, p. 265 ; sur les bâtiments, voir *ibid.*, 2, p. 275 ; sur la disposition des sièges, voir *id.*, fragment 13, 1, p. 285 ; sur les meubles, *id.*, fragment 11, 2, p. 275 ; sur les salutations, voir *ibid.*, 2, p. 265.

[26](#). Un peu comme dans la kremlinologie aux temps de la Guerre froide, ce cérémonial devenait parfaitement clair quand quelqu'un était promu ou rétrogradé.

[27](#). Les deux citations suivantes sont extraites de JORDANÈS, *Getica*, 34, 182 ; 35, 183 (= PRISCUS, fragment 12, 2).

[28](#). *Id.*, fragment 2, p. 227.

[29.](#) ID., fragment 14, p. 293.

[30.](#) ID., fragment 11, 2, p. 267. Le partage du butin, comme nous allons le voir, est un moment qui est nettement discernable dans la documentation archéologique, mais qui est aussi mentionné en passant dans les sources écrites : voir par exemple PRISCUS, fragment 11, 2 p. 263 *sq.*

[31.](#) ID., fragment 15, 2, p. 297.

[32.](#) OLYMPIODORE, fragment 19.

[33.](#) Certains commentateurs s'en sont pris à MATTHEWS (1970) en lui reprochant d'avoir eu une lecture au premier degré ; voir MATTHEWS (1985), note additionnelle. Mais le texte est ambigu et le point de vue de Matthews a de bonnes chances d'être juste.

[34.](#) « Bon, d'accord, je crois que j'ai donné les meilleurs cadeaux au mauvais roi et les Agathyrse sont désormais nos ennemis mortels. Désolé ! » Un joli cafouillage diplomatique, presque aussi réussi que quand la reine d'Angleterre a cité la bataille de Waterloo comme un excellent exemple de collaboration anglo-germanique, au grand dam des Français.

[35.](#) Ce témoignage porte un coup fatal à l'idée qu'Uldin, pourtant au premier rang avant 411, ait eu un pouvoir comparable à celui d'Attila. Il y a d'autres raisons – nous l'avons vu – de rejeter une telle idée (**voir ci-dessus, p. [299](#)**), mais – ce qui est tout aussi important – il est clair qu'aucun roi hun ne disposait déjà d'un tel pouvoir.

[36.](#) Une partie de la manœuvre pour prendre Vigilas la main dans le sac consista à interdire aux Romains d'acheter d'autres chevaux aux Huns ; et le premier conflit des Romains avec Attila et Bléda se manifesta par une attaque surprise un jour de marché (PRISCUS, fragment 6, 1).

[37.](#) Elle atteignit la somme non négligeable de près de sept livres d'or.

[38.](#) Les chiffres cités sont repris de LINDNER (1981) ; dans un article fameux, il concluait que, puisque les armées hunniques à l'époque d'Attila comptaient certainement des dizaines de milliers d'hommes, les Huns ne pouvaient plus avoir été nomades à ce moment, car il n'y aurait pas eu assez d'espace en Hongrie pour tant de chevaux. Mais Lindner négligeait un point essentiel : la plus grande partie des effectifs militaires d'Attila était fournie par ses sujets germaniques et non par les Huns eux-mêmes, si bien qu'il n'y avait pas besoin d'imaginer une telle quantité de chevaux. La question des effectifs militaires est approfondie plus avant dans ce chapitre.

[39.](#) Sur les langues, voir PRISCUS, fragment 11, 2, p. 267 : « Comme ils étaient un mélange de peuples, en plus de leur propre langue, ils pratiquaient le hunnique ou le gotique, ou encore le latin pour ceux qui avaient affaire aux Romains. » Sur les noms, voir MAENCHEN-HELFEN (1973), p. 386 *sq.* ; voir aussi JORDANÈS, *Getica*, 9, 58 sur le croisement de noms entre groupes de langues différentes.

[40.](#) SOZOMÈNE, *Historia ecclesiastica*, 9, 5 ; *Codex theodosianus*, 5, 6, 3.

[41.](#) THÉOPHANE, AM, 5931 ; voir PROCOPE, *Guerres*, 3, 2, 39-40, avec le commentaire de CROKE (1977). La date peut être 421 ou 427.

[42.](#) Les Gépides, les Ruges, les Suèves, les Skires et les Hérules sont tous cités dans le récit, postérieur à la mort d'Attila, des événements qui se produisirent sur la grande plaine hongroise (**voir [chapitre 8](#)**), tandis qu'Attila intervint dans les affaires politiques internes des Francs (PRISCUS, fragment 20, 3) ; ce qui fait qu'il est fort probable qu'il exerça une sorte d'hégémonie sur les Lombards et les Thuringes, voire sur les Alamans, qui tous vivaient à proximité du cœur des territoires hunniques.

[43.](#) Je trouve Priscus parfaitement clair, à la différence de BALDWIN (1980) qui prétend que ces termes sont tous employés de manière confuse et fallacieuse.

[44.](#) On peut dire comment les gens étaient vêtus en observant l'endroit où ils portaient leurs fibules – le peu qui tend à subsister de l'habillement dans la plupart des tombes.

[45.](#) La difficulté à percevoir les traces archéologiques de la présence hunnique peut s'expliquer par des raisons radicales (des cadavres laissés exposés aux éléments et aux animaux sauvages) ou plus prosaïques (une crémation suivie de la dispersion des cendres, ou des corps enterrés sans aucun mobilier funéraire datable). C'est cette dernière raison qui fait que, souvent, les cimetières médiévaux de l'Europe septentrionale ne peuvent plus être situés chronologiquement une fois les populations converties au christianisme.

[46.](#) Même si, à l'occasion, les sources écrites offrent une information qui peut être utilisée en relation avec la documentation archéologique pour identifier des groupes particuliers.

[47.](#) Les styles archéologiques se différencient les uns des autres par de sensibles variations dans la décoration de mobiliers funéraires par ailleurs semblables dans leurs grandes lignes. Dans l'ordre chronologique – mais les chevauchements sont fréquents –, la série commence avec le style Villafontana, suivi par les styles Untersiebenbrunn et Domolospuszt-Bacsordas (des noms à coucher dehors !).

[48.](#) Nombre des groupes germaniques d'Europe centrale, du I^{er} au III^e siècle, ont pratiqué la crémation, mais l'inhumation était déjà répandue plus largement avant l'arrivée des Huns.

[49.](#) Pour une introduction à ces découvertes, voir BIERBRAUER (1980) et (1989) ; KAZANSKI (1991) ; TEJRAL (1999). WOLFRAM (1985) a quelques excellentes illustrations.

[50.](#) L'importance de ce point a d'abord été soulignée par BURY (1928).

[51.](#) PRISCUS, fragment 15, 4, p. 299.

[52.](#) ID., fragment 11, 2, p. 277.

[53.](#) Sources dans *PLRE*, vol. II, p. 568-569. En outre, ce genre de comportement est typique des gens riches et désœuvrés, particulièrement ceux qui sont pleins d'énergie et de détermination, quand ils sont enfermés dans l'étiquette d'une vie de cour sophistiquée. Au Népal, en 2001, un prince ivre devint fou furieux et tua dix de ses parents, y compris le roi en titre, avant de se suicider ; les lecteurs qui ont la mémoire assez longue se souviendront de la mort, qu'on tenta d'étouffer, d'une princesse saoudienne qui s'était écartée du droit chemin du *farniente*.

[54.](#) Sur les plats, voir PRISCUS, fragment 11, 2, p. 263, 265 et 277. Sur la succession chez les Francs, voir PRISCUS, fragment 20, 3. Sur les contacts avec Genséric et sur le contexte diplomatique général, voir CLOVER (1972).

[55.](#) JORDANÈS, *Getica*, 33, 182.

[56.](#) SIDOINE APOLLINAIRE, *Poème* 7, 319 sq.

[57.](#) Mon récit des deux campagnes occidentales d'Attila s'appuie massivement sur THOMPSON (1996), chapitre 6 ; MAENCHEN-HELFEN (1973), p. 129 sq. Ce dernier ne vaut que pour la campagne d'Italie : on ne trouve pas de récit de l'attaque contre la Gaule parmi les fragments subsistants (**voir ci-dessus, [note 12](#)**).

[58.](#) JORDANÈS, *Getica*, 195.

[59.](#) Le récit de la bataille est dû à JORDANÈS, *Getica*, 38, 197-41, 218.

[60.](#) PRISCUS, fragment 22, 2, p. 313 (= PROCOPE, *Guerres*, 3, 4, 33-34).

[61.](#) HYDACE, *Chronique*, 154.

[62.](#) Le fait qu'Aétius n'ait pas pu ou pas voulu prendre Attila de front en s'appuyant sur une autre confédération, comme en Gaule, a suscité bien des commentaires. PROSPER TIRO, sous l'année 451, dit qu'Aétius fut pris au dépourvu et certains historiens l'ont pris au pied de la lettre. MAENCHEN-HELFEN (1973), p. 135 sq., reconstitue de manière fort convaincante les contre-mesures d'Aétius et les replace dans le contexte des autres dispositions défensives romaines dans la plaine du Pô. Je suis aussi Maenchen-Helfen dans son interprétation d'Hydace, *Chronique*, 154 pour comprendre qu'Aétius reçut l'aide militaire de l'Orient en Italie, de la même manière qu'il bénéficia d'une campagne des troupes d'Orient sur le Danube.

[63.](#) Même à l'époque contemporaine, des armées opérant sur de telles distances ont connu des revers. À l'été 1914, les armées allemandes arrivèrent aux portes de Paris avant de devoir faire marche arrière (sans qu'il soit mention d'une intervention de sainte Geneviève). Elles furent arrêtées par une audacieuse manœuvre tactique de l'armée française sur la Marne, mais aussi par leur propre épuisement qui permit aux Français de saisir leur chance. Un soldat anglais, se repliant avant l'avance allemande, témoigna en ces termes : « La plus grande pression, [...] c'était la fatigue. [...] Je suis tombé de mon cheval plus d'une fois et j'ai vu que d'autres faisaient de même, en s'effondrant lentement vers l'avant, s'agrippant à l'encolure de leur cheval, à moitié étourdis, à peine conscients. À chaque halte, les hommes croulaient immédiatement dans le sommeil » ; cité dans KEEGAN (1988), p. 107. Il y avait bien sûr une foule de différences entre 451 et 1914. En 1914, la distance de la Belgique à Paris fut avalée à toute allure, en deux semaines environ : les hommes marchaient quarante kilomètres par jour. L'avancée des Huns se fit plus lentement. En 1914, les Allemands avaient voyagé jusqu'à la frontière entre

l'Allemagne et la Belgique en train, ce qui laissait quelque cinq cents kilomètres à couvrir à pied ou à cheval et, de surcroît, ils avaient des vivres et des convois de chariots.

[64.](#) JORDANÈS, *Getica*, 49, 256-258.

[65.](#) Même s'ils tentèrent de négocier un accord de paix entre les Suèves et les habitants de la province de Galice.

[66.](#) Toute histoire de l'Espagne dans les décennies 430 et 440 doit partir d'Hydace, 91-142.

[67.](#) L'hérésie pélagienne est ainsi nommée en référence au théologien britto-romain Pélage, qui soutint l'idée – notamment contre Augustin – que le salut ne requérait pas que la grâce divine – d'autres la mettaient au premier plan –, mais aussi un grand effort individuel pour mener une vie vertueuse.

[68.](#) Mais plus rien en numéraire, car, dans l'économie locale, les activités autres que vivrières, comme l'industrie de la poterie, semblent s'être effondrées vers 420.

[69.](#) Les trois citations suivantes sont extraites de GILDAS, *Sur la ruine de la Bretagne*, 23, 5 ; 24, 3 et 20, 1.

[70.](#) Sur la crise des années 440 et la fin de la Bretagne romaine, voir par exemple CAMPBELL (1982), chapitre 1 ; HIGHAM (1992), chapitres 5-8 ; SALWAY (1981), chapitre 16 ; ESMONDE CLEARY (2000).

[71.](#) À savoir le reste de l'Afrique du Nord, la Gaule méridionale jusqu'à Arles vers l'est, la Gaule du Nord-Ouest affectée par les bagaudes, la Gaule centrale et l'Italie septentrionale touchée par les campagnes d'Attila.

Troisième partie

CHUTES D'EMPIRES

LA CHUTE DE L'EMPIRE HUNNIQUE

La chute de l'empire d'Attila est en elle-même une histoire extraordinaire. Jusqu'en 350 environ, les Huns n'étaient absolument pas présents dans l'histoire européenne. De 350 à 410, les seuls d'entre eux que la plupart des Romains avaient rencontrés se réduisaient à quelques petites bandes de pillards. Dix ans plus tard, des Huns en grand nombre s'étaient établis à l'ouest des Carpates sur la grande plaine hongroise, mais, le plus souvent, ils intervenaient encore comme utiles alliés de l'État romain. En 441, quand Attila et Bléda lancèrent leur première attaque sur la frontière romaine, ces « alliés » révélèrent leur nouveau visage. En quarante ans, surgis de nulle part, ils avaient accédé au statut de superpuissance européenne. À tous égards, la mutation était impressionnante. Mais l'écroulement de l'empire d'Attila fut encore plus spectaculaire. En 469, à seize ans seulement de sa mort, les derniers des Huns cherchaient refuge au sein de l'empire d'Orient. Leur extinction allait avoir de profondes répercussions sur l'Occident romain.

De l'empire à l'extinction

Reconstituer l'écroulement de la puissance hunnique en Europe centrale n'est pas chose facile. Notre vieil ami Priscus exposa l'histoire en détail, mais, comme la diplomatie ne joua pas grand rôle dans l'affaire, son récit n'intégra guère les *Extraits sur les ambassades* recueillis par le minutieux Constantin VII Porphyrogénète. Pour l'essentiel, nous devons nous appuyer sur l'une des œuvres historiques les plus intrigantes qui aient survécu de l'Antiquité tardive : l'*Histoire des Goths* ou *Getica* de Jordanès, dont nous avons déjà eu des aperçus dans les chapitres précédents. Dans l'édition qui fait autorité, une dizaine de pages de texte (dont la moitié est couverte par des notes) fournit le seul récit cohérent que nous ayons conservé sur la chute de l'empire d'Attila¹.

D'origine gothique, Jordanès vivait à Constantinople dans les années 550 : il écrivait donc près d'un siècle après les événements qui nous intéressent. Au moment de la rédaction de son œuvre, il était moine, mais il avait servi auparavant comme secrétaire d'un commandant romain sur le Danube, si bien qu'il ne

manquait pas d'expérience sur le sujet. Dans la préface de sa *Getica*, il nous dit que cette histoire des Goths est en grande partie l'abrégement d'une histoire aujourd'hui perdue, qui avait été composée par un Romain d'Italie du nom de Cassiodore. Cassiodore était conseiller de Théodoric l'Amale, roi ostrogoth d'Italie dans les années 520. Jordanès dit qu'il n'eut accès à l'histoire de Cassiodore que pendant trois jours, alors qu'il compilait la sienne et, ajoute-t-il, « les mots, je ne m'en souviens plus, mais le sens de l'histoire et les actes relatés, je crois les avoir entièrement retenus ». Certains ont flairé du louche dans cette allégation et ont supposé soit que Jordanès avait eu plus large accès à son modèle qu'il ne le prétendait, soit qu'il n'avait pas grand-chose à voir avec Cassiodore, mais tentait d'utiliser un nom prestigieux pour atteindre ses propres objectifs. Ces hypothèses ne tiennent pas, car leurs partisans ont toujours échoué à produire une raison convaincante pour laquelle Jordanès aurait menti². Je suis sûr qu'il dit globalement la vérité lorsqu'il annonce avoir respecté dans les grandes lignes l'apport de Cassiodore : la *Getica*, du reste, correspond assez bien au peu que nous savons par ailleurs de l'histoire que composa ce dernier³.

Mais, même en admettant que la préface de Jordanès ne dissimule pas quelque énorme supercherie, cela ne fait pas pour autant de la *Getica* une source fiable. Cassiodore écrivit son histoire des Goths à destination de la cour du roi ostrogoth Théodoric l'Amale, et cette circonstance pèse sur le récit de la chute des Huns tel qu'il nous parvient par la *Getica*. Par-dessus tout, comme on pouvait s'y attendre, il s'agit d'une narration entièrement centrée sur les Goths. C'est l'histoire des Goths se soustrayant à la toute-puissance hunnique, et elle seule, qui est contée en détail dans ces pages où les Huns, en tant que tels, n'apparaissent qu'incidemment. Plus précisément encore, Cassiodore devait relater son histoire gothique comme son propre roi goth voulait qu'elle le soit. Elle contient, par conséquent, deux biais historiques.

En premier lieu, Cassiodore prétend que tous les Goths qui, en 376 après Jésus-Christ, n'avaient pas fui les Huns en passant dans l'empire romain tombèrent immédiatement sous la coupe hunnique. C'est absurde. Nous connaissons en fait huit groupes de Goths, outre les Greuthunges et les Tervinges qui demandèrent asile à l'empereur Valens en 376 (et il n'y a pas de raison de penser que même cette liste soit exhaustive) :

1. Les Goths sous la direction des Amales, qui furent sous la coupe des Huns du temps d'Attila et étaient gouvernés par Théodoric à l'époque de Cassiodore.

2. Les Goths de Radagaise, qui envahirent l'Italie en 405-406 et finirent par s'intégrer au nouveau groupe wisigothique d'Alaric (**voir [chapitre 5](#)**).
3. Les Goths de Pannonie, soustraits par une intervention militaire romaine à l'hégémonie hunnique dans les années 420 et réimplantés en Thrace par les Romains ; peut-être les ancêtres du groupe 6 décrit plus avant.
4. Les Goths d'un roi du nom de Bigélis, qui tenta en vain d'envahir l'empire romain d'Orient à une date indéterminée entre 466 et 471.
5. Les Goths opérant dans le sillage de Dengitzic, fils d'Attila, quand il envahit le territoire romain d'Orient à la fin des années 460.
6. Un vaste groupe de Goths déjà installés en Thrace comme alliés des Romains vers 470.
- 7-8. Deux autres groupes gothiques, plus petits, établis dans des enclaves situées autour de la mer Noire : les Tétraxites du Bosphore cimmérien et les Goths de Doros, au sud-ouest de la Crimée⁴.

En se concentrant sur le seul groupe 1, la vision historique de la *Getica* simplifie donc considérablement l'histoire gothique.

En deuxième lieu – et en étroite relation avec le premier point –, la *Getica* exagère l'importance historique de la dynastie des Amales dont descendait Théodoric, le patron de Cassiodore. En divisant les Goths entre ceux qui furent soumis par les Huns en 376 et ceux qui s'enfuirent, la *Getica* peut soutenir que la famille des Amales avait longuement dirigé *tous* les Goths qui n'avaient pas pénétré sur le territoire romain durant le règne de Valens. Les Amales – nous l'avons déjà vu – furent à l'origine de la naissance des Ostrogoths, mais cela ne se produisit que par la suite, entre 460 et 490 environ. Rien n'indique que la dynastie des Amales ait occupé une position éminente avant d'acquérir cette nouvelle assise. Souvent les dynastes parvenus prétendent ne surtout pas être des parvenus : Théodoric est une parfaite illustration de cette tendance. Les lettres de Cassiodore se réfèrent systématiquement à la famille de Théodoric comme à une « dynastie née dans la pourpre » ; cette prétention imprègne aussi l'histoire de Cassiodore, d'où sa présence dans la *Getica*. En outre, il n'y a bien peu de chances que notre liste de huit groupes gothiques soit exhaustive : il y avait de nombreuses familles « royales » en compétition parmi les Goths, chacune à la tête de sa propre bande de guerriers⁵. En réalité, la chute de l'empire hunnique fut nettement plus chaotique que Jordanès ne voudrait le faire croire.

Tel que nous le raconte la *Getica*, l'écroulement de l'empire hunnique trouva son origine dans la querelle de succession qui opposa les fils d'Attila sitôt après sa mort

soudaine. Au moins trois de ses fils figurent dans diverses sources comme des chefs à part entière : Dengitzic, Ellac et Ernakh. Mais nous n'avons pas la moindre idée de leur nombre global ; nous ne savons pas plus si la totalité d'entre eux ou seule une partie était potentiellement candidate à prendre la place du père. La dispute dégénéra rapidement en guerre civile, et l'un des groupes germaniques sujets, les Gépides sous la conduite de leur roi Ardéric, en profita pour rejeter la domination hunnique : comprenons que, vraisemblablement, les Gépides refusèrent dorénavant de payer un quelconque tribut ou de répondre à l'obligation de service militaire. Les Huns n'admirent pas la rébellion sans broncher, nous dit la *Getica*, et s'ensuivit une bataille sur une rivière non identifiée de Pannonie, appelée la Nedao⁶ :

Une rencontre se déroula en ce lieu, entre les différentes nations qu'Attila avait tenues sous son emprise. Des royaumes et leurs peuples furent divisés et d'un corps unique furent faits de nombreux membres qui ne répondaient plus à une impulsion commune. Privés de leur tête, ils furent pris de folie et luttèrent les uns contre les autres. [...] Ainsi les plus braves des nations se déchirèrent-elles entre elles. [...] On put voir les Goths combattre à coups de pique, les Gépides faire rage l'épée à la main, les Ruges briser des lances dans leurs propres blessures, les Suèves combattre à pied, les Huns avec des arcs, les Alains en formant une ligne de bataille de cavalerie lourde et les Hérules de cavalerie légère. Finalement, après bien des conflits acharnés, la victoire revint contre toute attente aux Gépides.

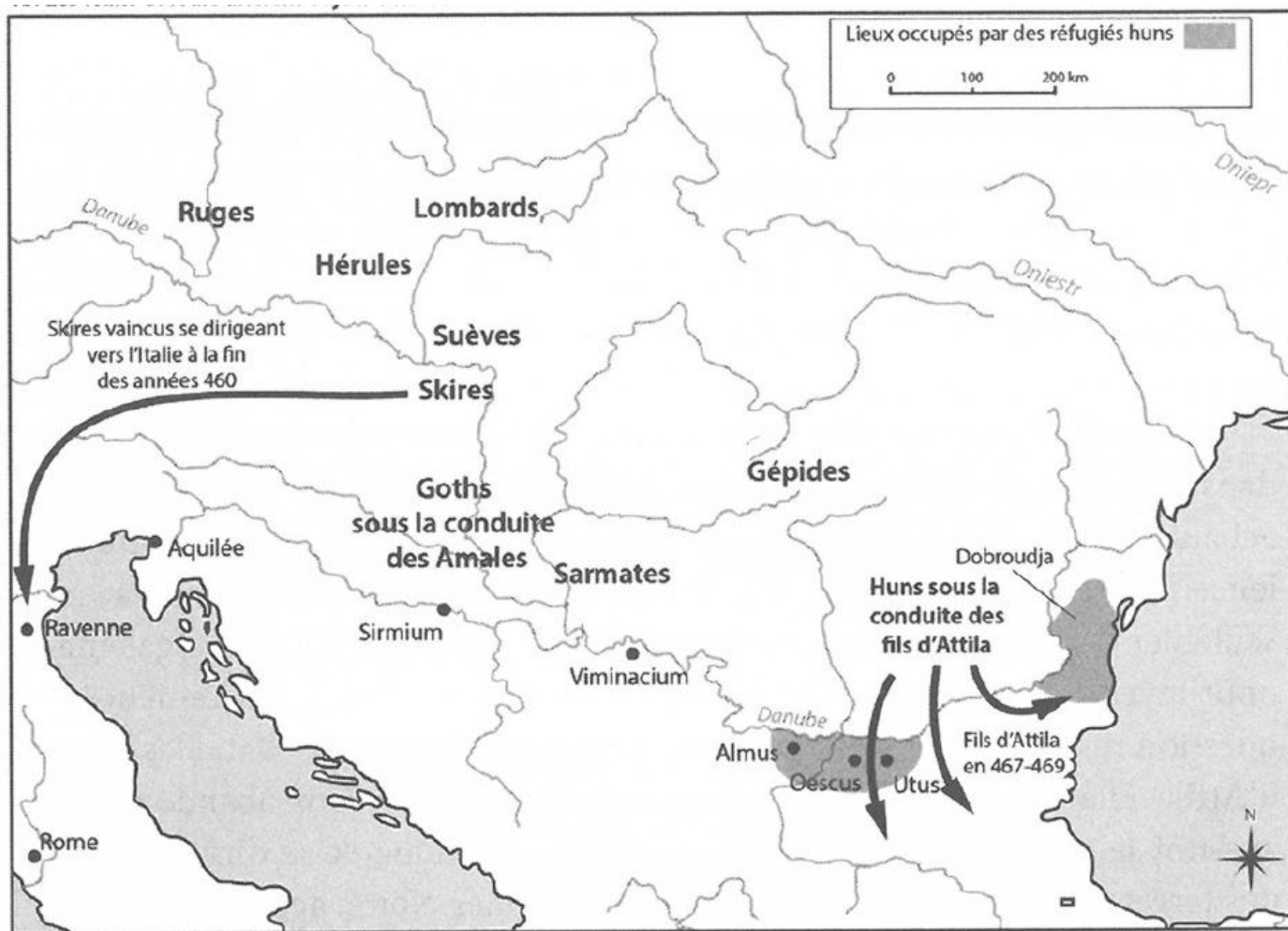
C'est un récit à couper le souffle, mais qui ne nous donne guère d'informations précises, même si l'histoire est plausible dans ses grandes lignes. À l'évidence, du moment où le pouvoir devint plus centralisé au ^v^e siècle, les conflits dynastiques furent de règle dans la famille royale des Huns. Au chapitre 7, nous avons vu par exemple qu'à la suite de précédentes luttes successorales, des transfuges de sang royal s'étaient retrouvés à l'intérieur de l'empire romain dans les années 440 ; certains, d'ailleurs, avaient été restitués à Attila et mis à mort. Si Jordanès avait pu faire autrement, il aurait certainement évité de donner aux Gépides un rôle de premier plan, pour la bonne raison qu'il y avait une profonde hostilité entre Goths et Gépides au ^{vi}^e siècle⁷.

Cependant, ce qui n'était pas du tout clair, c'est qui était du côté de qui dans le conflit et s'il y eut juste une grande bataille ou une série de petites échauffourées. Jordanès est aussi un peu vague sur l'issue de toute cette violence. Il relate sèchement que, « par sa révolte, [Ardéric] libéra non seulement sa propre tribu, mais toutes les autres qui étaient également opprimées ». Comment cette libération se produisit-elle exactement ? La question reste ouverte. Lorsque, dans la bataille

(ou dans les batailles), le fils d'Attila Ellac fut tué, Jordanès ajoute que les autres Huns abandonnèrent aussitôt leurs bases dans la région du moyen-Danube et se dirigèrent vers des terres à l'est des Carpates et au nord de la mer Noire, accordant la liberté à tous leurs sujets, de quelque côté qu'ils aient combattu⁸.

Vers 460, les positions des principales puissances dans la plaine du moyen-Danube et à l'entour – pour autant que nous puissions les reconstituer –, étaient à peu près les suivantes (*cf. carte 15, p. 550*) : les Goths dirigés par les Amales occupaient un arc de territoires au sud du Danube, dans l'ancienne Pannonie romaine, qui s'étirait du lac Balaton en direction de la cité de Sirmium ; les Gépides contrôlaient une bande au nord-est, y compris une grande partie de la province de Dacie abandonnée par les Romains au III^e siècle ; entre ces deux zones se disposaient les Suèves au nord du coude du Danube, ainsi que les Skires, les Hérules, les Ruges et les Alains sarmates. Si l'on suit le récit de Jordanès à la lettre, grâce à la révolte des Gépides tous ces groupes passèrent rapidement du statut de sujets des Huns à celui de royaumes indépendants. Nombre d'indices toutefois, que ce soit dans des fragments conservés par ailleurs ou dans les bizarreries mêmes du récit de Jordanès, prouvent qu'une fois de plus, le tableau ainsi brossé est beaucoup trop simple.

15. Les Huns et leurs anciens sujets vers 465



L'idée, par exemple, que les Huns disparurent soudain de la région des Carpates en 453-454 est profondément erronée. À la fin des années 450 et au début des années 460, ils intervinrent deux fois en Pannonie, à l'ouest des Carpates, contre les Goths menés par les Amals, comme Jordanès lui-même en témoigne⁹ ; et à la fin des années 460, les fils survivants d'Attila étaient encore en mesure de lancer des attaques contre l'empire romain en franchissant le Danube. Si, comme l'affirme Jordanès, les Huns quittèrent vraiment la région du moyen-Danube après la bataille de la Nedao, ils n'allèrent pas bien loin. Et s'il est vrai que cette bataille libéra sans doute les Gépides, à l'évidence elle ne libéra pas tout le monde. Quand les Huns, sous la conduite du fils d'Attila Dengitzic, attaquèrent l'empire romain d'Orient pour la dernière fois, en 467-468, il y avait encore bon nombre de Goths dans leurs rangs, à en croire Priscus¹⁰. Jordanès nous apprend aussi que Dengitzic avait mobilisé plusieurs groupes – des Ulzingures, des Angiscires, des Bittugores et des Bardores – pour sa deuxième offensive contre les Goths dirigés par les Amals¹¹. Certes, la bataille de la Nedao fut un tournant décisif, mais tous les témoignages à peine cités prouvent que, pour autant, la domination hunnique sur les autres groupes présents dans la région des Carpates ne s'éteignit pas brutalement.

Le chemin vers la liberté, que ce soit pour les Goths sous la direction des Amales ou pour la plupart des autres sujets des Huns, ne fut pas non plus exactement ce que Jordanès laisse entendre. N'imaginons pas un brusque moment de libération qui aurait valu pour tout le monde en même temps. Comme nous l'avons vu, il y avait au moins trois groupes distincts de Goths sous domination hunnique à la mort d'Attila, et il y en avait eu auparavant un quatrième (le groupe 3 des Goths de Pannonie, voir p. 546) : il était sorti de l'orbite hunnique grâce à l'intervention des Romains d'Orient et s'était réimplanté en Thrace dans les années 420. Le groupe 1 s'était affranchi à la fin des années 450 ; le groupe 4 au milieu de la décennie 460 ; le groupe 5 n'avait jamais échappé à la coupe des Huns et participa à leurs côtés à leur ultime attaque contre l'empire en 467-468. Nous n'avons pas d'informations analogues pour les autres peuples sujets des Huns, mais, derrière chaque nom de groupe en particulier – Suèves, Ruges, Hérules, Gépides, Alains et ainsi de suite –, il peut fort bien y avoir eu plusieurs entités politiques indépendantes qui rejetèrent la domination hunnique à divers moments entre 453 et 468.

Nous ne pouvons pas non plus partir du principe que chacune des unités distinctes qui émergèrent du naufrage de l'empire hunnique avait déjà sa propre direction, fonctionnant sans encombre, à l'époque de la mort d'Attila. La *Getica* rapporte que tel était le cas des Goths sous la conduite des Amales : elle prétend que Valamir l'Amale, l'oncle de Théodoric, avait été le fidèle bras droit d'Attila et que la prééminence de la dynastie amale sur le groupe 1 était incontestable. On peut légitimement douter de ces deux assertions. Jordanès lui-même révèle qu'avant l'arrivée de Valamir, pendant quarante ans d'hégémonie hunnique, cette dynastie prétendument incontestable n'avait en réalité jamais gouverné le moindre Goth. Il rapporte aussi d'intéressantes anecdotes sur un chef supposé hun, du nom de Balamber, qui vainquit plusieurs dirigeants goths, dont Vinitharius et Hunimond. Bien des incohérences chronologiques se dissipent du moment où l'on admet que le récit des exploits de Balamber décrit probablement la manière dont Valamir, en tout premier lieu, consolida son emprise sur les Goths amales. Balamber n'apparaît dans aucune autre source et, en grec, Valamir s'écrit « Balamer ». Les sources rapportent qu'il vainquit deux lignages dirigeants rivaux parmi les Goths, respectivement en la personne de Vinitharius et d'Hunimond, ainsi que le fils de ce dernier, Thorismond. Gésimond, le frère de Thorismond, reconnut la suprématie de Valamir plutôt que de prolonger le conflit, tandis que Bérémond, fils de Thorismond, s'enfuit vers l'ouest et se réfugia dans l'empire romain.

Il faut donc imaginer, parmi les Goths, non pas une dynastie amale qui aurait bénéficié d'un prestige exceptionnel, acquis de longue date au moment de la mort

d'Attila, mais plutôt une myriade de seigneurs de la guerre rivaux, sans envergure, chacun à la tête de sa bande de guerriers. Ce fut Valamir, semble-t-il, le premier à les unifier, dans certains cas, comme pour le meurtre d'Hunimond, par une intervention militaire directe ; dans d'autres, comme pour la capitulation de Gésimond, par conciliation ; dans d'autres encore, par le mélange des deux : ainsi Valamir tua-t-il Vinitharius, puis épousa sa petite-fille¹². L'hypothèse qui a mes préférences est que toute cette restructuration politique se produisit après la mort d'Attila. Le processus donna naissance à une armée gothique beaucoup plus nombreuse, capable de résister plus efficacement à la domination hunnique – et il est difficile de croire qu'Attila à son apogée aurait toléré une telle évolution¹³.

Il est donc évident que tous les sujets des Huns ne se présentaient pas comme des entités bien ordonnées, chacune avec ses dirigeants clairement reconnus, n'attendant que la mort du grand homme pour reprendre leur liberté. Peut-être était-ce le cas des Gépides et c'est ce qui pourrait expliquer qu'ils aient été si vite en mesure de regagner leur indépendance. Mais d'autres groupes, que nous voyons affirmer leur autonomie après la mort d'Attila, n'avaient vu le jour que récemment : au pied levé, pour ainsi dire, sous la conduite d'hommes nouveaux. L'émergence du royaume des Skires, par exemple, fut loin d'être simple. Dans les années 460, ils étaient dirigés par le même Édécon que nous avons rencontré au chapitre précédent comme un des membres du cercle rapproché d'Attila, l'homme que les Romains d'Orient avaient tenté de soudoyer pour l'impliquer dans l'assassinat du chef hun de l'époque. Édécon était épaulé par deux fils : Odoacre et Onulphe.

Quand le royaume hunnique s'effondra, Édécon réussit à se refaire : d'homme de confiance des Huns, il devint roi des Skires. Curieusement, il n'était sans doute pas skire de naissance. Ses fils sont décrits comme nés d'une mère skire, mais lui est catalogué soit comme Hun, soit comme Thuringe. Cette dernière origine, plus spécifique, est par conséquent plus plausible. Ce qui qualifia Édécon pour prendre la direction des Skires n'était donc pas son origine, mais plutôt une alliance matrimoniale avec la fille d'un grand personnage skire, combinée à son influence à la cour d'Attila. Pour les autres groupes, nous n'avons pas d'information ; mais je suppose que nombre des restructurations politiques de ce genre se produisirent dans la deuxième moitié de la décennie 450, avant que les royaumes succédant à l'empire hunnique n'aient pu émerger sous les feux de l'histoire¹⁴.

Quand on assemble tous ces éléments fragmentaires, c'est un récit bien différent de celui de Jordanès qui se profile pour l'effondrement de l'empire hunnique. L'affirmation d'indépendance d'une partie au moins des peuples sujets dut être précédée d'importants réajustements politiques, ce qui laisse à penser que l'empire

hunnique glissa vers la catastrophe au fur et à mesure que les Huns perdaient le contrôle sur ces peuples.

L'émergence de nouveaux groupes indépendants ouvre donc la dernière étape dans le processus d'extinction hunnique. Les Huns avaient rassemblé la plupart de ces peuples dans la grande plaine hongroise, et cette concentration inédite de groupes armés y avait créé une machine d'une formidable puissance¹⁵. À la période romaine, cette zone n'avait été partagée qu'entre les Sarmates, les Suèves et les Vandales : le régime politique romain, en effet, avait grand soin d'éviter une surpopulation dans une zone bordant immédiatement sa frontière, de peur qu'une montée de violence s'ensuive. La disparition de la domination hunnique créa exactement le genre de situation que ces vieilles stratégies romaines étaient censées prévenir : une concentration de groupes armés concurrents sur une surface relativement réduite. Aussi les luttes pour l'indépendance débouchèrent-elles naturellement sur une lutte pour l'hégémonie régionale dans les années 460, quand les nouveaux royaumes se trouvèrent aux prises les uns avec les autres pour la maîtrise de la zone danubienne.

Une fois de plus, le seul récit cohérent dont nous disposons se trouve dans la *Getica*, qui présente bien évidemment toute l'histoire comme un triomphe des Goths menés par les Amales¹⁶. Selon Jordanès, ils en vinrent bientôt aux mains avec les Suèves, sur lesquels ils remportèrent une grande victoire. Les Suèves montèrent alors les autres puissances régionales contre les Goths, en particulier les Skires qui réussirent à tuer Valamir dans une première phase du conflit. Les Goths, toutefois, prirent une terrible revanche, anéantissant les Skires en tant que puissance indépendante. Ce qui poussa la plupart des autres peuples – les Suèves, ce qui restait des Skires, les Ruges, les Gépides, les Sarmates et consorts – à s'unir contre les Goths. D'où une deuxième grande bataille sur une deuxième rivière non identifiée de Pannonie, la Bolia, où, comme le dit Jordanès :

Le parti des Goths se trouva être tellement plus fort que la plaine fut inondée du sang de leurs ennemis tombés au combat et prit l'apparence d'une mer pourpre. Les armes et les cadavres, empilés comme des collines, couvraient la plaine sur plus de dix milles. Quand les Goths virent ce spectacle, ils furent transportés d'une joie indescriptible, car, par ce grand massacre de leurs ennemis, ils avaient vengé le sang de leur roi Valamir¹⁷.

D'autres sources nous procurent juste ce qu'il faut d'informations pour confirmer la version de Jordanès. Un fragment de l'histoire de Priscus rappelle qu'avant l'épreuve de force, les Skires et les Goths sous la direction des Amales envoyèrent

les uns et les autres des ambassades à Constantinople dans l'espoir d'obtenir l'assistance de l'empire romain d'Orient¹⁸. Le carnage des Skires est aussi attesté par d'autres sources. Mais les Goths menés par les Amales furent-ils toujours victorieux et jusqu'à quel point ? Nous n'en avons pas la moindre idée.

La violence et l'instabilité dans la région ne commencèrent à retomber d'un cran qu'avec l'élimination de certains des groupes concurrents. Le royaume skire perdit son indépendance à la fin des années 460 et, en 473, les Goths dirigés par les Amales quittèrent la zone pour tenter leur chance dans l'empire romain d'Orient. Rien de tout cela, toutefois, ne se produisit assez tôt pour sauver les fils d'Attila. Au gré des événements qui se déroulèrent dans les décennies 450 et 460, leur position en vint fatalement à s'affaiblir. Chaque affirmation d'indépendance signifiait qu'un nouveau peuple sujet avait cessé de payer son tribut annuel. C'était déjà un coup dur, mais ensuite les nouveaux royaumes commencèrent à prendre l'initiative, cherchant à renforcer leurs positions aux dépens les uns des autres et tous aux dépens des Huns. De vainqueurs, ces derniers devinrent victimes, une transformation qui est bien illustrée par les deux guerres que les fils d'Attila, selon Jordanès, menèrent contre les Goths aux ordres des Amales. Lors du premier conflit, les Huns les attaquèrent comme « esclaves fugitifs », avec la ferme intention de réaffirmer leur propre hégémonie et leurs droits à percevoir un tribut. Dans la deuxième guerre, les fils d'Attila tentèrent d'éviter que certains des plus petits groupes installés en Pannonie ne tombent sous la domination gothique¹⁹. Toutes les autres entités d'une relative importance dont nous avons mention firent de même, si bien que l'assise de la puissance hunnique ne cessa de s'éroder.

Vers le milieu des années 460, les deux fils survivants d'Attila, Dengitzi et Ernakh, étaient dans une situation désespérée. La perte de leurs peuples sujets, combinée avec la montée en puissance de groupes comme les Goths dirigés par les Amales, rendait intenable leur position au nord du Danube. La seule option qu'il leur restait était de chercher un arrangement avec l'empire romain. Mais Dengitzi n'y parvint pas : sans doute eut-il les yeux plus gros que le ventre. En 469, il fut vaincu par le général romain Anagaste et sa tête fut exposée à Constantinople. Ernakh et ses partisans, peut-être moins avides, furent finalement installés le long du Danube au nord de la Dobroudja (l'actuelle Roumanie) et d'autres Huns survivants s'implantèrent dans les forteresses d'Oescus, Utus, Almus et dans leurs alentours. Une puissance hunnique indépendante au nord du Danube avait vécu. La disparition du royaume d'Attila avait été aussi rapide que radicale.

À cheval sur un tigre

En dépit de ses nombreuses limites, le récit de la *Getica* nous permet donc de reconstituer certains des moments clés dans le processus d'effondrement hunnique. Au fil des ans, bien des explications furent avancées pour éclairer ce phénomène extraordinaire. Des historiens des siècles passés ont eu tendance à penser qu'il témoignait des qualités personnelles exceptionnelles d'Attila : l'empire ne pouvait exister sans lui aux commandes. Edward Thompson, en revanche, voyait l'origine de la chute des Huns dans les clivages sociaux produits par l'afflux de richesses qu'ils extorquèrent à l'empire romain²⁰. Il y a du vrai dans les deux thèses. Attila le Hun, comme nous l'avons vu, était un dirigeant hors du commun, et il est certain que l'or arraché à Rome ne fut pas équitablement distribué parmi son peuple. Mais une compréhension globale de ce que fut l'empire hunnique doit inclure les relations qu'il entretenait avec ses sujets, majoritairement germains. Comme nous l'avons déjà suggéré, ce fut la capacité de la puissance hunnique à absorber tant de groupes militarisés qui permit sa soudaine explosion dans les décennies 420, 430 et 440. De même, après la mort d'Attila, ce fut l'incapacité croissante de ses successeurs à garder le contrôle sur tous ces groupes qui signa le déclin hunnique.

Le point de départ, c'est que les sujets de l'empire hunnique, de manière générale, n'étaient pas des engagés volontaires. Tous les témoignages dont nous disposons indiquent que des groupes de non-Huns se retrouvèrent enrôlés dans ses rangs au gré d'une combinaison de conquête et d'intimidation. Au temps d'Attila, les Agathyrses furent les derniers à tomber dans les rets de l'empire hunnique. Nous avons découvert, au chapitre 7, la première moitié de l'épisode où l'ambassadeur de l'empire romain d'Orient donna les plus beaux cadeaux au mauvais roi. Priscus nous relate la suite :

Kouridach, le principal [roi des Agathyrses] en fonction, [...] en appela à Attila contre les autres rois. Attila envoya sans tarder une grande armée, anéantit certains des roitelets et força les autres à se soumettre. Il convoqua ensuite Kouridach pour partager les prises de guerre. Mais ce dernier, soupçonnant un piège, déclara qu'il était difficile pour un homme de venir se placer sous le regard d'un dieu. [...] De cette façon, Kouridach resta parmi les siens et sauva son royaume, tandis que tout le reste du peuple Agathyrse se soumit à Attila²¹.

Attila envoya alors son fils aîné pour gouverner les vaincus. Le passage révèle que, si Attila était capable d'habiles manœuvres politiques quand l'occasion l'exigeait, l'instrument de base de l'expansion de l'empire hunnique n'en était pas moins la conquête militaire. C'était, bien entendu, pour échapper à la domination hunnique que les Tervinges et les Greuthunges, à l'origine, avaient franchi le Danube durant

l'été 376. Et c'était après s'être fait sauvagement traiter par les Huns dans les années 430 que les Burgondes aussi finirent par pénétrer dans l'empire romain. Tout cela va de pair avec le fait que, comme nous l'avons vu, il n'y avait qu'un moyen et un seul de sortir de l'empire d'Attila : la guerre²².

Nous n'avons pas toutes les informations dont nous voudrions disposer sur les relations entre les conquérants hunns et leurs divers sujets. On a eu tendance à monter en épingle une anecdote rapportée par Priscus, souvent utilisée pour illustrer la mobilité ethnique et sociale qui était de mise au sein de l'empire hunnique. Alors qu'il traînait autour du camp d'Attila, Priscus tomba sur un Hun bien vêtu qui le salua en grec. Après plus ample informé, le « Hun » se révéla être un ancien prisonnier romain, jadis marchand, capturé lors de la chute de Viminacium en 441. Dans le partage qui avait suivi, il avait été attribué à Onégèse et avait combattu dans les campagnes ultérieures, à la fois contre les Romains et les Agathyrse. Il s'en était bien tiré, avait gagné des parts de butin qu'il avait cédées à Onégèse et avait donc été libéré. Il avait pris une femme hun et, devenu désormais l'homme de confiance de son ancien maître, il avait l'habitude de dîner avec lui. Ainsi un esclave qui se comportait dignement à la guerre pouvait-il gagner sa liberté et être admis dans les cercles hunniques plutôt huppés. On cite moins un autre épisode, qui montre la face inverse de la relation entre maître et esclave chez les Huns. Toujours lors de son séjour à la cour d'Attila, Priscus assista à la pendaison de deux esclaves qui avaient profité de la confusion au cœur d'une bataille pour tuer leur maître. Et de fait, la plupart des sujets des Huns étaient exploités de toutes sortes de façons et fermement maintenus à leur place²³.

Un fragment révélateur de l'histoire de Priscus retrace un incident survenu en 467-468 durant la dernière offensive de Dengitziq contre l'empire romain d'Orient, quand une armée mêlée de Goths et de Huns fut mise en pièces par les Romains ; ces derniers rappelèrent au contingent de Goths la manière exacte dont les Huns les traitaient en règle générale : « Ces hommes ne se préoccupent nullement d'agriculture, mais, comme des loups, ils attaquent les Goths et volent leurs réserves de nourriture, si bien que ces derniers se retrouvent en position d'esclaves et souffrent eux-mêmes de pénurie alimentaire²⁴. » Mettre la main sur les vivres des peuples sujets n'était bien sûr qu'un des aspects de leur exploitation. Les Huns se servaient aussi d'eux, comme nous l'avons vu, pour prendre part à leurs guerres. Peu de civils prisonniers devaient être vraiment versés dans le maniement des armes, et sans doute la quantité des pertes pendant les campagnes hunniques était-elle considérable. Certes, le marchand transformé en Hun rencontré par Priscus avait prospéré, mais son parcours était à coup sûr inhabituel.

L'empire hunnique était donc une entité politiquement instable par nature, déchiré par des tensions entre dirigeants et dirigés. Des tensions d'un ordre différent existaient aussi entre les peuples soumis, qui avaient une longue histoire d'agressions mutuelles, bien avant même que les Huns ne fassent leur apparition. Cette instabilité particulière est rarement mise en relief par les historiens, car l'essentiel de notre documentation provient du Romain Priscus et date d'une époque où la puissance d'Attila était incontestable. Si l'on élargit l'angle toutefois, les témoignages se recoupent bientôt. La plus grande force de l'empire hunnique – sa capacité à accroître sa puissance en absorbant rapidement des peuples sujets – était aussi sa plus grande faiblesse. Les Romains, par exemple, étaient bien heureux d'exploiter aussi souvent qu'ils le pouvaient le fait que ces peuples dominés n'étaient pas là de leur plein gré. Dans les années 420, la contre-attaque des Romains d'Orient contre la puissance hunnique naissante en Pannonie consista à soustraire à leur coupe un grand nombre de Goths, qu'ils installèrent ensuite en Thrace²⁵. Et un fragment de Priscus nous apprend, à propos d'une époque plus reculée²⁶ : « Quand Ruga était roi des Huns, les Amilzures, les Itamares, les Tounsures, les Boïskues et d'autres tribus qui vivaient près du Danube s'enfuirent pour combattre aux côtés des Romains. » Cette situation remonte à la fin des années 430, alors que Ruga avait déjà obtenu de remarquables succès, ce qui veut dire que même la réussite ne suffisait pas à garantir la stabilité des groupes sujets. Le début d'un nouveau règne était un moment de tension extrême. La première campagne des successeurs de Ruga, Attila et Bléda, lorsqu'ils arrivèrent au pouvoir en 440, ne fut pas dirigée contre les Romains : « Quand [au début de leur règne] ils eurent fait la paix avec les Romains, Attila, Bléda et leurs troupes marchèrent au travers de la Scythie, y soumettant les tribus et guerroyant aussi contre les Sorogses. » Réaffirmer sa suprématie sur les groupes sujets une fois monté sur le trône : telle devait être la priorité absolue de tout nouveau dirigeant de l'empire hunnique.

Les conflits qui éclatèrent après la mort d'Attila n'avaient donc rien d'exceptionnel : ils étaient inhérents aux relations entre les Huns et leurs sujets. Quand ils le pouvaient, les chefs huns essayaient de s'assurer que les Romains n'allaient pas leur créer de problèmes dans ce domaine. Dans leur premier traité avec les Romains d'Orient, quand ces derniers voulaient avoir la paix sur le Danube pour pouvoir librement poursuivre leurs projets en Afrique du Nord, Attila et Bléda ne craignirent pas d'affirmer « que les Romains ne devraient pas faire d'alliance avec un peuple barbare contre les Huns quand ces derniers préparent la guerre contre eux ».

À la différence de l'empire romain qui passa des siècles à apaiser les tensions nées de la conquête en transformant ses sujets – ou, à tout le moins, les propriétaires fonciers parmi eux – en Romains de plein droit, les Huns manquaient de la stabilité et de la capacité administrative nécessaires pour gouverner directement leurs sujets²⁷. Au lieu de révolutionner les structures sociopolitiques des peuples conquis ou de leur imposer les leurs, il leur fallait s'appuyer sur des dirigeants indigènes pour assurer la gestion quotidienne des groupes sujets. Les Huns, par conséquent, ne pouvaient exercer contrôle et ingérence qu'à un degré limité et la formule, qui plus est, variait d'un groupe dominé à l'autre. Les Gépides, comme nous l'avons vu, avaient leur propre chef suprême à l'époque de la mort d'Attila et ils furent donc capables de reprendre rapidement leur indépendance. D'autres groupes, comme les Goths dirigés par les Amales, durent d'abord produire un chef issu de leurs rangs avant de pouvoir défier l'hégémonie hunnique. D'autres encore, comme les Goths sous la coupe de Dengitzic, quand il envahit le territoire romain d'Orient dans les années 460, ne parvinrent jamais à ce résultat. Mais même eux, tout dominés qu'ils étaient par Dengitzic en 468, avaient leurs propres chefs de clan.

Si les sources étaient plus nombreuses et plus prolixes, je suppose que l'histoire qui en résulterait nous montrerait un empire hunnique se délitant comme un oignon après 453, avec diverses strates de sujets affirmant leur indépendance à différents moments, en proportion inverse du degré de domination que les Huns avaient précédemment exercé sur leurs destins. Les deux variables déterminantes étaient, d'une part, le degré de survivance des structures politiques originelles des sujets ; d'autre part – j'en ai la conviction sans pouvoir le prouver –, la distance qui les séparait du territoire central de l'empire hunnique où Attila avait ses camps. Certains groupes, installés à proximité des territoires propres des Huns, étaient très étroitement tenus en bride, avec l'éradication de toute tendance à disposer d'une direction unifiée. Des groupes vivant plus loin pouvaient davantage conserver leurs structures politiques spécifiques et étaient moins facilement contrôlables. À l'époque d'Attila, les Francs et les Agathyrses représentaient les limites géographiques de son influence minimale, tandis que des groupes situés entre deux – comme les Thuringes, les Goths, les Gépides les Suèves, les Skires, les Hérules, les Sarmates et les Alains – représentaient divers degrés de contrôle rapproché²⁸.

La documentation archéologique provenant de l'empire d'Attila nous offre un aperçu supplémentaire sur les relations entre dirigés et dirigeants. Comme nous l'avons vu au chapitre 7, cette documentation se présente surtout sous forme de sépultures germaniques ou d'apparence germanique. Un des traits frappants du résultat des fouilles est le contraste entre la grande quantité de tombes sans

mobilier et le plus faible nombre de tombes richement garnies. Ces dernières ne se contentent pas d'être riches ; elles le sont de manière stupéfiante. Elles contiennent un large échantillon d'équipements et d'ornementations en or ; les plus belles pièces des collections sont des bijoux d'or cloisonné à grenats, produisant un effet qui n'est pas sans évoquer la mosaïque. Par la suite, à la fin de la période romaine et au-delà, ce genre d'ouvrages allait partout devenir la marque des élites. Ainsi est-ce dans l'Europe hunnique que le style de bijoux cloisonnés trouvés par la suite dans le bateau funéraire de Sutton Hoo en Est-Anglie, datable du début du VII^e siècle, gagna à l'origine son pouvoir de fascination sur l'imaginaire des élites²⁹. Une sépulture à Apahida (dans l'actuelle Transylvanie) a livré plus de soixante objets en or, y compris un aigle en or massif qui ornait la selle de son propriétaire. Toutes les autres pièces de l'équipement du cheval étaient pareillement faites d'or et l'homme, de la tête aux pieds, était lui-même orné de bijoux d'or. Il existe d'autres sépultures aussi richement dotées, comme il en existe d'autres encore contenant des objets d'or en plus petite quantité³⁰.

La présence de tant d'or en Europe germanique centrale et orientale est hautement instructive. Jusqu'à la naissance du Christ, la différenciation sociale dans le monde germanique, du point de vue funéraire, ne se manifestait – et encore ! – que par la présence dans certaines tombes d'un nombre plus élevé qu'à l'ordinaire de poteries faites sans tour ou de fibules de bronze et de fer légèrement plus décorées. Aux III^e et IV^e siècles, certaines familles enterraient leurs morts avec des fibules d'argent, des quantités de perles et parfois quelques poteries faites au tour. Mais l'or, à cette époque, ne servait pas encore à distinguer les sépultures des élites : le mieux qu'elles pouvaient se permettre était la présence de quelques objets en argent³¹. L'empire hunnique bouleversa la donne et ce, pour ainsi dire, du jour au lendemain. Les sépultures de « style danubien » remplies d'or marquent la soudaine explosion du métal précieux dans le mobilier funéraire de cette partie de l'Europe. Il n'y a aucun doute sur la provenance de l'or en question : ce que nous observons dans les tombes du V^e siècle en Hongrie est la preuve palpable du transfert de richesses du monde romain vers le nord ; un transfert dont témoignent l'histoire de Priscus et les autres sources écrites. Les Huns, comme nous l'avons vu au chapitre précédent, étaient avides d'or et d'autres biens meubles en provenance de l'empire romain, que ce soit sous la forme de salaires des mercenaires, de butin ou, surtout, de tributs annuels. À l'évidence, de grandes quantités d'or étaient recyclées dans les bijoux et les appliques trouvés dans leurs tombes. Le fait que nombre de ces riches sépultures aient été celles de Germains indique que les Huns ne se contentaient pas

de conserver tout l'or pour eux, mais qu'ils en redistribuaient aussi des quantités aux chefs de leurs sujets germains. Ces chefs s'enrichirent donc à leur tour.

Le raisonnement qui sous-tendait cette stratégie était que, si les chefs germains se trouvaient intéressés aux succès de l'empire hunnique, alors les dissensions s'en verraient réduites et tout se passerait à peu près sans encombre. Des dons d'or aux princes soumis pouvaient contribuer à huiler les relations politiques au sein de l'empire hunnique et à désamorcer les vellétés de révolte. Puisqu'il y a bon nombre de sépultures qui contiennent des objets d'or, ces princes durent donner à leur tour une partie du métal précieux à leurs favoris³². L'or reflète donc la stratégie politique de la cour d'Attila (il est amusant de penser que le prince enterré à Apahida pourrait être un de ceux que Priscus avait rencontrés). Autre point tout aussi important : le rôle de telles distributions d'or – qui servaient à contrer une instabilité interne endémique – plus ce que nous savons, en amont, de la provenance de cet or sont autant d'éléments qui éclairent le rôle de la guerre de prédation pour garder à flot la barque percée qu'était l'État hunnique.

D'abord et surtout, les victoires sur le champ de bataille paraient le chef alors aux commandes de la renommée d'une puissance irrésistible. À preuve le cas d'Attila et de l'épée de Mars, mais il y a toutes raison de supposer que les succès militaires avaient eu la même importance pour ses prédécesseurs. Une réputation de force induisait la faculté d'intimider les peuples sujets ; c'était aussi le rôle des succès militaires, bien entendu, que de fournir l'or et autres trophées qui incitaient leurs chefs à rester soumis – même si la rapidité avec laquelle les groupes dominés s'affranchirent de l'empire hunnique après la mort d'Attila laisse à penser que ces gratifications ne compensaient pas le fardeau de l'exploitation. À la différence de l'empire romain qui, nous l'avons vu, cherchait à conserver de faibles niveaux de peuplement sur ses aires frontalières dans le but de réduire les risques d'agressions, l'empire hunnique aspirait des peuples sujets en abondance³³. La concentration d'un tel réservoir de main-d'œuvre alimentait une magnifique machine de guerre qui devait absolument être en activité : elle recélait bien trop de tensions internes pour qu'on puisse la laisser au repos. Les groupes sujets des Huns dépassaient largement ces derniers en effectifs, dans une proportion qui devait être de plusieurs pour un. Il était essentiel de tenir les peuples sujets occupés, sans quoi les éléments les plus agités allaient chercher des exutoires pour leur énergie et la frêle structure de l'empire hunnique risquait alors de s'effondrer.

* * *

Nous voilà arrivés à une vision toute différente d'Attila le Hun. Comme c'est souvent le cas, le facteur qui l'avait rendu si puissant constituait en même temps sa fragilité majeure. La force militaire qui balaya les armées de l'empire romain d'Orient dans les années 440 était elle-même d'une grande instabilité. Les victoires qu'elle avait offertes à Attila avaient consolidé son emprise à court terme, mais elle était déchirée de tensions internes : de nouvelles victoires étaient indispensables pour maintenir sa cohésion. Il aurait suffi que la réputation du chef hun commence à vaciller pour que ses sujets désertent et se jettent dans les bras accueillants des Romains. Attila fut le plus grand conquérant barbare dans l'histoire de l'Europe, mais il chevauchait un tigre d'une férocité hors pair. Du moment où sa prise se relâchait, c'était lui qui risquait d'être mis en pièces.

À mon avis, c'est aussi l'unique explication au fait qu'à la fin des années 440, le chef hun ait étrangement changé de cap et décidé de s'en prendre à l'Occident. Entre 441 et 447, ses armées avaient dévasté les Balkans, à l'exception de petites zones que protégeaient deux obstacles de taille : le Péloponnèse, en raison de son isolement géographique ; la cité de Constantinople, grâce à ses fabuleuses défenses côté terre. L'empire d'Orient était à genoux : le tribut annuel qu'il avait à déboursier était dix fois plus élevé que le plus haut tribut jamais payé auparavant par l'empire. Les Huns avaient extorqué à Constantinople à peu près tout ce qu'ils pouvaient espérer obtenir ; une campagne de plus contre l'Orient était vouée à tomber, au minimum, sous le coup de la loi du rendement décroissant. Mais Attila se tenait là, sur la plaine hongroise, toujours entouré d'une énorme machine de guerre qu'il ne pouvait jamais laisser au repos. Il n'y avait plus rien à attaquer dans les Balkans ; il fallait donc trouver une nouvelle cible. Autrement dit, Attila se tourna vers l'Occident parce qu'en Orient, il avait épuisé les objectifs qui en valaient la peine.

Ces observations inspirent un ultime diagnostic sur l'empire hunnique. Politiquement dépendant de la victoire militaire et du flux d'or, il était contraint de guerroyer jusqu'à subir sa propre défaite, puis à être précipité par cette défaite dans une crise intérieure. Sans doute les revers subis en Gaule et en Italie, respectivement en 451 et 452, avaient-ils commencé à mettre à mal l'aura d'invincibilité qui environnait Attila. Ces revers provoquèrent à coup sûr une diminution du flux d'or et, à la périphérie, certains des peuples sujets durent déjà se montrer rétifs. Très probablement, la mort d'Attila et la guerre civile qui éclata entre ses fils fournirent aux dominés l'exacte occasion qu'ils attendaient. Globalement, il ne peut y avoir plus saisissant témoignage des tensions non résolues entre les dirigeants huns et les sujets non huns, entre dominants et dominés, que la brusque disparition de l'empire d'Attila. Mais l'étrange trépas de

l'Europe hunnique fut aussi partie prenante de l'effondrement de l'empire d'Occident.

Un nouvel équilibre des forces

Au lieu d'avoir affaire à un pouvoir centré sur la grande plaine hongroise, avec des tentacules atteignant le Rhin d'un côté et la mer Noire de l'autre, l'empire romain, à l'Orient comme à l'Occident, se trouvait désormais confronté à une myriade d'États successeurs. Passant le plus clair de leur temps à se combattre entre eux, ils faisaient aussi pression, périodiquement, sur la frontière romaine. Comme l'empire était toujours plus profondément touché par les répercussions de l'écroulement hunnique, la ligne directrice de la politique étrangère romaine sur la frontière du Danube se mit à évoluer. Face à la nouvelle donne, les autorités romaines avaient deux priorités : elles devaient empêcher l'agitation au nord du Danube de se déverser dans leur propre territoire sous forme d'invasions ou de raids, tout en évitant que ce qui émergerait du chaos ne se révèle être un nouvel empire monolithique.

La perte du texte complet de l'histoire de Priscus nous interdit de filer la chronique des événements du point de vue romain, mais le sens général de l'intrigue est aisé à comprendre. Les sources conservées font état de toutes sortes d'incursions sur le territoire romain, conséquences des luttes féroces pour l'espace vital qui se livraient sur l'autre rive du Danube. De grandes quantités de réfugiés affluaient désormais vers l'empire d'Occident : isolés ou en groupes, ils avaient décidé que la vie au sud du fleuve valait mieux que la lutte continue qui sévissait au nord. Le plus fameux de ces réfugiés fut Odoacre, fils d'Édécon et prince des Skires. Après que les Goths sous la conduite des Amales eurent détruit le royaume skire, il pénétra dans le territoire romain avec une bande de partisans, se dirigeant d'abord vers la Gaule puis vers l'Italie, où il s'engagea dans l'armée romaine. Son exemple fut suivi par bien d'autres, de moins prestigieuse origine. Au début des années 470, les réfugiés d'Europe centrale l'emportaient en nombre dans l'armée romaine d'Italie : des Skires sont nommément cités, en compagnie d'Hérules, d'Alains et de Turcilinges, qui tous avaient intégré les légions³⁴. Les sources conservées ne nous donnent aucun chiffre et ne précisent pas plus les dates des mouvements de population qui les avaient portés en Italie. Un tel silence incite à imaginer un flux régulier d'immigration et d'enrôlement plutôt qu'une unique arrivée en masse, même si des facteurs comme la perte d'indépendance des Skires ont certainement dû accélérer le processus.

Si certains peuples, déplacés par petits bouts, ne faisaient que fuir le carnage au nord du Danube, d'autres tentaient de créer leurs propres enclaves sur le sol romain, estimant – semble-t-il – que c'était une meilleure option que de continuer à se battre entre eux sur la plaine hongroise. Au milieu des années 460, nombreux étaient les groupes qui trouvaient la compétition trop dure à supporter et trois incursions distinctes se produisirent donc à peu d'intervalle sur le territoire romain d'Orient. En 466 ou juste après, le roi goth Bigélis (relevant du groupe 4, mentionné ci-dessus p. 546) entraîna les siens au sud du Danube où, nous dit Jordanès, il fut vaincu³⁵. Plus ou moins au même moment, une bande de Huns conduits par un certain Hormidac fit irruption en Dacie, pénétrant jusqu'à la cité de Serdica ; ils furent défaits par le général romain d'Orient Anthémius³⁶. C'est à ce moment que le fils d'Attila Dengitzic joua son va-tout pour arracher un bout de territoire à l'empire d'Orient ; comme nous l'avons vu, il échoua lui aussi. L'arrivée de ces bandes armées coïncide, à peu de choses près, avec les conflits entre les Goths aux ordres des Amales et leurs rivaux dans la plaine du moyen-Danube ; et comme le plus petit flux de réfugiés qui se déversa dans l'empire d'Occident, peut-être fut-elle causée par ce nouvel accès de violence³⁷.

À la même époque, les nouveaux royaumes prirent aussi, dans une certaine mesure, le relais là où les Huns l'avaient lâché. Grâce à un des fragments conservés de l'histoire de Priscus qui traite des lendemains de la chute de l'empire d'Attila, nous savons que Valamir et ses Goths envahirent l'empire romain d'Orient pour lui extorquer un subside annuel. Priscus note qu'au début des années 460, il s'élevait à trois cents livres d'or³⁸ ; une somme bien inférieure à celle que prélevait Attila au temps de sa splendeur (deux mille cent livres) et moins de la moitié de ce qui était versé aux Huns au début de son règne. Mais ce n'était pas pour autant une somme négligeable et, si Valamir réussissait à étendre plus largement l'assise de sa puissance, il y avait toujours le risque qu'il fasse monter le niveau de ses exigences, tout comme les Huns l'avaient fait jadis. Puisque les autorités de Constantinople devaient aussi payer des subsides annuels à certains des autres royaumes successeurs d'Attila, il leur fallait agir avec grande prudence. Les nouveaux royaumes pouvaient éventuellement s'unir pour donner naissance à un ensemble tout aussi redoutable que l'empire d'Attila. L'autre fragment conservé de l'histoire de Priscus qui a trait au même sujet nous donne un aperçu des attitudes romaines face à ce problème potentiel³⁹. Dans l'intervalle qui s'étendit entre la première et la seconde des phases d'affrontement entre les Goths et les Skires, les deux camps envoyèrent des ambassades à Constantinople pour réclamer de l'aide. Personne ne voulait soutenir les Goths, mais les avis divergeaient sur le meilleur parti à prendre.

Une des opinions en présence était que les Romains devaient se tenir résolument à l'écart du conflit. Finalement, on décida d'accorder un soutien limité aux Skires. Jordanès ignore cette dimension des querelles postérieures à la mort d'Attila, mais il est clair que tous les royaumes successeurs ne manœuvraient pas seulement les uns avec les autres ou les uns contre les autres : ils tentaient aussi de s'assurer du soutien des Romains. Le fait que nul, à Constantinople, n'ait voulu épauler les Goths dirigés par les Amales est le signe de leur pouvoir grandissant : de tous les groupes rivaux, ils étaient les plus près de constituer une nouvelle superpuissance.

Les Romains célébrèrent la mort d'Attila comme l'aube d'une nouvelle ère. On se souvient que l'empereur d'Orient Marcien, la nuit de la mort du grand chef hun, aurait vu en songe l'arc brisé d'Attila⁴⁰. Pourtant, la disparition de la superpuissance rivale ne s'avéra pas marquer la fin de toutes les difficultés pour l'empire romain ; elle fut à l'origine d'un nouveau développement qui engendra à son tour toute une série de problèmes. La perspective d'un prochain heurt d'empires ne s'était dissipée que pour laisser place à un grand nombre de conflits régionaux, complexes, lourds de graves conséquences pour les deux moitiés du monde romain. Et j'ai la conviction que les conflits dont nous avons mention dans notre collection hétéroclite de sources ne représentent guère que la partie émergée de l'iceberg. En outre, tous ces problèmes de réfugiés et d'envahisseurs en tous genres ne pesaient rien comparés aux plus profondes répercussions de l'effondrement de l'empire d'Attila. Par-dessus tout, sa disparition avait détruit l'équilibre des forces dont l'empire romain d'Occident, au milieu du v^e siècle, en était venu à dépendre.

La chute d'Aétius

Comme nous l'avons vu au chapitre 6, l'empereur Valentinien III, fils de Flavius Constantius et de Galla Placidia, monta sur le trône en 425, alors qu'il n'était âgé que de six ans. Il avait été intronisé par les armées de l'empire d'Orient et jamais il ne prit vraiment en main les rênes du pouvoir. Il passa huit ans sous le joug de sa mère, qui finit par trébucher dans son jeu d'équilibre entre les commandants des diverses armées d'Occident, ce qui ouvrit la voie à Aétius. Durant la décennie 430, l'extraordinaire sagacité militaire de cet homme permit tout à la fois à l'empire d'Occident de rester à flot et à son propre pouvoir de s'affermir. Un jeune Romain de quatorze ans était théoriquement adulte et pouvait prendre des décisions juridiquement contraignantes en matière de propriété. Mais, arrivé à cet âge en 433, Valentinien n'était absolument pas prêt à concourir pour le pouvoir avec un général coriace et expérimenté, surtout à un moment où l'empire devait affronter tant de problèmes militaires. Et à l'époque où Valentinien III aurait été en mesure

d'exercer son autorité, cinq ou six ans plus tard, la position d'Aétius s'était encore consolidée. En 440, c'était le général, pas l'empereur, qui prenait les décisions essentielles en matière de stratégie politique ou de nominations : très précisément le scénario que Galla Placidia avait tout fait pour éviter.

Piégé dans des rapports de forces sur lesquels il n'avait aucune prise, l'empereur théorique de l'Occident romain se trouvait être une simple marionnette. On sous-estime trop souvent la corvée que constitue une telle existence. Ne s'aventurant jamais hors d'Italie, Valentinien III passait son temps à faire la navette entre Rome et Ravenne : son quotidien se partageait entre une vie privée remplie des privilèges découlant d'une richesse quasi illimitée et les cérémonies officielles. Le rôle d'un empereur, comme nous l'avons vu, consistait à incarner l'idéologie fondamentale de l'État romain. On attendait de lui qu'il illustre la nature surhumaine – car voulue par Dieu – de l'ordre du monde romain, en manifestant dans son être cérémoniel le soutien divin qui avait présidé à la naissance de l'empire. Brillant telle une étoile dans les nombreuses solennités, processions, messes chrétiennes et audiences, il ne pouvait jamais laisser pâlir son aura. Et ce à quoi il devait officier, jour après jour, transpirait d'un suprême ennui dans sa répétitivité. Comme l'empire avait tous les traits d'un État à parti unique, les désaccords publics n'étaient pas tolérés. L'unité était le maître-mot. Les cérémonies étaient orchestrées sans relâche pour affirmer cette évidence.

Ce fut sous Valentinien III – rappelons-le – que le *Code théodosien* fut présenté au Sénat (**voir plus haut, p. [198-199](#)**). Il se trouve que cette manifestation-là fut épargnée à Valentinien, mais elle était typique de ce qu'il devait quotidiennement endurer. Les acclamations qui préludaient certainement à chaque cérémonie impériale majeure comprenaient deux cent quarante-cinq cris d'approbation lancés par les sénateurs assemblés. J'ai fait l'expérience avec mon fils de onze ans : on peut crier environ dix-huit acclamations de ce genre à la minute, si bien que la cérémonie pour la présentation du *Code théodosien* a dû prendre au bas mot quarante minutes – et c'est compter sans la fatigue qui s'installe et ralentit les cris sur la fin.

Les prédécesseurs de Valentinien III avaient eu droit au même traintrain quotidien, mais ils avaient au moins la satisfaction de prendre des décisions politiques et de procéder aux nominations en privé, une fois le spectacle terminé. Nous avons déjà pu constater la frustration qu'avait engendrée un tel mode de vie sur la sœur de Valentinien, Honoria : d'où une liaison avec son chargé d'affaires, une grossesse non désirée et une périlleuse relation avec Attila. Or il n'était pas évident pour Valentinien III de changer cet état de choses. La vie est dure pour les

souverains mineurs qui, atteignant l'âge adulte, découvrent qu'ils restent encore à l'écart de l'exercice réel du pouvoir. Ils peuvent faire fi de toute prudence comme Édouard III qui, le 19 octobre 1330 à minuit, âgé de dix-sept ans, entra de force dans le château de Nottingham pour éliminer sa mère la reine Isabelle, arrêta Mortimer, l'amant de cette dernière, et s'empara des rênes du pouvoir. Mais la plupart des souverains mineurs n'ont pas cette audace et, dans les années 440, Aétius était l'unique rempart du jeune empereur contre les Huns.

Si Valentinien III ne pouvait rien faire pour venir à bout de ses frustrations dans les décennies 430 et 440, l'effondrement de l'empire hunnique fit souffler un vent de changement dans les cercles du pouvoir en Occident. Vers 450, deux désaccords avaient surgi entre Aétius et son empereur. Le 28 juillet de cette année-là, l'empereur d'Orient Théodose II était mort des suites d'une chute de cheval. Valentinien III appartenait à la dynastie théodosienne, il était marié à une des sœurs de Théodose, Eudoxia, et c'étaient les armées de Théodose II qui l'avaient placé sur le trône d'Occident dans l'intention de réaffirmer l'unité de la dynastie (**voir [chapitre 6](#)**). Théodose II avait été le dernier représentant mâle de cette lignée en Orient et son fils unique, Arcadius, était mort avant lui. Apprenant la mort de son cousin, Valentinien III eut l'idée, nous dit-on, d'aller à Constantinople pour déclarer ses prétentions à régner sur le monde romain tout entier, comme seul empereur. Aétius s'opposa à ce projet. Il était à coup sûr mal ficelé : Valentinien n'avait pas le moindre contact à Constantinople et les milieux politiques d'Orient n'étaient pas prêts à l'accueillir à bras ouverts. Dans la capitale orientale, les affaires étaient aux mains de la sœur de Théodose II, Pulchérie, qui avait eu une grande influence tout au long du règne de son frère. Finalement, elle épousa Marcien, alors officier d'état-major. Le 25 août, Marcien devint le nouvel empereur d'Orient. Valentinien III avait manqué sa chance, si tant est qu'il en ait eu une, et l'opposition d'Aétius à son projet lui resta en travers de la gorge.

Le deuxième désaccord entre les deux hommes avait trait aux alliances matrimoniales. L'union de Valentinien III avec Eudoxia avait donné naissance à deux filles : Eudocie (née en 438 ou 439) et Placidia (née entre 439 et 443). Au début de la décennie 450, après quinze ans de mariage, il était peu probable que le couple impérial ait d'autres enfants. Ce qui voulait dire que la succession à la tête de l'empire d'Occident était ouverte et que la plus sûre manière de se positionner était d'épouser une des filles de Valentinien III. Comme nous l'avons vu au chapitre 6, Eudocie avait été promise à Hunéric, fils de Genséric roi des Vandales : c'était une des clauses de l'accord de paix des années 440, et le garçon n'était pas un candidat sérieux au trône. Placidia était donc devenue la clé du futur pour l'Occident romain

et, au début des années 450, Aétius s'échina à persuader Valentinien de la fiancer à son fils Gaudentius. Un tel mariage aurait consolidé le pouvoir d'Aétius, puisque Gaudentius, selon toute probabilité, aurait succédé à Valentinien III. En raison du manque d'héritiers mâles issus de la lignée théodosienne, un mariage au sein de la dynastie aurait suffi à conférer la légitimité à l'heureux élu, d'autant plus que la même procédure venait juste d'être suivie à Constantinople. On ne sait si, en faisant pression pour le mariage, Aétius pressentait déjà que la question de la succession orientale avait affaibli son emprise sur Valentinien III et s'il s'efforçait ainsi de redresser la barre. Mais la proposition d'Aétius accrut certainement la rancœur déjà recuite de l'empereur, en proportion de la marginalisation dont il était victime au sein de son propre empire⁴¹.

En outre, avec la mort d'Attila et l'effondrement de son empire, Aétius semblait désormais bien moins indispensable à la survie de Valentinien III et, après tout, c'était l'empereur, pas Aétius, qui incarnait la continuité impériale. Pour la première fois depuis qu'il avait atteint l'âge adulte, Valentinien III pouvait oser envisager la vie sans son général en chef. Sans doute Aétius flaira-t-il le danger : ce pourrait être une raison de plus pour laquelle il prit le risque d'ajouter la question du mariage à la liste des griefs de Valentinien III. En dépit de l'insistance sur le consensus, typique de l'empire romain, les requins rôdaient toujours dans les eaux troubles de sa vie politique. Désormais, dans l'entourage de l'empereur, d'aucuns commençaient à flairer l'odeur du premier sang. Sur le complot qui finit par renverser Aétius nous sommes plutôt bien informés, une fois de plus grâce au labeur de Constantin VII Porphyrogénète. Un exposé des faits est en effet conservé dans un autre de ses recueils : *Extraits sur les complots*. La chute d'Aétius y est contée grâce à un fragment provenant de l'histoire d'un certain Jean d'Antioche, mais il s'agit d'un compilateur tardif qui s'appuyait probablement, comme source primaire, sur l'histoire de Priscus. À nouveau, c'est donc l'axe Priscus-Constantin VII qui nous dévoile ce que nous voulons savoir.

Il y eut deux principaux conspirateurs. Le premier était un sénateur romain de haute naissance du nom de Pétronus Maximus. Il avait commencé sa carrière avant qu'Aétius n'accède au pouvoir, mais il était clairement considéré comme un loyal partisan de ce dernier. Entre 439 et 441, il occupa le poste important de préfet prétorien en Italie et fut nommé consul pour la deuxième fois en 443 : ces deux promotions intervinrent durant la période de prééminence d'Aétius⁴². Le deuxième conspirateur figurerait en bonne place sur la liste des suspects dans toute intrigue de palais à la romaine : c'était le chef des eunuques de la maison de l'empereur, Héraclius, le *primicerius sacri cubili* (le chef de la couche sacrée). Les conspirateurs,

qui pouvaient jouer des deux points de désaccord opposant Aétius à l'empereur, aidés de surcroît par le recul de la menace hunnique, s'acquittèrent de leur vilaine besogne⁴³.

Comme Aétius exposait les affaires financières et calculait les recettes fiscales, Valentinien se leva soudain de son trône en hurlant et cria qu'il ne se laisserait pas plus longtemps abuser par de telles trahisons. [...] Tandis qu'Aétius restait sidéré face à cette rage imprévue et tentait de calmer l'accès de colère de Valentinien, ce dernier tira son épée du fourreau et, de conserve avec Héraclius qui dissimulait un poignard sous son manteau, [...] il fondit sur lui.

Attaqué simultanément par l'empereur et par l'eunuque, le 21 ou le 22 septembre 454, Aétius tomba mort dans le palais impérial. Sa chute fut suivie par le bain de sang traditionnel. La principale des victimes parmi les soutiens d'Aétius fut le préfet prétorien d'Italie en exercice : un sénateur du nom de Boèce, le grand-père du fameux philosophe.

Valentinien III avait attendu jusqu'à la trentaine, mais il avait fini par prendre son envol. Malheureusement pour lui, il n'eut pas autant de succès que le jeune Édouard, neuf cents ans plus tard, pour se rallier des soutiens après son coup d'éclat. Les conspirateurs commencèrent par se quereller entre eux :

Après le meurtre d'Aétius, Maximus courtisa Valentinien dans l'espoir d'être fait consul et, quand il échoua dans cette entreprise, il souhaita devenir patricien. Mais Héraclius, [...] mû par la même ambition et ne voulant pas de contrepoids à son propre pouvoir, contraria les efforts de Maximus en persuadant Valentinien que, maintenant qu'il s'était libéré de l'oppression d'Aétius, il ne devait pas transférer son pouvoir à autrui.

Les vieilles habitudes ont la vie dure : même après la mort d'Aétius, Valentinien III n'était pas vraiment aux commandes. L'enjeu était de prendre l'ascendant sur lui, surtout du fait qu'il n'avait aucun descendant mâle, ce qui voulait dire qu'à plus long terme, la succession impériale restait ouverte. Quand il devint clair qu'il n'arriverait à rien par la persuasion, Maximus en revint à des méthodes plus expéditives, cette fois en subornant deux officiers de la garde impériale, Optila et Thraustila, qui avaient été proches d'Aétius. Priscus rapporte que, le 16 mars 455,

Valentinien décida d'aller chevaucher [dans Rome] sur le champ de Mars. [...] Comme il était descendu de son cheval et allait à pied s'exercer à l'arc, Optila et ses partisans [...] l'attaquèrent. Optila frappa Valentinien à l'arrière de la tête et,

quand l'empereur se retourna pour voir qui l'avait frappé, Optila l'acheva d'un second coup à la face. Thraustila abattit Héraclius et les deux officiers prirent le diadème et le cheval de l'empereur, puis chevauchèrent pour rejoindre Maximus.

Ainsi périt Valentinien III, moins de six mois après le meurtre d'Aétius. Tel était le genre d'anarchie politique qui suivait toujours un changement de régime sous l'empire. Après des années de gouvernement autocratique – bien qu'en l'occurrence, il se soit plutôt agi d'une régence –, il n'y avait aucune relève politique toute prête. Comme d'habitude, une coalition avait été montée à la hâte par des individus qui n'avaient aucune intention de partager le pouvoir entre eux par la suite. Mais, si le scénario de la chute d'Aétius n'avait rien qui sorte de l'ordinaire et si le fait que n'émerge pas un successeur immédiat n'était guère surprenant, d'autres traits étaient tout à fait singuliers. À cet égard, il vaut la peine de lire la nécrologie d'Aétius qui, à l'origine, apparaissait dans l'histoire de Priscus juste après le meurtre du général en chef :

Par son alliance avec les barbares, il avait protégé Placidia, la mère de Valentinien, et son fils alors qu'il n'était qu'un enfant. Quand Boniface fit la traversée depuis l'Afrique du Nord avec une nombreuse armée, il le vainquit. [...] Félix, qui était général à égalité avec lui, il le tua par ruse quand il apprit qu'il se préparait à l'anéantir à l'instigation de Placidia. Il écrasa les [Wisigoths] qui envahissaient le territoire romain et il mit au pas les [bagaudes ...]. En clair, il exerça un énorme pouvoir si bien que non seulement les rois, mais les peuples voisins se rangèrent sous ses ordres.

Comme le veut la tradition nécrologique, la notice est plutôt brève et elle saisit bien le mélange d'intrigues de cour et d'actions sur les champs de bataille qui constitua la réalité de la vie politique d'Aétius. Ce qui est particulièrement intéressant, c'est l'allusion, en ouverture, au fait qu'Aétius ait dépendu d'une « alliance avec les barbares ». Pas tous les barbares, mais un groupe en particulier : les Huns. Comme le suggère le passage, la carrière d'Aétius fut fondée sur son alliance hunnique. Ce sont les Huns qui le soutinrent quand il semblait sur le point de perdre les guerres civiles : d'abord en 425, quand le coup d'État de Jean échoua ; puis encore en 433, quand Boniface le vainquit lors de leur première confrontation. Et comme nous l'avons vu au chapitre 6, les troupes hunniques jouèrent un rôle capital dans sa remise en ordre de la Gaule dans les années 430, surtout dans les défaites qu'il infligea aux Burgondes et aux Wisigoths. La disparition d'Aétius était bien plus qu'une tragédie individuelle. Elle marquait aussi la fin d'une époque. Non

seulement la mort d'Attila et l'extinction de l'empire hunnique permirent à Valentinien III d'envisager le futur sans Aétius, mais ces deux événements sapèrent le délicat équilibre des forces à la faveur duquel ce dernier avait maintenu l'empire d'Occident sur pied. Sans les Huns, Aétius s'était retrouvé en surchauffe. Ses successeurs avaient besoin de trouver un nouveau ressort pour animer l'Occident.

Le meilleur des mondes

La clé pour comprendre le nouvel ordre politique engendré par la disparition de la puissance hunnique est livrée par un des premiers actes du bref régime de Pétronus Maximus.

Après avoir assassiné Valentinien III le 16 mars 455, il fut proclamé empereur le jour suivant. À peine s'était-il emparé du sceptre impérial qu'il envoya un ambassadeur pour solliciter le soutien des puissants Wisigoths, qui s'étaient installés dans le sud-ouest de la France depuis 418. L'homme qu'il choisit pour cette mission était un des commandants militaires nouvellement nommés, peut-être comme commandant général en Gaule (*magister militum per Gallias*) : Éparchius Avitus. Avitus était un aristocrate gaulois à l'éducation parfaite, promis à un brillant avenir. Descendant de hauts fonctionnaires, il était lié à un réseau d'importantes familles et ses domaines se concentraient autour de Clermont-Ferrand, en Auvergne. Au cours des années 430, il avait servi avec honneur sous Aétius dans les campagnes contre les Noriques et les Burgondes, puis avait enchaîné par une période comme administrateur civil en chef de la Gaule – préfet prétorien – entre 439 et 441. À ce stade, il laissa son office, peut-être en raison de la rotation normale des postes, peut-être parce qu'il se brouilla avec Aétius, mais il revint au premier plan une dizaine d'années plus tard. Il joua alors un rôle majeur pour obtenir l'aide des Wisigoths, celle-là même qui permit à Aétius de repousser l'attaque d'Attila sur la Gaule en 451⁴⁴. À tous égards, Avitus était donc un excellent choix. Proche d'Aétius, mais pas trop, il avait de bons antécédents et d'excellentes relations à la fois avec l'aristocratie gauloise et avec les Goths.

Aucun écrit d'Avitus ne nous est parvenu. Mais nous ne perdons pas au change, car nous avons conservé la collection de poèmes et de lettres de son gendre, un certain Gaius Sollius Modestus Apollinaris Sidonius (qui a déjà été cité dans ce livre). Pour des raisons évidentes, son nom est généralement abrégé en Sidoine Apollinaire. Comme son alliance matrimoniale avec la famille des Aviti peut le suggérer, Sidoine Apollinaire descendait d'une lignée de propriétaires fonciers de même niveau social que celle de son beau-père ; ses principaux domaines étaient

situés autour de Lyon, dans la vallée du Rhône. Son père avait lui-même été préfet prétorien de Gaule en 448-449, occupant le poste une dizaine d'années après Avitus⁴⁵. Dans le passé, les écrits de Sidoine Apollinaire ont plutôt eu mauvaise presse. À l'époque où toute personne cultivée goûtait les codes du latin classique (celui du I^{er} siècle avant ou après Jésus-Christ) dans lesquels elle avait été éduquée, les circonlocutions et les périphrases de l'œuvre de Sidoine Apollinaire ne pouvaient qu'agacer, voire choquer. Comparé à la clarté et la neutralité de César par exemple, son amour de l'emphase semblait le comble de la décadence. Écrivant à la fin de l'ère victorienne, sir Samuel Dill prononçait ce verdict :

[Sidoine Apollinaire] est essentiellement un lettré de la trempe que cet âge de décadence [le V^e siècle] admirait le plus. C'est un styliste, pas un penseur ni un enquêteur. Il est certain qu'il appréciait ses propres compositions non pas pour leur contenu, mais pour ces traits de style que nous tenons à présent pour les plus dépourvus de valeur, voire les plus répulsifs : les idées puériles, les antithèses absurdes, la langue mise à la torture pour donner un semblant d'intérêt et de distinction aux lieux communs triviaux d'une existence fade et monotone⁴⁶.

Même en traduction, Sidoine Apollinaire peut faire tourner son lecteur en bourrique par son incapacité à appeler un chat un chat ; et il est vrai qu'il perd un temps fou à tenter de dire les choses de la manière la plus compliquée possible. L'une de ses dernières lettres contient un commentaire joliment éclairant, rédigé à un moment où il pensait que l'audience lettrée à laquelle on lui avait appris à s'adresser avait disparu à jamais : « Je vais composer le reste de mes lettres dans un langage plus quotidien ; il ne vaut pas la peine d'embellir des phrases qui ne seront peut-être jamais publiées⁴⁷. » Mais il n'est pas juste d'estimer le style du V^e siècle à l'aune des normes du I^{er} siècle ; et désormais, les spécialistes de latin tardif (sans parler du grec tardif) sont moins prompts à condamner les complexités stylistiques qui étaient le comble de l'élégance littéraire aux IV^e et V^e siècles⁴⁸. Une époque qui peut considérer des vaches tronçonnées dans des aquariums remplis de formol comme une œuvre d'art – je fais allusion aux œuvres de Damien Hirst – n'est, par définition, guère susceptible de juger d'autres entreprises artistiques en fonction de rigides critères universels.

En tout cas, savoir si Sidoine Apollinaire écrivait un « bon » latin ou non n'est pas la question, tandis que l'importance historique de son œuvre est hors de doute. Les plus anciens de ses abondants écrits remontent au milieu des années 450, les plus récents datent de 480 environ, mais le plus gros de son œuvre se situe dans une période de vingt ans qui court à partir de 455. Il connaissait presque tout le beau

monde en Gaule du Sud et, plus particulièrement, du Sud-Est ; les hauts personnages sont donc en bonne place dans ses lettres où, à la différence de Symmaque, il n'hésitait pas à discuter de sujets politiques quand l'occasion s'en présentait. Ses poèmes – certains d'entre eux du moins –, sont tout aussi instructifs. Sidoine Apollinaire avait assez de poids pour s'engager dans les affaires de l'empire et pour que les empereurs le courtisent en vue d'obtenir son soutien ; mais il n'était pas assez important pour courir le risque d'être exécuté quand le régime s'effondrait. Reconnu comme un des meilleurs stylistes de son époque, il servit une série d'empereurs qui firent appel à ses talents comme auteur de panégyriques – des discours d'ouverture – à leur louange. Nous avons déjà rencontré ce genre de textes et, s'ils n'exprimaient certes pas la vérité au sens où nous l'entendons, ils ont le grand mérite de nous montrer le monde comme chacun de ces régimes souhaitait le voir dépeint. Sidoine Apollinaire, comme Thémistios et Mérobaude avant lui, était un propagandiste.

Du récit de Sidoine Apollinaire, il ressort sans ambages que Pétronus Maximus envoya Avitus auprès des Wisigoths pour solliciter leur soutien à sa cause. Sidoine Apollinaire, bien entendu, étoffa quelque peu ce fait brut. À l'en croire, les Wisigoths, après avoir appris le meurtre de Valentinien III, se préparaient à lancer une offensive pour s'emparer de tout l'Occident romain, quand la nouvelle de l'approche d'Avitus les remplit soudain de panique⁴⁹ :

Un des Goths, qui avait fondu le fer de sa faucille et en reforgeait une épée en tapant à grands coups sur l'enclume, puis l'aiguisait avec une pierre – un homme prêt à se lever en furie au son de la trompette et à recouvrir à tout moment, par des massacres répétés, le sol des cadavres de ses ennemis –, s'écria dès que le nom d'Avitus, qui s'approchait, fut clairement annoncé : « Plus de guerre ! Redonnez-moi ma charrue ! »

On comprend pourquoi ceux qui ont été éduqués dans les règles du latin classique peuvent s'agacer du verbiage de Sidoine Apollinaire, mais sa rhétorique est loin d'être sans intérêt. Il nous livre le portrait de son beau-père comme l'unique homme capable de dissuader les Wisigoths de déclencher un conflit. Le même Goth imaginaire en vient à déclarer que, loin de rester pur spectateur, son peuple va maintenant apporter son assistance militaire au nouveau régime – et précisément parce qu'il a les faveurs d'Avitus : « Ma foi, si je t'avais bien connu [Avitus] auparavant dans le feu de l'action, j'aurais fait partie de tes troupes auxiliaires ; je dois donc avoir au moins la permission de combattre. » Ce qui frappe dans ce passage, c'est l'exagération de l'importance d'Avitus. Dans la même veine, quand il

évoque, plus tôt dans le poème, les succès d'Aétius dans les années 430, Sidoine Apollinaire se dépasse : Aétius, « glorieux comme il l'était dans les armes, n'agit pas sans toi [Avitus], bien que, pour ta part, tu aies beaucoup fait sans lui ». Il est vrai qu'Avitus servit utilement son patron, mais Aétius se tira fort bien d'affaire sans lui dans les années 440, quand Avitus quitta son office. Il est hors de doute que, des deux hommes, Aétius était le partenaire dominant.

L'irritation que l'on ressent à la lecture des hyperboles de Sidoine Apollinaire ne doit pourtant pas nous faire perdre de vue l'importance historique qu'eurent les premiers pas de Pétronus Maximus comme empereur. Flavius Constantius et Aétius, l'un comme l'autre, avaient déployé tous leurs efforts pour empêcher les Wisigoths d'accroître leur influence politique dans l'empire romain d'Occident. Alaric et son beau-frère Athaulf avaient tous deux eu le projet, même fugitif, de faire des Goths les protecteurs de cet empire. Alaric avait proposé à Honorius un accord aux termes duquel il serait devenu général en chef à la cour, tandis que ses Goths se seraient installés à proximité de Ravenne. Athaulf épousa la sœur d'Honorius et appela son fils Théodose. Mais Constantius et Aétius, ces vaillants gardiens de l'empire d'Occident, avaient résisté à de telles prétentions ; ils avaient bien voulu utiliser les Goths comme alliés de second rang contre les Vandales, les Alains et les Suèves, mais rien de plus. Aétius avait préféré payer les Huns et les déployer pour maintenir les Goths à l'intérieur de cette limite politique bien précise plutôt que de leur concéder un plus grand rôle dans les affaires de l'empire. L'ambassade d'Avitus – qui, comme Sidoine Apollinaire le dit sans ambages, avait pour but d'obtenir des Wisigoths non pas un simple assentiment pacifique, mais une alliance militaire – inversa d'un coup une ligne politique qui avait maintenu l'empire à flot pendant quarante ans.

Les événements qui se produisirent aussitôt après ne firent que renforcer la tendance. Alors qu'Avitus était encore auprès des Wisigoths, les Vandales, sous la conduite de Genséric, lancèrent une expédition navale depuis l'Afrique du Nord, qui mena leurs troupes aux portes de Rome. Les buts de l'expédition étaient pour une part de prendre du bon temps et de s'emplir les poches, mais il y avait aussi de plus sérieuses motivations. Aux termes des tractations qui avaient suivi la tentative avortée d'Aétius pour reconquérir l'Afrique du Nord, Hunéric, fils aîné du roi des Vandales Genséric, avait été fiancé à Eudocie, fille de Valentinien III. Mais, lorsqu'il s'empara du pouvoir, pour tenter d'ajouter un surplus de légitimité à son usurpation, Pétronus Maximus maria Eudocie à son propre fils Pallade. L'attaque des Vandales sur Rome fut donc aussi provoquée par la rage d'avoir été floués, dans

l'esprit de Genséric, de la chance de prendre part au grand jeu de la politique impériale. Apprenant l'arrivée des Vandales, Maximus

fut pris de panique, enfourcha un cheval et s'enfuit. La garde impériale et ceux des hommes libres autour de lui en qui il avait particulièrement confiance l'abandonnèrent et ceux qui le virent s'enfuir le malmenèrent et l'injurèrent pour sa couardise. Comme il était sur le point de quitter la cité, quelqu'un lui jeta une pierre qui le frappa à la tempe et le tua. La foule se précipita sur son corps, le mit en pièces et, avec des cris de triomphe, exhiba ses membres au bout d'une perche⁵⁰.

Ainsi prit fin le règne de Pétronus Maximus, le 31 mai 455 ; il n'avait été empereur que pendant deux mois et demi.

Quand la capitale de l'empire fut mise à sac pour la deuxième fois, les dommages subis furent plus sérieux qu'en 410. Les Vandales de Genséric pillèrent et dévastèrent la cité, emportant avec eux, à leur retour vers Carthage, trésors et prisonniers en grand nombre, y compris la veuve de Valentinien III, ses deux filles et Gaudentius, le fils survivant d'Aétius⁵¹. En apprenant ces nouvelles, Avitus afficha immédiatement ses vues sur le trône et se proclama empereur, alors qu'il était encore à la cour wisigothique à Bordeaux. Plus tard, le 9 juillet de la même année, ses prétentions furent ratifiées par un groupe d'aristocrates gaulois en Arles, la capitale régionale. De là, peu de temps après, Avitus fit triomphalement route sur Rome et commença les négociations avec Constantinople pour obtenir la reconnaissance de l'Orient. Les commandants en chef de l'armée romaine en Italie, Majorien et Ricimer, furent prompts à l'accepter, parce qu'ils craignaient la puissance militaire wisigothique dont il disposait⁵².

Un nouvel ordre était donc né. Après des régimes qui avaient cherché à tenir les Wisigoths et autres immigrants à distance, voici que ces nouveaux venus s'étaient imposés comme parties prenantes du corps politique de l'empire romain d'Occident. Pour la première fois, un roi wisigoth avait joué un rôle décisif dans le dénouement de la succession impériale.

Il convient de souligner la pleine portée de cette révolution. Sans les Huns pour garder sous contrôle les Goths et autres immigrants au sein de l'empire romain d'Occident, il n'y avait plus d'autre choix que d'intégrer ces derniers au jeu politique. Les réservoirs militaires de l'empire d'Occident s'étaient vidés, au point qu'on ne pouvait plus exclure les barbares immigrés des affaires de l'État. L'ambition manifestée d'abord par Alaric et Athaulf, puis par Genséric – avec son souhait de marier son fils à une princesse impériale – s'était réalisée. Les contemporains étaient pleinement conscients du virage politique que représentait l'ascension d'Avitus. Depuis des temps immémoriaux, l'éducation traditionnelle

avait dépeint les barbares, y compris les Wisigoths, comme l'essence de l'autre, de l'irrationnel, de l'illettré ; la force destructrice menaçant constamment la survie de l'empire romain. En un sens, le parcours des Wisigoths, qui avaient maintenant servi pendant une génération d'alliés de seconde zone des Romains dans le Sud-Ouest de la France, avait bien préparé le terrain. Néanmoins, le régime d'Avitus n'était que trop conscient que son alliance wisigothique prêtait forcément le flanc à la critique. On ne le voit nulle part plus clairement que dans les écrits de Sidoine Apollinaire, en particulier dans une lettre rédigée par ses soins depuis la cour du roi wisigoth Théodoric II, dans les premiers mois du règne d'Avitus. Les lettres de Sidoine Apollinaire n'ont rien de documents privés. Il les écrivait dans l'espoir que leur contenu circulerait. Elles constituaient, en fait, un excellent vecteur pour répandre son point de vue parmi ses pairs, les propriétaires fonciers gaulois⁵³.

Adressée au fils d'Avitus Agricola comme un tableau de la vie à la cour wisigothique, la lettre en question s'ouvre par un portrait de Théodoric : « Dans sa complexion, la volonté de Dieu et le projet de la nature se sont joints pour le doter d'une suprême perfection ; et son caractère est tel que même la jalousie qui entoure un souverain n'a le moindre pouvoir pour le déposséder de sa gloire. » Puis Sidoine Apollinaire raconte la journée du roi. Théodoric commence par une prière ou deux, passe ensuite la matinée à recevoir des ambassades et à rendre des jugements ; puis, dans l'après-midi, un peu de chasse peut-être, en laquelle il excelle comme en toute autre activité. Dans la soirée vient l'heure du repas principal :

Quand on dîne à sa table, [...] il n'y a pas des monceaux de plats ternis d'or et d'argent, disposés par des serviteurs pantelants sur des tables branlantes ; ce qui a le plus de poids, dans ces occasions, c'est la conversation. Les mets choisis mettent en appétit par leur préparation soignée, pas par leur prix. Le remplissage des gobelets vient à de si longs intervalles qu'il y a plus de raisons de se plaindre, pour les assoiffés, que de se retenir, pour ceux que guette l'ivresse. En résumé, on peut trouver là l'élégance grecque, l'abondance gauloise, la vivacité italienne, la dignité de l'État, les attentions d'une maison privée, la discipline ordonnée de la royauté⁵⁴.

La lettre se conclut avec une petite plaisanterie aux dépens du roi. Après dîner, Théodoric aimait jouer aux dés et pouvait faire montre d'esprit, en protestant s'il s'apercevait que son adversaire le laissait gagner. Au demeurant, note Sidoine Apollinaire, si l'on voulait lui faire une faveur, il suffisait de laisser le roi gagner, mais sans qu'il s'en rende compte. Mis à part ce zeste de condescendance, le message de Sidoine Apollinaire ne pouvait être plus clair : Théodoric II n'était pas le barbare ordinaire, esclave de ses sens, sous l'empire de l'alcool et de la moindre

poussée d'adrénaline. En fait, c'était un « Romain » au sens propre, un homme qui avait appris la raison et l'autodiscipline, qui régissait sa cour, sa vie et lui-même, bien sûr, à la manière romaine consacrée par la tradition. C'était un homme avec qui l'on pouvait avoir commerce. Je n'ai aucune idée de ce qu'était réellement la vie à la cour wisigothique, mais, pour justifier l'alliance d'Avitus avec Théodoric, ce dernier devait être présenté comme le parangon de toutes les vertus et Sidoine Apollinaire ne fit pas les choses à moitié. La révolution s'accélérait. Les barbares étaient présentés comme des Romains pour justifier l'inéluctable réalité : puisqu'ils ne pouvaient plus en être exclus, ils devaient désormais être intégrés à la construction des régimes politiques opérant en Occident.

À première vue, cette inclusion des étrangers pouvait ne pas sembler un coup mortel porté à l'intégrité de l'empire. Théodoric était suffisamment romain pour être désireux de jouer le jeu ; il comprit le besoin qu'il y avait de le peindre en bon Romain pour satisfaire les attentes des propriétaires fonciers. Deux très gros défauts, toutefois, empêchaient l'alliance militaire entre Romains et Wisigoths d'être l'atout qu'on aurait initialement pu supposer.

En premier lieu, le soutien politique a toujours un prix. Théodoric appuyait volontiers les visées d'Avitus sur le pouvoir, mais logiquement, il espérait un retour. En l'occurrence, la contrepartie qu'il désirait était d'avoir les mains libres en Espagne où, comme nous l'avons vu, les Suèves s'en donnaient à cœur joie depuis que l'attention d'Aétius avait été détournée vers le Danube, au début des années 440. La requête de Théodoric fut exaucée et il envoya bien vite une armée wisigothique dans la péninsule Ibérique sous les auspices du régime d'Avitus, théoriquement pour mettre fin aux déprédations des Suèves. Jusqu'à cette date, quand les Wisigoths s'étaient déployés en Espagne, ils l'avaient toujours fait en conjonction avec les troupes romaines. Cette fois-ci, Théodoric était, pour l'essentiel, libre d'opérer à sa guise et nous avons une description de première main de ce qui se produisit, vu du côté espagnol. L'armée wisigothique vainquit les Suèves, nous dit-on, en capturant et en exécutant leur roi. Ils saisirent aussi la moindre occasion, à la fois pendant l'attaque et dans les opérations de nettoyage qui suivirent, d'amasser le plus de butin qu'ils purent, saccageant et pillant, entre autres, les villes de Braga, Asturica et Palentia. Non seulement les Goths détruisirent le royaume des Suèves, mais ils firent aussi main basse sans retenue sur les richesses de l'Espagne⁵⁵. Tout comme Attila, Théodoric avait des guerriers à satisfaire. Sa volonté de soutenir Avitus était fondée sur une estimation des profits qu'il allait en tirer et rien ne pouvait mieux tomber qu'une lucrative virée en Espagne.

En deuxième lieu, puisque des barbares étaient entrés dans le jeu politique consistant à édifier un nouveau régime au sein de l'empire romain d'Occident il y avait maintenant beaucoup plus de factions à la manœuvre, tentant de se positionner à la cour impériale. Avant 450, tous les régimes qui se succédèrent en Occident eurent à intégrer et satisfaire globalement trois groupes armés d'immigrants – les deux principaux en Italie et en Gaule, un plus petit en Illyrie –, plus les aristocraties terriennes d'Italie et de Gaule, dont les membres occupaient les postes déterminants dans l'administration impériale. Il fallait également tenir compte des désidératas de Constantinople. Si, comme dans le cas de Valentinien III, les armées d'Occident se divisaient entre différents prétendants, les empereurs d'Orient disposaient d'assez d'influence et de force de frappe pour imposer leur propre candidat. Bien qu'il ait été trop éloigné de l'Occident pour pouvoir le gouverner directement, le régime de Constantinople pouvait éventuellement exercer son veto sur le choix des factions en jeu. Concilier ces multiples intérêts pour arriver à une issue stable pouvait s'avérer un parcours sans fin.

Après l'effondrement de l'empire hunnique, les Burgondes et les Vandales furent les premiers à placer leurs pions et à réclamer des compensations. Les Burgondes avaient été installés par Aétius autour du lac de Genève au milieu des années 430. Vingt ans plus tard, ils profitèrent du nouvel équilibre des forces en Occident pour s'emparer d'autres cités romaines en grand nombre et des revenus qu'elles drainaient depuis leurs territoires dans la vallée du Rhône : Besançon, le Valais, Grenoble, Autun, Chalon-sur-Saône et Lyon⁵⁶. Le sac de Rome commis en 455 par la coalition des Vandales et des Alains trahissait – comme nous l'avons vu – un désir de prendre part aux affaires politiques de l'empire. À la mort de Valentinien III – nous apprend Victor de Vita⁵⁷ –, Genséric étendit aussi l'assise de son pouvoir en prenant le contrôle de la Tripolitaine, de la Numidie et de la Maurétanie, ainsi que de la Sicile, de la Corse et des Baléares. Permettre à certaines puissances barbares de participer à la vie de l'empire compliquait terriblement le jeu politique en Occident ; et plus leur nombre augmentait, plus il était difficile de trouver les subsides suffisants pour nouer une coalition à long terme.

Dans le deuxième poème conservé de Sidoine Apollinaire en provenance de cette période, les tensions qui rendaient le régime d'Avitus instable par essence émergent avec force. Le 1^{er} janvier 456, quand l'empereur revêtit le consulat à Rome, on fit appel à son gendre, toujours aussi loyal, pour prendre la parole en son nom. Le discours s'ouvre, sans surprise, en soulignant à quel point l'empereur était fait pour cet office. Au passage, Sidoine Apollinaire en profite pour faire quelques comparaisons sans équivoque. Il rejette en particulier Valentinien III comme un

« eunuque fou » (*semivir amens*) et oppose son style de gouvernement aux - compétences militaires et politiques qu'Avitus investit dans sa charge. Revenant à la question cruciale des relations d'Avitus avec le roi des Wisigoths, Sidoine Apollinaire manie ce sujet potentiellement explosif avec subtilité, mais son intention n'en est pas moins claire. D'abord, il affirme avec vigueur qu'Avitus n'avait jamais été enclin à caresser la cour wisigothique dans le sens du poil. Il s'y était rendu jeune homme – comme chacun le savait –, dans les années 420, quand le roi wisigoth « désirait par-dessus tout t'avoir [Avitus] comme un des siens, mais tu as refusé de jouer le rôle de l'ami plutôt que du Romain⁵⁸ ». Sidoine Apollinaire s'arrête ensuite sur un petit incident survenu dans les années 430, quand Avitus prit une terrible revanche sur un Wisigoth en maraude qui avait blessé un de ses serviteurs :

Quand ils s'approchèrent l'un de l'autre, front à front et face à face, l'un [Avitus] tremblait de rage et l'autre [le Wisigoth] de peur. [...] Mais, quand le premier, le deuxième et le troisième coup eurent été portés, voyez le résultat ! La lance brandie s'abat et frappe l'homme de sang ; sa poitrine fut transpercée et son corselet par deux fois fendu, s'ouvrant même là où il protégeait son dos ; et comme le sang s'écoulait par les deux orifices, les blessures distinctes emportèrent sa vie que chacune d'elles aurait pu revendiquer.

Traduit en bon français, Sidoine Apollinaire dit qu'Avitus trouva le salaud de Wisigoth qui avait blessé son homme et le frappa si fort avec sa lance qu'elle ressortit de l'autre côté. Traduit en discours politique, le message est qu'Avitus n'était pas un traître entiché des Wisigoths, mais un vrai Romain qui avait mis aux barbares une raclée aussi forte que les plus farouches bellicistes pouvaient le désirer.

Tous ces messages étaient destinés à dissiper les soupçons de l'auditoire de Sidoine Apollinaire, composé de sénateurs et de généraux italo-romains, comme tel était le but principal de son récit de l'ascension du nouvel empereur : à la nouvelle des morts d'Aétius et de Valentinien III, les Wisigoths avaient commencé à programmer leurs propres guerres de conquête⁵⁹ ; alors s'avança Avitus dans le camp wisigoth et tout changea. Par sa seule présence, il répandit la panique parmi eux et si grande était la peur qu'il inspirait aux Wisigoths que leur premier mouvement fut d'essayer de lui complaire en nouant avec lui une alliance militaire. Mais, sur la question de savoir s'il devait se déclarer empereur, la décision ne releva que de lui. Quant au roi wisigoth, Sidoine Apollinaire lui prête ces paroles :

Nous ne t'imposons pas [la pourpre], mais nous te supplions vraiment de la prendre ; avec toi à la tête de Rome, je suis un ami de Rome ; avec toi comme empereur de Rome, je suis le soldat de Rome. Tu ne voles la royauté à personne ; nul Auguste qui ne tienne les collines du Latium ; un palais sans maître est tien. [...] Mon rôle n'est que de te servir ; mais, si la Gaule devait te forcer comme elle a le droit de le faire, le monde adorerait ta puissance par crainte de périr sans elle.

À lire ce singulier plaidoyer, à déchiffrer l'allusion au pouvoir vacant en Italie, nous saisissons exactement quels étaient les points politiquement sensibles pour l'audience de Sidoine Apollinaire. Aux yeux des Italiens – l'auditoire auquel notre poète s'adressait à ce moment –, Avitus pouvait apparaître une simple créature des Wisigoths, à l'instar de Priscus Attale sous la coupe d'Alaric et d'Athaulf. Le discours répondait à ces soupçons en insistant sur le fait qu'Avitus était son propre maître : il suffisait de voir comment il n'avait cessé de houspiller les Wisigoths. Il avait revêtu la pourpre, mais contre son gré, parce qu'il était le seul homme qui puisse leur imposer l'obéissance. En ces temps de crise, la force militaire des barbares était nécessaire à la sauvegarde de l'empire, mais Avitus restait un vrai Romain.

C'était bien tenté. Et qu'on ne vienne plus prétendre que Sidoine Apollinaire manquait d'idées ! Mais son auditoire italien, surtout au sein de l'armée, ne voulait rien savoir. Les sources y insistent, nous l'avons vu : l'armée romaine d'Italie n'avait jamais toléré Avitus qu'en raison du soutien militaire des Wisigoths dont il bénéficiait. Quand, en 456, ces derniers se trouvèrent trop profondément empêtrés en Espagne pour intervenir davantage en Italie, les deux principaux commandants romains, Majorien et Ricimer, lui retirèrent leur allégeance. Le 17 octobre de cette même année, ils livrèrent bataille au peu de forces qu'Avitus put grappiller – sans doute des vestiges de l'armée de campagne de Gaule – à l'extérieur de la cité de Plaisance, en Italie du Nord. Avitus fut battu, contraint de devenir évêque de la cité et il mourut peu de temps après dans des circonstances mystérieuses⁶⁰.

Nous voyons là, comme en condensé, le problème auquel l'Occident devait désormais faire face. Avitus avait le soutien des Wisigoths, d'au moins quelques sénateurs gaulois et d'une partie de l'armée romaine de Gaule. Mais, en butte à l'hostilité des sénateurs italiens et, par-dessus tout, des commandants de l'armée de campagne d'Italie, sa coalition n'avait pas la moindre chance de succès. Au début des années 460, l'étendue de la crise qu'avait engendrée en Occident l'effondrement de l'empire d'Attila était évidente. Il y avait trop de parties intéressées et pas assez de

revenus pour les satisfaire toutes. Constantinople, pourtant, avait décidé de lancer une dernière fois les dés.

[1.](#) JORDANÈS, *Getica* 48, 246-255 et 282.

[2.](#) MOMIGLIANO (1955) et GOFFART (1988) en arrivent à des conclusions opposées sur la relation entre Cassiodore et Jordanès à partir d'observations relativement proches. Les raisons pour lesquelles Jordanès aurait menti découlent principalement du fait qu'il rédigeait son histoire à l'aube d'une campagne de l'empire romain d'Orient qui détruisit le royaume ostrogoth d'Italie. On a prétendu que la *Getica* contenait un important message politique (venu de Cassiodore, ou feignant de venir de lui), exhortant les gens à ne pas résister aux armées romaines d'Orient. Comme par hasard, ces hypothèses font l'impasse sur la manière dont le supposé message politique de la *Getica* était censé être diffusé. La seule façon de transformer une histoire littéraire en propagande politique est d'imaginer que les propriétaires étaient rassemblés et qu'ils écoutaient la *Getica* comme les gens avaient écouté les discours d'un Thémistios, d'un Mérobaude ou d'un Sidoine Apollinaire ; ce qui est hautement improbable. Pour une démonstration plus technique, voir HEATHER (1991), chapitre 2.

[3.](#) Cassiodore se concentre sur la dynastie royale dont son patron, Théodoric, est issu (la famille des Amales) et organise l'histoire des Goths par zones géographiques, la divisant en fonction des divers lieux habités par les Goths à différentes périodes. Ces deux traits restent perceptibles dans l'histoire de JORDANÈS. Voir en outre HEATHER (1993).

[4.](#) Le groupe 1 est connu en premier lieu par le récit de l'écroulement de l'empire hunnique dû à Jordanès, puis par de nombreuses sources ; voir HEATHER (1996), p. 111-117. Sur le groupe 2, voir ci-dessus p. 193-194. Pour les groupes 3-6, le meilleur témoignage est celui de Malchus de Philadelphie dans les années 470 ; les origines de ces groupes sont peut-être documentées dans THÉOPHANE, AM 5931 ; voir aussi HEATHER (1996), p. 152 *sq.* ; voir ci-dessus chapitre 7, note 40. Sur le groupe 4, voir JORDANÈS, *Romana*, 336. Sur le groupe 5, voir PRISCUS, fragment 49. Sur le groupe 7, voir PROCOPE, *Guerres*, 8, 4, 9 *sq.* (« peu nombreux ») ; *id.*, *Bâtiments*, 3, 7, 13 (pour le nombre de trois mille guerriers).

[5.](#) Valamir et son neveu Théodoric unirent au moins les groupes 1 et 6, mais peut-être aussi les groupes 3 et 4 ; voir HEATHER (1991), chapitre 1, avec toutes les références utiles.

[6.](#) Cette référence et la citation de texte sont dues à JORDANÈS, *Getica*, 50, 261-262 ; 50, 260.

[7.](#) Théodoric l'Amale, le roi ostrogoth d'Italie, combattit contre les Gépides, par exemple, en 488-489 et de nouveau au début de la décennie 500.

[8.](#) JORDANÈS, *Getica*, 50, 262-264.

[9.](#) *Ibid.*, 268-269 et 272-273.

[10.](#) PRISCUS, fragment 49.

[11.](#) JORDANÈS, *Getica*, 272-273.

[12.](#) *Ibid.*, 248-252.

[13.](#) Ce passage crucial est *ibid.*, 248-252 ; voir l'analyse dans HEATHER (1989), avec références exhaustives aux tentatives précédentes pour résoudre ces difficultés évidentes.

[14.](#) Références dans *PLRE*, vol. II, p. 385 *sq.* MAENCHEN-HELFEN (1973), p. 388 et note 104, rejette l'identité des deux Édéon, mais elle est généralement acceptée ; sur ce point et, plus généralement, sur l'émergence des royaumes qui allaient succéder aux Huns, voir POHL (1980).

[15.](#) Peut-être à l'exception des Goths dirigés par les Amales. Jordanès dit qu'ils vinrent à l'ouest des Carpates quand les Huns fuirent vers l'est à la suite de la bataille de la Nedao (JORDANÈS, *Getica*, 50, 263-264). L'information semble peu probable et je soupçonne qu'ils furent installés en Pannonie par les Huns, non de leur propre initiative, mais on ne peut avoir de certitude en la matière.

[16.](#) *Ibid.*, 53, 272-255 et 282.

[17.](#) *Ibid.*, 54, 279.

[18.](#) PRISCUS, fragment 45.

[19.](#) JORDANÈS, *Getica* 52, 268 et 53, 273.

- [20](#). THOMPSON (1996), en particulier chapitre 7 ; voir MAENCHEN-HELFEN (1973), 95 *sq.*
- [21](#). PRISCUS, fragment 11, 2, p. 259.
- [22](#). Sur les Tervinges et les Greuthunges, voir p. 174. Sur les Burgondes, voir ci-dessus p. 229. Parmi les divers groupes de Goths, le groupe 3 (décrit ci-dessus), qu'il faut peut-être identifier avec les futurs Goths de Thrace (**voir ci-dessus, [note 4](#)**), se détacha de la domination hunnique à la suite d'une intervention militaire romaine ; quant au groupe 1 (les Goths de Pannonie dirigés par les Amales), il est clair qu'ils avaient été intégrés de force à l'empire hunnique, même si les anecdotes concernant Balamber dans la *Getica* de JORDANÈS sont confuses (**voir ci-dessus, [note 13](#)**).
- [23](#). Sur le marchand, voir PRISCUS, fragment 11, 2, p. 269, ligne 419-p. 272, ligne 510. Sur les pendants, voir PRISCUS, fragment 14, p. 293, lignes 60-65.
- [24](#). ID., fragment 49.
- [25](#). THÉOPHANE, AM 5931 (groupe 3) : l'événement est avéré, indépendamment du fait que le groupe 3 doive être identifié ou non avec le groupe 6 (**voir ci-dessus, [note 4](#)**).
- [26](#). Les trois citations suivantes proviennent de PRISCUS, fragment 2, p. 225, 227.
- [27](#). Les Romains fournirent à Attila une série de secrétaires, y compris le prisonnier Rustique qui écrivit quelques lettres (PRISCUS, fragment 14, p. 289). Cet appareil gouvernemental dressa des listes de princes renégats qui s'étaient réfugiés auprès des Romains et garda peut-être trace des approvisionnements nécessaires aux groupes sujets.
- [28](#). Les plus étroitement dominés furent les Goths ; ils sont présents dans PRISCUS, fragment 49, dont un extrait est cité ci-dessus. Les moins dominés furent les Gépides, qui menèrent la révolte contre les fils d'Attila (JORDANÈS, *Getica*, 50, 260-262). Dans l'entre-deux : les Goths pannoniens de Valamir (JORDANÈS, *Getica*, 48, 246-253 ; 52, 268 *sq.*), dont le cas est analysé dans Heather (1996), p. 113-117 et 125-126.
- [29](#). Chacun des styles de la période hunnique est désigné par le nom d'une de ces riches sépultures.
- [30](#). On trouvera une excellente introduction à Apahida et aux autres riches sépultures de cette période dans le catalogue de MENGHIN *et al.* (1987).
- [31](#). L'or était certainement connu dans la Germanie du IV^e siècle et on en faisait des plats. Le fameux trésor du V^e siècle de Pietroasa en Roumanie contient un ou deux objets qui sont nettement antérieurs au moment du dépôt lui-même : ils doivent dater du milieu du IV^e siècle ; voir HARHOIU (1977). De même la monnaie d'or romaine était-elle loin d'être exceptionnelle.
- [32](#). D'après BIERBRAUER (1980).
- [33](#). Par exemple AMMIEN MARCELLIN, 17, 12-13 ; 19, 11, sur l'installation de Constantius sur le moyen-Danube à la fin des années 350, avec commentaire dans HEATHER (2001).
- [34](#). Sur Odoacre en Gaule, voir GRÉGOIRE DE TOURS, *Histoires*, 2, 18 (à un moment donné entre 463 et 469) ; voir PLRE, vol. II, p. 791-793. Sur les Hérules, les Alains et les Turcilinges, voir PROCOPE, *Guerres*, 3, 1, 6 ; ENNODE *Vie de saint Épiphanie*, 95-100.
- [35](#). Romana, 336.
- [36](#). SIDOINE APOLLINAIRE, *Poèmes*, 2, 239 *sq.*
- [37](#). Un autre facteur possible fut l'arrivée d'une nouvelle puissance nomade au nord de la mer Noire. Au début des années 480, par exemple, les Bulgares s'établirent près de la frontière danubienne de l'empire ; voir JEAN D'ANTIOCHE, fragment 211, 4.
- [38](#). Priscus, fragment 37.
- [39](#). ID., fragment 45.
- [40](#). JORDANÈS, *Getica*, 49, 255, s'appuyant probablement sur Priscus et ensuite traduit par Blockley comme le fragment 24, 1 de PRISCUS.
- [41](#). Les meilleurs récits de la chute d'Aétius se trouvent dans STEIN (1959), p. 347 *sq.* ; STICKLER (2002), p. 150 *sq.*
- [42](#). Sur la carrière de Pétronus, avec toutes les références, voir PLRE, vol. II, p. 749-751.
- [43](#). La citation suivante est de PRISCUS, fragment 30.
- [44](#). Sur les débuts de la carrière d'Avitus, avec toutes les références, voir PLRE, vol. II, p. 196-198.

[45.](#) Pour une étude récente sur Sidoine Apollinaire, sa vie et son temps, voir HARRIES (1994) ; STEVENS (1933) reste valable.

[46.](#) DILL (1899), p. 324 ; pour une série de jugements du même type, voir HARRIES (1994), p. 1-2.

[47.](#) SIDOINE APOLLINAIRE, *Lettre* 4, 10, 2, citée dans HARRIES (1994), p. 3.

[48.](#) De nombreux auteurs ont contribué à ce changement d'évaluation et on trouvera une excellente introduction dans ROBERTS (1989), avec références aux autres études importantes sur le sujet.

[49.](#) Les citations suivantes sont de SIDOINE APOLLINAIRE, *Poème* 7.

[50.](#) PRISCUS, fragment 30, 2.

[51.](#) Pour une complète reconstitution, voir COURTOIS (1955), p. 185-186.

[52.](#) PRISCUS, fragment 32 = JEAN D'ANTIOCHE, fragment 202.

[53.](#) Sur le contexte littéraire en Gaule à cette époque, voir par exemple HARRIES (1994), chapitres 1-2.

[54.](#) Sidoine APOLLINAIRE, *Lettres*, 1, 2.

[55.](#) L'histoire de la campagne est racontée dans HYDACE, *Chronique*, 173-186. Sur la précédente campagne conjointe romano-gothique en Espagne, voir ci-dessus chapitres 5 et 6.

[56.](#) Il est impossible de reconstituer l'histoire des Burgondes dans le détail, mais pour une analyse approfondie et les références, voir FAVROD (1997).

[57.](#) VICTOR DE VITA, *Histoire de la persécution*, 1, 13.

[58.](#) Cette citation et la suivante sont extraites de SIDOINE APOLLINAIRE, *Poème* 7, 233-236 et 286-294.

[59.](#) ID., *Poème* 361 sq. Citation suivante, *ibid.*, 510-518.

[60.](#) Références dans *PLRE*, vol. II, p. 198.

FIN D'EMPIRE

Certains historiens ont critiqué Constantinople, prétendant que l'empire d'Orient n'aurait pas fait assez d'efforts au v^e siècle pour sauver un Occident aux abois. Grâce à la *Notitia dignitatum* (**voir ci-dessus, p. 385-386**), nous savons que les armées d'Orient refirent leurs forces après Andrinople et que, vers la fin du iv^e siècle, elles comprenaient une armée de campagne de cent trente et un régiments distribuée entre quatre commandements régionaux : un sur le front perse, un en Thrace et deux centraux, les armées *praesentales* (ce qui voulait dire, en latin, qu'elles étaient « stationnées en présence de l'empereur »). Les troupes mobiles comptaient donc entre soixante-cinq et cent mille hommes¹. L'Orient disposait aussi de nombreuses unités de garnison frontalières (*limitanei*). Les enquêtes archéologiques de terrain des vingt dernières années ont confirmé, de surcroît, que la prospérité agricole des principales provinces d'Orient – Asie mineure, Proche-Orient et Égypte –, patente au iv^e siècle, ne donna aucun signe de fléchissement au cours du v^e siècle. D'aucuns pensent donc que l'empire d'Orient avait les moyens d'intervenir efficacement en Occident, mais qu'il a choisi de ne pas le faire. Dans la version la plus radicale de cette thèse, on a même affirmé que le régime de Constantinople se serait réjoui de voir les barbares s'installer sur le territoire de l'empire d'Occident : l'effet désastreux qu'eut leur présence sur le dispositif militaire d'Occident aurait coupé court à toute prétention et à toute tentative, de la part d'un Occident ambitieux, d'évincer son partenaire oriental et d'unifier l'empire à son profit. Le cas s'était produit à plusieurs reprises au iv^e siècle, quand les empereurs Constantin I^{er} et Julien avaient pris le contrôle de la totalité de l'empire à partir d'une assise originellement occidentale². Mais, en fait, quand on songe aux problèmes que le régime de Constantinople avait à régler sur ses propres frontières, le bilan de l'aide qu'il a fourni à l'Occident au v^e siècle est parfaitement honorable.

Constantinople et l'Occident

Le dispositif militaire de l'empire d'Orient était considérable, mais un grand nombre de ses troupes devaient en permanence être affectées aux deux secteurs clés de sa frontière de l'est, en Arménie et en Mésopotamie, où Rome faisait face à la Perse. Si l'on avait demandé à n'importe quel Romain du IV^e siècle où résidait la principale menace pour la sécurité de l'empire, la réponse aurait été : la Perse sous la coupe de ses nouveaux dirigeants sassanides. Et depuis le III^e siècle, depuis que la révolution sassanide avait produit ses effets, la Perse était de fait la seconde grande puissance du monde antique. Comme nous l'avons déjà vu, le nouveau péril représenté par les Sassanides plongea l'empire romain dans une crise militaire et fiscale qui dura une cinquantaine d'années. À l'époque de Dioclétien, dans la décennie 280, l'empire avait mobilisé les fonds et la main-d'œuvre que requérait la nouvelle situation, mais, pour Rome, le processus d'ajustement à la puissance incontestée de son voisin oriental fut long et douloureux. L'ascension de la Perse avait aussi rendu indispensable la présence permanente d'un empereur en Orient et, par conséquent, elle avait fait du partage du pouvoir un trait de la charge impériale dans la période romaine tardive. Grâce à ces transformations, Rome retrouva sa puissance et il n'y eut aucune répétition, au IV^e siècle, d'un désastre tel que le sac d'Antioche par les Perses au siècle précédent.

Quand on fait le bilan de la contribution militaire de l'empire d'Orient en faveur de l'Occident au V^e siècle, il faut tenir compte du fait que, même si la nouvelle menace perse fut globalement contenue à partir de 300 environ, elle ne disparut jamais pour autant. Certes, les combats se firent moins fréquents – sachant que, pour l'essentiel, le conflit se limitait sur ce front à une série de sièges harassants pour de maigres gains –, mais les Sassanides étaient constamment présents dans les plans stratégiques des politiciens et des généraux de l'Orient romain. Face à la défaite de l'expédition de Julien en Perse en 363, puis aux effets à long terme de la pagaille provoquée par les Huns sur le Danube au milieu des années 370, les empereurs romains successifs avaient été forcés, à deux reprises, d'accorder aux dirigeants sassanides des traités de paix si favorables que ces derniers, en temps normal, n'auraient même pas pu en rêver. À la suite de la défaite de Julien, l'empereur Jovien procéda à d'humiliantes cessions de territoires et de places fortes en Mésopotamie. Valens laissa entendre qu'il voulait les récupérer, fit même quelques pas en ce sens ; mais, après sa mort à Andrinople, non seulement Théodose I^{er} confirma la reconnaissance des pertes romaines, mais il passa aussi un accord à propos de l'Arménie – l'autre grosse pomme de discorde – là encore hautement favorable à la Perse (*cf. carte 3, p. 106*)³.

Ces concessions intervinrent dans une phase relativement paisible des relations entre Romains et Perses, pour la bonne raison que les aspirations sassanides, à ce moment, étaient largement satisfaites. La Perse, de toute façon, devait alors affronter de son côté des troubles causés par les nomades dans deux secteurs de sa frontière nord : à l'est en Transoxiane (l'actuel Ouzbékistan) et dans le Caucase, où Constantinople avait aussi des intérêts. Certaines routes traversant le Caucase menaient vers le territoire romain si l'on tournait à droite, vers le territoire perse si l'on continuait tout droit. Les Huns avaient suivi ces deux directions. La grande incursion hunnique de 395 causa des ravages non seulement dans les provinces romaines au sud de la mer Noire, mais aussi sur une aire étonnamment vaste de l'empire perse. Si bien que, dans cette nouvelle période de compromis où les deux empires étaient préoccupés par les Huns, ils parvinrent à un accord de défense mutuelle sans précédent : les Perses veilleraient à fortifier la passe de Darial, un point stratégique pour traverser le Caucase, et à y installer des garnisons, tandis que les Romains devraient contribuer aux frais. En fait, les relations entre Romains et Perses, à cette époque, étaient si sereines que se répandit le mythe selon lequel le shah de Perse aurait adopté Théodose II à la demande de son défunt père l'empereur Arcadius, dans le but de faciliter l'accession du garçon au trône (il n'était âgé que de six ans quand son père mourut).

Rien de tout cela, toutefois, n'impliquait que Constantinople puisse se permettre de baisser la garde. Peut-être les effectifs militaires furent-ils réduits au v^e siècle et moins d'argent dépensé en fortifications, mais il importait toujours de garder des troupes en bon nombre sur la frontière orientale. La *Notitia dignitatum* – dont les sections consacrées à l'Orient remontent à 395 environ, après l'accord sur l'Arménie – recense une armée de campagne de trente et un régiments basée à l'est (en gros un quart du dispositif d'ensemble) flanquées de cent cinquante-six unités de garnison frontalières stationnées en Arménie et dans les provinces bordant le front mésopotamien (sur un total de trois cent cinq unités de ce type pour l'empire d'Orient tout entier). Et ce dans une ère de relative stabilité ! Il y eut, à l'occasion, des tensions avec la Perse qui, parfois, tournèrent au conflit armé, comme en 421 et 441. L'unique raison pour laquelle les Perses ne profitèrent pas davantage des difficultés de Constantinople avec les Huns dans les années 440 semble avoir été les propres démêlés des Sassanides avec les nomades⁴.

De même que la Perse était le grand ennemi pour Rome, de même Rome était-elle le grand ennemi pour la Perse, et chacun prisait tout particulièrement les victoires sur l'autre camp. Comme nous l'avons déjà signalé, les provinces qui s'étendaient de l'Égypte jusqu'à l'ouest de l'Asie mineure étaient les principales sources de revenus

de l'empire d'Orient, et aucun empereur n'aurait pu se permettre de prendre des risques avec la sécurité de ces régions. Constantinople, par conséquent, devait affecter plus de 40 % de ses soldats à la frontière perse et quatre-vingt-douze autres unités de garnison à la défense de l'Égypte et de la Libye. Les seules forces que les autorités de l'empire d'Orient pouvaient espérer utiliser en Occident étaient le sixième de ses troupes de garnison stationnées dans les Balkans, les trois quarts de son armée de campagne regroupée en Thrace et les deux armées *praesentales*⁵.

Jusqu'en 450, la capacité de Constantinople à aider l'Occident fut aussi lourdement grevée par le fait que l'Orient supportait le plus gros de l'agressivité des Huns. Dès 408 (**voir ci-dessus, p. 309**), Uldin s'était brièvement emparé de la forteresse de Castra Martin en Dacie ripuaire qui relevait de l'empire d'Orient et, en 413, les autorités de Constantinople se sentirent suffisamment menacées pour se lancer dans un programme de mise à niveau de leurs défenses fluviales sur le Danube⁶ et pour édifier une triple enceinte autour de Constantinople (**voir ci-dessus, p. 321**). Puis, peu d'années plus tard, les forces armées de l'Orient s'engagèrent directement pour tenter de limiter l'essor de la puissance hunnique. Vers 421, elles montèrent une importante expédition en Pannonie qui était déjà aux mains des Huns ; même si ce n'était que temporaire, elles réussirent à soustraire un vaste groupe de Goths au joug hunnique et les réimplantèrent dans le territoire de l'empire romain d'Orient, en Thrace. Les deux décennies suivantes furent occupées à combattre les ambitions d'Attila et de son oncle ; et même après la mort d'Attila, il revint encore aux autorités romaines d'Orient de faire face aux retombées de l'implosion de l'empire hunnique. Comme nous l'avons vu au chapitre 8, ce fut l'empire d'Orient que les fils survivants d'Attila choisirent d'envahir à la fin des années 460. À peine plus tôt dans la décennie, les troupes romaines d'Orient étaient aussi intervenues contre des fragments de la machine de guerre d'Attila désormais désintégrée, en l'occurrence des groupes armés menés par Hormidac et Bigélis. De même, en 460, les Goths conduits par les Amales avaient-ils envahi l'empire d'Orient pour lui extorquer un tribut de trois cents livres d'or (**voir ci-dessus, p. 570**)⁷.

Au regard de cette situation stratégique, sachant que l'engagement militaire ne pouvait être réduit sur le front perse et qu'à cause des Huns, la frontière du Danube requérait plus de ressources que jamais auparavant, le bilan de Constantinople en matière d'assistance accordée à l'Occident au v^e siècle semble pour le moins respectable. Aux abois, pressée comme elle l'était de se défendre contre Uldin, Constantinople n'en avait pas moins envoyé des troupes à Honorius en 410,

quand Alaric s'était emparé de Rome et menaçait l'Afrique du Nord. Six unités en tout, fortes de quatre mille hommes, arrivèrent à point nommé et redonnèrent du cœur à Honorius, à un moment où soit la fuite, soit le partage du pouvoir avec des usurpateurs semblaient inéluctables. Ce contingent suffit à mettre Ravenne en sécurité, alors que sa garnison commençait à se mutiner, et donna à l'empereur le temps dont il avait besoin pour qu'arrivent les secours⁸. De même, en 425, Constantinople avait-elle confié à ses troupes *praesentales*, envoyées en grand nombre, la tâche d'établir Valentinien III sur le trône. Dans les années 430, le général Aspar avait fait le nécessaire en Afrique du Nord pour inciter Genséric à négocier le premier traité, celui de 435, qui lui interdisait la conquête de Carthage et des plus riches provinces de la région. En 440-441 de nouveau, l'Orient avait fourni un tel contingent de ses troupes danubiennes et *praesentales* au projet d'expédition conjoint Orient-Occident vers l'Afrique que le haut fonctionnaire qui avait en charge la logistique eut droit à être cité pour son mérite, tandis qu'Attila et Bléda profitèrent de cette exceptionnelle opportunité pour lâcher leurs armées sur le sol romain.

Comme nous l'avons vu au chapitre 7, bien qu'Attila ait accordé à l'empire d'Orient un traité extraordinairement généreux en 450, ce dernier ne regimba pas pour autant à remplir ses devoirs vis-à-vis des Romains d'Occident. Des troupes – on ne nous dit pas en quelle quantité – furent envoyées à Aétius pour l'aider à harceler les armées hunniques qui dévastaient le Nord de l'Italie en 452, tandis qu'un autre corps expéditionnaire de l'empire d'Orient se taillait un beau succès en attaquant le cœur du pays hunnique⁹. Un tel bilan n'est pas celui d'un État d'Orient qui n'aurait eu aucune envie de soutenir son partenaire occidental. De même n'y a-t-il aucun signe que le régime de Constantinople ait voulu implanter les barbares sur le sol d'Occident pour affaiblir la puissance de ses empereurs – pas même en encourageant Alaric à transférer ses Goths des Balkans en Italie en 408, contrairement à ce que l'on a souvent cru. Comme le notait Edward Thompson, choisir de combattre et prendre le risque de subir des représailles en 451-452, plutôt que de s'accrocher au généreux traité de paix d'Attila et de laisser courir, c'était bien là le signe d'un engagement réel de la part de Constantinople en faveur de l'Occident¹⁰.

À Constantinople même, au rythme de la succession des empereurs et – plus encore – des conseillers impériaux, la ligne politique à l'égard de l'Occident variait inévitablement. Comme nous l'avons déjà mentionné, jusqu'à la mort de Théodose II en juillet 450, le soutien apporté à l'Occident découlait en partie du fait que les empereurs, d'un côté et de l'autre, appartenaient à la même lignée

théodosienne. En soutenant son cousin Valentinien, Théodose soulignait aussi la légitimité de sa propre famille à gouverner. Et la plus importante de toutes les forces expéditionnaires d'Orient réunies à cette époque fut envoyée en Occident lors d'une guerre civile romaine, en 425, dans le but de mettre Valentinien III sur le trône. Mais l'ensemble du soutien fourni par l'Orient à l'Occident ne peut se réduire à un simple intérêt dynastique. Les secours ne firent pas défaut après la mort de Théodose II, notamment quand Attila attaqua l'Italie en 452. Autre point important : la liste de ces aides est établie à partir d'un mélange hétéroclite de sources et il est probable qu'elle n'est pas exhaustive. Je subodore en particulier qu'un soutien financier fut régulièrement accordé à l'Occident pendant ces mêmes années, en plus des apports périodiques d'effectifs militaires. La décision des autorités de Constantinople de monter une opération de sauvetage au profit de l'Occident dans les années 460 ne fut donc pas une soudaine exception à la règle.

Changement de régime : Anthémius et l'Afrique du Nord

Le problème le plus immédiat qu'avait à affronter l'Occident romain vers 460 n'était autre qu'une crise de succession. Depuis la mort d'Attila en 453, il y avait eu bien peu de continuité sur le trône : Valentinien III avait été abattu par les gardes du corps d'Aétius à l'incitation de Pétronus Maximus, lequel s'empara du trône mais, en un rien de temps, fut lui-même mis en pièces par la foule romaine. Peu après, Avitus s'autoproclama empereur avec l'appui des Wisigoths ainsi que de membres de la classe possédante gallo-romaine et de certains milieux militaires. Puis il fut évincé en 456 par Ricimer et Majorien, commandants des armées de campagne d'Italie. Cette armée devait être la plus puissante de toutes les forces militaires et politiques de l'Occident romain, et les deux commandants allaient jouer un rôle capital de faiseurs de rois.

Des deux, c'est Ricimer qui a la personnalité la plus fascinante. Son grand-père était le roi wisigoth Vallia, qui avait négocié avec Flavius Constantius en 416 ; du côté de sa mère, il descendait d'une princesse suève. Sa sœur se maria au sein de la famille royale burgonde. Par ses attaches familiales, Ricimer reflète les bouleversements que tant de groupes autonomes venus de l'autre côté de la frontière avaient récemment importés sur le sol romain. Sa carrière, toutefois, était exclusivement romaine, exclusivement militaire, et il commença à se propulser au premier plan sous Aétius. D'aucuns ont cru discerner des tendances anti-romaines et pro-barbares dans ses choix politiques, mais c'est loin d'être évident. Comme Aétius et Stilicon il était prêt, en cas de besoin, à faire alliance avec les nouvelles puissances barbares établies en Occident, mais il n'y a aucun indice que son hérité

l'ait prédisposé à les favoriser aux dépens des autorités centrales de Rome – bien au contraire. Il était en fait l'héritier de Stilicon : un barbare doté d'un bon réseau de relations, fier de suivre une carrière romaine et qui fit montre d'une impeccable loyauté envers l'idéal impérial. Majorien aussi avait servi sous Aétius, mais, à la différence de Ricimer, il était issu d'une famille militaire solidement romaine. Son grand-père paternel avait été général dans les années 370 et son père fut un important haut fonctionnaire sous Aétius ; Majorien lui-même s'était finalement brouillé avec Aétius, mais Valentinien III le rappela après le meurtre du général en chef¹¹.

Leur commune hostilité à l'égard d'Avitus fit de Ricimer et Majorien des alliés, mais après l'avoir éliminé, ils ne savaient pas trop quelle devait être l'étape suivante. S'ensuivit un interrègne de plusieurs mois. Finalement, tous deux décidèrent de promouvoir Majorien à la tête de l'empire et son intronisation fut célébrée le 1^{er} avril 457. En dépit de quelques succès initiaux, le nouveau régime échoua à trouver une solution définitive aux problèmes de l'Occident, si bien que Ricimer et Majorien en vinrent à se quereller. Le 2 août 461, Ricimer déposa son ancien complice dans le crime et le fit exécuter cinq jours plus tard. Il se tourna ensuite vers un sénateur d'un grand âge, du nom de Libius Sévérus, pour en faire son homme de paille. Le 19 novembre, après un nouvel interrègne, Sévérus fut élevé à la pourpre. Mais il ne fut pas bien accueilli en tous lieux d'Occident. Les commandants de ce qui restait des armées de campagne de Gaule et d'Illyrie en particulier, Ægidius et Marcellinus, furent suffisamment mécontents pour se rebeller.

La mort de Valentinien III ouvrit donc une de ces longues phases d'instabilité qui étaient inhérentes au système politique romain. Face à cette anarchie, Constantinople fit ce qu'il fallait pour rétablir la stabilité. Dans le cas d'Avitus, l'empereur d'Orient Marcien avait refusé de le reconnaître, mais des négociations avec Constantinople sur l'accession au trône de Majorien furent finalement couronnées de succès. Après sa première installation, il fut proclamé empereur une seconde fois le 28 décembre 457, très probablement lorsqu'il fut informé de la reconnaissance que lui accordait le successeur de Marcien, Léon I^{er}. Que le régime de Majorien ait reçu cette légitimation prouve qu'il bénéficiait d'un soutien bien plus large que celui d'Avitus. Mais il n'en fut pas de même dans le cas de Libius Sévérus : cette fois-ci, Léon ne voulut pas jouer le jeu et Sévérus resta résolument privé de la reconnaissance de Constantinople pour le reste de sa vie.

Tandis que les régimes se succédaient en Occident, les empereurs d'Orient cherchaient donc – semble-t-il – à repérer et soutenir ceux qui avaient de réelles

chances d'apporter la stabilité. C'était pour préserver sa position en Italie que Ricimer avait désigné l'inoffensif Sévérus. Mais, comme l'exemple d'Aétius l'avait montré, la longévité politique allait obligatoirement de pair avec le succès militaire, et Ricimer devait défendre efficacement aussi bien l'Italie que le reste de l'Occident romain. Pour atteindre ces deux objectifs, la reconnaissance et l'assistance de Constantinople étaient vitales. Du moment où il apparut clairement que Sévérus n'était pas un candidat acceptable pour Léon I^{er} – notamment en raison de l'opposition qu'il avait suscitée de la part d'Ægidius et de Marcellinus –, il devint un obstacle à la stratégie politique de Ricimer. Sévérus eut le bon goût de mourir à un moment si opportun qu'il en devient suspect, en novembre 465. Une source du début du VI^e siècle suggère qu'il fut empoisonné, tandis que Sidoine Apollinaire se met en quatre pour marteler qu'il mourut de mort naturelle. L'assertion tranche si abruptement au beau milieu d'un passage qui traite d'un tout autre sujet qu'elle a vraiment toutes les apparences du déni. Quelle que soit la vérité sur la question, la mort de Sévérus permit de rouvrir les négociations¹².

Mais se voir accorder ou refuser la reconnaissance de l'Orient ne résolvait en rien le deuxième problème, bien plus fondamental, que devait affronter l'Occident romain. Comme nous l'avons vu, la disparition des Huns comme force effective ne laissa aux régimes de l'empire d'Occident d'autre choix que d'obtenir le soutien d'une partie au moins des puissances barbares désormais établies sur son sol. Avitus se rallia les Wisigoths en leur laissant les mains libres en Espagne – pour leur plus grand profit, comme on a pu le voir. Majorien avait bien été forcé d'admettre le désir d'expansion des Burgondes et leur avait permis de s'emparer de quelques cités (*civitates*) supplémentaires dans la vallée du Rhône. De même, pour gagner des soutiens en faveur de Libius Sévérus, Ricimer avait-il cédé aux Wisigoths l'importante cité romaine de Narbonne avec tous ses revenus¹³. Mais, maintenant, il y avait vraiment trop d'acteurs en scène et ce trop-plein, combiné à un rapide changement de régime, avait créé une situation où les recettes fiscales déjà bien réduites de l'Occident étaient dépensées, en plus de tout le reste, dans une lutte désespérée pour la stabilité. Trois impératifs s'imposaient à l'Occident s'il voulait éviter son anéantissement : il lui fallait restaurer une autorité légitime ; réduire le nombre des acteurs que devait se concilier tout régime à ses débuts ; accroître les revenus de l'empire. C'est la conclusion à laquelle aboutirent précisément des observateurs dans l'empire d'Orient et, au milieu des années 460, un plan se fit jour qui avait de bonnes chances de redonner un souffle de vie à un Occident mal en point.

La mort de Sévérus ouvrit la voie à de nouvelles tractations entre Ricimer et Constantinople. Elles furent longues et tortueuses. Aucune source ne nous en donne le détail, mais il y eut un interrègne de dix-sept mois – le plus long jamais écoulé – avant qu'un nouvel empereur d'Occident ne soit proclamé, le 12 avril 467. Ce délai, tout comme l'identité de l'heureux élu, nous donne une idée des chemins sinueux que la diplomatie dut emprunter dans l'intervalle. Le choix tomba sur Anthémius, un général de l'empire d'Orient de haut lignage, à la compétence éprouvée, candidat de l'empereur d'Orient Léon I^{er} (quoique Ricimer ait certainement accepté cette désignation). Le grand-père maternel d'Anthémius – lui-même appelé Anthémius – avait été gouverneur de fait de l'empire d'Orient de 405 à 414, agissant comme préfet prétorien en Orient pendant les dernières années du règne de l'empereur Arcadius et les premières années de son fils Théodose II.

Le père du nouvel empereur, Procope, était presque aussi éminent. Descendant de Procope, usurpateur au milieu des années 360, et donc lié de loin à la maison de Constantin, il s'était élevé au commandement suprême des armées romaines sur le front perse (*magister militum per orientem*) au milieu des années 420. Tout jeune, Anthémius suivit son père à l'armée où il se distingua ; au milieu des années 450, il s'imposa en jouant un rôle déterminant pour contenir les soubresauts de l'empire hunnique après la mort d'Attila¹⁴. Immédiatement après cela, il fut nommé consul pour l'année 455 et patricien, puis promu au rang de commandant en chef d'une des armées de campagne centrales (*magister militum praesentalis*). Il reçut aussi la main de la fille unique de l'empereur Marcien, *Ælia Marcia Euphémia*. Sidoine Apollinaire dit qu'au moment de la mort de Marcien, dès 457, Anthémius fut sur le point de devenir empereur et, pour une fois, l'information ne semble pas exagérée. Le mariage d'Anthémius laisse à penser qu'il était le successeur que Marcien aurait préféré. Pourtant, la pourpre ne fut pas pour lui. Sidoine Apollinaire affirme que ce fut sa propre réticence qui l'en empêcha (mais c'est un autre lieu commun des panégyriques). Au lieu de quoi, ce fut Léon qui fut promu – c'était un officier de la garde par l'intermédiaire duquel l'autre *magister militum praesentalis*, Aspar, espérait diriger l'empire. Anthémius, toutefois, ne fut pas vraiment mis à l'écart, puisqu'il continua à servir le nouvel empereur comme général¹⁵.

Bref, la légitimité impériale d'Anthémius était indiscutable et il aurait tout autant pu convenir au poste d'empereur d'Orient, si bien que Léon et Aspar ont probablement dû guetter la succession en Occident pour voir si le poste se libérait, dès avant le trépas bienvenu de Sévérus. Même si Léon et Aspar ont apprécié d'être débarrassés d'Anthémius en Orient, cela ne diminua en rien le niveau du soutien qu'ils étaient prêts à lui offrir en Occident.

Au printemps 467, Anthémius arriva en Italie avec une force militaire qui lui avait été fournie par Marcellinus, le général commandant l'armée romaine de campagne en Illyrie (*magister militum per Illyricum*)¹⁶. À l'origine, Marcellinus avait été nommé par Aétius et il avait pris le contrôle de cette zone au moment de l'assassinat de son patron. L'empereur Majorien avait confirmé sa nomination, mais, après la mort de Majorien, Marcellinus s'adressa à Constantinople plutôt qu'à Libius Sévère pour obtenir l'autorisation de conserver son poste. Ce fut donc par l'intermédiaire de l'empereur d'Orient Léon I^{er} que le soutien de Marcellinus fut accordé à Anthémius. Léon garantit aussi le consentement de Ricimer à la promotion d'Anthémius et l'entente fut scellée par une alliance matrimoniale : dès qu'Anthémius arriva en Italie, sa fille unique Alypia épousa Ricimer. Alliant la compétence et la naissance bénéficiant du soutien à la fois de l'Occident en la personne de Ricimer et de l'Orient, Anthémius était l'homme – s'il en fut – propre à redonner la stabilité politique à l'Occident romain.

Anthémius arriva en Italie avec un plan destiné à résoudre les problèmes les plus graves qui pesaient sur son nouvel empire. D'abord, il restaura rapidement un semblant d'ordre au nord des Alpes, en Gaule. Il est difficile d'évaluer quelle portion de la Gaule fonctionnait encore comme partie de l'empire romain d'Occident en 467. Au sud, les Wisigoths et sans doute les Burgondes acceptèrent le gouvernement d'Anthémius. Les territoires de ces deux peuples continuaient officiellement à relever de l'empire et nous savons que des institutions comme le *cursus publicus* y étaient encore en service. Au nord, la situation était plus confuse. Les armées romaines sur le Rhin – ou ce qu'il en restait – s'étaient révoltées lors de la déposition de Majorien et une partie de ces troupes formaient encore le noyau d'un commandement semi-indépendant à l'ouest de Paris. Des réfugiés venus de la Bretagne romaine, déchirée par les guerres, semblent aussi avoir contribué à la naissance d'un nouveau pouvoir en Armorique et, pour la première fois, des bandes de guerriers francs faisaient une démonstration de force sur le sol romain. Au IV^e siècle, des Francs avaient joué, sur la frontière rhénane, le même genre de rôle au nord que les Alamans jouaient au sud. Clients à moitié soumis, ces deux peuples pillaient l'empire romain ou commerçaient avec lui et contribuaient largement à alimenter ses effectifs militaires ; plusieurs recrues de haut rang, comme Bauto et Arbogast, s'élevèrent à des postes de commandement dans l'armée romaine. Comme les Alamans, les Francs étaient aussi un agglomérat de plus petits groupes, chacun doté de ses propres chefs. Dans les années 460, comme le pouvoir romain s'écroulait au nord, certains de ces chefs de clan se mirent pour la première fois à

opérer exclusivement du côté romain de la frontière, vendant leurs services, semble-t-il, au plus offrant¹⁷.

Aucun de ces partis, en Gaule, n'était assez fort pour menacer directement les débris de l'empire d'Occident quand il fut remis à flot grâce au soutien de l'Orient ; l'arrivée d'Anthémius les intimida tous assez pour qu'ils l'acceptent. La Gaule, toutefois, n'était pas le problème fondamental. Même Majorien avait fait presque aussi bien qu'Anthémius pour s'attirer l'assentiment, voire le soutien des propriétaires fonciers gallo-romains. Le Gaulois Sidoine Apollinaire, par exemple, avait joué un rôle dans la prise de Lyon par les Burgondes et Majorien avait commencé par l'en punir en augmentant ses impôts. En réponse, Sidoine Apollinaire écrivit à l'empereur un poème, se lamentant sur un mode maniéré et auto-dépréciateur : « Pour le moment, ma muse loquace est réduite au silence par les taxes et, au lieu des vers de Virgile et Térence, elle compte les sous et demi-sous que je dois à l'Échiquier¹⁸. » Si bien que Majorien le tint pour quitte et, en compagnie de nombre de ses pairs, Sidoine Apollinaire rejoignit les rangs des partisans gaulois de l'empereur. Une lettre de cette époque rappelle une soirée conviviale au cours de laquelle l'empereur dîna et échangea des mots d'esprit avec le poète et ses amis¹⁹.

Avec l'arrivée parmi eux du séduisant Anthémius, les propriétaires fonciers gallo-romains se mirent à faire la queue, soucieux de courtiser le nouvel empereur et d'être courtisés par lui. Nous savons que le *cursus publicus* fonctionnait encore, puisque Sidoine Apollinaire l'utilisa pour se rendre auprès d'Anthémius à la tête d'une délégation gauloise. Anthémius ne déçut pas ces avances. Sidoine Apollinaire s'insinua dans les bonnes grâces des deux sénateurs italiens les plus influents de l'époque : Gennadius Aviénus et Flavius Cæcina Décimus Basilius. Avec leur aide, il obtint le privilège d'adresser un panégyrique à l'empereur le 1^{er} janvier 468²⁰, ce qui lui valut d'être nommé par Anthémius au haut office de préfet urbain de Rome. Un processus classique était en marche : préoccupés de leur propre promotion, les propriétaires fonciers les mieux placés allaient se manifester à la cour impériale au début d'un nouveau règne pour offrir leur soutien et recevoir des cadeaux en retour²¹. Mais ce n'était pas de jouer sur l'équilibre des forces en Gaule qui allait beaucoup contribuer à redresser l'empire d'Occident.

Un seul plan avait une vraie chance de redonner vie à l'Occident romain : reconquérir l'Afrique du Nord. La coalition des Vandales et des Alains n'avait jamais été admise dans le cercle des puissances immigrantes alliées, tel qu'il commença à se dessiner au milieu du v^e siècle. Le traité de 442, qui reconnaissait leur mainmise sur Carthage, fut accordé quand Aétius était au pire moment de ses

infortunes ; c'était une exception aux relations habituelles des Vandales avec l'État romain, empreintes d'une grande hostilité. À partir des années 410, comme nous l'avons vu, l'empire d'Occident s'était systématiquement alliés avec les Wisigoths contre les Vandales et les Alains ; le sort de ces derniers, après 450, continua sur cette lancée et fut l'histoire d'une exclusion. À la différence des Wisigoths et des Burgondes, les Vandales et les Alains ne prirent pas part à la coalition militaire menée par Aétius qui combattit Attila en Gaule, en 451 ; après quoi, ils ne furent pas plus courtisés ou gratifiés par les régimes d'Avitus, de Majorien ou de Libius Sévérus. Par la suite, leur chef Genséric devint à coup sûr membre du cercle, comme le prouve paradoxalement sa mise à sac de Rome à l'époque de Pétronus Maximus. Une des raisons de cette agression fut que Maximus, nous l'avons vu, avait remis en cause les accords matrimoniaux entre Hunéric, fils de Genséric, et la fille aînée de Valentinien III. Après leur saccage de Rome en 455, les Vandales continuèrent à faire des incursions sur les côtes de Sicile et de diverses îles de la Méditerranée. C'étaient des opérations menées en large mesure pour le profit, mais Genséric avait aussi des plans plus ambitieux, plus nettement politiques. Une partie du butin dont il s'était emparé lors du sac de Rome était constitué des femmes de Valentinien III : son épouse Licinia Eudoxia et ses filles Eudocie et Placidia. Eudocie était officiellement mariée au fils aîné de Genséric, Hunéric. En 462 probablement, Eudoxia et Placidia furent libérées et se rendirent à Constantinople, où Placidia épousa un sénateur romain du nom d'Anicius Olybrius, qui avait fui vers la capitale d'Orient pour échapper au sac de Rome. Après 462, Genséric milita pour faire d'Anicius Olybrius l'héritier du trône d'Occident. Les Vandales auraient vu d'un bon œil que le futur empereur d'Occident ait leur futur roi comme beau-frère : une autre piste pour obtenir la reconnaissance dont Genséric brûlait d'envie²².

Le périple qui avait conduit les Vandales en Afrique du Nord était à peine moins honorable, d'un point de vue romain, que celui qui avait mené les Wisigoths et les Burgondes à s'installer en Gaule. Ces trois peuples avaient arraché des traités à l'État romain par la force des armes, ou en agitant la menace d'y recourir ; si elles avaient eu le choix, les autorités de l'empire romain d'Occident auraient certainement préféré ne rien avoir affaire avec aucun d'entre eux. Le vrai problème qui plombait la candidature de Genséric au club des puissances immigrantes n'était pas tant ses incartades passées en elles-mêmes, mais le fait qu'il était entré en possession, par la force, des provinces les plus riches et les plus productives de l'empire d'Occident. Depuis les années 440, en plus des terres qu'il détenait déjà en Afrique du Nord, il s'était emparé de la Tripolitaine et de nombreuses îles de la Méditerranée. Ses incursions annuelles semaient la peur et le chaos d'un bout à

l'autre des côtes italiennes. La destruction des Vandales aurait donc fait d'une pierre deux coups, au grand bonheur des Romains : elle aurait éliminé l'une des trois principales puissances barbares installées sur le sol d'Occident et, plus important, elle aurait permis à Rome de récupérer un réservoir inestimable de richesses pour le trésor impérial.

Il vaut ici la peine de se prêter à un petit jeu d'histoire contrefactuelle. Les répercussions d'une victoire décisive sur Genséric, qui était loin d'être inimaginable en soi²³, auraient été considérables. Grâce à l'union de l'Italie et de l'Afrique du Nord, l'Espagne aurait pu revenir dans le giron de l'Occident. À la différence de la coalition des Vandales et des Alains, les Suèves qui étaient restés en Espagne n'étaient qu'un sujet mineur de contrariété. Leur pouvoir fluctuait à tout moment en proportion inverse de la quantité de ressources romaines affectées à la péninsule, et ils n'auraient probablement pas été capables de tenir le choc face à une contre-attaque impériale de grande envergure. Ensuite, une fois que les revenus hispaniques auraient recommencé à affluer, de nombreuses reconstructions seraient à leur tour devenues possibles en Gaule. À tout le moins, l'influence des Wisigoths et des Burgondes aurait été réduite : ils auraient pu être cantonnés dans de bien plus petites enclaves et privés de leurs plus récentes acquisitions, comme Narbonne et les cités de la vallée du Rhône. De même les impudentes bagaudes au nord auraient-elles pu être mises au pas.

Ainsi relancé, l'Occident se serait toutefois apparenté à une coalition, avec des sphères d'influence gothique et burgonde autonomes pour l'essentiel, coexistant avec des territoires sous contrôle direct de Rome, plus qu'à un État unique intégré tel que l'était l'ancien empire du IV^e siècle. Mais le centre romain serait redevenu une fois de plus le partenaire dominant, avec une situation stratégique ramenée à un niveau au moins comparable à celui des années 410, avant la perte de l'Afrique du Nord – plus favorable encore, puisqu'il n'y aurait pas eu de coalition des Vandales et des Alains libres d'agir en Espagne. Une vingtaine d'années plus tard, même les Britto-Romains en lutte contre les envahisseurs saxons auraient pu profiter du redressement. Bien sûr, c'est le scénario le plus favorable. Les Wisigoths s'étaient révélés impossibles à vaincre, même du temps de Théodose I^{er} et d'Alaric, quand l'empire disposait de bien plus grands atouts, et ils constituaient donc un problème difficile à éliminer. Néanmoins, vers la fin des années 460, il y avait encore pléthore de propriétaires fonciers, en Gaule et en Espagne, dont les regards étaient tournés vers Rome – comme le prouve le cas de Sidoine Apollinaire se précipitant en Italie pour rencontrer Anthémius – et qui auraient bien volontiers accueilli la résurgence d'un empire d'Occident crédible. Et de quelque manière

qu'on l'envisage, un Occident restauré, s'appuyant sur la possession de l'Italie, de l'Afrique du Nord, de la plus grande partie de l'Espagne et sur de larges pans de la Gaule était une formidable perspective. Même jusqu'aux années 460, tout n'était pas perdu : une campagne couronnée de succès contre les Vandales aurait pu enrayer le cercle vicieux du déclin et garantir à l'empire d'Occident une vie politique active dans un futur proche.

Qu'éliminer les Vandales ait été la meilleure des réponses possibles aux problèmes de l'Occident, d'aucuns l'avaient compris depuis un moment. Après l'assassinat d'Aétius, le seul autre régime en Occident qui ait montré une réelle pugnacité était celui de Majorien, et il avait précisément adopté cette stratégie. Nous avons conservé un panégyrique en vers, datant des débuts du règne, que Sidoine Apollinaire avait composé en l'honneur de l'empereur pendant son séjour à Lyon de 458. Après la rituelle litanie de superlatifs destinés à démontrer que Majorien avait été gratifié de toutes les qualités du parfait empereur, les feux de la scène se déplacent ensuite sur Rome, personnifiée comme une déesse en armes veillant sur ses territoires. Tout va pour le mieux, jusqu'à ce moment²⁴ :

Soudain l'Afrique se jeta bas en pleurs, ses joues basanées baignées de larmes. Inclinant son front, elle brisa les épis de blé qui la couronnaient, épis dont l'abondance était désormais son fléau. Et alors elle lança : « Tierce partie du monde, me voilà infortunée parce qu'un seul homme a pour lui la fortune. Cet homme [Genséric], fils d'une esclave, a longtemps été un voleur ; il a éliminé nos seigneurs légitimes et, pendant des jours et des jours, il a brandi son sceptre barbare sur ma terre ; ayant totalement chassé notre noblesse, cet étranger n'aime que ce qui est fou ».

Suit un long appel pour que Rome s'éveille de sa torpeur et redresse les torts causés à l'Afrique, au milieu duquel Sidoine Apollinaire intercale un récit du martial passé de Majorien, de nouveau pour afficher sa légitimité dans la fonction. Le discours de la déesse vient à conclusion sur une épouvantable image de Genséric :

Il a sombré dans l'indolence et, en raison de l'énorme quantité d'or accumulée, il ne sait plus rien de l'acier. Ses joues sont exsangues ; il est affligé de la pesanteur de l'ivrogne, il est en proie à une flasque pâleur et son estomac, encombré par l'effet de sa continuelle gloutonnerie, ne peut se débarrasser de vents aigres.

Rien de mieux qu'une histoire de pet pour mettre en joie, même lors d'une célébration impériale. Mais Sidoine Apollinaire lançait aussi un plus sérieux

message. Le temps était venu pour Majorien de venger l'Afrique, « de sorte que Carthage cesse de guerroyer contre l'Italie ».

C'était une déclaration d'intentions sans fard. Aucun panégyriste impérial n'était jamais autorisé à se camper devant l'empereur pour lui dicter son devoir sur un point particulier, à moins que l'empereur n'ait déjà la parfaite intention d'agir en ce sens²⁵. Sidoine Apollinaire avait clairement reçu l'instruction suivante : un des buts de son discours était de préparer l'opinion de la classe dirigeante à une offensive contre les Vandales. On était alors au début de l'année 458. Il y avait encore bien des préparatifs à faire, comme Sidoine Apollinaire ne le cache pas. Pour commencer, il fallait restaurer l'ordre en Gaule avant de pouvoir se concentrer sur l'aventure nord-africaine ; et il fallait construire une flotte²⁶. Mais, dès ses premiers instants, le régime de Majorien s'était fixé l'objectif de lancer une attaque contre les Vandales.

En 461, il était prêt à agir. Le plan de Majorien était de suivre, avec le gros de ses troupes, la route prise jadis par les Vandales eux-mêmes. Au printemps, trois cents bateaux étaient concentrés dans des ports situés sur la côte de la province hispanique de Carthaginoise, de Carthago nova (Carthagène) à Illici (Elche) à une centaine de kilomètres plus au nord. Majorien et son armée arrivèrent en Espagne pour – semble-t-il – y embarquer pour la Maurétanie, dans l'idée de marcher en ordre de bataille vers le cœur du territoire des Vandales en Afrique²⁷. Simultanément, en Sicile, Marcellinus lançait dans la bataille des éléments de son armée de campagne d'Illyrie, expulsant les Vandales des bases qu'ils avaient établies dans l'île. Pacifier la Sicile était une fin en soi, mais l'opération pouvait aussi avoir été conçue pour semer le doute dans l'esprit de Genséric sur la destination de la principale offensive. Se sentant acculé, Genséric fit des ouvertures de paix, mais Majorien fut assez confiant pour les rejeter. Par-dessus tout, l'empereur avait trop investi dans l'expédition pour envisager un compromis. Mais, informé des plans de Majorien, Genséric frappa le premier : sa flotte fondit sur les côtes d'Espagne et détruisit les navires de Majorien. L'armée de l'empereur n'avait plus qu'à prendre son mal en patience sur les plages hispaniques ; la campagne qui avait été annoncée dès 458 comme la pièce centrale de la stratégie de Majorien avait déjà échoué.

Majorien avait perdu la main. Il abandonna l'Espagne en plein été, rentrant par voie de terre en Italie. En route, il fut arrêté et déposé par Ricimer le 2 août, puis exécuté cinq jours plus tard. Pour Majorien, le pari africain se terminait en désastre, mais le raisonnement qui le sous-tendait était juste. Quand Anthémius arriva en Occident quelques années plus tard, personne ne s'étonna que son regard ait été fermement fixé sur Carthage.

L'armada byzantine

Si Léon I^{er} était bien content de voir Constantinople débarrassée de l'encombrante présence d'Anthémius, le soutien de l'empereur d'Orient au projet de reconquête de l'Afrique sur les Vandales fut sans faille. Il n'est pas impossible que ce point ait fait partie de l'accord passé entre eux. Nombre de sources nous donnent une bonne idée des coûts investis. Les comptes les plus détaillés se trouvent dans les fragments provenant d'un ouvrage dû à un autre historien travaillant à Constantinople, un certain Candidus actif à la fin du v^e siècle. Les fragments en question sont conservés dans une encyclopédie byzantine, la *Souda*, compilée à la fin du x^e siècle. Nous y lisons ceci : « L'officier en charge des questions [financières] révéla que quarante-sept mille livres d'or vinrent par le biais des préfets ; et par le biais du comte des finances arriva un supplément de dix-sept mille livres d'or et sept cent mille livres d'argent, ainsi que des sommes provenant des confiscations et de l'empereur Anthémius²⁸. » Une livre d'or valait plus ou moins dix-huit livres d'argent, ce qui fait un total d'environ cent trois mille livres d'or qui confluèrent de toutes les origines possibles : de l'imposition générale (l'apport des préfets), de l'exploitation des domaines impériaux (l'apport du comte des finances), sans oublier les confiscations et tout ce qu'Anthémius put prélever en Occident. Parmi d'autres sources, l'une donne plus ou moins le même chiffre que Candidus, tandis que deux le fixent plus haut : à cent vingt mille et cent trente mille livres d'or. Les estimations se tiennent en gros (le total de Candidus n'inclut pas les sommes qu'il présente comme ayant été prélevées par Anthémius lui-même en Occident). L'ordre de grandeur est, lui aussi, parfaitement plausible. Ainsi la construction par Justinien de l'église Sainte-Sophie de Constantinople dans les années 530 coûta-t-elle aux finances romaines d'Orient quinze à vingt mille livres d'or. L'empereur Anastase, qui régna de 491 à 517, dont la prudence financière était légendaire et dont le règne avait bénéficié d'une paix relative, laissa à sa mort trois cent vingt mille livres d'or à son successeur. Cent trois mille livres valent quarante-six tonnes : un chiffre élevé, mais assez vraisemblable et un bon indice de l'engagement de Léon I^{er} en faveur de l'Occident²⁹.

L'entreprise militaire qui résulta de cette masse d'argent fut tout aussi impressionnante. Une armada de onze cents bateaux – presque quatre fois la taille de la flotte réunie par Majorien – convergea de tous lieux de l'empire d'Orient. Là encore, le chiffre est plausible. Si l'empire d'Occident, malgré les dommages qu'il avait subis, pouvait trouver trois cents navires en 461³⁰, l'estimation de onze cents unités pour un projet si ambitieux paraît raisonnable. Personne ne donne les tonnages pour l'expédition de 468, mais les bateaux d'une flotte romaine d'Orient

réunie en 532 variaient entre vingt et trois cent trente tonneaux. La plupart des embarcations antiques étaient de taille réduite à l'aune des normes modernes. En majorité, il s'agissait de bateaux marchands uniquement à voiles, mais il pouvait y avoir quelques navires de guerre spécialisés, les *dromons*, qui faisaient voile jusqu'au lieu de l'action, puis se lançaient dans la bataille à la force des rames³¹. Les effectifs engagés étaient à même hauteur. Procope cite le chiffre de cent mille hommes, mais il semble à la fois bien élevé et curieusement rond. En 532, une flotte de cinq cents bateaux transporta une armée de seize mille hommes ; les onze cents bateaux de 468 peuvent donc avoir convoyé plus de trente mille soldats (marins non compris). En addition, comme en 461, Marcellinus et des troupes de ses quartiers d'Illyrie rallièrent aussi l'Occident. Cette fois-ci, ils commencèrent par rejeter les Vandales hors de Sardaigne, puis ils occupèrent la Sicile en nombre. Une troisième force, prélevée sur l'armée d'Égypte et placée sous le commandement du général Héraclius, fut débarquée au même moment en Tripolitaine, où elle se joignit aux troupes locales pour expulser les Vandales qui y occupaient les cités romaines depuis 455. En additionnant les marins et toutes ces forces subsidiaires, on obtient donc un effectif total pour l'expédition qui, à coup sûr, dépasse nettement les cinquante mille hommes³².

Le commandement de cette énorme expédition fut confié au beau-frère de Léon I^{er}, le général Basiliscus, qui venait de remporter de grands succès militaires dans les Balkans, réduisant à néant les dernières chances des fils d'Attila de trouver refuge au sud du Danube. Au début de l'année 468, tout le monde savait ce qui allait arriver et on perçoit une grande dose d'espérance dans le panégyrique que Sidoine Apollinaire prononça cette année-là à Rome, le 1^{er} janvier, en l'honneur de l'accession d'Anthémius au consulat. Un historien prestigieux a affirmé qu'il y avait peu de traces de l'armada byzantine dans les sources occidentales. Pour une fois, je ne partage pas son avis³³. Les imageries de mer et de navigation imprègnent le discours de Sidoine Apollinaire, à commencer par sa présentation d'Anthémius³⁴ :

Cet homme, mes seigneurs, est celui après lequel doivent soupirer la bravoure romaine et votre amour, l'homme à qui notre communauté, comme un navire pris dans la tempête et dépourvu de pilote, a confié sa charpente brisée, pour être guidée plus habilement par un timonier compétent, afin qu'elle ne puisse plus redouter tempêtes ou pirates.

La métaphore marine affleure ensuite çà et là dans la péroration :

Mais trop forts sont désormais les vents qui poussent mes voiles devant eux. Vois, ô muse, mes humbles forces et, alors que je cherche le havre, laisse l'ancre de mon chant se poser enfin dans un calme mouillage. Mais la flotte et les troupes que vous, ô prince [Anthémius], vous guidez et les hauts faits que vous accomplirez en un instant, moi, si Dieu exauce mes prières, je les conterai en temps utile.

On perçoit ici, indiscutablement, l'annonce d'une expédition navale en haute mer. Et le discours de Sidoine Apollinaire livre le grand projet : « Anthémius vint à nous avec un engagement pris par les deux royaumes ; la paix d'un empire l'a envoyé pour mener nos guerres à bien. » Il était venu avec la promesse de sauver l'Occident par les armes et, en 468, c'est ce qui se produisait. Sidoine Apollinaire a parfaitement saisi l'enjeu. Qu'une telle armada ait pu être assemblée était en soi un tour de force. Maintenant allait se jouer l'épreuve de vérité. L'orage de la bataille était sur le point d'éclater une fois de plus en Méditerranée occidentale. Suprême symbole de l'unité impériale, la flotte appareillait.

Le plan des Romains était d'éviter à tout prix un combat naval. Comme en 461, ils voulaient transborder leur armée vers l'Afrique du Nord d'un seul coup, puis livrer le combat sur terre. La campagne se déroula comme prévu. La flotte de Basiliscus suivit la principale route commerciale vers le sud depuis l'Italie. C'était un axe dicté depuis des temps immémoriaux par la direction des vents et des courants en Méditerranée centrale. Dans cette zone, la saison de la navigation à proprement parler durait de juin à septembre et ce fut probablement en juin que Basiliscus appareilla. Avec un bon vent arrière, la traversée ne prit pas plus d'un jour de navigation pour atteindre l'Afrique du Nord depuis la Sicile. L'armada jeta l'ancre dans le mouillage du cap Bon, à pas plus de deux cent cinquante stades (soixante kilomètres environ) de Carthage, nous dit une source. Ce qui situe la flotte quelque part au large de l'actuelle côte tunisienne, entre Ras el-Mar et Ras Addar : un bon choix car, durant les mois d'été, les vents dominants soufflent de l'est (une flotte ancrée de l'autre côté de la péninsule aurait été poussée sur la côte). Nous ne savons pas avec certitude ce qui était prévu pour la suite. L'armada se dirigea vers le point fixé pour le débarquement. Le port de Carthage, tout proche, était protégé contre les incursions venues de la mer par une chaîne, aussi la destination de Basiliscus pouvait-elle être la baie d'Utique, à une faible distance de Carthage³⁵.

Les Vandales – inutile de le dire – n'étaient nullement disposés à suivre un scénario écrit par les Romains. En s'emparant de Carthage en 439, ils avaient mis la main sur un des ports les plus actifs de la Méditerranée romaine et avaient

pleinement tiré parti des navires et de la compétence maritime qu'ils avaient trouvés sur place. Les incursions par mer étaient devenues leur marque de fabrique depuis 439 et ils s'étaient mis à exceller dans le combat naval. Nous ne devons pas imaginer pour autant le soudain surgissement *ex nihilo* de vieux loups de mer vandales. L'activité nautique était exercée par les indigènes d'Afrique du Nord, comme Sidoine Apollinaire l'exprime de manière quelque peu contournée dans un passage mettant en scène leurs doléances, au détour de son panégyrique en l'honneur de Majorien. L'Afrique en personne se lamente : « Désormais il arme ma propre chair contre moi pour atteindre ses propres fins et, après toutes ces années de captivité, je suis cruellement mortifiée sous son autorité par les prouesses des miens ; fertile en afflictions, je donne naissance à des fils qui m'apportent la souffrance³⁶. » C'est un phénomène que l'on constate en bien d'autres cas.

Au III^e siècle, après avoir pris possession du littoral septentrional de la mer Noire, des Goths et autres nouveaux venus germains surent persuader les marins locaux, en échange d'un partage de butin, de les aider à projeter des incursions maritimes à grande échelle aux dépens des communautés romaines sur la côte sud. Il y a aussi une loi dans le *Code théodosien* qui prévoit de brûler vif tout individu enseignant aux barbares l'art de la construction navale, mais certains n'avaient pas été découragés pour autant³⁷. La plupart des opérations maritimes des Vandales prenaient la forme d'attaques éclair : les troupes étaient débarquées pour se servir sur le pays et le dévaster. En 468, les Vandales et leurs auxiliaires navals pouvaient s'appuyer sur trente années d'expérience pour les opérations militaires par mer. Avec ce puissant levier à sa disposition, Genséric se mit à agir, comme tout bon commandant, de la manière la moins prévisible pour son adversaire.

Alors que l'armada d'Orient était à l'ancre, la flotte vandale arriva en vue. Ici, nous sommes confrontés au facteur qui a décidé de tant de batailles : le facteur chance. Contrairement à ce que l'on aurait normalement pu attendre, le vent soufflait du sud-ouest. Les Vandales, qui avaient pris la mer depuis Carthage, naviguaient vent arrière et purent donc choisir exactement quand et où engager le combat, tandis que les Romains, qui étaient vent debout, ne pouvaient bouger que lentement et en tirant des bords. Les sources ne donnent aucune information permettant de savoir lequel des deux camps possédait les meilleurs bateaux. Soufflant toujours dans la même direction, le vent bloquait la flotte romaine contre la côte ouest du cap Bon. Sautant sur l'occasion, les Vandales firent en 468 exactement ce que les Anglais allaient faire onze cent vingt ans plus tard, en 1588, quand ils trouvèrent l'Invincible Armada espagnole dans une semblable position : ils lancèrent des brûlots. Les annales des combats navals sous l'Antiquité n'abondent pas en

références aux brûlots, mais c'était un stratagème employé de temps en temps quand les circonstances s'y prêtaient, surtout quand une flotte ennemie était à l'ancre ou dans un port, incapable de se déplacer rapidement. La plus ancienne mention de brûlot surgit à propos d'une attaque athénienne sur la Sicile en 413 avant Jésus-Christ ; les Romains et les Carthaginois les avaient utilisés pendant des siècles les uns contre les autres, pour la dernière fois de manière particulièrement efficace contre une flotte romaine au printemps 149 avant Jésus-Christ³⁸.

Pour comprendre la menace que représentaient les brûlots, il faut se souvenir du type de vaisseaux qui transportaient l'armée romaine. Le récit classique de l'Invincible Armada le dit en toute simplicité : « De tous les dangers que court une flotte de bateaux à voiles en bois, le feu était le plus grave ; leurs voiles, leurs cordages goudronneux, leurs ponts et mâts en bois pouvaient s'embraser en une minute et il n'y avait presque rien à bord qui ne puisse brûler³⁹. » La nuit du 7 au 8 août 1588, les Anglais ne lancèrent que huit brûlots. Nul ne nous dit combien Genséric en avait à sa disposition, mais Procope, s'appuyant probablement sur l'histoire de Priscus, nous donne un récit suggestif de leurs effets⁴⁰ :

Quand [les Vandales] s'approchèrent, ils incendièrent les bateaux qu'ils remorquaient et, quand leurs voiles furent gonflées par le vent, ils les laissèrent foncer sur la flotte romaine. Comme il y avait là une grande quantité de navires, ces bateaux mirent facilement le feu à tout ce qu'ils touchèrent et furent eux-mêmes bientôt détruits, en même temps que ceux avec lesquels ils étaient entrés en contact.

Les navires marchands à voiles de la flotte romaine furent rapidement piégés. Tout ce qu'ils pouvaient faire était d'essayer de se sortir de danger en se faisant remorquer par toutes les embarcations à rames disponibles ; ce qui prenait du temps. Les galères de guerre de la flotte, les *dromons*, n'étaient certes qu'une minorité, mais étaient en meilleure posture. La principale qualité de tels vaisseaux, c'était qu'ils pouvaient se déplacer vent debout si nécessaire – du moins tant que les rameurs pouvaient continuer sur leur lancée. Procope relate ce qui arriva ensuite au large du cap Bon :

Tandis que le feu progressait dans cette direction, la flotte romaine n'était que chaos, comme on pouvait s'y attendre, et le vacarme rivalisait avec le bruit causé par le vent et le rugissement des flammes ; les soldats et les marins poussaient ensemble de leurs perches les brûlots en même temps que leurs bateaux, qui se détruisaient les uns les autres dans un désordre complet. Et déjà les Vandales

étaient à portée de main, défonçant, coulant les bateaux et capturant pléthore de soldats alors qu'ils tentaient de fuir, sans oublier leurs armes.

On a l'impression que les brûlots des Vandales en 468 ont eu un plus puissant effet sur la flotte ennemie, en nombre de bateaux incendiés, que ceux des Anglais en 1588. La parade classique contre les brûlots était de les prendre en remorque avec des navires à rames et de les entraîner loin du reste de la flotte. En 1588, les Espagnols réussirent à éliminer deux des huit brûlots de cette manière, mais ils perdirent ensuite leurs nerfs et la quasi-totalité de l'Invincible Armada s'éparpilla en désordre au milieu de la nuit. Au large de Dunkerque, les Espagnols avaient la mer libre dans le sens du vent et purent au moins mettre les voiles pour s'échapper, si bien que, sur le coup, la seule perte de tout l'épisode des brûlots fut un galion déjà endommagé qui s'échoua en tentant de se mettre à l'abri à Calais. Mais les bateaux espagnols se débandèrent dans un tel désordre qu'ils perdirent toute capacité de fonctionner comme une flotte structurée ; et c'est ce qui offrit effectivement la victoire aux Anglais.

En 468, l'option de mettre plus de voilure n'était pas envisageable pour les navires marchands romains, puisque les vents contraires les auraient poussés sur le rivage ; or les bateaux antiques n'étaient pas assez solidement bâtis pour résister à un échouage. Il se peut, de surcroît, que Genséric ait eu beaucoup plus de brûlots que huit. Mais, si les brûlots de 468 infligèrent plus de dommages directs que ceux de 1588, il est aussi évident que, comme en 1588, le désordre collatéral qui s'ensuivit fut au moins aussi préjudiciable que le nombre de navires romains partis en fumée. Les batailles navales de l'Antiquité consistaient essentiellement à prendre l'ennemi à revers d'une manière ou d'une autre (soit en l'enveloppant par le flanc, soit en perçant ses lignes), puis à le percuter par l'arrière. Si on le percutait de plein fouet, on brisait son propre rostre par la force de la collision. Isoler les navires adverses et les prendre à l'abordage constituait un deuxième plan d'attaque. Même si nous manquons de détails, le récit de Procope établit clairement que, dans le sillage des brûlots, la flotte vandale passa rapidement à l'action, semant la pagaille parmi les Romains aux abois. Les navires marchands, si affairés à éviter l'horreur de l'incendie, offraient des proies faciles.

Le résultat fut un désastre. Certains des navires byzantins tirent bon et combattirent,

par-dessus tout Jean, qui était général sous les ordres de Basiliscus. [...] Comme une grande presse entourait son navire, il se tint sur le pont et de là, se tournant d'un côté et de l'autre, il continua à tuer un très grand

nombre d'ennemis ; quand il comprit que le bateau allait être pris, il sauta avec tout son armement du pont dans la mer, [...] déclarant [...] que Jean ne tomberait jamais aux mains de chiens.

Vibrant passage, tout à fait caractéristique des sources antiques qui se concentrent sur les hauts faits d'un petit nombre. Il s'ensuit que nous ne pouvons pas évaluer les diverses données de l'action dans sa complexité : par exemple, combien de bateaux furent détruits par le feu et combien ensuite par l'éperonnage ou l'abordage. Personne ne nous dit, en fait, combien de navires romains furent coulés en tout. C'est là où l'histoire de l'empire romain tardif et du haut Moyen Âge cesse d'être un passionnant puzzle pour devenir réellement agaçante. Ce que nous savons avec certitude, c'est que les Vandales remportèrent une victoire décisive – d'autant plus décisive que chaque navire marchand capturé ou coulé impliquait la perte de tous les soldats du bord. L'art de la guerre à l'antique pouvait être terriblement sanglant : les Romains durent perdre ici plus de cent bateaux et au-delà de dix mille hommes. Mon hypothèse, toutefois, c'est que les pertes réelles furent peut-être plus limitées que ne le suggérerait à première vue la rhétorique de Procope et que, sur le fond, l'opération fut assez proche de celle de 1588. Les survivants romains étaient trop disséminés pour représenter une quelconque menace ; il n'y avait donc plus moyen de débarquer le corps expéditionnaire de Basiliscus comme une armée en ordre de marche. Constantinople avait mis toute son énergie à reconquérir le royaume vandale, mais l'expédition avait échoué. Quand Léon I^{er} mourut le 18 janvier 474, cinq ans plus tard, les coffres de la capitale orientale étaient toujours vides. Il avait mobilisé toutes ses ressources, ne laissant rien pour une deuxième tentative.

À en croire Procope, l'échec de l'armada byzantine fut causé par la trahison de Basiliscus : il aurait été grassement payé par Genséric pour lui accorder une trêve de cinq jours, dont le seul but aurait été de laisser au vent le temps de tourner dans la bonne direction pour lancer les brûlots. Mais, dans l'historiographie romaine, les grands désastres sont souvent mis sur le compte de la trahison – autre exemple de cette tendance à chercher les causes des événements dans les vertus et les vices des individus. Procope, dans la même logique, explique l'arrivée des Vandales en Afrique du Nord en 429 par la trahison de Boniface, mais cette accusation est à coup sûr sans fondement. D'autant que Basiliscus, en janvier 475, s'empara de l'empire d'Orient aux dépens de Zénon, le successeur de Léon I^{er}, et s'accrocha au pouvoir jusqu'à l'été 476, moment où Zénon reconquit son trône. L'épisode valut à Basiliscus de passer à l'histoire comme un usurpateur ; lui imputer la débâcle de 468 devint dès lors une solution de facilité. Les causes de la défaite romaine étaient probablement plus prosaïques : un mélange de manque de chance avec la direction du vent, de manque d'imagination tactique et de confiance excessive en soi⁴¹.

Qu'il ait été l'issue prévisible d'un plan mal conçu ou la conséquence fortuite d'un manque de chance lié aux conditions météorologiques, l'échec de l'armada byzantine condamna la moitié du monde romain à la disparition. Bien sûr, tout le monde ne comprit pas instantanément de quoi il retournait. Quand un certain état de choses a prévalu pendant plus de cinq cents ans – la durée qui nous sépare de Christophe Colomb –, il est difficile de croire qu'il peut s'évanouir du jour au lendemain. Pourtant, la situation était sans espoir. Constantinople n'avait plus d'argent pour monter une nouvelle expédition de secours. Anthémius et Ricimer, désormais, ne contrôlaient guère plus que la péninsule italienne et l'île de Sicile : c'était nettement insuffisant, comme source de revenus, pour soutenir une force militaire capable de tenir en respect Wisigoths et Burgondes, Vandales et Suèves, sans même parler des Romains de toutes sortes au niveau local ; car tous les éléments centrifuges se déchaînaient maintenant à l'intérieur des frontières impériales. La défaite de Basiliscus avait détruit la dernière chance de redonner vigueur à une armée impériale dominante. Dans la décennie qui suivit 468, malgré l'inertie politique et culturelle qui rendait un monde sans Rome difficile à concevoir, divers peuples, en différents endroits, en vinrent progressivement à accepter l'idée que l'empire d'Occident n'existait plus.

La décomposition de l'empire de 468 à 476 : la frontière

Les Romains des provinces frontalières furent parmi les premiers à se rendre compte de la réalité. Les sources écrites et archéologiques nous permettent d'éclairer un groupe en particulier : les habitants de Norique. Cette province s'étendait sur la zone comprise entre les contreforts des Alpes et le Danube, dans ce qui est aujourd'hui la Basse-Autriche. Les belles et fertiles vallées des affluents du Danube s'y étiraient vers l'amont en direction des plus hautes montagnes d'Europe : un paysage éblouissant. Dans la deuxième moitié de la décennie 450, au milieu de cette contrée magique célébrée dans *La mélodie du bonheur* déambulait un mystérieux saint homme du nom de Séverin (nous l'avons fugitivement rencontré au chapitre 8). Séverin refusait de dire quoi que ce soit sur ses origines, si ce n'est qu'il avait été formé par un ascète dans les lointains déserts orientaux ; mais nous savons à coup sûr qu'il parlait un excellent latin⁴². De l'homme lui-même, aucun écrit n'est conservé, mais, une génération environ après sa mort, un de ses disciples, un moine du nom d'Eugippe, composa la *Vie* du saint. Séverin mourut en janvier 482 et Eugippe écrivait en 509-511. Il n'avait pas été un des plus proches compagnons du maître, mais il était présent à sa mort et avait recueilli les histoires

contées par ceux qui l'avaient mieux connu. Eugippe produisit un récit décousu de la vie de Séverin et de ses miracles, à peine une biographie, mais farci d'incidents qui évoquent de manière vivante la réalité d'une région frontalière à l'époque du reflux de l'empire.

Le vieux royaume de Norique avait été fondé vers 400 avant Jésus-Christ, quand les Noriques celtophones avaient établi leur domination sur la population indigène parlant l'illyrien. D'un point de vue stratégique, c'était une zone reculée sans grand intérêt. Certes, elle contrôlait quelques routes au travers des Alpes, mais pas les principales, qui couraient à l'ouest et surtout à l'est par-dessus les Alpes juliennes, dont les pentes moins accentuées et les plus larges passes offraient des communications plus commodes entre l'Italie et le bassin du moyen-Danube. Mais à l'intérieur des frontières de Norique se situaient quelques importantes mines de fer et, depuis le II^e siècle avant Jésus-Christ, des liens commerciaux actifs s'étaient développés entre le Norique et l'Italie septentrionale, en particulier avec la cité d'Aquilée ; de ce fait, les relations entre le Norique et la République romaine étaient globalement bonnes, sensibles notamment dans la présence permanente d'un grand nombre de commerçants romains à la résidence royale d'où le royaume était gouverné, Magdalensberg⁴³.

Le Norique était un allié romain depuis l'époque d'Auguste, quand, en 15 avant Jésus-Christ, la région avait été pacifiquement absorbée dans l'empire. Comme elle n'était pas hostile à Rome et ne commandait pas les grands axes alpins vers l'Italie, la romanisation y prit une forme différente de celle qui prévalait dans les autres provinces danubiennes. Il n'y avait, par exemple, aucune armée romaine importante qui stationnait là et, de ce fait, pas d'économie artificiellement soutenue par les dépenses d'État en infrastructures et en soldes de légionnaires. Des routes furent néanmoins construites et des villes de style romain poussèrent de la même manière que nous avons observée partout ailleurs dans l'empire : 10 % environ de planification venue du sommet de l'empire pour 90 % d'initiative locale.

La province fut durement frappée pendant les guerres marcomanes des décennies 160 et 170 après Jésus-Christ (**voir ci-dessus, p. [157-158](#)**) ; après quoi elle fut dotée d'une plus importante garnison, mais sans que cela affecte les caractéristiques structurelles de son développement. Dans la période romaine tardive, le Norique était une province de petites villes agricoles, prospères sans plus. Sa classe de propriétaires fonciers parlait le latin, une éducation élémentaire correcte était délivrée dans les principales cités et la région restait encore dans la mouvance de l'empire. La plus belle découverte archéologique de la période romaine tardive en Norique est un centre chrétien de pèlerinage de la fin du IV^e et du V^e siècle, mis au

jour sur le sommet de la Hammaburg. Des fouilles récentes y ont exhumé trois vastes basiliques et des inscriptions commémorant les donateurs locaux, responsables de leur construction.

Pour le Norique comme pour tant d'autres parties de l'Occident romain, le ^v^e siècle réserva de mauvaises surprises. La région semble avoir survécu aux principales invasions et s'en être sortie en assez bon état. Il y eut un moment, à la fin de la décennie 400, où Alaric lorgna sur la province comme un intéressant lieu d'implantation pour ses Goths (**voir [chapitre 5](#)**), mais le projet ne se matérialisa jamais et, au lieu de cela, les Wisigoths finirent par se retrouver en Aquitaine. En dehors de quoi, précisément parce qu'il y avait de meilleures routes disponibles de part et d'autre, les Noriques purent être les simples spectateurs des vagues de barbares déferlant au-delà de leur région. Les envahisseurs de 406 se déplacèrent au nord vers la vallée du Danube et, franchissant le Rhin, pénétrèrent en Gaule ; Attila fit de même en 451. Radagaise, Alaric et leurs groupes de Goths se jetèrent au travers de la Pannonie pour emprunter les cols au travers des Alpes juliennes et atteindre ainsi l'Italie du Nord, comme le fit à nouveau Attila en 452. Néanmoins, la première moitié du ^v^e siècle témoigne d'une érosion massive du niveau général de sécurité dont bénéficiaient les habitants de la province de Norique.

* * *

Le modèle d'installation et d'organisation en Norique – l'expansion de ses villes et de son agriculture – dépendait de la puissance militaire de l'empire romain. Vers 400, comme le consigne la *Notitia dignitatum*, la province était protégée par une importante armée de garnison (*limitanei*). Des détachements de deux légions fournissaient l'essentiel de sa défense : la deuxième italique à Lauriacum (Lorsch) et à Lentia (Linz) ; la première norique à Adiuvense (Ybbs). Ces deux légions comprenaient des unités de police fluviale (*liburnarii*) stationnées en trois lieux distincts sur le Danube, et il y avait d'autres unités navales. En addition, trois cohortes d'infanterie, quatre unités de cavalerie ordinaire et deux d'archers à cheval étaient stationnées dans la province. Le tout atteignait des effectifs de près de dix mille hommes, avec une large gamme d'armements⁴⁴.

Dans la *Vie de Séverin*, qui commence dans la deuxième moitié de la décennie 450, il n'y a pas grande trace de ce dispositif. Une unité militaire non spécifiée est mentionnée à Faviana, la ville actuelle de Mautern (où la *Notitia dignitatum* indique la présence de police fluviale relevant de la première norique) et une autre stationnée à Batavis (Passau), juste de l'autre côté de la frontière de Norique dans la

province de Rhétie (où la *Notitia dignitatum* recense une cohorte d'infanterie). C'est tout : on est loin de dix mille hommes, alors qu'une grande partie de la *Vie* est consacrée aux relations hostiles entre des Noriques et divers barbares étrangers. Il y a quelque raison, en fait, d'être un petit peu défiant face à cette apparente absence de forces militaires d'une taille respectable. Puisque tout l'objectif de la *Vie* était de célébrer la capacité de Séverin à arrêter les barbares terrorisant la population de Norique, signaler la présence d'une nombreuse armée dans la province aurait eu pour effet d'affaiblir cette stratégie narrative. Je soupçonne donc qu'au moins à l'époque des débuts de Séverin dans la province, il y avait un peu plus d'unités à l'entour que les deux qui ont droit à une furtive mention dans la *Vie*. Néanmoins, il y a toute une série de témoignages indiquant qu'au moment de la mort d'Attila, l'armée norique était très réduite. Ils permettent aussi de comprendre comment et pourquoi cette réduction s'était produite.

D'abord, la documentation archéologique, en particulier celle provenant des installations militaires, a montré que la circulation monétaire s'était effondrée dans la province peu de temps après l'an 400. La seule exception, partielle, à cette tendance était la vieille base de la légion à Lauriacum. Comme nous le savons, l'empire romain frappa monnaie avant tout pour payer ses troupes, si bien qu'une perturbation dans la circulation monétaire pourrait bien refléter une interruption dans la solde des troupes. L'unique exception que nous signalions va dans le même sens : comme Lauriacum était le centre de commandement militaire de la province, il est normal que les unités militaires aient survécu là plutôt qu'en un autre lieu. La réduction de la présence militaire est aussi suggérée par de clairs indices archéologiques d'une insécurité accrue. Peu de temps après 400, toutes les villas de Norique – celles du moins qui ont fait l'objet de fouilles archéologiques – furent abandonnées ou détruites. Isolées, opulentes et sans défense – ce qui est leur lot en général –, ces belles demeures campagnardes offraient des cibles évidentes pour les pillards et ne pouvaient pas survivre sans un certain niveau de sécurité. De même, comme nous l'avons déjà vu, des villas disparurent-elles très vite dans une grande partie des Balkans à l'époque de la guerre gothique de 376-382.

Ce qui ne veut pas dire que tous leurs anciens propriétaires aient nécessairement été tués et que les classes possédantes aient été éliminées. Des enquêtes de terrain ont au contraire démontré qu'en Norique, au ^v^e siècle, la construction s'est déplacée vers l'érection de ce que les archéologues germanophones appellent des *Fliehburgen* : des sites obsidionaux. Ce sont de gros établissements ceints de murs, parfois édifiés dans un but d'occupation permanente, implantés dans des positions aisément défendables, d'ordinaire perchés au sommet d'une colline et souvent avec

une église en leur centre. Il y avait quelques *Fliehbürgen* au nord près du Danube, dans des endroits propices, mais la plupart étaient plus méridionaux, nichés dans les contreforts alpins au sud de la Drava, au Tyrol oriental et en Carinthie. Le plus vaste de tous se dressait à Lavant-Kirchbichl : il s'agit d'un habitat qui remplaçait la vieille ville romaine d'Aguntum ; des défenses puissantes y entouraient une aire de deux hectares sept au sommet d'un piton presque inaccessible, avec des maisons, des entrepôts et une église épiscopale de quarante mètres de long⁴⁵. Dans la *Vie de Séverin*, le saint donne l'avis suivant aux habitants de la campagne autour de Lauriacum, vers les années 460⁴⁶ :

L'homme de Dieu, par la divine inspiration de son esprit prophétique, leur enjoignit de porter tous leurs modestes biens à l'intérieur des murs, de sorte que les ennemis, ne trouvant aucun moyen de subsistance lors de leurs expéditions meurtrières, soient au plus vite poussés par la famine à renoncer à leurs plans cruels.

Ce témoignage laisse à penser que les Noriques n'avaient pas vraiment besoin des incitations de Séverin, puisqu'ils avaient pris la peine de construire des habitats fortifiés depuis le début du siècle : une réponse adéquate à l'incapacité de toutes les garnisons militaires stationnées dans la province d'y protéger la vie à la romaine.

Une grande partie de l'action, dans la *Vie de Séverin*, prend place sur une toile de fond où de petites installations fortifiées – des *castella*, le terme de l'époque pour désigner les *Fliehbürgen* des archéologues – caractérisent la forme d'habitat de base utilisée pour abriter la vie romaine. La biographie de Séverin montre aussi clairement que, dans les années 460, les habitants de ces petites villes étaient devenus responsables de leur propre protection, unissant leurs faibles forces pour défendre leur muraille : des milices citoyennes, en somme. Des enceintes fortifiées et/ou des milices citoyennes sont mentionnées à Comagénis, Faviana, Lauriacum, Batavis et Quintanis. Une autre solution défensive – du même type que celle adoptée par les Britto-Romains en semblables circonstances – était, pour les habitants, de recruter des bandes barbares pour assurer la défense de leurs villes à leur place. Le cas n'est attesté qu'à Comagénis sur la frontière norique et, comme en Bretagne là aussi, il ne fut pas sans créer de problèmes. La *Vie de Séverin* s'ouvre sur une description des habitants de Comagénis, cruellement opprimés par les exigences de leurs protecteurs. Ils eurent la chance, non sans une touche d'assistance divine obtenue grâce à la médiation du saint, de pouvoir expulser les barbares⁴⁷ (si les Britto-Romains avaient été en mesure d'en faire autant, ce serait

aujourd'hui le gallois, non l'anglais, qui serait la langue des ordinateurs et des relations internationales).

Au début des années 460, quelques militaires romains subsistaient dans la province de Norique, mais rien de comparable aux forces importantes inventoriées dans la *Notitia dignitatum*. Un facteur du déclin de l'armée dans la région est perceptible dans cette source même. L'armée de campagne d'Illyrie vers 420, du temps de Flavius Constantius, comprenait, parmi ses légions des pseudo-comitatenses, deux régiments de *lanciarri* (lanciers) qui avaient auparavant été stationnés à Lauriacum et Comagénis. Leur retrait était un des éléments de la réplique de Constantius aux lourdes pertes subies par les armées de campagne d'Occident dans la période qui suivit 406⁴⁸. Après 420, il est impossible de suivre l'histoire de l'armée d'Occident dans le détail, mais la perte de l'Afrique du Nord força certainement Aétius à imposer une nouvelle série de restrictions, qui dut inciter les autorités centrales d'Italie à soustraire encore plus d'unités à la garnison de Norique. Et sans doute en fut-il de même à d'autres moments de crise. Tout aussi important était – en Norique comme partout ailleurs – l'effet de la baisse des revenus au sommet. La *Vie de Séverin* renferme l'épisode abondamment cité, mais non moins extraordinaire, des derniers moments d'une unité en particulier parmi les troupes de garnison postées sur la frontière :

À l'époque où l'empire romain existait encore, les soldats de nombreuses villes étaient stipendiés par l'argent public pour monter la garde le long du mur [la frontière danubienne]. Quand cette disposition prit fin, les formations militaires furent dissoutes et, en même temps, il fut permis d'abattre le mur. La garnison de Batavis, cependant, tint bon. Certains de ses membres étaient allés chercher en Italie la dernière paye pour leurs camarades, mais, chemin faisant, ils avaient été déroutés par les barbares sans que personne le sût. Un jour où saint Séverin lisait dans sa cellule, il ferma soudain le livre et se mit à soupirer et à verser des pleurs. Il dit à ceux qui étaient là d'aller en toute hâte à la rivière [l'Inn] qui, comme il l'annonça, était à ce moment rouge de sang humain. Et au même instant, la nouvelle arriva : les corps desdits soldats s'étaient échoués, portés par le courant de la rivière.

Comme pour les tous autres épisodes de la *Vie de Séverin*, il est impossible de dater celui-ci avec précision. Mais, quand les financements centraux vinrent à manquer, les troupes de garnison subsistantes se débandèrent simplement d'elles-mêmes. Du moment où le flux d'argent se mit à couler goutte à goutte, les soldats étaient payés de moins en moins fréquemment (ce qui provoqua la malencontreuse initiative de

la garnison de Batavis) ; l'armement déclina à son tour, comme tout le nécessaire. Une autre anecdote rapporte que le tribun aux commandes de l'unité qui subsistait à Faviana hésitait à donner la chasse aux barbares en maraude, parce que ses hommes étaient en petit nombre et avaient peu d'armement. Séverin leur dit que tout irait bien et qu'il leur suffisait de prendre les armes des barbares vaincus⁴⁹. Voilà qui nous donne une idée de ce qui arriva aux troupes de garnison frontalières qui n'avaient été ni redéployées comme armées de campagne, ni anéanties dans des combats face à l'ennemi. Comme la crise financière s'aggravait, les versements de paye et les livraisons d'équipement finirent par se tarir complètement.

En Norique, ce fut dans le cours des années 460 que les troupes se désagrégèrent, et mon hypothèse est que cela se produisit peu après la défaite de l'armada byzantine. Mais les soldats des garnisons avaient des épouses et des enfants qui vivaient avec eux, si bien que, quand les unités furent dissoutes, ils restèrent sur place. Les vieilles garnisons ne moururent pas, mais se fondirent doucement dans les milices citoyennes qui, comme nous l'avons déjà vu, continuèrent à protéger leurs établissements fortifiés après que l'armée romaine officielle eut cessé d'exister dans la province. C'est une situation que présupposent la plupart des épisodes contés dans la *Vie de Séverin*. Mais, parce que le Norique était un trou perdu, à l'écart de l'intrigue principale, la vie provinciale à la romaine s'y prolongea comme à l'ordinaire. Nous savons par la *Vie de Séverin* que les routes étaient toujours en bon état et que le commerce s'était maintenu, tant avec l'Italie qu'avec les proches voisins en amont et en aval du Danube. Les propriétaires fonciers romains faisaient encore travailler leurs champs depuis leurs établissements fortifiés. Mais les nouvelles puissances politiques dominant la région au nord des Alpes après l'effondrement des empires hunnique et romain sont également présentes dans le texte : les Hérules, les Alamans, les Ostrogoths et, surtout, parce qu'ils étaient les plus proches voisins de la province, les Ruges.

À ce stade, le principal problème qu'avaient à affronter les Noriques était de savoir comment continuer à vivre à la romaine en l'absence de l'empire, dans le cadre duquel ce mode de vie s'était développé.

Nous apprenons, grâce à la *Vie de Séverin*, que les efforts des communautés noriques pour assurer leur autodéfense ne furent pas vains, tant s'en faut – en particulier, comme Eugippe s'échine à en convaincre ses lecteurs, grâce à l'aide des pouvoirs de prophétie et d'intercession conférés à Séverin. Les communautés locales avaient développé des tactiques efficaces pour se tirer d'affaire avec les pillards, envoyant des éclaireurs pour lancer l'alerte en cas d'attaque, de sorte que tout le monde puisse se précipiter à l'abri des murailles. Même des assauts de

grande envergure comme ceux que lancèrent les Alamans sur Quintanis et Batavis purent être repoussés. Et quand les pillards firent des prisonniers dans la province, ces derniers purent être secourus ou rachetés⁵⁰. De manière plus générale – alors que d'autres puissances périphériques, en particulier les Alamans, mais aussi les Hérules et les Ostrogoths, considéraient les Noriques comme une source de butin et d'esclaves –, leurs voisins les Ruges étaient désireux d'une relation plus codifiée. Certaines des villes noriques se mirent à leur payer tribut, en échange de quoi les Ruges les laissèrent en paix. Leurs rois sollicitaient souvent les conseils de Séverin et écoutaient toujours son avis – du moins est-ce ce que nous dit la *Vie* du saint – et d'importants échanges commerciaux poursuivaient leur navette au travers du fleuve.

Grâce à la bienveillance divine dont bénéficiait le saint, nous dit Eugippe, quelques villes de Norique furent en mesure de maintenir pour un certain temps un mode de vie qui conservait une bonne dose de sa romanité d'antan. Il faut y insister. Un thème récurrent de la *Vie de Séverin* est une sorte de détermination résiliente à continuer de se montrer plus romain que jamais. Un autre motif est plus pessimiste : on perçoit constamment un sentiment de danger et de menace. Si l'on s'aventurait hors de l'habitat fortifié même à midi pour cueillir des fruits, on pouvait être entraîné de force en esclavage. Les citoyens de Tiburnia furent obligés d'acheter les Goths de Valamir en leur remettant presque tous les biens meubles qu'ils possédaient, jusqu'aux vieux vêtements et aux aumônes collectés pour les pauvres. Plus brutalement, des communautés entières furent éliminées l'une après l'autre par des barbares étrangers, qui détruisaient tout sur leur passage et emmenaient à leur suite ceux qu'ils choisissaient d'épargner. Séverin tenta d'avertir les habitants d'Asturis d'un désastre imminent quand il partit pour Comagénis, mais ils ne voulurent pas l'écouter et cette ville – où était situé le premier monastère du saint – fut détruite comme prédit ; l'unique rescapé alla porter la nouvelle du désastre à Comagénis. Par la suite, des attaques soudaines des Hérules détruisirent Ioviacum et les Thuringes dispersèrent les derniers habitants de Batavis.

La plupart des habitants de Batavis avaient déjà quitté la ville pour se rendre à Lauriacum, une autre cité survivante, et ce genre de repli est un troisième leitmotiv de la *Vie de Séverin*. Les sites périphériques qui étaient trop isolés et trop dangereux furent progressivement abandonnés. Les habitants de Quintanis s'en furent donc pour Batavis, et c'est ensemble que les deux groupes cherchèrent refuge à Lauriacum. Même là cependant, ils n'étaient pas complètement en sécurité. Car les Ruges, même s'ils étaient intéressés à établir une relation à plus long terme, n'en

voyaient pas moins les Noriques comme une ressource à exploiter. Divers princes des Ruges, ne se contentant pas de leur extorquer un tribut, guettaient l'occasion de transplanter un grand nombre de Noriques au nord du Danube, où ils auraient été plus complètement sous leur coupe. Séverin lutta contre ces tentatives, mais c'était une bataille perdue d'avance⁵¹.

Jusque vers 400 après Jésus-Christ, la puissance militaire de l'empire romain avait protégé la zone qui s'étend entre les Alpes et le Danube, tenant à distance, pour l'essentiel, les autres forces armées basées au nord du fleuve. Avec la disparition de la puissance romaine, la région, telle qu'elle s'était développée jusque-là, ne pouvait pas fonctionner comme une entité autarcique. Sa population devint, potentiellement, une ressource appréciable pour une série de nouvelles puissances. Il était impossible pour les centres de peuplement de Norique, y compris les *Fliehbürgen*, de préserver indéfiniment leur indépendance ; les traits traditionnels de vie provinciale à la romaine étaient forcément voués à s'effacer, soit par un bouleversement violent, soit par une restructuration moins brutale.

Tout cela mit du temps à se produire. Saint Séverin mourut le 5 janvier 482 et, à cette date, certaines villes de Norique existaient encore, y compris sur la frontière du Danube. Beaucoup, toutefois, avaient déjà été désertées et les nouvelles forces, qui allaient finir par transformer la région en un monde n'ayant absolument plus rien de romain, étaient irréversiblement à l'œuvre. De ce fait, le Norique nous offre un cas d'étude, un modèle de ce que devint la vie des provinces dans des aires où la présence militaire romaine s'étiola par manque de financements. Les provinciaux n'étaient pas pour autant sans défense et leur romanité ne disparut pas du jour au lendemain. Mais, tout comme le cadre de leur existence, ils dépendaient du flux continu de puissance impériale irriguant leur localité et, quand ce flux cessa, l'ancien mode de vie fut condamné à disparaître. Le Norique nous donne aussi un indice vraisemblable de ce qui se produisit dans la Bretagne post-romaine, où une autre population sub-romaine lutta pour sa survie en l'absence d'une protection centrale : d'abord en utilisant les services de bandes de guerriers germaniques immigrants, ensuite en combattant contre eux. Le désastre n'arriva pas d'un coup, mais les villas et les villes romaines furent finalement détruites et la population contrainte de répondre aux besoins des nouveaux maîtres : non plus les empereurs basés en Italie, mais les Ruges en Norique (pour les habitants de la province qui échappaient à la déportation) ou divers rois anglo-saxons en Bretagne.

Au cœur de l'empire : la Gaule et l'Espagne

La désagrégation de l'empire en Norique prit un cours particulier, qui s'explique par son manque d'enjeu stratégique et par l'absence, en son sein, d'une riche élite de propriétaires fonciers romains aux multiples relations, prêts à s'agiter pour obtenir leur protection de la part de ce qui subsistait de l'État. Ce qui fait que l'empire romain, dans le cas de cette province, ne fit que s'évanouir. Dans les vieilles terres au cœur de l'empire d'Occident, la Gaule et l'Espagne, la fin de l'empire ne pouvait pas se réduire à ce genre de phénomène à bas bruit. La défaite de l'armada byzantine mit un terme aux espoirs de renouveau que l'arrivée d'Anthémius avait fait naître, mais les deux régions étaient toujours le milieu de vie de riches et puissantes familles de propriétaires fonciers romains. En Italie et dans certaines régions de Gaule, il restait encore de solides formations militaires de l'empire, ainsi que des puissances barbares désormais bien établies, en particulier les Wisigoths et les Burgondes. Le sort de la Gaule et de l'Espagne ne pouvait donc pas être celui de régions comme le Norique ou la Bretagne, où une certaine vacance du pouvoir laissait les provinciaux se débrouiller avec leurs propres forces⁵². La Gaule et l'Espagne, en revanche, étaient plutôt à la croisée d'intérêts trop nombreux. Une chronique de la fin de l'empire doit ici nécessairement se situer sur le registre plus politique de complexes manœuvres au sein des cours royales. Mais, grâce à la préservation de la correspondance de Sidoine Apollinaire, le tableau est tout aussi vivant que celui du Norique brossé dans la *Vie de saint Séverin*.

L'un des premiers à saisir la portée de la défaite de l'expédition nord-africaine projetée par l'empereur Anthémius fut le roi wisigoth Euric. Ce frère cadet de Théodoric II – qui, quant à lui, avait jadis soutenu de tout son poids le régime de l'empereur d'Occident Avitus en 454 – comprit que le monde avait changé. Théodoric s'était contenté de programmer le futur des Wisigoths dans un monde romain qui semblait devoir perdurer, cherchant simplement à accroître son influence dans les coulisses de la cour impériale. Euric était d'une autre trempe.

En 465, il avait organisé un coup d'État à la faveur duquel il s'était emparé du pouvoir, tandis que Théodoric était assassiné. Aussitôt, il envoya des ambassadeurs aux rois des Vandales et des Suèves, cherchant à inverser l'attitude hostile de son frère à leur égard⁵³. Théodoric s'était allié à un empire croupion contre ces puissances barbares ; maintenant, Euric avait l'intention de s'allier à eux contre les vestiges de ce même empire. L'arrivée d'Anthémius, soutenu par de puissants renforts venus d'Orient, porta un coup d'arrêt brutal à ces plans : Euric rappela - immédiatement ses ambassadeurs afin d'éviter de se retrouver en conflit direct avec une autorité revigorée en Occident. Toutefois, après la déroute de l'armada byzantine, il devint évident qu'Anthémius ne s'imposerait pas comme le pouvoir

hégémonique qu'Euric avait craint. La *Getica* résume brièvement la situation : « Prenant conscience des changements fréquents d'empereur romain, Euric, roi des Wisigoths, prit l'initiative de s'emparer des provinces gauloises de sa propre autorité⁵⁴. » Il avait compris qu'il n'y avait plus besoin de se soucier des autorités centrales romaines. À la suite de leur dernière défaite, elles avaient perdu toute capacité d'intervention effective au nord des Alpes. La voie était libre pour Euric : il pouvait poursuivre son propre programme wisigothique.

À peine dissipée l'onde de choc de la débâcle romaine en Afrique, Euric se mit à l'œuvre. En 469, il lança la première d'une série de campagnes destinées à se tailler un royaume wisigothique indépendant. Cette année-là, ses troupes se dirigèrent vers le nord et attaquèrent les Bretons sous la coupe du roi Riothamus, qui étaient de proches alliés d'Anthémius. Une victoire des Wisigoths contraignit Riothamus à se réfugier en territoire burgonde et donna à Euric le contrôle sur Tours et Bourges, lui permettant donc d'étendre sa frontière septentrionale jusqu'à la Loire (**cf. carte 16, p. 649**). De nouvelles avancées dans cette direction furent contenues par ce qui restait de l'armée romaine du Rhin, sous la conduite d'un certain comte Paul, opérant conjointement avec les Francs saliens menés par leur roi Childéric.

Au-delà de la Loire, la Gaule n'avait toutefois qu'un intérêt périphérique pour Euric. En 470-471, il changea de cap et dirigea ses troupes au sud-est vers la vallée du Rhône et vers Arles, capitale de la Gaule romaine. Là, en 471, il porta le coup de grâce aux espoirs vacillants d'Anthémius en écrasant une armée venue d'Italie sous la conduite de son fils Anthémiolus, qui mourut au combat. Mais s'emparer de cités romaines fortifiées – il faut le rappeler – n'était pas le point fort des Wisigoths. Ainsi chaque été pendant quatre années, de 471 à 474, les Wisigoths firent-ils leur apparition à l'extérieur de la cité de Clermont-Ferrand en Auvergne pour y mettre le siège, mais sans jamais réussir à en forcer l'entrée. Euric, en fait, dut attendre jusqu'en 476 pour prendre possession de deux morceaux de choix de la région : Arles et Marseille. Dans le même temps, il prit aussi le contrôle de l'Auvergne, que lui cédèrent les autorités romaines d'Italie, espérant ainsi stopper son avancée en direction d'Arles ; en vain. Toujours à la même époque, des campagnes plus dynamiques se déroulaient au sud des Pyrénées. En 473, les troupes d'Euric s'emparèrent de Tarragone et des cités de la côte ibérique méditerranéenne. En 476, toute la péninsule était en sa possession, sauf une petite enclave suève au nord-ouest. La zone d'implantation wisigothique était finalement devenue un royaume, s'étirant de la Loire au nord jusqu'aux Alpes à l'est et jusqu'au détroit de Gibraltar au sud⁵⁵.

Dans ces mêmes années, les Wisigoths n'étaient pas la seule puissance en quête d'expansion. Les campagnes d'Euric se heurtaient aux ambitions du royaume burgonde, établi dans la vallée supérieure du Rhône. Pendant longtemps, les Burgondes avaient aussi eu un œil sur Arles. Pas assez forts pour l'emporter sur les Wisigoths dans la course vers le sud, ils avaient néanmoins réussi à légèrement déplacer les frontières de leur royaume dans cette direction. En 476, ils avaient pris un ensemble de cités et d'autres territoires entre les Alpes et le Rhône, s'avancant au sud jusqu'à Avignon et Cavaillon (**cf. carte 16, p. 649**).

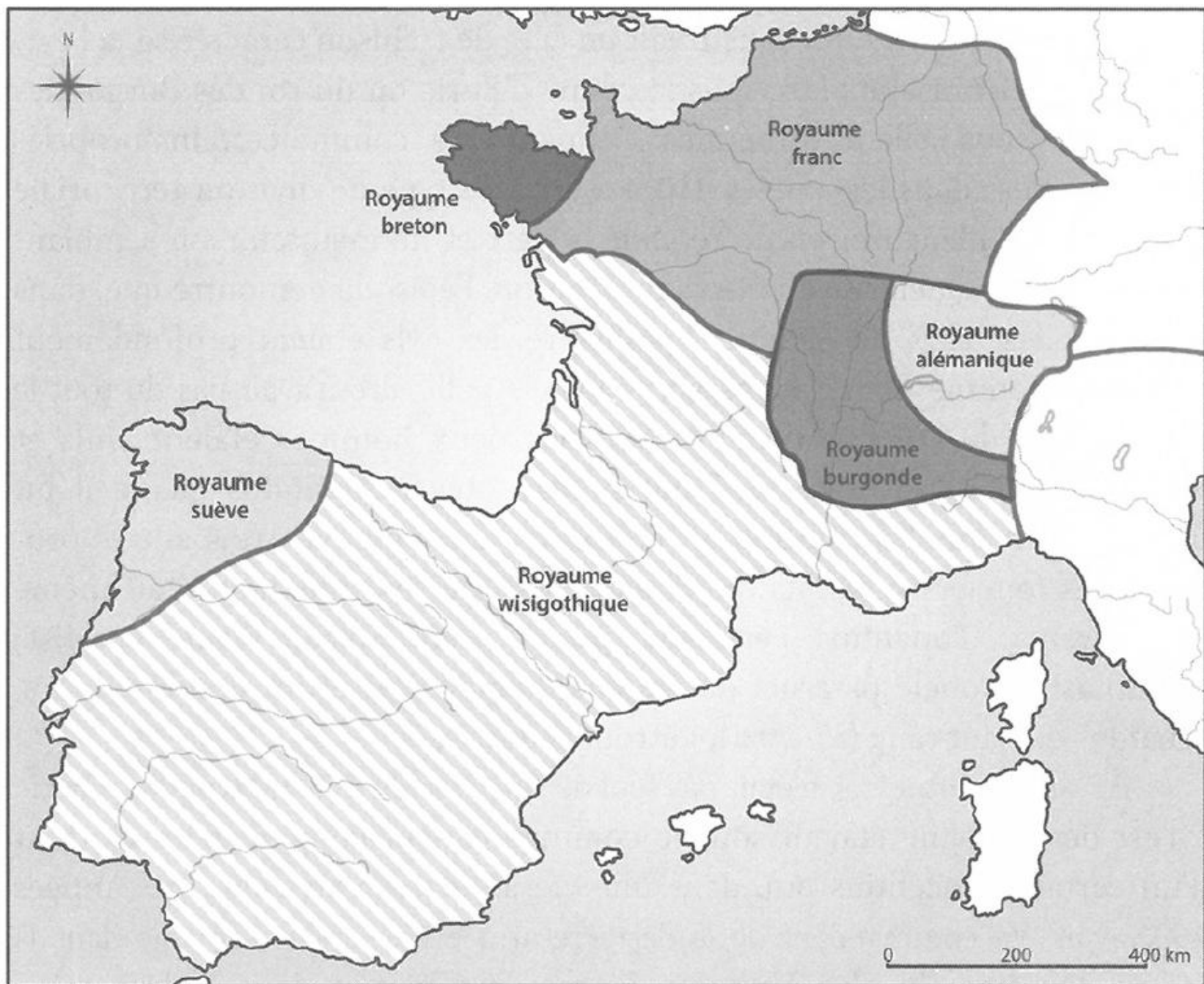
Plus au nord, les Francs émergeaient aussi, pour la première fois, comme une puissance qui comptait à l'ouest du Rhin. L'histoire détaillée de leur ascension est enfouie sous le mythe et les légendes, mais voici en gros ce qui se produisit. Un monde franc, jusque-là confiné à l'est du Rhin et divisé entre une multitude de chefs de guerre, étendit son contrôle à l'ouest du fleuve et, en même temps, évolua lentement vers l'unité au gré de l'ascension de ses plus puissants seigneurs de la guerre. Comme dans le cas des deux grands groupes gothiques unifiés par Alaric et Valamir, cette fusion créa une armée d'une puissance inédite, capable de rivaliser avec les autres au plus haut niveau et qui s'acquittait rapidement de nouveaux territoires sur l'ancien sol romain. Dans les années 470, le processus était loin d'être abouti, mais Childéric était déjà un personnage éminent et – vers la fin de la décennie, si ce n'est plus tôt – lui et ses Francs saliens avaient pris le contrôle de l'ancienne province romaine de Belgique seconde, dont la capitale était située à Tournai⁵⁶. De nombreux royaumes barbares dépecèrent alors entre eux les anciennes zones vitales de l'empire que constituaient la Gaule et l'Espagne. Certains, comme les Wisigoths et les Burgondes, étaient déjà bien intégrés dans le paysage ; d'autres, comme les Francs et les Bretons, étaient de plus récentes créations. Au sud de la Loire, les terres dont ils s'emparèrent étaient aussi les résidences de puissantes familles de propriétaires fonciers, qui détenaient traditionnellement de hautes charges au sein de l'État romain. Grâce à Sidoine Apollinaire, issu de ce milieu, nous avons une vision de l'intérieur de ce que pouvaient représenter de tels bouleversements pour la fine fleur gallo-romaine. Aucune source ne nous donne le même accès à ce que ressentit l'élite des Hispano-Romains, mais il y a toute raison de supposer que leurs réactions furent comparables.

Entre 468 et 476, certains de ces propriétaires fonciers œuvraient pour rester partie prenante d'un empire d'Occident en état de marche, quand bien même il ne s'agirait plus que d'un État croupion. C'est en soi un éloquent témoignage de la force que conservait l'idée impériale, en dépit de ses récents revers dans la réalité.

Sidoine Apollinaire lui-même, à l'époque d'Avitus, s'était réjoui de travailler avec des Wisigoths comme Théodoric II, qui avait évalué la situation et pensait que l'avenir, pour les Wisigoths, était de se découper une sphère d'influence à l'intérieur d'un monde romain pérenne. Mais, quand d'autres Wisigoths comme Euric voulurent se tailler leur propre royaume, entièrement indépendant, Sidoine Apollinaire était prêt à en découdre pour ne pas en faire partie. Au début des années 470 – en compagnie d'un groupe d'amis partageant les mêmes idées, y compris son beau-frère Ecdicius, le fils de l'empereur Avitus (originaire - d'Auvergne) –, il fit tout son possible pour conserver Clermont-Ferrand dans l'orbite romaine. Ces hommes, par exemple, dépensèrent de l'argent pour lever une force militaire qui permette de briser le siège que les troupes wisigothiques imposaient chaque été à leur cité. Le conflit qui s'ensuivit fut quelque peu décevant. Clermont-Ferrand n'était pas la pièce centrale des ambitions d'Euric et, une fois, Ecdicius réussit même à briser les lignes gothiques avec dix-huit hommes seulement. La détermination de ces propriétaires fonciers à rester romains n'en était pas moins farouche. Ils avaient pour but, en démontrant leur loyauté les armes à la main, d'inciter d'abord Anthémius puis ses successeurs à faire de leur mieux pour maintenir l'Auvergne à l'intérieur d'un empire d'Occident réduit, plutôt que de l'abandonner en prime à l'expansion wisigothique ou burgonde⁵⁷.

Mais, tandis que Sidoine Apollinaire et certains de ses pairs s'efforçaient encore de rester romains, d'autres avaient déjà décidé que l'empire d'Occident n'avait pas d'avenir politique, et qu'il était temps de transférer leur allégeance à l'une des nouvelles puissances de la région. Arvandus en offre un exemple frappant. Bien qu'il ait été préfet de Gaule, il écrivit à Euric immédiatement après la défaite africaine⁵⁸,

16. Les nouveaux royaumes de Gaule et d'Espagne vers 490



le dissuadant de faire la paix avec l'« empereur grec » [Anthémios], insistant sur le fait qu'il fallait attaquer les Bretons installés au nord de la Loire, affirmant que les provinces gauloises, conformément à la loi des nations, devaient être partagées avec les Burgondes et bien d'autres propos dans la même veine mais plus absurdes encore, propres à mettre un roi belliqueux en furie et à remplir un roi pacifique de honte.

Quand il fut mis en procès par la suite, Arvandus reconnut sans ambages être l'auteur de cette lettre qui constituait un acte de trahison caractérisé : à l'évidence, il préférait alors être sous la coupe d'Euric ou du roi des Burgondes plutôt que sous celle d'Anthémios. Ou peut-être, comme certains propriétaires fonciers dans les années 410, voyait-il ce type de division territoriale comme le meilleur moyen de rétablir la paix et de maintenir un semblant d'ordre social. Quelle qu'ait été sa motivation, l'épisode démontre que, dans le cercle des pairs de Sidoine Apollinaire, les avis étaient profondément partagés. Comme nous l'avons vu, Sidoine Apollinaire n'avait pas du tout le même point de vue qu'Arvandus. Mais les deux hommes étaient amis et Sidoine Apollinaire fit ce qu'il put pour protéger Arvandus

quand il fut inculpé, bien que l'accusation ait été portée en Italie par trois autres propriétaires fonciers influents qui étaient aussi de ses amis (l'un était même son parent) : Tonantius Ferréolus, préfet prétorien de Gaule en 451 ; Thaumastius, oncle paternel de Sidoine Apollinaire ; et un homme de loi, sénateur de haut rang (*illustris*), Pétronus d'Arles.

Arvandus, toutefois, n'était pas seul de son avis. En 473, les troupes d'Euric à l'est de l'Espagne étaient sous le commandement conjoint d'un Goth et d'un certain Vincentius qui, dans une vie antérieure au cours des années 460, avait été commandant de la dernière armée réellement romaine dans la région. D'autres, de plus haut ou de moindre parage dans la hiérarchie provinciale romaine, avaient également franchi le pas. Un certain Victorius était commandant des troupes d'Euric en Gaule au début des années 470. Et un autre retentissant procès pour trahison visa le préfet adjoint de Gaule, Séronatus qui, en 475, fut accusé d'avoir facilité la mainmise d'Euric sur les territoires gaulois et, pour finir, fut jugé coupable et exécuté⁵⁹.

Plus à l'est, l'essor d'une puissance indépendante burgonde avait de semblables effets. La correspondance de Sidoine Apollinaire inclut une lettre à un certain Syagrius, qui exerça une influence considérable à la cour des Burgondes, notamment du fait qu'il parlait leur langue mieux qu'eux :

Je suis [...] vraiment stupéfait que vous ayez rapidement acquis la connaissance de la langue germanique avec une telle facilité. [...] Vous n'avez aucune idée de l'amusement que ce fut pour moi et pour d'autres aussi quand j'entendis dire qu'en votre présence, le barbare a peur de commettre un barbarisme dans sa propre langue ! Les anciens parmi les Germains sont étonnés quand vous traduisez des lettres et ils vous ont adopté comme juge et arbitre dans leurs mutuelles transactions. Nouveau Solon des Burgondes pour interpréter les lois⁶⁰, [...] vous êtes apprécié, votre compagnie est recherchée, vous êtes fréquemment visité, vous charmez, vous êtes choisi, vous êtes invité, vous tranchez les questions et vos avis sont écoutés.

Sidoine Apollinaire louait Syagrius pour s'être intégré à un monde post-romain dominé par des rois étrangers : exactement ce que lui-même s'efforçait à tout prix d'éviter⁶¹. Un facteur générationnel peut aussi expliquer la lucidité des plus jeunes sur l'imminence de la fin du vieux régime. Parmi les soutiens de Sidoine Apollinaire en Auvergne, il y avait un certain Euchérius : l'homme semble avoir déboursé de l'argent pour la défense de Clermont-Ferrand, alors qu'au même moment, des murs de la cité, on pouvait repérer son fils Calminius dans les rangs des Goths qui en

faisaient le siège. Apollinaire, le fils de Sidoine, embrassa aussi le nouvel ordre gothique avec enthousiasme et finit pas détenir une haute fonction militaire sous le règne du fils d'Euric⁶². Après 468, l'opinion de la classe possédante gallo-romaine était donc coupée en deux au sein d'une même famille. Entre-temps, Euric jouait son jeu avec habileté. Le déclin du pouvoir central de l'empire romain lui permit d'utiliser la force militaire de ses Wisigoths pour tailler une large assise territoriale à son pouvoir. Mais, pour gouverner ce nouveau domaine, il n'avait pas d'autre modèle que celui que lui avait légué l'État romain à l'agonie.

Le royaume wisigothique qui allait émerger après 476 était donc profondément sub-romain de nature. Il continuait à fonctionner, comme son prédécesseur romain, grâce à une infrastructure de cités, de provinces et de gouverneurs. Il avait une loi écrite (très souvent le prolongement des réglementations romaines antérieures) et levait des impôts sur la production agricole – une pratique qui n'était possible que parce que survivait l'ordre social romain préexistant, avec ses paysans et ses propriétaires. Ces derniers avaient besoin de rester aux affaires pour capter le surplus paysan, gardant pour eux une part de la somme comme loyer de la terre et transférant le reste à l'État comme impôts. Pour perdurer, l'application de la loi romaine et le fonctionnement du système fiscal requéraient la compétence de fonctionnaires romains.

Euric pouvait bien se servir de la force des armes wisigothiques pour se tailler un royaume, mais il avait besoin des Romains pour le gouverner à son profit. Plus il pouvait attirer sous sa bannière de membres de l'aristocratie et de l'administration romaines, plus il lui était facile de transformer sa conquête en un royaume en état de marche. Il lui fallait donc accepter aimablement toutes les offres de services provenant d'aristocrates romains et les laisser le louer en pentamètres iambiques quand tel était leur choix. Euric se satisfaisait de perpétuer cette pratique inaugurée sous le règne de Théodoric et montrait pour les formes culturelles romaines le degré de respect requis pour qu'afflue vers lui un personnel qualifié. Et il avait son propre Syagrius, un poète et homme de loi originaire de Narbonne appelé Léon, décrit par Sidoine Apollinaire en 476-477 comme l'auteur de lettres et de discours pour le compte d'Euric :

Par l'intermédiaire [de Léon], le fameux roi lui-même [Euric] terrifie les cœurs des nations loin au-delà de la mer, ou du haut de son imposante renommée, il fait, après la victoire, un complexe traité avec les barbares tremblant de peur sur les rives de la Waal ; après avoir maîtrisé le peuple par les armes, il maîtrise désormais les armes par les lois dans toute l'étendue de ses domaines dilatés.

Comme il avait profondément besoin d'eux, Euric voulait non seulement accepter, mais aussi encourager tous les Romains qui souhaitaient lui offrir ses services⁶³.

Or il avait un beau cadeau à leur offrir en retour. La disparition de l'État romain mit la classe des propriétaires fonciers dans une situation critique, puisqu'en même temps que l'État disparaissait le système juridique qui l'avait protégée contre le tout-venant. Et alors que cette classe privilégiée survivait, par exemple, dans les royaumes wisigothique et burgonde, tel n'était pas toujours le cas ailleurs. Une révolution politique s'accompagne souvent d'une révolution sociale, comme ce fut le cas dans d'autres régions de l'Occident romain. Dans la Bretagne post-romaine, par exemple, l'ancienne classe des propriétaires fonciers disparut complètement. En permettant simplement aux propriétaires romains résidant sur leurs territoires de poursuivre leur vie comme auparavant, les nouveaux États comme les royaumes burgonde ou gothique leur faisaient donc une grande faveur.

Les historiens ont parfois été décontenancés par l'apparent empressement de cette classe sociale à jeter aux orties leur allégeance à l'empire et à renégocier une solution de repli avec la plus proche puissance barbare d'une certaine importance. Voilà bien – a-t-on affirmé – la preuve d'un manque fondamental de loyauté envers l'État romain ; une remarque qui devient ensuite un des facteurs justifiant l'effondrement de l'empire : l'Europe romaine disparut, explique-t-on, parce que ses élites ne voulaient pas son maintien. De mon point de vue, de telles idées ne rendent pas justice aux particularités de ce groupe social dont la position était presque exclusivement fondée sur la possession de la terre. La richesse foncière, par définition, est inamovible. À moins d'appartenir au cercle des Romains les plus riches qui possédaient des terres en Orient aussi bien qu'en Gaule ou Espagne, au moment où l'État romain commença à vaciller, les options étaient limitées. Il n'y avait que deux possibilités pour un propriétaire : se concilier les faveurs du nouveau roi barbare le plus proche pour assurer la permanence de ses droits sur la terre, ou renoncer au statut privilégié dans lequel il était né. Au moment où l'empire s'effondrait autour d'eux, si les propriétaires fonciers romains voyaient la moindre chance de conserver leurs terres, ils ne manquaient évidemment pas de sauter sur l'occasion.

Dans ses transactions avec les aristocraties provinciales de Gaule méridionale et d'Espagne, Euric détenait donc la carte maîtresse. Tout ce qu'il avait besoin de faire était de continuer à étendre l'aire sous son contrôle – une tâche relativement facile, puisque la baisse des recettes fiscales empêchait l'État romain de mettre beaucoup de soldats dans la balance – et les propriétaires fonciers allaient accourir. Certains n'avaient guère besoin d'être incités, d'autres réclamaient plus de persuasion, mais

la plupart, pour finir, se laissèrent convaincre. Sidoine Apollinaire lui-même franchit le Rubicon. Après avoir mené la résistance contre l'expansion gothique à Clermont-Ferrand, il ne pouvait guère s'attendre à ce qu'Euric lui fasse bonne mine quand la cité finit par tomber aux mains des Goths en 474-475. Il fut logiquement condamné à l'exil, d'abord dans un château près de Carcassonne, puis à Bordeaux. Là, il tenta de poursuivre ses travaux littéraires, mais, « paupières baissées, je ne dormis guère de la nuit ; car une dispute éclata immédiatement entre deux vieilles femmes goths près de la fenêtre de ma chambre ; c'étaient les créatures les plus querelleuses, les plus avinées, vomissant le plus que le monde ait jamais vues ». *Biberunt ut Gothi*, « ils burent comme des Goths » : l'expression allait devenir proverbiale en Italie au VI^e siècle. La lettre dont est extrait ce passage était adressée à Léon de Narbonne, le poète, homme de loi et conseiller en chef d'Euric ; elle accompagnait la copie d'un texte intitulé *La Vie d'Apollonios de Tyane*, que Léon avait réclamé à Sidoine Apollinaire. Ce fut là, en fait, que s'ouvrit le chemin de Sidoine vers la rédemption. Euric était si occupé qu'il ne put voir Sidoine qu'en coup de vent à Bordeaux, deux fois en trois mois, mais Sidoine avait des amis à la cour : Léon et une autre de ses relations littéraires nommé Lampridius. Grâce à leur intercession, il s'en tira à bon compte. Ses domaines à Clermont-Ferrand, qui auraient fort bien pu être confisqués, lui revinrent néanmoins. Il écrivit en retour un petit poème obséquieux :

Notre seigneur et maître [Euric] n'a que peu de temps à accorder alors qu'un monde conquis recherche ses faveurs. Ici, à Bordeaux, nous voyons le Saxon aux yeux bleus. [...] Ici votre vieux Sicambre⁶⁴, qui avait tondu l'arrière de votre tête après la défaite. [...] Ici flâne le Hérule aux yeux bleu-gris. [...] Ici le Burgonde de sept pieds de haut supplie souvent pour obtenir la paix, genoux fléchis. [...] À cette source le Romain cherche le salut et, contre les hordes du pays scythe, [...] ce sont tes troupes, Euric, à qui l'on fait appel.

Sidoine Apollinaire envoya d'abord son poème à Lampridius, espérant qu'il le montrerait au roi. Ce qu'il fit. Euric, bénéficiaire de tant de conquêtes, accepta ce signe littéraire de reddition et put s'offrir le luxe d'être généreux⁶⁵. Il est peu probable, toutefois, qu'il ait pardonné si facilement à tous ses anciens adversaires. Et il est certain que dans les royaumes qui avaient eu moins de chance, où il y avait donc moins de ressources à partager, les propriétaires fonciers romains se trouvèrent obligés d'accepter, de la part de leurs nouveaux maîtres, des conditions moins favorables que celles concédées à Sidoine Apollinaire.

Comparés aux Wisigoths, les Burgondes, par exemple, ne réussirent à étendre leur domaine qu'à la marge, entre 468 et 476. Comme Euric, la monarchie burgonde avait besoin de s'attirer des soutiens romains, mais elle avait aussi ses propres guerriers à récompenser ; et le tout à partir d'une base de ressources nettement plus limitée. Il en résulta un compromis dont nous trouvons trace dans un des codes de lois du nouveau royaume burgonde, le *Livre des Constitutions* ou *Loi Gombette* :

À l'époque où fut édicté l'ordre selon lequel notre peuple [les Burgondes] devrait recevoir un tiers des esclaves et deux tiers des terres, il fut ordonné que quiconque avait reçu terre et esclaves, que ce soit par don de nos prédécesseurs ou de nous-mêmes, ne devrait pas réclamer un tiers des esclaves ni deux tiers de la terre dans le lieu où l'hospitalité lui avait été accordée⁶⁶.

Il y a bien d'autres informations dont nous voudrions disposer, mais la mesure citée nous donne une idée de la manière dont les rois burgondes tentèrent de mettre en œuvre la politique équilibrée que la situation requérait. Il y a une vingtaine d'années, l'historien Walter Goffart prétendit qu'il était question, dans ce texte, d'une division des recettes fiscales prélevées sur les territoires des cités romaines (*civitates*) tombées aux mains des Burgondes et non du partage d'un vrai domaine. Une telle lecture est tirée par les cheveux et, comme de nombreux historiens l'ont affirmé depuis lors, il est hors de doute que la loi porte sur la division de domaines réels, dont des parties devaient être cédées aux hommes libres parmi les Burgondes⁶⁷.

À l'intérieur du royaume burgonde, il se produisit donc une complète redistribution des biens fonciers. Et comme la loi citée le montre clairement, c'était encore un processus en cours plus qu'un acquis. L'ordre selon lequel les Burgondes devaient recevoir les deux tiers des domaines et un tiers des tenanciers ne s'appliquait qu'aux Burgondes à qui n'avaient pas déjà été accordés terres ou esclaves. On ne nous dit pas non plus si tout propriétaire romain était concerné ou si c'était un point sur lequel le roi usait de son pouvoir discrétionnaire. Pour les Romains détenteurs de domaines, le prix à payer pour garder certaines de leurs terres était, à première vue, relativement élevé. Mais, par ailleurs, les références à l'imposition sont singulièrement absentes dans la législation burgonde postérieure, ce qui peut aussi être un indice. Peut-être le dispositif complet était-il qu'en échange de la cession de deux tiers de ses terres, un propriétaire romain avait non seulement le droit de garder le troisième tiers, mais était aussi exempté de payer des impôts sur sa partie restante⁶⁸. Si tel était le cas, la situation n'était pas si dure qu'il

pourrait y sembler au premier abord. À compter des années 470, comme le prouvent les sources juridiques, Euric et Alaric II, son fils et successeur, rétribuaient aussi leurs partisans dans le royaume wisigothique par des dons de domaines⁶⁹. Mais le royaume en question était très vaste et il n'avait pas dû y avoir besoin d'exproprier tant de propriétaires romains que cela.

Quoi qu'il en soit, l'effritement final de l'empire d'Occident dans ses centres traditionnels de Gaule méridionale et d'Espagne s'accompagna d'un grand morcellement des biens disponibles. Les puissances militaires à la manœuvre roulèrent des muscles, lançant les offensives qui contribuèrent à fixer les nouvelles frontières territoriales. Les Wisigoths s'en sortirent avec un vaste royaume, les Burgondes seulement avec le Sud-Est de la Gaule. Plus au nord, la situation restait fluctuante. Au nord-est, les Francs saliens étaient la puissance montante, tandis qu'au nord-ouest émergeait un royaume breton d'une taille respectable. À la même époque, le commandement sur les débris de l'armée romaine du Rhin semblait avoir établi son assise, pour un temps du moins, à l'est de Paris. La défaite de l'armada de Basiliscus en 468 déclencha les guerres de conquête d'Euric, les campagnes des Francs et des Burgondes et, par suite, une révolution dans la propriété de la terre. Le résultat global fut une nouvelle donne, aussi bien dans les esprits que dans la matérialité des frontières. Les anciennes implantations barbares étaient devenues des royaumes, des propriétaires romains avaient été forcés de faire des choix bouleversant leurs vies et l'État romain central en était à ses derniers instants.

Le centre impérial

Tandis que ce qui restait des régions historiques de l'empire et de ses confins en 468 était annexé par d'autres puissances ou disparaissait purement et simplement, au sommet – en Italie comme à Constantinople – régnaient la confusion et l'indécision. En Italie, au lendemain de la déroute de l'armada byzantine, Anthémius et Ricimer étaient de force égale dans leur lutte pour la prééminence. Du moment où Ricimer avait accepté l'arrivée sur scène d'Anthémius, son propre pouvoir s'en était certainement trouvé diminué. Mais les espoirs de restauration de l'Occident que la venue qu'Anthémius avait apportés depuis l'Orient avaient été réduits à néant. Anthémius, désormais, n'avait plus grand-chose à offrir et n'était plus qu'un obstacle aux ambitions de Ricimer.

Une querelle éclata entre eux en 470. Ricimer alla jusqu'à assembler une armée de six mille hommes et à agiter la menace de la guerre, mais les deux hommes étaient réconciliés au début de l'année 471. Puis la défaite et la mort d'Anthémiolus, le fils

de l'empereur, suivies plus tard dans la même année par la perte de toutes les troupes qu'Anthémius avait envoyées avec son fils contre les Wisigoths en Gaule, privèrent le régime de son dernier soutien militaire : Ricimer bondit sur l'occasion. Anthémius se terra dans Rome et Ricimer l'y assiégea pendant plusieurs mois jusqu'à la chute de la cité. Le 11 juillet 472, l'empereur fut capturé et tué par le neveu de Ricimer, le prince burgonde Gondebaud.

Olybrius, beau-frère de l'héritier présumé du royaume vandale, Hunéric, avait longtemps été poussé par Genséric comme candidat au trône d'Occident. En 472, il fut envoyé de Constantinople en Italie par l'empereur Léon I^{er} pour jouer le rôle de médiateur entre Ricimer et Anthémius, au lieu de quoi il devint le nouveau candidat de Ricimer à la pourpre. Après avoir été fait empereur d'Occident en avril 472 (avant même la mort d'Anthémius, encore détenteur du titre impérial), il mourut le 2 novembre de la même année, peu de temps après Ricimer lui-même qui disparut le 18 août. Ces deux décès laissèrent à Gondebaud le rôle de faiseur de rois et son choix tomba sur un officier des gardes de haut rang, Glycérius, comte des domestiques (*comes domesticorum*). Il fut proclamé empereur le 3 mars 473. Pendant que toutes ces manœuvres se déployaient à Rome, les Wisigoths, les Burgondes et les Vandales s'occupaient à agrandir leurs royaumes. Tout ce que Glycérius gouvernait comme empereur d'Occident se réduisait donc à l'Italie et à une petite enclave de territoires au nord des Alpes, dans le Sud-Est de la Gaule. La compétition pour ce qui était théoriquement le trône impérial était devenue une lutte meurtrière pour trois fois rien. Telle semble du moins avoir été la conclusion de Gondebaud. Ayant brièvement repris le rôle de son oncle comme faiseur de rois, il rentra chez lui fin 473 ou début 474, à la mort de son père Gondioc, roi des Burgondes. Il dut estimer qu'orchestrer la lutte pour le pouvoir en Italie était une perspective moins alléchante que de revendiquer sa part du royaume burgonde en même temps que ses frères Chilpéric, Godégisile et Gondemar. On ne saurait trouver meilleur symptôme de l'érosion de l'empire d'Occident.

Le départ de Gondebaud créa un vide politique dans lequel se faufila Julius Népos, neveu et successeur du comte Marcellinus qui gouvernait la Dalmatie depuis les années 450. Après le meurtre de son oncle en Sicile en 468, Julius Népos hérita de la Dalmatie et des lambeaux de l'armée de campagne d'Illyrie. Avec la bénédiction de l'empire d'Orient, mais sans réelle assistance de sa part, il débarqua ses troupes à Portus, sur l'embouchure du Tibre juste en aval de Rome, au début de l'été 474. Après avoir renversé Glycérius sans combat, Julius Népos se proclama empereur d'Occident le 19 ou le 24 juin 474. Mais il ne parvint jamais à rallier les commandants de l'armée d'Italie à son régime qui, de ce fait, dura à peine plus d'un

an. Et ce fut l'une de ses propres créatures – le général Oreste, que nous avons rencontré au chapitre 7 dans l'improbable fonction d'ambassadeur d'Attila le Hun – qui finit par l'évincer. L'objectif de Julius Népos, en s'attachant les services d'Oreste, avait été de remettre de l'ordre dans le chaos italien, au lieu de quoi le général retourna ses troupes contre l'empereur. Le 28 août 475, Julius Népos quitta Ravenne et fit voile vers la Dalmatie, abandonnant l'empire d'Occident⁷⁰.

Alors que tous ces événements se bousculaient en Italie, l'empereur Léon I^{er} à Constantinople, réduit à l'impuissance par le fiasco de l'expédition de 468, considérait la situation avec un désespoir croissant. À son retour en Orient, Basiliscus, le commandant de l'armada, chercha asile dans l'église Sainte-Sophie (non pas l'édifice actuel, mais le précédent, incendié lors de la sédition Nika en 532) et il refusa d'en sortir jusqu'à ce que Léon I^{er} annonce publiquement qu'il lui avait pardonné. Les autorités de l'empire d'Orient devaient décider que faire à présent. Elles avaient œuvré de leur mieux pour stabiliser la situation en Italie, désirant, assez naturellement, que la péninsule soit dirigée par un allié. Il aurait dû être entendu, à partir de la défaite de l'armada, que l'empire d'Occident était condamné ; pourtant, il fallut attendre la mort d'Anthémius pour qu'on finisse par admettre, à Constantinople, qu'il n'y avait plus aucun espace de manœuvre. Puisque les Vandales ne pouvaient être vaincus et commençaient à déborder sur le bassin oriental de la Méditerranée, il fallait se les concilier. Les négociations débutèrent donc. Elles débouchèrent sur un traité conclu entre l'empereur Léon I^{er} et les Vandales en 474. Qui pouvait désormais avoir le moindre doute sur le fait que Constantinople avait abandonné tout espoir de restaurer l'Occident romain⁷¹ ?

Logiquement, ce fut l'armée d'Italie qui fut la dernière à renoncer à l'idée impériale. Après avoir éliminé Julius Népos, Oreste mit son propre fils Romulus sur le trône. Oreste avait fait deux fois le voyage pour Constantinople au cours de missions pour le compte des Huns. Son père Tatulus et son beau-père Romulus étaient à cette époque, dans la décennie 440, de proches conseillers du commandant romain Aétius et ils faisaient partie de l'ambassade qui arriva à la cour d'Attila quand Priscus s'y trouvait. Après l'effondrement de l'empire hunnique, Oreste avait repris la route vers l'Italie et s'était élevé dans la hiérarchie de l'empire jusqu'à être nommé commandant militaire en chef par Julius Népos.

Portant le même nom que le fondateur de Rome, le fils d'Oreste, Romulus, fut proclamé empereur le 31 octobre 475, mais Oreste et son frère Paul étaient les vraies éminences grises du régime. Quel qu'ait été le panégyriste à qui il revint de faire le discours lors du couronnement, il est certain qu'il déclara qu'on assistait au début d'un nouvel âge d'or, inauguré par un second Romulus. La réalité s'avéra

quelque peu différente et Romulus, dernier empereur d'Occident, est resté dans l'histoire sous le titre d'Augustule, « le petit Auguste ».

À ce stade, nul ne pouvait plus penser que la lutte en cours pour le pouvoir à l'intérieur de l'Italie était susceptible d'offrir le contrôle de quelque territoire que ce soit en dehors de la péninsule. Avec le reste de l'Occident aux mains d'autres puissances et les vestiges de l'armée d'Italie plus ou moins réduits à l'impuissance, quels pouvaient être les développements ultérieurs ?

Lorsque l'empire hunnique s'écroula au milieu des années 460, de nombreux réfugiés d'origine germanique (en particulier les Skires, mais aussi les Ruges et d'autres encore) s'étaient transplantés en Italie et avaient été recrutés par Ricimer comme soldats alliés. Pendant la première moitié des années 470, ils s'étaient rendus utiles au dispositif militaire italien et leur chef Odoacre, issu d'une vieille famille royale skire, était devenu un personnage important dans la vie politique italienne. Il avait joué un rôle clé dans la guerre civile entre Ricimer et Anthémios et était devenu comte des domestiques (*comes domesticorum*) sous le règne de Julius Népos, recevant certainement de lui le rang de patricien⁷². Faisant route vers l'Italie, il s'était arrêté en Norique pour voir Séverin : le saint homme lui avait appris qu'il allait devenir fameux.

Quand [Odoacre] prit congé, Séverin lui dit encore : « Va en Italie, va, à présent vêtu de pauvres hardes ; bientôt, tu feras de riches cadeaux au grand nombre⁷³. »

Au début des années 470, comme nous l'avons vu, le principal problème de l'État romain était le manque d'argent. Jusqu'aux années 460, l'armée d'Italie était restée la plus importante des formations militaires en Europe occidentale – infiniment plus nombreuse, je présume, que les recettes fiscales de la seule péninsule ne pouvaient le supporter. Et comme la solde commençait à se tarir, les troupes se firent rétives, en particulier les Skires. Odoacre avait assez d'imagination et de clairvoyance pour saisir l'occasion : avec l'armée qui devenait de plus en plus difficile à gérer, tenter d'installer une fois de plus un nouveau régime de courte durée n'était que perte de temps. En août 476, Odoacre avait réuni assez de soutiens pour passer à l'action. Il captura et tua d'abord Oreste près de Plaisance le 28 août, puis son frère Paul à Ravenne le 4 septembre.

Contrôlant à présent la situation à court terme, nous dit Procope, Odoacre s'attaqua au problème de fond. Puisqu'il n'y avait aucune chance de voir les revenus augmenter pour payer la solde, il fallait trouver une autre forme de gratification. En conséquence, Odoacre se mit à distribuer aux soldats certains des domaines fonciers d'Italie : « Donnant le tiers des terres aux barbares et s'attachant ainsi plus

solidement leur allégeance, [Odoacre] tint fermement le pouvoir suprême⁷⁴. » Comme si souvent, nous en savons beaucoup moins que nous ne le souhaiterions sur ce qui suivit. La distribution fut organisée par un sénateur romain du nom de Libérius, mais, à l'évidence, la totalité de l'Italie n'était pas concernée. Les forces armées devaient être maintenues dans les zones stratégiques de la péninsule, en particulier au nord pour garder les cols alpins et sans doute aussi sur la côte adriatique, car Julius Népos était toujours en face du littoral italien, en Dalmatie⁷⁵. Nous ignorons également si Odoacre eut besoin, comme dans le royaume burgonde, de déposséder les propriétaires fonciers romains d'une partie de leurs domaines ou s'il lui suffit de réallouer des terres publiques avec des baux à long terme, comme Aétius l'avait fait pour les sénateurs chassés de la Proconsulaire par Genséric (**voir [chapitre 6](#)**). Il est sûr qu'à la différence du royaume burgonde, l'imposition resta une pratique en vigueur dans le mode de gouvernement de l'Italie post-romaine, si bien qu'Odoacre, comme Euric, eut peut-être plus de liberté de manœuvre et n'eut pas besoin de recourir à des confiscations de biens privés à grande échelle. En tout cas, il trouva assez de ressources foncières pour satisfaire les attentes de ses hommes – le meilleur moyen pour mettre solidement la main sur le pouvoir en ces périodes troublées.

Au début de l'automne 476, la plupart des derniers détails étaient au point. Les changements introduits par le régime d'Odoacre entraînaient l'Italie vers une nouvelle stabilité politique, même si aucune distribution de terres n'avait encore eu lieu. Restait une anomalie. À ce moment, l'Italie avait toujours un empereur en la personne de Romulus Augustule, mais Odoacre n'avait aucun intérêt à préserver la position de ce dirigeant théorique qui ne contrôlait rien au-delà de la péninsule italienne. Après avoir consulté ses amis au Sénat, il trouva la solution. Une ambassade sénatoriale fut envoyée à Constantinople, alors sous le règne de Zénon, successeur de Léon I^{er},

affirmant qu'il n'y avait aucun besoin d'un gouvernement partagé et qu'un seul empereur commun suffisait pour les deux territoires. Ils dirent, en outre, qu'ils avaient choisi Odoacre, un homme doté d'une expérience militaire et politique, pour veiller sur leurs propres affaires, que Zénon devrait lui conférer le rang de patricien et lui confier le gouvernement de l'Italie⁷⁶.

En langage diplomatique, Zénon devait donc détenir la souveraineté sur l'Italie comme empereur romain, mais Odoacre contrôlerait l'administration. En pratique, cela signifiait simplement que Zénon, en élevant Odoacre au rang de patricien, légitimerait sa mainmise sur le pouvoir : c'était le titre que les dirigeants effectifs de l'Italie comme Stilicon et Aétius avaient détenu pendant le plus clair du siècle

écoulé. Zénon hésita un instant : une ambassade envoyée par Julius Népos venait juste d'arriver, lui demandant son soutien pour revendiquer le trône. C'était l'occasion, pour Zénon, de mettre le poids de l'empire d'Orient dans une ultime tentative de restauration de l'empire d'Occident. Il soupesa soigneusement la situation, puis écrivit une note bienveillante à Julius Népos. La conclusion à laquelle il était arrivé était ce que tout le monde savait déjà : l'empire d'Occident n'existait plus. Sa lettre à Odoacre formulait le vœu pieux qu'il reprenne Julius Népos comme empereur, mais, de manière plus révélatrice, elle lui était adressée comme patricien. Zénon expliquait qu'il lui aurait volontiers conféré cette dignité, mais qu'Odoacre n'en avait pas besoin, puisqu'il l'avait déjà reçue sous Julius Népos. La réponse pouvait paraître ambiguë, mais elle ne l'était pas. La vérité était que Zénon n'était pas prêt à remuer le petit doigt en faveur de Julius Népos : d'ailleurs, il écrivait officiellement à Odoacre comme dirigeant de l'Italie.

Odoacre saisit l'allusion. Il déposa Romulus, le mettant à la retraite dans un domaine de Campanie, avec une mansuétude rare dans la vie politique impériale. Il renvoya ensuite à Constantinople les insignes de l'empire d'Occident, y compris le diadème et la cape que seul un empereur pouvait porter. Cet acte mémorable mit fin à un demi-millénaire d'histoire impériale.

1. Ce qui repose sur une moyenne d'hommes par unité oscillant entre cinq cents et mille : voir JONES (1964), vol. III, p. 364 et 379 ; voir aussi *ibid.*, p. 63. La section orientale de la *Notitia* ne remonte qu'au milieu des années 390, mais les armées d'Orient ne subirent aucune perte massive après cette date. En 395, l'Orient contrôlait aussi la totalité de l'armée de campagne de l'Illyrie (vingt-six régiments supplémentaires), mais, par la suite, l'Illyrie de l'Ouest et ses armées repassèrent sous contrôle de l'Occident.

2. L'argument est dû à GOFFART (1981). Constantin I^{er} vainquit une série de rivaux entre 306 et 324 pour unifier l'empire, alors qu'il ne contrôlait au départ que la Bretagne et la Gaule. Julien avait été nommé César en Occident par son cousin Constantius en 355, mais il se révolta en 360 et unit tout l'empire sous son pouvoir à la mort soudaine de Constantius en 361.

3. Théodose I^{er} accepta que la Perse exerce son hégémonie sur les deux tiers de l'Arménie, n'en prenant qu'un tiers pour lui.

4. On trouvera une bonne synthèse des relations entre la Perse et Rome dans BLOCKLEY (1992). RUBIN (1986) insiste sur la nature très pacifique (toutes proportions gardées) des relations entre Rome et la Perse au V^e siècle, par opposition à ce qu'elles furent aux IV^e ou au VI^e siècle.

5. *Notitia dignitatum* (Orient), 5, 6, 8.

6. *Codex theodosianus*, 7, 17, 1, en date de 412.

7. À propos de 421, voir THÉOPHANE, AM, 5931 (**voir ci-dessus, chapitre 8**). Sur Ruga, voir MAENCHEN-HELFEN (1973), p. 81-94.

8. ZOSIME, 6, 8, 2-3.

9. HYDACE, *Chronique*, 154, rapporte : « Les Huns [...] furent massacrés par des auxiliaires envoyés par l'empereur Marcien et menés par Aétius ; dans le même temps, ils furent écrasés dans leurs implantations à la fois par des calamités envoyées du ciel et par les armées de Marcien. » Voir aussi ci-dessus, chapitre 7.

10. CAMERON (1970), p. 176 *sq.* développe le vieil argument selon lequel Alaric fut poussé à intervenir en Italie par Constantinople. Pour l'avis d'Edward Thompson, voir THOMPSON (1996), p. 161 *sq.* ; il pensait en particulier

à la revanche qu'Attila aurait prise sur l'Orient en 453 si sa propre mort n'avait pas mis fin à la campagne. Je ne trouve donc rien dans le récit détaillé des événements qui vienne étayer le point de vue de GOFFART (1979) (**voir ci-dessus, note 2**).

[11](#). L'opinion des historiens sur la politique de Ricimer a fluctué ; certains ont mis en avant ses origines barbares, qui auraient miné sa loyauté à l'égard de Rome. Le pouvoir, chez les Wisigoths, était en fait aux mains d'une autre lignée, descendant de l'héritier de Vallia, Théodoric I^{er}, si bien que Ricimer n'aurait probablement pas été très populaire s'il était revenu en Aquitaine wisigothique ; et la politique de Ricimer, à coup sûr intéressée, ne montre pas pour autant un parti pris systématique pro-barbare. O'FLYNN (1983), chapitre 8, offre une synthèse générale sur la question. Sur Majorien, voir *PLRE*, vol. II, p. 702-703, avec les références bibliographiques.

[12](#). SIDOINE APOLLINAIRE, *Poèmes*, 2, 317-318. Pour la meilleure reconstitution des événements, voir STEIN (1959), p. 380 *sq.* ; O'FLYNN (1983), p. 111-117. Pour le point de vue gaulois sur ces manœuvres, voir HARRIES (1994), chapitres 6-7.

[13](#). HYDACE, *Chronique*, 217.

[14](#). Comme l'écrit SIDOINE APOLLINAIRE, *Poèmes*, 2, 199-201 : « Fort de l'autorité comtale, il parcourut la rive du Danube et toute la longueur de la zone frontalière, exhortant, arrangeant, examinant, équipant. » Comme *comes rei militaris* (général d'armée de campagne en second), il rétablit l'ordre sur le Danube en 453-454, alors que la guerre civile entre les fils d'Attila s'aggravait et qu'émergeaient les royaumes successeurs de l'empire hunnique.

[15](#). Il continua à s'occuper des retombées de l'effondrement de l'empire hunnique : il affronta Valamir quand ce dernier, vers 460, envahit l'Illyrie en quête de subsides et vainquit les fragments de l'armée hunnique menée par Hormidac, qui déferla sur l'empire dans les années 460.

[16](#). Dans les années 390, comme il est mentionné dans la *Notitia dignitatum* (Orient), 19, l'armée de campagne d'Illyrie comprenait vingt-six unités, soit plus de dix mille hommes. L'Illyrie fut ensuite divisée entre Orient et Occident au moment de l'accession au pouvoir de Stilicon en 395 ; son armée occidentale était déjà descendue à vingt-deux unités en 420 ; voir *Notitia dignitatum* (Occident), 7, 40-62. Par la suite, la région subit de lourds dommages, y compris la perte de la Pannonie tombée aux mains des Huns, si bien que, dans la décennie 460, le commandement était confiné, pour l'essentiel, à la Dalmatie et que le dispositif militaire était probablement fort réduit, bien que Marcellinus ait renforcé ses troupes régulières avec des auxiliaires barbares ; PRISCUS, fragments 29 et 30. Sur Marcellinus en général, voir MACGEORGE (2002), partie I.

[17](#). Sur les Wisigoths et les Burgondes, voir HARRIES (1994), chapitre 6. Sur l'armée romaine du Rhin, voir MACGEORGE (2002), partie II. Sur la Bretagne, voir GALLIOU et JONES (1991), chapitres 1-2. Sur les Francs, voir JAMES (1988), chapitres 2-3 ; WOOD (1994), chapitre 3.

[18](#). SIDOINE APOLLINAIRE, *Poèmes*, 13, 35-36.

[19](#). ID., *Lettres*, 1, 11.

[20](#). *Ibid.*, 1, 9.

[21](#). Majorien avait obligé les Burgondes à abandonner certaines des cités (*civitates*) de la vallée du Rhône et leurs revenus ; mais aussi – ce qui est plus important – Lyon dont ils s'étaient emparés durant le règne d'Avitus. Majorien avait menacé les Wisigoths pour qu'ils reconnaissent son pouvoir, mais aussi pour s'attirer le soutien des propriétaires fonciers gaulois. Sur Anthémius et les Gallo-Romains, voir HARRIES (1994), chapitre 7.

[22](#). Les sources rapportent de divers côtés que le mariage advint à la fois avant le sac de Rome par les Vandales et à proximité de l'arrivée de Galla Placidia à Constantinople. Peut-être avaient-ils donc été fiancés en 454-455 et mariés en fait en 462 ; voir *PLRE*, vol. II, p. 796-798, ainsi que CLOVER (1978) en général sur Olybrius. Sur le sac de Rome par les Vandales, voir ci-dessus, p. 430.

[23](#). Le général de Justinien Bélisaire réussit à conquérir l'Afrique du Nord en 532-533.

[24](#). Les trois citations suivantes sont extraites de SIDOINE APOLLINAIRE, *Poèmes*, 5, 53-60, 338-341, 349-350.

[25](#). Je voudrais affirmer ce principe avec la plus grande insistance, bien que d'aucuns ne paraissent pas se rendre compte à quel point la vie publique de l'empire tardif ressemblait à celle d'un État à parti unique ; voir aussi HEATHER et MONCUR (2001), en particulier chapitre 1.

[26.](#) SIDOINE APOLLINAIRE, *Poèmes*, 349-369, 441-469.

[27.](#) Ce qui soulève le même problème que pour l'expédition de Genséric au chapitre 5 : les troupes de Majorien devaient-elles être transbordées en une seule traversée ou en plusieurs ? Bélisaire eut besoin de cinq cents bateaux pour déplacer seize mille hommes (**voir ci-dessus, p. 602**) ; ce qui fait que les trois cents navires de Majorien auraient pu transporter quelque neuf mille six cents hommes en un trajet ; or je doute qu'il ait projeté d'aller au combat en si petit nombre. J'imagine qu'il prévoyait au moins deux mouvements de troupes et que, par conséquent, il n'aurait pas voulu placer son avant-garde si près de Carthage. Sur la campagne de Majorien, voir aussi COURTOIS (1955), p. 199-200.

[28.](#) CANDIDUS, fragment 2 = *Suda*, X, 245.

[29.](#) Respectivement JEAN LE LYDIEN, *Sur les magistrats*, 3, 43 ; PROCOPE, *Guerres*, 3, 6, 1 ; voir COURTOIS (1955), p. 201 ; STEIN (1959), p. 389-391.

[30.](#) Pour les onze cents bateaux, voir PRISCUS, fragment 53 = THÉOPHANE, AM, 5961 ; le manuscrit donne « cent mille navires » et onze cents est une correction fondée sur le chiffre de onze cent treize proposé par CEDRENIUS, p. 613. Le chiffre corrigé attribue à l'armada de 468 la même taille que celle de la flotte qui avait été assemblée pour l'entreprise projetée en 441 et jamais mise en œuvre ; voir ci-dessus p. 332. En 532, quand l'empereur Justinien lança une expédition plus exploratoire en direction de l'Afrique aux mains des Vandales, l'empire d'Orient réunit cinq cents embarcations ordinaires ainsi que quatre-vingt-douze navires de guerre (*dromons*) ; ce qui, une fois de plus, fait de onze cents un chiffre plausible pour un projet de guerre totale.

[31.](#) Sur la flotte de 532, voir CASSON (1982), avec des références générales à la navigation sous l'Antiquité. Pour mettre la tentative de l'empire romain d'Orient en plus large perspective, signalons que l'Invincible Armada qui appareilla d'Espagne à la fin du printemps 1588 comprenait quatre-vingt-dix grands navires d'une capacité de trois cents tonneaux ou plus, et quarante autres embarcations auxiliaires. Mais cette flotte n'était destinée qu'à couvrir l'armée du duc de Parme, qui lui-même était censé fournir des bateaux supplémentaires pour transporter ses hommes de l'autre côté de la Manche.

[32.](#) Sur les effectifs, voir PROCOPE, *Guerres*, 3, 6, 1. Sur Marcellinus, voir les sources dans *PLRE*, vol. II, p. 710. Sur Héraclius, voir THÉOPHANE, AM, 5963.

[33.](#) En contradiction avec COURTOIS (1955), p. 201, qui est en général un excellent guide, mais souhaitait ici minimiser l'ampleur de l'effort produit en 468.

[34.](#) Les trois citations suivantes proviennent de SIDOINE APOLLINAIRE, *Poèmes*, 2, 14-17, 537-543 et 315-316.

[35.](#) La flotte suivante, celle de Bélisaire, fit voile d'Italie en Afrique le 21 juin 532 et finit par mouiller dans la baie d'Utique, près de Carthage, qui était assez vaste pour abriter ses six cents bateaux.

[36.](#) SIDOINE APOLLINAIRE, *Poèmes*, 5, 332-335.

[37.](#) *Codex theodosianus*, 9, 40, 24 ; ZOSIME, 1, 31-33, commenté par HEATHER (1996), p. 38-43, sur le III^e siècle. Zosime note explicitement que navires et marins furent fournis par des établissements au nord de la mer Noire.

[38.](#) VIERECK (1975) réunit les références bibliographiques p. 165-166.

[39.](#) MATTINGLY (2002), p. 313.

[40.](#) Les trois citations suivantes proviennent de PROCOPE, *Guerres*, 3, 6, 18-19, 20-21 et 22-24.

[41.](#) PROCOPE, *Guerres*, 1, 6, 10-16. Il vaut la peine de comparer l'échec de Basiliscus en 468 et le succès de Bélisaire en 532. Bélisaire appareilla avec une plus petite armée, aborda sans encombre et s'empara du royaume vandale en moins d'un an grâce à deux batailles terrestres décisives. Il aborda à Caputvada, au sud du cap Bon, nettement plus loin de Carthage que le point choisi par Basiliscus, quel qu'il ait été précisément. Bélisaire joua aussi d'un complet effet de surprise. L'expédition nord-africaine était un pari inattendu de son maître, l'empereur Justinien, à la faveur d'une série de querelles successorales au sein du royaume vandale qui divisèrent ses forces armées. Quand Bélisaire arriva, cent vingt bateaux et cinq mille des meilleurs combattants des Vandales étaient engagés au loin pour mater une révolte en Sardaigne, si bien que Bélisaire put débarquer ses hommes sans bataille navale. Lors d'un débarquement – une des opérations militaires les plus difficiles –, les attaquants doivent disposer au minimum d'une supériorité numérique de six contre un sur les défenseurs, à en croire la doctrine militaire actuelle. Peut-être Basiliscus essaya-t-il d'aborder trop près de Carthage, ce qui dut le jeter en plein milieu de la flotte vandale. Mais sans doute aurait-il essuyé une défaite en tout état de cause.

Annoncée avec un tel enthousiasme par Sidoine Apollinaire dès janvier 468, la venue de sa flotte ne pouvait guère être secrète. Genséric était à coup sûr au courant de la nouvelle et, si nombreuse qu'ait été l'expédition, il lui en aurait fallu plus pour arracher la victoire face à un ennemi parfaitement averti et sur le pied de guerre. En 1588, l'entreprise espagnole avait elle aussi un défaut de conception : le duc de Medina Sidonia n'avait pas une flotte assez puissante pour défier les Anglais et le duc de Parme était loin d'avoir assez d'unités de transport et de plus petits navires d'escorte pour déborder une flotte côtière hollandaise et aborder en Angleterre. Le duc de Parme le savait si bien qu'il n'essaya même pas de préparer ses hommes à embarquer, y compris quand il fut averti de l'arrivée de l'Armada.

[42.](#) Sa réticence à dévoiler ses origines a suscité une avalanche de spéculations peu concluantes de la part d'historiens contemporains imaginatifs. L'hypothèse la plus audacieuse à propos de Séverin est celle de LOTTER (1976) qui prétend que la *Vie* commence en fait après 460, non pas après 453 (la mort d'Attila) et que Séverin était en fait le consul de l'année 461 qui avait une longue carrière administrative derrière lui. Je ne souscris pas à une telle hypothèse ; voir la réponse dans THOMPSON (1982) ; mais je pense vraiment que les événements relatés débutent plus près de 460 que de 453, car ils ont pour toile de fond, plus que les Huns eux-mêmes, les États successeurs de l'empire hunnique (comme les Ruges et la Goths de Valamir), qui eurent besoin d'un certain temps pour prendre forme.

[43.](#) Sur le développement de la province de Norique, voir ALFÖLDY (1974), *passim*.

[44.](#) D'après la *Notitia dignitatum* (Occident), 39, la police fluviale était basée à Boiodurum (Passau Innstadt), Asturis (Zeiselmauer) et Cannabiaca ; les unités normales de cavalerie à Comagena (Tulln), Augustiana (Traismauer), Arelape (Pochlarn) et Ad Mauros (Eferding) ; les archers à cheval à Lentia et Lacufelix.

[45.](#) Pour une étude de la documentation, voir ALFÖLDY (1974), chapitre 12.

[46.](#) Cette citation et la suivante sont extraites de la *Vie de Séverin*, 30, 1 et 20, 1-2.

[47.](#) Sur les murs et les milices à Comagénis, *ibid.*, 2, 1 ; à Faviana, *ibid.*, 22, 4 ; à Lauriacum, *ibid.*, 30, 2 ; à Batavis, *ibid.*, 22, 1 ; à Quintanis, *ibid.*, 15, 1 ; sur le recrutement de barbares, *ibid.*, 2, 1.

[48.](#) *Notitia dignitatum* (Occident), 7, 40-62. Nous pouvons suivre l'évolution de l'armée de campagne d'Illyrie en comparant les listes la concernant (à partir de 395 après Jésus-Christ ou juste avant) dans la *Notitia dignitatum* d'Orient avec les listes la concernant (à partir de 420 dans la *distributio numerorum*). Les *lanciarrii* en question avaient été enrôlés dans l'armée de campagne à un moment donné entre 395 et 420.

[49.](#) *Vie de Séverin*, 4, 1-4.

[50.](#) Sur les guetteurs, voir *ibid.*, 30 ; sur les assauts repoussés, *ibid.*, 25, 27 ; sur les prisonniers secourus, *ibid.*, 4, 31.

[51.](#) Sur les captures par les marchands d'esclaves, *ibid.*, 10 ; sur Tiburnia, *ibid.*, 17 ; sur les destructions des Hérules, *ibid.*, 24, 27 ; sur les Ruges et les tentatives de déplacement, *ibid.*, 8, 31.

[52.](#) L'armée romaine d'Italie, de plus en plus peuplée par les barbares fuyant les retombées de l'écroulement hunnique, continua d'exister sous Ricimer ; de même, dans une certaine mesure, l'armée de Gaule dont des éléments s'étaient révoltés sous Ægidius en 462 ; voir MACGEORGE (2002), chapitre 6.

[53.](#) HYDACE, *Chronique*, 238-240.

[54.](#) JORDANÈS, *Getica*, 45, 237.

[55.](#) Pour plus de détails et des références complètes, voir WOLFRAM (1988), p. 181 *sq.*

[56.](#) Sur les Burgondes, voir FAVROD (1997). Sur les Francs, voir JAMES (1988), p. 72 *sq.* ; WOOD (1994), p. 38 *sq.*

[57.](#) HARRIES (1994), p. 222 *sq.* ; voir SIDOINE APOLLINAIRE, *Lettres*, 3, 3, sur Ecdicius.

[58.](#) Les cinq citations figurent *ibid.*, 1, 7, 5 ; 5, 5 ; 8, 3 ; 8, 9.

[59.](#) Sur Arvandus, voir *ibid.*, 1, 7. Sur Vincentius, voir *Chronica gallica* de 511, sous l'année 473 ; voir *PLRE*, vol. II, p. 1168 ; la description par Sidoine Apollinaire du procès d'Arvandus fut également rédigée pour un certain Vincentius, mais on ne sait s'il s'agissait du même homme. Sur Victorius, voir *PLRE*, vol. II, p. 1162-1163 ; sur Séronatus, voir SIDOINE APOLLINAIRE, *Lettres*, 2, 1 ; 4, 13 ; 7, 2. À la différence d'Arvandus, Séronatus n'était pas un ami de Sidoine Apollinaire, qui ne se préoccupa donc pas de son sort ultérieur. Dès la décennie

410, certains propriétaires fonciers gallo-romains avaient été attirés sous la bannière d'Athaulf, ce qu'ils percevaient comme le meilleur moyen d'aboutir à la paix.

[60.](#) Solon était le législateur mythique d'Athènes, qui donna à la cité son premier code écrit. La loi écrite avait une grande importance culturelle pour Romains.

[61.](#) Mais Sidoine Apollinaire ne voulait pas pour lui ce qu'il souhaitait aux autres.

[62.](#) Sur Euchérius, voir SIDOINE APOLLINAIRE, *Lettres*, 3, 8. Sur Calminius, voir *ibid.*, 5, 12 (où il prétend que Calminius était là involontairement). Sur le fils de Sidoine Apollinaire, voir *PLRE*, vol. II, p. 114.

[63.](#) Pour une introduction sur le royaume wisigothique, voir HEATHER (1996), chapitre 7, avec références bibliographiques.

[64.](#) Une appellation poétique courante pour les Francs.

[65.](#) Sur l'emprisonnement de Sidoine Apollinaire et sa libération, voir en dernier lieu HARRIES (1994), p. 238 *sq.*

[66.](#) Livre *des constitutions*, 54, 1.

[67.](#) GOFFART (1980), repris en particulier par DURLIAT (1988) et (1990). Pour la position contraire, illustrée dans le cas spécifique du royaume burgonde, voir HEATHER ; INNES. Plus généralement, voir WICKHAM (1993) ; LIEBESCHUETZ (1997) ; BARNISH (1986) et ci-dessus, chapitre 6, note 75, sur le royaume vandale. Les Burgondes libres avaient leurs propres dépendants – affranchis et esclaves – et c'est pourquoi ils reçurent une plus petite quantité de main-d'œuvre. La législation burgonde ultérieure traitait des facteurs qui pouvaient venir modifier la valeur de la part d'un des partenaires dans le domaine de propriété conjointe (l'essartage par déforestation, l'introduction de plants de vigne, qui rapportaient plus à l'hectare que les terres arables) ; elle traitait aussi des droits de préemption du propriétaire romain original au cas où son partenaire burgonde aurait décidé de vendre. Toutes ces régulations, comme la prescription originelle, ont bien plus de sens en relation à la propriété terrienne réelle qu'à l'imposition qui en découlait ; voir *Livre des Constitutions*, 31 ; 55, 1-2 ; 67 ; 84.

[68.](#) Une telle omission serait fort improbable si la répartition et la perception des impôts jouaient dans le royaume burgonde le rôle politique essentiel qu'implique la thèse de Goffart.

[69.](#) *Code d'Euric*, fragments 276 et 277 ; voir LIEBESCHUETZ (1997).

[70.](#) Meilleur récit des événements dans STEIN (1959), p. 393 *sq.* Sur le départ soudain de Gondebaud hors d'Italie, voir MALALAS, 375.

[71.](#) Pour plus de détails, voir COURTOIS (1955), p. 209.

[72.](#) Sur le comte des domestiques, voir PROCOPE, *Guerres*, 5, 1. 6. Sur le titre de patricien, voir MALCHUS, fragment 14 (absent de *PLRE*, vol. II, p. 791-793).

[73.](#) *Vie de Séverin*, 7, 1.

[74.](#) PROCOPE, *Guerres*, 5, 1, 8.

[75.](#) Telle était la répartition des armées dont usait Théodoric l'Ostrogoth, qui gouverna l'Italie après Odoacre ; voir HEATHER (1996), chapitre 7 avec références bibliographiques. GOFFART (1980), chapitre 3, défend à nouveau l'idée que, dans un cas comme dans l'autre, les donations prirent la forme de recettes fiscales plutôt que de terres, mais cette position est absurde. La vraie raison de la révolte était que l'Italie ne produisait pas assez d'impôts. Après avoir vaincu Odoacre, Théodoric distribua certainement des terres, tout en maintenant en partie le système fiscal ; voir BARNISH (1986).

[76.](#) MALCHUS, fragment 2.

LA CHUTE DE ROME

En 476, l'empire romain d'Orient survécut à l'effondrement de son homologue occidental et il ne cessa manifestement pas de prospérer tout au long du siècle suivant. Sous l'empereur Justinien I^{er} (527-565), il développa même un programme conquérant d'expansion en Méditerranée occidentale : il détruisit les royaumes des Vandales et des Ostrogoths, respectivement en Afrique du Nord et en Italie, et s'empara d'une partie de l'Espagne méridionale aux dépens des Wisigoths. Gibbon concluait que l'empire romain subsista en Méditerranée orientale pendant presque un millénaire, puisqu'il datait sa chute de 1453, l'année de la prise de Constantinople par les Ottomans. À mon avis cependant, l'essor de l'islam au VII^e siècle provoqua une cassure décisive dans la romanité de Méditerranée orientale : il priva l'État de Justinien des trois quarts de ses revenus et déclencha une restructuration institutionnelle et culturelle de grande envergure. Quand bien même les maîtres de Constantinople continuaient à se dire « empereurs des Romains » longtemps après l'an 700, ils gouvernaient en fait un corps politique qui se présentait plus comme un autre État successeur de l'empire romain que comme son réel continuateur¹. Mais – même de mon point de vue – un État pleinement romain survécut en Méditerranée orientale plus d'un siècle et demi après la déposition de Romulus Augustule.

Dans la même période, nombreux furent ceux qui, vivant en Europe occidentale et en Afrique du Nord, ne cessèrent de se penser Romains et d'être perçus comme tels par les autres. Dans les années 510 et 520, les « Romains » (*Romani*) étaient encore désignés comme un groupe spécifique dans la documentation officielle, notamment dans les codes de lois des royaumes des Wisigoths, des Ostrogoths, des Burgondes et des Francs. On a prétendu, ces derniers temps, que l'appellation n'avait pas de réelle portée. En fait, l'implantation de royaumes indépendants sur un sol jadis romain impliquait que d'importants domaines fonciers soient offerts aux guerriers non romains qui entouraient les nouveaux rois. Le processus érigea ces guerriers en un groupe hautement privilégié au sein des royaumes « barbares », ce qui renforça la distinction entre les nouveaux venus et les propriétaires fonciers

romains désormais moins privilégiés. Au fil du temps, ces distinctions s'estompèrent, mais le lissage n'en prit pas moins plusieurs générations². Puisque nous trouvons encore, après 476, de « vrais » Romains à la fois en Orient et en Occident, qu'est-ce donc qui chuta à cette date ?

La destruction de la romanité centrale

Ce qui prit fin en 476, ce fut toute tentative de maintenir l'empire romain d'Occident en tant que structure politique englobante, suprarégionale. Nous avons déjà souligné la distinction essentielle entre l'appellation de « romain » appliquée à l'État central et la même appellation appliquée aux traits caractéristiques de la vie provinciale qui se développait sous son couvert. L'État romain, dans sa forme élémentaire, était constitué d'un centre de prise de décisions – empereur, cour et administration –, de mécanismes d'imposition et d'une armée professionnelle dont la puissance délimitait et défendait l'aire de sa domination. Tout aussi importantes étaient les structures juridiques édictées au sommet, qui avaient défini et protégé les propriétaires fonciers dans les provinces romaines. C'est à l'intérieur de ce milieu social que se déployaient la plupart des normes culturelles qui érigeaient la romanité en phénomène singulier. La participation des propriétaires provinciaux aux plus hauts échelons de l'administration, de la cour et, dans une certaine mesure, de l'armée, liait entre eux le centre impérial et ses nombreuses communautés locales.

Après 476, tout cela disparut. Il est vrai qu'en grande partie, les anciens propriétaires fonciers romains subsistaient encore en Occident avec leur culture distinctive à peu près intacte, mais les structures étatiques qui assuraient la centralisation de l'empire s'étaient évanouies. Aucune autorité législatrice unique n'était plus reconnue ; aucun appareil fiscal contrôlé depuis le centre ne venait plus financer une armée professionnelle elle-même contrôlée d'en haut ; la vie politique s'était totalement fragmentée entre une pluralité d'administrations, d'armées et de cours. Les propriétaires fonciers romains survivants se préoccupaient désormais de défendre leurs intérêts dans l'entourage des rois successeurs de Rome et n'avaient plus le regard fixé sur les structures centrales d'un empire unique. La romanité provinciale persistait en certaines régions d'Occident après 476, mais la romanité centrale appartenait alors à un passé révolu.

La disparition des structures impériales ne s'était pas partout produite exactement au même moment. Dès 410, la romanité centrale avait disparu sans retour des provinces britanniques, même si un certain degré de romanité provinciale s'y perpétua peut-être une génération de plus, jusqu'aux années 440. Les provinces

d'Afrique du Nord quant à elles – la Proconsulaire, la Byzacène et la Numidie – sortirent du système avec la conquête vandale de Carthage en 439. Mais, de fait, pour le reste de l'Occident romain, la fin fut plutôt rapide. En 467, au moment de l'arrivée de l'empereur Anthémius en provenance de Constantinople, l'Italie, la majeure partie de la Gaule, une bonne partie de l'Espagne, la Dalmatie, le Norique faisaient encore allégeance politique au centre italien. Certaines régions étaient plus étroitement liées à l'Italie que d'autres, mais Anthémius était pris au sérieux dans une vaste étendue de l'empire d'Occident ; un empire qui n'était guère différent de ce qu'il était un siècle plus tôt, au temps de Valentinien I^{er}.

Huit ans plus tard, les liens s'étaient dissous et l'empire d'Occident s'était fragmenté en une constellation d'États indépendants. Je ne voudrais pas jouer au vieux jeu qui consiste à pointer une date unique et à la surcharger de sens, mais il faut reconnaître qu'une extraordinaire avalanche d'événements fit passer l'empire de l'existence au néant en moins d'une décennie. Autrement dit, il y eut vraiment un processus de grande portée historique qui culmina avec la déposition du dernier empereur romain d'Occident au mois de septembre 476.

Plus profondément, la thèse fondamentale de ce livre est qu'il y a une cohérence propre au processus de désintégration de l'empire d'Occident ; une cohérence qui lie cet écroulement final aux pertes de territoire antérieures et se situe à l'intersection de trois lignes d'interprétation.

En premier lieu, les invasions de 376 et 405-408 ne furent pas des événements dus au hasard, mais elles constituèrent deux moments de crise engendrés par la même révolution stratégique : l'essor de la puissance hunnique en Europe centrale et orientale. Il est absolument incontestable que l'arrivée des Tervinges et des Greuthunges sur les rives du Danube, à l'été 376, fut provoquée par les Huns. Que ces derniers aient aussi été responsables de la deuxième vague d'invasions survenue environ une génération plus tard (l'attaque de Radagaise sur l'Italie en 405-406, la traversée du Rhin par les Vandales, les Alains et les Suèves à la fin de l'année 406 et l'avancée des Burgondes vers l'ouest peu de temps après) : voilà qui a parfois été affirmé, sans jamais faire consensus, mais l'analyse approfondie de l'intrusion en Europe de la puissance hunnique, telle qu'elle a été livrée au chapitre 5, a fortement plaidé en ce sens.

En 376, contrairement à ce qui a souvent été prétendu, des Huns ne se propagèrent pas vers l'ouest en grand nombre jusqu'à la frontière danubienne. Pendant la décennie suivante, ce furent des Goths, pas des Huns, qui furent encore les principaux adversaires des Romains sur ce théâtre d'opérations ; et jusqu'en 395, la plupart des Huns étaient toujours situés bien plus près du Caucase³. Vers 420 au

plus tard et sans doute pendant le plus clair de la décennie précédente, ils s'étaient cependant établis en masse au cœur de l'Europe centrale, sur la grande plaine hongroise. Aucune source écrite ne dit explicitement que les Huns se mirent en mouvement en 405-408 et qu'ils provoquèrent ainsi la deuxième vague d'invasions. Toutefois, si l'on observe qu'ils étaient encore près du Caucase en 395 et qu'ils ont dû – on ne sait comment – se déplacer de mille cinq cents kilomètres vers l'ouest avant 420, il devient extrêmement probable que les événements de 405-408 ont eu pour cause une deuxième phase de migration des Huns. L'essor de la puissance hunnique nous fournit donc une explication globale pour trente-cinq ans d'invasions périodiques sur les frontières européennes de Rome.

En deuxième lieu, même si quelque soixante-cinq ans séparent la dernière de ces invasions de la déposition de Romulus, les deux phénomènes n'en ont pas moins des liens de cause à effet. Les diverses crises qu'eut à affronter l'empire d'Occident dans l'intervalle ne constituèrent que le lent déploiement des conséquences politiques des invasions antérieures. Les ravages infligés aux provinces de l'Occident romain par une guerre interminable avec les envahisseurs, assortis de pertes permanentes de territoire, ont créé – comme nous l'avons vu – un manque à gagner massif dans les revenus de l'État central. Les Wisigoths, par exemple, causèrent de tels dommages aux régions à l'entour de Rome, entre 408 et 410, qu'encore près d'une décennie plus tard, ces provinces ne contribuaient plus aux finances publiques qu'à hauteur d'un septième de leur apport antérieur.

De même les Vandales, les Alains et les Suèves laissèrent-ils une traînée de destructions au travers de la Gaule dans les cinq années qui suivirent 406, avant de soustraire la majeure partie de l'Espagne au contrôle impérial central pendant près de deux décennies. Pis que tout, les Vandales et les Alains déplacèrent ensuite leurs activités en Afrique du Nord, s'emparant en 439 des plus riches provinces de l'Occident romain. Toute perte de territoire, temporaire ou permanente, entraînait une baisse des recettes impériales – le sang frais de l'État – et réduisait la capacité de l'empire d'Occident à entretenir ses forces armées. Grâce à la *Notitia dignitatum*, nous savons que, dès 420, Flavius Constantius compensa les pertes subies par les armées de campagne durant les lourds combats des quinze années précédentes en requalifiant les troupes de garnison et non pas en procédant à de nouveaux recrutements. La perte des revenus de l'Afrique du Nord plongea plus encore le régime d'Aétius dans la crise, suscitant une série de mesures prises sous le coup de la panique pour tenter de garder à flot l'armée et l'empire d'Occident⁴.

Comme l'État romain perdait la main et que le phénomène était manifeste, l'élite des propriétaires fonciers provinciaux dut, à divers moments et en différents lieux,

affronter une nouvelle réalité qui n'avait rien d'agréable. La perte de vigueur de l'État menaçait tout ce qui constituait leur identité. Définis par la terre sur laquelle ils étaient établis, même les plus obtus ou les plus loyaux ne pouvaient que finir par se rendre compte que leurs intérêts seraient mieux défendus s'ils trouvaient un arrangement avec le nouveau pouvoir dominant dans leur région. Comme l'empire avait existé pendant quatre siècles et demi, comme l'Orient continuait à soutenir l'Occident, il n'est guère surprenant que de tels processus d'érosion aient mis du temps à faire effet. Dans les territoires traditionnellement au cœur de l'empire, nombre de propriétaires – comme les soutiens gaulois d'Athaulf dans les années 410 ou Sidoine Apollinaire dans les années 450 –, arrivèrent rapidement à un accord avec les Goths ou les Burgondes, en un temps où ces derniers étaient des éléments autonomes au sein d'un État romain centralisé qui bénéficiait encore d'une certaine puissance militaire et d'une certaine influence politique. Mais il fallut deux ou trois générations pour que tout le monde accepte l'idée que ce n'était là qu'une situation temporaire et que l'Occident romain, inéluctablement, allait évoluer vers des royaumes gothique et burgonde totalement indépendants.

La troisième hypothèse interprétative a trait au rôle paradoxal joué par les Huns dans ces événements révolutionnaires. Dans les années 440, à l'apogée de la puissance d'Attila, les armées hunniques se ruèrent au travers de l'Europe après avoir franchi les Portes de fer sur le Danube et fondirent sur Constantinople, Paris et Rome même. Ces exploits valurent à Attila une renommée éternelle, mais sa décennie de gloire n'était rien de plus qu'un épiphénomène dans l'histoire de l'écroulement de l'empire d'Occident. De bien plus grande portée avait été l'impact indirect des Huns sur l'empire romain dans les générations précédentes, quand l'insécurité qu'ils engendraient en Europe centrale et orientale avait forcé divers peuples barbares à franchir la frontière romaine. Et s'il est vrai qu'Attila infligea de lourdes défaites aux armées impériales, il ne menaça jamais l'empire d'Occident de le priver définitivement d'un nombre important de ses contribuables. Or c'est exactement ce que firent les groupes qui avaient fui au travers de la frontière lors des crises de 376-378 et 405-408.

Dans la génération qui précéda Attila, les Huns avaient même soutenu l'empire d'Occident : ils avaient mis un frein à l'immigration dans ses territoires après 410 et avaient en particulier aidé Aétius à contenir les plus violents élans expansionnistes des groupes germaniques déjà propulsés au-delà de la frontière. La deuxième grande contribution des Huns à l'écroulement de l'empire fut, en réalité, leur soudaine disparition après la mort d'Attila en 453. Ce fut le coup de poignard dans le dos de l'État romain d'Occident. Privée de l'aide militaire hunnique, Rome n'eut

d'autre choix que d'inventer des systèmes politiques qui allaient inclure au moins certaines des puissances immigrantes. S'ensuivit une surenchère au gré de laquelle les dernières ressources disponibles de l'Occident furent dépensées, en vain, dans l'espoir de se concilier ces puissances en nombre suffisant pour assurer la stabilité. Mais, sur la fin de la décennie 460, les plus ambitieux dirigeants des groupes étrangers – en particulier Euric, roi des Wisigoths – purent constater que l'État croupion qui prétendait être l'autorité centrale d'Occident contrôlait désormais trop peu la situation pour les empêcher d'établir chacun son royaume indépendant. C'est cette prise de conscience qui conduisit à la rapide désagrégation des derniers lambeaux de l'empire entre 468 et 476.

Dans toute cette intrigue, ce furent des étrangers armés, guerroyant sur le territoire romain, qui jouèrent le rôle principal. Par étapes successives, d'abord les divers groupes franchirent de force la frontière, puis ils extorquèrent des traités ; et ils finirent par soustraire tant de territoires au contrôle de l'empire que ses revenus se tarirent. Une première fraction des Goths, en 376, fut autorisée à traverser le Danube par l'empereur Valens, mais seulement parce que l'armée impériale était déjà engagée dans les combats sur le front perse. Sinon, la violence fut à l'œuvre dans toutes les étapes du déroulement événementiel, même si elle fut parfois suivie par un quelconque arrangement diplomatique. Mais ces accords n'étaient rien d'autre que la reconnaissance a posteriori des tout derniers gains acquis par les armes ; ils n'avaient rien à voir avec l'exercice d'une diplomatie capable de modeler le cours du temps à son gré. J'adopte donc une vision radicalement différente de celle d'un historien qui résuma ainsi les rebondissements du v^e siècle : « Ce que nous appelons la chute de l'empire romain était une expérience originale qui a mal tourné⁵. » On ne peut, me semble-t-il, tenir ce genre de propos que si l'on évite de mettre les mains dans le cambouis de l'histoire événementielle. Toute tentative de reconstituer le fil chronologique des faits au v^e siècle montre à l'évidence combien le processus fut violent. De mon point de vue, il est impossible de nier la réalité : l'empire d'Occident se désintégra parce que de trop nombreux groupes venus de l'extérieur s'établirent sur son territoire et accrurent leur assise par les armes.

Le phénomène qui renversa l'empire romain d'Occident fut très différent, par exemple, de celui qui frappa le grand empire européen suivant : l'empire carolingien au ix^e siècle. Dans ce cas, même après les grandes conquêtes de Charlemagne (768-813), le centre impérial ne contrôlait pas assez de ressources pour se maintenir pendant plus de deux ou trois générations. En particulier, il ne développa jamais la capacité d'imposition et de redistribution qui avait permis à l'État romain de rester à flot pendant cinq siècles. Le besoin d'acquérir des soutiens

politiques locaux – un point commun avec son prédécesseur romain – mena rapidement l'État carolingien à la faillite. Un siècle environ après sa création, ses élites locales prirent rapidement le chemin de l'autonomie, parfois sans même avoir à user de la violence. En cela, l'effondrement carolingien ressemble un peu à la désagrégation finale de l'Occident romain, après la déroute de l'expédition contre les Vandales en 468. Mais le processus fut essentiellement différent : aucune intrusion massive d'étrangers ne se produisit ; et les nouveaux maîtres des États successeurs de l'empire carolingien furent avant tout sa propre noblesse indigène, pas les chefs de puissances militaires intruses. Pour l'essentiel, l'État carolingien fit faillite parce qu'il contrôlait trop peu de ressources dès l'origine, pas parce que – comme dans le cas de l'empire romain d'Occident – des étrangers le dépouillèrent de recettes fiscales perçues depuis des siècles⁶.

Romanité locale

Alors que la romanité centrale était en cours de décomposition, la romanité provinciale connut une grande diversité de situations. Comme nous l'avons vu, le pire scénario – d'un point de vue romain – se déroula au nord, dans les îles Britanniques. Ici, il est impossible de proposer un récit suivi des événements, mais, quand l'histoire commence à reprendre ses droits, vers 600 après Jésus-Christ⁷, la classe des propriétaires fonciers chrétiens parlant latin, qui était encore dominante en Bretagne centrale et méridionale vers 400, s'était évanouie. En même temps qu'elle, les villas typiques de son style de vie avaient disparu, tandis que la production économique avait à la fois diminué en quantité et régressé en qualité. La population s'était nettement réduite, la monnaie avait cessé d'être utilisée dans les échanges, les villes n'étaient plus les principaux lieux d'habitat et la plupart des biens étaient produits localement plutôt que de passer par des circuits commerciaux. La céramique romaine tardive, par exemple, fut remplacée en Bretagne par les ouvrages de potiers qui opéraient dans une pluralité de lieux comme Oxford ou Ipswich et distribuaient leur production dans un rayon d'une quarantaine de kilomètres à l'entour. Peu après 400, les poteries n'étaient déjà plus fabriquées que pour la consommation locale. De même l'ancienne province impériale de Bretagne fut-elle divisée en petits royaumes – peut-être plus d'une vingtaine au départ – dont les frontières, dans leur majorité, n'avaient rien à voir avec la géographie administrative de la Bretagne romaine. Quant à savoir comment tout cela se produisit, c'est matière à discussion. Les historiens de l'époque victorienne imaginaient que les envahisseurs anglo-saxons avaient chassé la totalité de la population celtique jadis britto-romaine en direction de l'ouest : vers le pays

de Galles, la Cornouaille et, au travers de la Manche, vers l'Armorique. De plus récentes interprétations suggèrent que des Britanniques indigènes en grand nombre se muèrent en Anglo-Saxons, de la même manière dont ils étaient devenus romains. Quoi qu'on en pense sur le fond, les coutumes et le style de vie caractéristiques de la romanité disparurent rapidement de Bretagne méridionale, du moment où furent coupés ses liens avec le reste du monde romain⁸.

La catastrophe britannique, toutefois, ne reflétait pas le sort de la totalité de l'empire d'Occident. Excepté des régions de la Gaule du Nord-Est où le tableau révélé par l'archéologie présente des similitudes avec celui de la Bretagne méridionale, les formes traditionnelles de vie provinciale ne disparurent pas si brusquement ou si totalement. Au sud de la Loire en Gaule, quels qu'aient été leurs errements initiaux, les propriétaires romains locaux aboutirent à une série d'arrangements avec leurs nouveaux maîtres. Comme nous l'avons vu au chapitre 9, il y eut un prix à payer. En fonction d'une pluralité de facteurs, notamment la disponibilité de ressources au sein des nouveaux royaumes, les propriétaires romains durent abandonner une part plus ou moins substantielle de leurs terres.

Le petit royaume burgonde semble avoir imposé des confiscations de plus grande envergure que son homologue wisigothique, mieux doté, mais peut-être fit-il passer la pilule en accordant des réductions d'impôts. Les propriétaires fonciers romains, toutefois, avaient beaucoup à offrir aux nouveaux maîtres barbares et, par conséquent, les régimes émergents furent largement désireux de maintenir l'inégale distribution des terres qui avait permis aux propriétaires d'occuper le premier rang dans la société impériale romaine. Aussi observons-nous fort peu de bouleversements sociaux au sud de la Loire. Sidoine Apollinaire et ses amis vécurent des moments difficiles, mais ils s'en sortirent en conservant assez de terres pour maintenir leur position sociale antérieure. De même, en Espagne et en Italie, la classe des propriétaires fonciers romains survécut-elle généralement au premier choc causé par la fin de l'empire. Il est vrai que, dans l'Afrique du Nord sous contrôle des Vandales, la prise de Carthage par Genséric fut suivie par des confiscations foncières à grande échelle en Proconsulaire ; mais, dans les deux autres provinces tombées entre ses mains en 439 – la Byzacène et la Numidie –, les propriétaires romains furent épargnés et, comme d'autres territoires vinrent s'ajouter à l'empire vandale, les confiscations ne se répétèrent pas.

En de nombreux endroits, la romanité locale résista plutôt bien. Le christianisme dans sa version catholique, une élite laïque ayant reçu une éducation latine, des villas, des villes et des formes complexes de production économique et d'échanges : tout cet acquis perdura dans une certaine mesure – à l'exception de la Bretagne –

comme toile de fond de la classe possédante. Ce qui veut dire que, dans la quasi-totalité de l'ancien Occident romain, la destruction des formes et des structures de l'État coexista avec une survie de la vie provinciale à la romaine⁹.

Cependant, même dans le modèle méridional gaulois, la vie locale dans l'Occident post-romain ne resta pas exactement « romaine ». L'histoire complète de ce qui se passa dans ces provinces après la chute de Rome serait l'objet d'un autre livre, mais, pour replacer l'effondrement de l'empire d'Occident dans sa juste perspective, il convient de souligner un point essentiel. Un des nombreux enjeux du débat à propos de la fin de l'empire s'est fixé sur le sens à donner aux changements politiques qui se déroulèrent au cours du ^v^e siècle. La disparition de l'État romain fut-elle un événement majeur dans l'histoire de l'Eurasie occidentale, ou ne fut-elle qu'un épiphénomène, bien moins important qu'une lame de fond comme l'expansion du christianisme, qui se poursuivit sans être réellement affectée par l'écroulement de l'empire ? L'historiographie traditionnelle n'a aucun doute sur le fait que l'année 476 marqua, au moins en Europe occidentale, la césure entre Antiquité et Moyen Âge. Plus récemment, la certitude, lourde de présupposés idéologiques, qui voulait que la fin de l'empire romain ait marqué le début d'un déclin brutal a laissé place à des visions plus nuancées, en prise plus étroite sur la réalité historique. Comme nous l'avons vu, il n'y eut pas un changement soudain, total, et ce constat a conduit à privilégier désormais la notion de continuité, l'idée que la meilleure manière de comprendre le cours de l'histoire dans la période romaine tardive et post-romaine est de l'envisager en termes d'évolution organique plus que de cataclysme¹⁰.

Je suis absolument convaincu que ces nouvelles orientations sont de salutaires réactions aux vieilles vulgates historiographiques, et je ne partage nullement la conviction, qui prend évidemment son origine chez les Romains eux-mêmes, que l'empire romain aurait représenté un modèle de société si élevé que la seule évolution possible après sa disparition aurait été la régression. Mais, à mon sens, adopter une estimation minimaliste sur l'importance historique de la disparition de l'État romain occidental est une autre erreur. C'était, à coup sûr, un édifice branlant. Dans la mesure où il gouvernait une aire si vaste en s'appuyant sur des communications et une administration rudimentaires, il pouvait difficilement en être autrement. La corruption était endémique, la force publique sporadique et l'échelon local conservait une grande partie du pouvoir. Néanmoins, comme c'était un État à parti unique établi de longue date, il réussissait à changer les règles qui dictaient la vie locale de manière très profonde ; ce qui se manifeste surtout dans les divers mécanismes qui, d'une manière prêtant parfois à confusion, sont classés sous

l'étiquette de « romanisation ». Pour prendre part aux bénéfices de l'empire, les élites provinciales avaient besoin d'acquérir la citoyenneté romaine. La façon la plus simple d'y parvenir était de doter sa propre ville du droit latin, puis d'y détenir de hautes fonctions. Une ruée vers ce type d'évolution urbaine suivit donc l'établissement de la domination romaine. Il fallait aussi être en mesure de parler un latin correct, si bien que se répandit une instruction latine littéraire, et il fallait montrer que l'on avait adopté les valeurs de la civilisation classique. Les édifices publics, dans le cadre desquels une vie policée pouvait se déployer entre pairs (temples, bains et ainsi de suite), et les villas, comme style d'architecture privée, étaient les manifestations concrètes de cette vision romaine. En même temps, la *Pax romana* apportait dans son sillage le bienfait d'une protection générale, permettant de créer des connexions interrégionales qui offraient de nouvelles opportunités économiques.

L'essentiel de ce que l'on a mis sous le terme de romanisation ne provenait pas d'un mouvement du sommet vers la base, impulsé par l'État. C'était plutôt la résultante des réponses individuelles des élites conquises au fait brut de l'empire, lorsqu'elles adaptaient leurs sociétés aux nouvelles conditions que la domination romaine leur imposait. Mais une clause capitale du contrat était que, tandis qu'elles transformaient leur style de vie pour prendre part à ce que l'État avait à leur offrir, les armées impériales assuraient leur défense. La romanité locale était donc inséparable de l'existence même de l'empire.

La nature symbiotique de cette relation est patente. Comme nous l'avons vu, l'État romain du III^e siècle eut besoin de prélever un niveau d'impôts plus élevé qu'auparavant dans ses provinces ; or une grande partie de cette charge retomba sur les antiques conseils municipaux. C'était surtout dans ces conseils que la vie politique romaine locale s'était traditionnellement déroulée. Celui qui dépensait de l'argent pour obtenir un office se faisait ainsi des amis et développait son influence sur des gens dont le soutien allait, en temps utile, lui assurer une situation dominante et le contrôle des finances locales. Brutalement, la confiscation de ces revenus priva de tout enjeu le parcours traditionnel, et les élites provinciales ne tardèrent pas à le comprendre : d'où la disparition presque immédiate, au milieu du III^e siècle, d'inscriptions commémorant les grands élans de générosité grâce auxquels les provinciaux avaient précédemment assuré leur avancement. Au IV^e siècle, les carrières dans les conseils municipaux avaient été abandonnées au profit de l'administration impériale, qui devint la nouvelle voie pour assurer une domination locale. Quand le *modus operandi* changea au sommet, la romanité locale se

transforma en conséquence ; sur le long terme, ce fut souvent de manière inattendue.

Une trop grande part de la vie des provinces était dépendante de l'ordre politique et culturel de l'État pour que sa disparition puisse passer inaperçue. Prenons l'instruction, par exemple. L'éducation caractéristique des élites romaines tardives – en latin en Occident, en grec en Orient – ne s'acquerrait pas à bon marché. Elle exigeait pas loin d'une dizaine d'années de formation intensive avec un grammairien, et seules les classes possédantes pouvaient se permettre un tel investissement dans l'éducation de leurs enfants. Comme nous l'avons déjà relevé, elles faisaient cet effort parce que parler le latin classique (ou le grec) distinguait immédiatement une personne comme « civilisée ». C'était aussi nécessaire pour accéder à la plupart des formes de promotion. La grande majorité des nouveaux fonctionnaires venaient de la classe des anciens conseillers municipaux ou *curiales*, pour qui une éducation traditionnelle continuait à être de rigueur¹¹.

Dans l'Occident post-romain, le profil de carrière des élites commença toutefois à se modifier. Même dans des régions où les propriétaires fonciers romains survécurent à la chute de 476 et où le modèle gaulois méridional prévalait, la donne changea : le service militaire rendu à son roi devint la principale voie d'avancement pour la plupart des élites séculières, plus que la progression dans les échelons de l'administration. De ce fait, une coûteuse éducation littéraire cessa de s'imposer comme une nécessité. Certes, les descendants des élites aussi bien romaines qu'immigrantes continuèrent à respecter les bonnes traditions. Certains rois francs ou wisigoths entrèrent dans les annales pour leurs poésies latines. Quand un « vrai » poète latin comme Venance Fortunat arriva à la cour mérovingienne en provenance d'Italie, il s'attira les faveurs des grands personnages qu'il y rencontra, qu'ils aient été d'origine romaine ou franque. Cet homme fit carrière en chantant pour gagner son souper avec, comme morceaux de bravoure, d'élégants couplets à la louange du dessert. Et pourtant, aucun des deux types d'aristocratie ne s'embarrassait plus d'une éducation latine complète. Sans doute les familles dominantes faisaient-elles apprendre à lire et à écrire à leurs enfants, mais leurs objectifs étaient plus limités qu'autrefois. Ce qui fait que, vers 600, savoir écrire était l'apanage des clercs, tandis que les élites laïques se contentaient désormais d'être capables de lire, en particulier leurs bibles ; elles ne considéraient plus l'écriture comme un trait essentiel de leur identité. C'était l'État romain – de manière pas vraiment intentionnelle, il est vrai – qui avait créé et maintenu un contexte dans lequel la culture était largement répandue dans la haute société laïque

et constituait un élément essentiel de distinction sociale ; avec la disparition de cet État se développèrent de nouveaux modèles culturels¹².

On peut faire le même genre de bilan à propos du christianisme. La christianisation d'abord du monde méditerranéen, puis de plus lointaines contrées d'Europe centrale, orientale et septentrionale dans le premier millénaire est parfois perçue comme un phénomène qui n'aurait nullement été affecté par l'effondrement de Rome. Il y a du vrai dans cette idée, mais elle peut aussi induire en erreur. La religion chrétienne, en tout cas du point de vue institutionnel, a toujours évolué en fonction de son temps. Comme nous l'avons vu au chapitre 3, la romanisation du christianisme fut une mutation historique aussi importante que la christianisation de l'empire. Grâce à Constantin I^{er} et à ses successeurs, des assemblées de prélats chrétiens convoquées par les empereurs furent en mesure de définir la plupart des points de doctrine de la nouvelle religion, à compter du début du IV^e siècle. L'Église développa aussi une hiérarchie très spécifique d'évêques, archevêques et patriarches dont la répartition géographique reflétait largement la structure administrative de l'empire, avec ses capitales locales et régionales. Les empereurs romains, de leur côté, ne changèrent pas un iota à l'assertion de leurs prédécesseurs païens, prétendant qu'ils avaient été choisis par la divinité ; ils se contentèrent désormais d'identifier cette divinité avec le Dieu des chrétiens. Si bien qu'ils avaient toute légitimité, comme nous l'avons vu, pour s'immiscer dans les affaires de l'Église à tous les niveaux. Et ils ne s'en privèrent pas, convoquant les conciles, édictant les lois et intervenant dans les nominations des principaux prélats.

Le christianisme tel qu'il avait évolué à l'intérieur des structures de l'empire était donc très différent de ce qu'il avait été avant la conversion de Constantin I^{er} et, de nouveau, la disparition de l'État romain le transforma en profondeur. D'abord, les frontières des royaumes émergents ne respectèrent pas toujours la nomenclature de l'administration romaine tardive. Des évêques se retrouvèrent parfois dans un royaume et leur archevêque dans un autre. Les archevêques successifs d'Arles – une cité qui faisait partie du royaume wisigothique, mais dont le territoire métropolitain s'étendait à l'intérieur du royaume burgonde – eurent des démêlés avec leurs rois qui, se méfiant de leurs contacts par-delà la frontière, les relevèrent de leurs fonctions. Il y eut aussi un changement de nature intellectuelle. Dans le monde romain, les dirigeants laïcs – qui étaient aussi instruits, si ce n'est plus, que les clercs – contribuèrent souvent au débat religieux. Mais, avec la disparition d'une culture lettrée largement répandue, les laïcs cessèrent bientôt d'en être capables et, dans l'Église du haut Moyen Âge, l'univers intellectuel devint massivement clérical ; ce qui ne se serait pas produit si les laïcs étaient restés aussi cultivés que les clercs.

Tout aussi important : les rois post-romains héritèrent de leurs prédécesseurs la prétention à détenir une autorité religieuse et prirent sur eux de nommer les évêques et de convoquer les conciles. C'est la raison pour laquelle le christianisme opéra à cette époque dans ce que Peter Brown a appelé des « microcosmes chrétiens ». Il n'y avait pas une unique Église, unitaire ; au lieu de cela, les frontières des royaumes post-romains définirent des sous-groupes fonctionnant au niveau régional et ces communautés ecclésiales, propres aux différents royaumes, avaient relativement peu à voir les unes avec les autres¹³.

Par-dessus tout, l'essor de la papauté médiévale, comme autorité englobante pour la totalité de la chrétienté occidentale, est inconcevable sans l'écroulement de l'empire romain. Au Moyen Âge, les papes en vinrent à jouer, au sein de l'Église, la plupart des rôles que les empereurs romains chrétiens s'étaient appropriés : ils faisaient les lois, convoquaient les conciles, procédaient aux principales nominations ou influaient sur elles. Si des empereurs d'Occident à la romaine avaient encore existé, il aurait été impensable que des papes se taillent une telle indépendance. En Orient où l'empire perdurait, les patriarches successifs de Constantinople, dont la position juridique et administrative était alignée sur celle de la papauté romaine, ne voyaient pas d'autre possibilité que d'être aux ordres des empereurs. Nommés par ces derniers de manière discrétionnaire, ils tendaient à être des fonctionnaires impériaux hautement réceptifs aux ordres du pouvoir¹⁴.

Les ingrédients d'un désastre

En présentant ma propre hypothèse sur les raisons qui peuvent expliquer l'effondrement de l'empire romain d'Occident, je me trouve en contradiction avec une des plus anciennes traditions historiographiques – en tout cas, une des plus anciennes de langue anglaise à coup sûr. Comme on le sait, Edward Gibbon insistait sur les facteurs internes :

Le déclin de Rome fut la conséquence naturelle et inévitable d'une grandeur excessive. La prospérité contenait le principe du déclin ; les causes de destruction se multiplièrent avec l'expansion de la conquête et, dès que le temps ou l'accident eurent éliminé les étais artificiels, l'extraordinaire structure céda sous la pression de son propre poids.

L'analyse de Gibbon repart du point où l'auteur grec Polybe l'avait laissée. Comme la plupart des historiens de l'Antiquité, Polybe considérait que les vertus ou les vices individuels étaient la principale force motrice à l'œuvre dans l'histoire. La

République romaine, expliquait-il, atteignit la grandeur en raison de la discipline que ses dirigeants s'imposèrent et elle commença à décliner quand les excès produits par le succès eurent pour effet de corrompre les descendants des grands anciens. Polybe écrivait au II^e siècle avant Jésus-Christ, bien avant que la puissance romaine n'atteigne sa complète extension – et à plus forte raison, bien avant que Rome ne commence à perdre des territoires. Reprenant l'interprétation de fond de Polybe et abordant la question du christianisme, Gibbon le voyait comme un des facteurs décisifs des malheurs de Rome. Pour lui, la nouvelle religion sema la division au sein de l'empire à cause de ses querelles doctrinales, encouragea les élites à renoncer à toute forme de participation politique pour devenir moines et, en prêchant de « tendre l'autre joue », contribua à saper la machine de guerre romaine¹⁵.

Il y aurait à dire sur cette manière de penser, mais il existe un contre-argument qui la relègue au rang de note de bas de page dans le débat. Toute interprétation de la chute de l'empire romain d'Occident au V^e siècle doit toujours tenir compte du fait non seulement que l'empire d'Orient survécut, mais qu'en fait, il prospéra au VI^e siècle. Tous les maux identifiés dans le système occidental valent également, si ce n'est plus, pour l'Orient. L'Orient romain était même plus chrétien et plus enclin aux querelles doctrinales que l'Occident. Il mettait en œuvre le même type de gouvernement appliqué au même type d'économie. Et pourtant, l'Orient survécut quand l'Occident s'écroula. Ce seul constat rend difficile d'affirmer qu'il y aurait eu quelque chose de si intrinsèquement fragile dans le système impérial tardif qu'il aurait été obligatoirement destiné à s'effondrer sous son propre poids. Si l'on se met à scruter les différences entre Orient et Occident qui pourraient expliquer leurs sorts divergents, les données géographiques sont le premier élément qui vient à l'esprit. Les plus riches provinces d'Orient – la bande s'étirant de l'Asie mineure à l'Égypte – étaient bien protégées par Constantinople contre les envahisseurs venus du nord et de l'est, tandis que l'empire d'Occident avait le plus gros de la frontière du Rhin et du Danube à défendre – et nous avons vu quels dangers en résultèrent.

Ces deux remarques ont été faites par deux historiens avant moi, N.H. Baynes et A.H.M. Jones¹⁶. Mais, depuis les travaux de Jones il y a quarante ans, il est devenu impossible d'éluder la question du rôle des immigrants barbares dans la chute de l'Occident romain. Et ce pour deux raisons.

En premier lieu, le seul facteur dont Jones reconnaissait l'impact dans les destins divergents de l'Orient et de l'Occident était leur degré respectif de prospérité. De son point de vue, la surimposition paralysa l'économie romaine tardive. Une fois les taxes payées, il ne restait pas aux paysans une part assez importante de leur gain

annuel pour se nourrir et nourrir leurs familles, si bien que la population et la production connurent un déclin peu spectaculaire, mais constant. Cette donnée, pensait Jones, était particulièrement vraie en Occident¹⁷. Toutefois, la vision qu'il avait de l'économie romaine tardive était entièrement fondée sur des sources écrites, avant tout juridiques. Au moment où il écrivait, l'archéologue français Georges Tchalenko publiait les comptes rendus de sa découverte révolutionnaire : de prospères villages romains tardifs dans les collines calcaires de l'arrière-pays d'Antioche (**voir ci-dessus, p. 180-181**). Depuis lors, comme nous l'avons vu au chapitre 3, des enquêtes de terrain ont totalement renouvelé notre vision de l'économie romaine à cette époque. Nous savons maintenant qu'au IV^e siècle, l'imposition n'était certainement pas écrasante au point de mettre en péril la subsistance paysanne. En Occident aussi bien qu'en Orient, l'empire tardif fut une période d'essor agricole sans le moindre signe d'un déclin démographique global. Il se peut, bien sûr, que l'Orient ait été encore plus riche que l'Occident, mais il n'y eut aucune crise économique interne d'une certaine ampleur qui ait sévi dans le monde romain avant le V^e siècle.

La seconde raison est tout aussi importante : si l'on admet que les deux moments de crise sur la frontière – 376-380 et 405-408 – ont la même cause exogène à la romanité et si l'on reconstitue le fil détaillé de l'écroulement impérial qui suivit de 405 à 476, on voit à l'évidence que les immigrants ont joué un rôle central dans l'histoire de la chute de Rome.

Tout cela étant dit, aucun historien sérieux n'irait penser que l'empire d'Occident tomba exclusivement à cause de problèmes internes ou exclusivement à cause d'un choc externe. Dans le présent ouvrage, j'ai prioritairement mis en évidence ce dernier facteur, parce qu'à mon sens, la montée de la puissance hunnique en Europe a été sous-estimée et, du même coup, le lien intime entre l'arrivée des Huns et la déposition de Romulus Augustule. Pour explorer plus à fond l'interaction entre les invasions provoquées par les Huns et la nature du système impérial romain, il faut d'abord reconsidérer la question des envahisseurs.

Les envahisseurs de la fin du IV^e et du V^e siècle affluèrent en relativement grand nombre. Les sources antiques étant ce qu'elles sont, cent ans de documentation écrite, de 376 à 476, ne nous fournissent de chiffre précis pour aucun des groupes barbares engagés dans l'action, encore moins une évaluation de la menace globale qu'ils représentaient conjointement. Certains historiens prétendront que les sources sont si peu fiables en ce domaine qu'il est même vain de tenter d'estimer leur taille. C'est une position défendable, mais certaines des sources les plus sûres nous offrent des chiffres plausibles qui donnent au moins un ordre de grandeur

pour certains des groupes d'envahisseurs et, à l'occasion, des moyens indirects d'évaluer leur poids global. À partir de ces indications, voici mes hypothèses les plus solides.

Les Tervinges et les Greuthunges, qui apparurent sur la rive nord du Danube en 376, pouvaient probablement, pour chacun des deux groupes, mettre quelque dix mille hommes sur le pied de guerre. L'armée de Radagaise, qui envahit l'Italie en 405-406, était sans doute plus nombreuse que chacun de ces groupes isolément, avoisinant les vingt mille combattants. Pris ensemble, ces chiffres concordent dans les grandes lignes avec d'autres indices : quand il unifia les trois groupes, Alaric était fort de plus de trente mille guerriers. Quand ils traversèrent l'Afrique du Nord, les Vandales et les Alains disposaient vraisemblablement d'une capacité militaire de l'ordre de quinze à vingt mille hommes, mais c'était après de durs combats et sans tenir compte des Suèves. Au total, les envahisseurs du Rhin en 406 ont donc pu compter plus de trente mille combattants¹⁸. Les Burgondes, qui convergèrent vers le Rhin en 410, sont encore plus difficiles à dénombrer. Comparés aux Wisigoths au milieu de la décennie 450, ils ont toujours été tenus pour une puissance de second rang ; aussi leur capacité militaire dut-elle être plus faible, peut-être autour de quinze mille guerriers, mais c'était après leur défaite désastreuse sous les coups des Huns dans les années 430¹⁹.

Au-delà de ces estimations, nous ne savons pas combien de Skires, de Ruges et d'Hérules rallièrent l'armée romaine d'Italie sous la conduite d'Odoacre, quand l'empire hunnique s'écroula dans les années 460. Ils se comptaient à coup sûr par milliers, peut-être jusqu'à dix mille. En gros, les principaux envahisseurs de l'empire d'Occident ont donc dû s'élever à quarante mille pour les Goths (en deux vagues, celle de 376 et celle de 405-406), trente mille pour les envahisseurs du Rhin, quinze mille peut-être pour les Burgondes et dix mille de plus pour les transfuges de l'empire agonisant d'Attila. À ce chiffre de quatre-vingt-quinze mille combattants, il faudrait ajouter l'apport de divers groupes de moindre envergure, en particulier les Alains qui ne suivirent pas Genséric en Afrique et, par-dessus tout, les forces armées des Francs qui, à partir du milieu de la décennie 460, jouèrent un rôle toujours plus décisif dans le jeu politique en Gaule. Il est vrai qu'après 476, les Francs devinrent vite assez puissants pour disputer aux Wisigoths la domination régionale ; mais, dans les événements qui menèrent à la déposition de Romulus Augustule, sans doute n'y avait-il pas plus de dix à quinze mille Francs à la manœuvre. Au total, on peut imaginer que quelque cent dix à cent vingt mille étrangers en armes jouèrent un rôle dans la débâcle de l'empire d'Occident²⁰.

D'un côté, la reconstitution historique ne laisse aucune place au doute : les forces centrifuges générées par les intrus venus de l'autre côté de la frontière fragmentèrent l'empire romain d'Occident en une pluralité de nouveaux royaumes, qui prirent le relais de l'empire à la fin du ^v^e siècle. D'un autre côté, chacun de ces groupes pesait quelques dizaines – et non pas quelques centaines – de milliers d'hommes en armes. Un tel ordre de grandeur, à première vue, ne laisse pas présager une puissance écrasante, surtout quand on se souvient que les estimations les plus prudentes créditent l'armée romaine, en 375 après Jésus-Christ, de trois cent mille hommes et que certaines autres, plus généreuses, vont jusqu'à doubler le chiffre. D'une certaine manière, l'enchaînement des événements va dans ce sens. L'empire d'Occident ne fut pas balayé par une brusque conquête, comme ce fut plus tard le cas de l'empire chinois, par exemple, sous les coups des Mongols. Au départ, les immigrants qui franchirent la frontière romaine avaient juste assez de force militaire pour se tailler des enclaves, mais l'expansion ultérieure, qui finit par donner naissance à des royaumes indépendants, fut un processus infiniment plus lent, qui prit deux ou trois générations pour totalement éroder la suprématie de l'État romain. Autre manière d'exprimer la même réalité : même cumulés, les envahisseurs du ^v^e siècle n'étaient pas assez nombreux pour renverser un empire que nous devons imaginer à la tête de ressources humaines et matérielles provenant de tout le territoire qui s'étendait du mur d'Hadrien à la chaîne de l'Atlas. Ils furent en mesure de faire tomber l'empire d'Occident d'un état de bonne santé relative au néant pour la seule raison qu'ils entrèrent en résonance intime avec les limites militaires, économiques et politiques inhérentes au système romain, tel qu'il se présentait au terme d'un demi-millénaire d'évolution.

Si l'on considère tout d'abord la capacité militaire de l'empire, les invasions provoquées par les Huns doivent être comprises en relation avec l'accession de la Perse sassanide au rang de superpuissance au ⁱⁱⁱ^e siècle après Jésus-Christ. Comme nous l'avons vu au chapitre 2, la pression perse fut finalement contenue. Mais cet endiguement n'élimina pas pour autant la puissance de l'empire sassanide. Même après que la stabilité eut été restaurée sur la frontière orientale aux alentours de l'an 300, l'effort militaire ne put jamais se relâcher dans cette zone et plus de 40 % des armées de l'empire d'Orient (20 % à 25 % du total des forces militaires romaines d'Orient et d'Occident) durent toujours être stationnés face aux Perses. La crise de la fin du ^{iv}^e siècle sur les frontières européennes de l'empire exerça donc une pression malencontreuse sur une structure militaire qui avait déjà été soumise à une forte tension.

Une large proportion du reste de l'armée romaine était aussi constituée de troupes de garnison (*limitanei*), dont la mission était essentiellement de faire face aux menaces immédiates et de faible ampleur qui pouvaient peser sur la sécurité des frontières. Toutes ces troupes avaient d'autres attributions et certaines ont peut-être manqué de l'entraînement et de l'équipement qui leur auraient permis de contrer plus efficacement les armées concentrées qu'engendrait maintenant l'avancée des Huns. Globalement, la capacité militaire des envahisseurs doit donc être mesurée non pas par rapport à la totalité des forces armées de l'empire – car de nombreuses unités étaient complètement absorbées par d'autres tâches –, mais par rapport aux armées de campagne de l'Occident. Ces dernières étaient principalement regroupées en Gaule, en Italie et en Illyrie occidentale ; elles s'élevaient, en 420, à cent quatre-vingt et une unités : sur le papier, plus de quatre-vingt-dix mille hommes (au début de la crise, l'armée de campagne d'Occident ne comptait probablement pas plus de cent soixante unités, soit un peu plus de quatre-vingt mille hommes). Comparé à une telle force, le nombre des intrus barbares devient plus impressionnant et on comprend mieux pourquoi ils furent finalement en mesure de l'emporter. Loin d'être en infériorité numérique, ils bénéficièrent probablement – à eux tous – d'un avantage quantitatif appréciable sur les forces impériales. Cette donnée était cachée, au départ, par le manque d'unité des envahisseurs, mais les chiffres deviennent de plus en plus parlants au fil du v^e siècle.

Si les immigrants barbares étaient assez nombreux pour finalement l'emporter sur la fraction de l'armée romaine qui pouvait leur être opposée, pourquoi l'empire n'a-t-il pas tout simplement levé plus de troupes ? La réponse à cette question réside dans les limites de son économie. Comme nous l'avons vu, l'agriculture romaine de l'empire tardif était certes en croissance au iv^e siècle, mais il n'y avait pas de moyens évidents pour augmenter rapidement ou massivement sa production. Dans de nombreuses provinces, l'économie fonctionnait à son niveau maximal. Il est donc peu probable qu'il y ait eu, vers 400, une réelle marge de manœuvre permettant d'enrôler des soldats en plus grand nombre, alors qu'un siècle plus tôt, il avait fallu de fortes hausses des impôts pour recruter les nouvelles troupes requises sur le front perse. Les recettes fiscales de l'empire étaient aussi limitées par les faiblesses de son administration et par le manque d'enthousiasme des élites locales quand il s'agissait de payer leur dû, mais on n'a guère de trace qu'il y ait eu de réelles difficultés avec les contribuables avant les années 440, quand Aétius dut sabrer dans les privilèges fiscaux à la suite de la perte de l'Afrique du Nord. La plus importante limitation à l'imposition, c'est bien – semble-t-il –, qu'elle reposait sur une économie solide certes, mais plafonnée.

D'un autre côté, les limites politiques de l'empire ont eu une incidence directe sur l'histoire de l'effondrement de l'Occident. Un contrat politique relativement simple, comme nous l'avons vu auparavant, liait dans l'empire le centre et la périphérie. En échange de prélèvements fiscaux, l'appareil d'État protégeait, par son dispositif militaire et juridique, une classe relativement réduite de propriétaires fonciers, à la fois contre les ennemis intérieurs et extérieurs. Comme leur domination était fondée sur la possession de terres, cette catégorie sociale était vulnérable. Ses membres ne pouvaient pas tout laisser en plan si le centre de l'empire n'était plus capable de garantir leur sécurité ; il n'est donc guère surprenant qu'ils aient cherché à s'attirer les bonnes grâces des puissances barbares en expansion. Cette limite interne au système joua un rôle considérable et influa sur les modalités de l'effondrement impérial dans les vieilles régions traditionnellement romaines du Centre et du Sud de la Gaule, ainsi qu'en Espagne.

Une autre restriction a trait au fonctionnement de la vie politique au sommet. En raison de la taille énorme de l'empire et de sa réussite passée en matière de romanisation des élites provinciales, les régimes à la tête de l'État romain tardif furent confrontés à une pression constante des groupes d'intérêts locaux, tous tirant dans des directions divergentes. Au IV^e siècle, le pouvoir devait être partagé entre plusieurs empereurs, mais il n'y avait pas de recette éprouvée et fiable pour y parvenir ; tous les régimes, en ce sens, étaient fondés sur l'improvisation. Au sommet, la charge pouvait être distribuée de diverses manières, par exemple entre deux empereurs ou plus ; ou au moyen d'empereurs réduits au rôle de marionnettes, dont des hommes forts comme Aétius ou Stilicon tiraient les ficelles. Des phases de stabilité politique pouvaient s'ensuivre, parfois pendant une décennie ou deux, mais elles avaient tendance à être ponctuées par des moments de conflit brutal, se terminant souvent en guerre civile. Or l'instabilité à la tête de l'État offrait aux immigrants de précieuses occasions d'avancer leurs pions.

Il faut reconnaître aux limitations internes de l'empire leur poids réel, mais on ne peut pour autant prétendre qu'elles jouèrent un rôle primordial dans l'écroulement final et que les barbares ne furent rien d'autre que l'accélérateur, irritant certes, d'un processus purement intrinsèque, car on voit bien que l'édifice impérial n'aurait eu aucune raison de choir en l'absence d'une attaque militaire massive venue de l'extérieur. Ce n'est pas que l'empire tardif ait eu un système politique parfait. Il recelait de nombreuses tendances centrifuges, avant même l'arrivée des barbares, et certaines régions périphériques étaient nettement moins bien intégrées à ses structures que le cœur des territoires méditerranéens. La Bretagne, en particulier, avait une nette propension à produire des mouvements politiques dissidents et, à

en juger par l'importance du banditisme attestée en Armorique, au nord-ouest de la Gaule la situation devait être comparable à celle de la Bretagne. Ce qu'il advint de ces révoltes est instructif. D'abord, elles n'éclatèrent que quand l'instabilité régnait au sommet ; et tout ce que l'empire avait alors à faire était d'envoyer un modeste corps expéditionnaire – dans le cas de la Bretagne – pour remettre la province au pas. En 368, le comte Théodose, père du premier empereur de ce nom, remplit la mission avec quatre régiments seulement²¹. Pour que l'empire se soit effondré de son propre fait, il aurait donc fallu qu'un nombre élevé de provinces se soient rebellées simultanément, chacune d'entre elles requérant alors tant de troupes romaines qu'il aurait été impossible au centre impérial de reconquérir les zones rebelles.

Un tel enchaînement d'événements, analogues à ceux qui fractionnèrent la moitié occidentale du monde carolingien au IX^e siècle, est impossible à imaginer au IV^e siècle, précisément parce que l'empire romain différait de l'empire carolingien sur des points fondamentaux. Dans l'empire carolingien, l'armée était composée de propriétaires fonciers locaux à la tête de contingents armés de leurs propres dépendants, alors que l'empire romain opérait au moyen d'une armée de métier. Quand des régions se détachèrent de l'empire carolingien, elles avaient déjà leurs propres armées toutes constituées. Les propriétaires romains, en revanche, étaient des civils et peinaient à rassembler, dans leurs provinces, des troupes en nombre suffisant pour se défendre des exactions du centre. Il aurait donc fallu que non seulement la Bretagne, mais la Gaule septentrionale, l'Espagne et l'Afrique du Nord se détachent simultanément de l'empire pour qu'on puisse imaginer un effondrement interne ; or il n'y a aucun signe de forces centrifuges d'une telle envergure au sein de l'empire tardif. À mon sens, plutôt que de parler de « faiblesses » romaines internes prédestinant le système impérial tardif à la chute, il est préférable de parler de « limitations », militaires, économiques et politiques, qui mirent l'Occident dans l'incapacité de surmonter la crise spécifique qu'il dut affronter au V^e siècle. Ces limites internes furent un facteur nécessaire de l'effondrement impérial, mais pas une cause suffisante en elles-mêmes. Sans les barbares, il n'y a pas le moindre indice que l'empire romain aurait cessé d'exister au V^e siècle.

Le choc exogène

Au moment de conclure cette étude sur la destruction de l'Occident romain, je voudrais explorer un dernier filon d'interprétation. Le choc exogène eut, à l'origine, deux composantes : les Huns qui le déclenchèrent et les groupes majoritairement

germaniques qui furent pris dans son élan et dont les invasions frappèrent mortellement l'État romain d'Occident. Pour autant que nous puissions le savoir, il n'y a aucune raison de fond expliquant pourquoi les Huns se sont mis en mouvement et ont envahi les territoires au nord de la mer Noire au moment précis où ils l'ont fait. Dans l'Antiquité et au Moyen Âge, la grande steppe eurasienne enregistra de temps en temps des déplacements de population d'une réelle portée militaire. Tantôt ils firent pression vers l'est en direction de la Chine, tantôt vers l'ouest et pénétrèrent en Europe. La dynamique de ces mouvements est encore trop mal connue pour que nous ayons une idée claire des raisons profondes qui pourraient globalement expliquer pourquoi ces impulsions survinrent à un moment donné – à moins que chacune d'entre elles ait une explication propre, absolument singulière. Dans le cas des Huns, nous ne pouvons qu'esquisser quelques hypothèses. Elles vont des changements environnementaux (la steppe serait devenue plus aride et donc moins propice à nourrir le bétail) à des transformations sociopolitiques ou à des facteurs militaires (le fait que les Huns aient disposé d'un arc plus puissant). Mais, les choses étant ce qu'elles sont, nous ne savons pas plus pourquoi les Huns se déplacèrent vers l'ouest à la fin du IV^e siècle que nous ne savons pourquoi les Sarmates avaient fait de même à l'époque de la naissance du Christ²².

Les Huns, en eux-mêmes, n'étaient toutefois qu'une partie du problème. La composante la plus immédiate, la plus dévastatrice de la crise hunnique, c'étaient les groupes majoritairement germaniques qui franchirent en force la frontière impériale en deux vagues principales : celle des années 376-380 et celle des années 405-408. Si nous ne pouvons en savoir plus sur les Huns, l'interaction entre nomades de la steppe et agriculteurs germains mérite plus d'attention, car, dans une plus vaste perspective historique, ses effets furent exceptionnels. Au I^{er} siècle après Jésus-Christ, des nomades sarmates lancèrent le même genre d'attaques contre des sociétés agricoles sous domination germanique à l'extrémité orientale des Carpates ; et certains de ces Sarmates, comme les Huns allaient le faire, finirent par pénétrer dans la grande plaine hongroise. En dépit de ces similitudes, l'arrivée des Sarmates n'eut cependant pas de répercussions comparables à l'exode des Goths, des Vandales, des Alains et consorts sur le sol romain, quelque quatre cents ans plus tard²³. Pourquoi ?

L'explication la plus plausible pour rendre compte de cette différence réside dans la transformation qui avait affecté le monde germanique entre le I^{er} et le IV^e siècle. Comme nous l'avons vu au chapitre 2, la Germanie au I^{er} siècle était divisée entre une pluralité de petites entités politiques rivales, dont la pauvreté globale était telle

que les Romains jugèrent qu'elles ne valaient pas la peine d'être conquises. À cette époque, la Germanie pouvait agréger des bandes de pillards et mettre sur pied des alliances défensives plus amples, capables de prendre au piège une armée romaine cheminant dans la forêt, comme Arminius le fit avec les légions de Varus en 9 après Jésus-Christ. Mais elle ne possédait aucune structure politique en mesure de résister à la puissance et aux manœuvres politiques des Romains, dans un conflit ouvert d'une certaine envergure. Au moment où les Huns arrivèrent, bien des choses avaient changé. Une révolution économique – touchant avant tout la production agricole, mais aussi la fabrication de certains biens – avait à la fois engendré de nouvelles richesses et permis à une population plus nombreuse de se développer. La stratification sociale s'était complexifiée, avec une classe dominante d'hommes libres, des princes héréditaires et leurs escortes armées. Ce changement social se traduisait au sommet par des structures politiques plus solides. Au IV^e siècle, des sous-groupes d'Alamans et de Goths, entre autres, fonctionnaient comme États clients aux marges du monde romain. Le plus souvent de bonne composition, ils pouvaient néanmoins passer à l'action quand ils le jugeaient nécessaire, pour mettre un frein aux exigences que l'empire leur imposait.

Lorsque des groupes germaniques se mirent en marche vers le territoire romain pour échapper à l'agression hunnique, ce processus de fusion socio-politique à long terme prit un nouvel élan. Un des phénomènes les plus importants dans l'histoire du V^e siècle – très présent dans cet ouvrage, mais rarement pris en compte par ailleurs – est que tous les principaux États qui succédèrent à l'empire romain d'Occident se fondaient sur la puissance militaire de nouveaux grands regroupements barbares, qui s'étaient forgés dans le feu de l'action. Les Wisigoths qui s'implantèrent en Aquitaine dans les années 410 n'étaient pas un ancien sous-ensemble du monde gothique, mais une nouvelle création. Avant l'arrivée des Huns sur les franges de l'Europe, les Wisigoths n'existaient pas – et il ne faut surtout pas se laisser convaincre du contraire par les cartes à l'ancienne des grandes invasions. Les Wisigoths résultèrent d'une unification des Tervinges et des Greuthunges, qui étaient arrivés sur le Danube en 376, avec les survivants des guerriers de Radagaise, qui avaient attaqué l'Italie en 405-406. L'ambition d'Alaric assembla les débris des trois composantes et fit naître un regroupement beaucoup plus vaste que tous ceux qu'avait précédemment connus le monde gothique²⁴. De même les Vandales qui conquièrent Carthage en 439 constituaient-ils une nouvelle entité politique. En ce cas particulier, la nouvelle entité naquit d'un unique mouvement migratoire : les envahisseurs qui franchirent le Rhin à la fin de l'année 406. À l'origine, ils étaient formés de l'alliance assez lâche de deux groupes distincts de Vandales – les Hasdings

et les Sillings –, d'un nombre inconnu de groupes d'Alains (la plus forte armée) et de Suèves – qui étaient probablement le produit d'une alliance réactivée entre Germains du moyen-Danube. Face à l'offensive militaire des Romains et des Goths au milieu de la décennie 410, une nouvelle entité se fit jour : les Vandales sillings et une partie des Alains se soumirent à la direction des Vandales hasdings.

À une date plus tardive, l'émergence d'un royaume franc en Gaule ne fut rendue possible que par une semblable restructuration parmi les Francs. Ces derniers n'ont pas été très présents dans notre histoire de la chute de l'empire romain, essentiellement parce qu'ils ont été un effet plus qu'une cause de ce processus historique. Ils ne commencèrent à constituer une force importante sur le sol romain qu'à partir du milieu de la décennie 460, à une époque où la puissance romaine était déjà sur le déclin en Gaule du Nord. Que leur unification ait été intimement liée à l'effondrement de Rome, ce n'est pas démontrable, mais c'est hautement probable. Au cours du IV^e siècle, la politique romaine à l'égard des Alamans – les voisins méridionaux des Francs dans la région frontalière du Rhin – était en partie destinée à les empêcher de tisser des confédérations politiques qui auraient représenté un danger militaire. S'il en fut de même pour les Francs, il leur aura été nettement plus facile de réaliser leur fusion politique lorsque la puissance romaine déclinait dans la région. Et à coup sûr, l'armée franque dont Clovis se servit vers 480 après Jésus-Christ pour édifier un royaume unifié en Gaule, de la Garonne à la Manche, résulta de l'unification d'au moins six bandes distinctes de guerriers. À ceux qu'il avait hérités de son père Childéric, Clovis ajouta les hommes de Sigebert (et de son fils Clodéric), de Chararic, de Ragnachar et de Richar (deux frères, mais chacun, semble-t-il, avec ses propres partisans), enfin de Rignomer²⁵. De même les Ostrogoths, qui déposèrent Odoacre en 492 pour fonder le dernier des États successeurs, étaient-ils de création récente. Théodoric l'Amale, premier roi ostrogoth d'Italie, porta à son terme le processus lancé par son oncle Valamir. Dans les années 450, Valamir avait unifié certaines bandes de guerriers goths, tout comme Clovis le fit par la suite parmi les Francs, pour fonder un des royaumes successeurs de l'empire hunnique dans la région du moyen-Danube. À ce stade, le groupe comptait plus de dix mille individus. Dans les années 480, Théodoric unit cette armée à une autre de taille comparable : les Goths de Thrace, installés auparavant à l'est des Balkans. C'est cette armée unifiée qui conquiert ensuite l'Italie²⁶.

Il vaut la peine de regarder de plus près ce processus de réorganisation en unités plus vastes et plus cohérentes qui donnèrent naissance aux royaumes successeurs. Dans tous les cas de figure, l'unification se produisit au beau milieu d'une

cacophonie de rivalités dynastiques. D'un côté, le phénomène était attisé par des chefs de bandes qui n'hésitaient pas à s'entre-tuer. Clovis, en particulier, semble avoir bien aimé défoncer les crânes à coups de hache et, sans aucun doute, les querelles personnelles étaient endémiques chez les barbares. D'un autre côté, bien que le fait de s'entre-tuer ait toujours été un sport populaire chez les chefs de guerre germaniques, cela n'avait jamais produit de telles restructurations au sein de leur société. Au même titre que les ambitions individuelles des chefs, il faut donc prendre en compte les attitudes des guerriers assistant au spectacle.

Le récit que donne Grégoire de Tours de l'unification des Francs par Clovis souligne le fait qu'après chaque assassinat ou presque, les partisans du chef défunt se déclaraient prêts à rejoindre Clovis. Or ils avaient vraiment le choix de le faire ou pas. Cette donne vaut également pour les autres unifications. Les Wisigoths furent créés non seulement par l'ambition d'Alaric, mais aussi par la volonté de la majorité des Tervinges et des Greuthunges, plus des partisans vaincus de Radagaise, de se rallier à son étendard. La coalition vandale, comme nous l'avons vu, vint au jour quand les Vandales sillings et les Alains décidèrent d'unir leurs destinées avec les Hasdings et les Ostrogoths ; ils le firent après avoir pu constater les succès individuels de Valamir et Théodoric, au long de deux générations. Dans certains de ces cas, nous avons trace de quelques individus qui décidèrent de ne pas se joindre aux nouvelles alliances. Plutôt que de nous obnubiler sur les luttes au sommet pour le pouvoir, nous devons donc réfléchir aux choix faits par les hommes libres germaniques, car ce sont leurs décisions qui changèrent les classiques rivalités de chefs en un processus d'unification politique²⁷.

Nous savons, d'après l'information disponible, que l'empire romain joua un rôle décisif dans cette évolution – et ce à deux niveaux.

En premier lieu, en tant que puissance militaire dominante de l'époque, il avait développé au fil des siècles des méthodes éprouvées et fiables pour miner l'indépendance des immigrants qu'il accueillait. Confrontés à un tel pouvoir réel, renforcé par l'image que l'empire se faisait de lui-même – celle d'une société supérieure à toutes les autres –, nombre des immigrants nouvellement arrivés sur le sol romain, quelles qu'aient été leurs divisions passées, se découvraient immédiatement de bonnes raisons de joindre leurs forces. Les Tervinges et les Greuthunges coopéraient déjà entre eux dès l'été 376, quand Valens tenta de les diviser pour mieux les dominer en ne permettant qu'aux Tervinges de pénétrer dans l'empire. Ceux des partisans de Radagaise qui furent vendus comme esclaves immédiatement après sa défaite ou virent leurs femmes et leurs enfants massacrés dans les cités italiennes après l'assassinat de Stilicon furent prompts à se joindre aux

partisans d'Alaric. Et ce fut après de lourdes défaites que les Vandales sillings et les Alains rallièrent les Vandales hasdings, précisément pour résister avec plus d'efficacité aux campagnes menées contre eux par Constantius. De même la naissance des Ostrogoths se joua-t-elle à l'été 478, quand l'empereur d'Orient Zénon tenta de faire combattre Théodoric l'Amale contre les Goths de Thrace. L'empereur feignit de vouloir fournir à Théodoric une force armée substantielle pour l'aider à vaincre ses rivaux, alors qu'en réalité, il voulait que les deux groupes gothiques se fassent subir l'un à l'autre de lourdes peines, avant d'envoyer une armée impériale anéantir les rescapés. En fait, bien que les chefs des deux groupes aient été à couteaux tirés, les hommes du rang refusèrent de combattre, bien conscients du plan de destruction mutuelle que Zénon avait concocté à leur sujet²⁸.

En deuxième lieu, l'État romain fonctionnait comme une puissante machine à redistribuer les impôts. Cette donne fut exploitée par les Goths et par d'autres qui firent en sorte que l'empire, bon gré mal gré, les reconnaisse comme alliés ou qui s'emparèrent, au coup par coup, des territoires de cités génératrices de recettes, pour s'assurer un niveau de revenus qui n'était pas disponible en dehors de l'empire. En dépit de ses progrès économiques, le monde germanique du IV^e siècle restait relativement pauvre comparé à l'empire. Comme nous l'avons vu au chapitre 7, l'or n'apparut avec une certaine abondance dans les sépultures germaniques qu'à partir de l'époque d'Attila qui, quant à lui, l'avait extorqué à l'État romain en quantité sans précédent. Pour les esprits aventureux, l'empire romain, tout en étant une menace pour leur existence, offrait aussi une opportunité de s'enrichir sans égale. Quand on en vint à faire rendre gorge aux riches par la force, les groupes étrangers qui purent mobiliser des guerriers en grand nombre eurent une meilleure chance encore d'atteindre leurs objectifs. L'exact dosage de peur et d'appât du gain varia selon les cas, mais, d'une manière ou d'une autre, le mélange enivrant des deux sentiments poussa tous les migrants vers l'unification. On peut vraiment dire en un sens que, du moment où les Huns eurent poussé un grand nombre de ces barbares à franchir la frontière, l'État romain devint son pire ennemi. La puissance militaire et la sophistication fiscale de l'empire accélérèrent conjointement le processus qui transforma des flux d'immigrants en forces capables de se tailler des royaumes au détriment de son propre corps politique.

Cette interprétation, à mon sens, peut même être poussée un cran plus loin. Si les Huns étaient arrivés au I^{er} siècle après Jésus-Christ plutôt qu'au IV^e et avaient poussé des groupes germaniques tels qu'il en existait alors à franchir la frontière romaine, l'issue aurait été fort différente. En raison de la plus petite taille de leurs entités politiques au I^{er} siècle, la plupart des Germains auraient été pris dans de trop

complexes processus de réorganisation pour que l'émergence de larges alliances ait une chance réelle de se produire. Les trois ou quatre unités, voire la demi-douzaine d'entre elles, qui constituèrent chacun des grands regroupements du ^v^e siècle disposaient d'assez d'effectifs pour créer au total une armée de vingt à trente mille hommes – le minimum probablement pour espérer une survie à long terme. Pour réussir à orienter un grand nombre de guerriers germaniques dans la même direction au ⁱ^{er} siècle, il aurait peut-être fallu agréger une douzaine de groupes rivaux, et le problème politique à résoudre aurait été considérable. C'est pourquoi, à mon avis, les déplacements des Sarmates au ⁱ^{er} siècle eurent un impact tellement plus faible que ceux des Huns trois cents ans plus tard.

Les transformations qui ont affecté la société germanique entre le ⁱ^{er} et le ^{iv}^e siècle sont donc un facteur crucial dans l'histoire de la chute de l'Occident. Mais qu'est-ce qui les causa ? Pourquoi et comment cette société changea-t-elle si radicalement ?

Sur les dynamiques internes à l'œuvre dans la société germanique au cours de cette période, les sources – toutes romaines, évidemment – ne donnent guère qu'un indice. Tacite au ⁱ^{er} siècle et Ammien Marcellin au ^{iv}^e mentionnent tous deux des luttes violentes opposant différents groupes de Germains, sans implication des Romains, et il n'y a aucune raison de penser qu'une telle situation ait été exceptionnelle. Il n'empêche que, de mon point de vue, la clé est à chercher dans les relations entre Germanie et empire romain à divers niveaux ; nous avons déjà évoqué certains d'entre eux. Sans le moindre jugement de valeur sur les mérites respectifs des deux systèmes – n'oublions pas que l'empire romain avait le chauffage central, mais ne voyait aucun mal à offrir des êtres humains en pâture aux fauves pour le divertissement de la multitude –, le monde germanique peut être défini comme une société relativement simple, située sur les franges d'une société nettement plus complexe. L'étroite proximité géographique d'entités si disparates devait, par force, entraîner précisément le type de changements que nous avons observés dans le monde germanique.

La relation la plus évidente, qui a massivement attiré l'attention des archéologues, était économique, et les preuves d'importants échanges commerciaux entre les sociétés germaniques et l'empire romain font impression. La présence de produits de luxe de fabrication romaine devint, à haute époque, un trait caractéristique des riches sépultures dans le monde germanique, bien au-delà de la frontière. Dans la zone frontalière, sur une bande de deux cents kilomètres de profondeur environ, des objets romains plus ordinaires étaient totalement intégrés à la vie quotidienne. En échange, la documentation écrite laisse entendre que l'empire romain consommait de grandes quantités de matières premières qui venaient d'au-delà de

la frontière. À un certain moment du IV^e siècle, l'empereur Julien utilisa des traités diplomatiques à valeur punitive pour extorquer aux divers groupes alémaniques bois, nourriture et main-d'œuvre (à la fois des esclaves et des recrues pour l'armée), alors qu'en général, les Romains payaient pour obtenir ce type de biens ou de services. Les garnisons sur la frontière romaine servirent pendant des siècles de comptoirs pour les économies germaniques limitrophes. Les exportations périssables provenant du monde germanique ne pouvaient pas laisser de traces archéologiques, mais elles ont certainement produit des richesses appréciables. Un grand commerce d'esclaves, par exemple, se développa à partir de la Germanie. Dès le I^{er} siècle après Jésus-Christ, les voisins de Rome sur le Rhin utilisaient des monnaies romaines comme moyen d'échange et, même quand, trois cents ans plus tard, les relations entre l'empire et les Tervinges se firent plus distantes, les comptoirs commerciaux restèrent ouverts. De même arrivait-il fréquemment que des individus provenant de l'autre côté de la frontière s'engagent dans l'armée romaine, puis rentrent au pays avec leurs primes de retraite²⁹.

Le monde germanique à l'époque du Christ fonctionnait largement comme une économie de subsistance. L'effet du commerce pendant les quatre siècles suivants fut double. D'une part, des richesses sous de nouvelles formes et en quantité inédite entrèrent en Germanie en franchissant la frontière romaine. Les liens économiques avec Rome offrirent à tous des profits sans précédent, des marchands d'esclaves aux agriculteurs vendant leurs denrées aux troupes romaines de garnison. Pour la première fois, il y eut donc assez d'argent en circulation pour creuser de réelles différences de fortune. D'autre part – et c'est un point plus important que la richesse en elle-même –, les nouveaux échanges économiques entraînèrent des changements sociopolitiques, alors que des groupes distincts rivalisaient pour contrôler les biens coulant désormais à flots au travers de la frontière.

En 50 après Jésus-Christ, le roi des Marcomans Vannius, dont le royaume était situé le long du Danube dans ce qui est à présent la Tchéquie, fut renversé par un groupe d'audacieux aventuriers issus de Pologne centrale et septentrionale. Comme nous l'apprend Tacite³⁰, ils venaient au sud pour réclamer un partage des profits engendrés par le commerce, que Vannius avait accumulés au cours de trente ans de règne. Tout comme avec la Mafia et la Prohibition, un nouveau flux de richesses provoquait automatiquement un conflit, jusqu'à ce que la situation s'apaise et que toutes les parties admettent que la répartition des pourcentages telle qu'elle s'était établie reflétait bien l'équilibre réel des pouvoirs. Il va de soi que, de manière générale, nous ne savons rien de l'organisation des liens commerciaux et de la répartition des gains en Germanie, puisque personne n'y était lettré. Dans ces

dernières années toutefois, des archéologues polonais enquêtant sur les tronçons septentrionaux de la route de l'ambre – qui, durant la période romaine, permettait à cette gemme semi-précieuse de circuler des rives de la Baltique vers les ateliers de Méditerranée – ont découvert une série de chaussées et de ponts. Le carbone 14 et la dendrochronologie les datent des premiers siècles après Jésus-Christ et montrent qu'ils furent entretenus pendant plus de deux cents ans. D'aucuns, au nord de la Pologne, se faisaient donc assez d'argent grâce à leur pourcentage sur le commerce de l'ambre pour avoir envie de se retrousser les manches. Mais on devine sans peine que le plus gros de la richesse produite ne revenait pas à ceux qui coupaient les arbres et enfonçaient les pieux de bois dans les tourbières. Organiser et contrôler les échanges commerciaux, voilà ce qui créait naturellement une plus grande différenciation sociale, quand divers groupes dans la société germanique tentaient de mettre la main sur les profits³¹.

Les relations militaires et diplomatiques poussèrent la société germanique dans la même direction. Pendant les vingt premières années du I^{er} siècle après Jésus-Christ, les légions romaines tentèrent de soumettre leurs nouveaux voisins à l'est et au nord. L'attitude de l'empire, à cette époque, était uniquement prédatrice et les Germains y répondirent comme on pouvait s'y attendre. La première coalition d'une certaine importance dont nous ayons trace dans la région rhénane fut mise sur pied par Arminius pour repousser l'intrusion romaine. Elle remporta une seule grande victoire, sur les légions de Varus, mais ne réussit pas ensuite à rester soudée. Comme nous l'avons vu au chapitre 2, au cours des trois siècles suivants, la politique romaine à l'égard de ses voisins germains vivant à une centaine de kilomètres de la frontière consista en campagnes punitives, à raison peut-être d'une par génération, qui débouchaient sur des accords de paix temporaires. En d'autres termes, quatre fois par siècle, les légions romaines envahissaient l'arrière-pays, détruisaient tout et anéantissaient quiconque ne se soumettait pas à elles. Il n'est donc guère surprenant que nous observions un mouvement de résistance dans cette zone. Au départ, les Goths tervinges ne voulaient pas adopter la religion chrétienne de l'empereur Constantin II et pendant trois ans, sous la conduite d'Athanaric, ils menèrent avec succès une guerre d'usure pour éviter de fournir des contingents militaires aux guerres de Rome contre la Perse. Selon toutes probabilités, le désir de se défendre contre les pires excès de l'impérialisme romain fut pour beaucoup dans l'évolution vers de plus vastes structures politiques qui caractérisa le IV^e siècle ; et c'est cette évolution qui, à son tour, rendit possibles les nouvelles coalitions barbares qui se formèrent au V^e siècle sur le sol romain.

Non pas, évidemment, que la violence ait été à sens unique. De bonnes prises étaient à portée de main des Germains qui pouvaient organiser des incursions couronnées de succès à travers la frontière (les provinces romaines frontalières continuaient à avoir un développement plus rapide que les régions germaniques limitrophes). Ces opportunités offraient encore un autre stimulant à l'unification politique puisque, en règle générale, plus les groupes étaient nombreux, plus grandes étaient leurs chances de succès. Or les incursions frontalières furent endémiques, nous le savons, dans les relations entre Romains et Germains tout au long de la période impériale. Sur les vingt-quatre années qui courent de 354 à 378 et que couvre le témoignage d'Ammien Marcellin, la frontière du Rhin fut perturbée par les Alamans durant pas moins de quatorze ans. Et ce n'est pas un accident, me semble-t-il, si les rois suprêmes des Alamans au IV^e siècle – comme Chnodomar que l'empereur Julien vainquit à Strasbourg en 357 –, furent enclins à franchir la frontière pour se livrer à des incursions prédatrices.

Le prestige et la richesse gagnés dans ce genre d'activité étaient aussi une manière de tenir son rang. Que ce soit donc dans l'idée de repousser l'agression romaine ou de profiter de la richesse de l'empire, la coalition était le plus sûr moyen de connaître le succès. Les ajustements internes déclenchés par les aspects aussi bien positifs que négatifs de la relation entre Romains et Germains entraînèrent la société germanique vers une plus forte cohésion et vers des formations de plus grande envergure. Que les nouvelles coalitions qui apparurent en Germanie occidentale au début du III^e siècle aient été motivées en priorité par la peur ou par l'appât du gain, il est évident que tous avaient en ligne de mire la force et la richesse de l'empire romain.

Après l'apparition de ces plus puissantes coalitions, la pratique diplomatique romaine eut tendance à amplifier le phénomène. Une tactique éprouvée et fiable consistait à repérer un chef désireux de contribuer à sauvegarder la paix, puis à favoriser son emprise sur ses sujets par une aide ciblée, bien souvent combinée avec des privilèges commerciaux. Les dons annuels étaient un des leviers de la politique étrangère romaine depuis les premiers siècles après Jésus-Christ. Mais il y avait toujours une certaine dose d'ambiguïté dans ces relations ; les rois ainsi favorisés devaient répondre aux exigences de leurs propres partisans aussi bien qu'à celles de leurs nouveaux protecteurs impériaux. Plus d'un roi des Alamans se trouva contraint par ses sujets de rallier la rébellion de Chnodomar au risque d'être démis³². Inévitablement, les chefs qui savaient attirer les largesses romaines avaient toutes chances de s'assurer aussi le plus grand nombre de soutiens.

L'armement romain joua également son rôle. On ne sait pas exactement comment s'effectuait le commerce des armes, mais toujours est-il que des armes romaines ont été découvertes dans les dépôts funéraires des marais danois plus qu'en tout autre lieu d'Europe³³. La conclusion s'impose : ce type spécifique d'équipement romain fut utilisé dans des conflits locaux bien au-delà de la frontière. Après s'être emparé de nouvelles sources de richesses et de succès en organisant des incursions, après avoir reçu de l'empire la reconnaissance officielle et d'autres formes de soutien, après avoir acquis de bonnes armes romaines, le dynaste germanique émergent était maintenant en position d'étendre son pouvoir par des moyens moins pacifiques qu'auparavant. Son énergie était en partie dirigée contre Rome, mais une farouche rivalité entre Germains peut aussi avoir joué son rôle dans la construction de plus larges blocs politiques dans le monde germanique. Ammien Marcellin signale, par exemple, que les Burgondes étaient désireux d'être payés un bon prix pour attaquer les Alamans et qu'un roi prééminent parmi les Alamans, Macrien, trouva la mort en territoire franc quand une expédition d'expansion locale tourna mal³⁴. Au cours des siècles, il dut y avoir une myriade de guerres de ce genre. Nous devons donc imaginer que l'empire romain eut une série d'effets imprévus de l'autre côté de la frontière, quand les sociétés locales réagissaient à leur façon aux dangers et aux opportunités que suscitait son voisinage écrasant. Quand l'agrégation de groupes et de sous-groupes, qui fermentait depuis si longtemps au-delà des frontières romaines, entra en interaction avec le choc exogène que constitua l'arrivée des Huns, les grands regroupements qui allaient mettre en pièces l'empire d'Occident firent leur apparition.

Il y a, me semble-t-il, une tendance innée dans la domination qu'exercent les empires : ils engendrent une réaction inverse qui fait que les dominés, pour finir, sont capables de secouer leurs chaînes³⁵. L'empire romain avait donc semé les graines de sa décomposition, non pas à cause des limitations qui lui étaient propres et qui avaient traversé les siècles, ni à cause de celles qui s'étaient récemment développées, mais comme conséquence de ses relations avec le monde germanique. Les Sassanides avaient été en mesure de réorganiser la société proche-orientale pour rejeter la domination romaine ; ainsi fit la société germanique en Occident, quand sa collision avec la puissance hunnique précipita le processus bien plus rapidement qu'il en aurait été autrement. L'État romain d'Occident tomba non pas à cause du poids de son « extraordinaire structure », mais parce que ses voisins germaniques avaient réagi à son pouvoir d'une manière que les Romains n'auraient jamais pu prévoir. Il y a dans tout cela un plaisant dénouement : en raison de son

agressivité sans limite, l'impérialisme romain fut finalement responsable de sa propre destruction.

[1.](#) Sur les réductions fiscales, voir HENDY (1985), p. 613-669 ; sur les transformations du VII^e siècle, voir plus généralement WHITTOW (1996) ; HALDON (1990).

[2.](#) Parmi les récentes tentatives visant à minimiser les distinctions entre groupes, la plus extravagante est celle d'Amory (1997) ; AMORY (1993). Mais voir les réponses, par exemple, d'Heather (2003) ou INNES. Des *Romani* sont mentionnés dans les codes de lois des royaumes wisigothique, burgonde et franc ; de même que dans CASSIODORE, *Variae*, à propos des Ostrogoths.

[3.](#) Cette année-là, les Huns lancèrent une grande offensive contre l'empire romain, mais à l'est plutôt qu'à l'ouest de la mer Noire ; voir ci-dessus, p. 181.

[4.](#) Sur l'armée romaine vers 420, voir ci-dessus, p. 283. Sur la crise fiscale et la perte de l'Afrique, voir ci-dessus, p. 338.

[5.](#) GOFFART (1980), p. 35.

[6.](#) Sur l'effondrement carolingien, voir REUTER (1985) et (1990) ; voir divers articles dans GIBSON et NELSON (1981). Pour une vision d'ensemble, voir DUNBABIN (1985) et, pour des études régionales, voir HALLAM (1980). Goffart commença sa carrière comme historien de l'empire carolingien et je me suis souvent demandé si le processus d'effondrement carolingien n'avait pas influencé à l'excès sa vision de la chute de Rome. La seule exception à la loi de démembrement interne fut le duché de Normandie, fondé par le Viking Rollon, mais, en l'occurrence, la concession de territoire n'intervint qu'en 911, alors que l'effondrement carolingien, pour l'essentiel, avait déjà eu lieu.

[7.](#) L'arrivée à Canterbury de la mission chrétienne envoyée par le pape Grégoire le Grand en 597 représente exactement la limite chronologique de la connaissance détaillée qu'avait Bède du passé anglo-saxon.

[8.](#) Voir une étude d'ensemble dans CAMPBELL (1982), chapitre 2 ; ESMONDE CLEARY (2002) ; HIGHAM (1992). Peut-être le royaume de Kent conserva-t-il les frontières de l'ancienne *civitas* romaine des *Cantii* et sans doute en fut-il de même pour le royaume de Lincoln et le royaume anglo-saxon de Lindsey. Mais la plupart des royaumes anglo-saxons étaient bien plus petits que les anciennes *civitates* romaines et résultaient clairement de leur démembrement ; voir les articles dans BASSETT (1989).

[9.](#) Les historiens ont parfois débattu sur le fait de savoir si la fin de l'empire devait être conçue en termes de destruction ou d'évolution. Comme si souvent, on ne peut répondre à cette apparente *quaestio vexata* qu'en étant parfaitement clair sur ce dont on parle dans chaque cas particulier.

[10.](#) Le titre de l'étude de Frank Walbank, publiée en 1969, est typique de cette approche traditionnelle : *The Awful Revolution* (*L'affreuse révolution*). Le retournement de tendance est nettement perceptible dans le titre donné au programme de l'European Science Foundation sur le même sujet : *The Transformation of the Roman World* (*La transformation du monde romain*).

[11.](#) Sous le Haut-Empire, cette forme d'éducation avait pour but de produire des orateurs publics de talent qui puissent exceller dans les conseils urbains. Sous l'empire tardif, le latin classique (et le grec, dans une certaine mesure) devint le langage de l'administration impériale, qui avait remplacé les conseils urbains comme lieu où faire carrière.

[12.](#) Pour une approche globale, voir HEATHER (1994). Sur Venance Fortunat, voir GEORGE (1992). La documentation essentielle provenant de toute l'Europe anciennement romaine est explorée dans RICHÉ (1962).

[13.](#) BROWN (1996) analyse nombre de ces changements.

[14.](#) Sur l'Église d'Orient, voir HUSSEY (1990) ; voir aussi des études spécifiques éclairantes comme ALEXANDER (1958).

[15.](#) GIBBON (1897), p. 160 *sq.* ; la citation provient d'*ibid.*, p. 161.

[16.](#) BAYNES (1943) ; JONES (1964), chapitre 25.

[17.](#) Dans l'esprit de Jones, la surimposition était largement due à la nécessité d'entretenir une armée assez nombreuse pour faire face aux barbares et à la Perse, ce qui fait que, même de manière indirecte, cette pression

fiscale était également due au barbares (il est vrai qu'en outre, Jones voyait dans les parasites de la nouvelle bureaucratie impériale – plutôt que dans l'Église, comme Gibbon – la source de perturbations supplémentaires) ; JONES, 1964, chapitre 25.

[18.](#) Sur les Tervinges et les Greuthunges, voir ci-dessus p. 174. Sur Radagaise, voir ci-dessus p. 229. Sur Alaric, voir ci-dessus p. 261.

[19.](#) Sur les envahisseurs du Rhin, voir ci-dessus p. 229. Sur les Burgondes, voir ci-dessus p. 229.

[20.](#) Je n'ai pas mentionné les immigrants anglo-saxons en Bretagne, car ils n'ont pas directement causé la sortie des provinces britanniques hors du système impérial.

[21.](#) Ammien MARCELLIN, 27, 8.

[22.](#) Les cas de certains nomades apparus par la suite, comme les Avars au VI^e siècle, sont mieux documentés ; ils fuyaient devant les Turcs de l'Ouest ; voir par exemple POHL (1988). Pour une introduction aux nomades de la steppe eurasiennne, voir SINOR (1977) ; KHAZANOV (1984).

[23.](#) La documentation aussi bien écrite qu'archéologique indique que les groupes sous domination germanique concernés par le phénomène, comme les Bastarnes, furent conquis ou fragmentés ; voir SHCHUKIN (1989), partie I, chapitres 7-9 ; partie II, chapitres 7-8.

[24.](#) Les chiffres, comme nous l'avons vu, ne sont guère plus que des suppositions, mais les Tervinges et les Greuthunges ont pu compter environ dix mille guerriers pour chacun des deux groupes, et l'armée de Radagaise peut-être le double. Le nouveau avoisinait les trente mille combattants. Pour plus de détails, voir HEATHER (1991), partie II.

[25.](#) La politique romaine à l'égard des Alamans (**voir ci-dessus, p. 135**) ressemble au genre de stratégie préventive contre les groupes francs relatée dans GRÉGOIRE DE TOURS, *Histoires*, 2, 9. Leur unification ultérieure, sous Clovis, est racontée *ibid.*, 2, 40-2. Il la date implicitement après 507, mais il y a de bonnes raisons de penser que les processus de conquête et d'unification se sont déroulés de conserve entre 482 et 507.

[26.](#) Pour plus de détails, voir HEATHER (1991), partie III. Le seul nouveau royaume dont nous ne savons pas s'il a résulté d'une importante restructuration politique est celui des Burgondes. C'était une puissance de second rang, qui ne préserva son indépendance que parce qu'elle put jouer des Francs contre les Ostrogoths ; elle tomba aux mains des Francs quand la conquête de l'Italie par Justinien élimina les Ostrogoths. Deux possibilités se présentent (toutes deux plausibles étant donné la rareté des informations disponibles) : soit il n'y eut pas de restructuration politique d'envergure au V^e siècle à l'origine de la création du royaume burgonde (ce qui pourrait expliquer son manque relatif de puissance militaire) ; soit une restructuration eut lieu, mais pas à la même échelle que celle qui engendra les autres royaumes.

[27.](#) Sur la classe des hommes libres, voir ci-dessus p. 118. Nombre de ceux que l'on sait s'être séparés des groupes en cours d'unification étaient des candidats au pouvoir évincés, comme les Wisigoths Modares, Fravitta et Sarus. Parmi les Goths de Thrace qui restèrent en Orient plutôt que de suivre Théodoric l'Ostrogoth en Italie, citons Bessas et Godisdiclus ; voir PROCOPE, *Guerres*, 1, 8, 3.

[28.](#) Sur les partisans de Radagaise, voir OROSE, 7, 37, 13 *sq.* (pour l'esclavage) ; ZOSIME, 5, 35, 5-6 (sur les massacres). Sur les Vandales et les Alains, voir HYDACE, *Chronique*, 67-68. Sur les Ostrogoths, voir MALCHUS, fragments 15 et 18, 1-4 ainsi que HEATHER (1991), chapitre 8.

[29.](#) Sur les traités de Julien, voir AMMIEN MARCELLIN, 17, 1, 12-13 ; 17, 10, 3-4 et 8-9 ; 18, 2, 5-6 et 19. La documentation sur les relations économiques est recueillie et analysée par exemple dans HEDEAGER (1978). Sur les Tervinges, voir ci-dessus p. 98 *sq.*

[30.](#) TACITE, *Annales*, 12, 25.

[31.](#) Sur la route de l'ambre au nord, voir URBANCZYK (1997).

[32.](#) Par exemple AMMIEN MARCELLIN, 16, 12, 17 ; voir en général KLÖSE (1934) sur les dons.

[33.](#) ØRSNES (1968).

[34.](#) Ammien MARCELLIN, 30, 3, 7.

[35.](#) Ce que j'évoque ici très brièvement et que j'approfondis dans une autre étude est un modèle jouant de la dialectique entre centre et périphérie pour rendre compte des développements aux marges de l'empire romain. Pour une introduction à ce genre de perspective, voir ROWLANDS *et al.* (1987) ; CHAMPION (1989). À mon avis, il

est essentiel d'ajouter à de telles analyses une forte dose d'interaction ; voir par exemple PRAKASH *et al.* (1994.) Les voisins de Rome n'étaient pas les récepteurs passifs de l'action et des impulsions romaines, mais ils y réagissaient de manière dynamique en fonction de leurs propres objectifs.

ABRÉVIATIONS

CAH, 1^{re} éd., vol. XII : *Cambridge Ancient History*, 1^{re} éd., vol. XII, *The Imperial Crisis and Recovery, AD 193-324*, éd. S.A. Cook *et al.*, Cambridge, 1939.

CAH, 2^e éd., vol. VII, 2 : *Cambridge Ancient History*, 2^e éd., vol. VII, 2, *The Rise of Rome to 220 BC*, éd. F.W. Walbank *et al.*, Cambridge, 1989.

CAH, 2^e éd., vol. VIII : *Cambridge Ancient History*, 2^e éd., vol. VIII, *Rome and the Mediterranean to 133 BC*, éd. A.E. Astin *et al.*, Cambridge, 1989.

CAH, 2^e éd., vol. IX : *Cambridge Ancient History*, 2^e éd., vol. IX, *The Last Age of the Roman Republic 146-43 BC*, éd. J.A. Crook *et al.*, Cambridge, 1994.

CAH, 2^e éd., vol. X : *Cambridge Ancient History*, 2^e éd., vol. X, *The Augustan Empire 43 BC-AD 69*, éd. A.K. Bowman *et al.*, Cambridge, 1996.

CAH, 2^e éd., vol. XI : *Cambridge Ancient History*, 2^e éd., vol. XI, *The High Empire 70-192 AD*, éd. A.K. Bowman *et al.*, Cambridge, 2000.

CIL : *Corpus inscriptionum latinarum*.

CMH, 1^{re} éd., vol. I : *Cambridge Medieval History*, 1^{re} éd., vol. I, *The Christian Empire*, éd. J.B. Bury *et al.*, Cambridge, 1911.

ILT : *Rapport sur des inscriptions latines découvertes en Tunisie de 1900 à 1905*, éd. P. Gauckler, Paris, 1907.

Nov. Theod. : *Novels of the Emperor Theodosius II*, éd. Mommsen et Kreuger, 1905.

Nov. Val. : *Novels of the Emperor Valentinian III*, éd. Mommsen et Kreuger, 1905.

Pan. lat. : *Latin Prose Panegyrics*, éd. Nixon et Rogers, 1994.

PLRE, vol. I : *The Prosopography of the Later Roman Empire*, vol. I, AD 260-395, éd. A.H.M. Jones *et al.*, Cambridge, 1971.

PLRE, vol. II : *The Prosopography of the Later Roman Empire*, vol. II, AD 395-527, éd. J.R. Martindale, Cambridge, 1980.

LES PERSONNAGES DE L'INTRIGUE

Ægidius : général commandant les armées romaines en Gaule sous l'empereur Majorien au début des années 460. Il se révolta à la suite de l'exécution de l'empereur. Sa zone de commandement devint une enclave indépendante en Gaule : elle s'étendait jusqu'à la frontière du Rhin et dura jusqu'au moment où elle fut conquise par le roi franc Clovis, au milieu de la décennie 480.

Aétius : général commandant en chef, patricien et éminence grise exerçant le pouvoir réel sur l'empire d'Occident de 433 à son assassinat par Valentinien III en 454. Il comprit qu'il fallait faire appel à une puissance extérieure, les Huns, pour contrôler les groupes d'immigrants qui avaient forcé le passage vers l'empire d'Occident dans la période 405-408. Il connut un grand succès militaire à court terme, mais sa stratégie fut mise en échec par l'offensive d'Attila dans les années 440, et sa position politique fut ruinée par l'effondrement de l'empire hunnique à la suite de la mort du chef hun.

Agathyrses : groupe nomade occupant une zone au nord de la mer Noire, passé sous la domination d'Attila à la fin des années 440. La structure politique des Agathyrses reposait sur une série de rois de rangs différents ; elle était probablement semblable à celle des Huns avant la révolution qui produisit la dynastie de Ruga et d'Attila.

Alains : terme collectif pour désigner divers groupes de nomades iranophones occupant au IV^e siècle des terres au nord de la mer Noire et à l'est du Don. Lors de la crise déclenchée par les Huns, certains Alains furent rapidement vaincus et restèrent dans l'empire hunnique jusqu'aux lendemains de la mort d'Attila. D'autres fuirent à l'ouest, à l'intérieur du territoire romain, et s'intégrèrent au dispositif militaire de l'empire d'Occident. Un groupe important d'entre eux prit part à la traversée du Rhin en 406 et, après avoir subi de lourdes défaites à la fin des années 410, forma une confédération avec les Vandales ; cette dernière se déplaça vers l'Espagne puis vers l'Afrique du Nord et s'empara de Carthage en 439.

Alamans : confédération de groupes germanophones occupant des terres à l'est de la frontière romaine sur le haut-Rhin au IV^e siècle. Chez les Alamans, plusieurs rois exerçaient simultanément le pouvoir, chacun dans sa propre zone. Le titre se transmettait par succession héréditaire, mais chaque génération voyait aussi émerger un roi suprême qui n'était pas désigné par voie héréditaire.

Alaric : roi (wisi-)goth de 395 à 411. En 395, il prit la tête d'une révolte des Goths tervinges et greuthunges qui avaient pénétré dans l'empire en 376 et avaient passé un traité en 382 avec l'empereur Théodose I^{er}. Alaric fonda un nouveau grand regroupement wisigothique en unissant solidement ces deux groupes avec un troisième, formé des survivants de l'attaque de Radagaise sur l'Italie en 405-406. Il fit sortir les Goths des Balkans et marcha à l'ouest à la recherche d'un accord politique avec l'État romain. Il mourut après le sac de Rome en 410, mais avant d'avoir obtenu une installation durable pour ses hommes.

Alathéus : en compagnie de Safrax, chef des Goths greuthunges qui franchirent le Danube en 376. Il disparut à l'époque du traité de 382.

Ammien Marcellin : historien de l'empire romain tardif. La partie conservée de son œuvre couvre la période 354-378. Elle constitue une source capitale pour comprendre les rouages de l'empire romain à l'époque et pour connaître le début de la crise hunnique jusqu'à la bataille d'Andrinople en 378.

Anthémius : général de l'empire romain d'Orient. Il fit face aux retombées de l'effondrement de l'empire d'Attila et devint empereur d'Occident de 467 à 472. La dernière tentative pour reprendre l'Afrique du Nord aux Vandales et redonner vie à l'empire d'Occident fut lancée en 468 à son instigation. Après l'échec de cette tentative, les ultimes débris de l'empire se disloquèrent rapidement.

Arcadius : empereur de l'empire romain d'Orient de 395 à 408. Fils de Théodose I^{er}, il régna en titre plus qu'en fait. Alaric ne parvint pas à trouver un accord avec ceux qui gouvernaient l'empire d'Orient pour le compte d'Arcadius et se mit en route vers l'Italie.

Arminius (Hermann le Germain) : chef des Chérusques germanophones sur la frontière du bas-Rhin. Il organisa la confédération éphémère qui anéantit l'armée de Varus à la bataille de la forêt de Teutobourg, en 9 après Jésus-Christ. On l'a considéré, à tort, comme un nationaliste allemand avant l'heure.

Aspar : général de l'empire romain d'Orient. Il plaça Valentinien III sur le trône d'Occident et contraignit Genséric à passer un premier traité avec l'État romain d'Occident en 437. À partir de la mort de l'empereur d'Orient Marcien en 457, il exerça une influence considérable à la cour de Constantinople.

Athanaric : chef (« juge ») des Goths tervinges, occupant des terres en Moldavie et en Valachie au milieu du IV^e siècle. Il repoussa avec succès la tentative de l'empereur d'Orient Valens (367-369), qui souhaitait affirmer sa totale domination sur le territoire des Tervinges, et négocia un traité moins défavorable que celui que leur avait imposé Constantin I^{er} en 332. Athanaric perdit la confiance de ses partisans en 376, quand ils refusèrent d'appliquer les mesures qu'il conseillait pour résoudre la crise provoquée par les Huns (**voir aussi [Fritigern](#)**).

Athaulf : chef wisigoth de 411 à 415, beau-frère et successeur d'Alaric. Il mena les Wisigoths d'Italie vers la Gaule méridionale, où il usa de divers stratagèmes – y compris son mariage avec Galla Placidia, sœur de l'empereur d'Occident – pour contraindre l'empire à un arrangement politique favorable aux Goths. Athaulf surévalua ce qu'il pouvait obtenir de l'empire et, quand le ressentiment des siens s'accrut face à la pénurie de vivres causée par le blocus des Romains, il finit par être assassiné.

Attale, Priscus : sénateur romain et usurpateur prétendant au pouvoir dans l'empire d'Occident, propulsé deux fois de suite par des chefs wisigoths : Alaric en Italie en 409-410 et Athaulf en Gaule en 413-414.

Attila : chef des Huns de 440 environ à 453. Il hérita le pouvoir suprême sur les Huns et leurs peuples sujets de son oncle Ruga et gouverna au départ en compagnie de son frère Bléda. Il modifia la ligne politique des Huns face à l'empire romain et adopta une stratégie résolument agressive, déclenchant des attaques massives sur l'empire d'Orient en 441-442 et 447, puis sur l'Occident en 451 et 452. Il élimina son frère en 445 et reçut une ambassade de l'empire d'Orient qui comprenait l'historien Priscus en 448-449. L'empire hunnique s'effondra après sa mort (**voir [Dengitzi](#)**).

Auguste : premier empereur romain de 27 avant Jésus-Christ à 14 après Jésus-Christ. Héritier de Jules César, il s'empara rapidement des rênes du pouvoir lors du meurtre de ce dernier en 44 avant Jésus-Christ. Entre 44 et 27 avant Jésus-Christ, il est traditionnellement connu sous son nom d'Octavien. Il obtint le titre impérial par décret du Sénat en 27 avant Jésus-Christ.

Ausone : maître de rhétorique à l'université de Bordeaux. Il devint tuteur du jeune empereur Gratien dans les années 360 et par la suite, en particulier à partir de 375 sous le règne de Gratien, il joua un rôle prééminent à la cour. Correspondant de Symmaque, il est l'auteur du poème *Moselle*, conçu en partie comme une réponse à l'attitude de Symmaque dans la région frontalière du Rhin pendant son séjour de 369-370.

Bigélis : chef goth d'un groupe d'anciens sujets d'Attila qui envahit l'est des Balkans romains au milieu des années 460, au moment où l'empire hunnique était sur le point de disparaître.

Bléda : voir Attila.

Boniface : général commandant les armées romaines en Afrique du Nord au temps de l'invasion de Genséric. On l'accusa à tort, dans des sources ultérieures, d'avoir incité les Vandales à traverser la Méditerranée depuis l'Espagne. Après 425, il fut en rivalité avec Aétius pour le contrôle du jeune empereur d'Occident Valentinien III. En 433, il fut tué au combat contre Aétius en Italie.

Burgondes : groupe germanophone occupant au IV^e siècle des terres à l'est du territoire des Alamans. Au lendemain de la traversée du Rhin en 406, ils se déplacèrent vers l'ouest dans la vallée rhénane, autour de Mayence, Spire et Worms (en 411). Sur l'ordre d'Aétius, ils furent malmenés par les Huns au milieu de la décennie 430 et immédiatement réinstallés autour du lac de Genève. Après la mort d'Aétius, ils élargirent leur territoire au sud dans la vallée du Rhône, créant ainsi un des royaumes successeurs de l'empire romain d'Occident. Ils ne furent qu'une puissance de second rang comparés aux Wisigoths, aux Francs et aux Ostrogoths.

Carpes : groupe parlant le dace qui, sous contrôle des Romains, occupait les terres autour des Carpates au III^e siècle. Nombre d'entre eux migrèrent à l'intérieur de l'empire romain, tandis que d'autres furent submergés par l'essor de la puissance gothique dans la région à la fin du III^e et au début du IV^e siècle.

Cassiodore : sénateur romain, fonctionnaire de haut rang des rois ostrogoths d'Italie entre 522-523 et 540. Il écrivit une histoire des Goths qui est, indirectement, notre principale source sur la chute de l'empire hunnique (**voir aussi [Jordanès](#)**).

Celti, Celtes : nom collectif donné à une série de groupes parlant des langues apparentées qui, aux derniers siècles avant Jésus-Christ, dominaient l'Italie du Nord, la Gaule et les îles Britanniques, ainsi qu'une grande partie de la péninsule Ibérique et de l'Europe centrale. Nombre d'entre eux furent incorporés dans l'empire romain en expansion, entre autres parce que l'économie relativement développée de tels groupes offrait un retour raisonnable sur les coûts de la conquête.

Childéric : chef d'un groupe de Francs saliens au moment où l'empire d'Occident se délitait. Il opéra tant à l'ouest du Rhin que dans les territoires traditionnellement francs à l'est du fleuve et, à sa mort en 482, il contrôlait l'ancienne province romaine de Belgique seconde, centrée sur Tournai. Peut-être l'emportait-il déjà sur les autres chefs francs, mais l'unification franque ne fut réellement achevée que par son fils (**voir [Clovis](#)**).

Chnodomar : roi dominant des Alamans dans les années 350, doté d'une escorte de trois cents guerriers. Son pouvoir s'éteignit avec la défaite que lui infligea l'empereur Julien à la bataille de Strasbourg en 357.

Clovis : roi des Francs Saliens de 482 à 511. Il créa le royaume franc au lendemain de la chute de Rome. À sa mort, il dominait tout l'espace qui constitue aujourd'hui la France (à part son littoral méditerranéen) ainsi que la Belgique et de larges territoires à l'est du Rhin. Le nouveau royaume fut créé par des victoires sur les

vestiges de l'armée romaine du Rhin (**voir [Egidius](#)**), mais aussi sur les Bretons, les Alamans, les Thuringes et les Wisigoths ; s'y adjoignit un processus de centralisation qui vit Clovis éliminer une série d'autres chefs de guerre francs et réunir à chaque fois leurs partisans sous sa coupe.

Constance II : empereur romain de 337 à 361. Ammien Marcellin le tenait pour le parfait maître du cérémonial. Il eut du mal à se résoudre à partager le pouvoir ; pourtant, son règne démontra qu'un seul homme ne pouvait faire face à toutes les situations, du Rhin à la Mésopotamie. Il fit nettement progresser la christianisation.

Constantin I^{er} : empereur romain de 306 à 337. Il sortit victorieux des guerres qui mirent fin à la Tétrarchie (**voir [Dioclétien](#)**) et gouverna l'empire tout entier à partir de 324, même s'il partagea le pouvoir avec ses fils. Il pacifia les régions frontalières du Rhin et du Danube, et imposa une domination romaine écrasante sur des groupes comme les Tervinges (**voir [Atharic](#)**). Il accomplit nombre des réformes militaires et administratives qui permirent à l'empire de faire face à l'accession de la Perse au statut de superpuissance et démarra le processus qui fit du christianisme une composante culturelle essentielle du monde romain tardif.

Constantin III : usurpateur de 406 à 411 qui, de la Bretagne, étendit rapidement son pouvoir au travers de la Gaule et jusqu'aux franges de l'Espagne et de l'Italie. Il s'attira des soutiens en réagissant fermement aux envahisseurs du Rhin de 406 et fut même sur le point de supplanter l'empereur Honorius, avant de tomber victime du redressement impérial suscité par Flavius Constantius.

Constantin VII Porphyrogénète : empereur byzantin de 911 à 957. Potiche politique, il profita de ses loisirs pour mener à bien le projet de sauver l'héritage classique de Byzance : il compila des extraits des œuvres des auteurs antiques en plus de cinquante volumes, sous une multitude de rubriques. N'en survécut qu'une infime partie, mais ses *Extraits sur les ambassades* reprennent de nombreux passages de l'histoire de Priscus ; ils sont décisifs pour notre connaissance d'Attila et des Huns.

Constantius, Flavius : général romain qui reconstruisit l'empire d'Occident au milieu du chaos engendré par la crise de 405-408. Il vainquit des usurpateurs en 411 et 413, soumit les Wisigoths en 416 et fit campagne avec eux contre les envahisseurs du Rhin implantés en Espagne en 416-418. Devenu dominant à la cour, il épousa Galla Placidia, sœur de l'empereur Honorius. À son tour brièvement devenu empereur en 421, il mourut la même année sans avoir obtenu la reconnaissance de Constantinople.

Dengizic : fils d'Attila, dirigeant une partie des Huns entre 453 et sa mort en 469. Il présida à l'effondrement de l'empire de son père, quand les peuples sujets échappèrent à la domination hunnique. Il finit par se tailler une enclave au sud du Danube, sur le sol de l'empire romain d'Orient, mais fut vaincu et tué.

Dioclétien : empereur romain de 285 à 307, responsable de maintes réformes, en particulier fiscales, qui permirent à l'empire d'entretenir la plus vaste armée dont il avait besoin pour redresser l'équilibre avec la Perse sassanide. Dioclétien expérimenta un partage du pouvoir entre deux empereurs plus âgés et deux plus jeunes : la Tétrarchie. La formule fonctionna de son vivant, mais engendra près de vingt ans de guerres civiles après sa mort.

Édécon : principal adjoint d'Attila, qui se reconvertit en roi des Skires quand ces derniers réaffirmèrent leur indépendance après la mort du chef hun. Édécon était d'ascendance soit thuringe soit hunnique (ou les deux à la fois) et devint roi par son mariage. Il fut tué quand les Ostrogoths mirent fin à l'indépendance des Skires dans les années 460. Plus tôt, alors qu'il était en ambassade à Constantinople, l'empire romain d'Orient avait tenté de le suborner pour qu'il assassine Attila, à l'insu de Priscus qui voyageait en sa compagnie.

Ellac : fils d'Attila qui gouverna une fraction des Huns après la mort de son père en 453. Il périt à la bataille de la Nedao en 454 (?), après laquelle les peuples sujets de son père, germaniques en majorité, commencèrent à reprendre leur indépendance.

Ernakh : fils d'Attila qui gouverna une partie des Huns après 453. Il assista à l'effondrement de l'empire de son père, quand les peuples sujets échappèrent à l'emprise hunnique et essaya d'obtenir pour son compte une enclave au sud du Danube, sur le sol de l'empire d'Orient. À la différence de son frère Dengitzic, il finit par réussir dans son entreprise et s'établit avec ses partisans dans la Dobroudja.

Eudocie : fille aînée de l'empereur Valentinien III, fiancée à Hunéric, fils aîné du roi des Vandales Genséric, comme clause du traité passé entre ce dernier et Aétius en 442. Eudocie fut finalement mariée à Hunéric après 455, quand elle fut capturée lors du sac de Rome par les Vandales et emmenée à Carthage.

Eunape : historien de l'empire romain tardif au IV^e et au début du V^e siècle. Ses textes survivent partiellement, soit sous forme de fragments, soit au travers du remploi qu'en fit Zosime, historien du VI^e siècle.

Euric : roi des Wisigoths de 466 à 484. Il assassina son frère Théodoric II pour s'emparer du pouvoir et adopta une nouvelle ligne politique, consistant à tenter de créer un royaume wisigothique entièrement indépendant de l'empire romain d'Occident, pour ce qu'il en subsistait. Après l'échec de l'expédition contre les Vandales en 468, il lança des campagnes de grande envergure qui, en 476, lui avaient permis d'étendre son royaume jusqu'à la Loire et à Arles en Gaule, et jusqu'au littoral méridional de la péninsule Ibérique.

Francs : nom collectif attribué à des groupes germanophones occupant au IV^e siècle des terres sur la frontière du bas-Rhin faisant face à l'empire romain. Clairement composés de plusieurs petits groupes, dont certains (comme les Bructères) semblent avoir eu une histoire continue remontant au I^{er} siècle après Jésus-Christ, les Francs ne figurent guère dans l'histoire d'Ammien Marcellin et il n'est donc pas évident de savoir s'ils avaient une structure politique fédérative comme les Alamans à même époque. Leur réelle unité politique ne se produisit qu'à la fin du V^e siècle, après l'effondrement de l'empire romain d'Occident (**voir [Clovis](#)**).

Fritigern : dirigeant de ceux des Tervinges qui vinrent sur le Danube en 376, pour demander asile à l'empire romain contre les Huns. Fritigern tenta par la suite de se faire reconnaître comme chef de tous les Goths – Tervinges et Greuthunges – qui avaient pénétré dans l'empire en 376. Mais, bien que victorieux à Andrinople, il ne survécut pas à la guerre et ne participa donc pas aux accords de paix en 382.

Galla Placidia : sœur de l'empereur Honorius. Elle fut capturée par Alaric lors du sac de Rome par les Goths en 410. Elle épousa ensuite le successeur d'Alaric, Athaulf : le mariage était un des éléments de la stratégie du chef goth, consistant à s'intégrer avec ses partisans au cœur du dispositif de l'empire. Galla Placidia fut finalement renvoyée à son frère après la mort de son mari et de son fils, puis mariée à Flavius Constantius. Après la mort de ce dernier, Galla Placidia mit toute son énergie à sauvegarder les intérêts de son fils Valentinien III. Elle joua un rôle décisif pour persuader Théodose II de placer le jeune Valentinien sur le trône d'Occident en 425 et, par la suite, s'efforça de contrebalancer à la cour l'influence des généraux en compétition pour le pouvoir. Cette politique échoua quand, à partir de 433, Aétius devint la puissance dominante en Occident.

Genséric : roi de la coalition des Vandales et des Alains, de 428 à 479. Il accéda au pouvoir en Espagne, mais décida bien vite que l'Afrique du Nord offrait à ses partisans une plus grande sécurité. Traversant le détroit de Gibraltar en direction de Tanger en mai 429, il mena ses hommes vers l'ouest. Après de nombreux combats,

un premier traité lui permit de s'installer en Maurétanie et en Numidie en 437. En septembre 439, il prit d'assaut Carthage et finit par obtenir la reconnaissance de sa conquête des plus riches provinces d'Afrique du Nord par un deuxième traité, en date de 442. Il mit Rome à sac en 455, après le coup d'État de Pétronus Maximus qui menaçait le mariage prévu entre son fils Hunéric et Eudocie. Il résista à deux expéditions d'envergure montée par l'empire d'Occident en 461 et 468, visant à reconquérir son royaume, et fut par suite en mesure de négocier un accord de paix définitif avec Constantinople en 473.

Gépides : peuple sujet germanophone de l'empire hunnique d'Attila. Par leur révolte et leur victoire à la bataille de la Nedao, ils initièrent le processus qui mena à l'effondrement de la puissance hunnique. Ils sortirent des guerres des décennies 450 et 460 avec un royaume en Transylvanie et dans la partie est (surtout nord-est) de la grande plaine hongroise.

Germani, Germains : nom collectif pour désigner un ensemble de groupes parlant des langues apparentées qui, dans les derniers siècles avant Jésus-Christ, dominaient la plus grande partie de l'Europe centro-septentrionale entre le Rhin et la Vistule, les Carpates et la Baltique. Pour l'essentiel, aux alentours de la naissance du Christ, ils n'étaient pas intégrés à l'empire romain en expansion, en raison de leur niveau de développement économique relativement faible. Dans les quatre premiers siècles après Jésus-Christ, de profondes transformations affectèrent leurs structures socio-économiques et politiques, tandis que leur démographie connaissait un accroissement massif.

Gondebaud : roi des Burgondes de 473/474 à 516. Il fit carrière dans l'armée romaine sous Ricimer en Italie, avant de revenir dans la vallée du Rhône pour réclamer avec ses trois frères le partage du royaume burgonde, émergeant alors à la suite de la chute de l'empire romain d'Occident.

Goths : groupe germanophone qu'on rencontre d'abord dans le Nord de la Pologne au I^{er} siècle après Jésus-Christ. À la fin du II^e siècle et au III^e, toute forme d'unité politique originelle vola en éclats et les Goths, en une myriade de groupes distincts, furent entraînés dans les migrations en direction des régions situées au nord de la mer Noire (dans l'actuelle Ukraine et l'actuelle Moldavie). Ils y créèrent une série de nouveaux royaumes (**voir [Tervinges](#) et [Greuthunges](#)**), qui furent eux-mêmes détruits dans le chaos provoqué par l'essor de la puissance hunnique à la fin du IV^e siècle. Divers groupes gothiques précédemment distincts en vinrent ensuite à créer deux grands regroupements beaucoup plus vastes au V^e siècle (**voir [Ostrogoths](#) et [Wisigoths](#)**).

Gratien : empereur romain d'Occident de 375 à 383. Fils de l'empereur Valentinien I^{er}, il prit la direction générale de la campagne contre les Goths après la mort de son oncle Valens à Andrinople, en 378. Gratien prit la responsabilité d'élever Théodose I^{er} à la pourpre et soumit les Goths après leur défaite à l'été 380.

Grégoire, évêque de Tours : historien du royaume franc en activité à la fin du VI^e siècle. Son œuvre contient des informations uniques sur le règne de Clovis et d'importants extraits des écrits perdus de l'historien romain du V^e siècle Rénatus Frigidéus, bien informé sur la période d'Aétius.

Greuthunges : soit un nom collectif pour une série de royaumes gothiques indépendants, établis avant 375 dans ce qui est actuellement l'Ukraine, à l'est du Dniestr (hypothèse la plus plausible à mon sens) ; soit le nom d'un vaste empire gothique s'étendant du Dniestr jusqu'au Don, qui aurait éclaté face à l'agression hunnique. Un groupe de Greuthunges se dirigea vers le Danube en 376 sous la conduite d'Alathéus et Safrax. Ils prirent part à la bataille d'Andrinople et sans doute aussi au traité de paix de 382. Ils finirent par faire partie

du nouveau grand regroupement gothique d'Alaric : les Wisigoths. Un autre groupe de Greuthunges atteignit le Danube en 376, mais fut écrasé et les survivants s'établirent en Asie mineure. On ne sait si ces deux groupes de Greuthunges formaient une même unité politique avant l'arrivée des Huns.

Hasdings (Vandales) : l'un des deux groupes de Vandales qui, pour échapper à l'insécurité engendrée en Europe centrale par l'essor de la puissance hunnique, franchit de force le Rhin à la fin de l'année 406. La dynastie gouvernant les Hasdings prit ensuite la tête d'une coalition comprenant ces Vandales, les survivants des Vandales sillings et les Alains mis à mal par les armées romaines et wisigothiques en Espagne entre 416 et 418. Avant la crise hunnique, les Hasdings avaient occupé des territoires au nord des Carpates, puis s'étaient déplacés vers la région du haut-Danube, face aux possessions romaines en Rhétie (la Suisse actuelle) en 402.

Héraclien : général commandant les armées romaines d'Afrique du Nord vers 410, opposé à Stilicon, mais loyal envers Honorius. Il procura des fonds pour soutenir l'empereur en ses heures les plus sombres, puis envahit l'Italie en 413, soit pour s'emparer du pouvoir impérial, soit pour contrer l'influence grandissante de Flavius Constantius. Il fut vaincu, puis assassiné lors de son retour à Carthage.

Hérules : groupe germanophone originaire du Nord de l'Europe centrale, dont certains éléments migrèrent au nord de la mer Noire en compagnie des Goths et d'autres groupes au III^e siècle. Les Hérules devinrent sujets des Huns et, sous la coupe d'Attila, se déplacèrent à l'ouest des Carpates vers la grande plaine hongroise. Ils s'établirent en royaume indépendant à l'occasion des guerres des décennies 450 et 460.

Honorina, Iulia Grata : fille de Galla Placidia et de Flavius Constantius. Elle se rendit célèbre en s'offrant en mariage à Attila le Hun pour se sortir d'une affaire délicate.

Honorius : empereur romain d'Occident de 395 à 423. Il monta sur le trône à six ans et ne réussit jamais à prendre personnellement en main les rênes du pouvoir. Son règne fut dominé par deux hommes forts – Stilicon de 395 à 408 et Flavius Constantius de 411 à 421 – dont les périodes d'hégémonie furent entrecoupées et suivies de manœuvres sanglantes à la cour. La grande crise de 405-408 se déroula pendant le règne d'Honorius et provoqua une série de coups d'État, notamment celui de Constantin III qui, vers 409-410, faillit le renverser. Honorius n'eut pas d'enfants.

Hunéric : fils de Genséric et roi de la coalition des Vandales et des Alains de 474 à 484. Fiancé à la fille de Valentinien III, Eudocie, par le traité de 442, il vécut en otage à la cour de Valentinien pendant une partie de la décennie 440.

Huns : groupe nomade de la steppe, dont les ascendances linguistiques et culturelles restent obscures. Leur puissance s'accrut à partir de 350 environ dans la région au nord-est de la mer Noire, ce qui déclencha en 375-376 une première crise dans cette zone de l'actuelle Ukraine, alors largement dominée par les Goths. Toutefois, la plupart des Huns restèrent au nord de la mer Noire jusqu'en 410 ; ils reprirent ensuite leur marche vers l'ouest jusqu'à la grande plaine hongroise. Ils y édifièrent un empire : d'abord en s'appuyant sur des groupes sujets vaincus ; ensuite en extrayant des richesses du monde romain et en les recyclant ; enfin en centralisant leur appareil politique. Après la mort d'Attila en 453, le processus s'inversa et la puissance hunnique indépendante fut détruite en l'espace d'une dizaine d'années, tandis que les peuples sujets réaffirmaient leur indépendance.

Hydace : évêque espagnol et chroniqueur ; notre principale source pour les événements qui se déroulèrent dans la péninsule Ibérique depuis l'arrivée des envahisseurs du Rhin jusqu'aux années 460.

Jordanès : historien des Goths en activité à Constantinople vers 550. Il prétend avoir suivi de près l'histoire gothique perdue de Cassiodore, ce que je crois vrai pour l'essentiel, mais ce point a engendré un grand débat historiographique. La valeur historique principale de l'apport de Jordanès réside dans son récit des événements à l'époque d'Attila et après ; un récit pour lequel il s'inspira en partie de l'histoire de Priscus.

Jovien : empereur romain de 363 à 364. Il succéda à Julien et fut contraint de céder de grands pans de territoire à haute valeur stratégique pour secourir l'armée de Julien prise au piège. Il mourut empoisonné par le monoxyde de carbone.

Jovin : usurpateur en Gaule de 411 à 413. Son pouvoir naquit dans la région du Rhin avec le soutien des Burgondes et des Wisigoths. Il fut réduit à néant quand Flavius Constantius attira au loin les Wisigoths.

Julien : empereur romain de 355 à 363, d'abord subordonné comme César à son cousin Constance II, ensuite paré du titre d'Auguste, enfin seul Auguste à partir de 361. Il fut couronné de succès à la bataille de Strasbourg, puis en mettant un frein à la puissance de la confédération alémanique aux ordres de Chnodomar. Au moment de sa prise de pouvoir, il proclama son attachement au paganisme, qu'il avait caché auparavant. Il lança une invasion massive de la Perse, qui se termina par sa mort et par un désastre stratégique (**voir [Jovien](#)**).

Justinien I^{er} : empereur romain d'Orient de 527 à 568. Il est célèbre pour avoir lancé des guerres de conquête en Méditerranée occidentale, qui détruisirent les royaumes vandale et ostrogoth, respectivement en Afrique du Nord et en Italie. Il s'empara d'une bande de territoire le long de la côte méridionale d'Espagne. Il construisit de nombreux édifices, notamment l'église Sainte-Sophie qui se dresse encore à Istanbul.

Léon I^{er} : empereur romain d'Orient de 457 à 474. Il s'efforça de soutenir l'empire d'Occident en favorisant les régimes susceptibles de tenir le choc au milieu du chaos qui suivit les meurtres d'Aétius et de Valentinien III ; mais surtout en négociant avec Ricimer au nom d'Anthémios et en fournissant une vaste armada pour l'expédition contre les Vandales de 468.

Libanius : rhéteur grec établi à Antioche et lié à Thémistios. Son vaste recueil épistolaire offre des vues profondes sur les valeurs et le fonctionnement interne de l'élite romaine sous l'empire tardif.

Libius Sévère : sénateur italien et empereur d'Occident de 462 à 466. Marionnette installée sur le trône par Ricimer après l'exécution de Majorien, il ne fut jamais reconnu à Constantinople et mourut à un moment si opportun qu'il en devient suspect. Sa mort permit l'ouverture des tractations qui portèrent Anthémios sur le trône d'Occident.

Lombards : groupe germanophone de la région du cours moyen de l'Elbe. Peut-être ont-ils reconnu la puissance d'Attila et ses pompes, mais ils ne firent pas partie du noyau central des peuples sujets de l'empire hunnique.

Macrien : roi suprême des Alamans à la fin de la décennie 360 et au début de la décennie 370. Valentinien I^{er} tenta d'abord de l'éliminer, mais finit par reconnaître son pouvoir en 374, quand il dut s'absenter de la vallée rhénane pour faire face aux troubles dans la région du moyen-Danube.

Majorien : empereur romain d'Occident de 458 à 461. Commandant, avec Ricimer, de l'armée romaine d'Italie après la mort d'Aétius, il contribua à détruire le régime d'Avitus en 457, puis, après un interrègne, il fut choisi comme empereur. Finalement reconnu à Constantinople, Majorien rassembla une grande partie de ce qui subsistait de l'empire d'Occident et, préfigurant la stratégie d'Anthémios, il tenta de réactiver l'Occident

en reprenant l'Afrique du Nord à la coalition des Vandales et des Alains. Quand l'expédition échoua, Ricimer destitua Majorien et le fit exécuter.

Marcellinus, comte : commandant des armées de campagne romaines (d'Occident) en Illyrie à partir du milieu de la décennie 450 ; une région en fait réduite à la Dalmatie puisque, au nord, la Pannonie avait été annexée par les Huns. Au départ recruté par Majorien, Marcellinus transféra son allégeance à Constantinople après l'exécution de ce dernier. Il soutint ensuite le régime d'Anthémius et contribua à l'expédition de 468 vers l'Afrique du Nord. Il fut assassiné en Sicile au lendemain de l'échec de l'expédition, mais son pouvoir passa à son neveu Julius Népos.

Marcien : empereur romain d'Orient de 450 à 457. Militaire de haut rang, il accéda au pouvoir après la mort de Théodose II en épousant la sœur de ce dernier, Pulchérie. En 451, il fournit une aide décisive à Aétius, qui s'efforçait alors de repousser l'attaque d'Attila sur l'Italie.

Mérobaude : poète en activité au milieu du v^e siècle, propagandiste et soldat au service d'Aétius. Né en Espagne, Mérobaude reçut une éducation classique. Son père était pourtant un soldat franc qui, issu du rang, s'était élevé au grade de général à la fin du iv^e siècle. Nous avons conservé des fragments des poésies de Mérobaude, proche compagnon d'Aétius ; ils offrent un aperçu de grande valeur sur les choix politiques du régime d'Aétius et sur l'image que ce régime se faisait de lui-même.

Népos, Julius : empereur romain d'Occident de 474 à 475. Neveu et successeur du comte Marcellinus, son pouvoir était pareillement fondé sur les débris des armées romaines de Dalmatie. Empereur romain d'Occident pendant une courte période, il fut chassé par Oreste. Il revint en Dalmatie, où il fut finalement assassiné en 480.

Octavien : voir Auguste.

Odoacre : « roi » en Italie de 476 à 493. Fils de l'adjoint d'Attila Édécon, ce prince des Skires fut contraint à l'exil après que les Ostrogoths eurent détruit le royaume de son père sur le cours moyen du Danube, lors de la guerre qui suivit la mort d'Attila. Odoacre vint alors en Italie, où il organisa un coup d'État en se servant de la dernière armée romaine d'Italie, elle-même principalement composée de réfugiés ayant échappé aux conflits qui suivirent l'effondrement de la puissance hunnique. Odoacre gagna le soutien de ses soldats en leur distribuant des biens fonciers en guise de salaire. Il déposa le dernier empereur d'Occident, Romulus Augustule, mais ne le tua pas et régna alors comme « roi », reconnaissant formellement la souveraineté de l'empereur d'Orient à Constantinople. Il fut finalement déposé et tué par Théodoric l'Amale.

Olympiodore de Thèbes : historien et diplomate romain d'Orient en activité au début du v^e siècle. Photius ne conserve qu'un bref résumé de ses œuvres, mais Zosime en copia de larges extraits traitant des événements courant de 405 environ à 410. Contemporain des faits, bien informé et intelligent, Olympiodore constitue la source essentielle de ce que nous savons sur l'écheveau diplomatique et militaire qui donna naissance au sac de Rome en 410.

Olympios : homme politique d'Occident. Il organisa le coup d'État qui évinça Stilicon en 408. Il prôna une politique hostile à l'encontre d'Alaric, mais manqua de moyens militaires pour la mettre en œuvre. Lui-même évincé quand sa stratégie échoua, il fut finalement battu à mort en présence de l'empereur Honorius.

Onégèse : le plus important des notables à la cour d'Attila le Hun. L'ambassade romaine d'Orient, Priscus y compris, cherchait ostensiblement à utiliser les bons offices d'Onégèse pour parvenir à ses fins.

Oreste : au départ, propriétaire foncier de Pannonie, puis employé par Attila le Hun comme ambassadeur à Constantinople. Après la chute de l'empire hunnique, il fit son chemin en Italie et, en compagnie de son frère Paul, y devint fort influent après la mort de Ricimer et le retour de Gondebaud chez les Burgondes. Les deux frères organisèrent l'opposition qui força Julius Népos à se retirer en Dalmatie en 475 et ils proclamèrent empereur le fils d'Oreste, Romulus. Ils furent exécutés par Odoacre à la fin de l'été 476.

Ostrogoths : deuxième grand regroupement gothique créé au v^e siècle autour de la dynastie des Amales, en particulier autour des personnes de Valamir et de son neveu Théodoric l'Amale. Valamir unit une série de bandes indépendantes de guerriers goths, sans doute dans les années 450 après la mort d'Attila ; son neveu ajouta à cette puissance initiale (qui s'élevait probablement à quelque dix mille guerriers) une autre force de taille semblable dans les Balkans romains vers 484. C'est cette armée conjointe que Théodoric conduisit en Italie en 489 et qui l'y propulsa au pouvoir en 493. Comme pour les Wisigoths, on a traditionnellement supposé, à tort, que les Ostrogoths – en ce cas identifiés avec les Greuthunges du iv^e siècle – existaient déjà comme entité politique avant l'arrivée des Huns au nord de la mer Noire au iv^e siècle.

Pétronius Maximus : sénateur italien, usurpateur en 455. Il incita Valentinien III à assassiner Aétius en 454 et complota ensuite de tuer l'empereur et de s'emparer du trône. Il fut tué pendant le sac de Rome par les Vandales.

Photius : bibliophile byzantin du ix^e siècle, brièvement patriarche de Constantinople. Sa description détaillée de son énorme bibliothèque (la *Bibliotheca*) est une source d'information essentielle sur de nombreux textes dont dépend notre connaissance du monde romain tardif.

Priscus : historien romain d'Orient actif au milieu du v^e siècle. Il est fameux pour son récit d'une ambassade envoyée à Attila le Hun, récit conservé pour l'essentiel dans les *Excerpta* de Constantin VII Porphyrogénète. Priscus est la source d'une grande partie de nos connaissances sur les événements survenus au milieu du v^e siècle.

Quades : tribu germanophone occupant des terres sur les franges nord-ouest de la grande plaine hongroise à la période romaine. Les Quades fournirent des recrues aux Suèves qui traversèrent le Rhin en compagnie des Vandales et des Alains en 406.

Radagaise : roi goth. Il envahit l'Italie avec une armée pléthorique en 405-406. Le récit de Zosime laisse entendre que Radagaise dirigeait une troupe multiethnique, mais toutes les autres sources le désignent comme Goth. Or Zosime, par ailleurs, ne dit rien de la traversée du Rhin de 406, quant à elle à coup sûr multiethnique, ce qui incite à penser qu'il a confondu deux invasions distinctes. Stilicon vint finalement à bout de Radagaise, recrutant une grande partie de l'élite de ses guerriers dans l'armée romaine. Radagaise fut exécuté à l'extérieur de Florence.

Rénatus Frigidéus : voir Grégoire, évêque de Tours.

Ricimer : patricien et général romain, issu de multiples lignées barbares de grand renom (il était, entre autres, le petit-fils du roi wisigoth Vallia). Il s'éleva à un haut commandement militaire en Italie après la mort d'Aétius, puis, après avoir exécuté Majorien, il acquit une autorité politique prédominante comme faiseur de rois dès le début de la décennie 460. Il a parfois été accusé d'avoir adopté une ligne politique contraire aux intérêts de l'État romain d'Occident ; mais, s'il privilégia certainement ses propres intérêts, il mit aussi tout son poids pour soutenir le régime d'Anthémius et son projet de reconquérir l'Afrique du Nord. Tout suggère

que Ricimer fut une réplique de Stilicon dans le troisième quart du v^e siècle : il tenta désespérément de garder l'empire d'Occident à flot, dans un contexte qui réclamait un compromis politique avec certaines des nouvelles puissances immigrantes occupant désormais les territoires de l'empire. Il mourut en 473.

Romulus Augustule : dernier empereur romain d'Occident de 475 à 476. Voir Oreste et Odoacre.

Ruga : roi hun dans les décennies 420 (?) et 430. Il fut probablement un des acteurs déterminants dans la mise au point du nouveau système de pouvoir monarchique centralisé chez les Huns, qui se substitua à une structure plus ancienne, comprenant de multiples rois de divers rangs. Un tel dispositif existait encore en 411, mais il avait totalement disparu vers 440, quand Ruga transmit son pouvoir à ses neveux Attila et Bléda. Ruga lança au moins une incursion punitive contre l'empire d'Orient pour lui extorquer butin et tribut : des sommes d'argent qui lui permirent sans doute de centraliser le pouvoir à son profit.

Ruges : groupe germanophone qui se trouvait au I^{er} siècle après Jésus-Christ sur les rives de la Baltique. Certains d'entre eux prirent part à l'expansion germanique vers la mer Noire en compagnie des Goths au III^e siècle. Leurs descendants furent ensuite absorbés dans l'empire hunnique, qui les déplaça vers l'ouest, dans la région du moyen-Danube. Après la mort d'Attila, ils formèrent de nouveau un royaume indépendant au nord du Danube, sur les marges du Norique, d'où leur présence dans la *Vie de Séverin*.

Safrax : voir Alathéus.

Sarmates : groupe iranophone, nomade à l'origine, qui conquiert des territoires au nord de la mer Noire aux environs de la naissance du Christ. Certains restèrent à l'est des Carpates ; d'autres se déplacèrent à l'ouest du massif vers la grande plaine hongroise, où ils devinrent de durables clients des Romains au cours du IV^e siècle, avant d'être soumis à leur tour par les Huns.

Sarus : noble goth et général romain. Son frère Sergéric organisa le coup d'État qui entraîna l'assassinat du roi wisigoth Athaulf. Il devint alors roi pour un bref moment, avant d'être lui-même assassiné. On trouve Sarus au service de Stilicon et d'Honorius de part et d'autre de l'année 410 après Jésus-Christ, et il est connu pour son implacable hostilité envers Alaric et son beau-frère Athaulf. Mon hypothèse est que Sarus, comme nombre d'autres nobles goths devenus généraux romains, fut candidat à la direction du nouveau grand regroupement wisigothique, mais qu'Alaric l'emporta ; si bien que Sarus poursuivit une carrière au service de Rome.

Saxons : nom collectif donné à une multitude de groupes germanophones occupant des terres à l'est de la zone franque au IV^e siècle. Les Saxons formèrent-ils une entité politique de type fédératif comme les Alamans, ou le terme collectif les désignant était-il utilisé par commodité ? On ne sait.

Sergéric : voir Sarus.

Séverin : saint homme actif en Norique dans les décennies 460-480. Ce mystérieux personnage venait d'Orient. Sa *Vie*, composée par Eugippe, offre une série de fascinants tableaux du quotidien dans une province perdue sur la frontière romaine, à une époque où les autorités centrales de l'empire étaient en pleine dérive.

Shahpur I^{er} : roi sassanide de Perse de 240 à 272. Il poursuivit l'œuvre de son père Ardashir et fit du Proche-Orient une superpuissance capable de rivaliser avec l'empire romain. Cet essor permit à Shahpur de remporter des victoires décisives sur trois empereurs romains, notamment Valérien qu'il captura et fit exécuter par la suite. La révolution sassanide déclencha une profonde crise stratégique dans l'empire romain ; une crise que l'empire mit deux générations à surmonter (**voir [Dioclétien](#)**).

Sidoine Apollinaire : propriétaire foncier gaulois, poète et épistolier, dont les œuvres nous informent sur la dernière génération de l'empire romain d'Occident en Gaule méridionale. Ses lettres montrent les diverses réactions de ses pairs face à l'écroulement de l'empire, et ses panégyriques pour une série d'empereurs (Avitus, Majorien et Anthémius) offrent un précieux aperçu des lignes politiques de ces régimes et de l'image qu'ils se faisaient d'eux-mêmes.

Sillings (Vandales) : un des deux groupes de Vandales qui, pour échapper à l'insécurité causée en Europe centrale par l'essor de la puissance hunnique, forcèrent le passage du Rhin à la fin de l'année 406. Avant la crise hunnique, ils avaient occupé des territoires au nord des Carpates, mais ils s'étaient déplacés en 402 vers les régions du haut-Danube, face aux possessions des Romains dans ce qui est aujourd'hui la Suisse. Les Sillings pâtirent lourdement des campagnes des Romains et des Wisigoths organisées par Flavius Constantius après 416, qui menèrent à la capture de leur roi Frédibald. Les survivants lièrent leur sort à celui de la dynastie des Hasdings.

Skires : groupe germanophone qui, d'une manière ou d'un autre, émergea probablement au moment de l'expansion germanique vers la mer Noire. Ils étaient associés aux Goths au III^e siècle. Au moins deux groupes distincts de Skires furent ensuite conquis par les Huns. L'un fit partie des troupes d'Uldin en 408-409, avant d'être installé sur le sol romain après la défaite de leur chef ; lors du naufrage de l'empire hunnique, un second groupe forma brièvement, sous la conduite d'Édécon, un royaume indépendant sur le cours du moyen-Danube, avant d'être détruit par les Ostrogoths dans les années 460. Le fils d'Édécon, Odoacre, s'enfuit ensuite vers l'Italie encore sous contrôle romain en compagnie d'autres réfugiés.

Stilicon : général en charge de l'empire d'Occident entre 395 et 408. Issu à la deuxième génération d'un général romain d'origine vandale, il accrut son influence à la cour d'Orient et prit le contrôle de l'Occident à la mort soudaine de l'empereur Théodose I^{er}, gouvernant au nom de son jeune fils Honorius. Il avait d'abord essayé d'unir l'Orient et l'Occident, mais avait renoncé à cette ambition vers 400 ; après quoi il s'efforça de se cramponner au pouvoir face à deux attaques distinctes des Goths sur l'Italie : celle d'Alaric en 401-402 et celle de Radagaise en 405-406. Il surmonta ces tempêtes, mais ne sut pas trouver de réponse aux bouleversements induits par la traversée du Rhin de 406 et aux coups d'État qui éclatèrent en réaction en Bretagne et en Gaule (**voir [Constantin III](#)**). Stilicon perdit la confiance d'Honorius quand Alaric revint aux portes de l'Italie en 407-408 et il fut renversé par un coup d'État organisé par Olympios. Il préféra accepter la déposition et la mort plutôt que de lutter pour sa survie.

Suèves : terme collectif pour désigner des groupes germanophones occupant la partie nord-ouest de la grande plaine hongroise. Longtemps clients de l'empire romain, ils participèrent, pour certains d'entre eux, à la traversée du Rhin de 406 et s'établirent ensuite au nord-ouest de l'Espagne. Les autres restèrent dans leurs anciens repaires, furent conquis par les Huns et reprirent brièvement leur indépendance à la fin de la décennie 450. Ils étaient composés d'une myriade de petites entités comme les Quades ; mais, avant 406, ils ne semblent pas avoir fonctionné comme un groupe fédératif. Tant ceux qui étaient restés sur leur lieu d'origine que ceux qui l'avaient quitté édifièrent des structures politiques plus unifiées au V^e siècle.

Symmachus, Quintus Aurelius (Symmaque) : sénateur romain, auteur d'un copieux recueil de longues lettres, ainsi que d'une série de discours nettement moins bien préservés. Son existence et ses écrits nous offrent une vision approfondie des attitudes et du mode de vie des Romains de l'empire tardif.

Tervinges : nom d'un groupe gothique au IV^e siècle, installé en Moldavie et en Valachie, au plus près de la frontière romaine sur le bas-Danube. C'est l'une des entités qui émergèrent à la faveur de l'expansion gothique du III^e siècle en direction de la mer Noire. Elle était composée d'une confédération de rois présidée par un « juge », dont le pouvoir semble s'être transmis par voie héréditaire à l'intérieur d'une même famille. Clients de Rome, les Tervinges tentèrent d'alléger le plus qu'ils purent les clauses que l'empire leur avait imposées (**voir [Athanasius](#)**). La confédération vola en éclats face à la pression hunnique, et la majorité des Tervinges finit par s'intégrer au nouveau grand regroupement wisigothique (**voir [Fritigern](#) et [Alaric](#)**).

Thémistios : philosophe et propagandiste de l'empire romain d'Orient. Il servit une série d'empereurs d'Orient à partir du milieu de la décennie 350 et jusqu'au milieu de la décennie 380. Ses discours étaient destinés à faire approuver la politique impériale, en particulier devant le Sénat de Constantinople ; ils contiennent une masse d'informations sur l'évolution des stratégies à l'égard des Goths sous les règnes des empereurs Valens et Théodose I^{er}.

Théodoric l'Amale : il compléta l'œuvre de son oncle Valamir, en unifiant les forces des Goths (dont il avait reçu la direction de son oncle) à un autre groupe d'une taille comparable, et créa ainsi le grand regroupement ostrogoth. Il conduisit son armée en Italie en 489, vainquit Odoacre et se proclama roi en Italie, où il régna de 489 à 526.

Théodoric I^{er} : roi des Wisigoths de 418 à 451. Il succéda à Vallia et périt à la bataille des Champs catalauniques face aux hordes hunniques d'Attila.

Théodoric II : roi des Wisigoths de 453 à 466. Il soutint le régime d'Avitus et se contenta en général de favoriser les intérêts wisigothiques, tout en militant pour l'existence d'un État romain en Occident. Il fut assassiné et supplanté par son frère Euric, qui voulait pour les Wisigoths un avenir indépendant de la persistance de l'État romain en Occident.

Théodose I^{er} : empereur romain de 379 à 395. Au départ, il fut choisi par Gratien hors dynastie, comme successeur de l'empereur Valens en Orient, et il devait conduire la guerre contre les Goths après Andrinople. Il échoua dans cette mission, mais réussit à s'installer à Constantinople, étendit son pouvoir sur la totalité de l'empire et vainquit deux usurpateurs prétendant au trône d'Occident : Maximus et Eugène. Aux termes du traité de 382, il utilisa les Goths dans ces luttes et passa une grande partie de son règne à gérer les relations entre eux et l'État romain. Il contribua également aux ultimes pas de l'État romain vers une complète christianisation, édictant une législation violemment antipaïenne et procédant à la destruction de temples.

Théodose II : empereur romain de 408 à 450. Petit-fils de Théodose I^{er}, il hérita le trône de son père Arcadius alors qu'il était mineur, mais ne prit jamais en main les rênes du pouvoir. Sous son règne, l'Orient prêta une aide considérable à l'Occident, en particulier à Honorius vers 410, puis il plaça Valentinien III sur le trône en 425 et envoya Aspar en Afrique dans les années 430. Les derniers temps du règne de Théodose II furent consacrés à affronter la menace d'Attila. C'est aussi durant son règne, en 438, que le *Code théodosien* fut achevé.

Théophane : fonctionnaire en Égypte vers 320. Les *Archives de Théophane* offrent de précieux aperçus sur la lourdeur des opérations de gestion gouvernementale dans l'empire tardif.

Thuringes : groupe germanophone de la période romaine tardive, qui donna son nom à la Thuringe en Allemagne moderne. Ils durent partiellement tomber sous la coupe d'Attila et furent un des groupes vaincus

par Clovis quand il fonda le royaume franc.

Trévires : groupe germanophone conquis par César et à l'origine de la révolte qui anéantit la troupe de Cotta en 54 avant Jésus-Christ. Ils suivirent ensuite un parcours typique de romanisation : de hauts personnages trévires devinrent citoyens romains en rivalisant de largesses pour embellir Trèves, leur nouvelle capitale, avec des édifices publics romains et pour construire des résidences rurales – des villas – à la romaine.

Uldin : chef hun actif dans la première décennie du v^e siècle. C'est une figure mal connue qui érigea sa puissance au nord du Danube en incorporant des groupes sujets comme les Skires, tout en agissant comme allié des Romains : ainsi prêta-t-il assistance à Stilicon dans sa victoire sur Radagaise. Uldin envahit ensuite le territoire de l'empire d'Orient, où il subit une véritable déroute. Cette facile victoire impériale laisse à penser qu'il n'était pas le précurseur d'Attila : en effet, il ne contrôlait pas un large corps unifié de Huns ; d'ailleurs, la plupart des Huns étaient encore établis bien plus à l'est à cette époque.

Valamir : chef ostrogoth. Il débuta le processus qui déboucha sur l'avènement d'un deuxième grand regroupement gothique, les Ostrogoths, en unissant une série de bandes de guerriers goths qui avaient précédemment été enrôlés dans l'empire hunnique d'Attila. Il se dota ainsi d'une assise suffisamment importante pour établir un royaume gothique indépendant au moment où l'empire d'Occident s'effondrait et pour obtenir de modestes subsides de la part de l'État romain d'Orient. Il mourut dans les guerres de la région du moyen-Danube, dans la décennie 460 ; après quoi son neveu Théodoric l'Amale continua à accroître la force militaire de ce nouveau regroupement.

Valens : empereur romain d'Orient de 364 à 378. Choisi par son frère Valentinien I^{er}, il régna au milieu des luttes contre les usurpateurs, contre les Goths Tervinges sous la conduite d'Atharic et contre les Perses. La plus grave crise éclata en 376, quand, sous la pression de la poussée hunnique, les Goths tervinges et greuthunges arrivèrent sur le Danube. Valens mourut en les combattant deux ans plus tard à Andrinople.

Valentinien I^{er} : empereur romain d'Occident de 364 à 375. En 369, il reçut l'ambassade sénatoriale conduite par Symmaque qui lui apportait la couronne d'or à Trèves. Il s'efforça de découvrir la vérité sur les plaintes de mauvais gouvernement concernant la cité de Leptis Magna en Afrique du Nord. Il était connu pour sa dureté envers les barbares, au point qu'il mourut d'une apoplexie provoquée par des ambassadeurs sarmates et quades qui n'avaient pas manifesté assez d'humilité. Cela ne l'avait pas empêché de trouver un arrangement avec le roi suprême des Alamans, Macrien, quand la situation l'avait requis.

Valentinien III : empereur romain d'Occident de 425 à 455. Fils de Galla Placidia et de Flavius Constantius, il devint empereur à l'âge de six ans, grâce à l'appui d'un corps expéditionnaire envoyé d'Orient par Théodose II. Il resta un empereur engoncé dans l'étiquette et ne prit jamais les rênes du pouvoir effectif qui, pendant le plus clair de son règne, fut aux mains d'Aétius. Valentinien finit par se décider à assassiner Aétius en 454, quand ce dernier cessa d'être indispensable du fait de la mort d'Attila. Mais, même alors, Valentinien ne gouverna pas réellement l'empire. Il fut lui-même assassiné l'année suivante.

Vallia : roi wisigoth de 415 à 418. Le pouvoir lui échut dans le chaos engendré par la défaite d'Athaulf, qui mit fin aux ambitions démesurées de ce dernier sur le rôle des Wisigoths au sein de l'empire d'Occident. Vallia négocia avec Flavius Constantius un accord aux termes duquel les Wisigoths seraient installés en Aquitaine et, en échange, participeraient aux côtés des Romains au combat contre les Vandales, les Alains et les Suèves, qui avaient franchi le Rhin en 406 et étaient désormais établis en Espagne. Après la mort de Vallia, la

complète mise en œuvre de l'accord revint à Théodoric I^{er}, sans lien de parenté avec Vallia. Ce dernier, en revanche, était le grand-père maternel de Ricimer.

Varus, P. Quinctilius : général romain et homme politique. Il doit sa notoriété à l'anéantissement de son armée (trois légions plus les troupes auxiliaires, sans doute quelque vingt mille hommes au total) à la bataille de la forêt de Teutobourg, en 9 après Jésus-Christ, sous les coups d'une coalition créée par Arminius. Varus se suicida.

Venance Fortunat : poète latin. Ayant reçu une éducation classique en Italie, il jouit en Gaule d'une grande faveur à la fois parmi les aristocrates francs et parmi les aristocrates romains, dans les cours d'une série de rois francs de la fin du VI^e siècle. Son succès montre que le respect pour les valeurs de la littérature classique survécut en Gaule, même si le système éducatif classique avait disparu.

Wisigoths : premier des nouveaux regroupements gothiques au V^e siècle. Il fut créé en 395 par Alaric, sous le règne duquel fut achevée l'unification définitive, entre autres, des Tervinges et des Greuthunges de 376 avec les survivants de l'attaque de Radagaise contre l'Italie en 405-406. Le nouveau regroupement eut ensuite une série de chefs. Finalement, en 418, les Wisigoths s'installèrent dans la vallée de la Garonne, en Aquitaine. À partir de ce noyau central, ils étendirent leur pouvoir, en particulier sous Théodoric II et Euric après 450. Le territoire wisigothique passa du statut d'implantation d'alliés au statut de royaume indépendant, quand s'épuisèrent les recettes fiscales destinées aux structures centrales de l'État romain d'Occident.

Wulfila : apôtre des Goths. Il naquit au sein d'une communauté de prisonniers romains chez les Goths tervinges au début du IV^e siècle. Quand le christianisme devint un élément de la diplomatie entre Goths et Romains, il fut d'abord ordonné évêque pour le territoire des Tervinges, mais en fut expulsé peu de temps après. Il créa une forme d'écriture pour la langue gotique et continua à traduire la Bible après son expulsion. Il joua un rôle important dans les disputes doctrinales chrétiennes au milieu du IV^e siècle.

Zénon : empereur romain d'Orient de 474 à 491. Général isaurien, il accéda au pouvoir grâce à son mariage au sein de la famille impériale. Il défit l'usurpateur Basiliscus (474-476) au terme d'une longue lutte et répondit au nom de l'empire d'Orient aux ambassades envoyées par Odoacre, qui sonnèrent le glas de l'empire d'Occident. Les dernières années de son règne correspondent au moment où Théodoric l'Amale unit le nouveau grand regroupement des Ostrogoths sur le territoire de l'empire romain d'Orient. Zénon négocia leur départ pour l'Italie en 488-489.

Zosime : historien de l'empire romain d'Orient actif au VI^e siècle. Il constitue une de nos principales sources pour l'histoire du IV^e et du début du V^e siècle, car il fit un usage massif des histoires d'Eunape et Olympiodore, contemporains des faits.

CHRONOLOGIE

DIRIGEANTS*

Empereurs romains d'Occident	Empereurs romains d'Orient	Non romains
Valentinien I ^{er} (364-375)	Valens (364-378)	Athanaric, <i>iudex</i> des Goths Tervinges (vers 360-375, † vers 381)
Gratien (375-383)	Théodose I ^{er} (379-395)	
<i>Maximus</i> (383-388)		
<i>Valentinien II</i> (383-392)		
<i>Eugène</i> (392-394)		
Honorius (395-423)	Arcadius (395-408)	Alaric, fondateur et chef des Wisigoths (vers 395-411)
<i>Constantin III</i> (vers 406-411)	Théodose II (408-450)	
<i>Flavius Constantius</i> (421)		
<i>Jean</i> (423-425)		
Valentinien III (425-455)		Genséric, chef de la coalition des Vandales et des Alains (427-477)
<i>Pétronius Maximus</i> (455)	Marcien (451-457)	Attila le Hun (vers 440-453)
<i>Avitus</i> (455-456)		
Majorien (457-461)	Léon I ^{er} (457-474)	Valamir, chef des Goths de Pannonie (vers 455-467)
<i>Libius Sévère</i> (461-465)		
Anthémius (467-472)		Euric, créateur du royaume des Wisigoths (467-483)
<i>Olybrius</i> (472)	Zénon (474-491)	Gondebaud, roi des Burgondes (474-?)
<i>Glycérius</i> (473-474)	<i>Basiliscus</i> (474-476)	
Julius Népos (474-475)		Théodoric, créateur et chef des Ostrogoths (474-526)

Romulus Augustule (475-476)		Odoacre, roi en Italie (476-493)

ÉVÉNEMENTS

Vers 350 : les offensives des Huns contre les Alains et contre les Goths greuthunges, respectivement à l'est et à l'ouest du Don, déstabilisent les régions au nord et à l'est de la mer Noire.

Automne (?) 375 : après la mort d'un de leurs chefs au combat, un important groupe de Greuthunges se déplace vers l'ouest et pénètre dans le territoire de leurs voisins, les Goths tervinges.

Fin (?) de l'été 376 : des Greuthunges et une « part plus importante » de Tervinges arrivent sur le Danube et demandent asile au sein de l'empire romain.

377-382 : guerre gothique au sud du Danube.

Fin de l'hiver-début du printemps 377 : début de la révolte des Tervinges ; l'armée des Greuthunges force le passage au travers du Danube.

377-378 : première phase de la guerre gothique, limitée à l'est des Balkans.

24 août 378 : bataille d'Andrinople ; mort de Valens.

379-381 : la deuxième phase de la guerre gothique se répand à l'ouest des Balkans.

3 octobre 382 : un traité de paix met fin à la guerre ; des Tervinges et des Greuthunges s'installent dans les Balkans dans des conditions relativement généreuses.

386 : d'autres Greuthunges tentent de franchir le Danube ; ils sont vaincus par Théodose I^{er} et installés en Asie mineure dans des conditions peu favorables.

387-388 : Théodose I^{er} vainc Maximus ; des Goths des Balkans prennent part à la guerre ; quelques révoltes.

392-393 : Théodose I^{er} vainc Eugène ; des Goths des Balkans s'impliquent à nouveau dans le conflit ; nouvelles révoltes.

Vers 395-411 : Alaric règne sur les Tervinges et ceux des Greuthunges concernés par le traité de 382.

395-396 : première grande offensive des Huns contre l'empire romain au travers du Caucase (l'empire perse est aussi gravement touché).

395-397 : première révolte d'Alaric.

397 : traité entre Alaric et Eutrope ; Alaric devient général romain, commandant en Illyrie.

399 : chute d'Eutrope ; fin de l'accord de paix.

401-402 : première invasion de l'Italie par Alaric ; batailles de Pollentia et Vérone.

Vers 405-408 : deuxième vague d'invasions de l'empire romain causée par les Huns, touchant des régions à l'ouest des Carpates.

405-406 : traité entre Alaric et Stilicon ; Radagaise envahit l'Italie en passant par les cols autrichiens, il est vaincu et tué ; nombre de ses partisans sont vendus en esclavage, tandis que l'élite des guerriers est enrôlée dans l'armée romaine.

31 décembre 406 : les envahisseurs du Rhin – Vandales, Alains, Suèves et de plus petits groupes – franchissent la frontière de l'empire romain sur le haut-Rhin.

407 : Constantin III conduit les armées romaines stationnées en Bretagne et en Gaule contre les envahisseurs du Rhin.

407-409 : les envahisseurs du Rhin ravagent la Gaule, puis franchissent les Pyrénées et pénètrent en Espagne.

408 (?) : le chef hun Uldin envahit l'empire d'Orient.

408-411 : deuxième invasion de l'Italie par Alaric ; création des Wisigoths par addition des partisans de Radagaise aux Tervinges et aux Greuthunges concernés par le traité de 382.

20 août 410 : Alaric met Rome à sac.

Vers 410-411 (?) : les provinces britanniques se révoltent contre Constantin III (?).

411-421 : Flavius Constantius domine l'empire d'Occident.

411 : Alaric meurt et Athaulf lui succède ; Olympiodore se rend en ambassade auprès du principal groupe des Huns, à ce moment établi en Europe centrale (?). Flavius Constantius élimine Constantin III et les autres usurpateurs.

412 : les envahisseurs du Rhin se partagent les provinces hispaniques.

412-413 : Honorius envoie une lettre aux provinciaux de Bretagne, leur signifiant que les armées romaines centrales ne peuvent plus les défendre.

413-416 : Flavius Constantius affaiblit Athaulf (tué par trahison en 415) pour contraindre les Wisigoths à passer une nouvelle alliance avec l'empire d'Occident ; début de leur installation en Aquitaine.

416-418 : les campagnes conjointes des Wisigoths et des Romains mettent fin à l'indépendance des Alains et des Vandales sillings en Espagne ; les survivants s'assemblent sous le pouvoir des Vandales hasdings pour créer un grand regroupement de Vandales et d'Alains.

421 : promotion à la pourpre, puis mort de Flavius Constantius.

423 : mort d'Honorius ; coup d'État de Jean.

422-429 : les Vandales et les Alains ont les mains libres en Espagne ; menés depuis 427 par Genséric, ils se transfèrent au Maroc. Les Suèves prennent le contrôle de l'Espagne du Nord-Ouest (Galice).

425 : l'armée romaine d'Orient place Valentinien III, âgé de six ans, sur le trône d'Occident.

425-433 : lutte pour le pouvoir à la cour de Valentinien III ; elle se termine avec la victoire d'Aétius sur ses rivaux, les généraux Félix et Boniface ; éclipse partielle de l'influence de Galla Placidia, mère de l'empereur.

433-454 : Aétius domine l'empire d'Occident.

435 : les Vandales et les Alains distribuent des terres en Numidie et en Maurétanie.

436 : les armées d'Aétius éliminent les bagaudes dans le Nord-Ouest de la Gaule.

436-437 : destruction par les Huns du royaume burgonde, aux deux extrémités du haut-Rhin ; Aétius établit les survivants sur le territoire romain autour du lac de Genève.

436-439 : la guerre d'Aétius contre les Wisigoths dans le Sud-Ouest de la Gaule se termine par un nouveau traité.

438-441 : les Suèves, sous la conduite de leur roi Réchila, s'emparent des provinces de Bétique et de Carthage.

Septembre 439 : les Vandales et les Alains s'emparent de Carthage, capitale de l'Afrique du Nord romaine, et des provinces de Proconsulaire et de Byzacène.

Vers 440-453 : Attila devient chef suprême des Huns.

441-442 : la première invasion par Attila de l'Est des Balkans romains oblige à rappeler l'armée romaine d'Orient qui devait prendre part à l'expédition de Sicile, destinée à récupérer les provinces d'Afrique du Nord.

444 : le traité passé entre l'empire d'Occident et Genséric reconnaît sa domination sur la Proconsulaire, la Byzacène et la Numidie.

445 (?) : Attila tue son frère Bléda et exerce seul le pouvoir sur les Huns.

446 (?) : ultime appel des provinciaux de Bretagne, réclamant l'assistance de l'empire romain contre les Saxons et autres envahisseurs.

447 : deuxième invasion par Attila de l'Est des Balkans romains ; lourdes défaites romaines sur la rivière Utus et dans la Chersonèse.

448 : Priscus participe à une ambassade destinée à assassiner Attila.

450 : Attila offre à Constantinople un traité avantageux.

451 : Attila envahit la Gaule ; vers la fin juin (?), il est vaincu par une armée conduite par Aétius, formée de la coalition des Romains, des Burgondes, des Wisigoths et des Francs aux Champs catalauniques.

452 : Attila envahit l'Italie et saccage des cités dont Milan ; il bat en retraite, car la maladie et le harcèlement des Romains affaiblissent son armée.

453-469 : effondrement de l'empire hunnique d'Attila.

453 : mort d'Attila.

Été 454 (?) : bataille de la Nedao ; les Gépides sont le premier groupe sujet à se libérer de la domination hunnique.

21 ou 22 septembre 454 : meurtre d'Aétius par Valentinien III.

16 mars 455 : meurtre de Valentinien III par Pétronus Maximus, proclamé Auguste le lendemain.

Fin mai 455 : sac de Rome par les armées de Genséric ; le 31 mai, Pétronus Maximus est tué alors qu'il fuyait la cité ; Genséric annexe la Tripolitaine, la Sardaigne et les Baléares à son royaume.

9 juillet 455 : Avitus est proclamé empereur d'Occident par les sénateurs gallo-romains avec l'appui des Wisigoths du roi Théodoric II.

Fin des années 450 (?) : saint Séverin se met à l'œuvre en Norique.

17 octobre 456 : Bataille de Plaisance et déposition d'Avitus.

1^{er} avril 457 : Majorien devient empereur d'Occident.

459 : les Goths de Pannonie conduits par Valamir, à présent unis et indépendants de la puissance hunnique, envahissent le territoire de l'empire romain d'Orient auquel ils extorquent un tribut annuel de trois cents livres d'or.

461-472 : Ricimer domine le jeu politique central de l'empire d'Occident.

Été 461 : défaite en Espagne du corps expéditionnaire de Majorien à destination de l'Afrique du Nord, suivie le 2 août par sa déposition et par son exécution le 7. La domination de Ricimer sur l'Italie est incontestée.

19 novembre 461 : nommé par Ricimer, Libius Sévère devient empereur d'Occident.

14 novembre 465 : mort de Libius Sévère.

466 : Euric tue et dépose Théodoric II, puis devient roi des Wisigoths.

467 : Dengizic, fils d'Attila, guerroye contre l'empire d'Orient.

12 avril 467 : au terme de longues négociations entre Ricimer et Constantinople, Anthémius est proclamé empereur d'Occident.

468-476 : l'empire d'Occident se disloque.

Juin (?) 468 : défaite de l'ultime expédition conjointe des empires d'Orient et d'Occident contre le royaume vandale.

469 : la tête de Dengitric est exposée en public à Constantinople ; Ernakh, dernier survivant des fils d'Attila, trouve refuge sur le territoire de l'empire d'Orient au sud du Danube. Les armées d'Euric font progresser la frontière du royaume wisigothique vers le nord de la Loire.

Avril 472 : Olybrius est proclamé empereur d'Occident par Ricimer.

11 juillet 472 : au terme d'une guerre civile, meurtre d'Anthémius par Gondebaud, allié de Ricimer.

18 août 472 : mort de Ricimer.

2 novembre 472 : mort d'Olybrius.

473-475 : Sidoine Apollinaire et ses amis tentent de préserver l'Auvergne d'une annexion par les Wisigoths au sein d'un empire croulion d'Occident.

473-489 : les campagnes de Théodoric l'Amale, neveu de Valamir, à l'est des Balkans romains débouchent sur la création d'un grand regroupement des Ostrogoths.

3 mars 473 : Glycérius est proclamé empereur d'Occident. L'armée d'Euric s'empare de Tarragone en Espagne.

Avant juin 474 : Gondebaud abandonne la politique impériale et devient roi conjoint des Burgondes.

19 ou 24 juin 474 : Glycérius est déposé par Julius Népos et devient évêque de Salone ; Julius Népos se proclame empereur d'Occident.

28 août 475 : attaqué par Oreste, Julius Népos se retire en Dalmatie.

31 octobre 475 : Oreste proclame son fils Romulus Augustule empereur d'Occident.

476 : après l'exécution de son père Oreste le 28 août et de son oncle Paul le 4 septembre, **Romulus Augustule, dernier empereur romain d'Occident, est déposé**. Odoacre renvoie les emblèmes impériaux à Constantinople, déclarant à l'empereur Zénon que l'Occident n'a plus besoin d'empereur. Désormais, le royaume wisigothique d'Euric contrôle entièrement la péninsule Ibérique, à l'exception du Nord-Ouest, et annexe de surcroît Arles et le reste de la Provence.

481/482-507 : les campagnes de Clovis débouchent à la fois sur l'unification des Francs et l'extension de leur domination sur toute l'ancienne Gaule romaine.

Janvier 482 : mort de saint Séverin.

489-493 : Théodoric l'Amale conquiert l'Italie, après avoir vaincu et déposé Odoacre.

*. En italique les usurpateurs, c'est-à-dire des empereurs non reconnus par l'autre moitié de l'empire. Quelques usurpateurs mineurs d'Occident, qui n'étendirent jamais leur puissance au-delà d'un cercle local, n'ont pas été retenus.

GLOSSAIRE

adoratio : cérémonie impériale, qui consistait à baiser la robe pourpre de l'empereur, réservée aux plus hauts dignitaires ou aux favoris.

agri deserti : « Champs désertés. » On comprenait l'expression comme désignant des terres auparavant cultivées, mais qui avaient cessé d'être exploitées sous l'empire tardif. On pense maintenant qu'il s'agissait d'une catégorie fiscale correspondant à des terres qui ne produisaient aucun revenu pour le fisc impérial et n'en avaient peut-être jamais produit.

alae : cavalerie auxiliaire romaine composée de non-citoyens au Haut-Empire.

annona militaris : nouvelle taxe sur la production économique régularisée sous Dioclétien à la fin du III^e siècle, souvent prélevée en nature bien qu'elle ait pu être commuée en versement d'or.

aurum coronarium : « couronne d'or » ; versement, en principe volontaire, d'or fondu en forme de couronne, opéré individuellement par des cités. Il avait lieu lors de l'accession d'un empereur, puis tous les cinq ans à la date anniversaire.

Baïes : station balnéaire fréquentée par les Romains riches et célèbres sur la baie de Naples ; très appréciée de Symmaque.

bail emphytéotique : contrat favorable pour les tenanciers, leur conférant pour une durée quasiment permanente la possession de terres, qui pouvaient être transmises par héritage ou vendues à un tiers.

barbaricum : « terre des barbares » ; terme générique pour tout lieu hors de l'empire.

civitas (pl. civitates) : territoire d'une cité ; unité de base administrative, constituée d'un centre urbain et d'un arrière-pays rural, caractéristique de l'empire tardif.

clarissimus (pl. clarissimi) : « très célèbre » ; qualificatif réservé initialement aux sénateurs romains et qui devint le titre honorifique auquel prétendaient tous les officiels, civils ou militaires, aux termes des statuts réformés par les empereurs Valentinien I^{er} et Valens en 367. En dépit de son sens littéral, l'adjectif désignait le moins élevé des trois rangs sénatoriaux qui émergèrent à la fin du IV^e siècle (**voir [illustris](#) et [spectabilis](#)**).

Codex argenteus : copie luxueuse, réalisée au VI^e siècle, de la traduction des quatre Évangiles en gotique par Wulfila ; aujourd'hui conservée à la bibliothèque universitaire d'Uppsala en Suède.

Codex theodosianus : le *Code théodosien* ; un recueil de législation impériale produit par l'empereur Théodose II, couvrant les nouvelles lois de 300 à 440 après Jésus-Christ.

cohortales : fonctionnaires, parfois aisés, de l'administration impériale.

cohortes : unités de l'infanterie auxiliaire romaine, composées de non-citoyens dans la période du Haut-Empire.

coloni : paysans tenanciers romains, toujours plus liés à leurs terres sous l'empire tardif.

comes rei militaris : commandant de l'armée de campagne romaine de haut rang, mais pas commandant en chef (**voir [comitatenses](#), [magister militum](#)**). Les uns avaient des responsabilités régionales comme *comes Africae* ou

comes Thraciae ; d'autres commandaient des sections de l'armée de campagne centrale.

comes domesticorum : « comte des domestiques » ; commandant des régiments d'élite de l'armée de campagne.

comes ordinis tertii : « comte de troisième classe. » Les comtes (pl. *comites*) formaient un ordre de compagnons de l'empereur créé par Constantin I^{er}, avec trois grades.

comitatenses : troupes de l'armée de campagne mobile romaine ; les unes cantonnées au centre, d'autres sur les principales frontières (Rhin, Danube et Orient). Elles étaient mieux payées que les troupes de garnison (**voir [limitanei](#)**).

consul : au départ, magistrat en chef détenant le pouvoir exécutif dans la République romaine, élu pour un an.

Sous l'empire tardif, le consul était encore en charge pour un an, mais était nommé par l'empereur. Dépourvu de pouvoir exécutif, le titre était le suprême honneur dans la vie publique, mis à part le titre impérial.

contubernium : unité de base de l'armée romaine sous le Haut-Empire, à savoir une section de huit hommes partageant la même tente.

cura palatii : « soin du palais » ; charge d'un haut dignitaire responsable du palais aux IV^e et V^e siècles.

curia : conseil urbain des propriétaires fonciers romains qui administrait la *civitas* ; ses membres étaient appelés décurions ou *curiales*.

cursus honorum : échelle de carrière d'un sénateur romain.

cursus publicus : système de transport jalonné de relais, destiné aux officiels voyageant au sein de l'empire romain.

deditio : reddition de barbares face à la puissance romaine. Les clauses imposées après la reddition pouvaient substantiellement varier.

***denarius* (pl. *denarii*)** : monnaie d'argent romaine commune, utilisée jusqu'à la fin du III^e siècle, où elle devint sans valeur.

distributio numerorum : section de la *Notitia dignitatum* d'Occident (**voir ci-dessous**), enregistrant la répartition des unités de l'armée de campagne romaine d'Occident vers 420 après Jésus-Christ.

dromon : navire de guerre ponté, mû à la rame et à la voile, de la marine romaine d'Orient.

duumviri : « deux hommes », un binôme ; magistrats en charge du pouvoir exécutif de la *curia*.

dux : « duc » ; commandant régional de *limitanei*.

***fibula* (pl. *fibulae*)** : agrafe décorative utilisée pour fermer les vêtements.

Fliehburgen : « lieux de refuge » ; terme archéologique allemand désignant des établissements encints de murs, édifiés en de nombreux endroits de l'empire au V^e siècle.

foedus : « traité » ; d'où *foederati*, « groupe étranger lié par un traité » ; terme souvent utilisé par les historiens modernes avec un sens technique univoque, alors que, de mon point de vue, la réalité était plus complexe.

Fürstengraber : « tombes princières » ; terme archéologique allemand pour désigner des sépultures d'un tel faste qu'elles semblent relever des monarques ou de ceux prétendant à un tel statut.

Germania, Germani : termes latins pour désigner l'aire comprise entre le Rhin et la Vistule ainsi que ses habitants. La région était largement dominée par des groupes germanophones, mais ils n'en vinrent jamais à former une puissance unifiée pendant la période romaine.

gladius : épée courte caractéristique des légionnaires romains.

honoratus (pl. honorati) : fonctionnaire impérial de haut rang à la retraite, appartenant de plus en plus souvent aux *clarissimi* au fil du IV^e siècle. Les *honorati* remplacèrent largement les *curiales* comme force dominante dans la société provinciale romaine.

illustris (pl. illustres) : qualificatif pour le plus élevé des trois rangs sénatoriaux à la fin du IV^e siècle (**voir** [clarissimus](#) et [spectabilis](#)).

imperator : « empereur » ; terme dérivant du titre d'un général commandant d'armée à la période républicaine.

iudex : titre adopté par le dirigeant suprême des rois qui formaient la confédération des Goths tervinges au IV^e siècle avant l'arrivée des Huns.

iugum (pl. iugera) : unité de valeur – qui ne correspondait pas à une surface – servant à évaluer les biens dans l'empire romain : assiette pour calculer l'*annona militaris*.

Jastorf (culture de) : zone archéologique marquée de vestiges matériels assez frustes, datant des derniers siècles avant Jésus-Christ, coïncidant pour l'essentiel avec la diffusion des *Germani* à cette date.

jurisconsulte : enseignant de droit du I^{er} au III^e siècle après Jésus-Christ, qui pouvait innover en matière de droit au travers de ses études de cas.

largitionales : dirigeants du service financier de l'empereur.

La Tène (culture de) : zone archéologique marquée de vestiges matériels relativement développés, en date des derniers siècles avant Jésus-Christ, coïncidant pour l'essentiel avec la diffusion des celtes à cette période.

legiones comitatenses : unités d'infanterie de l'armée de campagne sous l'empire tardif.

legiones pseudocomitatenses : *limitanei* requalifiés comme troupes d'armée de campagne au début du V^e siècle.

Lex Irnitana : constitution de la ville romaine d'Irni, typique de la constitution municipale dite « flavienne » qui définissait les rouages de la plupart des villes romaines au début de la période impériale.

libertas : « liberté », avec le sens technique de « liberté sous la protection de la loi ».

limitanei : troupes de garnison frontalières établies dans des cantonnements fixes, moins bien payées que les *comitatenses*.

magister (pl. magistri) militum : au complet, *comes et magister utriusque militiae* ; commandant de l'armée de campagne du plus haut rang. Les *magistri militum praesentales* commandaient les armées de campagne centrales et les *magistri militum per Gallias, per Thraciam, per Orientem* et *per Illyricum* commandaient les armées sur les principales frontières (respectivement la Gaule, la Thrace, l'Orient, l'Illyrie).

magister officiorum : « maître des offices » ; une sorte de chef de l'administration, un des plus importants fonctionnaires impériaux.

navicularii : membres de la guilde des armateurs, subventionnée par l'État, chargée de transporter les recettes en nature au travers de l'empire (**voir** [annona militaris](#)).

Notitia dignitatum : liste de tous les dignitaires civils et militaires et de leurs adjoints sous l'empire tardif, remontant pour l'essentiel à 395 après Jésus-Christ environ, même si sa section occidentale fut tenue à jour jusque vers 420 (**voir** [distributio numerorum](#)).

numeri : « régiments » ; terme courant pour les unités dans l'armée de l'empire tardif.

Ostrogoths : un nouveau regroupement de Goths créée par Valamir (vers 455-467) et son neveu Théodoric l'Amale (474-526) à partir de plusieurs groupes indépendants préexistants ; parfois identifié, à tort, avec les Greuthunges (auparavant dirigés par Ermanaric) qui arrivèrent sur le Danube en 376.

palatini : fonctionnaires impériaux de l'empire tardif (de *palatium*, « palais »).

pars melior humani generis : « la meilleure part du genre humain » ; expression employée par Symmaque pour désigner l'aristocratie sénatoriale de Rome.

pars rustica, pars urbana : « partie rurale » (exploitation agricole) et « partie urbaine » (pour des divertissements policés) d'une villa romaine traditionnelle.

patricius : « patricien » ; titre honorifique distinguant le commandant militaire en chef ou le haut fonctionnaire exerçant le pouvoir réel dans les coulisses de la cour au V^e siècle.

Pax romana : « paix romaine » ; désigne une période du Haut-Empire entre la fin des conquêtes et la crise du III^e siècle ; en gros, de la fin du I^{er} au début du III^e siècle.

possessores : propriétaires fonciers, constituant la classe qui dirigeait l'empire romain.

praepositus sacri cubiculi : eunuque à la tête de la maison impériale.

praesentales : voir *magister militum*.

primicerius notariorum : « chef des notaires » ; haut fonctionnaire impérial.

primicerius sacri cubiculi : haut fonctionnaire eunuque de la maison impériale.

principales : membres d'une petite élite interne à la *curia* romaine tardive, qui se servaient du conseil municipal comme levier de leur avancement et de leur profit.

proskynesis : acte cérémoniel consistant à se prosterner au sol lorsqu'on est introduit en présence de l'empereur.

Przeworsk (culture de) : zone archéologique s'étendant sur la plus grande partie de la Pologne centrale et méridionale entre le IV^e siècle avant Jésus-Christ et la naissance du Christ.

quaestor : haut fonctionnaire impérial de plus en plus spécialisé dans les affaires juridiques.

quinquennalia : anniversaire de l'intronisation impériale célébré tous les cinq ans (**voir** [aurum coronarium](#)).

rationalis Aegypti : fonctionnaire impérial en charge des manufactures d'armes et autres entreprises de l'État dans la province romaine d'Égypte.

receptio (pl. receptiones) : immigration autorisée de grande envergure sur le sol romain.

relationes (sing. relatio) : lettres officielles adressées à l'empereur par Symmaque en tant que préfet urbain de la cité de Rome.

rescrit : réponses de l'empereur, portées sur la moitié basse d'une feuille de parchemin, à des questions juridiques qui lui ont été posées sur la partie haute de la feuille. Plusieurs centaines de demandes recevaient une réponse chaque année.

Res gestae divi Saporis : « Hauts faits du divin Shahpur », consignait les victoires du roi de Perse sur les empereurs romains du III^e siècle, gravés à Naqsi Rostam, à sept kilomètres au nord de Persépolis.

romanitas : « romanité » ; terme latin pour désigner les traits caractéristiques de l'empire romain.

Sassanides : dynastie du Proche-Orient qui réunissait l'Iran et l'Irak au III^e siècle après Jésus-Christ, créant une superpuissance rivalisant avec l'empire romain.

solidus (pl. solidi) : monnaie d'or officielle à partir de Constantin I^{er}, pesant un soixante-douzième de livre. Des pièces d'un demi-*solidus* et d'un tiers de *solidus* ont aussi été frappées.

sortes Vandalorum : « lots des Vandales » ; attributions de domaines fonciers dans la province de Proconsulaire, organisées par Genséric au profit de ses hommes après la prise de Carthage en 439 et la confiscation des terres des sénateurs romains qui s'ensuivit.

spectabilis (pl. spectabiles) : rang sénatorial intermédiaire à la fin du IV^e siècle, entre *clarissimus* et *illustris*.

Tcherniakhov (culture de) : zone archéologique s'étendant sur la Valachie, la Moldavie et le Sud de l'Ukraine, des Carpates au Don, à la fin du III^e et au IV^e siècle ; construite autour de la puissance des Goths et d'autres immigrants venus du Nord, mais incluant aussi une large population indigène.

testudo : « tortue » ; formation classique de l'infanterie romaine, constituée d'un mur de boucliers et destinée à protéger les légionnaires de tous côtés, y compris au-dessus de leurs têtes.

Teutobergiensis saltus : « forêt de Teutobourg », où Arminius anéantit les trois légions de Varus.

Wielbark (culture de) : zone archéologique s'étendant sur la plus grande partie du Nord de la Pologne au I^{er} et au II^e siècle après Jésus-Christ, puis s'élargissant à l'est et au sud aux III^e et IV^e siècles.

Wisigoths : nouveau regroupement gothique créé par Alaric I^{er}, roi de 385 à 410, réunissant une partie des Tervinges et des Greuthunges (qui arrivèrent sur le Danube en demandant asile en 376) et les Goths de Radagaise (qui envahirent l'Italie en 405-406). Le terme fut souvent utilisé, à tort, pour désigner les Tervinges avant 376 (quand ils étaient conduits par Athanaric).

BIBLIOGRAPHIE

En accord avec les conventions, les éditions des œuvres classiques ne sont pas citées dans la bibliographie ; on les trouvera en langue originelle (grec ou latin) et en traduction française dans la « Collection des Universités de France », dite « Collection Budé », aux éditions Les Belles-Lettres. Tous les auteurs chrétiens sont disponibles dans la *Patrologia latina* ou la *Patrologia graeca*, dans des éditions parfois dépassées. Les plus récentes éditions (souvent les meilleures) se trouvent dans les collections « Die griechischen christlichen Schriftsteller der ersten Jahrhunderte », « Corpus scriptorum ecclesiasticorum latinorum », « Corpus christianorum » et « Sources chrétiennes » (avec traduction française).

SOURCES

- AGATHIAS, *Histoire*, éd. Keydell, 1967.
AMMIEN MARCELLIN, *Res gestae*, éd. Rolfe, 1935-1939.
Annales de Ravenne, éd. Bischoff et Koehler, 1952.
CEDRENUS, éd. Bekker, 1838-1839.
Chronica gallica de 452, éd. Mommsen, 1892.
Chronica gallica de 511, éd. Mommsen, 1892.
Chronica minora, éd. Mommsen, 1892 et 1894, 2 vol.
Chronicon paschale, éd. Dindorf, 1832.
CLAUDIEN, *Œuvres*, éd. Platnauer, 1922.
Code d'Euric, éd. Zeumer, 1902.
Codex iustinianus, éd. Kreuger, 1877.
Codex theodosianus, éd. Mommsen et Kreuger (1905).
EUNAPE, *Histoire*, éd. Blockley, 1982.
EUTROPE, éd. Santini, 1979.
GRÉGOIRE DE TOURS, *Histoires*, éd. Krusch et Levison, 1951.
HYDACE, *Chronique*, éd. Mommsen, 1894.
JEAN D'ANTIOCHE, éd. Mueller, 1851-1870.
JEAN LE LYDIEN, *Sur les mois*, éd. Wuensch, 1898.
— *id.*, *Sur les magistrats*, éd. Bandy, 1983.
JORDANÈS, *Getica*, éd. Mommsen, 1882.
— *id.*, *Romana*, éd. Mommsen, 1882.

JULIEN, *Œuvres*, éd. Wright, 1913.
Lettre d'Auxence, éd. Gryson, 1980.
 LIBANIUS, *Œuvres*, éd. Foerster, 1903-1927.
Livre des Constitutions, éd. Von Salis, 1892.
Livre de l'Histoire des Francs, éd. Krusch, 1888.
 MALALAS, éd. Dindorf, 1831.
 MARCELLINUS COMES, éd. Mommsen, 1894.
 MALCHUS, éd. Blockley, 1982.
Miracles de saint Démétrius, éd. Lemerle, 1979-1981.
Notitia dignitatum (Occident), éd. Seeck, 1876.
Notitia dignitatum (Orient), éd. Seeck, 1876.
 OLYMPIODORE DE THÈBES, éd. Blockley, 1982.
Papyrus Columbia 123, éd. W.L. Westermann et A.A. Schiller, *Apokrimata : Decisions of Septimius Severus on Legal Matters*, New York, 1954.
Papyrus d'Italie, éd. J.-O. Tjäder, *Die nichtliterarischen lateinischen Papyri Italiens aus der Zeit 445-700*, Lund, 1954-1982, 3 vol.
Passion de saint Saba, éd. Delehaye, 1912.
 PAULIN DE PELLA, *Eucharisticon*, éd. Evelyn White, 1961.
 PRISCUS, éd. Blockley, 1982.
 PROCOPE, *Œuvres*, éd. Dewing, 1914-1940.
 PROSPER TIRO, *Chronique*, éd. Mommsen, 1892.
 SIDOINE APOLLINAIRE, *Poèmes et Lettres*, éd. Anderson, 1936-1965.
 SYMMAQUE, *Œuvres*, éd. Seeck, 1883.
 SYNÉSIOS DE CYRÈNE, éd. Garzya, 1989.
 THÉMISTIOS, *Orationes*, éd. Schenkl *et al.*, 1965-1974.
 THÉOPHANE, *Chronographia*, éd. Niebuhr, 1839-1841.
 THÉOPHYLACTE SIMOCATTA, *Histoire*, éd. De Boor et Wirth, 1972.
 VICTOR DE VITA, *Histoire de la persécution en Afrique*, éd. Kalm, 1879.
Vie de saint Épiphanes, éd. Vogel, 1885.
Vie de saint Séverin, éd. Noll et Vetter, 1963.
 ZOSIME, *Histoire*, éd. Paschoud, 1971-1981.

ÉTUDES

ADCOCK, F.E., *Caesar as Man of Letters*, Cambridge, 1956.
 ALEXANDER, P.J., *The Patriarch Nicephorus of Constantinople : Ecclesiastical Policy and Image Worship in the Byzantine State*, Oxford, 1958.
 AMORY, P., « The Meaning and Purpose of Ethnic Terminology in the Burgonde Laws », *Early Medieval Europe*, 2/1, 1993, p. 1-21.
 —, *People and Identity in Ostrogothic Italy 489-554*, Cambridge, 1997.
 ALFÖLDY, G., *Noricum*, Londres, 1974.

- ANDERSON, W.B., (éd.), *Sidonius Apollinaris Poems and Letters*, Londres, 1936-1965.
- ARNHEIM, M.T.W., *The Senatorial Aristocracy in the Later Roman Empire*, Oxford, 1972.
- AUSENDA, G., *The Burgondes : An Ethnographic Perspective*, Londres.
- , *The Vandals : An Ethnographic Perspective*, Londres.
- BACHRACH, B.S., *A History of the Alans in the West*, Minneapolis, 1973.
- BALDWIN, B., « Priscus of Panium », *Byzantion*, 50, 1980, p. 18-61.
- BANDY, A.C., (éd.), *John Lydus de Magistratibus Populi Romani*, Philadelphie, 1983.
- BARADEZ, J., *Fossatum Africae : recherches aériennes sur l'organisation des confins sahariens à l'époque romaine*, Paris, 1949.
- BARNES, T.D., « Statistics and the Conversion of the Roman Aristocracy », *Journal of Roman Studies*, 85, 1995, p. 135-147.
- BARNISH, S.J.B., « Taxation, Land and Barbarian Settlement in the Western Empire », *Papers of the British School at Rome*, 54, 1986, p. 170-195.
- BARROW, R.H., (éd.), *Prefect and Emperor : The Relationes of Symmachus, AD 384*, Oxford, 1973.
- BARTHOLOMEW, P., *Aspects of the Notitia Dignitatum*, Oxford, 1976.
- BASSETT, S., *The Origins of Anglo-Saxon Kingdoms*, Leicester, 1989.
- BAYNES, N.H., « The Decline of the Roman Empire in Western Europe : Some Modern Explanations », *Journal of Roman Studies*, 33, 1943, p. 29-35.
- BEKKER, I., *Georgius Cedrenus Ioannis Scylitzæ*, Bonn, 1838-1839, 2 vol.
- BIELER, L., *Eugippius : The Life of Saint Severin*, Washington DC, 1965.
- BIERBRAUER, V., « Zur chronologischen, soziologischen und regionalen Gliederung des ostgermanischen Fundstoffs des 5. Jahrhunderts in Südosteuropa », dans WOLFRAM et DAIM, 1980, p. 131-142.
- , « Ostgermanische Oberschichtgräber der römischen Kaiserzeit und des frühen Mittelalters », dans *Peregrinatio gothica*, 2, Lodz, 1989 (Archaeologia baltica, VIII), p. 40-106.
- BIRD, H.W., (trad.), *Eutropius Breviarium*, Liverpool, 1993.
- BISCHOFF, B., et KOEHLER, W., « The Annals of Ravenna », *Studi romagnoli*, 3, 1952, p. 1-17.
- BLOCKLEY, R.C., « Dexippus and Priscus and the Thucydidean Account of the Siege of Plataea », *Phoenix*, 26, 1972, p. 18-27.
- , (éd.), *The Fragmentary Classicising Historians of the Later Roman Empire : Eunapius, Olympiodorus, Priscus and Malchus*, 1982, vol. II, Liverpool.
- , *East Roman Foreign Policy : Formation and Conduct from Diocletian to Anastasius*, Leeds, 1992.
- BOISSIER, G., *La Fin du paganisme*, vol. II, Paris, 1891.
- BONA, I., *Das Hunnenreich*, Stuttgart, 1991.
- BOULNOIS, L., *La route de la soie*, Paris, 1963.
- BOWMAN, A., et WOOLF, G., (éd.), *Literacy and Power in the Ancient World*, Cambridge, 1994.
- BRADBURY, S.A., « Constantine and Anti-Pagan Legislation in the Fourth Century », *Classical Philology*, 89, 1994, p. 120-139.
- , (trad.), *Selected Letters of Libanius from the Age of Constantius and Julian*, Liverpool, 2004.
- BRAUND, D.C., *Rome and the Friendly King : The Character of Client Kingship*, Londres, 1984.
- BROWN, P.R.L., *Augustine of Hippo : A Biography*, Londres, 1967.
- , *The Cult of the Saints : Its Rise and Function in Latin Christianity*, Londres, 1981.

- , *Authority and the Sacred : Aspects of the Christianisation of the Roman World*, Cambridge, 1995.
- , *The Rise of Western Christendom : Triumph and Diversity, AD 200-1000*, Oxford, 1996.
- BROWNING, R., « Where Was Attila's Camp ? », *Journal of Hellenic Studies*, 1953, p. 143-145.
- BRUGGISSER, P., *Symmaque, ou le rituel épistolaire de l'amitié littéraire : recherches sur le premier livre de la correspondance*, Fribourg, 1993.
- BURGESS, R., (trad.), *The Chronicle of Hydatius and the Consularia Constantinopolitana*, Oxford, 1993.
- BURY, J.B., *The Invasion of Europe by the Barbarians*, Londres, 1928.
- CALLU, J.P., *Symmaque, Lettres : texte établi, traduit et commenté*, Paris, 1972-2002.
- CALO LEVI, A., *Barbarians on Roman Imperial Coins and Sculpture*, New York, 1952 (Numismatic Notes and Monographs, 123).
- CAMERON, A.D.E., « Rutilius Namatianus, St Augustine, and the Date of the *De Reditu* », *Journal of Roman Studies*, 57, 1967, p. 31-39.
- , *Claudian : Poetry and Propaganda at the Court of Honorius*, Oxford, 1970.
- , et LONG, J., *Barbarians and Politics at the Court of Arcadius*, Berkeley, 1993.
- CAMERON, Averil, et al. (éd.), *The Cambridge Ancient History*, 2^e éd., vol. XIV, Cambridge, 2000.
- CAMPBELL, J., *The Anglo-Saxons*, Londres, 1982.
- CASSON, L., « Belisarius' Expedition Against Carthage », dans J.H. HUMPHREY (éd.), *Carthage VII : Excavations at Carthage 1978 Conducted by the University of Michigan*, Ann Arbor, 1982, p. 23-28.
- CHAMPION, T.C., *Centre and Periphery : Comparative Studies in Archaeology*, Londres, 1989.
- CHASTAGNOL, A., *La Préfecture urbaine sous le bas-empire*, Paris, 1960.
- CHILDE, V.G., *The Aryans : A Study of Indo-European Origins*, Londres, 1926.
- , *The Dawn of European Civilization*, Londres, 1927.
- CHRISTENSEN, A., *L'Iran sous les Sassanides*, 2^e éd., Copenhague, 1944.
- CLOVER, F.M., « Flavius Merobaudes. A Translation and Historical Commentary », *Transactions of the American Philological Society*, 61, 1971, p. 1-78.
- , « Geiseric and Attila », *Historia*, 22, 1972, p. 104-117.
- , « The Family and Early Career of Anicius Olybrius », *Historia*, 27, 1978, p. 169-196.
- CORNELL, T., et MATTHEWS, J.F., *Atlas of the Roman World*, Londres, 1982.
- COURCELLE, P., *Histoire littéraire des grandes invasions germaniques*, Paris, 1964.
- COURTOIS, C., *Les Vandales et l'Afrique*, Paris, 1955.
- CRAWFORD, M., « Finance, Coinage and Money from the Severans to Constantine », *Aufstieg und Niedergang der antiken Welt*, 2/2, 1975, p. 572-575.
- CRIBB, R.J., *Nomads in Archaeology*, Londres, 1991.
- CROKE, B., « Evidence for the Hun Invasion of Thrace in AD 422 », *Greek, Roman and Byzantine Studies*, 18, 1977, p. 347-367.
- CUNLIFFE, B., *The Ancient Celts*, Oxford, 1997.
- , et ROWLEY, T., (éd.), *Oppida, the Beginnings of Urbanisation in Barbarian Europe : Papers Presented to a Conference at Oxford, October 1975*, Oxford, 1976.
- DAGRON, G., *Naissance d'une capitale : Constantinople et ses institutions de 330 à 451*, Paris, 1974.

- DAHN, F., *Die Könige der Germanen : Das Wesen des ältesten Königthums der germanischen Stämme und seine Geschichte bis auf die Feudalzeit*, Munich, 1861-1899.
- , *Ein Kampf um Rom*, Leipzig, 1877.
- DAUGE, Y.A., *Le Barbare : recherches sur la conception romaine du barbare et de la civilisation*, Bruxelles, 1981 (Latomus, 176).
- DE BOOR, C., et WIRTH, P., (éd.), *The History of Theophylact Simocatta*, Stuttgart, 1972.
- DELEHAYE, H., « Saints de Thrace et de Mésie », *Analecta Bollandia*, 31, 1912, p. 161-300.
- DEMANDT, A., *Der Fall Roms : die Auflösung des römischen Reiches im Urteil der Nachwelt*, Munich, 1984.
- DEMOUGEOT, E., *De l'unité à la division de l'Empire romain, 395-410 : Essai sur le gouvernement impérial*, Paris, 1951.
- , *La formation de l'Europe et les invasions barbares : II. De l'avènement de Dioclétien (284) à l'occupation germanique de l'Empire romain d'Occident (début du v^e siècle)*, Paris, 1979.
- DEWING, H.B., (éd.), *The Works of Procopius*, Londres, 1914-1940.
- DIESNER, H.-J., *Die Völkerwanderung*, Leipzig, 1976.
- DILL, S., *Roman Society in the Last Age of the Western Empire*, Londres, 1899.
- DINDORF, L., (éd.), *Ioannis Malalae Chronographia*, Bonn, 1831.
- , (éd.), *Chronicon paschale*, Bonn, 1832.
- DODGEON, M.H., et LIEU, S.N.C., *The Roman Eastern Frontier and the Persian Wars (AD 226-363) : A Documentary History*, Londres, 1991.
- DREW, K. Fischer, (trad.), *The Burgondian Code : Book of Constitutions or Law of Gundobad*, Philadelphie, 1972.
- DRINKWATER, J.F., *The Gallic Empire : Separatism and Continuity in the North-Western Provinces of the Roman Empire, AD 260-274*, Stuttgart, 1987.
- , « The Bacaudae of Fifth-century Gaul », dans DRINKWATER et ELTON, 1992, p. 208-217.
- , et ELTON, H., (éd.), *Fifth-century Gaul : A Crisis of Identity ?*, Cambridge, 1992.
- DUNBABIN, J., *France in the Making, 843-1180*, Oxford, 1985.
- DUNCAN-JONES, R., « Economic Change and the Transition to Late Antiquity », dans S. SWAIN et M. EDWARDS (éd.), *Approaching Late Antiquity : The Transformation from Early to Late Empire*, Oxford, 2003, p. 20-52.
- DURLIAT, J., « Le salaire de la paix sociale dans les royaumes barbares (v^e-vi^e siècles) », dans H. WOLFRAM et A. SCHWARCZ (éd.), *Anerkennung und Integration : Zu den wirtschaftlichen Grundlagen der Völkerwanderungszeit (400-600)*, Vienne, 1988 (Denkschriften der Österreichischen Akademie der Wissenschaften, Philosophisch-Historische Klasse, 193), p. 21-72.
- , *Les finances publiques de Dioclétien aux Carolingiens (284-889)*, Sigmaringen, 1990.
- DVORNIK, F., *Early Christian and Byzantine Political Philosophy : Origins and Background*, Washington DC, 1966 (Dumbarton Oaks Center for Byzantine Studies).
- ELTON, H., *Warfare in Roman Europe, AD 350-425*, Oxford, 1996a.
- , *Frontiers of the Roman Empire*, Londres, 1996b.
- ENNABLI, E.A., *Pour sauver Carthage : Exploration et conservation de la cité punique, romaine et byzantine*, Tunis, 1992.
- ESMONDE CLEARY, A.S., *The Ending of Roman Britain*, Londres, 2000.
- EVELYN WHITE, H., *The Works of Ausonius*, vol. II, Londres, 1961.
- FANTHAM, E., *The Roman World of Cicero's De Oratore*, Oxford, 2004.
- FAVROD, J., *Histoire politique du royaume burgonde (443-534)*, Lausanne, 1997.

- FERGUSON, N., *The Cash Nexus : Money and Power in the Modern World, 1700-2000*, Londres, 2001.
- FERRIS, I.M., *Enemies of Rome : Barbarians through Roman Eyes*, Stroud, 2000.
- FOERSTER, R., (éd.), *Libanii opera*, Leipzig, 1903-1927.
- FREND, J.D., (trad.), *Agathias : History*, Berlin, 1975.
- FRIEDRICHSEN, G.W.S., *The Gothic Version of the Gospels : A Study of Its Style and Textual History*, Oxford, 1926.
- , *The Gothic Version of the Epistles : A Study of Its Style and Textual History*, Oxford, 1939.
- GALLIOU, P., et JONES, M., *The Bretons*, Oxford, 1991.
- GARZYA, A., (éd.), *Opere di Sinesio di Cirene : epistole, operette, inni*, Turin, 1989.
- GEORGE, J.W., *Venantius Fortunatus : A Latin Poet in Merovingian Gaul*, Oxford, 1992.
- GIBBON, E., *The Decline and Fall of the Roman Empire*, éd. J.B. Bury, vol. IV, Londres, 1897.
- GIBSON, M., et NELSON, J., *Charles the Bald : Court and Kingdom*, Oxford, 1981.
- GOFFART, W., *Barbarians and Romans AD 418-584 : The Techniques of Accommodation*, Princeton, 1980.
- , « Rome, Constantinople, and the Barbarians in Late Antiquity », *American Historical Review*, 76, 1981, p. 275-306.
- , *The Narrators of Barbarian History (AD 550-800) : Jordanes, Gregory of Tours, Bede, and Paul the Deacon*, Princeton, 1988.
- GONZALEZ, J., « The *Lex Irnitana* : A New Copy of the Flavian Municipal Law », *Journal of Roman Studies*, 76, 1986, p. 147-243.
- GORDON, C.D., (trad.), *The Age of Attila*, Ann Arbor, 1966.
- GREEN, R.P.H., *The Works of Ausonius*, Oxford, 1991.
- GRYSON, R., (éd.), *Littérature arienne latine*, Louvain, 1980.
- HAARNAGEL, W., *Die Grabung Feddersen Wierde : Methode, Hausbau, Siedlungs- und Wirtschaftsformen sowie Sozialstruktur*, Wiesbaden, 1979.
- HACHMANN, R., *The Germanic Peoples*, Londres, 1971.
- , et al., *Völker zwischen Germanen und Kelten : Schriftquellen, Bodenfunde und Namengut zur Geschichte des nördlichen Westdeutschlands um Christi Geburt*, Neumünster, 1962.
- HALDON, J.F., *Byzantium in the Seventh Century : The Transformation of a Culture*, Cambridge, 1990.
- HALLAM, E.M., *Capetian France, 987-1328*, Londres, 1980.
- HALM, C., *Monumenta Germaniae historica, Auctores antiquissimi*, vol. II, Berlin, 1879.
- , *Victoris Vitensis Historia persecutionis africanae provinciae sub Geiserico et Hunirico regibus Wandalorum*, dans *Monumenta Germaniae historica, Auctores antiquissimi*, vol. II, Berlin, 1879.
- HALSALL, G., « The Origins of the *Reihengräberzivilisation* : Forty Years On », dans DRINKWATER et ELTON, 1992, p. 196-207.
- HANSON, R.P.C., *The Search for the Christian Doctrine of God*, Édimbourg, 1988.
- HARHOIU, R., *The Treasure from Pietroasa, Romania*, Oxford, 1977.
- HÄRKE, H., « "Warrior Graves ?" The Background of the Anglo-Saxon Weapon Burial Rite », *Past and Present*, 126, 1990, p. 22-43.
- HARMATTA, J., « The Golden Bow of the Huns », *Acta Archaeologica Hungarica*, 1, 1951, p. 114-149.
- HARRIES, J., *Sidonius Apollinaris and the Fall of Rome*, Oxford, 1994.
- HAUBRICH, W., « Burgonde Names – Burgonde Language », dans AUSENDA.

- HEATHER, P.J., « The Crossing of the Danube and the Gothic Conversion », *Greek, Roman and Byzantine Studies*, 27, 1986, p. 289-318.
- , « The Anti-Scythian Tirade of Synesius “*De Regno*” », *Phoenix*, 42, 1988, p. 152-172.
- , « Cassiodorus and the Rise of the Amals : Genealogy and the Goths under Hun Domination », *Journal of Roman Studies*, 79, 1989, p. 103-128.
- , *Goths and Romans 332-489*, Oxford, 1991.
- , « The Historical Culture of Ostrogothic Italy », dans *Teoderico il grande e i Goti d'Italia. Atti del XIII Congresso internazionale di studi sull'Alto Medioevo* (Spoleto, 1993), Spolète, 1993, p. 317-353.
- , « Literacy and Power in the Migration Period », dans BOWMAN et WOOLF, 1994a, p. 177-197.
- , « New Men for New Constantines ? Creating an Imperial Elite in the Eastern Mediterranean », dans P. MAGDALINO (éd.), *New Constantines : The Rhythm of Imperial Renewal in Byzantium, 4th-13th Centuries*, Londres, 1994b, p. 11-33.
- , « The Huns and the End of the Roman Empire in Western Europe », *English Historical Review*, 110, 1995, p. 4-41.
- , *The Goths*, Oxford, 1996.
- , « State, Lordship and Community in the West (ca AD 400-600) », dans AVERIL CAMERON *et al.*, 2000, p. 437-468.
- , « The Late Roman Art of Client Management and the Grand Strategy Debate », dans W. POHL et I.N. WOOD (éd.), *The Transformation of Frontiers from Late Antiquity to the Carolingians. Proceedings of the Second Plenary Conference, European Science Foundation Transformation of the Roman World Project*, Leyde, 2001, p. 15-68.
- , « Law and Identity in the Burgonde Kingdom », dans AUSENDA.
- , *Emperors and Barbarians : Migration and State Formation in First millennium Europe*.
- , et MATTHEWS, J.F., *The Goths in the Fourth Century*, Liverpool, 1991 (Translated Texts for Historians).
- , et MONCUR, D., (trad.), *Politics, Philosophy and Empire in the Fourth Century : Select Orations of Themistius*, Liverpool, 2001 (Translated Texts for Historians).
- HEDEAGER, L., « A Quantitative Analysis of Roman Imports in Europe North of the Limes (0-400 AD), and the Question of Roman-Germanic Exchange », dans K. KRISTIANSEN et C. PALUDAN-MULLER (éd.), *New Directions in Scandinavian Archaeology*, Copenhagen, 1978, p. 191-216.
- , « Empire, Frontier and the Barbarian Hinterland. Rome and Northern Europe from AD 1 to 400 », dans ROWLANDS *et al.*, 1987, p. 125-140.
- HENDY, M.F., *Studies in the Byzantine Monetary Economy, c. 300-1450*, Cambridge, 1985.
- HIGHAM, N., *Rome, Britain and the Anglo-Saxons*, Londres, 1992.
- HODDINOTT, R.F., *Bulgaria in Antiquity : An Archaeological Introduction*, Londres, 1975.
- HOFFMANN, D., *Das spätrömische Bewegungsheer und die Notitia Dignitatum*, Düsseldorf, 1969.
- HOMES DUDDEN, F., *The Life and Times of St Ambrose*, Oxford, 1935.
- HONORÉ, A.M., *Tribonian*, Londres, 1978.
- , *Emperors and Lawyers*, 2^e éd., Oxford, 1994.
- HOPKINS, K., « Taxes and Trade in the Roman Empire », *Journal of Roman Studies*, 70, 1980, p. 101-125.
- HOWARD JOHNSON, J.D., (1995) = « The Two Great Powers of Late Antiquity : A Comparison », dans AVERIL CAMERON, (éd.), *The Byzantine and Early Islamic Near East*, vol. III, *States, Resources and Armies*, Princeton, 1995,

p. 123-178.

HUSSEY, J.M., *The Orthodox Church in the Byzantine Empire*, Oxford, 1990.

INNES, M., « On the Social Dynamics of Barbarian Settlement : Land, Law, and Property in the Burgonde Kingdom », dans AUSENDA.

ISAAC, B., *The Limits of Empire : The Roman Army in the East*, Oxford, 1992.

JAMES, E., *The Franks*, Oxford, 1988.

JEFFREYS, E., et al., (trad.), *The Chronicle of John Malalas*, Melbourne, 1986.

JONES, A.H.M., *The Later Roman Empire : A Social, Economic and Administrative Survey*, Oxford, 1964, 3 vol.

KAGAN, D., *The End of the Roman Empire*, 3^e éd., Lexington, Mass., 1992.

KAEGI, W., *Byzantium and the Decline of Rome*, Princeton, 1968.

KAESTER, R.A., *Guardians of Language : The Grammarian and Society in Late Antiquity*, Berkeley, 1988.

KAZANSKI, M., *Les Goths (I^{er}-VII^e siècle après J.-C.)*, Paris, 1991.

KEAY, S., et TERRENATO, N., (éd.), *Italy and the West : Comparative Issues in Romanization*, Oxford, 2001.

KEEGAN, J., *The First World War*, Londres, 1988.

KEENE, C.H., et SAVAGE-ARMSTRONG, G.F., *The Home-coming of Rutilius Claudius Namatianus from Rome to Gaul in the Year 416 AD*, Londres, 1907.

KELLY, C.M., « Later Roman Bureaucracy : Going through the Files », dans BOWMAN et WOOLF, 1994, p. 161-176.

KEYDELL, R., (éd.), *Agathias Historiae*, Berlin, 1967 (Corpus Fontium Historiae Byzantinae).

KLOPSTEG, P.E., *Turkish Archery and the Composite Bow*, Evanston, Ill., 1927.

KLÖSE, J., *Roms Klientel-Randstaaten am Rhein und an der Donau : Beiträge zu ihrer Geschichte und rechtlichen Stellung im 1. und 2. Jahrhundert nach Christus*, Breslau, 1934.

KOOI, B.W., « On the Mechanics of the Modern Working-recurve Bow », *Computational Mechanics*, 8, 1991, p. 291-304.

—, « The Design of the Bow », *Proceedings Koninklijke Nederlandse Akademie van Wetenschappen*, 97/3, 1994, p. 283-309.

KOPECEK, T.A., *A History of Neo-Arianism*, Philadelphie, 1979.

KOSSINNA, G., *Ursprung und Verbreitung der Germanen in vor- und frühgeschichtlicher Zeit (The Origin of the Germani)*, Leipzig, 1928.

KRAUTHEIMER, R., *Rome : Profile of a City, 312-1308*, Princeton, 1980.

KREUGER, P., (éd.), *Corpus Iuris Civilis*, Berlin, 1877.

KRUSCH, B., (éd.), *Liber Historiae Francorum*, dans *Monumenta Germaniae historica, Scriptores rerum merovingicarum*, vol. II, Berlin, 1888.

—, et LEVISON, W., (éd.), *Gregorii episcopi Turonensis Historiae*, dans *Monumenta Germaniae historica, Scriptores rerum merovingicarum*, vol. I/1, Berlin, 1951.

LASZLO, Gy., « The Golden Bow of the Huns », *Acta Archaeologica Hungaricae*, 1, 1951, p. 91-106.

LATTIMORE, O., *Inner Asian Frontiers of China*, Oxford, 1940.

LEEMAN, A.D., *Orationis Ratio : The Stylistic Theories and Practice of the Roman Orators, Historians and Philosophers*, Amsterdam, 1963.

LEMERLE, P., *Le premier humanisme byzantin*, Paris, 1971.

—, (éd. et trad.), *Les plus anciens recueils des miracles de saint Démétrius*, Paris, 1979-1981.

- LENGYEL, A., et RADAN, G.T.B., (éd.), *The Archaeology of Roman Pannonia*, Budapest, 1980.
- LENSKI, N., « The Gothic Civil War and the Date of the Gothic Conversion », *Greek, Roman and Byzantine Studies*, 36, 1995, p. 51-87.
- , *Failure of Empire : Valens and the Roman State in the Fourth Century AD*, Berkeley, 2002.
- LEPELLEY, C., *Les Cités de l'Afrique romaine au bas-empire*, Paris, 1979-1981.
- LEWITT, T., *Agricultural Production in the Roman Economy AD 200-400*, Oxford, 1991.
- LIEBESCHUETZ, J.H.W.G., *Antioch : City and Imperial Administration in the Later Roman Empire*, Oxford, 1972.
- , *Barbarians and Bishops : Army, Church and State in the Age of Arcadius and John Chrysostom*, Oxford, 1990.
- , « Cities, Taxes and the Accommodation of the Barbarians : The Theories of Durliat and Goffart », dans W. POHL (éd.), *Kingdoms of the Empire : The Integration of Barbarians in Late Antiquity*, Leyde, 1997, p. 135-152.
- LINDNER, R., « Nomadism, Huns and Horses », *Past and Present*, 92, 1981, p. 1-19.
- LINEBAUGH, P., *The London Hanged : Crime and Civil Society in the Eighteenth Century*, Londres, 1991.
- LOMANTO, V., *A Concordance to Symmachus*, Hildesheim, 1983.
- LOT, F., *Les invasions germaniques : La pénétration mutuelle du monde barbare et du monde romain*, Paris, 1939.
- LOTTER, F., *Severinus von Noricum, Legende und historische Wirklichkeit : Untersuchungen zur Phase des Übergangs von spätantiken zu mittelalterlichen Denk- und Lebensformen*, Stuttgart, 1976.
- MCADAMS, R., *Land behind Baghdad : A History of Settlement on the Diyala Plains*, Chicago, 1965.
- MACCORMACK, S.A., *Art and Ceremony in Late Antiquity*, Los Angeles et Berkeley, 1981.
- MCCORMICK, M., *Eternal Victory : Triumphal Rulership in Late Antiquity, Byzantium and the Early Medieval West*, Cambridge, 1986.
- MACGEORGE, P., *Late Roman Warlords*, Oxford, 2002.
- MCLYNN, N., *Ambrose of Milan*, Berkeley, 1994.
- MACMULLEN, R., *Soldier and Civilian in the Later Roman Empire*, Cambridge, Mass., 1963.
- , *Corruption and the Decline of Rome*, New Haven, Conn., 1988.
- MAENCHEN-HELFEN, O.J., « Huns and Hsiung-Nu », *Byzantion*, 17, 1945, p. 222-243.
- , *The World of the Huns*, Berkeley, 1973.
- MANGO, C., *Le développement urbain de Constantinople (IV^e-VII^e siècle)*, Paris, 1985 (Travaux et Mémoires, Monographies, 2).
- , et SCOTT, R., (trad.), *Chronographia, The Chronicle of Theophanes Confessor*, Oxford, 1997.
- MANTON, E.L., *Roman North Africa*, Londres, 1988.
- MARKUS, R.A., *The End of Ancient Christianity*, Cambridge, 1990.
- , *Gregory the Great and his World*, Cambridge, 1997.
- MATTHEWS, J.F., « Olympiodorus of Thebes and the History of the West (AD 407-425) », *Journal of Roman Studies*, 60, p. 79-97, rééd. dans MATTHEWS, 1985, n° III.
- , « Gallic Supporters of Theodosius », *Latomus*, 30, p. 1073-1099, rééd. dans MATTHEWS, 1985, n° IX.
- , « The Letters of Symmachus », dans J.W. BINNS (éd.), *Latin Literature of the Fourth Century*, Londres, p. 58-99, rééd. dans MATTHEWS, 1985, n° IV.
- , *Western Aristocracies and the Imperial Court AD 364-425*, 1975, Oxford.
- , *Political Life and Culture in Late Roman Society*, 1985, Londres.
- , « Symmachus and His Enemies », dans F. PASCHOUD et al. (éd.), *Colloque genevois sur Symmaque à l'occasion du mille six centième anniversaire du conflit de l'autel de la Victoire*, Paris, 1986, p. 160-175.

- , *The Roman Empire of Ammianus*, Londres, 1989.
- , *Laying Down the Law : A Study of the Theodosian Code*, New Haven, Conn., 2000.
- MATTINGLY, D.J., « Vulgar and weak “Romanization”, or Time for a Paradigm Shift ? », *Journal of Roman Archaeology*, 15, 2002, p. 163-167.
- , et HITCHNER, R.B., « Roman Africa : An Archaeological Review », *Journal of Roman Studies*, 85, 1995, p. 165-213.
- MATTINGLY, G., *The Defeat of the Spanish Armada*, Londres, 2002.
- MEIGGS, R., *Roman Ostia*, Oxford, 1973.
- MENGHIN, W., et al., *Germanen, Hunnen und Awaren : Schätze der Völkerwanderungszeit*, Nuremberg, 1987.
- MIEROW, C.C., (trad.), *Jordanes Getica*, New York, 1915.
- MILLAR, F., *The Emperor in the Roman World*, 2^e éd., Londres, 1992.
- , *The Roman Near East 31 BC-AD 337*, Harvard, 1993.
- MOCSY, A., *Pannonia and Upper Moesia*, Londres, 1974.
- MODÉLAN, Y., « The Notitia of the Province of Africa 484 and Huneric's Persecution », dans AUSENDA.
- MOMIGLIANO, A., « Cassiodorus and the Italian Culture of His Time », *Proceedings of the British Academy*, 41, p. 215-248, 1955.
- MOMMSEN, Th., (éd.), *Jordanes Romana et Getica*, dans *Monumenta Germaniae historica, Auctores antiquissimi*, vol. V/1, 1882.
- , (éd.), *Chronica minora 1*, dans *Monumenta Germaniae historica, Auctores antiquissimi*, vol. IX, Berlin, 1892.
- , (éd.), *Chronica minora 2*, dans *Monumenta Germaniae historica, Auctores antiquissimi*, vol. XI, Berlin, 1894.
- , « Aetius », *Hermes*, 76, 1901, p. 516-547.
- , « Das römische Militarwesen seit Diocletian », dans *Gesammelte Schriften*, vol. VI, Berlin, 1910, p. 206-283.
- , et KREUGER, P., (éd.), *Codex theodosianus*, Berlin, 1905.
- MOORHEAD, J., (trad.), *Victor of Vita : History of the Persecution in Africa*, Liverpool, 1992.
- MUELLER, K., (éd.), *Fragmenta Historicorum Graecorum*, vol. IV-V, Paris, 1851-1870.
- MUSSET, L., *Les invasions. Les vagues germaniques*, Paris, 1965.
- NIEBUHR, B.G., (éd.), *Theophanes Chronographia*, Bonn, 1839-1841.
- NIXON, C.E.V., et ROGERS, B.S., (éd.), *In Praise of Later Roman Emperors : The Panegyrici Latini*, Berkeley, 1994.
- NOBLE, T.F.X., « Literacy and the Papal Government », dans R. MCKITTERICK (éd.), *The Uses of Literacy in Early Mediaeval Europe*, Cambridge, 1990, p. 82-108.
- NOLL, R., et VETTER, E., (éd.), *Eugippius Vita Sancti Severini*, Berlin, 1963, (*Schriften und Quellen der Alten Welt*, 11).
- NORMAN, A.F., (trad.), *Libanius : Autobiography and Select Letters*, Cambridge, Mass., 1922, 2 vol.
- O'FLYNN, J.M., *Generalissimos of the Western Roman Empire*, Edmonton, 1983.
- OOST, S., *Galla Placidia Augusta : A Biographical Essay*, Chicago, 1968.
- ØRSNES, M., *Der Moorfund von Ejsbøl bei Hadersleben. Deutungsprobleme der grossen nordgermanischen Waffenopferfunde*, Göttingen, 1968 (Abhandlung der Akademie der Wissenschaft in Göttingen).
- PASCHOUD, F., (éd. et trad.), *Zosimus Historia Nova*, Paris, 1971-1981.
- PEARSON, A., *The Roman Shore Forts : Coastal Defences of Southern Britain*, Stroud, 2002.
- PERCIVAL, J., *The Roman Villa*, Londres, 1976.
- PETROVIC, P., (éd.), *Roman Limes on the Middle and Lower Danube*, Belgrade, 1996.

- PHARR, C., *The Theodosian Code and Novels, and the Sirmondian Constitutions*, New York, 1952.
- PLATNAUER, M., (éd.), *The Works of Claudian*, Londres, 1922.
- POHL, W., « Die Gepiden und die *Gentes* an der mittleren Donau nach dem Zerfall des Attilareiches », dans WOLFRAM et DAIM, 1980, p. 239-305.
- , *Die Awaren : Ein Steppenvolk im Mitteleuropa, 567-822 n. Chr.*, Beck, 1988.
- POULTER, A.G., *Nicopolis ad Istrum : A Roman, Late Roman, and Early Byzantine City : Excavations 1985-1992*, Londres, 1995.
- , « The Transition to Late Antiquity on the Lower Danube : An Interim Report (1996-1998) », *Antiquaries Journal*, 79, 1999, p. 145-185.
- PRAKASH, G., et al. « American Historical Review Forum : Subaltern Studies as Postcolonial Criticism », *American Historical Review*, 99, p. 5, 1994.
- RAMSAY, A.M., « The Speed of the Imperial Post », *Journal of Roman Studies*, 15, 1925, p. 60-74.
- RAU, G., « Körpergraber mit Glasbeigaben des 4. Nachchristlichen Jahrhunderts im Oder-Wechsel-Raum », *Acta praehistorica et archaeologica*, 3, 1972, p. 109-214.
- RAVEN, S., *Rome in Africa*, 3^e éd., Londres, 1993.
- RAWSON E., *Cicero : A Portrait*, Londres, 1975.
- RENFREW, C., et BAHN, P., *Archaeology : Theories, Methods and Practice*, Londres, 1991.
- REUTER, T., « Plunder and Tribute in the Carolingian Empire », *Transactions of the Royal Historical Society*, 5^e sér., 35, 1985, p. 75-94.
- , « The End of Carolingian Military Expansion », dans P. GODMAN et R. COLLINS (éd.), *Charlemagne's Heir : New Perspectives on the Reign of Louis the Pious*, Oxford, 1990, p. 391-405.
- RICHE, P., *Éducation et culture dans l'Occident barbare, VI^e - VIII^e siècles*, 1962, Paris.
- RIDLEY, R.T., (trad.), *Zosimus New History*, Canberra, 1982.
- ROBERTS, C.H., et TURNER, E.G., (éd.), *Catalogue of the Greek and Latin Papyri in the John Rylands Library, Manchester*, vol. IV, Manchester, 1952.
- ROBERTS, M., *The Jeweled Style : Poetry and Poetics in Late Antiquity*, Ithaca, 1989.
- , « Barbarians in Gaul : The Response of the Poets », dans DRINKWATER et ELTON, 1992, p. 97-106.
- ROBINSON, O.F., *The Sources of Roman Law*, Londres, 1992.
- RODA, S., « Una nuova lettera di Simmaco ad Ausonio ? (a proposito di Symm. Ep. IX, 88) », *Revue des études anciennes*, 83, 1981, p. 273-280.
- ROLFE, J.C., (éd.), *Ammianus Marcellinus*, Londres, Loeb, 1935-1939.
- ROSTOVITZ, M., *The Social and Economic History of the Roman Empire*, 2^e éd., révision P. Fraser, Oxford, 1957.
- ROUECHÉ, C., *Aphrodisias in Late Antiquity : The Late Roman and Byzantine Inscriptions*, Londres, 1989.
- ROWLANDS, M., et al. (éd.), *Centre and Periphery in the Ancient World*, Cambridge, 1987.
- RUBIN, Z., « The Mediterranean and the Dilemma of the Roman Empire in Late Antiquity », *Mediterranean Historical Review*, 1, 1986, p. 13-62.
- RUNCIMAN, S., *The Emperor Romanus Lecapenus and His Reign : A Study of Tenth-century Byzantium*, Cambridge, 1929.
- ST CROIX, G. de, *The Class Struggle in the Ancient Greek World*, Londres, 1981.
- SALWAY, P., *Roman Britain*, Oxford, 1981.

- SANTINI, C., (éd.), *Eutropius Breviarium ab urbe condita*, Stuttgart, 1979.
- SCHENKL, H., et al., (éd.), *Themistii Orationes*, Leipzig, 1965-1974.
- SCHUTZ, H., *The Prehistory of Germanic Europe*, New Haven, Conn., 1983.
- SCORPAN, C., *Limes Scythiae : Topographical and Stratigraphical Research on the Late Roman Fortifications on the Lower Danube*, Oxford, 1980.
- SHAW, B., *Environment and Society in North Africa : Studies in History and Archaeology*, Aldershot, 1995a.
- , *Rulers, Nomads and Christians in North Africa*, Aldershot, 1995b.
- SHCHUKIN, M.B., *Rome and the Barbarians in Central and Eastern Europe : 1st Century BC-1st Century AD*, Oxford, 1989.
- SEECK, O., (éd.), *Notitia dignitatum omnium tam civilium quam militarium*, Berlin, 1876.
- , (éd.), *Symmachus quae supersunt*, Berlin, 1883.
- SINOR, D., *Inner Asia and Its Contacts with Medieval Europe*, Londres, 1977.
- SIVAN, H., « An Unedited Letter of the emperor Honorius to the Spanish Soldiers », *Zeitschrift für Papyrologie und Epigraphik*, 61, 1985, p. 273-287.
- SMITH, R., « Telling Tales : Ammianus' Narrative of the Persian Expedition », dans J.W. DRIJVERS et D. HUNT (éd.), *The Late Roman World and Its Historian : Interpreting Ammianus Marcellinus*, Londres, 1999, p. 89-104.
- STALLKNECHT, B., *Untersuchungen zur römischen Aussenpolitik in der Spätantike*, Bonn, 1969.
- STEIN, E., *Histoire du Bas-Empire*, trad. J.R. Palanque, Paris, 1959.
- STEVENS, C.E., *Sidonius Apollinaris and His Age*, Oxford, 1933.
- STICKLER, T., *Aetius : Gestaltungsspielräume eines Heermeisters im ausgehenden Weströmischen Reich*, Beck, 2002 (Vestigia, 54).
- TATE, G., « Les campagnes de la Syrie du Nord à l'époque proto-Byzantine », dans C. MORRISSON et J. LEFORT, (éd.), *Hommes et richesses dans l'antiquité byzantine*, Paris, 1989, p. 63-77.
- TCHALENKO, G., *Villages antiques de la Syrie du Nord*, Paris, 1953-1958.
- TEJRAL, J., et al., (éd.), *L'Occident romain et l'Europe centrale au début de l'époque des Grandes Migrations*, Brno, 1999.
- THOMPSON, E.A., « Priscus of Panium, Fragment 1b », *Classical Quarterly*, 39, 1945, p. 92-94.
- , « The Isaurians under Theodosius II », *Hermathena*, 48, 1946, p. 18-31.
- , « The Foreign Policy of Theodosius II and Marcian », *Hermathena*, 76, 1950, p. 58-78.
- , « The Settlement of the Barbarians in Southern Gaul », *Journal of Roman Studies*, 46, 1956, p. 65-75.
- , « The End of Noricum », dans THOMPSON, 1982a-c, p. 113-135.
- , « Hydatius and the Invasion of Spain », dans THOMPSON, 1982b-c, p. 137-160.
- , *Romans and Barbarians : The Decline of the Western Empire*, Wisconsin, 1982c.
- , *The Huns*, Oxford, 1996.
- THORPE, L., (trad.), *Gregory of Tours : The History of the Franks*, Londres, 1974.
- TJÄDER, J.-O., « Der Codex argenteus in Uppsala und der Buchmeister Viliaric in Ravenna », dans U.E. HAGBERG (éd.), *Studia Gotica*, Stockholm, 1972, p. 144-164.
- TODD, M., *The Northern Barbarians 100 BC-AD 300*, Londres, 1975.
- , *The Early Germans*, Oxford, 1992.
- TOYNBEE, A., *Constantine Porphyrogenitus and His World*, Londres, 1973.
- TROUT, D.E., *Paulinus of Nola : Life, Letters, and Poems*, Berkeley, 1999.
- TWITCHETT, D., et LOEWE, M., *Cambridge History of China*, vol. I, Cambridge, 1986.

- URBANCZYK, P., « Changes of Power Structure During the 1st Millennium AD in the Northern Part of Central Poland », dans P. URBANCZYK (éd.), *Origins of Central Europe*, Varsovie, 1997, p. 39-44.
- VAN DAM, R., *Becoming Christian : The Conversion of Roman Cappadocia*, Philadelphie, 2003.
- VAN ES, W.A., *Wijster : A Native Village beyond the Imperial Frontier 150-425 AD*, Gröningue, 1967.
- VÁRADY, L., *Das Letzte Jahrhundert Pannoniens : 376-476*, Amsterdam, 1969.
- VASILIEV, A.A., *The Goths in the Crimea*, Cambridge, 1936.
- VIERECK, H.D.L., *Die Römische Flotte*, Herford, 1975.
- VOGEL, F., (éd.), *Ennodius Opera*, dans *Monumenta Germaniae historica, Auctores antiquissimi*, vol. VII, Berlin, 1885.
- VON SALIS, L.R., (éd.), *Liber Constitutionum*, dans *Monumenta Germaniae historica, Leges nationum germanicarum*, vol. II/1, Hanovre, 1892.
- WALBANK, F.W., *The Awful Revolution : The Decline of the Roman Empire in the West*, Liverpool, 1969.
- WALLACE-HADRILL, J.M., « Gothia and Romania », *Bulletin of the John Rylands Library, Manchester*, 44/1, 1961.
- WANKE, U., *Die Gotenkriege des Valens : Studien zu Topographie und Chronologie im unteren Donauraum von 366 bis 378 n. Chr.*, Francfort-sur-le-Main, 1990.
- WARD PERKINS, B., « Land, Labour and Settlement », dans AVERIL CAMERON *et al.* (éd.), 2000, p. 315-345.
- WELLS, P.S., *The Battle That Stopped Rome*, New York, 2003.
- WHITBY, L.M., *Rome at War AD 229-696*, Oxford, 2002.
- , et WHITBY, J.M., (trad.), *The History of Theophylact Simocatta*, Oxford, 1986.
- , et WHITBY, J.M., (trad.), *The Chronicon Paschale*, Liverpool, 1989.
- WHITTAKER, C.R., « Agri Deserti », dans M.I. Finley (éd.), *Studies in Roman Property*, 1976, p. 137-165 et 193-200.
- , *Frontiers of the Roman Empire : A Social and Economic Study*, Baltimore, 1994.
- , et GARNSEY, P., « Rural Life in the Later Roman Empire », dans AVERIL CAMERON et P. GARNSEY (éd.), *The Cambridge Ancient History*, vol. XIII, 2^e éd., Cambridge, 1998, p. 277-311.
- WHITTOW, M., *The Making of Orthodox Byzantium, 600-1025*, Londres, 1996.
- WICKHAM, C., « Problems of Comparing Rural Societies in Early Medieval Western Europe », *Transactions of the Royal Historical Society*, 6^e sér., 2, 1992, p. 221-246.
- , « La chute de Rome n'aura pas lieu. À propos d'un livre récent », *Le Moyen Âge*, 99, 1993, p. 107-126.
- WIGHTMAN, E.M., *Roman Trier and the Treveri*, Londres, 1967.
- WILKES, J.J., *Dalmatia*, Londres, 1969.
- WOLFRAM, H., *Intitulatio 1 : Lateinische Königs- und Fürstentitel bis zum Ende des 8. Jahrhunderts*, Vienne, 1967 (Mitteilungen des Instituts für österreichische Geschichtsforschung, Ergänzungsband 21).
- , *Treasures on the Danube : Barbarian Invaders and Their Roman Inheritance*, Vienne, 1985.
- , *History of the Goths*, trad. T.J. Dunlap, Berkeley, 1988.
- , et DAIM, F., (éd.), *Die Völker an der mittleren und unteren Donau im fünften und sechsten Jahrhundert*, Vienne, 1980 (Denkschriften der Österreichischen Akademie der Wissenschaften, Philosophisch-Historische Klasse, 145).
- WOOD, I.N., *The Merovingian Kingdoms*, Londres, 1994.
- WOOLF, G., *Becoming Roman : The Origins of Provincial Civilization in Gaul*, Cambridge, 1998.

WORMALD, P., *The Making of English Law : King Alfred to the Twelfth Century*, vol. I, Oxford, 1999.

WRIGHT, W.C., *The Works of the emperor Julian*, Londres, 1913, 3 vol.

WUENSCH, R., (éd.), *Ioannis Laurentii Lydi Liber de mensibus*, Leipzig, 1898.

YARSHATER, E., (éd.), *Encyclopaedia iranica*, Londres, 1984-2004.

ZECCHINI, G., *Aezio : l'ultima difesa dell'Occidente romano*, Rome, 1983.

ZEUMER, K., (éd.), *Leges Visigothorum*, Hanovre, 1902.

INDEX

ACCO, chef gaulois : [30](#), [31](#)
ACHÉMÉNIDE (dynastie) : [100](#), [103](#), [117](#)
ADDAX, roi des Alains : [377](#), [413](#)
ADIUVENSE, base légionnaire : [633](#)
Ad Salices, bataille : [272](#), [275](#)
ÆGIDIUS, général : [605](#), [643](#), [715](#), [719](#)
ÆLIA MARCIA EUPHEMIA, fille de Marcien : [608](#)
AÉTIUS, général : [320](#), [321](#), [381](#), [405](#), [407-410](#), [419](#), [440-450](#), [452-455](#), [457](#), [465](#), [466](#), [472](#), [489](#), [503](#), [508](#), [513](#),
[521-522](#), [524](#), [525](#), [526](#), [529](#), [532](#), [534-536](#), [538](#), [539](#), [572](#), [574-580](#), [584-586](#), [589](#), [591](#), [593](#), [601](#), [603-605](#), [611-](#)
[612](#), [615](#), [637](#), [661](#), [663-664](#), [672](#), [674](#), [693-694](#), [715](#), [718](#), [721](#), [723-724](#), [727-728](#), [730-731](#), [737](#), [745-746](#)
AGA, Hassan, archer : [249](#)
AGATHIAS, historien : [105](#), [106](#)
AGINTHEUS, général : [491](#)
AGRICOLA, fils d'Avitus : [587](#)
agri deserti (champs désertés) : [179](#), [180](#), [184](#), [185](#), [749](#)
AGUNTUM, ville : [635](#)
ALAINS : [241](#), [247](#), [250](#), [271](#), [277](#), [283](#), [294](#), [300](#), [306](#), [308](#), [311-313](#), [318](#), [323-326](#), [328-331](#), [347](#), [351](#), [367](#), [369](#),
[372-373](#), [377](#), [380](#), [382](#), [385](#), [411-420](#), [424](#), [442](#), [446](#), [449](#), [458-459](#), [513](#), [524](#), [534-535](#), [548-549](#), [552](#), [563](#), [569](#),
[585](#), [591](#), [611-614](#), [671](#), [672](#), [689](#), [690](#), [697](#), [699](#), [701-703](#), [715](#), [723](#), [725-726](#), [728](#), [730](#), [738](#), [742-745](#)
ALAMANS : [7](#), [123](#), [132](#), [135-140](#), [147-148](#), [280-281](#), [292](#), [307](#), [310](#), [326](#), [331](#), [371](#), [411](#), [439](#), [442](#), [450](#), [471](#), [473](#),
[513](#), [610](#), [639-640](#), [698-700](#), [708-710](#), [716](#), [718-719](#), [722](#), [728](#), [732](#), [737](#)
ALARIC, roi goth : [139](#), [313](#), [320](#), [333](#), [335-340](#), [343-349](#), [351-359](#), [364](#), [369](#), [372-376](#), [379-380](#), [389](#), [400](#), [405](#),
[413](#), [417](#), [439](#), [456](#), [462](#), [546](#), [584](#), [587](#), [593](#), [601-602](#), [614](#), [632](#), [646](#), [689](#), [699](#), [701-702](#), [716-717](#), [722](#), [725](#), [729](#),
[732](#), [734-735](#), [738](#), [741](#), [743-744](#)
ALARIC II, fils d'Euric, roi wisigoth : [657](#)
ALATHÉUS, chef goth : [241](#), [243](#), [271](#), [277](#), [283](#), [288](#), [290](#), [292-293](#), [335-336](#), [716](#), [724](#)
ALAVIVUS, chef des Tervinges : [232](#), [241](#), [245](#), [261](#)
Alésia, siège : [26](#)
ALEXANDRE LE GRAND : [39](#), [46](#)
ALEXANDRE SEVERE, empereur : [110](#)
ALEXANDRIE, cité : [175](#)
ALEXANDROVKA, centre fortifié : [148](#)
ALLOBICH, général : [400](#), [401](#)
Almus, forteresse : [557](#)
Altava, inscription : [422](#)

ALYPIA, fille d'Anthémius, épouse de Ricimer : [609](#)

AMALE (dynastie) : [552](#)

AMBIORIX, roi des Éburons : [20](#), [21](#), [22](#), [24](#), [31](#)

ambre (route de l') : [707](#)

AMBROISE, évêque de Milan : [126](#), [140](#), [213](#), [300](#)

Amida, forteresse : [109](#), [194](#)

AMMIEN MARCELLIN : [43](#), [47](#), [55](#), [112-113](#), [122-124](#), [133](#), [137](#), [140](#), [150](#), [159](#), [161](#), [165](#), [191](#), [195](#), [215](#), [231](#), [232-233](#), [235](#), [238-241](#), [243-244](#), [246-247](#), [251-255](#), [257](#), [259](#), [261-266](#), [271-272](#), [274-278](#), [280](#), [282-288](#), [303](#), [308](#), [338-339](#), [394-396](#), [398-399](#), [411-412](#), [471](#), [473](#), [566](#), [695](#), [704](#), [706](#), [708-710](#), [716](#), [720](#), [722](#)

AMPSIVARIENS : [93](#), [139](#)

ANAGASTE, général : [557](#)

ANASTASE, empereur : [619](#)

ANATOLE, ambassadeur envoyé à Attila : [518](#), [519](#)

Anchialos : [270](#)

Andrinople, bataille : [7](#), [232](#), [259](#), [266](#), [272](#), [276](#), [281-283](#), [285-289](#), [291-292](#), [295-296](#), [300](#), [333](#), [335](#), [387](#), [390](#), [482](#), [512](#), [595](#), [597](#), [716](#), [722](#), [724](#), [735](#), [737](#), [743](#)

ANGLO-SAXONS : [153](#), [677](#)

annona militaris (taxe) : [109](#), [749](#), [752-753](#)

ANSILAS, général : [453](#)

ANTHÉMIOLUS, fils d'Anthémius : [645](#), [658](#)

ANTHÉMIUS, empereur : [570](#), [603](#), [607-611](#), [614](#), [618](#), [620](#), [621](#), [629](#), [642](#), [643](#), [644](#), [645](#), [647](#), [648](#), [649](#), [658](#), [659](#), [660](#), [662](#), [670](#), [716](#), [727](#), [728](#), [731](#), [733](#), [742](#), [747](#)

ANTHÉMIUS, préfet prétorien : [607](#)

Antioche, cité : [50-51](#), [54](#), [56](#), [168-170](#), [180](#), [185](#), [189](#), [193](#), [194](#), [244](#), [256](#), [263](#), [597](#), [688](#), [727](#)

Apahida, sépulture : [564-565](#)

Aphrodisias, cité : [185](#), [212](#), [213](#)

APOLLINAIRE, fils de Sidoine Apollinaire : [651](#)

Aquilée, cité : [126](#), [321](#), [406](#), [504](#), [526](#), [527](#), [631](#)

Aquitaine, implantation gothique : [330](#), [331](#), [378](#), [379](#), [410](#), [414](#), [525](#), [604](#), [632](#), [698](#), [738](#), [745](#)

ARABES (troupes) : [180](#), [203](#), [278](#)

Aral (mer d') : [240](#)

ARBOGAST, officier de l'armée romaine : [610](#)

Arcadiopolis, cité : [482](#)

ARCADIUS, empereur, fils de Théodose I^{er} : [337](#), [341-343](#), [348](#), [375](#), [574](#), [598](#), [607](#), [716](#), [736](#), [741](#)

ARDABURIUS, général : [406](#)

ARDASHIR I^{er}, roi de Perse : [99](#), [101](#), [102](#), [157](#), [733](#)

ARDÉRIC, roi des Gépides : [548](#), [549](#)

ARÉOBINDUS, général : [453](#)

ARINTHÉUS, général : [453](#)

ARIOVISTE, roi des Suèves : [92](#)

ARISTOTE, philosophe : [41](#), [69](#)

Arles, cité : [63](#), [349](#), [353](#), [371](#), [380](#), [384](#), [391](#), [439](#), [445](#), [449](#), [539](#), [586](#), [644](#), [645](#), [649](#), [684](#), [722](#), [748](#)

Arménie : [99](#), [121](#), [243](#), [256](#), [275](#), [596-599](#)

ARMINIUS (Hermann le Germain) : [82-85](#), [92](#), [93](#), [94](#), [124](#), [138](#), [698](#), [707](#), [717](#), [738](#), [755](#)

Armorique : [28](#), [383](#), [384](#), [441](#), [442](#), [448](#), [609](#), [677](#), [695](#)

ARNÉGISCLE, magister militum per Thraciam : [481](#)

ARSACIDE (dynastie) : [101](#)

ARVANDUS, préfet prétorien : [648](#), [649](#), [650](#)

ASCARIS, roi franc : [113](#)

Asémus, ville : [484](#)

asiatiques (vêpres) : [30](#)

Asie, province : [27](#), [50](#), [51](#), [63](#), [78](#), [126](#), [185](#), [187](#), [288](#), [297](#), [299](#), [394](#), [475](#), [480](#), [533](#), [595](#), [599](#), [687](#), [725](#), [743](#)

ASPAR, général : [406](#), [446](#), [601](#), [608](#), [717](#), [736](#)

ASTÉRIUS, officier romain : [414](#)

Asturica, sac : [590](#)

Asturis, destruction : [640](#)

ASTURIUS, général : [535](#)

ATAKAM, transfuge hun : [498](#), [506](#)

ATHANARIC, chef des Goths Tervinges : [119-127](#), [131](#), [135](#), [136](#), [138](#), [140](#), [141](#), [144](#), [146](#), [150](#), [152](#), [155](#), [156](#), [232](#), [241](#), [244](#), [256](#), [264](#), [708](#), [717](#), [720](#), [735](#), [737](#), [741](#), [756](#)

ATHAULF, chef wisigoth : [352](#), [356](#), [372-376](#), [378](#), [380](#), [389](#), [402](#), [404](#), [456](#), [520](#), [535](#), [584](#), [585](#), [587](#), [593](#), [650](#), [673](#), [717](#), [722](#), [732](#), [737](#), [744](#)

ATTALE, Priscus, sénateur : [355](#), [356](#), [374](#), [375](#), [389](#), [400](#), [593](#), [717](#)

ATTALE III, roi de Pergame : [29](#)

ATтила, roi des Huns : [251](#), [320](#), [335](#), [466-470](#), [473](#), [474](#), [476-486](#), [488-503](#), [505-508](#), [510-534](#), [536](#), [539](#), [543](#), [544](#), [546-554](#), [556-563](#), [565-568](#), [570-572](#), [574](#), [575](#), [579](#), [580](#), [590](#), [594](#), [600-603](#), [607](#), [612](#), [630](#), [632-634](#), [660](#), [661](#), [673](#), [674](#), [690](#), [703](#), [715-718](#), [720](#), [721](#), [723](#), [725-732](#), [735-737](#), [742](#), [745-747](#)

AUGUSTE (OCTAVIEN), empereur : [28](#), [32](#), [35](#), [46](#), [47](#), [49](#), [57](#), [68](#), [97](#), [198](#), [201](#), [299](#), [355](#), [364](#), [631](#), [718](#), [727](#), [729](#)

AUGUSTIN D'HIPPONE (saint) : [67](#), [196](#), [197](#), [212](#), [213](#), [302](#), [313](#), [360](#), [361](#), [362](#), [363](#), [364](#), [369](#), [417](#), [419](#), [424](#), [436](#), [438](#), [536](#)

Aurélia (via) : [365](#)

AUSONIUS, Decimius Magnus, maître de rhétorique : [66](#)

Autun, école : [67](#), [591](#)

Auvergne : [580](#), [645](#), [647](#), [651](#), [747](#)

AUXENCE DE DUROSTORUM : [126](#), [128](#), [129](#), [130](#)

Avaricum, siège : [30](#)

AVARS : [128](#), [239](#)

AVIÉNIUS, ex-consul : [528](#)

AVIÉNIUS, Gennadius : [611](#)

AVITUS, Éparchius, empereur : [580](#), [581](#), [583-587](#), [589-594](#), [603-606](#), [611](#), [612](#), [643](#), [647](#), [728](#), [733](#), [735](#), [742](#), [746](#)

Axiopolis, fort : [261](#), [271](#)

bagaudes : [441](#), [442](#), [445](#), [448](#), [450](#), [535](#), [539](#), [579](#), [614](#), [745](#)

Baïes, station thermale : [74](#), [76](#), [220](#), [749](#)

BALAMBER, chef hun : [552](#), [559](#)

Balaton (lac) : [549](#)

Baléares (îles) : [417](#), [591](#), [746](#)

Balkhach (lac) : [248](#)

BASILE, évêque de Césarée : [213](#), [535](#)

BASILISCUS, général : [620](#), [622](#), [627-629](#), [657](#), [660](#), [739](#), [742](#)

BASILIUS, Flavius Cæcina Décus : [611](#)

Bastarnes : [85](#), [246](#), [524](#), [697](#)

Batavis, forteresse : [633](#), [636-641](#)

BAUTO, officier : [610](#)

BAYNES, N.H : [687](#), [760](#)

BÈDE LE VÉNÉRABLE, historien : [537](#), [676](#)

Belgique seconde, province : [646](#), [719](#)

BERBÈRES (tribus) : [161](#), [162](#), [424](#), [430](#)

BÉRÉMOND, fils de Thorismond : [552](#)

BÉRICH, compagnon d'Attila : [500](#), [506](#), [511](#)

Bétique, province : [328](#), [377](#), [412-414](#), [419](#), [535](#), [745](#)

BIGÉLIS, chef goth : [512](#), [546](#), [569](#), [600](#), [718](#)

BIRLAD-VALEA SEACA, village : [144](#)

BISMARCK, Otto von : [82](#), [87](#)

BLÉDA, frère d'Attila : [468](#), [469](#), [470](#), [473](#), [480](#), [488](#), [494](#), [498](#), [499](#), [506-508](#), [511](#), [543](#), [561](#), [562](#), [601](#), [717](#), [718](#), [731](#), [746](#)

Bobbio, monastère : [365](#)

BOÈCE, sénateur : [577](#)

BONIFACE, général : [404](#), [405](#), [407-409](#), [415](#), [418](#), [419](#), [422-424](#), [437](#), [445](#), [447](#), [450](#), [579](#), [628](#), [718](#), [745](#)

Bordeaux, cité : [66](#), [326](#), [378](#), [449](#), [586](#), [654](#), [718](#)

Bourges, cité : [644](#)

Braga, sac : [590](#)

Bretagne : [28](#), [63](#), [65](#), [67](#), [71](#), [72](#), [95](#), [182](#), [324](#), [329](#), [330](#), [332](#), [344](#), [347](#), [382-384](#), [425](#), [430](#), [441](#), [442](#), [536-539](#), [596](#), [609](#), [610](#), [636](#), [642](#), [643](#), [653](#), [676-678](#), [690](#), [694](#), [695](#), [720](#), [734](#), [744](#), [746](#)

BRETONS : [69](#), [536](#), [644](#), [646](#), [648](#), [719](#)

BRUCTÈRES : [93](#), [139](#), [524](#), [722](#)

Budesty, établissement : [142](#)

BURGONDES : [137](#), [138](#), [139](#), [310](#), [311](#), [313](#), [317](#), [318](#), [323](#), [331](#), [372](#), [439](#), [442](#), [448-450](#), [466](#), [524](#), [525](#), [539](#), [559](#), [579](#), [580](#), [591](#), [606](#), [609-614](#), [629](#), [643](#), [645](#), [646](#), [648-650](#), [655-659](#), [668](#), [671](#), [673](#), [689](#), [690](#), [700](#), [710](#), [718](#), [724](#), [727](#), [730](#), [742](#), [746](#), [748](#)

Byzacène, province : [181](#), [422](#), [424](#), [429](#), [446](#), [455](#), [460](#), [461](#), [465](#), [669](#), [678](#), [745](#), [746](#)

Byzance, voir Constantinople : [269](#), [404](#), [475](#), [720](#)

Caerleon, fort : [537](#)

Calama, cité : [446](#)

CALMINIUS, fils d'Eucher : [651](#)

campus Mauriacus, bataille : [525](#)

CANDIDIANUS, général : [375](#), [406](#)

CANDIDUS, historien : [618](#)
cap Bon : [624](#), [625](#), [628](#)
CAPPADOCIENS (pères) : [213](#)
CARACALLA, empereur : [175](#)
CARMEN DE PROVIDENTIA DEI : [368](#), [369](#)
CARNUTES : [30](#)
CAROLINGIEN (État) : [443](#), [675](#), [676](#), [695](#)
CARPATES : [51](#), [85](#), [119](#), [121](#), [138](#), [144](#), [241](#), [245](#), [246](#), [268](#), [304](#), [306-309](#), [311](#), [314](#), [315](#), [317](#), [318](#), [320](#), [322](#), [323](#),
[411](#), [512](#), [515](#), [543](#), [549](#), [550](#), [551](#), [554](#), [697](#), [719](#), [723](#), [725](#), [732](#), [733](#), [744](#), [755](#)
CARPES : [138](#), [292](#), [719](#)
Carrhes, cité : [100](#), [102](#)
Carthage, cité : [27](#), [30](#), [34](#), [36](#), [165](#), [212](#), [362](#), [368](#), [398](#), [402](#), [418](#), [421](#), [423-429](#), [431](#), [432](#), [435-438](#), [446](#), [450-453](#),
[455-461](#), [466](#), [473](#), [483](#), [485](#), [534](#), [586](#), [601](#), [611](#), [616](#), [617](#), [618](#), [622](#), [624](#), [628](#), [629](#), [670](#), [678](#), [699](#), [716](#), [722](#),
[723](#), [725](#), [745](#), [755](#)
Carthagène, province : [412](#), [413](#), [416](#), [617](#)
Caspienne (mer) : [235](#), [240](#), [411](#)
CASSIODORE, sénateur : [544-547](#), [668](#), [719](#), [726](#)
CASTINUS, commandant : [404](#), [405](#), [407](#), [415](#), [416](#)
Castra Martis : [308](#), [309](#), [312](#)
catalauniques (CHAMPS), bataille : [525](#), [735](#), [746](#)
CATUVOLCOS, roi des Éburons : [20](#), [31](#)
Caucase : [121](#), [245](#), [256](#), [257](#), [278](#), [279](#), [302](#), [319](#), [320](#), [322](#), [447](#), [520](#), [598](#), [671](#), [743](#)
CÉLESTIACUS, propriétaire : [458](#), [459](#)
CELTES : [24](#), [28](#), [91](#), [96](#), [357](#), [368](#), [719](#)
CENSORIUS, comte : [535](#)
CHARATON, roi des Huns : [504](#)
CHARLEMAGNE, empereur : [675](#)
CHATTES : [93](#), [138](#), [139](#), [151](#)
Chersonèse, défaite romaine : [478](#), [482](#), [484](#), [530](#), [746](#)
CHÉRUSQUES : [82](#), [84](#), [85](#), [93](#), [94](#), [138](#), [139](#), [717](#)
CHILDÉRIC, chef du groupe des Francs saliens : [644](#), [646](#), [700](#), [719](#)
Chine : [97](#), [234-236](#), [239](#), [696](#)
CHIONITES : [240](#)
Chipka (col de) : [268](#), [276](#), [281](#)
CHNODOMAR, roi suprême des Alamans : [133](#), [136](#), [137](#), [140](#), [147](#), [150](#), [708](#), [709](#), [719](#), [727](#)
CHRYSAPHIOS, eunuque : [501](#), [502](#)
CICÉRON, orateur : [37](#), [42](#), [43](#), [75](#), [395](#)
CLAUDE, empereur : [28](#), [95](#), [429](#)
CLAUDIEN, poète : [297](#), [307](#), [320](#), [324](#), [342](#)
Clermont-Ferrand, cité : [580](#), [645](#), [647](#), [651](#), [654](#)
CLOVIS, roi des Francs saliens : [700](#), [701](#), [715](#), [719](#), [722](#), [724](#), [736](#), [748](#)
Code théodosien : [175](#), [198](#), [199](#), [201](#), [205-208](#), [210](#), [211](#), [223](#), [573](#), [623](#), [736](#), [750](#)

Codex argenteus : [125](#), [126](#), [128](#)
Codex sangallensis : [442](#)
cohortales, fonctionnaires : [212](#), [213](#), [215](#)
COLIAS, commandant goth : [272](#)
Comagénis, forteresse : [636](#), [637](#), [640](#)
comitatenses, troupes de l'armée de campagne : [53](#), [54](#), [104](#), [105](#), [314](#), [338](#), [385](#), [387](#), [388](#), [750](#), [753](#)
comites, comtes : [72](#), [750](#)
CONSTANCE II, empereur : [48](#), [127](#), [128](#), [130](#), [135](#), [136](#), [158](#), [159](#), [164](#), [194](#), [208](#), [209](#), [254](#), [255](#), [443](#), [471](#), [720](#), [727](#)
CONSTANT, frère de Constance : [136](#), [209](#)
CONSTANTIA, cité : [482](#)
CONSTANTIN, préfet prétorien : [55](#), [60](#), [124](#), [210](#), [330](#), [331](#), [347](#), [354](#), [369](#), [371](#), [400](#), [475](#), [476](#), [481](#), [607](#)
CONSTANTIN I^{er}, empereur : [34](#), [48](#), [49](#), [52](#), [66](#), [72](#), [105](#), [113](#), [121-124](#), [127](#), [129](#), [132](#), [133](#), [146](#), [192](#), [195](#), [198](#), [200-203](#), [208](#), [209](#), [257](#), [269](#), [357](#), [410](#), [596](#), [683](#), [684](#), [717](#), [720](#), [750](#), [755](#)
CONSTANTIN II, empereur : [47](#), [49](#), [209](#), [708](#)
CONSTANTIN III, usurpateur : [330-332](#), [347-349](#), [353](#), [355](#), [369](#), [370-373](#), [380](#), [382-384](#), [386](#), [398](#), [400](#), [401](#), [412](#), [720](#), [726](#), [734](#), [741](#), [744](#)
Constantinople, cité : [50](#), [51](#), [54](#), [56](#), [59](#), [114](#), [119](#), [124](#), [127](#), [129](#), [131](#), [172](#), [185](#), [187](#), [202](#), [208](#), [260](#), [268-270](#), [276](#), [278-281](#), [287](#), [288](#), [294](#), [296](#), [303](#), [312](#), [321](#), [333](#), [334](#), [337-348](#), [359](#), [376](#), [381](#), [403](#), [405](#), [406](#), [409](#), [437](#), [446](#), [447](#), [450](#), [453](#), [466-469](#), [473](#), [475-478](#), [480-482](#), [485](#), [489-491](#), [501](#), [502](#), [504](#), [506](#), [518](#), [519](#), [523](#), [529](#), [530](#), [533](#), [544](#), [556](#), [557](#), [567](#), [570](#), [571](#), [574](#), [575](#), [586](#), [590](#), [594-596](#), [598-603](#), [605](#), [607](#), [609](#), [612](#), [618](#), [619](#), [628](#), [629](#), [658-661](#), [664](#), [665](#), [667](#), [670](#), [673](#), [685](#), [687](#), [717](#), [721](#), [723](#), [726-730](#), [735](#), [746-748](#)
CONSTANTIN VII PORPHYROGÉNÈTE, empereur : [474-478](#), [496](#), [544](#), [576](#), [720](#), [730](#)
CONSTANTIUS FLAVIUS : [108](#), [254](#), [369-378](#), [380-382](#), [384](#), [386-391](#), [393-395](#), [399-405](#), [410](#), [413-416](#), [421](#), [423](#), [439](#), [440](#), [445-447](#), [459](#), [472](#), [503](#), [508](#), [532](#), [566](#), [572](#), [584](#), [585](#), [596](#), [603](#), [637](#), [672](#), [702](#), [720](#), [723](#), [725](#), [727](#), [733](#), [737](#), [738](#), [741](#), [744](#), [745](#)
Corse : [591](#)
COTTA, Lucius Aurunculéius, légat : [20-22](#), [24](#), [25](#), [31](#), [45](#), [68](#), [84](#), [93](#), [736](#)
CRASSUS, Marcus Licinius, triumvir : [101](#)
Crimée : [30](#), [87](#), [144](#), [546](#)
Ctésiphon, cité : [117](#)
curiales : [64](#), [179](#), [682](#), [751](#), [752](#)
cursus publicus, système de transports publics : [45](#), [168](#), [170](#), [486](#), [609](#), [611](#), [751](#)
DACES : [139](#), [253](#), [315](#)
Dacie, province : [29](#), [32](#), [138](#), [290](#), [295](#), [337](#), [340](#), [344](#), [345](#), [480](#), [549](#), [570](#)
Dacie ripuaire : [308](#), [309](#), [600](#)
DAHN, Felix : [84](#), [85](#)
Dalmatie : [354](#), [608](#), [659](#), [660](#), [663](#), [670](#), [728](#), [729](#), [730](#), [748](#)
Danube, fleuve : [7](#), [10](#), [28](#), [29](#), [50](#), [51](#), [54](#), [85](#), [98](#), [104](#), [111](#), [118-121](#), [125](#), [127](#), [128](#), [132](#), [133](#), [135](#), [136](#), [138-140](#), [157](#), [231-233](#), [235](#), [240](#), [241](#), [243-245](#), [251-253](#), [256-259](#), [261](#), [263](#), [264](#), [267](#), [268](#), [271](#), [272](#), [274](#), [276](#), [280](#), [289](#), [292](#), [293](#), [297](#), [298](#), [304](#), [306-310](#), [314](#), [318-322](#), [325](#), [333](#), [335](#), [354](#), [447](#), [466](#), [468](#), [469](#), [473](#), [480](#), [481](#), [486](#), [491](#), [500](#), [501](#), [513](#), [515](#), [519](#), [523](#), [524](#), [529](#), [538](#), [544](#), [549](#), [551](#), [557](#), [559](#), [561](#), [562](#), [566](#), [568](#), [569](#), [570](#), [589](#),

[597](#), [600](#), [607](#), [620](#), [630-633](#), [635](#), [639](#), [641](#), [670](#), [673](#), [674](#), [687](#), [689](#), [699](#), [700](#), [706](#), [716](#), [720-722](#), [724](#), [725](#),
[728](#), [729](#), [732-734](#), [736](#), [737](#), [743](#), [747](#), [750](#), [753](#), [756](#), [797](#)
DARIUS I^{er}, roi de Perse : [99](#), [100](#), [117](#)
denarii (monnaie) : [108](#), [751](#)
DENGITZIC, fils d'Attila : [546](#), [547](#), [551](#), [557](#), [560](#), [562](#), [570](#), [718](#), [721](#), [747](#)
Dibaltum, bataille : [277](#)
DILL, Samuel : [581](#), [582](#), [763](#)
DIOCLÉTIEN, empereur : [49](#), [50](#), [105-109](#), [177](#), [178](#), [183](#), [208](#), [209](#), [410](#), [597](#), [720](#), [721](#), [733](#), [749](#)
Dniestr, fleuve : [232](#), [241](#), [724](#)
DOMITIEN, préfet prétorien : [187](#)
Don, fleuve : [138](#), [245](#), [246](#), [308](#), [314](#), [411](#), [447](#), [466](#), [715](#), [724](#), [743](#), [755](#)
DONAT, mort de : [504](#)
DOROS (Goths de) : [546](#)
DULCITIUS, gouverneur d'Asie : [187](#)
Durostorum, forteresse : [126](#), [252](#), [271](#)
Dyrrhachium (Durrës), cité : [268](#)
ÉBURONS : [19-22](#), [24](#), [31](#), [45](#), [84](#)
ECDICIUS, fils d'Avitus : [647](#)
ÉDÉCON, ambassadeur d'Attila, roi des Skires : [489-491](#), [493](#), [501](#), [502](#), [506](#), [511](#), [553](#), [554](#), [569](#), [721](#), [729](#), [733](#)
ÉDOBICH, général : [371](#)
ÉDUENS : [66](#), [96](#)
Egnatia (via) : [268](#), [290](#)
Égypte : [27](#), [100](#), [103](#), [168-170](#), [173](#), [175](#), [213](#), [269](#), [296](#), [299](#), [303](#), [427](#), [429](#), [433](#), [533](#), [595](#), [599](#), [620](#), [687](#), [736](#),
[754](#)
Ejsbøl Mose : [149](#), [150-152](#)
Elbe, fleuve : [28](#), [84](#), [95](#), [112](#), [727](#)
ELLAC, fils d'Attila : [547](#), [549](#), [721](#)
ELPIDIA, nourrice de Galla Placidia : [404](#)
Épire : [337](#), [347](#), [353](#)
ÊRÉKAN, épouse d'Attila : [488](#), [495](#)
ERMANARIC, chef des Greuthunges : [241](#), [243](#), [753](#)
ERNAKH, fils d'Attila : [547](#), [557](#), [721](#), [747](#)
ESLAS, ambassadeur d'Attila : [502](#)
Espagne : [10](#), [27](#), [36](#), [52](#), [63](#), [70](#), [174](#), [181](#), [262](#), [328](#), [329](#), [332](#), [347](#), [369](#), [376-378](#), [380](#), [382](#), [384](#), [412-417](#), [421](#),
[425](#), [429](#), [439](#), [441-444](#), [449](#), [450](#), [459](#), [535](#), [536](#), [539](#), [589](#), [590](#), [594](#), [606](#), [613](#), [614](#), [617](#), [620](#), [642](#), [643](#), [646](#),
[648](#), [649](#), [653](#), [657](#), [667](#), [670](#), [672](#), [678](#), [694](#), [695](#), [716](#), [718](#), [720](#), [723](#), [725](#), [727](#), [728](#), [734](#), [738](#), [744](#), [745](#), [747](#), [748](#)
EUCHER, fils de Stilicon : [349](#), [350](#)
EUCHÉRIUS, défenseur de Clermont-Ferrand : [651](#)
EUDOCIE, fille de Valentinien III, épouse d'Hunéric : [456](#), [575](#), [585](#), [612](#), [721](#), [723](#), [726](#)
EUDOXIA, Licinia, fille de Théodose II, épouse de Valentinien III : [208](#), [407](#), [574](#), [575](#), [612](#)
EUGÈNE, amant d'Honorina : [521](#)
EUGÈNE, usurpateur : [334](#), [341](#), [342](#), [370](#), [398](#), [735](#), [741](#), [743](#)

EUGIPPE, moine : [630](#), [631](#), [639](#), [640](#), [732](#)
 EUNAPE, historien : [232](#), [246](#), [253](#), [259](#), [289](#), [290](#), [303](#), [304](#), [306](#), [351](#), [722](#), [739](#)
 Euphrate, fleuve : [7](#), [32](#), [51](#), [72](#), [78](#), [100](#), [102](#), [171](#), [225](#)
 EUPRAXE, préfet prétorien : [396](#)
 Eurasie (grande steppe d') : [7](#), [32](#), [52](#), [233](#), [251](#), [304](#), [679](#)
 EURIC, roi des Wisigoths : [643](#), [644](#), [645](#), [647-655](#), [657](#), [658](#), [663](#), [674](#), [722](#), [735](#), [738](#), [742](#), [747](#), [748](#)
 EUSÈBE, évêque de Césarée : [201](#)
 EUSÈBE, fonctionnaire impérial : [400](#), [401](#)
 EUTROPE, majordome : [113](#), [337-339](#), [345](#), [744](#)
Expositio totius mundi : [436](#), [437](#)

 Faviana, forteresse : [633](#), [636](#), [638](#)
 Feddersen Wierde, exploitation agricole : [141](#), [142](#)
 FÉLIX, général : [404](#), [407-409](#), [445](#), [499](#), [579](#), [745](#)
 FÉLIX, martyr : [196](#)
 FERRÉOLUS, Tonantius, préfet prétorien : [649](#)
 Fiesole, défaite de Radagaise : [305](#), [325](#)
 Fishbourne, palais : [65](#)
 Fliehburgen (sites obsidionaux) : [635](#), [636](#), [641](#), [751](#)
 Florence, siège : [305](#), [324](#), [731](#)
 Foster Dulles (John). Voir Dulles (John Foster)
 FRANCS : [132](#), [137](#), [138](#), [140](#), [144](#), [153](#), [154](#), [326](#), [331](#), [371](#), [378](#), [384](#), [408](#), [411](#), [412](#), [439](#), [442](#), [445](#), [450](#), [513](#), [522](#),
[524](#), [563](#), [610](#), [644](#), [646](#), [655](#), [657](#), [658](#), [668](#), [690](#), [699](#), [700](#), [701](#), [718](#), [719](#), [722](#), [746](#), [748](#)
 FRÉDIBALD, roi des Vandales sillings : [413](#), [733](#)
 Frigidus, bataille sur la rivière : [334](#), [336](#)
 FRITIGERN, chef des Tervinges : [232](#), [241](#), [245](#), [261](#), [262](#), [266](#), [271](#), [272](#), [277](#), [281](#), [282](#), [288](#), [290](#), [292](#), [293](#), [329](#),
[335](#), [336](#), [717](#), [722](#), [735](#)
 FULVIUS, mariage de : [218](#)

 GOTHES : [287-301](#), [304](#), [306](#), [308](#), [311-313](#), [315](#), [316](#), [319](#), [320](#), [322-324](#), [329](#), [333-340](#), [343-348](#), [351-359](#), [362](#),
[364](#), [365](#), [369](#), [372-382](#), [384](#), [389-393](#), [397](#), [405](#), [408](#), [411](#), [416](#), [417](#), [471](#), [472](#), [484](#), [509](#), [512](#), [513](#), [515](#), [524](#),
[539](#), [544-552](#), [554-557](#), [559-563](#), [569-571](#), [581](#), [583-585](#), [587](#), [590](#), [600](#), [602](#), [623](#), [630](#), [632](#), [640](#), [651](#), [654](#), [671](#),
[673](#), [674](#), [690](#), [697-700](#), [702](#), [703](#), [708](#), [716](#), [717](#), [719](#), [722](#), [724-726](#), [732-735](#), [737](#), [738](#), [741-743](#), [747](#), [752](#), [753](#),
[755](#), [756](#)
 GRÉGOIRE, évêque de Tours : [724](#), [731](#)
 GAINAS, général : [338](#), [339](#), [341](#)
 Galatie : [299](#)
 GALÈRE, empereur : [109](#)
 Galice, province : [328](#), [329](#), [377](#), [412](#), [414](#), [534](#), [535](#), [745](#)
 GALLA PLACIDIA, sœur d'Honorius, épouse d'Athaulf, puis de Flavius Constantius : [301](#), [374-376](#), [386](#), [393](#), [394](#),
[400](#), [402-408](#), [415](#), [456](#), [520](#), [572](#), [612](#), [717](#), [720](#), [722](#), [723](#), [725](#), [737](#), [745](#)
 GALLIEN, empereur : [108](#)
 GALUS, neveu de Contance II : [49](#), [208](#)

GAUDENTIUS, fils d'Aétius : [452](#), [575](#), [586](#)

GAUDENTIUS, père de Flavius Constantius : [439](#), [440](#)

Gaule : [20](#), [24](#), [26](#), [28](#), [31](#), [36](#), [63](#), [66](#), [67](#), [77](#), [79](#), [92](#), [96](#), [111](#), [181](#), [183](#), [280](#), [306](#), [311](#), [324-331](#), [347](#), [349](#), [365](#), [367-369](#), [371-373](#), [378-381](#), [383](#), [384](#), [386](#), [387](#), [389-392](#), [407-409](#), [412](#), [413](#), [415](#), [440-442](#), [445](#), [446](#), [448](#), [459](#), [518](#), [521-526](#), [528](#), [529](#), [535](#), [538](#), [539](#), [568](#), [569](#), [579-581](#), [583](#), [587](#), [590](#), [593](#), [594](#), [596](#), [605](#), [609-614](#), [616](#), [632](#), [642-646](#), [648](#), [649](#), [653](#), [657](#), [658](#), [659](#), [670](#), [672](#), [677](#), [690](#), [692](#), [694](#), [695](#), [699](#), [700](#), [715](#), [717](#), [719](#), [720](#), [722](#), [727](#), [733](#), [734](#), [738](#), [744-746](#), [748](#), [753](#)

Gaule Belgique, province : [182](#)

Gaule narbonnaise, province : [28](#)

GENSÉRIC, roi de la coalition des Vandales et des Alains : [416-422](#), [424](#), [439](#), [446](#), [450-452](#), [455-460](#), [466](#), [522](#), [534](#), [575](#), [585-587](#), [591](#), [601](#), [612](#), [613](#), [616](#), [617](#), [623](#), [625](#), [626](#), [628](#), [629](#), [659](#), [663](#), [678](#), [690](#), [717](#), [718](#), [721](#), [723](#), [726](#), [742](#), [745](#), [746](#), [755](#)

Géorgie : [121](#)

GÉPIDES : [512](#), [513](#), [524](#), [548](#), [549](#), [551-553](#), [555](#), [562](#), [563](#), [723](#), [746](#)

GERMAIN, évêque d'Auxerre : [536](#)

GERMANI, Germains : [85](#), [90](#), [94](#), [145](#), [723](#), [752](#)

GERMANICUS CÉSAR : [81](#), [93](#)

Germanie : [28](#), [31](#), [84](#), [85](#), [87](#), [88](#), [90-94](#), [97-100](#), [138](#), [139](#), [141](#), [144](#), [145](#), [147](#), [149](#), [152](#), [154-158](#), [231](#), [310](#), [311](#), [323](#), [336](#), [372](#), [447](#), [471](#), [564](#), [697](#), [704-707](#), [709](#), [795](#)

Germanie inférieure, province : [182](#)

GERMANUS, général : [453](#)

GÉRONTIUS, général : [371-373](#), [401](#)

GÉSIMOND, frère de Thorismond : [552](#), [553](#)

GETICA, voir Jordanès : [238](#), [251](#), [320](#), [416](#), [496](#), [511](#), [523](#), [524](#), [526](#), [532](#), [544](#), [545](#), [547-549](#), [551](#), [552](#), [554-557](#), [559](#), [563](#), [571](#), [644](#)

GIBBON, Edward : [10](#), [11](#), [33](#), [163](#), [192](#), [193](#), [195-197](#), [203](#), [467](#), [667](#), [685](#), [686](#), [688](#)

GILDAS, chroniqueur : [537](#), [538](#)

GILDON, commandant en Afrique du Nord : [342](#), [343](#)

GLABRIO FAUSTUS, préfet prétorien : [199](#)

GLYCÉRIUS, empereur : [659](#), [660](#), [742](#), [748](#)

GOFFART, Walter : [656](#)

GONDEBAUD, roi des Burgondes : [658](#), [659](#), [660](#), [724](#), [730](#), [742](#), [747](#), [748](#)

GONDÉRIC, roi des Vandales hasdings : [377](#), [413](#), [414](#), [416](#)

GONDIOC, roi des Burgondes : [659](#)

GORDIEN, empereur : [99](#), [104](#)

GOTHS : [10](#), [119-128](#), [131-133](#), [138](#), [140](#), [142](#), [148](#), [153](#), [158](#), [191](#), [231-233](#), [240](#), [241](#), [243-245](#), [247](#), [250-254](#), [256-266](#), [268](#), [271](#), [272](#), [274-287](#), [293](#), [294](#)

GRATIEN, empereur : [66](#), [77](#), [260](#), [277](#), [279-282](#), [286](#), [290](#), [295](#), [296](#), [308](#), [330](#), [718](#), [724](#), [735](#), [741](#)

Grèce : [27](#), [39](#), [42](#), [100](#), [181](#), [482](#)

GRÉGOIRE, évêque de Tours : [412](#)

GRÉGOIRE DE NAZIANCE : [213](#)

GRÉGOIRE DE NYSSE : [213](#)

GREUTHUNGES : [232](#), [241](#), [243-245](#), [251](#), [257](#), [261](#), [265](#), [271](#), [277](#), [282](#), [283](#), [290](#), [297](#), [300](#), [308](#), [318](#), [322](#), [333](#), [335](#), [336](#), [352](#), [512](#), [545](#), [559](#), [670](#), [689](#), [698](#), [699](#), [701](#), [702](#), [722](#), [724](#), [725](#), [730](#), [738](#), [743](#), [744](#), [753](#), [756](#)

GUPTAS : [239](#), [240](#)

Hadrien (mur d') : [7](#), [32](#), [72](#), [78](#), [171](#), [225](#), [431](#), [691](#)

HASDINGS (Vandales) : [306](#), [378](#), [411-413](#), [699](#), [701](#), [725](#), [733](#)

Hatra, cité : [102](#)

HÉLION, maître des offices : [406](#)

HELPIDIUS, préfet prétorien : [187](#)

Hémus (monts) : [266-268](#), [272](#), [275-278](#), [281](#), [282](#), [289](#), [292](#), [308](#), [481](#), [483](#), [530](#)

HEPHTHALITES (Huns) : [240](#)

Héraclée, cité : [482](#)

HÉRACLIEN, général : [401](#), [402](#), [404](#), [725](#)

HÉRACLIUS, chef de la maison impériale : [576-578](#)

HÉRACLIUS, général : [620](#)

HERCULIEN, sénateur : [521](#)

HERMANN LE GERMAIN, voir Arminius : [82](#), [83](#), [87](#), [98](#), [717](#)

HERMENDURES : [93](#), [151](#)

HERMÉRIC, roi des Suèves : [414](#)

Hermopolis : [168](#)

HÉRULES : [512](#), [513](#), [548](#), [549](#), [552](#), [563](#), [569](#), [639-641](#), [690](#), [725](#)

Hippo Régius, cité (Hippone) : [418](#), [420](#), [422](#), [424](#)

Ho Chi Thuan. Voir Kubiak (Stefan)

hongroise (grande plaine) : [85](#), [306](#), [307](#), [320](#), [322](#), [323](#), [411](#), [510](#), [513](#), [514](#), [516](#), [517](#), [520](#), [524](#), [543](#), [554](#), [567](#), [568](#), [569](#), [671](#), [697](#), [723](#), [725](#), [726](#), [730](#), [732](#), [734](#)

honorati (fonctionnaires impériaux) : [186](#), [752](#)

HONORIA, Iusta Grata, fille de Galla Placidia : [393](#), [520-522](#), [574](#), [725](#)

HONORIUS, empereur : [297](#), [301](#), [321](#), [324](#), [329](#), [330](#), [331](#), [341](#), [342](#), [344](#), [348-350](#), [353-356](#), [359](#), [365](#), [367](#), [369](#), [371](#), [372](#), [374](#), [375](#), [380](#), [381](#), [383](#), [384](#), [386](#), [389](#), [391](#), [393](#), [394](#), [395](#), [400-405](#), [407](#), [416](#), [456](#), [475](#), [536](#), [584](#), [585](#), [601](#), [720](#), [722](#), [725](#), [726](#), [729](#), [732](#), [734](#), [736](#), [741](#), [744](#), [745](#)

HORMIDAC, chef hun : [570](#), [600](#), [608](#)

HUNÉRIC, fils de Genséric, roi des Vandales et Alains : [456-458](#), [575](#), [585](#), [612](#), [659](#), [721-723](#), [726](#)

HUNIMOND, chef goth : [552](#), [553](#)

HUNS : [222](#), [233](#), [235-241](#), [243-251](#), [264](#), [265](#), [268](#), [271](#), [277](#), [300](#), [303](#), [308](#), [309](#), [312](#), [319-324](#), [336](#), [351](#), [359](#), [381](#), [405](#), [407-409](#), [411](#), [439](#), [441](#), [447](#), [448](#), [466](#), [468-474](#), [477-486](#), [489-492](#), [499](#), [501-517](#), [519-522](#), [524-533](#), [539](#), [543](#), [545-551](#), [553](#), [554](#), [556-563](#), [565-567](#), [570](#), [574](#), [579](#), [585](#), [587](#), [597-601](#), [606](#), [608](#), [630](#), [661](#), [670](#), [671](#), [673](#), [674](#), [688-692](#), [696-698](#), [703](#), [704](#), [710](#), [715](#), [717](#), [718](#), [720-722](#), [725](#), [726](#), [728](#), [730-734](#), [736](#), [743-746](#), [752](#)

HUNT, A.S : [168](#)

HYDACE, évêque et chroniqueur : [328](#), [329](#), [377](#), [413-416](#), [441](#), [448](#), [450](#), [529](#), [536](#), [590](#), [601](#), [606](#), [643](#), [703](#), [726](#)

HYPACE, saint : [482](#)

Ibérie, voir Espagne : [256](#)

Illyrie : [77](#), [289](#), [295](#), [298](#), [344-347](#), [491](#), [590](#), [595](#), [605](#), [608](#), [617](#), [620](#), [637](#), [659](#), [692](#), [728](#), [744](#), [753](#)

Indus, fleuve : [100](#)

INDUTIOMAROS, chef des Trévires : [20](#), [31](#), [45](#)

INOBINDUS, général : [453](#)

Iol Caésaréa, centre tribal : [435](#)

Ioviacum, destruction : [640](#)

Isauria : [214](#)

Islam : [667](#)

Italie : [21](#), [27](#), [28](#), [36](#), [50](#), [52](#), [53](#), [56](#), [57](#), [65](#), [66](#), [68](#), [69](#), [71](#), [77](#), [110](#), [125](#), [153](#), [182](#), [183](#), [196](#), [199](#), [216](#), [304-306](#), [309](#), [318](#), [324](#), [325](#), [329](#), [331](#), [334](#), [336](#), [339](#), [340](#), [343-356](#), [359](#), [360](#), [365](#), [369](#), [371](#), [376](#), [380](#), [381](#), [384](#), [401](#), [402](#), [407-410](#), [416](#), [423-425](#), [429](#), [435](#), [442](#), [445](#), [447](#), [453](#), [460](#), [521](#), [524-529](#), [533](#), [539](#), [544-546](#), [549](#), [568](#), [569](#), [573](#), [576](#), [577](#), [586](#), [590](#), [593](#), [594](#), [601-603](#), [605](#), [608](#), [609](#), [613](#), [614](#), [616](#), [617](#), [622](#), [631](#), [632](#), [637](#), [639](#), [642](#), [643](#), [645](#), [649](#), [654](#), [658-665](#), [667](#), [670](#), [678](#), [682](#), [689](#), [690](#), [692](#), [699](#), [700](#), [702](#), [716-720](#), [724](#), [725](#), [727-731](#), [733-735](#), [738](#), [739](#), [742](#), [744](#), [746-748](#), [756](#)

Jastorf (culture de) : [96-98](#), [151](#), [752](#)

JEAN, général : [627](#), [742](#), [745](#)

JEAN, usurpateur : [405-407](#), [416](#), [439](#), [440](#), [447](#), [579](#)

JEAN D'ANTIOCHE : [570](#), [576](#), [586](#)

JÉRÔME, saint : [301](#), [302](#), [307](#), [308](#), [313](#), [360](#), [364](#), [374](#)

JONES, A.H.M : [33](#), [48](#), [54](#), [59](#), [64](#), [77](#), [106](#), [108](#), [109](#), [111](#), [164](#), [173](#), [177](#), [179](#), [180](#), [185](#), [195](#), [200](#), [202](#), [213](#), [386](#), [388](#), [469](#), [595](#), [610](#), [687](#), [688](#)

JORDANÈS, historien : [238](#), [251](#), [320](#), [416](#), [496](#), [511](#), [523](#), [524](#), [526](#), [531](#), [532](#), [544-552](#), [554-556](#), [559](#), [563](#), [569](#), [571](#), [644](#), [719](#), [726](#)

JOVIEN, empereur : [48](#), [55](#), [117](#), [118](#), [121](#), [403](#), [457](#), [597](#), [726](#), [727](#)

JOVIN, usurpateur : [372-374](#), [376](#), [398](#), [401](#), [727](#)

JOVIUS, préfet prétorien : [353](#), [354](#), [400](#)

JULES CÉSAR : [19](#), [28](#), [33](#), [35](#), [42](#), [49](#), [53](#), [59](#), [78](#), [92](#), [94](#), [95](#), [429](#), [718](#)

JULIEN, empereur : [7](#), [48](#), [49](#), [109](#), [116](#), [117](#), [120](#), [123](#), [133](#), [135](#), [136](#), [140](#), [150](#), [204](#), [208](#), [394](#), [395](#), [396](#), [471](#), [596](#), [597](#), [705](#), [706](#), [708](#), [719](#), [726](#), [727](#)

JUSTINIEN I^{er}, empereur : [667](#), [727](#)

JUTHUNGES (Alamans) : [439](#), [445](#)

Jutland : [149](#), [152](#)

Kalkriese Berg : [83](#)

Kamenka-Antechrak, villa : [148](#)

Komarov, verrerie : [144](#)

KOSSINNA, Gustav : [90](#), [91](#), [96](#)

KOSTREWSZKI, Vladimir : [90](#)

KOURIDACH, roi des Agathyrse : [505](#), [558](#)

LAMPADIUS, sénateur : [348](#)

LAMPRIDIUS, relation de Sidoine Apollinaire : [654](#), [655](#)

La Tène (culture de) : [96-98](#), [752](#)

Lauriacum, forteresse : [633-637](#), [641](#)

Lavant-Kirchbichl, site obsidional : [635](#)
LENTIA, base légionnaire : [633](#)
LENTIENS : [280](#)
LÉONCE, intendant de Galla Placidia : [404](#)
LÉON DE NARBONNE, poète et juriste : [654](#)
LÉON I^{er}, empereur : [605](#), [607](#), [609](#), [618-620](#), [628](#), [659](#), [660](#), [727](#), [742](#)
LÉON VI, empereur : [475](#)
Leptis magna, cité : [161-163](#), [166](#), [167](#), [173](#), [398](#), [430](#), [432](#), [737](#)
Lex Irnitana : [70](#), [753](#)
LIBANIUS, rhéteur : [123](#), [164](#), [165](#), [187](#), [189](#), [399](#), [727](#)
LIBÉRIUS, sénateur : [663](#)
Liber pontificalis : [195](#)
LIBIUS SÉVÉRUS, empereur : [604-606](#), [609](#), [612](#), [727](#), [742](#), [747](#)
liburnarii (police fluviale) : [633](#)
Libye : [75](#), [181](#), [456](#), [599](#)
LICINIUS, empereur : [209](#)
Limes transalutanus : [241](#)
LIMIGANTES (Sarmates) : [254](#), [255](#)
limitanei (troupes de garnison aux frontières) : [104](#), [105](#), [107](#), [479](#), [595](#), [633](#), [692](#), [750-753](#)
Livre des Constitutions : [655](#), [656](#)
Loire, fleuve : [644-646](#), [648](#), [677](#), [678](#), [722](#), [747](#)
LOMBARDS : [153](#), [513](#), [727](#)
LUCIUS VÉRUS, empereur : [57](#)
LUPICIN, comes Thraciae : [252](#), [256](#), [261-263](#), [265](#), [266](#), [271](#), [272](#), [276](#)
Lusitanie, province : [328](#), [412](#), [413](#), [535](#)
Lyon, cité : [581](#), [591](#), [610](#), [611](#), [615](#)

Macédoine : [27](#), [77](#), [268](#), [270](#), [290](#), [292](#), [293](#), [295](#), [296](#), [329](#), [337](#), [340](#), [344](#), [345](#)
MACRIEN, roi suprême des Alamans : [136](#), [137](#), [140](#), [710](#), [728](#), [737](#)
MAENCHEN-HELFEN, Otto J : [478](#), [479](#)
Magdalensberg, résidence royale : [631](#)
Maghreb : [427](#), [428](#), [429](#), [431](#)
MAGNENCE, usurpateur : [471](#)
MAGNUS MAXIMUS, usurpateur : [334](#), [335](#), [371](#)
MAGYARS : [235](#)
MAJORIEN, empereur : [586](#), [594](#), [603-606](#), [609-612](#), [615-617](#), [619](#), [623](#), [715](#), [727](#), [728](#), [731](#), [733](#), [742](#), [747](#)
MAMA, transfuge hun : [498](#), [506](#)
MARATACUPRENI, bandits : [214](#), [215](#)
MARBOD, chef germain : [92](#)
MARC, usurpateur : [329](#)
MARC AURÈLE, empereur : [7](#), [34](#), [57](#)
MARCELLA, matrone chrétienne : [357](#)
MARCELLINUS, comte : [320](#), [467](#), [605](#), [608](#), [609](#), [617](#), [620](#), [659](#), [728](#), [729](#)

MARCELLUS, empereur : [396](#)

MARCIANOPE, cité : [252](#), [259](#), [261](#), [265](#), [266](#), [269](#), [271](#), [272](#), [275](#), [276](#), [481](#), [482](#)

MARCIEN, empereur : [251](#), [529](#), [571](#), [574](#), [575](#), [601](#), [602](#), [605](#), [608](#), [717](#), [728](#), [742](#)

MARCOMANS : [7](#), [132](#), [158](#), [307](#), [388](#), [706](#)

Margus, cité : [320](#), [468](#), [469](#), [471](#), [473](#)

MARIE, exilée : [458](#)

MARIE, fille de Stilicon, épouse d'Honorius : [344](#)

Marseille, cité : [374](#), [645](#)

MASCEZEL, frère de Gildon : [343](#)

Maurétanie césarienne, province : [455](#), [461](#)

Maurétanie sitifienne, province : [429](#), [455](#), [461](#), [462](#), [465](#)

Maurétanie tingitane, province : [387](#), [421](#), [424](#), [429](#)

MAURÉTANIE : [418](#), [429](#), [446](#), [450](#), [461](#), [465](#), [591](#), [617](#), [723](#), [745](#)

MAXIME, philosophe : [394](#)

MAXIMIN, ambassadeur envoyé à Attila : [486](#), [488-493](#), [499-501](#), [506](#), [508](#), [511](#), [518](#)

MAXIMUS, usurpateur : [342](#), [398](#)

Mayence, sac : [310](#), [326](#), [372](#), [471](#), [718](#)

MAZDA : [99](#)

MÉDÉRIC, otage alaman : [147](#)

MÉLANIE, héritière d'une famille sénatoriale : [196](#), [197](#), [202](#)

Mélanthias, villa impériale : [281](#)

Mérida, prise de : [535](#)

mer Noire : [30](#), [119](#), [126](#), [138](#), [142](#), [144](#), [148](#), [158](#), [231](#), [233](#), [236](#), [239](#), [240](#), [243](#), [245](#), [247](#), [251](#), [253](#), [269](#), [270](#), [287](#), [315](#), [319](#), [322](#), [323](#), [405](#), [471](#), [482](#), [509](#), [512](#), [514](#), [520](#), [546](#), [549](#), [568](#), [570](#), [598](#), [623](#), [671](#), [696](#), [715](#), [724-726](#), [730](#), [732-734](#), [743](#)

MÉROBAUDE, poète et soldat : [443-445](#), [447-450](#), [452](#), [454](#), [456](#), [457](#), [466](#), [524](#), [535](#), [545](#), [583](#), [728](#)

MÉROGAISE, roi franc : [113](#)

Mésie inférieure, province : [271](#), [277](#), [292](#), [321](#), [468](#)

Mésie supérieure, province : [277](#), [290](#)

Mésopotamie : [32](#), [54](#), [100-102](#), [121](#), [278](#), [596](#), [597](#), [720](#)

Metz, chute de : [524](#)

Milan, cité : [50](#), [54](#), [56](#), [126](#), [140](#), [199](#), [300](#), [341](#), [438](#), [528-530](#), [746](#)

MITHRADATE VI EUPATOR DIONYSOS, roi du Pont-Euxin : [30](#)

Molino del Postero : [70](#)

MONGOLS : [691](#)

Morava (vallée de la) : [267](#), [270](#), [290](#)

Moselle, poème d'Ausone : [73](#), [75-77](#), [718](#)

Moselle, rivière : [20](#), [45](#), [50](#), [60](#), [62](#), [64](#), [65](#), [72](#), [74-76](#), [95](#), [98](#)

Naissus (Niš), cité : [267](#), [370](#), [469-473](#), [477](#), [490](#), [491](#), [498](#)

NAMATIANUS, Rutilius Claudius, voir Rutilius : [365](#), [391](#)

Narbonne, cité : [374-376](#), [389](#), [449](#), [606](#), [614](#), [652](#), [654](#)

Nasqh-e Rostam, inscription : [99](#)

Nedao, bataille : [548](#), [551](#), [554](#), [721](#), [723](#), [746](#)
NÉPOS, Julius, empereur : [659-665](#), [728-730](#), [742](#), [748](#)
NÉRON, empereur : [253](#)
Nicée, concile : [129](#), [130](#)
Nicomédie, cité : [50](#)
Nicomopolis ad Istrum, cité : [128](#), [281](#), [299](#), [483](#), [484](#), [533](#)
Nisibis, cité : [102](#), [117](#)
NOMUS, ambassadeur envoyé à Attila : [518](#), [519](#)
Norique : [306](#), [348](#), [349](#), [354](#), [445](#), [630-643](#), [662](#), [670](#), [732](#), [746](#)
Notitia dignitatum : [105](#), [272](#), [385](#), [388](#), [418](#), [421](#), [425](#), [465](#), [595](#), [598](#), [599](#), [608](#), [633](#), [637](#), [672](#), [751](#), [753](#)
Novae, base légionnaire : [269](#), [271](#)
Noviodunum, forteresse : [119](#), [271](#)
NUMÉRIEN, empereur : [102](#)
Numidie, province : [181](#), [422](#), [424](#), [429](#), [439](#), [446](#), [455](#), [460-462](#), [465](#), [591](#), [670](#), [678](#), [723](#), [745](#), [746](#)

OCTAVIEN, voir Auguste : [27](#), [28](#), [46](#), [440](#), [441](#), [718](#), [729](#)
Odessos, cité : [270](#)
ODOACRE, « roi » en Italie : [553](#), [569](#), [662-665](#), [690](#), [700](#), [729](#), [730](#), [731](#), [733](#), [735](#), [739](#), [742](#), [748](#)
ODOTHÉUS, chef des Greuthunges : [245](#), [297](#)
Oescus, base légionnaire : [269](#), [557](#)
OLYBRIUS, Anicius, empereur : [612](#), [613](#), [659](#), [742](#), [747](#)
OLYMPIODORE DE THÈBES, historien et diplomate : [250](#), [303](#), [729](#)
OLYMPIOS, homme politique : [349-351](#), [353](#), [365](#), [371](#), [396](#), [400](#), [401](#), [729](#), [734](#)
ONÉGÈSE, notable à la cour d'Attila : [486](#), [488](#), [489](#), [491](#), [494](#), [499](#), [505](#), [506](#), [511](#), [559](#), [729](#)
ONULPHE, fils d'Édécon : [553](#)
oppida (culture) : [96](#)
OPTILA, officier des gardes : [578](#)
ORESTE, ambassadeur d'Attila, général : [489](#), [490](#), [491](#), [502](#), [660-662](#), [729](#), [730](#), [731](#), [748](#)
ORIENTUS, poète : [326](#)
Orléans, siège : [326](#), [449](#), [524](#), [525](#), [530](#)
OROSE, chroniqueur espagnol : [313](#), [325](#), [329](#), [331](#), [334](#), [374](#), [402](#), [703](#)
ORSOVA : [304](#), [309](#)
Osroène, province : [101](#)
Ostie, port : [34](#), [425](#)
OSTROGOTHS : [139](#), [512](#), [547](#), [639](#), [640](#), [667](#), [668](#), [700-703](#), [718](#), [721](#), [724](#), [729](#), [730](#), [733](#), [736](#), [739](#), [742](#), [748](#), [753](#)

PADUSIA, épouse de Félix : [404](#), [407](#)
palatini (fonctionnaires impériaux) : [54](#), [215](#), [753](#)
Palentia, sac : [590](#)
PALLADE, évêque de Ratiaria : [126](#), [130](#)
PALLADE, fils de Pétronus Maximus : [585](#)
PALLADE, fonctionnaire impérial : [161](#), [162](#), [163](#), [166](#), [167](#)

Pannonie : [280](#), [290](#), [306](#), [320](#), [336](#), [352](#), [448](#), [489](#), [546](#), [548-551](#), [554-556](#), [559](#), [561](#), [600](#), [608](#), [632](#), [728](#), [729](#), [742](#), [747](#)

Panormus, siège : [453](#)

PAPIRIUS, Marcus, sénateur : [358](#)

Parisinus latinus : [126](#), [129](#)

Parthie : [100](#)

Passion de saint Saba : [150](#), [151](#), [155](#), [156](#)

PATRICK, saint : [67](#)

PAUL, comte : [644](#)

PAUL, frère d'Oreste : [661](#), [662](#), [730](#), [748](#)

PAULIN, évêque de Nole : [196](#), [197](#), [202](#)

PAULIN DE PELLA, poète : [217](#), [311](#), [389](#)

Pavie, cité : [349](#), [350](#)

Pax romana : [214](#), [270](#), [274](#), [362](#), [680](#), [754](#)

PENTADIUS, fonctionnaire : [453](#)

Perse : [84](#), [85](#), [99](#), [109](#), [110](#), [122](#), [156](#), [157](#), [176](#), [190](#), [226](#), [227](#), [243](#), [275](#), [285](#), [298](#), [520-523](#), [596-599](#), [687](#), [691](#), [708](#), [720](#), [721](#), [727](#), [733](#), [755](#)

PETCHENÈGUES : [239](#)

PÉTRONIUS D'ARLES : [649](#)

PÉTRONIUS MAXIMUS, sénateur et usurpateur : [576](#), [580](#), [583-586](#), [603](#), [612](#), [723](#), [730](#), [742](#), [746](#)

PETROSIDIUS, Lucius : [24](#)

Peutinger (table de) : [425](#), [436](#)

PHILIPPE, empereur : [99](#), [104](#)

PHILIPPE, préfet prétorien : [187](#)

Philippopolis, cité : [270](#), [482](#)

PHOTIUS, bibliophile et patriarche de Constantinople : [303](#), [312](#), [325](#), [378](#), [402](#), [404](#), [729](#), [730](#)

PICTES : [536](#)

Pietroasa, fort : [144](#), [148](#), [151](#), [564](#)

PLACIDIA, fille de Valentinien III : [301](#), [375](#), [402](#), [404](#), [406](#), [521](#), [575](#), [579](#), [612](#)

Plaisance, batailles : [594](#), [662](#), [746](#)

PLINE, auteur : [41](#), [221](#)

POLYBE, historien : [686](#)

POMPÉE, triumvir : [27](#), [299](#), [429](#)

Portchester, fort : [537](#)

Portes de fer : [51](#), [268](#), [673](#)

Portus, port : [34](#), [425](#), [426](#), [431](#), [660](#)

PRAETEXTATUS, Vettius Agorius : [41](#)

principales, membres de l'élite : [188](#), [754](#)

PRISCUS, historien : [222](#), [223](#), [251](#), [320](#), [355](#), [374](#), [397](#), [448](#), [468-470](#), [474](#), [476-478](#), [480](#), [484-486](#), [488-508](#), [511](#), [513](#), [514](#), [518](#), [519](#), [521](#), [522](#), [527](#), [528](#), [543](#), [546](#), [551](#), [556](#), [558-563](#), [565](#), [568](#), [570](#), [571](#), [576-578](#), [586](#), [593](#), [609](#), [619](#), [625](#), [661](#), [717](#), [718](#), [720](#), [721](#), [726](#), [729](#), [730](#), [746](#)

PROBUS, Pétronius : [57](#), [398](#)

Proconsulaire, province : [181](#), [422](#), [423](#), [424](#), [429](#), [446](#), [455](#), [458](#), [460](#), [461](#), [465](#), [663](#), [669](#), [678](#), [745](#), [746](#), [755](#)

PROCOPE, historien : [121](#), [124](#), [313](#), [329](#), [412](#), [419](#), [432](#), [450](#), [456](#), [512](#), [527](#), [546](#), [569](#), [619](#), [620](#), [625](#), [627](#), [628](#), [662](#), [663](#), [702](#)

PROCOPE, oncle de Julien et usurpateur : [120](#), [607](#)

PROCOPE (père de) : [607](#)

PROFUTURUS, général : [275](#), [325](#)

PROSPER D'AQUITAINE, poète : [326](#), [328](#)

Przeworsk (culture de) : [142](#), [143](#), [314-316](#), [412](#), [754](#)

PULCHÉRIE, sœur de Théodose II, épouse de Marcien : [574](#), [728](#)

puniques (guerres) : [27](#), [36](#)

QUADES : [132](#), [307](#), [730](#), [734](#)

quaestor (magistrat) : [77](#), [396](#), [754](#)

Quintanis, bourg : [636](#), [639](#), [641](#)

QUINTILIEN, juriste : [75](#)

RUTILIUS CLAUDIUS NAMATIUS, maître des offices et poète : [365-368](#), [381](#), [383](#), [384](#), [391](#)

RADAGAISE, roi goth : [305](#), [306](#), [308](#), [311-313](#), [317](#), [318](#), [322-325](#), [340](#), [343](#), [344](#), [350](#), [352](#), [380](#), [546](#), [632](#), [670](#), [689](#), [699](#), [701-703](#), [716](#), [731](#), [734](#), [736](#), [738](#), [744](#), [756](#)

Ratiaria, forteresse : [126](#), [130](#), [480](#), [482](#)

Ravenne, capitale impériale : [94](#), [350](#), [353-356](#), [359](#), [379](#), [380](#), [383](#), [384](#), [402](#), [404](#), [406](#), [408](#), [410](#), [413](#), [443](#), [573](#), [584](#), [601](#), [660](#), [662](#)

receptio (traitement romain des immigrants) : [253](#), [755](#)

RÉCHILA, roi des Suèves : [535](#), [745](#)

REMI, *magister officiorum* : [162](#), [163](#), [166](#), [167](#)

RÉNATUS FRIGIDÉRUS, historien : [325](#), [440](#), [724](#), [731](#)

RESPENDIAL, roi des Alains : [412](#)

Rhétie, province : [280](#), [307](#), [324](#), [325](#), [633](#), [725](#)

Rhin, fleuve : [19](#), [20](#), [25](#), [28](#), [29](#), [32](#), [51](#), [53](#), [54](#), [56](#), [59](#), [60](#), [75](#), [84](#), [85](#), [87](#), [92](#), [95](#), [97](#), [98](#), [104](#), [110](#), [111](#), [113](#), [118](#), [122](#), [132](#), [133](#), [135](#), [136](#), [139](#), [147](#), [157](#), [158](#), [166](#), [262](#), [280](#), [292](#), [304](#), [306-308](#), [310](#), [311](#), [313](#), [314](#), [317](#), [318](#), [322](#), [325](#), [326](#), [329-332](#), [340](#), [344](#), [345](#), [347](#), [348](#), [380](#), [384](#), [386](#), [390](#), [392](#), [412](#), [413](#), [414](#), [416](#), [421](#), [425](#), [439](#), [441](#), [442](#), [445](#), [448](#), [450](#), [523](#), [524](#), [568](#), [609](#), [610](#), [632](#), [644](#), [646](#), [657](#), [671](#), [687](#), [689](#), [690](#), [699](#), [705](#), [708](#), [715-720](#), [722](#), [723](#), [725-727](#), [730](#), [731](#), [733](#), [734](#), [738](#), [744](#), [745](#), [750](#), [752](#)

Rhodope, province : [278](#)

Rhodopes, monts : [266](#), [267](#), [278](#), [282](#)

Rhône, fleuve : [25](#), [45](#), [95](#), [581](#), [591](#), [606](#), [611](#), [614](#), [644](#), [645](#), [718](#), [724](#)

RICHOMER, général : [275](#)

RICIMER, patricien et général : [586](#), [594](#), [603-607](#), [609](#), [617](#), [629](#), [643](#), [658](#), [659](#), [662](#), [724](#), [727](#), [728](#), [730](#), [731](#), [738](#), [747](#)

RIOTHAMUS, roi des Bretons : [644](#)

ROMAIN, *comes Africae* : [161-163](#), [166](#), [167](#)

romanitas, romanité : [60](#), [444](#), [755](#)

ROMULUS, beau-père d'Oreste : [661](#), [665](#), [671](#), [730](#)

ROMULUS AUGUSTULE, empereur : [10](#), [233](#), [664](#), [668](#), [688](#), [690](#), [729](#), [731](#), [742](#), [748](#)
RUGA, roi hun : [468](#), [506](#), [508](#), [561](#), [600](#), [715](#), [717](#), [731](#)
RUGES : [512](#), [513](#), [524](#), [548](#), [549](#), [552](#), [555](#), [630](#), [639-642](#), [662](#), [690](#), [732](#)
Runderberg : [147](#), [151](#)
RUSTIQUE, prisonnier des Huns : [375](#), [530](#), [562](#)

SABA, saint : [150](#), [151](#), [155](#), [156](#)
SABINUS, Quintus Titurius, légat : [20](#), [21](#), [22](#), [45](#), [68](#), [93](#)
SAFRAX, chef des Greuthunges : [241](#), [243](#), [271](#), [277](#), [283](#), [288](#), [290](#), [292](#), [293](#), [335](#), [336](#), [716](#), [724](#), [732](#)
Saint-Bernard (col du grand) : [25](#), [26](#), [45](#)
Salaria (porte) : [301](#), [356](#), [357](#)
SALLUSTE, historien : [37](#), [165](#), [362](#)
Salone, port : [406](#), [748](#)
Saône, rivière : [45](#), [591](#)
Sardaigne : [620](#), [629](#), [746](#)
Sardis, cité : [189](#)
SARMATES : [132](#), [138](#), [139](#), [231](#), [246](#), [247](#), [249](#), [254](#), [255](#), [291](#), [307](#), [308](#), [315](#), [513](#), [554](#), [555](#), [563](#), [697](#), [704](#), [732](#)
SARUS, général : [312](#), [347](#), [356](#), [702](#), [732](#)
SASSANIDE (dynastie) : [101-103](#), [110](#), [112](#), [157](#), [176](#), [226](#), [596](#), [691](#), [721](#), [733](#)
SAXONS : [112](#), [114](#), [138](#), [140](#), [153](#), [383](#), [537](#), [677](#), [732](#), [746](#)
SCOTS : [536](#)
SCOTTAS, compagnon d'Attila : [491](#), [492](#), [506](#), [511](#)
Scupi (Skopje), cité : [267](#)
SCYTHES : [114](#), [247](#), [248](#), [294](#), [296](#), [299](#), [466](#), [497](#), [499](#), [514](#), [528](#)
Scythie : [271](#), [277](#), [292](#), [439](#), [447](#), [466](#), [520](#), [561](#)
SÉBASTIEN, gendre de Boniface : [409](#), [439](#)
SÉGESTE, chef des Chérusques : [94](#)
SÉNONS : [30](#)
SEPTIME SÉVÈRE, empereur : [101](#), [104](#), [175](#)
SÉRAPION, roi des Alamans : [135](#), [147](#)
SÉRAPIS, dieu égyptien : [135](#)
Serdica : [267](#), [270](#), [469](#), [490](#), [570](#)
SERGÉRIC, frère de Sarus : [376](#), [732](#)
SÉRONATUS, préfet adjoint de Gaule : [649](#), [650](#)
Serpent (mont du) : [449](#)
SÉVERIN, saint : [630](#), [631](#), [634](#), [636](#), [638](#), [639-641](#), [662](#), [732](#), [746](#), [748](#)
Séville, province : [70](#), [416](#), [535](#)
SHAHPUR I^{er}, roi de Perse : [102](#), [103](#), [733](#)
SHAHPUR II, roi de Perse : [121](#), [256](#)
SHANYU, chef des Xiongnu : [236](#), [237](#)
SICILE : [27](#), [36](#), [44](#), [75](#), [217](#), [219](#), [220](#), [442](#), [452](#), [453](#), [455](#), [460](#), [466](#), [473](#), [477](#), [479](#), [535](#), [591](#), [612](#), [617](#), [620](#), [622](#), [624](#), [629](#), [659](#), [728](#), [746](#)

SIDOINE APOLLINAIRE, poète et épistolier : [523](#), [524](#), [545](#), [581-585](#), [587-589](#), [591-594](#), [606](#), [608](#), [610](#), [611](#), [614-616](#), [620](#), [621](#), [623](#), [629](#), [643](#), [646](#), [647](#), [649](#), [650-652](#), [654](#), [655](#), [673](#), [678](#), [733](#), [747](#)

SILLINGS (Vandales) : [306](#), [313](#), [326](#), [328](#), [377](#), [382](#), [411](#), [413](#), [414](#), [699](#), [733](#), [745](#)

SILVANUS, banquier : [522](#)

Singara, cité : [117](#)

Sinicy, forges : [143](#)

Sirmium, cité : [50](#), [54](#), [549](#)

Sitifis, cité : [446](#)

SKIRES : [254](#), [309](#), [312](#), [512](#), [513](#), [524](#), [549](#), [553-556](#), [563](#), [569](#), [571](#), [662](#), [690](#), [721](#), [729](#), [733](#), [736](#)

soie (route de la) : [236](#), [239](#), [472](#)

SOROGSES : [561](#)

SOZOMÈNE, historien : [303](#)

Sredna Gora : [267](#), [270](#)

STILICON, général : [191](#), [192](#), [324](#), [325](#), [331](#), [332](#), [339-353](#), [365](#), [370](#), [371](#), [380](#), [388](#), [389](#), [395-398](#), [400-402](#), [440](#), [499](#), [604](#), [608](#), [664](#), [694](#), [702](#), [725](#), [729](#), [731](#), [732](#), [734](#), [736](#), [744](#)

Strasbourg, bataille : [7](#), [133](#), [136](#), [140](#), [147](#), [150](#), [168](#), [471](#), [708](#), [719](#), [727](#)

Succi (col de) : [267](#), [275](#), [282](#), [286](#), [290](#), [490](#)

SUÉRIDAS, commandant goth : [272](#)

SUÈVES : [92](#), [306](#), [307](#), [311-313](#), [318](#), [323](#), [325](#), [326](#), [328-331](#), [347](#), [351](#), [367](#), [369](#), [373](#), [377](#), [380](#), [382](#), [385](#), [411-414](#), [439](#), [442](#), [449](#), [450](#), [512](#), [513](#), [534-536](#), [548](#), [549](#), [552](#), [554](#), [555](#), [563](#), [585](#), [589](#), [590](#), [613](#), [629](#), [643](#), [671](#), [672](#), [689](#), [699](#), [730](#), [734](#), [738](#), [744](#), [745](#)

SULEIMAN PACHA : [276](#)

SYAGRIUS, correspondant de Sidoine Apollinaire : [650](#), [652](#)

SYLLA, prisonnière romaine : [500](#)

SYLVAIN, général : [338](#), [339](#)

SYMMAQUE (le père) : [43](#)

SYMMAQUE (SYMMACHUS QUINTUS AURELIUS), sénateur et auteur : [35-46](#), [49](#), [56](#), [57](#), [59-67](#), [72](#), [75-79](#), [113](#), [114](#), [119](#), [162](#), [168](#), [172](#), [211](#), [215-222](#), [341](#), [342](#), [428](#), [438](#), [458](#), [460](#), [583](#), [718](#), [734](#), [737](#), [749](#), [754](#), [755](#)

SYRIE : [27](#), [99](#), [109](#), [173](#), [214](#), [260](#), [264](#), [299](#)

TACITE, historien : [92](#), [93](#), [138](#), [139](#), [145](#), [151](#), [155](#), [704](#), [706](#)

TAÏFALES : [241](#), [300](#)

Tanger, port : [420-422](#), [723](#)

Tarifa, port : [417](#), [418](#), [420](#)

Tarraconaise, province : [534](#), [535](#)

Tarragone, prise : [415](#), [645](#), [748](#)

TATULUS, père d'Oreste : [661](#)

TAURUS, préfet prétorien : [187](#)

TCHALENKO, Georges : [180](#), [181](#), [688](#)

Tcherniakhov (culture de) : [314-316](#), [755](#)

TÉRENCE, dramaturge : [37](#), [610](#)

TERVINGES : [119](#), [123](#), [124](#), [126-128](#), [132](#), [133](#), [138-140](#), [144-147](#), [150](#), [152](#), [155](#), [232](#), [241](#), [243](#), [245](#), [251](#), [257-259](#), [261](#), [263-265](#), [271](#), [282](#), [283](#), [286](#), [288](#), [290](#), [293](#), [300](#), [308](#), [318](#), [322](#), [333](#), [335](#), [336](#), [352](#), [545](#), [559](#), [670](#),

[689](#), [698](#), [699](#), [701](#), [702](#), [706](#), [717](#), [720](#), [722](#), [724](#), [734](#), [735](#), [737](#), [738](#), [741](#), [743](#), [744](#), [756](#)
 Tétrarchie, « gouvernement à quatre » : [49](#), [50](#), [209](#), [210](#), [253](#), [410](#), [720](#), [721](#)
 Teutobourg (forêt de) : [81](#), [82](#), [92](#), [93](#), [94](#), [717](#), [738](#), [755](#)
 THALASSIOS, candidat au sénat : [187](#)
 THAUMASTIUS, oncle de Sidoine Apollinaire : [649](#)
 THÉMISTIOS, philosophe : [50](#), [51](#), [114](#), [117-125](#), [132](#), [164](#), [165](#), [224](#), [260](#), [261](#), [264](#), [290-292](#), [294-300](#), [334](#), [545](#), [583](#), [727](#), [735](#)
 THÉODORE, conspirateur : [55](#)
 THÉODORIC I, roi des Wisigoths : [125](#), [525](#), [526](#), [545-547](#), [552](#), [587-590](#), [604](#), [643](#), [652](#), [663](#), [700-702](#), [730](#), [735](#), [738](#), [742](#)
 THÉODORIC II, roi des Wisigoths : [587](#), [588](#), [643](#), [647](#), [722](#), [735](#), [738](#), [746](#), [747](#)
 THÉODORIC L'AMALE, roi en Italie : [544](#), [545](#), [549](#), [700](#), [702](#), [729](#), [730](#), [735](#), [737](#), [739](#), [748](#), [753](#)
 THÉODOSE, comte : [397](#), [695](#)
 THÉODOSE, fils d'Athaulf : [55](#), [291](#), [295-297](#), [375](#), [376](#), [453](#), [490](#), [502](#), [503](#), [505](#), [574](#), [585](#), [602](#)
 THÉODOSE, magister militum : [161](#)
 THÉODOSE I^{er}, empereur : [48](#), [49](#), [55](#), [56](#), [193](#), [224](#), [293-298](#), [324](#), [333-335](#), [337](#), [341](#), [342](#), [344](#), [370](#), [371](#), [375](#), [385](#), [397](#), [398](#), [406](#), [440](#), [597](#), [598](#), [614](#), [716](#), [724](#), [734](#), [735](#), [736](#), [741](#), [743](#)
 THÉODOSE II, empereur : [199](#), [207](#), [208](#), [348](#), [349](#), [375](#), [405-407](#), [446](#), [502](#), [574](#), [598](#), [602](#), [607](#), [723](#), [728](#), [736](#), [737](#), [741](#), [750](#)
théodosien (Code) voir *Code théodosien* : [175](#), [198](#), [199](#), [201](#), [205](#), [207](#), [208](#), [210](#), [211](#), [223](#), [573](#), [623](#), [736](#), [750](#)
 THÉOPHANE, fonctionnaire en Égypte : [168-171](#), [268](#), [365](#), [453](#), [478](#), [479](#), [482](#), [486](#), [512](#), [546](#), [561](#), [600](#), [619](#), [620](#), [736](#)
 Thermopyles (défilé des) : [482](#)
 Thessalie, province : [290](#), [296](#), [297](#)
 Thessalonique, cité : [267](#), [268](#), [270](#), [290](#), [406](#), [469](#)
 THOMPSON, Edward : [307](#), [309](#), [379](#), [381](#), [442](#), [467](#), [470](#), [480](#), [524](#), [557](#), [602](#), [630](#)
 THORISMOND, fils d'Hunimond : [552](#)
 Thrace : [118](#), [119](#), [252](#), [253](#), [258](#), [267](#), [269](#), [274](#), [278](#), [279](#), [281](#), [284](#), [289](#), [290](#), [292](#), [294](#), [298](#), [304](#), [306](#), [309](#), [337](#), [474](#), [481](#), [482](#), [546](#), [551](#), [559](#), [561](#), [595](#), [599](#), [600](#), [700](#), [702](#), [753](#)
 THRAUSTILA, officier des gardes : [578](#)
 THURINGES : [513](#), [524](#), [563](#), [640](#), [719](#), [736](#)
 TIBATTO, chef des bagaudes : [448](#)
 TIBÈRE, empereur : [81](#), [97](#)
 Tiburnia, cité : [640](#), [641](#)
 Ticinum, quartiers généraux de l'armée : [349](#)
 Tigre, fleuve : [32](#), [51](#), [102](#), [260](#)
 Tingitane (comte de) : [387](#), [421](#), [424](#), [429](#)
 TITE LIVE, historien : [357](#), [358](#), [361](#)
 TOMI, garnison romaine : [333](#)
 Tongres, bataille : [19](#), [24](#)
 Toulouse, cité : [365](#), [378](#), [472](#), [526](#)
 Tournai, cité : [326](#), [646](#), [719](#)

Tours, cité : [325](#), [326](#), [412](#), [644](#), [724](#), [731](#)
 TRAJAN, général : [29](#), [275](#), [431](#), [444](#)
 Transmarisca, fort : [271](#)
 Transoxiane : [598](#)
 Trèves : [45](#), [50](#), [54](#), [56](#), [59-69](#), [74-77](#), [79](#), [81](#), [113](#), [161](#), [163](#), [166](#), [168](#), [185](#), [326](#), [384](#), [524](#), [736](#), [737](#)
 TRÉVIRE : [20](#), [31](#), [45](#), [60](#), [68](#), [84](#), [736](#)
 Tripolitaine, province : [161](#), [418](#), [427](#), [432](#), [434](#), [591](#), [613](#), [620](#), [746](#)
 Troesmis, fort : [271](#)
 TRYGÉTIUS, préfet : [528](#)
 Tunisie : [181](#), [427](#), [428](#)
 TURCILINGES : [569](#)

 ULDIN, chef hunnique : [309](#), [312](#), [317-319](#), [321-324](#), [505](#), [507](#), [512](#), [600](#), [601](#), [733](#), [736](#), [744](#)
 URSULUS, ministre des finances : [194](#), [195](#)
 Utique, port : [432](#), [435](#), [622](#)
 Utus, rivière : [481](#), [557](#), [746](#)
 Uxellodunum, siège : [26](#)

 VADOMAR, chef des Alamans : [140](#), [147](#)
 VALAMIR, chef ostrogoth : [547](#), [552](#), [553](#), [555](#), [563](#), [570](#), [608](#), [646](#), [700](#), [701](#), [730](#), [735](#), [736](#), [742](#), [747](#), [748](#), [753](#)
 VALENS : [7](#), [49](#), [50](#), [55](#), [75](#), [108](#), [114](#), [118-125](#), [130](#), [132](#), [136](#), [155](#), [208](#), [224](#), [232](#), [243](#), [244](#), [251-253](#), [256-261](#), [263-266](#), [274](#), [275](#), [277-288](#), [292](#), [294](#), [295](#), [308](#), [334](#), [335](#), [397](#), [546](#), [547](#), [597](#), [674](#), [702](#), [717](#), [724](#), [735](#), [737](#), [741](#), [743](#), [750](#)
 VALENTINIEN I^{er}, empereur : [46](#), [49](#), [50](#), [55](#), [58](#), [59](#), [61](#), [62](#), [64](#), [66](#), [72](#), [75-77](#), [108](#), [119](#), [122](#), [136](#), [140](#), [161-163](#), [165-167](#), [208](#), [224](#), [260](#), [295](#), [396-398](#), [670](#), [724](#), [728](#), [737](#), [741](#), [750](#)
 VALENTINIEN II, empereur : [55](#), [113](#), [438](#), [741](#)
 VALENTINIEN III, empereur : [199](#), [207](#), [208](#), [386](#), [406](#), [407](#), [419](#), [439](#), [446](#), [452](#), [456](#), [460](#), [462](#), [520](#), [572-580](#), [583](#), [585](#), [586](#), [590](#), [591](#), [593](#), [601-605](#), [612](#), [715](#), [717](#), [718](#), [721](#), [723](#), [726](#), [727](#), [730](#), [736](#), [737](#), [742](#), [745](#), [746](#)
 VALÉRIEN, empereur : [100](#), [102](#), [104](#), [111](#), [733](#)
 VALLIA, roi wisigoth : [376](#), [377](#), [417](#), [603](#), [604](#), [731](#), [735](#), [737](#), [738](#)
 VANDALES : [306](#), [307](#), [311-313](#), [315](#), [316](#), [318](#), [323](#), [325](#), [326](#), [328-332](#), [347](#), [351](#), [367](#), [369](#), [373](#), [377](#), [378](#), [380](#), [382](#), [385](#), [411-420](#), [422](#), [424](#), [442](#), [446](#), [449](#), [452-455](#), [457-461](#), [473](#), [522](#), [534](#), [535](#), [554](#), [575](#), [585](#), [586](#), [591](#), [611-620](#), [622-629](#), [643](#), [659](#), [660](#), [667](#), [671](#), [672](#), [675](#), [678](#), [689](#), [697](#), [699](#), [701-703](#), [716](#), [718](#), [721-723](#), [725-728](#), [730](#), [733](#), [738](#), [742](#), [744](#), [745](#), [755](#)
 VANNIUS, roi des Marcomans : [158](#), [706](#)
 Vardar, fleuve : [267](#), [290](#)
 VARRONIEN, fils de Jovien : [403](#)
 VARUS, P. Quinctilius, général : [81](#), [83](#), [92](#), [93](#), [124](#), [358](#), [698](#), [707](#), [717](#), [738](#), [755](#)
 Véies, siège : [357](#), [361](#)
 VELLÉDA, prophétesse : [92](#)
 VENANCE FORTUNAT, poète : [682](#), [683](#), [738](#)
 VERCINGÉTORIX, chef gaulois : [26](#)
 VICTOR, évêque de Vita : [313](#), [414](#), [423](#), [458](#), [591](#)

VICTOR, général : [275](#)

VICTORIUS, général : [649](#), [650](#)

Vie de saint Germain : [538](#)

Vie de saint Séverin : [643](#)

VIGILAS, interprète : [489](#), [490](#), [492](#), [493](#), [501](#), [502](#), [507](#), [519](#)

VIMINACIUM, base militaire : [469](#), [471](#), [472](#), [473](#), [506](#), [559](#)

VINCENTIUS, général : [649](#), [650](#)

VINDICIANUS, proconsul d'Afrique : [438](#)

VINITHARIUS, chef goth : [438](#), [552](#), [553](#)

VIRGILE, poète : [37](#), [38](#), [68](#), [196](#), [610](#)

Vistule, fleuve : [85](#), [723](#), [752](#)

VITAL, conseiller juridique en Égypte : [168](#), [170](#)

VITHÉRIC, fils de Vithimer : [241](#)

VITHICAB, fils de Vadomar : [147](#)

VITHIMER, chef des Greuthunges : [241](#), [243](#), [244](#)

VITUS, général : [535](#), [536](#)

Volga (steppe de la) : [319](#), [514](#)

Volubilis, centre tribal : [435](#)

VORTIGERN, chef en Bretagne : [537](#)

Wielbark (culture de) : [142](#), [756](#)

Wijster, exploitation agricole : [141](#), [142](#)

WISIGOTHS : [139](#), [154](#), [413-415](#), [417](#), [418](#), [439](#), [442](#), [445](#), [447](#), [449](#), [450](#), [459](#), [462](#), [466](#), [522](#), [525](#), [526](#), [535](#), [539](#), [579](#), [580](#), [583-587](#), [589](#), [592-594](#), [603](#), [604](#), [606](#), [609-614](#), [629](#), [632](#), [643-647](#), [651](#), [655](#), [657-659](#), [667](#), [668](#), [672](#), [674](#), [689](#), [690](#), [698](#), [701](#), [702](#), [717-720](#), [722](#), [724](#), [725](#), [727](#), [730](#), [733](#), [735](#), [738](#), [741](#), [742](#), [744](#), [745](#), [746](#), [747](#), [756](#)

WULFILA, apôtre des Goths : [126-131](#), [138](#), [139](#), [257](#), [418](#), [738](#), [750](#)

XIANBEI : [237](#)

XIONGNU : [236-238](#), [472](#)

ZÉNON, empereur : [628](#), [664](#), [665](#), [702](#), [703](#), [739](#), [742](#), [748](#)

ZIZAÏS, roi client : [158](#), [159](#)

ZOSIME, historien : [246](#), [303](#), [305](#), [306](#), [308](#), [311](#), [330](#), [349](#), [352](#), [354](#), [382](#), [383](#), [441](#), [623](#), [722](#), [729](#), [731](#), [739](#)

TABLE DES CARTES

- Carte 1. L'empire romain au IV^e siècle après Jésus-Christ
- Carte 2. La Germanie à l'époque classique romaine
- Carte 3. Frontière orientale de Rome et gains des Perses en 363
- Carte 4. Confédérations germaniques et dominées par les Germains au IV^e siècle
- Carte 5. La région de la mer Noire et l'impact des Huns (vers 350-380)
- Carte 6. La Guerre gothique, d'*Ad Salices* (377) à la paix de 382
- Carte 7. La crise de 405-408
- Carte 8. Les envahisseurs rhénans en Gaule
- Carte 9. La division de l'Espagne (411)
- Carte 10. Les Vandales et l'Afrique du Nord
- Carte 11. Campagnes d'Attila dans les Balkans
- Carte 12. L'empire d'Attila
- Carte 13. Les campagnes d'Attila en Occident
- Carte 14. Pertes et menaces affectant l'empire d'Occident vers 445
- Carte 15. Les Huns et leurs anciens sujets vers 465
- Carte 16. Les nouveaux royaumes de Gaule et d'Espagne vers 490

Dans la même collection

JAN T. GROSS

Les voisins

GUY DE POURTALÈS

Louis II de Bavière

H.C. ANDERSEN

Le conte de ma vie

N. KIMBALL

Mémoires d'une maîtresse américaine

BERNARD FALL

Rue sans joie, Indochine (1946-1962)

BERNARD LEWIS

Les assassins

G. FERRERO

La ruine de la civilisation antique

MAURICE RHEIMS

Haute curiosité

WIESLAW KIELAR

Anus Mundi

DAVID PRYCE-JONES

Un siècle de trahison

DAVID SCHOENBAUM

La révolution brune

SIR JOHN BARROW

Les Mutins du Bounty

George ORWELL

Chroniques du temps de la guerre (1941-1943)

Walter LAQUEUR

Weimar

Christopher BROWNING
Des Hommes ordinaires

Arkadi VAKSBERG
Staline et les Juifs

Gershom SCHOLEM
Walter Benjamin

Aldous HUXLEY
L'Éminence grise

Michel LAVAL
Il est cinq heures, le cours est terminé

Nicolas WERTH
1936-1938, Les Procès de Moscou

Pierre VIDAL-NAQUET
Les Juifs, la mémoire et le présent

Thierry WOLTON
Staline et Hitler

Golda MEIR
Ma vie

Nicolas WERTH
Le communisme au village

Yves TERNON
Makhno – La révolte anarchiste

Paul AVRICH
La Tragédie de Cronstadt : 1921

Bernard B. FALL
Dien Bien Phu – Un coin d'enfer

Omer BARTOV
L'armée d'Hitler

Ernie PYLE
G.I. Joe

Cette édition électronique du livre

Rome et les Barbares

de Peter Heather

a été réalisée le 6 septembre 2024

par [Flexedo](#).

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage

(ISBN 978-2-251-45609-6).